

***Mais, comment ça se traduit ? Etudes descriptives,
contrastives et traductologiques des principaux
connecteurs logiques d'opposition français et néerlandais,
et applications didactiques***

Nathanaël Stilmant, Université de Mons

Thèse de doctorat présentée en vue de l'obtention du titre de
Docteur en Langues, Lettres et Traductologie

Membres du jury :

Gudrun Vanderbauwhede (promotrice)	Université de Mons
Hanne Cardoen (co-promotrice)	Université de Mons
Lobke Ghesquière (présidente du jury)	Université de Mons
Charlène Meyers (secrétaire du jury)	Université de Mons
Gilles Corminboeuf	Université de Fribourg
Jacqueline Evers-Vermeul	Universiteit Utrecht
Julien Perrez	Université de Liège

Kiam la popoloj povos libere sin kompreni tiam ili ĉesos reciproke malami. (L. L. Zamenhof)

Quand les peuples pourront amplement se comprendre, ils cesseront de se haïr.

Résumé

Cette thèse de doctorat se consacre aux connecteurs d'opposition français et néerlandais les plus courants, à savoir, respectivement, *mais*, *même si*, *cependant*, *alors que*, *si*, et *maar*, *toch*, *echter*, *terwijl*, *hoewel*. Sa finalité est d'étudier la manière dont ces mots sont traduits, vers le français ou vers le néerlandais. Elle s'intéresse dès lors tout d'abord à la manière dont ils sont utilisés dans leurs langues respectives, puis les comparera entre eux afin de cerner avec précision leurs profils d'utilisation. Forte de ces analyses, elle se penchera ensuite sur la manière dont ils se comportent au cours du phénomène traductif. Elle considère l'emploi des connecteurs logiques et leur traduction comme des phénomènes résolument cognitifs, dans lesquels les spécificités de l'esprit humain jouent un rôle capital, et s'inscrit dès lors dans le cadre des études en linguistique et traductologie cognitives. Tout au long de sa réalisation, nous nous sommes employé à mettre en lumière la complexité de ces mots omniprésents dans le langage et si particuliers à traduire. Dans le passage d'une langue à l'autre, en effet, les connecteurs sont tantôt traduits simplement par leur équivalent dans la langue cible (comme un *mais* traduit par un *maar*), tantôt rendus par un connecteur différent (quand *mais* devient *echter*). Parfois même, ils semblent disparaître au cours de la traduction (mais est-ce parce qu'ils ne sont plus là que la relation qu'ils expriment s'est elle aussi volatilisée ?).

Si on observe les langues naturelles et leurs traductions, on remarque que les connecteurs logiques ne semblent pas tous s'utiliser ni se traduire de manière identique : des « règles » paraissent exister, ou plutôt, des tendances, que les individus suivent plus ou moins inconsciemment, et qu'ils emploient sans être en mesure d'en définir les contours précis. Dans cette perspective, cette thèse ne s'est pas limitée à l'observation de corpus écrits, mais a également cherché à remonter, autant que possible, jusqu'à l'origine même des choix traductifs : les locuteurs et les traducteurs eux-mêmes. Une étude exploratoire a ainsi été menée auprès de participants humains, invités à traduire des connecteurs et à expliciter leurs choix. En mobilisant à la fois des données linguistiques et des données issues de pratiques humaines réelles, ce travail tente ainsi de relier l'analyse des formes aux mécanismes cognitifs qui les produisent. Il suggère que les connecteurs logiques, bien qu'ils puissent sembler simples et discrets, reposent sur des opérations complexes d'interprétation et de mise en relation des idées, profondément ancrées dans le fonctionnement du langage humain. Cette approche permet dès lors de mieux comprendre pourquoi ces mots constituent un défi particulier en traduction.

Abstract

This doctoral thesis focuses on the most common French and Dutch contrastive markers, namely, respectively, *mais*, *même si*, *cependant*, *alors que*, *si*, and *maar*, *toch*, *echter*, *terwijl*, *hoewel*. Its aim is to study how these words are translated, either into French or into Dutch. It therefore first examines how they are used in their respective languages, and then compares them in order to describe their usage profiles as precisely as possible. Building on these analyses, it then investigates how they behave in the translation process. It considers the use of contrastive markers and their translation as a fundamentally cognitive phenomenon, in which the specificities of the human mind play a crucial role, and thus situates itself within the framework of cognitive linguistics and cognitive translation studies. Throughout its development, this work has sought to highlight the complexity of these words, which are omnipresent in language and particularly challenging to translate. Indeed, when moving from one language to another, contrastive markers are sometimes translated simply by their equivalent in the target language (such as *mais* rendered as *maar*), sometimes by a different marker (when *mais* becomes *echter*). At times, they even seem to disappear in translation (but does their absence mean that the relation they express has vanished as well?).

In natural languages and their translations, markers do not all behave or translate in the same way: certain “rules” seem to exist, or rather tendencies, which individuals follow more or less unconsciously and apply without being able to clearly define their boundaries. In this perspective, this thesis has not been limited to the observation of written corpora, but has also sought to go back, as far as possible, to the very source of translational choices: the translators themselves. An exploratory study was thus conducted with human participants, who were asked to translate markers and to explain their choices. By combining linguistic data with data drawn from real human practices, this work attempts to link the translations to the cognitive mechanisms that produce them. It suggests that discourse markers, although they may appear simple and discreet, rely on complex interpretation, deeply rooted in the functioning of human language. This thesis therefore helps to better understand why these words constitute a particular challenge in translation.

I. Table des matières

Résumé.....	4
Abstract.....	6
I. Table des matières	7
II. Remerciements	12
0. Données générales	14
0.1 Abréviations, conventions et notations.....	14
0.1.1. Abréviations	14
0.1.2. Notation des exemples	14
0.1.3. Langage utilisé.....	16
0.2. Liste des tableaux.....	17
0.3. Liste des figures.....	29
1. Introduction.....	34
1.1. Contexte de l'étude	34
1.2. Questions de recherche, objectifs de l'étude et hypothèses.....	36
1.3. Cadre théorique de l'étude	38
1.4. Structure de la thèse	40
2. État de l'art : connecteurs, opposition, et connecteurs d'opposition	41
2.1. Qu'est-ce qu'un connecteur, <i>a fortiori</i> , d'opposition ?	42
2.1.1. De la notion de connecteur.....	42
2.1.1.1. Nature des morphèmes candidats au statut de connecteurs logiques.....	43
2.1.1.2. Nature des éléments unis par un morphème candidat au statut de connecteur	48
2.1.1.3. Cohérence et cohésion.....	50
2.1.2. De la notion d'opposition	53
2.1.2.1. La concession.....	55
2.1.2.2. L'adversation.....	60
2.1.2.3. La rectification	65
2.1.2.4. Concession, adversation et rectification : points communs et divergences	69
2.1.3. Conclusions	70
2.2. Sélection des connecteurs d'opposition de cette étude.....	70
2.2.1. Connecteurs oppositifs, mais pas seulement.....	71
2.2.2. Vers une liste des connecteurs d'opposition	73
2.2.3. Conclusions	78
2.3. État de l'art des connecteurs d'opposition de cette étude	78

2.3.1. Connecteurs français	79
2.3.1.1. <i>Mais</i>	79
2.3.1.2. <i>Même si</i>	84
2.3.1.3. <i>Alors que</i>	87
2.3.1.4. <i>Cependant</i>	89
2.3.1.5. <i>Si</i>	91
2.3.2. Connecteurs néerlandais	94
2.3.2.1. <i>Maar</i>	94
2.3.2.2. <i>Toch</i>	98
2.3.2.3. <i>Echter</i>	101
2.3.2.4. <i>Terwijl</i>	103
2.3.2.5. <i>Hoewel</i>	103
2.3.3. Aperçu récapitulatif des connecteurs d'opposition sélectionnés dans cette étude	104
2.3.4. Conclusion	105
3. Cadre théorique : la linguistique cognitive	106
3.1. La linguistique cognitive et les pensées voisines	106
3.2. Applications de la linguistique cognitive et des théories voisines à l'étude des connecteurs logiques	109
3.2.1. Usage des connecteurs et psychologie humaine	110
3.2.2. Expérience du monde	112
3.2.3. De l'importance du contexte	115
3.2.4. Perceptions et impressions du monde extérieur	118
3.2.5. Utilisation des corpus	121
3.2.6. Une approche cognitive du sens	121
3.3. Apports de la linguistique cognitive en traductologie	126
3.4. Conclusion	129
4. Méthodologie	130
4.1. Introduction	130
4.2. Une étape clef dans le choix des connecteurs étudiés dans cette étude : la désambiguïsation sémantique	130
4.2.1. Détails des occurrences des connecteurs français	139
4.2.2. Détails des occurrences des connecteurs néerlandais	142
4.3. Corpus et données	146
4.3.1. Corpus utilisés	146
4.3.2. Nombre d'occurrences extraites des corpus	155
4.4. Description de quelques outils statistiques	156

4.4.1. Tests d'hypothèses.....	156
4.4.2. Tests de mesure d'accord	158
4.5. Types d'études menées dans cette thèse	163
4.5.1. Études préliminaires à la traductologie : la linguistique descriptive monolingue et la linguistique contrastive	163
4.5.2. Études traductologiques	171
4.5.3. Études exploratoires	175
4.5.3.1. Étude didactique.....	175
4.5.3.2. Études liées à la traduction automatique	178
4.5.4. Études pilotes	180
4.5.4.1. Test des critères d'analyse sur <i>mais</i> et <i>maar</i>	180
4.5.4.2. Pré-expérience didactique	181
4.5.4.3. « Exercices » préalables aux accords interannotateurs	184
4.6. Critères d'analyse des connecteurs étudiés.....	185
4.6.1. Sémantisme.....	185
4.6.2. Nature des éléments unis	193
4.6.3. Position du connecteur dans la phrase hôte.....	199
4.6.4. Séquences de connecteurs.....	200
4.6.5. Longueur des éléments unis	202
4.7. Test de la reproductibilité des analyses : les accords interannotateurs	209
4.7.1. Accords réalisés avec un collègue : l'expérience didactique	209
4.7.2. Accords réalisés avec l'étudiante stagiaire : la désambiguïsation sémantique de connecteurs polyfonctionnels.....	211
4.8. Utilisation de l'intelligence artificielle dans cette étude	216
4.8.1. Utilisation de ChatGPT pour le codage de tests statistiques dans R.....	217
4.8.2. Usage de ChatGPT à des fins de recherches bibliographiques.....	224
4.9. Conclusion	229
5. Résultats	230
5.1. Résultats monolingues	230
5.1.1. Connecteurs français	230
5.1.1.1. <i>Mais</i>	230
5.1.1.2. <i>Même si</i>	246
5.1.1.3. <i>Alors que</i>	253
5.1.1.4. <i>Cependant</i>	257
5.1.1.5. <i>Si</i>	262
5.1.1.6. Mise en commun et conclusion.....	266

5.1.2. Connecteurs néerlandais	271
5.1.2.1. <i>Maar</i>	271
5.1.2.2. <i>Toch</i>	283
5.1.2.3. <i>Echter</i>	290
5.1.2.4. <i>Terwijl</i>	293
5.1.2.5. <i>Hoewel</i>	297
5.1.2.6. Mise en commun et conclusion.....	301
5.1.3. Conclusions monolingues	307
5.2. Résultats contrastifs	308
5.2.1. Études contrastives sémasiologiques : comparaison de connecteurs sémantiquement équivalents.....	309
5.2.1.1. Groupe A, <i>mais</i> et <i>maar</i> (concessions de tous les types, adversation, rectification) .	310
5.2.1.2. Groupe B, <i>alors que</i> et <i>terwijl</i> (concession simple, adversation).....	331
5.2.1.3. Groupe C, <i>cependant</i> et <i>echter</i> (concession simple, concession transitive)	342
5.2.1.4. Groupe D, <i>même si</i> , <i>toch</i> , <i>hoewel</i> (concession simple).....	350
5.2.1.5. Conclusion des études contrastives sémasiologiques	358
5.2.2. Études contrastives onomasiologiques : comparaison d'occurrences sémantiquement équivalentes.....	362
5.2.2.1. Groupe 1, la concession simple	363
5.2.2.2. Groupe 2, les connecteurs concessifs additifs.....	382
5.2.2.3. Groupe 3, les connecteurs concessifs de transition.....	393
5.2.2.4. Groupe 4, les connecteurs adversatifs	404
5.2.2.5. Groupe 5, les connecteurs rectificatifs.....	417
5.2.2.6. Conclusion des études contrastives onomasiologiques.....	421
5.3. Résultats traductologiques	433
5.3.1. Un cadre d'analyse des traductions des connecteurs logiques.....	433
5.3.2. Traduction des connecteurs français	442
5.3.2.1. <i>Mais</i>	442
5.3.2.2. <i>Même si</i>	457
5.3.2.3. <i>Alors que</i>	471
5.3.2.4. <i>Cependant</i>	479
5.3.2.5. <i>Si</i>	492
5.3.2.6. Conclusions des traductions des connecteurs français.....	499
5.3.3. Traduction des connecteurs néerlandais	502
5.3.3.1. <i>Maar</i>	502
5.3.3.2. <i>Toch</i>	513

5.3.3.3. <i>Terwijl</i>	525
5.3.3.4. <i>Echter</i>	529
5.3.3.5. <i>Hoewel</i>	537
5.3.3.6. Conclusions des traductions des connecteurs néerlandais.....	544
5.3.4. Conclusion des études traductologiques	547
5.4. Études exploratoires.....	552
5.4.1. Étude didactique.....	552
5.4.1.1. Étude didactique : traductions des étudiants et des traducteurs professionnels	558
5.4.1.1. Étude didactique : questionnaires réflexifs	564
5.4.2. Études liées à la traduction automatique et à l'intelligence artificielle.....	577
5.4.2.1. Traductions de DeepL	577
5.4.2.2. Traductions de ChatGPT	579
5.4.2.3. Conclusions.....	583
6. Conclusion générale	585
7. Bibliographie.....	600

II. Remerciements

A l'aide d'une fable qu'il attribue volontiers à Charles Péguy, Boris Cyrulnik s'emploie à démontrer que le sens de la vie ne se cherche pas, mais se confère (Cyrulnik, 2004). Il y présente trois tailleurs de pierre, qui vivent leur condition de manières bien différentes. Le premier se plaint d'un métier qu'il juge « douloureux et stupide », le second, davantage optimiste, trouve son travail « fatigant » mais apprécie le fait qu'il soit en plein air. Lorsque Charles Péguy interroge le troisième sur son sort, ce dernier lui répond « Moi, je bâtis une cathédrale ! » Et Boris Cyrulnik de conclure que la joie de cet ouvrier résidait dans le sens qu'il avait accordé à sa tâche, laquelle lui permettait de s'investir dans des projets de grande envergure. Si cette thèse, qui a donné du sens à ma vie professionnelle pendant des années, est la cathédrale de mon parcours de doctorant, je n'ai pas pu la bâtir seul. Evident, dès lors, que les premières lignes qui la composent soient dédiées à celles et ceux qui m'ont aidé à lui apporter quelques pierres.

Je souhaite tout d'abord exprimer ma gratitude à mes promotrices qui ont supervisé cette thèse, Gudrun Vanderbauwhede et Hanne Cardoen. Je mesure l'excellence de l'encadrement qu'elles m'ont fourni tout au long de mes années de travail. Preuves qu'exigence et bienveillance peuvent aller de pair, elles m'ont accompagné avec patience et disponibilité. Outre leur expertise dans les domaines de la linguistique, de la traductologie, et de l'interprétologie, ce sont également leurs qualités humaines qui m'ont permis de dépasser les obstacles qui se sont dressés sur mon parcours. Je les remercie d'avoir davantage cru en moi que je n'ai eu de confiance en moi-même. Je remercie également les membres de mon comité d'accompagnement, Michel Berré, Lobke Ghesquière, et Charlène Meyers, pour leur intérêt pour mes recherches, leurs relectures attentives et leurs conseils de pointe qui ont permis à ce travail d'aboutir.

Ma gratitude s'étend aux autres membres du jury externe de cette thèse, à commencer par Gilles Corminboeuf, qui m'a accueilli en séjour de recherche en Suisse à l'Université de Fribourg. Ses compétences, sa disponibilité, mais aussi l'attention particulière qu'il a déployée pour m'intégrer à l'Unifr ainsi qu'à la vie fribourgeoise en général ont rendu cette expérience exceptionnelle tant sur le plan académique qu'humain. Je remercie également Julien Perrez et Jacqueline Evers-Vermeul d'avoir accepté d'intégrer mon jury de thèse.

Je suis enfin reconnaissant d'avoir pu réaliser cette thèse au sein du département de néerlandais, devenu Service de Traductologie, Langue et Culture néerlandaises de la FTI-EII. Pendant ces six dernières années, j'ai eu la chance de mener mes recherches, mais aussi d'exercer le métier d'enseignant, aux côtés de collègues rayonnants en particulier Paulien et Céline, qui m'ont offert tant de pauses *roddels* et de *girls' nights* bien nécessaires pour me remotiver.

Je souhaiterais aussi avoir une pensée pour celles et ceux qui sont intervenus avant la cathédrale, lors des fondations. Comme dans mon mémoire de master il y a quelques années, j'aimerais dans cet espace rendre hommage à Mme Véronique Ghislain, ma première professeure de néerlandais. La passion que j'ai pour les langues étrangères n'aurait ensuite pas pu me conduire aussi loin sans l'aide de mes anciens professeurs de l'Ecole normale de Nivelles, et plus particulièrement Mme Colette Gustin, Mme Valérie Barzin, M. Mathieu Petit, M. Franky Herrebout, mais aussi M. Azzeddine Barhdadi. Les interventions qu'ils ont eues dans ma vie n'ont pas de prix.

Mes remerciements, je ne peux également pas oublier de les adresser à mes amis, qui ne m'ont certes jamais aidé à désambiguïser le moindre connecteur oppositif polyfonctionnel, mais qui m'ont soutenu à travers les épreuves de la vie quotidienne survenues tout au long de ces six années, afin que je puisse trouver l'énergie de poursuivre cette thèse même dans les moments les plus sombres.

À mes grands-parents, qui assistent à la fin de cette thèse d'ici ou de là-bas, mais dans tous les cas, à côté de moi, et que j'espère avoir rendus fiers. À mon père, avec qui je partage mon amour pour les langues, lequel a, sans doute, toujours cherché à nous rapprocher. À ma sœur, que j'envie beaucoup pour son vrai métier. À ma mère qui m'a donné le luxe rassurant de me sentir, à chaque étape de ce projet et (bien) au-delà de ses frontières, entouré par quelqu'un de plus fort que moi.

À celles et ceux qui ont subi les dommages collatéraux que l'implication dans un tel travail exige, en particulier Coline, qui ne connaît de moi que le doctorant en fin de thèse... pour l'instant !

0. Données générales

0.1 Abréviations, conventions et notations

0.1.1. Abréviations

DPC	Dutch Parallel Corpus
CRFC	Corpus de Référence du Français Contemporain
SoNaR	Corpus SoNaR
CNRTL	Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales
ANS	Algemene Nederlandse Spraakkunst
[NT]	Notre Traduction
IA	Intelligence artificielle

Tableau 1 : Abréviations utilisées dans cette thèse

0.1.2. Notation des exemples

Tout au long de cette thèse, de nombreux exemples illustreront nos réflexions. Ils peuvent se présenter de différentes manières.

Les exemples en français se présentent sous la forme suivante :

0.1. *Bien qu'il pleuve, il sort.* (Morel, 1996 : 6)

Chaque exemple est pourvu d'une numérotation. Celle de l'exemple ci-dessus est « 0.1. ». Le chiffre « 0 » correspond au chapitre de la thèse dans lequel figure l'exemple, le « 1 » indique de quel exemple il s'agit (dans ce cas, l'énoncé est le premier exemple cité dans le chapitre 0).

Les éléments sur lesquels nous souhaitons attirer le plus d'attention dans l'exemple, ici le connecteur *maar*, figurent en caractères *italique* (il peut ne pas y en avoir). L'exemple se termine par ses références. L'exemple 0.1. est tiré de la littérature scientifique et donc assorti de références bibliographiques, mais on peut également trouver des références d'analyses tirées de corpus :

0.2. En province, un mouvement de baisse des prix aurait débuté cet été *mais* s'essoufflerait déjà. (CRFC, *mais*, 3)

0.3. Les Néerlandais sont nombreux, *contrairement aux Belges*. (DPC, *contrairement*)

La référence de l'exemple 0.2., « CRFC, *mais*, 3 », indique que l'exemple est tiré du corpus CRFC, que l'on est allé y chercher le morphème *mais*, et qu'il s'agit de la troisième ligne du tableau Excel des métadonnées relatives aux analyses de *mais*, à laquelle on peut retrouver l'analyse complète de cet exemple. Les références dépourvues de nombre signifient que l'exemple a fait l'objet d'une recherche supplémentaire, indépendante des analyses des connecteurs réalisées spécifiquement dans le cadre de cette thèse (0.3.).

Ce travail comprend un grand nombre d'exemples rédigés dans d'autres langues que le français, issus principalement de la langue néerlandaise. La langue de rédaction de cette thèse étant le français, nous adopterons comme postulat que cette langue est comprise par l'ensemble de notre lectorat, mais qu'il n'en est pas forcément de même pour les autres langues employées dans notre travail. Les exemples allophones seront donc tous accompagnés d'une traduction littérale fournie par nous, ayant pour but de permettre pleinement la compréhension de tout exemple (ou citation) rédigé dans une langue autre que le français :

0.3. Zij hebben ogen, *maar* zij zien niet. (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738)

Ils ont des yeux, mais ne voient pas. (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738)

L'exemple en langue source 0.4. est ainsi suivi d'une traduction littérale¹ qui, sauf indication contraire, est toujours proposée par nous. Nos traductions littérales ne sont pas précédées par la numérotation typique des exemples classiques. Les termes néerlandais ou étrangers tirés de la littérature scientifique seront eux aussi systématiquement traduits par une traduction littérale, proposée entre crochets, comme dans cet extrait de l'ANS :

En néerlandais, à l'inverse du français, le terme *tegenstelling* [opposition] trouve sa place tel quel dans l'*Algemene Nederlandse Spraakkunst*, qui distingue trois types de *tegenstellingen* [oppositions].

Sauf indication contraire de notre part, ces traductions littérales sont systématiquement les nôtres. Nous proposerons parfois des traductions de propos issus de travaux rédigés dans une autre langue que le français. Dans ce cas, un crochet « [NT] » figure après la citation, indiquant que cette dernière n'est pas en français dans son document d'origine, mais que la traduction française est *Notre Traduction* [NT].

Certains exemples servent à illustrer un phénomène traductologique. Ils se présentent sous la forme d'un triplet d'éléments : l'énoncé en langue source, l'énoncé en langue cible, et une traduction littérale de la langue source ou de la langue cible (en fonction de celle qui est en néerlandais, ou dans une autre langue) fournie par nous, qui se présentent toujours dans cet ordre peu importe le sens traductif :

¹ Notons que le concept de traduction littérale est une notion complexe, dont nous nous servirons dans le chapitre 5 et qui y sera donc décrite en profondeur. Pour l'heure, contentons-nous de résumer la définition de traduction littérale à une traduction la plus mot-à-mot possible.

0.4. De ontvangers waren geen werknemers van Sprint, *maar* klanten. (DPC, *maar* 132)

0.4. Les destinataires n'étaient pas des travailleurs de Sprint, *mais* des clients. (DPC, *maar* 132)

Les destinataires n'étaient pas des travailleurs de Sprint, mais des clients.

0.5. Le déficit budgétaire représentait 10 à 12 % du PNB, *alors que* les normes de Maastricht exigent actuellement moins de 3 %. (DPC, *alors que*, 74)

0.5. Het begrotingstekort bedroeg 10 tot 12% van het BNP; vandaag spreken de zogenaamde criteria van Maastricht over een tekort van minder dan 3 procent. (DPC, *alors que*, 74)

Le déficit budgétaire était de 10 à 12 % du PIB ; aujourd'hui, les critères dits de Maastricht parlent d'un déficit de moins de 3 %.

Dans le premier triplet, on remarque que la traduction littérale est la traduction de l'énoncé original 0.4. étant donné que le sens de la traduction est néerlandais → français. Dans le second triplet (0.5.), en revanche, la traduction s'opère dans le sens français → néerlandais, la traduction littérale est donc la traduction de la traduction relevée dans le corpus.

La traduction littérale est indiquée même si elle correspond mot pour mot à la traduction relevée dans le corpus (comme celle de l'exemple 0.4.), dans le but de permettre au lecteur de constater que le traducteur a opté pour cette manière de traduire. Les traductions littérales permettent d'observer, dans nos exemples, que *maar* est traduit par *mais* en 0.4., tandis que *alors que* n'est traduit par aucun connecteur explicite en 0.5..

Enfin, tous les exemples peuvent être précédés d'un point d'interrogation, qui indique que l'exemple est artificiellement fauté, et qu'il fait dès lors office de contre-exemple :

0.6. Il fait beau, *mais* je suis fatigué. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 22)

(?) 0.7. *Même* s'il fait beau, je suis fatigué.

Ici, 0.6. est présenté comme acceptable, mais 0.7. ne l'est pas. 0.7. illustre que l'on ne peut pas substituer *mais* par *même si* dans l'exemple originel 0.6..

0.1.3. Langage utilisé

Lors que le présent travail emploie des termes se référant à des êtres humains, comme « traducteur », « locuteur » ou encore « individu », il fait référence indistinctement à la fois à des êtres humains de sexe féminin et masculin (sauf contre-indication explicite). Conscient que ce choix, réalisé uniquement à des fins d'aisance de lecture, pourrait donner à notre lectorat un sentiment de non-inclusivité dans nos propos, nous présentons nos excuses à toute personne s'en sentant lésée.

0.2. Liste des tableaux

Tableau 1 : Abréviations utilisées dans cette thèse

Tableau 2 : Classification des relationnels argumentatifs selon Nøjgaard (1992), tiré de Lenepveu (2009 : 3)

Tableau 3 : Rectification vs réfutation

Tableau 4 : Divergences et convergences entre la concession, l'adversation, et la rectification

Tableau 5 : Relations discursives selon Asher & Lascarides (2003)

Tableau 6 : Liste des connecteurs d'opposition en français

Tableau 7 : Liste des connecteurs d'opposition en néerlandais

Tableau 8 : Nombre d'occurrences des connecteurs oppositifs en français et en néerlandais dans le DPC

Tableau 9 : Les cinq connecteurs oppositifs les plus courants en français et en néerlandais dans le DPC

Tableau 10 : Notions oppositives exprimables par les connecteurs étudiés attestées dans la littérature

Tableau 11 : Positions et structures adoptables par les connecteurs étudiés attestés dans la littérature

Tableau 12 : Connecteurs oppositifs prototypiques en français et en néerlandais

Tableau 13 : Thèmes des travaux traitant des principaux connecteurs adversatifs

Tableau 14 : Proportions des thèmes des travaux traitant des principaux connecteurs adversatifs

Tableau 15 : Connecteurs français utilisés dans les tests de substitution pour la désambiguïsation sémantique des connecteurs oppositifs polyfonctionnels

Tableau 16 : Connecteurs néerlandais utilisés dans les tests de substitution pour la désambiguïsation sémantique des connecteurs oppositifs polyfonctionnels

Tableau 17 : Désambiguïsation sémantique des connecteurs d'opposition français

Tableau 18 : Taux d'occurrences oppositives des connecteurs français

Tableau 19 : Désambiguïsation sémantique des connecteurs d'opposition néerlandais

Tableau 20 : Taux d'occurrences oppositives des connecteurs néerlandais

Tableau 21 : Connecteurs d'opposition les plus courants sélectionnés dans cette étude

Tableau 22 : Taux d'occurrences oppositives des connecteurs retenus dans cette étude

Tableau 23 : « Types et sous-types de textes inclus dans le DPC » (Tiré du *DPC User Manual*)

Tableau 24 : « Composition du CRFC » (Bürgel, Diwersy & Siepmann, 2016 : 4)

Tableau 25 : « *TextType* » [Types de textes] (OpenSoNaR application manual : 6)

Tableau 26 : Corpus utilisés dans cette étude et leurs comparabilités

Tableau 27 : Proportions des connecteurs étudiés selon les sous-corpus du DPC

Tableau 28 : Nombre d'occurrences analysées pour les connecteurs français

Tableau 29 : Nombre d'occurrences analysées pour les connecteurs néerlandais

Tableau 30 : Table de contingence des positions de *terwijl* et *alors que*.

Tableau 31 : Données brutes du double codage des catégories sémantiques de *alors que*

Tableau 32 : Interprétation des valeurs du κ

Tableau 32 bis : Traductions de *mais aussi* et *maar ook*

Tableau 33 : Valeurs p des stratégies traductives de *mais aussi* et *maar ook*

Tableau 34 : Ponctuation entourant les *mais* et *maar* rectificatifs

Tableau 35 : Occurrences de *maar* présentes dans l'expérience didactique

Tableau 36 : Sémantisme des occurrences de *maar* dans la pré-expérience didactique

Tableau 37 : Répartitions proportionnelles des explications fournies par les étudiants selon la question posée

Tableau 38 : Conventions dans le comptage des mots de P et Q

Tableau 39 : Paliers des accords interannotateurs de l'expérience didactique et leurs catégories de codage

Tableau 40 : Score du κ pour l'interprétation sémantique des *maar* de l'expérience didactique

Tableau 41 : Connecteurs à la base des tests d'accords interannotateurs avec l'étudiante stagiaire

Tableau 42 : Résultats des tests d'accords annotateurs avec l'étudiante stagiaire

Tableau 43 : Table de contingence des traductions de *mais aussi* et *maar ook*

Tableau 44 : Données brutes du double codage du sémantisme de *alors que*

Tableau 45 : Occurrences des catégories sémantiques fondamentales de *mais*

Tableau 46 : Occurrences des (sous-)catégories sémantiques de *mais*

Tableau 47 : Nature des P et Q unis par *mais*

Tableau 48 : Associations des natures de P et Q unis par *mais*

Tableau 49 : P et Q au sein d'une ou de deux phrases graphiques

Tableau 50 : Répartition des natures de P et Q selon qu'ils figurent ou non au sein de la même phrase graphique

Tableau 51 : Natures de P selon la catégorie sémantique de *mais*

Tableau 52 : Natures de Q selon la catégorie sémantique de *mais*

Tableau 53 : Valeurs p des tests exacts de Fisher relatifs aux variations de natures entre P et Q selon les catégories sémantiques de *mais*

Tableau 54 : Nature du lien entre P et Q selon la catégorie sémantique de *mais*

Tableau 55 : Natures de P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *mais*

Tableau 56 Valeurs p des variations de nature dans P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *mais*

Tableau 57 : Ponctuation selon les positions de *mais*

Tableau 58 : Ponctuation accompagnant *mais*

Tableau 59 : Ponctuation accompagnant *mais* selon la catégorie sémantique

Tableau 60 : Valeurs p ajustées (Benjamini-Hochberg) des ponctuations de *mais* par catégories sémantiques

Tableau 61 : Résidus d'Haberman de la ponctuation de *mais* selon la catégorie sémantique du connecteur

Tableau 62 : Ponctuation et nature de P et Q unis par *mais*

Tableau 63 : Séquences de connecteurs par catégories sémantiques de *mais*

Tableau 64 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *mais* et leurs nombres d'occurrences

Tableau 65 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *mais* selon la catégorie sémantique du connecteur et écarts-types

Tableau 66 : Résumé des constats sur *mais*

Tableau 67 : Occurrences des catégories sémantiques de *même si*

Tableau 68 : Fréquences des structures de *même si*

Tableau 69 : Fréquences des structures de *même si* selon la catégorie sémantique du connecteur

Tableau 70 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *même si*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

Tableau 71 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *même si* selon la catégorie sémantique du connecteur et écarts-types

Tableau 72 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *même si* selon la structure du connecteur et écarts-types

Tableau 73 : Résumé des constats sur *même si*

Tableau 74 : Occurrences des catégories sémantiques de *alors que*

Tableau 75 : Fréquences globales des structures de *alors que* et selon la catégorie sémantique du connecteur

Tableau 76 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *alors que*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

Tableau 77 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *alors que* selon la catégorie sémantique du connecteur et ses structures, et écarts-types

Tableau 78 : Résumé des constats sur *alors que*

Tableau 79 : Occurrences des catégories sémantiques de *cependant*

Tableau 80 : Nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *cependant*

Tableau 81 : Positions de *cependant*

Tableau 82 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *cependant*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

Tableau 83 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *cependant* selon la catégorie sémantique du connecteur et ses structures, et écarts-types

Tableau 84 : Résumé des constats sur *cependant*

Tableau 85 : Occurrences des catégories sémantiques de *si*

Tableau 86 : Fréquences globales des structures de *si* et selon la catégorie sémantique du connecteur

Tableau 87 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *si*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

Tableau 88 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *si* selon la catégorie sémantique du connecteur, et écarts-types

Tableau 89 : Résumé des constats sur *si*

Tableau 90 : Comparaison des connecteurs français sur la significativité du lien entre le sémantisme et les autres critères d'étude

Tableau 91 : Variations significatives des connecteurs français entre le sémantisme et les autres critères d'étude

Tableau 92 : Occurrences des (sous-)catégories sémantiques de *maar*

Tableau 93 : Nature des P et Q unis par *maar* selon les catégories sémantiques du connecteur

Tableau 94 : Associations des natures de P et Q unis par *maar*

Tableau 95 : P et Q au sein d'une ou de deux phrases graphiques

Tableau 96 : Répartition des natures de P et Q selon qu'ils figurent ou non au sein de la même phrase graphique

Tableau 97 : Nature du lien entre P et Q selon la catégorie sémantique de *maar*

Tableau 98 : Natures de P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *maar*

Tableau 99 : Valeurs p des variations de nature dans P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *maar*

Tableau 100 : Ponctuation accompagnant *maar* selon la catégorie sémantique du connecteur et le fait que P et Q soient ou non séparés par une ponctuation forte

Tableau 101 : Ponctuation et nature de P et Q unis par *maar*

Tableau 102 : Séquences de connecteurs centrées sur *maar* selon la catégorie sémantique du connecteur

Tableau 103 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *maar* et leurs nombres d'occurrences

Tableau 104 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *maar* selon la catégorie sémantique du connecteur et écarts-types

Tableau 105 : Résumé des constats sur *maar*

Tableau 106 : Natures des éléments unis par *toch*

Tableau 107 : Positions de *toch*

Tableau 108 : Positions de *toch* selon la possibilité pour P et Q de figurer dans une seule ou plusieurs phrases graphiques

Tableau 109 : Séquences de connecteurs centrées sur *toch* selon la position du connecteur et la nature du lien entre P et Q

Tableau 110 : Séquences de connecteurs relevées centrées sur *toch* et leurs nombres d'occurrences

Tableau 111 : Longueurs des éléments unis par *toch*

Tableau 112 : Résumé des constats sur *toch*

Tableau 113 : Occurrences des catégories sémantiques de *echter*

Tableau 114 : Nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *echter*

Tableau 115 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *echter* et leurs nombres d'occurrences

Tableau 116 : Longueurs des éléments unis par *echter*

Tableau 117 : Résumé des constats sur *echter*

Tableau 118 : Occurrences des catégories sémantiques de *terwijl*

Tableau 119 : Nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *terwijl*

Tableau 120 : Structure de *terwijl* selon les catégories sémantiques du connecteur et la nature du lien entre P et Q

Tableau 121 : Séquences de connecteurs et sémantisme de *terwijl*

Tableau 122 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *terwijl* et leurs nombres d'occurrences

Tableau 123 : Longueurs des éléments unis par *terwijl*

Tableau 124 : Résumé des constats sur *terwijl*

Tableau 125 : Structures de *hoewel*

Tableau 126 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *terwijl* et leurs nombres d'occurrences

Tableau 127 : Longueurs des éléments unis par *hoewel*

Tableau 128 : Résumé des constats sur *hoewel*

Tableau 129 : Comparaison des connecteurs néerlandais sur la significativité du lien entre le sémantisme et les autres critères d'étude

Tableau 130 : Variations significatives des connecteurs néerlandais entre le sémantisme et les autres critères d'étude

Tableau 131 : Répartitions des catégories sémantiques (oppositives) de *mais* et *maar*

Tableau 132 : Natures des éléments unis par *mais* et *maar*

Tableau 133 : Valeurs p de la comparaison des natures de P et Q selon les catégories sémantiques de *mais* et *maar*

Tableau 134 : Nature du lien entre P et Q pour *mais* et *maar*

Tableau 135 : Valeurs p de la comparaison de la nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *mais* et *maar*

Tableau 136 : Séquences de connecteurs de *mais* et *maar*

Tableau 137 : Valeurs p de la comparaison de *mais* et *maar* selon la possibilité de figurer au sein d'une séquence de connecteurs, par catégories sémantiques

Tableau 138 : Boîtes à moustaches des P unis par *mais* et *maar*, par catégories sémantiques

Tableau 139 : Boîtes à moustaches des Q unis par *mais* et *maar*, par catégories sémantiques

Tableau 140 : Variations significatives entre *mais* et *maar*

Tableau 141 : Répartitions des catégories sémantiques de *alors que* et *terwijl*

Tableau 142 : Rapport de fréquence entre les principaux connecteurs adversatifs du néerlandais

Tableau 143 : Rapport de fréquence entre les principaux connecteurs adversatifs du français

Tableau 144 : Nature des éléments unis par *alors que* et *terwijl*

Tableau 145 : Position des *alors que* et *terwijl* temporels

Tableau 146 : Nature du lien entre P et Q pour *alors que* et *terwijl*

Tableau 147 : Séquences de connecteurs de *alors que* et *terwijl*

Tableau 148 : Boîtes à moustaches des P unis par *alors que* et *terwijl*, par catégories sémantiques

Tableau 149 : Boîtes à moustaches des Q unis par *alors que* et *terwijl*, par catégories sémantiques

Tableau 150 : Variations significatives entre *alors que* et *terwijl*

Tableau 151 : Répartitions des catégories sémantiques de *cependant* et *echter*

Tableau 152 : Nature des éléments unis par *cependant* et *echter*

Tableau 153 : Positions de *cependant* et *echter*

Tableau 154 : Valeurs p de la comparaison de *cependant* et *echter* selon les structures adoptées par ces connecteurs, par catégories sémantiques

Tableau 155 : Nature du lien entre P et Q pour *cependant* et *echter*

Tableau 156 : Valeurs p de la comparaison de la nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *cependant* et *echter*

Tableau 157 : Boîtes à moustaches des P unis par *cependant* et *echter*, par catégories sémantiques

Tableau 158 : Boîtes à moustaches des Q unis par *cependant* et *echter*, par catégories sémantiques

Tableau 159 : Variations significatives entre *cependant* et *echter*

Tableau 160 : Nature des éléments unis par *même si*, *hoewel* et *toch*

Tableau 161 : Positions de *même si* et *hoewel*

Tableau 162 : Positions de *bien que* et *ook al*

Tableau 163 : Nature du lien entre P et Q pour *même si*, *toch*, et *hoewel*

Tableau 164 : Longueurs des éléments unis par *même si*, *hoewel*, et *toch*

Tableau 165 : Boîtes à moustaches des P unis par *même si*, *hoewel* et *toch*

Tableau 166 : Boîtes à moustaches des Q unis par *même si*, *hoewel* et *toch*

Tableau 167 : Variations significatives entre *même si* et *hoewel*

Tableau 168 : Variations significatives des fréquences oppositives des paires de connecteurs comparés

Tableau 169 : Variations significatives des critères analysés pour les paires de connecteurs comparés

Tableau 170 : Proportion d'occurrences concessives simples au sein des connecteurs au moins concessifs simples

Tableau 171 : Nature des P concessifs simples

Tableau 172 : Nature des Q concessifs simples

Tableau 173 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences concessives simples

Tableau 174 : Séquences de connecteurs des occurrences concessives simples

Tableau 175 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs simples

Tableau 176 : Boîtes à moustache des longueurs des P concessifs simples

Tableau 177 : Boîtes à moustache des longueurs des Q concessifs simples

Tableau 178 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs simples

Tableau 179 : Synthèse des excès et déficits par connecteur concessif simple

Tableau 180 : Proportion d'occurrences concessives additives au sein des connecteurs au moins concessifs additifs

Tableau 181 : Nature des P et Q concessifs additifs

Tableau 182 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences concessives additives

Tableau 183 : Nature des séquences de connecteurs des concessions additives

Tableau 184 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs additifs

Tableau 185 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs simples

Tableau 186 : Proportion d'occurrences concessives additives au sein des connecteurs au moins concessifs additifs

Tableau 187 : Nature des P et Q concessifs transitifs

Tableau 188 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences concessives transitives

Tableau 189 : Séquences de connecteurs des occurrences concessives transitives

Tableau 190 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs additifs

Tableau 191 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs transitifs

Tableau 192 : Proportion d'occurrences adversatives au sein des connecteurs au moins adversatifs

Tableau 193 : Nature des P adversatifs

Tableau 194 : Nature des Q adversatifs

Tableau 195 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences adversatives

Tableau 196 : Séquences de connecteurs des occurrences adversatives

Tableau 197 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs adversatifs

Tableau 198 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs transitifs

Tableau 199 : Synthèse des excès et déficits par connecteur adversatif

Tableau 200 : Proportion d'occurrences rectificatives au sein des connecteurs au moins rectificatifs

Tableau 201 : Nature des P et Q rectificatifs

Tableau 202 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs adversatifs

Tableau 203 : Proportions des notions oppositives par connecteur

Tableau 204 : Part des P et Q séparés par une ponctuation forte, par connecteur et par notion oppositive

Tableau 205 : Part des P et Q séparés par une ponctuation forte, par connecteur et par notion oppositive

Tableau 206 : Traductions littérales des connecteurs oppositifs étudiés.

Tableau 207 : Variations de sens lorsqu'un connecteur est traduit par un connecteur

Tableau 208 : Valeurs p des stratégies traductives de *mais*, par catégorie sémantique

Tableau 208 bis : Nature du lien entre les P et Q unis par *mais* au cours de la traduction

Tableau 209 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *mais*

Tableau 210 : Variation des longueurs des P et Q unis par *mais* au cours du processus traductif

Tableau 211 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *mais*

Tableau 212 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *mais*

Tableau 213 : Variations significatives observées lors de la traduction de *mais*

Tableau 214 : Traduction des structures de *même si*

Tableau 215 : Comportement des structures de *même si* en traduction

Tableau 216 : Valeurs p des comportements des structures de *même si* au cours de la traduction

Tableau 217 : Nature du lien entre les P et Q unis par *même si* au cours de la traduction

Tableau 218 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *même si*

Tableau 219 : Variation des longueurs des P et Q unis par *même si* au cours du processus traductif

Tableau 220 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *alors que*

Tableau 221 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *alors que*

Tableau 222 : Variations significatives observées lors de la traduction de *même si*

Tableau 223 : Traductions de *alors que*

Tableau 224 : Comportement des structures de *alors que* en traduction

Tableau 225 : Nature du lien entre les P et Q unis par *alors que* au cours de la traduction

Tableau 226 : Variation des longueurs des P et Q unis par *alors que* au cours du processus traductif

Tableau 227 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *alors que*

Tableau 228 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *alors que*

Tableau 229 : Variations significatives observées lors de la traduction de *alors que*

Tableau 230 : Valeurs p des stratégies traductives de *cependant*, par catégorie sémantique

Tableau 231 : Proportions de *mais* par rapport à *cependant*, et de *maar* par rapport à *echter*

Tableau 232 : Comportement des structures de *cependant* en traduction

Tableau 233 : Nature du lien entre les P et Q unis par *cependant* au cours de la traduction

Tableau 234 : Variation des longueurs des P et Q unis par *cependant* au cours du processus traductif

Tableau 235 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *cependant*

Tableau 236 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *cependant*

Tableau 237 : Variations significatives observées lors de la traduction de *cependant*

Tableau 238 : Traductions de *si*

Tableau 239 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *si*

Tableau 240 : Variation des longueurs des P et Q unis par *si* au cours du processus traductif

Tableau 241 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et les P et Q originaux unis par *si*

Tableau 242 : Variations significatives observées lors de la traduction de *si*

Tableau 243 : Variations significatives des stratégies traductives des connecteurs français en fonction de leurs catégories sémantiques

Tableau 244 : Stratégies traductives des connecteurs français

Tableau 245 : Variations significatives des stratégies traductives entre les connecteurs français

Tableau 246 : Valeurs *p* des stratégies traductives de *maar*, par catégorie sémantique

Tableau 247 : Nature du lien entre les P et Q unis par *maar* au cours de la traduction

Tableau 248 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *maar*

Tableau 249 : Variation des longueurs des P et Q unis par *maar* au cours du processus traductif

Tableau 250 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *maar*

Tableau 251 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *maar*

Tableau 252 : Variations significatives observées lors de la traduction de *maar*

Tableau 253 : Traductions de *toch*

Tableau 254 : Fréquences de *toch*, *tout de même* et *quand même*

Tableau 255 : Variations de nature de P et Q et du lien entre eux au cours de la traduction de *toch*

Tableau 256 : Comportement des structures de *toch* en traduction

Tableau 257 : Détail des inversions de structures dans les traductions de *toch* et *cependant*

Tableau 258 : Traductions des séquences de connecteurs centrées sur *toch*

Tableau 259 : Variation des longueurs des P et Q unis par *toch* au cours du processus traductif

Tableau 260 : Variations significatives observées lors de la traduction de *toch*

Tableau 261 : Traductions de *terwijl*

Tableau 262 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *terwijl*

Tableau 263 : Comportement des structures de *terwijl* en traduction

Tableau 264 : Nature du lien entre les P et Q unis par *terwijl* au cours de la traduction

Tableau 265 : Variation des longueurs des P et Q unis par *terwijl* au cours du processus traductif

Tableau 266 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *terwijl*

Tableau 267 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *terwijl*

Tableau 268 : Variations significatives observées lors de la traduction de *terwijl*

Tableau 269 : Traductions de *echter*

Tableau 270 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *echter*

Tableau 271 : Comportement des structures de *echter* en traduction

Tableau 272 : Nature du lien entre les P et Q unis par *echter* au cours de la traduction

Tableau 273 : Type de lien entre les P et Q unis par les *mais* originaux du CRFC et les *mais* employés comme stratégie traductive de *echter*

Tableau 274 : Variation des longueurs des P et Q unis par *echter* au cours du processus traductif

Tableau 275 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et originaux unis par *echter*

Tableau 276 : Variations significatives observées lors de la traduction de *echter*

Tableau 277 : Traductions de *hoewel*

Tableau 278 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *hoewel*

Tableau 279 : Modifications des natures des éléments unis par *hoewel* au cours de la traduction

Tableau 280 : Nature du lien entre les P et Q unis par *hoewel* au cours de la traduction

Tableau 281 : Comportement des structures de *hoewel* en traduction

Tableau 282 : Comportement des structures de *même si*, *alors que*, *terwijl*, et *hoewel*

Tableau 283 : Variation des longueurs des P et Q unis par *hoewel* au cours du processus traductif

Tableau 284 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et originaux unis par *hoewel*

Tableau 285 : Variations significatives observées lors de la traduction de *hoewel*

Tableau 286 : Variations significatives des stratégies traductives des connecteurs néerlandais en fonction de leurs catégories sémantiques

Tableau 287 : Stratégies traductives des connecteurs néerlandais

Tableau 288 : Variations significatives des stratégies traductives entre les connecteurs néerlandais

Tableau 289 : Comparaison des répartitions des stratégies traductives des connecteurs logiques français et néerlandais

Tableau 290 : Stratégies traductives des occurrences adversatives des connecteurs oppositifs

Tableau 291 : Variations des stratégies traductives des occurrences adversatives issues du DPC

Tableau 292 : Stratégies traductives de *maar* par les deux groupes de participants de l'étude didactique, et par le DPC

Tableau 293 : Stratégies traductives des *maar* par les participants de l'étude didactique

Tableau 294 : Variations significatives des stratégies traductives des catégories sémantiques de *maar* entre les groupes de participants à l'étude didactique

Tableau 295 : Connecteurs autres que *mais* utilisés pour traduire *maar* par les participants de l'expérience didactique

Tableau 296 : Ratio de la diversité des connecteurs utilisés pour traduire *maar* par les participants de l'étude didactique

Tableau 297 : Réponses des questionnaires réflexifs des étudiants

Tableau 298 : Traductions des deux *maar* adversatifs de l'étude

Tableau 299 : Réponses des questionnaires réflexifs des professionnels

Tableau 300 : Traductions de Deepl de *maar* et *mais* (2024)

Tableau 301 : Stratégies traductives des *maar* employées par ChatGPT

Tableau 302 : Comparaison des stratégies de traduction de *maar* par ChatGPT et des traducteurs humains de l'expérience didactique

Tableau 303 : Réponses du questionnaire réflexif de ChatGPT

Tableau 304 : Proportions des stratégies traductives par connecteurs traduits

Tableau 305 : Taux de traductions littérales des connecteurs étant les traductions littérales l'un de l'autre

Tableau 306 : Variations significatives de stratégies traductives en fonction des catégories sémantiques des connecteurs étudiés

Tableau 307 : Fréquences des connecteurs français et néerlandais dans leurs corpus respectifs (journalistiques)

Tableau 308 : Fréquences des connecteurs d'opposition par rapport à *mais* ou *maar*

0.3. Liste des figures

Figure 1 : Capture d'écran d'un commentaire du site « L'Atelier Galita », section « [Micro-Pensée] Arrête de dire "oui mais" »

Figure 2 : Pôles des définitions de la notion de connecteur

Figure 3 : Résultats de la recherche « moment* » dans le CRFC

Figure 4 : Triangle de la concession logique (Moeschler & De Spengler, 1982) de l'exemple 2.29.

Figure 5 : Carré argumentatif de l'exemple 2.31.

Figure 6 : Sélection des connecteurs multifonctionnels séquentiels

Figure 7 : Sélection des connecteurs multifonctionnels simultanés

Figure 8 : Carte sémantique de *si* (Provôt, 2011 : 5)

Figure 9 : Interprétation concessive directe de « Jean est grand, mais il ne joue pas bien au basketball » (Rivara, 2008 : 130)

Figure 10 : Interprétation concessive directe de 3.9. « Jean n'est pas grand, mais il joue bien au basketball. »

Figure 11 : Interprétation concessive indirecte de 3.9. « Jean n'est pas grand, mais il joue bien au basketball. »

Figure 12 : Album « Y a pas de 'mais' », Le Petit Spirou, Tome & Janry, tome 20

Figure 13 : Publicité en version papier de l'abonnement à 13€ par mois de Scarlet, 2023.

Figure 14 : Arbre décisionnel de la désambiguïsation sémantique des connecteurs polyfonctionnels

Figure 15 : Positions de *terwijl* et *alors que* dans leurs phrase hôte

Figure 16 : Résultats du test du χ^2 selon la table de contingence du tableau 30

Figure 17 : Valeurs attendues du test du χ^2 pour les données de la figure 15

Figure 18 : Résultats du κ de Cohen des données du tableau 31

Figure 19 : Résultats du κ de Cohen des données du tableau 31

Figure 20 : Heatmap des données du tableau 31

Figure 21 : Etapes générales des études menées dans cette thèse

Figure 22 : Nombre de *mais aussi* par million de tokens dans le CRFC

Figure 23 : Nombre de *maar ook* par million de tokens dans SoNaR

Figure 24 : Un *mais* rectificatif dans le CRFC (en rouge)

Figure 25 : Un *maar* rectificatif dans SoNaR

Figure 26 : Un *maar* rectificatif et sa traduction dans le DPC

Figure 27 : Liens entre les études préliminaires (monolingues, contrastives), et traductologiques menées dans le cadre de cette thèse

Figure 28 : Détermination d'une concession additive

Figure 29 : Arbre décisionnel pour l'attribution d'une catégorie oppositive

Figure 30 : Etapes de l'analyse des natures des éléments unis par les connecteurs oppositifs

Figure 31 : Regroupement des connecteurs étudiés selon l'élément qu'ils introduisent

Figure 32 : Un *cependant* en tête de phrase et son contexte dans le CRFC

Figure 33 : Le *cependant* de la figure 32 dans son article original

Figure 34 : Heatmap du double codage « concession directe », « concession indirecte » et « modalité » de *toch*

Figure 35 : Heatmap du double codage « concessions simples » et « concession de transition » de *cependant*

Figure 36 : Arbre décisionnel du second accord interannotateur du sémantisme de *cependant*

Figure 37 : Prompt générateur d'un code pour un test exact de Fisher

Figure 38 : Code d'un test exact de Fisher généré par ChatGPT

Figure 39 : Explication des lignes de code du test exact de Fisher

Figure 40 : Prompt pour l'aide au décryptage de résultats bruts dans R (tests des résidus d'Haberman et des valeurs p ajustées de Benjamini-Hochberg)

Figure 41 : Décryptage des résultats bruts de tests de résidus d'Haberman et des valeurs p ajustées de Benjamini-Hochberg selon ChatGPT

Figure 42 : Prompt pour la génération d'un code pour un test de κ de Cohen et de McNemar Bowker

Figure 43 : Anticipation du résultat du test de κ de Cohen et de McNemar Bowker par ChatGPT

Figure 44 : κ de Cohen produit par R

Figure 45 : Valeur p du test de McNemar Bowker produit par R

Figure 46 : Confrontation de ChatGPT aux divergences de résultats avec R

Figure 47 : Code d'erreur dans R soumis à ChatGPT

Figure 48 : Premier prompt de recherche bibliographique sur *we/*

Figure 49 : Second prompt de recherche bibliographique sur *we/*

Figure 50 : Ouvrage qui, selon ChatGPT, aborde les séquences de connecteurs sous un angle cognitiviste

Figure 51 : Prompt pour la recherche des fréquences des structures de *alors que*

Figure 52 : Début de réponse de ChatGPT au prompt sur les fréquences de structures d'*alors que*

Figure 53 : Résultats de la recherche Google « Sandra Stoll » « la subordination »

Figure 54 : Pagination du chapitre I d'Attal, donné à ChatGPT

Figure 55 : « Fréquences » des structures de *alors que* trouvées par ChatGPT dans Attal (1999)

Figure 56 : Occurrences de *Frantext* dans Attal (1999)

Figure 57 : Recherche exacte de la « citation » d'Attal (1999) sur Google

Figure 58 : Deuxième réponse de ChatGPT concernant les fréquences de structures de *alors que* par Attal (1999)

Figure 59 : Degrés de multifonctionnalité des groupes de connecteurs équivalents

Figure 60 : Fréquence de *mais* dans le CRFC

Figure 61 : Fréquence de *mais* dans SoNaR

Figure 62 : Spécimens de *Porcellanidae* (Baeza, 2016 : 4)

Figure 63 : Natures des P de *mais* et *maar* par catégorie sémantique

Figure 64 : Natures des Q de *mais* et *maar* par catégorie sémantique

Figure 65 : Occurrences de *et aussi* dans le CRFC (*Newspapers*)

Figure 66 : Occurrences de *en ook* dans SoNaR (*Newspapers*)

Figure 67 : Natures du lien entre P et Q pour *mais* et *maar* par catégorie sémantique

Figure 68 : Séquences de connecteurs de *mais* et *maar* par catégories sémantiques

Figure 69 : Longueurs des éléments unis par *mais* et *maar* (P)

Figure 70 : Longueurs des éléments unis par *mais* et *maar* (Q)

Figure 71 : Boîte à moustache des P et Q généraux unis par *mais* et *maar*

Figure 72 : Positions de *alors que* et *terwijl*

Figure 73 : Longueurs des éléments unis par *alors que* et *terwijl*

Figure 74 : Séquences de connecteurs de *cependant* et *echter*

Figure 75 : Longueurs des éléments unis par *cependant* et *echter*

Figure 76 : Séquences de connecteurs de *même si*, *toch*, et *hoewel*

Figure 77 : Nombre de variations significatives par critère d'analyse

Figure 78 : Boîtes à moustache des longueurs des P concessifs additifs

Figure 79 : Boîtes à moustache des longueurs des Q concessifs additifs

Figure 80 : Occurrences de *cependant* dans le sous-corpus *spoken formal* du CRFC

Figure 81 : Occurrences de *cependant* dans le sous-corpus *spoken informal* du CRFC

Figure 82 : Occurrences de *echter* dans le sous-corpus *legal texts* de SoNaR

Figure 83 : Occurrences de *echter* dans le sous-corpus *blogs* de SoNaR

Figure 84 : Un *cependant* (CRFC, *cependant*, 6) liant deux phrases graphiques différentes mais comprises dans le même paragraphe, dans son texte d'origine (Berny, 2012, dans Les Echos)

Figure 85 : Boîtes à moustache des longueurs des P concessifs transitifs

Figure 86 : Boîtes à moustache des longueurs des Q concessifs transitifs

Figure 87 : Extrait de l'article différenciant *maar* et *echter* sur Onze Taal

Figure 88 : Carré adversatif

Figure 89 : Triangle adversatif

Figure 90 : Boîtes à moustache des longueurs des P adversatifs

Figure 91 : Boîtes à moustache des longueurs des Q adversatifs

Figure 92 : Boîtes à moustache des longueurs des P rectificatifs

Figure 93 : Boîtes à moustache des longueurs des Q rectificatifs

Figure 94 : Répartition des connecteurs concessivo-adversatifs selon les proportions de ces notions par rapport à leurs occurrences totales

Figure 95 : Répartition des connecteurs concessivo-adversatifs selon les proportions de leurs P et Q séparés par une ponctuation forte

Figure 96 : Stratégies traductives fondamentales de la traduction d'un connecteur logique

Figure 97 : Stratégies traductives des connecteurs logiques

Figure 98 : Traductions de *mais*

Figure 99 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *mais*

Figure 100 : Triangle concessif lié par « *cela ne signifie pas que* »

Figure 101 : Modifications des natures des éléments unis par *mais* au cours de la traduction

Figure 102 : Lien entre P et Q au cours du processus traductif

Figure 103 : Traduction des séquences de connecteurs

Figure 104 : Traductions de *même si*

Figure 105 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *même si*

Figure 106 : Triangle concessif de « *Mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme, même si le Tour de France l'intéresse toujours* »

Figure 107 : Triangle concessif de « *Le cyclisme est passé au second plan, mais mon père suit le Tour de France* »

Figure 108 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *alors que*

Figure 109 : Traductions de *cependant*

Figure 110 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *cependant*

Figure 111 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *si*

Figure 112 : Traductions de *maar*

Figure 113 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *maar*

Figure 114 : Modifications des natures des éléments unis par *maar* au cours de la traduction

Figure 115 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *toch*

Figure 116 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et originaux unis par *toch*

Figure 117 : Connecteurs logiques du français et de l'anglais (Dupont, 2019 : 145)

1. Introduction

« Les mots sont, à mon avis qui n'est pas si humble, notre plus inépuisable source de magie » (Rowling, 2011). Dans cet ultime conseil prodigué à Harry Potter pour vaincre Lord Voldemort, Albus Dumbledore révèle ses talents de linguiste en plus de ceux de sorcier. Il aborde en effet ici les innombrables subtilités du vocabulaire des langues que nous parlons, et leur inépuisable variété. Dans notre univers moldu aussi, on trouve de nombreux auteurs dressant un constat similaire. Le vocabulaire est décrit comme le support essentiel du langage (Hu, 2023), telles les briques de toute construction (Zhao, 2016).

1.1. Contexte de l'étude

Parmi les mots qui composent les langues du monde, les connecteurs logiques ne sont certainement pas à la traîne en termes de magie, tant ils sont fascinants. « Particules mystérieuses » (Longrace, 1976 : 10) cruciales à la communication (Badan, 2021 ; Closs Traugott, 2021) et à la cohésion (Taboada, 2004), ils facilitent la représentation mentale des événements décrits par le discours (Louwerse & Mitchell, 2003).

L'étude des connecteurs logiques en tant qu'éléments linguistiques indiquant une relation entre des unités dans une conversation (Dejana, 2023) débute avec Robin Lakoff, et ses analyses des connecteurs anglais *why* et *well* (Lakoff, 1973). Plus d'un demi-siècle plus tard, la littérature scientifique consacrée aux connecteurs est abondante (Degand, Crible & Grzech, 2018 ; Heine, Kaltenböck, Kuteva & Long, 2021), et les angles d'étude sous lesquels ils sont étudiés ne cessent de se multiplier (Gabrys, 2017).

L'une des approches de l'étude des connecteurs logiques en plein développement est certainement la traductologie. Complémentaire aux approches descriptives et contrastives (Furkó, 2020), elle permet d'aborder les connecteurs logiques sous un angle nouveau et de parfaire nos connaissances sur leur fonctionnement (Aijmer & Simon-Vandenberg, 2003 ; Furkó, 2020). Mots particulièrement difficiles à traduire (Furkó, 2015 ; Fagard & Sarda, 2015 ; Blanpain & Laffut, 2016), les connecteurs logiques représentent un défi sémantique pour les traducteurs (Aijmer, 2007 ; Reaves, 2023).

Parmi la multitude de connecteurs logiques, « les marqueurs discursifs contrastifs constituent l'une des classes de connecteurs discursifs les plus riches dans les langues romanes » (Cuenca, Postolea & Visconti, 2019 : 25). Ils représentent dès lors un sujet d'étude de choix pour la traductologie, la polysémie étant un phénomène complexe à traduire (Shan & Xiaoqing, 2021). Or, si les connecteurs logiques d'opposition ont reçu une attention considérable dans des perspectives descriptives et contrastives comme en attestera la revue de la littérature de cette étude, force est de constater que leur comportement dans le phénomène traductif n'a pas (encore) reçu une attention similaire.

Les quelques contre-exemples de ce constat relèvent pourtant des conclusions intéressantes et novatrices pour la compréhension des connecteurs d'opposition. Dans son étude sur la traduction de *however* en anglais et en chinois, Wang (2008) observe ainsi que, bien que le chinois soit une langue dont les connecteurs contrastifs soient largement implicites, 96% des *however* de son étude sont traduits par un connecteur chinois explicite. Pan (2018) remarque que les connecteurs d'opposition présentent des différences par rapport aux autres connecteurs dans la manière dont ils sont traduits lors d'une interprétation. Wälchli (2023), quant à lui, note des liens subtils entre l'ordre des mots et la traduction des connecteurs d'opposition.

Si l'on s'intéresse plus particulièrement à la traduction des connecteurs d'opposition en français et en néerlandais, les travaux existants se font encore moins nombreux. Seules Brems, Ghesquière et

Vanderbauwhede (2020) abordent les traductions des usages contrastifs du triplet *eerder*, *plutôt*, et *rather*. Les conclusions qu'elles en dressent n'en sont pas moins une découverte des plus intrigantes : les trois connecteurs sont le plus souvent utilisés pour se traduire d'une langue à l'autre, à l'exception des traductions vers le néerlandais, qui optent plutôt pour des « constructions sémantiquement plus précises que le connecteur multifonctionnel *eerder* » (Brems, Ghesquière & Vanderbauwhede : 2020, 233). Ainsi, bien que le néerlandais et l'anglais soient deux langues germaniques, on peut noter des différences significatives de traduction des connecteurs d'opposition entre ces deux langues, preuve que le néerlandais mérite toute l'attention des traductologues. À notre connaissance, aucune étude d'envergure ne s'est cependant penchée jusqu'à présent sur la traduction des connecteurs d'opposition avec comme paire de langues de travail le français et le néerlandais. Par ailleurs, dans le contexte belge, réaliser une étude contrastive et traductologique entre le français et le néerlandais est une démarche pertinente, tant sur le plan scientifique que sociétal. Dans un pays où la frontière linguistique structure l'espace public, l'administration et la culture, l'analyse des divergences et similitudes entre les deux langues majoritaires du pays permet de décoder les mécanismes de médiation indispensables à la cohésion nationale.

Voilà qui ne saurait qu'attiser une certaine curiosité quant au comportement des connecteurs d'opposition lorsqu'ils sont traduits en français et en néerlandais. C'est précisément ce manque de connaissances que cette étude va tenter humblement de combler. Des exemples relativement simples, tirés de nos corpus, permettent immédiatement de saisir la complexité de ce sujet d'étude :

1.1. De ontvangers waren geen werknemers van Sprint, *maar* klanten. (DPC, *maar* 132)

1.1. Les destinataires n'étaient pas des travailleurs de Sprint, *mais* des clients. (DPC, *maar* 132)

Les destinataires n'étaient pas des travailleurs de Sprint, mais des clients.

1.2. "Offline worden producten geleidelijk duurder. *Maar* in de onlinewereld worden ze steeds goedkoper, tot ze uiteindelijk weinig of niets kosten", legt hij uit. (DPC, *maar* 106)

1.2. « Offline, les produits deviennent de plus en plus chers. Online *par contre*, ils coûtent de moins en moins, voire (quasi) rien », constate-t-il. (DPC, *maar* 106)

« Hors ligne, les produits deviennent progressivement plus chers. Mais dans le monde en ligne, ils deviennent de moins en moins chers, jusqu'à ce qu'ils finissent par coûter peu ou rien », explique-t-il.

1.3. Reve werkte er aan zijn laatste roman, Het Hijgend Hert (1998). *Maar* in april 1997 werd hij getroffen door een hartinfarct en in de nasleep ervan ook door toenemend geheugenverlies. (DPC, *maar* 77)

1.3. Reve y travailla à son dernier roman, Het Hijgend Hert (Le Cerf haletant, 1998). Victime d'un infarctus en avril 1997, il avait depuis lors progressivement perdu la mémoire. (DPC, *maar* 77)

Reve y a travaillé à son dernier roman, Het Hijgend Hert (1998). Mais en avril 1997, il est victime d'un infarctus et, dans la foulée, de pertes de mémoire de plus en plus importantes.

Ces trois exemples issus du Dutch Parallel Corpus se composent tous d'une phrase originale en néerlandais contenant une occurrence du connecteur *maar*, et de sa traduction en français. On y note une certaine variété entre les stratégies traductives utilisées dans ces exemples. Si dans 1.1., *maar* est simplement traduit par *mais*, c'est par *par contre* qu'il est rendu en français dans 1.2.. L'exemple 1.3. présente un troisième cas de figure, ne comportant aucun connecteur logique explicite qui assumerait les fonctions du *maar* de la phrase originale. Une telle diversité suscite de nombreuses questions : pourquoi une telle variété ? Qu'est-ce qui a orienté le traducteur vers *par contre* dans 1.2., connecteur au sens plus précis que *mais* ? Il n'y a pas de connecteur d'opposition explicite dans 1.3., mais aurait-on pu procéder de la même manière dans les deux autres exemples ? Autant d'interrogations qui seront centrales dans cette étude, et qui nous permettent de deviner rapidement que, bien que centré sur les connecteurs d'opposition en néerlandais et en français, ce travail espère apporter de l'eau au moulin de l'étude de la traduction des connecteurs logiques de manière plus globale.

1.2. Questions de recherche, objectifs de l'étude et hypothèses

Cette étude se consacre aux connecteurs logiques d'opposition dans une perspective traductologique. Dès lors, elle se penchera sur des « processus à l'œuvre dans la traduction, ainsi que [sur] des facteurs qui influencent leur réalisation » (Zufferey, 2020 : 92). L'objet d'étude est double, impliquant selon Kabát (2013) tant les processus (« *process* ») que les résultats de la traduction (« *product* »). Dans notre cas, il sera donc question d'analyser la *manière* dont les connecteurs d'opposition de cette étude sont traduits d'une langue à un autre, mais aussi d'essayer d'identifier les *raisons* qui poussent les traducteurs à choisir l'une ou l'autre stratégie traductive lorsqu'ils font face à de tels connecteurs.

Le caractère bicéphale des objectifs de la traductologie suggère de formuler deux questions de recherche pour ce travail, afin de montrer que nous allons nous intéresser tant aux stratégies utilisées pour traduire les connecteurs d'opposition qu'aux phénomènes qui les influencent. Les deux questions de recherche de cette étude sont dès lors les suivantes :

- Comment les principaux connecteurs d'opposition sont-ils traduits du français vers le néerlandais, et du néerlandais vers le français ?
- Quels facteurs influencent le traitement réservé aux connecteurs d'opposition lors du processus de traduction du français vers le néerlandais, et du néerlandais vers le français ?

Nous aspirons à établir tout d'abord un recensement des différentes traductions des connecteurs étudiés, puis tenterons de formuler des hypothèses sur les raisons qui ont amené les traducteurs à réaliser leurs choix. C'est donc sous un angle résolument sémasiologique que nous nous intéressons aux connecteurs d'opposition (Głaz, Danaher & Łozowski, 2013), à l'instar des études qui se penchent sur le fonctionnement de connecteurs préalablement sélectionnés pour ensuite en étudier le ou les sens associé(s) (comme Fraser, 1990 ou Gabarró-López, 2019).

Nos outils de prédilection dans cette thèse pour étudier les connecteurs logiques seront donc tout naturellement les corpus. Ils se présentent sous la forme d'« une collection de textes présentant une certaine unité de genre ou bien d'époque » (Dalbera, 2002 : 1), et constituent « l'un des lieux les plus favorables à l'observation des réalisations de la langue » (Comby & Mosset, 2016 : 7). Ils nous

permettront dans notre étude d'étudier les connecteurs logiques tout d'abord dans leurs langues propres, par des corpus monolingues, puis d'en étudier les traductions dans des corpus parallèles.

Attardons-nous ensuite quelque peu sur le caractère résolument traductologique des questions de recherche de ce travail. En effet, bien qu'il soit pertinent, voire nécessaire de faire appel à des disciplines voisines comme la linguistique descriptive et la linguistique contrastive (Granger, 2003 ; Dupont, 2019), il convient de garder à l'esprit que l'ensemble des analyses et réflexions que nous tiendrons dans cette étude sera systématiquement motivé par une visée traductologique. Il nous semble important de souligner *ab initio* ce fil d'Arianne, qui impliquera que les préceptes et analyses relevant de la linguistique descriptive et de la linguistique contrastive que nous effectuerons dans cette thèse ne seront pas des fins en soi, mais comme des outils permettant de développer des connaissances traductologiques.

D'emblée, l'on aurait tendance à se tourner vers les universels de la traduction pour s'aider dans la formulation d'hypothèses à ces questions de recherche. Pour McLaughlin (2022), l'usage des connecteurs dans le domaine de la traduction est un « reflet de l'universel de l'explicitation » (McLaughlin, 2022 : 177). L'explicitation (Trope, 2017) est ici définie comme « la tendance qu'auraient les traducteurs à expliciter les choses en langue cible » (Loock, 2016 : 183). McLaughlin cite plusieurs études ayant montré que le chinois traduit comportait davantage de connecteurs logiques que le chinois original (Chen, 2006 ; Xiao & Yue, 2009 ; Xiao, 2010), et note une tendance similaire pour son étude portant sur le français traduit depuis des langues germaniques (une tendance, cependant, non significative dans les résultats de ces dernières études). On pourrait en déduire que la stratégie de l'exemple 1.3. est rare, (pourrait-on aller jusqu'à la qualifier même de « critiquable » ?), car le connecteur logique original n'est rendu par aucun connecteur logique dans la traduction. L'exemple 1.2. serait, quant à lui, la norme, car il présente un cas de marqueur au sémantisme vague (*maar*) traduit par un marqueur au sens plus restreint et précis, *par contre*.

Cependant, Cuenca (2022 : 8) montre que l'explicitation n'est pas le seul universel de traduction entrant en jeu dans l'utilisation de connecteurs dans les textes traduits, l'implication y joue également un rôle :

The crucial factors to implicate and explicitate are not only syntactic (scope, combination and collocation) and semantic (meaning of the marker and domain) but also more general aspects bound to the differences between the two languages involved and the translation process itself.

Les facteurs essentiels à l'implication et à l'explicitation ne sont pas seulement syntaxiques (portée, combinaison et collocation) et sémantiques (signification du marqueur et domaine), mais sont également liés à des aspects plus généraux relatifs aux différences entre les deux langues concernées et au processus de traduction lui-même. [NT]

Les liens que démontre Cuenca entre la traduction des connecteurs logiques (implication ou explicitation) et des autres facteurs comme le sémantisme ou la syntaxe de ces connecteurs suggèrent que les stratégies employées pour traduire ces connecteurs ne sont pas universelles, ce que McLaughlin admettait volontiers elle aussi (de manière générale, les universels de traduction ne sont jamais mutuellement exclusifs, comme le montre Toury, 2004). Dans la fin de sa citation, cette auteure semble par ailleurs indiquer que certains phénomènes traductifs sont imputables à l'activité traduisante elle-même, et pas à des différences entre les langues étudiées. Il se pourrait ainsi que certains de nos résultats soient liés à des divergences originelles entre le français et le néerlandais, mais que d'autres

doivent trouver des explications non pas liées aux caractéristiques de ces deux langues, mais plutôt, à la traduction en tant que phénomène cognitif.

À ce stade, l'on peut donc formuler une liste non exhaustive de quelques hypothèses voulant que la manière de traduire les connecteurs logiques est liée, par exemple :

- À leur sémantisme (dans le cas d'un connecteur possédant plusieurs sens, le choix d'une stratégie traductive bien précise pourrait être lié à une catégorie sémantique particulière du connecteur) ;
- À la syntaxe de la phrase hôte du connecteur (un connecteur acceptant plusieurs positions au sein de ses phrases hôtes se traduira peut-être différemment selon sa position) ;
- Aux différences fondamentales qui existent entre les deux langues étudiées (par exemple, si *maar* est plus souvent précédé d'une ponctuation forte que *mais*, peut-être que les *maar* précédés d'une ponctuation forte seront moins souvent traduits par *mais* que les autres types de *maar*) ;
- À la traduction, en tant qu'activité cognitive, entraînant des conséquences et effets parallèles à d'autres activités mobilisant l'esprit humain.

L'on peut regrouper ces pistes en un principe plus large : certains paramètres influencent la traduction des connecteurs logiques (d'opposition), qui ne sont dès lors pas tous traduits de la même manière. Si les traducteurs jouissent d'une certaine liberté lorsqu'il s'agit de traduire un connecteur (d'opposition), leur choix n'est pas aléatoire pour autant. L'objectif de cette thèse sera de mettre en lumière les facteurs les influençant.

1.3. Cadre théorique de l'étude

Le cadre théorique de cette étude se fonde sur les principes de la linguistique cognitive. Nous verrons que cette approche est un liant de choix pour les différentes étapes de ce travail que sont les analyses monolingues, contrastives, et parallèles comme l'expliquent Rojo López & Ibarretxe-Antuñano (2013 : 4) :

[...] the principles of Cognitive Linguistics can provide a suitable meeting point where linguistics and translation can finally forget their differences and start working together towards a cognitive theory of language and translation.

Les principes de la linguistique cognitive peuvent fournir un point de rencontre adéquat où la linguistique et la traduction peuvent enfin oublier leurs différences et commencer à travailler ensemble à une théorie cognitive de la langue et de la traduction. [NT]

Par ailleurs, les principes de la linguistique cognitive ont maintes fois été utilisés pour comprendre les processus à l'œuvre dans la traduction (voir Xiao & Muñoz, 2020 : 3, pour un recensement des travaux en traductologie adoptant une approche cognitive). Nous nous rangerons du côté de ces auteurs, qui considèrent la traduction comme une activité cognitive (Gile, 2015). Appliquée à la traduction, la linguistique cognitive se mute en traductologie cognitive (*cognitive translation studies*, *CTS* ou également *Cognitive translation and interpreting studies*, *CTIS* lorsque l'interprétation entre également en jeu, Muñoz Martín, 2022) et considère la traduction comme un acte qui requiert un effort cognitif

chez le traducteur (Farnoud, 2014). Relativement jeune et en pleine expansion (Olalla-Soler, Franco Aixelá & Rovira-Esteva, 2021), elle nous servira à essayer d'expliquer « les processus cognitifs, conscients et inconscients, de compréhension et de production qui ont lieu dans la tête du traducteur lorsqu'il produit un segment du texte cible (TC) à partir d'un segment du texte source (TS). » (Vogeleer, 2021 : 218), plus précisément, lorsqu'ils traduiront des connecteurs d'opposition.

Traduire, c'est choisir (Caillé, 1967 ; Bruggisser, 2015). On s'en rendra compte dans la partie de ce travail dédiée à notre expérience didactique, laquelle a proposé à 12 traducteurs professionnels de traduire le même texte truffé d'occurrences de *maar*. Pour certains *maar*, nous avons relevé par moins de 8 traductions différentes, soit 8 choix différents de stratégie traductive. Une telle diversité interpelle : comment les traducteurs ont-ils opéré leurs choix ? Qu'est-ce qui a pu influencer leur raisonnement ? La linguistique cognitive et la traductologie cognitive livrent quelques pistes de réponse, comme le fait que les traducteurs sont influencés par leurs connaissances et leurs expériences du monde (Rojo López & Ibarretxe-Antuñano, 2013 ; Robinson, 2019).

Les connecteurs logiques, *a fortiori* d'opposition, ne sont certainement pas à la traîne en termes de représentations que les locuteurs peuvent s'en faire, à l'image des conseils parfois stéréotypiques qui accompagnent l'utilisation de *mais*, comme on le découvre dans ce témoignage glané sur un forum de développement personnel :

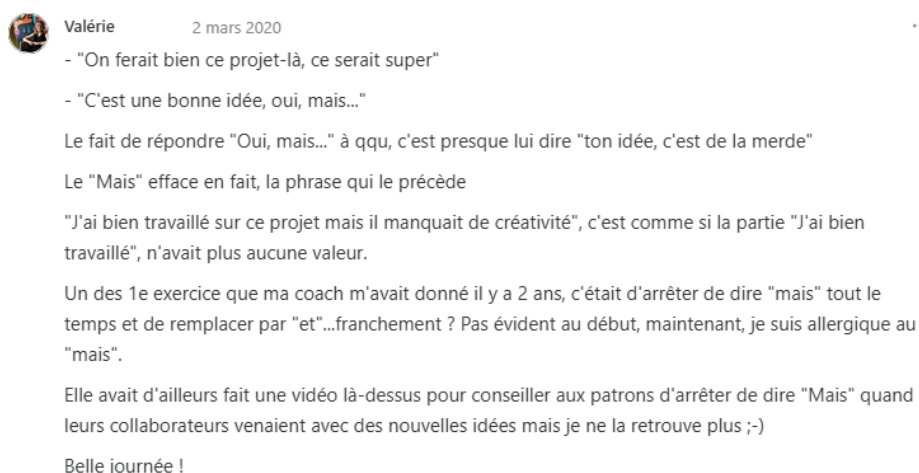


Figure 1 : Capture d'écran d'un commentaire du site « L'Atelier Galita », section « [Micro-Pensée] Arrête de dire "oui mais" »

Le moins que l'on puisse dire, c'est que *mais* est perçu par cette locutrice comme un connecteur profondément connoté de manière négative. Inscrit dans la séquence *oui, mais*, il se voit conférer le pouvoir de rabaisser l'idée de son interlocuteur (« c'est de la merde »), efface la valeur de l'élément qui le précède, bref, ne mérite que d'être banni ou remplacé par *et*. Il est intéressant de voir qu'ici, *mais* n'est en fait que la matérialisation du phénomène qui répugne la locutrice. Ce qui est réellement pointé du doigt n'est pas l'emploi de *mais* en lui-même, mais la tournure concessive de la phrase. L'exemple « J'ai bien travaillé sur ce projet, *mais* il manquait de créativité » peut tout aussi bien s'exprimer à l'aide d'un autre connecteur concessif : « *Même si* j'ai bien travaillé sur ce projet, il manquait de créativité ». La logique de la phrase demeure inchangée, pourtant, l'on n'a jamais entendu personne se plaindre de *même si* avec la même force qu'il arrive que l'on décrie l'usage de *mais*. Compte tenu de ces

considérations si peu flatteuses, on peut formuler l'hypothèse que si cette locutrice était traductrice, elle emploierait peut-être moins de *mais* dans ses traductions que des collègues ayant une représentation moins négative de ce connecteur.

1.4. Structure de la thèse

Pour poursuivre les objectifs précédemment exposés, le présent travail s'articule autour de six chapitres :

- Le chapitre 1, qui contient ces lignes, pose le contexte de l'étude et l'introduit ;
- Le chapitre 2, celui de l'état de l'art, passera en revue les recherches qui ont déjà été effectuées dans le domaine des connecteurs logiques (d'opposition), notamment dans le cadre de la linguistique de corpus monolingue, contrastive, et traductologique ;
- Le chapitre 3 développera le cadre théorique dans lequel s'inscrit cette étude et les interprétations de ses résultats, à savoir, la linguistique cognitive ;
- Le chapitre 4 s'intéressera aux questions méthodologiques de cette thèse ;
- Le chapitre 5 exposera les résultats de nos analyses (monolingues, contrastives, traductologiques, et exploratoires) ;
- Le chapitre 6, enfin, clôturera notre travail par une conclusion ainsi que quelques pistes de possible extension.

2. État de l'art : connecteurs, opposition, et connecteurs d'opposition

Ce chapitre se consacrera à la définition de deux notions centrales dans ce travail, à savoir celle de *connecteur*, et celle d'*opposition*. Son objectif consiste en l'élaboration d'une liste la plus exhaustive possible des connecteurs logiques exprimant l'opposition, qui nous permettra de sélectionner les connecteurs d'opposition que nous analyserons dans le cadre de cette étude.

Si la question « qu'est-ce qu'un connecteur ? » a animé bien des débats et continue de faire couler de l'encre, celle qui se demande « combien y a-t-il de connecteurs ? » n'a rien à lui envier en termes de complexité. Nous l'avons annoncé dans le chapitre 1, notre étude se consacre à l'analyse des traductions des connecteurs d'opposition les plus courants. Mais pour être en mesure de sélectionner les connecteurs les plus courants, encore faut-il ce que l'on entend par connecteur d'opposition tout court. La première grande étape de ce travail est donc naturellement la définition de ce que l'on entend par « connecteur », et par « opposition ».

Nous verrons que l'une des spécificités de la littérature consacrée aux connecteurs, à l'opposition, et plus précisément aux connecteurs d'opposition, réside dans la grande variété terminologique employée pour en décrire les concepts :

The literature provides us with a large variety of terms to refer to both the general category of contrast, and its various subtypes. On the one hand, it is frequent to encounter different labels to refer to the same (set of) relation(s), sometimes even in the same book: in Riegel, Pellat and Rioul (2001), for example, the term 'adversatif' is used to refer to coordinators expressing contrast, whereas 'opposition' and 'concession' are used to talk about adverbial markers. On the other hand, the same labels frequently refer to different concepts across studies. (Dupont, 2019 : 48)

La littérature nous offre une grande variété de termes pour désigner à la fois la catégorie générale de contrast [opposition] et ses différents sous-types. D'une part, il est fréquent de rencontrer différentes appellations pour désigner la même (série de) relation(s), parfois même dans le même ouvrage : dans Riegel, Pellat et Rioul (2001), par exemple, le terme « adversatif » est utilisé pour désigner les connecteurs exprimant le contrast (adversation), tandis que « opposition » et « concession » sont utilisés pour parler des marqueurs adverbiaux. D'autre part, les mêmes appellations renvoient fréquemment à des concepts différents d'une étude à l'autre. (Dupont, 2019 : 48)

Dans ce chapitre, nous commencerons par définir la notion de connecteur (2.1.1.), en nous interrogeant sur les morphèmes susceptibles d'appartenir à cette classe ainsi que sur la nature des éléments qu'ils relient. Nous poursuivrons avec un état des lieux de la notion d'opposition dans les littératures principalement francophone et néerlandophone (2.1.2.), et nous efforcerons de définir les notions oppositives de la manière la plus rigoureuse possible, tout en mettant en évidence la diversité terminologique qui les entoure. Les résultats de ces réflexions nous permettront de sélectionner les connecteurs d'opposition sur lesquels reposera cette thèse, qui feront ensuite l'objet d'un état de l'art dans ce chapitre (2.3.).

2.1. Qu'est-ce qu'un connecteur, *a fortiori*, d'opposition ?

2.1.1. De la notion de connecteur

Une étape incontournable et à aborder avec soin dans ce projet doctoral est de fournir une description de la notion de connecteur, à tout le moins, d'en adopter une. La littérature nous apprend que le terme de connecteur « pose de façon récurrente le problème de sa définition » (Merle, 2005 : 11), qu'il est « bien difficile d'en préciser le sens » (Touratier, 2005 : 22), bref, qu'il « n'existe guère de consensus quant au contenu à donner à ce terme » (Nølke, 2006 : 7). Il semble que mettre au point une définition universelle est difficilement faisable, car il existe plusieurs conceptions valides de la notion de connecteur, en fonction de l'objet de son étude et de la justification de ses choix méthodologiques. Dans notre étude, nous ne chercherons pas à démontrer que la conception que nous nous faisons de la notion de connecteur est la plus pertinente, mais accorderons cependant une attention certaine à démontrer qu'elle est la plus adéquate pour cette thèse (Le Draoulec & Bras, 2006). Dans cette section, c'est ce que nous nous efforcerons de faire, en survolant différentes visions de la notion de connecteur, puis en adoptant une position raisonnée. Il conviendra ensuite de définir la notion d'opposition, et de la combiner à notre définition de la notion de connecteur, afin de parvenir à une liste relativement large des connecteurs d'opposition.

Les différentes définitions du connecteur dans la littérature peuvent s'échelonner sur un schéma doté de deux pôles, le premier étant celui fournissant des listes dites « restreintes » de connecteurs, l'autre des listes « ouvertes » (Mahmudova, 2017).

Les listes restreintes recensent des connecteurs qui « assurent une liaison à l'intérieur d'une phrase complexe » (Mahmudova, 2017). S'y retrouvent donc les conjonctions de coordination et de subordination. Sont ici repris comme connecteurs des mots qui unissent donc, au minimum, des propositions. L'extrémité de cette vision tend à considérer, peu ou prou, que seuls les morphèmes assurant une fonction de connexion entre des propositions sont dignes d'être considérés comme des connecteurs (Guimier, 2000). Le Querler (2000) adopte une définition encore plus restreinte, en considérant que seules les conjonctions de subordination sont susceptibles d'être regroupées sous l'appellation de « connecteurs ». Au fur et à mesure que cette vision s'élargit, l'on peut inclure les connecteurs interphrasiques, voire liant deux paragraphes différents. Plus ouverte est la liste de connecteurs que l'on construit, plus large est la définition de la notion de connecteur que l'on adopte. Sont alors inclus, en plus des conjonctions de coordination et de subordination, les adverbes de liaison, ainsi que les prépositions ou groupes prépositionnels (Adler, 2001 ; Péroz, 2006 ; Andersen, 2007). Ces derniers, nous explique Pottier (1962), sont eux aussi dignes d'être considérés comme des « éléments de relation », soit des « morphèmes qui instaurent une relation entre deux constituants » (Touratier, 2005). Dans certains cas, des locutions entières peuvent même se voir englobées dans ces listes, comme *nous en déduisons que* (Elalouf & Trévisé, 2011), dont l'interprétation en tant que séquence porteuse d'une notion de connexion peut s'avérer très subjective.

La figure ci-dessous illustre les deux pôles vers lesquels il est possible de tendre lorsque l'on souhaite adopter une définition de la notion de connecteur, selon le critère de la nature des morphèmes candidats au titre de connecteur. Son échelle n'est nullement représentative.

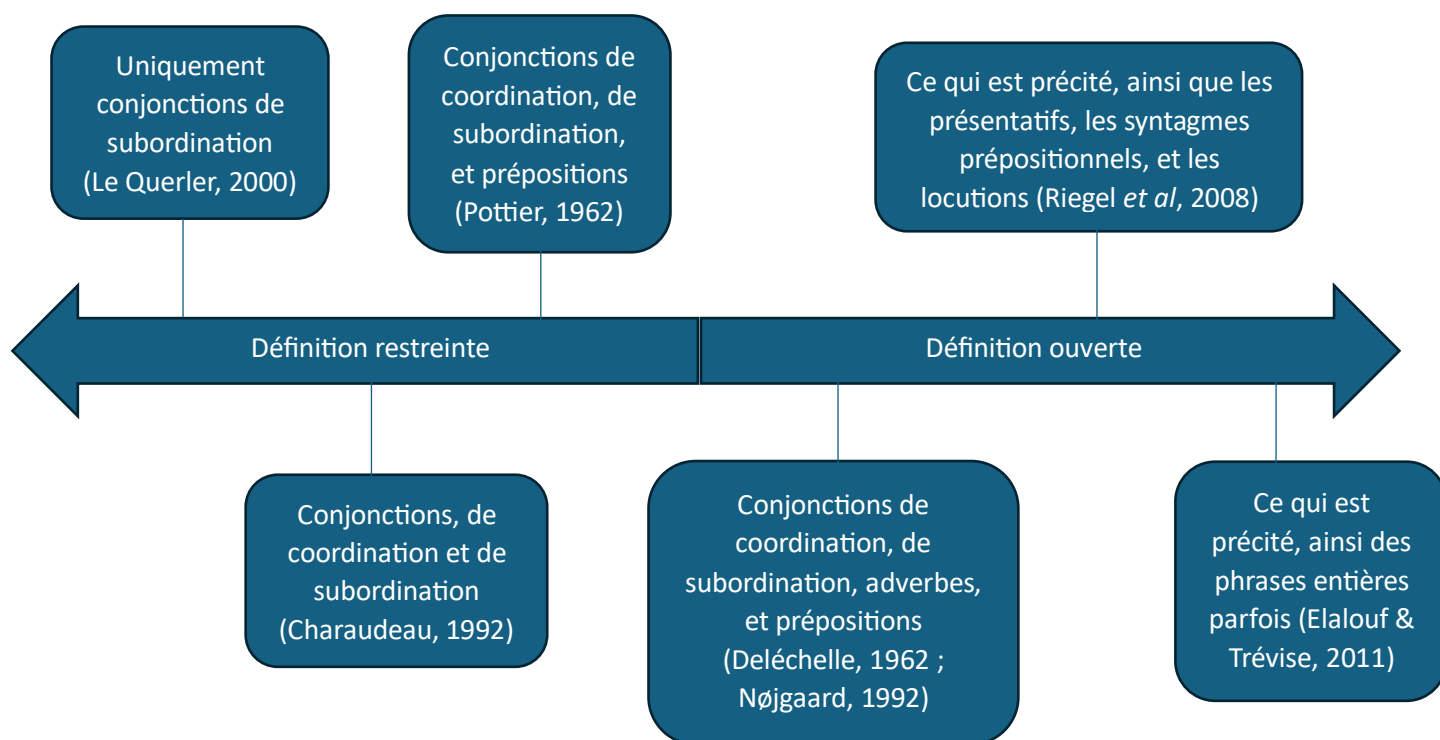


Figure 2 : pôles des définitions de la notion de connecteur

De manière générale, ce sont donc principalement, dans la littérature, deux types de critères étroitement liés qui semblent permettre aux auteurs de définir un morphème comme connecteur :

- La nature du morphème (conjonction, adverbe, préposition, etc.) ;
- La syntaxe, soit la nature de ce que les morphèmes unissent (sont connecteurs les morphèmes qui lient deux mots/propositions/phrases/paragraphes).

Il nous faut maintenant nous positionner sur l'axe de la figure 2 afin de choisir une définition de la notion de connecteur. Il convient pour cela de traiter les aspects que nous venons de mettre en lumière, à savoir la nature tout d'abord des morphèmes qui peuvent ou non rentrer dans la notion de connecteur, et celle des éléments qu'ils unissent.

2.1.1.1. Nature des morphèmes candidats au statut de connecteurs logiques

Pour décider quelles sont les natures des connecteurs logiques sur lesquels se penchera cette étude, prenons comme point de départ de notre réflexion le pôle restreint de la figure 2, lequel n'admet que les conjonctions de subordination comme candidats au statut de connecteur. Voyons à présent s'il

existe des arguments pour développer cette définition, et jusqu'à quel point il convient (ou non) de l'élargir.

Le premier qui entre en jeu est d'ordre méthodologique, voire pratique. Dans cette étude, les connecteurs d'opposition seront étudiés par le biais de corpus. Un corpus est un large ensemble de textes censés représenter la langue telle qu'elle est utilisée par ses locuteurs, et collectés à des fins d'études littéraires ou linguistiques (Gatto, 2014). Plus précisément, il permet d'étudier une grande quantité d'occurrences d'un morphème précis (Kreyer, 2023). Il est possible de rechercher des occurrences d'un mot précis dans le corpus, mais certaines fonctionnalités permettent d'étudier des déclinaisons du morphème concerné. L'astérisque permet par exemple de rechercher le morphème souhaité, et tous les mots qui commencent par ce morphème, comme dans cette figure où l'on recherche « moment* » dans le CRFC :

pour ce que nous appelons la raison grecque ne soit pas un moment impor- tant.	</s><s>C'est un	moment	essentiel, mais ça n'est pas Athéna qui surgit tout armée de la tête de Zeus, bien au contraire.
>C'est- à- dire que je ne pense pas que l'on puisse étudier une société sans s'identifier, au moins	momentanément	, aux valeurs de cette société, sans faire un effort pour les comprendre.	</s><s>Mais je pense qu'il
ement.	</s><s>Par exemple, je pense au combat anti- Faurisson.	</s><s>Existe- t- il vraiment des	moments
où vous n'adhérez pas complètement au combat anti- Faurisson ? Quand Faurisson, par exemple	VIDAL - N AQUET - Tout le monde est comme ça, oui et non.	</s><s>On peut se dire d'abord, du	moment
que c'est du Fauris- son, c'est que c'est faux, moi je commence par regarder.	</s><s>Si un révisior	deuxième version c'est la version pour l'édition qu'elle avait faite, elle, en mai 1943, pensant à ce	moment-
là qu'elle serait éditée, la troisième version c'est la ver- sion que son père a faite pour l'édition...	</s>		

Figure 3 : Résultats de la recherche « moment* » dans le CRFC

Les variations relevées demeurent cependant limitées et fortement liées à la racine initiale. Il paraît difficile de rechercher dans des corpus des locutions entières assumant le rôle de connecteurs, comme le « *nous en déduisons que* » de Elalouf & Trévisé (2011). D'une part, car leur longueur réduit mathématiquement les probabilités de les rencontrer dans le corpus (le CRFC ne dénombre que 13 « *nous en déduisons que* »), d'autre part, car leurs variations n'ont de limite que l'imagination. Si l'on considère *nous en déduisons que* comme un connecteur, que dire alors de *il (nous) faut (en) déduire que, déduisons-en que, on peut en déduire que*, etc. Leur recherche en corpus ne peut être automatisée, et leurs contours sont très difficiles à définir. Nous proposons donc d'écarter les locutions et les phrases entières de notre liste de connecteurs (d'opposition). Ces problèmes méthodologiques ne se rencontrent en revanche pas pour les autres catégories de connecteurs de la figure 2.

Un second élément alimentant nos réflexions peut nous venir de la traductologie. Dans les corpus parallèles, on ne peut que constater qu'au cours du processus traductif, il n'est pas rare qu'un mot change de classe. Ce phénomène, nommé transposition, est observé au moins depuis les travaux de Vinay & Darbelnet (1958), comme dans l'exemple suivant :

2.1. He *almost* fell. (Vinay & Darbelnet, 1958 : 96)

2.1. Il a *failli* tomber. (Vinay & Darbelnet, 1958 : 96)

Il est presque tombé.

Ici, le sens véhiculé par l'adverbe « *almost* » est rendu en français par un verbe, « *failli* ». Et Vinay et Darbelnet de conclure que les deux mots appartiennent à « deux espèces différentes » (1958 : 96).

Prenons à présent la définition la plus restreinte de la notion de connecteur, et analysons quelques cas de traduction à partir de cette notion. Selon la figure 2, la vision la plus stricte de la notion de connecteur considère que seules les conjonctions de subordination sont des connecteurs, comme *alors que*. À chaque élargissement de la notion de connecteur, les conjonctions de subordination conservent ce statut. Établissons dès lors le postulat que les conjonctions de subordination peuvent être immédiatement considérées comme des connecteurs, à tout le moins celles qui nous intéresseront dans le cadre de cette étude. En le prenant comme point de départ de nos réflexions, évaluons à présent la pertinence d'attribuer la qualification de « connecteurs » à d'autres catégories de la figure 2. Considérons pour ce faire quelques traductions de la conjonction de subordination *alors que* :

2.2. D'abord, le fait que les équipes RH jouent la carte de la standardisation et de l'uniformité, *alors que* les profils des employés sont hétérogènes et complexes. (DPC, *alors que*, 5)

2.2. Dat de hr-teams de kaart van standaardisering en uniformiteit trekken, *terwijl* de profielen van de werknemers heterogeen en complex zijn. (DPC, *alors que*, 5)

Que les équipes RH jouent la carte de la standardisation et de l'uniformité, alors que les profils des salariés sont hétérogènes et complexes.

2.3. Beaucoup de gens mesurent leurs efforts, *alors que* je suis convaincu que beaucoup de travail finit toujours par amener des résultats. (DPC, *alors que*, 44)

2.3. Veel mensen meten hun inspanningen, *maar* ik ben ervan overtuigd dat veel werken altijd resultaat oplevert. (DPC, *alors que*, 44)

Beaucoup de gens mesurent leurs efforts, mais je suis convaincu que beaucoup de travail produit toujours des résultats.

2.4. Pour Willy De Clercq, cette nouvelle équivalut à un véritable coup de poignard dans le dos, *alors qu'*il avait toujours fait tout ce qui était possible pour mettre l'Europe à l'avant de la scène internationale, afin de lui donner une crédibilité et une force qui, malheureusement, lui font encore trop souvent défaut aujourd'hui. (DPC, *alors que*, 81)

2.4. Voor De Clercq was het een dolksteek in de rug *na* alles wat hij had gedaan om Europa een plaats op de internationale scène te geven. (DPC, *alors que*, 81)

Pour De Clercq, c'est un coup de poignard dans le dos après tout ce qu'il a fait pour donner à l'Europe une place sur la scène internationale.

Les trois traductions de la conjonction de subordination *alors que* sont rendues par des morphèmes appartenant à des « espèces » différentes (pour reprendre la terminologie de Vinay et Darbelnet, 1958). En 2.2., *alors que* est rendu par *terwijl*, que l'on pourrait considérer comme sa traduction littérale. La conjonction de subordination en français est ici rendue par une conjonction de subordination en néerlandais. Il n'est pas de même pour l'exemple 2.3., où *alors que* a été traduit par *maar*, l'équivalent de *mais*. On pourrait dès lors affirmer que l'on se trouve face à un cas de transposition, dans la mesure où une conjonction de subordination a été traduite par une conjonction

de coordination (ce qui n'est pas sans conséquences pour le sens de la phrase). Et dans l'exemple 2.4., le morphème qui semble le mieux correspondre à *alors que* dans la traduction est *na* (« après »). Il s'est donc ici aussi opéré une transposition, et un passage d'une conjonction de subordination à une préposition. À noter que le voyage inverse lors de la traduction est tout à fait possible, comme dans 2.5. où une préposition française devient une conjonction de subordination en néerlandais :

2.5. Quand j'ai eu l'occasion, à la fin de la même année, de reprendre le centre Porsche de Liège, qui était mal en point, je n'ai pas hésité. Et ce *malgré* mon inexpérience dans le domaine de l'automobile. (DPC, *malgré*)

2.5. Toen ik op het einde van datzelfde jaar nog het zieldogende Porsche-centrum in Luik kon overnemen, heb ik niet geaarzeld. *Zelfs al* had ik geen ervaring in de autobranche. (DPC, *malgré*)

Lorsque, à la fin de la même année, j'ai pu reprendre le centre Porsche de Liège en difficulté, je n'ai pas hésité. Même si je n'avais aucune expérience dans le domaine de l'automobile.

On observe donc une certaine porosité entre les classes de morphèmes candidats au statut de connecteurs dans les considérations les plus proches du pôle restreint de la figure 2. Cela n'a pas grand-chose de surprenant, quand on sait que dans le phénomène traductif, la conservation du sens prime sur la conservation des formes et classes grammaticales (Albrecht & Métrich, 2016). On peut se rendre compte de ce principe dans 2.5. notamment, où « *malgré* mon inexpérience dans le domaine de l'automobile » a été traduit, littéralement en néerlandais, par « *Même si* je n'avais pas d'expérience dans le domaine de l'automobile ». Si l'on est passé d'un *malgré* à un *zelfs als* (et d'un substantif à un verbe conjugué), force est de constater que le sens, si l'on compare la phrase originale et sa traduction littérale, reste le même.

Considérer que 2.5. comporte un connecteur, alors que 2.5. n'en comporte pas, serait selon nous une interprétation assez risquée de cette traduction. Plusieurs paramètres semblent indiquer que *malgré* correspond à *zelfs als* : la place des deux morphèmes dans leurs phrases hôtes, leur position précédée d'une ponctuation forte, leur sens. Dire que *malgré* n'est pas un connecteur impliquerait que la présence de *zelfs als* en néerlandais est un ajout de la part du traducteur, or la phrase, grâce à *malgré*, est clairement concessive dès le départ et n'aurait pas pu l'être sans lui. À titre de comparaison, considérons l'exemple 2.6. :

2.6. La plupart des automobiles actuelles ne possèdent cependant ni lecteur de cassette, ni connecteur pour iPod. Motif de consolation, la majorité ont au moins un autoradio FM et, moyennant un petit appareil appelé transmetteur FM, vous pourrez écouter votre iPod. (DPC, *petit*)

2.6. De meeste auto's hebben echter noch een cassettedeck, noch een aansluiting voor een iPod. *Maar* niet getreurd, meestal is er wel een FM-autoradio en met een zogenaamde FM-transmitter kunt u toch naar uw iPod luisteren. (DPC, *petit*)

La plupart des voitures ne disposent cependant ni d'un lecteur de cassettes ni d'une connexion pour un iPod. Mais ne vous inquiétez pas, il y a généralement un autoradio FM et avec un transmetteur FM, vous pouvez toujours écouter votre iPod.

Dans 2.6., un *maar* semble « apparaître » au cours de la traduction, alors que l'énoncé original ne comporte pas de connecteur concessif explicite. Ce cas de figure est, selon nous, à distinguer de 2.5. : là où en 2.5., il nous paraît difficile de nier la présence de *malgré* tout rôle dans l'utilisation de *zelfs als*, difficile de relier *maar* à n'importe quel connecteur explicite en 2.6. original.

Chez les adverbes aussi, on observe des cas de transposition :

2.7. Les Néerlandais sont nombreux, *contrairement aux Belges*. (DPC, *contrairement*)

2.7. Veel Nederlanders vind je hier, *maar* weinig Belgen. (DPC, *contrairement*)

On y trouve beaucoup de Néerlandais, mais peu de Belges.

Ici, *contrairement à*, considéré par le CNRTL comme une locution adverbiale, a été traduit par *maar*, conjonction de coordination et connecteur d'opposition par excellence (Perrez, 2006).

Prépositions, conjonctions de coordination, conjonctions de subordination et adverbes s'emploient donc pour se traduire les uns les autres. Cela signifie donc qu'un traducteur a jugé que la traduction d'un adverbe par une conjonction de coordination (2.7.), ou que la traduction d'une préposition en conjonction de subordination (2.5.) ne menaçait pas de modifier le sens de la phrase originale. On observe dès lors une sorte de convergence d'emploi entre les langues, et on peut considérer que ces morphèmes assument des rôles analogues dans leurs langues respectives. Les connecteurs « ne constituent pas une catégorie syntaxique en soi, mais plutôt une classe fonctionnelle » (del Saz Rubio, 2007 : 51), et cela se remarque très bien lorsqu'il s'agit de les traduire. Et si l'un est reconnu comme connecteur logique dans la langue de départ, difficile de ne pas reconnaître que l'autre endosse la même fonction dans la langue d'arrivée.

Nous proposons dès lors, dans notre définition de la notion de connecteur, d'inclure les prépositions, les conjonctions de coordination, les conjonctions de subordination, et les adverbes. On comprend que cet argument éclairé par un regard traductologique inciterait à adopter une définition encore plus large de la notion de connecteur, en témoigne l'exemple suivant :

2.8. De patriciërs triomferen, *maar* zoeken toch naar een nieuw sociaal evenwicht. (DPC, *maar*, 56)

2.8. C'est le triomphe des patriciens. *Cela ne les empêche pas* de chercher un nouvel équilibre social

Les patriciens triomphent, mais cherchent tout de même un nouvel équilibre social.

Dans cette traduction, on peut faire correspondre, sur le plan sémantique, *maar (toch)* à *cela ne les empêche pas*, ce qui pourrait amener à considérer que *cela ne les empêche pas* comme assurant une fonction de connexion. Nous ne nions pas cette possibilité, et n'éprouvons pas le besoin de trancher ici cette question, en raison du premier argument que nous avons exposé dans cette section, à savoir la fastidiosité et la quasi-impossibilité de rechercher des éléments comme *cela ne les empêche pas* de manière automatisée dans un corpus.

Notre réflexion jusqu'à présent nous invite donc à inclure dans notre liste de connecteurs des prépositions, conjonctions de coordination, et des adverbes aux côtés des conjonctions de

subordination, principalement pour deux arguments : leurs traductions mutuelles indiquant une fonction analogue dans leurs langues respectives, et la possibilité de les exploiter dans des corpus automatisés. L'avantage d'une telle définition relativement ouverte réside également dans le fait qu'elle évite d'épineuses questions de définitions de certaines catégories qu'elle englobe, qui auraient été nécessaires si l'on avait souhaité les exclure de la définition. Après la nature des morphèmes pouvant être considérés comme des connecteurs, on peut aborder la nature des éléments qu'ils unissent.

2.1.1.2. Nature des éléments unis par un morphème candidat au statut de connecteur

Maintenant que nous avons cerné les catégories de morphèmes considérées comme des connecteurs logiques, on peut se demander si l'ensemble des représentants de ces catégories entre *de facto* en considération dans nos analyses. En effet, certaines études dédiées aux connecteurs logiques écartent certaines occurrences des connecteurs étudiés, motivant ce choix par leur non-appartenance à la catégorie de connecteur au vu des éléments qu'ils lient. Prenons le cas de *mais*, illustré par cet exemple de Dupont (2019) :

2.9. L'indépendance n'est pas un concept abstrait, *mais* une boussole. (Dupont, 2019 : 175)

Dupont note que dans cet exemple, les éléments à droite de *mais* ne contiennent « qu'un seul élément fonctionnel » [NT], ce qui la conduit à écarter cette occurrence de ses analyses. Cette auteure recense plusieurs études affirmant en effet qu'« il est généralement admis que les relations entre segments plus petits que la clause ne sont pas des relations discursives »² (Dupont, 2019 : 33) [NT].

Notre réflexion pour trancher cette question repose tout d'abord sur l'un des fondements de la traduction, à savoir, la conservation du sens d'une langue à l'autre. Illustrons-la avec l'exemple suivant :

2.10. « Le premier est un célibataire, alors que *le second est un homme marié* », ironise-t-il. (DPC, *alors que*, 28)

2.10. "De eerste is een vrijgezel en *de tweede een getrouwde man*", zegt hij. (DPC, *alors que*, 28)

« *Le premier est un célibataire et le second un homme marié* », dit-il.

Les éléments en italique dans 2.10. original comportent un verbe conjugué (« *est* »). Pris isolément, « *Le second est un homme marié* » peut donc être qualifié de proposition³. En revanche, les éléments qui correspondent à sa traduction, « *de tweede een getrouwde man* », n'en comportent pas. Comme elle permettait à une conjonction d'être traduite par une préposition (2.4.), la traduction permet à une proposition d'être traduite pas des éléments dépourvus de verbes. Dans 2.10., *alors que* correspond assez clairement à *en* [et]. Difficile de considérer dès lors que *alors que* est un connecteur logique mais que *en* n'en est pas un, cela nous conduirait à affirmer qu'aucun connecteur n'a été utilisé pour traduire *alors que*, une explication difficilement justifiable selon nous. Pour pleinement étudier cette traduction, il nous semble inévitable d'affirmer que *alors que* a été traduit par *en*, et ce bien que ce qui suit *alors*

² Dupont mentionne Fraser, 1999 ; Sanders & Spooren, 2007 et Hoek, Evers-Vermeul & Sanders, 2018.

³ Pour peu que l'on considère que la notion de proposition est liée à la présence d'un verbe, comme ce sera le cas dans cette étude, une position détaillée dans le chapitre 4 dédié à la description de notre méthodologie.

que est une préposition tandis que ce qui suit *en* n'en est pas une. Cette logique est encore plus parlante avec un exemple de *maar* traduit par *mais* :

2.11. Tijdens mijn jeugd schilderde ik met olieverf op doek. Nu ben ik nog altijd een beetje artistiek bezig, *maar* met de computer. (DPC, *maar*, 126)

2.11. Quand j'étais jeune, je faisais de la peinture à l'huile. J'ai encore toujours cette fibre artistique, *mais* j'ai troqué le pinceau pour l'ordinateur. (DPC, *maar*, 126)

Pendant mon enfance, je peignais à l'huile sur toile. Maintenant, je suis toujours un peu artiste, mais avec l'ordinateur.

Ici, « *met de computer* » a été traduit par « *j'ai troqué le pinceau pour l'ordinateur* ». On se retrouve dans la situation inverse, où un *maar* qui pourrait potentiellement être écarté est traduit par un *mais* liant deux propositions. À notre sens, il convient de considérer l'exemple dans son intégralité : il ne serait pas justifiable d'écarter *maar* alors que *mais* serait à conserver dans nos analyses.

Un autre exemple de critère pouvant jouer un rôle excluant pour certaines occurrences de connecteur est la ponctuation forte. Dupont (2019) estime ainsi que tous les connecteurs qui lient deux éléments séparés par une telle ponctuation sont à considérer dans ses analyses, mais que certaines occurrences de connecteurs unissant deux éléments non séparés par une ponctuation forte pouvaient, selon d'autres critères, être exclues. Mais à l'instar de 2.11., on trouve des exemples dans les corpus de traduction représentant un mélange de phrases originales pouvant être exclues selon ce critère, traduites par une phrase qui, elle, le rencontre parfaitement, ou *vice-versa* :

2.12. Bedrijfspolitiek advies gaat dan weer over interpersoonlijke relaties en interne concurrentie, *terwijl* "persoonlijk "advies vertrekt van de emotionele toestand van de adviesinwinner. (DPC, *terwijl*, 38)

2.12. Quant aux conseils de "politique d'entreprise, "ils concernent les relations interpersonnelles et la concurrence interne. Les conseils "personnels", *par contre*, ont trait à la situation émotionnelle de la personne conseillée. (DPC, *terwijl*, 38)

Le conseil d'entreprise, quant à lui, concerne les relations interpersonnelles et la concurrence interne, alors que le conseil « personnel » part de l'état émotionnel du destinataire du conseil.

Dans 2.12., *terwijl* est précédé d'une virgule. Les deux éléments qu'il unit figurent au sein de la même phrase graphique. En revanche, dans la traduction, *terwijl* est traduit par *par contre*, qui relie deux éléments séparés par un point.

La traduction introduit ainsi une contrainte supplémentaire dans la discrimination de certaines occurrences de connecteurs logiques, dans la mesure où les critères d'exclusion retenus lors de l'analyse peuvent ne s'appliquer qu'à la phrase originale ou, au contraire, uniquement à sa traduction. Dès lors que les critères d'exclusion peuvent perdre leur pertinence d'une langue à l'autre, la prudence nous imposerait de ne pas écarter d'occurrence. Ce constat constitue un premier argument pour justifier le choix de retenir l'ensemble des occurrences des connecteurs logiques analysés.

Par ailleurs, cette étude adopte une démarche sémasiologique que l'on pourrait qualifier de « rigoureuse », inspirée du comportement du traducteur face au texte qu'il a à traduire. Lorsqu'il reçoit un texte, un traducteur ne peut pas choisir d'exclure certains passages ou certaines occurrences de mots. Il se doit de tout traduire, en ce sens que chaque mot doit être traité. Certains mots peuvent être implicites (De Brabanter, 2021), mais en général, une omission pure et simple d'un terme « sans raison valable » (Delisle, 2003 : 51) est mal perçue par les enseignants de la traduction et les traductologues (De Brabanter, 2021), pouvant s'apparenter à un oubli involontaire (Russell, 1999 ; Moreno, 2017).

S'il était avéré que tous les *mais* unissant deux non-propositions étaient traduits par des morphèmes unissant eux aussi deux non-propositions, alors peut-être aurions-nous pu décider d'exclure cette catégorie de traduction de notre étude, bien que l'intérêt d'une telle démarche ne soit pas évident à première vue. De plus, comment convient-il dès lors de considérer des exemples comme 2.11., dont l'original peut être exclu de nos analyses mais pas la traduction dans la langue cible ? Faut-il conserver la traduction mais exclure l'original, ou exclure les deux phrases ce qui impliquerait de mettre de côté un connecteur logique parfaitement identifié ?

Pour résumer nos réflexions, on peut affirmer qu'exclure une catégorie d'occurrence d'un connecteur logique est une opération difficilement justifiable dans une étude en traductologie. Tout d'abord, car les critères d'exclusions qui fonctionnent pour une phrase originale ne fonctionnent pas toujours pour la phrase traduite, ce qui crée une fracture de traitement entre une phrase et sa traduction. En voulant exclure l'une d'elle à tout prix, on se retrouve soit à devoir scinder une traduction de sa phrase originale (ce qui fait perdre tout intérêt à une étude en traductologie), soit à exclure les deux phrases ce qui implique donc de laisser de côté une occurrence de connecteur tout à fait valide. Par ailleurs, écarter un mot n'est pas un réflexe habituel pour un traducteur. Chaque mot de la langue source doit être analysé, et rendu dans la langue cible, bien que cela se fasse parfois de manière implicite. Pour ces raisons, il nous semble pertinent de n'écarter aucune occurrence des connecteurs logiques d'opposition que nous étudierons dans cette étude. Il sera au contraire très intéressant d'étudier des variations telles que celles observées dans 2.11. et 2.12. et de tenter de décrire les conditions dans lesquelles elles sont susceptibles d'apparaître.

Ces réflexions viennent nourrir notre définition de la notion de connecteur, en précisant la nature des éléments que ces derniers peuvent unir. Elle est relativement ouverte, ne prévoyant aucun cas de figure pouvant être exclu. Pour nous, les connecteurs peuvent donc lier « des éléments mis en relation, que ce soit de phrase à phrase ou à l'intérieur d'une phrase » (Krause, 2000 : 2013).

2.1.1.3. Cohérence et cohésion

Dans tout travail d'envergure dédié aux connecteurs logiques, on fait difficilement l'économie d'une section consacrée aux notions de cohérence et de cohésion. La cohérence « fait qu'un texte est perçu comme un texte, c'est-à-dire un ensemble énoncé qui se tient » (Jaubert, 2005 : 26). Elle traite des contraintes liées à « l'organisation textuelle dans sa *globalité* » (Maingueneau, 2020 : 262). La cohésion, elle, est liée aux opérations qui contribuent « au maintien de l'unité du texte » (Bronckart, 1985 : 55). Ainsi, pour Martin (1983 : 205), « un texte répond aux exigences de cohésion si toutes les phrases qu'il comporte y sont acceptées comme des suites possibles du contexte antécédent. » Cohérence et cohésion sont deux concepts intrinsèquement liés : « la cohésion est traditionnellement définie comme le maillage linguistique du texte qui assure son unité et la cohérence comme l'adéquation de ce maillage textuel à la situation de communication » (Nita *et al.*, 2021 : 5). Les connecteurs logiques constituent des outils de choix pour assurer la cohésion d'un texte (Chanquoy & Favart, 2007) et, dans une moindre mesure, sa cohérence également (Colletta, 2004).

Il ne nous semble pas nécessaire, dans le cadre de ce travail, de développer ici en profondeur les différents types de relations cohésives pouvant être exprimées (ou non) par les connecteurs logiques, comme l'a fait par exemple Dupont (2019 : 17). Nous nous servons de la littérature sur les notions de cohérence et de cohésion pour établir le postulat suivant : les connecteurs logiques peuvent contribuer à la cohésion d'un texte, mais ils n'en assurent pas nécessairement la cohérence. Cela nous éclairera dans l'analyse de leur traduction. Maingueneau (2020) montre en effet qu'un texte peut cependant faire preuve de cohésion sans pour autant être cohérent, grâce à l'exemple suivant :

2.13. Jeanne plante des choux. C'est pourquoi elle regarde la mairie. Cette dernière est un bâtiment néo-gothique. (Maingueneau, 2020 : 262)

On observe que l'une des marques de cohésion réside dans la présence du connecteur *c'est pourquoi*, induisant une relation de cause/conséquence entre sa phrase hôte et la phrase précédente. Or si les deux phrases sont donc liées par *c'est pourquoi* et font donc preuve de cohésion entre elles, on comprend difficilement la pertinence d'une telle relation : pourquoi faut-il regarder la mairie pour planter des choux ?

Nous avons déjà établi dans ce travail que la traduction se donne pour objectif premier la conservation du sens d'un message d'une langue à l'autre. Il semblerait donc que le traducteur dispose de plus de liberté dans l'expression de la cohésion du texte qu'il doit traduire, plutôt que dans sa cohérence. Les connecteurs logiques sont en effet une marque possible, mais pas exclusive, de cohésion⁴. On ne s'étonne donc pas que certains connecteurs, au cours du processus traductif, ne soient pas rendus dans la langue de destination par d'autres connecteurs explicites :

2.14. De Habsburgers leiden immers de strijd tegen de oprukkende Turken in de Balkan, *terwijl* de Spaanse tak van de familie haar macht grotendeels steunt op haar koloniaal bezit in Centraal-Amerika, de Nieuwe Wereld. (DPC, *terwijl*, 101)

2.14. Les Habsbourg dirigent la lutte contre l'offensive turque dans les Balkans. La branche espagnole de la famille tient surtout sa puissance de ses possessions coloniales en Amérique centrale, le Nouveau Monde. (DPC, *terwijl*, 101)

En effet, les Habsbourg ont mené la lutte contre l'avancée des Turcs dans les Balkans, tandis que la branche espagnole de la famille a largement fondé son pouvoir sur ses possessions coloniales en Amérique centrale, le Nouveau Monde.

⁴ Voir Narjoux (2018) pour une description des autres moyens de cohésion textuelle en français comme le lexique ou les progressions thématiques, ou les travaux d'Halliday & Hasan (1976) qui dénombrent cinq types différents de relations cohésives.

2.15. De patriciërs triomferen, *maar* zoeken toch naar een nieuw sociaal evenwicht. (DPC, *maar*, 56)

2.15. C'est le triomphe des patriciens. *Cela ne les empêche pas* de chercher un nouvel équilibre social.

Les patriciens triomphent, mais cherchent tout de même un nouvel équilibre social.

Dans ces exemples, ni le *terwijl* adversatif, ni le *maar* concessif n'ont été traduits par des connecteurs explicites en français (alors qu'ils auraient pu être rendus, respectivement, par *tandis que* et *mais*). Nous qualifierons les énoncés traduits de relations de non-marquage, soit caractérisées par une « absence de connecteur entre les membres d'une construction pour signifier une relation sémantico-pragmatique » (Corminboeuf, 2014 : 2367). Nous reviendrons ultérieurement sur cette notion cruciale pour notre étude dans le chapitre 4.

En 2.14., l'adversation est rendue par le choix de séparer P et Q par une ponctuation forte, qui relèvent des « traces privilégiées des opérations de planification liées à l'organisation des informations » (Chanquoy & Favart, 2007 : 51). Dans 2.15., la concession est véhiculée par la séquence *cela n'empêche pas de*, qui dénote clairement la contradiction d'une attente. Notons qu'une augmentation du degré de cohésion par l'ajout d'un connecteur au cours de la traduction est également possible :

2.16. Mais sa morgue naturelle et son amour-propre froissé par les façons de Christophe lui défendaient d'en rien montrer. (Jean-Christophe, Rolland, cité par Chen, 2021 : 299)

2.16. 但 因为 生性 傲慢, 克利斯朵夫 的 态度 又 伤 了 他 的 自尊心, 所以 他 一点儿 都 不 表示 出来。

(Transcription proposée par Chen, 2021 : 299) dàn yīnwèi shēngxìng àomàn, Kèlìsīduǒfū de tàidù yòu shāng le tā de zìzūnxīn, suǒyǐ tā yīdiǎnr dōu bù biǎoshì chūlái.

(Traduction proposée par Chen, 2021 : 299) Mais parce que tempérament prétentieux, Christophe subN attitude encore blesser PERF il subN amour-propre, donc il un tout petit peu tout NÉG présenter CD.

Chen montre que le traducteur chinois a rajouté non pas un, mais deux connecteurs (*parce que ... donc*), et ce bien que théoriquement, la simple juxtaposition de subordonnées permette déjà d'exprimer la causalité. Si dans ces exemples, on pourrait avancer que la « perte » ou le « gain » de connecteurs lors de la traduction n'a pas modifié profondément les relations de cohésion ou de cohérence des énoncés, il n'en est pas toujours ainsi :

2.17. « Beaucoup d'excitation, *même si* la part d'inconnu est grande. » (DPC, *même si*, 5)

2.17. "Ik vind het heel spannend; de factor van het onbekende is erg groot." (DPC, *même si*, 5)

« Je trouve cela très excitant ; le facteur de l'inconnu est très important. »

Même si exprime une concession en 2.17. et invite le lecteur à comprendre que la grande part d'inconnu aurait pu empêcher que le locuteur se sente excité, mais ce n'est pas le cas. Dans la traduction néerlandaise, ce n'est plus un connecteur qui lie P et Q, mais un point-virgule. Or cela risque de placer le lecteur non plus sur la piste de l'interprétation concessive de l'énoncé, mais plutôt consécutive : sans contexte suffisant, le lecteur peut croire, en lisant la traduction de 2.17., ou la traduction littérale que nous en proposons, que le fait que le facteur de l'inconnu soit très important est susceptible d'impliquer et de provoquer de l'excitation chez le locuteur, or c'est précisément l'inverse qu'exprime l'énoncé original.

Ainsi, les notions de cohérence et cohésion nous serviront d'outil pour l'analyse des traductions des connecteurs logiques de cette étude.

2.1.2. De la notion d'opposition

Définir la notion d'opposition, qui se trouve au centre de ce projet doctoral, est également une étape méthodologique incontournable. Dans cette section, nous passerons en revue les notions principales liées à l'opposition et dont l'appartenance à cette notion ne font pas (ou peu) débat. Dans la section suivante, nos réflexions seront portées sur des notions plus discutables, qu'on conviendra d'écarter ou non de notre sélection de marqueurs. Nous chercherons ici à développer une vision de l'opposition qui s'applique aux deux langues étudiées dans le présent travail, à savoir le français et le néerlandais.

Il nous faut, dans un premier temps, parler du terme « opposition » en lui-même. Relevant d'un vocabulaire davantage usuel que spécialisé (Gettrup, & Nøkle 1984), il ne fait pas consensus et invite systématiquement le linguiste qui l'utilise à le (re)définir. Le terme néerlandais *tegenstelling* est plus volontiers utilisé dans la littérature scientifique néerlandophone.

Il semble être employé comme une sorte d'hyperonyme de plusieurs autres sous-notions oppositives. Cette utilisation englobante du terme est cependant peu souvent utilisée dans les ouvrages spécialisés, même si le mot « opposition » s'y retrouve dans un emploi plus général et moins spécialisé. C'est ainsi que le Dictionnaire d'analyse du discours de Charaudeau et Maingueneau (2002), ou encore le Bon Usage de Goosse et Grevisse (2011) ne comportent aucune entrée du terme « opposition ».

Quant à l'appellation « connecteur d'opposition », elle ne se retrouve que peu dans la littérature sur le sujet, et si un auteur l'emploie, c'est plutôt dans un sens non spécialisé. Citons par exemple la thèse de Abong'o consacrée aux connecteurs argumentatifs et qui désigne *mais* et *to* comme des « connecteurs d'opposition » (les seuls étudiés dans la thèse d'Abong'o), l'étude de Pochon (1990) qui utilise le mot « opposition » dans un sens très commun dans sa description des usages de *mais* en français médiéval, Sandfeld qui définit l'adversation en tant que sous-catégorie de l'opposition comme le principe qu'un « fait quelconque contraste avec un autre » (Sandfeld, 1965 : 302) sans pour autant définir ce qu'il entend par la notion de contraste comme l'expliquent Gettrup et Nøkle (1984), ou encore les travaux de Gournay (2011) qui s'intéresse entre autres aux permutations qui peuvent être effectuées entre *mais* et les « autres connecteurs d'opposition », sans pour autant se demander ce qu'est finalement réellement un connecteur d'opposition. Lorsqu'il est utilisé dans des travaux spécialisés en linguistique ou en traductologie, le terme « opposition » semble être à considérer comme non spécialisé, englobant différentes notions que peuvent exprimer un même connecteur, voire vulgarisant. Certaines ressources de qualité comme la très exhaustive liste de connecteurs Lexconn (Roze, Danlos, Muller, 2012), qui s'est donné comme ambitieux objectif de recenser l'ensemble des connecteurs de la langue française puis de les classer, a préféré carrément conserver des termes anglais dans sa classification sémantique des

connecteurs (par exemple : *contrast, explanation, result, etc.*), un choix relativement étonnant attendu que Lexconn contient des connecteurs uniquement français.

En revanche, la terminologie « connecteur d'opposition » se retrouve souvent dans un domaine en particulier du monde des langues, celui de la didactique (en l'occurrence, du français). Elle est employée tant dans le domaine de l'apprentissage du français langue première que du français langue étrangère. Il suffit de chercher sur Google, en recherche exacte, les séquences « connecteur d'opposition » et « connecteurs d'opposition » pour s'en apercevoir, et se rendre compte que les sites et auteurs qui l'utilisent ne sont souvent pas liés à une institution scientifique reconnue. Certaines ressources font exception, comme le site Multigram de l'Université libre de Bruxelles qui l'utilise dans un cours d'italien langue étrangère, ou encore le syllabus de Verlinde (2002), de la Katholieke Universiteit Leuven (Interfacultair Instituut voor Levende Talen) dédié à l'enseignement des connecteurs pour un public d'apprenants. Dans les deux cas, l'on constate que l'objectif de ces ressources universitaires employant l'appellation « connecteur(s) d'opposition » n'est pas de débattre de la notion d'opposition (ou encore de celle de connecteur), mais de donner des informations pratiques et concrètes sur les connecteurs qui, dans l'imaginaire collectif, y sont le plus traditionnellement liés.

Le fait que l'appellation « connecteur(s) d'opposition » ne soit pas très présente en tant que terme de spécialité et au centre d'un débat sémantique cherchant à en définir les limites n'est pas gênant en soi. Dans le présent travail, nous décidons de la conserver, comme terme englobant et hypéronyme de différentes sous-notions liées à l'opposition que nous décrirons plus loin dans cette section.

Les sections qui suivent développent les notions que nous considérerons comme liées à la notion d'opposition. Concrètement, cela signifie que les connecteurs qui y seront liés, de près ou de loin, seront considérés comme des connecteurs d'opposition dans le présent projet doctoral, et seront donc pris en compte dans la classification initiale de connecteurs, qui permettra de sélectionner les cinq connecteurs les plus fréquents dans les corpus et *ipso facto* au centre de ce travail doctoral.

Dans sa thèse dédiée à la fréquence des connecteurs d'opposition en anglais et en français, Dupont (2019 : 48) dresse un tableau très complet des différentes conceptions de la notion d'opposition dans près d'une quarantaine d'études. Elle montre que si dans les études monolingues, les notions oppositives fondamentales sont le plus souvent au nombre de deux (concession [*concession*] et adversation [*opposition*] en anglais, concession et rectification en français), les études multilingues tendent généralement à considérer que les notions oppositives sont (au moins) au nombre de trois :

- La concession ;
- L'adversation ;
- La rectification.

En néerlandais, à l'inverse du français, le terme *tegenstelling* [opposition] trouve sa place tel quel dans l'*Algemene Nederlandse Spraakkunst*, qui distingue trois types de *tegenstellingen* [oppositions] :

- *Verdelende tegenstelling* [opposition partageante, qui divise], parfois appelée *zuivere tegenstelling* [opposition pure] dans le cadre des études sur *maar*, comme dans le Grote Van Dale ;
- *Distantiërende tegenstelling* [opposition distanciante] ;
- *Vervangende tegenstelling* [opposition remplaçante].

Dans ce travail, c'est cette vision en trois dimensions de la notion d'opposition que nous adopterons. Il nous faut maintenant définir ces trois sous-notions oppositives fondamentales, et justifier la pertinence d'une conception de la notion d'opposition reposant sur elles dans le cadre de la présente étude. Dans les sections 2.1.2.1., 2.1.2.2., et 2.1.2.3., nous jetterons les premières bases des caractéristiques de ces notions oppositives fondamentales. Elles seront ensuite complétées par la revue de la littérature consacrée aux connecteurs d'opposition étudiés dans le cadre de cette thèse et y seront adaptées.

2.1.2.1. La concession

La notion de concession est sans aucun doute la notion la plus clairement associée au concept d'opposition (Dupont, 2019). Dans cette section, nous commencerons par cerner les caractéristiques fondamentales de la concession, puis analyserons ses déclinaisons.

Relative à un fait « qui normalement devrait empêcher la réalisation d'un autre, mais qui n'a pas ou n'a pas eu cet effet » (Sandfeld, 1965), la concession, dans la littérature francophone, s'effectue toujours en deux temps (Filippi-Deswelle, 2018). Dans une relation concessive, « l'orateur commence par reconnaître la validité d'un argument qu'il prête à son adversaire dans le débat. Puis il énonce à la suite un contre-argument qui vient en restreindre la portée ou le détruire » (Morel, 1996 : 5). La caractéristique première de la concession réside donc dans la reconnaissance de deux faits normalement mutuellement exclusifs, presque contradictoires (Groussier & Rivière, 1996), comme dans l'exemple suivant :

2.18. Il fait beau, mais je ne sors pas. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 23).

Où un premier fait, que l'on désignera par la lettre P, « il fait beau », coexiste avec un second fait, appelé Q, qu'il aurait dû empêcher de se produire, « je ne sors pas ».

Dans la classification des connecteurs de Riegel, Pellat et Rioul (2008), la concession est intrinsèquement liée à l'opposition. Ces auteurs baptisent en effet l'une de leurs catégories comme celle des connecteurs d'« opposition-concession ». Cette association existe aussi dans la littérature néerlandophone : Van Belle et Devroy (1992) se penchent dans leur article sur les connecteurs qui expriment un *tegenstellend-toegevend tekstverband* [lien textuel oppositif-concessif]. Dans cette catégorie, on retrouve par exemple des connecteurs typiquement concessifs comme *pourtant* :

2.19. Saburo est grand, et *pourtant* il est japonais (Lebaud, 1996).

Pour décortiquer le parcours sémantique de cet exemple, Marengo (2007 : 188) en développe la relation concessive en ces termes :

P pourtant Q = Considérant qu'en présence du fait Q, on devrait normalement observer le fait non-Q, je t'indique que Q est contraire à ce que P laisserait attendre.

La concession implique donc une inversion de l'orientation argumentative (Lenepveu, 2009). Selon Nøjgaard (1992), les connecteurs concessifs comme *cependant*, *pourtant*, ou *néanmoins* fonctionnent de manière antinomique aux connecteurs consécutifs comme *donc* ou *par conséquent*. Leur rôle est d'« introduire le résultat contraire à notre attente » (Lenepveu, 2009 : 4), comme dans l'exemple suivant :

2.20. Sa voiture était en rodage. *Cependant* il ne la ménageait guère. (Blumenthal 1980 : 124).

On saisit bien ici qu'un premier fait, « P », provoque une attente chez le lecteur du type : « Si la voiture est en rodage, son propriétaire roule sans doute prudemment », et que cette conclusion mentale est ensuite niée dans le second fait, « Q ». Cette attente suscitée en lisant P est vitale, sans elle, la concession est impossible (Mossberg, 2006). Elle doit également relever d'une certaine logique, c'est ce que Moeschler (1984 : 196) appelle le principe d'accessibilité de la conclusion :

L'interlocuteur doit disposer, de par le contexte ou le cotexte dans lequel l'énoncé apparaît, de suffisamment d'informations pour pouvoir rétablir la conclusion lorsque celle-ci est implicite. Le défaut de ce principe l'autorise à poser la question *pourquoi tu dis ça ?*

Selon ce principe, 2.21. est une concession viable, tandis que 2.22. ne l'est pas :

2.21. Gaston a beaucoup travaillé. Il a pourtant échoué à ses examens. (Moeschler, 1983 : 133).

2.22. Gaston est intelligent, mais lubrique. (Moeschler, 1983 : 142).

En effet, s'il peut être communément admis que quiconque travaille beaucoup est censé réussir ses examens, l'intelligence n'empêche pas nécessairement d'être lubrique. Pour Moeschler, les contraintes interprétatives de 2.22. ne sont pas satisfaites. On saisit ici immédiatement le rôle majeur du contexte dans la relation concessive et l'accessibilité à la conclusion de ses arguments. S'il est suffisant, il peut même autoriser une concession dépourvue de connecteurs logiques :

2.23 On était au mois de décembre. Il n'avait toujours pas neigé. (Mossberg, 2006 : 37).

Ici, le fait P « être au mois de décembre » peut, selon Mossberg, se lire comme antiorienté par rapport au fait Q « il n'a toujours pas neigé », en admettant qu'en décembre, normalement, il a déjà neigé au moins une fois. Morel (1996) montre comment le contexte, à lui seul, permet de valider ou invalider une lecture concessive d'un énoncé :

2.24. Bien qu'il pleuve, il sort. (Morel, 1996 : 6).

2.24. est parfaitement logique dans la bouche d'un humain, en admettant que lorsqu'il pleut, on ne sorte pas (Guimier, 2011). C'est beaucoup moins le cas, nous explique Morel, si c'est un escargot qui parle, lui qui sort justement surtout par temps pluvieux.

Dans la littérature néerlandophone, les notions concessives se retrouvent sous différentes appellations. On les retrouve tout d'abord associées au concept de *distantiërende tegenstelling* [opposition distanciante], dont elles sont une sous-catégorie. L'ANS décrit cette relation comme une juxtaposition dans laquelle le second terme prend de la distance avec le premier, sans pour autant le considérer comme erroné. L'ANS précise ensuite que « le premier terme [d'une *distantiërende tegenstelling*, = P] contient parfois une *toegeving* [concession, aveu, reconnaissance] par rapport au second terme [=Q] » [NT], comme dans l'exemple suivant :

2.25. S. is een misdadiger, maar hij blijft toch een mens. (ANS)

S. est un criminel, mais il reste un être humain.

On retrouve dans 2.25. le même parcours argumentatif que dans les exemples francophones cités précédemment dans cette section : le fait P « S est un criminel » aurait dû empêcher le fait Q « il reste malgré tout un homme », en admettant qu'être un criminel ne soit pas compatible avec le fait d'être un être humain (sur le plan moral).

Foolen (1993) utilise plutôt le terme *beperkend tegenstellend verband* [lien d'opposition restrictive], mettant alors l'accent sur le côté restrictif que Q applique aux implications de P. Il mentionne la définition que fait le dictionnaire Van Dale (1984 : 1632) de ce type de relation : « lorsque la deuxième phrase contredit une conséquence à laquelle on pouvait s'attendre compte tenu du contenu de la première phrase » [NT], comme dans :

2.26. Zij hebben ogen, maar zij zien niet. (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738)

Ils ont des yeux, mais ne voient pas.

Perrez (2006) note une troisième dénomination, les *tegengesproken verwachtingen* [attentes contredites], que l'on retrouve chez Spooren (1989), Oversteegen (1997) ou encore Lagerwerf (1998). Selon cet auteur, les *tegengesproken verwachtingen* « peuvent être assimilées » [NT] (Perrez, 2006 : 89) aux *beperkend tegenstellende verbanden* que Foolen a relevés dans l'ANS et le Van Dale. Il assimile l'exemple suivant à ces notions :

2.27. Jan is klein maar dapper. (Foolen, 1993 : 101).

Jan est petit mais courageux.

Enfin, une quatrième terminologie est employée en néerlandais pour désigner des relations que l'on pourrait assimiler à la concession, à savoir le terme *concessie* [concessions]⁵. Selon Spooren (1989), les *concessies* sont à distinguer des *tegengesproken verwachtingen*, reliées en anglais, respectivement, aux termes *concessions* et *denials of expectation* par Perrez (2006). Le dialogue suivant en est une illustration :

2.28. (a) Zullen we deze kamer huren?

(b) Het hotel is duur maar het is comfortabel. (Oversteegen, 1997 : 63)

2.28. (a) On loue cette chambre ?

(b) L'hôtel est cher mais il est confortable. (Oversteegen, 1997 : 63)

Ce qui différencie les catégories concessives en néerlandais semble être le nombre de conclusions qu'il faille tirer des arguments mis en relation. En effet, dans 2.28., il n'y a pas une, mais deux implications antiorientées à déduire de (b) : l'une est à déduire de P (« si l'hôtel est cher, nous n'irons pas à l'hôtel »), l'autre, de Q (« si l'hôtel est confortable, nous irons à l'hôtel »). 2.25. s'analyse de manière similaire : il faut tout d'abord déduire de P, par exemple, que « si S. est un criminel, alors il ne mérite pas notre considération », puis déduire à nouveau mais cette fois de Q que « S. est malgré tout un être humain, il mérite donc notre considération ». En revanche, dans 2.26. et 2.27., seul P nécessite d'être interprété, Q n'en a pas besoin car Q est la conclusion directement opposée de P. Il semble donc que l'on puisse relier *toegeving* à *concessie*, et *tegengesproken verwachtingen* à *beperkend tegenstellende verbanden*. Il n'en demeure pas moins que deux types de concession sont distingués. On pourrait enfin noter une cinquième terminologie, plus proche, comme nous le verrons plus bas, de la littérature francophone : celle de Van Belle (1995). Cet auteur distingue deux types de concessions en se fondant sur le connecteur *maar* : la *directe toegeving* [concession directe] et l'*indirecte toegeving* [concession indirecte].

Du côté de la littérature francophone, bien que cette distinction ne soit pas aussi traditionnellement opérée qu'en néerlandais, elle existe également. Moeschler & De Spengler (1982) la reprennent, en marquant la différence entre concessions directes et concessions indirectes. Gettrup & Nølle (1984) notent ici aussi des variations terminologiques, la concession directe étant parfois désignée « concession logique », et la concession indirecte, « concession argumentative ». Quoi qu'il en soit, le principe reste le même : les concessions directes opposent les conclusions tirées de P directement à Q, tandis que les concessions indirectes forcent le lecteur à tirer une conclusion à la fois de P et de Q. Ainsi, si 2.29. était une concession directe, 2.30. et 2.31. sont des concessions indirectes :

⁵ Nous proposons ainsi de traduire *toegeving* et *concessie* tous les deux par « concession ». Il nous semble en effet que l'existence de cette variété de vocabulaire propre au néerlandais s'explique par la capacité de cette langue à disposer parfois de deux termes pour désigner le même concept, l'un de racines romanes (*concessie*, que l'on rapproche aisément au français « concession »), l'autre, de racines germaniques (*toegeving*). De nombreux autres exemples d'une telle dualité existent (https://nl.wikibooks.org/wiki/Vruchtbrengend_woordenboek/Romaanse_woorden_in_het_Nederlands_met_e_en_Germaans_alternatief). Toujours est-il qu'il ne nous semblerait pas adéquat de proposer de traduire l'un des deux termes par autre chose que « concession » en français.

2.29. Il fait beau, mais je ne sors pas. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 23).

2.30. Il travaille beaucoup, mais il est très bien payé. (Martin, 1987 : 82).

2.31. Il fait beau, mais je suis fatigué. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 22).

Là où l'on peut déduire de « il fait beau » une conclusion du type « donc je vais sortir » qui est directement l'opposé de « je ne sors pas », on ne peut pas déduire de « il travaille beaucoup » une conclusion de type « donc il n'est pas bien payé ». De même, dans 2.31., le fait qu'il fasse beau n'est spécialement censé empêcher le locuteur d'être fatigué.

Moeschler et De Spengler schématisent les différences de parcours argumentatifs par deux formes géométriques différentes, un triangle pour la concession directe, un carré pour la concession indirecte. Analysons d'abord le triangle concessif :

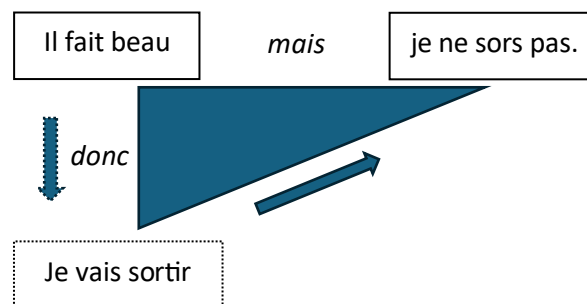


Figure 4 : Triangle de la concession logique (Moeschler & De Spengler, 1982) de l'exemple 2.29.

Dans ce triangle, « il fait beau » est le fait P, et sa conclusion est appelée « R » (« Je vais sortir »). Le terme de droite, « Je ne sors pas », est directement opposé à R, on l'appellera dès lors « Non-R ». Passons à présent au carré argumentatif :

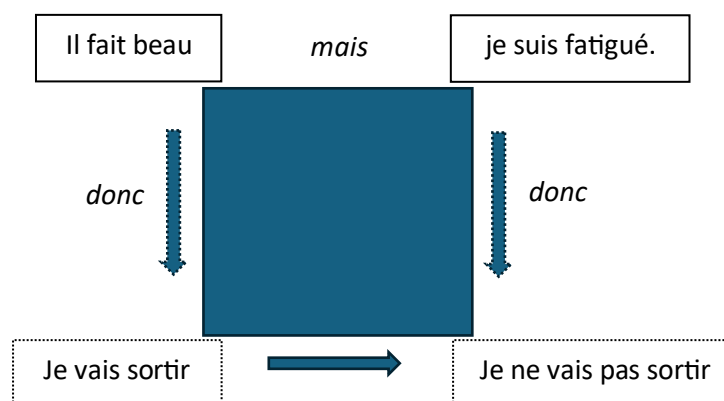


Figure 5 : Carré argumentatif de l'exemple 2.31.

Dans ce carré, « il fait beau » reste toujours le fait P, et sa conclusion, R. En revanche, le terme de droite est appelé « Q », et sa conclusion, qu'il faut déduire, est désignée « Non-R ». Ici, « les conclusion R et Non-r sont *extérieures* à l'énoncé : aucune des deux n'est explicitée par lui, et il faut donc, pour que l'énoncé remplisse sa fonction dans le discours, qu'elles soient présentes dans le *contexte*, ou du moins suggérées par lui avec une précision suffisante. » (Rivara, 2008 : 127). Selon Moeschler & De Spengler, seul *mais* est capable d'exprimer une relation indirecte.

Pour étayer les parcours argumentatifs de ces deux figures, on peut faire intervenir des connecteurs causaux et de conséquence :

- P *mais* Non-R (parce que Q), pour le triangle concessif ;
- P *mais* Q (donc Non-R), pour le carré argumentatif.

Si l'on devait unifier les différentes visions de la concession jusqu'à présent, en français et en néerlandais, on pourrait retenir les éléments suivants :

- i. La concession comporte systématiquement deux éléments ;
- ii. Les deux éléments sont considérés comme vrais ;
- iii. Le second élément est plus fort que le premier ;
- iv. Il faut tirer une conclusion d'au moins un des deux éléments de la relation concessive pour pouvoir la comprendre.

Ces caractéristiques formeront la base de notre définition de la notion de concession. Elles seront par la suite complétées à la lumière des connecteurs logiques étudiés, car notre objectif final n'est pas d'aboutir à une définition de la notion de concession, mais bien des connecteurs concessifs.

2.1.2.2. L'adversation

L'adversation est la seconde notion le plus couramment associée à l'opposition. En français, Dupont note qu'elle apparaît plus tardivement en français qu'en anglais. Elle désigne une relation dans laquelle deux éléments sont présentés simplement comme différents tout en étant aussi valides l'un que l'autre (Dupont, 2019). Il s'agit ici d'une différence fondamentale avec la concession : là où les deux éléments d'une relation concessive n'ont pas la même force (Schneidecker, 1992), les éléments mis en relation d'adversation ont le même poids argumentatif (Mann & Thompson, 1992). Pour Fraser (2013), les connecteurs concessifs marquent une *General Contrastive relationship* [relation oppositive générale], tandis que les connecteurs adversatifs expriment une *Specific Contrastive relationship* [relation oppositive spécifique] (aussi mentionnée dans Vinca, 2018), comme dans :

2.32. John is tall. But Sam is short. (Fraser, 1998 : 310)

John est grand. Mais Sam est petit.

Dans cet exemple, John et Sam sont comparés, l'un étant grand, l'autre petit. En l'absence de contexte suffisant, aucune implication n'est à tirer des éléments unis par *but* : le fait que John soit grand n'est pas censé impliquer que Sam le soit également. Les éléments liés sont indépendants l'un de l'autre sur le plan logique (Blumenthal, 1980).

Amsili & Winterstein (2015) illustrent une implication de cette équivalence des forces argumentatives entre P et Q dans l'adversation par la possibilité de supprimer le connecteur adversatif d'un énoncé sans que le sens n'en soit modifié (2.33. & 2.34.), ce qui n'est pas possible avec les relations concessives (2.35. & 2.36.) :

2.33. Paul est grand mais Marie est petite. (Amsili & Winterstein, 2015 : 234)

2.34. Paul est grand, Marie est petite. (Amsili & Winterstein, 2015 : 236)

2.35. Paul fume, mais il est en bonne santé. (Amsili & Winterstein, 2015 : 234)

(?) 2.35. Paul fume, il est en bonne santé. (Amsili & Winterstein, 2015 : 236)

Une relation adversative acceptable suppose que les caractéristiques opposées relèvent du même domaine logique (Izutsu, 2008), dans le cas contraire, l'opposition perd son sens :

(?) 2.36. John is rich, but Tom is awake. (Izutsu 2008: 659)

(?) 2.36. John est riche, mais Tom est éveillé. (Izutsu 2008 : 659)

Si dans 2.32., on comparait des adjectifs relatifs tous deux à la taille, 2.36. met en relation « riche » et « éveillé ». À nouveau, en l'absence de contexte, il n'y a que peu de sens à comparer la richesse d'une personne avec l'état de veille d'une autre.

Dans le système de Nøjgaard (1992), la concession et l'adversation sont considérées comme complémentaires, et rassemblées au sein de la catégorie des connecteurs relationnels oppositifs. Nøjgaard montre comment adversation et concession peuvent être interprétées comme des relations inverses aux connecteurs relationnels positifs, plus précisément, aux relationnels positifs sériels, et aux relationnels positifs consécutifs. Ensemble, toutes ces catégories forment les relationnels argumentatifs.

Relationnels positifs	Relationnels oppositifs
Sériels : <i>tout d'abord, ensuite, enfin... de plus, en plus, en outre...</i>	Adversatifs : <i>en revanche, par contre, au contraire ...</i>
Consécutifs : <i>donc, par conséquent, aussi, ainsi, alors ...</i>	Concessifs : <i>pourtant, toutefois, cependant, néanmoins...</i>

Tableau 2 : Classification des relationnels argumentatifs selon Nøjgaard (1992), tiré de Lenepveu (2009 : 3)

L'approche de Nøjgaard donne un angle supplémentaire dans la compréhension de l'adversation, et de ses relations avec la concession. On peut ainsi concevoir les relations adversatives comme l'inverse de l'établissement d'une série, d'une suite d'éléments identiques. Les relations concessives, elles, sont l'inverse d'une conséquence, ou plutôt, elles sont la marque d'une conséquence qui n'est pas celle que l'on était en droit d'attendre :

« Adversativité et concession sont toutes deux des stratégies discursives oppositives, mais se profile une nette différence entre elles [...]. Elle est de nature sémantico-pragmatique, et a surtout trait à la façon dont chacune de ces deux constructions réfute un argument préalablement affirmé. » (Álvarez Prendes, 2008 : 765)

Stage (1991) complète cette distinction entre concession et adversation en affirmant que les relations adversatives ne fonctionnent pas selon le principe de conclusion réfutée (comme le font les relations concessives) : « Si dans les propositions concessives, il est question [...] d'une conclusion réfutée, on ne trouve pas, par contre, de relation de cette sorte dans les propositions adversatives. » (Stage, 1991 : 184).

Si dans notre définition de l'adversation, nous nous sommes employé à la distinguer de la concession, c'est parce que la tradition française rassemblait initialement volontiers ces deux notions, à tout le moins, dans l'un des plus célèbres travaux dédiés à un connecteur d'opposition : l'étude d'Anscombe & Ducrot sur *mais* (1977). Les deux auteurs y distinguent deux *mais* différents, et font remarquer que certaines langues possèdent deux morphèmes pour ces deux emplois de *mais* :

- Le *mais PA*, qui se dit « *pero* » en espagnol et « *aber* » en allemand, et qui tire son nom des premières lettres de ces connecteurs (PA) ;
- Le *mais SN*, « *sino* » en espagnol et « *sondern* » en allemand (on comprendra aisément qu'ici, ce ne fussent pas strictement les premières lettres des morphèmes espagnol et allemand qui furent choisis comme nom de ce *mais*).

Nous laisserons de côté le *mais SN* pour l'instant, car il correspond à la notion de rectification abordée dans le point 2.1.2.3., et nous concentrerons sur *mais PA*. Anscombe & Ducrot (1977) en donnent la définition suivante :

Pour donner une description générale de PA, nous poserons les règles suivantes :

Soient P et Q deux phrases ; énoncer P PA Q, c'est :

- (1) Présenter P comme un argument possible pour une éventuelle conclusion R.
- (2) Présenter Q comme un argument contre cette conclusion, i.e., dans le cadre de la théorie argumentative présentée dans Ducrot 1973, comme un argument pour Non-R.

(3) Attribuer à Q plus de force argumentative en faveur de Non-R que l'on n'en attribue à P en faveur de R. La suite P PA Q, prise dans sa totalité, est donc argumentativement orientée en faveur de Non-R. (Anscombe & Ducrot, 1977 : 28)

On remarque que cette définition, comme en conclut Dupont (2019), penche très largement vers la concession, et ce bien que quelques auteurs estiment que certains exemples d'Anscombe & Ducrot (1977) pourraient admettre une lecture adversative.

En réalité, il est possible d'appliquer la logique d'Anscombe & Ducrot (1977) à une vision non pas en deux, mais en trois dimensions de la notion d'opposition comme adoptée dans cette étude. Anscombe & Ducrot s'inspirent de langues étrangères, l'espagnol et l'allemand, pour décrire et nommer leurs catégories de *mais*, une démarche qui s'inscrit d'ailleurs parfaitement dans notre approche traductologiste. Or, l'espagnol et l'allemand ne possèdent que deux morphèmes pour traduire *mais*, ce qui peut avoir suggéré à ces auteurs de se diriger vers une description duelle de la notion d'opposition, en laissant l'adversation de côté. Mais si l'on élargit le nombre de langue prise en considération, on se rend compte que l'adversation peut elle aussi avoir son propre morphème prototypique. Il convient pour cela de s'inspirer des langues slaves. Mauri & Mazelli (2008) brossent un portrait de l'usage des connecteurs d'opposition les plus prototypiques dans plusieurs d'entre elles (russe, serbo-croate, slovène, polonais, tchèque, et bulgare) en adoptant une vision triple de la notion d'opposition. Leurs catégories oppositives se nomment *contrasto oppositivo* [contraste oppositif], *contrasto correttivo* [contraste correctif], et *contrasto controaspettativo* [contraste de négation d'attente]. Elles s'aperçoivent que la majorité de ces langues disposent d'un morphème spécifique à l'adversation : « *a* ». Le croate, par exemple, pour traduire *mais*, possède des morphèmes distincts pour les trois catégories d'opposition fondamentales que nous sommes en train de définir dans cette section 2.2. (concession, adversation, rectification), voire plus que trois selon les interprétations (Pranjković, 2018). En plus de son sens adversatif, le connecteur *a* est fortement lié à un sens temporel, ce qui concorde, comme nous le verrons plus loin dans cette section, à la polyfonctionnalité de connecteurs adversatifs comme *alors que*, lui aussi à la fois temporel et adversatif. Voici deux exemples de *a* traduits par une adversation, et de *ali*, qui correspond davantage à une concession :

2.37. Vito se igra, *a* Mara se sprema za školu. (Hudeček & Mihaljević, 2019 : 125)

Vito joue, mais/alors que Mara se prépare pour l'école.

2.38. Piotr ima crnu, *a* Lech plavu kosu. (Dictionnaire Glosbe)

Piotr a les cheveux noirs, mais Lech a les cheveux blonds.

2.39. On nije znanstvenik, *ali* on jest naš prijatelj. (Dictionnaire Glosbe)

Ce n'est pas un scientifique, mais c'est notre ami.

Interrogée sur la différence entre *a* et *ali* à l'aide de l'exemple 2.38., la Prof. Sanja Konjiković, professeure de croate à l'Ecole de Traduction et Interprétation ISTI - Cooremans de l'Université libre de Bruxelles, donne l'explication suivante :

« Dans votre exemple "Piotr ima crnu, *a* Lech plavu kosu.", « *ali* » ne serait pas d'application.

On doit ajouter le verbe : « Piotr ima crnu, *ali* Lech **ima** plavu kosu », mais le sens de la phrase change.

« *Ali* » est lié au contenu verbal, lorsque « *a* » oppose deux qualités. L'opposition avec « *a* » est simple, neutre, tandis que l'utilisation de la conjonction « *ali* » implique une plus forte opposition. Avec « *ali* » il y a aussi une certaine notion de conflit (voir le contexte). »

Croatophone native, la Prof. Konjiković a instinctivement reformulé, à sa manière, la différence entre la concession (« une notion de conflit », « une plus forte opposition ») et l'adversation (une opposition « simple, neutre »).

Du côté de la littérature néerlandophone, l'adversation est, comme en anglais, plus traditionnellement différenciée de la concession qu'en français. Foolen (1993), qui s'inspire de l'ANS et du dictionnaire Van Dale, la nomme *zuiver tegenstellend verband* [lien d'opposition pure]. Perrez (2006) explique que cette catégorie peut porter un autre nom chez d'autres auteurs : Spooren (1989), Oversteegen (1997) et Lagerwerf (1998) l'appellent *semantische oppositie* [opposition sémantique]. Dans tous les cas, il y a davantage de *consensus* pour ces différentes appellations adversatives que pour les concessives, toutes marquent un « contraste entre des états ou des actions similaires » (Perrez, 2006 : 88). Foolen en donne un exemple très similaire à celui de Fraser (2.32.) :

2.40. Jan is groot maar Piet is klein. (Foolen, 1993)

Jan est grand mais Piet est petit.

Il existe cependant une légère subtilité entre la définition des *semantische oppositie* pour Spooren et pour Oversteegen. Selon Spooren, ce type de relation met nécessairement en lien deux éléments, qui possèdent deux caractéristiques différentes que l'on présente comme opposées dans le contexte donné. C'est le cas de l'exemple 2.40., où Jan est opposé à Piet, et le premier est grand, alors que le second est petit. Pour Oversteegen, il est possible d'observer des adversations qui ne comportent qu'un seul élément, dont on dit deux choses différentes s'opposant, comme dans l'exemple suivant :

2.41. On Mondays Mat plays volleyball but on Thursdays he plays hockey. (Oversteegen, 1997 : 56)

Le lundi, Mat joue au volley-ball, mais le jeudi, il joue au hockey.

Selon Oversteegen, un seul élément entre ici en jeu, « Mat ». De Mat, on affirme deux choses qui s'opposent dans le contexte donné : le lundi, il joue au volley, et le jeudi, il joue au hockey. Il nous

semble cependant que l'on pourrait donner ici aussi une interprétation en deux éléments, si l'on considère que ce n'est pas Mat le sujet de l'adversation, mais « lundi » et « jeudi ».

À l'instar de la concession, clôturons cette section en dressant les principales caractéristiques de l'adversation glanées jusqu'à présent :

- i. L'adversation comporte deux éléments ;
- ii. Les deux éléments sont considérés comme vrais ;
- iii. Les deux éléments possèdent le même poids ;
- iv. Les deux éléments de l'adversation sont directement opposables, il ne faut pas tirer de conclusion de l'un d'eux ;
- v. L'équivalence des forces argumentatives des relations adversatives permet la suppression du connecteur adversatif sans modification du sens de l'énoncé.

2.1.2.3. La rectification

La rectification est la troisième notion oppositive fondamentale dans notre conception de la notion d'opposition. Elle correspond aux *mais SN* d'Anscombe et Ducrot, comme dans :

2.42. Pierre n'est pas français *mais* danois. (Birkelund, 2009 : 123)

Dans 2.42., *mais* sert « à relier deux segments discursifs dont le dernier rectifie le premier » (Birkelund, 2009 : 124). Le fait P, « être français », est ici présenté comme totalement erroné, et est rectifié, réfuté et remplacé par le fait Q « être danois ». En aucun cas P et Q ne peuvent coexister, ce qui marque une première différence fondamentale avec l'adversation et la concession.

Plusieurs langues possèdent des morphèmes prototypiques propres à la rectification, différents des morphèmes concessifs ou adversatifs, comme l'espagnol *sino* et l'allemand *sondern* (Anscombe & Ducrot, 1977), ou certaines langues slaves dont le croate *već* (Mauri & Manzelli, 2008).

2.43. Eso no es consciente, *sino* totalmente automatico. (Anscombe & Ducrot, 1977 : 24)

2.44. Das ist nicht bewusst, *sondern* ganz automatisch. (Anscombe & Ducrot, 1977 : 24)

2.43. & 2.44. Ce n'est pas conscient, SN totalement automatique. (Anscombe & Ducrot, 1977 : 24)

2.45. Petar ne uči u svojoj sobi, *već* se igra u bašti. (Mauri & Manzelli, 2008 : 82)

Petar n'est pas en train d'étudier dans sa chambre, mais de jouer dans le jardin.

En termes de variété d'appellations, la rectification n'est pas en reste. En français, les deux principales dénominations qu'elle reçoit reposent sur le verbe « rectifier » et « réfuter ».

Racine	Dénomination	Études consacrées (en partie) à <i>mais</i> , et qui utilisent la dénomination
Rectifier	<i>Mais</i> de rectification <i>Mais</i> rectificatif	Bassano (1991), Delcambre (1994), Girod (2000), Hancock (2000), Molinier & Levrier (2000), Razgouliaeva (2002), Bürgel (2007), Combettes (2007), Badiou-Monferran (2008), Dupont (2014), Zaród-Dolata (2019), Dargnat (2022), Souhila (2022),
Réfuter	<i>Mais</i> de réfutation <i>Mais</i> réfutatif	Plantin (1978), Adam (1990), Delcambre (1994), Pelletier (1992), Bacha (2005), Schlamberger Brezar (2005), Maingneneau (2020)

Tableau 3 : Rectification vs réfutation

On observe que les deux racines analysées sont très présentes dans la littérature des travaux consacrés à l'opposition et à *mais*. Elles sont toutes les deux employées, avec une fréquence qui semble peu ou prou égale, la seule différence entre ces racines réside dans le fait que le verbe « rectifier » semble être utilisé dans des études plus récentes que « réfuter ». Pour cette raison, nous déciderons d'appeler les *mais SN* des *mais* de rectification ou des *mais* rectificatifs (dans les études qui emploient cette racine, tant l'adjectif que le syntagme nominal sont utilisés). La catégorie dont il relève se nommera donc la rectification. En lisant les travaux de Dupont, on remarque que la littérature anglaise semble plus tranchée et emploie plutôt le terme *correction* [correction].

En néerlandais, la rectification rejoint le concept de *vervangend tegenstellend verband* [lien oppositif de remplacement] de Foolen (1993), tiré de l'ANS et du Van Dale. Il leur reconnaît une certaine fonction de correction également. Le terme *correctie* [correction] existe également (Lang, 1977, 1984). De tels liens s'observent entre deux éléments dont le premier est nié et « remplacé par quelque chose d'autre » [NT] (Perrez, 2006 : 89) :

2.46. Geen woorden maar daden. (Perrez, 2006 : 89)

Pas de mots, mais des actes

2.47. Hij heet niet Pietje, maar Piet. (Perrez, 2006 : 89)

Il ne s'appelle pas Pietje, mais Piet.

La diversité terminologique observée pour décrire la notion qui nous occupe dans cette section semble montrer un certain dénominateur commun. « Rectifier », « réfuter », « corriger » ou encore « remplacer » : il est toujours question de considérer un élément comme entièrement faux, et de présenter un second argument qui, lui, est vrai.

Une autre constante que l'on observe dans chacun de nos exemples est la présence dans P d'une négation (Foolen, 1993), condition d'existence de la rectification : *no* dans 2.43., *nicht* dans 2.44., *ne* dans 2.45., *geen* dans 2.46. et enfin *niet* dans 2.47..

Quelle que soit la langue étudiée, un petit nœud gordien réside dans le traitement à réserver à la structure de type *non seulement ... mais (aussi)*, comme dans :

2.48. L'exclusion du marché de travail de plus du tiers de la population adulte pose des problèmes *non seulement économiques mais humains*. (Tubiana 2003 : 247)

2.49. Piet verdient (*niet alleen*) te weinig, *maar bovendien* geeft hij veel te veel uit. (Perrez, 2006 : 132)

Piet (non seulement) gagne trop peu, mais en plus il dépense beaucoup trop.

2.50. *No sólo* es interesante, *sino (también)* culto y ambicioso. (Dilet & Robert 2022 : 48)

Il n'est pas seulement intéressant, mais (aussi) cultivé et ambitieux.

2.51. *Nicht nur* die Eltern, *sondern auch* die Kinder waren überrascht. (Desmet, 1983 : 47)

Non seulement les parents, mais aussi les enfants furent étonnés.

2.52. Ovamo stižu *ne samo* pitanja iz obrazovanja već i ona iz sporta i kulture. (Hudeček & Vukojević, 2006 : 130)

Ici, on ne parle pas seulement de questions d'éducation, mais aussi de sport et de culture.

Perrez montre les différences de traitement qui leur sont réservées en néerlandais (2006 : 135) :

Opvallend genoeg poneert Foolen (1993 : 125) dat *niet alleen ... maar ook*-constructies als een subtype van vervangende tegenstellingen moeten worden beschouwd, terwijl die in de Grote Van Dale en in de ANS als distantierende tegenstellingen waarin het tweede lid van de nevenschikking een aanvulling vormt op het eerste worden gedefinieerd.

De manière surprenante, Foolen (1993 : 125) affirme que les constructions du type niet alleen ... maar ook devraient être considérées comme un sous-type de vervangende tegenstellingen [opposition de remplacement], alors que le Grand Van Dale et l'ANS les définissent comme des distantierende tegenstellingen [oppositions distanciantes, = concessions] dans lesquelles le second membre de la juxtaposition complète le premier.

Cet auteur prend le contrepied de Foolen, et choisit de ne pas associer les structures de type *niet alleen ... maar ook* à la rectification, d'une part pour des raisons syntaxiques, et d'autre part car il n'exprime « pas une opposition mais une correction » :

Een belangrijk verschil tussen vervangende tegenstellingen en *niet alleen ... maar ook*-constructies is echter dat er in dit laatste geval twee verschillende tekstsegmenten te onderscheiden zijn die elk aanleiding geven tot onafhankelijke proposities die de spreker als tegengesteld voorstelt, terwijl er uit een vervangende tegenstelling slechts één propositie kan worden afgeleid. Praktisch gezien kan maar in de *niet alleen ... maar ook*-constructie wel degelijk als een contrastief connectief worden beschouwd, maar niet in het geval van vervangende tegenstellingen, waar het als correctiemarkeerder fungeert.

Une différence importante entre les vervangende tegenstellingen et les constructions de type niet alleen ... maar ook, cependant, est que dans ce dernier cas, deux segments de texte distincts peuvent être distingués, chacun donnant lieu à des propositions indépendantes que le locuteur présente comme des opposées, tandis que seule une proposition ne peut être dérivée d'une vervangende tegenstelling. D'un point de vue pratique, mais dans la construction niet alleen ... maar ook peut en effet être considéré comme un connecteur d'opposition, mais pas dans le cas des vervangende tegenstellingen, où il agit comme un marqueur correctif.

Dupont (2019) rejette elle aussi les séquences du type *not only ... but also* [pas seulement ... mais aussi] de ses analyses, considérant qu'elles n'expriment qu'une nuance additive (pure) et nullement oppositive. Ce n'est pas la vision que partagent Ajmer & Simon-Vandenberghe (2022 : 76) : « il y a une opposition directe dans ce cas, entre deux segments, bien que le *not only* [pas seulement] puisse être implicite » [NT]. Pour Svensson aussi (2010 : 255), *non seulement ... mais aussi* n'est pas simplement additif, mais marque un réel parcours argumentatif :

[...] non seulement réduit donc la force argumentative du premier composant sémantique, par l'annonce d'un autre composant sémantique qui se révélera être un meilleur argument en faveur d'une certaine conclusion. Les arguments se distinguent par des forces argumentatives différentes [NT].

Comment faut-il dès lors classer les séquences du type *non seulement ... mais aussi* ? Pour définir notre position sur la question, notre réflexe est d'adopter une vision traductologique. Dans les exemples 2.50., 2.51., et 2.52., respectivement en espagnol, allemand, et croate, on remarque que le morphème qui a été employé pour traduire *mais* n'est pas le concessif (respectivement *pero*, *aber*, et *ali*), mais bien rectificatif (*sino*, *sondern*, et *već*). Cette lecture est possible, si l'on considère, par exemple dans 2.50., que P correspond à « seulement intéressant », et Q « aussi cultivé et ambitieux ». C'est le *non* (*seulement*) qui fait office de négation et entraîne dès lors une traduction par un morphème rectificatif. Sans lui, on se retrouverait avec une séquence du type *mais aussi*, qui serait traduite par des morphèmes concessifs. On sent qu'une description plus aboutie de *mais aussi* est nécessaire pour la suite de cette étude, nous l'exposerons dans la revue de la littérature dédiée à *mais*.

Pelletier (1992 : 61) montre que les *non seulement ... mais (aussi)* qu'elle appelle « corrélatifs » partagent les caractéristiques syntaxiques propres à la réfutation, et opte elle aussi pour les y associer :

Pour ce qui est de l'emploi particulier du *mais* corrélatif, il possède un fonctionnement semblable à celui du *mais* de réfutation, mais la force de la négation présente dans l'énoncé est dans ce cas beaucoup plus faible.

C'est cette position que nous adopterons dans le cadre de cette étude. Pour terminer cette section, résumons à présent les traits principaux de la notion de rectification :

- i. La rectification lie deux éléments ;
- ii. Le premier élément est présenté comme totalement faux, et est nié par une négation ;
- iii. Le second élément est présenté comme vrai et rectifie le premier élément ;
- iv. Les deux éléments de l'adversation sont directement opposables, il ne faut pas tirer de conclusion de l'un d'eux.

2.1.2.4. Concession, adversation et rectification : points communs et divergences

Cette section fera office de résumé comparatif des propriétés des notions oppositives fondamentales sur lesquelles nous venons de nous pencher dans les sections précédentes.

	Concession	Adversation	Rectification
Éléments unis	Deux	Deux	Deux
Le second élément est plus fort que le premier	Oui	Non	Oui
Le premier élément est vrai	Oui	Oui	Non
Le second élément est vrai	Oui	Oui	Oui
Tolérance au non-marquage	Non-marquage globalement peu toléré	Non-marquage globalement toléré	Non-marquage globalement toléré
Relation inverse	Conséquence	Série d'éléments similaires	Non observée

Tableau 4 : Divergences et convergences entre la concession, l'adversation, et la rectification

On peut remarquer à l'aide du tableau 4 que deux lignes sont communes à toutes les catégories oppositives : elles font toutes les deux intervenir deux éléments, et le second est toujours vrai. Et si l'on en croit certains auteurs, les similarités ne s'arrêtent pas là (voir Vlemings, 1992, qui propose une vision monosémique de *mais* unissant toutes les catégories sémantiques de ce connecteur, et dès lors propose une vision unidimensionnelle des catégories oppositives). S'agissant de la véracité et du poids argumentatif du premier élément, on peut voir une gradation entre les catégories : le premier élément est entièrement vrai dans l'adversation, puis il reste vrai mais perd de son poids dans la concession, pour finir par être totalement faux dans la rectification.

2.1.3. Conclusions

Dans les sections précédentes, nous avons tenté de fournir une définition précise des notions de connecteurs, et d'opposition, afin d'être en mesure de sélectionner les connecteurs d'opposition que nous étudierons dans le cadre de cette étude. Nous avons tout d'abord délimité les morphèmes susceptibles d'être qualifiés de connecteurs, et avons considéré que des conjonctions (de coordination et de subordination), adverbes, et prépositions pouvaient entrer dans cette catégorie, principalement pour leur facilité d'extraction automatique dans les corpus, ainsi que pour la perméabilité de ces classes au cours du processus traductif. Dans nos analyses, nous n'écarterons aucune occurrence des connecteurs sur lesquels nous nous pencherons, d'une part car les critères d'exclusion qui valent pour une langue originale ne valent parfois pas pour une traduction, d'autre part, car nous nous inspirons du traducteur, qui doit traiter chaque mot du texte qu'il a à traduire sans en écarter aucun.

Ensuite, nous nous sommes attelé à cerner la notion d'opposition. Selon les travaux de Dupont (2019), l'opposition est majoritairement décrite comme se subdivisant en trois sous-catégories oppositives : la concession, l'adversation, et la rectification. La concession est sans doute la relation la plus complexe, elle caractérise un fait « qui normalement devrait empêcher la réalisation d'un autre, mais qui n'a pas ou n'a pas eu cet effet » (Sandfeld, 1965) et suppose que l'on tire au moins une conclusion implicite de l'un des deux faits liés par une relation concessive. L'adversation, plus neutre, met en relation deux éléments présentés simplement comme différents, mais aussi valides l'un que l'autre (Dupont, 2019). Enfin, la rectification sert « à relier deux segments discursifs dont le dernier rectifie le premier » (Birkelund, 2009 : 124). Ces trois notions sont décrites tant dans la littérature francophone que néerlandophone, et elles font écho à certaines langues qui leur réservent des connecteurs prototypes bien distincts, comme l'allemand, l'espagnol ou le croate.

2.2. Sélection des connecteurs d'opposition de cette étude

Dans les sections précédentes de ce chapitre, nous avons défini la notion de connecteur, et celle d'opposition. Nous pouvons maintenant l'appliquer aux morphèmes considérés comme connecteurs. Dans un premier temps, nous tenterons de dresser une liste la plus exhaustive possible des connecteurs d'opposition, soit des connecteurs concessifs, adversatifs, et rectificatifs, en français et en néerlandais. Ensuite, nous pourrons arrêter notre choix sur une sélection de connecteurs qui seront au cœur de cette étude. De manière relativement arbitraire, mais également pour des raisons de faisabilité, nous avons choisi de travailler sur les cinq connecteurs français et néerlandais les plus courants dans leurs langues respectives.

Si cette section paraît davantage méthodologique qu'associée à la littérature, il nous semble tout de même pertinent de l'aborder directement ici et non dans le chapitre consacré à proprement parler à notre méthodologie générale. Elle fait en effet office de charnière : elle traduira en morphèmes nos conceptions préalablement établies des notions de connecteur et d'opposition. Une fois notre sélection des connecteurs d'opposition opérée, nous pourrons nous replonger dans la littérature, pour recenser les connaissances préexistantes sur ces connecteurs.

2.2.1. Connecteurs oppositifs, mais pas seulement

Pour l'établissement d'une liste des connecteurs d'opposition, les notions que nous avons définies comme oppositives seront centrales. Tout connecteur lié à ces notions est susceptible de figurer dans la sélection initiale des marqueurs d'opposition.

Retenir ou écarter des connecteurs oppositifs « purs » est la première étape de cette phase de notre travail. Il convient, par exemple, d'écarter un connecteur comme *donc*, qui est uniquement lié à la conséquence et nullement à la concession, l'adversation ou la rectification, et de prendre en compte *même si*, qui lui est uniquement lié à la concession. Mais qu'en est-il des connecteurs pouvant exprimer plusieurs notions à la fois ? Nombreux sont en effet les connecteurs dits « polyfonctionnels » (voir Pons Bordería & Fischer, 2021 : 1, pour un recensement d'études l'attestant), soit qu'ils « possèdent différents 'sens' en fonction du contexte » [NT] (Meyer *et al.*, 2011 : 194). Plusieurs connecteurs (oppositifs) peuvent ainsi combiner un sens oppositif avec un autre type de notion, comme avec ces exemples de *toch* et de *alors que* :

2.53. Bill is ziek maar *toch* wil hij komen. (Buysse, 2022 : 4)

Bill est malade, mais il veut quand même venir.

2.54. A: Het werkt niet.

B: (probeert nog even) Het werkt *toch*! (Buysse, 2022 : 4)

A : Ça ne marche pas.

B : (essaie à nouveau) Ah si, ça marche !

2.55. [...] le lendemain, vers huit heures du matin, *alors qu'*ils sont encore au lit [...] (Sabio, Roubaud & Pallaud, 2022 : 145)

2.56. *Alors que* les jeunes veulent paraître plus vieux, les vieux refusent de vieillir (Lafontaine, 2015 : 123, cité par Sabio, Roubaud & Pallaud, 2022 : 145)

Buysse montre que *toch* est un connecteur oppositif, car il possède un sens concessif dans 2.53.. Cet exemple s'interprète en effet comme une concession directe, où P « il est malade » aurait dû impliquer que Bill ne veuille pas venir, mais Q « il veut quand même venir » contredit cette attente. 2.54., en revanche, n'est pas concessif, mais a plutôt un rôle d'emphase. *Toch* exprime deux sens différents dans les exemples ci-dessus, chaque exemple possède son sens propre. Petukhova & Bunt (2009) parlent dans ce cas de *sequential multifunctionality* [multifonctionnalité séquentielle]. S'agissant des exemples de *alors que*, Sabio, Roubaud & Pallaud expliquent que dans 2.55., *alors que* exprime une valeur de temporalité (synonyme de *pendant que*), tandis que dans 2.56., le connecteur a une valeur de contraste, que nous appelons dans ce travail « adversation » (comparaison neutre au sens argumentatif

de P « les jeunes » et Q « les vieux », les uns voulant paraître plus vieux, et les autres refusant de vieillir).

Une autre forme de polyfonctionnalité se rencontre lorsqu'un connecteur exprime simultanément plusieurs sens. Petukhova & Bunt (2009) la qualifient de *simultaneous multifunctionality* [multifonctionnalité simultanée]. Dupont montre comment *while*, à l'image de *alors que*, peut être temporel et adversatif en même temps :

2.57. Zimbabwe provides a dramatic illustration of how statist economic policies, corruptly enforced, swiftly impoverish. In the past five years, Mr Mugabe's contempt for property rights has made half the population dependent on food aid, *while* his cronies help themselves to other people's land and savings, and build helipads for their own mansions. (Dupont, 2019 : 156)

Le Zimbabwe illustre de manière dramatique la façon dont les politiques économiques étatistes, appliquées de manière corrompue, appauvrissent rapidement. Au cours des cinq dernières années, le mépris de M. Mugabe pour les droits de propriété a rendu la moitié de la population dépendante de l'aide alimentaire, alors que ses acolytes se servent dans les terres et les économies des autres et construisent des héliports pour leurs propres manoirs.

On remarque dans 2.57. que *alors que* marque une comparaison entre deux éléments de manière neutre (P = « M. Mugabe », Q = « ses acolytes »), et que les deux éléments comparés sont simultanés (« au moment où M. Mugabe méprise les droits de propriété et que la population devient dépendante de l'aide alimentaire, ses acolytes se servent dans les terres [...]. »).

Mais que convient-il de faire avec ces connecteurs exprimant plusieurs nuances de sens ? Faut-il les écarter totalement, partiellement, ou aucunement ?

Le cas des connecteurs oppositifs présentant une multifonctionnalité séquentielle est le plus facile à trancher : assez naturellement, nous considérerons que les occurrences oppositives des connecteurs, comme dans 2.53., doivent être prises en compte dans notre étude, tandis que les occurrences non oppositives comme 2.54. ne le sont pas.

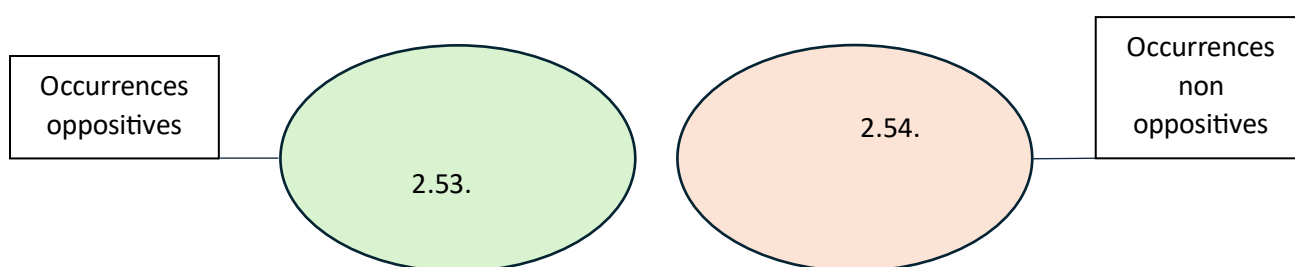


Figure 6 : Sélection des connecteurs multifonctionnels séquentiels

S'agissant des connecteurs multifonctionnels simultanés, une catégorie de plus apparaît, celle des formes hybrides comme l'exemple 2.57., en plus des formes oppositives et non oppositives. Depuis le début de ce travail, les positions que nous avons adoptées lors de la définition des concepts fondamentaux de cette thèse (connecteurs, opposition) peuvent être qualifiées de relativement larges,

dans la mesure où nous n'excluons que très peu de cas. C'est ce même état d'esprit qui nous animera dans le traitement à réserver aux connecteurs multifonctionnels simultanés : nous garderons les formes oppositives naturellement, mais également les formes hybrides, car elles contiennent (au moins) une notion oppositive, en plus d'une notion non oppositive. En d'autres termes, dès qu'un connecteur revêt au moins une notion oppositive, il entre dans notre liste de connecteurs.

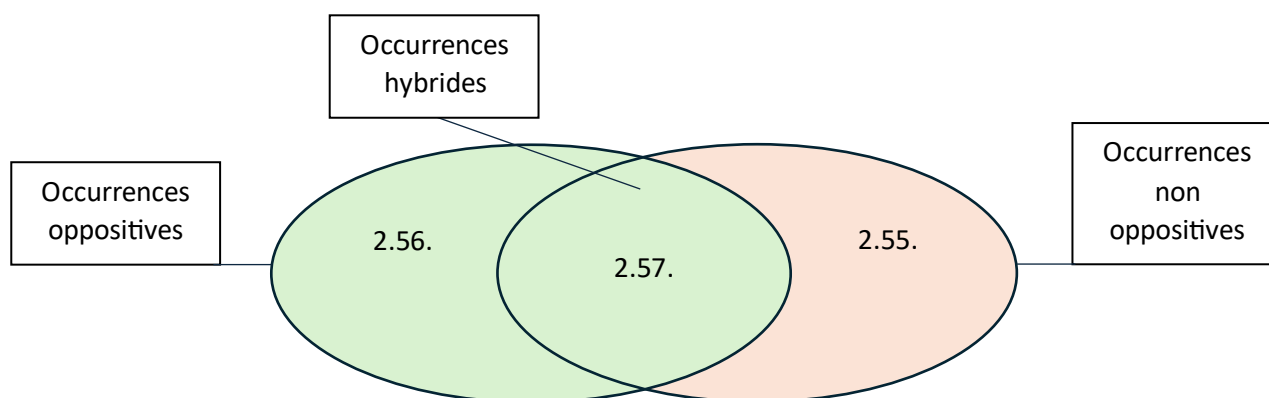


Figure 7 : Sélection des connecteurs multifonctionnels simultanés

Maintenant que nous avons cerné la notion de connecteur et celle d'opposition, et que nous avons établi précisément les cas que nous incluons ou rejetons dans notre étude, nous pouvons passer à l'établissement d'une liste des connecteurs d'opposition tendant vers l'exhaustivité.

2.2.2. Vers une liste des connecteurs d'opposition

Dans cette section, nous allons établir une liste des connecteurs d'opposition la plus complète possible, en nous fondant sur les notions d'opposition et de connecteur telles que définies précédemment. Rappelons que son utilité finale sera de nous permettre de sélectionner les connecteurs les plus courants en français et en néerlandais. Son principal objectif ne réside dès lors pas dans une exhaustivité parfaite, mais plutôt dans une complétude qui ne nous ferait manquer aucun connecteur d'opposition trop courant. Il s'agit donc de ne pas « passer à côté » d'un connecteur qui pourrait être suffisamment présent dans la langue française ou néerlandaise pour être comptabilisé dans notre sélection finale des cinq connecteurs les plus fréquents. Considérons maintenant plusieurs ouvrages qui se sont attelés à donner une liste des connecteurs d'opposition en français et en néerlandais.

LEXCONN est la ressource qui servira de base à notre liste de connecteurs en français. Ce projet se présente sous la forme d'une base de données recensant les connecteurs logiques français en tendant le plus possible vers l'exhaustivité (Roze, Danlos, & Muller, 2012). En s'inspirant de la Segmented Discourse Representation Theory [SDRT] de Asher & Lascarides (2003), les auteurs classent leurs connecteurs en 15 types de relations, regroupées en 4 notions fondamentales (notées en anglais) :

Temporal [Temporels]	Narration [Narration]
	Background (backward) [Contexte (rétroactif)]
	Background (forward) [Contexte (anticipatif)]
	Flashback [Retour en arrière]
Causal [Causaux]	Result [Résultat]
	Explanation [Explication]
	Goal [But]
Structural [Structurels]	Parallel [Parallélisme]
	Contrast [Contraste]
	Elaboration [Elaboration]
	Continuation [Continuation]
Logical [Logiques]	Alternation [Alternance]
	Consequence [Conséquence]
Metatalk [Métalinguistiques]	Result [Résultat]
	Explanation [Explication]

Tableau 5 : Relations discursives selon Asher & Lascarides (2003)

Tout naturellement, c'est la relation de *contrast* [contraste] qui nous concerne le plus ici. Elle regroupe les notions de concession (avec des connecteurs comme *pourtant*) et d'adversation (comme *au contraire*). La rectification n'y figure cependant pas en tant que catégorie à part entière, et les connecteurs rectificatifs ne sont pas clairement attribués à l'une des catégories.

Dupont (2019 : 145) complète la liste des connecteurs d'opposition de LEXCONN en s'inspirant de divers travaux recensant des listes plus ou moins grandes de connecteurs d'opposition (à savoir, Ruquet, Quoy-Bodin & Cayol, 1991 ; Grieve, 1996 ; Castagnoli, 2009). Sa liste ne contient cependant aucune préposition, étant donné que Dupont les écarte de ses analyses. Les travaux de Englebert (2017) nous permettent de parfaire notre sélection, en allant y puiser les prépositions qu'elle appelle concessives et oppositives (chez nous, « adversatives »).

La combinaison de ces ressources donne la liste de connecteurs d'opposition suivante :

A contrario	En dépit de	Par contre
À l'inverse	En même temps qu*	Par opposition
À l'opposé	En revanche	Pendant qu*
Alors même qu*	Encore qu*	Plutôt
Alors qu*	Enfin	Pourtant
Au contraire	Et dire qu*	Quand bien même
Autant	Inversement	Quand même
Bien qu*	Là où	Quoiqu*
Cependant	Loin de là	Réciproquement
Certes	Mais	Si/s'
Comparativement	Malgré	Simultanément
Contrairement	Même s*	Sinon qu*
Contre	Ne... pas... pour autant	Tandis qu*
D'un autre côté	Nonobstant	Tout de même
Dire qu*	Or	Tout en
En comparaison	Par comparaison	

Tableau 6 : Liste des connecteurs d'opposition en français

Côté néerlandophone, Perrez (2006) fournit dans sa thèse une liste de connecteurs d'opposition qui peut constituer une première base intéressante pour notre étude. Elle peut être élargie grâce aux travaux de Van Belle & Devroy (1992) qui décrivent eux aussi le fonctionnement de quelques connecteurs concessifs et adversatifs. Ajoutons à cela Mourits (1967), qui décrit des exemples de *voorzetsel van toegeving* [préposition concessive], et Brems, Ghesquiere & Vanderbauwhede (2020) pour le connecteur rectificatif *eerder*. Notons enfin que certains connecteurs français avérés possédant un équivalent néerlandais qui aurait pu être considéré comme tel lui aussi n'ont pas été décrits dans la littérature, sauf erreur de notre part. Prenons l'exemple de *contre*, un connecteur pouvant exprimer la concession (2.58.) où il est très proche sémantiquement d'autres prépositions concessives comme *malgré*, et l'adversation (2.59.), en plus de ses sens spatiaux (Dendale, 2003) :

2.58. Il ferme les portières, *contre* l'avis de sa femme. (CRFC, *contre*)

2.59. Disney a également amélioré le sort de sa division de production de films, qui affichait un bénéfice de 1,2 milliard de dollars en 2007, *contre* 200 millions seulement en 2005. (DPC, *contre*)

Notre démarche a dès lors été de mener des recherches de ces connecteurs français dans le DPC, afin d'étudier la manière dont ils sont traduits pour voir si un éventuel connecteur néerlandais pouvait faire office d'équivalent, et ainsi être considéré lui aussi comme un connecteur logique d'opposition. Dans le cas de *contre*, nous avons par exemple relevé des traductions par *tegen*, ou *tegenover* (2.59.) :

2.59. Het bedrijf wist ook zijn filmproductieafdeling uit het slop te halen. In 2007 maakte de divisie 1,2 miljard dollar winst, *tegenover* 200 miljoen in 2005.

Cette démarche a permis d'alimenter la liste des connecteurs d'opposition néerlandais, et d'assurer un certain équilibre entre les deux langues de cette étude. La voici ci-dessous dans sa version la plus aboutie.

Al	In tegenstelling tot	Tegelijkertijd
Alhoewel	In vergelijking met	Tegen
Alsnog	In weerwil van	Tegenover
Daarentegen	Integendeel	Ten spijt
Desniettenstaande	Maar	Terwijl
Desniettemin	Niettenstaande	Toch
Desondanks	Niettemin	Vergeleken met
Echter	Nochtans	Waar
Eerder	Ofschoon	Weliswaar
Hoewel	Ondanks	Zelfs al
Hoezeer ook	Ook al	Zelfs als

Tableau 7 : Liste des connecteurs d'opposition en néerlandais

2.2.3. Sélection des connecteurs d'opposition les plus fréquents

Maintenant que nous disposons d'une liste de connecteurs logiques d'opposition en français et en néerlandais, nous pouvons sommes en mesure d'effectuer la sélection des connecteurs d'opposition les plus courants dans ces langues. Le choix de sélectionner les connecteurs les plus fréquents s'explique principalement pour une raison pratique : la taille du Dutch Parallel Corpus. Comme nous aurons l'occasion de l'expliquer dans le chapitre 4 qui se penchera en profondeur sur les questions méthodologiques de cette étude, les ressources parallèles pour la paire de langue français-néerlandais sont relativement restreintes. Le Dutch Parallel Corpus est le plus petit des corpus que nous utilisons, voilà pourquoi c'est lui qui servira à déterminer les connecteurs les plus fréquents que nous étudierons, ceci dans le but de garantir le plus grand nombre possible d'occurrences à analyser. Il nous faut anticiper un autre point de méthodologie pour permettre une compréhension correcte de cette section : la sélection des sous-corpus du DPC. En effet, le DPC se compose de plusieurs genres textuels, appelés *Administrative texts* [textes administratifs], *External Communication* [Communication externe], *Fictional texts* [Textes fictionnels], *Instructive texts* [Texte injonctifs], *Journalistic texts* [Textes journalistiques], *Non-fictional texts* [Textes non fictionnels]. Dans cette étude, nous puiserons les occurrences des connecteurs logiques dans les sous-catégories *Journalistic texts* et *Non-fictional texts* (un choix qui sera justifié dans le chapitre 4).

Le tableau suivant recense les occurrences des connecteurs logiques issus des listes établies en section 2.2.2.. Il n'en présente que les résultats finaux, et omet ainsi plusieurs étapes méthodologiques cruciales ayant permis de les obtenir (notamment l'étape de désambiguïsation sémantique des occurrences des connecteurs multifonctionnels). Nous reviendrons plus en profondeur sur ces questions dans le chapitre 4.

Connecteurs français					
A contrario	0	En dépit de	10	Par contre	47
À l'inverse	21	En même temps qu*	5	Par opposition	2
À l'opposé	3	En revanche	16	Pendant qu*	3
Alors même qu*	2	Encore qu*	1	Plutôt	57
Alors qu*	99	Enfin	1	Pourtant	67
Au contraire	26	Et dire qu*	0	Quand bien même	0
Autant	13	Inversement	0	Quand même	13
Bien qu*	41	Là où	1	Quoiqu*	4
Cependant	94	Loin de là	1	Réciproquement	1
Certes	28	Mais	2156	Si/s'	76
Comparativement	1	Malgré	61	Simultanément	1
Contrairement	28	Même s*	102	Sinon qu*	0
Contre	15	Ne... pas... pour autant	25	Tandis qu*	37
D'un autre côté	4	Nonobstant	0	Tout de même	12
Dire qu*	0	Or	41	Tout en	18
En comparaison	1	Par comparaison	0		
Connecteurs néerlandais					
Al	61	In tegenstelling tot	3	Tegelijkertijd	6
Alhoewel	14	In vergelijking met	6	Tegen	9
Alsnog	6	In weerwil van	1	Tegenover	2
Daarentegen	21	Integendeel	17	Ten spijt	0
Desnietteenstaande	0	Maar	2259	Terwijl	88
Desniettemin	0	Nietteenstaande	1	Toch	297
Desondanks	3	Niettemin	9	Vergeleken met	4
Echter	234	Nochtans	33	Waar	2
Eerder	31	Ofschoon	0	Weliswaar	19
Hoewel	74	Ondanks	64	Zelfs al	8
Hoezeer ook	2	Ook al	63	Zelfs als	12

Tableau 8 : Nombre d'occurrences des connecteurs oppositifs en français et en néerlandais dans le DPC

On observe que les 5 connecteurs les plus courants de chaque langue de cette étude sont les suivants :

FR	NL
Mais	Maar
Même si/s'	Toch
Alors que/qu'	Echter
Cependant	Terwijl
Si/S'	Hoewel

Tableau 9 : Les cinq connecteurs oppositifs les plus courants en français et en néerlandais dans le DPC

2.2.3. Conclusions

Ici prend fin cet encart méthodologique dans notre revue de la littérature, qui nous a permis de dresser la liste des connecteurs d'opposition au cœur de cette étude. Nous y avons tout d'abord établi une liste la plus exhaustive possible des connecteurs logiques oppositifs en français et en néerlandais, dont les connecteurs ont ensuite été recherchés dans le DPC, la ressource la plus limitée de cette étude. Nous avons ainsi pu obtenir le nombre de chaque connecteur français et néerlandais, et avons été en mesure de sélectionner les cinq connecteurs les plus courants en français et en néerlandais. Ces connecteurs, figurant dans le tableau 9 de la section précédente, seront donc ceux dont nous étudierons le comportement lors de la traduction. Il convient à présent de se pencher sur les études dont ils sont l'objets qui ont déjà été réalisées.

2.3. État de l'art des connecteurs d'opposition de cette étude

Cette section se consacrera à la revue de la littérature des travaux qui se sont spécialement penchés sur les connecteurs d'opposition sélectionnés dans la section 2.2.3.. Elle se divisera en deux parties principales : les connecteurs français, et les connecteurs néerlandais, et présentera les études antérieures déjà réalisées sur ces connecteurs en gardant à l'esprit la finalité traductologique de cette thèse. Les connecteurs seront abordés par ordre décroissant du nombre de leurs occurrences dans le DPC. Cette section se concentrera sur les emplois oppositifs des connecteurs traités, nous ne ferons que survoler, par exemple, les usages hypothétiques de *si*, ou les emplois modaux de *maar* pour nous concentrer sur leurs nuances oppositives. Nous n'investiguerons qu'en surface certaines caractéristiques des connecteurs étudiés que nous ne pourrions pas directement tester sous un angle traductologique (par exemple, les études de prosodie des connecteurs logiques comme celles de Ramasse, 2017, sur *alors que* ou Brysbaert, Simon & Lahousse, 2021, sur *par contre*, et les travaux de Mulder, Krösschell & Hoop, 2022, sur l'accentuation de *toch* car le DPC est un corpus écrit et non oral ; les études de Buysse, 2022, sur les fréquences de *toch* dans des textes originaux vs des textes traduits, car nous ne prenons pas en compte ce paramètre dans notre travail ; ou encore ceux de Perrez, 2008, sur l'usage de *maar* par des apprenants francophones, pour les mêmes raisons).

Notre revue de la littérature se concentrera sur des propriétés observables lors de nos futures analyses de corpus, et préparera le terrain du chapitre 4 dédié à notre méthodologie. Nous verrons que cela nous mènera à nous focaliser ainsi sur le sémantisme des connecteurs étudiés et sur la position qu'ils peuvent adopter dans leur phrase hôte, et dans une moindre mesure, sur la nature des éléments qu'ils peuvent unir, ainsi que sur les autres connecteurs auxquels ils peuvent s'associer.

2.3.1. Connecteurs français

2.3.1.1. *Mais*

Mais est sans aucun doute le connecteur d'opposition français qui a reçu le plus d'attention (Adam, 1990 ; Abong'o, 2015). « Difficile, une fois qu'on a commencé à l'observer, de ne pas être fasciné par la conjonction *mais* » écrivaient déjà Anscombe & Ducrot en 1983. Cette fascination sera peut-être l'une des raisons qui pousseront ces auteurs à rédiger l'une des études pionnières sur le fonctionnement de *mais*, qui établit traditionnellement la première distinction de « deux *mais* en français » (Anscombe & Ducrot, 1977). Comme nous l'avons vu déjà dans les sections dédiées à la conception de la notion d'opposition elle-même, Anscombe & Ducrot montrent que *mais* est capable d'exprimer deux sens différents, qui dans notre terminologie correspondent aux notions de concession et de rectification. Ils alimentent leurs réflexions par l'existence, dans certaines langues comme l'espagnol et l'allemand, de deux morphèmes différents pour exprimer ce qu'ils nomment *mais* PA (concessif) et *mais* SN (rectificatif) : respectivement *pero* et *aber*, et *sino* et *sondern*. On pourrait même étayer davantage cette thèse en rappelant que le français aussi possédait jadis un morphème autre que *mais* pour exprimer la rectification : *ainz* (Rodríguez Somolinos, 2002).

Dans la section 2.1.2.2. consacrée à la description de la notion d'adversation, nous avons montré qu'il était possible d'étendre cette approche traductologique de la description de *mais* à d'autres langues, notamment les langues slaves, afin de soutenir la possibilité que *mais* exprime également l'adversation. Si la vision concessivo-rectificative de *mais* d'Anscombe & Ducrot est parfois présentée comme celle qui établit la perception traditionnelle de *mais* en français, il est possible de trouver des travaux qui lui sont contemporains défendant d'autres conceptions. Ainsi, en 1980 déjà, Blumenthal présentait une analyse des nuances de *mais* elle aussi bidimensionnelle, mais considérant plutôt une approche concessivo-adversative, laissant de côté la rectification.

Van de Voorde essaie de combiner ces deux perceptions originelles des nuances de *mais*, et se demande s'il ne convient pas de parler de « trois *mais* » (Van de Voorde, 1992). Elle est sans doute l'une des premières auteures à montrer que l'on peut considérer sans problèmes que *mais* puisse à la fois exprimer la concession, l'adversation, et la rectification. Dupont (2019) illustre ce principe à l'aide des exemples suivants, où *mais* est respectivement concessif (2.60.), adversatif (2.61.) et rectificatif (2.62.) et dresse le même constat pour *but* en anglais :

2.60. Le pain était dur, *mais* elle le mangea (Lamiroy & Van Belle 1995 : 408).

2.61. À Versailles, les sophistications et les rigidités de l'étiquette demeurent toutes-puissantes, *mais* à Paris et dans les grandes villes la noblesse et la bourgeoisie commencent à se mélanger (Van de Voorde 1992 : 64).

2.62. [Il] n'est pas monté *mais* il est resté à sa place (Csúry 2001 : 79).

Nous considérerons cette vision tripartite comme la classification de base du sémantisme de *mais*. Bon nombre d'auteurs en ont proposé d'autres, allongeant cette liste parfois jusqu'à l'extrême. Les *mais* concessifs sont indéniablement la catégorie sémantique à présenter le plus de variété dans la littérature. On l'observe par exemple chez Pelletier (1992) qui subdivise le *mais* PA en 8 valeurs (concession, restriction, insuffisance, renforcement, dénégation, adversation, inversion, réorientation), ou Uusialho (2000) qui décrit pas moins de 14 fonctions de *mais* concessif (insistance, transition, concession, retour sur l'énonciation, comparaison, en suspens, politesse, opposition, s'articulant sur les paroles de l'interlocuteur, modification, s'opposant à l'acte de parole, s'articulant sur le non-verbal, subjectivisation, sans contexte). D'autres auteurs, au contraire, suggèrent de réduire les types de *mais*, parfois jusqu'à proposer une définition de ce marqueur qui les réunirait tous, comme Vlemings (1992) ou Torterat (2003). Dans le chapitre 4, nous nous positionnerons sur ces questions afin d'adopter notre propre cadre d'analyse du sémantisme de *mais*, pour l'heure, nous nous concentrons sur la description des différentes approches de la littérature à ce sujet.

Si l'on se repenche sur les différentes notions concessives exposées dans la section 2.1.2.1., on s'aperçoit tout d'abord que *mais* est capable d'exprimer tant la concession directe (2.63.) que la concession indirecte (2.64.) :

2.63. Il fait beau, *mais* je ne sors pas. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 23)

2.64. Il fait beau, *mais* je suis fatigué. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 22)

L'énoncé 2.63. ne nécessite en effet qu'une seule déduction et peut se schématiser sous la forme d'un triangle concessif, tandis que 2.64. exige du lecteur qu'il tire des conclusions des deux arguments unis par *mais* et se représente sous la forme d'un carré argumentatif comme nous l'avions exposé dans la section 2.1.2.1.. Selon Moeschler & De Spengler, *mais* « est le seul à effectuer le parcours de relation indirecte » (Moeschler & De Spengler, 1982 : 24). On se rend compte de ce principe si l'on tente de remplacer *mais* par un autre connecteur concessif comme *même si* dans les exemples précédents :

2.65. *Même* s'il fait beau, je ne sors pas.

(?) 2.66. *Même* s'il fait beau, je suis fatigué.

Une autre particularité de *mais* est qu'il se trouve souvent au contact d'autres marqueurs de discours (Dargnat & Jayez, 2021). De tels *mais* sont alors associés à d'autres connecteurs et forment ce que Luscher (1993) nomme des séquences de connecteurs, soit des « suites de connecteurs contenus dans le même énoncé et intervenant entre les mêmes propositions » (Luscher, 1993 : 177). Nous reviendrons plus en détail sur cette notion dans le chapitre 4 (méthodologie). Il nous semble cependant pertinent d'aborder dès cette section une des séquences de *mais* semblant se démarquer des autres. Il s'agit des cas où *mais* s'associe à un connecteur additif, typiquement, *aussi* ou *également*. Adam (1990) et Pelletier (1992) les qualifient de *mais* de « renchérissement » :

2.67. La croisade apparaîtra comme une grande aventure *mais aussi* comme une purification de l'âme. (Pelletier, 1992 : 81)

2.68. Pour l'aventure, bien sûr, *mais* pour une leçon de cinéma *aussi*... (Adam, 1990 : 192, publicité tentant de convaincre d'aller voir le film Indiana Jones)

À leur époque, ces auteurs mentionnent tous les deux qu'il s'agit de *mais* relativement peu décrits. Ils s'apparentent à une forme de concession, comme l'explique Pelletier (1992 : 82) :

[...] dans l'énoncé *P mais aussi Q*, *P* est présenté comme un argument parmi d'autres qui permet d'atteindre une conclusion donnée et *Q* montre que plusieurs arguments peuvent conduire à cette conclusion. [...] *P* ne permet d'atteindre la conclusion que partiellement, et [...] il faut ajouter *Q* pour que la conclusion soit entièrement atteinte. Mais au lieu de mentionner qu'il manque quelque chose et que la conclusion n'est pas atteinte, *mais* ne fait qu'ajouter un énoncé *Q* qui amène un argument supplémentaire orienté vers une conclusion donnée.

La traductologie confirme que ces *mais* sont à rapprocher de la concession. En croate, ils s'expriment en effet par *ali* :

2.69. Ti arhivski izvori, zajedno s nematerijalnom baštinom, predstavljaju povijest pojedinih država članica, *ali i* kolektivnu baštinu Unije koja je nastala kroz povijest. (DGT-Translation Memory Parallel – Croatian, *ali i*)

Ces ressources d'archives, ainsi que le patrimoine immatériel, représentent l'histoire de chaque État membre, mais également le patrimoine collectif d'une Union qui s'est forgée au fil du temps.

Là où ils présentent un fonctionnement remarquablement différent des *mais* de concession classique, c'est qu'ils unissent des *P* et des *Q* qui tendent vers la même conclusion : dans 2.68., tant *P* et *Q* ont pour conclusion « il faut aller voir le film ». Ils demeurent résolument concessifs, par la présence d'un déséquilibre de force argumentative entre *P* et *Q* : *Q* tend certes vers la même conclusion que *P*, mais il a plus de poids que lui. On observe ici une hiérarchisation des forces argumentatives de *P* et *Q*.

Les structures de type *mais aussi* ne sont pas les seules à présenter cet affaiblissement du poids argumentatif des éléments unis. C'est également le cas de *mais* assumant une fonction de progression du récit ou du discours. Ils portent plusieurs noms : *mais* phatiques (Ducrot, 1980 ; Adam, 1989 ; Schlamberger Brezar, 2005 ; Schlamberger Brezar, 2017), *mais* de transition (Rodríguez Somolinos, 2002 ; Pešek, 2008), *mais* narratifs (Bacha, 2005), *mais* organisateurs textuels ou embrayeurs de point de vue (Rabatel, 1999), *mais* romanesques (Maingueneau, 1986) ou encore *mais* phatiques et/ou de démarcation de segments textuels (Adam, 1990). Ces dénominations variées possèdent néanmoins certains points communs. Elles confèrent à *mais* un rôle de changement de point de vue (Adam, 1990), structurant non plus les idées internes du discours mais la progression du discours lui-même « tout en réorientant le discours vers une autre thématique » (Pešek, 2008 : 14). La fonction oppositive de *mais* est affaiblie, « jusqu'à s'éclipser derrière une véritable fonction transitive » (Antoine, 1962 : 1145). Articulateurs de discours, ils sont souvent placés en tête de phrase, voire de paragraphe :

2.70. Le bourg était endormi. Les piliers des halles allongeaient de grandes ombres. La terre était toute grise, comme par une nuit d'été.

Mais, la maison du médecin se trouvant à cinquante pas de l'auberge, il fallut presque aussitôt se souhaiter le bonsoir, et la compagnie se dispersa. (Flaubert, *Madame Bovary* : 117, cité par Herschberg Pierrot, 2007)

Ici, *mais* « souligne une transition entre séquences hétérogènes » et « marque une progression d'un thème à un autre » (Rabatel, 1999 : 58-59). Il demeure un *mais* concessif, mais la concession ne s'exerce plus sur les éléments de l'énoncé mais sur l'énoncé lui-même : « L'opposition qu'établit *mais* ne porte pas sur le contenu des propositions qu'il relie, mais sur la façon dont le texte se déroule. » (Rodríguez Somolinos, 2002 : 6). Rodríguez Somolinos explique que les éléments liés par ces *mais* sont relativement plus indépendants l'un par rapport à l'autre que ceux d'une concession classique (2013), et va jusqu'à affirmer que certains de ces *mais* créent une opposition artificielle. On peut s'en rendre compte en supprimant le *mais* de 2.70. sans que le passage ne perde de sa logique. Pour Herschberg Pierrot, *mais* marque ici une interruption, soit entre deux passages descriptifs, soit entre une description et une prise de parole, ou encore entre deux répliques d'un dialogue, où il sert à chaque fois de transition :

2.71. - Oui, eh bien, ne corse pas, veux-tu, et laisse-nous écouter.

- *Mais* je ne vous empêche pas d'écouter, mes petites. (Feydeau, *Occupe-toi d'Amélie*, cité par Ducrot *et al.*, 1976 : 51).

Tous les types de *mais* que nous venons de développer possèdent un point commun, à savoir, la structure des éléments qu'ils unissent. Ils se présentent tous sous la forme « P *mais* Q », impossible, par exemple, d'observer des structures comme « *Mais* Q, P ». La seule variation envisageable serait à chercher du côté des *mais* adversatifs, qui par la neutralité argumentative des éléments qu'ils unissent, permettent théoriquement la permutation de P et de Q sans modification de sens (2.61. et 2.72.), encore que si P et Q ont le même poids, on pourrait se questionner sur la pertinence d'utiliser ces dénominations. Q est parfois omis, par effet de style (2.73.), tout comme certains P lorsque *mais* porte sur une situation non verbale (2.74.).

2.61. À Versailles, les sophistications et les rigidités de l'étiquette demeurent toutes-puissantes, *mais* à Paris et dans les grandes villes la noblesse et la bourgeoisie commencent à se mélanger (Van de Voorde 1992 : 64).

2.72. À Paris et dans les grandes villes la noblesse et la bourgeoisie commencent à se mélanger, *mais* à Versailles, les sophistications et les rigidités de l'étiquette demeurent toutes-puissantes (Van de Voorde 1992 : 64).

2.73. Le transgénique, oui *mais* ... (CRFC, *mais* ...)

2.74. [Deux personnes se battent]

Mais séparez-les ! (Bruxelles et al., 1976 : 50)

On trouve enfin des études qui s'intéressent à la nature des éléments unis par *mais*. Pour Grevisse & Goosse, *mais* « coordonne deux mots, deux syntagmes, deux propositions, deux phrases (ou sous-phrases) que le locuteur (ou le scripteur) met en opposition » (Grevisse & Goosse, 2011 : 1459). Birkelund (2009) mène une étude plus détaillée des natures des constituants de *mais* pour les *mais* correctifs, et note que ces *mais* peuvent unir, selon sa terminologie, des groupes nominaux, des infinitifs, des verbes finis, des adjectifs, des groupes prépositionnels, et des adverbes. À notre connaissance, il n'existe cependant pas de données relatives aux fréquences d'apparition de ces différentes catégories.

Par ailleurs, les constats de Birkelund et Grevisse & Goosse suggèrent que les natures des P et Q unis par un *mais* sont identiques, comme dans les exemples suivants, où P et Q sont tous deux, respectivement, des verbes à l'infinitif, et des adjectifs :

2.75. Traduire n'est pas trahir, *mais* négocier. (Birkelund, 2009 : 129)

2.76. L'enjeu n'est pas quantitatif *mais* qualitatif. (Birkelund, 2009 : 129)

Dans la tradition, une conjonction de coordination, comme *mais*, doit relier des éléments de même nature et de même fonction :

« L'ancienne grammaire assurait que les 'conjonctions de coordination' relient des termes 'de même nature et de même fonction'. [...] on aime mieux parler aujourd'hui de 'même rang' (mixture pudique de 'nature' et 'fonction'). » (Wilmet, 1999 : 574)

Progressivement, il semble qu'une isofonctionnalité (Gobbe, 1978) prime sur une nature identique entre P et Q. En d'autres termes, il est acceptable que P et Q soient de nature différente tant qu'ils conservent la même fonction (Jauneau, 2011 ; Kannas, 2011 ; Quillien, 2022), bien qu'un *mais* unissant des éléments de natures différentes soit peu courant (Milner, 1978). Si ce constat est le plus souvent formulé à l'égard de *et*, on trouve des réflexions similaires pour *mais*, suggérant elles aussi qu'il est plus typique que les P et les Q unis par *mais* soient de même nature (Frontier, 1997 ; Ekou, 2009 ; Wang, 2020), mais que cela n'est pas nécessaire en soi, pour autant que P et Q assument la même fonction (Riegel, Pellat & Rioul, 2008). « Que P et Q soient deux phrases complètes n'est [...] pas une condition indispensable » résumait Birkelund (2009 : 126) à propos des éléments constitutifs de *mais*. Ainsi, Vassevière (2018) juge-t-il correcte l'énoncé suivant :

2.77. Un homme de petite taille *mais* qui n'avait peur de rien (Vassevière, 2018 : 180)

Où P est, selon la terminologie de l'auteur, un groupe nominal prépositionnel (« *de petite taille* »), alors que Q est une relative (« *qui n'avait peur de rien* »). L'acceptabilité de la phrase repose sur la fonction similaire qu'occupent ces deux éléments de nature différente, qui ont tous deux la valeur d'un adjectif épithète.

2.3.1.2. *Même si*

Le connecteur *même si* est rarement abordé en tant que connecteur à part entière. La banque de données Lexicales de l'Université d'Anvers, qui recense de manière exhaustive les « études portant sur des unités lexicales et grammaticales du français » (Dendale, 2024) ne mentionne que deux travaux dédiés spécifiquement à *même si* (et l'un d'eux, celui de Piot (2004), porte un nom très révélateur : « *La conjonction même si n'existe pas !* »).

Même si est soit généralement étudié (ou simplement mentionné) conjointement avec d'autres marqueurs (comme Petit, 2010, qui en étudie la prosodie simultanément avec celle d'autres marqueurs comme *enfin*, *disons*, *en fait*, et *eh bien*, ou encore Pivin, 2022, dont le mémoire porte sur l'analyse de la cohérence qu'offre les marqueurs textuels, dont *même si*), soit il est présenté dans le cadre d'une étude se concentrant sur l'un de ses deux composants (comme Culioli, 2002 qui étudie *même*, ou Anscombre, 2004 et Aptekman, 2006, qui, eux, étudient *si*). Il nous semble dès lors que cette section, en plus de fournir une description de *même si*, doit également nous inviter à argumenter notre choix de considérer *même si* comme connecteur à part entière dans notre étude.

Bien que l'étude indépendante de *même* et de *si* soit pertinente dans le cadre de l'étude de *même si*, *même si* n'est pas l'addition des usages de *même* et de ceux de *si*, ce que nous montrent deux emplois (non-exhaustifs) de ces connecteurs inconnus à *même si*. *Même* peut s'employer dans un contexte de gradation, comme dans :

2.78. Elle lit *même* le sanscrit. (Anscombre, 1973 : 44)

(?) 2.79. *Même si* elle lit le sanscrit.

Remplacer *même* par *même si* en disant « *même si* elle lit le sanscrit » n'a plus du tout le même sens, l'idée de gradation de *même* (Mehdaoui, 2000) serait perdue au profit d'une valeur de concession, typique à *même si*.

Si, quant à lui, peut sans problème s'utiliser dans une structure adversative, comme dans cet exemple cité par Stage (1992) :

2.80. *Si* l'immigré adulte sait au moins d'où il vient, le jeune immigré se sent perdu, car il évolue dans une sorte d'état d'incertitude culturelle. (Stage, 1992 : 166)

2.81. L'immigré adulte sait au moins d'où il vient, *par contre* le jeune immigré se sent perdu, car il évolue dans une sorte d'état d'incertitude culturelle.

(?) 2.82. *Même si* l'immigré adulte sait au moins d'où il vient, le jeune immigré se sent perdu, car il évolue dans une sorte d'état d'incertitude culturelle.

On y identifie assez clairement les caractéristiques de l'adversation, avec une comparaison neutre entre « l'immigré adulte » et « le jeune immigré ». *Si* est d'ailleurs aisément remplaçable par un connecteur adversatif comme *par contre* (2.81.) ou *en revanche*. Mais à l'instar de (?) 2.3.1.b., remplacer *si* par *même si* (2.82.) modifie le sens de la phrase, les faits P et Q ne sont plus liés de manière neutre, et le fait que l'immigré adulte sache d'où il vient est à présent censé empêcher que le jeune immigré se sente perdu.

On note cependant que tant *même* (Goosse, 1997) que *si* (Stage, 1992) sont capables d'exprimer une concession :

2.83. *Même* doté de fonctions de mise en pages et d'outils graphiques, un traitement de texte comme Word atteint vite ses limites quand il s'agit de créer un carton d'invitation, une affiche, une plaquette ou un petit journal. (CRFC, *même doté de*)

2.84. *Si* intelligemment qu'il ait répondu, il n'a rien compris. (Rubattel, 1982 : 58)

On peut sans problème analyser 2.83. et 2.84. comme des contradictions d'attentes, où respectivement : le fait de posséder des fonctions de mise en pages et d'outils graphiques est censé empêcher Word d'atteindre vite ses limites, et le fait de répondre intelligemment est censé empêcher de ne rien comprendre.

Il semblerait que l'on puisse rapprocher *même si* davantage de *si* que de *même* sur le plan sémantique, car *si*, à l'instar de *même si*, est capable d'exprimer une hypothèse, ce que *même* n'est pas capable de faire :

2.85. *Si* le vendeur avait vendu de mauvaise foi le fonds d'autrui, il sera obligé de rembourser. (Adler, 2014 : 75)

2.86. *Même* s'il me l'avait juré, je ne le croirais pas. (Piot, 2004 : 1)

Les P de 2.85. et 2.86. sont hypothétiques, car irréels, fictifs (Corminboeuf, 2009) : ainsi, les actions de « vendre de mauvaise foi le fonds d'autrui » et « jurer » ne sont (peut-être) pas des faits pleinement réalisés.

L'hypothèse et la concession sont les deux principales valeurs de *même si* (Bossano, 1991 ; Favart & Chanquenoy, 2007 ; Petit, 2010), des notions pouvant être exprimées par *si*, mais pas (toutes) par *même*. Aptekman (2008 : 1) résume la situation en affirmant que « *même* ne fait que renforcer un usage déjà existant de *si* ». L'on s'aperçoit que considérer *même si* comme une sorte de sous-catégorie de *si* n'est pas une conception récente. Spillebout (1985 : 334), dans ses travaux sur la grammaire du français du XVIIe siècle, considérait déjà, comme le résume Dhiabi (2019), que la forme *même si* ne faisait que « traduire des “valeurs annexes” du *si* conditionnel. »

Il existe plusieurs conceptions sur les liens qu'entretient le connecteur *même si* avec le connecteur *si*, et la conséquence de ces liens sur le sémantisme de *même si*. Ainsi, Beeston (2006 : 183) estime que les structures en *même si* sont des « systèmes mixtes conditionnels et concessifs », et qu'en réalité, dans une structure « Q *même si* P », l'on a affaire à « un système conditionnel dont l'apodose est ellipsée ("q et si p, [cela n'aura pas d'effet sur q]) ».

Piot (2002), comme nous l'avons précédemment mentionné, va jusqu'à dire que la conjonction *même si* n'existe pas, et que l'aspect concessif de *même si* est contenu non pas dans *si*, mais dans *même*. Pour cet auteur, *même si* n'est qu'une « simple variante de la conjonction *si* hypothético-conditionnelle » (Dhiabi, 2019 : 162). Piot se concentre sur les propriétés syntaxiques de *même si* pour expliquer sa position, et conclut que ces dernières se rapprochent davantage de celles des structures conditionnelles (dont *si*) que des connecteurs concessifs comme *bien que*, à qui *même si* est souvent comparé. *Même si* est ici considéré comme une simple variante du *si* hypothétique, qui peut se paraphraser à des séquences comme *même dans l'hypothèse où*, *même dans le cas où*. Piot résume sa position sur la question en affirmant que parmi les usages de base de *si*, *même* « sélectionne l'expression de "l'hypothèse" ». Il semble donc que pour Piot, *même si* est donc un morphème exprimant une hypothèse, et non une concession. Peut-être cette conclusion est-elle liée au fait que Piot ne semble pas envisager que *si* puisse être concessif. Il est dès lors normal que *même si* ne puisse pas l'être non plus dans ce raisonnement.

Aptekman tempère cette position en affirmant qu'ajouter *même* à *si* permet de forcer l'interprétation concessive d'un énoncé là où le *si* tout seul aurait été flou et aurait éventuellement permis une interprétation initialement plutôt adversative, comme dans :

2.87. *Si* Julie est insupportable, Charles est charmant. (Aptekman, 2008 : 12)

Cet énoncé serait *a priori* considéré plutôt comme adversatif, avec d'un côté l'insupportable Julie, et de l'autre Charles, s'opposant lexicalement via le duo antonymique « insupportable » et « charmant ». Il aurait cependant été également possible de considérer cette phrase comme une concession, en considérant que dans le contexte de la phrase, le fait que Julie soit insupportable était censé empêcher que Charles soit charmant (Charles étant peut-être le frère de Julie, par exemple). Aptekman montre qu'en utilisant *même si*, on écarte l'interprétation adversative de la phrase et en force l'interprétation concessive.

Si Aptekman se distingue en de nombreux points de Piot sur la question du sémantisme de *même si*, les deux auteurs se rejoignent sur le fait que la pertinence de l'existence de *même si* réside dans la capacité à *même* à forcer l'interprétation de l'un des nombreux sens que peut prendre *si* : « la présence de *même* pourrait aider à sélectionner préférentiellement l'interprétation correspondant à l'une des sous-classes à l'intérieur de cette même classe [de *si*]. » (Piot, 2008 : 488).

L'on perçoit dès lors rapidement que la possibilité d'accorder à *même si* une valeur concessive dépend de la possibilité d'accorder à *si* cette même capacité. Il est possible d'adopter diverses positions sur cette question, comme nous le verrons dans la section 2.3.1.5. dédiée à la littérature sur *si*. Nous proposons de la développer en profondeur dans la littérature consacrée à *si* pour nous concentrer sur le caractère concessif de *même si*, en analysant l'exemple suivant :

2.88. Je n'aime pas Martha, *même si* c'est ma marraine. (Brisac, *Week-end de chasse à la mer*, cité par Provôt, 2011 : 263)

Provôt explique que ce *même si* est concessif, le fait que Martha soit la marraine du locuteur étant censé impliquer que ce dernier l'apprécie. En modifiant les temps de conjugaison de l'énoncé, Provôt montre que cette concession peut se teinter d'hypothèse :

2.89. Je n'aurais pas aimé Martha, *même si* elle avait été ma marraine. (Provôt, 2011 : 263)

Il semblerait donc que l'on puisse distinguer, sémantiquement, deux catégories de *même si* : les *même si* concessifs purs, et les *même si* concessifs hypothético-conditionnels.

Même si possède une variété de structure plus grande que *mais*. Ainsi, dans l'énoncé 2.86., *même si* est en tête de phrase et forme une structure de type « *Même si* P, Q », tandis que dans 2.88., *même si* se trouve en position médiane donnant lieu à une structure « P, *même si* Q » :

2.86. *Même* s'il me l'avait juré, je ne le croirais pas. (Piot, 2004 : 1)

2.88. Je n'aime pas Martha, *même si* c'est ma marraine. (Brisac, *Week-end de chasse à la mer*, cité par Provôt, 2011 : 263)

Aptekman (2008) ne note pas d'autres positions possibles pour *même si*. Les deux structures ont la même charge argumentative, comme l'expliquent Adam & Bonhomme (2012 : 280) : « L'ordre [*Même si* p, q] peut être inversé en [q, *même si* p] sans modification de la logique du sens ». On ne sait cependant rien de la fréquence de ces structures, ni si elles ont un lien avec le sémantisme de *même si*. De manière générale, la littérature ne fait que peu de différences entre elles. Beeston (2006 : 183) mentionne simplement, lorsqu'il examine la structure « Q, même si P », que « l'ordre inverse est possible ».

2.3.1.3. *Alors que*

Alors que est un connecteur multifonctionnel, pouvant exprimer des notions temporelles (2.90.), adversatives (2.91.), et concessives (2.92.) (Bat-Zeev Shyldkrot, 1987 ; Lafontaine, 2014 ; Ben Hamad, 2015) :

2.90. Sur le chemin du retour, *alors qu'*il s'apprête à rentrer chez lui quarante-quatre rue Mazenot, il succombe à la tentation de boire un dernier verre. (Lafontaine, 2017 : 102)

2.91. Cette histoire, lorsque c'est moi qui la raconte, personne n'y croit ! *Alors que*, lorsque c'est mon chien, les gens sont tout ouïe... (Lafontaine, 2017 : 102)

2.92. Le mathématicien Kurt Gödel a consacré ses travaux à la rationalité, *alors que* sa vie privée en était parfois dépourvue. (Lafontaine, 2017 : 102)

Dans 2.90., *alors que* « marque la simultanéité de deux procès » (TLFI) : deux actions, « s'apprêter à rentrer » et « succomber à la tentation » se déroulent au même moment. Ces deux éléments sont mis en relation de manière relativement neutre, ce qui rappelle le fonctionnement de la relation adversative, si ce n'est qu'ici, P et Q ne partagent pas de lien de comparaison entre eux comme dans 2.91., où l'on met en relation « moi », que l'on compare à « mon chien ». Enfin, 2.92. s'interprète comme une concession directe, le fait que la vie privée de Gödel soit dépourvue de rationalité étant censé empêcher que ce dernier y consacre ses travaux.

Lafontaine (2017) distingue un quatrième emploi (2.93.) qu'elle nomme « correctif » :

2.93. Les autorités mexicaines ont décrété qu'il n'y avait plus de survivants *alors que* notre équipe avec les maîtres-chiens en avaient repéré deux (Lafontaine, 2017 : 102)

On pourrait avoir tendance à rapprocher cet emploi de la notion de rectification, vu son nom de « correctif ». Cependant, les principales caractéristiques de la rectification ne sont pas présentes, à savoir la présence d'une négation dans P. Il nous semble en revanche que 2.93. puisse sans trop de difficultés être analysé comme une concession (le fait que notre équipe avait repéré deux survivants étant censé empêcher que les autorités mexicaines décrètent qu'il n'y en ait plus). Par ailleurs cette valeur de *alors que* ne se retrouve chez aucun autre auteur (sauf erreur de notre part). Nous la regrouperons dès lors dans la catégorie des *alors que* concessifs.

Tout comme *même si*, *alors que* peut se retrouver dans deux structures : soit en tête de phrase, soit en position médiane (Lafontaine, 2017). Ainsi, si 2.91. était une adversation de type « Q, *alors que* P », 2.94. se présente sous la forme « *Alors que* P, Q » :

2.94. *Alors que* la circulation sanguine des animaux fonctionne sous pression, le système vasculaire des plantes répond aux codes de la dépression. (Lafontaine, 2017 : 110)

Lafontaine (2017) parle de constructions postposées à la base pour les structures « Q *alors que* P », et de constructions antéposées à la base pour « *Alors que* P, Q ». Cette auteure donne des indications de fréquence de ces constructions : à l'écrit comme à l'oral, les *alors que* sont très majoritairement postposés à la base. Ils représentent respectivement 74,6% des *alors que* écrits, et 100% des *alors que* oraux.

2.3.1.4. *Cependant*

La valeur principale véhiculée par *cependant* est la concession (Vasquez Molina, 1994), il s'agit dans ce cas d' « un élément linguistique qui introduit un membre anti-orienté du point de vue argumentatif » (Delgar-Farrés, 2016 : 238). Pour certains auteurs, la concession est même la seule notion de *cependant* (Marchello-Nizia, 2007 ; 2009). Delgar-Farrés mentionne une dizaine d'études montrant le caractère concessif de *cependant* (2016 : 238), comme dans l'énoncé suivant :

2.95. Trop malheureux et trop frustré pour s'intéresser réellement à la psychologie d'autrui, Bruno se rendait *cependant* compte que son demi-frère était dans une situation pire que la sienne.

Où le fait que Bruno soit malheureux et frustré était censé empêcher qu'il ne puisse se rendre compte de la situation de son demi-frère.

Le sémantisme de *cependant* est indissociable de son origine temporelle. Il se décortique en *ce* et *pendant*, littéralement donc *pendant cela*, et a d'abord fonctionné comme un marqueur purement temporel, indiquant la simultanéité de deux événements. Sa forme ancienne *cependant que* illustre d'ailleurs pleinement cette origine :

2.96. Nous étions maintenant grands copains, le mousse et moi, et tous les matins je quittais la barre pour venir bavarder avec lui *cependant qu'il* préparait ses cafés turcs (*Cendrars*, Bourlinguer, cité par Bacha, 2002 : 12).

Cette valeur temporelle de simultanéité s'est atténuée et n'est quasiment plus véhiculée par *cependant* aujourd'hui. *Cependant* « constitue donc un exemple de la dérivation diachronique d'une expression de la concession à partir de l'expression de la concomitance temporelle » (Letoublon, 1986 : 89).

Ce passage d'une valeur de simultanéité à une valeur concessive n'est pas exclusif à *cependant* : d'autres connecteurs logiques, tels que *alors que*, *tandis que*, ou *pendant que*, trouvent eux aussi leur origine dans un marquage temporel. Toutefois, une différence fondamentale subsiste : ces derniers ont conservé une valeur temporelle résiduelle, en plus de leur usage concessif ou adversatif. Ainsi, *alors que* peut toujours être interprété temporellement (2.90.) ou concessivement (2.91.), tandis que *cependant* a vu son interprétation temporelle disparaître presque totalement. Cette spécificité distingue *cependant* au sein des connecteurs d'opposition ayant connu une évolution sémantique similaire.

Cependant peut également exprimer l'adversation (2.97.), ce que *cependant que* pouvait faire lui aussi (2.98.) :

2.97. Pierre est resté ; *cependant* Jean est parti. (Gettrup & Nølke, 1984 : 19)

2.98. L'italien est parfaitement phonétique, *cependant que* le français, qui est riche, possède deux manières d'écrire f, quatre manières d'écrire k, deux d'écrire z, ... (Valéry, *Variété*, cité par Bacha, 2002 : 13).

Dans les deux exemples ci-dessus, on compare respectivement Pierre et Jean, et l'italien et le français. On perçoit bien la valeur adversative de *cependant* lorsque l'on tente, avec succès, de permuter ces termes entre eux sans que l'énoncé ne perde de sa logique. Mossberg (2006 : 143) dit de ce type de relation qu'il est « quasiment symétrique, car il serait possible d'inverser l'ordre des termes A et B, et aucun des termes ne précède l'autre dans un sens temporel ou causal. » Elle souligne le caractère tenu de la frontière entre les *cependant* concessifs et les *cependant* adversatifs : « On peut dire que *cependant* se situe à mi-chemin entre [...] structure syntagmatique et structure paradigmatique », laissant présager quelques difficultés lors de l'étape de sa désambiguïsation sémantique. Cette propriété, selon Mossberg, le rendrait propice à être traduit en suédois par *men*, connecteur d'opposition équivalent à *maar*. Peut-être faut-il y voir là une hypothèse pour notre étude traductologique.

Rabatel, que nous avons déjà cité pour ses travaux sur les usages de *mais* permettant au récit de progresser, a également travaillé sur un usage particulier similaire de *cependant*. Pour cet auteur, *cependant* peut lui aussi servir d'embrasseur de point de vue, quoique « moins net » que *mais* (Rabatel, 2004 : 73). Sa charge oppositive, bien que réduite, permet de dynamiser le récit. Dans ce cas, le sémantisme de *cependant* le rapproche de connecteurs temporels comme *alors* ou *maintenant*. Cela permet à Rabatel (2001) de développer le concept de « continuum argumentativo-temporel », postulant que de tels emplois de *cependant* et *mais* démontrent qu'il n'y a pas de coupure nette entre connecteurs argumentatifs et temporels. L'une des grandes différences de cet usage par rapport à la concession classique est la tolérance à la suppression. Rabatel montre que les *cependant* agissant sur la progression du récit la supportent relativement bien, en cause sans doute leur « valeur argumentative affaiblie » (Rabatel, 2001 : 163), là où des cas de concession classiques ne permettent pas la suppression sans changement de sens de l'énoncé (comme nous avons eu l'occasion de l'observer dans l'exemple 2.17.). Rabatel illustre ses réflexions grâce à l'exemple suivant :

2.99. Zénon administra un réconfortant et examina la jambe ; les os en deux endroits sortaient de la jambe qui elle-même pendait en lambeaux. Rien dans cet accident ne ressemblait à l'effet de ruades ; les marques de sabots n'étaient nulle part visibles. (Yourcenar, *L'œuvre au Noir*, cité par Rabatel, 2001 : 155)

2.100. Zénon administra un réconfortant et examina la jambe ; les os en deux endroits sortaient de la jambe qui elle-même pendait en lambeaux. [*Mais / Cependant...*] [Zénon se dit que] Rien dans cet accident ne ressemblait à l'effet de ruades ; les marques de sabots n'étaient nulle part visibles. (Yourcenar, *L'œuvre au Noir*, modifié par Rabatel, 2001 : 155)⁶

⁶ Ce passage comporte en réalité davantage de modifications introduites par Rabatel, nous avons choisi, dans un souci de clarté, de ne conserver que celles servant à illustrer nos propos sur *cependant* et *mais*.

Dans 2.100., Rabatel introduit artificiellement des connecteurs qui n'étaient pas présents dans la version originale de cet extrait de *L'œuvre au Noir*. On remarque que 2.99. est tout à fait acceptable bien que dépourvu de *mais* ou *cependant* entre les deux phrases graphiques la composant. En 2.100., les ajouts de Rabatel ne font que rendre explicites des liens déjà présents en 2.99. (changement de point de vue, « décrochage énonciatif »). Appliqué à la traductologie, ce constat pourrait nous mener à penser que *cependant* (et *mais*), lorsqu'il opère sur la structure du discours, pourrait être traduit par une relation non marquée.

En plus de précéder Q (2.97.) ou de lui être intégré (2.95.), *cependant* peut, plus rarement, se trouver après Q :

2.101. « Tu es mon premier amour, et le dernier », lui déclare Boris. Une perspective l'angoisse *cependant*. Son cousin Jo, qui l'emploie dans la firme familiale à Bruxelles, lui demande d'émigrer au Canada pour y travailler dans la filiale d'outre-Atlantique. Boris ne veut pas être éloigné de sa bien-aimée, pourra-t-elle émigrer avec lui ? Sera-t-elle guérie avant son départ ? (Flem, Lydia, *Lettres d'amour en héritage*, 2006, p. 92, cité par Seppälä, 2016 : 26)

Dans 2.101., c'est bien le segment « une perspective l'angoisse » qui est Q, nous en voulons pour preuve la possibilité de placer *cependant* à sa tête (« *Cependant*, une perspective l'angoisse. »). La structure de *cependant* est donc : P, Q *cependant*.

2.3.1.5. *Si*

Dernier connecteur français pris en compte dans cette étude, *si* n'en demeure pas moins digne d'un grand intérêt, tant son sémantisme est riche. D'emblée, ce ne sont pas les emplois oppositifs qui semblent être les plus typiques de *si*, mais plutôt ses utilisations comme marqueur hypothétique ou conditionnel (Monte, 2009). Pour certains auteurs, il s'agit d'ailleurs là des seules nuances de *si* (Vairel, 1982 ; Cornulier, 1985 ; Adam, 1992). D'autres s'emploient à montrer que, certes, la dimension hypothético-conditionnelle de *si* est son sémantisme premier, mais qu'elle n'exclut pas l'association à d'autres nuances, dont certaines sont oppositives. Florea (2003) montre par exemple les liens étroits qu'il peut y avoir entre la concession et l'hypothèse, et donc que *si* (comme *même si*) peut être à la fois hypothétique et concessif. Des propositions d'unification des nuances de *si* existent (Corminboeuf, 2009 ; Provôt, 2011), mais ne nient pas l'existence d'usages oppositifs de *si*, reconnaissant dès lors en *si* un cas de multifonctionnalité simultanée. À l'inverse, certains auteurs dressent des listes relativement longues de nuances de *si* (de Vogüé, 1986, en compte 7 ; Banyś, 2001, en distingue 15). Nous ne chercherons pas ici à nous positionner quant à la présence ou non d'un dénominateur sémantique commun à l'ensemble des emplois de *si*, ni à savoir combien il existe de nuances de *si*, notre objectif sera plutôt de nous intéresser aux cas où il exprime (au moins) une nuance oppositive.

Partons de l'organisation des nuances sémantiques de *si* de Provôt (2011), qui rassemble plusieurs classifications de *si* (de Vogüé, 1986 ; Stage, 1991 ; Banyś, 2001 ; Aptekman, 2006 ; Corminboeuf, 2009), pour mieux situer les emplois oppositifs de ce connecteur :

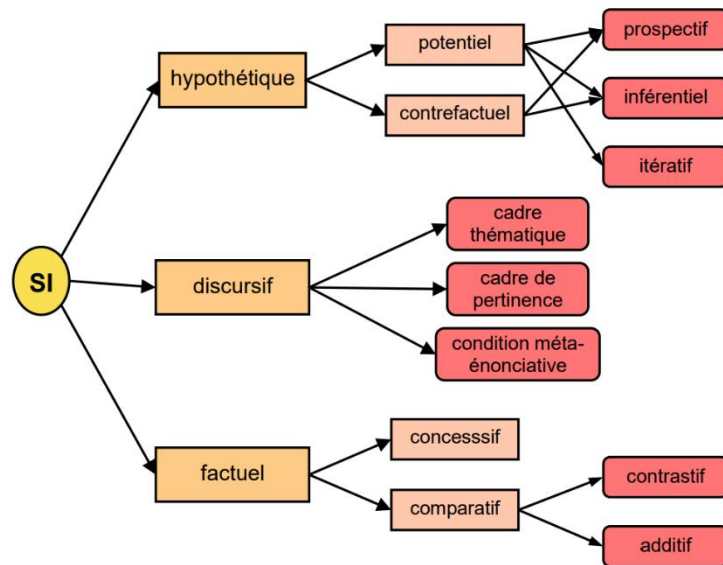


Figure 8 : Carte sémantique de *si* (Provôt, 2011 : 5)

La « case » qui entre avec le moins de doute dans notre définition de l'opposition est celle des *si* factuels concessifs. Les *si* concessifs sont reconnus par plusieurs auteurs (Anscombe, 2004 ; Gachet, 2014 ; Hadermann, 2015 ; Svensson, 2012 ; 2013 ; 2016) :

2.102. [...] il faut tenir son imagination comme sa petite fiancée : s'il est bon de la voir vagabonder, il est sot de la laisser perdre le sens des convenances. (Koltès, *Dans la solitude des champs de coton*, cité par Corminboeuf, 2009 : 336).

Corminboeuf analyse comme suit l'énoncé 2.102., en montrant bien qu'il s'agit d'une occurrence (au moins) concessive de *si* :

Dans (2d), le fait *p* <il est bon de...> est versé dans un univers fictif. Assorti d'une clé de validation, les conclusions argumentatives auxquelles conduit l'argument *p* sont affaiblies, ce qui est typique d'une stratégie concessive mettant en jeu deux arguments anti-orientés *p* et *q*. (Corminboeuf, 2009 : 338)

Au même niveau figurent les *si* factuels comparatifs. L'adjectif « comparatif » nous met sur la voie de l'adversation, dont avons défini l'essence comme la comparaison neutre de deux faits présentés comme opposés. Provôt (2011) subdivise cette catégorie en deux : les *si* contrastifs, et les *si* additifs. Cette paire de nuances nous rappelle une autre propriété de l'adversation, soit le fait qu'elle est l'opposé des relations sérielles positives, dont font partie les connecteurs additifs comme nous l'avons observé dans le tableau 2 de la section 2.1.2.2. (Nøjgaard, 1992). Les *si* contrastifs sont dès lors, selon notre terminologie, des *si* adversatifs :

2.103. *Si j'ai réussi ma carrière, j'ai complètement raté ma vie de femme.* (Stage 1991 : 186)

Dans 2.103., on oppose « ma carrière » et « ma vie de femme », reliés par un contraste lexical « réussi » *versus* « complètement raté » (Svensson, 2012).

D'emblée, on serait donc tenté d'écarter les *si* additifs de notre classement. Cependant, nous avons observé dans la section 2.3.1.1. des cas particuliers de combinaisons de *mais* concessifs avec un connecteur additif comme *aussi*, que nous avons choisi de ne pas écarter de nos analyses. S'il existe des *si* concessifs et des *si* additifs, on peut être tenté de penser qu'il pourrait également exister des *si* sémantiquement à mi-chemin de ces deux catégories. Comparons pour cela deux exemples de *si* additifs cités par Provôt :

2.104. *Si les chercheurs ne sont pas au bout de leurs peines pour identifier différents virus, ils piétinent également dans leur quête du vaccin.* (Stage, 1991 : 193)

2.105. *Si la fête est le temps de la joie, elle est aussi le temps de l'angoisse.* (G. Berger (éd.), *Philosophie, religion*, 1957)

Provôt (2011) ne fait pas de distinctions sémantiques entre ces deux occurrences qualifiées de *si* additifs. Or il nous semble qu'une manipulation permette de les différencier : remplacer *si* par *même si*. Cela force une interprétation concessive des énoncés, et la capacité de ces derniers à supporter ce changement peut indiquer la présence d'une nuance concessive, en plus de l'addition :

(?) 2.106. *Même si les chercheurs ne sont pas au bout de leurs peines pour identifier différents virus, ils piétinent également dans leur quête du vaccin.*

2.107. *Même si la fête est le temps de la joie, elle est aussi le temps de l'angoisse.*

On constate que 2.106. supporte assez mal le *même si*, car il supposerait que le fait que les chercheurs ne soient pas au bout de leurs peines était censé empêcher qu'il piétine (également) dans leur quête du vaccin, et en perçoit difficilement comment ces deux faits auraient dû être liés par une relation de conséquence. C'est même plutôt l'inverse : que les chercheurs aient des difficultés à identifier différents virus pourrait logiquement impliquer qu'ils éprouvent aussi des difficultés à élaborer un vaccin. 2.107. présente selon notre point de vue une situation différente. Son interprétation concessive semble mieux tenir la route que celle de 2.106. : le fait que la fête soit le temps de la joie aurait normalement pu/dû empêcher le locuteur d'affirmer qu'elle soit aussi le temps de l'angoisse. Il nous semble dès lors que 2.107., en plus d'être un énoncé à valeur additive, soit également teinté de concession. Le *si* dont il découle, celui de 2.105., peut donc être analysé comme un *si* concessivo-additif. Remarquons qu'un remplacement de *si* par *mais aussi/également* livre des constats similaires :

(?) 2.108. Les chercheurs ne sont pas au bout de leurs peines pour identifier différents virus, *mais* ils piétinent *également* dans leur quête du vaccin.

2.109. La fête est le temps de la joie, *mais* elle est *aussi* le temps de l'angoisse.

Notons enfin que les *si* oppositifs introduisent toujours P et qu'ils ne permettent pas de permutation entre P et Q sans changement de sens. Pour s'en apercevoir, échangeons les P et Q de quelques exemples précités :

2.102. *S'il* est bon de la voir vagabonder, il est sot de la laisser perdre le sens des convenances. (Koltès, *Dans la solitude des champs de coton*, cité par Corminboeuf, 2009 : 336).

(?) 2.110. Il est sot de la laisser perdre le sens des convenances, *s'il* est bon de la voir vagabonder.

2.103. *Si* j'ai réussi ma carrière, j'ai complètement raté ma vie de femme. (Stage 1991 : 186)

(?) 2.111. J'ai complètement raté ma vie de femme, *si* j'ai réussi ma carrière.

2.105. *Si* la fête est le temps de la joie, elle est *aussi* le temps de l'angoisse. (G. Berger (éd.), *Philosophie, religion*, 1957)

(?) 2.112. Elle est *aussi* le temps de l'angoisse, *si* la fête est le temps de la joie.

Il nous semble que ces modifications entraînent, au mieux, un glissement de sens vers une interprétation davantage hypothétique de *si* (2.110., 2.111.), au pire, une absence de logique de l'énoncé (2.112.).

2.3.2. Connecteurs néerlandais

2.3.2.1. *Maar*

« *Maar* est de loin le connecteur oppositif le plus fréquent en néerlandais, mais aussi de loin le plus complexe », écrit Perrez (2006 : 131) dans la section de sa thèse dédiée à ce connecteur. D'emblée, on comprend qu'il assume dès lors en néerlandais un rôle similaire à *mais* en français, celui de connecteur d'opposition prototypique, au sémantisme remarquable. La littérature scientifique néerlandaise lui confère cependant traditionnellement davantage de sens que *mais*. L'ANS distingue trois nuances de sens à *maar*, et explique qu'elles sont toutes reliées par une *grondbetekenis* [signification de base] : le fait de combiner deux éléments linguistiques *in tegenstellend verband* [par un lien oppositif]. Les trois nuances de *maar* décrites par l'ANS correspondent à notre définition tripartite de la notion d'opposition, et il s'agit des trois catégories sémantiques traditionnellement attribuées à *maar* (Janssen, 1995) :

- *Verdelende tegenstelling* [opposition partageante, qui divise] ;
- *Distantiërende tegenstelling* [opposition distanciante] ;
- *Vervangende tegenstelling* [opposition remplaçante].

Du côté du Grote Van Dale, le sémantisme de *maar* n'est pas représenté de manière identique selon l'édition de l'ouvrage que l'on consulte. Foolen (1993 : 213) fournit une description relativement exhaustive des évolutions du traitement de *maar* dans cet ouvrage, et montre par exemple le passage de 2 à 5 nuances de sens pour *maar* de la 11^e à la 12^e édition du Grote Van Dale. Globalement, les trois notions d'opposition figurent toujours dans la description de *maar*, mais elles ne sont pas toujours organisées de la même manière (par exemple, dans la 11^e édition, le *zuiver tegenstellend zinsverband* [lien d'opposition pure, que l'on peut rapprocher à la *verdelende tegenstelling* de l'ANS] est groupé avec la *vervangende tegenstelling* [opposition remplaçante], mais dans la 12^e édition, ces deux notions sont séparées).

Quoi qu'il en soit, force est donc de constater que *maar*, comme *mais*, est capable d'exprimer les trois notions oppositives fondamentales adoptées dans ce travail :

2.113. Niet Hans heeft dit geschreven, *maar* Marijke. (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738)

Ce n'est pas Hans qui a écrit cela, mais Marijke.

2.114. De jeugd leeft in de toekomst, *maar* de grijsheid in het verleden. (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738)

La jeunesse vit dans l'avenir, mais la grisaille⁷ dans le passé.

2.115. Zij hebben ogen, *maar* zij zien niet. (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738)

Ils ont des yeux, mais ne voient pas.

La 12^e édition décrit, en tant que nuance à part entière, des emplois de *maar* que l'on pourrait rapprocher des *mais* embrayeurs de point de vue de Rabatel. *Maar* sert alors « pour exprimer un contraste entre la phrase introduite par *mais* et le fil de la pensée, le contexte ou la situation, pour conclure une argumentation ou introduire un nouveau sujet » (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738), comme dans 2.116.. C'est ici aussi que l'on retrouve les *maar* qui introduisent une question (2.117.).

2.116. Maar dat moet volstaan, de tijd is om; *maar* nu eerst iets anders. (Geerts & Heestermans, 1992 : 1738)

Mais cela devrait suffire, le temps est écoulé ; mais maintenant, il y a autre chose d'abord.

⁷ En néerlandais, le mot « *grijsheid* » signifie à la fois un âge avancé, et le fait d'être de couleur grise, notamment pour les cheveux (Geerts & Heestermans, 1992 : 1046). Nous n'avons pas cherché ici à proposer une traduction qui rendrait en français ce jeu de mot, car les traductions de nos exemples, comme expliqué en introduction, se veulent les plus littérales possible.

2.117. *Maar* hoeveel macht heeft een paus eigenlijk? (Van Oostendorp, 2025)

Mais quel est le pouvoir réel d'un pape ?

L'occurrence de 2.117. provient d'un article de journal paru pendant le conclave de 2025, alors que le successeur au pape François n'a pas encore été élu. Van Oostendorp en fournit une très intéressante description, en comparant notamment 2.117. avec une version identique de cet énoncé mais dépourvue de *maar* :

Wat is het verschil tussen de onderstaande twee passages?

- Franciscus was een uitgesproken politieke paus. Zijn begrafenis wordt bijgewoond door talloze wereldleiders. Hoeveel macht heeft een paus eigenlijk?
- Franciscus was een uitgesproken politieke paus. Zijn begrafenis wordt bijgewoond door talloze wereldleiders. Maar hoeveel macht heeft een paus eigenlijk?

Ik heb het idee dat er in de tweede passage toch wel degelijk een tegenstelling wordt gecreëerd. De eerste twee zinnen zijn achtergrondinformatie: de lezer weet dat vermoedelijk al van die politieke paus en die wereldleiders. *Maar* leidt een vraag in waarop we het antwoord nog niet weten. In de eerste passage komt de vraag eigenlijk meer als iets wat logisch volgt uit het voorafgaande, en dat voorafgaande wordt daardoor zelf ook geacht verrassender te zijn: hé, wat doen al die wereldleiders hier eigenlijk? Zou de paus dan toch macht hebben? [...] *maar* creëert een tegenstelling tussen wat we al weten en wat het eigenlijke onderwerp van het artikel zal blijken te zijn.

Quelle est la différence entre les deux passages ci-dessous ?

- *François était un pape ouvertement politique. D'innombrables dirigeants du monde entier assistent à ses funérailles. Quel est le pouvoir réel d'un pape ?*
- *François était un pape ouvertement politique. Ses funérailles sont suivies par d'innombrables dirigeants du monde entier. Mais quel est le pouvoir réel d'un pape ?*

Il me semble que le deuxième passage crée une tegenstelling [opposition]. *Les deux premières phrases sont des informations générales : le lecteur connaît probablement déjà ce pape politique et ces dirigeants mondiaux. Maar introduit une question à laquelle nous ne connaissons pas encore la réponse. Dans le premier passage, la question se présente plutôt comme une conséquence logique de ce qui précède, dans le second, ce qui précède est donc censé être plus surprenant : tiens, que font tous ces dirigeants mondiaux ici ? Le pape pourrait-il avoir du pouvoir après tout ? [...] maar crée une opposition entre ce que nous savons déjà et ce que sera le sujet de l'article.*

Dans la réflexion de Van Oostendorp, on retrouve bien les mêmes éléments qui avaient poussé Bruxelles *et al.* à décrire les *mais* homologues comme liant des éléments linguistiques à des éléments

non verbaux : le fait de créer artificiellement une opposition, dont l'un des termes est un élément non verbal, et l'introduction d'un nouveau sujet.

Lamiroy & Van Belle (1995) notent que l'ANS distingue déjà en 1984 des usages additifs de *maar*, où les notions d'opposition sont pratiquement absentes. *Maar* se combine alors avec *ook* (comme *mais* avec *aussi*), mais pas uniquement :

2.118. Dit boek is interessant, *maar* het is ook mooi uitgegeven. (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 407)

Ce livre est intéressant, mais il est également bien édité.

2.119. Zij is een knap meisje, *maar* ze is bovendien intelligent. (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 407)

C'est une belle fille, mais elle est en outre intelligente.

Lamiroy & Van Belle expliquent que de tels *maar* ont pour condition d'existence la présence d'un connecteur d'addition. Ils notent que leur suppression entraîne une modification importante du sens de la phrase, sinon la disparition de sa logique :

(?) 2.120. Zij is een knap meisje, *maar* ze is intelligent. (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 407)

(?) *C'est une belle fille, mais elle est intelligente.*

Si en 2.119., on comprend que la fille dont on parle est à la fois belle et intelligente, 2.120. « ne peut s'interpréter que dans un sens oppositif [...] : les belles filles ne sont pas censées être intelligentes » [NT] (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 408). En revanche, 2.118. et 2.119. supportent sans problème la suppression de *maar* sans que cela n'en altère le sens :

2.121. Dit boek is interessant, het is ook mooi uitgegeven.

Ce livre est intéressant, il est également bien édité.

2.122. Zij is een knap meisje, ze is bovendien intelligent.

C'est une belle fille, elle est en outre intelligente.

Et Lamiroy & Van Belle de conclure que « cela suggère clairement que le sens additif de la construction est exprimé par l'adverbe additif et pas par *maar* » [NT] (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 408). On ne pourrait cependant pas aller jusqu'à dire que *maar* est inutile, ou totalement dénué de sens oppositif. Entre 2.118. où il est présent, et 2.121. où il ne figure pas, les deux arguments n'ont pas la même relation : « le livre est intéressant » et « le livre est bien édité » sont présentés comme deux arguments de même poids en 2.121., tandis que dans 2.118., « bien édité » est un argument plus fort que

« intéressant » pour mener à une certaine conclusion (par exemple, « il faut lire le livre »). On retrouve ici le concept de hiérarchisation des forces argumentatives de P et Q dont parlait Adam (1990) pour *mais* additif.

Enfin, s'ils n'entrent pas dans notre définition de la notion d'opposition, deux autres usages de *maar* doivent tout de même être mentionnés ici : le *maar* de restriction et le *maar* modal (Foolen, 1993) :

2.123. Jan heeft *maar* één broer. (Foolen, 1993 : 245)

Jan n'a qu'un frère.

2.124. Kom *maar*. (Foolen, 1993 : 245)

Entrez donc.

Ces deux nuances sont plus complexes que ce que nous ne le suggérons ici, mais comme elles ne recouvrent aucune nuance oppositive, nous les écarterons de notre travail. On peut tout de même remarquer que le sémantisme de *maar* est encore plus complexe que celui de *mais*, lequel ne possède pas les nuances exprimées dans les énoncés sur lesquels nous venons de nous pencher.

2.3.2.2. *Toch*

Comme *maar*, *toch* peut soit exprimer des nuances oppositives (concessives dans ce cas), soit des nuances plutôt modales (Perrez, 2006), mais pas adversatives (Hogeweg, Ramachers & Wottrich, 2011). Les usages de modalité de *toch* nous semblent plus complexes et nombreux que ceux de *maar*, et majoritaires par rapport aux usages strictement oppositifs de *toch* (Vismans, 1994)⁸. Nous ne nous concentrerons ici, comme pour *maar*, que sur les emplois oppositifs du connecteur.

En tant que connecteur d'opposition au sens où nous l'entendons, *toch* remplit des fonctions concessives. Pour Snel (2011), *toch* possède sept catégories sémantiques différentes, dont une seule, l'emploi *tegenstellend* [d'opposition], semble oppositive (2.125.). De tels *toch* nient « quelque chose qui a été mentionné auparavant ou qui pourrait être attendu sur la base des informations connues » (Snel, 2011 : 38). Pour Van Belle & Devroy (1992), *toch* apparaît au sein de la conclusion d'une *directe toegeving* [concession directe] (2.126.), et il s'agit là de l'une de ses deux utilisations les plus importantes, l'autre étant un *toch vragend-appellerend* [appelant une question] (2.127.). Un *toch* de concession directe a alors le même sens que le connecteur *niettemin* [néanmoins].

⁸ Les sens modaux de *toch* sont décrits en profondeur dans l'étude de Foolen (2006) qui se penche sur la polysémie des emplois de *toch*, ainsi que dans la très complète étude de corpus sur *toch* de Snel (2011) ou dans celle de Wenzel (2004) sur l'usage de *toch* en néerlandais langue étrangère. Pour une vue d'ensemble des utilisations modales mises en perspectives des emplois oppositifs de *toch*, voir la thèse de Foolen (1993) sur les particules modales en néerlandais, dont *toch*.

2.125. Even komt Hedwig in de verleiding het ding te laten rinkelen *toch* staat ze traag op en neemt de hoorn van de haak. (Snel, 2011 : 39)

Pendant un instant, Hedwig est tentée de laisser l'appareil sonner, mais elle se lève lentement et décroche le combiné.

2.126. In de hele taalstrijd zijn bijna geen doden gevallen. Dat is iets waar Vlamingen en Franstaligen samen trots op mogen zijn. *Toch* is er misschien een uitzondering. (Van Belle & Devroy, 1992 : 22)

Il n'y a pratiquement pas eu de morts dans cette bataille linguistique. Les Flamands et les francophones peuvent en être fiers. Il y a quand même une exception.

2.127. En toen zegt hij: "Wat verlangt u?" Nou beviel me dat al meteen niet. Ik kwam *toch* niet voor m'n eigen? Ik kwam om iemand te helpen. (Van Belle & Devroy, 1992 : 23)

Puis il dit : « Que désirez-vous ? » Je n'ai pas aimé ça tout de suite. Je ne suis quand même pas venu pour moi, n'est-ce pas ? Je suis venu pour aider quelqu'un.

Lamiroy & Van Belle (1995) notent des similitudes importantes entre *toch* et *quand même* en français, tant dans les emplois modaux que concessifs. Il faut dire que *quand même* peut lui aussi être utilisé comme marqueur modal, s'insérer harmonieusement dans le Q d'une concession directe (Moeschler & De Spengler, 1992 : 25), on remarque en effet que dans 2.126. et dans 2.127., *toch* peut être traduit par *quand même*. Enfin, tant *toch* que *quand même* peuvent s'associer à *maar* 2.128. et *mais* 2.129., ou encore à d'autres connecteurs d'opposition (2.130., 2.131.) :

2.128. De melk was zuur, (*maar*) *toch* dronk hij het glas helemaal leeg. (Van Belle, 1995 : 40)

Le lait avait tourné, (mais) il a quand même bu le verre jusqu'au bout.

2.129. Il est intelligent, *mais* *quand même* brouillon. (Moeschler & De Spengler, 1992 : 107)

2.130. Smits is *weliswaar* een misdadiger, hij blijft *echter* *toch* een mens. (Van Belle & Devroy, 1992 : 4)

Smits est peut-être un criminel, il reste cependant quand même un être humain.

2.131. Want *hoewel* jongeren erbij willen horen door zich aan een hip merk als Apple te linken, willen ze *toch* graag ook anders zijn dan de anderen. Hoe? (DPC, *hoewel*, 4).

Car même si les jeunes veulent appartenir à une marque branchée comme Apple, ils veulent aussi quand même être différents des autres. Comment ?

Dans son étude de corpus sur la traduction de *toch* en anglais, Buysse (2022) semble suggérer que *toch* peut présenter une multifonctionnalité simultanée, car elle qualifie certains *toch* de « *mainly concessive* » [principalement concessifs]. De tels *toch* peuvent exprimer une *concession* [concession], une *counterexpectation* [contre-attente], ce qui semble correspondre à des concessions classiques dans notre travail, mais des *toch mainly concessive* peuvent également servir à *justify the relevance of upcoming talk* [justifier la pertinence de l'intervention à venir] ou encore exprimer une *disbelief* [incrédulité]⁹. Toujours est-il que, pour les occurrences concessives de *toch* (153 dans son étude), Buysse recense 19 traductions différentes en anglais.

Notons que d'autres paramètres semblent entrer en jeu dans l'étude de *toch* et de son sémantisme, comme des différences d'usage entre la Flandre et les Pays-Bas (Van Belle, 1995 ; Snel, 2011 ; Buysse, 2022), ou l'(absence d') accentuation de *toch* (Schermer-Vermeer, 1984 ; Wenzel, 2004 ; Mulder, Krösschell & Hoop, 2022). On apprend ainsi que les *toch* concessifs sont très majoritairement *beklemtoond* [accentués], tandis que ceux qui expriment des valeurs modales, comme dans des questions rhétoriques, sont plutôt *onbeklemtoond* [non accentués] (Lamiroy & Van Belle, 1995). N'étudiant pas ces paramètres dans notre étude, nous n'irons pas plus loin dans leur description.

On trouve dans la littérature quelques informations sur la position que peut adopter *toch* dans sa phrase hôte. On sait déjà qu'il introduit Q, mais il peut le précéder (2.126.), ou s'y inscrire (2.133.), ce que Lamiroy & Van Belle (1995) nomment respectivement une *sentence-initial position (with inversion)* [position en tête de phrase (avec inversion)] et une *sentence-medial position* [position médiale au sein de la phrase]. Par ailleurs, P et Q peuvent être des phrases graphiques à part entière (2.126.) ou non (2.132.) :

2.126. In de hele taalstrijd zijn bijna geen doden gevallen. Dat is iets waar Vlamingen en Franstaligen samen trots op mogen zijn. *Toch* is er misschien een uitzondering. (Van Belle & Devroy, 1992 : 22)

Il n'y a pratiquement pas eu de morts dans cette bataille linguistique. Les Flamands et les francophones peuvent en être fiers. Il y a quand même une exception.

2.133. Toen zei hij me tijdens de opwarming dat hij geblesseerd was en niet kon spelen. Ik maakte me klaar, maar in de kleedkamer zat hij plots *toch* in vol ornaat. (DPC, *maar ... toch*)

Puis il m'a dit pendant l'échauffement qu'il était blessé et qu'il ne pouvait pas jouer. J'étais en train de me préparer, mais dans le vestiaire, il était soudain (quand même, malgré tout) en pleine forme.

2.132. [...] met die diepe, *toch* beweeglijke stem [...]. (Foolen, 2006 : 64)

[...] avec cette voix profonde mais quand même agile [...]

Pour Foolen (2006), la position la plus classique de *toch* est la position initiale, avec P et Q séparés par une ponctuation forte, comme dans 2.126.. Remarquons en 2.132. une certaine limite dans la proximité

⁹ Buysse distingue en réalité davantage de *toch* à la multifonctionnalité simultanée, que nous ne jugeons pas pertinent de détailler ici tant ils s'éloignent de notre notion de la concession. Pour une description de cette catégorisation sémantique de *toch*, voir Buysse (2022 : 9).

entre *toch* et *quand même*, car dans 2.132., il a été nécessaire d'ajouter un *mais*, *quand même* seul ne fonctionnant pas.

2.3.2.3. *Echter*

Echter possède deux nuances oppositives : la concession et l'adversation. S'agissant des notions concessives, Perrez (2006) note que *echter*, selon le dictionnaire Van Dale (Den Boon *et al.*, 2005), exprime une *beperkende tegenstelling* [opposition restrictive], et que l'ANS le classe parmi les *tegenstellende voegwoordelijke bijwoorden* [adverbes conjonctifs oppositifs]. Les descriptions de ces ouvrages incitent Perrez à rapprocher *echter* des *tegengesproken verwachtingen* [attentes contredites] de Spooren (1989), Oversteegen (1997) et Lagerwerf (1998) :

2.134. De VVD staat weliswaar op winst, de sentimenten die her en der boven water komen duiden *echter* niet op steun voor het soort beleid dat de VVD voorstaat. (Pander Maat, 1998 : 192)

Le VVD est certes en progression, cependant les (re)sentiments qui se manifestent ici et là n'indiquent pas un soutien au type de politiques que le VVD préconise.

Où le fait P, « le VDD est en progression » aurait dû mener le lecteur à une conclusion telle que « alors il a le soutien de la population », ce que contrecarre directement un autre fait Q dans lequel figure *echter*, « il y a des ressentiments qui indiquent que le VDD n'est pas soutenu ». Perrez indique qu'il est possible de distinguer des sous-catégories à *echter* concessif (selon l'angle, par exemple, des *causaale* ou *comparatieve negatieve coherentierelaties* [relations de cohérence négatives causales ou comparatives] de la taxonomie de Pander Maat, 1998), mais estime qu'un « modèle monosème semble suffisant pour décrire la signification [de *echter*] » [NT] (Perrez, 2006 : 138).

Le Taaladvies, une ressource linguistique de la Taalunie prodiguant des conseils linguistiques, affirme que *echter* est, par moments, un connecteur plus formel que *maar*, de même que l'organisme linguistique Onze Taal et le linguiste Jan Renkema. On serait tenté dès lors de rapprocher *echter* à *cependant* en français, qui est lui aussi parfois perçu comme plus formel que *mais*. Un autre rapprochement entre *echter* et *cependant* est l'emploi d'opérateur de transition d'*echter*. Le Taaladvies décrit en effet des usages de *echter* où le connecteur « se situe alors dans ce que l'on appelle l'introduction et ne fait pas partie de la phrase à proprement parler ». De tels usages se rencontrent surtout lorsque *echter* se situe en tête de phrase, parfois suivi d'une virgule. On observe que, à l'instar des usages similaires de *mais*, *maar*, et *cependant*, ce type d'*echter* supporte relativement bien la suppression :

2.135. Vijf zonsverduisteringen in een jaar is mogelijk. *Echter*, het komt zelden voor. (Taaladvies.net)

Cinq éclipses solaires en un an, c'est possible. (Cependant) c'est un phénomène rare.

Le Taaladvies mentionne un autre cas où *echter* peut être supprimé, à savoir, lorsqu'il se combine avec un connecteur additif comme *ook* :

2.136. U kunt de stad op eigen houtje verkennen. U kunt (*echter*) ook een volledig arrangement boeken, zodat alles voor u geregeld is. (Taaladvies)

Vous pouvez explorer la ville par vous-même. (Mais) vous pouvez aussi réserver un forfait complet pour que tout soit pris en charge.

Tous ces usages demeurent de près ou de loin liés à la concession. Perrez (2006) ne mentionne pas d'autres emplois oppositifs de *echter*. Il nous semble cependant que la piste d'un *echter* adversatif mérite d'être explorée. Tout d'abord, car certains exemples de *echter* dans l'ANS sont clairement des dérivations d'exemples de *maar* de *zuivere tegenstelling* [opposition pure, adversation] :

2.137. Soms doet hij vervelend, *maar* soms kan hij erg lief zijn. (ANS, exemple de *zuivere tegenstelling*)

Il est parfois agaçant, mais parfois très gentil.

2.138. Soms doet hij vervelend. Hij kan *echter* soms erg lief zijn. (ANS, exemple de *voegwoordelijke bijwoorden* [adverbes conjonctifs], dont *echter*)

Il est parfois agaçant. Cependant, il est parfois très gentil.

Dans cette relation adversative, on compare deux fois le terme « parfois », qu'il faut comprendre de la manière suivante : « dans certains moments, il est agaçant *par contre*, dans d'autres moments, il est très gentil ». L'ANS considère donc que *echter* est capable d'exprimer une *zuivere tegenstelling*. Onze Taal donne aussi des exemples de *echter* adversatifs :

2.139. Het bestuur ziet nog allerlei bezwaren. De directie *echter* gaat ermee akkoord. (Onze Taal)

Le conseil d'administration émet encore toutes sortes d'objections. La direction est cependant/par contre d'accord.

S'agissant des positions et structures dans lesquelles *echter* peut apparaître, Lamiroy & Van Belle (1995) notent que le connecteur introduit toujours Q, et qu'il peut soit le précéder entièrement (2.137.), ou y être intégré (2.139.). Il ne semble pas pouvoir être placé totalement après Q, comme c'était le cas de *cependant*.

2.3.2.4. *Terwijl*

Terwijl est un connecteur concessif (2.140.) et adversatif (2.141.), en plus d'être, initialement, temporel (2.142.) (Den Boon *et al.*, 2005) :

2.140. Hij wilde haar ontmoeten, *terwijl* hij wist dat ze niets van hem moest hebben. (Den Boon *et al.*, 2005 : 3073)

Il voulait la rencontrer, même s'il savait qu'elle ne devait pas avoir affaire à lui.

2.141. *Terwijl* zijn moeder omkeek, prikte het jongetje met alle tien zijn vingers in de taart. (Willems, 1969 : 286)

Alors que sa mère regardait en arrière, le petit garçon a enfoncé ses dix doigts dans le gâteau.

2.142. *Terwijl* Claudine piano speelt, zit ik in de veranda. (ANS)

Pendant que Claudine joue du piano, je suis dans la véranda.

La proximité sémantique entre adversation et temporalité est grande, ainsi, l'ANS qualifie l'exemple 2.142. de *zuivere gelijktijdigheid* [simultanéité pure], qui n'est pas sans rappeler la dénomination de l'adversation en néerlandais *zuivere tegenstelling*.

On note que *terwijl* précède toujours P, mais qu'il lui permet une certaine mobilité, soit avant (2.142.), soit après Q (2.140.).

2.3.2.5. *Hoewel*

L'ANS considère *hoewel* comme un des *voegwoorden met uitsluitend toegevendende functie* [conjonction exclusivement concessive]. Il s'agit donc du seul connecteur d'opposition néerlandais de cette étude à ne pas être multifonctionnel, à l'instar de *même si* en français. La concession exprimée par *hoewel* est directe, et comme pour *terwijl*, deux positions sont possibles :

2.143. *Hoewel* het eten koud geworden was, at ze het met smaak op. (ANS)

Bien que la nourriture ait refroidi, elle l'a mangée avec appétit.

2.144. Ze at het eten met smaak op, *hoewel* het koud geworden was.

Elle a mangé la nourriture avec appétit, bien qu'elle ait refroidi.

Hoewel peut également être utilisé dans une sorte d'emploi absolu, ce qui incite Lamiroy & Van Belle à le rapprocher de *quoique* en français. Il jouit alors d'une certaine mobilité :

2.145. Zij heeft geen reden voor haar afwezigheid. *Hoewel*, haar dochtertje heeft griep. (Lamiroy & Van Belle, 1996 : 415)

Elle n'a pas de raison d'être absente. Quoique, sa fille a la grippe.

2.146. Zij heeft geen reden voor haar afwezigheid, *hoewel*. (Lamiroy & Van Belle, 1996 : 415)

Elle n'a pas de raison d'être absente, quoique.

2.3.3. Aperçu récapitulatif des connecteurs d'opposition sélectionnés dans cette étude

Dans les sections 2.3.1. et 2.3.2., nous nous sommes employé à décrire les connecteurs d'opposition français et néerlandais qui figureront au cœur de nos analyses. La grande majorité d'entre eux sont multifonctionnels : ils sont capables d'exprimer plusieurs nuances de sens, que ce soit simultanément ou non. Il a naturellement fallu que nous nous concentrions sur leurs emplois oppositifs, afin de respecter l'objectif premier de ce travail qui se concentre sur les connecteurs d'opposition. Il nous semble opportun à présent, dans cette courte section, de dresser une sorte de vue d'ensemble des caractéristiques des connecteurs sur lesquels nous venons de nous pencher, ce qui permettra également de les comparer entre eux. Nous présenterons ces réflexions sous la forme de deux tableaux, liés aux deux critères d'analyse (quasi) systématiquement observés dans la littérature scientifique des connecteurs étudiés et que nous analyserons dans nos études de corpus : le sémantisme (les nuances que le connecteur est capable d'exprimer), et la position que le connecteur peut adopter au sein de sa phrase hôte

	Concession			Adversation	Rectification
	Simple	Additive	De transition		
<i>Mais</i>	X	X	X	X	X
<i>Même si</i>	X				
<i>Alors que</i>	X			X	
<i>Cependant</i>	X		X	X	
<i>Si</i>	X	X		X	
<i>Maar</i>	X	X	X	X	X
<i>Toch</i>	X				
<i>Echter</i>	X		X	X	
<i>Terwijl</i>	X			X	
<i>Hoewel</i>	X				

Tableau 10 : Notions oppositives exprimables par les connecteurs étudiés attestées dans la littérature

On note tout d'abord que tous les connecteurs étudiés peuvent exprimer la concession simple, ce qui témoigne du caractère fondamental de cette relation oppositive dans les deux langues. En outre, la plupart des connecteurs étudiés se révèlent multifonctionnels, articulant la concession à d'autres types

de relations logiques, principalement l'adversation. C'est le cas de *mais*, *alors que*, *cependant*, *si*, *maar*, *echter* et *terwijl*, qui sont à la fois capables de marquer une adversation argumentativement neutre, et de fonctionner dans des contextes concessifs.

Dans chaque langue, deux connecteurs se distinguent par une capacité à exprimer une valeur de transition (*mais*, *cependant* en français et *maar*, *echter* en néerlandais). La rectification, elle, n'est exprimée que par les connecteurs *mais* (français) et *maar* (néerlandais).

Trois connecteurs présentent des profils (oppositifs) plus restreints : *même si*, *toch* et *hoewel*, qui n'expriment que la concession simple.

	Connecteur P, Q	Q, connecteur P	P connecteur Q	P, Q connecteur Q	P, Q, connecteur
<i>Mais</i>			X		
<i>Même si</i>	X	X			
<i>Alors que</i>	X	X			
<i>Cependant</i>			X	X	X
<i>Si</i>	X				
<i>Maar</i>			X		
<i>Toch</i>			X	X	
<i>Echter</i>			X	X	
<i>Terwijl</i>	X	X			
<i>Hoewel</i>	X	X			X

Tableau 11 : Positions et structures adoptables par les connecteurs étudiés attestés dans la littérature

L'analyse des structures syntaxiques montre que les connecteurs étudiés se répartissent en deux groupes généraux, selon qu'ils introduisent P ou Q. Les connecteurs comme *même si*, *alors que*, *si*, *terwijl* ou *hoewel* introduisent toujours P (*connecteur P, Q* ou *Q, connecteur P*). À l'exception notable de *si*, tous ces connecteurs autorisent une permutation de P et Q, tout en continuant d'introduire P.

À l'inverse, *mais*, *cependant*, *maar*, *toch* et *echter* introduisent systématiquement Q (*P connecteur Q*). Tous ces connecteurs peuvent se retrouver à l'intérieur de Q, à l'exception de *mais* et *maar*.

On note enfin deux cas de structures particulières, où le connecteur peut se positionner après P et Q, une position adoptable uniquement par *cependant* et *hoewel*.

2.3.4. Conclusion

Ce chapitre se donnait pour objectif de définir tout d'abord les deux notions centrales de cette thèse, à savoir, celle de connecteur, et celle d'opposition. Après avoir adopté une conception en trois dimensions de cette dernière notion, reposant sur la concession, l'adversation, et la rectification, nous avons pu sélectionner les connecteurs qui seront étudiés dans ce travail, et recenser les connaissances qui existent déjà à leur sujet dans la littérature scientifique.

3. Cadre théorique : la linguistique cognitive

Ce chapitre se consacrera à la définition du cadre théorique de notre étude. La linguistique cognitive en sera la pierre angulaire, à laquelle nous associerons des concepts de théories qui lui sont proches et la complètent ou renforcent harmonieusement.

Nous commencerons par décrire les principes fondamentaux de la linguistique cognitive ainsi que des pensées voisines (3.1.). Ces principes seront illustrés au moyen d'exemples issus de la littérature, mais aussi de nos propres corpus afin d'établir immédiatement un lien avec l'objet de notre recherche, à savoir, les connecteurs logiques exprimant, principalement, l'opposition (3.2.).

Nous nous pencherons ensuite sur les applications de la linguistique cognitive en traductologie (3.3.), soit la *Cognitive Translation Studies* [Traductologie cognitive] (Keromnes, 2016 ; Xiao & Muñoz, 2020).

3.1. La linguistique cognitive et les pensées voisines

Née dans les années 1970, la linguistique cognitive postule que le langage est inextricablement lié à l'esprit humain, à la cognition. Le langage ne s'étudie ici pas comme un domaine indépendant et isolé, il se conçoit en tenant compte de concepts qui ne relèvent pas uniquement des sciences du langage mais plus généralement des sciences traitant de la cognition, comme la catégorisation (Zhao, 2018). Les éléments du langage, comme la grammaire et le discours, ne peuvent pleinement se comprendre si notre réflexion s'en limite aux structures visibles (Fauconnier, 2006). Entrent alors en jeu, par exemple, notre expérience du monde, la manière dont nous le conceptualisons ainsi que la perception que nous en avons (Ungerer & Schmid, 1996 ; Geeraerts & Cuyckens 2007). Le langage et les langues ne s'étudient plus comme des structures autonomes (Langacker, 1993), mais se conçoivent à travers le prisme de l'ensemble des activités relevant de la cognition (Mandelblit, 1993). « Tout se retrouve contenu dans le langage, mais lui-même est une partie contenue dans le tout qu'il contient » (Morin, 1991 : 170).

La linguistique cognitive s'inscrit ainsi dans une philosophie prônant un décloisonnement des connaissances humaines, et l'idée que « l'univers n'a pas été conçu en disciplines disjointes » (François & Letawe, 2019). L'on retrouve ce concept notamment dans d'autres disciplines faisant appel à la cognition, comme la pédagogie. Cette dernière fait référence à ce décloisonnement sous différentes appellations, mais plus généralement au moyen du terme « interdisciplinarité ». La plus-value que peuvent avoir les liens et connexions entre plusieurs disciplines, qu'elles soient proches ou non l'une de l'autre, ne fait aujourd'hui plus l'ombre d'un doute : « Si les sciences ou, tout du moins, les disciplines scientifiques ont un avenir, il tiendra certainement aux connexions que ces disciplines pourront établir avec d'autres, ainsi qu'avec le monde actuel. » (François & Letawe, 2019 : 2). L'on retrouve par ailleurs dans cette citation l'importance de tenir compte de ce que les auteurs appellent le « monde actuel », qui se comprend ici comme l'environnement dans lequel on vit. L'on peut ici refaire un lien entre linguistique cognitive et pédagogie, en évoquant l'importance, pour cette dernière, de ce qu'elle nomme les préconceptions des apprenants (et que la linguistique cognitive désignerait plutôt comme le rapport au monde), et nous verrons plus loin dans ce chapitre que le monde extérieur et l'expérience que l'on peut en avoir jouent un rôle dans le processus traductif et linguistique. Ces préconceptions impliquent que « les savoirs enseignés n'arrivent pas dans des cerveaux vides, mais se construisent sur ce que l'on sait déjà » (Aguzzi & Dintinger, 2015 : 1), et illustrent dès lors l'importance du monde extérieur, car c'est lui qui crée des préconceptions (erronées ou non, d'ailleurs), de même que le cerveau d'un traducteur n'est pas non plus vierge, ce qui va influencer certains de ses choix. L'on

pourrait continuer pendant un certain temps à faire des liens entre linguistique cognitive et pédagogie, comme montrer le parallélisme entre les travaux du linguiste cognitif Ronald Langacker et ceux du psychologue du développement Jean Piaget (Chalon-Blanc, 2005) lorsqu'il s'agit de s'intéresser à la manière dont l'esprit humain catégorise, classe, et trie. Mais nous nous arrêterons ici pour l'instant, notre objectif étant plutôt ici de montrer que la linguistique cognitive tisse des liens avec bon nombre de domaines autres que celui du langage.

Considérer que le monde extérieur et la pensée sont liés au langage est une chose, savoir laquelle de ces entités influence le plus l'autre en est une autre. Cette question a animé bien des débats linguistiques. Dans le camp des linguistes soutenant que c'est le langage qui conditionne la pensée, citons l'hypothèse Sapir-Whorf, qui s'inscrit donc dans le courant du déterminisme linguistique. Dans cette théorie, le fait, par exemple, que les langues esquimaudes possèdent plusieurs mots pour désigner la neige contraint leurs locuteurs à distinguer différentes formes de neige dans leur esprit, alors que les anglophones, par exemple, ne seraient dès lors pas capables d'opérer cette distinction, ne possédant que le morphème *snow* pour parler de la neige. Cette hypothèse, si elle est généralement rejetée dans sa version radicale, a tout de même donné lieu à quelques expériences prouvant que la langue et le langage peuvent conditionner notre perception du monde, comme l'expérience de Winawer *et al.* (2007), qui a montré que les russophones, possédant deux mots pour exprimer le bleu (*синий* et *голубой*), sont plus performants pour distinguer les nuances de cette couleur que les anglophones qui n'en possèdent qu'un (*blue*). Avec la linguistique cognitive, le sens est plutôt inversé : c'est le monde, et la perception que nous en avons, qui est à la base de notre conception de la langue, et pas vraiment l'inverse (Ungerer & Schmid, 1996).

En s'aventurant plus profondément dans les spécificités de la linguistique cognitive, on s'aperçoit qu'il ne s'agit en réalité pas d'un mouvement unifié et uniforme mais que, à l'instar d'autres concepts centraux dans cette thèse de doctorat (par exemple, la définition de la notion de connecteur logique, ou de celle de l'opposition), différents points de vue sur la question existent : « la 'linguistique cognitive' n'est pas un courant unifié, mais [...] recouvre plusieurs courants, éventuellement antagonistes. » (Fuchs, 2009 : 2). Dans ce chapitre, la prudence est donc de mise lors de l'interprétation des différentes théories de linguistique cognitive, d'autant plus que plusieurs courants, parfois « radicalement opposés, comme celui des grammaires génératives, revendiquent aussi cette étiquette¹⁰ » (Victorri, 2004 : 1).

Dans son article « La linguistique cognitive existe-t-elle ? », en réponse à celui de Lazard (2007) « La linguistique cognitive n'existe pas » (ces deux titres à eux seuls démontrent déjà l'existence dans la littérature d'une grande variété de conceptions au sujet de la linguistique cognitive), Catherine Fuchs (2009) dresse un portrait de l'histoire de la linguistique cognitive : originaire des États-Unis, ce courant se divise en deux branches, avec d'un côté la grammaire générative, et de l'autre, la grammaire cognitive.

Noam Chomsky apparaît comme l'un des premiers et plus importants noms de la première approche, la grammaire générative. Avec lui, les langues sont perçues comme l'une des facultés que notre esprit développe, et dont on peut se servir pour en analyser les caractéristiques. Chaque humain naît avec un sens inné de la grammaire. Elle se rapproche de la grammaire formelle, qui considère que notre rapport à la grammaire est conditionné par nos gènes (Feng, 2013). L'analogie avec l'ordinateur est fréquemment utilisée pour décrire cette conception des langues, si bien que « le cerveau est considéré comme une machine comparable au matériel informatique, et l'esprit, c'est-à-dire l'activité mentale, joue le rôle du logiciel » (Durieux, 2020 : 28). Fuchs résume la situation de la sorte : « L'activité de

¹⁰ L'étiquette de « linguistique cognitive ».

langage se ramènerait donc à un traitement d'informations, mettant en jeu des règles syntaxiques de manipulation de symboles. » (Fuchs, 2009 : 3). La faculté de langage est innée et repose sur ses propres capacités, séparées de la cognition générale, ce qui renvoie à un certain cloisonnement vis-à-vis des autres capacités cognitives assurées par l'esprit humain, ce que dénonçaient notamment Letawe & François (2019).

Le second courant, celui de la grammaire cognitive, est né de la collaboration de plusieurs chercheurs initialement partisans de la grammaire générative, autoproclamés « Chevaliers de l'Apocalypse » (Postal, Ross, Lakoff, McCawley). L'un des points les plus importants du débat se situe dans la relation qui unit la syntaxe et la sémantique. Pour la grammaire générative que nous avons introduite dans le paragraphe précédent, « le composant sémantique intervient après la syntaxe, qui génère les formes ; c'est donc la syntaxe qui est générative » (Léon, 2021 : 1). Dans le cas de la grammaire cognitive, la relation est inversée, « c'est le sens qui génère les formes » (Léon, 2021 : 1). Il n'est plus question ici de l'existence dans le cerveau humain d'une tour d'ivoire chargée de gérer seule la fonction langagière, « l'activité de langage, tout en ayant ses spécificités, est régie par des mécanismes cognitifs généraux, à l'œuvre dans toutes les activités cognitives » (Victorri, 2004 : 3), et « les phénomènes langagiers sont reliés aux processus généraux de la cognition » (Fuchs, 2009 : 4). Les règles grammaticales et leur maîtrise par les locuteurs émergent par l'usage et l'expérience. L'acquisition des langues est englobée dans un phénomène plus vaste de relation du locuteur avec le monde qui l'entoure. La grammaire cognitive fait donc la part belle au sens, la sémantique en est la pierre angulaire. L'on se rapproche ici non plus de la grammaire formelle, mais de la grammaire fonctionnelle mise au point par Halliday dans les années 1960. La grammaire fonctionnelle considère « les systèmes grammaticaux comme un moyen pour les gens d'interagir les uns avec les autres. La grammaire est ici façonnée par la façon dont nous menons notre vie et qu'elle joue un rôle important à cet égard. Son orientation est sociale, en d'autres termes, plutôt que biologique » [NT] (Martin, Matthiessen & Painter, 1997 : 1). L'humain est ici également placé au centre des considérations.

Bien que nous traitions jusqu'à présent essentiellement de linguistique cognitive dans un cadre apparemment monolingue, la traductologie est naturellement un domaine dans lequel la cognition a son rôle à jouer. « La traductologie, en tant que réflexion sur l'opération traduisante, relève manifestement des sciences cognitives » explique Durieux (2020 : 37). Cette auteure parvient à cette conclusion en partant du principe que l'une des composantes fondamentales du processus traductif est l'identification, la construction, et la restitution du sens. Cela nous ramène donc immanquablement vers la grammaire cognitive, qui, elle aussi, place le sens au centre de sa conception des langues. Dans son article « Un paradigme cognitif pour la traductologie », Durieux (2020) reprend l'évolution de la grammaire générative à la grammaire cognitive, mais sous l'angle de l'étude du sens dans le processus traductif. On y lit qu'à l'époque où l'esprit humain était considéré comme une sorte d'ordinateur (computationnalisme), le sens d'un texte se résume à une opération de codage et de décodage de symboles (morphèmes) et de règles (syntaxe), et il n'y aurait pour chaque mot qu'une seule et unique signification, ne laissant dès lors pas la place à l'interprétation. Dans cette conception, il est possible de traduire un texte de manière entièrement fragmentée. Puis, à l'instar de la grammaire cognitive qui voit le jour aux côtés de la grammaire générative, d'autres théories sur le sens vont apparaître et le considérer sous d'autres angles. C'est à ce moment qu'émerge également la théorie interprétative de la traduction de Danica Seleskovitch, pour laquelle traduire implique nécessairement d'interpréter (Lederer, 2016). La signification des mots n'est pas gravée dans le marbre (Traugott, 2017) et ces derniers ne sont donc plus « que des stimuli permettant au lecteur de construire un sens » (Durieux, 2020 : 32), le verbe « construire » n'est pas sans rappeler le courant du constructivisme en pédagogie, lui aussi influencé par les sciences cognitives et qui veut que l'apprenant construise ses apprentissages en y prenant activement part (Masciotra, 2007) et en se fondant sur ses prérequis et son expérience

du monde, à l'instar du traducteur qui construit le sens du texte qu'il doit traduire grâce à ces mêmes éléments.

Le traducteur est impliqué dans la construction du sens de la traduction, ce qui revient à assumer une certaine part de subjectivité. La manière dont il construit ce sens dépend, entre autres, de son vécu, des connaissances empiriques emmagasinées dans sa vie. Intervient ici l'importance, souvent soulignée, de la culture générale chez les traducteurs et interprètes. Durieux résume la situation de la sorte : « Ainsi, non seulement le sens d'un énoncé est supérieur à la somme des significations des mots qui le composent, mais aussi le sens d'un texte est supérieur à la somme des sens des énoncés qui le composent » (Durieux, 2005 : 42). L'on conclut que la cognition, propre à l'esprit humain, joue un rôle d'une importance capitale dans le processus traductif. Cette idée que le sens d'un énoncé n'est pas égal à la somme des sens de chacun de ses constituants pris séparément se retrouve également dans le courant de la grammaire de construction : « Une construction peut spécifier une sémantique qui est distincte de la somme prédictible des sens lexicaux de ses composants » (Mahieu, 2003 : 49).

L'on s'aperçoit, au fil des lectures sur les différentes approches de la linguistique détaillées jusqu'à présent, que la vérité n'est pas exclusive. S'il semble que la grammaire cognitive constitue une certaine tendance dominante actuellement, difficile de rejeter totalement l'ensemble des postulats de la grammaire générative pour autant. Langacker lui-même ne nie pas totalement la possibilité de l'existence d'une faculté innée du langage, l'un des piliers de la grammaire générative : « If such a faculty exists, it is nevertheless embedded in the general psychological matrix, for it represents the evolution and fixation of structures having a less specialized origin. [*Si une telle faculté existe, elle est néanmoins intégrée dans la matrice psychologique générale, car elle représente l'évolution et la fixation de structures ayant une origine moins spécialisée*] » (Langacker, 1987 : 12).

Il serait présomptueux, dans le présent travail, de rejeter ou de valider pleinement l'une ou l'autre théorie, cela n'en est d'ailleurs pas l'objectif. Nous tenterons plutôt de choisir de manière éclairée, au moyen d'arguments inspirés par nos premiers constats issus de la littérature ainsi que d'illustrations par des exemples tirés de nos corpus, l'une des deux approches. La prochaine section détaillera quelques arguments qui nous semblent justifier l'intérêt d'adopter les théories cognitivistes comme fondement du cadre théorique de cette étude.

3.2. Applications de la linguistique cognitive et des théories voisines à l'étude des connecteurs logiques

Dans cette section, nous nous pencherons sur quelques arguments qui justifient la pertinence du recours à la linguistique cognitive comme principale base de cadre théorique dans cette étude. Commençons par préciser de quelle linguistique cognitive il s'agit, car comme nous l'avons précédemment observé, cette appellation peut recouvrir des concepts parfois bien différents. Il nous semble qu'un cadre théorique plaçant la cognition humaine au centre du processus traductif et langagier est le choix le plus opportun, pour diverses raisons que nous allons décrire dans la présente section. Dès lors, « notre » linguistique cognitive est celle que nous avons précédemment nommée « grammaire cognitive », développée entre autres par George Lakoff.

Mais la linguistique cognitive n'est pas le seul cadre théorique qui nous inspirera dans notre travail. Tout type de théorie conférant à l'humain, son esprit, sa cognition et son rapport au monde un rôle dans l'activité langagière est la bienvenue. C'est ainsi que nous nous référerons également à la

grammaire fonctionnelle par exemple, à d'autres grammaires s'y apparentant, ou encore à la psycholinguistique (Kretzschmar & Voelkel, 2021).

3.2.1. Usage des connecteurs et psychologie humaine

Dans la section précédente, nous avons montré que la grammaire cognitive considère le langage comme une entité inextricablement liée à toute une série d'autres processus mentaux, dont, notamment, la psychologie des locuteurs d'une langue. La psychologie cognitive constitue en effet le terreau de bon nombre de concepts de la linguistique du même nom (Yin-fang, 2008 ; Sinha, 2012 ; Winters & Nathan, 2020), bien qu'étant chacune des disciplines bien distinctes (voir Soames, 1984, pour une étude des divergences et convergences entre la psychologie et la linguistique, reconnaissant somme toute que ces deux champs sont voisins). La relation entre linguistique et psychologie a toujours été curieuse, résumait Gibbs (2007).

Žyško (2017 : 29) illustre le « lien étroit » entre psychologie et linguistique cognitive à l'aide de la paire d'exemples suivants :

3.1. The cat is on the chair. (Žyško, 2017 : 29)

Le chat est sur la chaise.

3.2. The chair is under the cat. (Žyško, 2017 : 29)

La chaise est sous le chat.

Pour Žyško, 3.2. est un énoncé plus « étrange » que 3.1., et ce bien que tous deux ne présentent aucune anomalie grammaticale. Il interprète de la sorte ce constat :

An insight into the way the human mind functions shows that we tend to focus our attention on "certain aspects of the visual scene" (Evans & Green, 2006 : 18). [...]. We concentrate on the cat rather than the chair since, on the basis of our knowledge of the world, specifically of cats and chairs, we interfere that it is the cat that is more likely to move, make a noise, or react in some way, rather than a chair. In this case, the cat, as a prominent entity, becomes the figure, and the chair becomes the (back)ground.

Un aperçu du fonctionnement de l'esprit humain montre que nous avons tendance à concentrer notre attention sur « certains aspects de la scène visuelle » (Evans & Green, 2006 : 18). [...]. Nous nous concentrons sur le chat plutôt que sur la chaise car, sur la base de notre connaissance du monde, en particulier des chats et des chaises, nous considérons que c'est le chat qui est le plus susceptible de bouger, de faire du bruit ou de réagir d'une manière ou d'une autre, plutôt que la chaise. Dans ce cas, le chat, en tant qu'entité proéminente, devient la figure, et la chaise devient l'arrière-plan.

On touche là à un « postulat fondamental de la communication humaine : tout récepteur considère a priori le message comme pourvu de sens, comme ‘sensé’, et surtout il le perçoit comme tel » (Adam, 1992 : 152). Notre psychologie humaine, affirme Žyško (2017), trouve plus logique que ce soit le chat qui se trouve sur la chaise plutôt que la chaise sous le chat. Et il se trouve que les connecteurs jouent un rôle de premier plan dans cette construction du sens, car ils donnent des « instructions à l’interprétant » (Adam, 1992 : 152), lui indiquant « le type de traitement qu’il a à effectuer sur ces contenus pour se conformer aux "intentions du locuteur" » (Caron, 1984 : 151). En ce sens, les connecteurs logiques sont des outils de choix pour permettre au locuteur d’exprimer ce qui a du sens, ou ce qui, comme la chaise sous le chat, paraît moins logique :

3.3. *Parce que* des élus ne parrainent pas certains candidats à la présidentielle, il y aurait un risque pour la démocratie...

C’est tout l’inverse !

C’est *parce que* certains candidats sont un risque pour la démocratie que beaucoup d’élus ne les parrainent pas !

Dans ce tweet datant du 22 février 2022 rédigé par Hugues Renson, alors député français, on remarque deux occurrences du connecteur *parce que*, qui exprime une cause (Evers-Vermeul *et al.*, 2011). Entre la première phrase hôte de *parce que* et la seconde, on note une permutation des éléments unis. La cause initiale se mute en conséquence, et vice-versa. On pourrait affirmer que, du point de vue de Hugues Renson du moins, « *Parce que* des élus ne parrainent pas certains candidats à la présidentielle, il y aurait un risque pour la démocratie... » est une phrase comparable à 3.2., c’est-à-dire parfaitement grammaticale mais non logique. Au moyen d’un remaniement des éléments liés au connecteur *parce que*, Hugues Renson réorganise l’énoncé et le rend, de son point de vue, logique : « C’est parce que certains candidats sont un risque pour la démocratie que beaucoup d’élus ne les parrainent pas ! », comme l’était 3.1.. On perçoit bien ici le rôle de guide qu’assume le connecteur envers le lecteur dans son interprétation des arguments présentés par le député (Blakemore, 1992 ; Schiffrin, 2006 ; Taboada, 2006).

La psychologie humaine a également des implications en traductologie. Selon Ladmiral, « mettre en évidence les processus neuro-cognitifs à l’œuvre dans la démarche de traduire » constituera même l’avenir de la traductologie, la « traductologie de demain » (Ladmiral, 2019 : 6). Cette dernière « regarde du côté de la psychologie cognitive » en tentant de comprendre « ce qui se passe dans la tête des traducteurs » (Krings, 1986). Elle constituera dès lors un outil de choix dans l’interprétation des données du volet didactique de notre étude, laquelle consistera en l’étude des raisons qui influencent les traducteurs, étudiants comme professionnels, lorsqu’ils doivent traduire des connecteurs d’opposition. Sans anticiper outre mesure les constats de notre expérience didactique, présentons-en quelques résultats qui illustrent bien la dimension psychologique de la traductologie de demain dont parle Ladmiral.

Dans le cadre de cette expérience, les traducteurs avaient l’occasion de justifier certains de leurs choix opérés pour traduire les connecteurs logiques contenus dans le texte qui leur avait été soumis pour traduction. Lors du débriefing de fin d’expérience, beaucoup de participants exprimaient une forme de regret, voire de la frustration, une fois qu’ils avaient pris connaissance du véritable thème de

l'expérience (préalablement caché). Un traducteur s'est même excusé lorsqu'il s'est rendu compte qu'il avait employé la traduction littérale à plusieurs reprises :

3.4. « Désolé, une fois de plus, choix très spontané » (Expérience didactique, PRO10)

Certains avaient ainsi l'impression qu'ils auraient pu « mieux faire » lorsqu'ils se rendaient compte qu'ils avaient parfois opté pour la traduction littérale de *maar* par *mais*, bien que ce choix fût acceptable.

3.2.2. Expérience du monde

En linguistique cognitive, l'expérience du monde que se bâtit un locuteur influence son utilisation du langage, lequel la reflète (Kravchenko, 2006 ; Geeraerts & Kristiansen, 2012) :

Le langage décrit le monde, raisonne et raconte. Il permet à chacun de retracer sa propre histoire. Un langage structuré nous donne les moyens de préciser notre pensée, de définir des concepts, de classer nos idées, d'organiser nos arguments, de prendre une distance par rapport aux événements passés ou à venir, d'être capable d'apprendre à glisser une pensée réfléchie entre le « sentir » et le « réagir ». (Maillart & Orban, 2008 : 1).

Ainsi, dans 3.3., Hugues Renson s'était-il servi du langage pour exposer sa pensée, et plus particulièrement du connecteur *parce que*, pour montrer sa perception du monde.

L'expérience du monde influence également la manière dont un locuteur se sert des connecteurs logiques. Le connecteur *du coup* est par exemple plus souvent utilisé par des francophones jeunes que par leurs aînés (Abouda, 2022), ce qui suggère une variation de l'emploi de ce connecteur selon l'âge. Rivara (2008) quant à lui constate que le connecteur *pour autant* « relève d'un registre de langue au moins moyen, et souvent soigné [...]. On l'entend aussi à l'oral dans des discussions, entretiens, controverses qui ont également une certaine tenue [...] » (Rivara, 2008 : 124), qui pourrait dès lors laisser penser que l'usage de *pour autant* pourrait différer selon l'origine sociale du locuteur. On pourrait également mentionner les liens étroits entre la culture d'un individu et son usage de la langue (Achard-Bayle, 2009 : 10), bref, les interactions entre notre expérience du monde et la manière dont nous manions notre langue sont multiples, ce que résume Hudson par le constat suivant : « il n'est pas deux locuteurs qui aient la même langue, parce qu'il n'est pas deux locuteurs qui aient la même expérience de la langue [NT] » (Hudson, 1980 : 11).

Dans le domaine de la traductologie, peu d'attention a été dédiée à l'importance de l'expérience du monde du traducteur dans sa pratique de la traduction. Citons tout de même l'étude de Kruger et Crots (2014), qui ont par exemple comparé de jeunes traducteurs avec peu d'expérience à des traducteurs chevronnés et, *de facto*, souvent plus âgés. Les auteures se sont penchées en particulier sur le rôle de l'éthique personnelle et professionnelle sur les stratégies de traduction de ces deux groupes de traducteurs, et ont montré que l'âge d'un traducteur, et surtout son expérience, influencent ses stratégies traductives pour ces critères précités. Dans la partie didactique de cette étude, nous nous

intéresserons à l'une des idées reçues les plus tenaces sur *mais*, à savoir, son caractère inadéquat en position initiale, comme l'expriment les écrivains Abel Hermant et Gilles Hélécé, dans ce que l'on pourrait considérer comme le reflet de l'imaginaire collectif à ce sujet :

Un professeur m'a enseigné qu'on ne doit jamais, ou pour ainsi dire jamais, commencer une phrase par *mais*. (Abel Hermant, 1938, Chroniques de Lancelot du Temps)

Certaines personnes prétendent qu'il ne faut jamais commencer une phrase par 'mais' ou par une conjonction de coordination. Ils n'ont pas tout à fait tort. On le leur a appris à l'école. Quand elle existait. Gustave Flaubert, styliste rigoureux, n'hésitait cependant pas à transgresser cette règle. Alors si Flaubert se le permet... (Gilles Hélécé, 2022, Uchronie, La France a gagné la guerre de Sept Ans (1756-1763)).

Difficile d'identifier des auteurs ou chercheurs qui promeuvent cette interdiction de *mais* en tête de phrase. Pour Grevisse (1988), il s'agit d'« esprits logisticiens » :

Des esprits logiciens considèrent comme une faute le fait de mettre une conjonction de coordination après un point. L'usage, notamment celui de Léautaud, ne tient aucun compte de cette interdiction, même après un alinéa. Il arrive d'ailleurs que le lien soit établi, non avec la phrase qui précède immédiatement, mais avec un ensemble comprenant plusieurs phrases. (Grevisse, 1988 : 1566)

L'Académie française, dont on connaît le caractère parfois prescriptif et puriste des avis (Houdebine, 2016) admet elle aussi l'existence de *mais* positionnés « au commencement d'une phrase » (Académie française, s.d.).

La réflexion de Grevisse suggère un lien entre cette position clivante de *mais* et l'expérience que l'on peut s'en faire. Le grammairien indique en effet que dans l'usage, *mais* peut sans problème se retrouver à cette place dans sa phrase hôte, et ce même dans les écrits des plus grands noms de la littérature française (Badiou-Monferran, 2017). Cette opposition entre usage réel et norme perçue semble résulter d'un apprentissage scolaire prescriptif, comme on l'observe dans les extraits de Hermant et Hélécé. Or, puisque l'usage s'écarte de cette norme, peut-être ne serait-il pas illogique de supposer que des locuteurs plus âgés, dotés d'une expérience du monde plus large, la suivent moins scrupuleusement que des locuteurs plus jeunes.

L'expérience du monde joue également un rôle capital dans la construction d'énoncés concessifs. Elle permet en effet l'« accessibilité de la conclusion » (Moeschler, 1985). Ce principe intervient dans les concessions, comme dans :

3.5. Il fait beau, *mais* je suis fatigué. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 22)

Cette concession indirecte s'interprète en tirant non pas une, mais deux conclusions, l'une à partir de P (« il fait beau », donc je sors), l'autre, à partir de Q (« je suis fatigué », donc je ne sors pas). Ici, l'énoncé est relativement aisé à comprendre, on peut tout de même imaginer un peu plus de contexte qui contribuerait encore plus à sa compréhension, comme un dialogue où une personne fait remarquer que le temps est beau et que l'on peut aller dehors, ce à quoi la seconde personne répond qu'elle est fatiguée et qu'il faut donc en déduire qu'en dépit du beau temps, elle restera chez elle.

Pour Moeschler, dans de telles constructions, « l'interlocuteur doit disposer, de par le contexte ou le cotexte dans lequel l'énoncé apparaît, de suffisamment d'informations pour pouvoir rétablir la conclusion lorsque celle-ci est implicite » (Moeschler, 1985 : 53). Dans 3.5., il faut ainsi admettre qu'il ressort du bon sens que le beau temps donne envie d'aller dehors. Nous aimerions ajouter un élément supplémentaire à cette réflexion, et pensons qu'aux côtés du contexte et du cotexte de Moeschler, l'expérience du monde des (inter)locuteurs a elle aussi un rôle à jouer. Elle est parfois déterminante dans la construction du sens d'une concession, comme dans cet exemple de Marengo :

3.6. Saburo est japonais, *mais* il est grand. (Marengo, 2007 : 186)

Cette phrase, dépourvue de tout contexte dans l'article où elle est citée, est néanmoins compréhensible et logiquement acceptable. Il faut cependant, pour cela, avoir un minimum de connaissances (relevant peut-être du cliché) sur le Japon, et savoir que ses habitants sont généralement (vus comme) de taille plus petite que, disons, les Européens ou les Occidentaux de manière générale. Quelqu'un dont l'expérience du monde ne s'est jamais attardée sur la taille moyenne des Japonais ne percevra pas cette phrase comme logique, et risquerait de se demander, comme le dit Moeschler dans pareil cas, « pourquoi dites-vous cela ? ». Mais quelqu'un qui s'est déjà un peu intéressé à la question considérera cette concession comme parfaitement acceptable sur le plan logique.

Si l'accessibilité de la conclusion, en tant qu'application concrète de l'importance de l'expérience du monde du locuteur, est le plus souvent associée à la concession, l'on pourrait imaginer qu'elle entre en jeu dans la validation sémantique d'autres notions, comme l'adversation. Reprenons un exemple cité dans la section 2.1.2.2. et présenté comme une adversation malheureuse :

(?) 3.7. John is rich, *but* Tom is awake. (Izutsu 2008: 659)

(?) 3.7. John est riche, *mais* Tom est éveillé. (Izutsu 2008 : 659)

Selon Izutsu, il n'y a que peu de sens de comparer quelqu'un de « riche » à quelqu'un d'« éveillé ». Or, si l'on réalise une expérience de pensée où l'on imagine que l'auteur de cet énoncé possède une expérience du monde bien particulière, il devient possible d'envisager des situations où un tel énoncé acquiert une validité sémantique. Ainsi, un individu ayant par exemple développé une vision critique des structures sociales, que ce soit par un engagement militant ou spirituel, pourra très bien construire une adversation perçue comme logique entre deux profils : celui d'un homme « riche » mais aveuglé par ses privilèges, et celui d'un homme « éveillé » aux injustices du monde. La richesse matérielle peut alors masquer la vérité du monde, tandis que l'éveil serait synonyme de lucidité. C'est donc bien l'expérience du monde du locuteur, en tant que filtre cognitif, qui participe à l'autorisation de la logique de l'adversation, en plus d'un « contexte très spécifique » [NT] (Dupont, 2019 : 55).

3.2.3. De l'importance du contexte

Si la réflexion que nous venons de mener dans la précédente section donne du sens à l'exemple 3.7., elle exige une expérience du monde bien particulière de la part de son auteur. Et probablement, pour être interprétée correctement, un contexte lui aussi bien spécifique. En d'autres termes, si l'expérience du monde du locuteur nous oriente vers la validation de cette adversation, le contexte dans laquelle elle intervient constitue la scène sur laquelle cette expérience peut se manifester et être comprise. On comprend rapidement que contexte et expérience du monde sont fortement liés, et on pourrait même postuler qu'ils sont inversement dépendants : un contexte insuffisant pourrait être comblé par une expérience du monde particulière, et vice-versa.

Dans cette section, nous nous pencherons sur les liens entre le sens d'un énoncé et le contexte dans lequel il s'inscrit, un concept qui relève principalement de la linguistique pragmatique, laquelle n'est pas sans lien avec la linguistique cognitive (Bracops, 2010 ; Oswald, 2020). Jacques Moeschler résume bien ce dont il est question dans ce point : « le sens dépend du contexte » (Moeschler, 1995 : 26). Par « sens », on comprend les sous-entendus, les ironies, et, ce qui nous intéresse plus particulièrement, les implications. Certains faits sont qualifiés par Moeschler de « faits pragmatiques », soit des faits qui dépendent fortement du contexte. « Changer le contexte, et vous changez l'interprétation » (Moeschler, 1995 : 26). Cette vérité est capitale dans l'analyse des connecteurs multifonctionnels.

Pour illustrer nos propos, prenons le connecteur *mais*, le connecteur pris en compte dans cette étude au plus grand degré de multifonctionnalité (capable d'exprimer toutes les notions oppositives considérées dans ce travail). Partons de cet exemple de Rivara (2008) inspiré de Lakoff (1971) :

3.8. Jean est grand, *mais* il ne joue pas bien au basketball. (Lakoff, 1971, traduit par Rivara, 2008 : 129)

Modifions-le à présent légèrement afin qu'il illustre au mieux nos prochaines réflexions, en déplaçant la négation de Q à P, et en faisant de Q un syntagme :

3.9. Jean n'est pas grand, *mais* bon basketteur.

On note qu'en dehors des éléments unis par *mais*, 3.9. ne possède pour ainsi dire aucun contexte ou cotexte. Dans une telle situation, *mais* permet au moins quatre interprétations sémantiques oppositives (notées a., b., c., et d.) :

- a. *Mais* peut tout d'abord s'interpréter comme une concession directe. Dans l'exemple original (3.8.), Rivara lui-même l'interprète comme telle, en proposant le triangle concessif suivant, où P est « Jean est grand », la conclusion de P, « Il joue bien au basket », et où Q vient contrer directement cette affirmation et n'a pas besoin d'être interprété pour comprendre immédiatement la logique de la phrase :

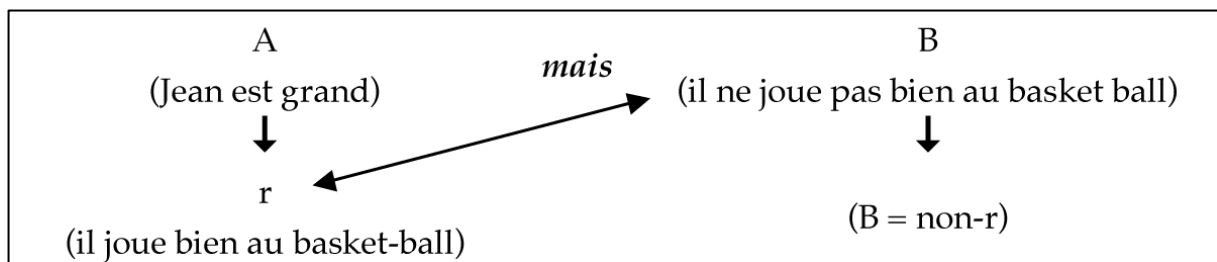


Figure 9 : Interprétation concessive directe de « Jean est grand, mais il ne joue pas bien au basketball » (Rivara, 2008 : 130)

Bien que dans 3.9., la négation ne soit plus contenue dans Q mais dans P, on peut toujours proposer une lecture concessive directe de la phrase, laquelle reposerait alors sur le triangle concessif suivant :

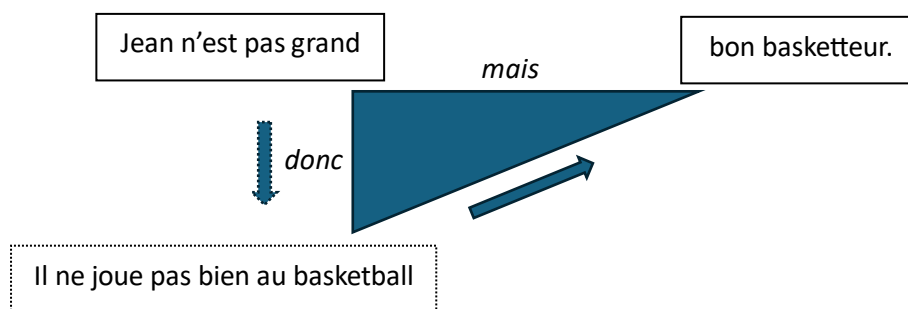


Figure 10 : Interprétation concessive directe de 3.9. « Jean n'est pas grand, mais il joue bien au basketball. »

- b. La deuxième lecture de 3.9. consiste à considérer que P et Q ne s'opposent pas directement, mais indirectement. Elle suppose donc de tirer une conclusion non plus de P uniquement, mais également de Q. Envisageons par exemple que 3.9. soit prononcé par un entraîneur de basket qui cherche à recruter de nouveaux joueurs, et Jean est l'une des potentielles nouvelles recrues. En examinant son cas, l'entraîneur considère tout d'abord un argument en défaveur de Jean (P, « Il n'est pas grand »), qui devrait l'inciter à ne pas prendre Jean dans son équipe (la conclusion de P, par exemple, « Jean n'intégrera pas l'équipe »). Puis, l'entraîneur considère un contre-argument, qui a plus de poids (Q, « [il est] bon basketteur »). Une autre conclusion lui vient alors en tête, le faisant pencher cette fois du côté d'une intégration de Jean dans l'équipe. Le schéma sémantique de cette concession n'est dès lors plus un triangle, mais un carré, typique des concessions indirectes :

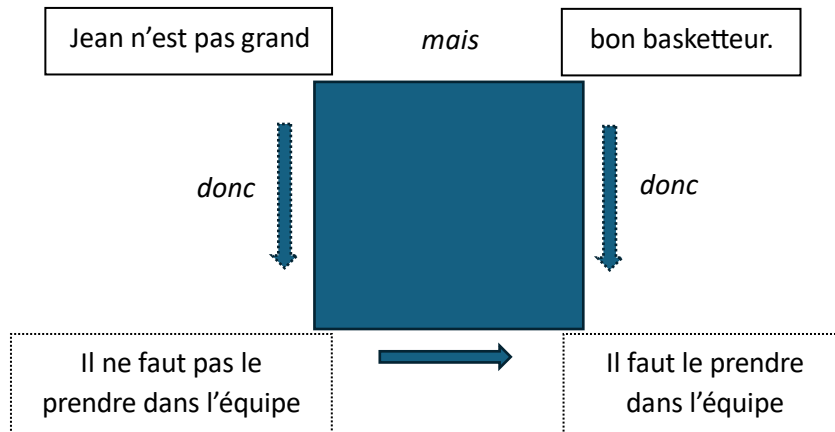


Figure 11: Interprétation concessive indirecte de 3.9. « Jean n'est pas grand, mais il joue bien au basketball. »

- c. La troisième interprétation de 3.9. vise à faire de *mais* un *mais* adversatif. Il faut, pour cela, un contexte qui présente les caractéristiques de Jean (« pas grand » et « bon basketteur ») comme contraires ou, à tout le moins, comme s'opposant. L'une doit aller dans le sens inverse de l'autre, selon le contexte que nous lui donnerons. Imaginons que Jean est inscrit sur des applications de rencontre, et qu'il y cherche son âme sœur. Une personne tombe sur son profil, et lit ses caractéristiques. Elle voit sur ses photos que Jean n'est manifestement pas de grande taille, ce qu'elle perçoit comme négatif, mais lit plus loin dans la biographie que Jean est un bon basketteur. Un bon point pour Jean, car la personne qui lit son profil est très sportive. Si la caractéristique « pas grand » avait fait perdre des points à Jean, la caractéristique « bon basketteur » lui en a fait gagner. Mais la biographie de Jean est encore longue, il est bien trop tôt pour tirer des conclusions maintenant. Dans ce contexte d'énonciation très précis, les éléments unis par *mais* sont des caractéristiques qui s'opposent de manière neutre. L'une est positive, l'autre, négative. Elles ne mènent cependant pas à des conclusions dans l'immédiat, et ne sont donc pas considérées comme des éléments d'une concession. L'interprétation la plus naturelle de *mais* dans ce contexte consiste dès lors à considérer *mais* comme un *mais* adversatif. Pour le vérifier, constatons que *mais* peut alors être remplacé sans problème par un connecteur typiquement adversatif, comme *par contre* (Danjou-Flaux, 1983 ; Averyanov, 2025) moyennant un ajustement syntaxique dans Q (ajout d'un pronom et d'un verbe) :

3.10. Jean n'est pas grand, *par contre*, il est bon basketteur.

- d. Une dernière interprétation de 3.9. voudrait que l'on confère à *mais* une valeur corrective, syntaxiquement autorisée par la présence d'une négation dans P. Le contexte permettant une telle analyse est sans doute plus complexe à construire que pour les lectures a., b. et c., nous le concédons, mais en admettant une situation très spécifique, il semble possible que *mais* soit considéré comme un *mais* correctif.

Imaginons cette fois un dialogue entre deux instituteurs primaires. Ils préparent des fiches de présentation sur les élèves de leur classe, dans le cadre d'une exposition de fin d'année. Chaque élève doit être représenté par une seule qualité ou compétence. Ils ont déjà effectué ce travail et en sont au stade de la relecture des fiches. Arrivés à Jean, le premier instituteur voit que la qualité retenue pour Jean est « grand ». Le second se rend alors compte qu'il y a une erreur, car la qualité qu'il fallait assigner à cet élève n'était pas « grand », mais « bon basketteur » :

3.11. - « Pour Jean, on a mis 'grand'.

- Ah non, il y a une erreur, Jean n'est pas 'grand', *mais* 'bon basketteur'. »

Ainsi donc, un énoncé comme 3.9. peut théoriquement accepter au moins quatre interprétations sémantiques différentes en l'absence de contexte ou cotexte suffisant. L'importance de ces derniers dans la construction du sens se vérifie donc également dans le domaine des connecteurs logiques. Nous verrons dans la plus loin dans ce chapitre que ce constat se marie bien avec l'importance accordée au contexte dans le processus traductif (Foster & Melby, 2010 ; Balogh, de Boe & Salaets, 2021).

3.2.4. Perceptions et impressions du monde extérieur

En linguistique cognitive, la notion de « perception » est centrale (Keldiyorovna, Muratxodjayeva & Nizomiddinovna, 2012). La langue est « liée à la perception du monde, à l'idéologie et à la façon dont les individus, qui sont les créateurs de la langue, pensent », d'ailleurs, « l'étude des processus de perception de l'univers [NT] » et l'un des objectifs principaux de la linguistique cognitive (Maia, 2017 ; 245-249). Les perceptions du monde naturelle se nourrissent de nos expériences, soit nos interactions avec lui (Bordron, 2010).

Parmi les perceptions du monde, les connotations sont celles qui nous intéresseront le plus dans ce travail. On entend par « connotation » des « associations conventionnelles » [NT] (Allan, 2007 : 1048) qui s'additionnent à leur « sens lexical premier » [NT] (Löbner, 2002 : 35). Les connotations sont par nature liées à la condition humaine des locuteurs d'une langue, à leurs émotions (Matyushina, 2015). D'ailleurs, Leech (1981) les appelle des « significations affectives » [NT]. Lorsqu'un terme ou une expression possède une connotation négative, les locuteurs peuvent avoir tendance à l'éviter (Allan, 2007), ce qui suggère une certaine importance dédiée à la subjectivité dans les perceptions que nous nous faisons du monde (Evans & Green, 2006).

Les connecteurs logiques n'échappent pas à cet aspect de la langue, eux aussi sont parfois connotés. Citons par exemple *like* [genre] en anglais, porteur d'une connotation plutôt négative (Gabrys, 2017). Nous avons déjà évoqué dans la section 1.3. celles liées à *mais*. Ce connecteur concentre sans doute les connotations les plus tenaces et variées de tous les connecteurs sur lesquelles nous nous pencherons dans ce travail. « Il y a toujours un *mais* qui gâche tout » disait Carlo Collodi, dont la plume a donné naissance à Pinocchio. Cette citation illustre bien que ce connecteur peut être perçu d'une manière très particulière, susceptible d'influencer son usage.

Mais s'est ainsi retrouvé, au fil de son utilisation, associé à une mauvaise nouvelle. On retient plus souvent de lui sa capacité à introduire un élément négatif qu'un élément positif (alors que sur le plan sémantique, il est tout à fait capable d'exprimer ces deux nuances, comme dans « J'ai peu étudié, **mais** j'ai réussi »). Observons ces deux utilisations de *mais* :



Figure 12: Album « Y a pas de 'mais' », Le Petit Spirou, Tome & Janry, tome 20

3.12. Transcription d'une publicité de l'opérateur de téléphonie Scarlet, 2023.

Narratrice : « Chez Scarlet, vous avez 6 gigas de data, 600 minutes d'appel, et les SMS illimités pour 13€ par mois.

Actrice 1 : Mais ?

Acteur 2 : Mais ?

Actrice 3 : Mais ?

Narratrice : Mais quoi ?

Acteur 1 : À ce prix-là, il y a forcément un '*mais*' !

Narratrice : Ben non, chez Scarlet, y a pas de '*mais*'. Surfer, appeler, chatter, pour 13€ par mois, sans '*mais*'.

Acteur 2 : Mais...

Narratrice : Y a pas de '*mais*'. »

Dans la figure 12 et l'exemple 3.12., *mais* est employé comme substantif. Dans la figure 12, l'énoncé « Y a pas de 'mais' » et l'illustration de l'ouvrage dont il est le titre semblent signifier que l'absence de *mais* sert à traduire ici la parole d'un parent signifiant à son enfant qu'il ne tolérera pas de contestation de sa part. Dans 3.12., le fait qu'il « n'y ait pas de *mais* » est présenté comme positif, et constitue le

principal argument de vente de l'abonnement présenté. Sur la figure 13, on découvre la version néerlandophone de ce slogan, qui fait jouer à *maar* un rôle équivalent.



Figure 13 : Publicité en version papier de l'abonnement à 13€ par mois de Scarlet, 2023.

Ces occurrences de *mais* sont considérées comme une « locution-phrase » par l'Académie française ou le Wiktionnaire (dictionnaire du site Wikipédia) pour lequel *Il n'y a pas de mais [qui tienne]* « coupe court à une objection commençant par *mais*, réfute toute opposition à ce qui a été dit auparavant ». Notons que la structure « *Il n'y a pas de* + connecteur d'opposition » se retrouve parfois avec d'autres connecteurs :

3.13.

- « Pourtant, Laflemme... interrompit le jeune duc Honneau de la Lunerie.
- Il n'y a pas de *pourtant*, duc Honneau ! véhémenta Laflemme. » (*Le Chambardoscope*, pièce d'Alphone Allais)

3.14.

M. Thierry Benoit

Cependant ...

M. Guillaume Kasbarian, rapporteur

Non, il n'y a pas de *cependant* ! (Extrait du rapport de la séance du vendredi 15 mai 2020 à l'Assemblée Nationale française)

Un locuteur ayant ce genre de considérations négatives sur *mais* verra peut-être son utilisation de ce connecteur modifiée, cherchant à l'éviter. Chez le traducteur, cette tendance pourrait se manifester par le choix d'éviter d'utiliser *mais* dans le texte traduit, alors qu'il constitue une traduction acceptable.

3.2.5. Utilisation des corpus

Fuchs affirme que la grammaire cognitive adopte « une démarche plus inductive » (Fuchs, 2009) que les grammaires qui la précèdent, et que, dès lors, « le recours aux corpus textuels n'est pas exclu » (Fuchs, 2004). Dans la linguistique cognitive, il est même parfois question d'« émergentisme ». Dans ce cadre, le recours au corpus semble tout indiqué. Pour Newman (2014 : 521), « les corpus sont une source évidente de données pour les chercheurs en linguistique cognitive car, plus que toute autre source de données, ils reflètent l'« usage », une notion souvent considérée comme d'une importance cruciale dans le domaine de la linguistique cognitive ». Aujourd'hui, les corpus sont un outil incontournable de la recherche en linguistique cognitive (Mellinger & Hanson, 2016), et nombreuses sont les études de ce domaine à les utiliser (pour quelques recensements de telles études voir Gries & Stefanowitsch, 2006 ; Meunier, 2008 ; ou encore Arppe *et al.*, 2010). La réflexion sur l'utilisation des corpus dans le cadre de cette étude se poursuivra dans le chapitre 4 (méthodologie).

3.2.6. Une approche cognitive du sens

Les approches cognitivistes de la langue accordent au sens une place centrale (Dąbrowska, 2016), « la langue existe pour véhiculer du sens » (Dąbrowska, 2016 : 479) : « la linguistique cognitive considère le sens et la création de sens comme des principes d'organisation centraux du langage [NT] » (Tyler, 2012 : 29). Selon l'International Cognitive Linguistics Association, « le sens est tellement central dans le langage qu'il doit être un objet d'étude primordial [NT] » (ICLA, s.d.). Ces considérations sur le sens entraînent plusieurs répercussions notamment sur le lexique, la syntaxe, et les liens qu'entretiennent entre eux les différents termes d'un énoncé. Nous commencerons par traiter ce dernier point.

La linguistique cognitive établit ainsi que pour comprendre le sens d'un énoncé, il ne suffit pas de faire la somme des unités de sens qui le constituent :

Le sens du tout n'est pas réductible à l'addition du sens de ses parties successives car celles-ci subissent différents processus d'intégration lors de leur constitution en énoncé, tout en conservant une certaine autonomie de sens si on les prend indépendamment de leur insertion dans l'énoncé. (Robert, 2018 : 14)

Bottineau (2017) illustre ce principe à l'aide du mot *malentendu* :

« Comme toujours avec les compositions figées, le sens du tout n'est pas celui de la somme des parties, et le *malentendu* n'est pas le *mal entendu*. À elle seule, l'expression *mal entendu* serait déjà équivoque, puisqu'on peut l'interpréter soit comme un participe passé *entendu* précédé d'un adverbe *mal* (ce qui n'a pas été bien entendu), soit comme l'adjectif nominalisé *mal* (le *mal*) suivi d'un participe passé employé comme adjectif. Le figement nominal *malentendu* dérive de la première des deux lectures et occulte la seconde, mais il ajoute également une dimension intersubjective, impliquant une divergence inconsciente des points de vue et un échec de la mutualisation des savoirs, bien loin du champ de la perception auditive et du traitement du signal acoustique. » (Bottineau, 2017 : 12)

Ainsi, si *malentendu* n'est pas la somme des sens de *mal* et d'*entendu*, il leur est tout de même lié. En d'autres termes, « c'est le tout qui contribue à donner sens à la partie, laquelle contribue à donner sens au tout » Morin (1991 : 170). Appliquons maintenant cette logique à une occurrence de *mais* :

3.15. Il n'est pas intelligent, *mais* très intelligent. (Horn, 1985 : 166)

On retrouve dans 3.15. la structure de *mais* rectificatif, où « il est intelligent » est nié, pour être remplacé par Q « il est très intelligent ». À sa lecture, on comprend que la personne dont il s'agit et qui est désignée par le pronom « il » possède manifestement une intelligence est très élevée. Le locuteur signifie que l'on se tromperait en la qualifiant d'intelligente sans plus, elle est au moins très intelligente. Si l'on déduit les sens P, *mais*, et Q séparément, on fait face à une situation déconcertante. En effet, dans P, on affirme que la personne n'est pas intelligente. Attribuons-lui dès lors la caractéristique « non intelligente ». Or dans Q, on lit que la personne est très intelligente. En opérant une simple addition des sens de P et de Q, « il » est à la fois décrit comme « non intelligent » et « très intelligent ». Pour éviter ce problème, il faut considérer l'énoncé dans son ensemble et non le fragmenter. On peut résumer cet exemple de cette manière :

$$\text{Sens de } P \text{ mais } Q \neq \text{Sens de } P + \text{mais} + \text{Sens de } Q$$

Les réflexions sur l'énoncé 3.15. ne sont pas sans rappeler celles sur *même si*. Dans le chapitre 2, nous avons eu l'occasion de constater que le sémantisme de ce connecteur faisait débat (Piot, 2004). Certains auteurs avancent même que « *même si* n'existe pas » (Piot, 2004), défendant leur position par le fait que *même si* ne serait en fait qu'une simple variante de *si*. D'autres, comme Aptekman, nuancent cette position, et démontrent qu'en réalité, *même si* se distingue de *si* d'une part en possédant un sens plus précis et limité que *si*, et d'autre part, en ayant la capacité d'allier concession et hypothèse. *Si* est en effet un connecteur qui possède des sens très variés (voir Dhiabi, 2019, pour une description détaillée de ces sens), allant de la concession à l'hypothèse, en passant par l'adversation. En l'absence de contexte, *si* peut ainsi provoquer un flou, une incertitude sur l'interprétation à donner à un énoncé, comme dans :

3.16. *Si* Julie est insupportable, Charles est charmant. (Aptekman, 2008 : 12)

Cet exemple peut en effet être considéré soit comme une adversation (« Julie est insupportable, *par contre*, Charles est charmant »), soit comme une concession (« *Bien que* Julie soit insupportable, Charles est charmant », en imaginant par exemple que Julie et Charles soient frère et sœur et en admettant qu'il est logique de s'attendre à ce que, si un des enfants de la fratrie est sage, l'autre le soit lui aussi). Utiliser *même si* dans ce cas lève l'ambiguïté, *même si* ne pouvant exprimer que la concession (3.17.). Par ailleurs, une modification des temps de 3.16. (nécessaire en l'absence d'un contexte suffisant) permet une lecture hypothétique de l'énoncé (3.18.) :

3.17. *Même si* Julie est insupportable, Charles est charmant.

3.18. *Même si* Julie était insupportable, Charles serait charmant.

Si le sens de *même si* était considéré comme étant la simple addition de *même* et de *si*, *même si* conserverait d'une part la polyfonctionnalité simultanée de *si*, et d'autre part, il ne serait pas capable d'exprimer une nuance que *si* ne peut marquer.

L'importance du sens lui confère la capacité de modifier la syntaxe d'un énoncé. Dans l'une de ses conférences, George Lakoff (2004) résumait de la sorte le lien qu'il existe entre sens, syntaxe et forme : « *Syntax is secondary. It is a paring of meaning and form.* [La syntaxe est secondaire. C'est un assemblage entre le sens et la forme.] », comme dans l'exemple suivant :

3.19. *There is* John. (Lakoff, 2004)

Là-bas est John.

Pour Lakoff, dans 3.2.6.d., la volonté du locuteur est de mettre en avant la localisation de John (« *You are trying to get the attention to that location.* [Vous essayez d'attirer l'attention sur cette localisation.] »). La syntaxe d'un énoncé est ainsi conditionnée par des considérations sémantiques et pragmatiques, car on aurait également pu dire « *John is there* », en plaçant *there* [là-bas] non pas en début, mais en fin d'énoncé. La position initiale de *there* semble indiquer que le locuteur présente la localisation spatiale de John comme l'information principale de la phrase.

Ces considérations sur la syntaxe rappellent les études du chapitre 2 consacrées aux positions des connecteurs logiques d'opposition. Ainsi, les *mais* de transition figurent-ils par exemple majoritairement en position initiale, d'ailleurs toutes les occurrences de tels *mais* tirées de la littérature affichaient une telle position :

3.20. Le bourg était endormi. Les piliers des halles allongeaient de grandes ombres. La terre était toute grise, comme par une nuit d'été.

Mais, la maison du médecin se trouvant à cinquante pas de l'auberge, il fallut presque aussitôt se souhaiter le bonsoir, et la compagnie se dispersa. (Flaubert, *Madame Bovary* : 117, cité par Herschberg Pierrot, 2007)

3.21. Oui, eh bien, ne corse pas, veux-tu, et laisse-nous écouter.

Mais je ne vous empêche pas d'écouter, mes petites. (Feydeau, *Occupe-toi d'Amélie*, cité par Ducrot et al., 1976 : 51).

3.22. [*Deux personnes se battent*]

Mais séparez-les ! (Bruxelles et al., 1976 : 50)

Cette position, selon Rabatel (1999), permettrait de marquer plus nettement encore le moment où des *mais* de ce type marquent le changement de focalisation narrative. La position initiale de *mais* renforce son rôle de transition vers un nouveau sujet, d'« embrayeur de points de vue », pour reprendre les mots de Rabatel. On se trouve face à un cas de figure où le sémantisme d'un connecteur semble lié à sa position, et *de facto*, à la syntaxe de la phrase hôte.

En plus d'influencer la syntaxe, le sens influence également le lexique. En effet, en linguistique cognitive, « une place centrale est accordée à la sémantique, qui est réputée informer la syntaxe et le lexique avec lesquels elle interagit » (Fuchs, 2009 : 3). C'est le sens qui permet d'organiser le lexique, par exemple par des relations de synonymie ou d'antonymie (Stringer, 2019), ou encore par le concept de catégorisation. Ce dernier principe postule que les mots se regroupent autour de prototypes, soit les éléments les plus représentatifs de leur catégorie (Fortis, 2017). Rosch (1985) montre par exemple que les termes « moineau », « autruche », et « pingouin » font tous les trois partie de la catégorie « oiseaux », mais « moineau » se rapproche plus du prototype que « autruche » et « pingouin » (Rey-Debove, 1989). On pourrait dire que le moineau est « plus oiseau » que l'autruche (Ilinski, 2017).

La notion de prototype se retrouve dans le domaine des connecteurs logiques. Tout d'abord, car ils constituent eux-mêmes des « signaux prototypiques des relations de cohérence [NT] » (Crible, 2020 : 796), puis car en leur sein, certains connecteurs logiques sont « plus connecteurs » que d'autres, pour reprendre les termes d'Ilinski (2017) à propos des moineaux. Le tableau ci-dessous reprend quelques études conférant à certains connecteurs logiques le rôle de prototype pour l'une des relations oppositives, en français ou en néerlandais¹¹.

¹¹ Pour des exemples de connecteurs prototypiques d'opposition dans d'autres langues, voir Renkema (2009), Degand & Mortier (2009) ou Trang Do (2017), et pour des cas de connecteurs prototypiques de relations logiques autres que l'opposition, voir par exemple Gerolimich & Vecchiato (2022) ou Le Draoulec & Bras (2006).

Connecteur(s) prototypique(s)	Valeur prototypique (spécifiquement exprimée avec le terme « prototypique » ou ses dérivés dans l'étude concernée)	Auteurs
<i>Bien que</i>	« Connecteur prototypique de la relation de concession »	Combettes & Dagnat (2016 : 2)
	« Concession logique »	Morel (1996 : 148)
<i>Bien que, néanmoins</i>	« Violation d'une attente habituelle et [...] négation d'une implication »	Combettes & Dagnat (2016 : 4)
<i>Cependant</i>	« Argument décisif »	Herman (2025 : 14)
<i>Certes</i>	« Argument concédé et conclusion inattendue »	Herman (2025 : 14)
<i>Certes ... mais</i>	« Marqueur prototypique de la concession argumentative »	Garnier & Sitri (2009 : 121)
	« Concession argumentative »	Morel (1996 : 148)
<i>Encore que</i>	« Concession rectificative »	Morel (1996 : 148), Herman (2025 : 14)
<i>Et pourtant</i>	« Argument concédé et conclusion inattendue »	Herman (2025 : 14)
<i>Mais</i>	« Connecteur prototypique du mouvement concessif »	Rossari (2016 : 165)
<i>Or</i>	« Argument lié »	Herman (2025 : 14)
<i>Pourtant</i>	« Connecteur de concession prototypique »	Zhang (2021 : 210)
<i>Eigenlijk</i>	« <i>Prototypical Dutch marker of (counter)expectation</i> [connecteur néerlandais prototypique de la (contre)attente] »	Buyse (2022 : 26)
<i>Maar</i>	« Linguistic marker [...] used to express "opposition" [marqueur linguistique [...] utilisé pour exprimer l'opposition] »	Degand & Mortier (2009 : 317)
	« <i>Oppositie wordt in het Nederlands prototypisch uitgedrukt door maar</i> [l'opposition est prototypiquement exprimée par <i>maar</i> en néerlandais] »	Moerman (2009 : 12)
<i>Toch</i>	« <i>Concession</i> [concession] »	Buyse (2022 : 1)

Tableau 12 : Connecteurs oppositifs prototypiques en français et en néerlandais

La caractéristique remarquable de ce tableau, c'est sa taille. En français, il ne compte pas moins de 10 connecteurs qualifiés de prototypiques, et 3 en néerlandais. Cette variété, principalement pour les connecteurs français, suggère une absence de consensus sur le meilleur représentant de la classe des connecteurs logiques d'opposition. Ce constat pourrait avoir des implications traductologiques : puisqu'aucun connecteur ne semble remplir le rôle de connecteur prototypique d'opposition en français, peut-être les traductions de ces connecteurs seront-elles plus variées qu'en néerlandais, où *maar* semble se distinguer légèrement en tant que connecteur prototypique.

3.3. Apports de la linguistique cognitive en traductologie

Les précédents points se sont penchés sur des principes relativement généraux de la linguistique cognitive liés principalement à des considérations monolingues, champ auquel cette approche se destinait initialement. Il faut dire que cette théorie a été élaborée avant tout dans cette optique (Angelone, Ehrensberger-Dow & Massey, 2016), elle a pour but d'offrir une compréhension des langues telles qu'elles sont parlées, et utilisées, avec la cognition comme pierre angulaire de la réflexion.

Mais il se trouve que la linguistique cognitive peut aussi harmonieusement se combiner aux études contrastives (Brdar-Szabó & Brdar, 2003), et traductologiques (Ibarretxe-Antuñano & Rojo López, 2013), en tout cas, à certains aspects de l'activité traduisante (Shtok, 2021). Halverson (2013) montre par exemple qu'elle s'applique mieux à l'étude de traductions que la grammaire générative et structuraliste en tant que cadres théoriques : « L'incapacité des théories linguistiques structuralistes ou générativistes à répondre de manière adéquate à certaines des questions fondamentales de la traduction a conduit de nombreux chercheurs à rejeter complètement les approches linguistiques [NT] », des questions auxquelles la linguistique cognitive est, elle, en mesure de répondre (Halverson, 2013 : 33 ; Ibarretxe-Antuñano & Rojo López, 2013). En effet comme l'explique Jääskeläinen (2012 : 192) : « la plupart des phénomènes liés à la traduction comportent un aspect psychologique [NT] ». Nous avons déjà donné quelques cas concrets d'application de principes de linguistique cognitive en traductologie (comme l'exemple 3.4.), mais sans doute est-il pertinent de dédier une section à ces questions, ce travail doctoral restant avant tout une thèse en traductologie.

On peut appeler « *Cognitive Translation Studies* » [Traductologie cognitive], ou CTS, le domaine de recherche à la croisée de la traductologie et de la linguistique cognitive (Muñoz Martín & Xiao, 2020), se définissant comme « le domaine de recherche consacré à l'étude des aspects cognitifs de la production, de la réception et de l'interaction communicatives de tous les acteurs de processus où plus d'une variété de langue est utilisée » (Muñoz Martín & Xiao, 2020 : 1), en pleine expansion ces dernières années (Muñoz : 2014 ; Olalla-Soler, Franco Aixelà, Rovira-Esteva : 2021).

Tout d'abord, la manière dont la linguistique cognitive aborde la relation entre le sens et le lexique rejoint certains principes fondamentaux de la traductologie. Nous avons défini précédemment que lors de la traduction, ce ne sont pas tant les mots que le sens qu'ils véhiculent qu'il faut préserver lors du passage d'une langue à une autre. Or « selon la linguistique cognitive, les unités linguistiques telles que les mots ne sont pas 'porteuses' de sens, mais contribuent au processus de construction du sens, lequel se déroule au niveau conceptuel » (Evans, 2007 : 38), suggérant ici aussi que le sens prime sur les cristallisations lexicales qui lui servent de support (Jeffries, 1998). « Le sens n'est qu'en germe dans les mots qui composent les énoncés », affirme Durieux (2020). Croft & Cruse vont encore plus loin :

Ni les mots, ni même les phrases n'ont vraiment de sens. Le sens est quelque chose que l'on construit, en se servant des propriétés des éléments linguistiques comme d'indices partiels, ainsi que d'éléments non linguistiques, d'informations disponibles grâce au contexte, à notre connaissance, et à l'état d'esprit des locuteurs. (Croft & Cruse, 2004 : 97)

Nous avons vu dans la section 3.2.6. que le sens d'un énoncé n'est pas égal à la somme des sens de ses constituants pris isolément, et pouvons maintenant trouver des applications traductologiques à ce principe. Elle se s'exprime particulièrement dans le cas de connecteurs polyfonctionnels comme *mais*. Dans le chapitre 2, nous avons montré que *mais* pouvait exprimer les trois notions oppositives

considérées dans cette thèse (rectification, adversation, et concession). Dépouillé de sa phrase hôte, *mais* peut donc se traduire théoriquement par *maar*, mais également par des connecteurs moins polyfonctionnels au sémantisme plus restreint comme *hoewel* [bien que, même si] concessif, ou *daarentegen* [par contre, en revanche] adversatif. Illustrons notre réflexion en partant d'une occurrence de *mais* tirée du DPC :

3.23. Ils m'ont un peu ri au nez quand j'ai demandé 6.000 pièces - leur production d'une demi-journée ! -, *mais* ils ont finalement accepté moyennant un paiement cash. (DPC, *mais*, 19)

3.23. Toen ik 6000 stuks bestelde, lachten ze wat meewarig: dat aantal produceren ze in een halve dag! *Maar* ze gingen *toch* akkoord, op voorwaarde dat ik cash betaalde. (DPC, *mais*, 19)

Lorsque j'ai commandé 6 000 pièces, ils ont ri avec un peu de dédain : ils produisent ce nombre en une demi-journée ! Mais ils ont quand même accepté, à condition que je paie comptant.

Dans 3.23., P et Q entretiennent une relation concessive directe, qui est rendue par *maar* en néerlandais rehaussé de *toch*. P et Q pourraient admettre d'autres connecteurs entre eux, à condition que ces derniers soient (au moins) concessifs directs eux aussi, comme *hoewel* (3.24.). Par contre, bien que *mais* puisse, dans certains cas, se traduire par des connecteurs adversatifs comme *daarentegen*, cette traduction n'est pas possible pour le *mais* de 3.23., car elle modifierait le sens de la relation qu'entretiennent P et Q ((?) 3.25.) :

3.24. *Hoewel* ze wat meewarig lachten - dat aantal produceren ze in een halve dag! -, gingen ze *toch* akkoord, op voorwaarde dat ik cash betaalde.

Bien qu'ils aient ri avec un peu de dédain - ils produisent ce nombre en une demi-journée ! - ils ont tout de même accepté, à condition que je paie en liquide.

(?) 3.25. Toen ik 6000 stuks bestelde, lachten ze wat meewarig: dat aantal produceren ze in een halve dag! *Daarentegen* gingen ze akkoord, op voorwaarde dat ik cash betaalde.

Lorsque j'ai commandé 6 000 pièces, ils ont ri avec dédain : ils produisent ce nombre en une demi-journée ! Par contre, ils ont accepté, à condition que je paie comptant.

Une telle manière de procéder, consistant à traduire les mots les uns après les autres en rompant les liens logiques entre eux, s'apparente à de la traduction mot-à-mot, une stratégie traductive rarement appropriée (Hoon Ang & Moratto, 2024). Elle constituait d'ailleurs le principal écueil des premiers programmes de traduction automatique (Peng, 2013) et demeure probablement ce qui la différencie le plus de la traduction humaine :

La traduction est certes une succession de prises de décisions, mais ces décisions ne sont pas le résultat d'un processus purement rationnel faisant appel à un raisonnement donné sur des règles d'inférence rigoureuses. [...] En outre, l'être humain n'est pas un logicien né ; il fait des erreurs. (Durieux, 2020 : 34).

Illustrons à présent nos réflexions à l'aide d'une étude aboutie mêlant ce cadre théorique et corpus parallèles avec Guidère (2011), qui propose une analyse de traductions publicitaires à la lumière de la traductologie cognitive¹². Cet auteur souligne des différences de présentation de certains produits à la suite d'une traduction, comme dans cette publicité pour le produit L'Oréal RevitaLif :

3.26. Avec RevitaLift Rides de Cassure, mon visage est moins dur, ce qui me *donne l'air* plus jeune ! (Guidère, 2021 : 346)

3.26. With RevitaLift Deep-Set Wrinkles my face feels smoother, *making me feel* younger! (Guidère, 2021 : 346)

Guidère (2025) montre que la version française se centre sur l'apparence (*avoir l'air*), tandis que la traduction anglaise se construit autour d'une sensation (*feel* [se sentir]) :

Lors de la traduction, nous passons donc d'un message centré sur l'objet (le visage, l'apparence) à un message centré sur le sujet (le locuteur et ses sensations). Dans un cas, le produit modifie l'apparence de la chose, dans l'autre, il modifie le ressenti de l'humain. Sans toucher à l'image publicitaire, la traduction transforme un message centré sur le paraître (le visible) en un discours centré sur l'être (le ressenti). De la sorte, la perception d'une image, pourtant identique, par les réceptrices dans chaque langue devient différente : en français, elle est l'illustration de l'efficacité concrète du produit (le visage est visiblement plus doux et donc plus jeune), tandis qu'en anglais, elle est l'expression de l'effet du produit sur l'utilisateur (le large sourire reflète la sensation procurée par le produit). Indéniablement, la comparaison des deux versions révèle un changement de perception par lequel le texte donne sens à l'image. (Guidère, 2025 : 346-347)

Comprendre la traduction « depuis l'intérieur de l'esprit du traducteur [NT] » (Mossop, 2011 : 57), était perçue jadis comme une véritable *blackbox* [boîte noire] (Muñoz Martín, Marín García, 2022), et cette boîte noire, soit « les processus de pensée qui ont lieu lorsque quelqu'un traduit un texte », fascine depuis sans doute autant de temps « que la traduction elle-même » [NT] (Jääskeläinen, 1998 : 265). La linguistique cognitive, et plus particulièrement la CTS offre des outils théoriques et méthodologiques pour explorer ces zones d'ombre, en modélisant les processus mentaux impliqués dans la traduction. Des méthodes empiriques telles que les *think-aloud protocols* [protocoles de verbalisation] (Ma & Wang, 2015), l'*eye-tracking* [suivi oculaire] et l'enregistrement des frappes clavier (Wang & Zheng, 2021) permettent d'accéder aux stratégies cognitives du traducteur, fournissant des indices sur la

¹² Pour approfondir les applications concrètes de la traductologie cognitive comme cadre théorique à des résultats tirés de corpus parallèle on peut conseiller, entre autres, la revue « Translation, Cognition & Behavior » éditée par Davitti & Kumcu (2025).

manière dont il construit le sens et prend des décisions. Étant donné que l'une de nos questions de recherche centrales dans ce travail est de comprendre les raisons qui motivent les traducteurs dans les choix traductologiques qu'ils opèrent lorsqu'ils font face à un connecteur logique (d'opposition), la CTS se présente comme un cadre théorique particulièrement adapté. Elle pourra également nous éclairer sur les (éventuelles) différences entre les traductions humaines et celles produites par l'intelligence artificielle.

3.4. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons présenté le cadre théorique de ce travail, qui repose sur une application de la linguistique cognitive à la traductologie : la *Cognitive Translation Studies* (Muñoz Martín, Sun & Li, 2021) ou traductologie cognitive en français (Guidère, 2011 ; Hong, 2022).

Nous avons tout d'abord brièvement retracé les origines de la linguistique de corpus pour nous concentrer ensuite sur les applications concrètes de son principal postulat : le langage est indissociable des processus cognitifs, et en particulier de l'expérience du monde, de la perception, et de la conceptualisation. La construction du sens s'en voit influencée, et elle exerce à son tour une influence sur le lexique et la syntaxe. Les illustrations de nos réflexions ont systématiquement fait intervenir des connecteurs logiques, afin de montrer le lien entre eux et ce cadre théorique. Nous avons ainsi vu que les connecteurs pouvaient être connotés, occuper des positions variées en fonction du sens qu'ils expriment, ou encore dépendre fortement du contexte et de l'expérience de vie des locuteurs s'agissant de leur sémantisme.

Si toutes ces considérations ont des implications sur la manière dont les connecteurs logiques (d'opposition) sont employés, elles jouent également un rôle, par ricochet, dans la manière dont ils sont traduits. La linguistique cognitive appliquée à la traductologie, soit l'étude de « l'ensemble des mécanismes par lesquels le traducteur acquiert de l'information à partir du texte source, la traite et l'exploite pour produire le texte cible », et notamment les « grandes fonctions de l'esprit lorsqu'il traduit un document complexe » (Guidère, 2011 : 345), s'intéresse à ce qu'il se passe « dans la tête des traducteurs » (Krings, 1986) lors du processus de traduction, sorte de boîte noire longtemps restée nébuleuse (Zhu, 2020).

Pour conclure, on peut affirmer que la linguistique cognitive et la traductologie cognitive constituent un binôme de cadres théoriques appropriés à ce travail, d'une part car ils s'appliquent adéquatement à l'étude de l'utilisation des connecteurs logiques dans leurs langues respectives, et d'autre part, car ils permettent d'en éclaircir la traduction, ce que s'est précisément donné pour objectif cette thèse de doctorat. Comme le prédisait Balliu il y a une petite vingtaine d'années, « le développement actuel des recherches en sciences cognitives permettra d'éclairer nombre de processus à l'œuvre dans le travail du traducteur et de l'interprète » (2007 : 3).

4. Méthodologie

4.1. Introduction

Là où les chapitres 2 et 3 ont défini les objets de cette thèse, le chapitre 4 s'attellera à définir comment remplir ces derniers (Hegde & Hari, 2016). Comment va-t-on s'y prendre, en effet, pour étudier la traduction des connecteurs logiques d'opposition ? Par quelles étapes va-t-on passer, que faire pour assurer la solidité de nos analyses ? C'est à ce type de questions que l'on va tenter de répondre dans ce chapitre. Il présente les éléments de notre méthodologie dans leur version la plus aboutie, même si par essence, « la méthodologie d'une thèse est souvent évolutive. Les idées initiales à ce sujet peuvent être remises en cause, chemin faisant, pour de multiples raisons qu'il est impossible d'exposer ici de façon exhaustive » (Dubois, 2018 : 59).

Nous reviendrons tout d'abord en détail sur les démarches qui nous ont servi à sélectionner les connecteurs étudiés dans cette étude (4.2.). Nous rappellerons pour ce faire notre conception de la notion d'opposition, puis développerons le processus de désambiguïsation sémantique des connecteurs polyfonctionnels, qui nous permet de ne nous intéresser qu'aux occurrences oppositives des connecteurs possédant plusieurs significations. Nous nous attarderons ensuite sur la description des corpus utilisés dans cette étude, qu'ils soient monolingues, parallèles, ou expérimentaux, ainsi que sur la manière dont nous avons comptabilisé et extrait les occurrences des connecteurs oppositifs de notre étude au cœur de nos analyses (4.3.). Après la description de quelques outils statistiques renforçant la reproductibilité de nos résultats (4.4.), nous nous pencherons en détail sur les différents types d'étude de notre thèse et verrons comment ils se complètent afin de répondre à nos questions de recherche (4.5.). Nous établirons et décrirons ensuite les critères d'analyse des connecteurs étudiés dans le cadre de cette thèse (4.6.). Nous illustrerons enfin quelques applications d'outils statistiques en lien avec ces critères (4.7.), et expliquerons l'usage que nous avons fait de l'intelligence artificielle dans cette thèse.

4.2. Une étape clef dans le choix des connecteurs étudiés dans cette étude : la désambiguïsation sémantique

Le chapitre 2 dédié à l'état de l'art nous avait contraint à fournir plusieurs indications sur la manière dont les connecteurs au centre de cette étude ont été choisis. Ainsi, la section 2.2. et ses sous-sections donnaient un aperçu de la méthodologie liée à cette sélection. Les grandes étapes de cette démarche avaient été les suivantes :

- i. Établissement de listes des connecteurs d'opposition français et néerlandais, tendant vers l'exhaustivité ;
- ii. Recherche des occurrences de ces connecteurs dans le DPC, ressource la plus limitée de cette étude mais qui en constitue le cœur (car il s'agit d'un corpus parallèle, et notre thèse demeure avant tout une thèse en traductologie) ;
- iii. Désambiguïsation sémantique manuelle des connecteurs polyfonctionnels, en écartant les occurrences non oppositives ;
- iv. Obtention des chiffres réels des occurrences des connecteurs d'opposition, permettant l'établissement d'un classement des 5 connecteurs d'opposition les plus fréquents dans leurs langues respectives.

L'étape qui nécessite le plus d'approfondissement à ce stade est sans doute la phase iii., car le chapitre 2 avait fourni directement les nombres finaux d'occurrences désambiguïsées. On peut à présent se pencher plus en détail sur ce procédé de désambiguïsation sémantique des connecteurs polyfonctionnels. Rappelons tout d'abord que l'on peut classer les connecteurs d'opposition de la liste établie dans le chapitre 2 en deux catégories fondamentales :

- Les connecteurs uniquement oppositifs ;
- Les connecteurs entre autres oppositifs, présentant une forme de polyfonctionnalité.

Les occurrences des connecteurs entièrement oppositives sont faciles à comptabiliser, car aucune d'entre elles n'est à écarter. De tels connecteurs sont toujours (au moins) oppositifs, c'est le cas de *même si* ou de *par contre*. Les connecteurs partiellement oppositifs sont dits « polyfonctionnels », ils sont capables « d'indiquer plus qu'une relation de cohérence » (Wetzel, 2023 : 94). Cette polyfonctionnalité peut être séquentielle, ou simultanée (Allwood, 1992). Respectivement, cela signifie que les connecteurs polyfonctionnels expriment soit plusieurs notions dans des contextes différents, soit plusieurs notions à la fois (Petukhova, 2011).

Dans la section 2.2.1., nous avons montré à l'aide de la figure 6 que seules les occurrences oppositives des connecteurs polyfonctionnels séquentiels étaient pertinentes dans le cadre de cette étude. La figure 7, qui traitait des connecteurs polyfonctionnels simultanés, traduisait une situation plus complexe, et montrait que deux types d'occurrences devaient être pris en compte dans cette étude, à savoir, les occurrences oppositives pures, et les occurrences hybrides (combinaison de notions oppositives et non oppositives).

Si nous avons déjà établi les critères permettant de faire le tri entre les occurrences à conserver à celles à mettre de côté, nous ne sommes pas encore entré dans les détails des procédés qui permettent cette opération de désambiguïsation sémantique. C'est cette étape que nous allons décrire dans cette section. On peut proposer une condition unique qui unifie le traitement à réserver tant aux connecteurs polyfonctionnels séquentiels qu'aux polyfonctionnels simultanés : pour susciter l'intérêt de cette étude, un connecteur doit être au moins oppositif. Plus concrètement, il doit véhiculer une notion concessive, adversative, et/ou rectificative.

Si la désambiguïsation sémantique d'un connecteur est une tâche délicate (Hinze *et al.*, 2015), elle est facilitée par la réalisation de certains tests (Dupont, 2019). Les connecteurs prototypiques (non polyfonctionnels) des relations oppositives constituent de bonnes bases pour construire des tests de substitutions, qui aident à la désambiguïsation sémantique d'un connecteur polyfonctionnel (Halté, 2013). Le test de substitution consiste à remplacer un connecteur logique par un autre connecteur supposé « de la même catégorie sémantique » (Gunn, 2020 : 18), ce qui permet de caractériser la relation de discours qu'il exprime (Groen, Noyes & Verstraten, 2010). Louwerse & Mitchell (2003) indiquent les différents résultats auxquels ce test peut aboutir :

Four kinds of relations can be distinguished. Two markers are considered synonymous if they are inter-substitutable. If one marker can be replaced by the other, but not the other way around, the latter is a hyponym of the former (and the former a hypernym of the latter). If two markers cannot be substituted in any given context they are exclusive. (Louwerse & Mitchell, 2003 : 27-28)

On distingue quatre types de relations. Deux connecteurs sont considérés comme synonymes s'ils sont interchangeables. Si un connecteur peut être remplacé par un autre, mais pas l'inverse, le second est un hyponyme du premier (et le premier un hyperonyme du second)¹³. Si deux marqueurs ne peuvent pas être remplacés dans un contexte donné, ils sont exclusifs. (Louwerse & Mitchell, 2003 : 27-28)

Dans notre cas, le test de substitution consistera à remplacer un connecteur polyfonctionnel en un connecteur monofonctionnel (connecteur prototypique) dans une phrase hôte donnée. Si les connecteurs y sont interchangeables, alors le connecteur polyfonctionnel est considéré comme relevant de la même catégorie sémantique que celle du connecteur prototypique par lequel il a été remplacé. Nous considérons que deux connecteurs logiques sont interchangeables si l'un peut se substituer à l'autre sans modifier le sens de la phrase hôte.

Dans le tableau 12 de la section 3.2.6., nous avons repéré plusieurs connecteurs prototypiques des relations oppositives. Tentons à présent d'en sélectionner certains afin de mettre au point des tests de substitution qui nous permettraient de vérifier la présence de la concession, de l'adversation, ou de la rectification. Notons que ces tests devront ensuite être complétés, car ils ne permettent que de distinguer les valeurs oppositives de base de cette thèse.

La concession semble disposer d'un bon nombre de connecteurs prototypiques, si on la compare aux autres relations oppositives. Si l'on s'intéresse à ceux qui sont exclusivement concessifs, on retient *bien que*, *certes*, et *pourtant*. *Même si*, souvent présenté comme un synonyme de *bien que* (Piot, 2004) pourrait également être ajouté à cette liste. *Pourtant* peut être écarté car sémantiquement plus complexe que les autres connecteurs prototypiques concessifs (voir Marengo, 2007, sur la « bidirectionnalité » de *pourtant*). Dans le DPC, *certes* est moins courant que *bien que*, lui-même moins courant que *même si* (28 *certes*, 41 *bien que* et 102 *même si*). Le choix du connecteur sur lequel construire le test de substitution pour la concession semble se porter sur *même si*, qui présente comme avantage par rapport à *bien que* de ne pas exiger l'usage du subjonctif. Cela permet de limiter les modifications apportées à la phrase hôte lors du remplacement du connecteur étudié par *même si*. Testons-le à présent sur trois exemples :

4.1. Pour information, le joueur a également signé la licence qui lui a été délivrée avec le nom Najeka *alors qu'il* se nomme Ndjeka. (CRFC, *alors que*, 19)

4.2. M. Fillon a une fibre plus gaulliste sociale, *alors que* M. Copé se positionne plus sur les sujets régaliens comme la sécurité et l'identité nationale. (CRFC, *alors que*, 29)

4.3. Cet été, il craignait le pire, *alors que* les marchés menaçaient de s'attaquer à l'Italie. (CRFC, *alors que*)

¹³ Les cas d'hyponymie et d'hyperonymie de connecteurs nous intéressent moins ici, car ils sont surtout utiles lorsque l'on cherche à classer les connecteurs entre eux sur base d'un grand nombre d'occurrences, ce que cette étude n'ambitionne pas de faire. Dans une perspective traductologique, traduire un connecteur par un équivalent hyponymique s'apparente à ce que Crible *et al.* (2019) nomment *underspecification* [sous-spécification], une notion que nous développerons dans le chapitre 5.

Ces énoncés comportent tous une occurrence du connecteur polyfonctionnel *alors que*. Remplaçons-les à présent par *même si* et observons si la phrase demeure acceptable :

4.4. Pour information, le joueur a également signé la licence qui lui a été délivrée avec le nom Najeka *même si* il se nomme Ndjeka.

4.5. M. Fillon a une fibre plus gaulliste sociale, *même si* M. Copé se positionne plus sur les sujets régaliens comme la sécurité et l'identité nationale.

4.6. Cet été, il craignait le pire, *même si* les marchés menaçaient de s'attaquer à l'Italie.

On ne remarque tout d'abord pas de différences sémantiques significatives entre 4.1. et 4.4., les deux énoncés permettent une lecture concessive. Sur le plan logique, le fait P « il [le joueur] se nomme Njeka » était censé empêcher le fait Q, « la licence lui a été délivrée avec le nom Najeka », de se produire, mais cela n'a pas été le cas. Le *alors que* en 4.1. est donc concessif, et peut être remplacé par *même si*, connecteur nécessairement concessif. 4.4. est en effet acceptable sur le plan logique. Pour 4.2. et 4.5., la situation est différente. *Même si* est théoriquement acceptable en 4.5. mais, forçant une lecture concessive de l'énoncé, il supposerait que le fait P « M. Copé se positionne plus sur les sujets régaliens comme la sécurité et l'identité nationale » était censé empêcher le fait Q « M. Fillon a une fibre plus gaulliste sociale ». Cela aurait été concevable si l'un des deux hommes avait été, par exemple, le supérieur hiérarchique de l'autre et qu'ils étaient dès lors censés avoir une ligne de pensée similaire. Mais ce n'est pas le cas : 4.2. provient d'un article publié le 20 septembre 2012, et a pour thème l'affrontement politique entre Jean-François Copé et François Fillon qui briguent tous deux la présidence de l'UMP, qui sera votée lors du Congrès de l'Union pour un mouvement populaire le 18 novembre 2012¹⁴. L'occurrence est donc issue de la campagne de ce congrès, Jean-François Copé et François Fillon sont deux candidats dont on présente et compare les caractéristiques. 4.2. est dès lors adversatif, remplacer *alors que* par *même si* en modifie donc le sens. Dans 4.6., la présence de *même si* semble encore plus problématique, car si on pouvait imaginer un contexte particulier qui aurait toléré sa présence en 4.5, difficile de comprendre comment « les marchés menaçaient de s'attaquer à l'Italie » aurait pu empêcher « il¹⁵ craignait le pire », c'est même plutôt l'inverse, il est logique de s'inquiéter pour le sort de la France en voyant les marchés menacer de s'attaquer à l'Italie. Les éléments liés par *alors que* dans 4.3. ne sont pas opposés, mais additionnés, simultanés. 4.6. n'est donc pas acceptable, 4.3. est non concessif.

Un problème apparaît toutefois avec *même si* (et tous les autres connecteurs prototypiques concessifs) : il ne permet qu'une lecture concessive directe. Cela implique qu'il ne peut pas servir à désambiguïser une concession indirecte, car il ne peut pas l'exprimer (du moins, selon la littérature scientifique). On est face à une situation identique avec les autres connecteurs prototypiques de la concession car, sauf erreur de notre part, aucun connecteur logique n'exprime exclusivement la concession indirecte. Dans le chapitre 2, nous avons vu que « *mais* [...] est le seul à effectuer le parcours de relation indirecte » (Moeschler & De Spengler, 1982 : 24), or *mais* est un connecteur éminemment polyfonctionnel et n'est dès lors que très peu utile à employer dans un test de substitution (c'est d'ailleurs en général plutôt lui qu'il faut désambiguïser, et non l'inverse). Cela n'est cependant pour l'heure que d'une importance relative, car nous cherchons ici à désambiguïser les connecteurs

¹⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Congr%C3%A8s_de_l%27Union_pour_un_mouvement_populaire_de_2012

¹⁵ Le personnage derrière le pronom « il » est Xavier Musca, secrétaire général de la présidence de la République française, qui redoutait un déclassement de la note de la France par l'agence Standard and Poor's.

concessifs des autres types de connecteurs, et selon la littérature scientifique, il n'existe pas de connecteurs capables d'exprimer la concession directe, la concession indirecte, et une nuance non oppositive.

L'adversation ne présente pas d'emblée de connecteur prototypique, mais plutôt une paire, voire un triplet de connecteurs de ce genre : *par contre*, *en revanche*, et *au contraire*. Ces connecteurs sont le plus souvent étudiés conjointement. La banque de données Lexicales, de l'Université d'Anvers, qui recense « plus de 7000 références d'études portant sur des unités lexicales et grammaticales du français » (Dendale, 2025), permet de se rendre compte que la majorité des travaux qui s'y intéressent abordent généralement plusieurs de ces connecteurs à la fois, comme l'illustrent les tableaux 13 et 14 :

	<i>Par contre</i>	<i>En revanche</i>	<i>Au contraire</i>
Brysbaert & Lahousse, 2020	X	X	X
Combettes & Prevost, 2001	X	X	X
Combettes, 2003	X	X	X
Danjou-Flaux, 1980	X	X	X
Danjou-Flaux, 1984	X	X	X
Phan, 2015	X	X	X
Zapatero Santos, 2019	X	X	X
Brysbaert & Lahousse, 2021	X	X	
Haillet, 2016	X	X	
Danjou-Flaux, 2003	X		X
Laboriat, 1974	X		
Nølke, 2006	X		
Haillet, 2018	X		
Hamma, & Haillet, 2002	X		
Haillet, 2018		X	
Danjou-Flaux, 1979			X
Danjou-Flaux, 1983			X
Danjou-Flaux, 1984			X

Tableau 13 : Thèmes des travaux traitant des principaux connecteurs adversatifs

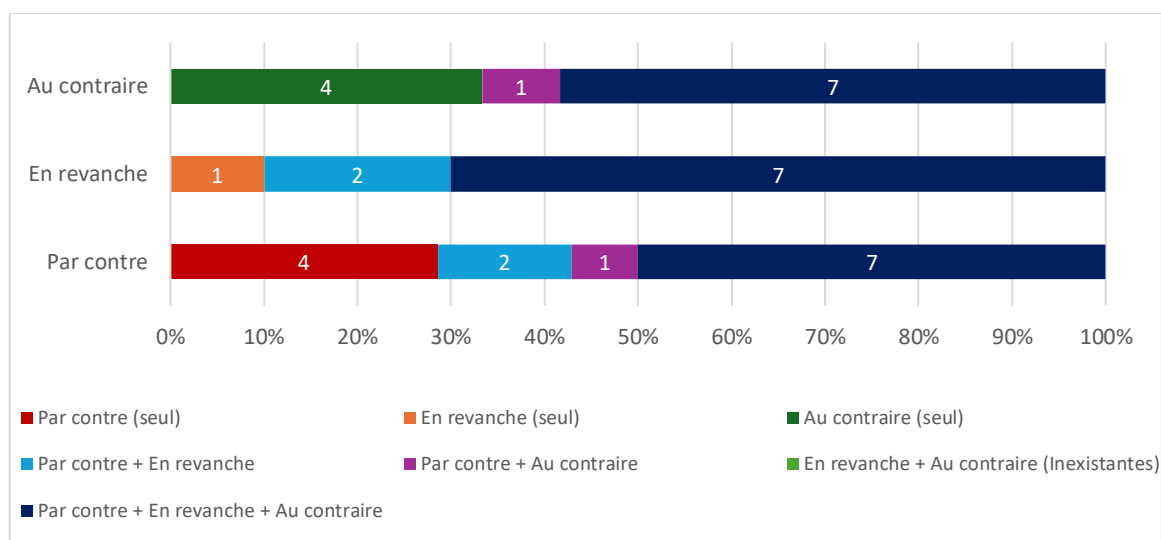


Tableau 14 : Proportions des thèmes des travaux traitant des principaux connecteurs adversatifs

On observe que tous les connecteurs adversatifs prototypiques sont étudiés majoritairement tous ensemble. Les trois connecteurs sont relativement proches sémantiquement (Brysbaert & Lahousse, 2021), et diffèrent surtout par leur degré de formalité (Hamma & Haillet, 2002) ainsi que leurs positions au sein de la phrase hôte (Brysbaert & Lahousse, 2021). Dans le DPC, *par contre* compte 47 occurrences, *au contraire* 26, et *en revanche*, 16. Cela pourrait traduire, pour *par contre*, un usage peut-être plus neutre, plus englobant. Testons-les sur l'énoncé adversatif 4.2. :

4.7. M. Fillon a une fibre plus gaulliste sociale, *par contre* M. Copé se positionne plus sur les sujets régaliens comme la sécurité et l'identité nationale.

4.8. M. Fillon a une fibre plus gaulliste sociale, *en revanche* M. Copé se positionne plus sur les sujets régaliens comme la sécurité et l'identité nationale.

4.9. M. Fillon a une fibre plus gaulliste sociale, M. Copé, *au contraire*, se positionne plus sur les sujets régaliens comme la sécurité et l'identité nationale.

Difficile, d'emblée, de mettre le doigt sur d'éventuelles variations sémantiques entre 4.7., 4.8., et 4.9.. Comme aucun de ces connecteurs ne figure dans la sélection que nous étudions dans cette étude, nous ne nous pencherons pas davantage sur les différences de nuances fines qui existent entre eux (voir pour cela, par exemple, Zapatero Santos, 2019). L'essentiel est de noter qu'ils sont tous les trois adversatifs et monofonctionnels, donc si l'un d'eux peut se substituer à un connecteur polyfonctionnel à désambiguïser, c'est que ce dernier est adversatif, comme l'est dès lors le *alors que* de 4.2..

La rectification ne semble pas vraiment posséder de connecteur(s) prototypique(s). *Plutôt* pourrait cependant en être un bon candidat. Il est polyfonctionnel (Brems, Ghesquière & Vanderbauwhede, 2020), mais surtout lorsqu'il est employé seul. Le combiner à *mais* pour former la séquence *mais plutôt* permet de lever son ambiguïté et de sélectionner exclusivement son sens rectificatif (Mosegaard Hansen, 2020), à l'instar de *eerder* et *maar* qui forment la séquence *maar eerder*. Par ailleurs, la

présence systématique d’une négation dans les P des énoncés rectificatifs facilite leur identification. Dans cette étude, seuls *mais* et *maar* sont capables d’exprimer la rectification. Le doute peut cependant subsister même lorsque P contient une négation, car tous les P dans lesquels une négation est présente ne sont pas nécessairement rectificatifs :

4.10. Un monde dangereux à vivre non tant par ceux qui font le mal *mais* par ceux qui le regardent et laissent faire. (CRFC, *mais*, 42)

4.11. Nous lui avons remis les coordonnées et une lettre de sa fille, qu’il n’a pas vue depuis des années, *mais* il n’a pas donné de nouvelles depuis un mois. (CRFC, *mais*, 45)

Dans ces deux énoncés, P contient une négation, trait typique de la rectification, ce qui pourrait nous aiguiller vers une interprétation rectificative de leurs *mais*. L’ajout de *plutôt* permet de faire émerger des différences entre eux :

4.12. Un monde dangereux à vivre non tant par ceux qui font le mal *mais plutôt* par ceux qui le regardent et laissent faire.

4.13. Nous lui avons remis les coordonnées et une lettre de sa fille, qu’il n’a pas vue depuis des années, *mais plutôt* il n’a pas donné de nouvelles depuis un mois.

On observe que *plutôt* se combine bien à *mais* dans 4.12., où P « par ceux qui font le mal » est nié et remplacé par « par ceux qui regardent et laissent faire ». En revanche, *plutôt* ne fonctionne pas dans 4.13., car il suggérerait que « il a vu sa fille depuis des années » est nié et remplacé par « il n’a pas donné de nouvelles depuis un mois » ce qui n’a que peu de sens (on fait en réalité face ici à une concession, avec P « il a obtenu les coordonnées et une lettre de sa fille qu’il n’a pas vue depuis des années » censé empêcher Q « il n’a pas donné de nouvelles depuis un mois »).

On est maintenant en mesure de résumer les connecteurs qui nous serviront de tests de substitution afin de désambiguïser sémantiquement les connecteurs polyfonctionnels de notre étude :

	Concession	Adversation	Rectification
Connecteur	<i>Même si</i>	<i>Par contre, en revanche, au contraire</i>	<i>(Mais) plutôt</i>

Tableau 15 : Connecteurs français utilisés dans les tests de substitution pour la désambiguïisation sémantique des connecteurs oppositifs polyfonctionnels

On peut s’inspirer du tableau 15 ainsi que des connecteurs prototypiques néerlandais relevés dans le chapitre 3 pour élaborer les tests de substitution des connecteurs polyfonctionnels néerlandais. La littérature néerlandaise ne proposait que *toch* comme connecteur prototypique de la concession. Ce connecteur possède cependant des usages très nombreux et est loin d’être monofonctionnel (voir

chapitre 2 et la littérature qui lui est consacré). *Ook al, hoewel*, ou encore *zelfs al(s)* rempliraient mieux ce rôle, grâce à leur sémantisme plus ciblé sur la concession. *Ook al* et *hoewel* étant pratiquement aussi courants l'un que l'autre dans le DPC, mais près de quatre fois plus courants que *zelfs al(s)*, c'est sur eux que se portera notre choix. S'agissant de l'adversation, *daarentegen* et *integendeel* correspondent à *par contre* et *au contraire*, on note qu'ils sont peu présents dans le DPC. Enfin pour la rectification, si *eerder* diffère de *plutôt* dans certains de ses emplois (Brems, Ghesquière & Vanderbauwhede, 2020), il peut lui aussi se combiner à *maar* pour former une séquence rectificative. On est dès lors en mesure de constituer le tableau 16 en y présentant cette fois des connecteurs néerlandais.

	Concession	Adversation	Rectification
Connecteur	<i>Hoewel, ook al</i>	<i>Daarentegen, integendeel</i>	<i>(Maar) eerder</i>

Tableau 16: Connecteurs néerlandais utilisés dans les tests de substitution pour la désambiguïsation sémantique des connecteurs oppositifs polyfonctionnels

Compilons maintenant ces réflexions pour créer un arbre décisionnel qui sera appliqué pour désambiguïser tous les connecteurs polyfonctionnels, ce qui nous permet d'adopter une méthode homogène et standardisée pour chacune des occurrences analysées, essentielle pour garantir la reproductibilité des résultats (Munafò *et al.*, 2017 ; National Academies of Sciences, Engineering, and Medicine, 2019).

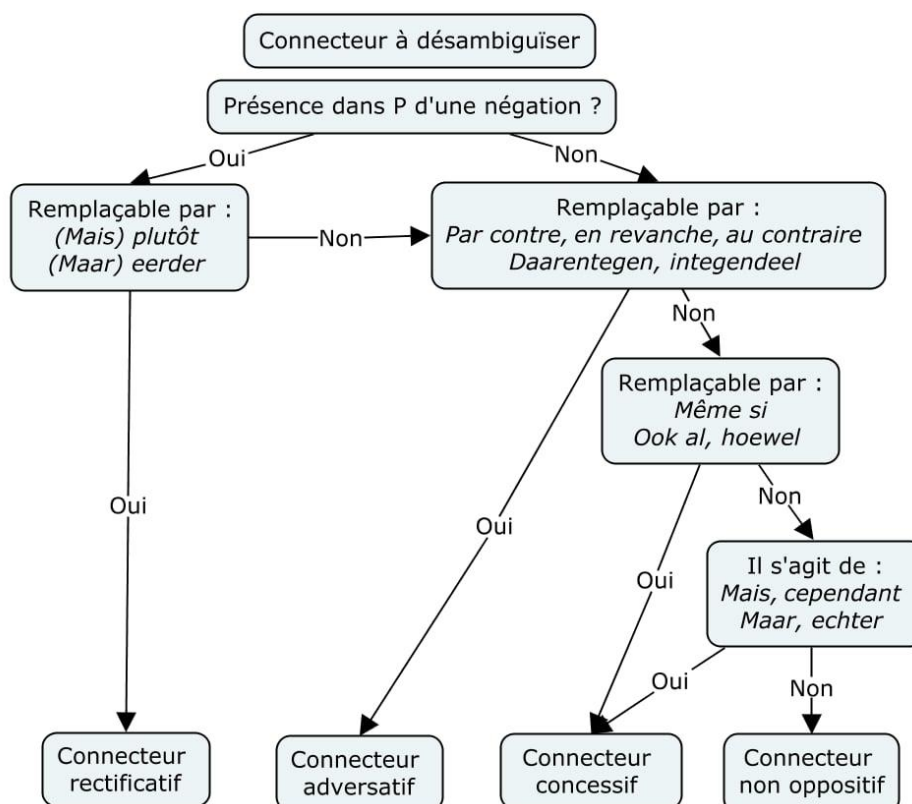


Figure 14 : Arbre décisionnel de la désambiguïsation sémantique des connecteurs polyfonctionnels

Chacune des décisions de cet arbre (nœuds) mène à deux réponses mutuellement exclusives (Han, Pei & Kamber, 2006). Les décisions à prendre sont organisées selon un ordre croissant de complexité, afin que les relations les plus simples soient réalisées en premier, ce qui diminue la possibilité de commettre une erreur. On commence dès lors avec un critère qui ne nécessite quasiment pas d'interprétation, à savoir la présence d'une négation dans P. On procède ensuite à la désambiguïsation des occurrences rectificatives, par remplacement du connecteur concerné par *mais plutôt/maar eerder*. Vient ensuite le test du remplacement par l'un des connecteurs prototypiques de l'adversation, et l'arbre se termine par les tests liés à la notion de concession. Cette dernière figure à la fin de l'arbre en raison de sa grande complexité (Adam, 1990 ; Kortman, 1991). On remarque que le dernier nœud consiste à vérifier si le connecteur à désambiguïser est *mais, maar, cependant, ou echter*. Il concerne les occurrences concessives de transition de ces connecteurs, lesquelles, bien que concessives, ne sont que difficilement remplaçable par *même si* (nous développerons ultérieurement la question des tests d'identification des connecteurs concessifs de transition, de même que ceux des connecteurs concessifs additifs, la complexité de ces deux catégories sémantiques exigeant de les traiter à part).

Dans les deux sections suivantes, cet arbre décisionnel sera appliqué à l'ensemble des connecteurs d'opposition relevés dans le chapitre 2. On y lira dès lors, pour chaque sous-corpus utilisé, le nombre d'occurrences brut des connecteurs oppositifs, les occurrences écartées et celles qui ont été retenues. S'il y a lieu, dans la colonne « désambiguïsation », on trouvera les catégories sémantiques des connecteurs polyfonctionnels qui ont été écartées. Enfin, nous additionnerons les occurrences retenues de chaque sous-corpus pour aboutir à un nombre total d'occurrences (au moins partiellement) oppositives, qui servira à établir le classement des connecteurs d'oppositifs les plus fréquents.

4.2.1. Détails des occurrences des connecteurs français

Connecteurs français								
Connecteur	Occurrences journalistiques			Occurrences non fictionnelles			Désambiguïsation	Occurrences
	Brutes	Exclues	Retenues	Brutes	Exclues	Retenues		
<i>A contrario</i>	1	0	1	0	0	0		1
À l'inverse	15	0	15	6	0	6		21
À l'opposé	2	1	1	1	0	1		2
Alors même qu*	1	0	1	1	0	1		2
Alors qu*	85	18	67	66	34	32	Temporalité, simultanéité pure	99
Au contraire	12	0	12	14	0	14		26
Autant	87	77	10	26	23	3	Formes non adversatives et non concessives (comparatif d'égalité, condition, emphase)	13
Bien qu*	32	14	18	37	14	23	Séquences <i>si bien que, bien</i> utilisé dans le sens de « <i>zeker</i> »	41
Cependant	61	0	61	33	0	33	Temporalité	94
Certes	19	0	19	9	0	9		28
Comparativement	1	0	1	0	0	0		1
Contrairement (à)	25	14	11	5	2	3		14
Contre	71	62	9	48	42	6	Spatialité, opinion	15
D'un autre côté	2	0	2	2	0	2		4
En comparaison	0	0	0	1	0	1		1
En dépit de	5	0	5	5	0	5		10
En même temps qu*	20	16	4	3	2	1	Simultanéité pure	5
En revanche	10	0	10	6	0	6		16
Encore qu*	1	0	1	4	4	0		1
Enfin	76	76	0	9	8	1	Fin du récit, exaspération	1
(Et) dire qu*	31	31	0	23	23	0	Emplois non concessifs	0
Inversement	1	1	0	0	0	0	Emplois non adversatifs	0
Là où	10	9	1	6	6	0	Spatialité pure	1
Loin de là	0	0	0	0	0	0		0
Mais	1124	0	1124	1032	0	1032		2156

Malgré	39	0	39	22	0	22		61
Même s*	72	1	71	31	0	31	Combinaison indépendante de <i>même</i> et de <i>si</i>	102
Pas/sans pour autant	28	0	28	7	0	7		35
Nonobstant	0	0	0	0	0	0		0
Or	51	17	34	8	1	7	Métal précieux de couleur jaune	41
Par comparaison	0	0	0	0	0	0		0
Par contre	38	0	38	19	0	19		47
Par opposition (à)	1	0	1	1	0	1		2
Pendant qu*	11	9	2	1	0	1	Simultanéité pure, durée	3
Plutôt	112	68	44	34	21	13	Occurrences comparatives, non correctives	57
Pourtant	57	0	57	10	0	10		67
Quand bien même	0	0	0	0	0	0		0
Quand même	7	4	3	10	5	5	Emphase, exclamation	13
Quoiqu*	1	0	1	3	0	3		4
Réciproquement	1	1	0	0	0	0	Emplois non adversatifs	1
Si/s'	488	432	56	171	151	20	Emplois autres que concessifs et adversatifs, séquences « <i>même si</i> & <i>si bien que</i> »	76
Simultanément	6	5	1	2	2	0	Simultanéité pure	1
Sinon qu*	0	0	0	0	0	0		0
Tandis qu*	26	4	22	19	4	15	Simultanéité pure	37
Tout de même	3	0	3	1	0	1		4
Tout en	59	43	16	6	4	2	Emplois non concessifs, simultanéité, participes présents	18

Tableau 17 : Désambiguïsation sémantique des connecteurs d'opposition français

En croisant les données retenues avec les données brutes, on peut observer dans quelles propositions les connecteurs étudiés sont oppositifs ou non. Nous répéterons cette opération pour les connecteurs néerlandais, puis nous attarderons plus longuement sur les résultats de cette analyse au sujet des connecteurs qui seront retenus dans le cadre de cette thèse. Notons que les connecteurs qui n'ont pas été relevés dans le corpus ne figurent pas dans le tableau.

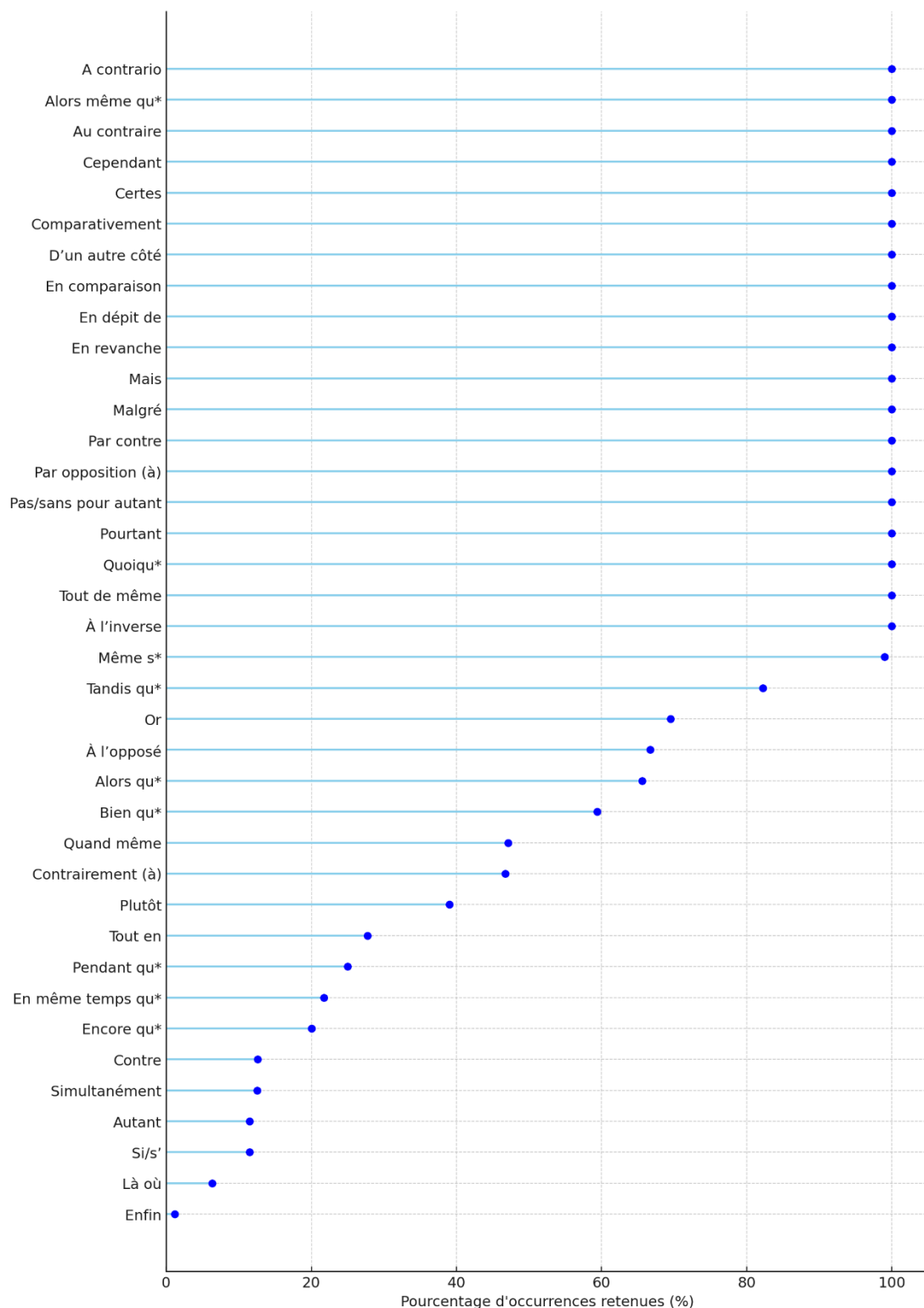


Tableau 18 : Taux d'occurrences oppositives des connecteurs français

4.2.2. Détails des occurrences des connecteurs néerlandais

<i>Connecteurs néerlandais</i>								
Connecteur	Occurrences journalistiques			Occurrences non fictionnelles			Désambiguïsation	Occurrences
	Brutes	Exclues	Retenues	Brutes	Exclues	Retenues		
Al	645	602	43	376	358	18	Occurrences non concessives (adverbe pronominal, « <i>déjà</i> » comme complément circonstanciel, emphase)	61
Alhoewel	2	0	2	12	0	12		14
Alsnog	2	0	2	4	0	4		6
Anderzijds	18	0	18	7	0	7		25
Daarentegen	4	0	4	17	0	17		21
Desalniettemin	1	0	1	1	0	1		2
Desnietteenstaande	0	0	0	0	0	0		0
Desniettemin	0	0	0	0	0	0		0
Desondanks	0	0	0	3	0	3		3
Echter	79	0	79	155	0	155		234
Eerder	63	41	22	26	17	9	Occurrences comparatives, non correctives	31
Hoewel	61	0	61	13	0	13		74
Hoezeer ook	0	0	0	0	0	0		0
In tegenstelling (tot)	26	0	26	6	0	6		32
In weerwil van	0	0	0	2	0	2		2
In/ter vergelijking	18	13	5	8	7	1	Occurrences non adversatives, comparaisons incomplètes	6
Integendeel	13	0	13	4	0	4		17
Maar	1250	247	1003	1009	199	810		1813
Nietteenstaande	0	0	0	1	0	1		1
Niettemin	8	0	8	1	0	1		9
Nochtans	26	0	26	7	0	7		33
Ofschoon	0	0	0	0	0	0		0
Ondanks	41	0	41	23	0	23		64
Ook al	57	18	39	30	6	24	Occurrences non concessives	63

Tegelijkertijd	13	11	2	13	9	4	Simultanéité pure	6
Tegen	271	266	5	191	187	4	Spatialité, opinion, exigé par un verbe	9
Tegenover	45	44	1	48	47	1	Spatialité, direction, exigé par un verbe	2
Ten spijt	0	0	0	0	0	0		0
Terwijl	107	42	65	42	19	23	Temporalité, simultanéité pure	88
Toch	252	82	170	174	47	127	Emphase	297
Vergeleken met	5	3	2	4	2	2	Occurrences non adversatives, comparaisons incomplètes	4
Waar	361	359	2	251	251	0	Spatialité non adversative	2
Weliswaar	10	0	10	9	0	9		19
Zelfs al	8	0	8	0	0	0		8
Zelfs als	15	3	12	0	0	0	Occurrences où <i>als</i> est utilisé comme condition/temporalité/ou pour dire <i>en tant que</i> ou <i>comme</i>	12

Tableau 19 : Désambiguïisation sémantique des connecteurs d'opposition néerlandais

Grâce aux données du tableau 19, on peut déterminer dans quelles proportions les connecteurs néerlandais sont oppositifs ou non comme nous l'avons fait pour les connecteurs français. Ici encore, seuls les connecteurs présents dans le DPC figurent dans le tableau.

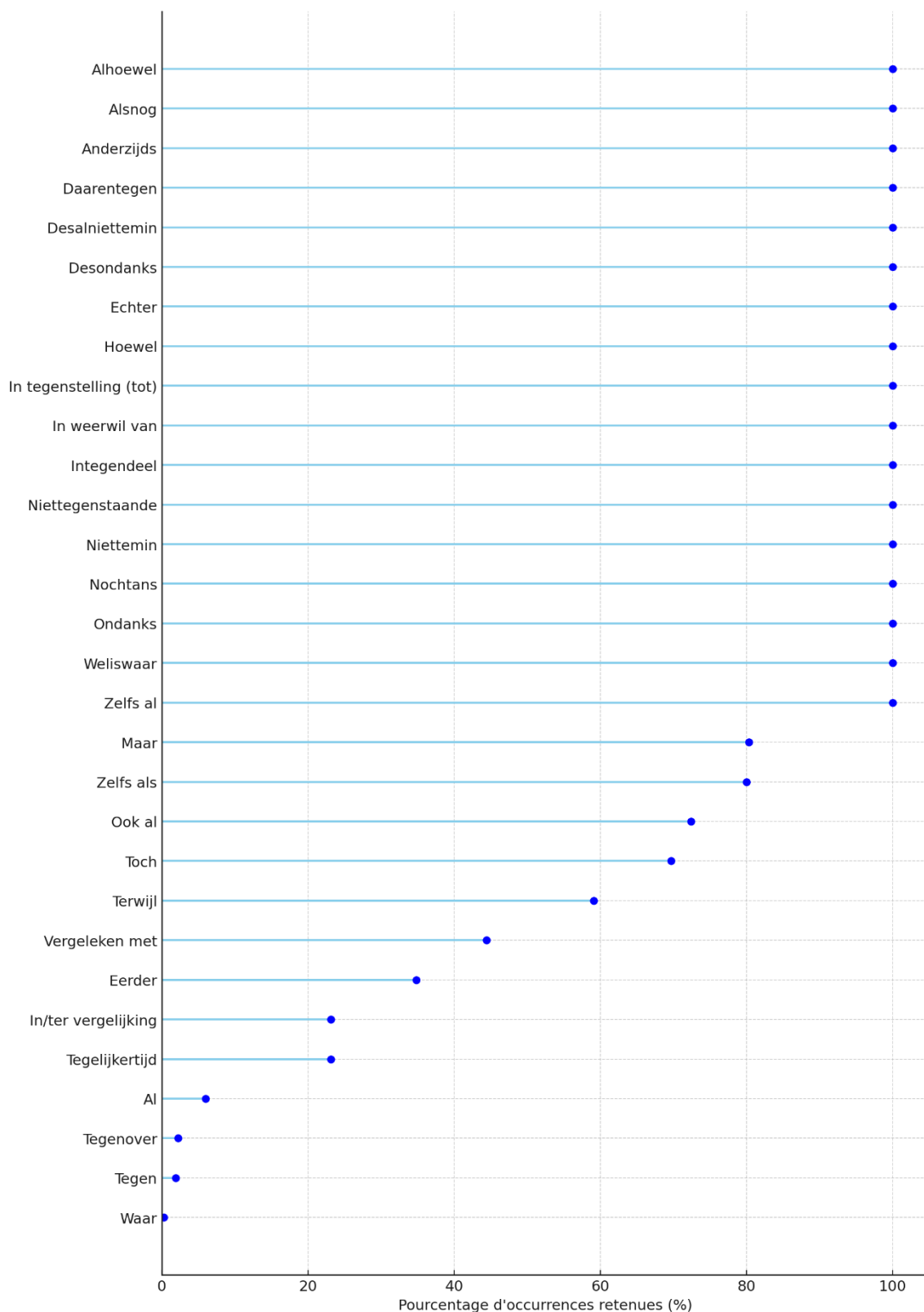


Tableau 20 : Taux d'occurrences oppositives des connecteurs néerlandais

Il ne nous apparaît pas pertinent de nous pencher en profondeur sur l'intégralité des tableaux 17 et 19 mais plutôt uniquement sur les résultats concernant les connecteurs au cœur de notre étude.

Connecteurs d'opposition français		Connecteurs d'opposition néerlandais	
Connecteur	Occurrences	Connecteur	Occurrences
<i>Mais</i>	2156	<i>Maar</i>	1813
<i>Même si/s'</i>	102	<i>Toch</i>	297
<i>Alors que/qu'</i>	99	<i>Echter</i>	234
<i>Cependant</i>	94	<i>Terwijl</i>	88
<i>Si/s'</i>	76	<i>Hoewel</i>	74

Tableau 21 : Connecteurs d'opposition les plus courants sélectionnés dans cette étude

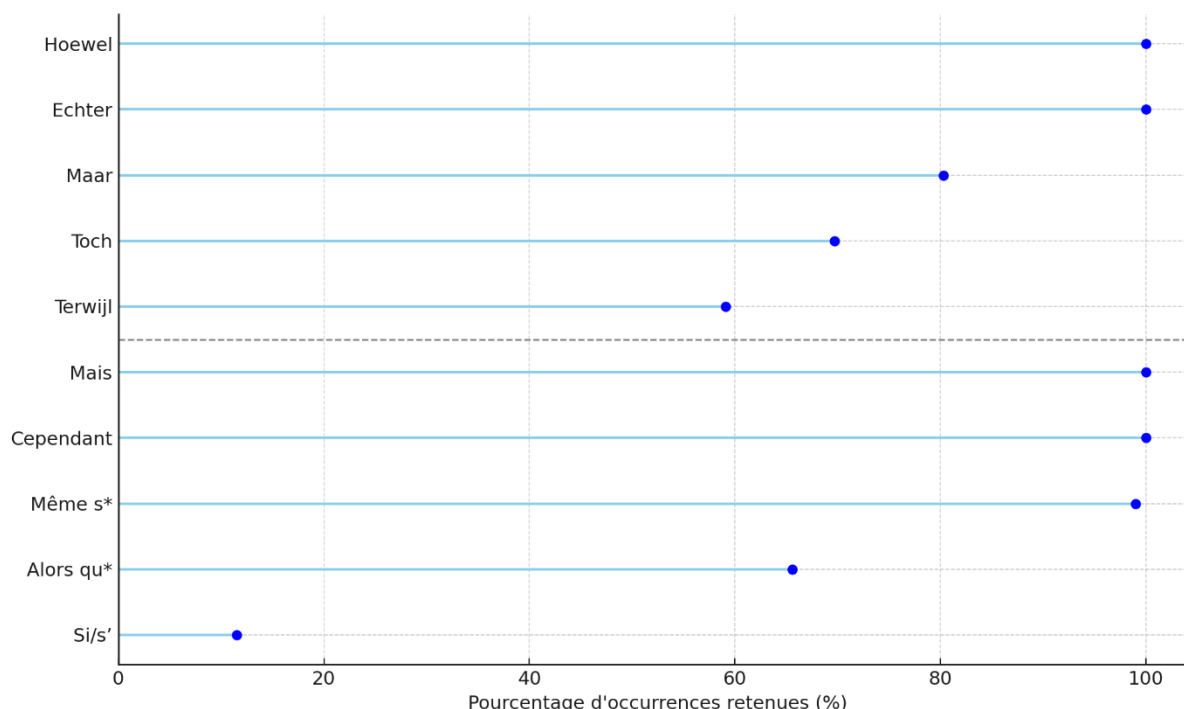


Tableau 22 : Taux d'occurrences oppositives des connecteurs retenus dans cette étude

On remarque une variété relativement grande dans les proportions des connecteurs conservés, principalement en français. Se pourrait-il qu'elle joue un rôle dans le comportement de ces connecteurs, ou dans leur traduction ? On pourrait tenter de vérifier, par exemple, si un connecteur comme *cependant* qui est entièrement oppositif se comporte différemment de *si*, pour qui l'opposition représente à peine plus de 10% des occurrences totales. Tant en français ($N = 3161$; $\chi^2 = 2529,794$; ddl = 4 ; $p = 0$) qu'en néerlandais ($N = 3142$; $\chi^2 = 144,649$; ddl = 4 ; $p = 0$)¹⁶, on observe des variations significatives entre les connecteurs sélectionnés dans cette étude s'agissant de la place qu'ils confèrent

¹⁶ Le fonctionnement de ces tests statistiques est décrit dans la section 4.4..

aux valeurs oppositives au sein de leurs occurrences. Il sera intéressant de croiser les données du tableau 22 avec les résultats de nos études monolingues, contrastives, et traductologiques, auxquelles elles pourront peut-être fournir des hypothèses.

4.3. Corpus et données

Dans cette section, nous nous pencherons tout d'abord sur les corpus utilisés dans cette étude. Cela nous permettra ensuite d'embrayer sur les données relatives aux nombres concrets d'occurrences que nous étudierons par connecteurs.

4.3.1. Corpus utilisés

Comme annoncé dans l'introduction de ce travail, les corpus sont des outils essentiels pour le chercheur en linguistique (Cherifi, 2019, Hunston, 2022) et en traductologie (Olohan, 2004 ; Zanettin, 2014 ; Wang & Xin 2024). C'est d'eux que nous tirerons les occurrences des connecteurs que nous étudions, il convient donc de les choisir avec soin. Dans cette étude, trois types de corpus seront utilisés :

- Les corpus monolingues ;
- Le corpus parallèle ;
- Les corpus liés aux expériences didactiques.

La première étape dans la sélection de corpus est liée au volet le plus contraignant de cette étude, à savoir, sa visée didactique. Dès le début de ce projet doctoral, nous avons en effet souhaité donner une application pédagogique à nos réflexions, en impliquant des traductions réalisées par des étudiants dans nos travaux. Or, ces derniers réalisent leur apprentissage de la traduction principalement à l'aide de textes journalistiques. Afin de créer des conditions familières pour notre expérience didactique et d'augmenter la fiabilité des résultats, il faudra donc employer nous aussi ce type de texte dans nos expériences didactiques (Hvelplund & Dragsted, 2018). En gardant cette donnée en tête, on peut ensuite passer au choix du corpus avec lequel nous mènerons nos analyses parallèles. Nous présenterons une description plus détaillée du corpus utilisé pour l'expérience didactique de notre étude dans la section qui lui est dédiée, mais disposons maintenant de suffisamment d'informations pour poursuivre la sélection de nos autres corpus.

La seconde étape est la sélection du corpus parallèle. Le choix de déterminer d'abord le corpus parallèle de cette étude avant les corpus monolingues s'inscrit dans la philosophie de cette thèse exposée dès l'introduction, à savoir, la volonté d'accorder à sa visée traductologique une place centrale. Un autre argument beaucoup plus pragmatique renforce notre démarche : les ressources pour les sens traductifs français ↔ néerlandais sont relativement limitées. Le premier véritable outil mis au point permettant l'étude des langues néerlandaise et française dans une dimension traductologique est le Dutch Parallel Corpus :

Étant donné qu'il n'existe pas de corpus parallèles de haute qualité avec le néerlandais comme langue centrale ou que ces derniers ne sont pas accessibles à la communauté des chercheurs en raison de restrictions liées aux droits d'auteur, la compilation de corpus parallèles alignés avec le

néerlandais comme langue centrale était l'une des priorités du programme STEVIN (Odijk et al., 2004). Le projet Dutch Parallel Corpus (DPC) vise à répondre à ce besoin. (Macken *et al.*, 2008).

Le premier corpus parallèle et aligné « français ↔ néerlandais » digne de ce nom est donc assez récent. Depuis, d'autres corpus parallèles incluant le néerlandais ont vu le jour, mais plusieurs d'entre eux présentent des problèmes méthodologiques importants. Il s'agit de corpus « dont le sens de la traduction est inconnu et/ou pour lesquels une langue pivot a été utilisée » [NT] (Lefer, 2020 : 260) comme le corpus Europarl (Koehn, 2005)¹⁷, Eur-Lex (Baisa *et al.*, 2016), ou encore le United Nations Parallel Corpus (Ziemsy et al., 2016). Ces problèmes ont été évités dans le corpus parallèle DPC 2.0, une « version mise à jour » du DPC (Reynaert *et al.*, 2021 : 3).

Les deux corpus parallèles présentant la direction traductive français ↔ néerlandais susceptibles d'être utilisés dans le cadre de notre étude sont donc le DPC et le DPC 2.0. La principale différence entre ces deux corpus est leur taille : le DPC 2.0. est bien plus petit que le DPC (qui lui-même est assez modeste si on le compare aux corpus français ↔ anglais). Le premier fait 2,783,609 mots (Reynaert *et al.*, 2021), tandis que le second en compte plus de 10 millions (De Clercq, Macken & Paulussen, 2011). Par ailleurs, l'un des grands problèmes du DPC 2.0. (en tout cas, au moment où nous réalisons l'étape de la sélection de nos connecteurs) est un déséquilibre important entre le sens traduction français → néerlandais et néerlandais → français. Le DPC 2.0 ne compte par exemple que 17 *mais* dans le sens FR → NL tous types de textes confondus, alors que le DPC en compte plus de 2.000 rien que pour le genre journalistique. Pour ces raisons, c'est le DPC qui sera le corpus utilisé pour nos analyses traductologiques.

Le DPC se subdivise en 5 *text types* [types de textes] (De Clercq, Macken & Paulussen, 2011), nommés en anglais :

- *Literature* [textes littéraires] ;
- *Journalistic texts* [textes journalistiques] ;
- *Instructive texts* [textes instructifs] ;
- *Administrative texts* [textes administratifs] ;
- *External communication* [Communication externe].

Chacun de ces sous-corpus se compose de plusieurs types de documents :

¹⁷ Cartoni & Meyer (2012) résolvent ce problème pour une partie du corpus, mais sans inclure le néerlandais.

[SUPERORDINATE]		[BASIC LEVEL]
1. Literature	Fictional	1.1 Novels
	Non-fictional	1.2 Essayistic texts
		1.3 (Auto)biographies
		1.4 Expository works of a general nature
2. Journalistic texts		2.1 News reporting articles
		2.2 Comment articles (background articles, columns, editorials)
3. Instructive texts		3.1 Manuals
		3.2 Internal legal documents
		3.3 Procedure descriptions
4. Administrative texts		4.1 Legislation
		4.2 Proceedings of parliamentary debates
		4.3 Minutes of meetings
		4.4 Yearly reports
		4.5 Official speeches
5. External communication		5.1 (Self-)presentation of organisations, events
		5.2 Informative documents of a general nature
		5.3 Promotion and advertising material
		5.4 Press releases and newsletters
		5.5 Scientific texts

Tableau 23 : « Types et sous-types de textes inclus dans le DPC » [NT] (Tiré du *DPC User Manual*)

On remarque que les textes littéraires possèdent une division de plus par rapport aux autres types de textes, avec d'une part la littérature fictionnelle, et d'autre part, la littérature non fictionnelle. Vu les ambitions d'applications pédagogiques de cette étude, les textes journalistiques sont incontournables pour des raisons précédemment évoquées. Ce sous-corpus compte 240,785 mots dans le sens « français → néerlandais », et 314,989 dans le sens « néerlandais → français ».

On peut maintenant se pencher sur les autres types de textes du DPC afin de voir si l'un d'eux ne pourrait pas être également pris en compte dans nos analyses, ceci dans le but d'augmenter les occurrences des connecteurs à traiter. Analysons d'abord pour cela les caractéristiques du type journalistique tel que présenté dans le DPC. Il se compose de deux sous-types de textes : les *news reporting articles* [Articles rapportant des actualités] et les *comment articles* [articles donnant un commentaire]. La principale distinction réalisée ici entre ces deux sous-types de textes journalistiques réside donc dans le caractère objectif ou non des faits décrits. Les *news reporting articles* se veulent plus factuels, et les *comment articles*, comme des éditoriaux, confèrent plus de libertés aux auteurs de laisser transparaître leurs avis (De Clercq, Macken & Paulussen, 2011 ; Mbengone Ekouma, 2018). Dans les faits, la frontière entre les articles de journaux totalement factuels et neutres, et ceux plus subjectifs dans lesquels l'auteur expose des arguments est poreuse. Les éditoriaux par exemple, repris dans les *comment articles*, sont un mélange de faits et d'opinions, comme le confie l'académicien français Jean-François Revel au quotidien suisse romand *Le Temps* :

L'éditorial [...] est l'expression d'une opinion ou d'un jugement que son auteur cherche à faire partager par le lecteur. Mais, contrairement à ce que l'on croit trop facilement, il ne peut se borner à être la simple formulation d'une opinion subjective. [...] Pour convaincre, le jugement de l'éditorialiste doit apparaître comme étant la conclusion d'un raisonnement, lui-même fondé sur des arguments plausibles et des informations crédibles. [...] La difficulté de l'éditorial comme genre littéraire est précisément là : il doit contenir des preuves et des faits, sans être néanmoins trop pesant ni tourner à la dissertation. (Revel, 1999 : 1)

Par ailleurs, les *news reporting articles*, présentés dans le DPC comme les *alter ego* objectifs des *comment articles*, comportent parfois eux aussi une part de subjectivité et une manière orientée de présenter les faits (Chaput, 2019). Lemérier (2010) consacre un ouvrage à ce sujet, centré sur le

concept de « subjectivité journalistique », qu'il décrit comme « la manifestation d'une personnalité qui, dans le procès de travail, se révèle irréductible aux rôles et aux procédures prescrits par le dispositif de production » (Lemérier, 2010 : 84). Une multitude de facteurs entrent ainsi en jeu lors de la rédaction d'un article dit « factuel », comme les contraintes de l'éditeur du journal en question, son orientation politique, la personnalité de l'auteur, ou encore son état d'esprit au moment de l'écriture (ces derniers critères, liés à la nature humaine, nous permettent de faire un lien avec notre cadre théorique de la linguistique cognitive développé dans le chapitre 3). La théorie de l'argumentation dans la langue d'Anscombe & Ducrot mettait déjà en évidence, dès 1989, les liens étroits entre argumentativité et informativité (Anscombe, 1989).

Nous considérerons dès lors que les *news reporting articles* et les *comment articles* peuvent se concevoir comme un ensemble de documents situés entre les pôles de l'objectivité et la subjectivité. Aucun d'eux n'est exclusivement rattaché à un seul pôle, car tous en sont des associations qui ne sont simplement pas dosées de la même manière. Nous ne nions cependant pas qu'il puisse exister des différences dans l'utilisation ou la traduction des connecteurs logiques dans des textes (quasi) purement objectifs ou subjectifs, mais ce n'est pas un critère sur lequel nous nous pencherons dans le cadre de cette étude, en partie car il ne nous semble pas compatible avec la visée didactique et pédagogique de notre travail.

Toujours est-il que l'on peut considérer qu'un corpus constitué de documents dans lesquels l'auteur laisse transparaître son avis de manière plus ou moins forte est un bon matériau pour l'étude des connecteurs logiques. Ces derniers sont en effet perçus depuis longtemps comme des outils de choix dans l'argumentation (Forget, 1985 ; Bassano, 1991 ; Charron & Jacob, 1999), et surtout de la concession (Asr & Demberg, 2013 ; Gresset & Mélis, 2020).

Un sous-type de corpus du DPC semble lui aussi présenter cette association entre textes objectifs et argumentatifs : la littérature non fictionnelle. Elle comporte des faits, dans les *(auto)biographies* [(auto)biographies], mais aussi des textes où l'auteur partage son avis de manière plus franche, les *essayistic texts* [essais] (Mounsey, 2002). La littérature fictionnelle, en revanche, est à écarter, car elle ne présente pas des faits mais des *novels* [nouvelles, romans]. Ajouter la littérature non fictionnelle à notre corpus semble être un bon compromis, permettant l'augmentation de la taille du corpus utilisable tout en préservant la comparabilité des sous-corpus utilisés, cela sans s'éloigner outre mesure des types de textes que les étudiants sollicités dans cette thèse ont l'habitude de traduire. Nous reviendrons plus en détail sur les modalités du volet didactique de notre étude, qui appuieront davantage le choix des sous-corpus du DPC. Toujours est-il que cette opération nous permet d'ajouter 186,799 mots dans le sens français → néerlandais, et 323,158 mots dans le sens néerlandais → français. Concluons cette seconde étape de sélection de corpus en résumant les caractéristiques communes des sous-corpus *Journalistic texts* et *Literature (non fictional)* qui guideront nos réflexions pour l'étape suivante. Notre corpus parallèle se compose ainsi de documents :

- Se rapportant à des faits et non de la fiction ;
- Oscillant entre neutralité et argumentativité ;
- Rédigés dans un langage non spécialisé.

On peut maintenant passer à la troisième et dernière étape, celle de la sélection de corpus monolingues. Il s'agit ici de choisir deux corpus, un français et un néerlandais. La notion clef dans cette démarche est celle de comparabilité, vitale lorsque l'on souhaite comparer des résultats d'analyse de plusieurs corpus différents comme nous serons amené à le faire (Laviosa, 2002 ; Li, Gaussier & Yang, 2018 ; Hareide, 2019). On pourrait dire que cette comparabilité est ici double : les corpus monolingues

doivent être comparables entre eux, mais aussi vis-à-vis du DPC. En linguistique de corpus, des corpus sont dits comparables lorsqu'ils sont « composés de textes n'étant pas des traductions mais partageant un certain nombre de caractéristiques communes » (Goeuriot, 2010 : 8). On ne sait pas toujours de manière claire ce qui se cache derrière ce concept de « caractéristiques communes » (Sinclair, 1996 ; EAGLES, 1996) : les deux corpus comparables peuvent ainsi partager soit un champ lexical (Déjean & Gaussier, 2002), une même époque (Moreno, 2008), ou un domaine particulier (Teubert, 1996). Kraif (2015) propose une définition relativement ouverte de la comparabilité, fondée sur le « genre » des textes choisis :

Un critère selon nous central pour la constitution d'un corpus comparable est celui du genre textuel, parce qu'il existe des genres comparables à travers les langues (p.ex. article scientifique, article de presse, roman) et parce que le genre subsume tout un ensemble de prescriptions normatives sur le plan de la textualité. (Kraif, 2015 : 108)

Fonder notre critère central de comparabilité sur le genre des textes utilisés s'inscrit dans la démarche qui nous guide tout au long de cette section, à savoir, choisir des textes dont le genre est similaire à ceux qui seront utilisés dans nos expériences didactiques, soit principalement le genre journalistique. Afin d'augmenter la taille de notre corpus parallèle, nous avons choisi de l'associer au genre que le DPC appelle « littérature non fictionnelle ». C'est donc à ces deux catégories de textes qu'il faut que les corpus monolingues doivent pouvoir être comparés.

S'agissant du corpus monolingue français, notre choix s'est porté sur le Corpus de Référence du Français Contemporain (CRFC). Conçu pour offrir une représentation équilibrée et diversifiée de la langue française contemporaine, ce corpus comprend environ 310 millions de mots dont 90 % ont été rédigés après 1994 (Bürgel, Diwersy & Siepmann, 2016). Le corpus se compose des sous-corpus suivants :

Catégorie générique	macro-	Sous-échantillon	Taille (en millions de mots)
oral		interactions par oral spontané	30
pseudo-oral (écrit mimétique de l'oral)	(écrit)	pièces de théâtre et scénarios de film	30
		sous-titres de films et de feuillets télé quotidiens	2,5
		textos/chats	2,5
		forums de discussion	60
pseudo-écrit (oral mimétique de l'écrit)	(oral)	oral formel (allocutions, discours, informations ...)	30
			155
écrit		universitaire et scientifique	30
		ouvrages non universitaires	30
		roman et fiction en prose	30
		journaux	45
		revues et magazines	10
		journaux intimes et blogs	5
		lettres et courriels	1
		textes divers	4
			155

Tableau 24 : « Composition du CRFC » (Bürgel, Diwersy & Siepmann, 2016 : 4)

Les textes oraux, pseudo-oraux et pseudo-écrits sont naturellement à écarter. Parmi les textes écrits, la catégorie « journaux » a sans surprise été sélectionnée pour correspondre aux *journalistic texts* du DPC. Le CRFC ne semble par contre pas posséder de catégorie directement comparable à la *non fictional literature* du DPC. Il faut ici s'intéresser aux types de textes qui la composent afin de trouver un

équivalent dans le CRFC. Nos critères de sélection veulent que les textes doivent présenter des faits et non de la fiction, et laisser une place à l'argumentativité. La catégorie des « ouvrages non universitaires » nous semble être celle qui correspond le mieux à la littérature non fictionnelle. Elle a été rédigée avec une « préférence pour le langage général par rapport au langage technique » (Bürgel, Diwersy & Siepmann, 2015 : 12). Elle comporte des encyclopédies comme l'Encyclopedia Universalis et l'Encyclopédie Larousse, deux ouvrages qui décrivent des sujets et personnages illustres divers, que l'on peut donc apparenter (au moins partiellement) aux *(auto)biographies* du DPC pour les articles traitant de personnages historiques, et aux *expository texts* pour les articles plus généraux (les auteurs du DPC ne précisent pas ce qu'ils entendent par « *expository* ». Le dictionnaire Cambridge définit cet adjectif comme lié à quelque chose « *explaining or describing something* » [qui explique ou décrit quelque chose]. On peut donc le rapprocher des articles encyclopédiques). On y trouve également des magazines et certains journaux (Bürgel, 2007), dont le thème suggère parfois une part d'argumentativité (par exemple « Mieux gérer votre argent », dont on imagine qu'il s'agit d'un magazine qui donne des conseils et tente de convaincre ses lecteurs), ce qui peut les rapprocher des *essayistic texts* du DPC). Notre corpus français monolingue se composera donc d'une association entre des sous-corpus « Journaux » et « Ouvrages non académiques » du Corpus de Référence du Français Contemporain. Ce corpus sera exploité sur Sketch Engine.

Le corpus monolingue néerlandais, quant à lui, se nomme SoNaR (ou parfois STEVIN Nederlandstalig Referentiecorpus). Il s'agit d'un corpus de référence de grande ampleur pour le néerlandais écrit contemporain, constitué dans le cadre du programme STEVIN, avec un objectif de 500 millions de mots (Oostdijk *et al.*, 2013 ; Reynaert *et al.*, 2010). Composé de textes issus à la fois de Flandre (un tiers du corpus) et des Pays-Bas (deux tiers du corpus), il couvre 36 types de textes, allant des sources traditionnelles (livres, journaux, rapports, documents juridiques) aux médias récents (SMS, courriels, forums en ligne, blogs). Le corpus inclut aussi bien des textes publiés que non publiés (Oostdijk *et al.*, 2013). Il « peut être considéré comme le corpus de référence le plus récent du néerlandais contemporain » (Belligh, 2020 : 53). Il se compose des sous-corpus suivants :

WR-P-E-A_discussion_lists	→ Discussion lists
WR-P-E-C_e-magazines	→ Magazines
WR-P-E-E_newsletters	→ Newsletters
WR-P-E-F_press_releases	→ Press releases
WR-P-E-G_subtitles	→ Subtitles
WR-P-E-H_teletext_pages	→ Teletext pages
WR-P-E-I_web_sites	→ Web sites
WR-P-E-J_wikipedia	→ Wikipedia
WR-P-E-K_blogs	→ Blogs
WR-P-E-L_tweets	→ Tweets
WR-P-P-B_books	→ Books
WR-P-P-C_brochures	→ Brochures
WR-P-P-D_newsletters	→ Newsletters
WR-P-P-E_guides_manuals	→ Guides/manuals
WR-P-P-F_legal_texts	→ Legal texts
WR-P-P-G_newspapers	→ Newspapers
WR-P-P-H_periodicals_magazines	→ Periodicals magazines
WR-P-P-I_policy_documents	→ Policy documents
WR-P-P-J_proceedings	→ Proceedings
WR-P-P-K_reports	→ Reports
WR-U-E-A_chats	→ Chats

WR-U-E-D_sms	→ SMS
WR-U-E-E_written_assignments	→ Written assignments
WS-U-E-A_auto_cues	→ Autocues
WS-U-T-B_texts_for_the_visually_impaired	→ Texts for the visually impaired

Tableau 25 : « *TextType* » [Types de textes] (OpenSoNaR application manual : 6)

On remarque que SoNaR possède lui aussi une catégorie dédiée spécifiquement aux articles de journaux, appelée *Newspapers* [journaux]. Nous lui ferons correspondre les *Journalistic texts* du DPC. Le sous-corpus *Wikipedia*, qui comme son nom l'indique, recense des articles publiés sur l'encyclopédie en ligne Wikipédia, sera lui aussi sélectionné. Il est très proche du sous-corpus *Ouvrages non universitaires* du CRFC qui contenait lui aussi des encyclopédies. Tout comme la littérature non fictionnelle du DPC, Wikipédia contient bon nombre de biographies et d'articles « expliquant quelque chose », pour reprendre peu ou prou le concept que désigne l'appellation *Expository texts* du DPC. On peut toutefois déplorer que Wikipédia utilise parfois un langage que l'on pourrait qualifier de spécialisé (Mehdi *et al.*, 2017), ce que ne faisaient pas forcément les *Ouvrages non universitaires* du CRFC ou la littérature non fictionnelle du DPC. Les *Books* [livres] ont un temps été considérés comme un sous-corpus à inclure dans notre sélection, mais impossible de savoir s'ils relatent des faits réels ou fictionnels, nous avons ainsi choisi de les écarter. Notre corpus néerlandais se compose dès lors des sous-corpus *Newspapers* et *Wikipedia* de SoNaR. Il sera exploité par le concordancier OpenSoNaR+ développé dans le cadre des projets CLARIN-NL et CLARIAH par une équipe conjointe de l'*Instituut voor de Nederlandse Taal*, de l'Université de Tilburg et de l'Université de Radboud (Reynaert, van de Camp, & van Zaanen, 2014). On pourrait regretter que le corpus monolingue néerlandais soit issu de textes de deux pays (Belgique et Pays-Bas) tandis que le CRFC ne contient de textes ne provenant que de France, ceci dit la proportion de néerlandophones belges (6 millions, Janssens, 2008) par rapport aux néerlandophones néerlandais (16 millions, Wikipédia) est bien plus grande (1 Belge néerlandophone pour 3 Néerlandais néerlandophones) que celle de Belges francophones (4,8 millions, Wikipedia) par rapport à leurs homologues français (66 millions selon Wikipédia, soit 1 Belge francophone pour presque 14 Français).

Concluons cette section par un tableau récapitulatif des corpus utilisés dans cette thèse, ainsi que leurs caractéristiques principales. Nous nous servirons des critères de McEnery et Xiao (2007) pour illustrer leur degré de comparabilité, à savoir : la proportion des différents types de textes qui composent le corpus, leur genre, leur domaine, et la période dont ils sont issus.

	Corpus monolingue français		Corpus monolingue néerlandais		Corpus parallèle	
Nom	Corpus de Référence du Français Contemporain (CRFC)		SoNaR corpus		Dutch Parallel Corpus (DPC)	
Sous-corpus utilisés	Journaux	Ouvrages non universitaires	<i>Newspapers</i>	<i>Wikipedia</i>	<i>Journalistic texts</i>	<i>Literature (non fictional)</i>
Genres	Journalistique	Encyclopédies, magazines, articles de presse	Journalistique	Encyclopédie	Journalistique	(Auto)biographies, essais, textes descriptifs
Domaines	Actualités, articles argumentatifs	Vulgarisation, récits historiques	Actualités, articles argumentatifs	Vulgarisation, récits, événements marquants	Actualités, articles argumentatifs	Vie de personnages illustres, récits historiques
Tailles des sous-corpus	45 millions de mots ¹⁸	30 millions de mots	200 millions de mots ¹⁹	21 millions de mots	NL → FR : 314 989 mots FR → NL : 240 785 mots	NL → FR : 323 158 mots FR → NL : 186 799 mots
Proportionnalité des sous-corpus (textes journalistiques vs littérature non fictionnelle)	1,5		9,2		1,3	1,7
					Toutes directions traductives confondues : 1,49	
Période	De 1945 à 2014, mais plus de 90% des textes sont issus des « deux dernières décennies » (Bürgel, Diwersy & Siepmann, 2016 : 1)		De 1954 à 2011		Entre 1990 et 2010 (estimation réalisée manuellement en consultant les métadonnées du corpus, aucun article ne mentionne explicitement les périodes dont sont issus les textes du DPC).	

Tableau 26 : Corpus utilisés dans cette étude et leurs comparabilités

¹⁸ (Bürgel, Diwersy & Siepmann, 2016)

¹⁹ Chiffres issus du concordancier OpenSoNaR+

S'il est un point que les critères de McEnery et Xiao (2007) mettent en évidence en termes de manque de comparabilité entre nos corpus, c'est certainement celui de la proportionnalité des sous-corpus. Elle est idéale entre le DPC et le CRFC, en revanche SoNaR affiche beaucoup plus de textes journalistiques que d'articles issus de Wikipédia, ce qui pourrait compromettre la fiabilité de nos résultats monolingues lorsqu'on voudra les utiliser pour analyser nos résultats parallèles (cette démarche sera expliquée plus loin dans ce chapitre).

Afin de résoudre ce problème, nos recherches d'occurrences dans les corpus monolingues ne seront pas réalisées aléatoirement dans tous les sous-corpus employés, mais séparément corpus par corpus. Pour savoir combien d'occurrences nous devons extraire de chaque sous-corpus, nous nous fierons une nouvelle fois au DPC. Nous mettrons en rapport la présence de chaque connecteur dans les sous-corpus du DPC, ce qui nous permettra d'aboutir à un ratio. Ce ratio nous servira ensuite à savoir combien d'occurrences par sous-corpus monolingues nous devons utiliser.

Prenons par exemple le connecteur *hoewel*. Il est représenté 61 fois dans le sous-corpus *Journalistic texts*, et 13 fois dans la *non fictional literature*. Cela signifie qu'il y a 1 *hoewel* non fictionnel pour 4,7 *hoewel* journalistiques. Dans le corpus SoNaR, afin de respecter cette proportion, pour chaque *hoewel* que nous tirerons du sous-corpus *Wikipedia*, nous extrairons environ 4,7 *hoewel* du sous-corpus *Newspapers*. Le tableau 27 reprend les proportions qui seront utilisées pour extraire nos données monolingues.

	Occurrences (retenues) dans le DPC		Part de connecteurs journalistiques vs non fictionnels	Pourcentage de connecteurs journalistiques (à reproduire dans les études monolingues)
	<i>Journalistic texts</i>	<i>Non fictional literature</i>		
<i>Mais</i>	1124	1032	1,1	52 %
<i>Même si/s'</i>	72	31	2,3	70 %
<i>Alors que/qu'</i>	67	32	2,1	68 %
<i>Cependant</i>	61	33	1,8	65 %
<i>Si/s'</i>	56	20	2,8	74 %
<i>Maar</i>	1003	810	1,2	55 %
<i>Toch</i>	170	127	1,3	57 %
<i>Echter</i>	79	155	0,5	34 %
<i>Terwijl</i>	65	23	2,8	74 %
<i>Hoewel</i>	61	13	4,7	82 %

Tableau 27 : Proportions des connecteurs étudiés selon les sous-corpus du DPC

De cette manière, nous assurons une comparabilité entre les résultats monolingues et les résultats parallèles de notre étude. Cependant, cela ne sera pas tout à fait le cas pour les résultats contrastifs : la proportion de *mais* journalistiques, par exemple, est plus faible que celle des *maar* journalistiques (respectivement 52 % et 55 %), bien que les fluctuations soient relativement basses dans l'ensemble. Cette méthodologie lisse certains paramètres intéressants, comme le fait que *echter* soit le seul connecteur davantage représenté dans le sous-corpus de la littérature non fictionnelle. Mais la fréquence des connecteurs logiques d'opposition n'est pas un phénomène que nous abordons dans cette étude, bien qu'il soit fascinant comme l'a montré Dupont (2019).

4.3.2. Nombre d'occurrences extraites des corpus

Maintenant que nous connaissons les corpus que nous utiliserons dans ce travail, leurs tailles, et la proportion précise des connecteurs que nous devons en extraire, on peut passer à la fixation des nombres d'occurrences précis à analyser.

Le nombre maximal d'occurrences analysées par connecteur et par corpus est fixé à 150 (textes journalistiques et textes non fictionnels confondus), il s'agit de la valeur arrondie la plus proche des maxima moyens des nombres d'occurrences dans le DPC des connecteurs étudiés dans cette thèse. Si les corpus monolingues peuvent sans problème atteindre ce nombre, ce n'est pas toujours le cas du DPC. Dans le cas où le DPC ne contient pas 150 occurrences du connecteur concerné, toutes les occurrences du connecteur sont sélectionnées.

Les tableaux 28 et 29 donnent une vue d'ensemble sur les nombres d'occurrences que nous étudierons par (sous-)corpus.

	Occurrences monolingues (CRFC)			Occurrences parallèles (DPC)		
	Journalistiques	Non fictionnelles	Total	Journalistiques	Non fictionnelles	Total
<i>Mais</i>	78	72	150	78	72	150
<i>Même si/s'</i>	105	45	150	71	31	102
<i>Alors que/qu'</i>	102	48	150	67	32	99
<i>Cependant</i>	97	53	150	61	33	94
<i>Si/s'</i>	111	39	150	56	20	76

Tableau 28 : Nombre d'occurrences analysées pour les connecteurs français

	Occurrences monolingues (SoNaR)			Occurrences parallèles (DPC)		
	Journalistiques	Non fictionnelles	Total	Journalistiques	Non fictionnelles	Total
<i>Maar</i>	83	67	150	83	67	150
<i>Toch</i>	86	64	150	86	64	150
<i>Echter</i>	51	99	150	51	99	150
<i>Terwijl</i>	111	39	150	65	23	88
<i>Hoewel</i>	124	26	150	61	13	74

Tableau 29 : Nombre d'occurrences analysées pour les connecteurs néerlandais

En tout, ce sont donc 750 occurrences monolingues de connecteurs français, 750 occurrences monolingues de connecteurs néerlandais, 521 traductions vers le néerlandais et 612 traductions vers le français qui seront analysées dans le cadre de cette thèse.

4.4. Description de quelques outils statistiques

Avant de détailler les différentes études menées dans ce travail, il convient de se pencher sur plusieurs outils qui en renforceront les résultats : les tests statistiques. Nous en utiliserons principalement de deux sortes :

- Les tests d'hypothèses, principalement le χ^2 et le test exact de Fisher ;
- Les tests de mesure d'accord, principalement le κ de Cohen.

Dans cette section, nous décrirons le fonctionnement général de ces tests, en expliquerons les objectifs, et les illustrerons avec des exemples concrets de nos travaux.

4.4.1. Tests d'hypothèses

Les tests d'hypothèses servent à déterminer si les observations que l'on effectue dans des données sont le fruit du hasard ou bien si elles révèlent une tendance significative.

Le test du χ^2 (chi-carré) est l'un des plus utilisés lorsque l'on travaille avec des données catégorielles, soit des données organisées en classes, par exemple une paire de connecteurs comme *terwijl* et *alors que*. Tous deux peuvent adopter deux positions différentes au sein de leur phrase hôte, à savoir « *terwijl* P, Q » vs « Q, *terwijl* P » et « *alors que* P, Q » vs « Q, *alors que* P ». Dans une étude spécifiquement dédiée à cette question analysant 300 occurrences de *terwijl* et *alors que*, nous avons relevé les fréquences suivantes s'agissant de ces positions :

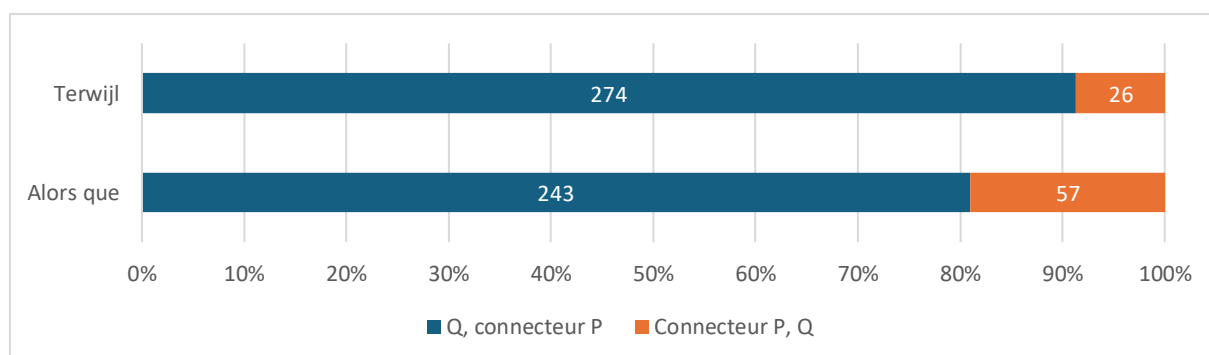


Figure 15 : Positions de *terwijl* et *alors que* dans leurs phrase hôte

La lecture simple de la figure 15 peut mener à plusieurs interprétations, parfois opposées. On peut en effet considérer que *terwijl* et *alors que* se comportent de manière similaire s'agissant des positions qu'ils peuvent occuper dans leur phrase hôte, car tous deux se présentent très majoritairement sous la forme « Q, connecteur P » (respectivement 81% et 91% des occurrences). Mais on pourrait se focaliser sur les résultats des structures « Connecteur P, Q », lesquelles suggèrent une conclusion inverse : il y a plus de deux fois plus de « *alors que* P, Q » que de « *terwijl* P, Q ». Quelle interprétation favoriser ? Quelle importance revêtent les fluctuations des résultats de la figure 15 ?

C'est ici qu'interviennent les tests d'hypothèses, dont celui du χ^2 . Ce dernier permet de vérifier si deux variables sont indépendantes ou, au contraire, si elles présentent une association significative.

Autrement dit, il permet de savoir si les différences observées entre catégories sont dues ou non au hasard (McHugh, 2013). Pour cela, les résultats doivent être placés dans une table de contingence, une sorte de tableau dans lequel « le nombre d'observations relevant de chaque catégorie est indiqué dans les cellules du tableau » [NT] (Field, Field & Miles, 2012 : 915). Dans notre cas, la table de contingence des résultats de la figure 15 se présente de la manière suivante :

		Positions		Sommes marginales (lignes)
		Q, connecteur P	Connecteur P, Q	
Connecteurs	<i>Terwijl</i>	274	26	300
	<i>Alors que</i>	243	57	300
Sommes marginales (colonnes)		517	83	600

Tableau 30 : Table de contingence des positions de *terwijl* et *alors que*.

Il ne nous semble pas pertinent de développer en détail les étapes de calcul du χ^2 à partir des données du tableau 30. Ces dernières sont réalisées automatiquement par des logiciels comme R (R Core Team, 2025). En encodant nos données, on obtient le résultat suivant :

Pearson's Chi-squared test

```
data: donnees
X-squared = 13.437, df = 1, p-value = 0.0002467
```

Figure 16 : Résultats du test du χ^2 selon la table de contingence du tableau 30

Le test fournit deux données : la valeur du χ^2 (13,437) et la « *p-value* » [valeur *p*] (0,0002). Si cette dernière est inférieure à un certain seuil, fixé à 0,05 dans des sciences humaines comme la traductologie (Al-Tarawneh, 2023 , Salamah, 2024), alors on considère que les différences observées entre les catégories analysées sont statistiquement significatives. En d'autres termes, elles ne sont pas le fruit du hasard. Ici, la valeur *p* est de 0,0002, ce qui implique que les différences de fréquences des positions de *terwijl* et *alors que* dans la figure 15 sont significatives : ce n'est pas un hasard si *terwijl* est moins souvent en position « *terwijl* P, Q » que *alors que* ne l'est en « *alors que* P, Q ». La suite de notre travail consistera à fournir des hypothèses pour expliquer ce genre de constats. Précisons enfin que le test fournit également une valeur pour le degré de liberté (notée *df* dans la figure 16, et que nous noterons *ddl* dans cette thèse) : il s'agit d'un paramètre lié à la structure du tableau de contingence (présenté en tableau 30). Dans le cadre de notre exemple (un tableau de type « 2x2 », avec 2 lignes et 2 colonnes), le degré de liberté est égal à 1, ce qui signifie qu'une seule fréquence peut varier librement avant que toutes les autres ne soient mathématiquement déterminées par les totaux marginaux des lignes et des colonnes.

Lorsque les effectifs disponibles sont trop faibles (par exemple si certaines cases d'un tableau ne contiennent que très peu d'occurrences), le χ^2 devient moins fiable. On peut déterminer la fiabilité d'un test du χ^2 dans R en observant les valeurs attendues :

```
> res$expected
      Col1 Col2
Ligne1 258.5 41.5
Ligne2 258.5 41.5
```

Figure 17 : Valeurs attendues du test du χ^2 pour les données de la figure 15.

L'une des conditions d'existence d'un test du χ^2 valable est que moins de 20% des valeurs attendues du test soient inférieures à 5 (Baek, 1999). Dans la figure 17, on observe que toutes les valeurs sont supérieures à 5, ce qui valide cette condition. Dans le cas contraire, il aurait fallu employer le test exact de Fisher, qui fournit une estimation exacte de la probabilité qu'une distribution comme celle observée apparaisse par hasard (De Muth, 2006). Le test exact de Fisher s'utilise également dans le cas où au moins l'une des valeurs de base du test du χ^2 est égale à 0 (par exemple, si l'on n'avait observé aucun cas de l'une des positions de *terwijl* ou *alors que*). Il permet d'éviter les approximations du test du χ^2 , en contrepartie, il est généralement plus coûteux à calculer et donc surtout utilisé pour des tableaux de petite taille (comme les tableaux 2x2). En résumé, le χ^2 est adapté aux grands effectifs et fournit une estimation rapide, tandis que le test de Fisher est privilégié lorsque les données sont rares ou déséquilibrées, car il offre un résultat plus précis dans ces conditions. C'est donc essentiellement la taille des données qui nous fera choisir, dans cette thèse, entre le test du χ^2 et le test exact de Fisher : des échantillons de données de taille plus petite feront appel à ce dernier test. Notre étude étant de nature plutôt qualitative que quantitative (entre aux à cause de la taille modeste du DPC), le test exact de Fisher sera de loin le test de plus rependu dans nos données. Sauf indications contraires, lorsque nous donnons une valeur p , c'est que c'est un test de Fisher aura été utilisé. Ainsi, les deux tests ont le même objectif général (évaluer si une différence observée est significative) mais ils diffèrent par leurs conditions d'application : le χ^2 convient mieux aux grands ensembles de données, tandis que le test exact de Fisher est indispensable pour les échantillons restreints.

4.4.2. Tests de mesure d'accord

Dans ce chapitre 4, beaucoup d'attention est consacrée à la réduction du caractère subjectif de certaines étapes de notre travail, principalement s'agissant de la désambiguïsation sémantique des connecteurs polyfonctionnels. En dépit des tests que nous avons mis en place pour éclaircir cette étape, notamment les tests de substitutions, certaines occurrences demeurent ambiguës. Ainsi, l'exemple suivant tolère à la fois un test de substitution concessif et adversatif, selon l'interprétation qu'on choisit de lui conférer :

4.14. *Si* Julie est insupportable, Charles est charmant. (Aptekman, 2008 : 12)

4.15. *Même si* Julie est insupportable, Charles est charmant.

4.16. Julie est insupportable, *en revanche* Charles est charmant.

4.15. suggère une lecture concessive de 4.14., tandis que 4.16. lui donne une lecture adversative. Ni 4.15. ni 4.16. ne sont inacceptables sur le plan logique, ce qui rend relativement inutile les tests de substitution qui ont permis de les construire. En revanche, 4.15. et 4.16. ne sont pas équivalents sémantiquement (4.16. ne fait que comparer Julie et Charles, alors que 4.15. n'existe qu'en supposant que le fait que Julie soit insupportable aurait dû impliquer que Charles ne puisse pas être charmant). Pour désambiguïser *si*, il n'est donc plus question de savoir par quel connecteur il peut être remplacé, mais quel est le connecteur qui peut se substituer à lui en modifiant le moins possible le sens de l'énoncé original, une tâche bien plus subjective.

C'est dans ce contexte qu'intervient le deuxième type de tests statistiques employés dans ce travail doctoral : les tests de mesure d'accord. Ces tests de mesure d'accord, et en particulier le κ (kappa) de Cohen, constituent des outils essentiels pour objectiver la reproductibilité des jugements annotatifs, en dépassant les limitations des simples taux d'accord. Leur recours s'inscrit pleinement dans l'exigence de répliquabilité des résultats.

Le κ de Cohen quantifie le degré d'accord entre deux annotateurs sur une variable catégorielle (Droesbeke, Lejeune & Saporta, 2005), tout en corrigeant l'accord dû au hasard (McHugh, 2012). Il est donc particulièrement utile lorsque les décisions annotatives comportent une part d'incertitude ou de subjectivité (comme dans la désambiguïstation sémantique), et il permet d'évaluer la fiabilité des jugements annotés, un indicateur clé de répliquabilité. Le κ de Cohen est « le test le plus populaire parmi les statisticiens en matière de mesure du degré d'accord » [NT] (Denham, 2016 : 234).

À l'instar du tableau 30 pour le test du χ^2 , on peut présenter les données brutes de la version la plus simple du test du κ de Cohen sous la forme d'un tableau à deux colonnes et deux lignes. Illustrons nos réflexions avec un test ayant pour but de vérifier la reproductibilité de nos critères permettant de désambiguïser le connecteur *alors que*, en distinguant les formes oppositives de ce connecteur des formes liées à la simultanéité et la temporalité. Pour ce faire, nous avons tout d'abord classé nous-même un échantillon de 63 occurrences de ce connecteur en deux catégories : les occurrences oppositives (concessives ou adversatives) et les occurrences non oppositives. Ces mêmes occurrences ont été ensuite analysées par un second codeur formé spécialement pour cette tâche, à savoir, une étudiante stagiaire qui nous assistait pendant un mois dans nos travaux dans le cadre d'une bourse d'initiation à la recherche (on trouvera davantage d'informations sur cette collaboration dans la section de ce chapitre dédiée à ces questions présentant les résultats des tests réalisés avec cette étudiante). Le tableau 31 croise les désambiguïstations des deux codeurs s'agissant des *alors que* :

		Décisions prises par le second codeur (étudiante stagiaire en recherche)	
		<i>Alors que</i> oppositifs	<i>Alors que</i> non oppositifs
Décisions prises par nous	<i>Alors que</i> oppositifs	37	0
	<i>Alors que</i> non oppositifs	6	20

Tableau 31 : Données brutes du double codage des catégories sémantiques de *alors que*

Convenons de lire ce tableau ligne par ligne. Le nombre « 37 » (cellule A) se situe à la croisée de « *alors que* oppositifs » selon nous, et « *alors que* oppositifs » selon le second codeur. Cela signifie que sur les 63 *alors que* analysés, 37 ont été identifiés comme des *alors que* oppositifs tant par nous que par l'étudiante stagiaire.

Ce type de tableau est particulièrement utile pour analyser les divergences entre les codeurs. Ainsi, on voit qu'aucune occurrence (0, cellule B) n'a été renseignée comme oppositive par nous et non oppositive par le second codeur, l'inverse s'observe en revanche à 6 reprises (*alors que* que nous considérons comme non oppositifs, alors que le second codeur les considère comme tels, cellule C). Peut-être l'étudiante a-t-elle dès lors une compréhension plus large de la notion d'opposition, et que nos critères devraient être un peu plus strictes pour augmenter la reproductibilité de nos résultats de cette analyse.

Comme pour le test du χ^2 , il ne nous semble pas pertinent de développer en profondeur les étapes de calcul réalisées à partir des données du tableau 31. Dans R, les résultats de notre test de κ de Cohen se présentent de la manière suivante :

```
N = 63
Po (accord observé) = 0.905
Pe (accord attendu) = 0.532
Kappa de Cohen      = 0.797
```

Figure 18 bis : Résultats du κ de Cohen des données du tableau 31

On retrouve le nombre total d'occurrences analysées ($N = 63$). Po, l'accord observé, indique que l'étudiante stagiaire et nous-même avons codé 90,5% des *alors que* de manière identique. Pe est une sorte d' « accord attendu par hasard » (Albers, 2017), il simule l'accord que l'on pourrait s'attendre à obtenir si les codeurs réalisaient leurs désambiguïisations sémantiques au hasard, par coïncidence. On observe enfin la valeur du κ de Cohen, 0,797.

Les valeurs possibles du κ s'étalent de 0 à 1. On les regroupe généralement en 5 catégories, dont la dénomination peut varier en fonction de l'auteur consulté et de la langue dans laquelle il s'exprime :

Valeur du κ	Interprétation en anglais (Albers, 2017)	Interprétation en français (Hosson <i>et al.</i> , 2023)
Comprise entre 0 et 0,20	<i>Poor</i> [pauvre, faible]	Léger
Comprise entre 0,21 et 0,40	<i>Fair</i> [passable, acceptable]	Passable
Comprise entre 0,41 et 0,60	<i>Moderate</i> [modéré]	Modéré
Comprise entre 0,61 et 0,80	<i>Substantial</i> [substantiel]	Substantiel
Comprise entre 0,81 et 1	<i>Excellent</i> [excellent]	Presque parfait

Tableau 32 : Interprétation des valeurs du κ

Dans notre exemple, κ vaut 0,797, soit un accord substantiel (par ailleurs très proche du presque parfait). À l'inverse de la valeur p du test du χ^2 qui doit être inférieur à 0,05 pour être significative, il n'existe pas de convention universelle concernant le seuil minimum que κ doit avoir pour impliquer automatiquement l'acceptabilité du test et la reproductibilité des résultats. Pour McHugh (2012 : 279), dont les travaux relèvent de la biochimie médicale, « tout kappa inférieur à 0,60 indique un accord inadéquat parmi les codeurs, et des résultats dignes de peu de confiance » [NT]. Cependant, la tendance est plutôt à la nuance dans la littérature scientifique. Plusieurs auteurs mettent ainsi en évidence l'importance du contexte de l'étude sur le seuil minimum acceptable de κ , qui dès lors peut varier en fonction des travaux effectués et du domaine de recherche (Sim & Wright, 2005 ; Li, Gao & Yu, 2023). Comme le degré de subjectivité de l'opération de désambiguïsation sémantique est assez haut, et que notre étude s'inscrit dans des sciences humaines (linguistique, traductologie), on peut accepter une plus grande tolérance s'agissant de l'acceptabilité de la valeur de κ (à l'instar de ce qui se fait pour χ^2 , dont le seuil de significativité est parfois plus bas que 0,05 dans les sciences dures, voir Kennedy-Shaffer, 2019 ou Colquhoun, 2014, pour des réflexions sur la pertinence de baisser la valeur du seuil de significativité de la valeur p en fonction du type d'étude menée et du domaine dans lequel elle s'inscrit). Un accord modéré peut donc sembler, chez nous, indiquer une reproductibilité relativement acceptable des critères d'analyse, cela dit, ce qui nous intéressera le plus dans les tests de κ que nous réaliserons ne sera pas tant de savoir si les accords modérés sont acceptables ou non, mais plutôt de comparer entre eux les résultats des tests menés afin d'établir un classement des critères les plus reproductibles et d'identifier ceux qui nécessitent un renforcement de leur définition.

Les expériences de double annotation ont systématiquement été précédées d'« exercices », soumis aux collaborateurs qui ont permis de réaliser le second codage, afin de vérifier s'ils comprenaient pleinement la tâche qui leur était demandée.

Dans le prolongement de l'analyse par le κ de Cohen, il peut être également pertinent d'examiner la présence éventuelle d'un biais directionnel entre les codeurs, ce que permet le test de McNemar (McNemar, 1947). Alors que le κ mesure l'accord global au-delà du hasard, le test de McNemar ne s'intéresse qu'aux cas de désaccord et vérifie si ces discordances sont réparties de manière équilibrée entre les deux annotations possibles. Autrement dit, il teste l'hypothèse selon laquelle les situations où le premier codeur choisit une catégorie et le second l'autre (cellule B du tableau 31) surviennent aussi fréquemment que la situation inverse (cellule C). Dans notre tableau, $B = 0$ et $C = 6$, ce qui signifie que toutes les discordances observées vont dans la même direction : le second codeur attribue plus souvent la catégorie « oppositive » là où le premier codeur a choisi « non-oppositive ». Dans R, de telles données mènent au résultat suivant :

Exact binomial : **p=0.03125**

Figure 18 : Résultat du test de McNemar selon les données du tableau 31.

Le test de McNemar donne ici une valeur de $p = 0,031$, ce qui permet de rejeter l'hypothèse d'égalité des discordances au seuil de 0,05 (Plichta & Garzon, 2009). Ainsi, malgré un accord global substantiel mis en évidence par le κ , le test de McNemar montre l'existence d'un biais asymétrique significatif entre les deux codeurs. Cette observation invite à la prudence dans l'interprétation de l'accord, et suggère qu'un travail d'harmonisation ou de clarification supplémentaire des critères de codage pourrait

s'avérer nécessaire afin de garantir la réplicabilité des résultats. Notons que le test de McNemar ne fonctionne que pour une table de contingence de 2 x 2 (les codeurs n'ont le choix qu'entre deux catégories de codage possibles). Lorsque l'on fait face à davantage de catégories d'étiquetage, il convient d'utiliser le test de McNemar Bowker, qui en est une généralisation (Fagerland, Lydersen & Laake, 2017).

Penchons-nous enfin sur un dernier outil particulièrement utile pour affiner les résultats des tests du κ de Cohen et de McNemar (Bowker) : les heatmaps. Une heatmap est une représentation des données permettant, notamment grâce à l'utilisation de couleurs, de « visualiser des relations complexes entre des variables dans un format intuitif » (Rey, 2024 : 260). *Grosso modo*, elle se construit sur la base des tables de contingences qui servent à réaliser les tests du κ , comme celle du tableau 31. En nous fondant sur ces données, on peut générer dans R une heatmap qui fait ressortir les lieux d'accord ou de désaccord, ce qui rend sa lecture plus aisée :

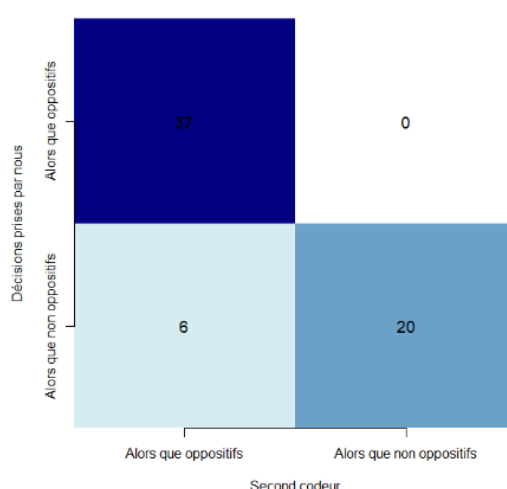


Figure 20 : Heatmap des données du tableau 31

Chaque case correspond à une combinaison possible entre les décisions prises par le premier codeur (axe vertical, nous) et celles du second codeur (axe horizontal, étudiante stagiaire). Les couleurs traduisent l'intensité des fréquences : plus la teinte de bleu est foncée, plus le nombre d'occurrences dans la case est élevé. À l'inverse, les cases claires signalent des accords ou désaccords rares, voire absents.

Dans notre cas, les teintes foncées apparaissent principalement sur la diagonale (37 occurrences classées *alors que* oppositifs par les deux codeurs, et 20 occurrences classées *alors que* non oppositifs). Cela indique un fort degré d'accord sur ces deux catégories. En revanche, les zones hors diagonale restent très claires : aucune occurrence n'a été codée comme oppositif par nous et non oppositif par l'étudiante stagiaire, tandis que seules 6 occurrences révèlent la situation inverse. Ces quelques discordances demeurent marginales au regard du nombre total d'accords. La heatmap met ainsi en évidence de façon visuelle que les deux codeurs convergent largement dans leurs jugements, les désaccords étant peu nombreux et localisés dans un seul sens, et ce bien que, comme le montrait le test de McNemar, les désaccords aillent toujours dans le même sens.

4.5. Types d'études menées dans cette thèse

Dans cette section, nous parcourrons les modalités des différentes études réalisées dans ce travail doctoral. On pourrait regrouper les études menées dans cette thèse en trois catégories :

- Les études « préliminaires », à mener en amont à toute étude traductologique ;
- Les études traductologiques, qui ont pour objectif d'analyser la manière dont les connecteurs d'opposition sont traduits ;
- Les « extensions » des études traductologiques de base, que l'on pourrait qualifier ici d' « exploratoires ».

On peut ajouter à ces étapes un quatrième type d'étude, servant à tester divers paramètres avant de se lancer dans les réelles études à proprement parler : les études pilotes. Elles ont lieu en amont des trois types d'études principales.

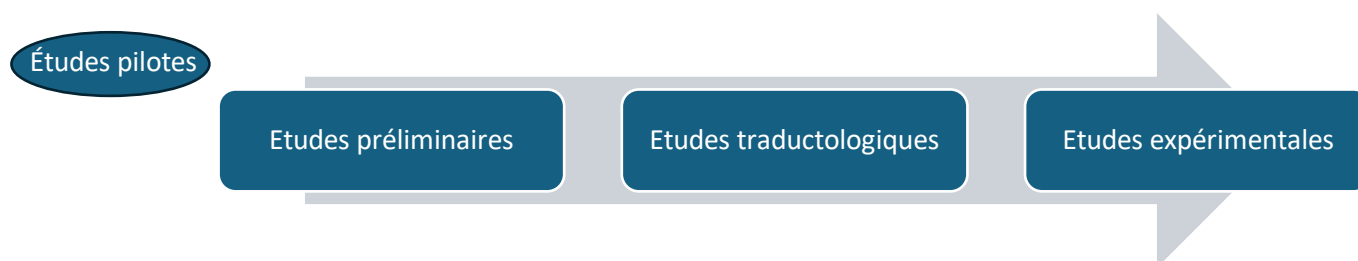


Figure 21 : Étapes générales des études menées dans cette thèse

4.5.1. Études préliminaires à la traductologie : la linguistique descriptive monolingue et la linguistique contrastive

Si notre objet d'étude central est la traduction des connecteurs logiques d'opposition, on ne peut se plonger directement dans les corpus parallèles pour les étudier, il convient de mener certaines études préparatoires. Ces dernières nous invitent à nous tourner vers des disciplines voisines, principalement, vers la linguistique contrastive, avec laquelle la traductologie entretient des liens étroits et ce bien qu'elles soient aujourd'hui considérées comme deux champs d'étude distincts (Aijmer, 2008). Elles impliquent par exemple toutes deux l'étude de plusieurs langues différentes, ont recours aux corpus, et ont connu une évolution similaire ces dernières années quant à leurs cadres théoriques (Dupont, 2019). Par le passé, le recours à des corpus parallèles dans le cadre d'études contrastives n'était d'ailleurs pas exceptionnel (Halliday *et al.*, 1964 ; Ramón García, 2002). Aujourd'hui, la linguistique contrastive et la traductologie sont considérées comme des sciences complémentaires :

La linguistique contrastive est utile à la traductologie pour décrire, expliquer, et prédire les caractéristiques linguistiques des traductions et du processus traductif [...] ; et, inversement, la traductologie peut inspirer la linguistique contrastive pour décrire et formuler des hypothèses sur les différentes langues, en s'appuyant sur les traductions et leurs textes sources [NT] (De Sutter & Vandepitte, 2013 : 2)

Granger (2003) va plus loin et voit l'association des deux comme indispensable :

La méconnaissance des résultats des études traductologiques peut conduire les chercheurs en linguistique contrastive à interpréter leurs données en termes de différences entre les systèmes linguistiques alors qu'elles résultent de normes ou de stratégies de traduction, tandis que les chercheurs en traductologie peuvent également mal interpréter leurs données s'ils ne sont pas conscients de l'existence d'une différence systématique entre les deux systèmes linguistiques établis par la linguistique contrastive. [NT] (Granger, 2003 : 25)

Il semble que la traductologie soit présentée comme aussi importante à la linguistique contrastive qu'inversement. Dans cette thèse, nous ne chercherons pas à vérifier ce constat, et nous intéresserons principalement aux apports que la linguistique contrastive peut fournir aux études traductologiques. Toujours est-il que, bien que sa pertinence soit apparemment établie depuis plusieurs années, le recours à la linguistique contrastive dans le cadre d'études traductologiques n'est pas systématique. Pour Korzen & Gylling (2017 : 32), « seul un nombre limité de chercheurs en traductologie ont appliqué la linguistique contrastive à leurs recherches afin de prendre conscience des différences systématiques entre deux ou plusieurs systèmes linguistiques » [NT]. Dans cette thèse, le passage par des études contrastives en guise de préparation aux études traductologiques est considéré comme capital. On pourrait même aller plus loin que les constats tirés de la littérature sur les interactions entre linguistique contrastive et traductologie : certaines traductions, en apparence « banales », deviennent soudain très intrigantes lorsqu'on mène au préalable une étude contrastive sur le phénomène traductologique qu'elles contiennent. On peut illustrer ce principe à l'aide de ces traductions de *maar ook* en français, et *mais aussi* en néerlandais :

4.17. Hij en zijn volgelingen kregen opdrachten van grote industriëlen zoals de Solvays, die rijk werden met een patent op soda, *maar ook* van kleinere handelaren, zoals hemdenmaker Niguet in de Koningsstraat, die hun uitstalraam in de nieuwe stijl wilden inrichten. (DPC, *maar ook*)

4.17. Horta et ses collègues reçurent des commandes de grands industriels, par exemple les Solvay, *mais aussi* de commerçants moins fortunés comme le chemisier Niguet de la rue Royale, qui voulut décorer son étalage dans le style nouveau. (DPC, *maar ook*)

Lui et ses disciples recevaient des commandes de grands industriels comme les Solvay, qui avaient fait fortune grâce à un brevet sur la soude, mais aussi de petits commerçants, comme le fabricant de chemises Niguet de la rue du Roi, qui souhaitaient aménager leur vitrine dans ce nouveau style.

4.18. De même, nous avons pris soin d'interroger nombre de ses collègues ministres et eurodéputés, des personnalités qui l'ont bien connu, dans les rangs libéraux *mais aussi* dans d'autres tendances politiques, flamands pour la plupart et francophones. (DPC, *mais aussi*)

4.18. Verder heb ik talloze collega's-ministers ontmoet, leden van het Europees Parlement, kopstukken uit de liberale familie *maar ook* uit andere politieke partijen die hem goed hebben gekend. Meestal betrof het Vlamingen, maar er waren ook enkele Franstaligen bij. (DPC, *mais aussi*)

J'ai également rencontré de nombreux collègues ministres, des membres du Parlement européen, des dirigeants de la famille libérale mais aussi d'autres partis politiques qui l'ont bien connu. Il s'agissait principalement de Flamands, mais il y avait aussi quelques francophones parmi eux.

A priori, on pourrait ne rien trouver d'étonnant à ce que la séquence *maar ook* soit traduite par *mais aussi* (4.17.), et inversement (4.18.). Qualifions ces traductions de « littérales » (nous reviendrons plus longuement sur ce concept dans nos résultats traductologiques du chapitre 5), dans le sens où les connecteurs en question ont été traduits par leurs équivalents les plus proches dans la langue cible. Étendons cette réflexion à un échantillon randomisé de 25 traductions de *maar ook* et 25 traductions de *mais aussi* (issus du DPC *journalistic texts + non fictional literature*). Pour l'heure, nous considérons que les occurrences des échantillons peuvent être traduites de trois manières différentes : la traduction littérale (*mais aussi* est traduit par *maar ook*, et inversement), la traduction par un connecteur autre que la traduction littérale (*maar ook* traduit, par exemple, par *de plus*²⁰), et le non-marquage, où aucun connecteur logique explicite n'est employé dans la traduction).

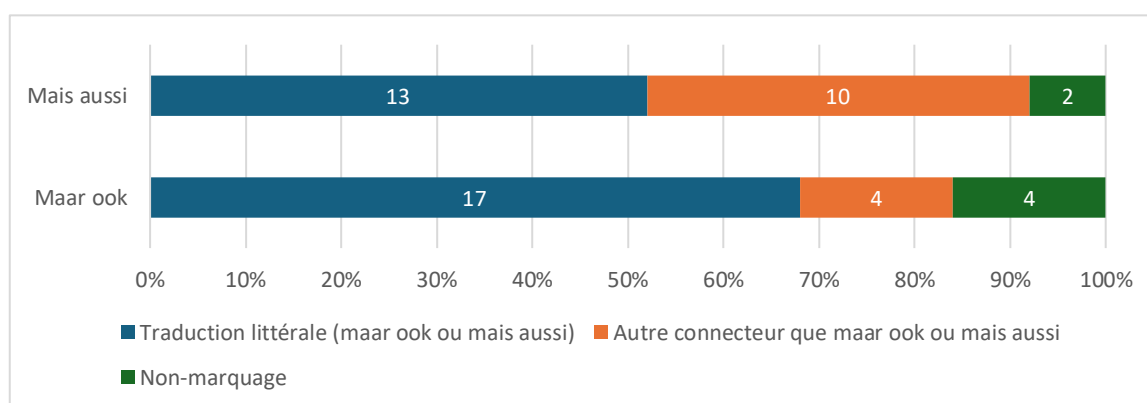


Tableau 32 bis : Traductions de *mais aussi* et *maar ook*

On peut maintenant appliquer un test statistique à ces résultats, afin de voir si les variations entre les stratégies traductives de *mais aussi* et *maar ook* sont dues ou non au hasard (Hae-Young, 2017) Comme notre échantillon est relativement petit, on appliquera un test exact de Fisher (Malacrida, 2023). Le tableau 33 en compile les résultats. Il indique une valeur appelée « P ». Si cette dernière est inférieure

²⁰ Pour rappel, sont considérés comme connecteurs logiques dans cette thèse les connecteurs repris dans la liste des connecteurs d'opposition établie chapitre 2. Si le connecteur de la traduction n'est pas oppositif, alors nous nous appuyons sur la liste des connecteurs logiques de LEXCONN pour définir ou non son statut de connecteur (Roze, Danlos, & Muller, 2012).

à 0,05, on considère dans ce cas-ci que les différences entre les traductions de *mais aussi* et *maar ook* sont significatives, donc non dues au hasard (Brittain & Fay, 2022).

	Recours à la traduction littérale	Recours à un connecteur autre que la traduction littérale	Recours au non-marquage
Valeur <i>p</i>	0,3868	0,1137	0,6671

Tableau 33 : Valeurs *p* des stratégies traductives de *mais aussi* et *maar ook*

Comme le montre le tableau 30, aucune valeur *p* des stratégies traductives de *mais aussi* et *maar ook* n'est inférieure à 0,05. Cela signifie que, bien que des fluctuations existent entre ces deux séquences en français et en néerlandais s'agissant de leurs traductions, aucune différence significative n'est à observer entre la traduction de *mais aussi* et celle de *maar ook*.

On pourrait trouver les résultats de cette étude relativement banals si on se limite à l'angle traductologique. Mais si l'on ajoute une analyse contrastive dans l'équation, la situation se complexifie. Côté français, le CRFC (journaux + ouvrages non universitaires) recense 45,3 *mais aussi* par million de tokens (Figure 17). Côté néerlandais, SoNaR (*newspapers* + *wikipedia*) indique 102,06 *maar ook* par million de tokens (figure 23).

RESULT DETAILS	
simple mais aussi	
Number of hits	18,173
Number of hits per million tokens	45.3

Figure 22 : Nombre de *mais aussi* par million de tokens dans le CRFC

RESULT DETAILS	
simple maar ook	
Number of hits	51,468
Number of hits per million tokens	102.06

Figure 23 : Nombre de *maar ook* par million de tokens dans SoNaR

Appliquons à nouveau un test statistique afin de voir si cette différence de fréquence entre les deux langues est significative ou non. Comme l'échantillon est grand, on peut appliquer cette fois un test du

χ^2 (Hae-Young, 2017), qui nous donne lui aussi une valeur p à l'instar du test exact de Fisher. On obtient 22,1 comme résultat, avec une valeur p de 0. On peut donc tirer comme conclusion que *maar ook* est significativement plus fréquent en néerlandais que ne l'est *mais aussi* en français, à tout le moins, dans nos corpus monolingues. En sachant cela, il peut dès lors être surprenant de lire dans la figure 21 que *mais aussi* est traduit moins souvent par *maar ook* que l'inverse. Si *maar ook* est plus fréquent que *mais aussi*, n'aurait-il pas été logique que *mais aussi* soit plus souvent traduit par *maar ook* que par une autre stratégie traductive, afin de rendre en néerlandais traduit cette fréquence plus élevée ? Il y a tout à coup matière à réflexion. Selon toute vraisemblance, on voit que la linguistique contrastive est ici venue sublimer des résultats traductologiques qui ne comportaient à première vue rien d'original.

Après avoir démontré la pertinence de la linguistique contrastive dans notre étude traductologique, sans doute est-il opportun de s'attarder sur ce que l'on entend par ce premier concept, et sur la manière dont des études qui en relèvent se réalisent. Ke (2018 : 8) en donne la définition suivante :

Branche de la linguistique qui étudie deux ou plusieurs langues de manière synchronique, dans le but de découvrir les différences et les similitudes (surtout les différences) et d'appliquer ces résultats à des domaines connexes de l'étude ou de la pratique des langues. [NT] (Ke, 2018 : 8)

On l'aura compris, le principe fondamental de la linguistique contrastive réside dans l'idée de comparaison. La définition de Ke (2018) nous semble particulièrement intéressante dans le cadre de notre travail, car cet auteur semble considérer les études contrastives non pas comme une fin en soi, mais plutôt comme un outil à « appliquer [...] à des domaines connexes », dans notre cas, à la traductologie.

Une étape cruciale lorsque l'on compare des phénomènes ou items linguistiques dans deux langues est de s'assurer que l'on ne compare pas des « pommes avec des poires » (Oksefjell Ebeling & Ebeling, 2020), il faut définir un dénominateur commun entre les langues étudiées. Cette base de comparaison (Jucker, 2004) se nomme *tertium comparationis*. La définition de cette notion complexe, cruciale et ne faisant pas toujours *consensus* (Pekelder, 2010) mériterait assurément un chapitre entier à elle seule. Comme la finalité de ce travail n'est pas une analyse contrastive, mais traductologique, nous nous limiterons à en suivre les principales recommandations sans tenter d'en proposer une définition originale. Inspirons-nous pour ce faire de quelques exemples d'études contrastives de connecteurs logiques faisant appel au concept de *tertium comparationis* afin de consolider notre propre méthodologie.

Comme exemple récent d'étude de grande envergure dédiée aux connecteurs logiques d'opposition sous l'angle de la linguistique contrastive, citons la thèse de doctorat de Dupont (2019). Cette auteure a observé dans ses travaux que, bien que la littérature scientifique semble suggérer le contraire, l'anglais marque plus fréquemment les relations d'opposition à l'aide d'un connecteur explicite que le français. Elle a aussi remarqué, en revanche, qu'il n'existait pas de différences significatives s'agissant des positions que les connecteurs d'opposition anglais et français peuvent adopter dans leur phrase hôte. Dupont (2019) construit son *tertium comparationis* sur une perspective sémantique : « Dans cette étude, ce qui justifie la comparaison des unités linguistiques entre les langues est donc leur équivalence sémantique [NT] » (Dupont, 2019 : 58). Mossberg (2006), qui compare une série de connecteurs concessifs en français et en suédois, a commencé son étude en choisissant les connecteurs concessifs français les plus courants, puis consulte des dictionnaires traductifs pour obtenir leurs équivalents en suédois. Elle réalise ensuite l'opération inverse, du suédois vers le français. Cette

méthode aboutit à une liste de connecteurs français et leurs équivalents en suédois. Son *tertium comparationis* est lui aussi de nature sémantique :

En établissant une relation de concession logique, les connecteurs possèdent ce que nous désignons comme la fonction de base. La fonction de base est donc la fonction que tous les connecteurs peuvent assumer et qui constitue le *tertium comparationis* des connecteurs sélectionnés. (Mossberg, 2006 : 39)

À première vue, le concept de *tertium comparationis* semble entrer en contradiction avec la démarche première de notre méthodologie de sélection des connecteurs logiques d'opposition étudiés. On peut en effet dire que nous avons choisi les connecteurs à étudier dans cette étude selon une démarche sémasiologique : parmi les connecteurs définis comme oppositifs, nous avons sélectionné les plus fréquents en français et en néerlandais. Ces connecteurs partagent bien entendu une « base de comparaison » (Jucker, 2004), soit la capacité à exprimer la concession, l'adversation, ou la rectification. Cependant, étant donné que les connecteurs de deux langues différentes ne se correspondent pas comme des paires parfaitement équivalentes (si c'était le cas, l'existence même de la linguistique contrastive n'aurait que peu de sens), les connecteurs que nous avons sélectionnés en français et en néerlandais ne peuvent pas (tous) directement être comparés entre eux.

Paillard (2017) consacre un article entier sur la question de la comparaison des connecteurs logiques entre plusieurs langues. Dès l'introduction, il annonce la couleur : « Comparer les MD²¹ de langues différentes est aujourd'hui considéré comme une entreprise pour le moins périlleuse » (Paillard, 2017 : 5). Difficultés de définition, manque de *consensus* parmi les auteurs, emplois très spécifiques, sont quelques-unes des barrières rendant l'étude contrastive de connecteurs logiques « pessimiste ». Paillard note que les rares études qui s'y sont risquées « ne porte[nt] que sur un nombre très restreint de MD » (Paillard, 2017 : 6), principalement car « il est *a priori* difficile de définir l'espace du comparable (ou *tertium comparationis*) » pour les connecteurs logiques (Paillard, 2017 : 8). Paillard note que les études qui comparent des connecteurs logiques dans plusieurs langues s'appuient sur le fait que ces connecteurs sont parfois donnés comme la traduction l'un de l'autre. Il énonce ensuite plusieurs raisons qui montrent la faiblesse d'une telle méthodologie : le fait que certains connecteurs sont intraduisibles, la difficulté à comparer des connecteurs issus de famille de langues différentes, ou encore (et c'est ce qui nous intéresse le plus ici) le fait qu'un connecteur logique admette en général plusieurs traductions possibles dans une langue étrangère (Lewis, 2025). Paillard propose plusieurs solutions pour atténuer ces obstacles, dont la méthodologie qu'il appelle « Du singulier au comparable » :

[Cette approche part] de la description d'un MD singulier dans une langue, sa comparabilité est [ensuite] envisagée du point de vue des procédés qui dans d'autres langues [...] correspondent à ses emplois réguliers. (Paillard, 2017 : 14)

Cette vision nous semble un bon lien entre linguistique contrastive et traductologie, surtout lorsqu'elle parle des « procédés » qui correspondent aux emplois d'un connecteur dans une autre langue (ce qui

²¹ « Marqueurs discursifs », qui correspondent en partie à ce que nous appelons « connecteurs » dans cette thèse.

suggère qu'un connecteur peut être traduit de plusieurs manières différentes). Toujours est-il que le facteur sémantique semble une condition *sine qua non* à toute tentative de comparaison de connecteurs logiques entre deux langues. Une démarche acceptable pourrait être de ne comparer entre eux que les connecteurs qui expriment les mêmes notions oppositives. Souvenons-nous alors du tableau 10 dans le chapitre 2, qui comparait entre eux les 10 connecteurs de cette étude en fonction des notions oppositives qu'ils sont capables d'exprimer. On peut grâce à lui constituer deux types de groupes de connecteurs sur la base de leur sémantisme.

D'une part, on peut regrouper les connecteurs de cette étude en partant d'une nuance oppositive précise, puis en sélectionnant les connecteurs capables de l'exprimer. On obtient dès lors les groupes suivants :

- Groupe 1, la concession simple : *tous les connecteurs*.
- Groupe 2, la concession additive : *mais, si, maar*.
- Groupe 3, la concession de transition : *mais, cependant, maar, echter*.
- Groupe 4, l'adversation : *mais, alors que, cependant, si, maar, echter, terwijl*.
- Groupe 5, la rectification : *mais, maar*.

Ces études contrastives consisteront donc en l'analyse de ces connecteurs au sein de leur groupe respectif. Si les groupes contiennent des connecteurs polyfonctionnels, seules les occurrences liées au sémantisme du groupe sont prises en compte (par exemple, le Groupe 4 contient les occurrences adversatives de *alors que*, mais pas ses occurrences concessives). Notons que la constitution de ces groupes repose sur des compromis, il serait possible de l'affiner davantage (par exemple, en distinguant les connecteurs exclusivement concessifs comme *même si* des connecteurs exprimant la concession parmi d'autres notions, comme *alors que*). C'est cette faiblesse que tente de combler le deuxième type de regroupement de connecteurs proposé dans cette étude, davantage axé sur les connecteurs et sur les nuances qu'ils peuvent exprimer :

- Groupe A, connecteurs exprimant la concession, l'adversation, et la rectification : *mais* et *maar* ;
- Groupe B, connecteurs exprimant la concession simple et l'adversation : *alors que, si, et terwijl*.
- Groupe C, connecteurs exprimant la concession simple, la concession transitive, et l'adversation : *cependant* et *echter*
- Groupe D, connecteurs exprimant uniquement la concession : *même si, toch, hoewel*.

Avec cette organisation, nous plaçons le sémantisme au cœur de nos analyses contrastives, ce qui respecte les principes fondamentaux du concept de *tertium comparationis*, ainsi que celui de la traductologie qui fait du sens sa pierre angulaire. Cette démarche semble résoudre le problème de comparaison de connecteurs qui n'ont pas été initialement sélectionnés pour aller par « paires », mais sur base de leur fréquence (dans le DPC).

Il nous faut à présent décrire le domaine à la base de la linguistique contrastive, à savoir, la linguistique descriptive. En effet, comparer un phénomène linguistique dans deux langues différentes (ou plus) suppose d'établir tout d'abord une description de ces phénomènes dans leurs langues respectives. La linguistique descriptive « a pour but la description de tous les langages que la recherche peut atteindre » (Perrot, 2010 : 31). Plusieurs auteurs l'associent d'emblée à une perspective contrastive ou comparative, comme Maingueneau (2016) pour qui la linguistique descriptive « étudie les propriétés des langues particulières (le français, le chinois...) ou des groupes de langues (germaniques, romanes...) » (Maingueneau, 2016 : 21). Stefański (2001) établit quant à lui un lien de parenté entre les

deux sciences : « la linguistique descriptive qui a donné naissance, à la suite de la multiplication d'objets de description, à la linguistique comparative » (Stefański, 2001 : 154). Halliday (1964) utilise même le terme de *comparative descriptive linguistics* [linguistique descriptive comparative] comme synonyme de *contrastive linguistics* [linguistique contrastive], soulignant encore un peu plus la proximité entre ces deux domaines.

On peut clôturer cette section sur les études descriptives et contrastives en fournissant un exemple concret. Prenons le groupe le plus simple à illustrer (car le plus petit) : celui des connecteurs rectificatifs, à savoir, *mais* et *maar*. Nous commençons par extraire ces connecteurs de leurs corpus monolingues respectifs (figures 24 et 25) pour les analyser indépendamment, selon des critères définis précédemment dans ce chapitre.



Figure 24 : Un *mais* rectificatif dans le CRFC (en rouge)

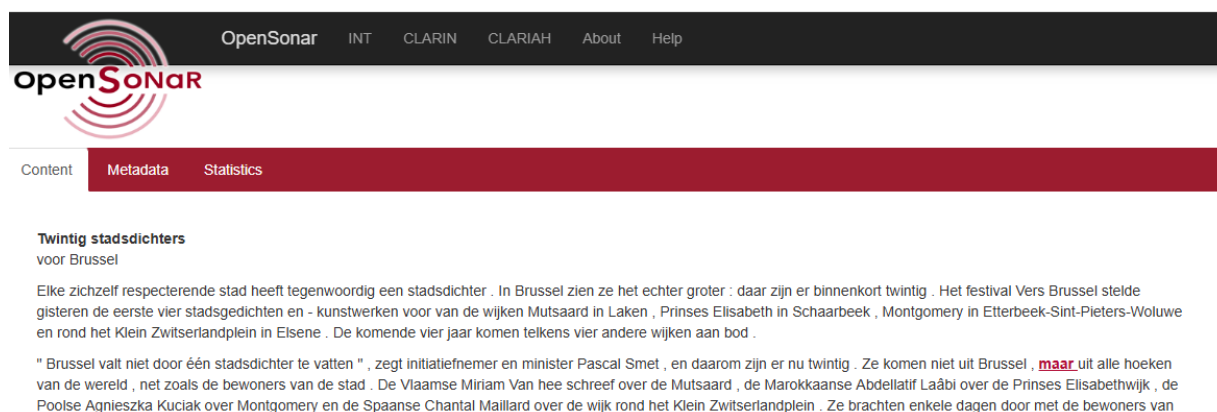


Figure 25 : Un *maar* rectificatif²² dans SoNaR

Pour notre illustration, admettons que l'on s'intéresse à la ponctuation entourant *mais* et *maar*. On remarque que *mais* en figure 24 n'est pas précédé d'une virgule, tandis que c'est bien le cas de *maar*

²² Dont la traduction littérale est « Ils ne viennent pas de Bruxelles, mais des quatre coins du monde, tout comme les habitants de la ville ».

en figure 25. En analysant suffisamment d'occurrences, on peut être en mesure de déterminer dans combien de cas *mais* et *maar* rectificatifs sont précédés d'une virgule dans leurs langues respectives. Menons une petite étude pour élargir nos résultats et penchons-nous sur 15 occurrences de *mais* et *maar* rectificatives (corrélatives exclues) dans le CRFC et SoNaR.

	Précédé d'une virgule	Non précédé d'une virgule
<i>Mais</i>	5	10
<i>Maar</i>	12	3

Tableau 34 : Ponctuation entourant les *mais* et *maar* rectificatifs

Avec une valeur p de 0,0253, les résultats du tableau 34 suggèrent que l'usage de la virgule est significativement plus répandu avant les *maar* rectificatifs que les *mais* rectificatifs. L'analyse contrastive a donc ici permis de mettre en lumière une différence entre le français et le néerlandais, qui pourra servir d'hypothèse traductologique comme nous le verrons dans la section suivante.

4.5.2. Études traductologiques

Une fois que les études descriptives et contrastives sont terminées, on peut passer à l'étude de la traduction des connecteurs d'opposition. Les analyses menées en amont des analyses traductologiques permettront l'établissement de leurs hypothèses. Par exemple, comme nous avons vu dans le tableau 34 que *mais* rectificatif est significativement moins souvent précédé d'une virgule que *maar* rectificatif, peut-être peut-on s'attendre à ce que le traducteur soit tenté, lorsqu'il doit traduire en néerlandais ce type de *mais*, à rajouter une virgule lors de sa traduction.

Pour en analyser les traductions, chaque connecteur est tout d'abord extrait, de manière randomisée, des sous-corpus du DPC selon les proportions établies dans les tableaux 28 et 29.

Le connecteur est étudié intégralement dans la langue source, comme s'il s'agissait d'une analyse descriptive monolingue. Une analyse similaire est ensuite effectuée sur sa traduction. La comparaison de ces deux analyses nous livre des indications sur le processus traductif, comme on l'observe dans la figure 26

<S> Deze FM-transmitter heeft geen eigen lcd-scherm, doc#0 maar werkt volledig via het scherm van de aangesloten iPod. </S>	<S> Ce transmetteur FM est dépourvu d'écran LCD propre et fonctionne entièrement avec l'écran de l'iPod raccordé. </S>

Figure 26 : Un *maar* rectificatif²³ et sa traduction dans le DPC

Dans cette figure, si on compare la phrase hôte de *maar*, et sa traduction, on remarque que *maar* n'a pas été rendu par un connecteur que nous considérons comme oppositif dans cette étude, à savoir, *et*. Comparons-le à une traduction de *mais* rectificatif (4.19.) :

²³ Dont la traduction littérale est « Ce transmetteur FM n'a pas d'écran LCD propre, mais fonctionne entièrement à travers l'écran de l'iPod connecté. »

4.19. Ici, pas d'ascenseurs, *mais* un grand escalier central et des passerelles, permettant de voir entre les étages. (DPC, *mais*, 47)

4.19. Hier geen liften, *maar* een grote centrale trap en loopbruggen, met zicht op alle verdiepingen. (DPC, *mais*, 47)

Ici, pas d'ascenseurs, mais un grand escalier central et des passerelles avec vue sur tous les étages.

À partir de là, trois types d'analyses traductologiques peuvent être menées. On peut en effet :

- 1) Comparer les traductions rectificatives de *maar* avec les traductions des autres catégories sémantiques de ce connecteur (par exemple, comparer les traductions des *maar* rectificatifs avec les traductions des *maar* adversatifs). Nous appellerons cette étape la phase I, illustrée avec l'exemple 4.21. :

4.21. De Franse koning Lodewijk X gebruikt nagenoeg geen Brussels laken. *Maar* zijn opvolger koning Karel IV schenkt er aan de toekomstige keizer Karel IV, zijn neef. (DPC, *maar*, 51)

4.21. Le roi de France Louis X n'utilise quasiment pas de drap de Bruxelles. *Mais* son successeur, le roi Charles IV, en offre au futur empereur Charles IV, son neveu. (DPC, *maar*, 51)

Le roi de France Louis X n'utilise pratiquement pas de drap de Bruxelles. Mais son successeur, le roi Charles IV, en offre au futur empereur Charles IV, son neveu.

Dans 4.21., *maar* est adversatif (il compare Louis X et Charles IV). On remarque qu'il est traduit littéralement par *mais*, ce qui contraste avec la figure 26 où *maar* avait été traduit par *et*. En compilant les traductions de toutes les catégories de *maar* et en les comparant entre elles, nous serons en mesure de voir apparaître les divergences et similitudes dans les processus traductifs entre les catégories sémantiques de ce connecteur polyfonctionnel.

- 2) Comparer les traductions des *maar* rectificatifs avec leur équivalent sémantique en français, à savoir, les *mais* rectificatifs. Nous appellerons cette étape la phase I. Elle nous fait remarquer que, contrairement à la figure 26, où *maar* avait été traduit par un connecteur autre que *mais* (*et*), dans 4.19., *mais* a été traduit littéralement par *maar*. On observe donc une différence dans la stratégie de traduction entre l'exemple néerlandais et l'exemple français. Nos deux exemples n'ont bien entendu pas été choisis par hasard, car nous voulions illustrer un cas de différence entre le français et le néerlandais. Néanmoins, en augmentant le nombre de traductions analysées de *maar* rectificatif et de *mais* rectificatif, on sera en mesure d'observer si le français et le néerlandais diffèrent s'agissant, dans ce cas précis, de la traduction des *mais* et *maar* rectificatifs.

- 3) Enfin, il est également possible de comparer les traductions des connecteurs rectificatifs dont font partie *mais* et *maar* avec celles des autres groupes de connecteurs établis dans la section dédiée à la linguistique contrastive. On pourrait ainsi découvrir, par exemple, les divergences et similitudes entre les traductions des connecteurs du groupe 5 (rectificatifs) et ceux du groupe 4 (adversatifs). Il faut pour cela compiler toutes les traductions de tous les connecteurs rectificatifs (*mais* rectificatif en français ; *maar* rectificatif en néerlandais), et les opposer (par langue) aux tendances traductives des connecteurs adversatifs (*mais* adversatif, *alors que* adversatif, *cependant* adversatif, *si* adversatif en français ; *maar* adversatif, *echter* adversatif, *terwijl* adversatif en néerlandais). Nous appellerons cette étape la phase III.

Maintenant que nous avons décrit les différentes études qui seront menées dans le cadre de ce travail, un schéma les synthétisant est sans doute le bienvenu avant de poursuivre vers les études exploratoires.

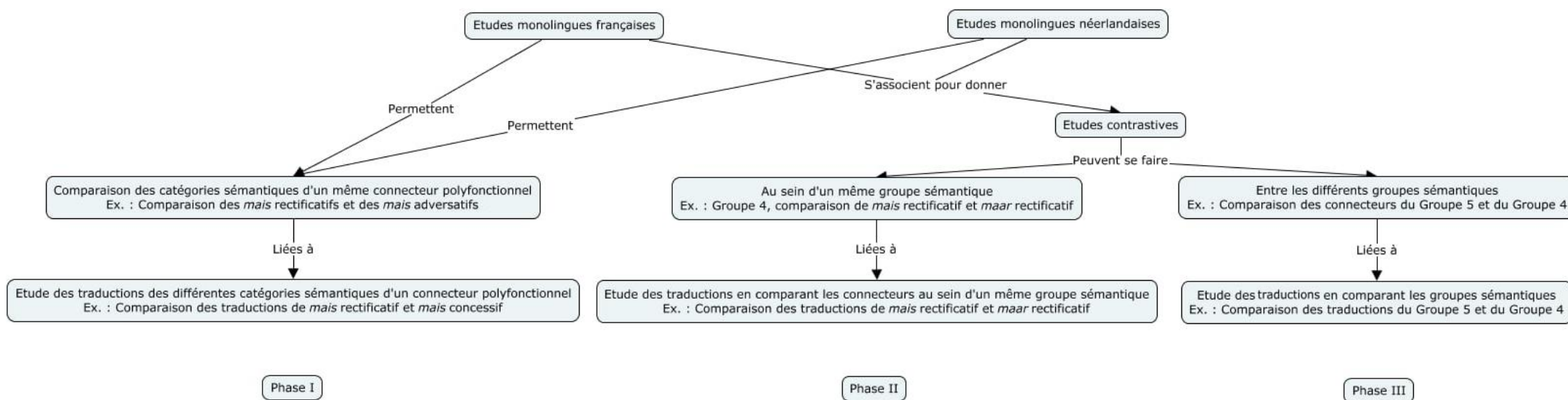


Figure 27 : Liens entre les études préliminaires (monolingues, contrastives), et traductologiques menées dans le cadre de cette thèse

4.5.3. Études exploratoires

Maintenant que nous avons abordé les études descriptives, contrastives, et traductologiques, nous pouvons nous pencher sur la dernière étape de ce travail doctoral, ses « extensions », soit des études à caractère expérimental. Elles sont de deux types :

- Didactiques ;
- Liées à la traduction automatique.

4.5.3.1. Étude didactique

Ce que nous appellerons désormais notre « expérience didactique » constitue le volet de cette thèse du même nom. Elle s'inscrit pleinement dans la philosophie de la linguistique cognitive, et tentera humblement de mieux comprendre ce qu'il « se passe dans la tête d'un traducteur » (Ionescu, 2009 : 223), en tout cas, lorsqu'il doit faire face à un connecteur d'opposition. Elle possède pour ce faire un double objectif : d'une part, comprendre les raisons qui influencent un traducteur dans les choix qu'il opère lorsqu'il est amené à traduire un connecteur d'opposition, et d'autre part, de mettre en lumière les effets potentiels de l'expérience sur les stratégies de traduction.

Pour tenter d'éclaircir ces objectifs, nous nous sommes concentré sur la traduction en français du connecteur d'opposition néerlandais *maar*. Ce choix se justifie par le fait que *maar* couvre toutes les catégories oppositives prises en compte dans cette thèse. Deux groupes de traducteurs ont participé à cette étude, différenciés par leur degré d'expérience : d'une part, des étudiants en dernière année de master dans une faculté de traduction de Belgique francophone (N = 19), d'autre part, des traducteurs qualifiés de « professionnels », car justifiant d'au moins cinq années d'expérience professionnelle et pour qui la traduction représente une part significative (70%) de leur activité professionnelle (N = 12) (PACTE, 2008). L'ensemble des participants étaient francophones natifs et avaient étudié le néerlandais dans leur combinaison linguistique de base lors de leurs études.

Chaque participant a été invité à traduire un même texte néerlandais de 488 mots comportant douze occurrences du connecteur *maar*. Ce texte, de nature journalistique, a été sélectionné pour refléter un type discursif familier aux étudiants, en cohérence avec leurs pratiques pédagogiques habituelles. Ce choix visait à limiter les biais liés à un genre textuel non maîtrisé et à assurer un certain confort cognitif pour les participants, condition importante pour recueillir des données représentatives.

Le texte en question est un document semi-authentique : il a été rédigé à l'origine par un locuteur natif pour un lectorat natif, puis remanié légèrement à des fins didactiques (Makukhina, 2023), notamment par une réduction ciblée des passages n'incluant pas de *maar*, afin de maximiser la densité des occurrences pertinentes tout en conservant la fluidité et la cohérence du discours. Il traite d'un sujet qui, à l'époque de la réalisation de l'expérience (mardi 11 octobre 2022), était d'actualité (5^{ème} train de sanctions de l'Union européenne envers la Russie suite à l'invasion par cette dernière de l'Ukraine). Le texte a ensuite été relu par deux locuteurs natifs du néerlandais afin de s'assurer qu'il conserve un aspect naturel.

Les occurrences de *maar* présentes dans le texte à traduire reflètent toutes les catégories sémantiques de ce connecteur, et, *de facto*, toutes les notions oppositives présentes dans cette thèse, comme le résume le tableau 35 :

Catégories sémantiques de <i>maar</i>	Occurrences	Traductions littérales des occurrences en contexte
Concession simple	De Europese Commissie heeft een vijfde sanctiepakket voorgesteld tegen Rusland, <i>maar</i> gas en olie weren is voorlopig nog altijd niet aan de orde.	La Commission européenne a proposé un cinquième train de sanctions contre la Russie, <i>mais</i> il n'est toujours pas question d'une interdiction du gaz et du pétrole pour l'instant.
	Voor een importverbod van olie is het kennelijk nog wat te vroeg, <i>maar</i> ook daaraan wordt gewerkt.	Pour ce qui est de l'interdiction des importations de pétrole, il est apparemment encore un peu trop tôt, <i>mais</i> cette question est également à l'étude.
	Een derde van de steenkool die in België wordt ingevoerd komt uit Rusland, <i>maar</i> in absolute volumes valt dat goed mee.	Un tiers du charbon importé en Belgique provient de Russie, <i>mais</i> en volume absolu, ce n'est pas si grave.
	Geen olie en gas meer aannemen uit Rusland, is een van de zwaarste sancties die de Europese Unie kan nemen, <i>maar</i> dat ligt tegelijkertijd erg gevoelig.	Ne plus accepter de pétrole et de gaz en provenance de Russie est l'une des sanctions les plus sévères que l'Union européenne puisse prendre, <i>mais</i> elle est en même temps très délicate.
	We koppelen ons los van de Russische energievoorziening, maar dat gaat <i>maar</i> stap voor stap.	Nous nous déconnectons des approvisionnements énergétiques russes, <i>mais</i> pas à pas.
Concession additive	[...] meer inflatie op energie, <i>maar</i> ook op citytrips en voeding [...].	[...] L'inflation s'accroît sur l'énergie, <i>mais</i> aussi sur les citytrips et les denrées alimentaires [...].
Concession non-verbale	<i>Maar</i> niet alle lidstaten zijn even grote klanten van Rusland.	<i>Mais</i> tous les États membres ne sont pas des clients aussi importants de la Russie.
	" <i>Maar</i> het laatste dat wij willen, is onze eigen bevolking straffen."	« <i>Mais</i> la dernière chose que nous voulons, c'est punir nos citoyens. »
Adversation	Russisch steenkool in de ban, <i>maar</i> hun olie en gas blijven wel welkom	Le charbon russe interdit, <i>mais</i> le pétrole et le gaz restent les bienvenus
	"Een gasboycot ligt nog altijd erg gevoelig, <i>maar</i> voor olie zouden we wel alternatieven vinden."	« Un boycott du gaz est encore très sensible, <i>mais</i> pour le pétrole, nous trouverions des alternatives. »
Rectification	[...] niet steenkool, <i>maar</i> aardgas steeds vaker gebruikt wordt voor het opwekken van stroom.	[...] pas le charbon, <i>mais</i> le gaz naturel est de plus en plus utilisé pour la production d'électricité.

	Bovendien is Duitsland niet alleen erg afhankelijk van Russisch gas, <i>maar</i> kwam vorig jaar ook ruim de helft van de ingevoerde steenkool eveneens uit Rusland.	En outre, l'Allemagne est non seulement très dépendante du gaz russe, <i>mais</i> elle a également importé la moitié de son charbon de Russie.

Tableau 35 : Occurrences de *maar* présentes dans l'expérience didactique

Pour s'assurer que les *maar* représentaient bien leurs catégories sémantiques respectives, un test du κ de Cohen a été réalisé avec un autre chercheur en linguistique de corpus de notre université. Il a abouti à un accord global de 91,67 % (11 *maar* sur les 12 du texte) et à un κ de 0,88, soit un accord presque parfait (Landis & Koch, 1977). Le test de McNemar Bowker indique une valeur p de 0,31 (en comptant les sous-catégories oppositives mais pas le caractère direct ou indirect des occurrences concessives de *maar*, plus de détails à ce sujet dans la section de ce chapitre dédiée aux tests statistiques), ne révélant ainsi pas de biais directionnel.

L'ensemble des traductions a été recueilli dans un cadre contrôlé. Les étudiants ont réalisé la tâche de manière simultanée, sur site, tandis que les professionnels ont traduit le texte individuellement lors de rendez-vous supervisés en notre présence. Les participants disposaient d'un accès libre à des outils linguistiques traditionnels (dictionnaires papier ou numériques, ressources en ligne), à l'exception de la traduction automatique. Le caractère confidentiel des données a été strictement respecté tout au long du protocole, notamment par l'anonymisation des informations relatives aux profils des participants.

Au-delà de l'étude des traductions de *maar*, nous avons également tenté d'explorer les processus cognitifs qui les sous-tendent. Une fois que les participants avaient terminé leur traduction, ils étaient invités à remplir un questionnaire réflexif. Ce faisant, l'outil dont nous nous servons pour éclairer la « boîte noire du traducteur » (Fougner Rydning, 2021 : 273) est la méthode du *think-aloud*, que l'on pourrait traduire par « penser tout haut ». Emprunté à la psychologie cognitive (Xiao, 2025), le *think-aloud* consiste en la « verbalisation du raisonnement mis en place pour régler un problème donné » [NT] (Riera Tubón & Paredes Rodríguez, 2023 : 10). Cette méthode peut s'appliquer à de nombreux domaines, et permet non seulement de mieux comprendre les raisonnements mais également de faire progresser certaines disciplines, notamment la didactique : Nazari & Hatami (2024) ont montré que les étudiants qui verbalisent leurs raisonnements mathématiques ont de meilleurs taux de résolution de problèmes ; Cooke, Power & Lemay (2016) ont observé que le *think-aloud* aide les pédiatres à établir de meilleurs diagnostics, et pour Ngoc Anh Thu & Vien (2022), c'est la compréhension à la lecture qui se voit améliorée chez les élèves qui pratiquent cette technique. Appliquée à l'expérience didactique de cette thèse, le *think-aloud* espère donc mieux connaître les raisons qui motivent les traducteurs dans les choix opérés pour traduire des connecteurs d'opposition, ce qui permettra, nous l'espérons, de suggérer ensuite des pistes de recours concrets du *think-aloud* dans l'enseignement de la traduction.

On peut qualifier plus précisément le type de *think-aloud* que nous utilisons dans cette étude didactique comme étant un *written retrospective think-aloud protocol* [protocole de verbalisation rétrospective écrite]. Il est *written*, car les participants de l'étude didactique ne verbalisent pas oralement leur raisonnement, mais sont invités à le coucher sur papier (Patel, 2021), et il est *retrospective* dans le sens où il demande aux participants de « s'exprimer sur base de leurs souvenirs après avoir réalisé la tâche demandée » [NT] (Aykin, 2007 : 115), avec leur traduction sous les yeux

qu'ils ne peuvent cependant plus modifier (Elling, de Jong & Lentz, 2011). Le choix de réaliser la verbalisation des raisonnements des participants après la traduction se justifie par le fait que ces derniers n'étaient pas au courant du thème de l'étude (ce qui aurait très probablement été dommageable à la neutralité des résultats, Tailor *et al.*, 2022 ; Iarygina, Hornbæk & Mottelson, 2025)²⁴. Une autre solution aurait été d'opter pour une verbalisation de l'ensemble de la traduction et pas spécifiquement des connecteurs logiques de position, ce qui aurait permis de la réaliser de manière simultanée à la traduction, mais aurait donné une verbalisation extrêmement longue, laquelle aurait probablement également perturbé les résultats de l'étude à cause des risques de surcharge cognitive de la part des participants (Defrancq & Plevoets, 2018).

Nous proposons, afin d'alléger cette section, de ne pas détailler ici toutes les questions précises qui ont été posées aux participants, car il faudra dans tous les cas les (ré)exposer dans le chapitre dédié aux résultats. Dans tous les cas, l'ensemble des documents qui ont servi à l'étude figure dans les annexes de cette thèse (texte de l'étude, questionnaire réflexif, documents relatifs à la collecte des données sur les profils des participants, appel pour le recrutement des participants, document de travail réalisé pour effectuer le test du κ).

4.5.3.2. Études liées à la traduction automatique

« Remplacés par l'intelligence artificielle ? Comment les traducteurs réinventent leur avenir », titrait un article récent de la RTBF (Deschamps, 2025). Il cristallise les bouleversements que connaît la profession de traducteur depuis que le développement des programmes de traduction automatique et de l'intelligence artificielle permet aux traductions des machines de se rapprocher toujours plus de celles des êtres humains. Tomlinson *et al.* (2025), qui ont analysé les liens entre l'intelligence artificielle et pas moins de 200 professions humaines, estiment que c'est dans le métier de traducteur que l'IA a le plus haut taux d'applicabilité.

En réaction à cette tendance, la traductologie s'est attelée, non pas tant à déterminer qui de l'humain ou de la machine traduit le mieux, mais plutôt à définir ce qui les différencie (Lederer, 2014). Dans la littérature scientifique, on a ainsi comparé l'humain et la machine lorsqu'il s'agit, par exemple, de traduire des références culturelles (Mirzayev, 2024), des métaphores (Meyers, 2023), ou encore des articles d'opinion (Ahrenberg, 2017).

Peu d'attention a en revanche été accordée à la traduction des connecteurs logiques par les programmes de traduction automatique ou à leur usage par l'intelligence artificielle, à tout le moins, dans la littérature scientifique. À notre connaissance, seuls Lopes *et al.* (2014) ont combiné ces deux champs d'étude, dans leur construction d'un « lexique multilingue des *discourse markers* [connecteurs discursifs] employés dans le corpus Europarl » (Crible, 2017 : 6). Dès lors, et bien que cela ne soit pas le sujet central de cette thèse, il nous semble incontournable d'inclure l'intelligence artificielle et les programmes de traduction automatique dans notre travail.

Un article publié dans le Journal du net, site internet spécialisé dans l'économie, a mené une expérience intéressante comparant les traductions de Google Translate, DeepL, et ChatGPT. Cet article publié dans un journal non spécialisé ne relève pas *stricto sensu* de la littérature scientifique, mais on y retrouve les codes fondamentaux d'une étude fiable (description de la méthodologie, formulation de la question de recherche, etc.). Son auteur a fait traduire un même texte par les trois programmes précités, et a

²⁴ L'étude est dès lors *simple-blind* [simplement aveugle], l'organisateur étant le seul à connaître préalablement son objet, par opposition aux études dites *double-blind* [doublement aveugles] où, *grosso modo*, ni l'organisateur de l'étude, ni les participants ne connaissent précisément à l'avance le sujet de l'expérience (Sachs, 2012).

ensuite invité des traducteurs humains professionnels à évaluer ces traductions générées par ordinateur. L'un d'eux a formulé le constat suivant :

L'IA a tendance à utiliser des connecteurs logiques avec une récurrence trop élevée. « Il en résulte un ton incohérent, un peu comme si un étudiant utilisait maladroitement un dictionnaire des synonymes pour rendre son écriture plus formelle », compare l'expert en anglais. (Polge, 2023 : 2)

Dans la presse non spécialisée, par contre, on trouve davantage d'avis sur l'utilisation des connecteurs par l'intelligence artificielle. Un article de Capital, magazine français d'économie, soutient l'idée que ChatGPT est « bourré de tics d'écriture », dont l'usage des connecteurs logiques sont l'une des manifestations :

Les connecteurs logiques sont également omniprésents dans les textes générés par l'IA, truffés jusqu'à l'implosion de « donc », « cependant », « en outre » ou « dorénavant ». (Guintini, 2025)

Et TF1 d'emboîter le pas :

Très attachée à fournir un texte bien structuré et cohérent, elle [l'intelligence artificielle] multiplie les connecteurs logiques tels que « cependant », « donc » « en outre », « comme nous l'avons vu »... Elle n'hésite pas à être « scolaire » et annonce son plan d'article dans l'introduction avec force de « dans la première partie [...] puis dans un second temps [...]. Enfin... ». (Grasset, 2025)

Parmi les programmes que nous souhaitons utiliser dans cette thèse, il convient de distinguer les systèmes de Traduction Automatique Neuronale (TAN) spécialisés des modèles de langage généralistes de type GPT car, bien que reposant sur des architectures apparentées, ces outils ne fonctionnent pas de la même manière (Hattenhauer, 2024). Les TAN réalisent leurs traductions en s'appuyant sur une architecture dite « encodeur-décodeur » : elles sont spécifiquement entraînées sur d'immenses corpus de textes bilingues pour apprendre à faire correspondre des segments de sens entre deux langues précises (Koehn, 2020). Le programme encode la phrase source sous forme de vecteurs mathématiques avant de la décoder dans la langue cible. À l'inverse, les modèles de type GPT ne sont pas initialement conçus pour la traduction, mais pour la prédiction statistique : ils ont appris, sur un volume massif de données multilingues, à deviner la suite la plus probable d'un texte. Lorsqu'on leur demande de traduire, ils génèrent le texte cible en calculant, mot après mot, ce qui ressemble le plus à une traduction cohérente selon le contexte fourni (Brown *et al.*, 2020). Dans la littérature, cependant, les traductions de ces programmes sont parfois directement comparées entre elles (par exemple : Gao *et al.*, 2024 ; Jiao *et al.*, 2023 ; Chen & Lin, 2025). Peut-être faut-il y voir là une volonté des chercheurs de se mettre à la place du traducteur de terrain, qui lui se soucie sans doute davantage de la production finale des programmes de traduction automatique disponibles plutôt qu'à leurs divergences de fonctionnement.

Toujours est-il que les connecteurs logiques ne semblent manifestement pas être des mots lambda pour l'intelligence artificielle. Ce constat, sur fond de mutation latente du métier de traducteur, rend incontournable l'association de notre sujet d'étude avec les programmes de traduction automatique. Nous les impliquerons dans cette thèse de deux manières :

- I. Nous extrairons du DPC des occurrences de connecteurs logiques (traduites donc par des êtres humains) et les soumettrons au programme Deepl ;
- II. Nous soumettrons le texte de notre étude didactique ainsi que le questionnaire réflexif s'y rapportant à ChatGPT.

Cela nous permettra, d'une part, d'analyser la manière dont les programmes de traduction automatique traduisent les connecteurs logiques (d'opposition) et de les comparer aux traductions humaines, et d'autre part, de voir comment l'intelligence artificielle justifie ses choix traductifs s'agissant des connecteurs logiques.

Vu le caractère exploratoire de cette étude, et le fait que notre étude didactique ne porte que sur *maar*, nous n'étudierons les productions de Deepl et ChatGPT que sur des traductions de *maar* et *mais*.

4.5.4. Études pilotes

« Sorte de mini-expérience » (Hensen *et al.*, 2023 : 256) généralement menée « à petite échelle » (Chevalier, 2013 : 67), l'étude pilote a principalement pour objectif de « tester certains aspects de l'expérience [principale] » et d'en identifier les défauts (O'Reilly, Archard & Kiyimba, 2025 : 189). Dans cette thèse, des études pilotes ont été réalisées pour renforcer la reproductibilité de résultats faisant intervenir une part de subjectivité, pour améliorer la rigueur de nos critères d'analyses des connecteurs étudiés, ou encore pour préparer au mieux notre expérience didactique. Elles sont décrites en dernier lieu, car elles portent sur l'ensemble des étapes décrites précédemment, aussi est-il plus pratique de les développer après les études « véritables ».

4.5.4.1. Test des critères d'analyse sur *mais* et *maar*

La première étude pilote est intervenue tôt dans ce projet doctoral, une fois la littérature sur *mais* et *maar* bien entamée. Nous disposions alors d'une ébauche de définition de la notion d'opposition, et les travaux consultés sur *mais* et *maar* nous avaient permis de lister quatre des cinq critères d'analyse que nous utilisons dans cette thèse (le sémantisme, la nature des éléments unis, la position au sein de la phrase hôte, et la présence de séquences de connecteurs).

L'étude a porté sur un échantillon de 100 *mais* dans un corpus exclusivement journalistique (Est Républicain, de l'Université Toulouse 2) et 100 *maar* de la section journalistique du corpus SoNaR. Le choix de faire porter l'étude pilote sur *mais* et *maar* était motivé par le fait que ces connecteurs sont capables d'exprimer les trois notions oppositives envisagées dans cette thèse ainsi que toutes les sous-notions concessives, ce qui permet donc d'affiner et de tester l'ensemble des critères sémantiques. Les résultats de cette étude sont décrits dans Stilmant (2022).

Il serait superflu de décrire en détail la manière dont nous concevions nos critères d'analyse de *mais* et *maar* avant d'effectuer notre étude pilote. Nous nous concentrerons plutôt sur les changements qu'elle nous a permis de leur apporter.²⁵

L'étude a tout d'abord donné lieu à une grande clarification de la classification des catégories sémantiques de *mais* et *maar*. Auparavant, ces dernières étaient bien trop nombreuses (au nombre de 12, alors que comme on le voit dans la figure 21, elles sont finalement au nombre de 5). Cela fragmentait nos résultats, rendait tout test statistique peu pertinent vu le peu d'éléments par catégories sémantiques, et compliquait la répliquabilité de nos résultats. Mieux définir et regrouper nos catégories sémantiques nous a également permis, plus largement, de fournir une définition plus précise de la notion d'opposition, principalement grâce à une meilleure description de l'adversation.

L'étude a donné naissance à un cinquième critère d'analyse : celui du calcul de la longueur des éléments unis par *mais* et *maar*. C'est en effet en nous plongeant dans les corpus pour analyser ces connecteurs qu'il nous a semblé observer, au fil des occurrences, des variations intéressantes liées aux longueurs des P et des Q unis par *mais* et *maar* en fonction de leur catégorie sémantique. Certains semblaient particulièrement longs, ou justement, plus courts que les autres. Ce critère, qui n'a encore jamais été appliqué spécifiquement dans le cadre de l'étude des connecteurs logiques (sauf méconnaissance de notre part), apporte de l'originalité à nos analyses. On peut par ailleurs le relier à un phénomène en traductologie qui lui est bien connu : le foisonnement. Ce principe se définit comme « l'allongement du texte d'arrivée par rapport au texte de départ » (Collombat, 2005 : 92). Un texte, en effet, ne possède pas la même taille dans sa version originale et dans sa version traduite, et ce pour plusieurs raisons (voir notamment Delisle, Lee-Jahnke & Cormier, 1999 : 41). Le calcul des éléments unis nous a invité à développer la notion de portée des connecteurs étudiés, que nous décrivons dans le chapitre 5.

Comme nous avons profondément modifié certains critères d'analyse, et que nous avons changé de corpus pour *mais*, les résultats de cette étude pilote n'ont pas été intégrés dans les analyses finales de cette thèse (nous avons sélectionné un nouvel échantillon de *mais* et de *maar* pour les études monolingues et contrastives finales). Ils ne sont pas inintéressants, mais comme ils font l'objet d'une publication, nous ne les exposerons pas ici, pour ne pas créer de redondance avec le chapitre 5 consacré à nos résultats.

4.5.4.2. Pré-expérience didactique

L'expérience didactique de cette thèse, comme nous l'avons vu dans la section 4.4.3.1., remplit un objectif que l'on pourrait qualifier de « duel ». En effet, nous souhaitons d'une part récolter les traductions de jeunes traducteurs afin de les comparer à celles de traducteurs chevronnés, et d'autre part (et c'est probablement là que notre étude revêtira son aspect le plus exploratoire), de nous pencher sur les mécanismes qui sont à l'œuvre au cours de la traduction des connecteurs logiques.

Le premier sous-objectif de notre expérience didactique est très similaire à la démarche utilisée pour analyser les traductions des connecteurs glanées dans le DPC. Nous verrons dans la section dédiée à ce point (dans le chapitre des résultats), que cette dernière n'est pas particulièrement délicate, car pour récolter les traductions des connecteurs étudiés, il faut simplement demander aux participants de traduire le texte.

²⁵ Nous nous contenterons ici d'effleurer la description finale de ces critères, car chacun d'entre eux se verra attribuer une section dans ce chapitre à ce dessein.

En revanche, la forme des questions que l'on pose aux traducteurs pour éclaircir « ce qu'il se passe dans leur tête », pour reprendre l'expression du chapitre 3, sont d'une importance capitale. L'article de Kalton & Schuman (1982), pour ne citer que lui, se penche sur les effets que les formes des questions posées ont sur les réponses qu'on leur fournit. Sa bibliographie regorge de références qui se sont également attelées à cette problématique. Les applications concrètes de ces principes sont nombreuses, même dans la vie quotidienne. L'une des plus intéressantes selon nous se retrouve dans la question qui a été posée aux Écossais lors du dernier référendum sur l'indépendance de leur nation. Initialement, on leur demandait : « *Do you agree that Scotland should be an independent country?* », soit littéralement « Êtes-vous d'accord avec le fait que l'Écosse devrait être un pays indépendant ? ». Mais cette tournure fut jugée non neutre, car elle incitait les votants à répondre « oui » (Black, 2013). Les organisateurs du référendum lui ont alors préféré « *Should Scotland be an independent country?* » (« L'Écosse devrait-elle être un pays indépendant ? »), qui a mené à une victoire du « non ».

Comme l'objectif de cette pré-expérience était de tester principalement la question invitant les participants de l'étude à expliquer les processus mentaux qu'ils ont mobilisés lors de la traduction des connecteurs d'opposition, il a été possible de prendre davantage de liberté dans le texte qui leur a été fourni pour cette pré-expérience. Elle a consisté elle aussi en la traduction du néerlandais vers le français d'un texte truffé de plusieurs occurrences de *maar*. Elle a été réalisée auprès de 14 étudiants de dernière année de master en traduction dans une faculté de traduction de Belgique francophone. Le sujet du texte à traduire s'inscrivait dans les thèmes travaillés généralement par les étudiants (l'opinion de Nigel Farage sur la Belgique), ce qui nous a permis de garantir que les étudiants ne rencontreraient pas de problèmes liés au sujet du texte. L'expérience a pu être présentée comme une activité presque banale, ce qui nous a assuré une certaine authenticité des réponses fournies. L'une des grandes différences entre cette pré-expérience didactique et l'expérience didactique finale est que la traduction a ici été effectuée selon la technique de la traduction à vue, dont voici la définition :

Il est généralement admis que la traduction à vue consiste à traduire, oralement, un texte écrit, après une première lecture (Gouadec 2001 : 327-339). Dans ses considérations sur la traduction à vue, Gouadec (ibid.) insiste sur deux de ses caractéristiques essentielles : l'oralité et la rapidité. (Alic, 2020 : 220)

Cette forme de traduction s'intégrait mieux dans le cours dans le cadre duquel la pré-expérience a eu lieu. Comme nous cherchons avant tout à tester différentes manières de formuler les questions réflexives de notre expérience, et non pas à obtenir des résultats comparables à l'expérience didactique finale, cet aspect ne nous semblait pas rédhibitoire. Au contraire, il pourrait offrir des pistes intéressantes sur les différences de traduction des connecteurs logiques par des étudiants en traduction à vue et en traduction écrite.

Comme pour la véritable expérience didactique, la pré-expérience s'est concentrée essentiellement sur *mais* et *maar*. Ci-dessous, un tableau en classe le sémantisme des occurrences :

Sémantisme	Occurrences
Concession simple	3
Concession additive	1
Concession de transition	3
Adversation	1
Rectification	1

Tableau 36 : Sémantisme des occurrences de *maar* dans la pré-expérience didactique

D'emblée, la formulation la plus spontanée pour interroger un étudiant ayant traduit une phrase aurait été : « Pourquoi as-tu traduit ce *maar* de cette façon ? ». Soucieux d'adopter une tournure plus formelle, nous avons réfléchi à d'autres formulations susceptibles d'inviter les étudiants à expliciter leurs stratégies traductives. Au cours de cette réflexion, deux tournures se sont imposées : l'une reposant sur l'interrogatif *pourquoi*, l'autre sur *comment* (« Comment as-tu traduit ce *maar* ? »).

A priori, nous ignorions si ces formulations produiraient des résultats différents. Nous avons donc divisé le groupe en deux sous-groupes : le premier recevait une question construite autour de *pourquoi*, le second autour de *comment*. La question avec *comment* ne soulevait pas de difficulté particulière. En revanche, celle avec *pourquoi* paraissait incomplète sans mention explicite du résultat de la traduction (« Pourquoi as-tu traduit ce *maar* par *par contre* ? »). Or, comme les étudiants devaient justifier leurs choix immédiatement après la traduction, nous ne disposions pas encore de leurs productions au moment de leur poser la question. Nous avons donc adapté la formulation pour orienter la question vers les *raisons* ayant motivé leurs choix traductifs. Ces réflexions ont conduit à l'élaboration des deux consignes suivantes :

1. Lors de l'écoute²⁶ de votre traduction, analysez chacune de vos traductions des *maar* de ce texte. Vous pouvez utiliser le reste de cette feuille comme brouillon pour structurer votre réponse. Expliquez ensuite *les raisons* qui vous ont amené à les traduire comme vous l'avez fait.
2. Lors de l'écoute de votre traduction, analysez chacune de vos traductions des *maar* de ce texte. Vous pouvez utiliser le reste de cette feuille comme brouillon pour structurer votre réponse. Expliquez ensuite *comment* vous avez traduit ces connecteurs.

Une fois la traduction à vue achevée, les étudiants étaient invités à retourner leur feuille, où figurait un exercice réflexif supplémentaire dont la consigne était l'un des énoncés ci-dessus. Aucune indication additionnelle n'était donnée, afin d'observer si les instructions écrites suffisaient à obtenir des explications pertinentes. Les étudiants restaient libres de ne pas fournir de précisions supplémentaires s'ils le souhaitaient. Dans chaque formulation, le verbe *expliquer* a été conservé afin de favoriser des

²⁶ La traduction à vue, produite oralement, a été enregistrée afin que les étudiants puissent se pencher sur leurs stratégies traductives.

réponses développées. Une différence significative entre les deux formulations a été observée, comme on le voit dans le tableau 37 :

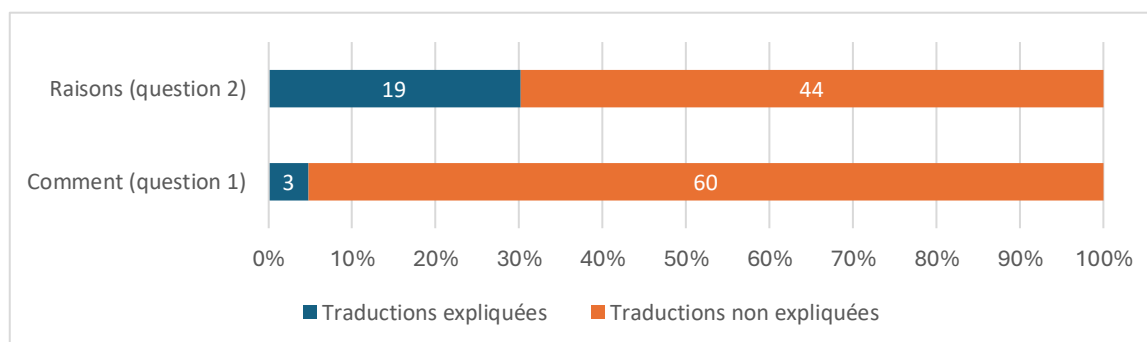


Tableau 37 : Répartitions proportionnelles des explications fournies par les étudiants selon la question posée

On remarque que la question construite sur les *raisons* sous-tendant le processus de traduction appelle à davantage d'explications de la part des étudiants que la question construite sur *comment*, une différence significative ($p = 0,0003$). Grâce à cette pré-expérience, on peut donc gagner en assurance quant à la formulation adéquate à adopter pour la véritable expérience didactique. Cela nous semble un bon compromis pour augmenter les réflexions reçues de la part des participants, sans pour autant les obliger à expliquer l'ensemble de leurs traductions. Rendre obligatoires les explications pour en effet risquer de donner lieu à des réponses peu pertinentes car formulées sous la contrainte. En laissant le choix aux participants d'expliquer ou non leur traduction, nous pourrions aussi nous rendre compte des traductions qui, selon eux, nécessitent moins d'explications que les autres.

4.5.4.3. « Exercices » préalables aux accords interannotateurs

Cette section se consacre à ce que nous appellerons « exercices ». Ils ne constituent pas à proprement parler d'études pilotes, mais leur objectif s'en rapproche (exercer et tester notre méthodologie avant les études « réelles »), ce qui justifie, selon nous, leur place ici.

Nous verrons à la fin de ce chapitre que nous avons mené plusieurs expériences d'accords interannotateurs. Concrètement, cela signifie que nous avons fait analyser une deuxième fois par un chercheur tiers certaines de nos données après les avoir analysées nous-même. Avant de procéder à proprement parler à ces tests, nous avons pris soin de leur soumettre des sortes d'exercices, afin qu'ils puissent s'essayer à cette tâche sans risquer de « gâcher » les « vraies données ». Cela a surtout été important pour le second codage sémantique des *maar* de l'expérience didactique. En effet, laisser immédiatement le second codeur travailler avec les occurrences de notre expérience aurait été dommageable dans le cas où ce dernier, en dépit de nos explications, avait encore des doutes conscients ou inconscients sur la manière de réaliser la tâche que nous lui demandions. Nous l'avons donc invité à réaliser une série de désambiguïsation sémantique d'une dizaine de *maar* issus d'autres textes que celui de l'expérience didactique, puis avons eu un entretien avec lui pour nous assurer qu'il n'ait pas rencontré de problèmes majeurs. Ces exercices sont disponibles dans les documents liés au second codage des *maar* de l'expérience didactique figurant en annexe de cette thèse.

4.6. Critères d'analyse des connecteurs étudiés

Nous avons à présent défini les différentes étapes de l'étude des connecteurs d'opposition de ce travail. Mais qu'entendons-nous au juste par « étudier » les connecteurs d'opposition ? Sur quels critères nos analyses se fonderont-elles ? Voilà les questions que tentera de clarifier cette section.

Repartons d'abord de notre objectif : mieux comprendre la traduction des connecteurs d'opposition. En d'autres termes, nous cherchons à identifier ce qui joue un rôle dans le processus traductif de ces connecteurs. La revue de la littérature du chapitre 2 nous offre plusieurs pistes. Nous y avons tout d'abord vu que le sémantisme des connecteurs d'opposition occupe une place centrale dans leur étude, car bon nombre d'entre eux sont polyfonctionnels. C'est d'ailleurs leur facette la plus étudiée, de manière générale ; elle occupe de surcroît un rôle central dans l'élaboration du *tertium comparationis* dans l'étape contrastive de notre travail.

Mais d'autres critères d'analyse ont également été mis en lumière. Parmi ceux que nous pouvons étudier dans notre corpus écrit, on retiendra la nature des éléments unis par les connecteurs logiques (d'opposition) (inspirée par l'étude de Birkelund, 2009), leur position au sein de la phrase hôte et les séquences dans lesquelles ils peuvent s'inscrire (comme les travaux de Luscher, 1994). Nous y ajouterons un critère peu exploité dans les études de ce genre, à savoir celui de la longueur des éléments unis par les connecteurs d'opposition, qu'il nous a semblé pertinent d'étudier en réalisant notre étude pilote.

4.6.1. Sémantisme

Le sémantisme des connecteurs d'opposition constitue leur angle d'étude fondamental au regard de l'importance qu'il revêt tant en linguistique cognitive, en linguistique contrastive, et en traductologie. Analyser un connecteur d'opposition selon son sémantisme revient, concrètement, à lui assigner l'une des catégories sémantiques d'opposition relevées dans la littérature et détaillées dans la section 2.3.3.. La section 4.2. relative à la désambiguïsation sémantique des connecteurs d'opposition nous sert de base solide dans cette tâche, elle nous a en effet fourni les tests utilisés pour déterminer si un connecteur donné est concessif, adversatif, rectificatif. Dans cette section, nous embrayerons sur ces réflexions et les affinerons, en particulier pour la concession. Cette dernière peut en effet être de trois types :

- Concession simple (directe ou indirecte) ;
- Concession additive ;
- Concession de transition.

Dans la même logique d'élimination des catégories les plus simples à identifier pour aller ensuite vers les plus complexes, commençons par décrire les concessions additives et les moyens pour les identifier. La littérature identifie formellement trois connecteurs oppositifs pouvant se parer d'une nuance additive : *mais*, *maar* et *si* :

4.22. Pour l'aventure, bien sûr, *mais* pour une leçon de cinéma *aussi*... (Adam, 1990 : 192, publicité tentant de convaincre d'aller voir le film Indiana Jones

4.23. *Si la fête est le temps de la joie, elle est aussi le temps de l'angoisse.* (G. Berger (éd), philosophie, religion, 1957)

4.24. *Dit boek is interessant, maar het is ook mooi uitgegeven.* (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 407)

Ce livre est intéressant, mais il est également bien édité.

Cette forme de concession présente une caractéristique tout à fait remarquable qui la distingue nettement des autres sous-notions concessives : l'existence d'une séquence formée d'un connecteur de concession associé à un connecteur d'addition. Elle repose sur un paradoxe qui consiste à unir « des relations de discours 'contraste' et 'parallèle' », relations *a priori* « incompatibles » (Asmili & Winterstein, 2015 : 327). En effet, le connecteur concessif « impose d'avoir une différence », tandis que le connecteur additif (que Asmili & Winterstein nomment « parallèle ») « recherche une similarité maximale » (Asmili & Winterstein, 2015 : 339).

Le traitement réservé aux structures concessivo-additives diffère selon les études. Dupont (2019) les écarte de ses données (« de tels usages additifs de *mais* et *but* ont bien entendu été supprimés de nos données » [NT], Dupont, 2019 : 160). Perrez (2006) se positionne quant au statut sémantique à accorder à *niet alleen ... maar ook* (qu'il conserve dans ses données), mais n'aborde pas spécifiquement *maar ook* (intrigant, quand on sait que, dans le chapitre 2, *mais aussi* et *pas seulement ... mais aussi* n'appartiennent pas à la même catégorie oppositive). Lamiroy & Van Belle (1995) relèvent également des usages additifs à *maar* dans l'ANS, ainsi qu'une certaine diversité dans les connecteurs additifs employés en plus de *ook* (4.25.) :

4.24. *Dit boek is interessant, maar het is ook mooi uitgegeven.* (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 407)

Ce livre est intéressant, mais il est également bien édité.

4.25. *Zij is een knap meisje, maar ze is bovendien intelligent.* (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 407)

C'est une belle fille, mais elle est en outre intelligente.

Ces auteurs montrent qu'il n'est pas possible de supprimer le connecteur additif des séquences sans changer grandement le sens de l'énoncé : « Si l'on supprime l'adverbe [additif], la signification de l'occurrence change drastiquement [NT] » (Lamiroy & Van Belle, 1995 : 408) :

4.26. *Lemmy joue de la basse, mais Roberto en joue aussi.* (Asmili & Winterstein, 2015 : 339)

(?) 4.27. *Lemmy joue de la basse, mais Roberto en joue.*

L'acceptabilité de l'énoncé semble reposer sur la présence de *aussi* plutôt que sur celle de *mais*, car *mais* peut, lui, être supprimé sans rendre la phrase incohérente :

4.28. Lemmy joue de la basse, Roberto en joue *aussi*.

Mais si 4.28. est acceptable, il n'est pas identique à 4.26., en partie car *mais* comporte toujours bel et bien une charge concessive (Winterstein, 2012) :

L'argument principal à l'appui de cette hypothèse consiste à considérer que, pris isolément, le segment α [chez nous, « P »] active l'inférence Lemmy est le seul à jouer de la basse. Cette activation est expliquée en termes probabilistes en considérant qu'en assertant α , le locuteur augmente la probabilité que Lemmy soit le seul joueur de basse. C'est alors cette inférence qui est directement niée par le second conjoint. Le thème contrastif construit ici est donc bien construit sur le mode d'une concession, i.e. à un niveau pragmatique. (Asmili & Winterstein, 2015 : 339)

Dans le développement de Asmili & Winterstein, c'est bien *mais* qui confère à la phrase une lecture concessive, et pas *aussi*. Le supprimer n'est donc pas envisageable sans en modifier le sens. On comprend que Dupont ait supprimé ces *mais* de ses données, l'impossibilité de supprimer *aussi* en (?) 4.27. alors que cela est possible pour *mais* en 4.28. semble suggérer que les énoncés concessivo-additifs penchent davantage vers l'addition que la concession. Néanmoins, notre ligne directrice dans ce travail est de conserver tout connecteur qui comporte au moins entre autres une nuance oppositive. Dès lors, suivant les réflexions d'Asmili & Winterstein (2015), *mais aussi* (et *maar ook, si aussi*) sont à conserver.

Par ailleurs, bien que le remplacement de *mais* par *même si* soit possible en 4.26. et donne toujours lieu à une lecture concessive de la phrase, le sens de l'énoncé ne ressort pas intact d'une telle opération :

4.28. *Même si* Lemmy joue de la basse, Roberto en joue *aussi*.

4.26., comme l'expliquaient Asmili & Winterstein (2015), suggérait que le fait P « Lemmy joue de la basse » devait nous faire comprendre que « Lemmy, et lui seul, joue de la basse », ce qui est contrecarré par Q « Roberto en joue aussi ». 4.28., bien que toujours concessif, ne présente pas la même concession : il suggère que P « Lemmy joue de la basse » est censé empêcher que Q « Roberto en joue aussi ». Cela semble suggérer que les concessions additives relèvent davantage des concessions indirectes que directes, et que *même si* n'est dès lors pas utilisable pour les désambiguïser.

Pour savoir si un connecteur est concessif-additif, il faut tout d'abord déceler dans Q la présence d'un connecteur additif. Il convient néanmoins d'être prudent, car tout connecteur additif dans Q ne forme pas forcément une séquence avec le connecteur oppositif traité, comme c'est le cas dans cet exemple :

4.29. Volgens de regering is een loonstop zeer gewenst, gezien onze huidige treurige economie. Ik zou zeggen: doen! *Maar* dan *ook* een prijsstop en geen jaarlijkse verhogingen van landelijke en gemeentelijk heffingen, huren en geen accijnsverhogingen. (SoNaR, *maar*, 68)

Selon le gouvernement, un gel des salaires est hautement souhaitable, compte tenu de la situation économique déplorable dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Je dirais : allons-y ! Mais alors, il faudrait aussi geler les prix et ne pas augmenter chaque année les impôts nationaux et communaux, les loyers et les accises. (SoNaR, maar, 68)

Souvenons-nous dans l'exemple 4.26. et ses dérivés qu'en présence d'une concession additive, une suppression de *mais* laisse la phrase logique, mais pas une éviction de *aussi*. Appliquons ces tests à 4.29. :

4.31. Selon le gouvernement, un gel des salaires est hautement souhaitable, compte tenu de la situation économique déplorable dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Je dirais : allons-y ! Alors, il faudrait *aussi* geler les prix et ne pas augmenter chaque année les impôts nationaux et communaux, les loyers et les accises. (SoNaR, *maar*, 68)

4.32. Selon le gouvernement, un gel des salaires est hautement souhaitable, compte tenu de la situation économique déplorable dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Je dirais : allons-y ! *Mais* alors, il faudrait geler les prix et ne pas augmenter chaque année les impôts nationaux et communaux, les loyers et les accises. (SoNaR, *maar*, 68)

On constate que 4.31. est acceptable, *mais* a disparu mais la phrase conserve un sens proche de l'exemple original (4.29.)²⁷. En 4.32., c'est *aussi* qui a été supprimé, mais la phrase demeure logique et son sens ne dévie pas de 4.29., elle invite toujours à comprendre que l'orateur n'est pas opposé à l'idée de geler les salaires, à condition que les prix soient eux aussi gelés. La possibilité de supprimer *aussi* (*ook*, dans la phrase originale) tout en ne modifiant pas l'articulation logique entre P et Q dans la phrase permet d'affirmer que, bien que comportant un *aussi* dans Q, 4.29. n'est pas une occurrence de concession additive. La réflexion pour déterminer si un connecteur est concessif-additif peut se résumer de la sorte :

²⁷ Ce qui est peu surprenant, vu que ce *mais* est un *mais* concessif de transition et qu'il supporte dès lors bien la suppression.

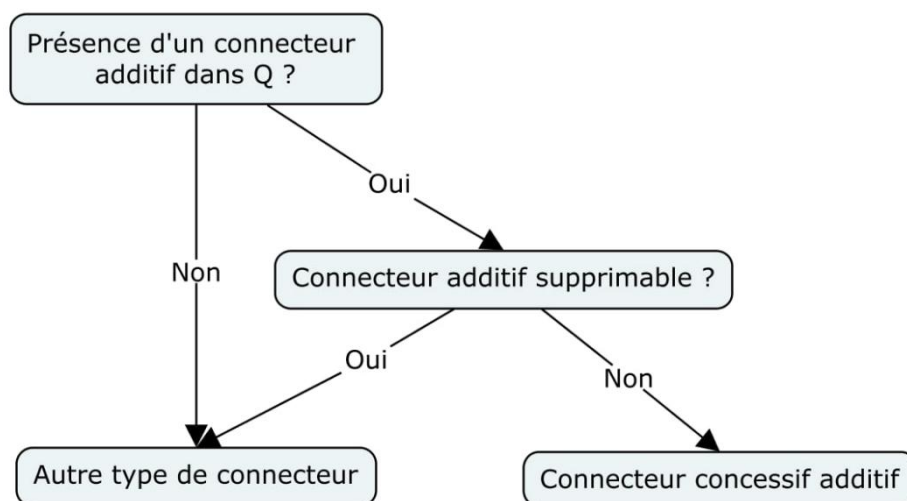


Figure 28 : Détermination d'une concession additive

Les concessions de transition partagent un point commun intéressant avec les concessions additives, à savoir, la tolérance à la suppression (du connecteur oppositif). Cela fait figure d'exception dans le paysage concessif, car la concession supporte en général mal l'implication et donc la suppression de ses connecteurs (Torabi Asr & Demberg, 2012 ; Hoek *et al.*, 2017). On se souvient, dans la section 2.3.1. entre autres, que les connecteurs de transitions (de cette thèse) voient leur fonction concessive « affaiblie » (Antoine, 1962 ; Rabatel, 2001). Leur force concessive diminuée au profit d'une fonction de transition, d'évolution du récit, de tels connecteurs supportent dès lors mieux une suppression que les connecteurs concessifs « classiques ». En effet, une concession simple, lorsqu'on la dépouille de son connecteur concessif, tend à donner lieu à une lecture de sa relation inverse, à savoir, une relation de causalité. Li (2009) explique ce phénomène en ces termes, en s'appuyant sur les travaux de Sanders (2005) :

[...] les relations causales sont préférables sur le plan cognitif. En l'absence d'indice lexical clair, le lecteur partira du principe que la relation entre deux phrases consécutives est une relation causale [...]. C'est là l'essence même de la *Causality-by-default hypothesis* [hypothèse de la causalité par défaut] proposée par Sanders (2005) [NT]. (Li, 2009 : 8)

On s'en rend compte en manipulant le premier exemple concessif de la section 2 pour illustrer nos propos :

4.33. Il fait beau, *mais* je ne sors pas. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 23)

4.34. Il fait beau, je ne sors pas.

Où on a l'impression dans 4.34. que le beau temps incite le locuteur à ne pas sortir. Dans une concession de transition, en revanche, supprimer un connecteur n'invite pas aussi irrésistiblement à considérer P et Q comme liés par une relation de causalité, pour la simple raison qu'ils ne sont pas non plus liés par une relation classique de concession lorsque le connecteur est présent. Reprenons l'exemple 4.35. où Rabatel (2001) introduisait artificiellement un *mais* et un *cependant* transitifs :

4.35. Zénon administra un réconfortant et examina la jambe ; les os en deux endroits sortaient de la jambe qui elle-même pendait en lambeaux. [*Mais / Cependant...*] [Zénon se dit que] Rien dans cet accident ne ressemblait à l'effet de ruades ; les marques de sabots n'étaient nulle part visibles. (Yourcenar, *L'œuvre au Noir*, modifié par Rabatel, 2001 : 155)

Si en 4.33., on pourrait considérer que Q « je ne sors pas » est une sorte d' « anti-conséquence » à P « il fait beau », difficile d'en dire autant pour les P et Q de 4.35.. On voit difficilement, sur le plan logique, comment le fait que « les os en deux endroits sortaient de la jambe qui elle-même pendait en lambeaux » est censé, en l'absence de *mais* et *cependant*, provoquer que « rien dans cet accident ne ressemblait à l'effet de ruades ». C'est sans doute précisément là l'essence même de ces connecteurs concessifs transitifs : ils lient deux énoncés qui, d'emblée, ne font que se succéder et non s'opposer. Leur tolérance à la suppression constituera donc notre critère de choix pour les désambiguïser.

Le dernier point à traiter pour l'analyse du sémantisme des connecteurs d'opposition est le cas du caractère direct ou indirect des concessions simples. Souvenons-nous qu'une concession simple directe n'exige de tirer de conclusion que P ou de Q pour être comprise (4.36.) tandis qu'une concession indirecte suppose de tirer une conclusion de P et Q (4.37.) :

4.36. Il fait beau, *mais* je ne sors pas. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 23)

4.37. Il fait beau, *mais* je suis fatigué. (Moeschler & De Spengler, 1982 : 23)

Il serait sans le moindre doute d'un grand intérêt de se pencher sur les différences de fonctionnement entre la concession directe et la concession indirecte. Néanmoins, dans ce travail, nous devons concéder ne pas être en mesure de les étudier, principalement car nous n'avons pas pu élaborer un test suffisamment fiable pour les différencier.

La frontière entre concession directe et concession indirecte est en effet floue. Quand nous avons abordé, dans le chapitre 3, l'importance du contexte dans l'analyse du sémantisme d'un connecteur, nous avons démontré qu'en l'absence de contexte suffisamment discriminant, l'énoncé « Jean n'est pas grand, *mais* bon basketteur » pouvait tout aussi bien être une concession directe (si on considère que « pas grand » est censé impliquer « mauvais au basket ») qu'indirecte (en considérant que « pas grand » est un argument vers une conclusion « il ne faut pas le prendre dans l'équipe de basket », mais que « bon basketteur » suggérerait la conclusion inverse). Adam (1990) propose de remplacer *mais* par *et pourtant* comme test de différenciation entre les deux concessions, qu'il illustre comme suit :

4.38. C'est un étudiant intelligent *mais* il échoue à tous ses examens. (Adam, 1990 : 206)

4.39. C'est un étudiant intelligent *mais* il est paresseux. (Adam, 1990 : 206)

Où 4.38. une concession directe, et 4.39. est une concession indirecte. En remplaçant *mais* par *et pourtant*, on obtient les énoncés suivants :

4.40. C'est un étudiant intelligent *et pourtant* il échoue à tous ses examens. (Adam, 1990 : 206)

4.41. C'est un étudiant intelligent *et pourtant* il est paresseux. (Adam, 1990 : 206)

Pour Adam, 4.40. est acceptable dans la mesure où un étudiant intelligent n'est pas censé échouer à tous ses examens. 4.41., en revanche, ne fonctionne pas, car *et pourtant* force une lecture concessive directe, impossible selon Adam : « la propriété 'intelligence' ne saurait impliquer [...] la propriété 'ne pas être paresseux' ». Or, il nous semble difficilement acceptable que cette interprétation soit universelle. Elle repose sur un système de valeur et une expérience du monde propres à Adam. Sans doute est-il possible de trouver sur Terre une personne qui estime que quand on est intelligent, on n'est pas censé être paresseux. Dans tous les cas, difficile d'être aussi catégorique qu'Adam au sujet de l'énoncé 4.41. en affirmant qu'il n'est pas acceptable (mais il s'écarte certes davantage de 4.39. que ne le fait 4.40. de 4.38.).

Pour Moeschler & De Spengler (1982), c'est l'ajout de *quand même* dans Q qui permet de voir si un *mais* est concessif direct ou indirect, mais ces auteurs doivent eux aussi souligner les limites de leurs tests : « [...] il apparaît que la substitution d'un marqueur comme *pourtant*, *cependant*, *quand même* à *mais* ne supprime pas l'interprétation de réfutation indirecte, mais lui confère une nuance ironique supplémentaire. » (Moeschler & De Spengler, 1982 : 19).

L'absence de tests de désambiguïsation fiables s'explique principalement par le fait que, sauf erreur de notre part, aucun connecteur logique n'exprime exclusivement la concession indirecte. Les seuls connecteurs qui le peuvent (dans cette thèse), *mais*, *cependant*, *maar* et *echter*, sont également capables d'exprimer la concession directe. Une piste de résolution de ce problème aurait pu être d'avoir recours à des connecteurs exclusivement concessifs directs dans les tests de substitution, comme *même si*. Mais là encore, dans la pratique, certaines occurrences démontrent la porosité de la frontière entre concession directe et indirecte :

4.42. Je mets des bottines car *même* s'il fait beau, je suis frileuse des pieds (Blog : Le Monde de Particules, cité par Stilmant, 2023)

Dans cet énoncé authentique, une locutrice oppose le fait P « il fait beau » au fait Q « je suis frileuse des pieds ». *Même si* ne permettant, selon la littérature scientifique, qu'une interprétation concessive directe, la phrase doit théoriquement être comprise de sorte que le beau temps était censé empêcher la locutrice d'être frileuse des pieds. Or ce dernier fait relève plutôt d'une vérité générale, qui ne change pas d'un jour à l'autre en fonction de la météo. Logiquement, l'interprétation de l'énoncé nous pousse à voir ici une concession indirecte : P nous conduit vers une conclusion (qui d'ailleurs figure dans

l'énoncé, « il fait beau, donc je n'ai pas besoin de mettre des bottines »), et Q nous conduit vers la conclusion inverse (« je suis frileuse des pieds, donc malgré le beau temps, je vais devoir mettre des bottines »). La présence du segment « je mets des bottines » ne laisse quasiment aucun doute sur la nécessité de considérer cet énoncé comme une concession indirecte. Voici donc un cas où *même si*, présenté dans la littérature comme le connecteur concessif direct par excellence, se retrouve dans un usage indirect. Même lui n'est donc pas assez fiable pour construire un test de désambiguïsation sémantique entre la concession directe et la concession indirecte.

Il semblerait que seule une interprétation « manuelle » des énoncés concessifs simples permet de les qualifier de directs ou indirects. Mais elle implique plusieurs paramètres subjectifs : interprétation du contexte de l'occurrence, expérience du monde du chercheur qui doit la désambiguïser, capacité à accéder à la conclusion des arguments de P et/ou Q, etc. On se rend compte de la fragilité de cette démarche dans les résultats des tests du κ de Cohen que nous avons menés à ce sujet : le double codage des concessions directes et indirecte de notre expérience didactique a abouti à un κ de 0,1 (accord faible) pour les *maar* et *mais* de cette catégorie, et le double codage de *toch* focalisé sur les occurrences concessives directes ou indirectes de ce connecteur a donné un κ de -0,06 (pire que si le codage avait été réalisé au hasard par le second codeur).

Nous n'écartons pas la possibilité que le caractère direct ou indirect d'une concession puisse jouer un rôle dans le processus traductif, mais il nous semble qu'en l'absence (actuelle) de tests fiables pour les distinguer, il ne serait pas prudent d'inclure ces catégories sémantiques dans nos analyses. Nous optons donc pour une catégorie « concession simple », qui englobe tant la concession directe que la concession indirecte. Nous plaçons ainsi pour l'hypothèse non pas d'une dualité exclusive entre concession directe et concession indirecte, mais plutôt celle d'un continuum dont les concessions directes et indirectes formeraient les pôles, ce qui ne serait d'ailleurs pas la première utilisation du concept d'une continuité entre catégories sémantiques de connecteurs logiques (c.f. par exemple l'idée du « continuum argumentativo-temporel » de Rabatel, 2001).

On est maintenant en mesure de proposer un arbre décisionnel complet pour la classification sémantique de tous les connecteurs logiques traités dans cette thèse.

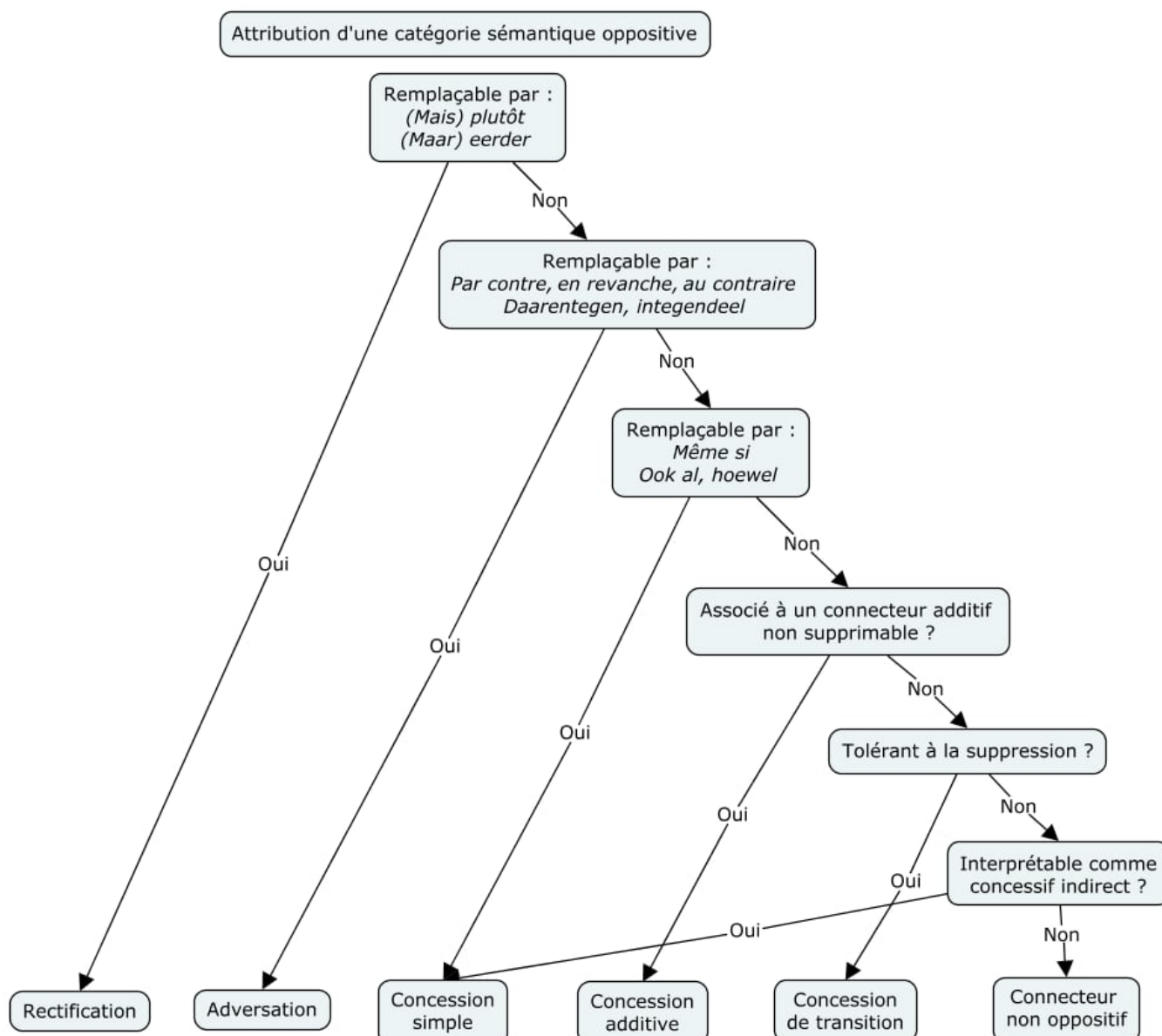


Figure 29 : Arbre décisionnel pour l'attribution d'une catégorie oppositive

4.6.2. Nature des éléments unis

Le critère de la nature des éléments unis est inspiré d'une étude en particulier, celle de Birkelund (2009). Cette auteure s'est intéressée à ce que nous appellerons la nature des éléments unis par *mais*, et plus particulièrement la différence qu'il peut y avoir entre *mais* concessif et *mais* rectificatif²⁸ selon ce critère. Sauf erreur de notre part, elle est la première à fournir des descriptions de variation de ces éléments, tant sur le plan de la linguistique descriptive que sur celui de la traductologie, en se servant de la paire d'exemples suivante :

²⁸ Qu'elle appelle *mais* adversatif.

4.43. : John is a Republican but he's honest. (Lakoff, 1971)

John est un républicain, mais il est honnête.

4.43. Il est républicain, mais honnête. (Birkelund, 2009 : 126)

À propos de la traduction de 4.43. qu'elle propose, Birkelund remarque que « que P et Q soient deux phrases complètes n'est [...] pas une condition indispensable. Le sujet et le verbe de Q peuvent être effacés » (Birkelund, 2009 : 126). Elle note de cette manière que Q dans 4.43. possède un verbe conjugué, mais que sa traduction n'en possède pas, ce qui implique que la « disparition » du verbe entre ces deux énoncés s'est produite lors du processus de traduction. En considérant, comme Birkelund, que le Q de 4.43. est une « phrase complète » mais que ce n'est pas le cas du Q de la traduction de cet énoncé, on doit constater que la nature de Q a été modifiée lors du processus de traduction. C'est précisément ce genre de phénomènes que nous étudierons dans cette section.

Pour cela, il nous faut tout d'abord nous pencher sur les notions de coordination et de subordination. Notre approche de la notion de connecteur nous a conduit à sélectionner des morphèmes ne liant pas tous de la même façon les éléments de leur phrase hôte (P et Q), comme on peut s'en rendre compte en examinant les deux exemples suivants (1) et (2) :

4.44. (-0,6% sur le mois *mais* +3,3% sur un an) (CRFC, *mais* 11)

4.45. *Alors que* les États-Unis avaient affirmé qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de ce tir, tous les yeux des observateurs étaient tournés vers la Chine. (CRFC, *alors que* 8)

Ce qui différencie principalement les P et Q de 4.44. et de 4.45., c'est la relation qui les unit, les plaçant tantôt au même plan, tantôt instaurant une hiérarchie syntaxique entre eux. En effet, dans 4.44., P et Q sont liés par une conjonction de coordination (*mais*), alors que dans 4.45., ils le sont par une conjonction de subordination (*alors que*).

Dans 4.44., *mais* unit P (« -0,6% sur le mois ») et Q (« +3,3% sur un an »), deux éléments de même statut (Grevisse & Goosse, 2016 ; Franck, 2022), et de surcroît de même nature (deux syntagmes prépositionnels). On peut constater ici la manifestation du principe fondamental de la conjonction de coordination, à savoir, l'unification de « mots ou d'autres éléments de même fonction » (Grevisse & Goosse, 1995 : 54). Gobbe (1978) résumera cette équivalence de fonction entre les éléments unis par un connecteur logique en les qualifiant d'« isofonctionnels ».

Si la forme par défaut de la coordination semble se traduire par une certaine équivalence de nature et surtout de fonction entre P et Q (Riegel, Pellat & Rioul, 2008), il existe des structures coordonnantes unissant des éléments de fonctions ou de natures différentes. Le zeugme syntaxique en est un exemple. Cette figure de style, qui semble plus typique pour *et* que pour les autres conjonctions de coordination (Hamon, 2019) consiste à « coordonner deux éléments de fonctions différentes » (Narjoux, 2018), comme dans l'exemple 4.46. :

4.46. Il croyait à son étoile et qu'un certain bonheur lui était dû. (Gide, *Les Faux-monnayeurs*, cité par Narjoux, 2018)

Dans 4.46., P assume la fonction de complément indirect, alors que Q est employé comme complément direct. De telles dysharmonies de fonctions entre P et Q sont parfois présentées comme s'écarter de la norme (Roulet, 1987), notamment dans les ouvrages à visée didactique (par exemple : Da Silva & Pineira-Tresmontant, 2008 ; Quillien, 2022). Riegel et al. (2008) taxent ainsi le zeugme syntaxique d'« agrammaticalité ». Sans doute faut-il y voir un reliquat de normes grammaticales plus anciennes, pour lesquelles une similarité de natures et de fonctions entre P et Q était souhaitable :

L'ancienne grammaire assurait que les 'conjonctions de coordination' relient des termes 'de même nature et de même fonction'. [...] on aime mieux parler aujourd'hui de 'même rang' (mixture pudique de 'nature' et 'fonction'). (Wilmet, 1999 : 574)

Bien que l'on eût donc admis que « généralement [...] la coordination ne peut conjoindre que des constituants de même nature » (Milner, 1978 : 90), il semble qu'aujourd'hui, une certaine hétérogénéité entre P et Q semble davantage acceptée, surtout s'agissant de la nature de leurs constituants. S'il est toujours considéré que des P et des Q coordonnés soient le plus souvent de même nature, il existe de nombreux exemples acceptables et acceptés où cela n'est pas le cas. L'exemple 4.46. en est un, P est un syntagme prépositionnel²⁹, alors que Q est une proposition.

Bon nombre d'auteurs, principalement dans des ouvrages de vulgarisation du fonctionnement de la conjonction de coordination, formulent ce constat mot pour mot de manière identique, en affirmant que les conjonctions de coordination unissent des éléments « de même fonction et le plus souvent, de même nature » (Jauneau, 2011 : 270 ; Kannas, 2011 : 177 ; Quillien, 2022 : 204). Si ce constat est le plus souvent formulé à l'égard de *et*, l'on trouve des réflexions similaires pour *mais*, suggérant elles aussi qu'il est plus typique que les P et les Q unis par *mais* soient de même nature (Frontier, 1997 ; Ekou, 2009 ; Wang, 2020), mais que cela n'est pas nécessaire en soi, pour autant que P et Q assument la même fonction (Riegel, Pellat & Rioul, 2008). Ainsi, Vassevière (2018) juge-t-il correct l'énoncé suivant :

4.47. Un homme de petite taille mais qui n'avait peur de rien (Vassevière, 2018 : 180)

Où P est, selon la terminologie de l'auteur, un groupe nominal prépositionnel (« de petite taille »), alors que Q est une relative (« qui n'avait peur de rien »). L'acceptabilité de la phrase repose sur la fonction similaire qu'occupent ces deux éléments de nature différente, qui ont tous deux la valeur d'un adjectif épithète.

Voilà ainsi ce que l'on pouvait trouver dans la littérature s'agissant de la nature des éléments unis par des conjonctions de coordination, dont *mais*. Adoptons à présent la même démarche s'agissant des conjonctions de subordination, comme celle de 4.45., où la relation entre P et Q est hiérarchisée, Q est ainsi qualifié de proposition principale (« tous les yeux des observateurs étaient tournés vers la Chine »), et P de proposition subordonnée (« les États-Unis avaient affirmé qu'il n'y avait pas lieu de

²⁹ Car « il croyait » ne fait pas partie de P, nous aurons l'occasion de développer la notion de la délimitation de P et Q dans le critère relatif aux calculs des longueurs de P et Q plus loin dans ce chapitre.

s'inquiéter de ce tir »). Si comme nous l'avons vu, une attention certaine est portée aux natures et fonctions de P et Q coordonnés, il est moins aisé de trouver des analyses similaires pour P et Q subordonnés.

Les natures de P et Q de 4.45. semblent correspondre au cas le plus courant de la subordination, à savoir, l'union de deux propositions (Mavr , 1966 ; Pahlow, Fritsch, Garchery & Le Cloarec, 2015). Riegel *et al.* définissent par exemple la subordination comme une « relation asymétrique de dépendance entre une proposition dite subordonnée (ou enchâssée) et une proposition, dite principale (ou matrice), dans laquelle la première joue le rôle d'un constituant. » (Riegel, Pellat & Rioul, 2008 : 472). Se pose dès lors assez rapidement la question de la définition du concept de proposition. Pour ces mêmes auteurs, la notion de proposition repose essentiellement sur la présence d'un verbe, conjugué ou non : « il y a donc, en principe, dans une phrase complexe, autant de propositions qu'il y a de verbes » (Riegel, Pellat & Rioul, 2008 : 473).

Cette conception n'est cependant pas universelle dans littérature dédiée à la langue française. Dupont (2019) montre par exemple qu'en français, la notion de ce qu'elle nomme par le terme anglais *clause* (et qui correspond peu ou prou à ce que Riegel *et al.* nomment « proposition ») n'est pas forcément définie par la présence d'un verbe, mais plutôt par celle d'une prédication. Il est dès lors possible qu'une conjonction de subordination lie des P et/ou des Q dépourvus de verbes, comme dans l'exemple 4.48. :

4.48. Bien que philosophe, M. Homais respectait les morts. (Grevisse & Goosse 2011 : 1476, cités par Dupont, 168)

P n'est ici constitué que d'un seul mot, « philosophe ». Pour des auteurs comme Riegel *et al.*, P ne serait dès lors pas une proposition, mais serait à considérer plutôt comme un élément de bas rang. Pour Dupont, en revanche, P est bien une *clause* (que nous choisirons, pour faciliter notre réflexion, de traduire ici par « proposition »), car constituant une prédication. On peut faire appel à la notion d'ellipse pour justifier que P est une proposition. Définir l'ellipse est une entreprise pour le moins périlleuse (pour quelques essais, voir : N lke, 1994 ; Lauwers, 2004 ; Pitavy & Bigot, 2008), nous la résumerons ici à un principe de « réduction » (Lauwers, 2004) : une ellipse consiste à omettre un mot. Ainsi, on pourrait considérer le P de 4.48. comme une proposition si l'on estime qu'il s'agit d'une forme ellipsée de « bien qu'il *soit* philosophe ».

Dans cette thèse, nous nous passerons de la notion d'ellipse, en justifiant ce choix principalement par notre principe d'attachement rigoureux aux mots employés dans les énoncés que nous analysons. Cela affiche une certaine cohérence avec notre cadre théorique cognitiviste : si l'on considère que « bien que philosophe » est de même nature que « bien qu'il *soit* philosophe », on nie le choix que le locuteur a eu d'opter ou non pour un verbe dans sa phrase. Notre notion de la proposition sera donc résolument centrée sur la présence d'un verbe explicite (Thompson, 2014), une conception que l'on peut qualifier de « traditionnelle » (Gineste, 2003). Dès lors, le P de 4.48. n'est pas une proposition, mais le Q, bien. Jusqu'à présent, notre critère d'analyse des éléments unis comporte donc deux catégories : la proposition, et les groupes de mots inférieurs à la proposition, que nous nommerons des éléments de « bas rang ». Il serait possible de développer cette notion d'éléments de bas rang, en distinguant par exemple les différents types de syntagmes ou la nature des mots isolés qui peuvent constituer P et Q (c'est d'ailleurs ce que Birkelund, 2009, fait dans son étude). Cependant, une telle opération ne rapporterait selon nous que peu de bénéfices (du moins, pour cette étude). En effet, si l'on observe les

résultats de notre étude pilote sur *mais* et *maar*, outre la catégorie des connecteurs rectificatifs, la proportion de P ne comportant pas de verbe n'excède jamais 25% des occurrences analysées. Cette proportion est légèrement plus élevée pour les Q, mais demeure très minoritaire. Si l'on regarde du côté des connecteurs conjonctions de subordination, le constat est encore plus tranché. Les P introduits par *alors que*, par exemple, ne sont jamais constitués d'éléments inférieurs à la proposition, et seuls 3 Q sur les 150 *alors que* analysés le sont. On perçoit dès lors mal l'intérêt de subdiviser les résultats d'une catégorie comportant aussi peu de cas.

On peut affirmer que dans notre analyse des natures des éléments unis par les connecteurs oppositifs, la notion de proposition est centrale. D'elles, nous sommes tout d'abord descendus vers les éléments de bas rang (syntagmes, mots isolés). On peut ensuite imaginer un *alter ego* de ces éléments, soit des constituants supérieurs à la proposition, et toucher à la notion de phrase. À l'instar de l'ellipse, la notion de phrase n'a pas fini de faire couler de l'encre dans la littérature scientifique (pour quelques exemples de très complètes définitions de la phrase, citons : Marchello-Nizia, 1979 ; Berrendonner, 2002 ; Avezard-Roger, Corteel, Lavieu-Gwozdz & Goes, 2021). Comme il ne s'agit pas, dans cette thèse, de révolutionner la notion de phrase, mais plutôt de se servir de l'une de ses définitions, nous ne commenterons pas les différentes conceptions de la phrase, mais nous contenterons d'en adopter une qui nous convienne pour nos analyses. La notion de phrase graphique est celle que nous retiendrons. Léger (2012) la définit de la sorte : « [la phrase graphique est] reconnaissable visuellement : elle commence par une majuscule et se termine par un point, un point d'interrogation ou d'exclamation, ou des points de suspension » (Léger, 2012 : 8). Cette définition présente comme avantage de laisser très peu de place à la subjectivité. Ses critères d'identification sont en effet relativement formels (des majuscules et des signes de ponctuation).

À l'issue de cette première phase de réflexion, on pourrait conclure que le canevas de l'analyse des formes syntaxiques des éléments des connecteurs étudiés, en se calquant sur la description de *mais* de Goosse & Grevisse, s'articule autour de trois niveaux, le supra-propositionnel, le propositionnel, et l'infra-propositionnel (bas rang). Cette classification comporte tout de même une incohérence importante, car toutes ses catégories ne reposent pas sur les mêmes critères, principalement s'agissant des éléments supra-propositionnels. Pour fonctionner, les catégories de nos critères d'analyse ont besoin d'être mutuellement exclusives, or il est possible qu'un P ou un Q soit à la fois une phrase graphique à lui tout seul, tout en étant composé d'éléments de bas rang :

4.49. Bataille entre le « Professore » et le « Cavaliere ». *Mais* il a aussi un autre objectif « non déclaré » : celui de s'appuyer après les élections sur le Parti démocrate de Pier Luigi Bersani, au cas (probable) où celui-ci obtiendra une majorité à la Chambre, mais pas au Sénat. (CRFC, mais 17).

Le P de cette occurrence de *mais* est dénué de verbe. Il s'interprète comme un syntagme nominal dont le noyau est « bataille ». Par ailleurs, il est séparé de Q par un point. Il constitue donc un élément supra-propositionnel car constituant une phrase graphique à lui seul, mais également un élément infra-propositionnel par sa nature syntagmatique. On remarque donc que les éléments propositionnels et infra-propositionnels sont tous susceptibles de se présenter sous la forme de phrases graphiques. Dans 4.49., un P composé d'éléments de bas rang était associé à un Q propositionnel. La situation inverse est possible 4.50., tout comme P et Q peuvent se composer tous deux d'éléments de bas rang (16) :

4.50. Les années précédentes, on connaissait certains noms, comme Jacques Higelin, Olivia Ruiz ou Zebda... *Mais là...* (CRFC, mais 19).

Il convient dès lors de ne pas considérer la possibilité que P et Q forment des phrases graphiques à eux seuls comme une nature à part entière, mais plutôt comme une possibilité combinable aux deux autres natures (propositionnelle et infra-propositionnelle). En l'associant aux cas de figure possibles pour P et Q, on obtient les étapes d'analyse de la nature des éléments unis par les connecteurs que nous étudions :

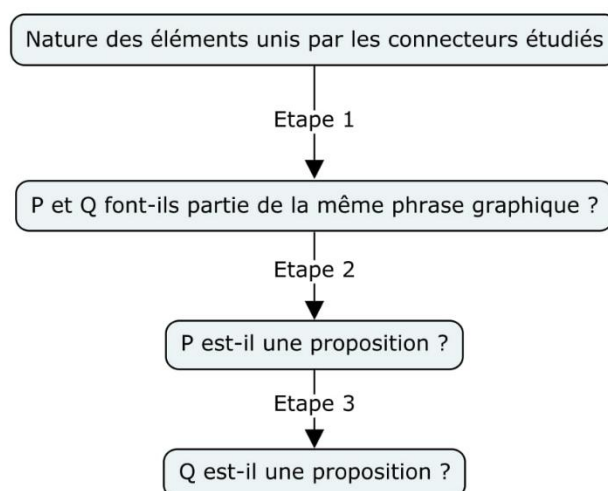


Figure 30 : Étapes de l'analyse des natures des éléments unis par les connecteurs oppositifs

Ce critère d'analyse espère tout d'abord mettre en évidence les similitudes et divergences entre le français et le néerlandais s'agissant de la nature des éléments unis par les connecteurs oppositifs de ces langues. Il s'appliquera ensuite à la traduction pour se pencher sur d'éventuelles variations au cours du processus traductifs tel que celle de la traduction suivante :

4.51. « Le premier est un célibataire, *alors que* le second est un homme marié », ironise-t-il. (DPC, alors que 28)

4.51. "De eerste is een vrijgezel *en* de tweede een getrouwde man", zegt hij. (DPC, alors que 28)

« *Le premier est un célibataire et le second un homme marié* », dit-il.

On observe tout d'abord que les P et Q de 4.51. sont des propositions. On note ensuite dans la traduction que *alors que* a été traduit par *en* (*et*), un choix sans doute permis par la nature adversative de l'occurrence de *alors que* dans la phrase source. On voit que le segment qui correspondait au P en français a été traduit par « *de tweede een getrouwde man* » (le second un homme marié). Cette version traduite diffère de la version originale par une absence de verbe, alors qu'il aurait tout à fait été possible de traduire P par « *de tweede is een getrouwde man* » (le second est un homme marié). Aucun verbe

explicite n'est présent dans le P traduit, alors qu'il en existe bien un dans le P original. Peu importe la manière dont on analyse le P traduit (que l'on parle de proposition ellipsée, ou que l'on opère une analyse rigoureusement formelle), il y a manifestement une modification de forme syntaxique lors du passage de P source à P traduit³⁰. C'est précisément ce genre de modifications que nous souhaiterions étudier avec le critère des natures des éléments unis par les connecteurs étudiés. Sont-elles plus courantes pour une catégorie sémantique que pour une autre ? Arrivent-elles plus souvent lors du sens traductif français → néerlandais, ou néerlandais → français ? C'est sur ce genre d'aspects que notre étude espère apporter des éléments de réponse.

4.6.3. Position du connecteur dans la phrase hôte

Le chapitre 2 a eu l'occasion de montrer que certains des connecteurs que nous étudions peuvent adopter plusieurs positions au sein de leur phrase hôte. En général, cette réalité est formulée sous la forme d'un simple constat, mais certaines études se donnent spécifiquement pour objectif de mettre en lumière les similitudes et divergences de fonctionnement entre les différentes positions possibles d'un connecteur logique. Ces travaux livrent des résultats suggérant que lorsqu'un connecteur possède plusieurs positions envisageables, le choix de sa position n'est pas totalement laissé au hasard : Lee (2021) observe que les connecteurs exprimant la conclusion sont plus fréquemment en position initiale que ceux relatifs à ce qu'elle appelle la ponctuation, Wetzel (2023) montre que les apprenants du français en tant que langue étrangère ont tendance à placer leurs connecteurs logiques plus souvent en position initiale que les locuteurs natifs, et Ziti (1995) note que le temps de jugement de sens d'un énoncé est plus court si le connecteur logique est positionné en début de sa phrase hôte.

À notre connaissance, la position d'un connecteur (d'opposition) au cours du phénomène traductif n'a cependant pas encore fait l'objet d'une attention particulière. On pourrait se demander, par exemple, s'il est possible qu'un connecteur change de position au cours de sa traduction. L'exemple 4.52. suggère que cela est possible :

4.52. *Alors que* son mot d'ordre fut suivi totalement en Wallonie, en Flandre, le syndicalisme chrétien, largement majoritaire, choisit de se désolidariser d'une action à caractère quasi insurrectionnel. (DPC, *alors que*, 89)

4.52. Wallonië volgde de deviezen massaal op *terwijl* de vakbonden in Vlaanderen, die gedomineerd werden door het christelijke ACV, zich desolidariseerden van acties met een bijna revolutionair karakter. (DPC, *alors que*, 89)

La Wallonie a suivi massivement ces slogans, tandis que les syndicats flamands, dominés par l'ACV chrétienne, se sont désolidarisés d'actions au caractère quasi révolutionnaire.

³⁰ Pour être complet, il nous faudrait mentionner le fait que, étant sémantiquement adversatif, le *alors que* de la phrase initiale permet aisément la permutation de P et de Q, puisqu'il ne véhicule aucun sens argumentatif. Dès lors, on pourrait admettre que P ne soit pas le second terme de cette occurrence de *alors que*, mais le premier, et Q le second. Cela ne change cependant pas le fond de notre démonstration, étant donné que peu importe le segment de la phrase d'origine que l'on qualifie de P ou de Q, il n'en demeure pas moins qu'en français, les deux segments sont pourvus d'un verbe explicite conjugué, alors que ce n'est le cas que d'un seul segment en néerlandais.

Alors que en 4.52., un connecteur pouvant occuper plusieurs positions dans sa phrase hôte, se présente sous la forme « *alors que* P, Q ». Il est traduit par *terwijl*, qui possède lui la capacité de présenter plusieurs structures. Celle dans laquelle il figure, dans la traduction, est « Q, *terwijl* P ». On peut considérer dès lors que le traducteur a opté pour un changement de structure dans sa traduction, ce qui entraîne une autre modification importante : P devient Q, et inversement ! Cette permutation de P et Q n'est sémantiquement autorisée que parce que 4.52. est un énoncé adversatif, son P et son Q sont donc de charges argumentatives équivalentes et leur échange est donc théoriquement sans effets.

Quelle est la fréquence de ce type de modifications de position au cours de la traduction ? Sont-elles davantage liées à un type de connecteur en particulier, à l'un des 5 groupes sémantiques que nous étudions ? C'est à ce genre de questions que le critère d'analyse des positions des connecteurs étudiés ambitionne de fournir des réponses.

Il pourra être intéressant, lors de la présentation des résultats, de présenter ces derniers en fonction également des structures possibles dans lesquelles peuvent s'inscrire ces connecteurs. En effet, s'agissant de leurs positions, on pourrait regrouper les connecteurs en deux grands groupes : ceux qui introduisent P (comme 4.52.), et ceux qui introduisent Q, comme *mais* et *maar* :

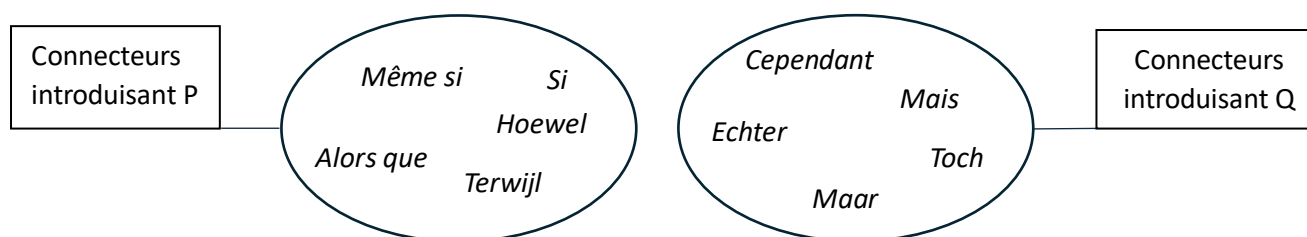


Figure 31 : Regroupement des connecteurs étudiés selon l'élément qu'ils introduisent

Les connecteurs introduisant P sont-ils traduits de la même façon que ceux introduisant Q ? Ou existe-t-il des différences entre eux ? Est-il possible, lors d'une traduction, de passer d'un connecteur qui introduit P à un connecteur qui introduit Q, et inversement ? Si oui, quelle est la prévalence de ce phénomène, et quand se manifeste-t-il le plus souvent ? Voilà ce que nous tenterons entre autres de découvrir dans le chapitre dédié aux résultats traductologiques de notre travail.

4.6.4. Séquences de connecteurs

Dans le chapitre 2, nous avons remarqué que les connecteurs que nous étudions pouvaient parfois s'associer à d'autres pour former des séquences de connecteurs. Luscher (1993) est sans doute l'un des premiers auteurs francophones à s'intéresser à ces structures, qu'il qualifie aussi de « marques de connexions complexes ». Il définit les séquences de connecteurs comme des « suites de connecteurs contenus dans le même énoncé et intervenant entre les mêmes propositions » (Luscher, 1993 : 179). Luscher distingue deux types de séquences :

- Les séquences additives ;
- Les séquences compositionnelles.

Afin d'éviter toute confusion avec les séquences de type *mais aussi* que nous avons précédemment qualifiées de « séquences additives », nous désignerons les séquences additives de Luscher sous le terme de « séquences additionnelles »³¹. La différence entre ces deux catégories de séquences réside dans la nature sémantique des connecteurs qui les composent : dans une séquence additionnelle, « les connecteurs ont la même portée syntaxique, mais la portée des instructions de chacun des connecteurs diffère », tandis que dans des séquences compositionnelles « non seulement la portée syntaxique des connecteurs est la même, mais leurs instructions sont partiellement communes » (Luscher, 1993 : 179). Concrètement et dans le cas de notre étude, une séquence additionnelle se présente sous la forme d'une combinaison d'un connecteur oppositif avec un connecteur d'une autre nature (4.53.), et une séquence compositionnelle résulte de l'association d'un connecteur oppositif avec un autre connecteur oppositif (4.54.). De manière assez pratique pour nous, Luscher illustre ses réflexions au moyen de connecteur oppositifs :

4.53. Tu m'avais dit qu'elle viendrait. Je n'y croyais pas, *mais en effet* elle est là. (Luscher, 1993 : 179)

4.54. Il pleut *mais pourtant* je sors. (Luscher, 1993 : 180)

En 4.53., *mais* est associé à *en effet*. Ce dernier n'est pas un connecteur oppositif, mais, *grosso modo*, explicatif³². Le *pourtant* de 4.54. l'est en revanche bel et bien, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer dans le chapitre 2. Les séquences compositionnelles sont parfois taxées de pléonasme, en français (Gosselin, 2007) comme en néerlandais (ANS). Ainsi, pour Vassevière (2013 : 144), la tournure *mais pourtant*, courante dans la langue parlée, est un pléonasme inutile ». Côté néerlandais, le traitement réservé aux séquences compositionnelles est parfois plus flou. Le site Taaladvies estime par exemple à la fois qu'« étant donné que *maar* et *echter* sont pratiquement synonymes, l'utilisation des deux mots dans une même phrase est redondante », mais cite également la séquence *maar ... echter* comme exemple de tautologie (laquelle est acceptable, par opposition au pléonasme).

Généralement, les études dédiées aux séquences de connecteurs, qu'elles soient additionnelles ou compositionnelles, sont focalisées sur l'analyse d'une séquence bien précise, dans la grande majorité des cas, construite sur *mais* (et *maar*), comme *peut-être ... mais* (Andrei, 2015), *mais enfin* (Razgouliaeva, 2004 ; Dargnat, 2022) ; *maar echter* (Renkema, 2009). Citons l'étude de Dargnat & Jayez (2021) en tant que rare étude ayant pour objectif un recensement des diverses séquences de *mais* dans un corpus. Sauf erreur de notre part, les séquences de connecteurs n'ont que très rarement été étudiées pour un connecteur oppositif autre que *mais* (et *maar*), et n'ont jamais fait l'objet d'une attention particulière dans le processus traductif du français vers le néerlandais et vice-versa. Or il est possible d'observer des séquences de connecteurs centrées sur un autre morphème que *mais* (4.55.)

³¹ On reviendra d'ailleurs ultérieurement sur la pertinence de différencier spécifiquement les séquences additives des autres séquences additionnelles.

³² LEXCONN qualifie *en effet* de connecteur relevant de la catégorie « *explanation* » [explication]. Pour une description plus détaillée des valeurs de *en effet*, voir notamment Charolles, 2011 ; Charolles & Fagard, 2012. Toujours est-il qu'*en effet* n'est pas un connecteur oppositif.

ou *maar* (4.56.), et une séquence dans une langue source peut être traduite par un connecteur simple voire par un non-marquage (4.57.) :

4.55. *Si* la lecture de ces illuminations est plaisante, on reste *cependant* un peu sur sa faim. (CRFC, *cependant*, 93)

4.56. *Ondanks* onze offensieve beperkingen door geblesseerde spelers maakten we het de bezoekende doelman *toch* af en toe moeilijk. (SoNaR, *toch*, 81)

Malgré nos limites offensives dues aux blessures de certains joueurs, nous avons tout de même réussi à mettre le gardien adverse en difficulté à plusieurs reprises.

4.57. *Même si* vous suivez les meilleurs conseils, vous n'aurez pas *pour autant* la garantie de ne pas être licencié. (DPC, *même si*, 31)

4.57. Het beste advies volgen biedt geen garantie dat u niet ontslagen zult worden. (DPC, *même si*, 31)

Suivre les meilleurs conseils ne garantit pas que vous ne serez pas licencié.

Avec ce critère, nous espérons mettre en lumière, par exemple, les connecteurs oppositifs qui emploient le plus de séquences, voir s'il existe davantage de séquences en français qu'en néerlandais ou inversement, ou encore étudier la traduction de ces séquences.

4.6.5. Longueur des éléments unis

Comme mentionné précédemment dans ce chapitre, le critère de la longueur des éléments unis a été ajouté après l'étude pilote sur *mais* et *maar*. Nous l'avons développé car il nous semblait que les P et les Q des différentes catégories sémantiques de ces connecteurs ne présentaient pas les mêmes tailles. Par ailleurs, il ajoute une touche d'originalité à notre étude, ce critère n'ayant pas encore été étudié pour les connecteurs d'opposition.

Le principe de ce critère est de calculer le nombre de mots qui composent les P et les Q unis par les connecteurs étudiés, comme dans l'exemple suivant :

4.58. Beaucoup d'excitation, *même si* la part d'inconnu est grande. (DPC, *même si*, 5)

4.58. Ik vind het heel spannend; de factor van het onbekende is erg groot. (DPC, *même si*, 5)

Je trouve cela très excitant ; le facteur de l'inconnu est très grand.

Le Q de 4.58. se compose de 3 mots : *beaucoup*, *d'*, et *excitation* ; son P en compte 6 : *la*, *part*, *d'*, *inconnu*, *est*, *grande*. On remarque que la traduction du corpus comporte davantage de mots tant dans

Q que dans P, respectivement 5 (*ik, vind, het, heel, spannend*) et 8 (*de, factor, van, het, onbekende, is, erg, groot*). Les variations de la taille d'un texte au cours de la traduction ont déjà reçu une attention considérable, notamment dans le cadre de l'étude des universaux de traduction (Kujamäki & Mauranen, 2004 ; Frankenberg-Garcia, 2009 ; Robin, 2016). Nous n'aborderons pas ici ces mécanismes complexes et multifactoriels, mais tenterons d'en observer le résultat final appliqué aux connecteurs d'opposition. Concrètement, nous tenterons de découvrir, par exemple, quels sont les connecteurs qui possèdent les P et les Q les plus courts/longs, quels sont les connecteurs qui observe la plus grande variation de longueur des P et Q au cours de la traduction, ou encore quelles catégories sémantiques affichent les plus grandes différences de longueur entre ses P et Q.

Mettre au point ce critère d'analyse relativement nouveau pour les connecteurs logiques d'opposition suppose le recours à un principe clef, à savoir, celui de portée. Pour calculer la longueur d'un P et d'un Q, il faut en effet savoir où ces P et Q commencent, et où ils se terminent. Nous nous alignons dans notre travail sur la définition de la portée de Charolles & Vigier (2005 : 15) : « En linguistique, la portée d'une UP [unité à portée] est en général définie comme le (ou les) constituant(s) de l'énoncé sur lequel (lesquels) cette unité exerce une influence sémantique ». C'est cette « influence sémantique » qu'il nous faut maintenant cerner avec précision.

Le cas le plus simple est celui de 4.58., où P est l'ensemble des éléments suivant le connecteur logique étudié jusqu'à la fin de la phrase graphique, et Q l'ensemble des éléments situés avant lui. On s'en rend compte si l'on décortique la logique concessive de 4.58. : le fait P « la part d'inconnu est grande » était censé empêcher le fait Q, « beaucoup d'excitation ». Mais ce n'est pas toujours le cas, comme le montre l'exemple suivant :

4.59. Comme l'intense *mais* courte vie de cet objet culte de nos anciens francs. (Stilmant, 2022 : 12)

Dans 4.59., la portée de la concession est plus petite qu'en 4.58., ce qui est ici mis en opposition, c'est que l'objet dont il est question ait eu une vie intense, mais que cela ne l'a pas empêché d'avoir une vie courte pour autant. Comme nous nous passons dans cette thèse de la notion d'ellipse, P ne se constitue que d'un mot, « intense », de même que Q, « courte ». Ni le mot « comme », ni la suite de la phrase graphique « vie de cet objet culte de nos anciens francs » n'est soumis à la portée de la concession, il convient de ne pas les prendre en compte dans le comptage des mots de P et Q.

Le comptage de mots de P et Q dépend donc des termes englobés dans la logique des concessions, adversations, et rectifications analysées. Pour les définir, nous proposons des tests reposant sur la permutation de P et Q dans les cas de concession et d'adversation (nous verrons que la rectification est plus facile à calculer). Considérons les exemples suivants, les premiers concessifs (4.60. & 4.61.) et les seconds adversatifs (4.62. & 4.63.) :

4.60. Le rebelle a besoin de se sentir accepté avec ses particularités, *même s'il* n'entre pas dans la norme. (CRFC, *même si*, 15)

4.61. Les aides publiques en faveur des modèles hybrides et électriques auront un impact limité *mais* réel. (CRFC, *mais*, 38)

4.62. Depuis 10 ans, le prix du déplacement a été multiplié par deux, *alors que* la subvention municipale, elle, n'a pas changé. (CRFC, *alors que*, 17)

4.63. La barrière édifée par Lémery tombait. *Cependant*, la « chimie organique » subsiste, mais il convient d'en modifier la définition. (CRFC, *cependant*, 126)

Commençons par définir la portée de la concession 4.60.. Le connecteur *même si* permet une permutation de P et Q, car il peut se retrouver tant dans une structure « Q, *même si* P » que « *même si* P, Q ». 4.60. est un cas de structure « Q, *même si* P », transformons-la pour former un « *même si* P, Q » :

4.64. *Même* s'il n'entre pas dans la norme, le rebelle a besoin de se sentir accepté avec ses particularités.

On voit que tout le « bloc » à gauche de *même si* a bougé, de même que l'entièreté du « bloc » à sa droite. La portée de la concession cristallisée par *même si* s'étend donc du début à la fin de la phrase graphique. Faisons à présent de même avec 4.61. en remplaçant d'abord *mais* par *bien que* (équivalent à *même si*, mais qui unit des éléments de nature plus variées comme des mots isolés, comme le montrent Grevisse & Goosse, 2016) :

4.65. Les aides publiques en faveur des modèles hybrides et électriques auront un impact réel *bien que* limité.

On voit que *bien que* se place entre « réel » et « limité ». Moyennant quelques aménagements syntaxiques, on peut permuter ces termes de la manière suivante :

4.66. Les aides publiques en faveur des modèles hybrides et électriques auront un impact qui, *bien que* limité, est réel.

On remarque que la partie de la phrase « les aides publiques en faveur des modèles hybrides et électriques auront un impact » ne change pas de place lors de la permutation des éléments unis par *bien que*. Elle ne fait donc pas partie des éléments mis en relation de concession, seuls les adjectifs liés au terme « impact » le sont. P est donc long de 1 mot, « limité », tout comme Q, « réel ». Le même principe est appliqué à l'adversation, avec davantage de facilité car par sa nature, cette relation logique permet naturellement la permutation de P et Q :

4.67. Depuis 10 ans, la subvention municipale, elle, n'a pas changé, *alors que* le prix du déplacement a été multiplié par deux.

4.68. La « chimie organique » subsiste, mais il convient d'en modifier la définition. *Cependant*, la barrière édiflée par Lémery tombait.

En 4.67., on remarque que « depuis 10 ans » ne bouge pas lors de la permutation des éléments unis par *alors que*, ce qui s'explique d'un point de vue logique également : cela fait 10 ans que la subvention n'a pas changé, et cela fait aussi 10 ans que le prix du déplacement a été multiplié par deux. « Depuis 10 ans » porte donc tant sur P que sur Q, il les encadre tous les deux. On pourrait rapprocher ce phénomène à la notion de constituant cadratif telle que développée par Charolles & Vigier (2005) puis Wandel (2017). Un tel élément possède un domaine d'application qui s'étend sur plusieurs unités de discours, sans être lui-même soumis aux relations logiques qui s'établissent entre ces unités. Dans notre exemple, l'expression temporelle « depuis 10 ans » joue exactement ce rôle : elle constitue un cadre interprétatif commun à P et à Q, mais elle n'entre pas dans la portée de l'opposition introduite par le *alors que* qui les lie. En 4.68., on observe que tous les éléments de l'adversation ont permuté, traduisant que P fait toute la longueur de la première phrase graphique, et Q la longueur de la seconde.

Pour calculer maintenant les longueurs des éléments unis par les connecteurs rectificatifs, il faut se (re)pencher plus en profondeur sur leur nature. Soit l'exemple suivant :

4.69. « Pour nous rassembler, il ne nous est pas demandé de nous ressembler *mais* de nous réunir » (CRFC, *mais*, 31)

À gauche de *mais*, Anscombe & Ducrot (1977) nous expliquent qu'on ne trouve pas P, mais en réalité la négation de P (« non-P »). P n'est donc pas « il ne nous est pas demandé de nous ressembler », mais ce segment d'énoncé en est la négation. Vu que, dans une occurrence de *mais* rectificatif, P est nié, on doit considérer que P est uniquement « nous rassembler ». Q est ce qui le remplace, soit « nous réunir ». P fait donc ici 2 mots, de même que Q.

Une problématique demeure tout de même dans ces tests, celle du calcul de la portée des connecteurs de transition. Ils peuvent parfois lier des éléments de discours beaucoup plus longs que deux phrases graphiques, et ne sont pas remplaçables par *même si* ou *bien que* : « *cependant* a le pouvoir d'établir une relation entre des unités de longueur considérable, telle que de longs paragraphes » (Mossberg, 2006 : 153). Or les corpus ne nous permettent pas toujours de savoir si un connecteur est en tête d'un paragraphe ou d'une simple phrase, comme on peut le voir avec les figures suivantes :

</s></s> Une préoccupation qu'elle partage avec d'autres groupes qui craignent d'afficher vis-à-vis du marché une baisse de leurs réserves de liquidité. </s></s> Dans ces circonstances, il n'est pas certain qu'en France, les banques aillent chercher les mêmes 47 milliards d'euros de décembre. </s> <s> **Cependant** ces prises de position pourraient être aussi de simples postures. </s></s> " Il ne faut pas oublier que la France fait partie des rares pays d'Europe à avoir proposé et fait valider une liste de nouveaux collatéraux éligibles avec l'Italie (pure coïncidence avec les banques françaises ?

Figure 32 : Un *cependant* en tête de phrase et son contexte dans le CRFC

Sur la figure 32, on peut observer un *cependant* qui semble, selon toute vraisemblance, être en position initiale dans sa phrase hôte. Rien n'indique qu'il soit en tête d'un paragraphe, pourtant si on retrouve l'article duquel il provient, on remarque ceci :

à-vis du marché une baisse de leurs réserves de liquidité. Dans ces circonstances, il n'est pas certain qu'en France, les banques aillent chercher les mêmes 47 milliards d'euros de décembre.

Cependant ces prises de position pourraient être aussi de simples postures. « *Il ne faut pas oublier que la France fait partie des rares pays d'Europe à avoir*

Figure 33 : Le *cependant* de la figure 32 dans son article original

On découvre que *cependant* est en réalité employé en tête de paragraphe, ce que le CRFC ne permettait pas de voir. Devant cette limite pratique de l'étude de nos connecteurs, il nous faut prendre une décision certes discutable mais qui garantit, selon nous, une cohérence entre les connecteurs étudiés : définissons comme taille maximale de P et de Q la phrase graphique qui les contient. Cela signifie que, même si un connecteur (principalement transitif) peut porter sur un élément plus grand qu'une seule phrase graphique, nous n'irons pas au-delà des deux phrases graphiques qu'il lie dans le calcul du nombre des mots de P et Q. Concrètement, le P de la figure 33 est donc « dans ces circonstances, il n'est pas certain qu'en France, les banques aillent chercher les mêmes 47 milliards d'euros de décembre. », et le Q, « ces prises de position pourraient être aussi de simples postures ».

Terminons la description de ce critère par quelques conventions que nous appliquerons à l'ensemble des calculs de P et Q des connecteurs étudiés dans cette thèse.

Cas	Décision	Exemple	Nombre de mots de l'exemple
Élisions due à la prononciation	Les élisions provoquées pour des raisons de prononciation sont comptabilisées comme un mot.	C'est ce qu' affirme l'opposition	7
		Jusqu' 'ici	1
Tirets dans les mots composés	Les mots composés unis par des tirets obligatoires sont comptabilisés comme un seul mot quand ce sont des mots naturels (pas de néologismes). Le tiret unit deux mots qui s'interprètent comme ayant la même fonction.	Outre-Atlantique	1
Tirets dans les pronoms du type « -même »	Sur le modèle des tirets des noms composés, le tiret unit deux mots dont le tout peut se voir attribuer une seule et même fonction.	lui-même	1
Tirets dans les formes verbales	Les formes verbales composées impliquant des tirets, notamment dans les interrogatives, ne sont pas considérées comme un seul mot. Le tiret résulte en effet d'une contrainte de la phrase interrogative. Il unit deux mots qui n'ont ni la même nature, ni la même fonction.	Comment se fait-il que l'énergie nucléaire [...] ?	8
« T » euphonique	Le « t » euphonique n'est pas comptabilisé comme un mot.	Pourquoi Alfonso, le meneur de jeu, chante- t-il [...] ?	8
Chiffres à virgules	Le chiffre avec ses décimales ne représente qu'un seul mot.	Les services bénéficieraient de 8,3 milliards	6
Devises	Le nom de la devise, s'il est écrit en toutes lettres, représente un mot.	Les services bénéficieraient de 8,3 milliards d'euro	8
Nombres écrits en toutes lettres	Le nombre écrit en toutes lettres (ex. « 8 millions » à la place de « 8.000.000 ») est considéré comme un choix de l'auteur et donc comme un seul mot.	Les services bénéficieraient de 8,3 milliards d'euro	8
Parenthèses explicatives	Comptées dans le nombre de mots si leur référent est soumis à la portée du connecteur d'opposition de la phrase hôte.	Les services bénéficieraient de 8,3 milliards d'euros d'allégements supplémentaires avec la réforme (soit 63% du total)	18
Pourcentages	S'ils sont graphiquement collés au chiffre qu'il accompagne, le signe « % » n'est pas un mot à part entière.	63%	1
	Si le signe « % » n'est pas graphiquement collé au chiffre auquel il se rapporte, la question de son comptage pourrait se poser. Pour ne pas favoriser une langue et pas l'autre (les espaces en néerlandais ne sont pas les mêmes et sont « à la germanique », soit beaucoup	63 %	1

	moins d'espaces après les signes de ponctuation et les symboles), le signe « % » ne sera pas compté comme un mot à part entière même quand il est séparé de son chiffre par un espace. Cela se justifie également par le fait que « pourcents » peut se retrouver dans la littérature en toutes lettres, et que l'utilisation du symbole, plus court, est donc délibérée et doit se refléter dans le comptage des mots.		
Élisions figées	Si l'élision est figée, comme s'il s'agissait d'une expression, alors on ne compte qu'un seul mot.	D'aucuns	1
Chiffres ordinaux	Les abréviations du type « ième », vu qu'elles sont graphiquement solidaires du chiffre auquel ils se rapportent.	21 ^{ième} siècle	2
Symboles mathématiques	S'il accompagne un chiffre, et qu'il en est graphiquement désolidarisé, le symbole mathématique est considéré comme un chiffre à part entière. Ce qui le différencie du %, c'est qu'écrire % en toutes lettres est possible et que cette forme est parfois utilisée, alors que « plus 2 » n'est jamais utilisé.	+ 4 degrés	3
Éléments cadratifs	Non comptabilisés, car non soumis à la logique oppositive de la phrase (exclus du test de permutation).	Ils déplorent, poursuivent-ils , [...]	2
Abréviations « M. » et « Mme »	Comptabilisées comme un mot.	M. Ayrault	2
Séquences de connecteurs	Les séquences de connecteurs ne sont pas comptées. Elles jouent en effet le même rôle que le connecteur « principal » étudié, qui lui n'est pas comptabilisé non plus.	[...] alors que comparativement la viande [...]	2
Doubles mots	Comptés comme deux mots.	[...] les employés peuvent/doivent rester dans l'entreprise	8

Tableau 38 : Conventions dans le comptage des mots de P et Q

4.7. Test de la reproductibilité des analyses : les accords interannotateurs

Tout chercheur, en linguistique et traductologie entre autres, aspire à la reproductibilité de ses résultats, gage de la robustesse de sa méthodologie (Epskamp, 2019). L'un des outils permettant d'y parvenir, ou du moins de s'en rapprocher, est le test du κ de Cohen ainsi que de celui de McNemar comme nous l'avons vu dans la section 4.4. dédiée aux tests statistiques menés dans ce travail. Dans cette section, nous détaillerons l'ensemble des tests d'accords interannotateurs que nous avons eu l'occasion de réaliser.

Dans cette thèse, certaines opérations d'analyse sont relativement peu interprétables (comme observer la position d'un connecteur au sein de sa phrase hôte), mais d'autres sont davantage subjectives (surtout l'attribution à un connecteur de son étiquette sémantique). Afin d'optimiser nos critères d'analyse, nous avons réalisé plusieurs tests d'accords interannotateurs (κ de Cohen combiné au test de McNemar), principalement relatifs au sémantisme des connecteurs étudiés.

Deux chercheurs, possédant le néerlandais comme langue de travail, ont été sollicités pour réaliser avec nous des tests d'accords interannotateurs :

- Un collègue de la Faculté de Traduction et d'Interprétation (FTI) de l'Université de Mons dont les travaux portent sur des analyses de corpus impliquant également des désambiguïssations sémantiques fines ;
- Une étudiante de la FTI de l'Université de Mons, qui a réalisé un stage d'initiation à la recherche pendant un mois à nos côtés en août 2024 (entre sa troisième année de bachelier et sa première année de master) et que nous avons formée à l'analyse sémantique de certains connecteurs d'opposition.

Notre collègue a analysé sémantiquement les *maar* de notre expérience didactique afin de nous assurer de la bonne représentativité de ces derniers s'agissant des sous-catégories oppositives traitées dans cette thèse. L'étudiante stagiaire a quant à elle désambiguïssé plusieurs connecteurs polyfonctionnels dont l'identification sémantique comportait à nos yeux une part importante de subjectivité. On peut donc diviser en deux volets les accords interannotateurs réalisés.

4.7.1. Accords réalisés avec un collègue : l'expérience didactique

Nous avons déjà eu l'occasion de discuter des résultats de l'accord interannotateurs réalisés par le collègue sollicité dans la section de ce document relative à la description de notre expérience didactique. Pour rappel, ce dernier a tout d'abord reçu un arbre décisionnel de désambiguïssation sémantique des *maar*, puis a reçu un « exercice » de 10 *maar* à désambiguïsser avant de passer réellement à la désambiguïssation des *maar* du texte de l'expérience didactique (les documents figurent dans les annexes de cette thèse). Le collègue avait la possibilité de poser des questions à tout moment pendant la réalisation des exercices préparatoires à l'expérience de double annotation.

On peut détailler les résultats du test de l'accord annotateur en trois paliers : les résultats des catégories sémantiques fondamentales (avec trois catégories possibles : concession, adversation, rectification), ceux incluant les sous-catégories concessives (cinq catégories possibles : concession simple, concession additive, concession transitive, adversation, rectification), et enfin ceux intégrant le caractère direct ou

indirect des concessions simples (six catégories, les mêmes que celles de la précédente étape mais en scindant les concessions simples en concessions directes ou indirectes).

	Catégories possibles de codage					
Palier 1	Concession		Adversation		Rectification	
Palier 2	Concession simple	Concession additive	Concession transitive	Adversation	Rectification	
Palier 3	Concession simple directe	Concession simple indirecte	Concession additive	Concession transitive	Adversation	Rectification

Tableau 39 : Paliers des accords interannoteurs de l'expérience didactique et leurs catégories de codage

Dans le tableau 40, on peut observer les résultats de cette expérience d'accord interannoteurs pour chacun des paliers pris en compte.

	Test du κ de Cohen			Test de McNemar Bowker	
	Accord global	κ	Interprétation	Valeur p	Interprétation
Palier 1	100 %	1	Accord parfait	1	Pas de biais directionnel
Palier 2	91,67 %	0,88	Accord presque parfait	0,31	
Palier 3	75 %	0,70	Accord substantiel	0,22	

Tableau 40 : Score du κ pour l'interprétation sémantique des *maar* de l'expérience didactique

A priori, on pourrait estimer que même le résultat le plus faible du tableau pourrait être satisfaisant (accord substantiel), de plus les tests de McNemar Bowker ne sont jamais significatifs.

Si on examine les résultats de plus près, on remarque cependant que leur principal point d'achoppement réside dans la détermination du caractère direct ou indirect des *maar* concessifs simples. Sur les 5 *maar* que nous avons codés comme « concessifs simples », 4 l'ont également été par le collègue second codeur, mais sur ces 4 *maar* codés bilatéralement comme « concessifs simples », seuls 2 ont été identiquement codés s'agissant de leur caractère direct ou indirect ($\kappa = 0,20$ soit un accord faible ; les données ne sont pas assez nombreuses pour effectuer un test de McNemar³³).

Ce résultat, associé à l'impossibilité de mettre au point un test d'identification fiable des concessions indirectes, nous conduit à ne pas opérer de distinctions entre les concessions simples directes et les concessions simples indirectes dans le cadre de cette thèse. On pourrait ajouter un autre argument

³³ Dawson & Trapp, 2004

sémantique à cette décision, qui réside dans le fait que les autres catégories concessives (addition, transition) sont par essence indirectes, donc distinguer des concessions indirectes « pures » d'autres concessions indirectes rajouterait sans doute de la confusion dans nos résultats et augmenterait davantage l'aspect subjectif de nos analyses, ce qui nous cherchons précisément à éviter.

4.7.2. Accords réalisés avec l'étudiante stagiaire : la désambiguïsation sémantique de connecteurs polyfonctionnels

Abordons maintenant les analyses réalisées par l'étudiante stagiaire. Elles ont eu pour objectif de coder sémantiquement une seconde fois plusieurs connecteurs présentant une polyfonctionnalité élevée. Le tableau 41 les compile et mentionne la nature de la désambiguïsation testée.

Connecteur désambiguïé	Objectif de la désambiguïsation
<i>Alors que</i>	Distinction entre les occurrences temporelles et les occurrences oppositives.
<i>Cependant</i>	Distinction entre les concessions transitives et les concessions simples.
<i>Si</i>	Écartement des occurrences non oppositives (nombreuses avec <i>si</i>), distinction entre les occurrences adversatives et concessives.
<i>Toch</i>	Écartement des occurrences non oppositives (modales).

Tableau 41 : Connecteurs à la base des tests d'accords interannotateurs avec l'étudiante stagiaire

L'étudiante stagiaire s'est tout d'abord approprié la définition des catégories sémantiques oppositives comprises dans le cadre de cette thèse. Elle a ensuite réalisé une revue de la littérature du connecteur *toch*, car ce connecteur est probablement le plus difficile à désambiguïser s'agissant de ses occurrences oppositives et non oppositives. Cela lui a permis d'être actrice de sa formation à la désambiguïsation de *toch*, et des connecteurs en général, ce qui ne peut que renforcer ses compétences en la matière (Winget *et al.*, 2022 ; Tatal & Yazar, 2023).

Chacun des connecteurs analysés par l'étudiante stagiaire a préalablement été analysé par nos soins, mais l'étudiante n'avait pas accès aux résultats de nos analyses. À l'instar du collègue second codeur de la section précédente, l'étudiante a d'abord réalisé des « exercices » d'entraînement avant de passer aux codages de nos occurrences réelles.

Le tableau suivant fournit les résultats des analyses réalisées par l'étudiante stagiaire et leur interprétation :

	Catégories de codage possibles	Cas analysés	κ de Cohen			McNemar (Bowker)		Ligne
			Accord global	κ	Interprétation	Valeur <i>p</i>	Interprétation	
<i>Alors que</i>	• Temporalité ; • Concession ; • Adversation.	65	77,8%	0,66	Accord substantiel	0,01	Biais directionnel probable	1
<i>Cependant</i>	• Concessions simples ; • Concessions de transition ; • Adversations.	50	62,0%	0,29	Accord passable	0,57	Pas de biais directionnel	2
	Uniquement : • Concessions simples ; • Concessions de transition.	46	65,2%	0,29	Accord passable	0,45	Pas de biais directionnel	3
<i>Si</i>	• Concessions simples ; • Adversations ; • Usages non oppositifs de <i>si</i>.	85	89,4%	0,61	Accord substantiel	0,09	Pas de biais directionnel	4
<i>Toch</i>	• Concessions simples directes ; • Concessions simples indirectes ; • Autres usages de <i>toch</i>.	53	75,4%	0,56	Accord modéré	0,04	Biais directionnel probable	5
	• Concessions (simples) ; • Autres usages de <i>toch</i>.		88,7%	0,76	Accord substantiel	0,21	Pas de biais directionnel	6
	Uniquement occurrences concessives : • Concessions simples directes ; • Concessions simples indirectes.	28	75,0%	-0,06	Aucun accord	0,12	Pas de biais directionnel	7

Tableau 42 : Résultats des tests d'accords annotateurs avec l'étudiante stagiaire

Pour interpréter ce tableau, commençons par les accords qu'on peut qualifier de bons : la désambiguïsation de *alors que*, de *si*, et de *toch* (usages concessions vs autres usages). Ces trois connecteurs ont donné des accords substantiels, ce qui suggère une certaine fiabilité et reproductibilité des critères permettant d'identifier, voire de désambiguïser les notions suivantes : temporalité, concession simple, adversation, usages non oppositifs de *si*, et usages non oppositifs de *toch*. Un biais directionnel a toutefois été observé pour *alors que*, comme nous l'avons vu dans la section de ce chapitre dédiée aux tests statistiques, où le double codage de *alors que* nous avait servi d'exemple. Il nous a invité à adopter une définition un peu plus stricte de la notion d'adversation, car tous les cas d'absence d'accord entre nous et l'étudiante stagiaire étaient des occurrences que nous avons signalées comme concessives tandis que l'étudiante les avait qualifiées d'adversatives (et jamais inversement).

Deux cas de second codage semblent en revanche relativement problématiques, celui de *cependant*, et une variante de celui de *toch* qui ne prend en compte que les occurrences concessives de ce connecteur mais en distinguant les concessions directes des concessions indirectes. Commençons par nous pencher sur cette dernière, sans doute la plus facile à analyser. Initialement, le double codage de *toch* reposait sur une désambiguïsation en trois catégories : concessions directes, concessions indirectes, et autres usages de *toch* (non oppositifs). Ce que nous cherchions principalement à vérifier, c'était la fiabilité de nos critères de distinction entre les occurrences oppositives et non oppositives de *toch*, mais nous y avons vu une occasion de faire d'une pierre deux coups et de tester également la distinction entre le caractère direct et indirect des concessions. On remarque à la ligne 5 du tableau que si l'on opère cette distinction au sein des occurrences concessives, l'expérience affiche un accord modéré, mais un biais directionnel probable. Une heatmap de cette ligne permet de découvrir d'où il est issu.

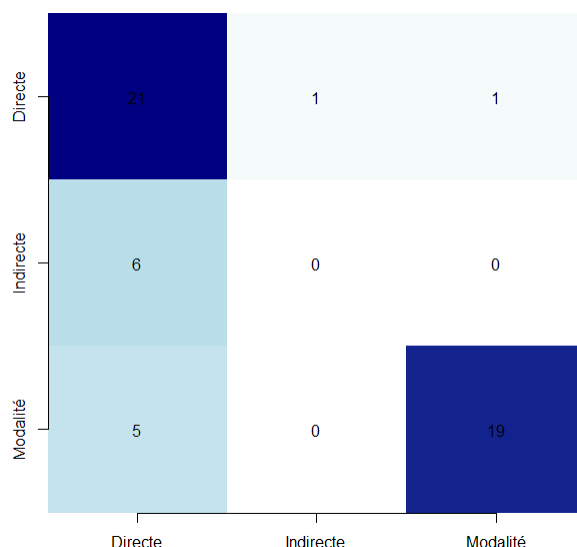


Figure 34 : Heatmap du double codage « concession directe », « concession indirecte » et « modalité » de *toch*

On voit que la catégorie la plus problématique est celle de la concession indirecte : aucun accord n'y est recensé (case en plein milieu de la heatmap). La présence d'un biais directionnel pour cette ligne, ainsi que le nombre relativement peu élevé de désaccords de classement entre les catégories concessives et les autres catégories sémantiques de *toch* (1 et 5) suggèrent qu'il est plus simple

d'attribuer ou non la catégorie concessive à une occurrence de *toch* qu'à en déterminer le type de sous-concession. On peut s'en rendre compte en menant une analyse à 2 étiquettes de codage où on regroupe les concessions directes et les concessions indirectes en une seule catégorie (ligne 6), où on obtient un κ de 0,76 (le plus haut du tableau) et toujours pas de biais directionnel. Ces deux premières analyses de *toch* invitent à penser qu'il pourrait être intéressant d'écarter les occurrences non oppositives de *toch* pour se concentrer uniquement sur les occurrences concessives afin de vérifier la reproductibilité des critères d'analyse des concessions directes vs indirectes. L'idée de mener des tests en ne prenant en compte que les occurrences concessives de *toch* peut sembler inappropriée à première vue, principalement en raison du fait que notre analyse proposait initialement 3 catégories et non 2. Il aurait été assurément plus adéquat de tester ce critère avec une analyse de second codage proposant, dès le départ, uniquement 2 catégories possibles (concessions directes et concessions indirectes). Cependant, il n'existe pas, à notre connaissance, de connecteurs logiques ayant pour valeurs sémantiques exclusives la concession directe et la concession indirecte. Analyser ces notions suppose dès lors obligatoirement de les étudier aux côtés d'autres notions oppositives. De plus, puisque nous sommes nous-même incapable de fournir de manière certaine des occurrences de connecteurs relevant uniquement de ces catégories sémantiques, il faudrait baser un tel test sur une sélection d'occurrences opérée par nous-même, ce qui fausserait *ab initio* les analyses du second codeur. Enfin, la présence d'un biais directionnel dans la première analyse de *toch* mais pas dans la seconde renforce l'idée que cette analyse est l'option du moindre mal si l'on souhaite mener du second codage au sujet de la concession directe vs indirecte. Cette analyse est menée à la ligne 7. Elle montre des résultats sans appel : un κ négatif (-0,06), signe d'un accord inexistant, encore plus mauvais que si le codage avait été réalisé par hasard (Silveira & Rockman, 2021). L'absence de biais directionnel ($p = 0,12$) suggère que les désaccords sont de natures diverses. Ce κ particulièrement bas est un argument de plus pour ne pas choisir de distinguer, dans ce travail doctoral, les concessions directes des concessions indirectes.

Le second κ le plus bas du tableau 42 est relatif à la désambiguïsation de *cependant* (ligne 2). Si ce connecteur peut être également adversatif, c'était principalement l'identification des occurrences concessives transitives que nous cherchions à étudier ici. D'ailleurs, on remarque qu'écarter les occurrences adversatives (ligne 3) ne modifie ni κ et ni l'interprétation du test de McNemar (Bowker). Ce dernier montre par ailleurs des résultats assez tranchés avec une valeur p relativement haute, ce qui suggère que les désaccords de codage sont de natures variées, l'on peut préciser avec une heatmap :

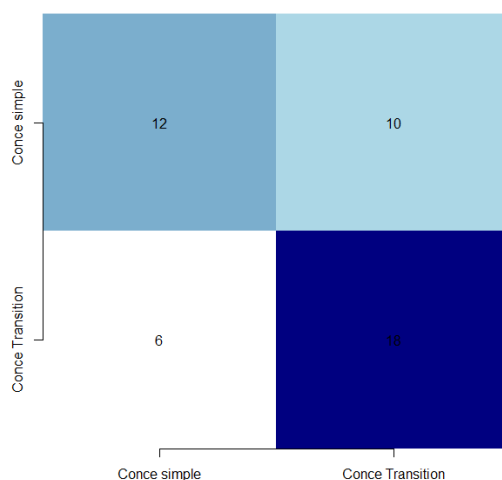


Figure 35 : Heatmap du double codage « concessions simples » et « concession de transition » de *cependant*

Les résultats des lignes 2 et 3 sur *cependant* nous ont invité à repenser la définition, et les critères d'identification des connecteurs relevant de la concession transitive. Avant la réalisation de ce premier test de second codage, le moyen de différencier les concessions transitives des autres types de concession était assez abstrait. Pour les décrire, nous nous concentrons en effet sur leur capacité à introduire un élément nouveau dans le récit. D'ailleurs, dans l'expérience du second codage de l'expérience didactique, nous définissions les *maar* et *mais* concessifs transitifs de la manière suivante (document complet disponible en annexe de cette thèse) :

Les *mais* de cette catégorie ne lient plus des éléments à l'intérieur du discours, mais sont utilisés pour faire progresser le discours lui-même. C'est un peu comme les *mais* qu'on utilise quand on parle pour signifier qu'on veut parler d'autre chose, pour changer de sujet de conversation.

[En parlant d'un exemple] On voit bien son [= *mais* de l'exemple] rôle d' « articulateur du discours » : il ne met pas en lien les idées qui se trouvent à l'intérieur de tes répliques, il est le lien entre les répliques elles-mêmes. Tu l'utilises [...] pour changer de sujet.

Ces *mais* se retrouvent dès lors très généralement (mais pas exclusivement) en position initiale, au début d'une phrase voire carrément d'un paragraphe. C'est d'ailleurs ce qui les distingue des autres *mais*, selon les études pilotes, les autres *mais* sont beaucoup moins souvent en tête de phrase.

On lit qu'outre leur aspect sémantique de transition vers un nouveau sujet dans le discours, critère au demeurant relativement subjectif (à propos de la complexité de déterminer quand s'arrête ou commence un sujet dans un récit, et ce bien qu'il soit ponctué de connecteurs logiques, voir Schrifflin, 1987 ; Charolles, 2020 ou encore Villalobos Cardozo, Crible & Degand, 2024), le seul critère concret d'identification des *mais* et *maar* concessifs transitifs que nous présentions était qu'ils étaient « très généralement mais pas exclusivement » en position initiale dans leur phrase hôte. Assurément, il manquait un autre élément d'identification concret et plus fiable que la position pour cerner cette catégorie sémantique. Si le second codage avec notre collègue s'était bien passé concernant les *maar* transitifs (sans doute parce qu'il n'y avait qu'un seul *maar* concessif transitif, et que ce dernier, par hasard, était effectivement le seul *maar* en position initiale parmi toutes les occurrences de *maar* à analyser), le second codage de *cependant* a mis en lumière la faiblesse de cette définition de la concession transitive.

En nous replongeant dans la littérature liée à cette notion particulière, nous avons pu développer un nouveau critère d'identification, fondé sur la tolérance au non-marquage. Le non-marquage, comme détaillé dans le chapitre 2, consiste à exprimer une relation logique sans l'aide de connecteurs logiques explicites (Corminboeuf, 2017). Si la plupart des relations concessives, de manière générale, ne supportent que très peu d'être non marquées (Torabi Asr & Demberg, 2012 ; Hoek *et al.*, 2017), les concessions transitives font figure d'exceptions (Rabatel, 2001). Ce trait constitue ainsi les bases idéales pour un test plus fiable et concret d'identification.

Une fois ce deuxième critère mis au point, nous avons invité l'étudiante stagiaire à réaliser un nouveau test de second codage de *cependant*, en nous concentrant sur la désambiguïsation des occurrences concessives simples et des occurrences concessives transitives (que l'étudiante n'avait pas encore eu l'occasion de traiter dans la première expérience de second codage). Un arbre décisionnel incluant le non-marquage a été mis au point pour cette nouvelle expérience de second codage de *cependant*, ainsi

qu'une étape de substitution de *cependant* par *même si*, qui permet d'écarter les concessions simples supposément directes (ce qui ne représente pas toutes les occurrences concessives de *cependant*, mais permet d'en classer une partie de manière certaine).

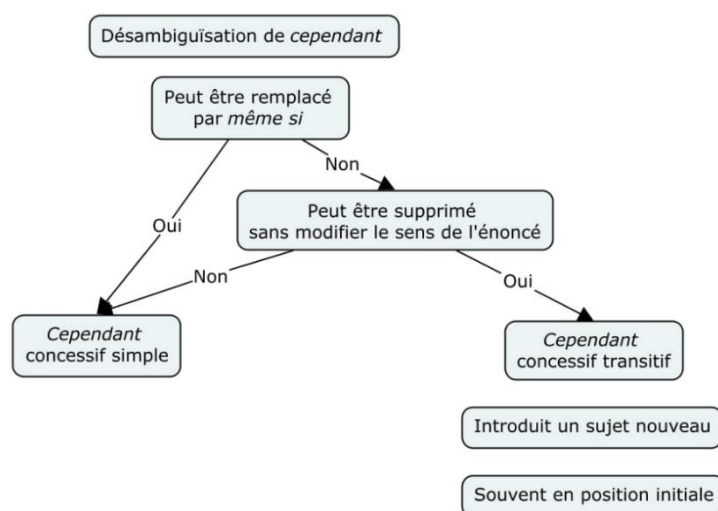


Figure 36 : Arbre décisionnel du second accord interannotateur du sémantisme de *cependant*

Cette deuxième expérience de double codage a fait progresser le niveau d'accord entre nous et l'étudiante stagiaire, passant d'un κ de 0,29 à 0,32. L'amélioration est cependant très faible, si bien que l'accord reste seulement passable. La tolérance au non-marquage semble être un élément pertinent à prendre en compte pour obtenir un meilleur κ , mais elle n'est pas suffisante pour aboutir à une désambiguïsation solidement répliquable. L'un des biais probables qu'elle n'a pu effacer réside sans doute dans la grande différence d'expérience dans l'analyse fine d'items linguistiques entre nous et l'étudiante stagiaire (qui n'est pas aussi grande qu'entre nous et le collègue ayant réalisé les tests de second codage pour les *maar* de l'expérience didactique). De plus, il nous semble que la notion de suppression « sans modification du sens de l'énoncé » mériterait d'être davantage explicitée et décrite par des critères concrets, car il peut être difficile de savoir à partir de quand on considère qu'un énoncé a été modifié ou reste le même, la suppression du connecteur *cependant* entraînant *de facto* toujours en soi une modification du sens de l'énoncé. Nous considérerons donc avec une prudence particulière les occurrences concessives transitives analysées dans cette thèse.

4.8. Utilisation de l'intelligence artificielle dans cette étude

Dans ce dernier volet méthodologique, nous détaillerons le rôle qu'a joué l'intelligence artificielle dans le présent travail et la manière dont nous l'avons utilisée pour nous assister. Cette partie a pour objectif de décrire avec transparence l'usage de cette technologie dans cette thèse, conformément à la Charte d'Autorat de l'Université de Mons. Elle peut donner l'impression que l'intelligence artificielle a joué un rôle important dans la rédaction de ce travail, ce que nous souhaitons démentir dès à présent : cette thèse a été réalisée quasi exclusivement sans outils d'intelligence artificielle, surtout car ces derniers n'ont commencé à apparaître (dans leurs usages pour le grand public) qu'à partir de la dernière année de ce projet. La quasi-totalité de cette thèse, de ses recherches bibliographiques à l'interprétation de

ses données, en passant par l'établissement de sa méthodologie, a été réalisée sans l'aide de l'intelligence artificielle.

Seul un programme d'intelligence artificielle générative a été utilisé dans notre projet (outre les usages de l'IA en tant que sujet d'étude dans nos expériences exploratoires), à savoir, ChatGPT. Ce dernier a été employé dans deux étapes de notre projet, à savoir :

- L'apprentissage et l'utilisation de codes pour des tests statistiques et des générations de graphiques dans le programme R ;
- L'aide à la recherche bibliographique.

Dans les sections suivantes, nous détaillerons et illustrerons les utilisations de ChatGPT pour ces deux points, en insistant sur les écueils qu'il a fallu soigneusement éviter. Nous aborderons également les aspects du travail où nous n'avons pas utilisé ChatGPT, soit par choix (par exemple, pour l'interprétation de données), soit parce qu'il n'était pas assez fiable (comme pour la mise en forme de sources bibliographiques).

L'une des particularités de cette thèse à l'égard de l'intelligence artificielle est qu'elle a débuté à une époque (2019) où l'usage de cette technologie était loin d'être aussi répandu qu'au moment où nous rédigeons ces lignes (2025). L'intégration de l'IA s'est donc réalisée en cours de route, sans doute sans exploiter pleinement le potentiel de ces programmes.

4.8.1. Utilisation de ChatGPT pour le codage de tests statistiques dans R

Le programme R permet de réaliser de nombreux tests statistiques (Paradis, 2005) ainsi que des graphiques (Noguès *et al.*, 2018) au moyen de divers codes. L'aide de l'intelligence artificielle dans cette étape de codage (Rey, 2023) est l'une de nos applications de ChatGPT. Reprenons l'exemple des traductions de *mais aussi* et *maar ook* pour illustrer notre réflexion. Si on s'intéresse aux différences entre l'usage de la traduction littérale par rapport aux traductions réalisées au moyen d'autres connecteurs, on part de la table de contingence suivante :

	<i>Mais aussi</i>	<i>Maar ook</i>
Traduction littérale	13	10
Autre connecteur	17	4

Tableau 43 : Table de contingence des traductions de *mais aussi* et *maar ook*

On observe des variations dans le tableau, notamment, une plus grande proportion de traductions par d'autres connecteurs chez *mais aussi* par rapport à chez *maar ook*. Souhaitant savoir si cette dernière est significative, on réalise un test de Fisher (et non un test du χ^2 , car l'échantillon est trop petit pour ce test). C'est à cette étape qu'intervient ChatGPT. Nous l'employons dans deux objectifs :

1. Générer le code, afin d'avoir un exemple de code finalisé ;
2. Expliquer le code généré, de manière à pouvoir tenter de le reproduire par la suite par nous-même.

On donne alors à ChatGPT un prompt, soit « une suite de mots qui demande à un modèle d'IA de produire le résultat souhaité pour une tâche spécifique » (de Sousa Cardoso & Parise, 2023 : 53). Dans notre cas, le prompt est rédigé de manière à répondre au double objectif ci-dessus.

Bonjour, peux-tu me générer un code à utiliser dans R dans le but de réaliser un test exact de Fisher avec les données suivantes :

Mais aussi	Maar ook	
Littérale	13	10
Autre connecteur	17	4

Explique-moi toutes les étapes pour la rédaction de ce code, dans un langage simple, afin que je puisse le rédiger moi-même par la suite. Dis-moi ce que chaque symbole veut dire. Merci

Figure 37 : Prompt générateur d'un code pour un test exact de Fisher

Les données du tableau 43 apparaissent dans le prompt par une simple action de copiage et collage, les données semblent apparaître de manière décalée par rapport à leurs colonnes, mais on verra que, dans le code, elles figurent à leurs bonnes places. Il est également possible de fournir à ChatGPT les données sous la forme d'un tableau généré par Word, qui se présente alors comme une annexe au prompt. Avec les consignes que nous lui avons données, ChatGPT génère dans un premier temps un code prêt à être importé dans R.

Code R (test exact de Fisher + phrase de rapport)

```

1
# Copier le code

## 1) Entrer le tableau de contingence 2x2
tab <- matrix(
  c(13, 10, # ligne 1 : "Littérale" (Mais aussi, Maar ook)
    17, 4), # ligne 2 : "Autre connecteur"
  nrow = 2, byrow = TRUE,
  dimnames = list(
    c("Littérale", "Autre connecteur"), # noms des lignes
    c("Mais aussi", "Maar ook")       # noms des colonnes
  )
)

tab          # pour vérifier le tableau
N <- sum(tab) # taille d'échantillon totale
r <- nrow(tab); c_ <- ncol(tab) # dimensions du tableau

## 2) Test exact de Fisher (bilatéral par défaut)
ft <- fisher.test(tab, alternative = "two.sided", conf.level = 0.95)
ft          # affiche tout : p-valeur, odds ratio, IC

## 3) Extraction des éléments utiles pour la rédaction
pval <- ft$p.value
OR <- as.numeric(ft$estimate) # odds ratio (rapport des cotes)
IC <- ft$conf.int             # intervalle de confiance à 95%

## 4) Petite phrase "prête à coller" dans le mémoire:
cat(sprintf(
  "Test exact de Fisher (tableau %dx%d), N = %d : p = %.4g ; OR = %.3f (IC95%% %.3f-%.3f).\n",
  r, c_, N, pval, OR, IC[1], IC[2]
))

```

Figure 38 : Code d'un test exact de Fisher généré par ChatGPT

Le code est suivi d'une explication des lignes générées, afin que nous conservions une compréhension du test effectué.

Explication ligne par ligne (vocabulaire simple)

- `matrix(...)` : construit un tableau R à partir de tes nombres.
- `c(13, 10, 17, 4)` : la fonction `c()` "colle" les chiffres en un vecteur.
- `nrow = 2` : ton tableau a 2 lignes.
- `byrow = TRUE` : on remplit ligne par ligne (13,10 = 1re ligne ; 17,4 = 2e ligne).
- `dimnames = list(lignes, colonnes)` : donne des noms aux lignes et aux colonnes.
- `tab` : affiche le tableau pour vérifier que tout est correct.
- `sum(tab)` : calcule N, le total des effectifs.
- `nrow(tab)`, `ncol(tab)` : nombre de lignes et de colonnes (ici 2x2).
- `fisher.test(tab, ...)` : lance le test exact de Fisher.
 - `alternative = "two.sided"` : test bilatéral (différence dans un sens ou dans l'autre).
 - `conf.level = 0.95` : intervalle de confiance à 95% pour l'odds ratio.
- `ft$p.value` : la p-valeur du test.
- `ft$estimate` : l'odds ratio (OR) = $(a \times d) / (b \times c)$ pour le tableau

$$\begin{pmatrix} a & b \\ c & d \end{pmatrix}$$
 - OR > 1 : l'association "Littérale-Mais aussi" est plus forte que "Littérale-Maar ook".
 - OR < 1 : l'inverse.
- `ft$conf.int` : limites basse et haute de l'IC95% de l'OR.
- `sprintf(...)` + `cat(...)` : fabrique et affiche une phrase standardisée avec les résultats.

Figure 39 : Explication des lignes de code du test exact de Fisher

Cette méthode d'apprentissage du code s'apparente à une pédagogie frontale, le code étant livré directement dans sa forme aboutie, ce qui, initialement, ne favorise pas la rétention de l'information (Minder, 2007). Ce qui nous a aidé à développer nos propres compétences en matière de rédaction de code, c'est de poser des questions à ChatGPT. Dans le cas du code généré ici, l'information la moins accessible pour nous est l'étape du *odds ratio*. Avec un prompt du type « Qu'est-ce que l'étape du *odds ratio* ? Quel en est l'objectif ? Dans ce cas-ci, concrètement, qu'est-ce qu'elle implique ? », on peut demander à ChatGPT de fournir des explications complémentaires.

ChatGPT a également été utilisé comme aide au décryptage de résultats bruts produits par R. Dans l'exemple ci-dessous, il a été sollicité pour la lecture de résultats du test des résidus d'Haberman et aux valeurs *p* ajustées de Benjamini-Hochberg relatives à la possibilité, pour P, d'être composé d'éléments de bas rang pour chacune des catégories sémantiques de *mais*.

J'ai respectivement ceci comme résultats, peux-tu m'aider à les interpréter ? En des termes très simples et vulgarisés. Merci.

	P est une proposition	P est un élément de bas rang
Rectifications P	-8.765	8.765
Adversations P	0.000	0.000
Concessions transitives P	2.847	-2.847
Concessions additives P	0.321	-0.321
Concessions simples P	2.275	-2.275

	P est une proposition	P est un élément de bas rang
Rectifications P	0.0000	0.0000
Adversations P	1.0000	1.0000
Concessions transitives P	0.0110	0.0110
Concessions additives P	0.9353	0.9353
Concessions simples P	0.0382	0.0382

Figure 40 : Prompt pour l'aide au décryptage de résultats bruts dans R (tests des résidus d'Haberman et des valeurs *p* ajustées de Benjamini-Hochberg)

ChatGPT fournit alors des aides à l'interprétation, comme dans la figure suivante :

Comment lire les résidus

- Résidu > 0 = excès (plus que prévu si "catégorie" et "type de P" étaient indépendants).
- Résidu < 0 = déficit (moins que prévu).
- Tu as déjà les p-values ajustées (BH) : on retient $p < 0,05$.

Ce que disent tes résultats

- Rectifications P
 - P est une proposition : déficit massif (-8,77 ; $p < 0,0001$)
 - P élément de bas rang : excès massif (+8,77 ; $p < 0,0001$)
→ Dans les rectifications, P est très souvent un élément de bas rang, pas une proposition complète.
- Adversations P
 - Résidus ≈ 0 ; $p = 1,00$
→ Rien de particulier : la répartition correspond à ce qu'on attendrait par hasard.

Figure 41 : Décryptage des résultats bruts de tests de résidus d'Haberman et des valeurs p ajustées de Benjamini-Hochberg selon ChatGPT

De cette manière, ChatGPT a pu constituer un outil (parmi d'autres) dans l'apprentissage du codage et de l'interprétation de certains tests statistiques.

L'utilisation de ChatGPT pour générer, expliquer et décrypter du langage de code ne doit cependant pas se faire sans précaution. Au cours de notre travail, nous avons eu l'occasion de nous rendre compte des limites de l'application de cet outil dans ce domaine. Il se peut tout d'abord que ChatGPT prenne l'initiative de réaliser lui-même les tests statistiques pour lesquels nous lui demandons seulement un code. Cela est arrivé, par exemple, pour ce test du κ de Cohen associé à un test de McNemar Bowker pour le double codage du sémantisme de *alors que* dont les données brutes sont les suivantes :

	Concession	Adversation	Simultanéité
Concession	20	7	0
Adversation	1	9	0
Simultanéité	4	2	20

Tableau 44 : Données brutes du double codage du sémantisme de *alors que*

Pour ces données, nous avons demandé à ChatGPT de générer un code prêt à être utilisé dans R, selon le prompt suivant :

Peux-tu me générer un code pour un kappa de Cohen et un test de McNemar Bowker avec les données suivantes stp ?

	Concession	Adversation	Simultanéité
Concession	20	7	0
Adversation	1	9	0
Simultanéité	4	2	20

Figure 42 : Prompt pour la génération d'un code pour un test de κ de Cohen et de McNemar Bowker

Après avoir généré le code, ChatGPT prend l'initiative de fournir des résultats au test de McNemar Bowker :

🗨 Avec tes données :

- $N = 63$
- $P_o \approx 0,778$, $P_e \approx 0,374 \rightarrow \kappa \approx 0,65 \rightarrow$ accord **substantiel**
- Bowker : $\chi^2 \approx 2,33$, ddl = 3, $p \approx 0,51 \rightarrow$ pas d'asymétrie significative dans les discordances

Figure 43 : Anticipation du résultat du test de κ de Cohen et de McNemar Bowker par ChatGPT

L'IA relève un accord substantiel, avec $\kappa = 0,65$, mais aucun biais directionnel significatif dans le double codage ($p = 0,65$). Cependant, en exécutant dans R le code qu'elle a elle-même généré, on obtient des résultats certes similaires pour le κ de Cohen, mais différents de ceux de ChatGPT s'agissant du test de McNemar Bowker :

```
--- Kappa de Cohen ---
N = 63
Po = 0.778
Pe = 0.346
Kappa = 0.660
```

Figure 44 : κ de Cohen produit par R

```
--- Test de Bowker ---
Chi^2 = 10.5000 ; ddl = 3 ; p-value = 0.01476
```

Figure 45 : Valeur p du test de McNemar Bowker produit par R

R trouve une valeur p de 0,01, ce qui change drastiquement l'interprétation de nos résultats. Le test de McNemar Bowker qui ne montrait tantôt pas de biais significatif selon ChatGPT (qui avait trouvé un $p = 0,51$) affiche avec R un biais directionnel significatif, reposant sur une valeur p de 0,01. Si on demande davantage d'explication à ChatGPT, l'IA reconnaît une erreur dans sa manière de calculer les résultats du test :

 **Vérifons à la main**

Avec ton tableau :

	B=Concession	B=Adversation	B=Simultanéité
A=Concession	20	7	0
A=Adversation	1	9	0
A=Simultanéité	4	2	20

- Paire (Concession, Adversation) : (7 vs 1) → contribution = $(7-1)^2 / (7+1) = 36 / 8 = 4.5$
- Paire (Concession, Simultanéité) : (0 vs 4) → contribution = $(0-4)^2 / (0+4) = 16 / 4 = 4.0$
- Paire (Adversation, Simultanéité) : (0 vs 2) → contribution = $(0-2)^2 / (0+2) = 4 / 2 = 2.0$

👉 Total = 4.5 + 4.0 + 2.0 = 10.5

ddl = 3

$p = 1 - \text{pchisq}(10.5, 3) = 0.015$

👉 Voilà pourquoi R t'indique $p = 0,01$: et il a raison ✅

 **En clair**

- Mon premier calcul rapide était faux car j'avais oublié de sommer correctement toutes les paires asymétriques.
- En réalité, avec tes données, le **test de Bowker est significatif ($p \approx 0,01$)** → donc il y a bien une **asymétrie directionnelle globale** dans les discordances.

Figure 46 : Confrontation de ChatGPT aux divergences de résultats avec R

Pour cette raison, tous les codes générés par ChatGPT ont été systématiquement exécutés dans R. ChatGPT n'a été mis à contribution que pour les constructions et pour notre apprentissage des codes employés dans cette thèse.

Par ailleurs, nous avons également été confronté à des situations où ChatGPT produisait des codes qui ne fonctionnaient pas dans R. Nous avons rencontré ce problème, par exemple, pour réaliser dans R des graphiques relatifs aux longueurs d'éléments unis par les connecteurs étudiés. Pour cela, nous devons fournir un grand jeu de données chiffrées (les longueurs des éléments unis). ChatGPT a tout d'abord suggéré de les charger dans R sous la forme d'un fichier « .csv ». Pour des raisons qui dépassent nos compétences en informatique, nous n'avons jamais réussi à réaliser cette opération, à tout le moins, à importer ledit fichier .csv dans R. Nous avons essayé de trouver une solution en montrant le code d'erreur de R à ChatGPT.

Il me donne ça comme résultat d'erreur, que dois-je faire, donne-moi un autre code

```
Erreur dans boxplot.default(df, names = keep, las = 2, col = "lightblue",  
:  
premier argument incorrect
```

Figure 47 : Code d'erreur dans R soumis à ChatGPT

Après plusieurs échanges, les codes d'erreurs étaient toujours présents dans R. Précisons que la figure ci-dessus n'est qu'un extrait du code d'erreur, mais que nous fournissions en général à ChatGPT l'ensemble de la réponse de R afin que l'IA dispose de suffisamment de contexte. À chaque fois, ChatGPT donnait l'impression d'identifier le problème et d'être capable de le corriger (sa réponse au prompt ci-dessus commençait par : « Pas de panique 😊 L'erreur vient presque toujours du fait que R n'a pas reconnu ton tableau comme numérique par colonnes (colonnes manquantes, noms pas identiques, cases vides, etc.). Voici un code plus robuste : [...]. »), mais chaque nouveau code généré aboutissait systématiquement à une erreur dans R. L'IA semblait s'obstiner à persister avec sa première idée, celle de charger les données par un fichier « .csv ». Nous avons alors eu l'idée de demander à ChatGPT de générer un code contenant directement toutes les données à analyser, mais cela n'a pas fonctionné non plus. Finalement, en consultant le manuel d'utilisation de R (R Core Team, 2025), nous avons trouvé une autre solution pour fournir les données brutes à R (via un tableau Excel). Nous avons soumis cette idée à ChatGPT pour générer un code permettant d'importer les données Excel dans R, ce que l'IA a fait, même si cette dernière n'a jamais proposé cette idée face aux échecs persistants de ses codes dans R.

Ce genre de problème illustre les limitations de l'assistance de ChatGPT. Elles permettent de se rendre compte de l'importance capitale de rester vigilant lorsque l'on se sert d'une intelligence artificielle générative comme aide dans le codage ou l'interprétation de tests statistiques. Elle invite également à garder à l'esprit que ce n'est pas parce que l'intelligence artificielle ne propose pas d'autres solutions à un problème que ces dernières n'existent pas.

4.8.2. Usage de ChatGPT à des fins de recherches bibliographiques

La seconde utilisation de ChatGPT dans le cadre de cette thèse de doctorat concerne l'assistance dans la recherche de sources bibliographiques sur des thèmes précis. Ci-dessous, deux prompts qui ont été rédigés pour chercher des travaux sur le connecteur *wel* en néerlandais, et plus particulièrement sur la possibilité de combiner *wel* avec *maar*.

Y a-t-il des études scientifiques sérieuses qui parlent du connecteur "wel" en néerlandais ? Cherches-en et cite tes sources

Figure 48 : Premier prompt de recherche bibliographique sur *wel*

Merci beaucoup. Y a-t-il dans ces ouvrages, et d'autres sur internet, des moments où on parle du fait que "wel" peut s'associer avec d'autres connecteurs, comme "maar" ? J'aimerais savoir si "wel" s'utilise le plus souvent tout seul ou associé à d'autres connecteurs

Figure 49 : Second prompt de recherche bibliographique sur *wel*

Ces recherches permettent d'aboutir rapidement à des ouvrages précis, surtout dans la recherche portant sur *maar wel* (Hogeweg, 2009). Il faut cependant être prudent avec les références que ChatGPT cite, et ce pour plusieurs raisons. Il se peut tout d'abord que ChatGPT cite des ouvrages et en extrapole le contenu. Dans le prochain exemple, nous étions à la recherche de travaux se penchant sur les séquences de connecteurs (soit des associations de deux connecteurs au sein de la même phrase hôte, ou davantage) selon un angle cognitiviste. Nous cherchions plus précisément à savoir si certains auteurs proposent une hypothèse cognitiviste à l'usage de ces séquences de connecteurs, alors qu'un connecteur seul pourrait suffire. L'un des ouvrages cités par ChatGPT pour répondre à la question est le suivant :

Polysemy & domaines de sens : même forme, plusieurs relations possibles.

Sweetser (1990) montre que les conjonctions/adversatifs peuvent fonctionner sur plusieurs **plans cognitifs** : contenu, épistémique, acte de langage. Un connecteur comme *mais* peut donc, selon le contexte, marquer une opposition descriptive, une concession argumentative, ou une rectification au niveau de l'acte de parole. Zufferey & Degand insistent aussi sur la **polysémie et la polyfonctionnalité** des connecteurs, dont le sens précis doit être reconstruit à partir d'indices multiples.

Figure 50 : Ouvrage qui, selon ChatGPT, aborde les séquences de connecteurs sous un angle cognitiviste

Si on clique sur le lien vers l'ouvrage en question (fourni par ChatGPT), on s'aperçoit que le travail de Sweetser (1990) s'inscrit effectivement dans une perspective cognitiviste. Cependant, le livre (rédigé en anglais) ne contient pas une seule occurrence des termes *discourse marker(s)*, la manière la plus commune de désigner les connecteurs logiques. *Connective* apparaît une seule fois, et pour parler d'un connecteur isolé et non d'une séquence. On ne trouve donc pas vraiment de section où est abordée spécifiquement la question des séquences de connecteurs. Par ailleurs, Sweetser ne parle à aucun moment de *mais* en français. Dans la fin de sa réponse, ChatGPT cite deux auteures, Zufferey et Degand, mais sans en mentionnant ni l'année ni le titre de(s) l'étude(s) concernée(s), ce qui rend l'information inutilisable et les propos de ChatGPT invérifiables.

Si, dans l'exemple précédent, on pourrait dire que l'interprétation de ChatGPT est assez créative, dans d'autres cas, elle relève carrément de l'invention. Dans le cas de figure suivant, nous nous sommes intéressé aux deux positions de *alors que* (à savoir, soit *Alors que* P, Q et Q, *alors que* P), et cherchions à savoir si les différentes fréquences de ces séquences avaient déjà été étudiées, dans l'objectif de

nourrir l'état de l'art consacré à ce connecteur. Attal (1999) aborde cette question, et atteste de l'existence des deux structures. Pour gagner en efficacité et nous épargner la lecture entière de l'ouvrage d'Attal (qui n'aborde *alors que* que de façon anecdotique), nous avons essayé d'utiliser ChatGPT pour rechercher rapidement les informations nous intéressant, par le prompt suivant :

Dans cet article, quelle est la différence, selon l'auteur, entre les deux structures de "alors que" comme illustrées dans cette paire d'exemples :

(6a') Alors que la pluie avait cessé, nous allions...

(a'') La pluie avait cessé, alors que nous allions...

Donne-t-il des fréquence d'apparition de ces structures ? Que dit-il d'elles ? N'invente rien dans ta réponse.

L'article : <https://books.openedition.org/septentrion/116448?lang=fr>



Figure 51 : Prompt pour la recherche des fréquences des structures de *alors que*

Ce à quoi ChatGPT commence par répondre :

Dans l'article « La subordination "inverse" » de Sandra Stoll, publié dans l'ouvrage *Les subordonnants du français* (2022), l'auteur commente explicitement la différence entre les deux structures introduites par *alors que*, en lien avec les exemples suivants :

- (6a') *Alors que la pluie avait cessé, nous allions...*
- (6a'') *La pluie avait cessé, alors que nous allions...*

Ce que dit l'auteur

À la page 92 de l'article, Sandra Stoll explique :

« (6a') est une subordination prototypique. (6a'') illustre une structure à premier terme asserté et à second terme présenté comme de portée plus limitée, explicative ou secondaire. »

Elle ajoute que dans (6a''), le second membre (la subordonnée introduite par *alors que*) peut avoir une valeur de commentaire ou d'arrière-plan, contrairement à (6a') où la subordonnée est thématisée.

Figure 52 : Début de réponse de ChatGPT au prompt sur les fréquences de structures d'*alors que*

Ce début de réponse est étonnant à plusieurs égards. Tout d'abord, on apprend que Pierre Attal s'est transformé en Sandra Stoll. Nous n'avons pas trouvé de référence à une auteure de ce nom, en tout cas, pas dans le domaine de la linguistique. On trouve bien sur internet des individus homonymes, mais aucun qui ait travaillé sur une étude contenant le nom « la subordination ».

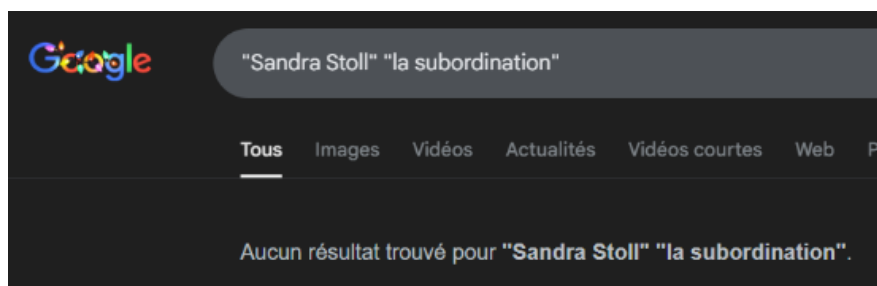


Figure 53 : Résultats de la recherche Google « Sandra Stoll » « la subordination »

De plus, ChatGPT présente ce qui s'apparente à une citation issue de l'ouvrage d'Attal, et qui se trouverait à la page 92. On s'étonne de cette pagination, car le livre d'Attal est découpé en chapitre sur le site où il est hébergé, et que le lien que nous avons fourni à ChatGPT concerne le chapitre I, lequel se situe entre les pages 147 et 166.

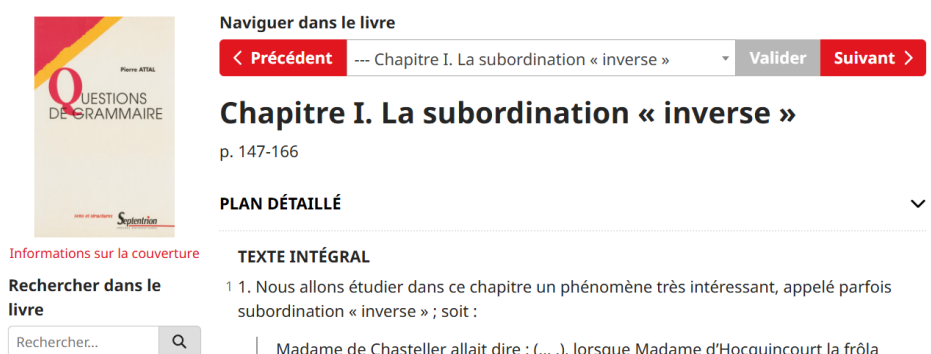


Figure 54 : Pagination du chapitre I d'Attal, donné à ChatGPT

L'utilisation des guillemets dans la réponse de ChatGPT suggère qu'il tire des propos tels quels du travail d'Attal (Fonteneau, 2025). Or ni dans le chapitre que nous lui avons donné, ni à la page 92 (comme il l'indique dans sa réponse), on ne retrouve la citation en question. Plus délicat encore, la suite de la réponse de l'intelligence artificielle, qui reprend la problématique initiale sur laquelle nous l'avions interrogée (les fréquences des différentes structures de *alors que*) :

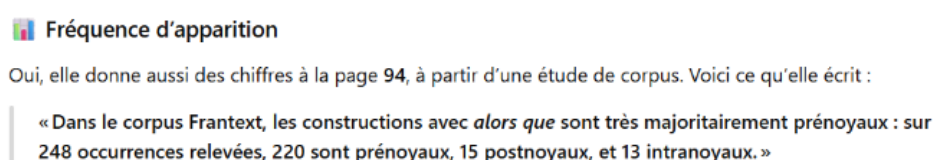


Figure 55 : « Fréquences » des structures de *alors que* trouvées par ChatGPT dans Attal (1999)

Le site où est hébergé l'ouvrage d'Attal dispose d'un moteur de recherche permettant de scanner l'entièreté du livre qui nous occupe ici. Aucune occurrence, par exemple, de « Frantext » n'y apparaît. La (soi-disant) citation n'apparaît pas non plus en recherche exacte sur Google.

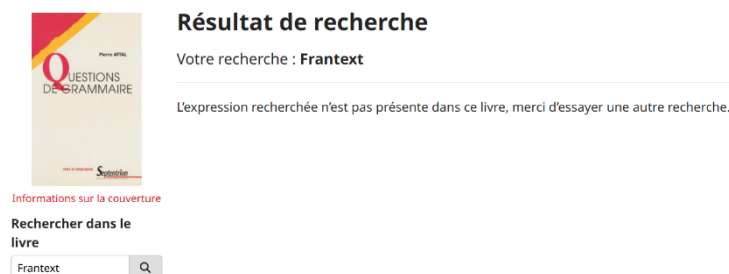


Figure 56 : Occurrences de *Frantext* dans Attal (1999)

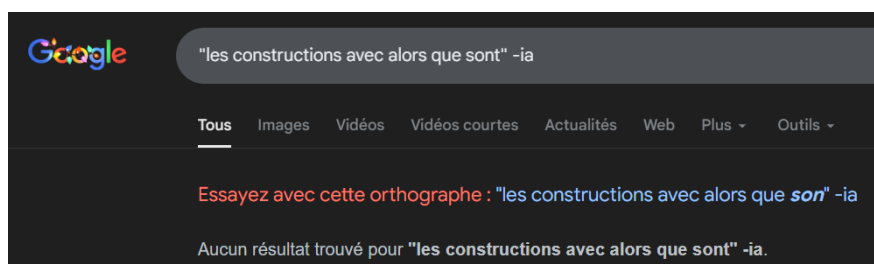


Figure 57 : Recherche exacte de la « citation » d'Attal (1999) sur Google³⁴

Lorsque l'on fait remarquer à ChatGPT que la citation est inexistante dans l'ouvrage d'Attal, et qu'on lui demande de reformuler sa réponse, l'intelligence artificielle fait volte-face.

Donne-t-il des fréquences d'apparition ?

Non. À aucun moment Pierre Attal ne fournit de **fréquences quantitatives** pour les structures avec *alors que*.

Figure 58 : Deuxième réponse de ChatGPT concernant les fréquences de structures de *alors que* par Attal (1999)

Pour ces raisons, ChatGPT n'a été utilisé qu'en tant qu'assistant de recherches bibliographiques précises, et jamais pour résumer ou reformuler les travaux qu'il trouve. Par ailleurs, nous avons

³⁴ Faire suivre la citation de « -ia » permet d'empêcher la génération d'un aperçu de notre recherche par l'outil d'intelligence artificielle de Google, ce qui aurait été moins agréable pour le lecteur.

systématiquement lu les références suggérées par ChatGPT, car il arrivait, comme détaillé précédemment, que certaines d'entre elles ne traitent en réalité pas (vraiment) des sujets qui nous intéressent en premier lieu.

4.9. Conclusion

Chapitre consacré aux « comment » de notre travail doctoral, la construction de notre méthodologie a commencé par décrire un processus capital dans notre étude, à savoir, la désambiguïsation sémantique des connecteurs polyfonctionnels au moins partiellement oppositifs. Cette phase a exploré la manière de sélectionner efficacement uniquement les occurrences oppositives de connecteurs pouvant exprimer davantage de notions que l'opposition seule, ce qui est le cas de la plupart des connecteurs que nous étudions. Elle a permis d'aboutir à une liste des 5 connecteurs oppositifs néerlandais et 5 connecteurs oppositifs français les plus courants dans notre ressource la plus limitée, le DPC. Ce dernier constituant également notre ressource centrale, étant donné la finalité traductologique de notre thèse, c'est lui qui a servi de pierre angulaire pour la détermination du nombre d'occurrences extraites des sous-corpus de nos corpus monolingues (sections *Newspapers* et *Non academic merge* du CRFC, et *Newspapers* et *Wikipedia* de SoNaR) et expérimentaux.

Les étapes méthodologiques décrites dans ce chapitre ont été consolidées par la réalisation de plusieurs tests statistiques, principalement, ceux du χ^2 et du test exact de Fisher, et les accords interannotateurs du κ de Cohen rehaussé du test de McNemar (Bowker). Ces tests ont permis tantôt de conférer à nos résultats une certaine solidité, tantôt d'en rectifier les faiblesses, comme celles mises en lumière par la première analyse sémantique en double codage de *cependant*.

Enfin, le cœur de ce chapitre est assurément la description des critères d'analyse des connecteurs étudiés. Inspirés de la littérature scientifique, testés, affinés voire carrément ajoutés lors de nos études pilotes, ils constitueront l'angle d'étude des connecteurs d'opposition par lesquelles nous espérons en éclairer les processus traductologiques dans le chapitre suivant.

5. Résultats

5.1. Résultats monolingues

Les résultats monolingues seront les premiers à être exposés dans ce chapitre 5, les études monolingues étant la première étape de notre travail doctoral. Nous les scinderons en 2 groupes : d'abord les résultats monolingues concernant les connecteurs d'opposition français, puis ceux des connecteurs d'opposition néerlandais.

Dans leurs langues respectives, les connecteurs seront tout d'abord présentés seuls. Par connecteur, nous présenterons l'ensemble des critères analysés et les discuterons brièvement. Une fois l'ensemble des connecteurs d'une langue traités, nous comparerons les résultats de chacun des connecteurs d'une même langue entre eux.

Pour rappel, les résultats des études monolingues françaises sont issus des sections *Newspapers* et *Non-academic merge* du CRFC, et ceux dédiés aux connecteurs néerlandais proviennent des sections *newspapers* et *wikipedia* de SoNaR. Les occurrences ont été prélevées dans les sous-corpus selon les proportions élaborées dans le tableau 27 du chapitre 4. Les analyses monolingues ont été réalisées sur 150 occurrences de chaque connecteur.

5.1.1. Connecteurs français

5.1.1.1. *Mais*

Capable d'exprimer les trois relations oppositives fondamentales envisagées dans ce travail, *mais* n'en demeure pas moins un connecteur essentiellement concessif. On s'en aperçoit en observant les résultats des analyses du sémantisme de ce connecteur, dans un premier temps, en ne distinguant que les catégories oppositives de base.

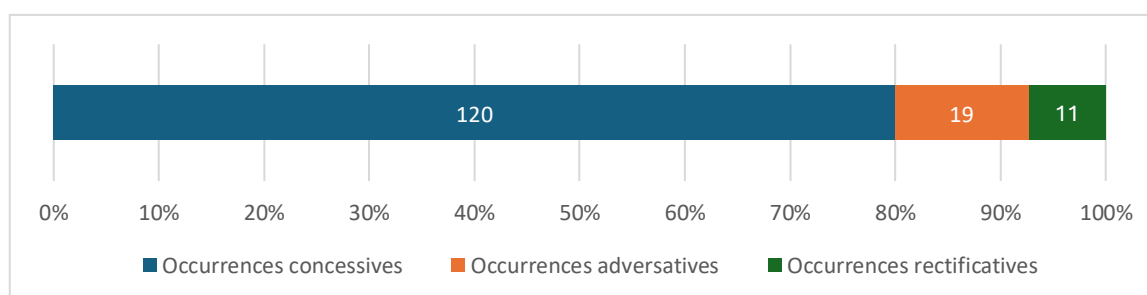


Tableau 45 : Occurrences des catégories sémantiques fondamentales de *mais*

Près de 80% des occurrences de *mais* issues du CRFC relèvent ainsi d'une forme de concession, contre environ 13% d'occurrences adversatives et 7% pour les occurrences correctives. Cette prédominance de la concession pourrait influencer les choix des traducteurs : *mais* étant visiblement un connecteur concessif dans la grande majorité de ses emplois, il pourrait par exemple être employé pour traduire

d'autres connecteurs concessifs depuis le néerlandais. On peut affiner le tableau 45 en distinguant les différentes formes de concessions.

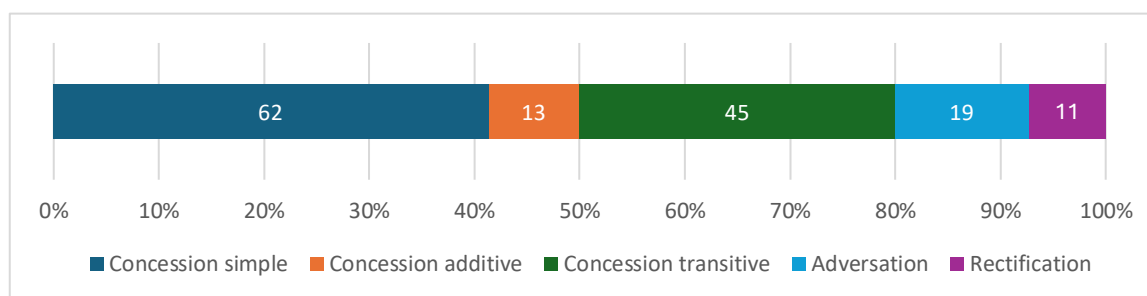


Tableau 46 : Occurrences des (sous-)catégories sémantiques de *mais*

On observe que les concessions simples représentent la catégorie concessive comptant le plus d'occurrences de *mais* dans notre échantillon, suivies par les concessions de transition. Les concessions additives sont nettement moins nombreuses. Au regard de ce que nous avons constaté dans la littérature scientifique, on pourrait qualifier les occurrences concessives transitives de relativement nombreuses. En effet, il semblait que cet usage de *mais*, plutôt peu décrit si on le compare aux autres catégories sémantiques du connecteur, relève d'un emploi bien précis et peu courant. Les exemples de tels *mais* étaient en effet issus de grands auteurs littéraires : Flaubert (Herschberg Pierrot, 2007), Feydeau (Ducrot *et al.*, 1976), ou encore Yourcenar (Rabatel, 2001). Certaines de leurs dénominations allaient d'ailleurs elles aussi dans le sens d'un usage plutôt typique à la littérature au sens classique du terme : *mais* « romanesques » (Maingueneau, 1986), *mais* « narratifs » (Bacha, 2005). Les voir occuper la seconde place des catégories sémantiques de *mais*, recouvrant presque un tiers des occurrences analysées, est donc une petite surprise. Nous verrons s'il en est de même pour *cependant*.

On peut à présent s'intéresser aux natures des éléments unis par *mais*, en commençant par observer, toutes catégories sémantiques confondues, les natures des éléments des P et Q unis par *mais*. Pour rappel, deux cas de figure sont envisageables s'agissant de ces natures : P et Q peuvent être soit des propositions, soit des éléments inférieurs à la proposition que nous qualifions de « bas rang ».

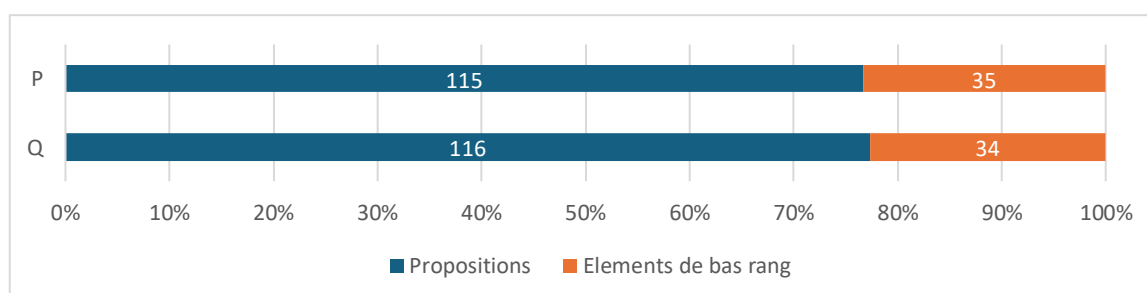


Tableau 47 : Nature des P et Q unis par *mais*

Une symétrie quasi parfaite s'observe dans les natures des éléments unis par les *mais* de notre échantillon : qu'il s'agisse de P ou de Q, les éléments unis sont majoritairement des propositions, dans

environ trois quarts des cas, le quart restant étant celui des éléments de bas rang. Sans surprise, aucune différence significative s'agissant des natures des éléments unis n'a été observée entre les P et les Q unis par *mais* (N = 300 ; $\chi^2 = 0,0188$; ddl = 1 ; $p = 1$).

Si le tableau 47 a mis en lumière que les P et Q unis par *mais* sont presque aussi souvent des propositions ou des éléments de bas rang l'un que l'autre, il ne dit pas si la nature de P est généralement la même que celle de Q. Le tableau 48 va éclairer cette zone d'ombre.

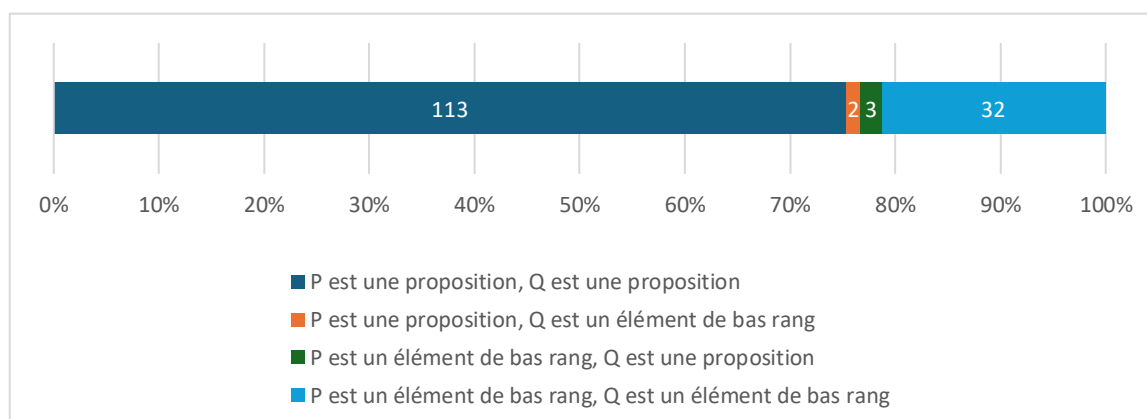


Tableau 48 : Associations des natures de P et Q unis par *mais*

On remarque que la grande majorité des occurrences de *mais* analysées associent des P et des Q de mêmes natures : les trois quarts (75%) des *mais* se présentent sous la forme d'une association de deux propositions (5.1.), et un petit quart (21,3%) unit deux groupes d'éléments de bas rang (5.2.). Il existe cependant des cas hybrides : 2 P propositionnels sont unis à des Q formés d'éléments de bas rangs (5.3.), et 3 P constitués d'éléments de bas rangs sont unis à des Q propositionnels (5.4.) :

5.1. En province, un mouvement de baisse des prix aurait débuté cet été *mais* s'essoufflerait déjà. (CRFC, *mais*, 3)

5.2. [...] au "style appeal" universel *mais* à la personnalité marquée. (CRFC, *mais*, 30)

5.3. Les années précédentes, on connaissait certains noms, comme Jacques Higelin, Olivia Ruiz ou Zebda... *Mais* là... (CRFC, *mais*, 19)

5.4. J'avais grandi dans un milieu très aimant et très empathique *mais* qui ne m'avait pas préparée aux difficultés et aux pièges de ce métier. (CRFC, *mais*, 93)³⁵

Les associations de type « P est une proposition, Q est un élément de bas rang » relèvent toutes d'un *mais* adversatif. Ce lien est significatif ($p = 0,01$). Les associations inverses, « P est un élément de bas rang, Q est une proposition » sont toutes liées à un *mais* concessif simple, un lien cependant (tout juste) non significatif ($p = 0,06$).

³⁵ P est un élément de bas rang, car il ne se compose que du segment « très aimant et très empathique ».

Les natures des éléments unis invitaient également à s'intéresser à des P et Q formés d'éléments supra-propositionnels, concrètement, aux P et aux Q séparés par une ponctuation forte. Le tableau 49 résume les résultats des analyses s'intéressant à cette question.

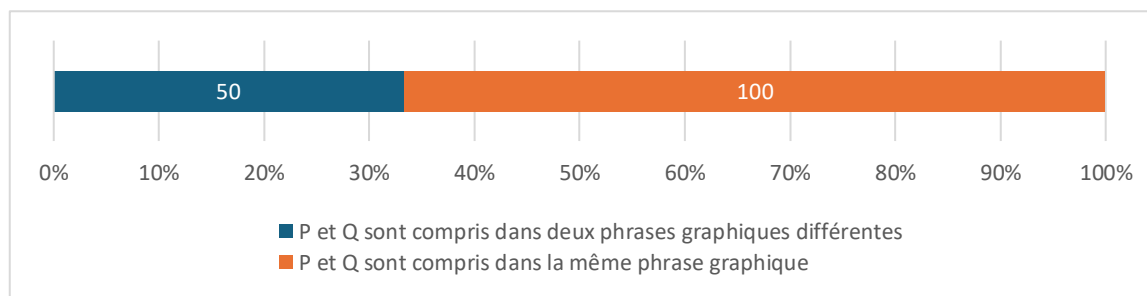


Tableau 49 : P et Q au sein d'une ou de deux phrases graphiques

Précisément un tiers (33,3%) des *mais* analysés présentent des P et Q séparés par une ponctuation forte, les deux autres tiers (66,6%) figurent au sein de la même phrase graphique. On peut croiser ces critères liés à la ponctuation avec ceux du tableau 48 pour savoir s'il existe un lien entre des P et Q au sein d'une même phrase graphique et la nature de P et Q.

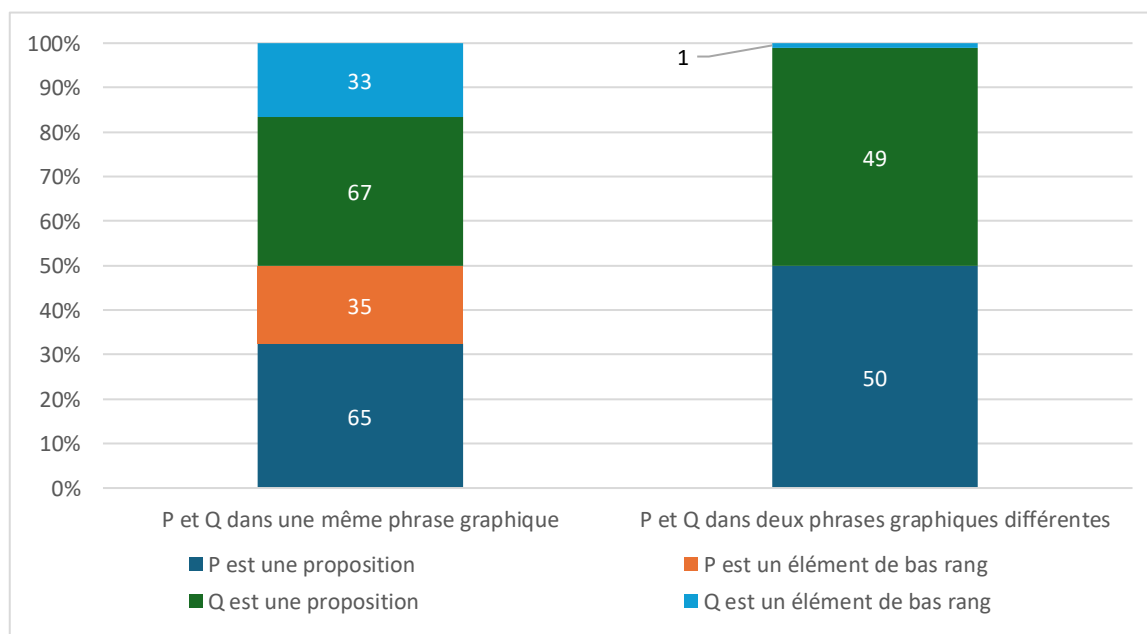


Tableau 50 : Répartition des natures de P et Q selon qu'ils figurent ou non au sein de la même phrase graphique

Le test exact de Fisher permet de savoir si le fait que P et Q figurent au sein d'une même phrase graphique ou non a un lien avec les natures de ces éléments (il convient de l'utiliser dans ce cas, car les effectifs du tableau 50 sont parfois trop petits pour pouvoir utiliser un test du χ^2 . Sauf indication

contraire, il en sera de même pour la suite des tests de cette nature réalisés dans cette thèse). Plus précisément, il nous permettra de voir si la présence de P et Q constitués d'éléments de bas rang sont plus typiques lorsque P et Q figurent au sein d'une même phrase graphique ou non. Il convient pour cela de mener deux tests, l'un pour les natures de P selon la manière dont il est uni à Q, et l'autre pour les natures de Q. Les deux tests exacts de Fisher aboutissent à un $p = 0$. En d'autres termes, lorsque P et Q sont des éléments de bas rang, ils sont significativement plus souvent au sein d'une même phrase graphique.

Jusqu'à présent, les natures de P et Q ont été étudiées toutes catégories sémantiques confondues. Détailler les résultats de ces analyses en tenant compte des sous-catégories sémantiques permet de les affiner et de les nuancer. Les tableaux 51 et 52 ventilent les natures respectivement de P et de Q en fonction des catégories sémantiques des *mais* qui les unissent.

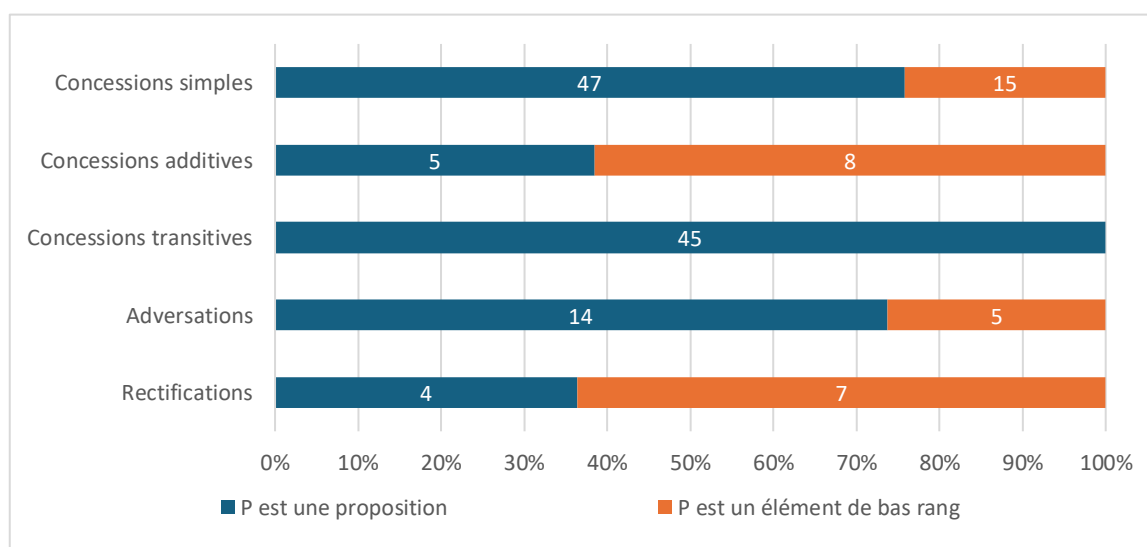


Tableau 51 : Natures de P selon la catégorie sémantique de *mais*

En réalisant un test exact de Fisher sur les données du tableau 51 on obtient $p = 0$. Cela signifie que les différences de natures de P entre les catégories sémantiques de *mais* sont significatives. Elles suggèrent de former deux groupes de catégories sémantiques : les groupes où P est majoritairement une proposition (*mais* concessifs simples, *mais* concessifs transitifs, *mais* adversatifs) et ceux où P est majoritairement constitué d'éléments de bas rang (*mais* concessifs additifs, *mais* rectificatifs). Les adversations et les concessions simples ne se distinguent pas significativement du reste du tableau ($p = 0,83$). En revanche, les concessions additives et les occurrences rectificatives sont significativement liées à la présence d'éléments de bas rang dans P ($p = 0,001$ pour les deux catégories), tandis que les concessions transitives en affichent significativement moins ($p = 0$)³⁶.

Les concessions transitives ne présentent aucun P de bas rang, ce que l'on pourrait interpréter comme une manifestation de leur fonction d'embrayeur de discours. De tels *mais* lient en effet des éléments de discours relativement longs et vastes, ce qui semble peu compatible avec des éléments de bas rang.

³⁶ Nous employons les tests des résidus d'Haberman et des valeurs p ajustées de Benjamini & Hochberg pour arriver à ces conclusions. Le raisonnement de ces tests est détaillé plus loin dans nos analyses sur *mais*, avec un exemple qui nous paraît plus parlant que celui des résultats du tableau 51.

Peut-être leur longueur sera-elle dès lors parmi les plus longues des catégories sémantiques, c'est ce que nous verrons plus loin dans cette section lorsque nous aborderons les longueurs des éléments unis par *mais*.

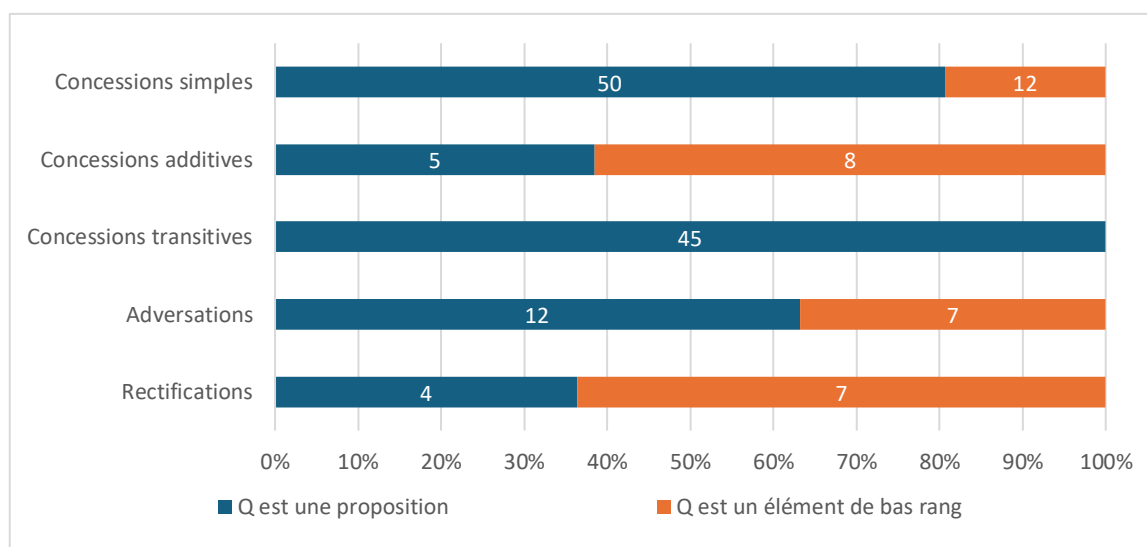


Tableau 52 : Natures de Q selon la catégorie sémantique de *mais*

Les tendances pour les natures de Q selon les catégories sémantiques de *mais* sont identiques à celles du tableau 51 s'agissant de P, seules quelques occurrences diffèrent par-ci par-là. Sans surprise, le test de Fisher donne à nouveau un $p = 0$, montrant que dans Q aussi, variations de natures et catégories sémantiques sont deux paramètres liés. Les constats sont les mêmes que pour P s'agissant des liens significatifs pour les catégories sémantiques concernées (pas d'écart significatif pour l'adversation et la concession simple, excès significatif d'éléments de bas rang pour les concessions additives et les rectifications, mais déficit significatif de ces éléments pour les concessions transitives).

On peut ensuite croiser les données des tableaux 51 et 52 par catégorie sémantique et effectuer des tests exacts de Fisher pour chacune d'elles, afin de savoir si, pour certaines catégories de *mais*, il existe des différences significatives dans les tendances des natures des P et Q. Le tableau 53 compile les valeurs p de ces tests.

Catégorie sémantique de <i>mais</i>	Lien entre la catégorie sémantique concernée, et les natures des éléments unis ? Si oui, $p \leq 0,05$
Concession simple	$p = 0,38$
Concession additive	$p = 1$
Concession transitive	$p = 1$
Adversation	$p = 0,72$
Rectification	$p = 1$

Tableau 53 : Valeurs p des tests exacts de Fisher relatifs aux variations de natures entre P et Q selon les catégories sémantiques de *mais*

On ne relève aucune valeur p inférieure à 0,05, ce qui signifie que l'on ne relève pas de lien entre l'une des catégories sémantiques de *mais* et une nature précise d'éléments unis.

Le prochain critère d'analyse de *mais* s'intéresse aux possibles liens entre des P et Q au sein ou non d'une même phrase graphique, et les catégories sémantiques des *mais* qui les lient. Pour cela, on reprend tout d'abord les résultats du tableau 49 que l'on nuance en les distribuant selon les catégories sémantiques de *mais*.

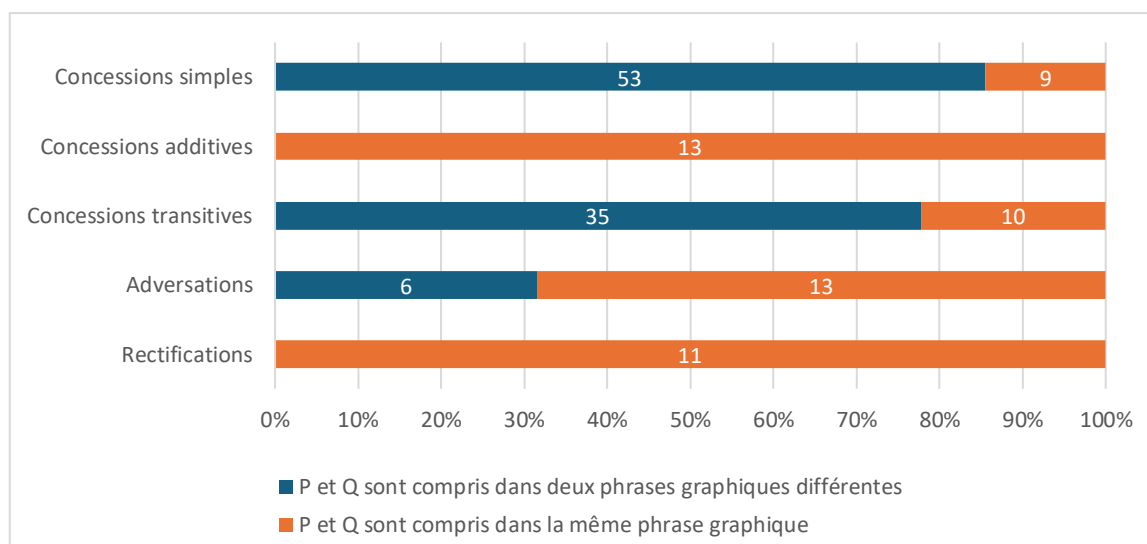


Tableau 54 : Nature du lien entre P et Q selon la catégorie sémantique de *mais*

On remarque que les liens entre P et Q sont assez inégalement répartis entre les catégories sémantiques de *mais* : les concessions simples et transitives font très largement apparaître P et Q au sein d'une même phrase graphique, tandis que c'est l'inverse pour les adversations, les concessions additives et les rectifications. De telles variations ne sont pas liées au hasard ($p = 0$).

On peut à présent faire de même avec le tableau 50 afin de savoir si, par catégorie sémantique, il y a un lien entre un P et/ou un Q constitué d'éléments de bas rang et le fait que P et Q figurent ou non au sein de la même phrase graphique. Le tableau 55 présente les résultats de cette analyse, pour en faciliter la lecture, nous appellerons simplement « Même » les cas de figure où P et Q figurent au sein de la même phrase graphique, et « Différent » les P et Q issus de deux phrases graphiques différentes.

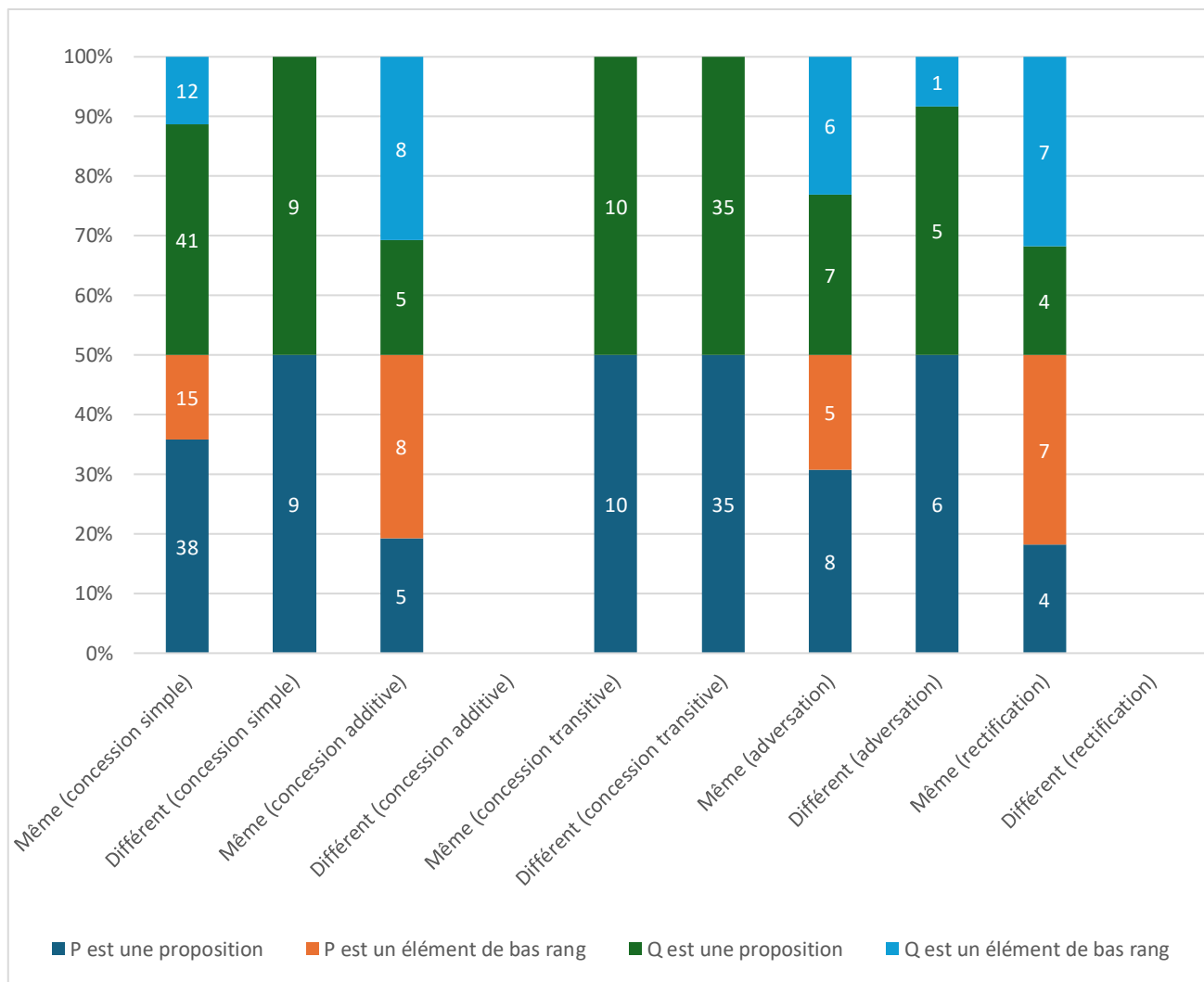


Tableau 55 : Natures de P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *mais*

Avant de tirer des conclusions du tableau 55, il convient de réaliser des tests exacts de Fisher pour chacune des catégories sémantiques, ce qui permettra de voir si les variations observées sont significatives ou non.

Catégorie sémantique	Valeur p pour les natures de P	Valeur p pour les natures de Q
Concession simple	0,09	0,18
Concession additive	1	1
Concession transitive	1	1
Adversation	0,12	0,33
Rectification	1	1

Tableau 56 Valeurs p des variations de nature dans P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *mais*

Aucune des valeurs du tableau 56 n'est inférieure à 0,05, en d'autres termes, peu importe la catégorie sémantique de *mais*, il n'y a pas de liens significatifs entre les natures de P et Q, et le fait que P et Q figurent ou non au sein d'une même phrase graphique.

Normalement, le prochain critère d'analyse de *mais* est la position qu'il peut occuper au sein de sa ou ses phrase(s) hôte(s). Cependant, *mais* est un connecteur qui ne présente que dans une structure de type « P *mais* Q ». La seule variation que nous lui connaissons consiste à ce que P et Q ne fassent pas partie de la même phrase graphique, plaçant *mais* en tête de la phrase graphique qui compose Q. Cette analyse a déjà été menée et illustrée par le tableau 49 et ses déclinaisons, où nous nous intéressions aux P et Q présents au sein d'une même phrase graphique ou issus de deux phrases graphiques différentes. On peut simplement rehausser ces analyses ici en ajoutant le critère de la ponctuation, qui entrerait en compte dans l'analyse de la position de *mais*.

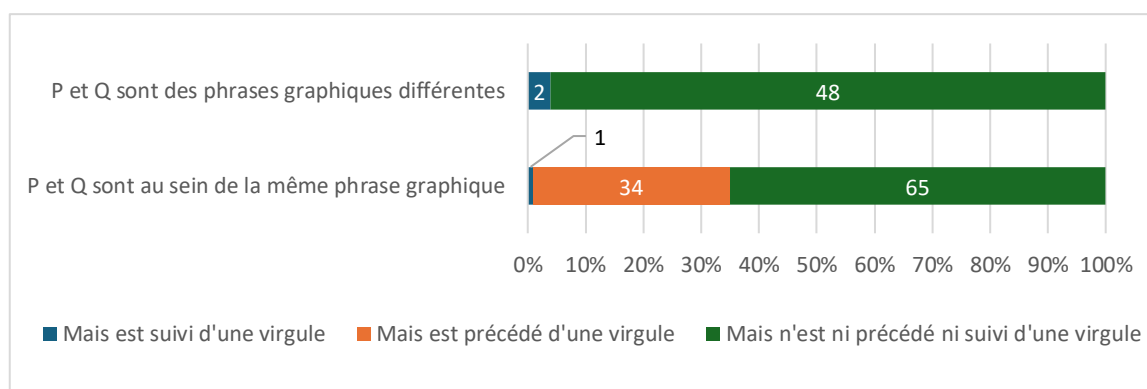


Tableau 57 : Ponctuation selon les positions de *mais*

Il n'est pas pertinent de réaliser un test exact de Fisher en prenant en compte l'ensemble des catégories du tableau 57, car il n'est pas possible que *mais* soit à la fois précédé d'une virgule et qu'il lie des P et Q séparés par une ponctuation forte. Il serait également délicat de mener un test pour savoir si l'absence de virgule est plus courante si P et Q sont dans la même phrase graphique ou non, car il faut avouer que les deux catégories vertes du tableau 57 ne sont pas réellement identiques : celles de la première ligne ne comportent certes pas de virgules, mais elles sont précédées d'un point ou d'une autre ponctuation forte, tandis que les occurrences vertes de la deuxième ligne ne sont directement accompagnées d'aucune forme de ponctuation que ce soit. Peut-être est-il dès lors plus prudent de présenter les résultats liés à la ponctuation sans chercher à savoir si P et Q font partie ou non de la même phrase graphique.

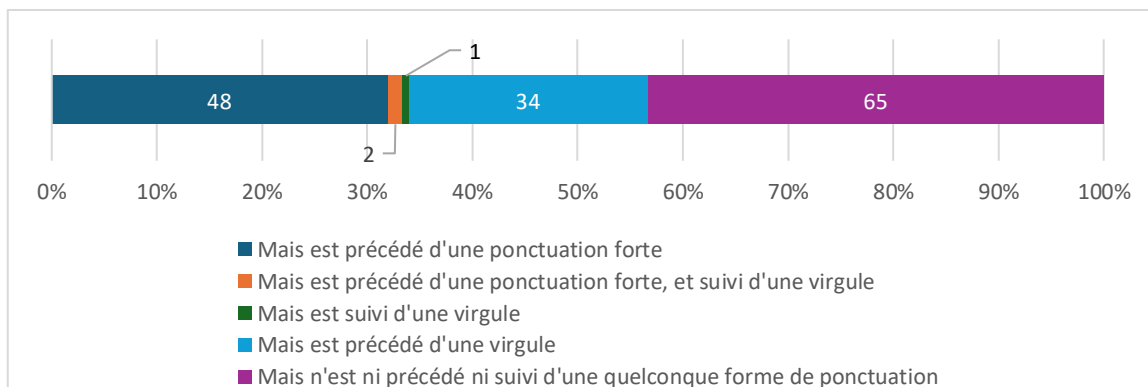


Tableau 58 : Ponctuation accompagnant *mais*

On peut maintenant s'intéresser aux liens entre ponctuation et catégorie sémantique. Dans le tableau suivant, les différents cas de figure du tableau 58 sont déclinés selon les catégories sémantiques de *mais*.

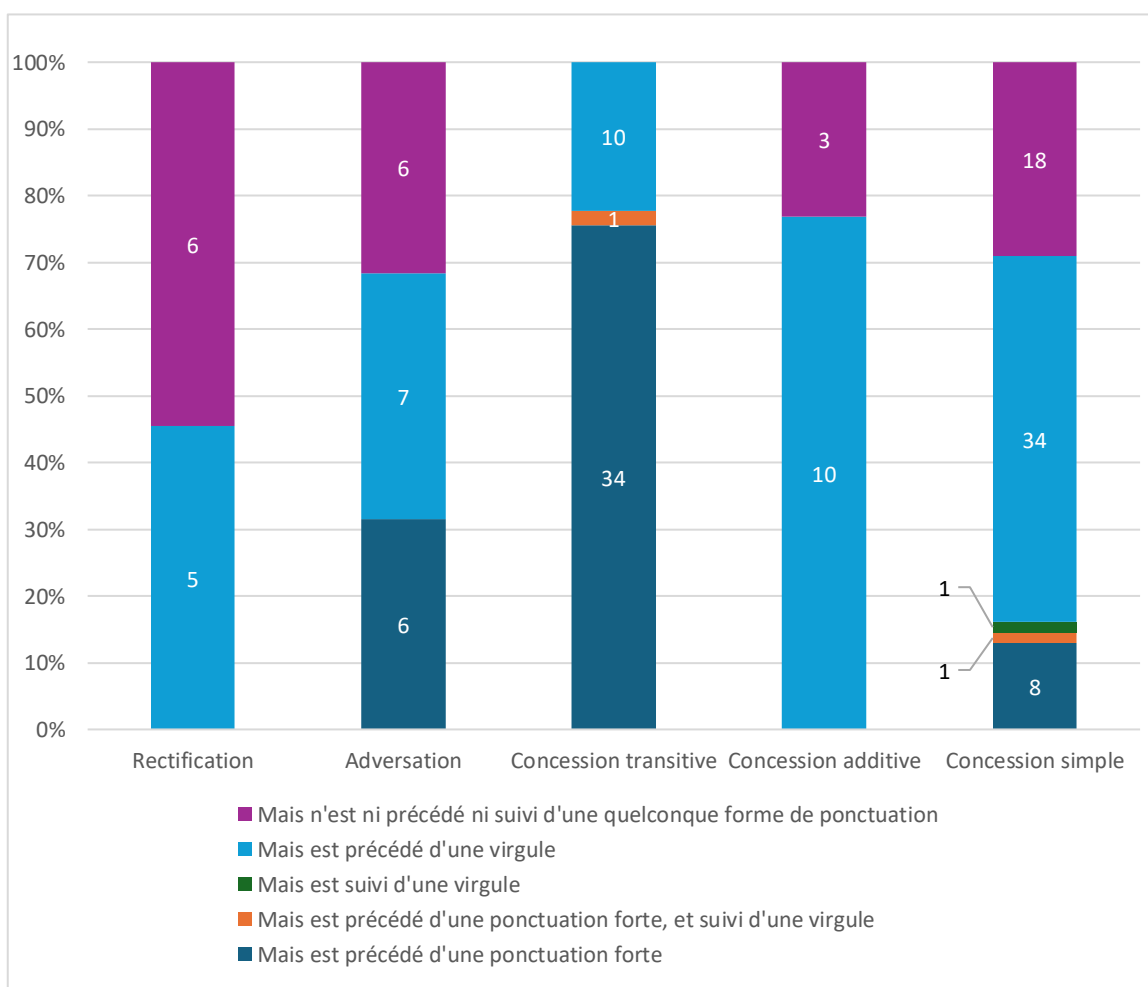


Tableau 59 : Ponctuation accompagnant *mais* selon la catégorie sémantique

On relève d'importantes variations entre les catégories sémantiques de *mais* s'agissant de la ponctuation accompagnant ce connecteur. Le test exact de Fisher (approximation de Monte Carlo³⁷) confirme qu'elles ne relèvent pas du hasard ($p = 0$).

Pour ne pas devoir effectuer de nombreux tests de Fisher appliqués à l'ensemble des sous-catégories sémantiques du tableau 59, on effectuera deux tests permettant de considérer le tableau dans son entièreté :

- Les résidus d'Haberman (Haberman, 1973) ;
- Les valeurs p ajustées (Benjamini & Hochberg, 1995 ; Gueorguieva, 2017)

Ces deux tests sont complémentaires dans notre étude. Le test des valeurs p ajustées selon Benjamini & Hochberg permet d'obtenir, pour chacune des cases du tableau, une valeur p . Ces valeurs sont dites « ajustées » car leur méthode de calcul est adaptée afin de réaliser des comparaisons multiples. En effet, lorsque de nombreuses comparaisons sont effectuées simultanément, la probabilité d'obtenir des résultats significatifs par hasard augmente (Benjamini & Yekutieli, 2001). Si on applique ce test au tableau 59, on obtient une valeur p pour chacune des cases, que l'on peut voir dans le tableau 60. Nous présentons ici ce type de tableau au complet pour que le lecteur puisse se le représenter dans son entièreté, dans les prochaines situations de ce type, nous présenterons uniquement les cas de figure significatifs (et omettrons l'adjectif « ajustées » pour plus d'aisance de lecteur).

	<i>Mais</i> est précédé d'une ponctuation forte	<i>Mais</i> est précédé d'une ponctuation forte et suivi d'une virgule	<i>Mais</i> est suivi d'une virgule	<i>Mais</i> est précédé d'une virgule	<i>Mais</i> est dépourvu de ponctuation
Concession simple	0	0,91	0,52	0,06	0,20
Concession additive	0,04	0,91	0,91	0,04	0,96
Concession transitive	0	0,89	0,89	0	0
Adversation	0,96	0,91	0,91	0,89	0,58
Rectification	0,05	0,91	0,91	0,96	0,03

Tableau 60 : Valeurs p ajustées (Benjamini-Hochberg) des ponctuations de *mais* par catégories sémantiques

Dans le tableau 60, chaque case reprend le résultat des valeurs p calculées pour chacune des associations de critère d'analyse. Par exemple, la case située à la croisée de la catégorie « concession simple » et du critère « *mais* est précédé d'une ponctuation forte » indique « 0 ». Cela signifie que, lorsque l'on a appliqué le test des valeurs p ajustées de Benjamini-Hochberg aux données du tableau

³⁷ Approximation utilisée lorsque les effectifs sont trop diversifiés, comme ici avec une table de contingence de 5 x 5 (Aon & Cortassa, 2022).

59, on a trouvé un $p = 0$ pour l'association entre « concession simple » et « *mais* est précédé d'une ponctuation forte ». Étant donné que cette valeur est inférieure à 0,05, ce résultat indique que les *mais* concessifs simples affichent des tendances significatives s'agissant de la possibilité d'être précédés par une ponctuation forte. Dans le tableau 60, toutes les valeurs p significatives ont été indiquées en vert.

On ne sait en revanche pas si ces dernières diffèrent du reste du tableau parce qu'elles sont plus ou moins fortement liées que les autres cases du tableau. Il faut pour cela s'intéresser aux z -scores (résidus d'Haberman), présentés dans le tableau suivant.

	<i>Mais</i> est précédé d'une ponctuation forte	<i>Mais</i> est précédé d'une ponctuation forte et suivi d'une virgule	<i>Mais</i> est suivi d'une virgule	<i>Mais</i> est précédé d'une virgule	<i>Mais</i> est dépourvu de ponctuation
Concession simple	-4,209	0,251	1,195	2,245	1,745
Concession additive	-2,588	-0,439	-0,309	2,502	0,098
Concession transitive	7,486	0,621	-0,657	-3,518	-4,258
Adversation	-0,042	-0,542	-0,382	-0,673	1,079
Rectification	-2,363	-0,401	-0,282	0,101	2,707

Tableau 61 : Résidus d'Haberman de la ponctuation de *mais* selon la catégorie sémantique du connecteur

Dans le tableau 61, les cellules qui avaient donné une valeur p significative figurent à nouveau en vert. Les valeurs positives indiquent un excès ; les valeurs négatives, un déficit. Concrètement, cela signifie, par exemple, pour la valeur au croisement de la première ligne et de la première colonne, que les *mais* concessifs simples sont significativement moins souvent précédés d'une ponctuation forte. En revanche, toujours sur la première ligne du tableau mais à la hauteur de la quatrième colonne, on remarque que les *mais* concessifs simples sont significativement précédés d'une virgule. On remarque que la ponctuation forte est déficitaire chez quasiment toutes les catégories sémantiques, à l'exception des concessions transitives auxquelles elle est fortement associée. La virgule, quant à elle, précède souvent les *mais* concessifs simples et les *mais* additifs, mais rarement les *mais* concessifs transitifs (sans doute à cause de la présence courante d'une ponctuation forte placée avant ces *mais*). Dernière cellule remarquable du tableau : les *mais* rectificatifs, qui sont souvent dépourvus de toute forme de ponctuation.

Le dernier angle d'étude impliquant la ponctuation accompagnant *mais* consiste à étudier les éventuels liens entre la présence d'une virgule et les natures des P et Q unis par ce connecteur.

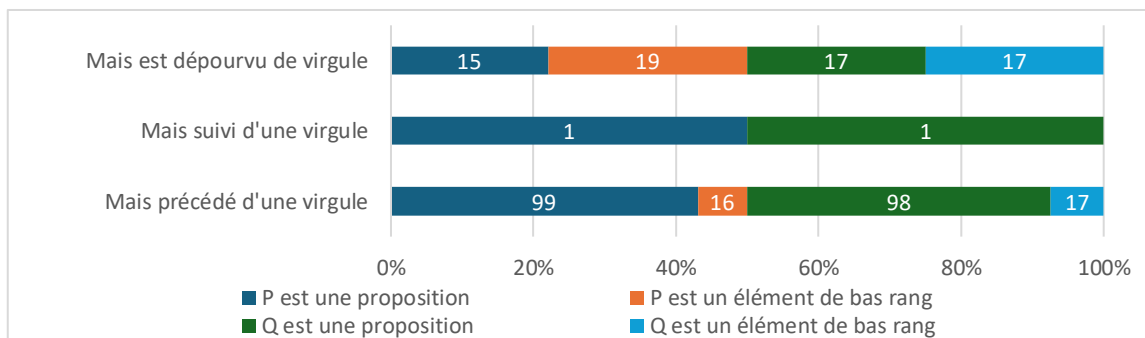


Tableau 62 : Ponctuation et nature de P et Q unis par *mais*

Il convient d'appliquer un test des résidus d'Haberman combiné aux valeurs p ajustées pour les résultats de P et ensuite pour ceux de Q. On remarque alors que P a une tendance significative à être une proposition ($p = 0$) lorsque *mais* est précédé d'une virgule, mais qu'il est significativement plus souvent un élément de bas rang ($p = 0$) si *mais* est dépourvu de virgule. Q affiche des tendances similaires avec les mêmes valeurs de significativité.

L'avant-dernier critère d'analyse de *mais* s'intéresse aux séquences de connecteurs centrées sur lui. Dans notre échantillon, 22 *mais* apparaissent au sein de telles séquences. Sans surprise, la plupart des séquences sont liées aux *mais* concessifs additifs, mais des séquences d'autres natures sémantiques ont été relevées, comme l'illustre le tableau suivant.

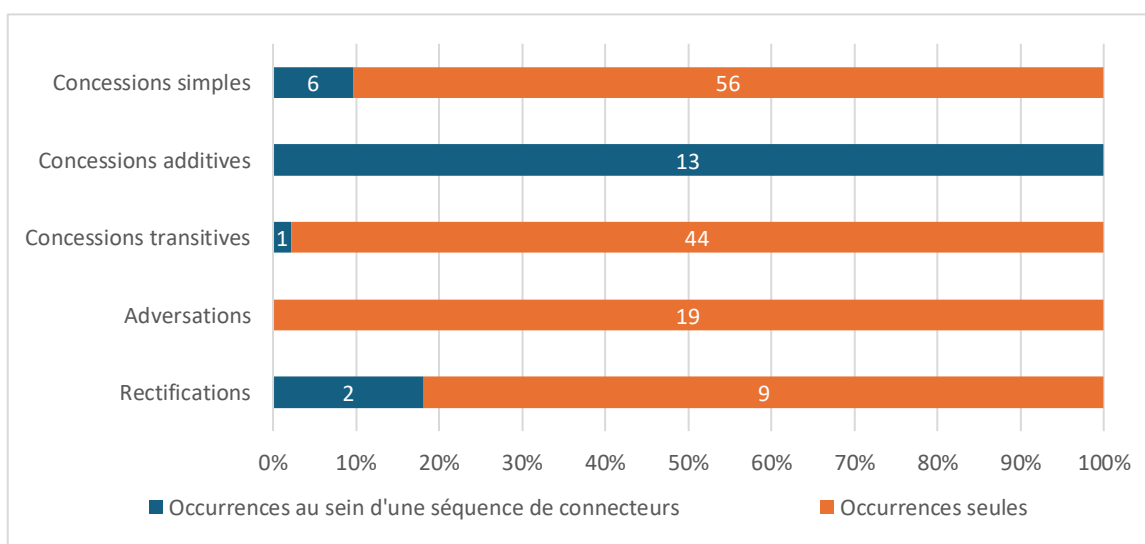


Tableau 63 : Séquences de connecteurs par catégories sémantiques de *mais*

Dans notre échantillon, les séquences sont cantonnées à une seule catégorie sémantique, comme on l'observe dans le tableau suivant, aucune ne se retrouve dans plusieurs d'entre elles :

Catégorie sémantique de <i>mais</i>	Séquence observée	Occurrences
Concessions simples	<i>Certes ... mais</i>	5
	<i>Mais au contraire</i>	1
Concessions additives	<i>(à la fois ...) mais aussi</i>	7
	<i>Mais également</i>	2
	<i>Mais (...) surtout</i>	4
Concession transitives	<i>Mais alors</i>	1
Adversations	/	/
Rectifications	<i>Non seulement ... mais aussi</i>	2

Tableau 64 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *mais* et leurs nombres d'occurrences

Aucune séquence de connecteur ne se retrouve dans deux catégories sémantiques différentes. Par ailleurs, on remarque que la majorité des séquences sont compositionnelles, soit des associations de *mais* et d'un autre connecteur non oppositif. Seule la séquence *certes mais* est additionnelle, car *certes* est, à l'instar de *mais* (pour la catégorie sémantique concernée), lui aussi un connecteur concessif (Adam, 1997 ; Foullioux, 2013).

On relève la présence d'une séquence additive intéressante : *mais surtout*, comme dans 5.5. :

5.5. [...] les " maîtres ès exorcismes ", mi-moines, mi-charlatans, *mais* danseurs *surtout*. (CRFC, mais, 113).

Le choix de classer cette séquence parmi les concessions additives peut s'expliquer d'une part par la possibilité de remplacer *surtout* par *aussi*, d'autre part, par l'impossibilité de supprimer *surtout*, comme il est impossible de supprimer *aussi* dans une séquence concessive additive. Enfin, sémantiquement, une séquence *mais surtout* s'interprète entre autres comme une addition d'information : dans 5.5., les « maître » dont il est question sont à la fois des moines, des charlatans, et également des danseurs. Il est d'ailleurs possible de trouver des séquences additionnelles combinant à la fois *aussi*, *mais*, et *surtout* :

5.6. L'offre permettra également d'accéder à l'offre de musique de Google, *mais aussi et surtout*, à son nouveau service de vidéo à la demande lancé, la semaine dernière en France. (CRFC, *mais aussi et surtout*)

Si on veut tester la significativité des variations observées dans le tableau 63, il convient probablement d'écarter les données liées aux *mais* concessifs additifs, ces derniers risquant de fausser les résultats car étant par nature des séquences de connecteurs. Si on se concentre sur les répartitions de séquences de connecteurs entre les concessions simples, les concessions transitives, les adversations, et les rectifications, on obtient un test de Fisher globalisé non significatif ($p = 0,11$). Si on réalise un test de valeurs p ajustées (qui permet de tester la significativité individuellement pour chacun des cas de figure possibles et toutes les catégories de *mais*), on ne trouve aucune valeur significative. En clair, aucune

catégorie sémantique de *mais* n'a plus ou moins tendance à comporter des séquences de connecteurs, outre les *mais* concessifs additifs naturellement, ce que confirment également les tests des résidus d'Haberman et les valeurs p ajustées.

Il existe en revanche un lien entre la présence d'une séquence de connecteur et le fait que P et Q figurent au sein d'une même phrase graphique : les séquences de connecteurs centrées sur *mais* ont plus tendance à se retrouver dans des P et Q unis au sein d'une même phrase graphique ($p = 0,04$). Cela s'explique peut-être par le fait que, si P et Q sont dans deux phrases graphiques différentes, la séquence de connecteur, qui finalement agit comme si elle était un seul et même connecteur logique composé de plusieurs mots, se retrouve scindée (5.7.) :

5.7. La voix a *certainement* perdu, avec le temps, un peu de son éclat et de sa pureté. *Mais* la précision de sa diction, la pudeur de son expression et la souplesse de sa ligne de chant resteront pour longtemps, dans ce répertoire exigeant et secret, un modèle absolu. (CRFC, *mais*, 143)

Enfin, aucun lien entre le fait, pour P comme pour Q, d'être constitués d'éléments de bas rang et celui de comporter une séquence centrée sur *mais* n'a été observé (respectivement $p = 0,16$ et $p = 0,10$).

Le dernier critère d'analyse de *mais* se penche sur les longueurs des éléments unis par ce connecteur. Dans le tableau ci-dessous, nous les compilons de manière générale, puis par catégorie sémantique.

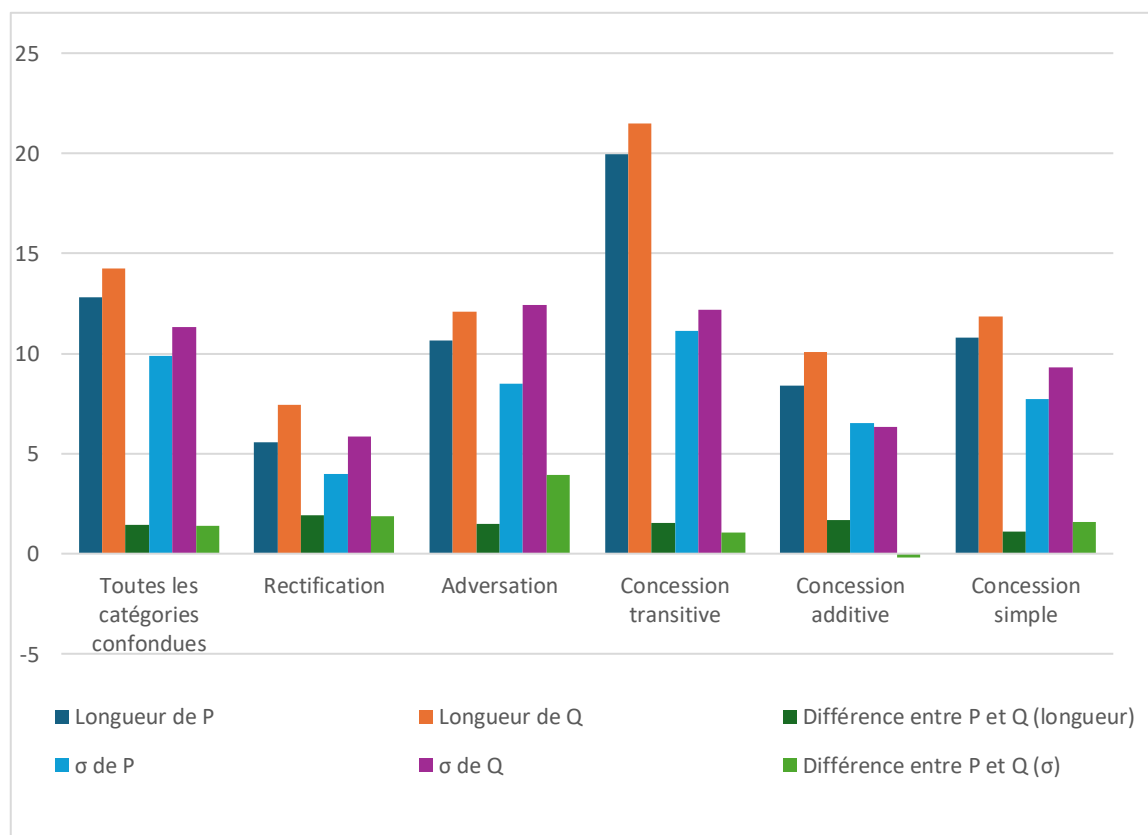


Tableau 65 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *mais* selon la catégorie sémantique du connecteur et écarts-types

On observe tout d'abord que, peu importe la catégorie sémantique de *mais*, Q est toujours plus long que P. Les éléments les plus longs sont ceux unis par des *mais* transitifs, sans trop de surprise, vu que ces *mais* font progresser le discours lui-même, liant parfois des éléments très longs comme des paragraphes entiers (mais rappelons ici que nous n'avons pris en considération que les phrases graphiques à gauche et à droite de *mais* pour comptabiliser les longueurs des éléments unis). Les éléments les plus courts sont ceux des *mais* rectificatifs, ce qui semble coïncider assez logiquement avec le fait que les P et Q de ces *mais* sont majoritairement des éléments de bas rangs, et donc plus courts qu'une proposition, en général.

Par ailleurs, la différence de moyenne des longueurs de P et Q est relativement stable pour chacune des catégories sémantiques de *mais*, comprise entre 1 et 2 mots. Ce constat est intéressant : même entre les deux extrêmes de notre tableau (les concessions transitives et les rectifications), l'écart entre P et Q, du moins sa moyenne, ne varie que très peu.

Le tableau 66 donne également un aperçu de l'hétérogénéité des longueurs collectées, avec les calculs des écarts-types (σ). À l'instar des calculs des longueurs, ce sont à nouveau les Q qui affichent les σ les plus élevés (sauf pour les concessions additives où ils sont devancés de justesse par les P).

En guise de conclusion, le tableau 66 compile les principaux constats réalisés sur *mais*.

Constats sur <i>mais</i>
• Sur les 150 <i>mais</i> analysés, 120 sont concessifs, 19 adversatifs, et 11 rectificatifs. Parmi les concessions, on trouve 62 concessions simples, 13 concessions additives, 45 concessions transitives. • P et Q sont majoritairement des propositions (respectivement 76 % et 77 % des occurrences). P et Q sont généralement de la même nature, mais 5 cas hybrides ont été relevés. Les cas de « P est une proposition, Q est un élément de bas rang » sont significativement liés à l'adversation, mais les associations inverses ne dépendent pas significativement d'une seule catégorie sémantique. • Les deux tiers (100) des occurrences présentent des P et Q au sein de la même phrase graphique. • Lorsque P et Q sont des éléments de bas rang, ils sont significativement plus souvent au sein d'une même phrase graphique ($p = 0$). • Les concessions additives et les occurrences rectificatives sont significativement liées à la présence d'éléments de bas rang dans P ($p = 0,001$ pour les deux catégories), tandis que les concessions transitives en affichent significativement moins ($p = 0$). • Les variations de nature entre P et Q ne sont pas significatives, peu importe la catégorie sémantique considérée. • 22 séquences de connecteurs centrées sur <i>mais</i> ont été relevées. Elles ne sont pas liées à une catégorie sémantique en particulier ($p = 0,21$, outre les <i>mais</i> concessifs additifs qui le sont obligatoirement). Les séquences sont en revanche plus courantes lorsque P et Q figurent au sein de la même phrase graphique ($p = 0,04$). • Les P et Q les plus longs sont ceux des concessions transitives, les P et Q les plus courts relèvent de la rectification. P est en moyenne plus court que Q pour l'ensemble des catégories sémantiques de <i>mais</i>.

Tableau 66 : Résumé des constats sur *mais*

5.1.1.2. *Même si*

Sémantiquement, *même si* peut être soit concessif simple, soit concessif hypothétique. Dans notre échantillon, les *même si* concessifs simples sont plus nombreux que les *même si* concessifs hypothétiques :

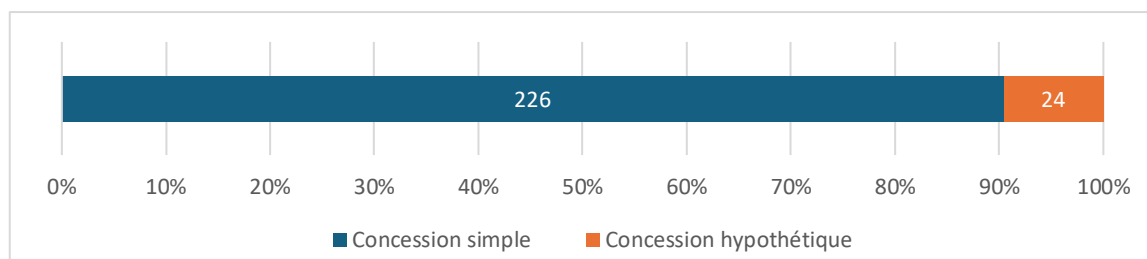


Tableau 67 : Occurrences des catégories sémantiques de *même si*

Les natures des P et Q unis par *même si* sont relativement homogènes. Les 250 P analysés sont tous des propositions. Seuls les Q peuvent être des éléments de bas rang, du moins dans nos analyses, c'est le cas de 11 d'entre eux, à l'instar de 5.8.. Q a significativement plus de probabilité d'être composé d'éléments de bas rang que P ($p = 0$). Par ailleurs, tous ces Q constitués d'éléments de bas rang dépendent d'un *même si* concessif simple, un lien dont la significativité n'a cependant pas pu être prouvée ($p = 0,6$).

En réalisant une recherche spécifique, on peut trouver des P constitués d'éléments de bas rang également (5.7.), sans doute par calque de structure de *bien que*, qui lui autorise cette nature pour P de manière plus répandue (Lohiniva, 2019).

5.8. Une 4e victoire consécutive pour Cambrai, *même s'il* a eu une frayeur. (CRFC, *même si*, 49)

5.7. Nous avons aussi traité le sujet des profils nutritionnels, extrêmement dangereux à terme - *même si* sympathique au premier abord. (Extrait du texte « Proposition de résolution européenne et avis politique de MM. Jean Bizet et Simon Sutour », 2017).

Les P et les Q unis par *même si* figurent en grande majorité au sein d'une seule phrase graphique, mais nous avons relevé 15 *même si* dont les P et les Q étaient séparés par une ponctuation forte, comme dans 5.9. :

5.9. Ils savent que j'ai écrit un livre, mais ça me gênerait de travailler dessus avec eux. *Même si*, ceux qui l'ont lu m'ont dit l'avoir apprécié, ce qui me fait plaisir. (CRFC, *même si*, 223)

Il est intéressant d'associer ces premières constatations sur *même si* à l'analyse des structures de ce connecteur. Dans la littérature, *même si* peut former soit une structure de type « *même si* P, Q », ou « Q, *même si* P ». Les études antérieures ne fournissent, sauf erreur de notre part, pas de données

relatives à la fréquence de ces structures, ni à un quelconque lien avec le sémantisme de *même si*, ni à tout autre critère d'analyse. Des zones d'ombre que nous allons tenter d'éclaircir ici.

On va tout d'abord s'intéresser à la répartition globale des structures de *même si*. Avant de passer à la compilation de leurs fréquences, il convient de compléter la dyade de structures issues de la littérature scientifique. En effet, dans notre échantillon, une troisième structure de *même si* a été observée, située en quelque sorte à mi-chemin des deux autres. On pourrait la qualifier de « Q, *même si* P, Q », Q est ici coupé en deux segments, de tailles et de natures variables, situés de part et d'autre de P, à l'instar des exemples suivants :

5.10. Jamais, en tout cas, *même si* il jette le poids de sa célébrité dans le combat électoral, Günter Grass n'en vient à confondre politique et littérature. (CRFC, *même si*, 85)

5.11. L'agriculture, *même si* elle reste le fleuron de l'économie gersoise, ne pourra pas tout assumer. (CRFC, *même si*, 220)

Dans 5.10., « jamais, en tout cas » appartient à Q, de même que « l'agriculture » dans 5.11.. On s'en rend compte si on essaie de permuter P et Q, dans le dernier cas, on obtient : « *même si* elle reste le fleuron de l'économie gersoise, l'agriculture ne pourra pas tout assumer », ou également « l'agriculture ne pourra pas tout assumer, *même si* elle reste le fleuron de l'économie gersoise ». Ce troisième cas de figure développé, on peut passer à la répartition générale des structures de *même si*. Nous qualifierons de telles structures d'enchevêtrements de P et Q.

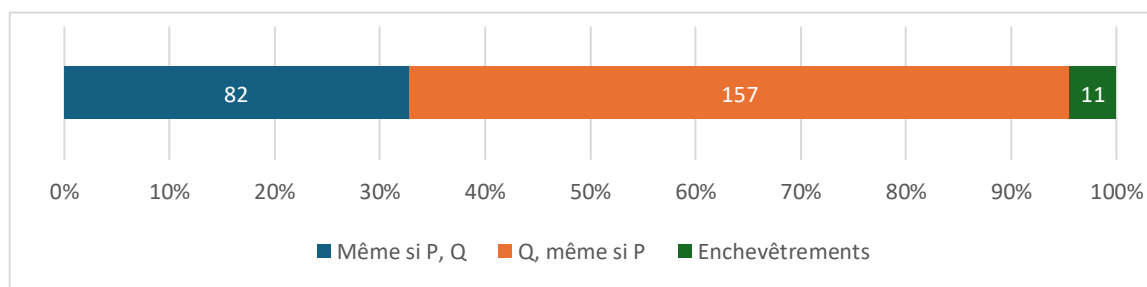


Tableau 68 : Fréquences des structures de *même si*

Si on observe ces fréquences au travers des catégories sémantiques de *même si*, on observe des variations intéressantes.

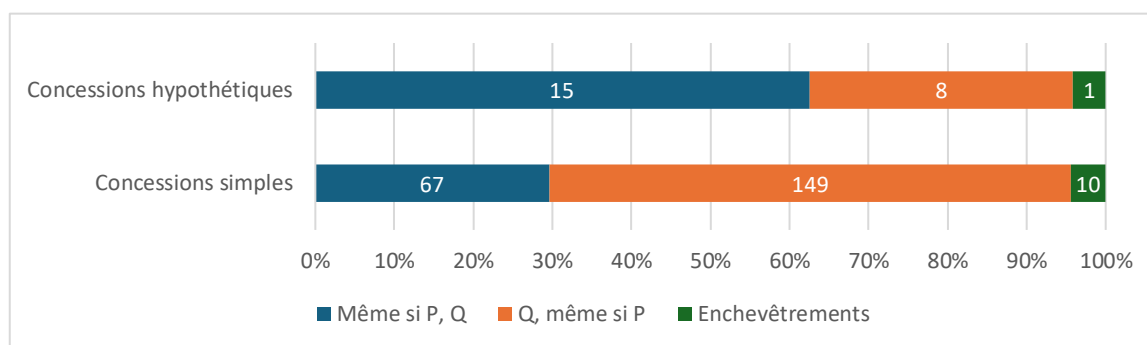


Tableau 69 : Fréquences des structures de *même si* selon la catégorie sémantique du connecteur

Les tests des résidus d'Haberman et des valeurs p ajustées montrent qu'il y a un lien significatif entre les variations de structures « *Même si P, Q* » et « *Q, même si P* » et les catégories sémantiques de *même si* ($p = 0,002$ pour chacune des cellules concernées, bleues et orange). En revanche, les enchevêtrements ne sont pas liés à une catégorie sémantique particulière ($p = 0,95$). Les concessions hypothétiques sont donc plus susceptibles de commencer par P que les concessions simples. Peut-être peut-on faire ici un parallèle avec le connecteur *si*, lequel est « un marqueur explicite d'hypothèse » (Corminboeuf, 2009 : 343). L'hypothèse est la valeur la plus typique de *si* (Confais, 2002 ; Corminboeuf, 2009). Corminboeuf (2009 : 317) note que « les constructions en *si* s'observent massivement en position frontale », on peut dès lors trouver assez logique que les *même si* hypothétiques partagent cette tendance. Ce qui est un peu plus surprenant, en revanche, c'est que l'autre catégorie sémantique de *même si*, celle des concessions simples, affiche une tendance inversée. Il serait intéressant de mener une analyse similaire avec d'autres marqueurs concessifs permettant la permutation de P et de Q (comme *bien que*) afin de voir si le Q en position initiale est une position généralisée ou une spécificité de *même si*. C'est en tous les cas une tendance inverse de *mais*, qui ne peut commencer ses structures autrement que par P.

Ces structures peuvent également être mises en lumière avec les natures de P et Q présentées précédemment. Pour rappel, les éléments de bas rang sont plus susceptibles de constituer des Q que des P, mais sont-ils liés à une structure de *même si* plus qu'à une autre ? Notre échantillon relève que tous les Q constitués d'éléments de bas rang figurent dans des structures « *Q, même si P* ». Cette corrélation est significative ($p = 0,008$). On ne s'étonne pas de ce constat, tant certains Q constitués d'éléments de bas rang semblent résister au test de permutation, comme on tente de l'illustrer en échangeant le P et le Q de l'exemple suivant :

5.12. Mondialement connue, *même si* elle s'est faite discrète ces dernières années (CRFC, *même si*, 18)

5.13.(?). *Même si* elle s'est faite discrète ces dernières années, mondialement connue

La condition d'existence de Q en 5.12. semble faire appel au phénomène d'ellipse, Q se comprenant par « Elle est mondialement connue ». D'ailleurs en reconstituant entièrement Q de cette manière, sa permutation devient possible (« *Même si* elle s'est faite discrète ces dernières années, elle est

mondialement connue »). L'ellipse pourrait être plus acceptable dans des Q en position initiale, mais cette hypothèse, pour être vérifiée, nous amènerait à sortir des objectifs de notre étude, nous la laissons pour l'heure de côté.

On peut à présent se pencher sur la possibilité de scinder P et Q par une ponctuation forte. On note cette caractéristique chez 15 *même si*, à l'instar de 5.14. :

5.14. Et, en termes d'emplois, les Français représentent encore plus de 50 % des 200.000 salariés et la part principale de ses ingénieurs. *Même si* le groupe accélère son internationalisation. (CRFC, *même si*, 159)

Tous ces *même si* figurent dans des structures « Q, *même si* P » (constat significatif, $p = 0,001$), et aucun ne présente de Q constitué d'éléments de bas rang (constat non significatif, $p = 1$).

Sur les 250 *même si* analysés, 20 figurent dans une séquence de connecteurs. De manière assez intéressante, le connecteur qui se combine le plus souvent avec *même si* est *même si* lui-même. Il permet de former une chaîne de plusieurs P rattachés à un seul Q :

5.15. Restent les lettres modernes. « *Même si* je n'aime pas trop le français, l'écriture. » *Même si* « lire, ce n'est pas mon truc, sauf Closer. Mais on ne fait pas toujours ce qu'on aime dans la vie ». *Même si* « les dissertes, je ne sais pas trop à quoi ça ressemble ». (CRFC, *même si*, 66)

Les séquences de connecteurs sont significativement plus présentes chez les *même si* concessifs hypothétiques que chez les *même si* concessifs simples ($p = 0,03$). Elles n'ont pas de liens significatifs avec le fait que P et Q fassent partie ou non d'une même phrase graphique ($p = 0,06$), ni avec les natures de P et Q ($p = 0,06$). En revanche, les séquences sont significativement plus nombreuses en structure « *Même si* P, Q » ($p = 0$). Dans le tableau suivant, on peut observer toutes les séquences de connecteurs relevées, les catégories sémantiques de *même si* auxquelles elles sont liées et les structures de *même si* dans lesquelles elles apparaissent.

Catégorie sémantique de <i>même si</i>	Séquence observée	Occurrences	Structure
Concessions simples	<i>Et ce même si / Et ceci même si</i>	3	Q, <i>même si</i> P
	<i>Néanmoins ... même si</i>	1	
	<i>Même si ... de toute façon</i>	1	Enchevêtrement
	<i>Pourtant même si</i>	1	
	<i>Même si ... (et) même si ... (même si)</i>	4	Même si P, Q
	<i>Même si ... quand même</i>	1	
	<i>Et même si</i>	2	
	<i>Même si ... néanmoins</i>	2	
Concessions hypothétiques	<i>Et même si</i>	1	
	<i>Même si ... (et) même si</i>	1	
	<i>Même si ... ou si</i>	2	
	<i>Même si ... de toute façon</i>	1	

Tableau 70 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *même si*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

À l'inverse de *mais*, on remarque que certaines séquences sont présentes tant dans les concessions simples (5.16.) que dans les concessions hypothétiques (5.17.), comme le double *même si*. Par ailleurs, certaines séquences sont présentes dans les deux structures de *même si*, dans un ordre différent (5.18. et 5.19.).

5.16. *Même si* rien n'est gravé dans le marbre, *même si* c'est de l'ordre de l'incidence, Bourdieu traverse la salle en paso-doble. (CRFC, *même si*, 64)

5.17. *Même si* on était dernier et *même si* c'est sûr que la Section Paloise jouera les phases finales cette saison, ça ne changerait rien. (CRFC, *même si*, 16)

5.18. Le lourd passif de l'entreprise (40 millions d'euros constitués pour l'essentiel de dettes fiscales et sociales) pourrait *néanmoins* calmer les ardeurs des candidats au rachat, *même si* Neo Sécurité doit être cédé pour 1 euro symbolique, à condition que l'activité soit maintenue et que les emplois soient sauvés en totalité. (CRFC, *même si*, 35)

5.19. *Même si* l'autisme a été déclaré grande cause nationale cette année, l'association OVA est consciente *néanmoins* qu'il reste du chemin à accomplir pour faire évoluer les mentalités et le regard porté sur l'autisme en France. (CRFC, *même si*, 47)

On peut maintenant s'intéresser aux longueurs des éléments unis par *même si*, que nous proposons, à l'instar de *mais*, de présenter directement globalement et triés par catégorie sémantique de *même si*.

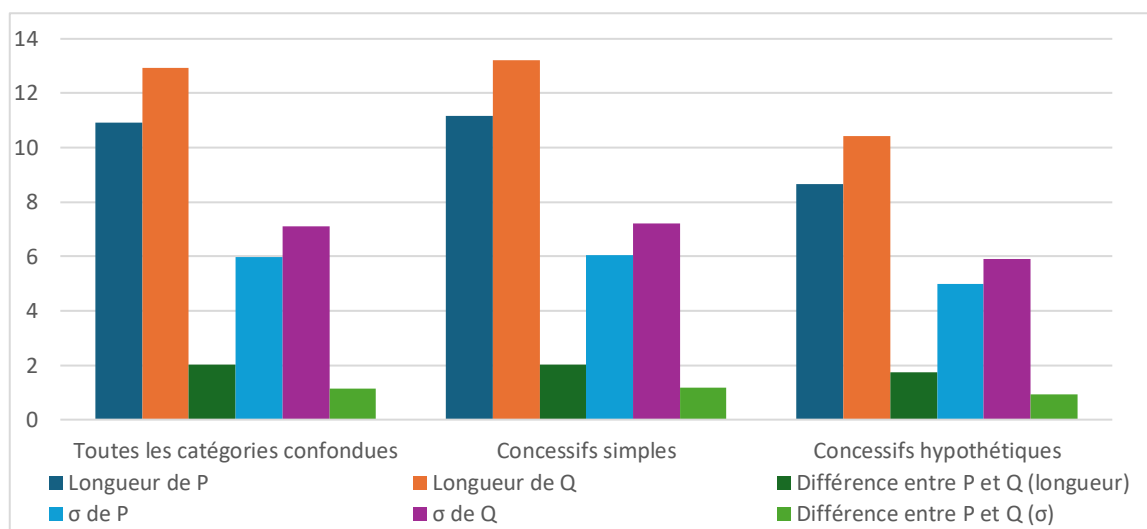


Tableau 71 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *même si* selon la catégorie sémantique du connecteur et écarts-types

On note tout d'abord que les *même si* concessifs simples sont en moyenne plus longs que leurs homologues hypothétiques. On observe également que, pour chacune des catégories sémantiques, Q est plus long que P.

Au regard des constats intéressants qu'ont soulevés les résultats liés à la structure de *même si*, une étude des longueurs à travers ce prisme est la bienvenue.

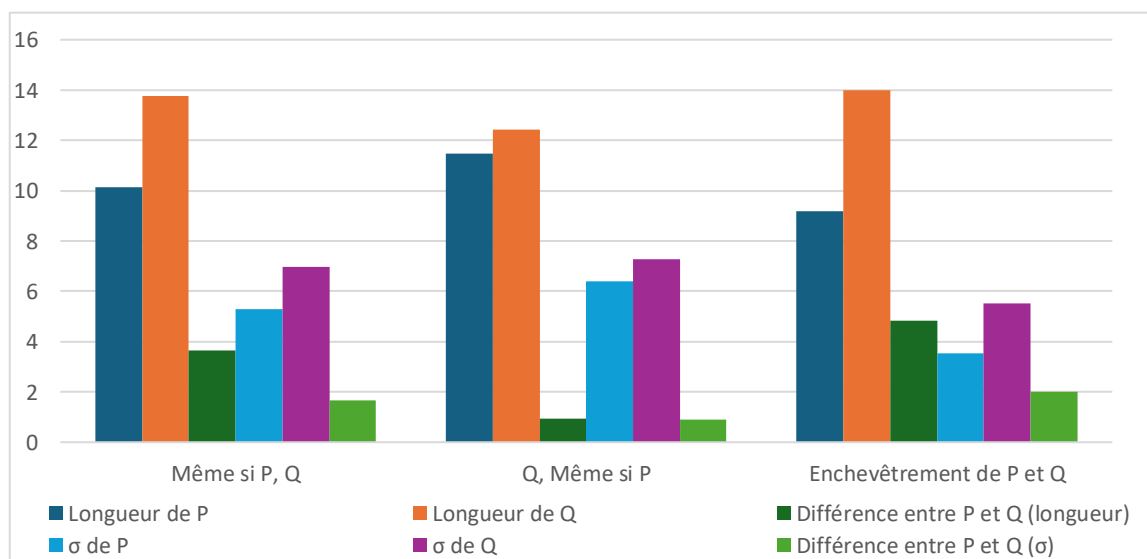


Tableau 72 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *même si* selon la structure du connecteur et écarts-types

Les mêmes tendances s'observent que pour les longueurs des P et Q réparties selon la catégorie sémantique de *même si*, cependant, P et Q sont beaucoup plus proches en termes de longueurs dans

les structures « Q, *même si* P » que dans les autres structures. On remarque tout de même que, même dans ce cas, c'est Q qui est plus long, qu'il suive ou précède P.

Ainsi s'achèvent les analyses monolingues sur *même si*. Le tableau suivant compile les constats, et clôture cette section.

Constats sur <i>même si</i>
• Sur les 250 <i>même si</i> analysés, 24 sont concessifs hypothétiques, 226 sont concessifs simples. • Tous les P des <i>même si</i> analysés sont des propositions. • 239 Q analysés sont des propositions, 11 sont des éléments de bas rang. Q est significativement plus souvent constitué d'éléments de bas rang que P. • Tous les Q constitués d'éléments de bas rang relèvent de la concession simple, mais pas de lien significatif entre ces deux éléments. • 15 <i>même si</i> séparent leurs P et leurs Q par une ponctuation forte. Ils figurent tous dans une structure « Q, <i>même si</i> P », un lien statistiquement significatif. Aucun d'entre eux ne présente de Q constitué d'éléments de bas rang, un constat cependant non significatif. • 82 <i>même si</i> se présentent sous la forme « <i>Même si</i> P, Q », 157 sous la forme « Q, <i>même si</i> P », et 11 présentent un enchevêtrement de P et Q. • La structure « <i>Même si</i> P, Q » est significativement plus typique des <i>même si</i> concessifs hypothétiques, « Q <i>même si</i> P » est significativement plus courante chez les <i>même si</i> concessifs simples. Les enchevêtrements se retrouvent chez les deux catégories sémantiques de manière équilibrée. • Les Q constitués d'éléments de bas rang sont significativement plus courants en structure « Q, <i>même si</i> P ». • 24 <i>même si</i> s'inscrivent dans des séquences de connecteurs. Elles sont significativement plus courantes chez les <i>même si</i> concessifs hypothétiques. Elles n'ont en revanche pas de liens significatifs avec le fait que P et Q fassent partie ou non d'une même phrase graphique ni avec les natures de P et Q, mais sont significativement plus nombreuses en structure « <i>Même si</i> P, Q ». • Peu importe le sémantisme ou la structure de <i>même si</i>, les Q unis par ce connecteur sont toujours plus longs que les P.

Tableau 73 : Résumé des constats sur *même si*

5.1.1.3. *Alors que*

Sémantiquement, *alors que* peut être classé en deux catégories oppositives : les concessions simples et les adversations. À l'inverse des connecteurs traités jusqu'ici, certaines occurrences de *alors que* peuvent ressortir d'une catégorie sémantique non oppositive que nous appellerons temporalité. Nous l'indiquons dans le tableau ci-dessous afin de pouvoir se rendre compte de son poids face aux nuances oppositives.

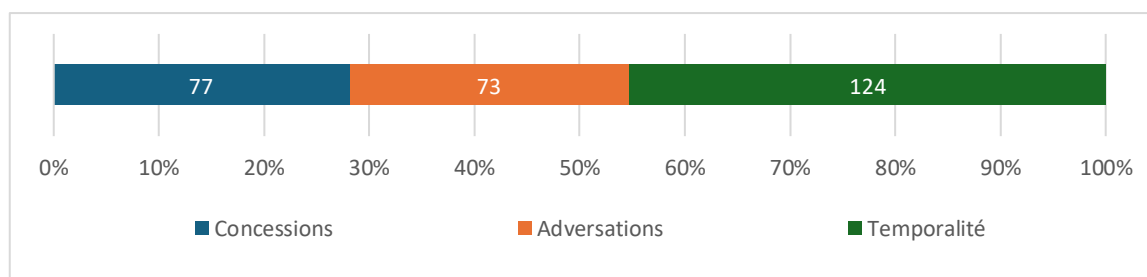


Tableau 74 : Occurrences des catégories sémantiques de *alors que*

On constate tout d'abord que les *alors que* simultanés non oppositifs constituent la catégorie sémantique la plus courante dans notre échantillon. Nous le laissons de côté pour l'heure, mais il sera plus tard intéressant de la comparer à d'autres résultats non oppositifs (pour *si*, par exemple).

On observe un équilibre quasi parfait entre le nombre d'occurrences d'*alors que* concessifs et adversatifs, une situation bien différente de celle de *mais*.

Comme pour *même si*, tous les P unis par *alors que* sont des propositions. Seuls les Q peuvent être constitués d'éléments de bas rang, 3 cas ont été recensés (5.20.). Contrairement à *même si*, cependant, notre échantillon ne nous permet pas d'établir un lien significatif entre Q et la présence d'éléments de bas rang ($p = 0,247$). 2 de ces Q sont concessifs (5.20.), 1 est adversatif (5.21.) : aucun lien entre la présence d'éléments de bas rang dans Q et le sémantisme de *alors que* n'a pu être établi ($p = 1$).

5.20. Mais, après d'innombrables défaites *alors qu'* ils avaient souvent les moyens de vaincre, [...]. (CRFC, *alors que*, 55)

5.21. Longue de 1 200 km - *alors que* sa largeur varie de 32 à 145 km -, Cuba est très proche du continent, des États-Unis et du Mexique. (CRFC, *alors que*, 134)

Les P et les Q unis par *alors que* figurent très majoritairement au sein de la même phrase graphique. Seuls deux cas de P et Q séparés par une ponctuation forte ont été relevés dans notre échantillon (5.22.). Aucun lien n'a pu être établi entre ce phénomène et la présence dans Q d'éléments de bas rang ($p = 1$) ou le sémantisme de *alors que* ($p = 0,479$).

5.22. Ainsi sur les 11 premiers mois de 2012, seulement 13.014 tonnes ont quitté le pays, selon les données fournies par les douanes. *Alors que* pour l'ensemble de l'année, la Chine avait accordé à ses 24 producteurs le droit d'exporter 30.184 tonnes, avant de relever légèrement le plafond à 30.996 tonnes en août.

Comme *même si*, dans la littérature scientifique, *alors que* peut se présenter sous la structure « *Alors que P, Q* » ou « *Q, alors que P* ». Dans le tableau suivant, nous en donnons les fréquences globales, ainsi que selon le sémantisme de *alors que*.

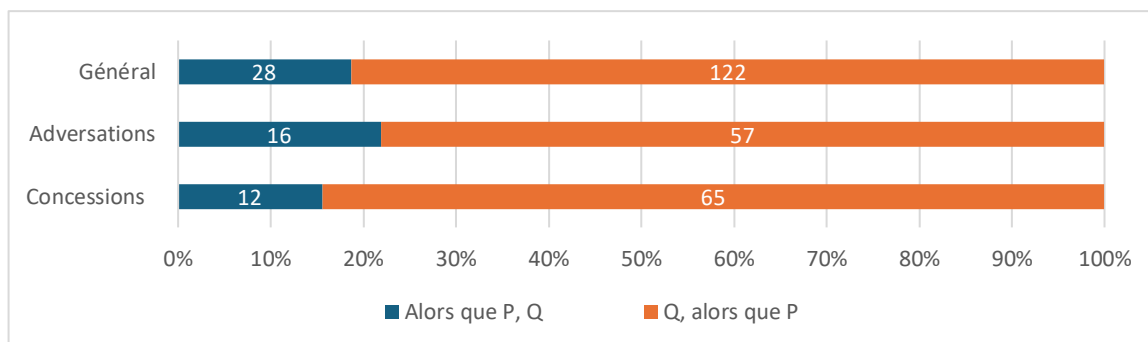


Tableau 75 : Fréquences globales des structures de *alors que* et selon la catégorie sémantique du connecteur

À l'inverse de *même si*, les deux structures de *alors que* n'ont pas une répartition globale équilibrée : il y a près de cinq fois plus de « *Q, alors que P* » que de « *Alors que P, Q* ». Ce ratio s'observe de manière quasi identique si l'on étudie les structures du connecteur selon son sémantisme. D'ailleurs, aucun lien significatif n'a pu être établi ni entre les structures de *alors que* et la catégorie sémantique de ce connecteur ($p = 0,402$), ni entre les structures de *alors que* et le fait que P et Q soient séparés par une ponctuation forte ($p = 1$), ou encore entre les structures de *alors que* et le fait que Q soit composé d'éléments de bas rang ($p = 1$).

Nous n'avons pas relevé, dans notre échantillon, de cas d'enchevêtrement de P et Q pour *alors que*. En cherchant sur la toile, cependant, on peut trouver des contextes spécifiques de cette structure, qui semble dès lors possible pour *alors que*, quoiqu'apparemment bien moins courante pour *alors que* que pour *même si* (5.23.).

5.23. Plus que jamais, *alors que* nous n'accordons pas spontanément d'autorité aux institutions, nous sommes obligés de croire ce que disent les autres, ceux qui savent ou sont censés savoir, et de faire confiance à leur compétence, baptisée dans un terme emprunté à l'anglais "expertise". (Éditorial de Dominique Schnapper, Le Monde, 2010)

Cinq *alors que* figurent au sein d'une séquence de connecteurs. Ces dernières relèvent toutes de la concession, quatre d'entre elles sont de type « *Q, alors que P* » et une seule de type « *Alors que P, Q* ». Aucune d'entre elles ne présente de Q constitué d'éléments de bas rang.

Catégorie sémantique de <i>alors que</i>	Séquence observée	Occurrences	Structure
Concessions	<i>Et ce alors que</i>	1	Q, <i>alors que</i> P
	<i>Alors qu'au contraire</i>	1	
	<i>Alors que ... et (alors) que</i>	2	
		1	<i>Alors que</i> P, Q

Tableau 76 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *alors que*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

On note qu'à l'instar de *même si*, *alors que* peut se combiner avec lui-même pour former une séquence de deux *alors que*, qui font correspondre plusieurs P à un même Q. Bien que la valeur p soit très proche du seuil de significativité, nous n'avons pas pu établir de lien significatif entre le sémantisme de *alors que* et la présence d'une séquence de connecteur centrée sur *alors que* ($p = 0,058$). Pas de lien non plus ni entre la présence d'une séquence et la structure de *alors que* ($p = 1$), ni entre les séquences et le fait pour Q d'être constitué d'éléments de bas rang ($p = 1$). Dans l'une des séquences, P et Q sont séparés par une ponctuation forte (5.24.), ici encore la valeur p pour ce critère s'approche du seuil de significativité, mais nous n'avons pas pu conclure à un lien significatif entre la présence d'une séquence de connecteur et le fait que P et Q soient séparés par une ponctuation forte ($p = 0,06$).

5.24. Celui de la démocratie nouvelle qu'il va défendre fermement quand, en 1981, elle est brutalement attaquée au Parlement lors d'un coup d'État mené par des militaires nostalgiques. *Et ce alors que* lui-même, qu'on disait falot et inconsistent, était l'héritier de la dictature obscure de Franco, qui l'avait désigné officiellement comme son successeur. (CRFC, *alors que*, 52)

On peut enfin s'intéresser aux calculs des longueurs des éléments unis par *alors que*, de manière globale, puis selon la catégorie sémantique du connecteur et ses structures.

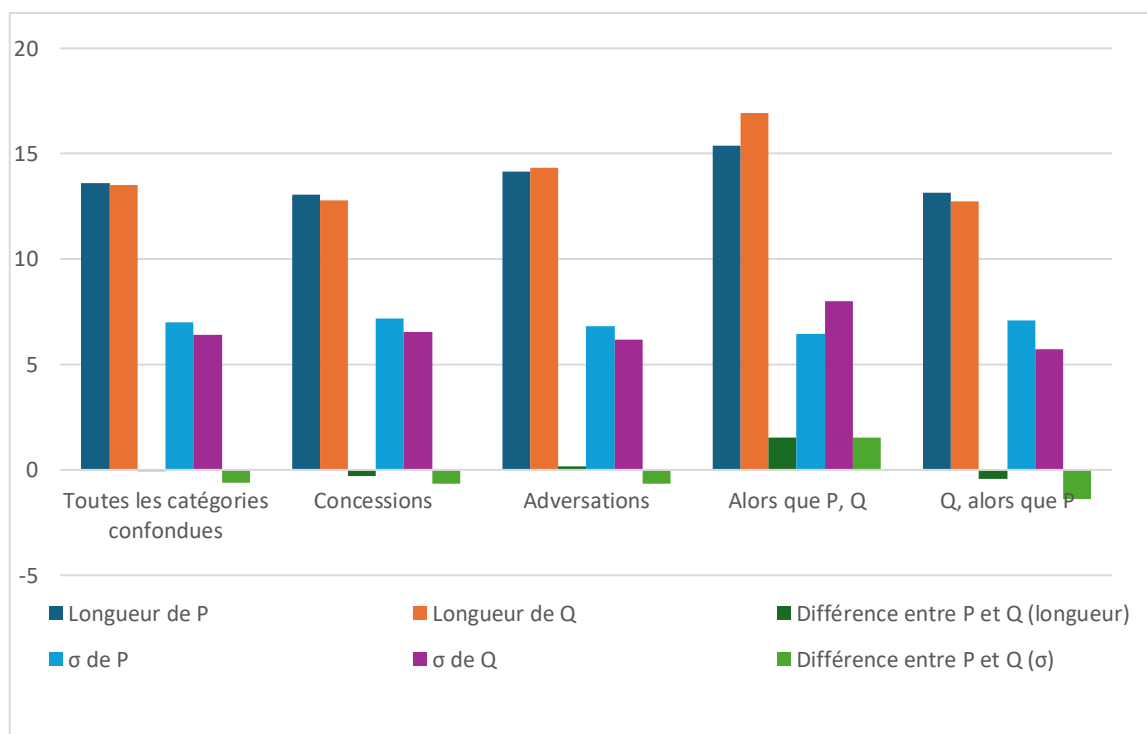


Tableau 77 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *alors que* selon la catégorie sémantique du connecteur et ses structures, et écarts-types

À la différence des autres connecteurs étudiés jusqu'ici, chez *alors que*, P est presque toujours plus long que Q s'agissant tant des moyennes des longueurs des éléments qui le composent que des écarts-types. Par ailleurs, on note une grande similarité entre les longueurs de ces éléments, globalement et par catégories sémantiques. Les variations sont plus marquées lorsque l'on compare les variations de longueurs de P et Q en fonction de la structure de *alors que* : Q est en moyenne plus long que P en « *Alors que P, Q* ».

À la page suivante, un tableau recense les constats significatifs observés pour *alors que*, avant de passer aux analyses de *cependant*.

Constats sur <i>alors que</i>
• Sur les 150 <i>alors que</i> analysés, 77 relèvent de la concession et 73 de l’adversation. Pour obtenir 150 <i>alors que</i> oppositifs, 124 <i>alors que</i> temporels ont été écartés. • Tous les P des <i>alors que</i> analysés sont des propositions. • 147 Q analysés sont des propositions, 3 sont des éléments de bas rang. Les variations de natures entre P et Q ne sont pas significatives. • Les Q constitués d’éléments de bas rang peuvent être concessifs (2), ou adversatifs (1). Aucun lien entre la présence dans Q d’éléments de bas rang et le sémantisme de <i>alors que</i> n’a été relevé. • 2 <i>alors que</i> séparent leurs P et leurs Q par une ponctuation forte. • Les structures « Q, <i>alors que</i> P » sont cinq fois plus fréquentes que celles de type « <i>Alors que</i> P, Q ». • Les variations de structures de <i>alors que</i> ne sont liées ni au sémantisme de ce connecteur, ni au fait que P et Q soient séparés par une ponctuation forte, ni au fait que Q soit composé d’éléments de bas rang. • 5 séquences de connecteurs ont été relevées. Elles n’ont pas de lien significatif avec le sémantisme de <i>alors que</i>, sa structure, les natures de ses constituants, ou le fait que P et Q soient séparés par une ponctuation forte. • P compte plus de mots que Q en ce qui concerne <i>alors que</i> pour chacune des catégories sémantiques de ce connecteur. L’écart entre ces deux constituants est cependant très faible. En revanche, Q est plus long que P en structure « <i>Alors que</i> P, Q ».

Tableau 78 : Résumé des constats sur *alors que*

5.1.1.4. *Cependant*

Dans la littérature scientifique, *cependant* peut ressortir de la concession simple, de la concession transitive, ou de l’adversation. Bien que présentés comme archaïques, nous avons également trouvé des *cependant* temporels dans le CRFC, qu’il a fallu écarter³⁸. Pour trouver 150 *cependant* oppositifs, 4 *cependant* temporels ont été écartés. Peu d’informations sont disponibles quant aux fréquences d’apparition des notions pour *cependant*, le tableau ci-dessous en fournit un aperçu.

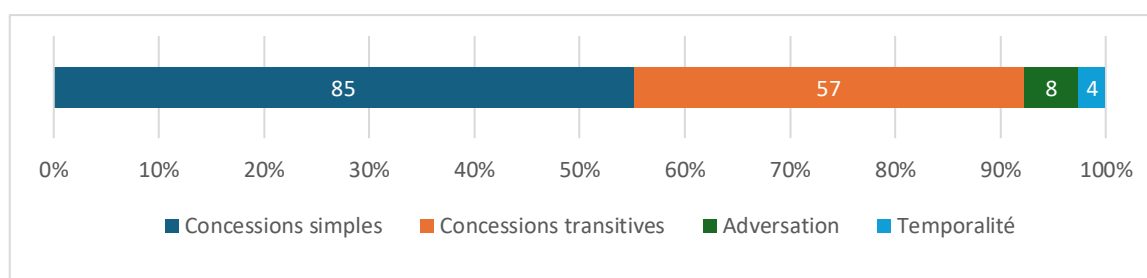


Tableau 79 : Occurrences des catégories sémantiques de *cependant*

³⁸ Comme « Emma persiste à donner foi aux mensonges de Frankie, *cependant que* les autres s'ingénient à justifier leur aveuglement. » (CFRC, *cependant*, 157).

On remarque que l'adversation est relativement marginale pour *cependant*, mais elle est bien présente. Certaines occurrences ne peuvent s'interpréter que de manière adversative (5.25.).

5.25. Hors-sujet face au Racing-Métro, Jonny Wilkinson devrait tout de même être reconduit, bien entouré par une troisième ligne experte (Armitage, Fernandez Lobbe, Van Niekerk) et par le stratège australien Matt Giteau au centre. Manquera *cependant* à l'appel le Néo-Zélandais Carl Hayman, suspendu. (CRFC, *cependant*, 60)

On compare ici deux sportifs, Jonny Wilkinson et Carl Hayman, en affirmant que le premier « devrait tout de même être reconduit », mais que le second « manquera à l'appel ». Selon toute vraisemblance, *cependant* rassemble ici toutes les caractéristiques typiques de l'adversation, en opposant de manière neutre deux joueurs de rugby dans un contexte particulier, selon la binarité « présent *versus* absent ». *A priori*, ce n'est pas parce que Jonny Wilkinson est reconduit que Carl Hayman aurait dû l'être, d'autant plus que sa suspension est liée à un facteur extérieur (une suspension).

S'agissant des résultats concessifs, rappelons qu'il convient de les envisager avec prudence, la frontière entre concession simple et concession transitive étant poreuse et difficile à définir avec précision, comme l'ont prouvé nos deux expériences de second codage sur la question décrites dans le chapitre précédent.

Les natures des P et Q liés par *cependant* relèvent massivement de la proposition. Sur les 150 occurrences de notre échantillon, 145 P et 148 Q sont des propositions. Les cas où P (5.26.) ou Q (5.27.) sont des éléments de bas rang sont donc rares, mais pas inexistantes :

5.26. Une véritable révolution... À la Biennale, il reste *cependant* un grand tenant de la tradition. (CRFC, *cependant*, 48)

5.27. Elle permettrait une connexion à Internet 3G ou WiFi dans une certaine limite *cependant*. (CRFC, *cependant*, 44)³⁹

127 occurrences de *cependant* présentent des P et Q figurant dans deux phrases graphiques différentes, c'est le premier connecteur français qui affiche cette tendance. On peut croiser cette donnée avec l'analyse sémantique réalisée plus haut pour voir si les catégories sémantiques de *cependant* l'affichent dans les mêmes proportions.

³⁹ Où P est « Elle permettrait une connexion à Internet 3G ou WiFi » et Q « dans une certaine mesure ».

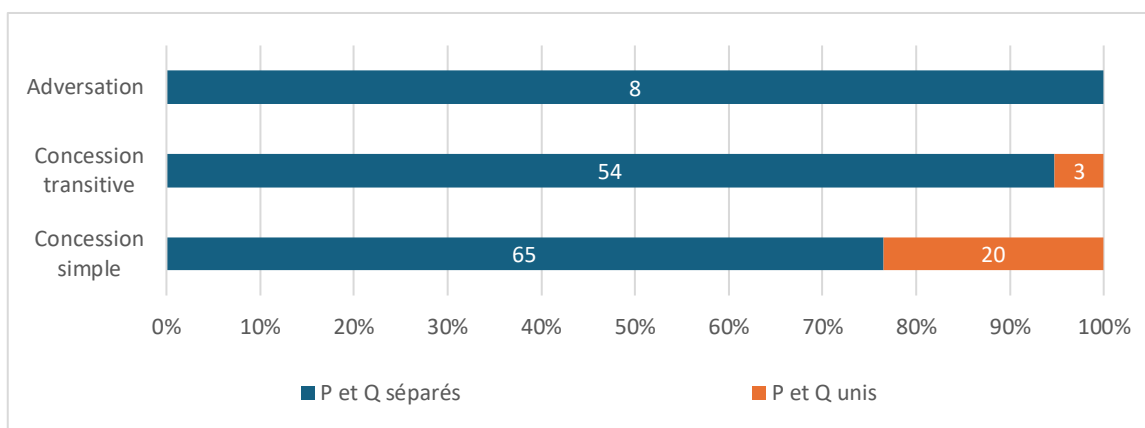


Tableau 80 : Nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *cependant*

Selon nos résultats, les P et Q unis au sein de la même phrase graphique semblent être plus nombreux chez les *cependant* concessifs simples, une tendance significative ($p = 0,004$). Les *cependant* concessifs transitifs, eux, scindent encore plus souvent leurs P et Q dans deux phrases graphiques différentes que les *cependant* concessifs simples, un constat lui aussi significatif ($p = 0,01$). Les *cependant* adversatifs ne présentent aucune tendance significative, et ce bien que scindant tous leurs P et Q ($p = 0,21$). Si les résultats obtenus par catégories sémantiques sont à considérer avec prudence, on peut en revanche noter avec certitude que P est très souvent séparé de Q quand ces deux éléments sont liés par *cependant*.

Les positions de *cependant* figurent parmi les plus variées des connecteurs français de cette étude. Si la structure typique est « P *cependant* Q », notre échantillon comporte également des cas de « P Q *cependant* Q » (5.28.), et de « P Q *cependant* » (5.29.).

5.28. Ni la Grèce ni la zone euro ne sont encore sorties d'affaire, loin de là. Ce qui est sûr, *cependant*, trois ans après l'explosion de la crise de la dette, c'est que l'Union européenne a mené tambour battant une véritable révolution copernicienne qui est loin d'être achevée. (CRFC, *cependant*, 38)

5.29. Elle permettrait une connexion à Internet 3G ou WiFi dans une certaine limite *cependant*. (CRFC, *cependant*, 44)

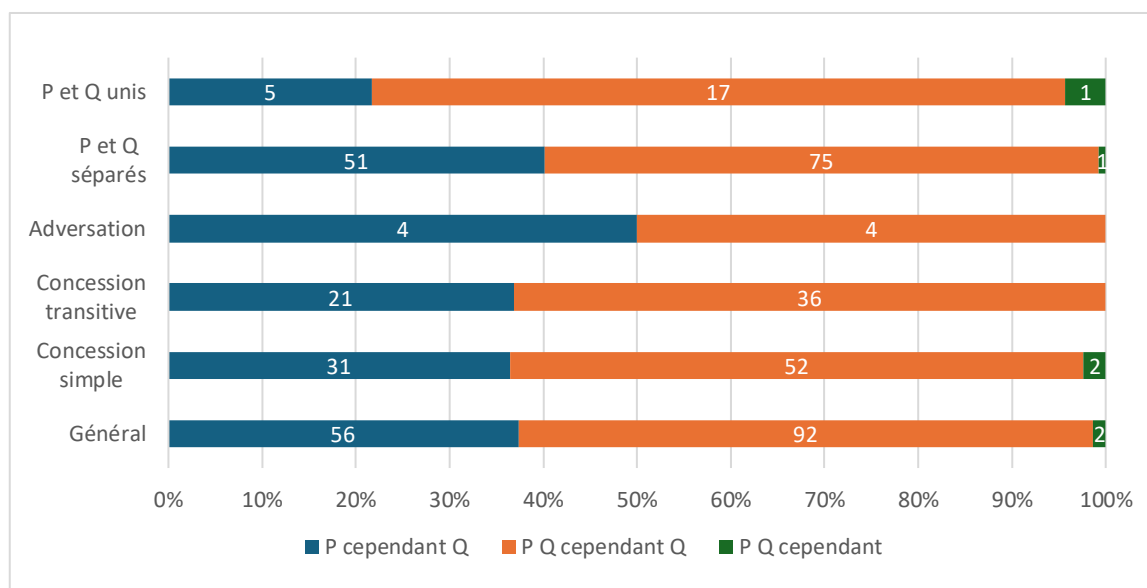


Tableau 81 : Positions de *cependant*

Les positions de *cependant* n'ont de lien significatif ni avec les catégories sémantiques de ce connecteur ($p = 0,96$), ni avec la possibilité que P et Q figurent au sein de la même phrase graphique ($p = 0,17$).

Cependant s'allie relativement peu avec d'autres connecteurs. Dans notre échantillon, nous n'avons relevé que 6 séquences comportant *cependant*. 5 relèvent toutes de la concession simple et 1 de la concession transitive, aucun lien significatif entre la présence de séquence et cette catégorie sémantique de *cependant* n'a été observé ($p = 0,55$ pour l'adversation ; $p = 0,40$ pour les concessions simples et les concessions transitives). 5 séquences apparaissent dans la structure type « P Q *cependant* Q » et 1 dans « P *cependant* Q », ici encore, pas de lien significatif pour cette répartition des séquences selon les structures de *cependant* ($p = 0,40$). Enfin, 1 séquence est combinée à des P et Q repartis dans deux phrases graphiques, les 5 autres apparaissant dans des P et Q au sein d'une même phrase graphique. Cette fois, un lien significatif a pu être constaté entre la présence de séquences centrées sur *cependant* et le fait que P et Q figurent au sein de la même phrase graphique ($p = 0$), comme dans 5.30..

5.30. Si la lecture de ces illuminations est plaisante, on reste *cependant* un peu sur sa faim. (CRFC, *cependant*, 93)

Catégorie sémantique de <i>cependant</i>	Séquence observée	Occurrences
Concession simple	<i>Et ... cependant</i>	1
	<i>Même si ... cependant</i>	1
	<i>Mais ... cependant</i>	1
	<i>Si ... cependant</i>	2
Concession transitive	<i>Cependant ... d'autre part</i>	1

Tableau 82 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *cependant*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

Concluons l'analyse de *cependant* en nous penchant sur les longueurs des éléments qu'il unit, de manière globale puis selon les catégories sémantiques du connecteur et selon ses structures.

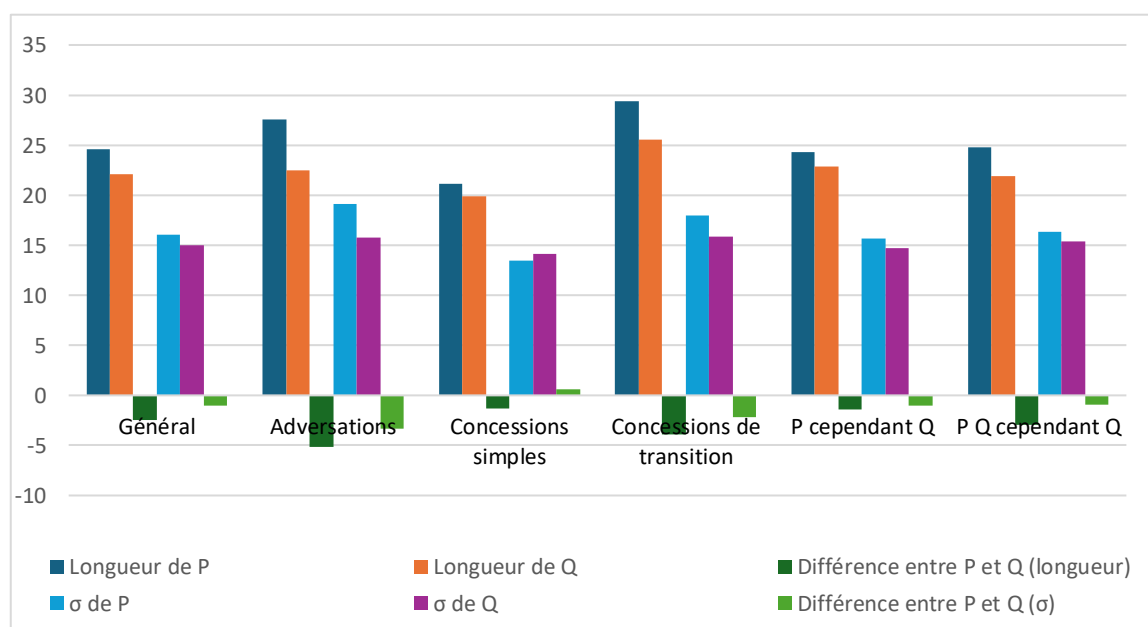


Tableau 83 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *cependant* selon la catégorie sémantique du connecteur et ses structures, et écarts-types

On remarque tout d'abord que les éléments liés par *cependant* sont relativement longs : une vingtaine de mots pour Q en moyenne, et presque 25 mots pour P. P est par ailleurs plus long que Q pour tous les cas de figure nous envisageons.

Cependant est ainsi, dans nos données monolingues, un connecteur pouvant présenter des propriétés variées, mais dont les occurrences sont relativement uniformes.

Constats sur <i>cependant</i>
• Sur les 150 <i>cependant</i> analysés, 85 sont concessifs simples, 57 sont concessifs transitifs, et 8 sont adversatifs. • 127 <i>cependant</i> séparent P de Q par une ponctuation forte. Ce phénomène semble être plus marqué chez les <i>cependant</i> concessifs transitifs ($p = 0,01$). • La structure la plus courante pour <i>cependant</i> est « P Q <i>cependant</i> Q ». Aucun lien significatif n'a pu être établi entre l'utilisation de structure de <i>cependant</i> et le sémantisme du connecteur ($p = 0,96$) ou avec le fait que P et Q figurent au sein de la même phrase graphique ($p = 0,17$). • Seules 6 séquences de connecteurs ont été observées dans l'échantillon. Elles ne sont pas liées à une catégorie sémantique particulière ou à une structure précise, mais apparaissent en revanche plus souvent lorsque P et Q figurent dans la même phrase graphique ($p = 0$). • Les éléments liés par <i>cependant</i> sont relativement longs, plus d'une vingtaine de mots en moyenne. Pour tous les critères analysés, P est systématiquement plus long en moyenne que Q.

Tableau 84 : Résumé des constats sur *cependant*

5.1.1.5. *Si*

La situation sémantique de *si* se rapproche de celle de *alors que*, car comme lui, *si* peut être soit concessif ou adversatif, soit non oppositif. La proportion d'occurrences non oppositives est cependant plus marquée pour *si* que *alors que*, ce qui s'explique probablement par le fait que *si* est le marqueur prototypique de l'hypothèse (Corminboeuf, 2009), notion non oppositive, ou encore par le nombre élevé de notions non oppositives que *si* peut couvrir, là où *alors que* ne pouvait être que temporel s'il était non oppositif.

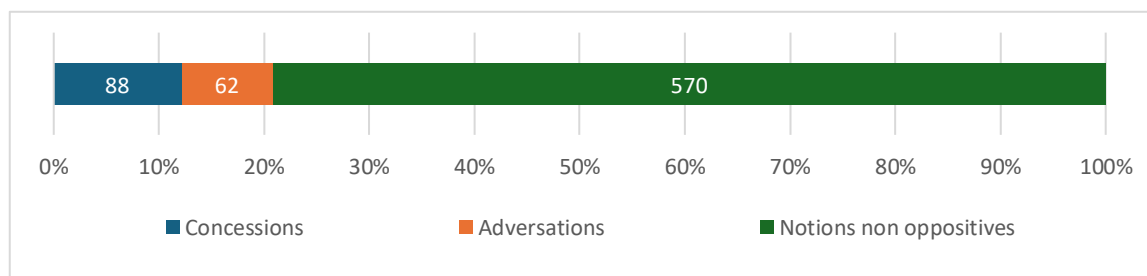


Tableau 85 : Occurrences des catégories sémantiques de *si*

Pour 150 occurrences oppositives de *si*, nous avons dû écarter 570 *si* non oppositifs. Parmi les *si* oppositifs, on observe que la concession est la catégorie majoritaire.

Tous les P, et tous les Q analysés dans notre échantillon sont des propositions. Il n'est dès lors que peu pertinent de croiser ces résultats d'une parfaite homogénéité avec le sémantisme de *si*. Aucun P n'était séparé de son Q par une ponctuation forte.

La littérature scientifique admet deux positions pour *si* : « Si P, Q » et « Q, si P », la première étant la plus courante pour les *si* hypothétiques selon Corminboeuf (2009). On note qu'une structure « Q, si

P » implique dans notre échantillon une inversion du verbe et de son sujet dans Q (5.31.). Comme pour *même si*, nous avons observé une structure d'enchevêtrement pour *si*, que l'on pourrait appeler « Q, si P, Q » (5.32.) :

5.31. Or le Tribunal estime que la preuve de cette relation n'a pas été faite - *si* révoltants et atroces que fussent parfois les actes dont il s'agit. (CRFC, *si*, 144)

5.32. La représentation des actionnaires salariés au CA, *si* elle est normale à ce titre, ne peut se substituer à une représentation du collectif des salariés. (CRFC, *si*, 110)

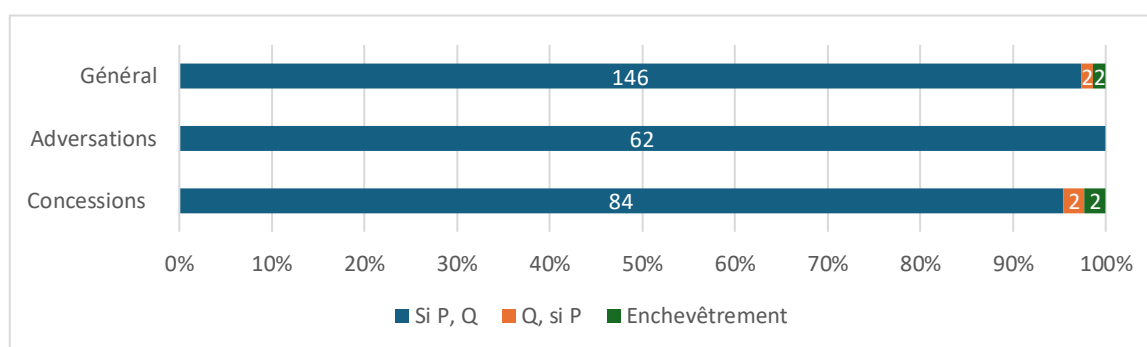


Tableau 86 : Fréquences globales des structures de *si* et selon la catégorie sémantique du connecteur

À l'instar des *si* hypothétiques, les *si* oppositifs de notre échantillon se trouvent en très grande majorité en structure « *Si P, Q* », peu importe la catégorie sémantique oppositive de *si* ($p = 0,51$). Les variations de cette structure ne se rencontrent que pour les *si* concessifs, ce qui n'est cependant pas un constat significatif ($p = 0,14$).

Si apparaît dans 32 séquences de connecteurs, ce qui en fait le connecteur français avec le plus haut taux de séquences, et la plus grande variété de séquences de connecteurs. Aucune d'entre elles n'affiche la structure « Q, *si P* » ou un enchevêtrement. Sur les 32 structures observées, 23 relèvent de *si* concessifs, et 9 de *si* adversatifs.

Catégorie sémantique de <i>si</i>	Séquence observée	Occurrences
Concession	<i>Si ... aussi</i>	8
	<i>Si ... également</i>	3
	<i>Si ... surtout</i>	1
	<i>Si ... donc</i>	1
	<i>Si ... cependant</i>	2
	<i>Si ... tout de même</i>	2
	<i>Si ... pourtant</i>	1
	<i>Si ... malgré tout</i>	1
	<i>Si ... pour autant</i>	1
	<i>Si ... si</i>	1
	<i>Si ... néanmoins</i>	2
Adversation		1
	<i>Si ... au contraire</i>	2
	<i>Si ... en revanche</i>	5
	<i>Si ... par contre</i>	1

Tableau 87 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *si*, leurs nombres d'occurrences et leurs structures

On voit que *si* apparaît dans 11 séquences que l'on pourrait qualifier de concessions additives. Si on avait choisi pour *mais* de distinguer les concessions additives des concessions simples, mais pas pour *si*, c'était surtout au regard de la littérature scientifique. Cette dernière attestait certes d'un usage additif de *si*, mais le distinguait de ses usages concessifs. Or, dans nos échantillons, les *si* associés à des connecteurs additifs pourraient assurément être sémantiquement apparentés aux *mais* concessifs additifs. Voici par exemple une occurrence d'un tel *si* (5.33.), que l'on peut aisément remplacer par un *mais* :

5.33. [...] *si* le temps est dispersion, il est aussi synthèse. (CRFC, *si*, 125)

5.34. [...] le temps est dispersion, *mais* il est *aussi* synthèse.

Savoir s'il faut séparer les *si* associés aux connecteurs additifs des autres *si* concessifs simples n'a que peu d'intérêt, car quoi que l'on décide, il n'y a pas de lien significatif entre la présence d'une séquence de connecteur en *si* et la catégorie sémantique de *si* (si on place tous les *si* concessifs ensemble, $p = 0,1$; si on exclut les *si* concessifs additifs, $p = 1$).

Clôturons l'étude monolingue de *si* par les longueurs des éléments qu'il unit.

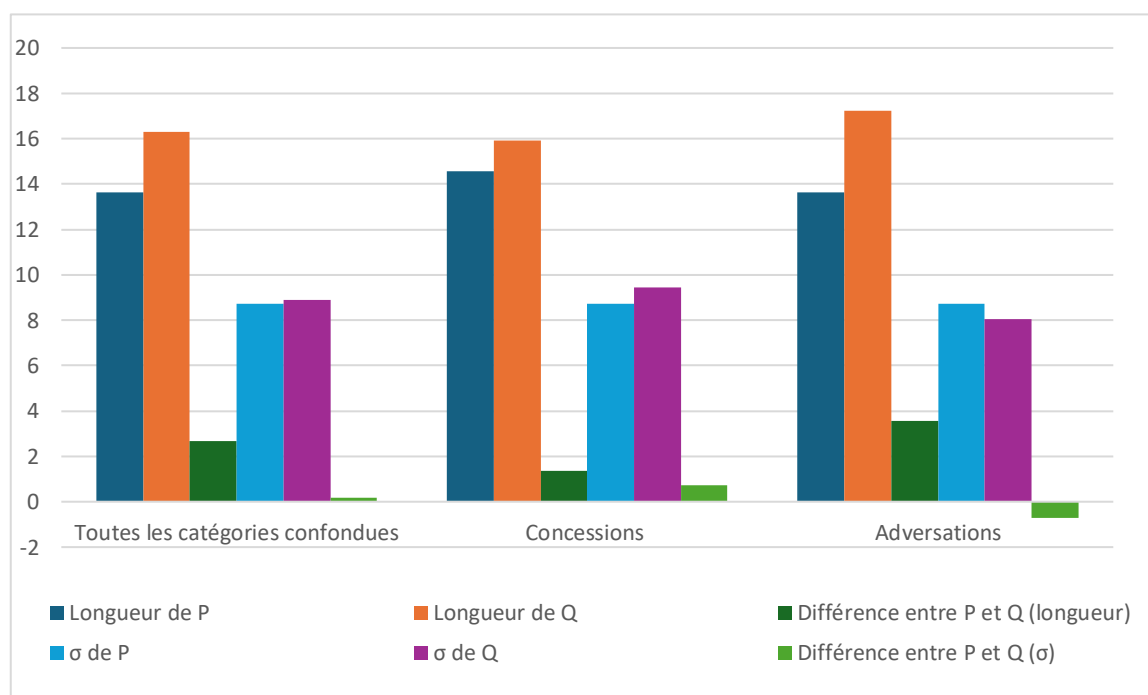


Tableau 88 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *si* selon la catégorie sémantique du connecteur, et écarts-types

On peut qualifier les moyennes des longueurs des éléments unis par *si* de relativement classiques, P étant systématiquement plus court que Q. Les écarts entre les moyennes de ces constituants sont assez marqués, surtout lorsque l'on s'intéresse isolément aux *si* adversatifs.

Constats sur <i>si</i>
• Pour 150 <i>si</i> oppositifs analysés, nous avons écarté 570 <i>si</i> non oppositifs. Parmi les occurrences oppositives, 88 <i>si</i> étaient concessifs, et 62 étaient adversatifs. • Tous les P et les Q des <i>si</i> analysés étaient des propositions. • Aucun P analysé n'était séparé de son Q par une ponctuation forte. • La structure « <i>Si</i> P, Q » représente 146 <i>si</i> analysés. 2 structures « Q, <i>si</i> P » et 2 enchevêtrements ont été observés. • <i>Si</i> apparaît dans 32 séquences, dont 11 concessions additives. Qu'on les classifie en concessions ou qu'on les en distingue, il n'y a pas de lien significatif entre la présence d'une séquence de connecteur et le sémantisme de <i>si</i>. • Les P unis par <i>si</i> sont plus courts que les Q pour toutes les catégories sémantiques de <i>si</i>.

Tableau 89 : Résumé des constats sur *si*

5.1.1.6. Mise en commun et conclusion

Cette dernière section consacrée aux études monolingues se donne un double objectif :

1. Comparer les connecteurs français entre eux s'agissant des liens significatifs établis entre certains critères permettant de les étudier. Cette étape livrera des constats du type : « Il n'existe pas de lien significatif entre la présence de séquences de connecteur et le sémantisme de *mais*, de *même si*, de *cependant*, et d'*alors que*, en revanche, c'est le cas pour *même si* ($p = 0,02$). »

Pour rendre les résultats de cette analyse lisibles et pertinents pour la suite de notre étude, nous ne présenterons ici que les résultats qui font intervenir le sémantisme des connecteurs, ce critère étant le *tertium comparationis* de nos études contrastives et formant la pierre angulaire de l'analyse de la traduction des connecteurs d'opposition.

Dans un objectif de lisibilité, nous n'afficherons pas ici les détails des analyses compilées dans le tableau, ces dernières peuvent être retrouvées dans les cadres résumant les constats de chaque connecteur dans les sections qui leur sont dédiées.

2. De comparer entre eux les connecteurs français pour les classer et identifier d'éventuelles variations de comportements. Cela permettra d'aboutir à des conclusions du type : « Parmi les connecteurs français de cette étude, les résidus d'Haberman et valeurs p ajustées montrent que *si* a significativement plus tendance à se trouver dans des séquences de connecteurs que les autres connecteurs de notre étude ($p = 0$), de même que *mais* ($p = 0,04$). C'est la situation inverse pour *cependant* et *alors que* (respectivement $p = 0,01$ et $p = 0,006$). *Même si* n'affiche pas de tendances significatives. »

Les résultats des analyses de cette section sont présentés sous la forme de tableaux.

Associations de critères et significativité					
	<i>Mais</i>	<i>Même si</i>	<i>Alors que</i>	<i>Cependant</i>	<i>Si</i>
Sémantisme et nature de P	Oui	Non	Non	Non	Non
Sémantisme et nature de Q	Oui	Non	Non	Non	Non
Sémantisme et nombre de phrases graphiques contenant P et Q	Oui	Non	Non	Oui	Non
Sémantisme et position/structure	Ne s'applique pas (une seule position possible)	Oui	Non	Non	Non
Sémantisme et présence de séquences de connecteurs	Non	Oui	Non	Non	Non

Tableau 90 : Comparaison des connecteurs français sur la significativité du lien entre le sémantisme et les autres critères d'étude

On pourrait classer les connecteurs du tableau 90 sur un axe partant d'une influence réduite du sémantisme sur les autres critères d'analyse et allant vers une influence décroissante de ce dernier. On noterait alors tout d'abord que *alors que* et *si* n'affichent aucun lien entre leur sémantisme et la nature de P, de Q, la nature du lien qui unit ces deux constituants, la position de ces connecteurs, ou l'association à d'autres connecteurs pour former une séquence. Si, dans la manière dont nous les présentons, cela semble signifier que ces connecteurs sont identiques s'agissant de l'absence de lien entre leur sémantisme et nos autres critères d'étude, les raisons à cette situation sont parfois bien différentes, comme le montrera la section suivante qui comparera entre eux les connecteurs français. Mais il est intéressant de noter que les deux connecteurs qui n'affichent pas de variation de nature, de lien, et de structure selon leurs catégories sémantiques sont précisément les deux connecteurs de notre étude qui possèdent des sémantismes parmi les plus complexes : pour analyser 150 occurrences oppositives de *alors que*, nous avons dû écarter 124 occurrences non oppositives, et pour obtenir 150 *si* oppositifs, il avait fallu mettre de côté 570 *si* non oppositifs. Il faudrait étendre nos critères d'analyses aux occurrences non oppositives de ces connecteurs pour mieux comprendre ce constat qui peut sembler contre-intuitif. On aurait pu initialement penser, en effet, que plus un connecteur était sémantiquement complexe, plus il aurait eu tendance, par exemple, à développer des variations de nature ou de structures entre ses différentes catégories sémantiques. D'autant que c'est ce qui semble se passer pour *mais*, connecteur oppositif polyfonctionnel s'il en est. Les natures de P et de Q, et le type de ponctuation entre ces constituants varient significativement entre les catégories sémantiques de ce connecteur. C'est d'autant plus intrigant que *mais*, *alors que* et *si* (et *cependant*) sont, d'un point de vue oppositif, relativement proches : ils peuvent tous les trois exprimer la concession et l'adversation, ce que ne peut pas faire *même si*. Assurément, il serait intéressant d'approfondir cette question par des analyses complémentaires, mais la linguistique monolingue n'étant pas la finalité de ce travail doctoral, nous n'irons pas plus loin ici sur ce dilemme apparent. S'il est un constat que le tableau 90 révèle, ou plutôt confirme, c'est que *mais* est le connecteur le plus complexe de notre étude, et que selon l'angle d'étude que l'on adopte, il est capable de montrer une grande complexité qu'il sera intéressant d'observer lors du processus traductif.

Le tableau alimentera nos réflexions traductologiques, et nous permet de formuler des hypothèses. Par exemple, vu que seul *mais* et *cependant* affichent un lien entre sémantisme et présence d'une ponctuation forte séparant P et Q en français, on pourrait s'attendre à ce que le traducteur conserve le lien original entre P et Q dans la traduction pour ces connecteurs plus que pour d'autres. De manière générale, il sera intéressant de voir dans quelle mesure les résultats du tableau 90 seront conservés dans le processus de traduction : y aura-t-il toujours un lien entre le sémantisme des traductions de *même si* et la présence de séquences de connecteurs dans la traduction de ce connecteur ? *Mais*, qui ne peut figurer que dans une structure « P *mais* Q », sera-t-il exclusivement traduit par des connecteurs affichant cette structure également ? Et dans le cas contraire, y a-t-il davantage de variation de structures pour l'une des catégories sémantiques de *mais*, ou les variations sont-elles généralisées ? Il serait fastidieux d'établir ici une liste exhaustive des questions de recherche et hypothèses mettant en lien le tableau 90 et le comportement de nos connecteurs français lorsqu'ils sont traduits vers le néerlandais, raison pour laquelle nous nous arrêterons ici après en avoir donné quelques exemples. Les études contrastives et traductologiques reviendront sur ces résultats pour s'en inspirer dans leurs hypothèses et pistes de recherche. Terminons la section des études monolingues des connecteurs français par une comparaison de leurs comportements selon les principaux critères de cette étude.

	<i>Mais</i>	<i>Même si</i>	<i>Alors que</i>	<i>Cependant</i>	<i>Si</i>
Taux d'occurrences concessives <i>versus</i> taux d'occurrences adversatives	Excès significatif d'occurrences concessives ($p = 0$)	Ne s'applique pas (ne peut pas être adversatif)	Excès significatif d'occurrences adversatives ($p = 0$)	Excès significatif d'occurrences concessives ($p = 0$)	Excès significatif d'occurrences adversatives ($p = 0$)
P constitué d'éléments de bas rang	Excès significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,003$)	Pas de significativité ($p = 0,38$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,003$)
Q constitué d'éléments de bas rang	Excès significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)	Pas de significativité ($p = 0,23$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)
P et Q figurent dans deux phrases graphiques différentes	Excès significatif de P et Q séparés ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q unis dans la même phrase graphique ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q unis dans la même phrase graphique ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q séparés ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q unis dans la même phrase graphique ($p = 0$)
Variation de fréquences entre « <i>Connecteur P Q</i> » et « <i>Q connecteur P</i> »	Ne s'applique pas (ne peut être que « <i>P mais Q</i> »)	Excès de « <i>Q connecteur P</i> » significatif Excès significatif d'enchevêtrements ($p = 0,005$)	Excès de « <i>Q connecteur P</i> » significatif Déficit significatif d'enchevêtrements ($p = 0,02$)	Ne s'applique pas (ne peut être que « <i>P cependant Q</i> »)	Excès de « <i>Connecteur P, Q</i> » significatif
Présence d'une séquence de connecteurs	Excès significatif ($p = 0,04$)	Pas de significativité ($p = 0,28$)	Déficit significatif ($p = 0,006$)	Déficit significatif ($p = 0,01$)	Excès significatif ($p = 0$)

Tableau 91 : Variations significatives des connecteurs français entre le sémantisme et les autres critères d'étude

L'objectif du tableau 91 était de faire ressortir les convergences et divergences des connecteurs français de notre étude s'agissant des critères que nous utilisons. Les différences entre eux sont assez nombreuses : sur les 27 cases non grisées du tableau, seules 3 ne sont pas significatives. Il est intéressant de voir à quel point 5 connecteurs relevant tous de la même notion de base, l'opposition, possèdent des variations de propriétés aussi importantes. Précisons qu'un grand nombre d'entre elles sont causées par la nature de *mais*, qui est une conjonction de coordination, alors que les autres connecteurs sont des conjonctions de subordination. Cela influence directement plusieurs facteurs, principalement, la nature de P et de Q.

À l'instar du tableau 90, les hypothèses et implications que l'on est tenté de tirer pour l'étape traductologique de notre étude sont nombreuses, et pas toujours identiques à celles que le tableau précédent nous avait invité à formuler. En effet, par exemple, si en tableau 90., *si* et *alors que* partageaient comme propriété le fait que le sémantisme n'avait pas de lien avec une structure particulière pour ces connecteurs, on se rend compte dans le tableau 91 que *si* et *alors que* présentent des tendances inverses s'agissant de leurs structures, le premier affichant un excès significatif de « Connecteur P, Q », le second préférant significativement « Q connecteur P ».

Il y aurait sans doute beaucoup d'autres informations à tirer du tableau 91 mais lui aussi nous sert avant tout dans une perspective traductologique. Nous y reviendrons une fois les résultats de nos études de corpus parallèles aboutis, ils constitueront une aide pour les expliquer.

5.1.2. Connecteurs néerlandais

5.1.2.1. *Maar*

Sémantiquement, *maar* peut, à l'instar de *mais*, ressortir de toutes les sous-notions oppositives envisagées dans cette thèse. La littérature scientifique ne fournit en revanche que des hypothèses s'agissant de leur prévalence. Le premier tableau (92) indique les résultats en la matière que nous avons observés dans notre échantillon.

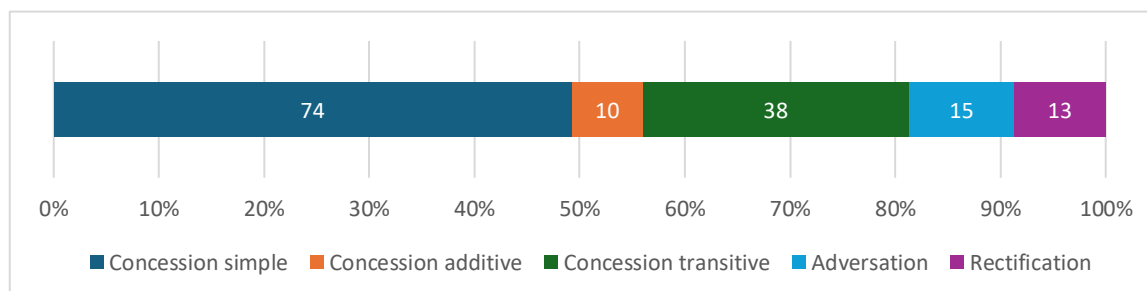


Tableau 92 : Occurrences des (sous-)catégories sémantiques de *maar*

On note que *maar* est essentiellement concessif, les catégories concessives représentant plus de 80% des occurrences analysées. Parmi elles, les concessions simples forment la catégorie majoritaire, suivie des concessions transitives. Même si la littérature scientifique ne présente que peu d'informations sur la répartition de *maar* selon les catégories oppositives de ce connecteur, elle semble présenter la concession comme sa valeur première, ce que montrent également nos résultats.

On poursuit notre analyse de *maar* en passant aux natures des éléments qu'il unit. Pour gagner en fluidité, nous proposons d'exposer directement les natures de P et Q unis par *maar* selon les catégories sémantiques du connecteur.

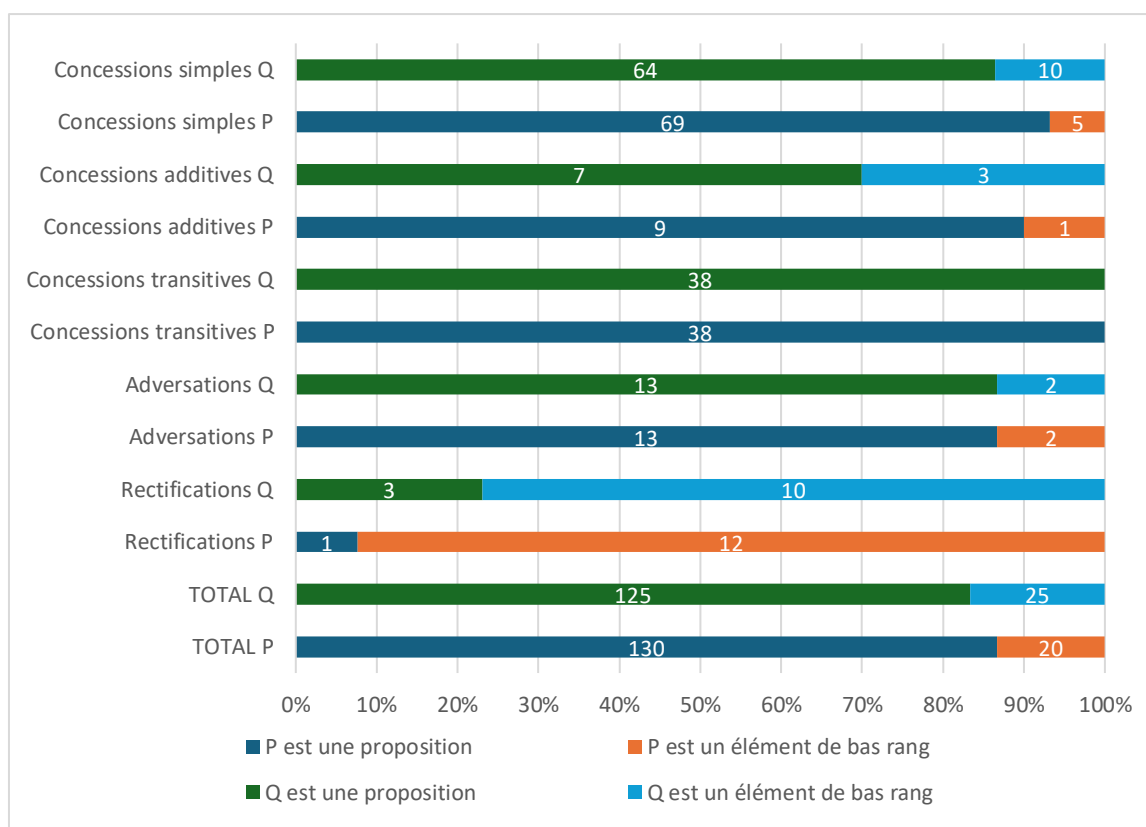


Tableau 93 : Nature des P et Q unis par *maar* selon les catégories sémantiques du connecteur

On observe tout d'abord que si l'on regroupe tous les P et les Q de l'échantillon analysé, les propositions sont plus nombreuses que les éléments de bas rang. Globalement, Q est plus souvent constitué d'éléments de bas rang que P (variation cependant non significative, $p = 0,51$). Par ailleurs, aucune catégorie sémantique de *maar* n'affiche des différences significatives de nature entre P et Q (dans l'ordre des catégories sémantiques du tableau ci-dessus, $p = 0,27$; $p = 0,58$; $p = 1$; $p = 1$; $p = 0,59$).

La deuxième lecture du tableau consiste à s'intéresser aux variations des natures de P et Q selon la catégorie sémantique de *maar*. On s'intéressera tout d'abord à P, puis à Q. S'agissant de P, plusieurs résultats sont significatifs selon les valeurs p ajustées et les résidus d'Haberman :

- P est majoritairement une proposition chez les *maar* concessifs simples ($p = 0,03$) et les *maar* concessifs transitifs ($p = 0,01$) ;
- En revanche, P est très majoritairement un élément de bas rang pour les *maar* rectificatifs ($p = 0$) ;
- Les *maar* adversatifs et concessifs additifs ne montrent pas de variations particulières s'agissant de la nature de P.

Les Q affichent des tendances très similaires à celles des P :

- Ils sont majoritairement des propositions chez les *maar* concessifs transitifs ($p = 0,002$) ;
- Ils sont majoritairement des éléments de bas rang chez les *maar* rectificatifs ($p = 0$) ;
- Les Q unis par des *maar* adversatifs, concessifs additifs, et concessifs simples, n'affichent pas de traits significatifs par rapport aux autres catégories sémantiques. On note que c'était pourtant le cas des P concessifs simples.

Si la nature de P est généralement identique à celle de Q, on observe quelques cas d'associations hybrides comme l'illustre le tableau suivant.

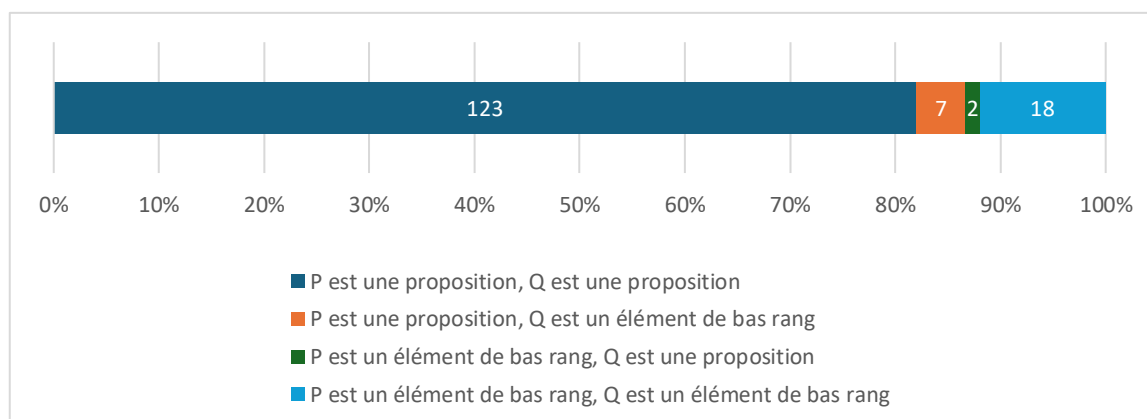


Tableau 94 : Associations des natures de P et Q unis par *maar*

En se penchant de plus près sur les cas d'unions hybrides de natures entre P et Q, on peut faire un lien avec le sémantisme de *maar*. Les 2 unions de type « P est un élément de bas rang, Q est une proposition » (5.35.) relèvent toutes d'un *maar* rectificatif, un constat significatif ($p = 0,007$). De plus, sur les 7 unions de type « P est une proposition, Q est un élément de bas rang », 5 relèvent de *maar* concessifs simples (5.36.) et 2 de *maar* concessifs additifs. Cependant, les résidus d'Haberman n'ont montré aucun lien entre cette hybridation de nature et leur répartition dans les différentes catégories sémantiques de *maar*.

5.35. Niet alleen het rollend materieel, *maar* ook de entourage van de lijn draagt bij tot het historische karakter van de tramdienst, zoals de gerestaureerde stationsgebouwen te Wognum, Twisk en Opperdoes en het seinhuis te Hoorn, dat afkomstig is uit Kesteren. (SoNaR, *maar*, 126)

Non seulement le matériel roulant, mais aussi l'environnement de la ligne contribuent au caractère historique du service de tramway, comme les bâtiments restaurés des gares de Wognum, Twisk et Opperdoes et le poste d'aiguillage de Hoorn, qui provient de Kesteren.

5.36. Die bordjes zijn misschien verdwenen, *maar* zeker niet de mentaliteit. (SoNaR, *maar*, 73)

Ces panneaux ont peut-être disparu, mais certainement pas la mentalité.

On peut maintenant s'intéresser à la possibilité pour P et Q d'être au sein d'une même phrase graphique ou d'être séparés par une ponctuation forte. Ce dernier cas de figure est presque 5 fois moins fréquent que le premier.

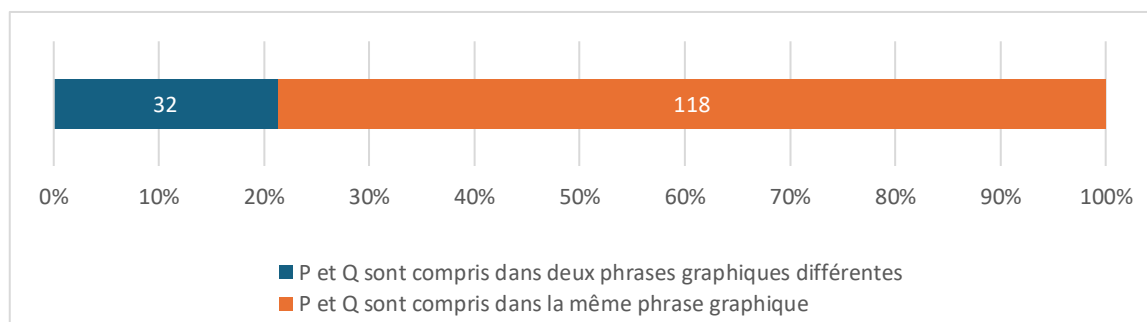


Tableau 95 : P et Q au sein d'une ou de deux phrases graphiques

Ces résultats peuvent être affinés, tout d'abord en tentant de voir si le fait que P soit séparé de Q par une ponctuation forte est lié à la nature de P ou de Q.

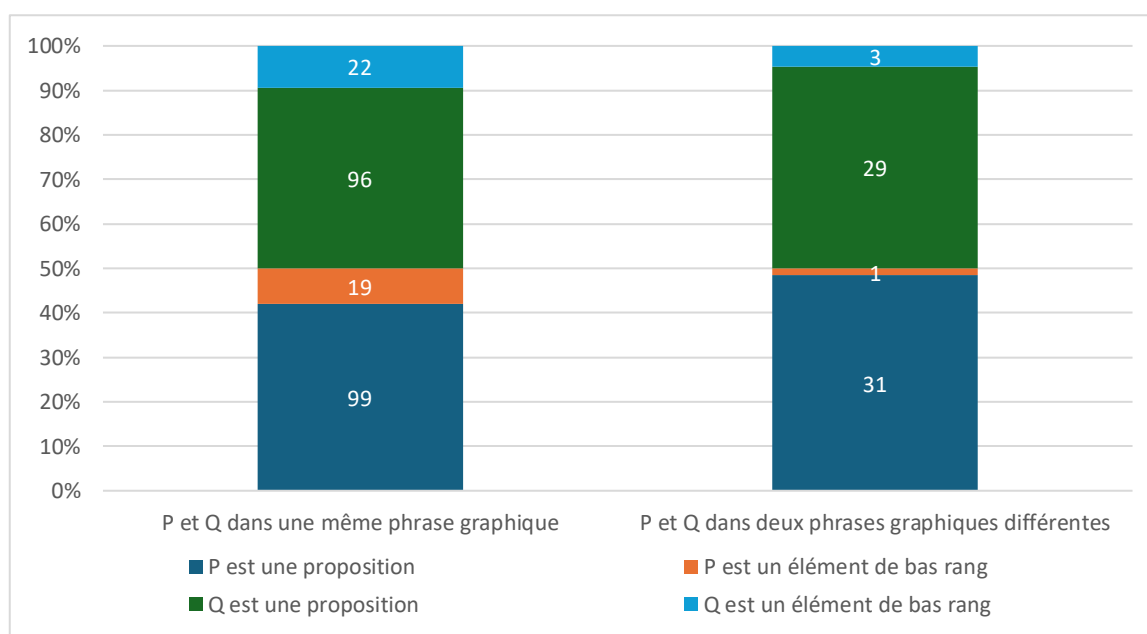


Tableau 96 : Répartition des natures de P et Q selon qu'ils figurent ou non au sein de la même phrase graphique

Le test exact de Fisher ne révèle aucun lien significatif entre les natures de P et de Q et le fait que P et Q soient séparés ou non par une ponctuation forte (respectivement, $p = 0,07$ pour P, et $p = 0,28$). L'étape suivante consiste à vérifier s'il existe un lien entre la séparation de P et Q par une ponctuation forte et le sémantisme de *maar*.

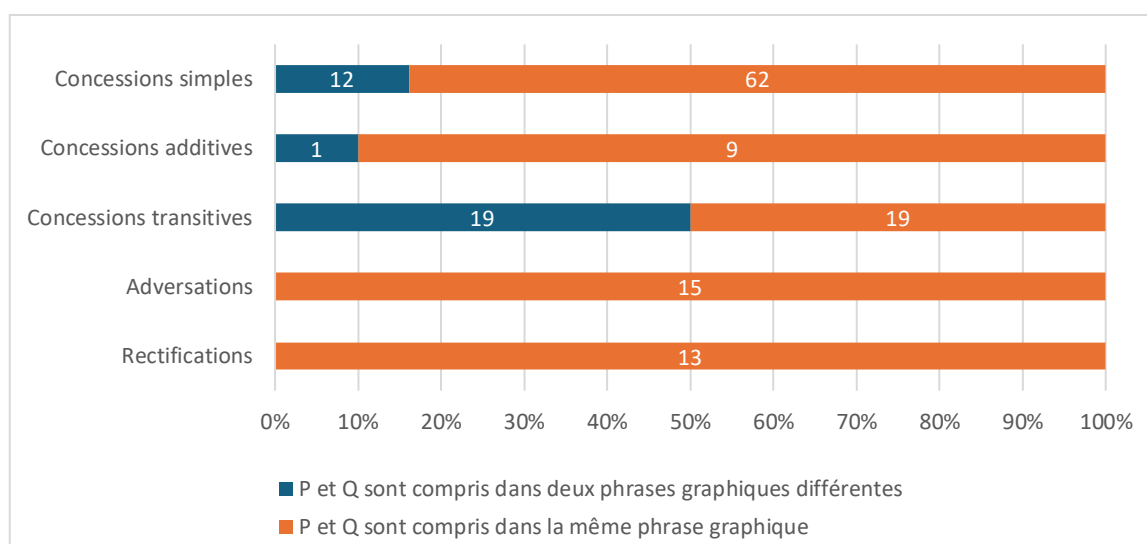


Tableau 97 : Nature du lien entre P et Q selon la catégorie sémantique de *maar*

Selon les résidus d'Haberman et les valeurs p ajustées, une seule catégorie sémantique affiche un lien significatif entre elle et le fait que P et Q soient séparés par une ponctuation forte : les *maar* concessifs transitifs ($p = 0$).

Comme pour *mais*, on peut combiner les analyses des deux tableaux précédents afin de savoir si, par catégorie sémantique, il y a un lien entre un P et/ou un Q constitué d'éléments de bas rang et le fait que P et Q figurent ou non au sein de la même phrase graphique.

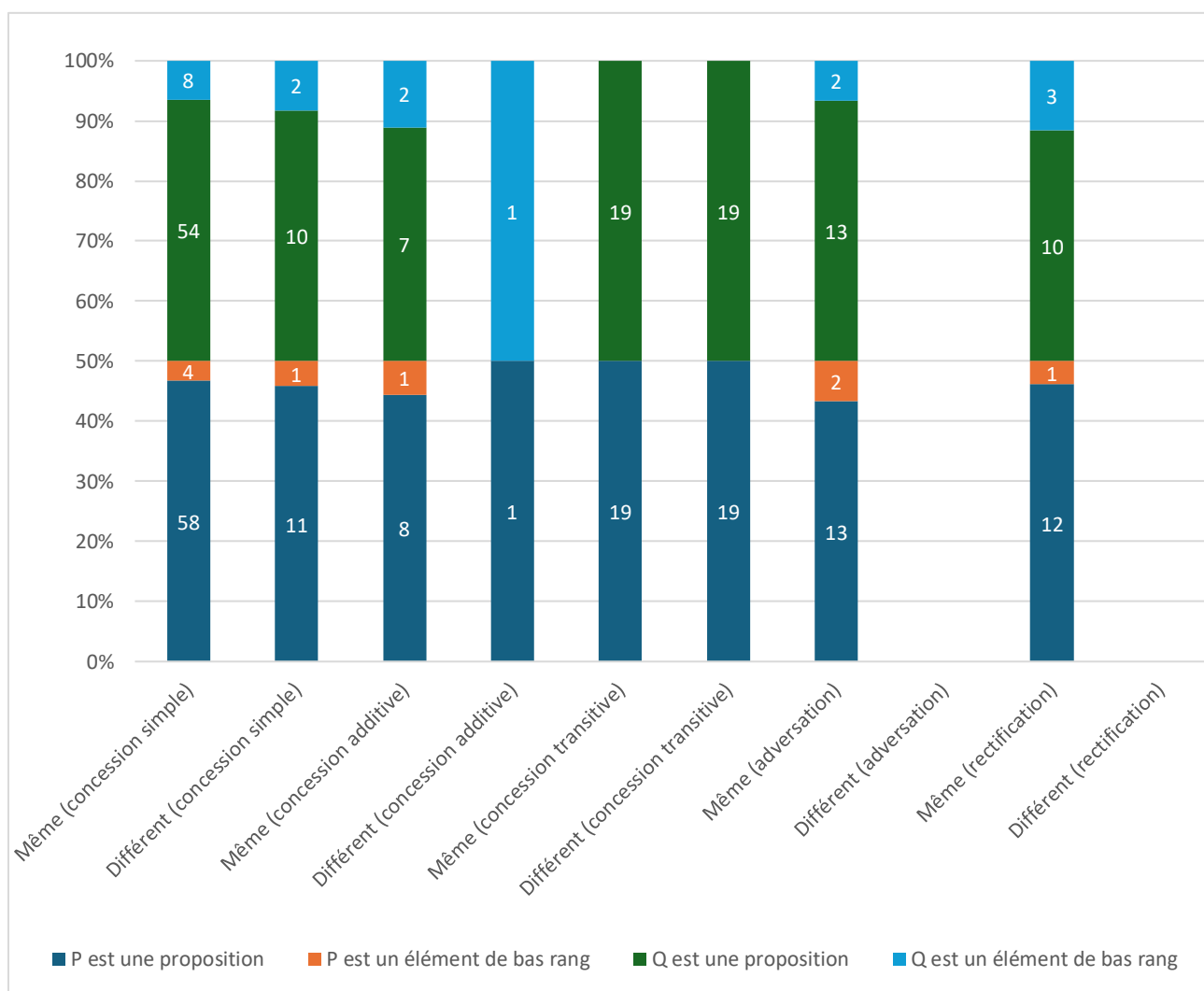


Tableau 98 : Natures de P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *maar*

On applique ensuite un test exact de Fisher pour chacune des catégories sémantiques de *maar*, pour P puis pour Q.

Catégorie sémantique	Valeur p pour les natures de P	Valeur p pour les natures de Q
Concession simple	1	0,66
Concession additive	1	0,3
Concession transitive	1	1
Adversation	1	1
Rectification	1	1

Tableau 99 : Valeurs p des variations de nature dans P et Q en fonction du lien qui les unit selon les catégories sémantiques de *maar*

Aucune des valeurs du tableau 99 n'est inférieure à 0,05, en d'autres termes, peu importe la catégorie sémantique de *mais*, il n'y a pas de liens significatifs entre les natures de P et Q, et le fait que P et Q figurent ou non au sein d'une même phrase graphique.

Comme *mais*, *maar* figure systématiquement dans une structure de type « P *maar* Q ». On peut s'intéresser à la ponctuation qui peut accompagner cette séquence afin d'apporter du corps à ce critère d'analyse de *maar*. En effet, on peut trouver une virgule avant *maar* (5.37.), ou plus rarement, après (5.38.) :

5.37. Hij had wel net vernomen dat hij enkele herexamens had, *maar* dat kan de reden niet geweest zijn. (SoNaR, *maar*, 4)

Il venait certes d'apprendre qu'il avait quelques examens à repasser, mais cela ne pouvait pas être la raison.

5.38. Als ze volwassen zijn geworden beleven ze heel wat avonturen, *maar*, in tegenstelling tot veel andere romans van dit type, niet in verre, vreemde landen, maar in hun eigen vertrouwde omgeving. (SoNaR, *maar*, 142)

Une fois adultes, ils vivent de nombreuses aventures, mais contrairement à beaucoup d'autres romans de ce genre, celles-ci ne se déroulent pas dans des pays lointains et étrangers, mais dans leur propre environnement familial.

L'exemple 5.38. est la seule occurrence de *maar* suivi d'une virgule. Pour être tout à fait précis, il s'agit d'un *maar* précédé et suivi d'une virgule. Pour ne pas fausser les résultats, il faut créer une catégorie spéciale rien que pour lui. Cela entraîne la disparition, dans nos résultats, de la catégorie « *maar* suivi d'une virgule », car aucun *maar* n'est uniquement suivi d'une virgule dans notre échantillon.

Penchons-nous donc sur cette ponctuation, en la combinant avec la possibilité pour P et Q de figurer dans deux phrases graphiques différentes, ou encore en l'analysant selon les catégories sémantiques de *maar*.

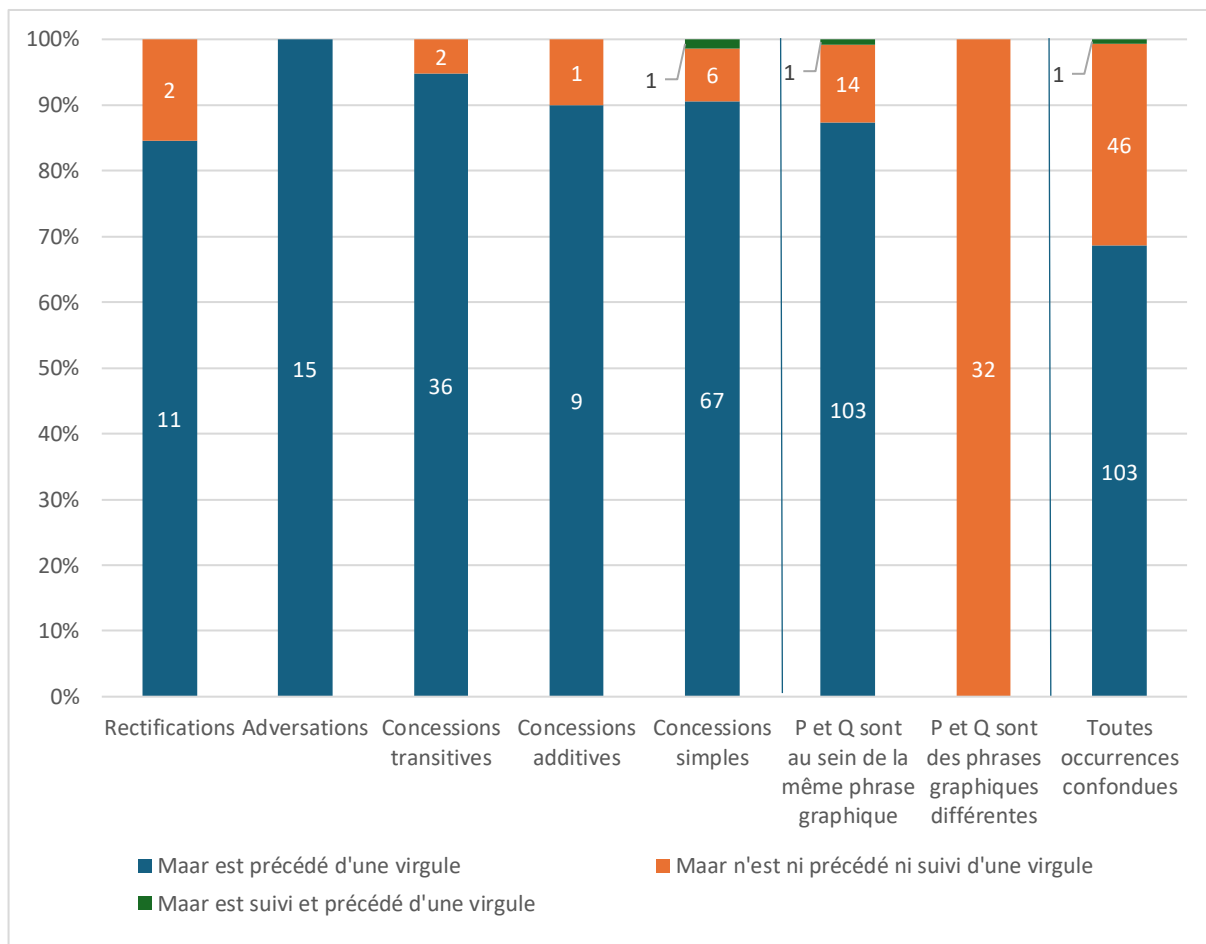


Tableau 100 : Ponctuation accompagnant *maar* selon la catégorie sémantique du connecteur et le fait que P et Q soient ou non séparés par une ponctuation forte

On note que *maar* est très majoritairement précédé d'une virgule, peu importe sa catégorie sémantique. Il n'existe d'ailleurs aucun lien significatif entre la présence d'une virgule et l'une de ces catégories. Il existe en revanche une différence significative ($p = 0$) entre la présence d'une virgule accompagnant *maar* et le fait que P et Q soient présents au sein d'une même phrase graphique, mais sans doute la présence d'une ponctuation forte juste avant *maar* influence-t-elle grandement l'utilisation de la virgule pour accompagner ce connecteur. On ne note, enfin, aucun *maar* strictement suivi d'une virgule dans notre échantillon. On peut trouver de tels *maar* dans SoNaR (5.39.), mais ils sont beaucoup moins nombreux que les *maar* précédés d'une virgule : SoNaR contient 15.047 *maar* suivis par une virgule pour 1.159.597 *maar* précédés par une virgule. Il sera intéressant de comparer cette proportion avec *mais*.

5.39. Ook verzorgde de KRO - zo valt te lezen in het muziekblad *Tuney Tunes* van november 1948 - al vlak na de Tweede Wereldoorlog zondagsavonds om kwart over acht een bespreking van de hitparade. *Maar*, in de zomer van 1949 kwam er een heuse Nederlandstalige versie van de Amerikaanse hitparade. (SoNaR, *maar*,)

Comme on peut le lire dans le magazine musical Tuney Tunes de novembre 1948, la KRO diffusait également, peu après la Seconde Guerre mondiale, une émission consacrée au hit-parade le dimanche soir à 20h15. Mais, à l'été 1949, une véritable version néerlandaise du hit-parade américain a vu le jour.

On peut à présent s'interroger sur un éventuel lien entre la ponctuation accompagnant *maar* et la nature des éléments qu'il unit.

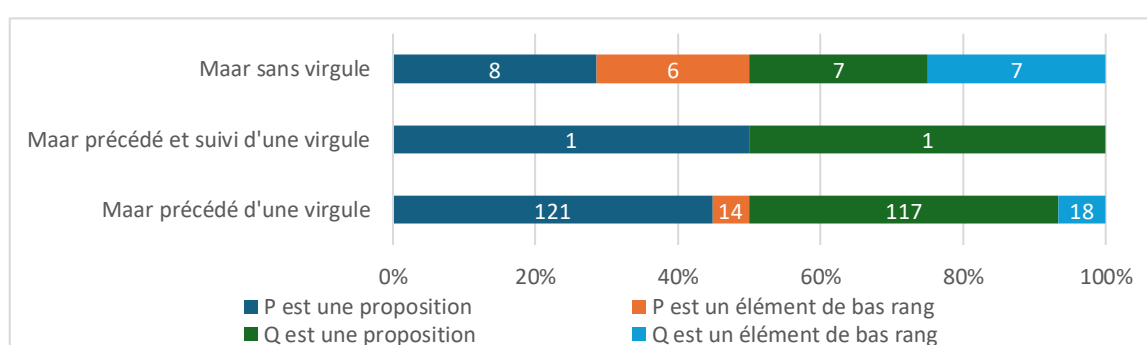


Tableau 101 : Ponctuation et nature de P et Q unis par *maar*

Qu'il s'agisse de P ou de Q, les conclusions que l'on peut tirer du tableau précédent sont similaires : les *maar* précédés d'une virgule unissent majoritairement des P et des Q constitués de propositions (respectivement $p = 0,002$ pour P ; $p = 0,001$ pour Q), tandis que les *maar* dépourvus de virgule ont une plus grande tendance à unir des P et Q constitués d'éléments de bas rang ($p = 0,001$ pour P ; $p = 0,001$ pour Q).

Avec le critère suivant, on s'intéressera aux séquences de connecteurs centrées sur *maar*. Elles sont au nombre de 38, et se répartissent comme suit au sein des catégories sémantiques de *maar*.

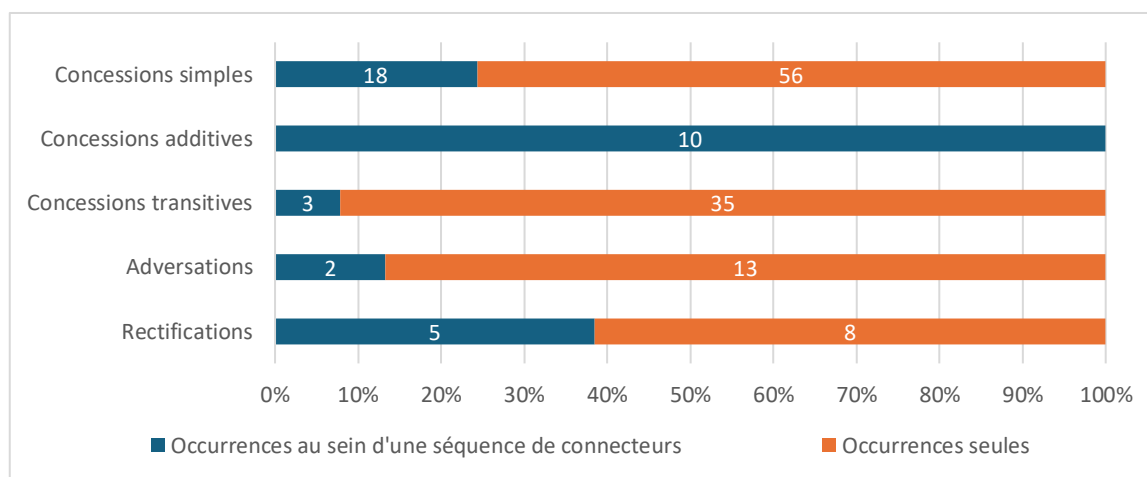


Tableau 102 : Séquences de connecteurs centrées sur *maar* selon la catégorie sémantique du connecteur

Avant de se pencher sur les résidus d'Haberman et les valeurs p ajustées de ce tableau, il convient, comme pour *mais*, d'écarter les *maar* concessifs additifs de l'équation, ces derniers risquant de fausser les résultats car étant constitués de séquences par nature. Aucun lien significatif entre une catégorie sémantique de *maar* et la présence de séquences de connecteur n'a pu être établi. Il n'y a pas non plus de lien entre la présence d'une séquence et le fait que P et Q fassent ou non partie de la même phrase graphique ($p = 0,28$), ni avec la nature de P ($p = 0,28$) ou de Q ($p = 0,07$).

Catégorie sémantique de <i>maar</i>	Séquence observée	Occurrences
Concessions simples	<i>Maar uiteindelijk</i>	1
	<i>Maar dan</i>	3
	<i>Misschien ... maar</i>	1
	<i>Weliswaar ... maar</i>	2
	<i>Zeker ... maar</i>	2
	<i>Wel ... maar</i>	3
	<i>Maar ... wel</i>	6
	<i>Maar (...) ook</i>	7
Concessions additives	<i>Maar dan ook</i>	1
	<i>Maar voor alles</i>	1
	<i>Maar (...) vooral</i>	1
	<i>Maar (...) vooral</i>	1
Concessions transitives	<i>Maar toch</i>	1
	<i>Maar anderzijds</i>	1
Adversations	<i>Maar ... wel</i>	2
Rectifications	<i>Maar meer</i>	1
	<i>Maar omdat</i>	1
	<i>Niet alleen ... maar (...) ook</i>	3

Tableau 103 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *maar* et leurs nombres d'occurrences

Si nous n'avions pas observé de séquences identiques dans plusieurs catégories sémantiques pour *mais*, la situation est différente pour *maar*. Ainsi *maar wel* peut-il se retrouver dans des occurrences concessives (5.40.) ou adversatives (5.41.). L'association de *wel* avec *maar* revêt une autre propriété intéressante et, dans notre échantillon, unique : celle de pouvoir former une nouvelle séquence de connecteur en permutant *wel* et *maar* (5.42.), *wel* peut ainsi se placer tant dans P que dans Q. Dans le premier cas, on peut le rapprocher de *certes*, dans le second, de *tout de même*.

5.40. Ze vormden geen serieuze tactische dreiging. *Maar* één gevaar dreigde *wél*: dat het moreel van leger en volk zou worden aangetast. (SoNaR, *maar*, 114)

Ils ne représentaient pas une menace tactique sérieuse. Mais un danger planait tout de même : celui de voir le moral de l'armée et du peuple être affecté.

5.41. Terwijl men surft, kijkt men geen tv, *maar* luistert men *wel* radio. (SoNaR, *maar*, 94)

Lorsque l'on surfe, on ne regarde pas la télévision, mais on écoute (bien) la radio.

5.42. Hij had *wel* net vernomen dat hij enkele herexamens had, *maar* dat kan de reden niet geweest zijn.

Il venait certes d'apprendre qu'il avait quelques examens à repasser, mais cela ne pouvait pas être la raison.

On peut enfin s'intéresser aux calculs des longueurs des éléments unis par *maar*, en commençant par définir les longueurs et écarts-types globaux et selon les catégories sémantiques de ce connecteur.

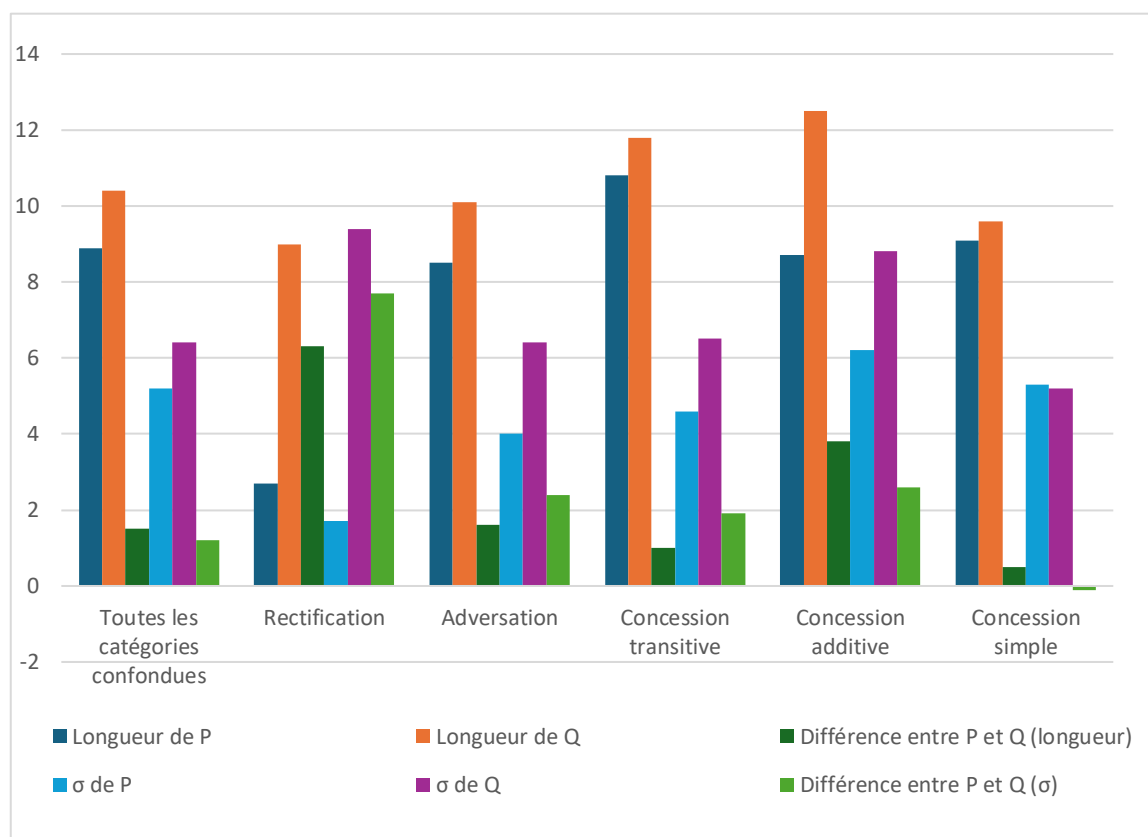


Tableau 104 : Moyennes des longueurs des éléments unis par *maar* selon la catégorie sémantique du connecteur et écarts-types

Pour chacune des catégories sémantiques, P est pour court que Q. La moyenne des différences de longueurs entre ces deux éléments va de moins d'un mot pour les concessions simples à plus de six mots pour les rectifications, ce qui contraste avec *mais* où P et Q étaient généralement assez proches en termes de moyennes des longueurs. Les concessions transitives et additives affichent respectivement les P et les Q les plus longs, tandis que les éléments les plus courts sont à chercher du côté de la rectification.

Constats sur <i>maar</i>
• Sur l'échantillon analysé, <i>maar</i> est majoritairement concessif (plus de 80% des occurrences), puis adversatif (10% des occurrences) et enfin rectificatif (moins de 10% des occurrences). • Tant les P que les Q unis par <i>maar</i> sont très majoritairement des propositions. Les deux peuvent être constitués d'éléments de bas rang, sans différences significatives ($p = 0,51$). • P est plus souvent une proposition chez les <i>maar</i> concessifs simples ($p = 0,03$) et les <i>maar</i> concessifs transitifs ($p = 0,01$), il est plus souvent un élément de bas rang chez les <i>maar</i> rectificatifs ($p = 0$). • Q est plus souvent une proposition chez les <i>maar</i> concessifs transitifs ($p = 0,002$), et est majoritairement constitué d'éléments de bas rang chez les <i>maar</i> rectificatifs ($p = 0$). • L'association « P est un élément de bas rang, Q est une proposition » est significativement liée aux <i>maar</i> rectificatifs ($p = 0,007$). L'association inverse n'est liée significativement à aucune catégorie sémantique de <i>maar</i>. • Que P et Q soient séparés par une ponctuation forte n'a pas de lien avec la nature de ces éléments. • Les <i>maar</i> concessifs transitifs sont les seuls à être significativement liés à des P et Q séparés par une ponctuation forte ($p = 0$). • Pour aucune catégorie sémantique de <i>maar</i> on n'observe de lien significatif entre et les natures de P et Q et le fait que P et Q soient séparés par une ponctuation forte. • Tant P que Q ont une tendance significative à être des propositions si <i>maar</i> est précédé d'une virgule ($p = 0,002$; $p = 0,001$), et des éléments de bas rang si <i>maar</i> n'est pas accompagné de virgule ($p = 0,001$; $p = 0,001$). • 38 séquences de connecteurs centrées sur <i>maar</i> ont été observées dans l'échantillon. Leurs présences ne sont liées ni à la catégorie sémantique de <i>maar</i> (sauf pour les <i>maar</i> concessifs additifs), ni au fait que P et Q figurent au sein de la même phrase graphique ($p = 0,28$), ni à la nature de P ($p = 0,28$) ou de Q ($p = 0,07$). • Les <i>maar</i> concessifs transitifs et additifs unissent les éléments les plus longs de notre échantillon, tandis que les éléments les plus courts figurent chez les <i>maar</i> rectificatifs. Les écarts de moyennes de longueurs entre P et Q vont de moins d'un mot à plus de six mots, selon la catégorie sémantique du connecteur.

Tableau 105 : Résumé des constats sur *maar*

5.1.2.2. *Toch*

Toch est un connecteur polyfonctionnel, mais d'un point de vue oppositif, il ne peut être que concessif. S'agissant de son sémantisme, on peut simplement dire que, pour pouvoir étudier 150 occurrences oppositives de *toch*, il nous a fallu écarter 97 *toch* non oppositifs.

En l'absence de variété sémantique oppositive, on ne peut que présenter les natures des P et Q unis par *toch* de manière globale.

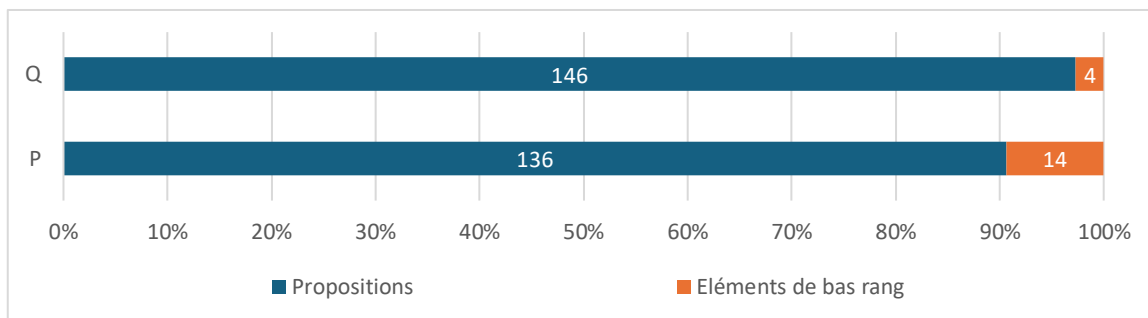


Tableau 106 : Natures des éléments unis par *toch*

On constate que les propositions sont très majoritaires, dans P comme dans Q. On relève trois fois plus de P constitués d'éléments de bas rang que de Q, une différence significative ($p = 0,02$). Dans notre échantillon, on relève plusieurs possibilités d'association entre ces natures : P est un élément de bas rang tout comme Q (5.43.), et P est un élément de bas rang alors que Q est une proposition (5.44.). Nous n'avons par contre pas relevé de cas où P était une proposition et Q un élément de bas rang.

5.43. Zo trendy en *toch* zo provinciaal. (SoNaR, *toch*, 47)

Si tendance et pourtant si provincial.

5.44. Grotendeels wel. Al blijft dat *toch* diep in mij zitten. (SoNaR, *toch*, 42)

En grande partie, oui. Même si cela reste tout de même profondément ancré en moi.

Toch est le premier connecteur néerlandais de notre étude à afficher une majorité de P et Q figurant dans deux phrases graphiques différentes : c'est le cas pour 84 *toch* analysés, soit 56 % des occurrences de notre échantillon. Des *toch* séparés par une ponctuation forte sont moins susceptibles de contenir tant des P ($p = 0$) que des Q ($p = 0,01$) constitués d'éléments de bas rang, seul un seul P séparé de Q par une ponctuation forte était un élément de bas rang (il s'agit de l'exemple 5.44. plus haut).

La place que peut occuper *toch* dans sa phrase hôte est d'une grande variété. La littérature sur *toch* décrivait deux positions pour ce connecteur, ce dernier pouvant soit introduire Q, soit s'y fondre, ce qui donne à peu près respectivement des structures du type « P, *toch* Q » et « P, Q, *toch* Q ». Dans notre échantillon, nous avons observé des variantes de ces structures. Ainsi, nous avons relevé des cas de « Q *toch* Q P » (5.45.), et de « P, Q *toch* » (5.46.).

5.45. Mark Huizinga kan *toch* deelnemen aan de wereldtitelstrijd, half september in Osaka. De Olympisch kampioen van Sydney 2000 vindt dat hij voldoende progressie heeft gemaakt. Huizinga liep enkele maanden geleden een zware knieblessure op. (SoNaR, *toch*, 7)

Mark Huizinga pourra tout de même participer au championnat du monde, qui se tiendra mi-septembre à Osaka. Le champion olympique de Sydney 2000 estime avoir suffisamment progressé. Huizinga s'était gravement blessé au genou il y a quelques mois.

5.46. Veel renners wilden de dag daarna eigenlijk niet meer opstappen, maar deden dat *toch*. (SoNaR, *toch*, 122)

Beaucoup de coureurs ne voulaient plus prendre le départ le lendemain, mais ils l'ont fait quand même.

On interprète 5.45. comme « Q *toch* Q, P » en considérant que le segment dans lequel se trouve *toch*, et qui est dès lors obligatoirement Q, contient l'information « Mark Huizinga participera au championnat du monde », qui réfute logiquement l'idée « Huizinga s'était gravement blessé au genou il y a quelques mois », soit P. On peut reformuler cet exemple de la manière suivante : « *Même si* Huizinga s'était gravement blessé au genou il y a quelques mois, il pourra (*tout de même*) participer au championnat du monde ».

On pourrait placer l'exemple 5.46. dans un groupe plus général où *toch* figure à l'intérieur de Q. Ce qui fait la spécificité de cet exemple, c'est que Q est entièrement terminé quand *toch* intervient. Cette situation le rapproche du comportement de *cependant*.

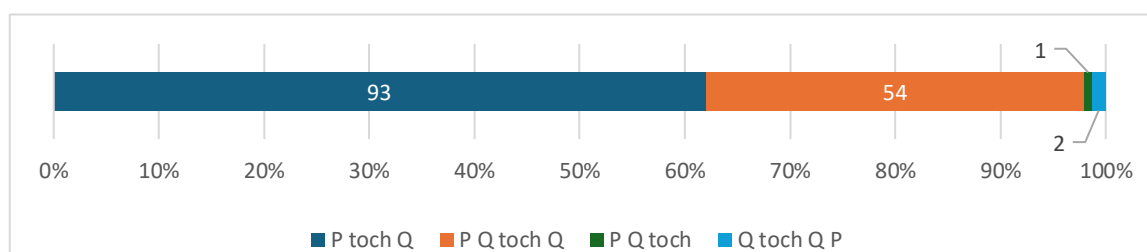


Tableau 107 : Positions de *toch*

On constate que le cas de figure le plus courant consiste à trouver *toch* au début de Q. Voyons à présent combien d'occurrences de notre échantillon affichent des P et Q dans deux phrases graphiques différentes, et tentons de voir s'il existe un lien entre ce phénomène et la position de *toch*.

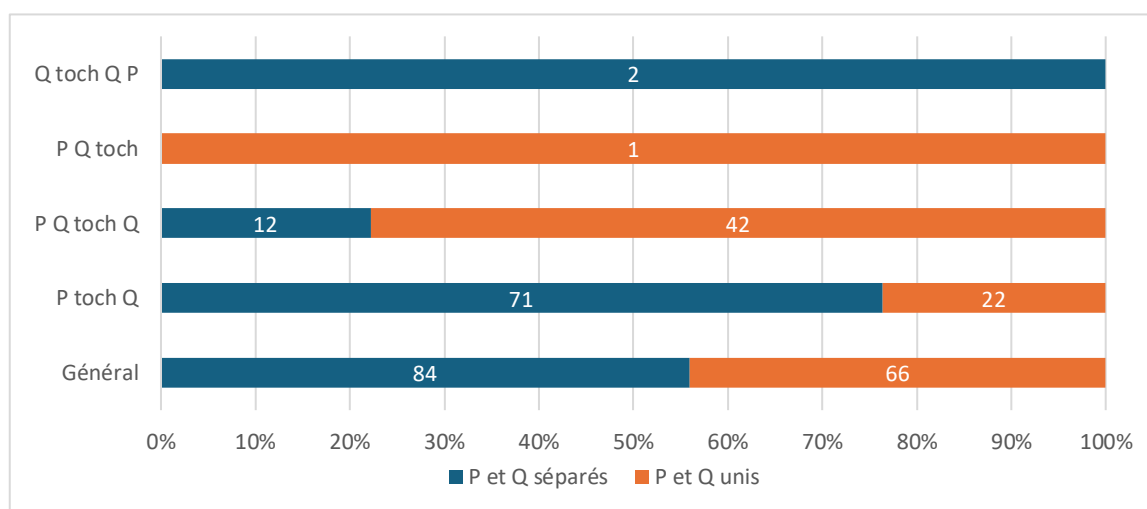


Tableau 108 : Positions de *toch* selon la possibilité pour P et Q de figurer dans une seule ou plusieurs phrases graphiques

Le tableau 108. rappelle que la majorité des occurrences de *toch* de notre échantillon présentent des P et Q dans deux phrases graphiques différentes. On remarque que cette tendance est répartie de manière inégale dans les positions de *toch* : les structures « P *toch* Q » se présentent significativement plus souvent sous la forme de deux phrases graphiques avec *toch* en position initiale de Q ($p = 0$) ; en revanche, si *toch* figure à l'intérieur de Q, on constate une forte tendance à l'unification de P et Q au sein de la même phrase graphique ($p = 0$). Comme contre-exemple, citons 5.47. pour « P. Q *toch* Q » où *toch* est intégré à un Q séparé de P, et 5.48., un cas de « P, *toch* Q » d'une seule phrase graphique.

5.47. De Eerste Slag om Ieper is gestreden. Hill 60, een bebost heuveltje nabij Ieper, wordt op 10 december 1914 *toch* nog door de Duitsers ingenomen. (SoNaR, *toch*, 106)

La première bataille d'Ypres a été menée. Hill 60, une petite colline boisée près d'Ypres, est tout de même prise par les Allemands le 10 décembre 1914.

5.48. Belangrijk voordeel van een kiessysteem van evenredige vertegenwoordiging is dat ook relatief kleine groeperingen die territoriaal verspreid zijn, *toch* vertegenwoordigd kunnen worden. (SoNaR, *toch*, 103)

Un avantage important du système électoral à représentation proportionnelle est que même des groupes relativement petits et dispersés sur le territoire peuvent être tout de même représentés.

Cette tendance qu'a *toch* oppositif à se retrouver davantage dans des structures où P et Q font partie de deux phrases graphiques différentes l'éloigne du connecteur français *quand même*, qui lui, sauf erreur de notre part, n'est pas décrit dans la littérature comme pouvant se retrouver en position initiale. Nous avons initialement rapproché *toch* de *quand même* (ou de ses variantes comme *tout de même*) principalement en raison de sa possibilité, comme *quand même*, à former des séquences concessives

directes en association avec *mais / maar*. Mais il semble que *toch* soit plus « indépendant » que *quand même*, et qu'il possède des caractéristiques plus variées, comme la possibilité d'être en position initiale dans un Q séparé de P par une ponctuation forte. Sur les 51.593 occurrences de *quand même* que contient le CRFC, seules 378 sont de type « P. *Quand même* Q », alors que SoNaR contient 538.103 *toch* dont 72.354 figurent en position initiale ($p = 0$).

Dans l'échantillon analysé, 56 *toch* figurent dans une séquence de connecteur. *Toch* étant exclusivement concessif, on ne peut étudier ces séquences qu'à travers la position du connecteur ou le nombre de phrases graphiques dont se composent ses occurrences.

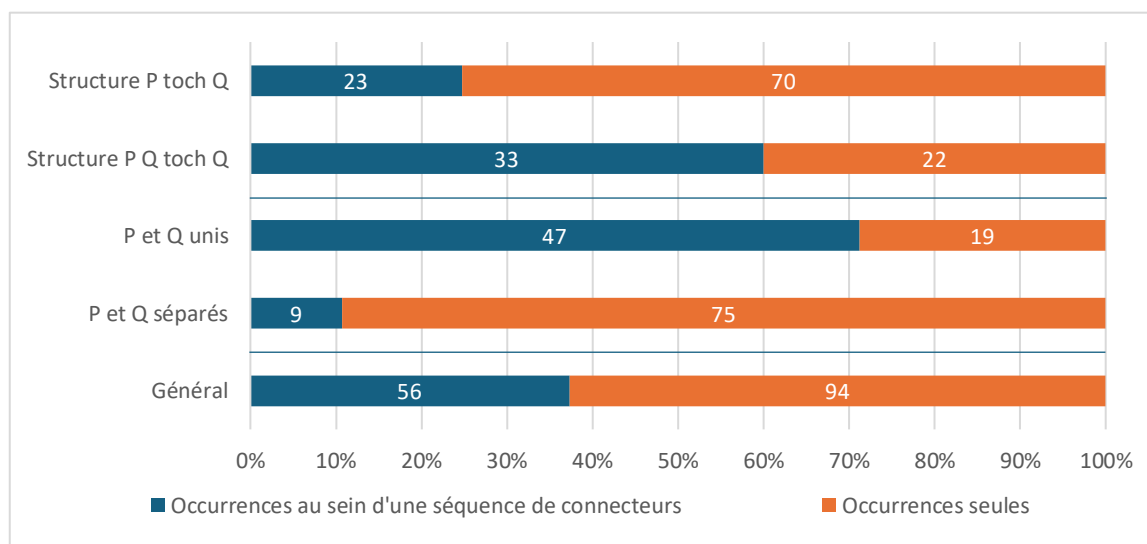


Tableau 109 : Séquences de connecteurs centrées sur *toch* selon la position du connecteur et la nature du lien entre P et Q

Catégorie sémantique de <i>toch</i>	Séquence observée	Occurrences
Concession	<i>En toch</i>	11
	<i>Maar (...) toch</i>	28
	<i>Weliswaar ... maar ... toch</i>	3
	<i>Hoewel ... toch</i>	5
	<i>Ondanks ... toch</i>	4
	<i>Echter (...) toch</i>	1
	<i>Al (...) toch</i>	1
	<i>Inderdaad ... toch</i>	1
	<i>Ook al ... toch</i>	1
	<i>Ook ... toch</i>	1

Tableau 110 : Séquences de connecteurs relevées centrées sur *toch* et leurs nombres d'occurrences

À l'œil nu, on remarque immédiatement de fortes disparités dans le tableau 109, et on n'est que peu surpris d'apprendre qu'elles sont significatives. Ainsi, il y a plus de séquences centrées sur *toch* lorsque P et Q figurent au sein de la même phrase graphique que lorsque ces éléments sont séparés par une ponctuation forte ($p = 0$). Ces séquences sont également plus courantes lorsque *toch* est à l'intérieur de Q et non pas à sa tête ($p = 0$). Ce double constat est relativement cohérent avec les résultats précédents sur *toch*, où nous avons constaté que les structures « P *toch* Q » affichaient le plus souvent des P et Q dans deux phrases graphiques différentes.

On peut chercher une explication à la forte présence de séquences dans les structures « P Q *toch* Q » dans la configuration de ces associations de connecteurs. En effet, dans toutes les séquences que nous avons relevées, *toch* est systématiquement le second connecteur de la séquence. Les autres connecteurs étudiés, comme *maar*, pouvaient figurer en première ou en seconde position des séquences analysées, respectivement, par exemple, dans des séquences comme « *maar ook* » ou « *wel ... maar* ». Il se peut que *toch* puisse être plus facilement relégué plus loin dans Q s'il est associé à un autre connecteur qui assume l'introduction de P (5.49.). Un placement de *toch* loin dans Q pourrait avoir comme conséquence un effort cognitif plus élevé, car comme expliqué dans le chapitre 2, la concession est une notion qui s'implicite assez mal (Torabi Asr & Demberg, 2012). Un connecteur logique explicite est donc souvent le bienvenu dans de telles relations logiques, et le fait de devoir attendre presque la fin de la structure concessive pour seulement se rendre compte de sa nature peut occasionner une gêne pour le lecteur. Lorsque P et Q sont scindés en deux phrases graphiques, *toch* est le plus souvent en position initiale et avant Q, le problème ne se pose donc pas. Mais lorsque *toch* est à l'intérieur de Q, ce qui est le cas le plus courant quand P et Q figurent au sein de la même phrase graphique, sans doute est-il plus confortable cognitivement parlant d'ajouter un connecteur au début de Q (5.50.), voire carrément de P (5.49.) afin que le lecteur sache, dès le départ, qu'il lit une phrase à valeur concessive :

5.49. *Hoewel* dit aangepaste voorstel gedeeltelijk tegemoetkwam aan de bezwaren van Proximus, tekent die operator nu *toch* beroep aan. (SoNaR, *toch*, 9)

Bien que cette proposition modifiée ait partiellement répondu aux objections de Proximus, cet opérateur fait tout de même appel.

5.50. Een grijze ochtend, *maar* in de loop van de dag kan de zon *toch* doorbreken. (SoNaR, *toch*, 49)

Une matinée grise, mais le soleil pourrait tout de même faire son apparition au cours de la journée.

On se rend compte, avec cette réflexion, qu'une étude spécifiquement consacrée aux séquences de connecteurs sous un angle contrastif et traductologique pour approfondir cette question serait la bienvenue, notamment en distinguant les cas où tous les connecteurs de la séquence introduisent Q (5.24.) de ceux où les connecteurs de la séquence n'introduisent pas le même élément de la concession (5.49., où *hoewel* introduit P, et *toch* se trouve dans Q).

On peut conclure les études monolingues sur *toch* en s'intéressant aux calculs des longueurs des éléments que ce connecteur unit, globalement puis selon les critères présentés précédemment.

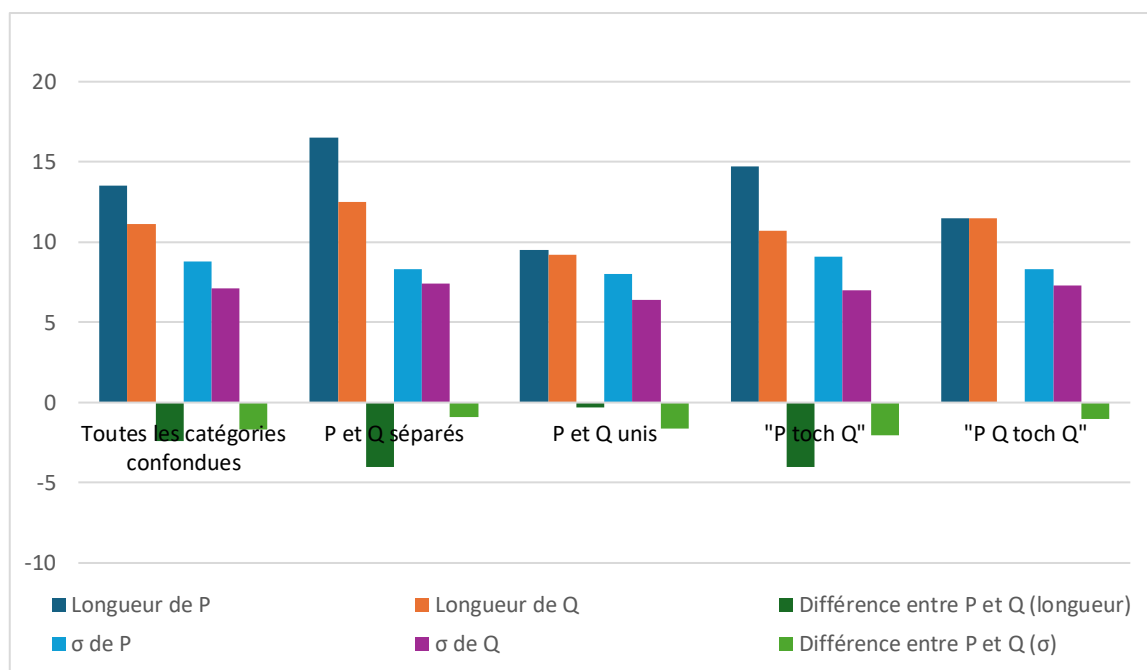


Tableau 111 : Longueurs des éléments unis par *toch*

Toch se distingue nettement de la plupart des connecteurs étudiés jusqu'ici, car pour chacune des catégories du tableau, P est plus long que Q. Cette particularité s'explique peut-être par la tendance de *toch* à être également un connecteur modal, ce que quasiment aucun autre connecteur de notre étude ne peut être (sauf *maar*, mais dans des proportions bien plus faibles que *toch*). Pour confirmer cette hypothèse, il conviendrait de mener une étude des longueurs des éléments unis par les particules modales de *toch*, et du néerlandais en général, pour voir si ces dernières ont tendance à relier des éléments de grande taille.

Constats sur <i>toch</i>
• <i>Toch</i> unit très majoritairement des propositions. P et Q peuvent être rarement des éléments de bas rang, P plus souvent que Q ($p = 0,02$). De tels éléments apparaissent significativement moins souvent si P et Q sont séparés par une ponctuation forte. • <i>Toch</i> est le premier connecteur néerlandais à afficher une majorité de P et Q séparés par une ponctuation forte. • Les structures « P Q <i>toch</i> Q » sont significativement liées à des P et Q au sein d'une même phrase graphique ($p = 0$), tandis que « P <i>toch</i> Q » affiche la tendance inverse ($p = 0$). • 56 séquences de connecteurs centrées sur <i>toch</i> ont été relevées. Elles sont significativement plus courantes chez les structures « P Q <i>toch</i> Q » ($p = 0$), et lorsque P et Q figurent au sein de la même phrase graphique ($p = 0$). • Pour tous les critères testés dans cette étude, les P reliés par <i>toch</i> sont en moyenne plus longs que les Q, une particularité pour l'instant propre à ce connecteur.

Tableau 112 : Résumé des constats sur *toch*

5.1.2.3. *Echter*

Sémantiquement, *echter* peut relever de la concession simple, de la concession de transition, ou encore de l'adversation.

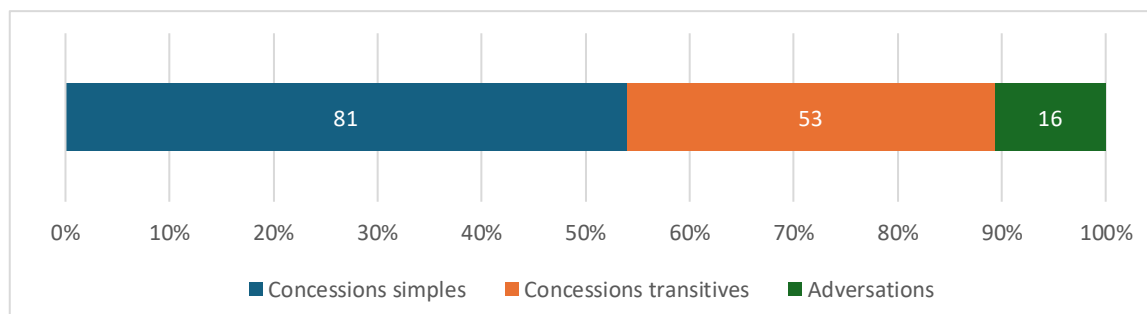


Tableau 113 : Occurrences des catégories sémantiques de *echter*

Les concessions couvrent presque 90% des usages de *echter*, et parmi elles, les concessions simples constituent la catégorie sémantique la plus courante. Sur les 150 P et Q analysés, seuls 1 P et 1 Q étaient constitués d'éléments de bas rang (respectivement 5.51. et 5.52.).

5.51. Het Euro-teken in de juiste dimensies. De euro (symbool: €; meervoud: euro's, informeel ook wel: euri, men zegt *echter* 2 euro en niet 2 euro's) is de munteenheid van de Economische en Monetaire Unie. (SoNaR, *echter*, 117)

Le symbole de l'euro dans les bonnes dimensions. L'euro (symbole : € ; pluriel : euro's, également appelé familièrement « euri », on dit cependant « 2 euro » et non « 2 euro's ») est la monnaie de l'Union économique et monétaire.

5.52. Op 19 februari 2005 verdedigt Hopkins met succes en voor de twintigste keer zijn titel(s) tegen Europees kampioen in het middengewicht, Howard Eastman. Onverwacht komt dan ook zijn nederlaag, op 16 juli 2005, tegen de op dat moment *echter* nog ongeslagen Jermain Taylor. (SoNaR, *echter*, 66)

Le 19 février 2005, Hopkins défend avec succès et pour la vingtième fois son/ses titre(s) contre le champion d'Europe des poids moyens, Howard Eastman. Sa défaite, le 16 juillet 2005, contre Jermain Taylor, est donc inattendue, bien que ce dernier était invaincu à l'époque.

Echter affiche une tendance marquée à la séparation de P et Q par une ponctuation forte, c'est le cas de 138 des occurrences de notre échantillon.

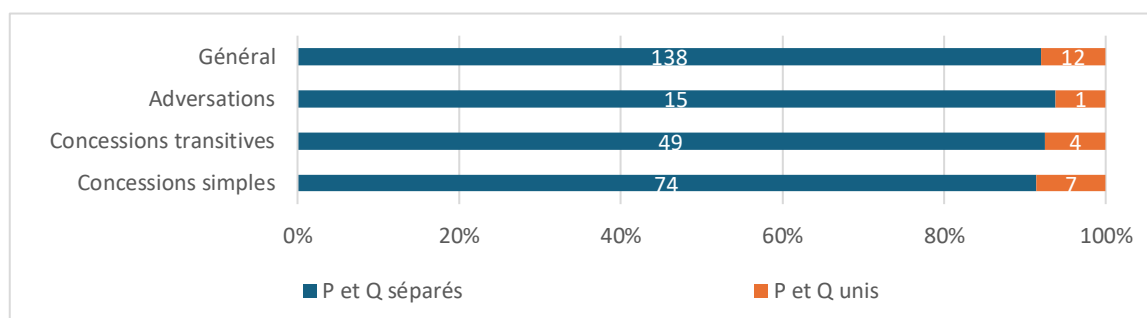


Tableau 114 : Nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *echter*

On remarque que la proportion de P et Q séparés est sensiblement identique pour toutes les catégories sémantiques de *echter*, aucun lien significatif n'est établi entre elles et la nature du lien entre P et Q ($p = 0,87$ pour l'ensemble des cases du tableau, à l'exception de la catégorie « général »).

Echter peut figurer dans deux types de structures différentes : « P *echter* Q », et « P Q *echter* Q », à l'image de *cependant* et *toch*. L'immense majorité des occurrences analysées est de type « P Q *echter* Q », seule une seule structure « P *echter* Q » a été relevée (5.53.).

5.53. Dat wil zeggen dat ze verwijzen naar eerder gemaakte zonnebloemschilderijen door Van Gogh. Vincents kopiërende handeling is namelijk verzonnen: in december kon hij helemaal geen echter zonnebloemen hebben geschilderd, aangezien die er toen niet meer waren. *Echter* hier stralen de zonnebloemen geen kracht en pracht uit, maar hangen ze net als Vincents lichaam en penseel slap neer. (SoNaR, *echter*, 103)

Cela signifie qu'ils font référence à des peintures de tournesols réalisées précédemment par Van Gogh. L'acte de copie de Vincent est en effet fictif : en décembre, il n'aurait pas pu peindre de vrais tournesols, car il n'y en avait plus à cette époque. Cependant, ici, les tournesols rayonnants ne dégagent ni force ni splendeur, mais pendent mollement, tout comme le corps et le pinceau de Vincent.

9 séquences de connecteurs centrées sur *echter* ont été relevées dans notre échantillon. Elles ne sont pas liées à une catégorie sémantique en particulier ($p = 0,39$ pour chaque catégorie sémantique).

Catégorie sémantique de <i>echter</i>	Séquence observée	Occurrences
Concessions simples	<i>Inderdaad ... maar ... echter</i>	1
	<i>Al ... echter</i>	1
	<i>Echter ... toch</i>	3
	<i>Wel ... echter</i>	1
	<i>Echter ook</i>	1
Concessions transitives		1
	<i>Daarna echter</i>	1

Tableau 115 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *echter* et leurs nombres d'occurrences

On peut conclure cette analyse de *echter* par les calculs de longueurs des éléments qu'il unit dans notre échantillon.

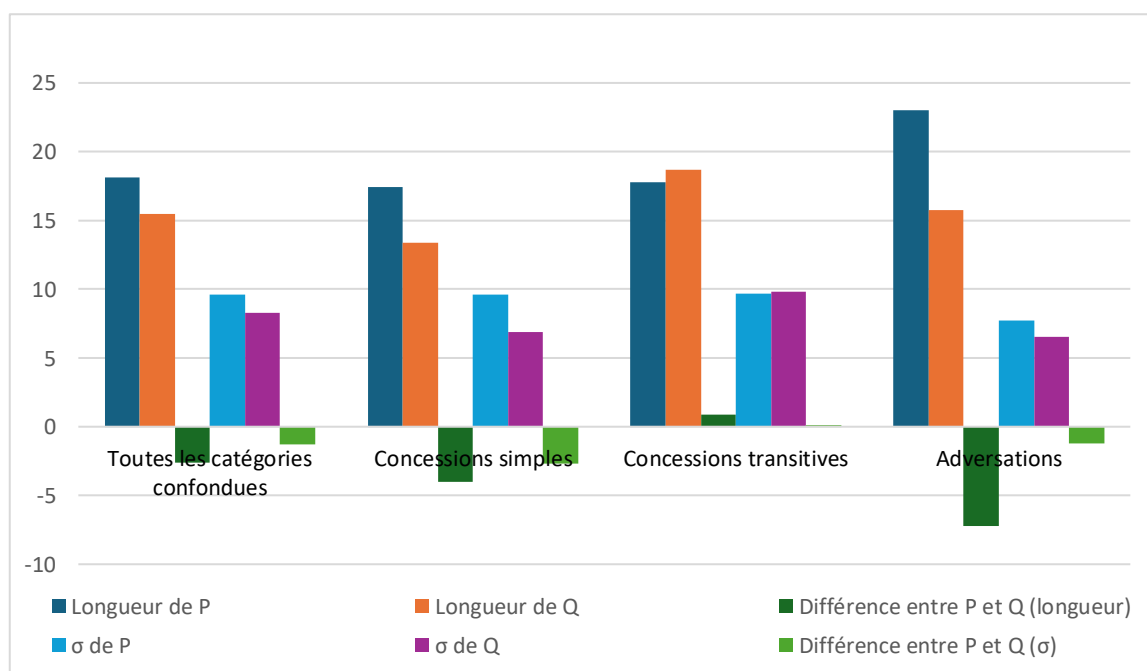


Tableau 116 : Longueurs des éléments unis par *echter*

On note que P est en moyenne plus long que Q chez les concessions simples et les adversations, mais que ce n'est pas le cas pour les concessions transitives. On remarque également que c'est pour cette dernière catégorie sémantique que la différence des longueurs moyennes entre P et Q est la plus faible. Peut-être faut-il chercher une explication à ce constat dans la nuance d'opposition affaiblie véhiculée par de tels *echter*, mettant P et Q sur un pied d'égalité en termes de force argumentative, ce qui se traduirait dans des longueurs plus similaires que dans d'autres catégories sémantiques.

Constats sur <i>echter</i>
• Sur l'échantillon analysé, 81 <i>echter</i> relèvent de la concession simple, 53 de la concession de transition, et 16 de l'adversation. • Seuls 1 P et 1 Q sont constitués d'éléments de bas rang, tous les autres éléments unis par <i>echter</i> analysés étaient des propositions. • 12 <i>echter</i> présentent des P et Q dans deux phrases graphiques différentes. Cette proportion se retrouve peu ou prou dans toutes les catégories sémantiques de <i>echter</i>, sans variations significatives entre elles s'agissant de la nature du lien entre P et Q ($p = 0,87$). • Un seul cas de structure « P <i>echter</i> Q » a été relevé dans notre échantillon, les autres occurrences relèvent toutes de la structure « P Q <i>echter</i> Q ». • 9 séquences de connecteurs centrées sur <i>echter</i> ont été relevées. Elles ne sont pas significativement liées à une catégorie sémantique particulière ($p = 0,39$ pour chacune d'elles).

Tableau 117 : Résumé des constats sur *echter*

5.1.2.4. *Terwijl*

Terwijl peut relever de deux catégories oppositives dans cette étude, à savoir, la concession (simple) et l'adversation. À l'instar de *alors que*, il peut également exprimer des nuances que nous qualifierons de temporelles (principalement liées à la notion de simultanéité). Pour étudier 150 *terwijl* oppositifs, nous avons écarté 69 *terwijl* temporels.

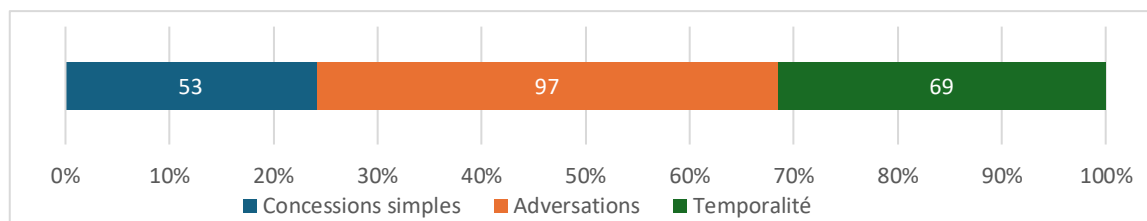


Tableau 118 : Occurrences des catégories sémantiques de *terwijl*

Les P des occurrences oppositives de notre échantillon sont tous des propositions. C'est le cas de presque tous les Q (149), un seul d'entre eux est constitué d'éléments de bas rang (5.54.)

5.54. Het is een middelgrote Galerix - soort (tweede onderkies ca. 2,5 mm), met een een goed ontwikkelde metaconide op de vierde valse kies in de onderkaak, *terwijl* de paraconide min of meer "vrij" is. (SoNaR, *terwijl*, 148)

*Il s'agit d'un Galerix de taille moyenne (deuxième molaire inférieure d'environ 2,5 mm), avec un métaconide bien développé sur la quatrième fausse molaire de la mâchoire inférieure, tandis que le paraconide est plus ou moins « libre ».*⁴⁰

Sur les 150 *terwijl* analysés, 18 séparent leurs P et leurs Q par une ponctuation forte.

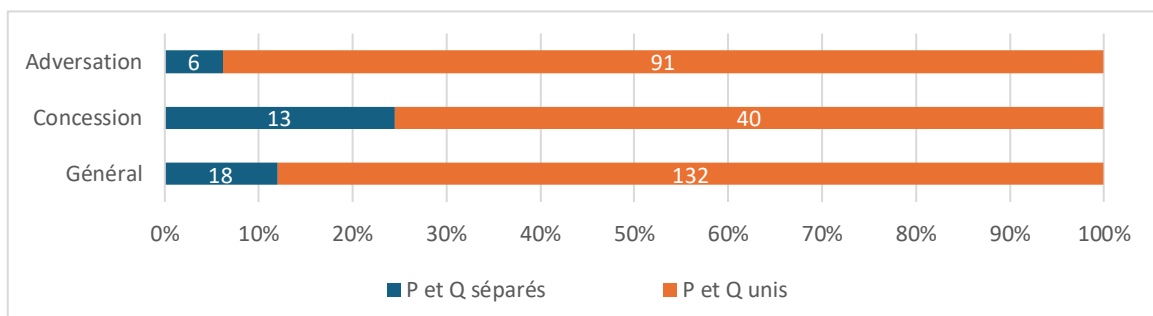


Tableau 119 : Nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *terwijl*

On note que les P et Q sont plus souvent au sein de la même phrase graphique chez les *terwijl* adversatifs que chez les *terwijl* concessifs. Cette variation est significative ($p = 0,001$).

Terwijl peut se retrouver dans deux structures : « Q *terwijl* P », et « *Terwijl* P, Q ». La première est la plus courante de l'échantillon.

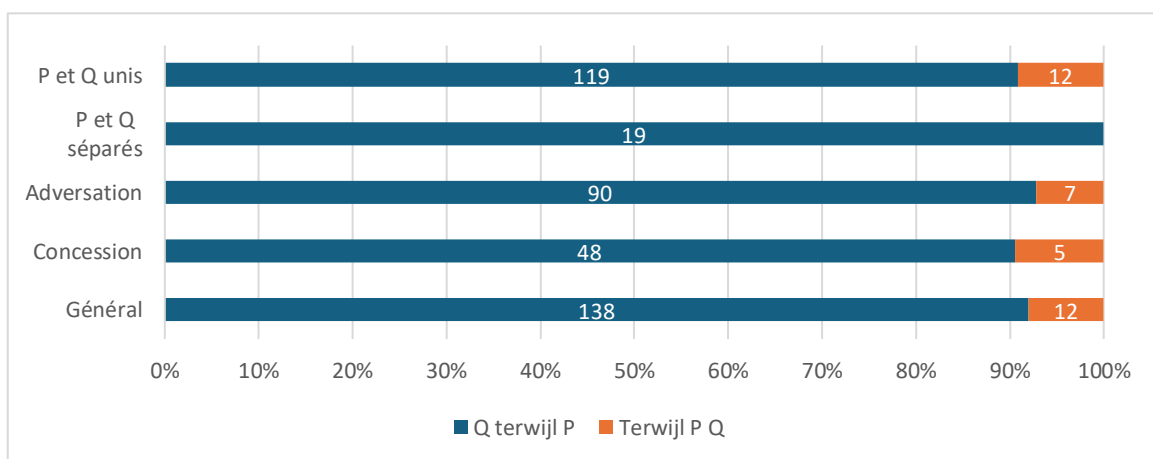


Tableau 120 : Structure de *terwijl* selon les catégories sémantiques du connecteur et la nature du lien entre P et Q

⁴⁰ Où Q est « met een een goed ontwikkelde metaconide op de vierde valse kies in de onderkaak ».

On ne note pas de lien significatif entre le sémantisme de *terwijl* et la nature du lien entre P et Q ($p = 0,75$). Si les structures « *Terwijl* P Q » sont toutes liées à des P et Q figurant au sein de la même phrase graphique, aucun lien n’a pu être établi pour autant entre les structures de *terwijl* et la nature du lien entre les P et les Q qu’il unit ($p = 0,36$).

8 séquences de connecteurs centrées sur *terwijl* ont été relevées dans notre échantillon.

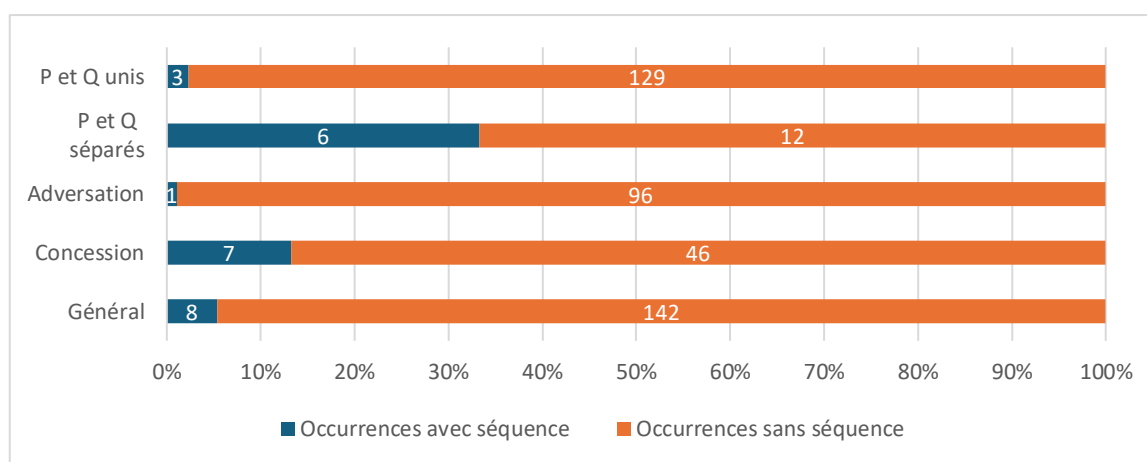


Tableau 121 : Séquences de connecteurs et sémantisme de *terwijl*

Les séquences de *terwijl* sont réparties de manières assez inégales dans le tableau 121. Elles sont tout d’abord significativement plus souvent liées aux *terwijl* concessifs ($p = 0,003$). Elles apparaissent aussi plus souvent lorsque P et Q sont séparés par une ponctuation forte ($p = 0$). Cela peut paraître surprenant, quand on sait que pour les connecteurs français, on observait plutôt la tendance inverse, que nous avons tenté d’expliquer en formulant l’hypothèse qu’une séquence ne supporte pas la séparation entre P et Q car cela la scinde elle aussi. En réalité, le cas de *terwijl* n’entre pas en contradiction avec cette supposition, car la principale séquence de *terwijl* est « *en dat terwijl* » (5.55.), qui s’inscrit entièrement dans Q. Dès lors, bien que P et Q soient scindés, ce n’est pas le cas de cette séquence, ce qui facilite son existence. Aucune autre séquence concessive (ou adversative, d’ailleurs) n’affiche des P et Q scindés par une ponctuation forte.

5.55. Dat is de paradox: als hockeyster zeer aanwezig, buiten de sport een verlegen meisje. *En dat terwijl* ze enorme leiderschapskwaliteiten heeft. (SoNaR, *terwijl*, 65)

C’est là tout le paradoxe : très présente en tant que joueuse de hockey, elle est une fille timide en dehors du sport. Et ce, alors qu’elle possède d’énormes qualités de leader.

La présence de séquences *en dat terwijl* pourrait expliquer pourquoi les concessions scindent plus souvent P et Q dans deux phrases graphiques distinctes que les adversations s’agissant de *terwijl*. Le *dat* (« ce ») pourrait assumer le rôle de P en le pronominalisant, ce qui placerait P (du moins, le pronom

qui le remplace) et Q dans une même phrase graphique. Assurément, cela fournit un argument supplémentaire pour une étude spécifique aux séquences de connecteurs plus poussée, mais ce critère n'étant pas la finalité du présent travail, nous arrêterons ici nos recherches d'hypothèses pour expliquer les constats sur les séquences de *terwijl*.

Catégorie sémantique de <i>terwijl</i>	Séquence observée	Occurrences
Concession	<i>En dat terwijl</i>	6
	<i>Echter ... terwijl</i>	1
Adversation	<i>Terwijl ... wel</i>	1

Tableau 122 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *terwijl* et leurs nombres d'occurrences

On peut enfin s'intéresser aux longueurs des éléments unis par *terwijl*.

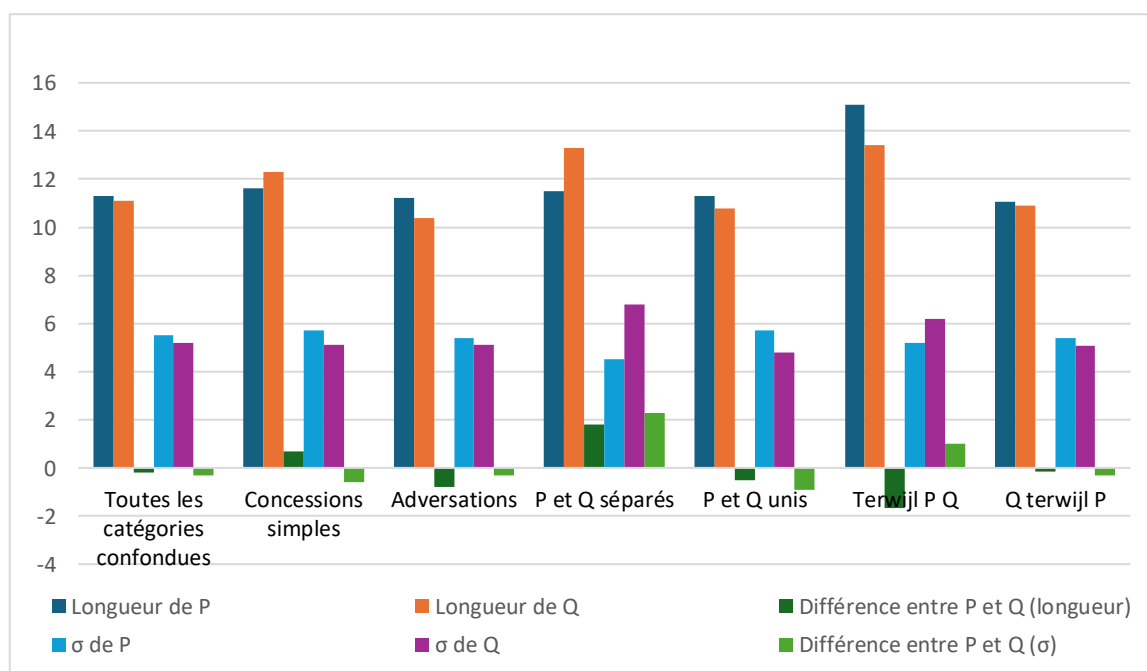


Tableau 123 : Longueurs des éléments unis par *terwijl*

On observe que les éléments les plus longs ne sont pas les mêmes selon que l'on s'intéresse au sémantisme de *terwijl* ou à la nature du lien entre P et Q. En revanche, quelle que soit la structure du connecteur, P est en moyenne plus long que Q.

Constats sur <i>terwijl</i>
• Sur l'échantillon analysé, 53 <i>terwijl</i> relèvent de la concession, et 97 de l'adversation. Pour obtenir cet échantillon, il a fallu écarter 69 <i>terwijl</i> temporels. • Un peu plus de 10 % des <i>terwijl</i> séparent leurs P et leurs Q par une ponctuation forte. Ce phénomène est significativement plus courant chez les <i>terwijl</i> concessifs que les <i>terwijl</i> adversatifs ($p = 0,006$). • Un peu moins de 10 % des <i>terwijl</i> apparaissent dans des structures « <i>Terwijl P Q</i> », le reste des occurrences étant constitué de « <i>Q terwijl P</i> ». Aucune variation significative de structure selon le sémantisme ($p = 0,75$) ou la nature du lien entre P et Q ($p = 0,36$) n'a été observée. • 8 séquences de connecteurs centrées sur <i>terwijl</i> ont été relevées. Elles sont significativement plus souvent liées aux <i>terwijl</i> concessifs ($p = 0,003$), et apparaissent plus souvent lorsque P et Q sont séparés par une ponctuation forte ($p = 0$). • Le sémantisme et la nature du lien entre P et Q n'affichent pas les mêmes éléments les plus longs unis par <i>terwijl</i>, mais il n'y a pas de variation de ces moyennes s'agissant de la structure du connecteur.

Tableau 124 : Résumé des constats sur *terwijl*

5.1.2.5. *Hoewel*

Dernier connecteur monolingue néerlandais à être étudié, *hoewel* ne possède pas le sémantisme le plus complexe de cette étude, car il est uniquement concessif. Une particularité le distingue cependant des autres connecteurs étudiés jusqu'ici : un emploi que nous avons qualifié d'absolu (5.56. ; 5.57.). On peut le rapprocher d'un usage similaire pour le connecteur *quoique*.

5.56. Mocht ik als Arabier geboren zijn, het zou allemaal wat makkelijker gegaan zijn. *Hoewel*. Gelukkig is er nu met de wereldkalligrafie een tegenbeweging. (SoNaR, *hoewel*, 126)

Si j'étais né arabe, tout aurait été plus facile. Quoique. Heureusement, il existe aujourd'hui un contre-mouvement avec la calligraphie mondiale.

5.57. Ik ben nooit getrouwd en heb geen kinderen, opvolging is er dus niet meteen. *Hoewel*, Louis-Philippe, één van de kozijntjes in de familie, is nu negen en zegt geregeld dat hij later ook een café wil. (SoNaR, *hoewel*, 98)

Je ne me suis jamais marié et je n'ai pas d'enfants, il n'y a donc pas de succession immédiate. Quoique, Louis-Philippe, l'un des petits chéris de la famille, a maintenant neuf ans et dit régulièrement qu'il veut aussi un café plus tard.

Dans 5.56. et 5.57., *hoewel* semble se suffire à lui-même, et être autonome. D'ailleurs dans 5.56., il forme une phrase graphique à lui tout seul. On perçoit le caractère particulier de cet usage de *hoewel*

avec 5.57., une concession où « il n’y a pas de succession immédiate » est logiquement le fait P, contrecarré par Q, « l’un des petits chéris [...] dit qu’il veut un café plus tard ». Or les structures classiques de *hoewel* sont « *Hoewel P Q* » et « *Q hoewel P* ». Elles impliquent systématiquement que *hoewel* introduit P et non Q, ce qui entre en contradiction avec 5.57. où, selon toute interprétation logique, on est plutôt face à une structure « *P hoewel Q* ». On sent cependant que de telles utilisations de *hoewel* sont encore plus complexes que cela, car 5.56. ne peut pas s’interpréter comme « *P hoewel Q* » (quel serait en effet le lien entre « tout aurait été plus facile », censé empêcher que « il existe aujourd’hui un contre-mouvement avec la calligraphie mondiale » ?). Il semble que dans cet exemple, *hoewel* soit utilisé pour remettre en cause le segment qui le précède, mais qu’il n’ait pas vraiment de lien avec le segment suivant. D’ailleurs, il est possible de trouver de tels *hoewel* en fin de paragraphe, sans éléments de discours qui le suivent (5.58.).

5.58. En die zijn niet zomaar te vervangen door Europese, laat staan collectivistische modellen.
Hoewel. (SoNaR, *hoewel.*)

Et ceux-ci ne peuvent pas être remplacés sans autre forme de procès par des modèles européens, et encore moins collectivistes. Quoique.

Dans 5.58., c’est comme si *hoewel* était lui-même Q. On pourrait paraphraser logiquement la traduction de 5.58. par : bien que l’on affirme que ceux-ci ne peuvent pas être remplacés sans autre forme de procès par des modèles européens, et encore moins collectivistes, « quoique », en d’autres termes, « on peut en douter ». Certes, on affirme P, mais on vient douter de sa véracité par l’existence de Q. Pour cette raison, nous avons choisi de ne pas qualifier ces usages particuliers de *hoewel* en termes de structures (comme « *P hoewel Q* »), car il ne nous semble pas qu’ils puissent être regroupés sous une seule et même structure. À la place, nous les décrirons davantage d’un point de vue sémantique, et les distinguerons des concessions classiques en les appelant « usages absolus ». Comme il semble périlleux, avec les connaissances que nous en avons à ce stade, d’identifier les P et les Q de ces *hoewel*, nous proposons d’écarter de nos données ces occurrences pour les analyses des natures de P et Q ainsi que de leurs structures.

S’agissant justement de ces natures d’éléments unis, 4 P unis par *hoewel* dans notre échantillon sont constitués d’éléments de bas rang, et ce n’est le cas d’aucun Q. 5 *hoewel* présentent des P et Q au sein de deux phrases graphiques différentes.

En plus des deux structures « *Hoewel P Q* » et « *Q hoewel P* », des enchevêtrements de type « *Q hoewel P Q* » ont également été observés dans notre échantillon.

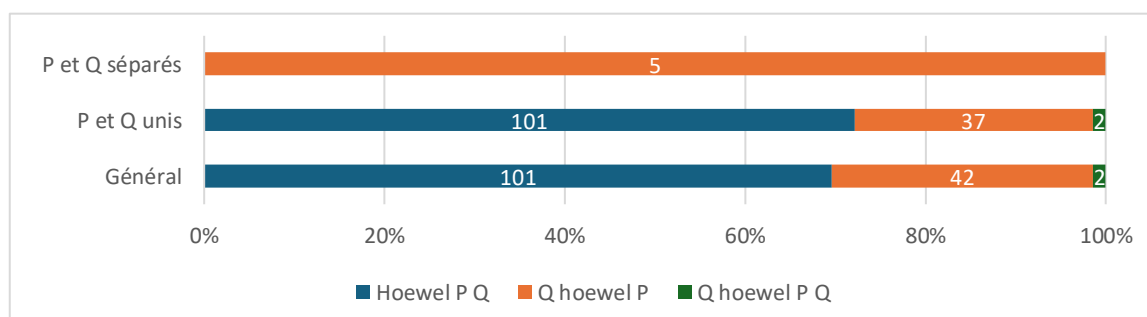


Tableau 125 : Structures de *hoewel*

Globalement, « *Hoewel P Q* » concerne environ 65 % des occurrences de l'échantillon analysé, soit la majorité des cas. Les cas d'enchevêtrement, au nombre de deux, présentent des longueurs et natures de Q1 assez différentes, tantôt, ce qui précède P est simplement un sujet et son verbe (5.59.), tantôt une proposition beaucoup plus longue (5.60.).

5.59. Zij zijn, *hoewel* de techniek nog in de kinderschoenen staat, optimistisch over de toepassing van chips die hersenfuncties kunnen overnemen. (SoNaR, *hoewel*, 10)

Ils sont, bien que la technologie en soit encore à ses balbutiements, optimistes quant à l'utilisation de puces capables de prendre en charge certaines fonctions cérébrales.

5.60. Ingrijpen van raadpensionaris Johan de Witt leidde ertoe dat de laatste, *hoewel* al voorlopig aangesteld, op 11 augustus alsnog gepasseerd werd ten faveure van De Ruyter. (SoNaR, *hoewel*, 150)

L'intervention du grand-pensionnaire Johan de Witt eut pour conséquence que ce dernier, bien qu'il ait déjà été provisoirement nommé, fut finalement écarté le 11 août au profit de De Ruyter.

La traduction littérale de 5.59. semble peu naturelle car séparant le sujet de la proposition de l'adjectif qui lui est relié, augmentant l'effort cognitif nécessaire à la compréhension de la phrase (Roll *et al.*, 2013). On imagine dès lors que les structures d'enchevêtrement constituent assurément un phénomène d'un grand intérêt en traductologie, nécessitant un remaniement en profondeur de l'ordre des mots dans la phrase en français. En dépit du nombre très limité de *hoewel* où P et Q figurent dans deux phrases graphiques différentes (5), on observe une différence significative entre la nature du lien entre P et Q et la structure de ce connecteur. Les P et Q séparés par une ponctuation forte figurent ainsi significativement plus souvent au sein de structures de type « *Q hoewel P* » que les P et Q au sein d'une même phrase graphique ($p = 0,001$).

Dans notre échantillon, 10 séquences de connecteurs centrées sur *hoewel* ont été relevées. 9 d'entre elles relevaient d'occurrences où P et Q étaient au sein de la même phrase graphique (pas de lien significatif, $p = 0,3$). 8 séquences se retrouvent sous la forme « *Hoewel P Q* » et 2 sous la structure « *Q hoewel P* » ($p = 0,72$).

Catégorie sémantique de <i>terwijl</i>	Séquence observée	Occurrences
Concession	<i>Hoewel ... toch</i>	7
	<i>Toch ... hoewel</i>	2
	<i>Hoewel ... wel</i>	1

Tableau 126 : Séquences de connecteurs relevées par catégorie sémantique de *terwijl* et leurs nombres d'occurrences

Comme *hoewel* ne peut être que concessif sémantiquement, nous étudierons les longueurs de ses composants au travers des autres critères d'analyse.

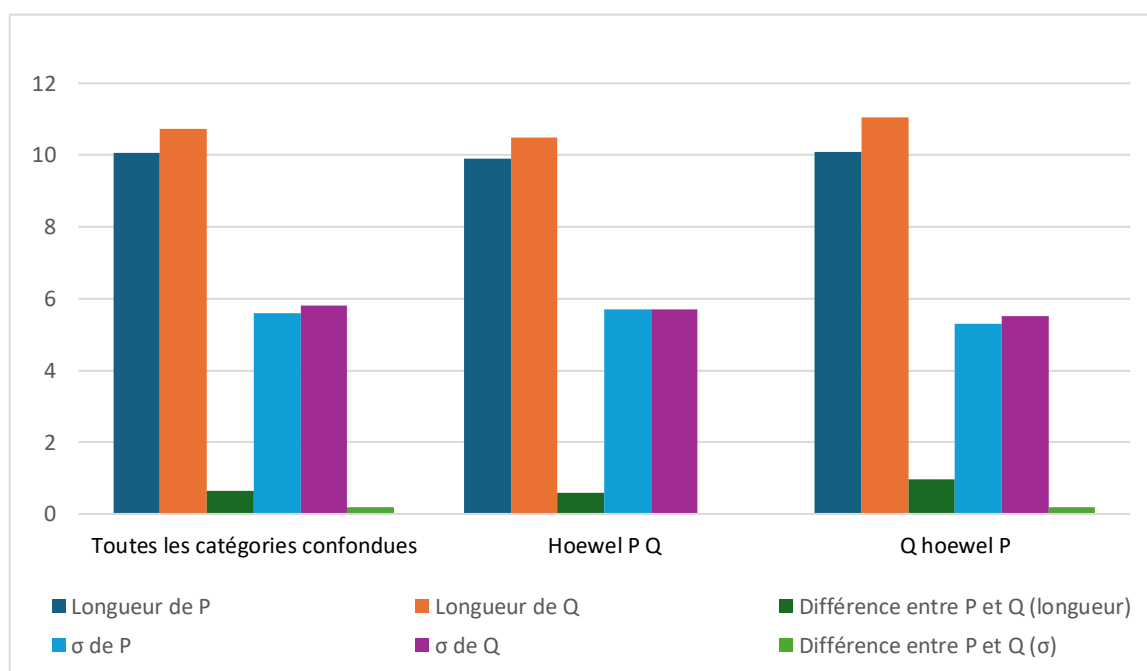


Tableau 127 : Longueurs des éléments unis par *hoewel*

On observe relativement peu de variations s'agissant des longueurs des éléments unis. Globalement, et pour chacune des structures de *hoewel*, P est légèrement plus court que Q, les deux éléments étant longs en moyenne de 10 à 11 mots.

Constats sur <i>hoewel</i>
- En plus des formes concessives classiques, <i>hoewel</i> possède également des emplois absolus (5 cas dans notre échantillon). - Sur les 150 occurrences analysées, 4 P unis par <i>hoewel</i> sont constitués d'éléments de bas rang, et aucun Q. 5 <i>hoewel</i> présentent des P et Q au sein de deux phrases graphiques différentes. - La structure « <i>Hoewel P Q</i> » représente environ 101 occurrences, « <i>Q hoewel P</i> » concerne 42 <i>hoewel</i>, et 2 cas d'enchevêtrement ont été identifiés. La structure « <i>Q hoewel P</i> » est significativement liée aux <i>hoewel</i> séparant leurs P et Q par une ponctuation forte ($p = 0,001$).

- 10 séquences de connecteurs centrées sur *hoewel* ont été relevées. Leur présence n'a de lien significatif ni avec une structure particulière de *hoewel* ($p = 0,72$), ni avec la nature du lien entre les P et les Q unis par ce connecteur ($p = 0,3$).
- P est en moyenne plus court que Q chez *hoewel*.

Tableau 128 : Résumé des constats sur *hoewel*

5.1.2.6. Mise en commun et conclusion

À l'instar des résultats monolingues des connecteurs français, en guise de conclusion des études monolingues des connecteurs néerlandais, nous résumerons et opposerons les résultats développés dans les sections précédentes.

Pour rappel, nous commencerons par comparer les connecteurs néerlandais s'agissant des liens significatifs établis entre certains critères permettant de les étudier, plus particulièrement, ceux qui ont été observés entre le sémantisme des connecteurs et les autres critères d'analyse intervenant dans cette étude. Il convient d'apporter quelques ajustements par rapport au bilan réalisé par les connecteurs français, car deux connecteurs néerlandais sont monofonctionnels concessifs : *toch* et *hoewel*. Dès lors, on ne peut pas tester pour eux le lien entre le sémantisme et les autres critères d'analyse de notre étude, vu qu'ils ne peuvent appartenir qu'à une seule catégorie oppositive. Nous proposons, pour ces connecteurs, d'indiquer exceptionnellement pour eux les liens découverts entre des critères non sémantiques, afin que la colonne qui leur est dédiée ne reste pas vide.

Nous effectuerons ensuite une seconde comparaison qui classera les connecteurs dans le but d'identifier d'éventuelles variations de comportements.

Associations de critères et significativité					
	<i>Maar</i>	<i>Toch</i>	<i>Echter</i>	<i>Terwijl</i>	<i>Hoewel</i>
Sémantisme et nature de P	Oui	Nature de P/Q et nombre de phrases graphiques contenant P et Q : Oui	Non	Non	Nature de P/Q et nombre de phrases graphiques contenant P et Q : Non
Sémantisme et nature de Q	Oui		Non	Non	
Sémantisme et nombre de phrases graphiques contenant P et Q	Oui		Non	Oui	
Sémantisme et position/structure	Ne s'applique pas (une seule position possible)	Structure et nombre de phrases contenant P et Q : Oui	Non	Non	Structure et nombre de phrases contenant P et Q : Oui
Sémantisme et présence de séquences de connecteurs	Non	Séquences et structure : Oui Séquence et nombre de phrases graphiques contenant P et Q : Oui	Non	Oui	Séquences et structure : Non Séquence et nombre de phrases graphiques contenant P et Q : Non

Tableau 129 : Comparaison des connecteurs néerlandais sur la significativité du lien entre le sémantisme et les autres critères d'étude

On peut lire le tableau 129 en deux temps, en commençant par les connecteurs polyfonctionnels *maar*, *echter*, et *terwijl*. On remarque qu'ils ont tous les trois des profils différents : *maar* est le seul à noter des variations significatives de nature de P et de Q en fonction des catégories sémantiques, *terwijl* est le seul à posséder un lien significatif entre ses catégories sémantiques et le nombre de phrases graphiques contenant P et Q ainsi qu'avec la présence de séquences de connecteurs, et *echter* montre une grande hétérogénéité dans l'échantillon analysé, ce qui rend tout lien entre les critères d'analyse et son sémantisme non significatif.

On peut ensuite s'intéresser aux connecteurs uniquement concessifs : *toch* et *hoewel*. À vrai dire, bien que concessifs purs, ces deux connecteurs se distinguent tout de même l'un de l'autre car seul *hoewel* est capable d'être employé en usage absolu. Toujours est-il qu'eux non plus, bien que partageant un profil sémantique similaire, ne présentent pas les mêmes constats de significativité. La seule caractéristique commune entre eux est la présence d'un lien significatif entre leurs structures et le nombre de phrases graphiques contenant P et Q.

Le tableau 129 montre toute la diversité des caractéristiques des connecteurs néerlandais étudiés dans cette étude. Il est utile de s'en rendre compte avant de se pencher sur leurs traductions : bien que relevant tous de l'opposition, ces connecteurs possèdent des profils bien différents, ce qui jouera peut-être un rôle dans la manière dont ils sont traduits. Comme pour les connecteurs français, nous reviendrons sur les résultats du tableau 129 lors des analyses traductologiques. Il constitue en effet une base de données qui nous permettra peut-être de trouver des éléments d'explication aux phénomènes que nous observerons. On pourrait imaginer, peut-être, que *maar* et *echter* soient traduits de la même façon s'agissant de leurs séquences de connecteurs, mais différent de *terwijl*, ce que l'on pourrait expliquer par le fait que *maar* et *echter* ont en commun qu'ils ne possèdent pas de lien significatif entre leur sémantisme et la présence de séquences de connecteurs, et que c'est justement l'inverse pour *terwijl*.

	<i>Maar</i>	<i>Toch</i>	<i>Echter</i>	<i>Terwijl</i>	<i>Hoewel</i>
Taux d'occurrences concessives <i>versus</i> taux d'occurrences adversatives	Excès significatif d'occurrences concessives ($p = 0$)	Ne s'applique pas (ne peut pas être adversatif)	Excès significatif d'occurrences concessives ($p = 0$)	Excès significatif d'occurrences adversatives ($p = 0$)	Ne s'applique pas (ne peut pas être adversatif)
P constitué d'éléments de bas rang	Excès significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)	Excès significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,01$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,008$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,003$)	Pas de significativité ($p = 0,1$)
Q constitué d'éléments de bas rang	Excès significatif d'éléments de bas rang ($p = 0$)	Pas de significativité ($p = 0,3$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,02$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,02$)	Déficit significatif d'éléments de bas rang ($p = 0,01$)
P et Q figurent dans deux phrases graphiques différentes	Excès significatif de P et Q unis dans la même phrase graphique ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q séparés ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q séparés ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q unis dans la même phrase graphique ($p = 0$)	Excès significatif de P et Q unis dans la même phrase graphique ($p = 0$)
Variation de fréquences entre « P connecteur Q » et « P Q connecteur Q » (<i>toch</i> et <i>echter</i>)	Ne s'applique pas (ne peut être que « P <i>maar</i> Q »)	Excès significatif de « P connecteur Q » ($p = 0$)	Excès significatif de « P Q connecteur Q » ($p = 0$)		

Variation de fréquences entre « <i>Connecteur P Q</i> » et « <i>Q connecteur P</i> » (<i>terwijl</i> et <i>hoewel</i>)				Excès significatif de « <i>Q connecteur P</i> » ($p = 0$) Pas de significativité pour les enchevêtrements ($p = 0,1$)	Excès significatif de « <i>Connecteur P Q</i> » ($p = 0$) Pas de significativité pour les enchevêtrements ($p = 0,1$)
Présence d'une séquence de connecteurs	Excès significatif de séquences de connecteurs ($p = 0$)	Excès significatif de séquences de connecteurs ($p = 0$)	Déficit significatif de séquences de connecteurs ($p = 0$)	Déficit significatif de séquences de connecteurs ($p = 0$)	Déficit significatif de séquences de connecteurs ($p = 0$)

Tableau 130 : Variations significatives des connecteurs néerlandais entre le sémantisme et les autres critères d'étude

Les cases entièrement dépourvues de significativité dans le tableau 111 sont peu nombreuses (2 sur 35). Ce constat traduit une grande variété dans les profils fonctionnels des connecteurs néerlandais.

Comme pour les connecteurs français, il est probable que *maar*, par sa nature de conjonction de coordination, influence certains résultats (comme la probabilité que P ou Q soient composés d'éléments de bas rang). Cependant, même si on écarte ce connecteur pour se concentrer sur les autres, certains liens significatifs impliquant le sémantisme demeurent. Par exemple, si on réalise un test des résidus d'Haberman combiné aux valeurs p ajustées, sur la présence de séquences de connecteurs uniquement centrées sur *toch*, *echter*, *terwijl*, et *hoewel*, on relève des valeurs p significatives : *toch* conserve un excès significatif de séquences ($p = 0$), tandis que *echter*, *terwijl*, et *hoewel*, en comparaison, présentent un déficit significatif de ces séquences (respectivement, $p = 0$; $p = 0,001$; $p = 0,003$).

Il sera important de se souvenir de la diversité des propriétés des connecteurs néerlandais lorsque nous effectuerons les analyses contrastives de cette étude, et surtout, quand nous nous intéresserons à leurs traductions. Nous ne dresserons pas ici une liste exhaustive d'hypothèses que le tableau 111, mais on peut facilement en imaginer les formes. Pour continuer sur le sujet des séquences de connecteurs : on sait à présent que *maar* et *toch* présentent significativement plus de séquences que *echter*, *terwijl*, et *hoewel*, mais cette tendance sera-t-elle conservée dans le processus de traduction ? Quel est le taux de séquences de connecteurs effectivement traduites par d'autres séquences de connecteurs dans la langue cible, combien de séquences originales sont traduites simplement par un connecteur seul ? Et ce phénomène est-il le même pour tous les connecteurs du tableau 111 ? Voici le type de questions de recherche auxquelles la partie traductologique de notre travail tentera de répondre, en s'inspirant des résultats du tableau 111 lorsque nous chercherons à en expliquer les constats.

5.1.3. Conclusions monolingues

Les études monolingues constituent le premier volet de résultats de cette thèse en traductologie. Elles ont consisté en l'étude de chaque connecteur dans sa propre langue, selon les critères d'analyse définis dans le chapitre 4 avec pour critère central le sémantisme. Elles ont permis de se rendre compte de la grande diversité des profils des connecteurs au centre de ce travail, principalement, en ce qui concerne les structures qu'ils peuvent adopter au sein de leurs phrases hôtes, le fait que P et Q soient séparés par une ponctuation forte, ou la présence de séquences de connecteurs centrées sur les connecteurs que nous étudions. Les analyses monolingues des connecteurs ont ensuite été compilées et comparées entre elles, par langue prise en considération dans cette étude, ce qui a permis de classer entre eux les connecteurs et de mettre en place une transition vers les études contrastives qui compareront les connecteurs français aux connecteurs néerlandais et *vice-versa*.

Les résultats des analyses monolingues sont d'une utilité double. D'une part, ils permettent de formuler des questions de recherche voire des hypothèses quant aux études contrastives et traductologiques sur la base des constats significatifs établis. On a par exemple découvert que bien que *mais* puisse ressortir en tout de 5 (sous-)catégories oppositives différentes, ce connecteur ne possède pas de lien significatif entre son sémantisme et la présence d'une séquence de connecteurs centrée sur lui. Côté néerlandais, *maar* partage ce même constat. Par ailleurs, les deux connecteurs présentent un excès significatif de séquences de connecteurs, si on les compare aux autres connecteurs de l'étude (en ne considérant qu'une seule langue à la fois). Les deux connecteurs semblent dès lors occuper des places similaires, au sein de leurs langues respectives, dans le paysage des connecteurs étudiés dans ce travail. On pourrait être tenté, dès lors, de penser que *mais* et *maar* n'affichent pas de grandes différences s'agissant de leurs comportements liés aux séquences de connecteurs. C'est ce que les études contrastives tenteront, entre autres, de vérifier. Il serait fastidieux de dresser une liste exhaustive de telles hypothèses, à la place, lors de nos analyses contrastives, nous ferons régulièrement l'aller-retour vers la section des analyses monolingues et dirons en quoi les résultats contrastifs diffèrent ou non de ce qui aurait pu être attendu des résultats monolingues.

D'autre part, les résultats monolingues fournissent une banque de données utiles pour étayer les raisonnements que soulèveront les résultats contrastifs. Imaginons, par exemple, que l'on constate de fortes différences entre *terwijl* et *maar* s'agissant des traductions de leurs occurrences au sein de séquences de connecteurs. Peut-être ces variations pourront-elles trouver des éléments d'explication dans le constat fait préalablement dans cette section selon lequel il existe un lien significatif entre les catégories sémantiques de *terwijl* et la possibilité pour ce connecteur de se retrouver dans une séquence de connecteur, tandis que ce n'est pas le cas de *maar*.

5.2. Résultats contrastifs

Les analyses contrastives de cette étude sont une sorte de passerelle entre les analyses monolingues et les analyses traductologiques, la linguistique contrastive et la traductologie étant « profondément dépendantes l'une de l'autre » [NT] (Korzen & Gylling, 2017 : 58). Les résultats contrastifs de cette étude vont s'obtenir en comparant les résultats de nos études monolingues (Sórs, 2008). Pour comparer des éléments linguistiques entre eux, ici en l'occurrence, des connecteurs logiques, il convient de définir une base de comparaison commune (Connor & Moreno, 2005), que l'on nomme *tertium comparationis*.

Dans le chapitre 4, nous avons choisi comme *tertium comparationis* le sémantisme des connecteurs d'opposition étudiés dans cette étude. Deux types de comparaisons peuvent en découler, en fonction de l'objet qui en est le point de départ : une catégorie sémantique en particulier, ou des connecteurs qui se correspondent sur le plan sémantique. On peut en effet soit :

- Comparer entre eux des connecteurs qui expriment les mêmes valeurs sémantiques, par exemple, les connecteurs adversativo-concessifs simples comme la paire *alors que* et *terwijl* ;
- S'intéresser à une catégorie sémantique en particulier, comme la concession additive, et comparer entre eux les connecteurs capables de l'exprimer, ici *mais*, *si*, et *maar*.

La première conception amène à former quatre groupes de connecteurs :

- Groupe A, connecteurs exprimant la concession, l'adversation, et la rectification : *mais* et *maar* ;
- Groupe B, connecteurs exprimant la concession simple et l'adversation : *alors que*, *si*, et *terwijl*.
- Groupe C, connecteurs exprimant la concession simple, la concession transitive, et l'adversation : *cependant* et *echter*
- Groupe D, connecteurs exprimant uniquement la concession : *même si*, *toch*, *hoewel*.

Si l'on souhaite par contre comparer uniquement les occurrences sémantiquement équivalentes des connecteurs étudiés, cinq groupes de connecteurs peuvent être constitués :

- Groupe 1, la concession simple : *tous les connecteurs*.
- Groupe 2, la concession additive : *mais*, *si*, *maar*.
- Groupe 3, la concession de transition : *mais*, *cependant*, *maar*, *echter*.
- Groupe 4, l'adversation : *mais*, *alors que*, *cependant*, *si*, *maar*, *echter*, *terwijl*.
- Groupe 5, la rectification : *mais*, *maar*.

Pour rappel, dans les cas de connecteurs polyfonctionnels, seules sont prises en considération les occurrences liées au thème du groupe (par exemple, dans le groupe 3, les occurrences adversatives et concessives simples de *cependant* sont écartées des données).

Nos résultats contrastifs vont donc être organisés en deux grandes parties : la comparaison de connecteurs exprimant les mêmes catégories sémantiques, puis la comparaison d'occurrences exprimant la même catégorie sémantique. De cette manière, on envisage la contrastivité selon deux angles complémentaires. Les groupes 1, 2, 3, 4 et 5 prennent comme point de départ les nuances oppositives considérées dans cette thèse et les étudient à travers les connecteurs qui peuvent l'exprimer, tandis que les groupes A, B, C et D comparent entre eux des connecteurs qui expriment tous exactement les mêmes nuances oppositives. La taille des groupes A, B et C est ainsi de 300 occurrences, et le groupe D, qui compare entre eux 3 connecteurs, en fait 450. Le groupe 1 regroupe 970 occurrences concessives simples toutes langues confondues, le groupe 2 se compose de 47 occurrences, le groupe 3 en compte 193, le groupe 4, 290, et le groupe 5, 24.

Les études contrastives de ce travail combinent deux types d'approches : la sémasiologie et l'onomasiologie. Vargas (2009 : 22) les oppose de la sorte : « l'approche sémasiologique part du signe pour accéder à son ou à ses concepts, contrairement à l'onomasiologie, qui part du concept et recherche les signes linguistiques qui lui correspondent. » Leur association permet de tirer parti à la fois des concepts (notions oppositives) et des formes linguistiques (connecteurs logiques). Cette double approche présente plusieurs avantages pour une étude contrastive préalable à une analyse traductologique. En prenant tour à tour comme *tertium comparationis* les connecteurs eux-mêmes puis les relations oppositives qu'ils réalisent, on peut à la fois tenir compte des différents degrés de polyfonctionnalité des connecteurs que nous étudions ainsi que de la spécificité des nuances oppositives qu'ils peuvent exprimer. La comparaison par groupes de connecteurs (A, B, C, D) permet de comparer des connecteurs équivalents sur le plan sémantique et de mettre en évidence les asymétries dans leurs propriétés. La comparaison par groupes de nuances (1 à 5) offre, quant à elle, une vision plus fine de la façon dont chaque langue traduit une même relation discursive (oppositive) à l'aide de connecteurs semblables ou différents. Ensemble, ces deux angles fournissent ainsi une base de comparaison tendant vers la complétude pour s'intéresser ensuite à la traduction des connecteurs : ils permettent de voir si le français et le néerlandais expriment les notions oppositives de cette thèse de manière similaire ou non, et montreront les similitudes et divergences d'emploi entre connecteurs aux profils sémantiques équivalents. Plusieurs études contrastives s'inscrivent dans ce double cadre contrastif (voir Hasselgård, 2020, pour une explication détaillée de cette démarche, et Salkie & Oates, 1999 ; Cuenca, Postolea & Visconti, 2019, pour des exemples de son application concrète). Les études contrastives de ce travail se situent donc dans une sorte d'entre-deux, un niveau intermédiaire Bondarko (1991). Ruchot (2015) montre que cette méthodologie est particulièrement adaptée pour traiter des connecteurs multifonctionnels, qui voient tantôt leur unité disparaître si on adopte une approche onomasiologique, tantôt leur complexité difficilement prise en compte de manière complète si on opte pour l'approche sémasiologique.

5.2.1. Études contrastives sémasiologiques : comparaison de connecteurs sémantiquement équivalents

Si on le compare aux études contrastives prenant pour point de départ non pas des connecteurs comparables, mais des catégories sémantiques précises, on pourrait qualifier ce volet de nos études contrastives comme la plus courante (Ruchot, 2015). Il s'agit ici de comparer entre eux des connecteurs exprimant exactement les mêmes catégories sémantiques, du moins, les mêmes nuances oppositives. On trouve une assez grande variété dans la composition des groupes de connecteurs de cette étude : le groupe A, celui de *mais* et *maar*, est éminemment polyfonctionnel, *mais* et *maar* exprimant toutes les nuances oppositives considérées dans le cadre de cette thèse. Le groupe D, à l'inverse, se compose

de connecteurs monofonctionnels concessifs simples, *même si*, *toch*, et *hoewel* ne pouvant traduire que cette unique notion. Les groupes B et C font office d'entre-deux, composés de connecteurs exprimant un duo de notions. Parmi eux, on peut considérer que le groupe B présente une multifonctionnalité plus développée que le groupe C, car les deux notions contenues dans le groupe C sont des sous-catégories d'une même notion oppositive (la concession), tandis que le groupe B présente des connecteurs associant la concession et l'adversation, soit deux notions oppositives différentes. On peut donc les positionner de la sorte sur un axe en augmentant graduellement leur multifonctionnalité.



Figure 59 : Degrés de multifonctionnalité des groupes de connecteurs équivalents

Afin de suivre le même ordre que dans la revue de la littérature, nous commencerons par nous intéresser au groupe A, celui de *mais* et *maar*. Celui-ci invite à suivre une progression décroissante de multifonctionnalité dans l'exposition de nos résultats, mais étant donné leur caractéristique de connecteurs prototypiques de l'opposition (Perrez, 2007 ; Dupont, 2019), nous ne nous voyons pas commencer nos analyses par une autre paire de connecteurs qu'eux. Il en sera de même pour les analyses traductologiques.

5.2.1.1. Groupe A, *mais* et *maar* (concessions de tous les types, adversation, rectification)

Ce premier groupe compare les deux connecteurs d'opposition les plus complexes sur le plan sémantique, *mais* et *maar*. Ils expriment en effet toutes les notions et sous-notions oppositives envisagées dans cette thèse, ce qu'aucun autre connecteur n'est capable de faire. Cette particularité est probablement l'une des raisons qui font d'eux, dans leurs langues respectives, les connecteurs les plus typiques de l'opposition (Perrez, 2006 ; Dupont, 2019). Au sein de cette relation logique, ils sont de loin les connecteurs les plus employés (comme montré dans le chapitre 4), et de manière plus globale dans la classe des connecteurs logiques, tous types de relations confondues, ils figurent également parmi les connecteurs les plus utilisés. En menant une simple analyse fréquence lexicale dans le CRFC et dans SoNaR, soit en classant les mots (et signes) les plus courants dans ces corpus (Malrieu, 2007), on s'en rend compte rapidement.

Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓
1 ,	20,214,826 ***	11 est	4,466,415 ***	21 d'	2,708,179 ***	31 c'	1,907,644 ***	41 ...	1,499,477 ***
2 .	15,593,258 ***	12 des	4,316,001 ***	22 une	2,617,281 ***	32 l	1,860,710 ***	42 n'	1,491,503 ***
3 de	13,313,807 ***	13 en	4,079,600 ***	23 qui	2,521,598 ***	33 ce	1,791,248 ***	43 plus	1,484,575 ***
4 la	8,466,364 ***	14 a	3,432,785 ***	24 pour	2,500,895 ***	34 ne	1,779,506 ***	44 au	1,473,826 ***
5 le	6,635,537 ***	15 *	3,411,267 ***	25 dans	2,348,563 ***	35 qu'	1,629,548 ***	45 se	1,329,630 ***
6 et	6,133,540 ***	16 un	3,405,674 ***	26 je	2,294,976 ***	36 par	1,622,848 ***	46 mais	1,303,505 ***
7 les	5,541,314 ***	17 que	3,348,822 ***	27)	2,293,385 ***	37 on	1,594,840 ***	47 s'	1,196,610 ***
8 l'	5,244,382 ***	18 il	3,129,643 ***	28 (	2,250,074 ***	38 sur	1,594,136 ***	48 avec	1,146,238 ***
9 à	5,140,633 ***	19 du	2,869,171 ***	29 e	2,203,615 ***	39 vous	1,554,564 ***	49 d'un	1,039,146 ***
10 :	4,807,010 ***	20 pas	2,723,072 ***	30 ?	2,000,670 ***	40 -	1,511,321 ***	50 ou	1,008,205 ***

First 20,000 rows are displayed. You can download whole list

Rows per page: 50 1-50 of 20,000

Figure 60 : Fréquence de *mais* dans le CRFC

Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓	Word	Frequency ? ↓
1 .	26,320,104 ***	11 op	4,832,344 ***	21 :	3,024,595 ***	31 om	2,134,335 ***	41 we	1,451,582 ***
2 de	25,495,268 ***	12 te	4,083,838 ***	22 *	2,711,973 ***	32 ?	2,100,602 ***	42 of	1,445,204 ***
3 ,	17,166,758 ***	13 zijn	3,986,878 ***	23 maar	2,638,787 ***	33 hij	2,082,995 ***	43 door	1,426,346 ***
4 van	12,449,762 ***	14 voor	3,865,878 ***	24 er	2,528,878 ***	34 ze	1,987,055 ***	44 heeft	1,361,855 ***
5 het	11,526,194 ***	15 met	3,824,621 ***	25 -	2,512,913 ***	35 bij	1,703,089 ***	45 over	1,254,863 ***
6 een	10,255,967 ***	16 ik	3,748,634 ***	26 '	2,468,531 ***	36 dan	1,638,394 ***	46 wat	1,204,844 ***
7 en	9,402,264 ***	17 die	3,692,079 ***	27 aan	2,421,273 ***	37 nog	1,628,284 ***	47 al	1,202,400 ***
8 in	9,090,498 ***	18 niet	3,504,201 ***	28 ook	2,253,950 ***	38 was	1,570,326 ***	48 tot	1,181,076 ***
9 dat	5,586,693 ***	19)	3,283,152 ***	29 als	2,213,998 ***	39 naar	1,475,839 ***	49 worden	1,123,027 ***
10 is	5,447,689 ***	20 (	3,083,442 ***	30 je	2,209,307 ***	40 uit	1,463,863 ***	50 meer	1,108,656 ***

You are only allowed to access 1,000 items. [Get more](#)

Rows per page: 50 1-50 of 1,000

Figure 61 : Fréquence de *mais* dans SoNaR⁴¹

Mais et *maar* sont, tous les deux, les seconds connecteurs les plus utilisés, respectivement en français et en néerlandais (selon notre définition de la notion de connecteur). Dans ces deux langues, c'est un connecteur lié à une forme de connexion (Allaire, 1996 ; Banga, 2013) qui occupe la première place : *et* en français, et *en* en néerlandais. Cette présence explique sans doute l'attention dont ils ont bénéficié dans la littérature (Adam, 1990 ; Perrez, 2006 ; Abong'o, 2015).

⁴¹ Les résultats pour *maar* doivent être ajustés, car ce morphème est également utilisé comme particule modale (Foolen, 1993) ou encore comme connecteur de restriction. Dans notre échantillon, nous avons dû écarter 24 *maar* non oppositifs pour obtenir 150 *maar* oppositifs, ce qui nous amène à une proportion d'environ 86% des *maar* oppositifs. Si on applique ce ratio aux résultats de fréquences lexicales dans SoNaR, il y a approximativement 2.269.356 *maar* oppositifs dans SoNaR, ce qui ne modifie pas sa place dans le classement des connecteurs les plus utilisés dans ce corpus.

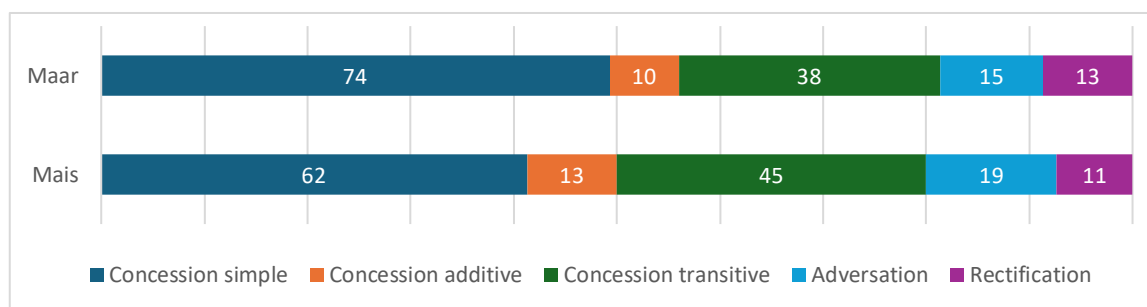


Tableau 131 : Répartitions des catégories sémantiques (oppositives) de *mais* et *maar*

La répartition des catégories sémantiques oppositives de *mais* et *maar* n'affiche pas de différences significatives entre ces deux connecteurs ($N = 300$; $\chi^2 = 2,677$; $ddl = 4$; $p = 0,613$). À l'œil nu, il peut sembler y avoir des variations plus importantes entre les connecteurs si on ne considère que les catégories concessives, mais elles non plus ne sont pas significatives ($N = 242$; $\chi^2 = 2,024$; $ddl = 2$; $p = 0,363$). *Mais* et *maar* expriment donc dans des proportions similaires les (sous-)notions oppositives de cette étude.

Comme première hypothèse d'explication de cette similarité des proportions de valeurs oppositives entre *mais* et *maar*, nous aimerions explorer la piste d'une convergence évolutive, appliquée à la linguistique. Ce concept nous vient initialement de la biologie :

La convergence évolutive est un phénomène fascinant dans lequel des organismes, bien que séparés phylogénétiquement⁴² et évoluant dans des environnements distincts, développent des traits similaires en réponse à des pressions sélectives similaires. (Blanc, 2024 : 11)

L'une des manifestations de convergence évolutive est la carcinisation, soit le fait qu'au cours du temps, plusieurs espèces sans liens apparents convergent toutes vers une morphologie similaire, celle d'un crabe (Guinot, 1979). Ainsi, certains crustacés comme les *Porcellanidae* possèdent une forme semblant évoquer assez typiquement celle d'un crabe (et s'appellent d'ailleurs également « crabe porcelaine », Hickman & Zimmerman, 2000), mais ne sont pas des crabes à proprement parler, car ils ne font pas partie du même infra-ordre que les « vrais crabes » (Keiler, Wirkner & Richter, 2017). S'ils leur ressemblent, c'est parce qu'ils ont évolué dans des contraintes environnementales similaires, lesquelles les ont poussés à développer des caractéristiques semblables. En d'autres termes, les *Porcellanidae* ont développé des traits physiques qui leur donnent l'apparence de crabes, mais à proprement parler, ils n'en sont pas.

⁴² Des « organismes phylogénétiquement séparés » sont des êtres vivants qui ont connu une part importante de leur évolution de manière séparée, par exemple, chacun dans un environnement propre.



Figure 62 : Spécimens de *Porcellanidae* (Baeza, 2016 : 4)

Le concept de convergence évolutive a depuis été repris par bon nombre de domaines : l'entomologie (Sculfort, 2019), l'architecture (Urbain, 2024), la sociologie (Lahire, 2023), mais également les sciences du langage (Kim & Chamorro, 2024). Pour Blanc, « des éléments convergents doivent nécessairement apporter une fonction similaire » (2024 : 23). Par exemple, si plusieurs animaux ont évolué pour tous ressembler à une forme de crabe, c'est parce que cette forme est l'une des plus avantageuses et efficaces qu'ils peuvent prendre (Tsang *et al.*, 2011), vu leur environnement. Mouriès (2022), qui compare les conceptions du langage selon Platon (Ve siècle avant J.-C.) et Wittgenstein (XXe siècle après J.-C.) d'après une perspective philosophique, explique qu'il n'est pas dénué de sens de se servir de la convergence évolutive comme outil pour comprendre des phénomènes relevant des sciences humaines :

Dans la mesure où la philosophie est l'une de ces pratiques humaines, et si celle-ci vise bien la réalité dans la mesure où elle a l'ambition de produire une connaissance, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que le phénomène d'évolution convergente se manifeste aussi en son sein. (Mouriès, 2022 : 144)

Dans la littérature scientifique relative à la recherche en langues, on trouve des références à la « convergence linguistique ». L'une des particularités de cette variante de convergence évolutive réside dans l'importance conférée au contact des locuteurs des langues dont on étudie la convergence (Matthews, 2005 ; Véronique, 2021), en plus des critères d'environnement similaires plus typiques des convergences évolutives comme en biologie. Ainsi, Gumperz et Wilson (1971) ont constaté des évolutions similaires entre le kannada et le marathi, deux langues parlées dans le sous-continent indien n'appartenant pas à la même famille (dravidienne pour la première, indo-européenne pour la seconde), et attribuent ces constats aux contacts étroits entre les locuteurs de ces deux langues (parfois eux-mêmes bilingues). Dans le cas qui nous occupe, on a affaire à deux langues indo-européennes, le français (*mais*) et le néerlandais (*maar*). Mais malgré cela, la convergence évolutive demeure pertinente dans le cadre de l'étude contrastive de *mais* et *maar*, surtout si on s'intéresse au chemin

qu'ils ont parcouru pour devenir les connecteurs qu'ils sont aujourd'hui. D'un point de vue diachronique, en effet, ces deux connecteurs n'ont pas évolué de la même manière.

En français, *mais* provient du latin *magis* (Ponchon, 1990), qui était « un des moyens utilisés pour former le comparatif de supériorité » (Ducrot & Vogt, 1979, 317). On peut ainsi traduire *magis* par « plus [+ adjectif] ». Ducrot & Vogt (1979) l'illustrent avec cet exemple de Cicéron : *Disertus magis est quam sapiens*, que ces auteurs traduisent par « Il est *plus* beau parleur que sage ». On comprend que *magis* aurait pu être également traduit par *plutôt*, ce qui, naturellement, invite à déduire que *magis* est l'ancêtre de ce qu'Anscombe & Ducrot (1977) appellent le *mais* SN, dans notre étude, *mais* rectificatif. En citant Catulle, cette fois, Ducrot & Vogt le montrent également : « *Id, Manli, non est turpe, magis miserum est* », soit en français, « Ce n'est pas honteux, Manlius, c'est *plutôt* malheureux », dont on perçoit assez nettement la logique rectificative, car pouvant être reformulé avec un *mais* de ce type : « Ce n'est pas honteux, Manlius, *mais* malheureux ». Les auteurs poursuivent, dans leur étude, par une réflexion sur la transition de *magis* rectificatif vers un usage également argumentatif, qui a donné nos *mais* concessifs. Le *mais* contemporain du français provient donc d'un adverbe latin dont la rectification était la valeur oppositive la plus proche.

En néerlandais, en revanche, *maar* connaît une étymologie bien différente (et ce bien que sa proximité morphologique actuelle avec *mais* puisse sembler indiquer le contraire). Riem Vis (1986) la décrit de la sorte :

Naar algemeen wordt aangenomen, is *maar* een verkorte vorm van *newaer*. De *w* is door assimilatie aan de voorafgaande *n* langzamerhand in *m* overgegaan; de volgende ontwikkeling dus: *newear nemaer maer*. De eigenlijke vorm is tweeledig; hij is opgebouwd uit *en* (resp. *ne*) en uit *waer(e)* (resp. *maer(e)*). (Riem Vis, 1986 : 77)

Généralement, on considère que *maar* est une forme abrégée de « *newaer* ». Le « *w* » s'est progressivement transformé en « *m* » par assimilation au « *n* » qui le précède ; l'évolution est donc la suivante : *newear, nemaer, maer*. On a donc affaire à un mot composé de deux parties : « *en* » (respectivement « *ne* ») et de « *waer(e)* » (respectivement « *maer(e)* »).

Selon Duinhoven & Riem Vis (1986) et van Renswoude (2024), *newaer* (et ses déclinaisons) vient lui-même de « *ware [het] niet* ». Cette forme encore plus ancienne permet d'illustrer la manière dont *newear* se compose : d'une part, *ne*, associé à *niet*, et d'autre part, *wear*, une forme du verbe *zijn* [être] employé à ce qui s'apparente en français au subjonctif (« *Het eerste lid is het negatiepartikel 'niet' en het tweede de conjunctivus van 'zijn', tezamen: ware (het) niet.* », Riem Vis, 1986 : 81). Originellement, selon le Woordenboek der Nederlandsche Taal de l'Institut voor de Nederlandse taal (un dictionnaire décrivant « la signification et l'histoire des mots du néerlandais écrit de 1500 à 1976 »), le sens de cette expression était à rapprocher à *tenzij*, qui aujourd'hui signifie *sauf (si)*, à *moins que* (« [...] *het is te vergelijken met tenzij* »). Aujourd'hui, *ware het niet (dat)* existe toujours, mais se traduirait plutôt comme *si ce n'est (que)*, comme dans « *Een aardig idee, ware het niet dat het moeilijk uitvoerbaar is* » (Onze Taal), que l'on peut rendre en français par « Une bonne idée, *si ce n'est qu'elle* est difficile à mettre en œuvre ». On sent déjà les prémisses d'un usage concessif dans cet ancêtre de *maar*, car on peut interpréter l'énoncé précédent comme un fait P « c'est une bonne idée » qui invite à conclure quelque chose comme « donc on va la mettre en œuvre », mais qui est contrecarré par un autre fait, Q, « elle est difficile à mettre en œuvre ».

Mais et *maar* sont donc loin d'avoir un étymon commun. Côté français, *mais* provient d'un adverbe, et côté néerlandais, *maar* est issu de la fusion d'une particule négative et d'un verbe conjugué au subjonctif. Mais le plus étonnant réside sans doute dans la notion oppositive qui leur a été premièrement attachée : *maar* est originellement un connecteur concessif, tandis que la valeur initiale de *mais* est la rectification. Ainsi, alors qu'ils ne relèvent pas, à l'origine, de la même valeur oppositive, *mais* et *maar* présentent aujourd'hui non seulement les mêmes éventails de notions oppositives, mais également des proportions similaires dans leurs façons de les exprimer, du moins, dans nos résultats. Notre hypothèse pour expliquer cette situation, c'est que le néerlandais et le français ont développé des systèmes (au moins partiellement) similaires d'expression de la notion d'opposition, avec en leur centre un connecteur capable d'exprimer toutes les notions oppositives, sorte de connecteur d'opposition « par défaut », respectivement, *maar* et *mais*. Si ces derniers diffèrent par leurs significations ainsi que par leurs natures originelles, au fil du temps, les francophones ont utilisé *mais* dans le même contexte que les néerlandophones ont utilisé *maar* : en tant que connecteur oppositif général, presque passe-partout. Cognitivement, ce modèle présente des avantages, principalement car il réduit l'effort cognitif par l'usage d'un connecteur aussi polyvalent (Maltagliati, 2023) : lorsque l'on utilise *mais* ou *maar*, pas besoin de désambiguïser des contextes flous pour choisir un connecteur oppositif moins polyfonctionnel. Il permet ainsi également de réduire la peur de commettre une erreur (Firode, 2013 ; Masson, 2025) : en utilisant *mais* ou *maar* à la place d'un connecteur oppositif plus spécialisé, impossible de se tromper de relation oppositive, vu que ces connecteurs peuvent toutes les exprimer. D'ailleurs, les études sur l'acquisition des connecteurs logiques suggèrent que *mais* est le premier connecteur oppositif acquis par les enfants francophones, et que les autres connecteurs oppositifs suivent plus tard (Mouchon, Fayol & Gombert, 1991 ; Makdissi, Boisclair & Fortier, 2007 ; Spenader, 2018 ; Blandin, Lécorvé & Battistelli, 2019). En néerlandais, Evers-Vermeul (2005), dans sa thèse sur l'acquisition des connecteurs, sélectionne *maar* comme connecteur de base de l'opposition. Sur la base des travaux de Bol & Kuiken (1988), elle indique que *maar* commence à être utilisé par les enfants néerlandophones à partir de l'âge de 3 ans. Par ailleurs van Heugten *et al.* (2022) suggèrent que *maar* est le connecteur oppositif le plus utilisé par les enfants néerlandophones jusqu'au moins 8 ans, âge après lequel d'autres connecteurs commencent à être utilisés (comme *terwijl*, Evers-Vermeul note elle aussi, au sujet de ce dernier connecteur, que « les enfants l'acquièrent relativement tard » [NT], 2005 : 194). Difficile, pour les deux langues, de trouver des études proposant une hiérarchie d'acquisition des différents connecteurs logiques, mais on constate que tant en français qu'en néerlandais, c'est *mais* et *maar* qui sont choisis comme premiers représentants acquis des connecteurs d'opposition. On peut donc prudemment en conclure qu'il s'agit des connecteurs que les locuteurs de ces langues maîtrisent en premier, ce qui est cohérent avec notre hypothèse que ces connecteurs d'opposition sont les plus faciles à utiliser.

Mais cet usage aisé possède un revers, celui de l'interprétation de *mais* et *maar* pour l'interlocuteur. En effet, si le locuteur fait l'économie cognitive de la désambiguïisation du contexte oppositif en utilisant *mais* et *maar*, l'interlocuteur, lui, ne peut se le permettre s'il souhaite pleinement comprendre l'énoncé. Nous avons déjà montré précédemment que certains énoncés oppositifs, s'ils sont exprimés à l'aide d'un *mais*, peuvent autoriser plusieurs interprétations et donc comporter une part de flou pour celui à qui il se destine. Même un exemple classique de l'adversation comme « John est grand *mais* Bill est petit », qui selon toute vraisemblance constitue une relation adversative on ne peut plus typique (opposition de deux éléments, John et Bill, auxquels on attribue des caractéristiques inverses, « grand » et « petit »), *mais* peut sans problème être interprété comme un connecteur concessif, en admettant par exemple que John et Bill sont frères. Le destinataire de cet exemple n'a sans doute pas rencontré le même effort cognitif pour produire

l'énoncé en choisissant *mais* que le destinataire pour l'interpréter. Or il s'agit d'une donnée très importante pour nous dans le cadre de ce travail, car les traducteurs (et interprètes) sont à la fois des destinataires et des destinataires lors du processus de traduction (Karas, 2007 ; Durand-Bogaert, 2009 ; Le Hénaff, 2016). Traduire *mais* et *maar*, ou les utiliser dans une traduction, sera donc particulièrement intéressant à étudier : comme les traducteurs sont certains de ne pas se tromper de relation oppositive s'ils les utilisent dans leur texte cible, vont-ils utiliser *mais* et *maar* plus souvent que d'autres connecteurs oppositifs ? Ou étant donné que la relation oppositive devient plus difficile à interpréter pour le lecteur en langue cible avec eux, vont-ils plutôt chercher à les éviter au profit de connecteurs moins polyfonctionnels et donc plus précis ? Plusieurs principes cognitifs s'affrontent si l'on tente de répondre à cette question : d'un côté, le principe du moindre effort supposerait que le traducteur cherche à traduire *mais* le plus souvent par *maar* et inversement, ce qui lui assure par ailleurs de ne pas commettre d'erreur dans le choix de son connecteur en langue cible. D'un autre côté, on sait aussi que le traducteur a parfois tendance à simplifier le texte qu'il traduit (principe de simplification, soit « la tendance à simplifier le langage dans le texte traduit », Baker, 1993 : 243), mais quelle est alors la signification de « simplifier », lorsqu'il s'agit de la traduction d'un connecteur polyfonctionnel comme *mais* et *maar* ? Suppose-t-elle une interprétation qui va au-delà de la simple traduction de ces connecteurs, afin de les traduire par des connecteurs moins polyfonctionnels et donc permettre une lecture moins exigeante cognitivement pour le lecteur en langue, ce qui irait à l'encontre de l'hypothèse que nous avons formulée précédemment dans ce paragraphe ? Ainsi, difficile de formuler une seule hypothèse concernant la traduction de *mais* et *maar*, mais plutôt une gamme étendue de pistes qui entrent plus ou moins en contradictions entre elles.

Une autre idée que l'on peut suggérer sur la base du tableau 131, c'est que *mais* et *maar* sont peut-être le reflet des proportions dans lesquelles les notions oppositives sont présentes en français et en néerlandais. Il serait très intéressant de comparer les proportions (similaires) des notions oppositives exprimées par *mais* et *maar* rapportées à la présence générale de ces mêmes notions en français et en néerlandais. Par exemple, *mais* et *maar* rectificatifs représentent environ 10% des occurrences analysées, tandis que les occurrences concessives de *mais* et *maar* constituent 80% des occurrences de nos échantillons. Entre la rectification et la concession, s'agissant de cette paire de connecteurs, on obtient un ratio d'environ 1 rectification pour 8 concessions. Cette proportion, se retrouve-t-elle de manière générale pour toutes les formes de rectifications et de concessions ? En d'autres termes, les relations concessives (tout *medium* utilisé, un connecteur logique, une relation non marquée, etc.) sont-elles 8 fois plus nombreuses que les relations rectificatives ? On ne trouve pas vraiment, dans la littérature scientifique, d'études s'intéressant précisément aux présences proportionnelles entre différentes relations oppositives au sein d'une même langue. On peut cependant trouver des travaux qui prennent en compte toutes les relations logiques, certains corpus disposant d'annotations sur les types de relations discursives qu'ils contiennent. C'est le cas de Péry-Woodley *et al.* (2011) pour le français, Prasad *et al.* (2007), ou encore Rysová & Rysová (2018) pour le tchèque. Le problème avec ces études réside dans le caractère exhaustif du nombre de relations logiques qu'elles comparent entre elles. Si elles ne sont pas totalement dénuées d'intérêt pour nous (car cela nous permet de nous rendre compte que les relations oppositives sont plutôt rares, ne comptabilisant jamais plus de 5% des relations totales comptabilisées par les auteurs précités), elles n'éclairent que très peu la problématique que nous traitons, car les relations oppositives sont noyées dans la masse des autres relations logiques, ce qui ne fait pas ressortir de grandes tendances entre les sous-relations oppositives qui nous intéressent (quand elles ne sont pas toutes rassemblées sous une seule relation, comme « contraste » chez Péry-Woodley *et al.*, 2011). En revanche, certains auteurs se sont penchés sur les proportions de relations logiques en comparant

plusieurs langues différentes, comme Taboada & de los Ángeles Gómez-González (2012) qui ont étudié les taux de présence de relations concessives entre l'anglais et l'espagnol, ou Gylling (2013) qui a comparé le danois, l'italien et l'anglais sur les proportions dont ces langues expriment un éventail (ici encore, très exhaustif) de relations logiques, dont la concession (*concession*) et l'adversation (*contrast*). De ces deux études, on tire des constats similaires : Taboada & de los Ángeles Gómez-González (2012) notent que ce n'est pas tant la langue qui fait varier le taux d'apparition des relations concessives, mais plutôt le registre de langue (discours oral *versus* discours écrit, notamment). Quant à Gylling (2013 : 130), il remarque que « les résultats [*de ses analyses*] pour les trois langues sont remarquablement similaires en termes de relations et de leur répartition » [NT]. L'idée que deux langues différentes conservent les mêmes proportions s'agissant de la présence de plusieurs relations logiques (oppositives) semble donc avérée, et il n'est dès lors pas totalement insensé de croire qu'il pourrait en être de même entre le français et le néerlandais. Ce serait d'ailleurs ce qui pourrait expliquer que *mais* et *maar* ne diffèrent pas en ce qui concerne la répartition de ces notions parmi leurs occurrences. Cela ne veut pas forcément dire qu'il en sera de même pour tous les autres connecteurs logiques de notre étude, en effet, le français et le néerlandais ont peut-être convergé un système de connecteurs oppositifs centrés sur un même connecteur hautement multifonctionnel pour pouvoir ensuite permettre aux autres connecteurs oppositifs de se spécialiser dans une (ou un nombre plus restreint) relation oppositive particulière. Et c'est peut-être dans ces spécialisations que nous aurons l'occasion d'observer des variations entre les deux langues.

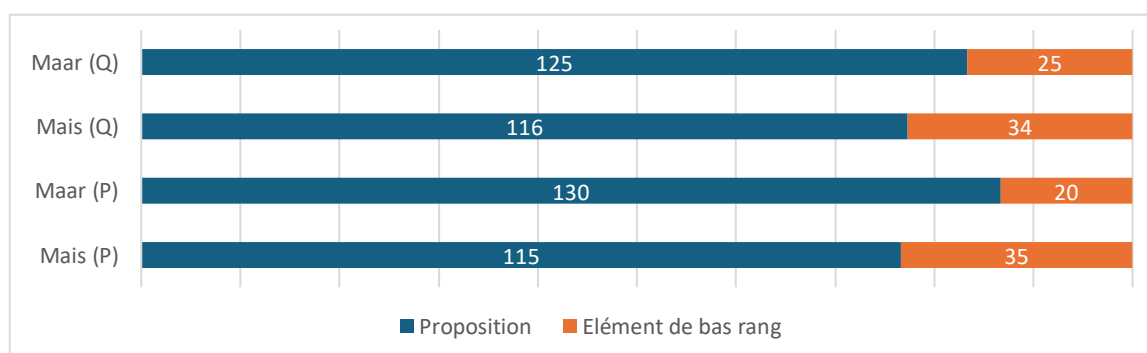


Tableau 132 : Natures des éléments unis par *mais* et *maar*

On observe des tendances similaires entre les natures des éléments unis par *mais* et *maar*, qu'il s'agisse de P ou de Q : le français présente davantage d'éléments de bas rang que le néerlandais. Cependant, cet écart n'est significatif que pour P ($N = 300$; $\chi^2 = 5,0094$; $ddl = 1$; $p = 0,0252$ pour P, et pour Q, $N = 300$; $\chi^2 = 1,7088$; $ddl = 1$, $p = 0,1882$). Avant de chercher des explications à ce constat, sans doute est-il pertinent d'affiner cette analyse en réalisant une comparaison répartissant ces variations selon les catégories sémantiques de ces deux connecteurs.

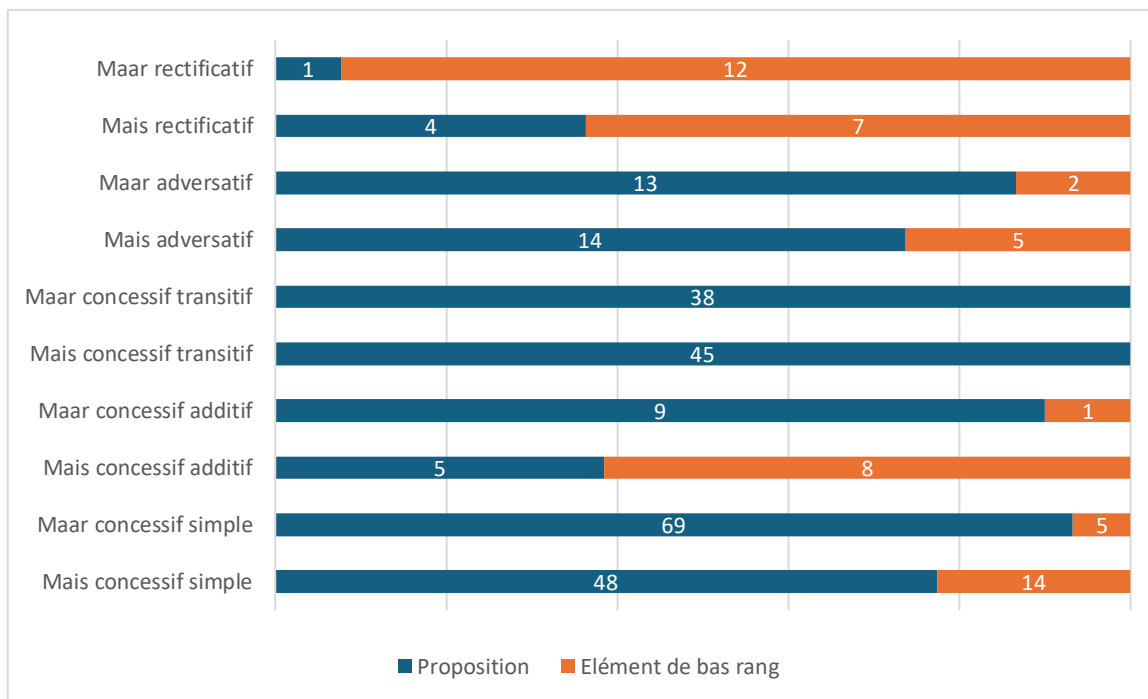


Figure 63 : Natures des P de *mais* et *maar* par catégorie sémantique

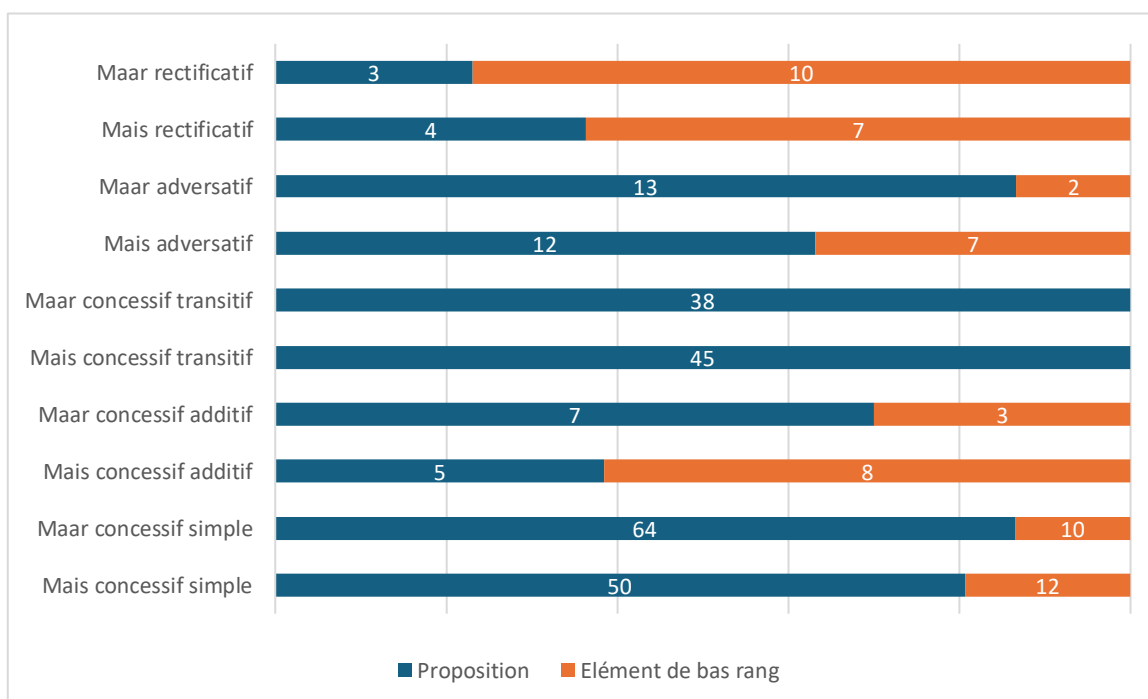


Figure 64 : Natures des Q de *mais* et *maar* par catégorie sémantique

Le tableau récapitulatif ci-dessous reprend, pour chaque sous-catégorie sémantique de *mais* et *maar*, le résultat de la valeur p , et permet ainsi d'avoir une vue d'ensemble des variations. Ces tests ont été

réalisés grâce au test exact de Fisher (tous les cas de figure ne l'exigeaient pas, mais pour permettre une meilleure comparabilité des catégories sémantiques, c'est lui qui a été utilisé pour chacune d'elles). Les valeurs significatives sont soulignées en vert.

	P	Q
Concessions simples	0,011	0,483
Concessions additives	0,028	0,213
Concessions transitives	1	1
Adversations	0,426	0,240
Rectifications	0,142	0,659

Tableau 133 : Valeurs *p* de la comparaison des natures de P et Q selon les catégories sémantiques de *mais* et *maar*

On constate que les valeurs significatives se concentrent sur la concession, plus précisément, sur la concession simple et la concession additive. Dans les sections consacrées aux résultats monolingues, nous avons observé que les *mais* concessifs additifs étaient significativement plus souvent constitués d'éléments de bas rang par rapport aux autres *mais*. Les *mais* concessifs additifs possèdent donc une sorte de double particularité, significativement plus souvent constitués, dans P, d'éléments de bas rang, tant par rapport aux *maar* similaires que parmi les autres types de *mais*. Assurément, cette question nécessite d'être approfondie, car la différence entre *mais (aussi)* et *maar (ook)* semble dépasser l'étude de ces deux connecteurs seuls. Dans le chapitre 4, nous avons présenté une courte analyse des traductions de *mais aussi* et *maar ook*, jumelée avec une rapide analyse de la présence de ces connecteurs au sein de leurs corpus monolingues respectifs. Nous avons noté que *mais aussi* ne se traduisaient pas spécialement différemment en néerlandais par rapport à la façon dont *maar ook* se traduisait en français : aucune variation significative entre ces connecteurs n'avait été observée quant au recours aux traductions littérales, à la traduction par un autre connecteur, ou au non-marquage. Des résultats qui semblaient banals, mais gagnaient en curiosité quand on apprenait par la suite que notre corpus néerlandais (SoNaR) comportait significativement moins de *maar ook* qu'il n'y a de *mais aussi* dans notre corpus français (CRFC), $\chi^2 = 22,1$; $p = 0$. Cette micro-découverte suggérait qu'il y a davantage de *mais aussi* en français que de *maar ook* en néerlandais. Pour comprendre ce constat, il faudrait se pencher plus en détail sur les manières dont la langue néerlandaise exprime la relation additive, et plus particulièrement, sur les séquences de connecteurs de cette relation logique. Afin de saisir pleinement la complexité de *mais aussi* et de *maar ook*, il faut notamment s'intéresser également à *et aussi* et *en ook*, qui sont eux aussi des séquences additives, dont l'aspect concessif est beaucoup plus faible que *mais aussi* / *maar ook*, voire inexistant (Badiou-Monferran, 2023). Si on compare la présence de *en ook* en néerlandais à celle de *et aussi* en français, on obtient des tendances inverses que celles observées pour *mais aussi* / *maar ook* :

simple **et aussi** • 822

2.05 per million tokens • 0.0002%



simple **en ook** • 26,029

51.61 per million tokens • 0.0052%



Figure 65 : Occurrences de *et aussi* dans le CRFC (*Newspapers*)

Figure 66 : Occurrences de *en ook* dans SoNaR (*Newspapers*)

Un rapide calcul montre qu'il y a, proportionnellement, presque 25 fois plus de *en ook* dans SoNaR que de *et aussi* dans le CRFC (respectivement, 51,61 cas de *en ook* par million de *tokens*, contre seulement 2,05 *et aussi* par million de *tokens*). Cette découverte contribue à alimenter la thèse selon laquelle le français et le néerlandais diffèrent assez fortement dans la façon dont ces langues expriment les relations d'addition, et d'addition concessive (ou concessions additives, selon le point de vue) : le français présente un ratio de *mais aussi* / *et aussi* de 1/26, tandis qu'on relève pour le néerlandais une proportion de 1/2 pour *maar ook* / *en ook*. On peut donc suggérer que *mais aussi* et *maar ook* n'occupent pas des places identiques dans le paysage des relations (concessivo) additives de leurs langues respectives. Si *mais aussi* est plus central et plus utilisé dans ces dernières que *maar ook*, peut-être est-il dès lors plus probable qu'il cumule plusieurs cas de figure, notamment dans les natures des P qu'il unit. À l'inverse, si en néerlandais, *en ook* occupe une place très importante, cette séquence a peut-être concentré les P de bas rang, ce qui en laisserait peu à *maar ook*.

Nos résultats montrent également un excès significatif de P constitués d'éléments de bas rang pour les *mais* concessifs simples, par rapport aux *maar* de la même catégorie sémantique. Dans une concession, P est l'endroit où sont présentés les faits qui seront partiellement niés dans Q (Schapira, 2012), ainsi que le contexte général de la concession. Comme certains de nos P de bas rang peuvent être rapprochés de propositions où le verbe est ellipsé, il n'est pas inintéressant de se pencher sur le phénomène d'ellipse d'un point de vue contrastif. On peut alors constater des différences entre les langues s'agissant de ce phénomène linguistique, tant dans ses fréquences d'usage (Menzel, 2016), dans les procédés qui servent à le construire (Kane, 2020), ou d'un point de vue morphologique (Aelbrecht, 2008). Sauf erreur de notre part, une analyse contrastive de l'ellipse entre le français et le néerlandais n'a pas encore été menée, mais les études précédemment mentionnées portent à croire qu'il est possible que ces langues diffèrent sur ce point. Si c'était le cas, il se pourrait que cela explique la variation significative entre le français et le néerlandais s'agissant de la possibilité pour P d'être composé d'éléments de bas rang.

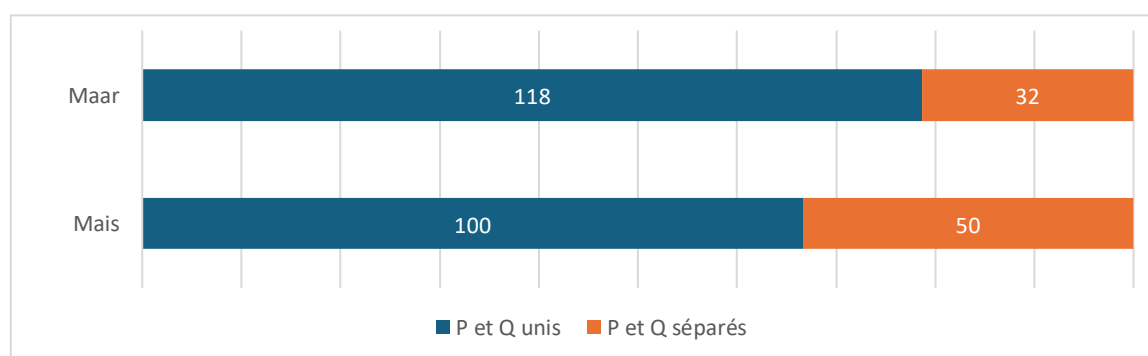


Tableau 134 : Nature du lien entre P et Q pour *mais* et *maar*

Le critère de la nature du lien entre P et Q affiche un résultat intéressant : il y a significativement plus de P et Q séparés par une ponctuation forte chez *mais* que chez *maar* ($N = 300$; $\chi^2 = 5,4375$; $ddl = 1$; $p = 0,01971$). Cette tendance ne se retrouve cependant pas chez toutes les catégories sémantiques de cette paire de connecteurs.

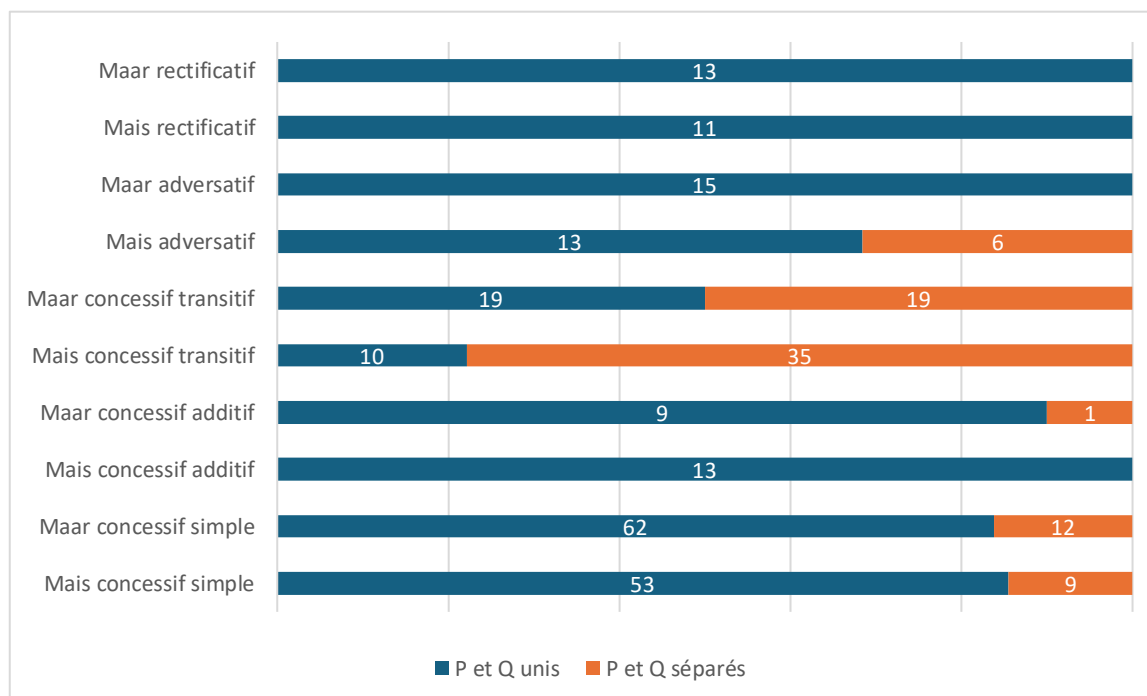


Figure 67 : Natures du lien entre P et Q pour *mais* et *maar* par catégorie sémantique

	<i>p</i>	N	Ddl
Concessions simples	0,816	136	1
Concessions additives	0,434	23	1
Concessions transitives	0,011	83	1
Adversations	0,023	34	1
Rectifications	1	24	1

Tableau 135 : Valeurs *p* de la comparaison de la nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *mais* et *maar*

Les deux tableaux ci-dessus permettent de visualiser les catégories sémantiques qui concentrent les variations significatives entre *mais* et *maar* : les concessions transitives, et les adversations. S'agissant tout d'abord de cette dernière catégorie, aucun *maar* adversatif de notre échantillon ne présente de P et Q scindés dans deux phrases graphiques distinctes, mais cette configuration existe dans SoNaR :

5.61. Uiteraard kende Novák en daardoor de STB Jan van den Ende van gezicht. *Maar* niet van naam, voor hen was hij Jan Veneman. (SoNaR, . *Maar niet*)

Bien sûr, Novák et, par conséquent, la STB connaissaient Jan van den Ende de vue. Mais pas de nom, pour eux, il s'appelait Jan Veneman.

Or, notre résultat pour cette variation significative entre les *mais* et *maar* adversatif est très fragile : si on ajoute un seul *maar* comme 5.61., p n'est plus significatif ($p = 0,09$), difficile de tirer avec certitude des conclusions généralisables de ce constat.

L'autre constat significatif, l'excès d'éléments scindés pour les *mais* concessifs transitifs, est plus important. Si *mais* et *maar* concessifs transitifs placent tous les deux majoritairement leurs P et Q dans deux phrases graphiques différentes, cette tendance est bien plus forte pour *mais*. On peut trouver cela étonnant, quand on sait que commencer une phrase par *mais* est un choix souvent décrié en français (de Chantal & Maudit, 2021), mais que *maar* dans cette position n'est pas autant décrié. Le site du Taaladvies donne même des avantages à un tel emploi, qui rappellent assez clairement les caractéristiques mêmes de la concession transitive : « Une phrase isolée introduite par *maar* peut également exprimer une opposition avec plusieurs phrases précédentes » [NT], ce qui rejoint l'idée que les connecteurs de concession transitive ont une portée large, parfois au-delà des phrases graphiques directement voisines (Rabatel, 1999). *Maar* semblait donc tout indiqué pour lier des éléments scindés dans deux phrases graphiques différentes, mais nos résultats montrent d'une part que ce n'est qu'en partie le cas, et que *mais*, bien qu'une croyance tenace affirme le contraire (Elalouf, 2016), affiche une large majorité (et un excès significatif) de P et Q scindés en deux phrases graphiques différentes. Pour expliquer ce résultat, on peut s'aider des tableaux récapitulatifs placés en fin d'études monolingues (sections 5.1.1.6. pour les connecteurs français, et 5.1.2.6. pour les connecteurs néerlandais). On y lit que parmi tous les connecteurs oppositifs français étudiés dans cette thèse, *mais* affiche un excès de P et Q séparés par une ponctuation forte. *Maar*, en revanche, affichait un déficit de ce genre de liaison (au profit de *echter* et *toch*). Il est intéressant de se rappeler ici de ce résultat, car il semble dès lors que dans leurs langues respectives, *mais* et *maar* n'occupent pas la même place s'agissant du lien entre P et Q : *mais* fait partie des connecteurs français qui les séparent le plus, tandis que c'est l'inverse pour *maar*. Ce constat peut peut-être expliquer en partie les résultats du tableau 135.

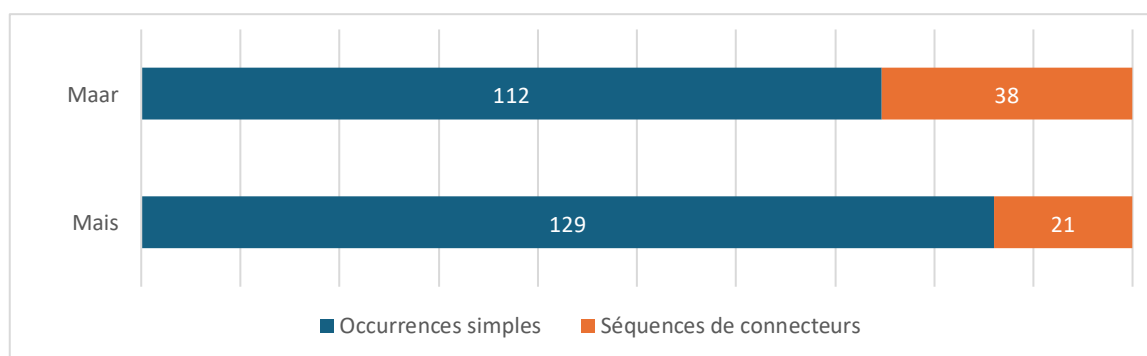


Tableau 136 : Séquences de connecteurs de *mais* et *maar*

Dans nos échantillons, *maar* figure significativement plus souvent au sein de séquences de connecteurs que *mais* (N = 300 ; $\chi^2 = 6,0976$; ddl = 1 ; $p = 0,0135$). Nous verrons dans la section dédiée aux études contrastives onomasiologiques que la piste privilégiée pour expliquer ce constat est l'existence de séquences combinant *maar* et *wel*. À elles seules, elles représentent 28,9% des séquences de connecteurs de *maar*, alors que l'équivalent de *wel* en français, *bien*, n'est pas aussi fréquemment associé à *mais* (0% des séquences observées dans nos échantillons). Nous laissons pour l'heure cette piste de côté, et préférons dans cette section approfondir et affiner ce constat pour savoir s'il se retrouve pour toutes les catégories sémantiques de *mais* et *maar*.

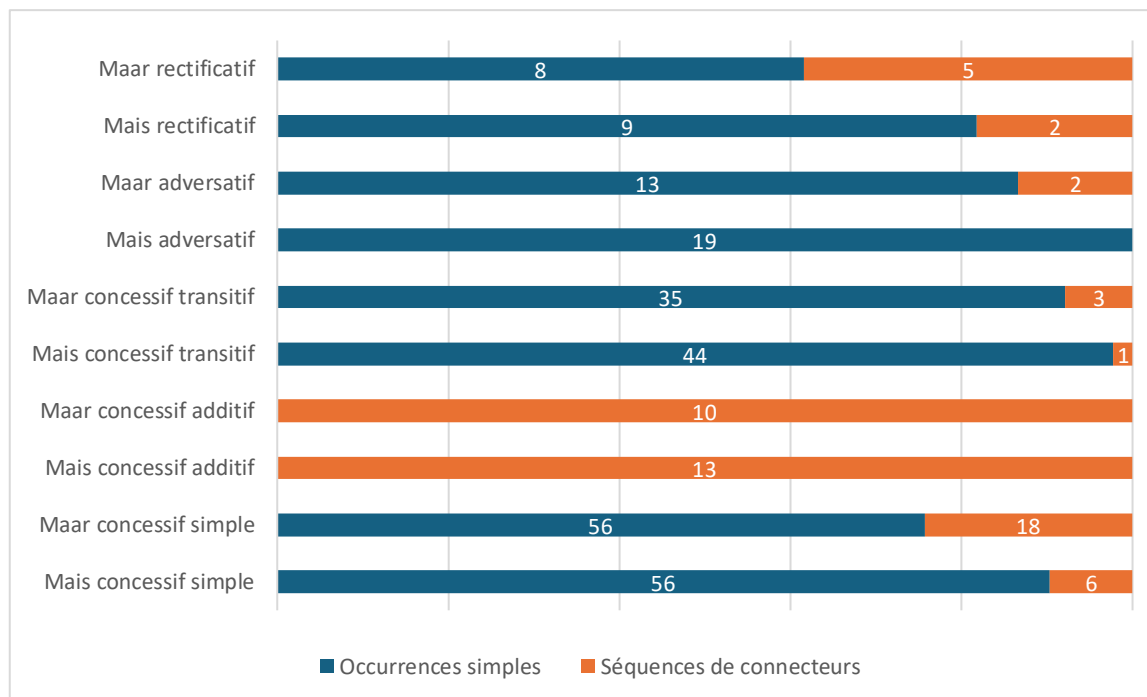


Figure 68 : Séquences de connecteurs de *mais* et *maar* par catégories sémantiques

	<i>p</i>	N	Ddl
Concessions simples	0,040	136	1
Concessions additives	1	1	1
Concessions transitives	0,327	83	1
Adversations	0,187	34	1
Rectifications	0,386	24	1

Tableau 137 : Valeurs *p* de la comparaison de *mais* et *maar* selon la possibilité de figurer au sein d'une séquence de connecteurs, par catégories sémantiques

Pour toutes les catégories sémantiques de *mais* et *maar* (sauf la concession additive, qui est exprimée par défaut par des séquences de connecteurs), on recense de plus grandes proportions de *maar* au sein d'une séquence de connecteurs que de *mais*. Néanmoins, cette variation n'est significative que pour les concessions simples. On peut encore voir ici une conséquence de la présence de séquences construites avec *wel* : sur les 18 séquences concessives simples de *maar*, 9 sont élaborées d'après une combinaison de *maar* et *wel*. Il est probable que *wel* fasse gonfler les chiffres des séquences concessives et *de facto*, des séquences néerlandaises de manière générale.

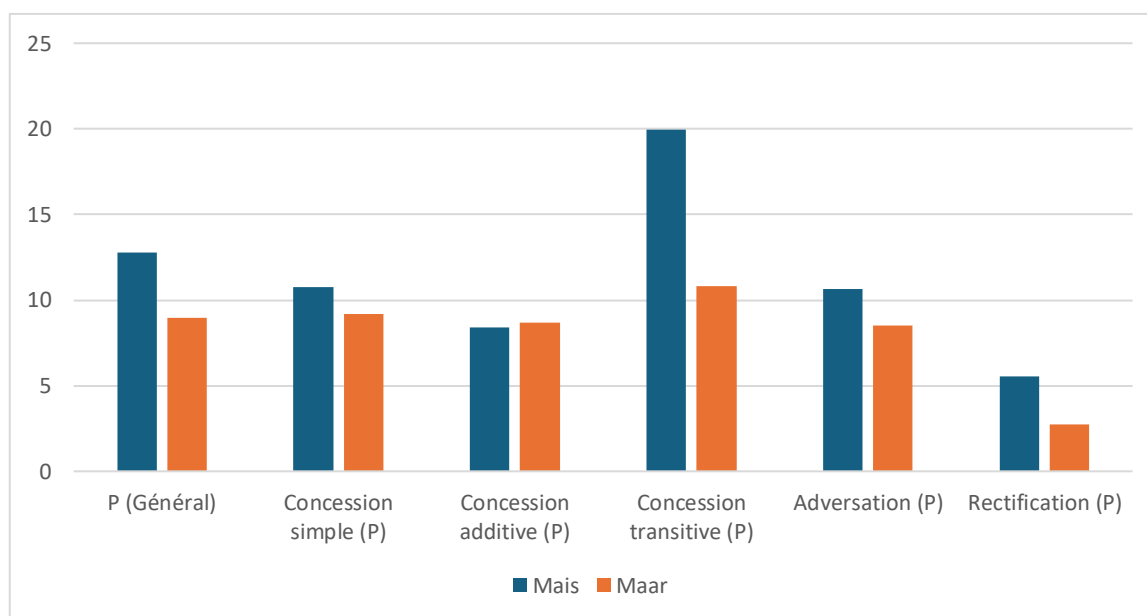


Figure 69 : Longueurs des éléments unis par *mais* et *maar* (P)

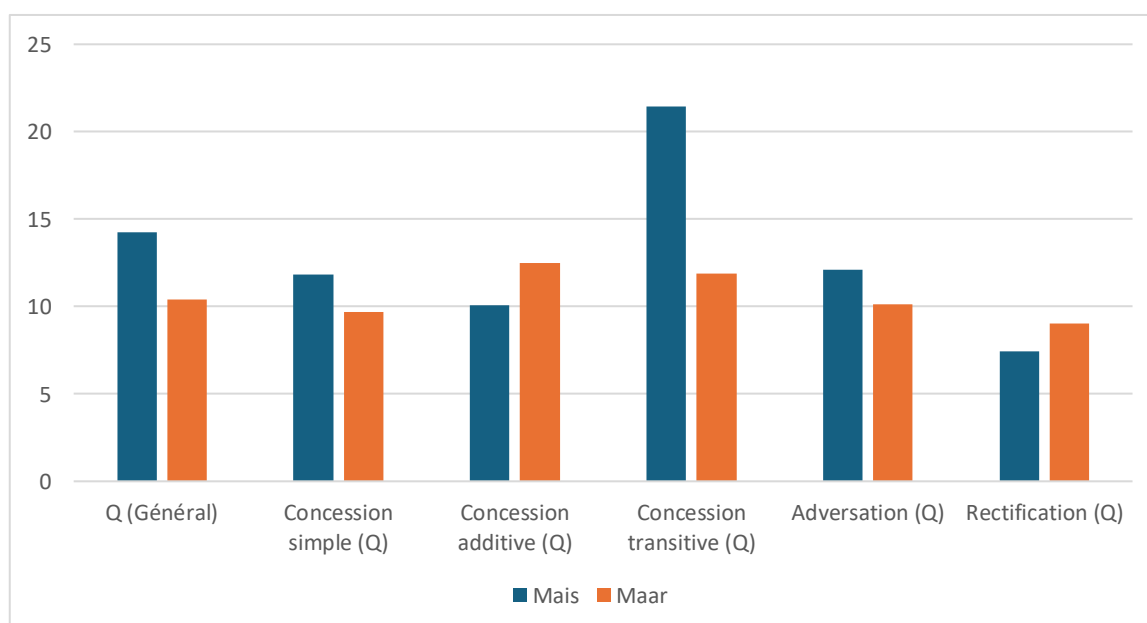


Figure 70 : Longueurs des éléments unis par *mais* et *maar* (Q)

On remarque que dans presque tous les cas de figure, les éléments reliés par *mais* sont plus longs que ceux reliés par *maar*. À nouveau, nous ne proposerons pas directement ici d'hypothèses pour expliquer les longueurs supérieures des éléments en français par rapport au néerlandais, mais nous concentrerons plutôt sur les particularités de cette analyse si on l'envisage à travers les catégories sémantiques des connecteurs étudiés.

La concession de transition est la notion qui présente les plus grands écarts entre *mais* et *maar* s'agissant des longueurs moyennes tant des P que des Q qu'ils unissent. Les éléments unis par *mais* concessif sont ainsi presque deux fois plus longs que ceux liés par *maar*. Une première explication à ce constat est peut-être à chercher du côté des connotations associées à de tels *mais* et *maar*. Rappelons que les *mais* et *maar* concessifs transitifs sont majoritairement utilisés en tête de phrase, après une ponctuation forte qui cantonne P et Q dans deux phrases graphiques différentes. Or en français et en néerlandais, les connotations et analyses de ces positions ne sont pas similaires. Le Taaladvies considère les *maar* en tête de phrase comme relevant d'un « style qui ne convient pas vraiment à la langue écrite professionnelle » [NT] (« *Wel is deze stijl minder geschikt voor zakelijke schrijftaal.* »), et que les phrases qui commencent par *maar* sont « un peu moins formelles » [NT] (« [...] *iets informeler* »). Cette source précise également que ce type de *maar* convient particulièrement bien dans les dialogues (« *gesprekssituatie* »). On semble donc considérer ici que *maar* en tête de phrase n'est pas particulièrement incorrect, seulement, que cette position est réservée à un registre de langue moins élevé. Dans l'un de ses *taaltips* (« conseils linguistiques »), la KU Leuven, dans un *Taaltip* [conseil linguistique] publié sur site internet (1999) est un peu plus nuancée, parlant de « choix pas vraiment heureux » (« *niet zo'n gelukkige keuze* »), expliquant que cela confère au texte un aspect saccadé (« *hortend effect* »), comme si on « avait mis un point là où il ne fallait pas » [NT]. En français, en revanche, l'idée qu'une phrase graphique ne puisse pas commencer par *mais* est bien ancrée, mais il n'est pas toujours aisé de trouver des sources rigoureuses récentes qui formulent explicitement cet interdit (Elalouf, 2016). Au contraire, certains auteurs cherchent à en attester l'existence, dans leurs usages dialogaux (Bruxelles *et al.*, 1976), mais également souvent à l'aide de corpus littéraires. Les *mais* en tête de phrase sont ainsi illustrés à l'aide d'ouvrages de Paul Léautaud (Grevisse & Goosse, 1988), d'Émile Zola et de Stendhal (Rabatel, 1999) ou encore de Jean Prévost (Sgard, 2010), ce qui suggère que ce type de *mais* ne partage pas la réputation d'informalité attachée aux *maar* homologues. Ainsi, si en néerlandais, on assimile *maar* en tête de phrase (et donc presque *de facto*, dans sa fonction de connecteur concessif transitif) à un registre informel, en français, on illustre volontiers de tels *mais* plutôt à l'aide de corpus littéraires. Or on sait qu'un registre de langue plus élevé va parfois de pair avec des phrases plus longues et plus complexes (Larsson & Kaatari, 2020 ; Javourey-Drevet *et al.*, 2021). Il se pourrait dès lors que les emplois concessifs transitifs de *maar* soient moins réservés à des contextes littéraires, et puissent être utilisés de manière plus générale, dans des situations où le registre de langue est moins élevé et donc les phrases graphiques plus courtes. *Mais*, quant à lui, semble maintenir ses emplois concessifs transitifs à des phrases particulièrement longues, peut-être par calque de son emploi traditionnellement décrit dans la littérature scientifique qui le décrit volontiers dans des usages littéraires en phrases longues. On pourrait étendre cette hypothèse en suggérant que *mais* lie peut-être plus souvent que *maar* des éléments de taille supérieurs à la phrase graphique, comme les paragraphes. D'ailleurs en français, Rabatel décrit à plusieurs reprises (1997, 1998, 2001) la possibilité d'utiliser des connecteurs, selon ses termes, d'« embrayeurs de point de vue » (ce qui correspond peu ou prou à notre définition de la concession transitive, dont font partie *mais* et *cependant*) à la tête de paragraphes entiers. En néerlandais, en revanche, on ne trouve pas de description similaire pour *maar*, ce qui ne signifie pas pour autant que ce connecteur ne peut pas introduire des paragraphes entiers, mais le fait que la littérature scientifique ne le mentionne pas aussi clairement que pour *mais* peut suggérer que cette fonction lui est moins typique que pour *mais*. *Maar* pourrait dès lors unir moins

typiquement des éléments supérieurs à la phrase graphiques que *mais*, comme des paragraphes entiers. Il se pourrait également que cette tâche soit reprise par d'autres connecteurs néerlandais, comme *echter* et *toch*.

La concession additive affiche elle aussi une particularité assez intéressante : elle est la seule catégorie sémantique pour laquelle tant P que Q sont plus longs en néerlandais qu'en français. C'est la seconde fois dans cette section qu'elle oppose significativement *mais* et *maar*, nous avons en effet précédemment découvert que les natures de P étaient significativement différentes entre les *mais* concessifs additifs et les *maar* de ce type. Le constat sur les longueurs des éléments unis renforce donc l'hypothèse que le néerlandais et le français diffèrent sur la manière d'exprimer l'opposition, en tout cas, l'opposition concessivo-additive. Quand on combine ces deux critères, on obtient d'ailleurs un profil tout à fait particulier pour les *maar* concessifs additifs : ils sont plus longs que les *mais* homologues, et plus souvent présentés sous la forme d'une proposition contenant un verbe. Il se pourrait que les séquences concessivo-additives en français soient plus proches, sémantiquement, de l'énumération que de la concession. Or l'énumération, en tout cas en français, fait volontiers appel à différentes formes d'ellipses, notamment verbales (Adam & Revaz, 1989 ; Masseron, 2007). La concession, au contraire, semble se passer moins typiquement de verbe conjugué, nous verrons d'ailleurs que la totalité des connecteurs concessifs simples de notre étude unit très majoritairement des éléments propositionnels. On pourrait dès lors postuler que *mais aussi (et dérivés)* est plus proche du pôle additif simple que *maar ook (et dérivés)*, ce qui expliquerait la différence de natures entre les éléments qu'ils unissent, ainsi que, indirectement, les longueurs de ces éléments. À notre connaissance, il n'existe pas d'étude contrastive qui compare la manière dont le français et le néerlandais pratiquent l'énumération, une telle étude existe cependant entre le français et l'anglais : Hoarau (1997) a ainsi mis en lumière toute une série de variations entre la manière dont ces deux langues pratiquent cette relation logique (notamment liées au recours à l'ellipse). Si de telles différences existent entre le français et l'anglais, il n'est pas insensé de croire qu'il pourrait en exister également entre le français et le néerlandais. Elles pourraient dès lors, peut-être, éclairer les variations observées entre les *mais* concessifs additifs et les *maar* homologues.

Assez logiquement, les boîtes à moustaches des longueurs générales des éléments unis par *mais* sont plus grandes que ceux liés par *maar*, vu que leurs longueurs moyennes sont plus élevées.

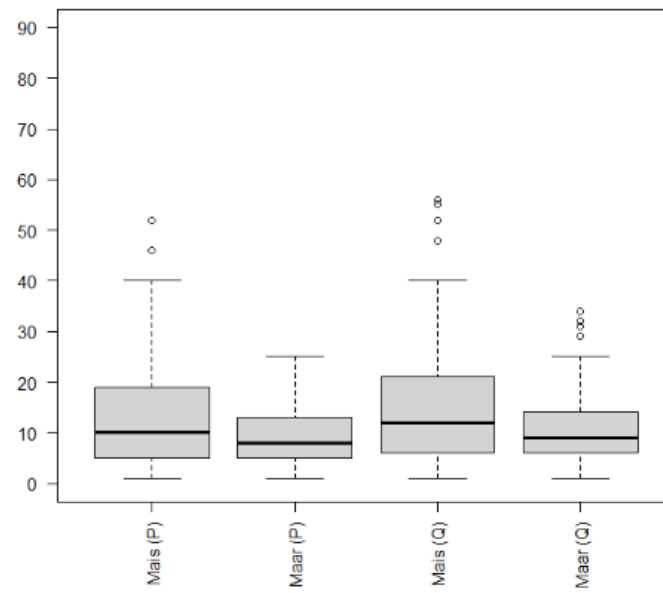


Figure 71 : Boîte à moustache des P et Q généraux unis par *mais* et *maar*

On peut ici aussi nuancer ces résultats en les lisant à travers les différentes catégories sémantiques de ces connecteurs.

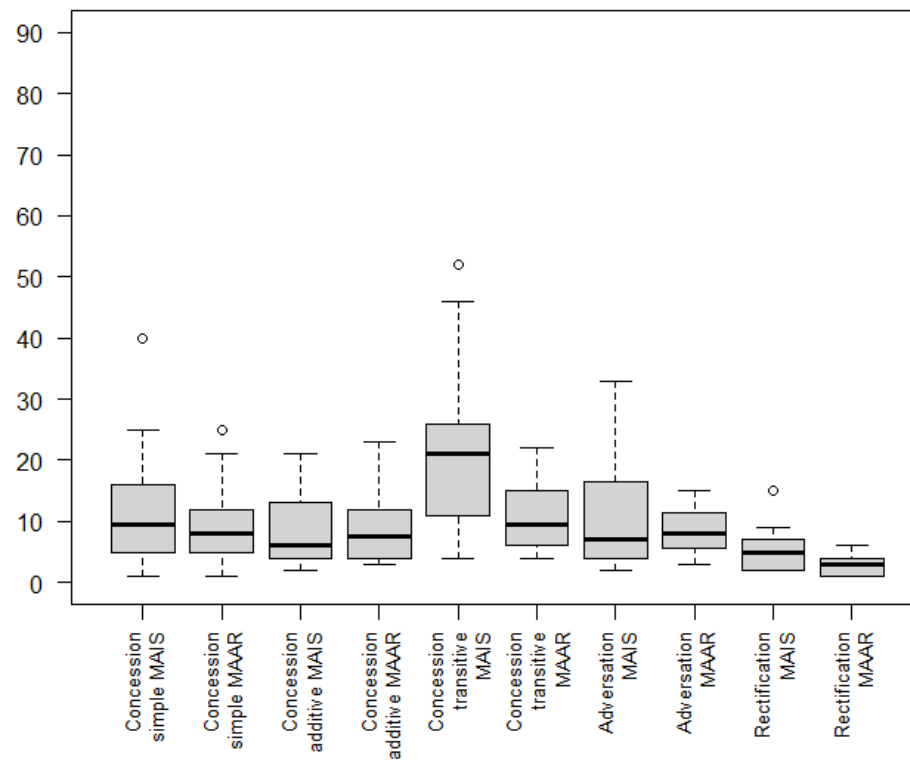


Tableau 138 : Boîtes à moustaches des P unis par *mais* et *maar*, par catégories sémantiques

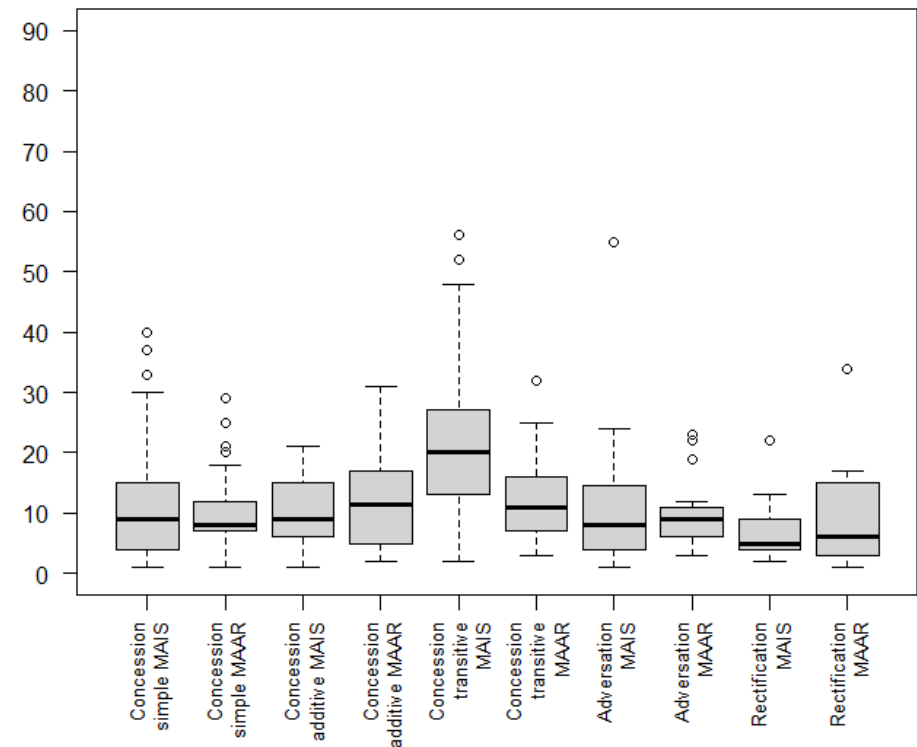


Tableau 139 : Boîtes à moustaches des Q unis par *mais* et *maar*, par catégories sémantiques

Sans grande surprise, les boîtes des éléments unis par *mais* sont systématiquement plus grandes que celles unies par *maar*, sauf pour deux cas de figure où les moyennes de ces éléments étaient plus longues en néerlandais qu'en français : les Q concessifs additifs, et les Q rectificatifs. Ces résultats requièrent davantage de réflexions sur des différences plus globales entre le français et le néerlandais s'agissant des longueurs moyennes des phrases graphiques de ces langues, que nous ne détaillerons pas ici mais plutôt dans la section des études contrastives onomasiologiques, lesquelles feront appel elles aussi à ce point. Nous verrons également qu'elles nous inviteront à aborder cette question de manière plus complète, ce qui nous motive encore plus à laisser de côté cette question pour l'instant. Comme il n'y a pas de variations importantes entre *mais* et *maar* s'agissant de la dispersion des longueurs des éléments unis, même en traitant cette question par catégories sémantiques distinctes, notre réflexion sur ce point s'arrête ici. En guise de conclusion de la section dédiée à *mais* et *maar*, le tableau ci-dessous reprend l'ensemble des analyses menées et souligne les constats significatifs observés.

		Fréquence de la nuance	Possibilité que P soit un élément de bas rang	Possibilité que Q soit un élément de bas rang	Possibilité que P et Q soient scindés par une ponctuation forte	Possibilité de figurer au sein d'une séquence de connecteurs	Longueur de P, par rapport à l'autre connecteur	Longueur de Q, par rapport à l'autre connecteur
Mais	Concession simple	Neutre	Excès	Neutre	Neutre	Déficit	Plus longue	Plus longue
	Concession additive	Neutre	Excès	Neutre	Neutre	Neutre	Plus courte	Plus courte
	Concession transitive	Neutre	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Plus longue	Plus longue
	Adversation	Neutre	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Plus longue	Plus longue
	Rectification	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Plus longue	Plus courte
Maar	Concession simple	Neutre	Déficit	Neutre	Neutre	Excès	Plus courte	Plus courte
	Concession additive	Neutre	Déficit	Neutre	Neutre	Neutre	Plus longue	Plus longue
	Concession transitive	Neutre	Neutre	Neutre	Déficit	Neutre	Plus courte	Plus courte
	Adversation	Neutre	Neutre	Neutre	Déficit	Neutre	Plus courte	Plus courte
	Rectification	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Plus courte	Plus longue

Tableau 140 : Variations significatives entre *mais* et *maar*

On relève dans le tableau 140 que les variations significatives entre *mais* et *maar*, tous critères et toutes catégories sémantiques confondus, sont au nombre de 5, et qu'elles sont réparties de manière inégale entre *mais* et *maar* : *mais* affiche 4 excès significatifs (2 excès de P constitués d'éléments de bas rang, et 2 excès de P et Q scindés), *maar*, seulement 1 (excès de séquences de connecteurs). Cela semble indiquer une certaine variété dans les résultats des critères d'analyse pris en compte, qui est plus grande pour *mais* que pour *maar*. Aux côtés des ouvrages de stylistique comparée du français et de l'allemand (Malblanc, 1983) et du français et de l'anglais (Darbelnet & Vinay, 1977), on aurait bien besoin ici d'une stylistique comparée du français et du néerlandais, pour savoir si ce constat s'inscrit dans une tendance plus globale entre ces deux langues, ou s'il fait figure d'exception. Ce genre d'ouvrage met en lumière les différences entre les langues, et notamment la variété (dans l'usage d'adjectifs par exemple). S'il existait pour le néerlandais, il pourrait sans aucun doute permettre d'apporter un regard plus complet sur nos résultats. Plusieurs travaux contrastifs à visée large entre le français et le néerlandais existent cependant (Linn & Molendijk, 2010 ; Van Belle *et al.*, 2011) et semblent suggérer qu'entre le français et le néerlandais aussi, il existe des différences stylistiques, même si ces ouvrages ne mettent pas de telles différences directement en avant.

Nous verrons, dans les sections contrastives sémasiologiques suivantes, si le français et le néerlandais entretiennent les mêmes rapports (excès significatifs plutôt côté français, déficits côté néerlandais), ou s'il s'agissait d'une particularité de *mais* et *maar*, ce qui nous permettra d'affiner nos résultats.

5.2.1.2. Groupe B, *alors que* et *terwijl* (concession simple, adversation)

Alors que et *terwijl* possèdent le même profil sémantique. Ils peuvent exprimer deux relations oppositives, la concession simple et l'adversation, et une relation non oppositive, que nous avons choisi d'appeler « temporalité » dans ce travail. Cependant, ils n'expriment pas ces relations dans des proportions identiques, à l'inverse de *mais* et *maar*.

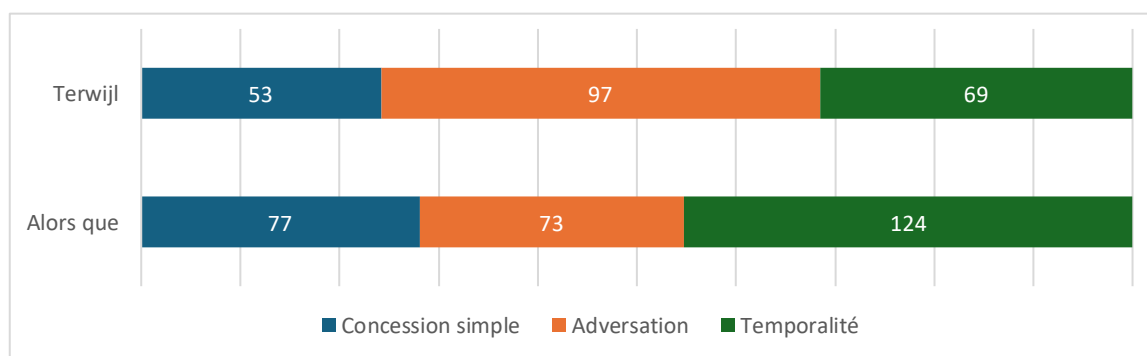


Tableau 141 : Répartitions des catégories sémantiques de *alors que* et *terwijl*

Affichant une valeur p de 0 ($\chi^2 = 17,5755$; ddl = 2 ; N = 493), les résultats du tableau 141 montrent des variations significatives. Les résidus d'Haberman ne montrent pas de variations significatives s'agissant de la concessions simple ($p = 0,3$), mais bien pour l'adversation ($p = 0$) qui est en excès significatif pour *terwijl*, tandis que *alors que* affiche un excès de temporalité ($p = 0$). Dans notre échantillon, les deux connecteurs sont donc concessifs dans des proportions similaires, c'est plutôt dans l'expression de l'adversation et de la temporalité qu'ils diffèrent. On peut même établir des classements, par connecteur, des catégories sémantiques exprimées le plus typiquement. On se rendrait alors compte

que *terwijl* est un connecteur majoritairement adversatif dans notre échantillon, puis temporel, et enfin concessif. *Alors que*, en revanche, est majoritairement temporel, puis concessif, et enfin seulement adversatif. On pourrait chercher, dans un premier temps, une explication du côté de l'histoire de ces connecteurs, comme on l'avait pour *mais* et *maar*. *Alors que* est un connecteur initialement temporel (Bougy, 2000), qui vient de *lors* (lui aussi temporel) auquel est venu s'ajouter un *a*, si bien que *alors* signifie, par traduction littérale de ses composants, « à cette heure-là, à ce moment-là » (Guimier, 2000 : 81). *Terwijl*, selon l'Etymologisch Woordenboek de l'Institut voor de Nederlandse Taal, provient quant à lui de *ter wilen dat*, qu'il paraphrase en « *gedurende de tijd dat* », littéralement, « pendant le temps que ». *Alors que* et *terwijl* partagent donc une origine temporelle, *alors que* semble cela dit faire référence à un moment précis dans le temps tandis que *terwijl* a l'air de mettre initialement l'accent sur une durée. La différence entre ces deux étymologies est cependant moins importante que ce ne fut le cas pour *mais* et *maar*, et ne semble pas, à nos yeux, être utile pour comprendre les répartitions du tableau 141.

Une autre piste à explorer consisterait à se demander si *terwijl*, en néerlandais, n'assume pas plus typiquement le rôle de connecteur adversatif que *alors que* en français. Peut-être *terwijl* occupe-t-il une place dans le paysage des connecteurs adversatifs néerlandais différente de celle de *alors que* en français. En élaborant, dans notre chapitre méthodologique, une liste des connecteurs d'opposition du français et du néerlandais, nous avons eu l'occasion de relever plusieurs connecteurs adversatifs français et néerlandais, dont les principaux étaient *en revanche*, *par contre*, ou encore *au contraire* en français (Thi Tinh, 2015), et *integendeel*, *daarentegen*, ou *in tegenstelling tot* pour le néerlandais (Onze Taal). Dans le tableau suivant, nous avons relevé les occurrences (adversatives) de ces connecteurs, respectivement dans les sections journalistiques du CRFC et de SoNaR, afin d'étudier les proportions entre eux.

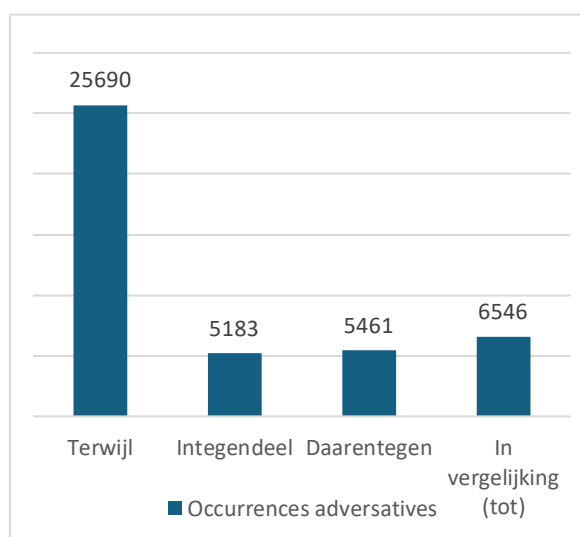


Tableau 142 : Rapport de fréquence entre les principaux connecteurs adversatifs du néerlandais

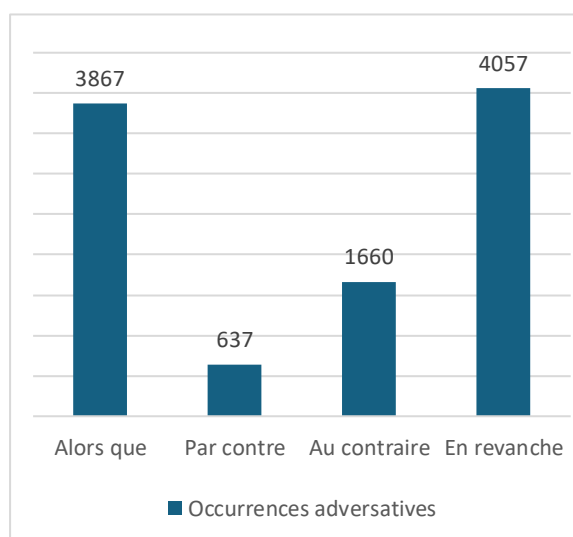


Tableau 143 : Rapport de fréquence entre les principaux connecteurs adversatifs du français

Dans la paire de tableaux précédente, on compare l'utilisation de *terwijl* en tant que connecteur adversatif aux fréquences des autres connecteurs adversatifs principaux du néerlandais, puis on fait de même avec *alors que* en français. Pour *terwijl* et *alors que*, qui ne sont pas exclusivement adversatifs, nous avons extrait d'abord les occurrences totales puis leur avons appliqué le ratio d'occurrences adversatives trouvé dans nos études monolingues. Ainsi, le nombre total de *terwijl* dans la section journalistique de SoNaR était de 58124, et celui de *alors que* dans le CRFC, 14540. Nous avons trouvé précédemment que ces connecteurs affichent un taux d'adversativité de, respectivement, 44,2% et 26,6%. En appliquant ces ratios aux nombres d'occurrences bruts, on obtient les chiffres présentés dans les tableaux ci-dessus.

On constate des fréquences relatives assez différentes entre les connecteurs adversatifs du français et du néerlandais. En néerlandais, *terwijl* s'affiche assez nettement comme le connecteur adversatif le plus courant, loin devant *daarentegen*, *integendeel*, et *in vergelijking (tot)*, dans une proportion qui avoisine le quintuple. En français, en revanche, *alors que* est devancé par *en revanche*, il n'est donc pas, dans notre échantillon et selon nos estimations, le connecteur adversatif le plus courant. Dans le sous-corpus *newspapers* du CRFC, on trouve donc davantage de *en revanche* que de *alors que* adversatifs. *Terwijl* pourrait donc s'être spécialisé dans l'expression de l'adversation en néerlandais, tandis que *alors que* peut lui aussi exprimer cette nuance, mais entre en concurrence avec d'autres connecteurs adversatifs (qui, par ailleurs, présentent l'avantage cognitifs d'être moins multifonctionnels que lui). Ce constat pourrait expliquer pourquoi, quand on compare *terwijl* à *alors que*, on trouve significativement plus d'occurrences adversatives chez *terwijl* que chez *alors que*. Les occurrences temporelles, elles aussi exprimées en des proportions significativement variables entre ces deux connecteurs, pourraient agir à la manière de vases communicants et combler les variations adversatives. Il pourrait être intéressant de parfaire cette dernière hypothèse en menant une expérience similaire aux tableaux 142 et 143, cette fois, avec des connecteurs de simultanéité, mais cela irait au-delà des objectifs de cette thèse, et nous ne disposons pas de connaissances suffisantes pour cette relation logique.

S'agissant des natures des éléments unis, *terwijl* et *alors que* ont massivement recours à la proposition, tant dans P que dans Q. Pour ces deux connecteurs, dans notre échantillon, seul Q a la possibilité d'être constitué d'éléments de bas rang.

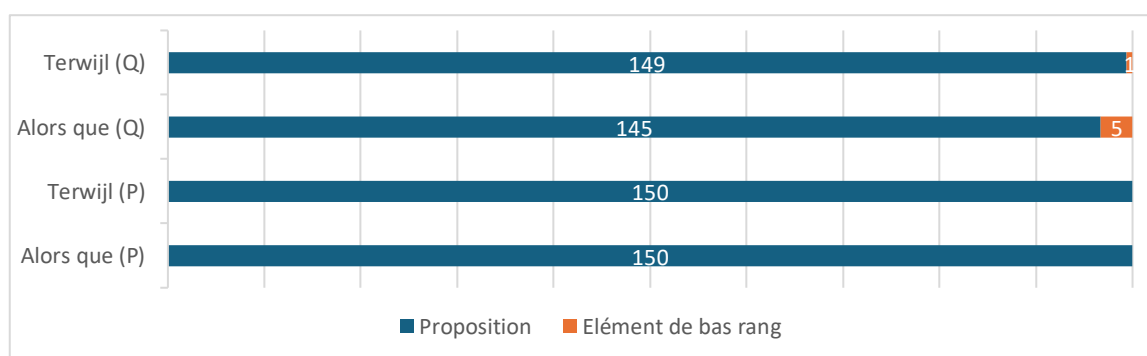


Tableau 144 : Nature des éléments unis par *alors que* et *terwijl*

S'agissant des positions possibles dans leurs phrases hôtes, *terwijl* et *alors que* peuvent tous figurer dans une structure de type *Connecteur P Q* ou *Q Connecteur P*.

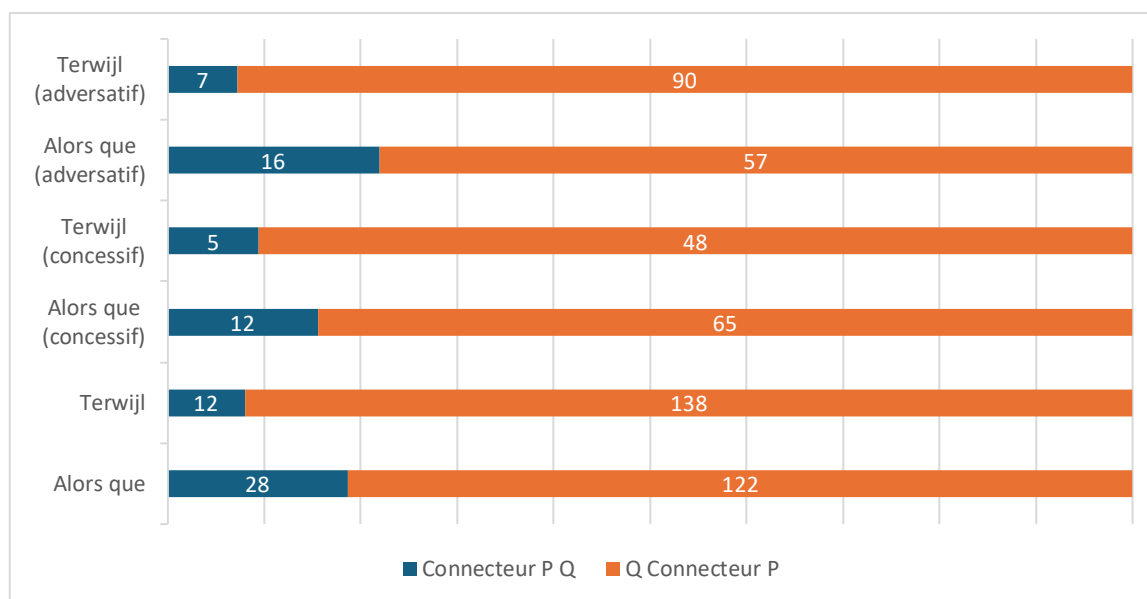


Figure 72 : Positions de *alors que* et *terwijl*

Globalement, *alors que* et *terwijl* présentent des variations significatives s'agissant des structures dans lesquels ils figurent ($\chi^2 = 7,3846$; ddl = 1 ; N = 300 ; $p = 0$). *Alors que* est significativement plus souvent dans une structure *Connecteur P Q* que *terwijl*. Si on affine l'analyse selon les catégories sémantiques de ces connecteurs, on retrouve des répliques de la tendance générale, cependant, seules les variations entre les *alors que* et *terwijl* adversatifs sont significatives ($\chi^2 = 7,6951$; ddl = 1 ; N = 170 ; $p = 0$ pour l'adversation, et $\chi^2 = 1,0447$; ddl = 1 ; N = 130 ; $p = 0,3$ pour la concession). À nouveau, c'est donc autour de la notion d'adversation que *alors que* et *terwijl* diffèrent le plus l'un de l'autre. Cette forme d'opposition semble centraliser les différences qui existent entre ces deux connecteurs. Il n'est cependant pas si évident de trouver une explication à l'excès significatif de *Connecteur P Q* chez *alors que*, l'une des caractéristiques fondamentales de l'adversation étant la permutation possible de P et de Q sans modification du sens de l'énoncé. À *a priori* donc, commencer par P ou par Q, dans une relation adversative, n'a que peu d'importance. Plusieurs travaux de linguistique cognitive, ou de linguistique plus largement, suggèrent cependant que l'ordre d'éléments à première vue équivalents (sur le plan argumentatif notamment) est en fait influencé par plusieurs critères. Pour Greenbaum & Quirk (1990), par exemple, un énoncé est régi par le principe (entre autres) du *end-focus* [focalisation finale] : la fin d'une proposition est le point culminant informatif. En d'autres termes, c'est la fin d'un énoncé qui constitue l'information principale de ce dernier. Ce principe peut être considéré comme un mécanisme de focalisation (mais pas le seul, voir par exemple Groussier, 2001, pour un recensement de ces phénomènes). Ainsi, en italien, la paire de phrases suivantes (Lambrecht, 1994) semble délivrer la même information, mais l'organisation des éléments des énoncés indique une hiérarchie dans la focalisation (et donc l'importance informative) des éléments mentionnés :

5.62. La mia macchina si è rotta

5.63. Mi si è rotta la macchina

Dans le premier exemple, littéralement, « Ma voiture est en panne », l'information en fin d'énoncé est « en panne ». Dans le second, en revanche, « À moi est en panne la voiture », c'est « voiture » qui figure en position informative finale. L'exemple 5.62. met ainsi en avant l'état de la voiture, tandis qu'en 5.63., on se focalise sur le fait que l'on parle de la voiture, et moins de sa condition. D'ailleurs, pour Guerrero (2008), 5.62. répond plutôt à une question du type « Comment est ta voiture ? », alors que 5.63. est plutôt la réponse à « Que s'est-il passé ? ». Ce phénomène semble donc nuancer le principe d'équilibre des charges argumentatives entre P et Q dans des relations comme l'adversation, ou la simultanéité. Affirmer que « P est simultanée à Q » ou que « Q est simultanée à P » n'est donc pas équivalent. Ce serait peut-être là d'ailleurs un argument pour le maintien de l'usage des lettres P et Q dans des relations qui considèrent théoriquement ces deux éléments comme interchangeables et égaux (s'ils étaient parfaitement égaux, cela avait-il en effet encore un sens de les désigner par deux lettres différentes ?). Dans cet extrait d'une vidéo produite par la chaîne « L'esprit critique », intitulée « La dissolution : Analyse »⁴³, on comprend pleinement qu'une permutation entre P et Q, dans une relation simultanée, n'est pas complètement neutre sur le sens de l'énoncé :

5.64. « Le président est élu [...] pour 5 ans, et son élection est en même temps que les législatives. Ou plutôt, les législatives sont en même temps que les présidentielles ». (L'esprit critique, *La dissolution : Analyse*, 2024 : 4'50)

Dans cet exemple se trouve une relation logique de simultanéité entre P « les élections présidentielles » et Q « les relations législatives », du moins initialement. Dans la première phrase graphique, l'orateur place les législatives en position finale, ce qui indique qu'il s'agit de l'information la plus importante, la plus forte. Dans la seconde phrase graphique, il se reprend, et inverse le sens de la relation : cette fois, ce sont les élections présidentielles qui occupent la place de l'information principale de l'énoncé. Ce faisant, l'orateur suggère que les élections « principales », les plus importantes, sont les élections présidentielles, que ce sont elles qui sont le mieux établies dans le temps, notamment car elles sont celles qui ont lieu en premier lieu. Si permuter les deux élections était réellement sans conséquences pour le sens de l'énoncé, il n'y aurait pas eu d'intérêt, pour l'orateur, à le faire. Or en linguistique cognitive, la production d'un énoncé par un locuteur est *a priori* régie par un principe de pertinence, qui implique que dans 5.64., le retournement de P et Q dans la seconde phrase graphique n'était pas inutile (voir Karpouzou, 2001 : 8 pour une description de plusieurs théories sous-jacentes liées à la question de pertinence en linguistique cognitive).

Appliqués à l'adversation, les principes que nous venons de décrire impliqueraient que la paire d'exemples « John est grand, mais Bill est petit » et « Bill est petit, mais John est grand » ne sont pas rigoureusement égaux sur le plan sémantique. Si on a maintenant conclu, pour revenir au tableau 5.62., que *Connecteur P Q* et *Q connecteur P* n'étaient pas identiques s'agissant du sens qu'ils véhiculent, on ne sait pas encore pourquoi *terwijl* et *alors que* en font un usage différent. On peut peut-être s'intéresser rapidement aux tendances de ces structures pour les occurrences temporelles de *terwijl* et *alors que*, en se penchant sur un échantillon de ces 40 occurrences afin de voir si les tendances observées pour les occurrences oppositives de ces connecteurs s'y rencontrent également.

⁴³ Cette vidéo a été publiée en réaction à l'annonce du président français Emmanuel Macron de dissoudre l'Assemblée nationale le 9 juin 2024 à la suite des élections européennes.

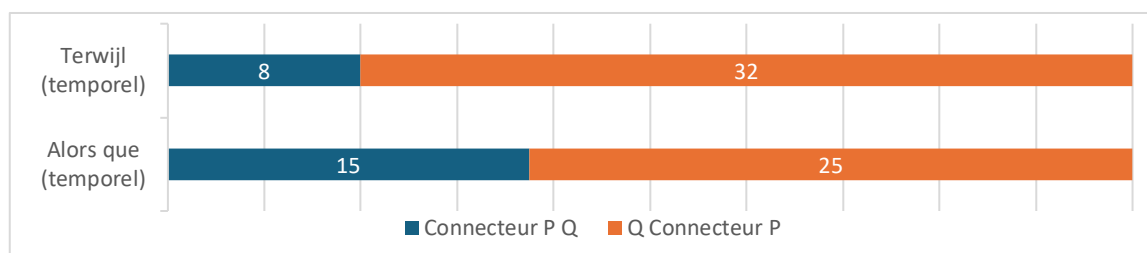


Tableau 145 : Position des *alors que* et *terwijl* temporels

On remarque que les mêmes tendances de positions se retrouvent pour les occurrences temporelles de *alors que* et *terwijl*, sans être toutefois significatives ($p = 0,1$; $N = 80$). L'explication des variations significatives de positions entre *alors que* et *terwijl* n'est donc pas à chercher du côté d'une influence des occurrences temporelles de ces connecteurs. Nous touchons peut-être ici à un phénomène qui ne se limite pas aux connecteurs logiques, mais concerne des différences plus vastes entre le français et le néerlandais, notamment sur le recours que font ces langues aux propositions subordonnées. Plus précisément, il conviendrait de se pencher sur les potentielles différences entre le français et le néerlandais s'agissant de la relation qu'entretiennent une proposition principale (P) et une subordonnée (Q), entre autres, sur la possibilité de permuter ces deux éléments. On peut trouver dans la littérature scientifique des travaux sur le sujet qui suggèrent que le français et le néerlandais diffèrent s'agissant de leurs emplois des propositions subordonnées, comme Magnus (2007) ou Cosme (2007), qui se consacre (en partie) à ce sujet, et conclut sa thèse de la manière suivante :

Les phrases néerlandaises sont considérablement plus courtes et contiennent un nombre largement moins élevé de subordonnées que les phrases anglaises et françaises (différences significatives). (Cosme, 2007)

Si cette auteure ne se penche pas particulièrement sur la place des propositions subordonnées en français et en néerlandais, elle nous permet néanmoins de constater que des variations dans l'usage de tels constituants sont possibles (dans ce cas, s'agissant de leur fréquence, par exemple). On pourrait donc proposer comme question de recherche élargissant notre étude contrastive de *alors que* et *terwijl* que le néerlandais pourrait être moins enclin que le français à accepter que, dans un énoncé comportant une proposition principale et une proposition subordonnée, on puisse commencer la phrase par la proposition principale. Il conviendrait également d'élargir cette étude à plusieurs connecteurs permettant la double structure de type *Connecteur P Q / Q connecteur P*, ce qui va au-delà des objectifs de la présente recherche.

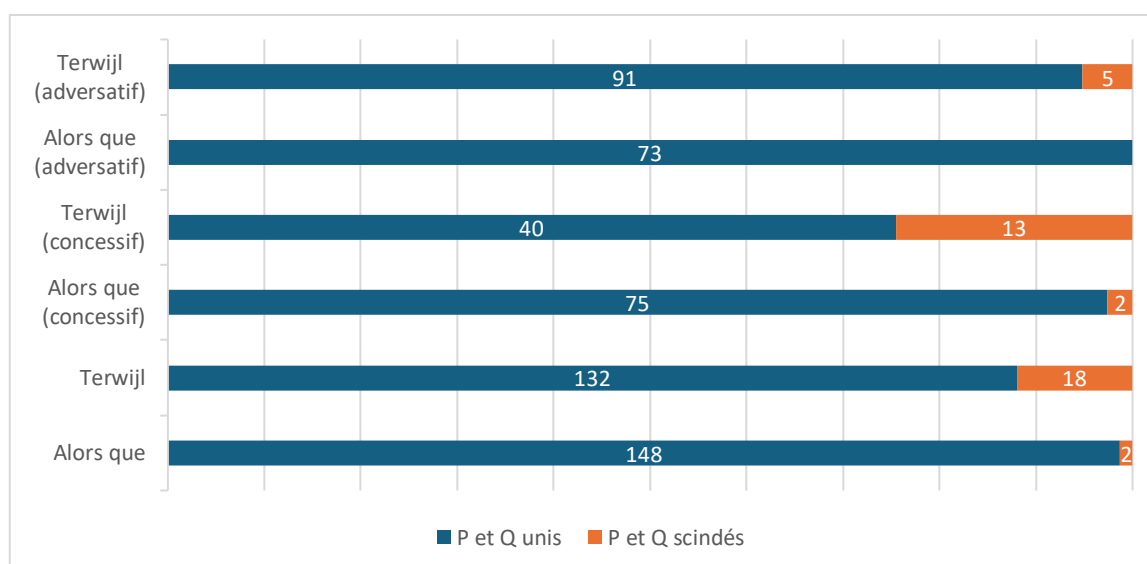


Tableau 146 : Nature du lien entre P et Q pour *alors que* et *terwijl*

Globalement, *alors que* et *terwijl* affichent des variations significatives de type de lien entre P et Q ($p = 0$; $N = 300$), *terwijl* scindant plus souvent P et Q dans deux phrases graphiques que *alors que*. La significativité de ce constat ne se retrouve que dans l'une des deux catégories sémantiques de ces connecteurs, à savoir, les occurrences concessives ($p = 0$; $N = 130$), tandis que les occurrences adversatives n'affichent pas de différences significatives entre *alors que* et *terwijl* ($p = 0,2$; $N = 170$). On peut s'étonner de ce constat, car jusqu'ici, c'était la notion d'adversation qui différenciait *alors que* et *terwijl*. La tendance est inverse si on la compare à *mais* et *maar* : pour ces connecteurs, c'était le français qui affichait des P et Q le plus souvent scindés (significativement), tandis qu'ici, c'est *terwijl* qui présente cette tendance. D'autant plus que nous avons observé, dans nos études monolingues, qu'au sein de l'éventail de connecteurs logiques néerlandais que nous étudions, *terwijl* affiche un déficit de P et Q séparés dans deux phrases graphiques différentes (*alors que* aussi, d'ailleurs). Mais il semble que ces résultats connaissent une limite que nous avons déjà rencontré précédemment pour *terwijl* et *alors que*, celle de ne pas prendre en compte d'autres connecteurs adversatifs. Il conviendrait, pour avoir une meilleure vue d'ensemble, de s'intéresser aux natures des liens entre P et Q pour d'autres connecteurs adversatifs (*par contre*, *en revanche*, *au contraire* ; *integendeel*, *daarentegen*, *in vergelijking (tot)*) pour savoir si l'adversation est réellement exprimée différemment entre le français et le néerlandais s'agissant du lien entre P et Q, ou si d'autres connecteurs adversatifs compensent les variations que nous observons pour *alors que* et *terwijl*. Dans le premier cas, on pourrait investiguer davantage cette (hypothétique) différence dans les liens des relations adversatives entre le français et le néerlandais, dans le second, on chercherait à comprendre plutôt pourquoi certains connecteurs adversatifs sont plus enclins que d'autres à séparer P et Q.

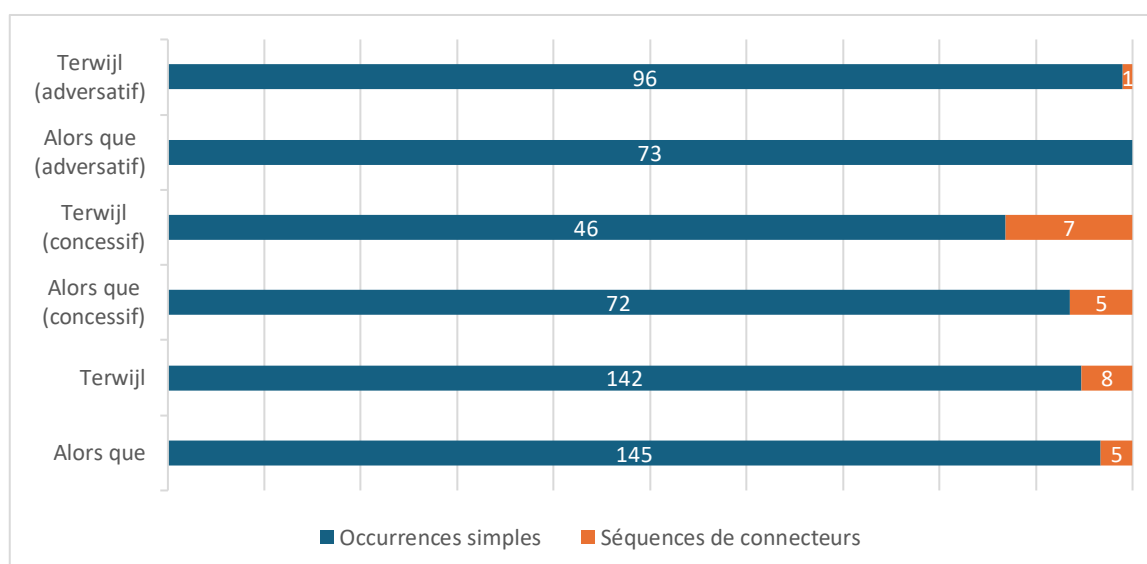


Tableau 147 : Séquences de connecteurs de *alors que* et *terwijl*

Lorsque l'on s'intéresse aux séquences de connecteurs dans lesquelles figurent *alors que* et *terwijl*, notamment au travers de leurs catégories sémantiques, on ne part pas de situations identiques pour ces deux connecteurs : *alors que* n'affiche (dans nos résultats) pas de différences significatives entre ses catégories sémantiques s'agissant de la répartition de ses séquences de connecteurs (de justesse, $p = 0,058$; $N = 150$), tandis que pour *terwijl*, les occurrences concessives sont significativement plus souvent au sein de séquences que les occurrences adversatives (notons tout de même que la presque significativité observée pour *alors que* indique un nombre plus grand de séquences concessives également, par rapport aux séquences adversatives). On n'observe cependant aucune variation significative entre *alors que* et *terwijl* s'agissant de la présence de telles séquences, ni globalement ($p = 0,5$; $N = 300$), ni au sein des catégories sémantiques ($p = 0,2$; $N = 130$ pour la concession, $p = 1$; $N = 170$). On aurait pu s'attendre à une variation significative du côté des occurrences concessives, notamment par le fait que nos études monolingues néerlandaises avaient révélé 6 séquences du type *en dat terwijl*, alors qu'en français, nous n'avons trouvé qu'une seule *et ce alors que*. D'ailleurs si on prend les occurrences concessives uniquement, et que l'on compare le taux de *en dat terwijl* à celui de *et ce alors que*, on trouve $p = 0,01$; $N = 130$, ce qui signifie qu'en néerlandais, il y a plus de *en dat terwijl* qu'il n'y a de *et ce alors que* en français, alors que ces séquences sont la traduction littérale l'une de l'autre. Peut-être est-ce lié à un usage de « *et ce + connecteur* » plus courant, en français chez d'autres connecteurs d'opposition plutôt que chez *alors que*. Cette hypothèse peut cependant être partiellement infirmée, car la section journalistique du CRFC contient 20 *et ce alors que*, mais seulement 15 *et ce même si*, et 3 *et ce bien que*. En revanche, on trouve 2,79 *en dat terwijl* dans SoNaR (journalistique) par million de *tokens*, pour seulement 0,05 *et ce alors que* par million de *tokens* dans la section journalistique du CRFC, une variation significative ($N = 905482321$; $\chi^2 = 1064,5105$; $ddl = 1$; $p = 0$). Ainsi, si nos analyses globales des séquences de connecteurs entre *alors que* et *terwijl* ne fournissent pas de variations significatives, on pourrait, comme extension à cette étude, s'intéresser aux variations de recours entre les structures *et ce alors que* et *en dat terwijl*, car il y a visiblement matière d'intérêt.

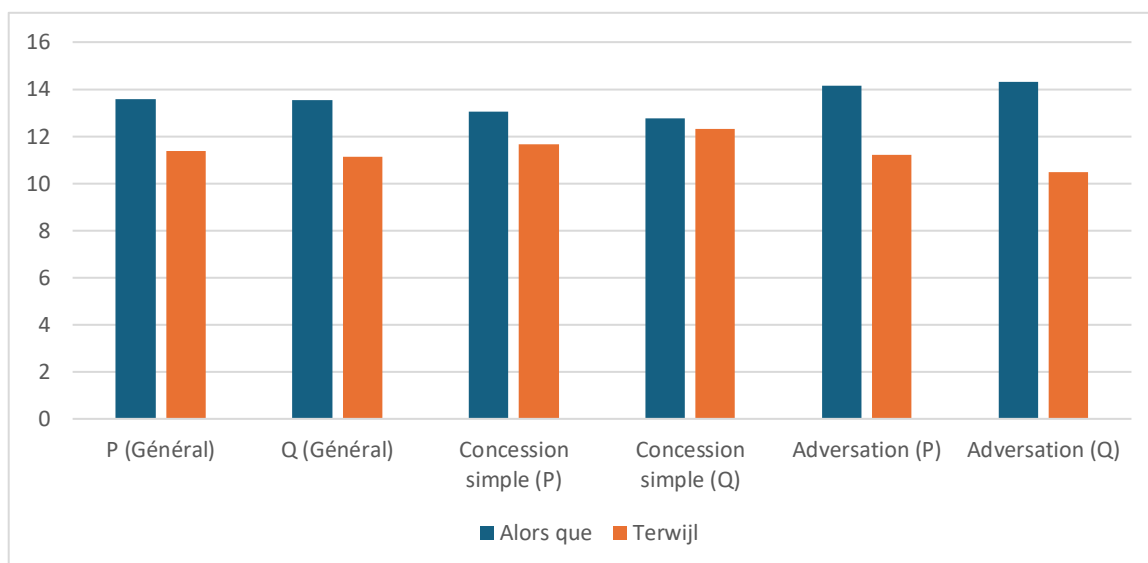


Figure 73 : Longueurs des éléments unis par *alors que* et *terwijl*

Les tendances des longueurs des éléments unis par *alors que* et *terwijl* sont stables à travers les catégories sémantiques de ces connecteurs : les éléments en français sont systématiquement plus longs que ceux en néerlandais, qu'il s'agisse de P ou de Q. Les analyses des dispersions de ces longueurs ne fournissent pas non plus de résultats qui sortent de ce que l'on pouvait attendre (valeurs plus dispersées en français).

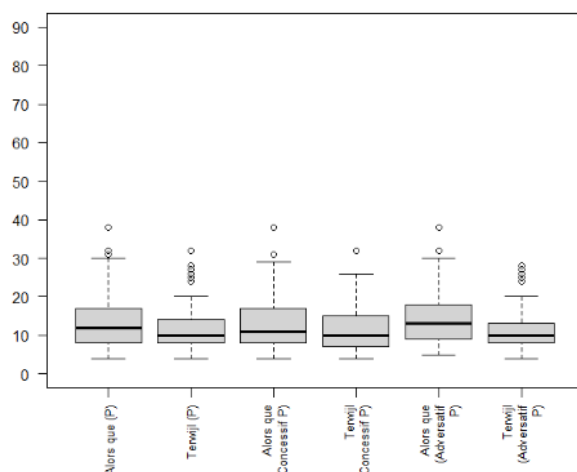


Tableau 148 : Boîtes à moustaches des P unis par *alors que* et *terwijl*, par catégories sémantiques

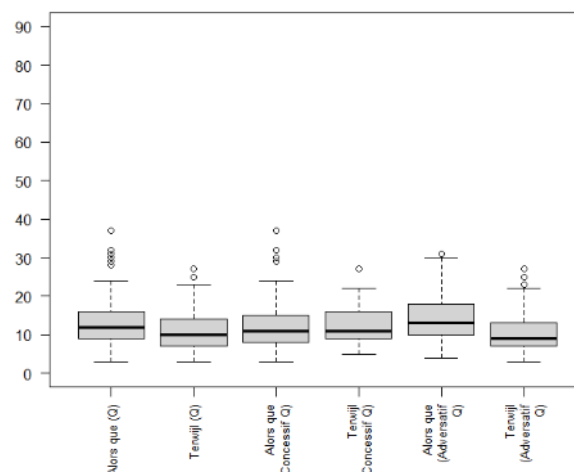


Tableau 149 : Boîtes à moustaches des Q unis par *alors que* et *terwijl*, par catégories sémantiques

Pour conclure cette analyse contrastive de *alors que* et *terwijl*, nous proposons, à l'instar de *mais* et *maar*, de compiler toutes les analyses et constats relevés précédemment dans un tableau récapitulatif. La temporalité est uniquement comptabilisée dans la colonne traitant des catégories sémantiques.

		Fréquence de la nuance	Possibilité que P soit un élément de bas rang	Possibilité que Q soit un élément de bas rang	Possibilité que P et Q soient scindés par une ponctuation forte	Possibilité de figurer dans une structure de type <i>Connecteur P Q</i>	Possibilité de figurer au sein d'une séquence de connecteurs	Longueur de P, par rapport à l'autre connecteur	Longueur de Q, par rapport à l'autre connecteur
Alors que	Concession simple	Neutre	Neutre	Neutre	Déficit	Neutre	Neutre	Plus longue	Plus longue
	Adversation	Déficit	Neutre	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Plus longue	Plus longue
	(Temporalité)	Excès	/						
Terwijl	Concession simple	Neutre	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Neutre	Plus courte	Plus courte
	Adversation	Excès	Neutre	Neutre	Neutre	Déficit	Neutre	Plus courte	Plus courte
	(Temporalité)	Déficit	/						

Tableau 150 : Variations significatives entre *alors que* et *terwijl*

Les trois critères d'analyse qui affichent des variations significatives entre *alors que* et *terwijl*, dans notre analyse, sont les proportions oppositives qu'ils expriment dans leurs occurrences, la nature du lien entre P et Q, et la diversité des structures sous lesquelles ces connecteurs peuvent se présenter. On pourrait qualifier ces différences de ciblées, dans le sens où elles ne concernent jamais l'ensemble des sous-catégories sémantiques de *alors que* et *terwijl*. Les natures du lien entre P et Q, et les différentes structures des connecteurs, affichent les mêmes tendances pour les connecteurs qui nous occupent, et seule l'une des catégories sémantiques étudiées affiche des variations significatives entre le français et le néerlandais : la concession pour le lien entre P et Q, et l'adversation pour les structures de *alors que* et *terwijl*. Les proportions des nuances oppositives, elles, ne sont significatives que pour la concession si l'on fait intervenir la troisième catégorie sémantique de ces connecteurs, à savoir la temporalité (sans elle, *alors que* et *terwijl*, dans notre échantillon, affichent tout de même des variations significatives dans les fréquences de l'expression de la concession et de l'adversation, $N = 300$; $\chi^2 = 7,819$; $ddl = 1$; $p = 0,0052$, mais en comptabilisant la temporalité, *alors que* et *terwijl* ne diffèrent plus significativement dans les proportions dans lesquelles ils expriment la concession).

Les constats observés pour *alors que* et *terwijl* ne sont pas les répliques de ceux réalisés pour *mais* et *maar*. Par exemple, dans cette section, c'est la concession néerlandaise qui affiche des P et Q scindés le plus souvent que la concession française, alors que c'était l'adversation française qui était dans le cas pour *mais* et *maar*. De manière générale, si on superpose les résultats de *alors que* et *terwijl*, aucun constat ne se retrouve à la fois pour *mais* / *maar* et *alors que* / *terwijl*, à l'exception des longueurs des éléments unis qui affichent globalement les mêmes tendances (les éléments français sont les plus longs). Il sera intéressant de répéter cette comparaison avec les autres paires de connecteurs de cette étude contrastive sémasiologique.

5.2.1.3. Groupe C, *cependant* et *echter* (concession simple, concession transitive)

Echter et *cependant* constituent une paire de connecteurs majoritairement concessifs, capables d'exprimer la concession simple et la concession transitive, ainsi que l'adversation de manière plus marginale. *Cependant*, de façon anecdotique, peut exprimer une notion temporelle (sa notion originelle, comme on peut le voir dans la littérature scientifique), ce qui n'est pas possible pour *echter*.

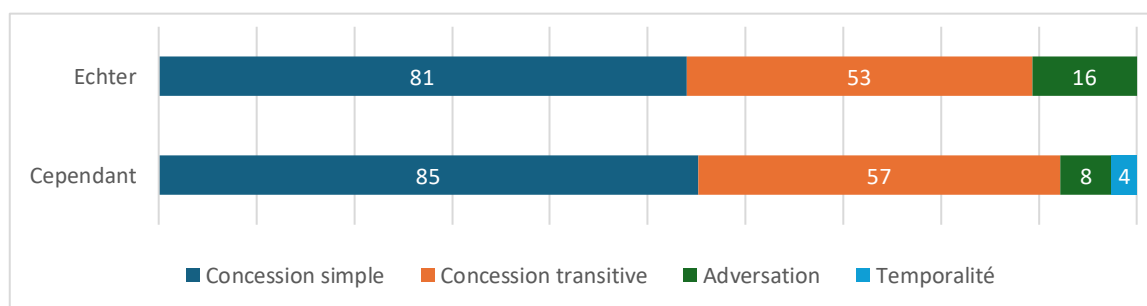


Tableau 151 : Répartitions des catégories sémantiques de *cependant* et *echter*

Nous n'avons pas relevé, dans notre échantillon, de variations significatives entre les fréquences des nuances oppositives exprimées par *cependant* et *echter* ($N = 300$; $\chi^2 = 2,9084$; $ddl = 2$; $p = 0,2$, la catégorie temporelle, non traduite chez *echter*, est exclue des calculs).

Au regard des connecteurs que nous étudions, *cependant* et *echter* semblent s'être spécialisés dans la concession transitive. Les deux autres connecteurs concessifs transitifs sont *mais* et *maar*, mais on peut trouver, tant en français qu'en néerlandais, des descriptions différentes des emplois transitifs de *mais* / *maar* et de *cependant* / *echter*. Côté néerlandais, par exemple, Onze Taal dit de *echter* qu'il est « *afstandelijker dan maar* », littéralement, qu'il est « plus distant » que *maar*. Par ailleurs, toujours selon Onze Taal, un *echter* en tête de phrase (la position de prédilection des connecteurs concessifs transitifs) est jugée « *buiten de feitelijke zin* », « à l'extérieur de la phrase factuelle ». Cette description est intéressante et souligne bien le rôle structurant de *echter*, qui ne relie pas des éléments internes aux énoncés liés, mais bien les énoncés eux-mêmes. Concernant *cependant*, Rabatel (2001) note de légères différences avec *mais* en tant que (ce que nous appelons) connecteur transitif, mais estime que les deux connecteurs sont en général interchangeables. *Mais* requiert cependant moins de contraintes que *cependant* pour être utilisé dans ce contexte, notamment dans sa façon de mettre en place le « débrayage énonciatif » (Rabatel, 2001 : 154). Et Rabatel de conclure que tous les connecteurs transitifs « n'embrayent pas de la même manière » (Rabatel, 2001 : 154). En français aussi, donc, il semble y avoir des légères différences entre la transitivité exprimée par *mais* et par *cependant*. Dans les deux langues, le couple *mais* / *maar* semble plus « passe-partout » à utiliser de manière transitive, tandis que *cependant* / *echter* ont l'air plus formels et requièrent davantage de mise en place pour être utilisés. Il pourrait y avoir deux pôles au sein de la transitivité, avec d'un côté les connecteurs transitifs « légers » comme *mais* et *maar*, et de l'autre, une transitivité plus tranchée, plus clivante, exprimée davantage par *cependant* et *echter*. On pourrait renforcer cette hypothèse en s'intéressant à la possibilité pour *mais* / *maar* et *cependant* / *echter* de lier des paragraphes entiers : si *cependant* / *echter* marquent une transition plus forte que *mais* / *maar*, alors il y a de grandes chances pour qu'ils figurent plus souvent qu'eux en tête de paragraphes entiers, qui eux fragmentent plus fortement le discours que le passage simple d'une phrase graphique à une autre (Arabyan, 2014). Pour développer cette idée, on pourrait reprendre le concept de représentation en (opposé à la représentation linéaire voire binaire d'un phénomène). Elle se retrouve dans divers champs de recherche, comme celui de l'autisme. La littérature scientifique qualifie ainsi cette affection de « spectre autistique », pour souligner, d'une part, qu'il n'y a pas d'un côté les patients pleinement autistes et de l'autre ceux qui ne le sont pas, mais que l'autisme doit se concevoir selon un « continuum » (Autisme Suisse Romande) touchant les individus à des degrés et des configurations divers (Buxbaum & Hof, 2012), et que le terme « spectre » suggère également que le profil autistique d'une personne n'est jamais fixé *ad vitam aeternam* (Gomez de la Cuesta & Mason, 2011). Appliquée à notre champ d'étude, cette réflexion pourrait aboutir à une vision non binaire de la classification sémantique des connecteurs d'opposition : plutôt que d'avoir, d'un côté, les connecteurs concessifs transitifs, les connecteurs concessifs simples, etc., on pourrait considérer que certains connecteurs sont à la fois transitifs et concessifs simples, mais que la répartition de transitivité n'est pas la même pour tous les connecteurs transitifs, entre différents connecteurs transitifs mais également au sein des occurrences d'un même connecteur de transition.

Les origines de *cependant* et *echter* sont, à l'inverse de celles de *mais* et *maar*, en accord avec le fait que nous n'ayons pas trouvé de variations significatives dans les fréquences des nuances oppositives exprimées par ces connecteurs. Tous deux proviennent d'usages temporels, *cependant* est l'union de *ce* et de *pendant* (Bacha, 2002), que l'on peut paraphraser par « pendant cela ». *Echter*, quant à lui, provient selon le dictionnaire Van Dale (1992) du moyen néerlandais *efter*, assimilé sémantiquement à *daarna* et *later*, respectivement, « après » et « plus tard ». D'ailleurs, dans plusieurs langues germaniques et plus précisément scandinaves, « après » se dit encore *efter* de nos jours⁴⁴. Les deux connecteurs semblent avoir suivi une évolution de valeurs temporelles vers oppositives (un parcours

⁴⁴ Comme le suédois : « *Efter regn kommer solsken* », « Après la pluie, le beau temps » (Poggi, 2014 : 2014).

que partagent d'autres connecteurs oppositifs, Le Draoulec, 2018), pour remplir actuellement une fonction de connecteurs majoritairement concessifs, et de connecteurs de prédilection pour des relations de transition.

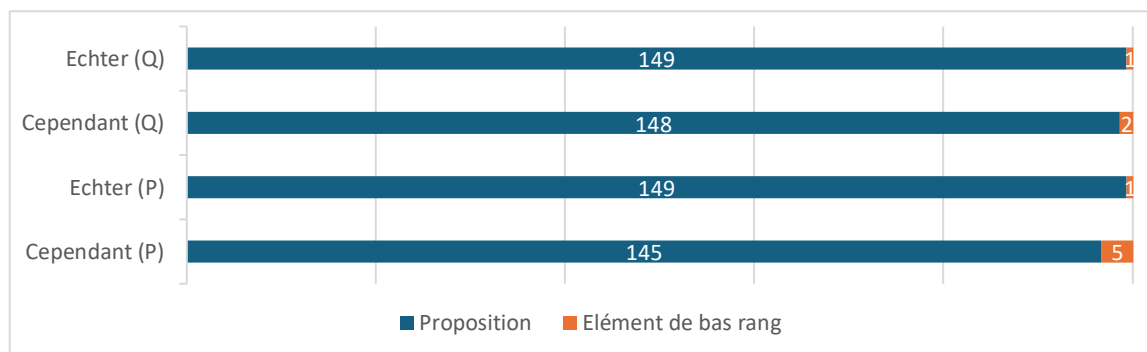


Tableau 152 : Nature des éléments unis par *cependant* et *echter*

Aucune variation significative n'a été relevée s'agissant des natures des éléments unis par *cependant* et *echter*, tant dans P que dans Q ($p = 0,2$; $N = 300$ pour les natures des P, et $p = 1$; $N = 300$ pour les natures de Q). On constate néanmoins que, bien que rare, les P et Q constitués d'éléments de bas rangs existent bel et bien pour *cependant* comme pour *echter*. Les larges recours à des éléments (au moins) propositionnels confortent *cependant* et *echter* dans leurs rôles de connecteurs transitifs et à la formalité élevée (comme nous aurons l'occasion de l'explorer dans la section des études contrastives onomasiologiques de cette thèse).

Les deux connecteurs peuvent apparaître dans un duo de structures : P Connecteur Q, ou P Q Connecteur Q. Cependant, ils ne font pas usage de ces formes dans les mêmes proportions.

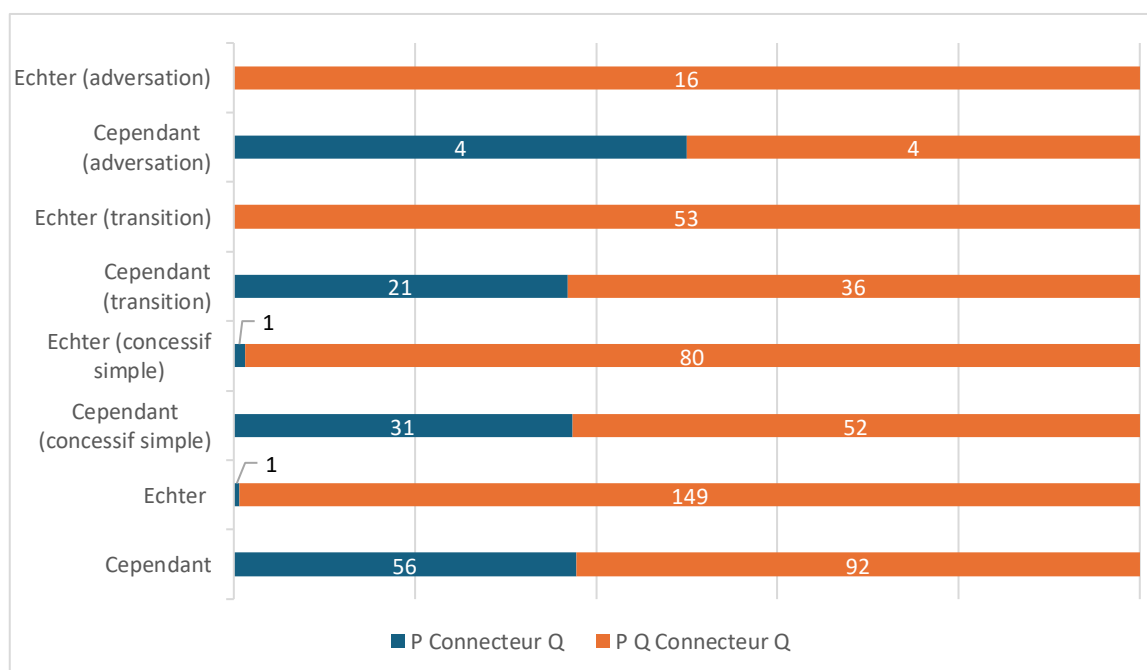


Tableau 153 : Positions de *cependant* et *echter*

Rien qu'à l'œil nu, on se rend compte des différences profondes entre *cependant* et *echter* s'agissant des positions que ces connecteurs peuvent adopter. Initialement, dans nos études monolingues, nous n'avions pas trouvé, pour aucun de ces connecteurs, de liens significatifs entre les positions qu'ils pouvaient adopter et les catégories sémantiques de *cependant* et *echter*, ce qui traduisait une homogénéité des répartitions des structures envisageables entre la concession simple, la concession transitive, et l'adversation. Lorsque l'on compare ces connecteurs entre eux, globalement et par catégories sémantiques, on note des variations significatives, détaillées dans le tableau ci-dessous (en vert, les valeurs significatives).

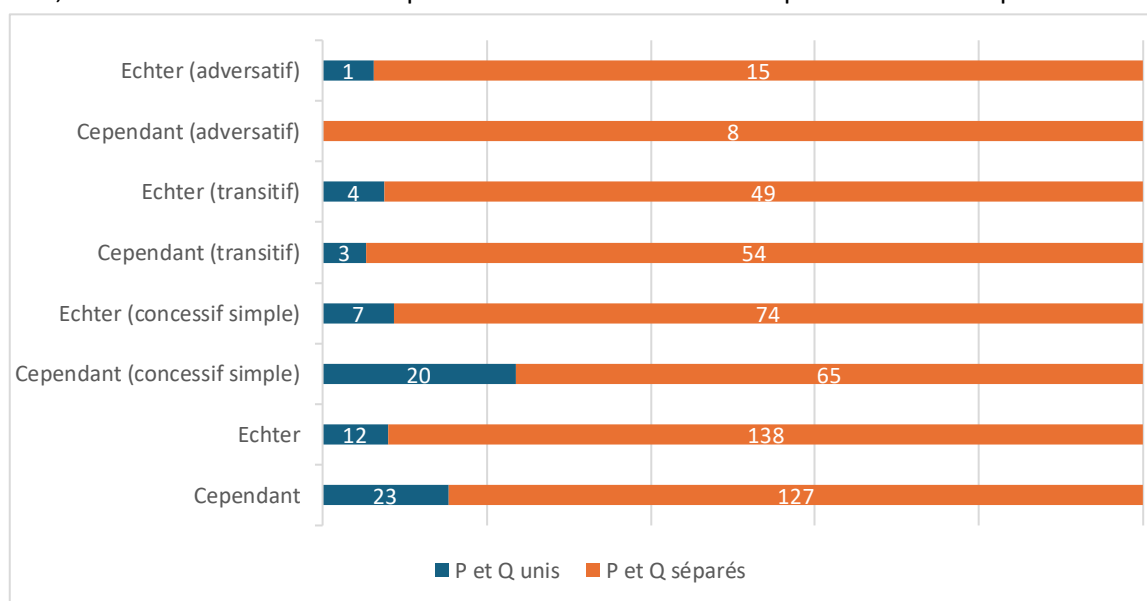
	<i>p</i>	N	Ddl
Général	0	298 ⁴⁵	1
Concessions simples	0	164	1
Concessions transitives	0	110	1
Adversations	0,006	24	1

Tableau 154 : Valeurs *p* de la comparaison de *cependant* et *echter* selon les structures adoptées par ces connecteurs, par catégories sémantiques

Pour toutes les catégories sémantiques analysées, *cependant* a significativement plus tendance que *echter* à figurer dans une structure P Connecteur Q. Ce constat est en accord avec ce que l'on peut trouver dans la littérature : selon le Taaladvies, « *Echter staat meestal in het midden van de zin, na de persoonsvorm* », que l'on peut comprendre par « *echter* se place le plus souvent au milieu de la phrase, après le verbe et son sujet ». L'usage de *echter* en tête de phrase (avec l'entièreté de Q qui le suit) est cependant bien décrit et ne semble pas présenté comme un cas marginal de l'utilisation de *echter*. D'ailleurs, des articles spécialement rédigés sur le sujet sont assez formel : « *Echter kan gebruikt worden als eerste woord van een zin, om een tegenstelling met de vorige zin uit te drukken* » (Taaladvies), [*echter* peut être utilisé comme premier mot d'une phrase, pour exprimer l'opposition avec la phrase précédente]. Il semble même que cette explication soit en accord avec le fait que la position de tête soit particulièrement adéquate pour exprimer la concession transitive. Pourtant, dans nos résultats, elle est particulièrement rare pour *echter*. On trouve également des positions plus nuancées et prudentes sur la position de *echter* en tête de phrase. Le linguiste Van Oostendorp (2012), dans un billet sur le site Neerlandistiek (un journal dédié à la linguistique néerlandaise), indique qu'une phrase comme « *Echter, ik heb dat nog niet gedaan* » [Cependant, je ne l'ai pas encore fait] est parfois considérée comme un anglicisme, sans que cette qualification soit réellement fondée. L'ANS indique que dans ce cas, *echter* n'impose pas d'inversion entre le sujet et son verbe, un énoncé comme « *Echter heeft hij zijn woord niet gehouden* » [Il n'a cependant pas tenu parole] n'est ainsi pas acceptable (« *uitgesloten* »). Schoenmakers & Piepers (2018) montrent à quel point la question de l'ordre des mots

⁴⁵ Le nombre d'occurrences total prises en compte, toutes catégories sémantiques confondues, est de 298 et non 300, car nous avons exclu les 2 occurrences de *cependant* de type P Q *cependant*. Ce qui nous intéresse ici, en effet, ce sont les variétés entre P Q Connecteur Q, et P Connecteur Q.

après *echter* en tête de phrase est complexe et que les avis en la matière divergent. Toujours est-il que ces débats semblent concerner surtout l'ordre des éléments suivant *echter*, mais ne remettent pas vraiment en cause la pertinence d'utiliser *echter* en tête de phrase. Cependant, cette sorte de flou concernant les modalités précises de cette position de *echter* pourrait rendre les néerlandophones réticents à l'employer, quand on sait qu'en psychologie cognitive, les individus tendent à éviter de faire des choix comportant une part d'incertitude s'ils ont l'occasion d'opter pour des options plus sûres (Davey, 1976). On pourrait également trouver ici un certain écho aux théories de la prise de risque, dans lesquelles l'aversion et l'évitement du risque jouent un rôle majeur dans la prise de décision (Bonnet, 2013 ; Habib, Lavergne & Caparos, 2018). Ainsi, pour éviter tout risque de commettre une erreur, mais aussi pour s'épargner la charge cognitive de la recherche de l'ordre de mots correct avec *echter*, les locuteurs du néerlandais pourraient avoir tendance à simplement éviter de placer *echter* en



tête de phrase, et ce bien que, selon certaines conditions, cet usage soit acceptable. Comme le français ne connaît pas de pareil dilemme syntaxique, l'utilisation de *cependant* en tête de phrase est moins sensible, ce qui pourrait expliquer les variations significatives que nous observons en comparant ces deux connecteurs sur ce point.

Tableau 155 : Nature du lien entre P et Q pour *cependant* et *echter*

Cependant et *echter* partagent une tendance à unir des P et Q majoritairement scindés en deux phrases graphiques différentes, et ce pour l'ensemble de leurs catégories sémantiques. En affinant ces résultats par catégories sémantiques, une variation significative apparaît.

	<i>p</i>	N	Ddl
Général	0,07	300	1
Concessions simples	0,01	166	1
Concessions transitives	0,7	110	1
Adversations	1	24	1

Tableau 156 : Valeurs p de la comparaison de la nature du lien entre P et Q selon les catégories sémantiques de *cependant* et *echter*

Comme pour la paire *alors que / terwijl*, les relations concessives simples révèlent des divergences significatives entre les natures des liens entre P et Q pour la paire de connecteurs *cependant / echter* : *cependant* affiche plus P et Q unis dans une seule phrase graphique que *echter*. Le constat est donc également le même, le néerlandais faisant davantage de phrases scindées que le français s'agissant des relations concessives simples de ces connecteurs. Nous attendrons de voir si ce résultat se répétera pour le dernier groupe de connecteurs de notre étude contrastive sémasiologique pour en chercher les possibles causes. On peut déjà rappeler ici que dans les études monolingues, nous avons déjà constaté des variations significatives s'agissant du recours à des P et Q unis entre les catégories sémantiques de *cependant*, les concessions simples l'utilisant significativement plus que les autres nuances de ce connecteur ($p = 0,004$). Pour *echter*, en revanche, aucune variation significative n'avait été observée entre les catégories sémantiques exprimées concernant la nature du lien entre P et Q. Nos résultats contrastifs sont peut-être dès lors liés non pas à de réelles différences entre *cependant* et *echter*, mais plutôt à des profils différents déjà dans leurs langues respectives.

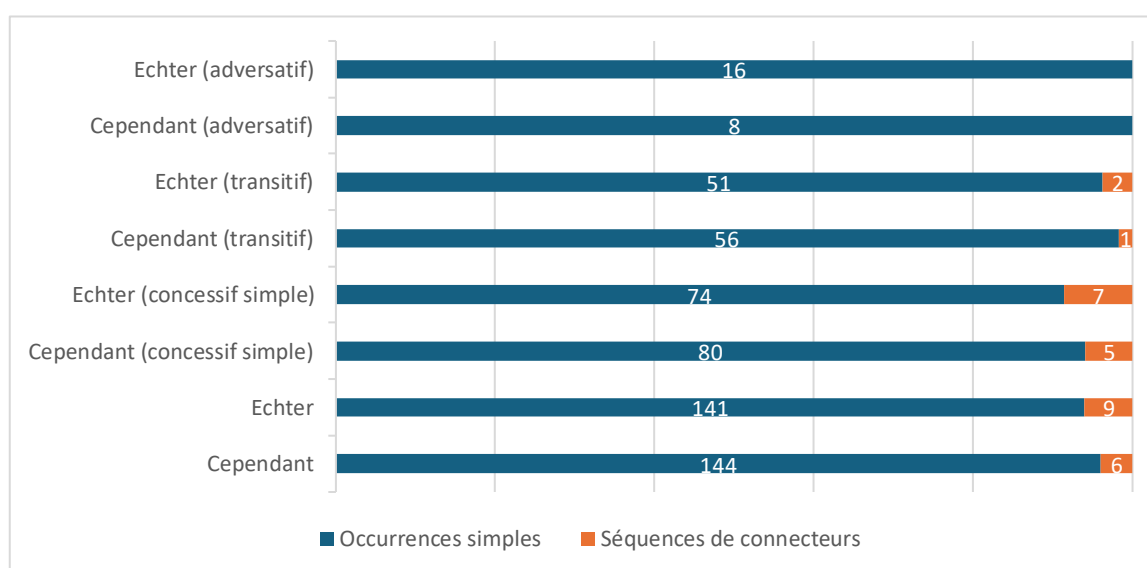


Figure 74 : Séquences de connecteurs de *cependant* et *echter*

Tant *cependant* qu'*echter* ne s'unissent que relativement peu à d'autres connecteurs logiques pour former des séquences. Nous développerons plus tard l'idée que leur fort ancrage dans la concession transitive constitue peut-être l'une des explications à ce phénomène, notamment dans la section des études contrastives où nous aborderons en même temps tous les connecteurs concessifs transitifs de notre étude (5.2.2.3.).

On peut enfin s'intéresser aux moyennes des longueurs des éléments unis par *cependant* et *echter*, les plus longues des connecteurs que nous étudions.

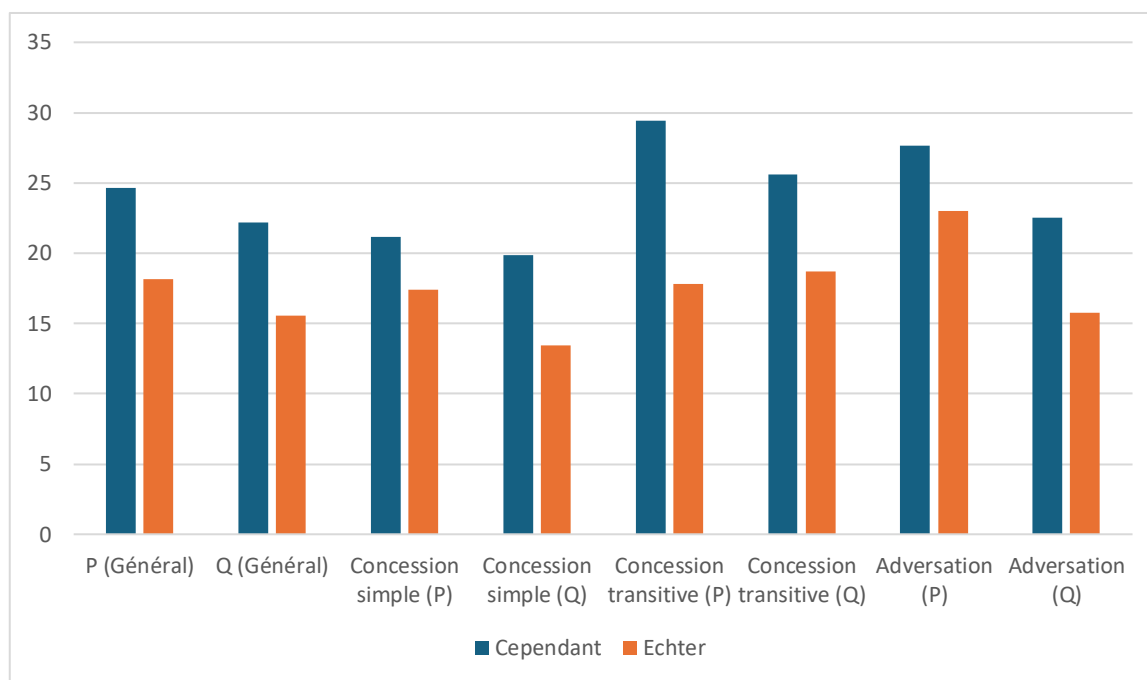


Figure 75 : Longueurs des éléments unis par *cependant* et *echter*

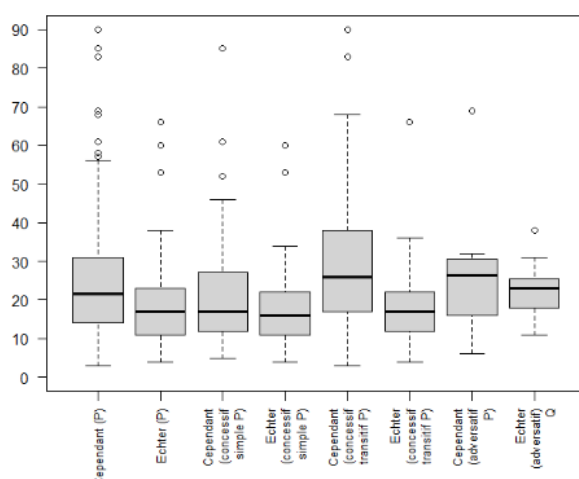


Tableau 157 : Boîtes à moustaches des P unis par *cependant* et *echter*, par catégories sémantiques

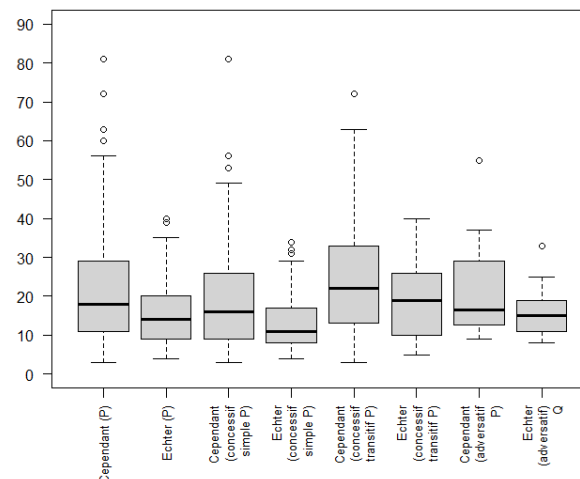


Tableau 158 : Boîtes à moustaches des Q unis par *cependant* et *echter*, par catégories sémantiques

L'étude des longueurs des éléments unis par *cependant* et *echter* montre des résultats stables à travers les différentes catégories sémantiques de ces connecteurs : *cependant* unit des éléments systématiquement plus longs, en moyenne, que *echter*. Ces éléments sont également davantage dispersés, les boîtes à moustaches étant elles aussi plus grandes pour *cependant* que pour *echter*. Nous approfondirons ces questions de différences entre les tailles des phrases graphiques françaises et néerlandaises plus loin dans notre étude, pour l'heure, on peut se contenter d'observer que les rapports de tailles de P et Q entre *cependant* et *echter* sont constants pour toutes les catégories sémantiques de ces connecteurs.

		Fréquence de la nuance	Possibilité que P soit un élément de bas rang	Possibilité que Q soit un élément de bas rang	Possibilité que P et Q soient scindés par une ponctuation forte	Possibilité de figurer dans une structure de type P <i>Connecteur</i> Q	Possibilité de figurer au sein d'une séquence de connecteurs	Longueur de P, par rapport à l'autre connecteur	Longueur de Q, par rapport à l'autre connecteur
Cependant	Concession simple	Neutre	Neutre	Neutre	Excès	Excès	Neutre	Plus longue	Plus longue
	Concession transitive	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Plus longue	Plus longue
	Adversation	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Plus longue	Plus longue
Echter	Concession simple	Neutre	Neutre	Neutre	Déficit	Déficit	Neutre	Plus courte	Plus courte
	Concession transitive	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Déficit	Neutre	Plus courte	Plus courte
	Adversation	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Déficit	Neutre	Plus courte	Plus courte

Tableau 159 : Variations significatives entre *cependant* et *echter*

Nos résultats contrastifs entre *cependant* et *echter* ciblent assez clairement le critère de la position de ces connecteurs au sein de la phrase hôte comme principal point de divergence entre ces connecteurs. On pourrait cependant qualifier cette différence de modérée, dans le sens où *cependant* et *echter* confèrent tous deux à P et Q les mêmes places globales : d'abord P, puis le connecteur, et enfin Q. C'est plutôt sur la possibilité de placer le connecteur à l'intérieur de Q qui différencie nos connecteurs. Les deux connecteurs séparent massivement P et Q dans deux phrases graphiques différentes, mais *echter*, pour ses occurrences concessives simples, le fait encore plus que *cependant*, ce qui peut sembler surprenant à première vue, quand on sait qu'en général, c'est le français qui possède des phrases graphiques plus longues que le néerlandais (nous développerons plus tard cette idée en détail, mais pouvons à tout le moins la soutenir et l'illustrer dès à présent en rappelant que, dans nos résultats contrastifs sémasiologiques, ce sont majoritairement les connecteurs français qui unissent les éléments les plus longs). En français, la présence chez *cependant* d'une minorité relativement importante de P et Q unis dans une même phrase graphique atténue en effet l'usage quasi généralisé des P et Q scindés pour *cependant* / *echter*. Peut-être pourrait-il être intéressant ici d'explorer le lien entre les relations concessives et la possibilité de scinder P et Q. Dans les exemples les plus courants des relations concessives, P et Q sont toujours unis dans une seule phrase graphique dans la littérature scientifique : « Il fait beau, mais je ne sors pas » (Moeschler & De Spengler, 1982), « Pierre est beau mais (il est) pauvre » (Birkelund, 2007), ou encore « Il est républicain mais honnête » (Lakoff, 1971). Un autre élément qui contribue sans doute à freiner la scission en français de P et Q concessifs se cristallise dans la tendance à associer un *mais* en tête de phrase (connecteur concessif le plus typique) à un usage fautif de ce connecteur. *Cependant* pourrait dès lors, par compensation, être plus rapidement choisi par les locuteurs du français qui souhaiteraient, pour d'autres raisons, scinder P et Q dans une relation concessive simple, tout en utilisant un connecteur logique explicite. Si on réduit cette idée en la simplifiant à l'extrême, on pourrait alors se retrouver dans un système binaire où *mais* et *cependant* se complètent, le premier étant préféré pour exprimer des concessions simples où P et Q sont unis dans une même phrase graphique, et le second, choisi lorsque P et Q (toujours concessifs simples) sont scindés par une ponctuation forte. Cette hypothèse nous fournit des informations intéressantes pour nos études traductologiques et didactiques : si elle se vérifie, alors nous pourrions trouver un fort taux de *cependant* utilisés pour traduire des *maar* positionnés en tête de phrase et liant des P et Q scindés. Sémantiquement, *cependant* et *echter* semblent tous les deux s'être spécialisés dans l'expression de la concession transitive, une transitivity légèrement différente de celle véhiculée par *mais* et *maar* comme nous avons eu brièvement l'occasion de nous en rendre compte dans cette section (cette question sera abordée plus en profondeur lorsque nous comparerons les occurrences concessives transitives de tous les connecteurs de cette étude pouvant l'exprimer). Ils affichent des proportions similaires des autres nuances qu'ils peuvent traduire, à savoir, la concession simple et la concession transitive.

5.2.1.4. Groupe D, *même si*, *toch*, *hoewel* (concession simple)

Dans ce dernier groupe, les connecteurs sur lesquels nous nous penchons, *même si*, *toch*, et *hoewel*, sont monofonctionnels et ne peuvent exprimer que la concession simple. L'entièreté de leurs occurrences exprime donc cette notion, il n'est dès lors pas pertinent de les comparer sémantiquement.

S'ils sont identiques dans les notions oppositives qu'ils expriment, on peut tout de même identifier un sous-groupe dans les connecteurs monofonctionnels concessifs simples, en la paire de connecteurs *même si* et *hoewel*. Ces derniers ont en effet en commun d'apparaître dans les mêmes structures *Connecteur P Q* ainsi que *Q Connecteur P*, tandis que *toch* se rapproche plus de *maar* et *echter*, faisant

intervenir d'abord P (même des déclinaisons peuvent exister comme P *toch* Q, P Q *toch* Q, etc.). Pour cette raison, nous proposons d'étudier le groupe D en deux temps, d'abord avec tous les connecteurs qu'il contient, puis de se pencher spécifiquement sur *même si* et *hoewel*.

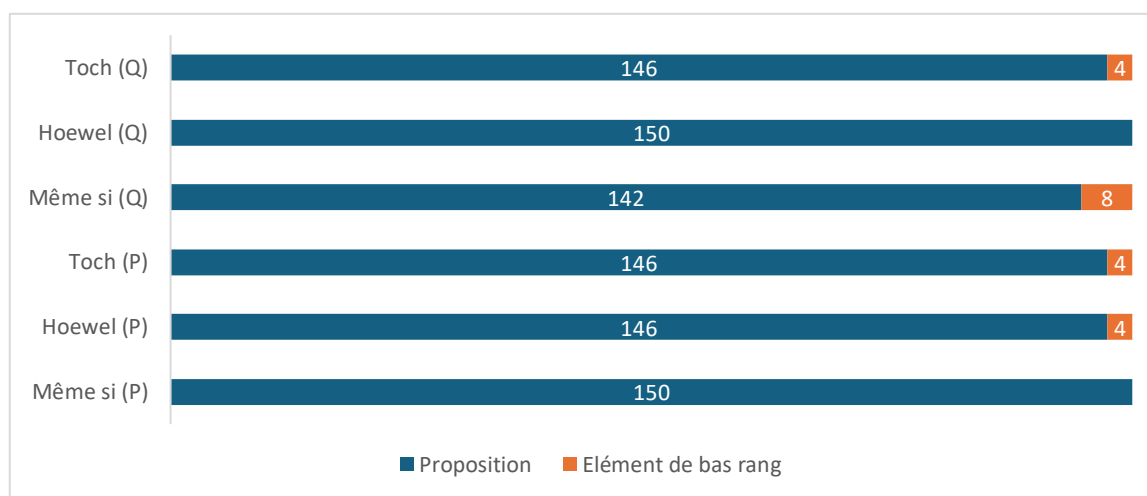


Tableau 160 : Nature des éléments unis par *même si*, *hoewel* et *toch*

On observe des tendances très proches entre les trois connecteurs concessifs simples de cette étude s'agissant des natures des éléments unis par P et Q, à savoir, une large majorité de propositions. Si on compare spécifiquement *même si* et *hoewel*, une différence significative apparaît toutefois concernant la possibilité que Q soit constitué d'éléments de bas rang : les Q de *même si* ont significativement plus de probabilité d'être constitués d'éléments de bas rang que les Q de *hoewel* ($p = 0,007$; $N = 300$), tandis que le même rapport est observé pour les P de *hoewel* et *même si*, mais sans variations significatives ($p = 0,1$; $N = 300$). Le constat de P a de grandes probabilités de devenir significatif si on augmente la taille de l'échantillon analysé, car si *même si* ne comporte pas de P constitués d'éléments de bas rang, c'est probablement car en français, ce soit plutôt *bien que* qui soit privilégié pour exprimer des P de ce genre, comme dans :

5.65. *Bien que* riche, il ne jouit pas de la reconnaissance de l'élite littéraire. (CRFC, *bien que* riche)

Dans cet exemple, *bien que* ne peut être remplacé par *même si* (« *même si* riche » ?). En néerlandais aussi, on trouve un connecteur proche sémantiquement et structurellement de *hoewel*, mais qui se distingue tout de même de lui syntaxiquement : *ook al*. *Ook al*⁴⁶ est lui aussi un connecteur concessif simple monofonctionnel, dont la signification est quasiment identique à *hoewel*, mais comme l'explique Onze Taal, les deux connecteurs ne se « comportent pas de la même façon » [NT]. Le Taaladvies les met sur un pied d'égalité : « Des formulations avec *hoewel* ou (*ook*) *al* sont courantes dans des *toegevende bijzinnen* [propositions concessives], tant à l'oral qu'à l'écrit » [NT], les deux connecteurs sont considérés comme des variants *neutraal* [neutre] de *alhoewel*, sur le plan de la

⁴⁶ Ou aussi simplement *al*, selon l'ANS.

formalité. Le Taaladvies donne cependant une piste dans les exemples de ces connecteurs quant à une possible différence d'usage entre eux (pour faciliter la lecture, nous les traduirons littéralement tous les deux par *bien que*) :

5.66. *Hoewel* het al oktober is, zijn de bomen nog mooi groen.

Bien qu'on soit déjà en octobre, les arbres sont encore bien verts.

5.67. De bomen zijn nog mooi groen, *ook al* is het al oktober.

Les arbres sont encore bien verts, bien qu'on soit déjà en octobre.

Hoewel est ici présenté dans une structure « *Connecteur P Q* », tandis que *ook al* s'affiche dans un énoncé « *P Connecteur Q* », et ce bien que l'inverse aurait été acceptable selon, entre autres, l'ANS (qui donne des exemples des deux structures pour les deux connecteurs). Une autre différence importante entre *hoewel* et *ook al* réside dans le fait que *ook al* implique une inversion du sujet et du verbe dans P, tandis que *hoewel* exige un rejet du verbe à la fin de P. Ce contraste joue peut-être un rôle dans la manière dont les néerlandophones utilisent ces connecteurs.

Toujours est-il que le français et le néerlandais semblent posséder tous deux une paire de connecteurs aux profils sémantiques et structurels identiques : une monofonctionnalité qui ne leur permet d'exprimer que la concession simple, et la possibilité d'être présent dans des structures « *Connecteur P Q* » ou « *P Connecteur Q* ». Pour analyser *hoewel* et *même si* sous une approche contrastive, il faudrait dès lors, sans doute, s'intéresser également à *ook al* et *bien que*, ce qui va au-delà de l'objectif de cette étude. On peut cependant proposer quelques réflexions possibles que nous envisageons à ce stade, si on décidait de mener à l'avenir une étude contrastive de *même si* et *bien que*, et *hoewel* et *ook al*, s'agissant des natures des éléments unis par ces connecteurs :

- Il conviendrait tout d'abord de se demander si, en français, il existe des différences significatives dans les natures des P et Q unis par *même si* et ceux liés par *bien que*, et de répéter l'opération pour *hoewel* et *ook al*.
- S'il s'avère que des divergences existent entre deux connecteurs appartenant à la même langue, peut-être que cela révélerait-il une répartition des natures possibles entre eux (par exemple, *même si* peut unir des P de bas rang mais pas des Q, et *bien que*, l'inverse).
- Si ce constat est réalisé dans les deux langues, cela pourrait signifier que, dans notre échantillon de connecteurs, nous avons sélectionné deux connecteurs qui ne se correspondent pas entièrement : peut-être que *même si* est plus proche sur le plan fonctionnel de *ook al*, et *bien que* de *hoewel*. Cependant, notre analyse de fréquence des connecteurs d'opposition nous a imposé de travailler avec *hoewel* et *même si*.

Comme on le comprend, notre analyse des natures des éléments unis par *même si* et *hoewel* est incomplète sans se pencher sur *bien que* et *ook al*. Elle n'en demeure pas moins intéressante pour nos études traductologiques, car elle suggère que, peut-être, il n'existe pas une correspondance systématique entre *même si* / *bien que* et *hoewel* / *ook al* (et inversement) dans le processus de traduction. Nous tenterons de voir si *même si* est traduit davantage par *hoewel* ou par *ook al* (et *hoewel* par *même si* ou *bien que*), ou s'il existe un certain équilibre entre les choix possibles qui s'offrent aux traducteurs concernant ces connecteurs.

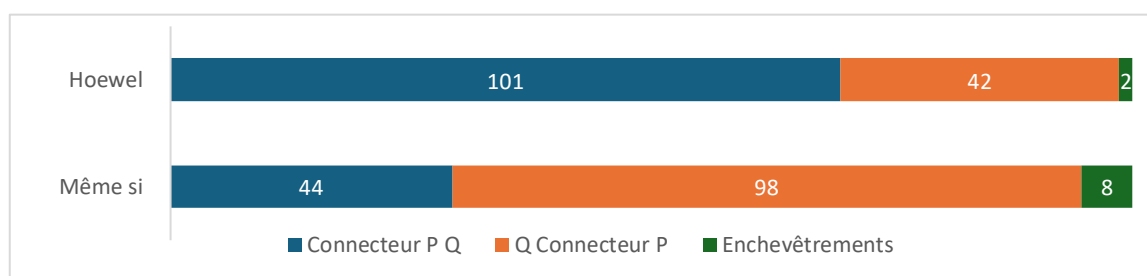


Tableau 161 : Positions de *même si* et *hoewel*

Les résultats relatifs aux positions adoptables par *même si* et *hoewel* semblent aller dans le sens de l'hypothèse que nous avons formulée précédemment, à savoir, que ces connecteurs ne se correspondent pas parfaitement : *même si* est significativement plus souvent dans une structure *Connecteur P Q*, tandis que *hoewel* préfère *Q Connecteur P* ($p = 0$; $N = 295$). En revanche, les deux connecteurs connaissent des taux similaires d'enchevêtrements ($p = 0,06$). Le critère de la position des connecteurs étant relativement facile à identifier, on peut mener une brève étude annexe sur les positions de *bien que* et *ook al* pour vérifier l'hypothèse selon laquelle *même si* correspond plutôt à *ook al* et *hoewel* à *bien que*. Sur un échantillon de 30 *bien que* et 30 *ook al*, elle semble se vérifier.

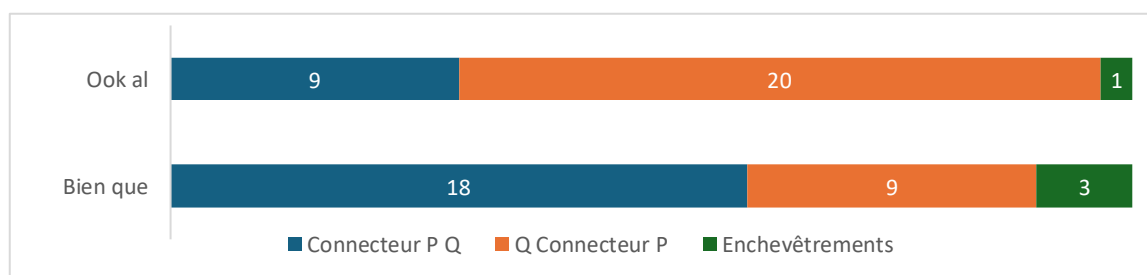


Tableau 162 : Positions de *bien que* et *ook al*

Comme nous l'envisagions, *ook al* et *bien que* affichent des profils inversés par rapport à la paire *même si* *hoewel* : cette fois, c'est le connecteur français qui privilégie la structure *Connecteur P Q* ($p = 0,02$). Ici encore, par contre, les enchevêtrements sont présents de façon similaire chez les deux connecteurs. Il peut être intéressant à présent de comparer les connecteurs dans leurs langues originelles afin de voir si des profils se dessinent. Des tendances significatives se dessinent alors : *hoewel* est significativement plus souvent en structure *Connecteur P Q* que *ook al* ($p = 0$; $N = 172$), de même que *bien que* par rapport à *même si* ($p = 0$; $N = 169$). S'agissant des structures des connecteurs, dans nos

échantillons, *même si* semble davantage correspondre à *ook al*, et *hoewel* à *bien que*. D'ailleurs, il n'y a pas de variations significatives entre les positions de *même si* et *ook al* ($p = 0,6$; $N = 170$), et entre celles de *ook al* et *hoewel* ($p = 1$; $N = 171$). Ces considérations mettent en lumière certaines pierres d'achoppement de nos études contrastives, notamment sur la façon dont on sélectionne les connecteurs à comparer. Nous avons pris comme critère principal la fréquence des connecteurs logiques d'opposition pour les sélectionner, puis avons appareillé les connecteurs sémantiquement égaux pour les comparer entre eux. Force est de constater qu'en dépit de cette méthodologie que nous avons voulue rigoureuse, des faiblesses persistent : il aurait en effet été pertinent de comparer non pas *même si* avec *hoewel*, mais peut-être plutôt *même si* avec *ook al*, et *hoewel* avec *bien que*, ou éventuellement tous ces connecteurs en même temps au sein de la catégorie des connecteurs concessifs simples monofonctionnels. Notre étude semble ainsi suggérer que le critère de la fréquence et celui du sémantisme identique ne sont parfois pas suffisants pour sélectionner deux connecteurs parfaitement comparables. Ces réflexions nous serviront dans la section 5.3.1. pour fournir une définition de la notion de traduction littérale des connecteurs logiques de cette étude.

Les positions de *toch* ne sont pas comparables avec *même si* et *hoewel*, car ce connecteur s'inscrit dans des structures de type « P *Toch* Q » ou « P Q *toch* Q ». En ce sens, il se rapproche plutôt de *echter* et de *cependant*. Dans notre étude contrastive onomasiologique, une comparaison entre les positions des occurrences concessives simples de *echter*, *cependant*, et *toch* (entre autres) sera réalisée.

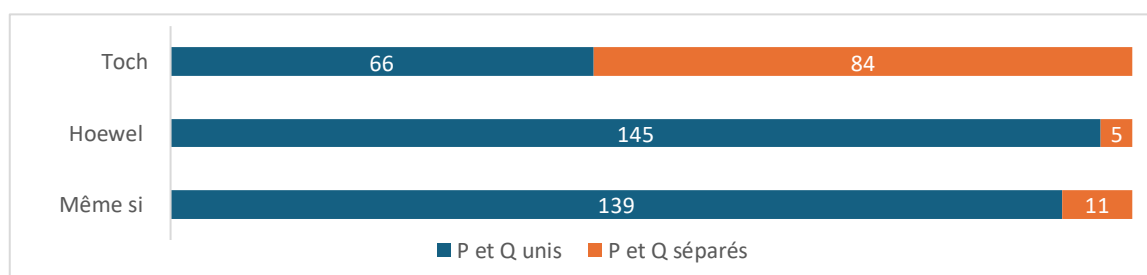


Tableau 163 : Nature du lien entre P et Q pour *même si*, *toch*, et *hoewel*

Pour les raisons évoquées plus tôt liées aux grandes différences de structures et d'organisation de P et Q entre, d'une part, *même si* et *hoewel*, et d'autre part *toch*, il n'est sans doute que peu pertinent de comparer ces connecteurs tous entre eux. Remarquons plutôt que *même si* et *hoewel* sont très similaires sur ce point, aucun d'eux ne séparant significativement P et Q dans deux phrases graphiques différentes ($p = 0,1$; $N = 300$).

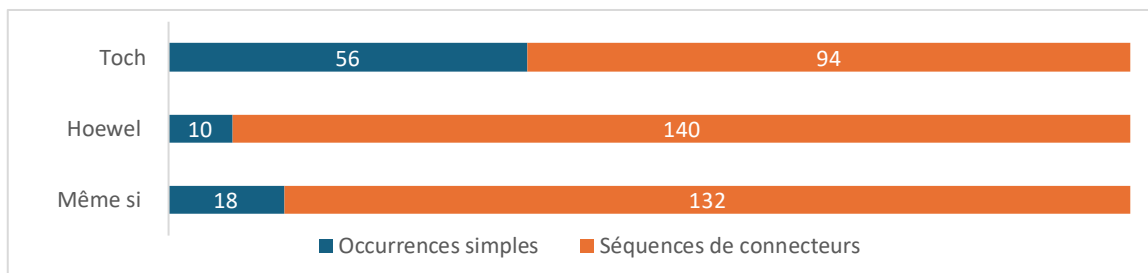


Figure 76 : Séquences de connecteurs de *même si*, *toch*, et *hoewel*

On remarque à nouveau que *toch* se distingue assez nettement de la paire *même si* / *hoewel* et se caractérise par une présence forte de séquences de connecteurs centrées sur lui. Il sera sans doute plus intéressant de se pencher sur ce phénomène en le comparant aux autres connecteurs concessifs simples de cette étude, nous le laissons de côté pour l'heure. On peut toutefois constater qu'à l'instar des natures des liens entre P et Q, *même si* et *hoewel* n'affichent pas de variations significatives entre eux s'agissant de la présence de natures de connecteurs dont ils font partie ($p = 0,1$; $N = 300$).

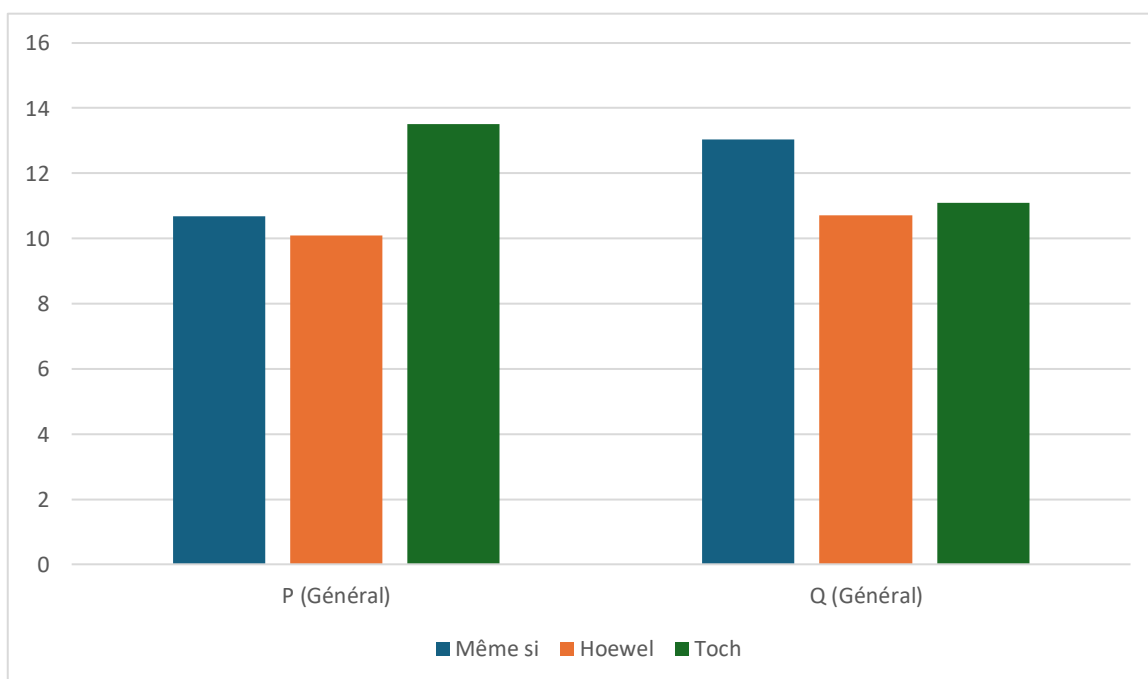


Tableau 164 : Longueurs des éléments unis par *même si*, *hoewel*, et *toch*

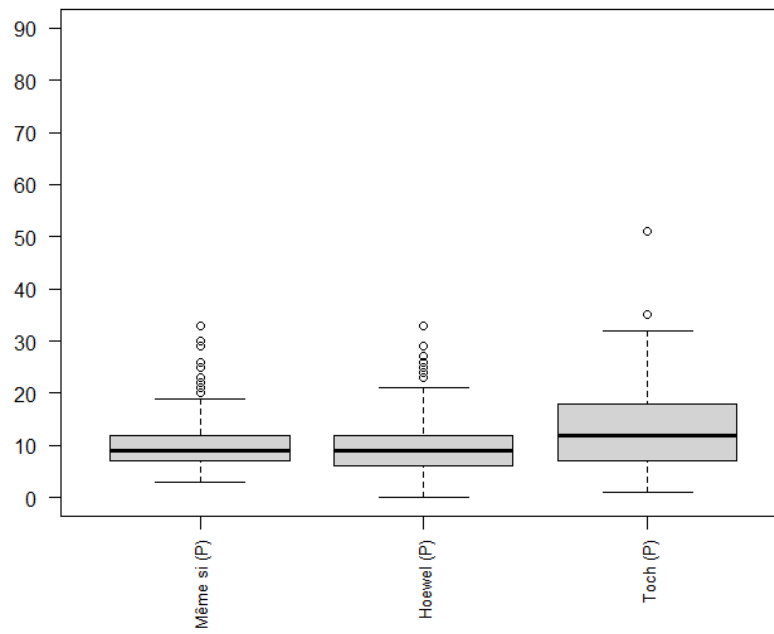


Tableau 165 : Boîtes à moustaches des P unis par *même si*, *hoewel* et *toch*

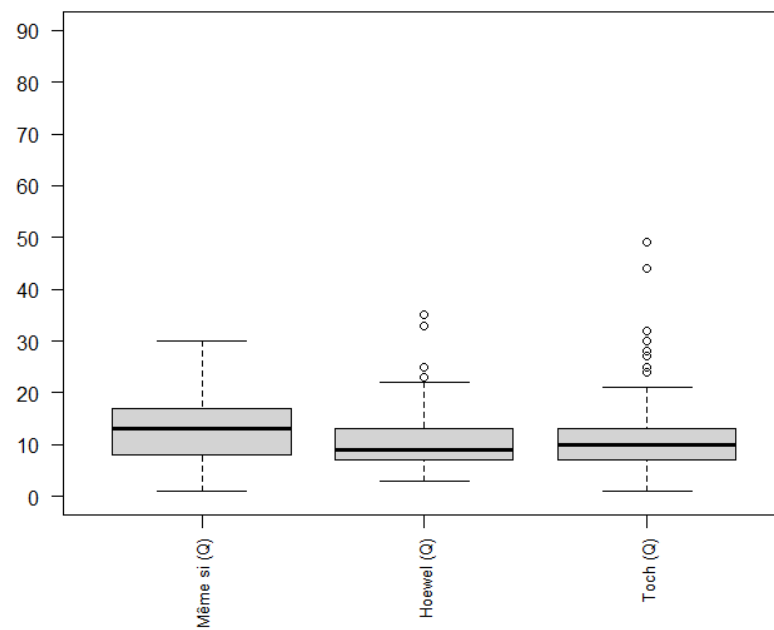


Tableau 166 : Boîtes à moustaches des Q unis par *même si*, *hoewel* et *toch*

Toch présente à nouveau un profil différent de *même si* et *hoewel* : ses P sont en moyenne plus longs que ses Q. Nous verrons si, dans le paysage concessif simple, cela constitue une exception, ou s'il partage cette caractéristique avec d'autres connecteurs. *Même si* et *hoewel* partagent des tendances assez classiques si on les compare aux connecteurs sur lesquels nous nous sommes précédemment penchés : P est plus court que Q, et les éléments français sont plus longs que les éléments néerlandais.

Dans notre tableau récapitulatif des variations significatives observées dans cette section, nous proposons de ne comparer que *même si* et *hoewel*, car comme noté à plusieurs reprises, ces connecteurs partagent une proximité plus grande entre eux que par rapport à *toch* (qui sera lui comparé aux occurrences concessives simples des connecteurs que nous étudions, lors de nos études contrastives onomasiologiques).

	<i>Même si</i>	<i>Hoewel</i>
Possibilité que P soit un élément de bas rang	Neutre	Neutre
Possibilité que Q soit un élément de bas rang	Excès	Déficit
Possibilité que P et Q soient scindés par une ponctuation forte	Neutre	Neutre
Possibilité de figurer dans une structure de type <i>Connecteur P Q</i>	Déficit	Excès
Possibilité de figurer au sein d'une séquence de connecteurs	Neutre	Neutre
Longueur de P, par rapport à l'autre connecteur	Plus longue	Plus courte
Longueur de Q, par rapport à l'autre connecteur	Plus longue	Plus courte

Tableau 167 : Variations significatives entre *même si* et *hoewel*

Le tableau 167 confirme que même au sein d'une catégorie sémantique précise et, dans le cas présent, relativement restreinte (la concession simple), deux connecteurs à première vue sémantiquement identiques peuvent tout de même présenter des caractéristiques distinctes. *Même si* se singularise par un excès significatif de Q constitués d'éléments de bas rang et par des P et Q plus longs que ceux de *hoewel*, tandis que ce dernier se distingue par une forte préférence pour la structure « *Connecteur P Q* » et des éléments globalement plus courts. Ces contrastes suggèrent que la monofonctionnalité

sémantique n'implique pas *de facto* une homogénéité formelle : deux connecteurs qui n'expriment que la concession simple peuvent néanmoins diverger quant au type d'unités qu'ils relient, à leur position dans l'énoncé et, dans une moindre mesure, à leurs longueurs. Ce constat converge avec les travaux contrastifs qui montrent que les connecteurs ne se laissent pas réduire à des équivalents se correspondant parfaitement, mais se distribuent plutôt en profils partiellement superposés dans chaque langue (Zufferey & Cartoni, 2012).

On mesure également, particulièrement dans ce groupe D, l'intérêt de ne pas se limiter strictement aux connecteurs au cœur de cette étude lors d'une analyse contrastive de connecteurs *a priori* comparables. Les analyses complémentaires menées sur *bien que* et *ook al* ont permis en effet de nuancer et de pleinement comprendre les variations observées entre *même si* et *hoewel*, en montrant notamment que du point de vue des structures, *même si* se rapproche davantage de *ook al*, tandis que *hoewel* présente un profil plus proche de *bien que*. Ce décalage fait écho aux observations de Degand & Pander Maat (2003) sur les connecteurs causaux néerlandais et français : ce n'est qu'en les considérant dans leur ensemble (et non par exemple par paires isolées) que l'on peut cartographier la manière dont chaque langue exprime une notion particulière.

Ces résultats ont des implications directes pour la suite traductologique de notre étude. Ils suggèrent qu'une approche contrastive qui se limiterait à des couples en apparence évidents (comme la paire *même si* et *hoewel*) serait incomplète pour pleinement saisir le phénomène traductif des connecteurs logiques (d'opposition). Elle peut néanmoins nous aider à développer l'idée de « traduction littérale » d'un connecteur, à laquelle nous ferons appel ultérieurement.

5.2.1.5. Conclusion des études contrastives sémasiologiques

En guise de point de départ des conclusions que l'on peut tirer de nos études contrastives sémasiologiques, nous proposons de reprendre, pour chaque groupe de connecteurs comparés, les constats significatifs observés. Pour davantage de clarté, nous séparerons le tableau en deux parties, avec tout d'abord les résultats des fréquences des notions oppositives exprimées par les connecteurs concernés d'une part, puis d'autre part, les autres caractéristiques analysées pour ces connecteurs.

	<i>Mais & maar</i>	<i>Alors que & terwijl</i>	<i>Cependant & echter</i>	<i>Même si & hoewel</i>
Expression de la concession simple	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Expression de la concession additive	Neutre			
Expression de la concession transitive	Neutre		Neutre	
Expression de l'adversation	Neutre	Excès pour <i>terwijl</i> ⁴⁷	Neutre	
Expression de la rectification	Neutre			

Tableau 168 : Variations significatives des fréquences oppositives des paires de connecteurs comparés

⁴⁷ Si on compare *alors que* et *terwijl* en incluant les occurrences temporelles de ces connecteurs dans les calculs.

		P éléments de bas rang	Q éléments de bas rang	P et Q scindés	Structure Connecteur P Q	Structure P Connecteur Q	Séquences de connecteurs	Longueur des P les plus longs	Longueur des Q les plus longs
<i>Mais & maar</i>	Concession simple	<i>Mais</i>	Neutre	Neutre			Maar	<i>Mais</i>	<i>Mais</i>
	Concession additive	<i>Mais</i>	Neutre	Neutre			Neutre	<i>Maar</i>	<i>Maar</i>
	Concession transitive	Neutre	Neutre	<i>Mais</i>			Neutre	<i>Mais</i>	<i>Mais</i>
	Adversation	Neutre	Neutre	<i>Mais</i>			Neutre	<i>Mais</i>	<i>Mais</i>
	Rectification	Neutre	Neutre	Neutre			Neutre	<i>Mais</i>	<i>Maar</i>
<i>Alors que & terwijl</i>	Concession simple	Neutre	Neutre	<i>Terwijl</i>	Neutre		Neutre	<i>Alors que</i>	<i>Alors que</i>
	Adversation	Neutre	Neutre	Neutre	<i>Alors que</i>		Neutre	<i>Alors que</i>	<i>Alors que</i>
<i>Cependant & echter</i>	Concession simple	Neutre	Neutre	<i>Cependant</i>		<i>Cependant</i>	Neutre	<i>Cependant</i>	<i>Cependant</i>
	Concession transitive	Neutre	Neutre	Neutre		<i>Cependant</i>	Neutre	<i>Cependant</i>	<i>Cependant</i>
	Adversation	Neutre	Neutre	Neutre		<i>Cependant</i>	Neutre	<i>Cependant</i>	<i>Cependant</i>
<i>Même si & hoewel</i>	Concession simple	Neutre	<i>Même si</i>	Neutre	<i>Hoewel</i>		Neutre	<i>Même si</i>	<i>Même si</i>

Tableau 169 : Variations significatives des critères analysés pour les paires de connecteurs comparés

On peut ensuite combiner les résultats des deux tableaux et essayer de classer les critères d'analyse selon les taux de variations significatives observées.

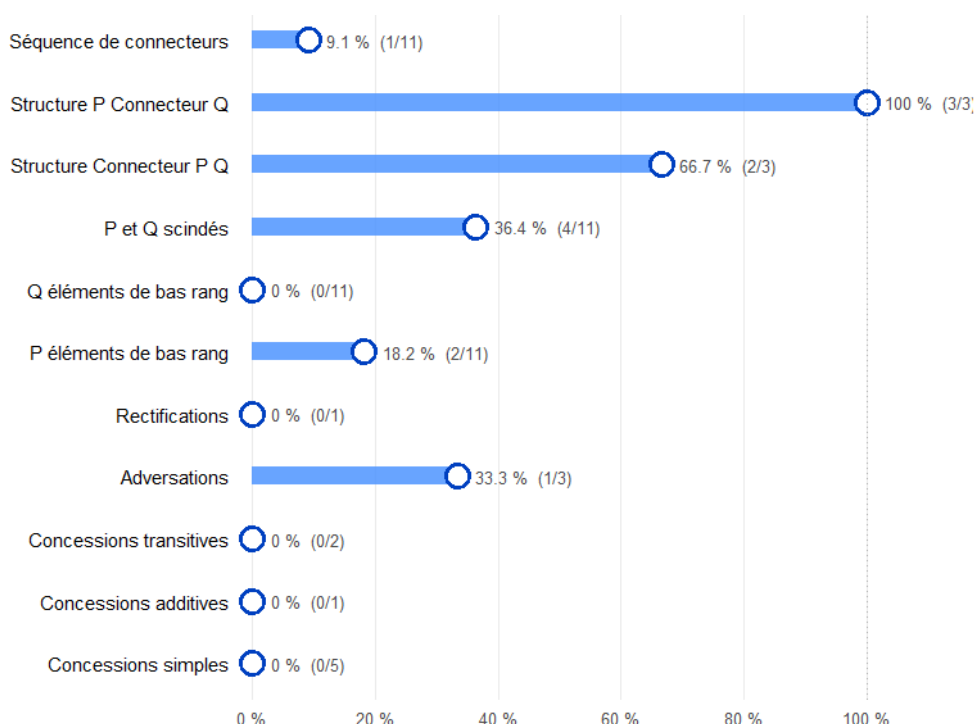


Figure 77 : Nombre de variations significatives par critère d'analyse

Dans cette figure, la taille des droites horizontales correspond au taux de variations significatives observées pour les critères concernés. Par exemple, le critère « Adversations », qui correspond aux taux d'occurrences adversatives rapporté aux occurrences d'une autre notion oppositive, atteint 33,3%, correspondant à un ratio de 1/3, ce qui signifie que par trois fois, nous avons opposé certains de nos connecteurs logiques (ou certains de leurs sous-ensembles), et que dans l'un de ces trois cas, une variation significative a été observée. Cette présentation permet de visualiser rapidement les critères sur lesquels les connecteurs d'opposition divergent le plus. Dans notre échantillon, il apparaît assez clairement que c'est celui de la structure des connecteurs. En revanche, les natures de P et Q, et surtout les fréquences d'apparition des notions oppositives, sont les critères qui enregistrent globalement le moins de variations entre nos connecteurs (ce qui peut paraître assez cohérent étant donné que nous avons constitué nos groupes de connecteurs précisément sur la base d'un sémantisme identique).

Le fait que les structures des connecteurs se distinguent des autres critères comme étant ceux qui différencient le plus les connecteurs étudiés est intéressant pour nos analyses traductologiques : visiblement, selon nos résultats, les structures sont assez nettement réparties et spécialisées pour certains connecteurs précis. Peut-être que cela impliquera que dans le processus traductif, les traducteurs auront tendance à privilégier des équivalents en langue cible qui suivent les mêmes structures qu'en langue source. Concrètement, par exemple, si *hoewel* privilégie *Connecteur P Q*, tandis que *même si* préfère *Q Connecteur P*, pourrions-nous observer tout de même une intertraduction entre ces deux connecteurs, en dépit de tendances différentes entre eux s'agissant des structures qu'ils adoptent typiquement dans leurs langues respectives ? Les traducteurs opteront-ils plutôt pour

traduire *même si* par *ook al*, qui se comporte comme *même si* et éviter un effort cognitif qu'exigerait la réorganisation de la relation entre P et Q dans la traduction, ou choisiront-ils de traduire tout de même *même si* par *hoewel*, car ces connecteurs sont plus similaires en termes de fréquences d'utilisation (du moins, dans le DPC) ?

On comprend que l'objectif de nos études contrastives sémasiologiques était surtout de mettre en lumière des différences entre les connecteurs oppositifs les plus proches sémantiquement. Le tableau 169 illustre bien ce phénomène : les paires connecteurs que nous avons comparés entre eux, bien que sémantiquement identiques, affichent toutes plusieurs variations significatives en leur sein. Un sémantisme similaire ne semble donc pas impliquer, dans nos résultats, *de facto* des caractéristiques homogènes. Ce constat valide l'utilité même des études traductologiques, car en effet, si deux connecteurs sémantiquement identiques se comportaient exactement de la même façon dans leurs langues respectives, alors pourquoi les traducteurs choisiraient-ils d'autres outils que la traduction littérale pour traduire ces connecteurs ? On appréhende ici pleinement la pertinence de la collaboration entre les études contrastives et les études traductologiques (Ramón García, 2002 ; Czulo & Hansen-Schirra, 2017) mentionnée dans le chapitre méthodologique de cette thèse.

Nos études contrastives ont également montré une limite importante, liée à un choix méthodologique. En choisissant d'étudier les connecteurs les plus courants, nous nous sommes privés de certains connecteurs logiques qui auraient pu nous aider à former des paires de connecteurs plus comparables, notamment concernant *même si* et *hoewel* (qu'il aurait peut-être mieux valu comparer, respectivement, à *ook al* et *bien que*). Elles ne sont néanmoins pas inutiles pour autant dans leur configuration, car bien que *même si* et *hoewel* ne forment peut-être pas des paires de connecteurs parfaitement comparables, force est de constater que ces connecteurs sont plus répandus, respectivement, que *bien que* et *ook al*. Comparer entre eux les deux connecteurs monofonctionnels concessifs simples du français et de néerlandais les plus courants a permis de se rendre compte que, s'agissant de cette notion, le français et le néerlandais préfèrent deux connecteurs qui ne sont pas rigoureusement identiques, notamment sur le plan structurel. Ce constat sera bien entendu important à considérer lorsque nous étudierons la traduction de ces connecteurs. Rappelons également que la finalité de cette étude est de s'intéresser aux traductions des connecteurs d'opposition, les études contrastives n'en constituent donc pas une fin mais plutôt des données précieuses pour analyser ces traductions de manière éclairée.

Cette partie de nos études contrastives a comparé entre eux des connecteurs aux profils sémantiques identiques. En revanche, elle ne fournit pas d'informations quant à la manière dont des connecteurs aux profils différents traduisent des nuances qu'ils partagent au moins partiellement. On pourrait ainsi se demander, par exemple, s'il existe des subtilités entre des relations concessives simples exprimées par *mais* et par *cependant*. Ces deux connecteurs peuvent, entre autres, exprimer la concession simple, mais n'ont pas été comparés ici car ils ne sont pas identiques sur les autres relations oppositives qu'ils peuvent traduire. Ces questions feront l'objet du second volet de nos études contrastives : les études contrastives onomasiologiques.

5.2.2. Études contrastives onomasiologiques : comparaison d'occurrences sémantiquement équivalentes

Dans les sections précédentes, les analyses contrastives étaient menées dans une perspective sémasiologique : des paires de connecteurs sémantiquement équivalents étaient prises comme point de départ et comparées s'agissant, entre autres, de la manière dont elles exprimaient leur sémantisme. Ce type d'approche, que Zufferey & Degand (2024) qualifient de *bottom-up*, part de la forme pour remonter vers les fonctions discursives. Il permet de rendre compte des différences et similitudes entre les connecteurs partageant un même profil sémantique. Mais il laisse en arrière-plan des questions inverses : comment une même relation discursive est-elle distribuée entre plusieurs connecteurs, dans notre cas, entre le français et le néerlandais ? Et quelles sont les caractéristiques, convergences et divergences, des occurrences de nos échantillons qui les expriment ?

Pour répondre à ces questions, la seconde étape de nos analyses contrastives adopte une perspective onomasiologique. Les travaux plus récents insistent sur le caractère fondamentalement complémentaire de cette démarche par rapport à la sémasiologie (Molina & Romano, 2012 ; Zufferey & Degand, 2024). Appliquée à nos connecteurs, cette approche *top-down* part des différentes relations oppositives considérées dans cette étude et cherche à identifier la manière dont le français et le néerlandais les expriment. Nous avons précédemment comparé, par exemple, l'adversation exprimée par *mais* à celle exprimée par *maar*. Nous avons également étudié l'adversation véhiculée par *alors que* en comparaison à celle traduite par *terwijl*. Mais nous ne savons pas encore si l'adversation conserve les mêmes propriétés en fonction du connecteur qui l'exprime. Plus globalement, nous chercherons donc dans les sections suivantes à voir à quel point des connecteurs au sémantisme équivalent partagent des caractéristiques communes.

La comparaison des dix connecteurs de cette thèse peut s'avérer problématique *ab initio* pour certaines raisons : *mais* est une conjonction de coordination, *alors que* ou *si* des conjonctions de subordination, *cependant* ou *echter* des adverbes, etc. Si l'on se rappelle toutefois la finalité traductologique de ce travail, ce critère de classe grammaticale devient secondaire. Les travaux pionniers sur les transpositions ont en effet montré que le passage d'un texte source à un texte cible s'accompagne très régulièrement de changements de catégorie grammaticale et de mode de liaison : une relation concessive exprimée par une coordination peut être rendue par une subordination concessive, par un adverbe ou même par une construction dépourvue de connecteurs explicites, sans que la relation argumentative de concession soit modifiée (Vinay & Darbelnet, 1958 ; Catford, 1978). Des études de corpus sur la combinaison de propositions confirment que la traduction s'accompagne fréquemment de restructurations entre coordination et subordination (Cosme, 2006 ; Engen, 2001), de sorte que des connecteurs de statuts syntaxiques différents se retrouvent en concurrence comme solutions de traduction pour une même relation logique (Fischer, 2006). Les travaux contrastifs sur les connecteurs concessifs (et causaux) montrent également que leurs profils d'emploi et leurs équivalents de traduction ne respectent pas les frontières catégorielles : des connecteurs qui partagent un même sémantisme n'ont que des recoupements partiels et peuvent se correspondre à travers plusieurs catégories morphosyntaxiques (Pit, 2007 ; Zufferey & Cartoni, 2012). Dès lors, comparer les connecteurs de cette étude à partir de la valeur oppositive qu'ils peuvent communément exprimer est pertinent. Ce sont d'ailleurs précisément les variations de propriétés et de caractéristiques au sein d'une même relation oppositive qui permettent d'observer comment le français et le néerlandais structurent l'espace des possibilités de traduction.

5.2.2.1. Groupe 1, la concession simple

Le groupe des connecteurs concessifs simples est le plus grand des groupes contrastifs de cette section, tous les connecteurs étudiés ici, qu'ils soient français ou néerlandais, pouvant exprimer au moins la concession simple. Tous ne le font cependant pas dans les mêmes proportions, c'est cet aspect que nous allons considérer en premier.

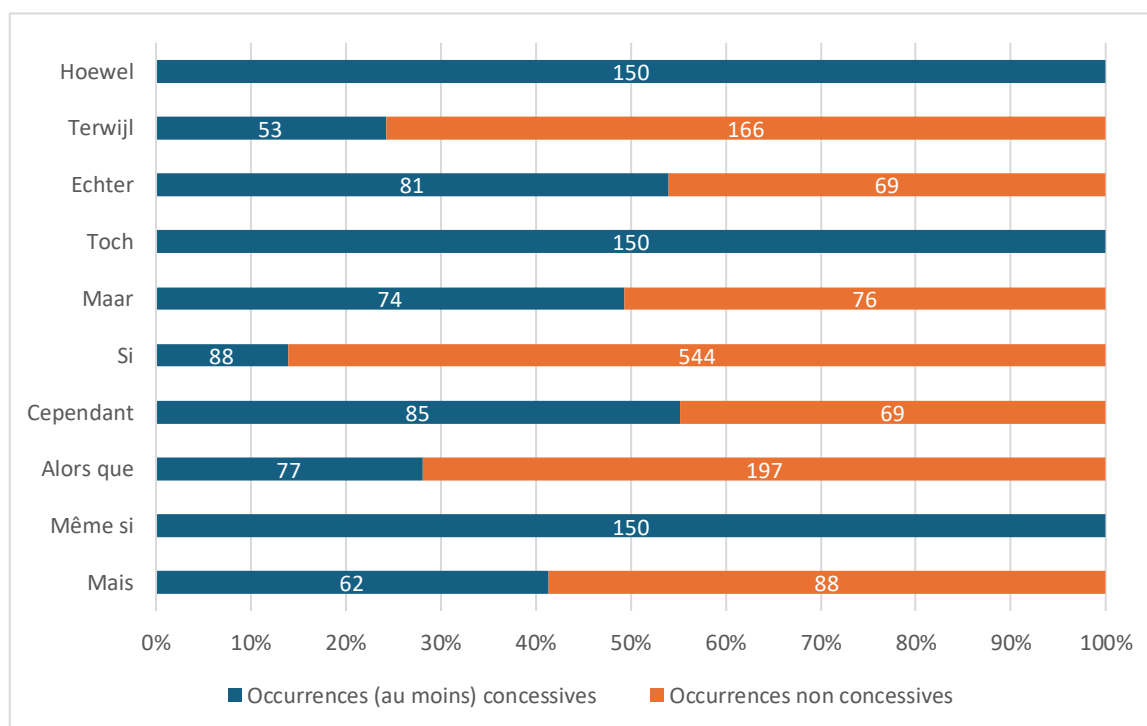


Tableau 170 : Proportion d'occurrences concessives simples au sein des connecteurs au moins concessifs simples

Le tableau 170 montre qu'il existe un continuum entre des connecteurs presque exclusivement concessifs (*même si*, *hoewel*, *toch*) et des connecteurs polyfonctionnels comme *mais*, *maar*, *si* ou *terwijl*, où la concession n'est qu'une lecture parmi d'autres. On peut y voir un reflet de leur évolution : pour certains connecteurs, comme exposé dans le chapitre 2, la concession n'est pas une valeur de base mais une extension d'autres nuances (temporelle pour *cependant*, *alors que*, *terwijl*, conditionnelle pour *si*) (Zufferey & Degand, 2024). Des travaux sur la grammaticalisation montrent que les valeurs concessives émergent fréquemment comme extension d'autres catégories sémantiques, surtout de la simultanéité⁴⁸ :

Le passage d'une signification temporelle à une signification concessive est courant dans les langues du monde. Il existe une forte affinité entre les notions de « continuation » et de «

⁴⁸ Pour un détail de ce processus dans d'autres nuances, notamment la causalité, voir Evers-Vermeul (2005)

concession » ... L'affirmation selon laquelle « Q continue » étant donné un autre fait « P » donne lieu à l'implicature conversationnelle généralisée selon laquelle cette persistance est remarquable ou inattendue et que, par conséquent, P et Q ne vont normalement pas ensemble. Cette implicature conversationnelle finit par être associée de manière conventionnelle aux adverbes temporels. [NT] (König & Traugott, 1982 : 178)

Si l'on se penche plus concrètement sur les résultats du tableau 6.I., on remarque que le français comme le néerlandais possèdent des connecteurs typiquement concessifs : *même si* (Mossberg, 2006), *toch*, et *hoewel* (Lamiroy & Van Belle, 1995). Ils sont monofonctionnels et ne peuvent exprimer que cette notion lorsqu'ils sont utilisés comme connecteurs logiques (du moins, selon la définition de connecteur logique adoptée dans le cadre de cette étude). S'agissant des autres connecteurs, le constat que des connecteurs *a minima* concessifs peuvent exprimer d'autres nuances que la concession a déjà été mis en lumière par d'autres études (Mossberg, 2006, 2009 ; Marchello-Nizia, 2007, 2009 ; Seppälä, 2016 ; Buysse, 2023). Ce que le tableau 6.I apporte de nouveau, cependant, est le degré avec lequel la concession est présente dans les cinq connecteurs concessifs les plus fréquents en français et en néerlandais. En quantifiant précisément la part d'emplois concessifs par rapport aux autres valeurs oppositives, on peut déterminer à quel point les connecteurs que nous étudions sont concessifs. Ces proportions constituent ainsi un point de départ solide pour les analyses traductologiques ultérieures : elles permettent de distinguer les connecteurs qui appellent presque systématiquement un équivalent concessif de ceux pour lesquels la concession n'est qu'une lecture parmi d'autres, et pour lesquels le traducteur devra donc prêter une attention accrue au contexte discursif et aux autres valeurs possibles. Il sera intéressant de voir, dans nos résultats traductologiques, s'il existe des différences de stratégies traductives selon le degré de « pureté concessive » des connecteurs que nous étudions. Puisque la traduction repose sur la conservation du sens d'une langue à l'autre (Albrecht & Métrich, 2016), on pourrait supposer que des connecteurs quasi exclusivement concessifs d'une langue cible sont traduits par des connecteurs au profil équivalent en langue source. Dans notre cas, on pourrait supposer que, par exemple, *même si* (connecteur exclusivement concessif) est plus souvent traduit par des connecteurs néerlandais concessifs purs comme *hoewel* que par des connecteurs oppositifs multifonctionnels comme *maar*.

On peut réaliser le test des résidus d'Haberman pour savoir si certains de nos connecteurs présentent des excès ou déficits d'occurrences concessives. Sans doute convient-il alors d'écarter les résultats de *hoewel*, *toch* et *même si*, qui ne peuvent pas être autre chose de concessifs simples et faussent donc pas nature les résultats. En se concentrant sur les connecteurs polyfonctionnels du tableau 6.I., plusieurs constats significatifs s'observent : on trouve d'un côté les connecteurs significativement plus souvent concessifs simples, à savoir *mais*, *cependant*, *maar* et *echter* (pour tous, $p = 0$), et de l'autre, *si* et *terwijl*, dont les occurrences relèvent majoritairement d'autres catégories sémantiques que la concession simple ($p = 0$). La concession ne se retrouve cependant pas significativement plus ou moins souvent chez *alors que* ($p = 0,4$).

On pourrait se demander si le fait que certains connecteurs soient plus souvent concessifs que d'autres ne pourrait pas s'expliquer par des processus de grammaticalisation, ou plutôt, de transition de valeurs non concessives vers des nuances concessives qui ne seraient pas au même stade. Nous n'avons rencontré, par exemple, que 4 occurrences temporelles de *cependant* pour obtenir 150 occurrences oppositives de ce connecteur, tandis que nous avons écarté 118 *alors que* temporels pour obtenir 150 *alors que* oppositifs (ce qui donne un déficit significatif d'occurrences temporelles chez *cependant*, $p = 0$), et ce alors que ces deux connecteurs sont initialement des connecteurs temporels. *Cependant* semble toutefois plus loin dans le processus de grammaticalisation, sa valeur temporelle ayant presque

disparu et semblant parfois relever d'un usage vieilli (Bacha, 2002), ce qui n'est pas le cas de *alors que* (Combettes, 2023).

Lorsque les connecteurs de cette étude expriment la concession simple, ils ne font tous très majoritairement au moyen de P et Q composés de propositions.

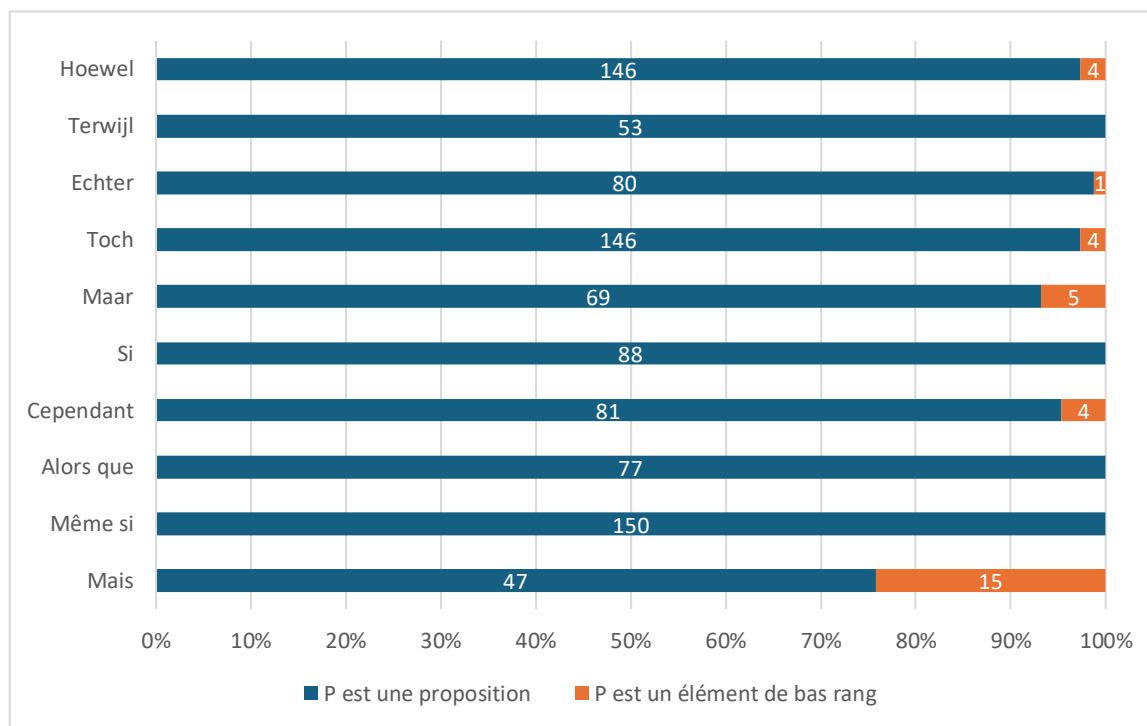


Tableau 171 : Nature des P concessifs simples

S'agissant des natures des P concessifs simples, on ne relève qu'un seul lien significatif : il y a significativement plus de P constitués d'éléments de bas rang chez *mais* que chez les autres occurrences concessives simples des autres connecteurs de ce type ($p = 0$). La concession simple est donc relativement homogène s'agissant des natures de P, et il est intéressant de constater que *mais* affiche un excès significatif d'éléments de bas rang, mais pas *maar*.

Ce résultat confirme d'abord le statut singulier de *mais* en français : les grammaires décrivent classiquement les conjonctions de coordination, dont *mais*, comme pouvant relier, entre autres, des éléments inférieurs à la proposition (Robert, 2024). Qu'un excès significatif de P infra-propositionnels apparaisse précisément avec *mais* mais pas avec les autres connecteurs n'a donc rien de surprenant : il s'agit du connecteur qui semble, dans la littérature scientifique, assumer le plus volontiers la coordination d'éléments de bas rang comme des adjectifs, des groupes nominaux, ou encore des syntagmes. L'absence d'un profil comparable pour *maar* est plus étonnante. Les descriptions syntaxiques du néerlandais montrent bien que *maar* peut, lui aussi, coordonner des constituants de rang inférieur à la proposition. Broekhuis & Corver (2013) donnent l'exemple d'adjectifs coordonnés du type « *een goedkope (en/maar) goede auto* » [une voiture bon marché et/mais bonne], mais insistent surtout sur son rôle de coordonnant entre des propositions voire des phrases entières. Une première hypothèse pour expliquer ce résultat serait que le néerlandais privilégie les P propositionnels pour les *maar* concessifs et garderait les P de bas rang pour d'autres catégories sémantiques de *maar*, ce que

nous tenterons de vérifier dans les prochains groupes contrastifs de notre étude (liés à la concession transitive et à l'adversation).

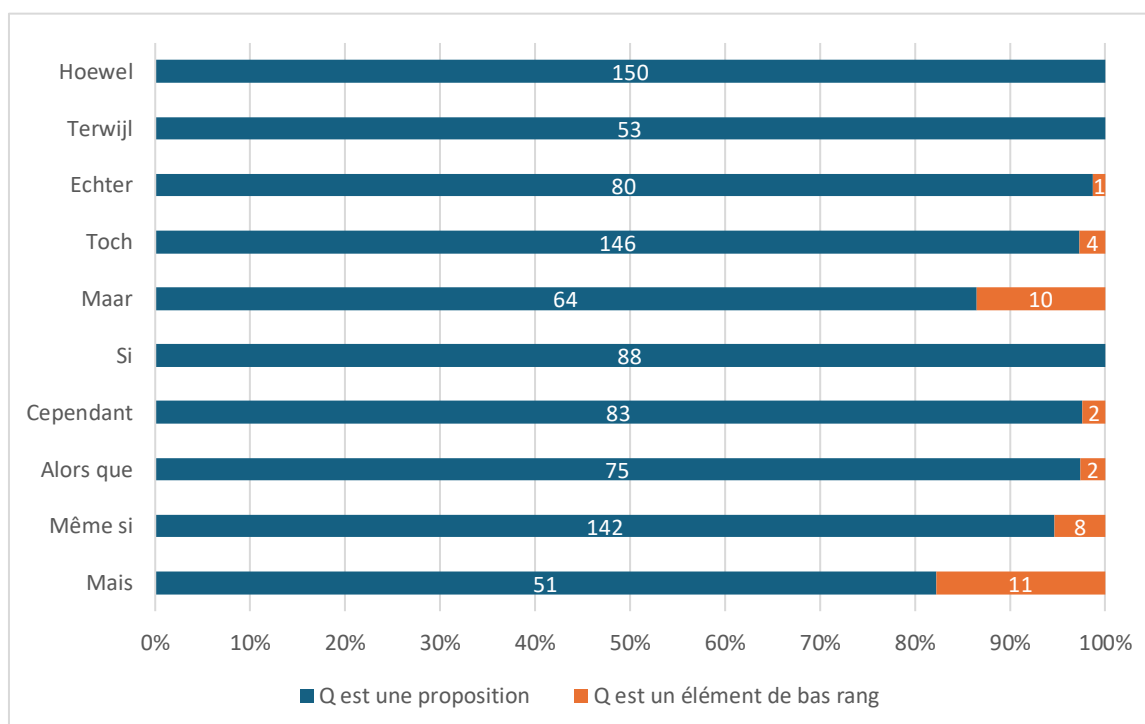


Tableau 172 : Nature des Q concessifs simples

Concernant Q, on note davantage de liens significatifs. Ainsi, Q est significativement plus souvent un élément de bas rang à nouveau chez *mais* ($p = 0$) et chez *maar* ($p = 0$). À l'inverse, *hoewel* affiche un déficit significatif de ces éléments dans Q ($p = 0,02$). Aucune tendance significative n'est notée pour les sept autres connecteurs. Si les natures de P étaient assez homogènes, avec une seule variation significative, on constate donc qu'il y a davantage de variété pour Q. Ce qui est intéressant, si on se concentre sur les natures de P et Q de la paire *mais-maar*, c'est qu'on trouve davantage d'excès d'éléments de bas rang dans Q que dans P. Quand on sait que dans une relation concessive, Q a un poids argumentatif supérieur à P (Morel, 1996), on aurait pu s'attendre à ce que Q soit plus souvent que P exprimé par une proposition. D'un autre côté, *mais* et *maar* ne peuvent intervenir que dans le cadre d'une structure où P précède Q (P connecteur Q). P endosse donc le rôle de la description du contexte concessif, que Q n'a plus qu'à réfuter. De ce point de vue, il devient plus logique que Q, pour *maar*, ait plus tendance que P à afficher des éléments de bas rang au regard de tous les connecteurs oppositifs analysés.

Rappelons que les différences observées ici ne peuvent être généralisées qu'avec prudence, les occurrences analysées dans cette étude n'étant issues que des genres journalistique et de littérature non fictionnelle. Peut-être que si nous menions la même analyse tous types de textes confondus, d'autres tendances apparaîtraient. Certaines études semblent le suggérer (Biber & Conrad, 2019), mais pas toutes (Xu & Li, 2021), et que toutes les langues ne sont pas logées à la même enseigne s'agissant de la complexité syntaxique (et donc les constituants d'un texte, dont les P et les Q des connecteurs

que nous étudions) en fonction des types de textes étudiés (Wang, 2025). Pour obtenir des résultats plus solides, sans doute conviendrait-il d'étendre ces analyses à d'autres types de textes en français et en néerlandais.

Au-delà des liens significatifs, on note d'intéressantes différences entre le tableau relatif aux natures de P et celles de Q, principalement, s'agissant de la simple possibilité pour ces segments d'être constitués d'éléments de bas rang. On pourrait en effet classer les connecteurs de notre étude en trois catégories :

- Ceux qui n'affichent des éléments de bas rang ni dans P ni dans Q : *si, terwijl*.
- Ceux qui affichent des P de bas rang, mais aucun Q de ce type : *hoewel*.
- Ceux qui affichent des Q de bas rang, mais aucun P de ce type : *même si, alors que*.
- Ceux qui peuvent afficher des éléments de bas rang tant pour P que pour Q : *mais, cependant, maar, toch, echter*.

Il y a fort à parier qu'avec des taux aussi bas d'éléments de bas rang, tant dans P que dans Q, cette classification pourrait être amenée à varier. Néanmoins, elle témoigne de la variété, mais surtout de la richesse des connecteurs concessifs étudiés dans ce travail.

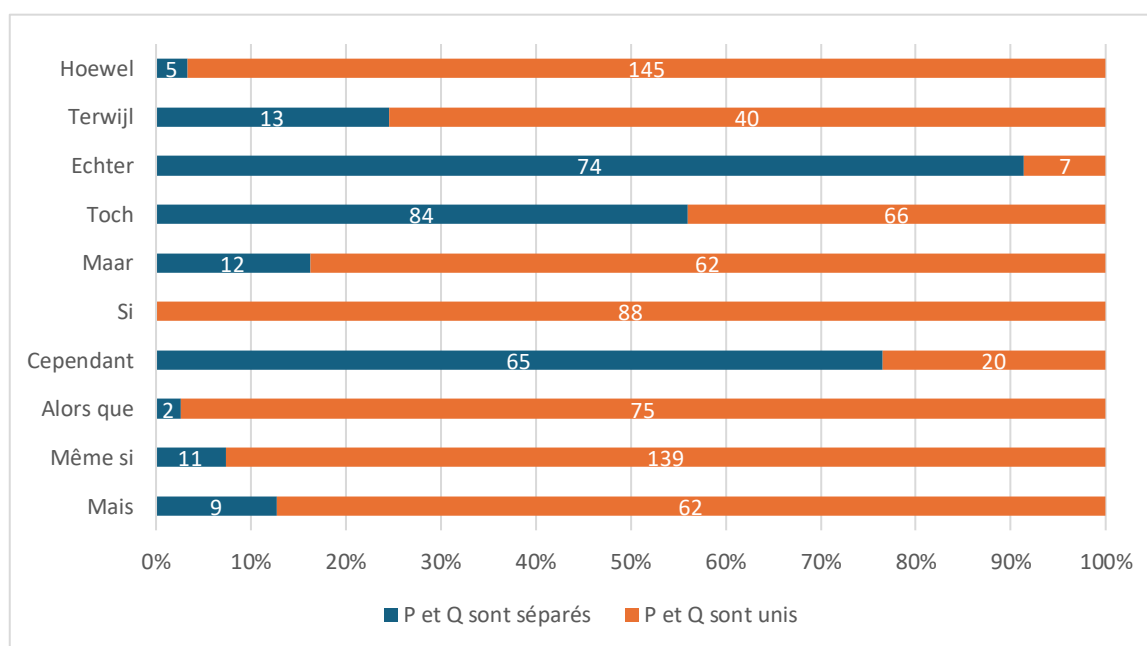


Tableau 173 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences concessives simples

Le tableau 173, qui compare les connecteurs concessifs simples de cette étude sur le critère de la nature du lien entre leurs P et leurs Q, voit apparaître de grandes variations. D'ailleurs, il n'y a qu'un seul connecteur dont les occurrences concessives simples n'affichent pas d'excès ou de déficit significatifs de P et Q séparés par une ponctuation forte : *terwijl* ($p = 0,5$). Quand on sait que tous les connecteurs du tableau 173 sont sémantiquement équivalents, dans le sens où ils expriment tous la concession simple, un nombre aussi élevé d'excès et déficits significatifs est intrigant.

La place qu'occupe la paire *cependant-echter* en tant que connecteurs scindant le plus P et Q vient peut-être de leur forte utilisation en position initiale, favorisée par leur fonction de connecteur faisant évoluer la progression du discours (Csúry, 2013). Ce qui est intéressant, c'est que ces connecteurs semblent conserver cette tendance même pour leurs occurrences concessives simples, lesquelles n'ont pas, *a priori*, vocation à remplir une telle fonction. Il pourrait s'agir d'un cas où les habitudes syntaxiques l'emportent sur le sémantisme : bien que sémantiquement équivalents, les connecteurs concessifs simples de 173 conservent des profils différents s'agissant de la scission de P et Q dans deux phrases graphiques différentes. Ce constat se renforce si on croise les résultats de 173 avec ceux du tableau 6.I. : on ne remarque pas vraiment de lien entre le degré de prototypicalité concessive et le fait que P et Q soit scindés. Le trio des connecteurs monofonctionnels concessifs simples *même si*, *toch*, et *hoewel* présentent des résultats assez différents (excès de scissions pour *toch*, déficit pour *même si* et *hoewel*, respectivement $p = 0$ et $p = 0$). Par ailleurs, si l'on compare les paires *cependant-echter* à *mais-maar*, toutes les deux capables d'exprimer la concession transitive en plus de la concession simple, on remarque également des divergences importantes : *cependant-echter* ont recours beaucoup plus souvent à la scission de P et Q que *mais-maar* ($p = 0$).

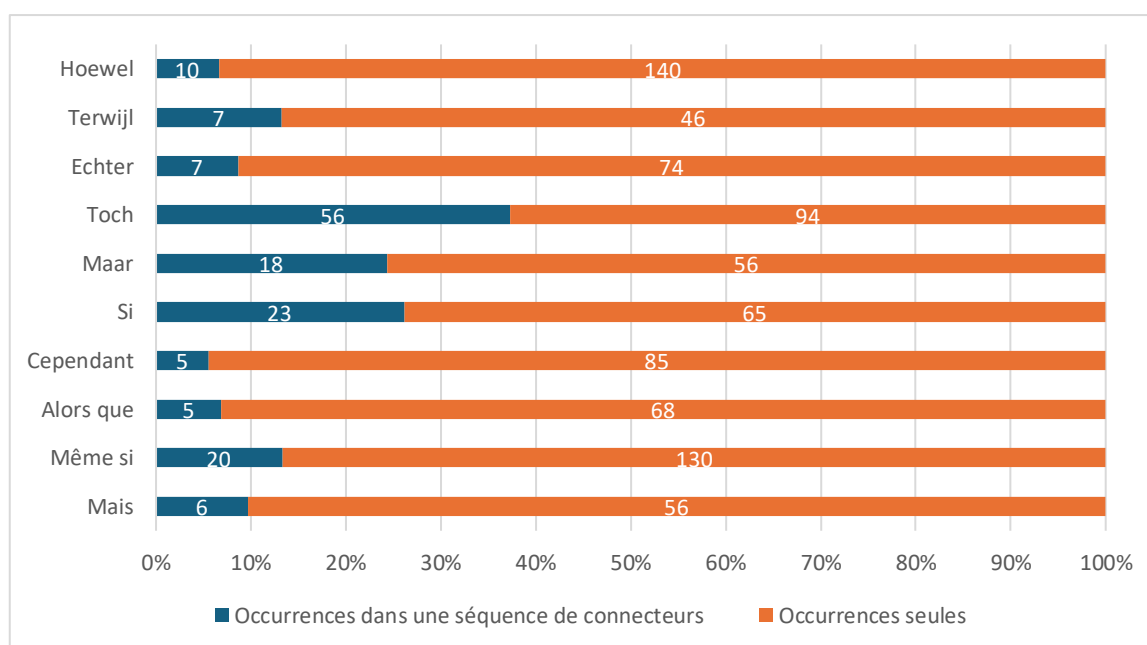


Tableau 174 : Séquences de connecteurs des occurrences concessives simples

Les séquences des connecteurs concessifs simples sont plus uniformes que les résultats liés à la nature de P et Q de ces connecteurs. En effet, pour tous les connecteurs, les séquences ne représentent qu'une minorité des occurrences analysées. Le taux de séquences varie d'environ 5 % à un peu moins de 40 %. *Si* ($p = 0,01$), *maar* ($p = 0,07$) et *toch* ($p = 0$) présente un excès significatif de séquences de connecteurs en ce qui concerne leurs occurrences concessives simples, tandis que *cependant* ($p = 0,04$), *alors que* ($p = 0,04$) et *hoewel* ($p = 0,002$) présentent eux un déficit significatif de ces séquences. D'emblée, difficile d'établir un lien entre les connecteurs présentant un excès ou un déficit de séquence, en tout cas sur la base des profils sémantiques établis plus tôt dans cette section.

On peut cependant trouver une explication aux excès de séquences de connecteurs. Tout d'abord, chez *si*, la concession est une valeur relativement marginale. On pourrait donc penser que, lors des (rares) cas où *si* exprime une concession, le locuteur peut vouloir faciliter cette interprétation peu commune auprès de ses interlocuteurs en associant *si* à un autre connecteur logique, concessif lui aussi. Deux principes d'apparence antagoniste s'opposent ici : d'une part, le fait que l'utilisation de deux connecteurs de même valeur sémantique (soit une séquence additionnelle au sens de Luscher, 1981) puisse être considérée comme pléonastique (Bertin, 2002) et donc, à éviter dans un langage soigné (Villaume, 2022). De l'autre, la volonté d'accompagner le récepteur du message contenant *si* dans son interprétation d'un connecteur rigoureusement polyfonctionnel et, de surcroît, assez rarement concessif. L'excès de séquences de connecteurs centrées sur *si* semble indiquer que c'est ce dernier phénomène qui l'emporte. On peut lui trouver des explications dans la linguistique cognitive, qui indique que lorsqu'un locuteur cumule plusieurs connecteurs au sein d'une même phrase hôte, ses choix relèvent d'une stratégie de guidage interprétatif. Le rôle des connecteurs est parfois décrit comme de prodiguer des instructions sur la manière d'interpréter la relation entre P et Q (Blakemore, 2002). Nombre d'entre eux (dont ceux que nous étudions) étant polyfonctionnels, une séquence de connecteur peut s'interpréter comme une suite de connecteurs où le premier connecteur installe un lien global et parfois vague, tandis que le second, plus spécialisé, joue un rôle de renforçateur en forçant la sélection d'une lecture particulière parmi les usages possibles du premier.

Certains auteurs montrent d'ailleurs que les locuteurs augmentent le degré d'explicitation lorsque la relation à construire est cognitivement complexe ou moins attendue (Hoek *et al.*, 2017 ; Yung *et al.*, 2017). L'utilisation de plusieurs connecteurs dans une même phrase peut ainsi être comprise comme un marquage renforcé, comme illustré par 5.68. :

5.68. *Si* la Frappadingue 2012 fut une réussite en termes d'affluence, l'ambiance fut *pourtant* déplorable en coulisse. (CRFC, *si*, 82)

Dans cet exemple, le lecteur ne peut interpréter *si* autrement que par une relation de concession : le fait P « la Frappadingue 2012 fut une réussite en termes d'affluence » est présenté comme n'ayant normalement pas pu se produire, à cause de Q « l'ambiance fut déplorable en coulisse ». *Pourtant*, dans Q, force cette relation concessive qui, en son absence (5.69.), aurait pu être comprise autrement.

5.69. *Si* la Frappadingue 2012 fut une réussite en termes d'affluence, l'ambiance fut déplorable en coulisse.

En 5.69., avec la disparition de *pourtant*, une autre interprétation devient possible. *Si* pourrait en effet simplement comparer deux éléments, l'affluence et l'ambiance, et les opposer dans ce contexte précis en les qualifiant respectivement de « réussite » et de « déplorable », soit les traits typiques de l'adversation. L'utilisation de *pourtant* dans la phrase originale peut dès lors trouver sa condition d'existence dans la grande polyfonctionnalité de *si*, et sa capacité à ne pas risquer que l'interlocuteur n'interprète 5.68. comme autre chose qu'une adversation. La raison pour laquelle seul *si*, en français, enregistre un excès de séquences de connecteurs centrées sur lui réside peut-être dans le fait que *si* peut exprimer des catégories sémantiques plus nombreuses et variées que *alors que*, *mais* et *cependant*.

L'excès de séquences de connecteurs chez *toch* peut en partie s'expliquer par une logique similaire. Il est volontiers présenté comme un équivalent à *quand même* en français, tant dans les valeurs oppositives que non oppositives de ce connecteur (de Vogel, 1947 ; Van Baardewijk-Rességuier, 1991 ; Lamiroy & Van Belle, 1995 ; de Haan, 2025), bien que ne partageant pas la même fréquence d'apparition (du moins dans le DPC, nous avons relevé 13 *quand même* pour 297 *toch* oppositifs). Ces deux connecteurs sont hautement polyfonctionnels (pour des études sur la polyfonctionnalité de *toch*, se référer à notre chapitre 2, pour des études similaires concernant *quand même*, voir Moeschler, 1993).

Pour Gettrup & Nølke (1984), dans certains cas, *quand même* ne peut se passer d'un autre connecteur concessif, en général *mais*. Ainsi, dans 5.71., « *quand même* ne peut apparaître que combiné à *mais*. [...] *quand même*, en emploi monologal, exige que la phrase soit introduite par *mais*. » (1984 : 29).

5.70. Le café me fait mal au cœur, *mais* j'en bois *quand même*. (Gettrup & Nølke, 1984 : 29)

(?) 5.71. Le café me fait mal au cœur, j'en bois *quand même*. (Gettrup & Nølke, 1984 : 29)

L'utilisation de *quand même* seul est donc limitée. Sauf erreur de notre part, il n'existe pas (encore) de travaux décrivant de tels *toch* incapables d'exprimer seuls une concession, mais on trouve des auteurs affirmant que ce connecteur est particulièrement enclin aux séquences de connecteurs centrées sur lui (De Vriendt, Vandeweghe & Van de Craen, 1991 ; Hogeweg, Ramachers & Wottrich, 2011). Cette tendance peut se refléter dans le fait que, dans les séquences de connecteurs centrées sur *toch*, *toch* est systématiquement le second connecteur de la séquence, comme développé dans les résultats dédiés à ce connecteur.

Le troisième cas d'excès significatif de séquences de connecteurs concerne *maar*. Dans un tiers des séquences recensées, *maar* est associé à *wel*. *Wel* peut être tantôt une particule modale, tantôt un moyen d'exprimer une relation oppositive (Hogeweg, 2009 ; Niemegeers, 2010 ; Hogeweg & Van Gerrevink, 2015). Hogeweg (2009) s'intéresse, entre autres, aux combinaisons précises de *maar* et *wel*, et note qu'elles surviennent souvent dans des « relations de contrastes » (Hogeweg, 2009 : 526). Comme observé dans notre corpus, *wel* a la particularité de se placer soit dans P (5.72.) soit dans Q (5.73.) :

5.72. Ik zorg dat de zaadgevende man *wel* bekend blijft *maar* een afstandsverklaring kan doen. (Hogeweg, 2009 : 526)

Je veille à ce que le donneur de sperme reste (bien/certes) connu, mais puisse signer une décharge.

5.73. Ja *maar* ik vond *wel* dat ze wanneer de camera draaide was ze heel spontaan en aardig *maar* daarbuiten was ze toch *wel* minder hoor. (Hogeweg, 2009 : 526)

Oui, mais je trouvais qu'elle était très spontanée et gentille quand la caméra tournait, mais en dehors, elle était quand même moins sympa.

Lorsqu'il est employé dans P (5.72.) *wel* se rapproche de *certes*, en ce sens qu'il ne peut exprimer seul la relation concessive et a besoin d'être associé à un autre connecteur, comme *mais* (Adam, 1997 ; Rossari, 2016). Mais *wel* se distingue de *certes* dans sa capacité à figurer à l'intérieur de Q, ce qui est impossible pour *certes* dans ses emplois oppositifs (Bres, 1999 ; Garnier & Sitri, 2009).

Par ailleurs, dans la littérature qui lui est consacrée, *certes* est décrit comme intervenant dans une relation concessive, à tel point qu'il se révèle un outil on ne peut plus adéquat pour définir cette notion :

Il n'en demeure pas moins que la concession consiste fondamentalement à exprimer un point de vue que le locuteur admet *certes*, mais pour ainsi dire à contrecœur, à l'insu de son plein gré si j'ose dire, en le présentant comme opposé au point de vue auquel il croit, qu'il revendique même personnellement, si ce n'est explicitement par un enchaînement adversatif, du moins sous forme sous-entendue. (Perrin, 2012 : 16)

Sauf erreur de notre part, *certes* n'est jamais décrit comme un connecteur adversatif (selon notre définition de l'adversation). On se rend compte de l'incompatibilité entre cette notion et *certes* en tentant de placer ce connecteur dans les exemples prototypiques de l'adversation décrit dans le chapitre 2 :

5.74. John est *certes* grand, mais Sam est petit.

5.75. *Certes* Piotr a les cheveux noirs, mais Lech a les cheveux blonds

Wel, en revanche, est capable d'exprimer l'adversation, principalement dans une relation adversative où on oppose un fait présenté comme affirmé à un second fait infirmé (Turco, Braun & Dimroth, 2014) :

5.76. Meneer Rood durft niet te springen. Meneer Blauw is *wel* gesprongen want het vuur stond inmiddels ook al in zijn kamer. (Dimroth *et al.*, 2010 : 3337)

Monsieur Rouge n'ose pas sauter. Monsieur Bleu, par contre, a sauté, car le feu s'était déjà propagé dans sa chambre.

Dimroth *et al.* (2010) expliquent que, dans leur exemple, *wel* correspond en français à *par contre* ou *en revanche*, des connecteurs que nous avons identifiés comme prototypiques de l'adversation. Cependant, comme le signale Hogeweg (2009), *wel* ne semble pas pouvoir rendre tous les types d'adversation, mais se spécialise dans les adversations de type « polarisation », où l'un des éléments est présent et l'autre absent (Dimroth & Sudhoff, 2018). Toujours est-il qu'il peut servir à construire des séquences de connecteurs tantôt concessives tantôt adversatives. En définitive, peut-être est-il l'une des raisons expliquant l'excès de séquences de connecteurs centrées sur *maar*. À cheval entre particule modale et connecteur de relation oppositive, sa capacité à se retrouver à la fois dans des relations concessives et des relations adversatives de polarisation lui confère une multifonctionnalité importante. Les études corpus montrent par ailleurs que *wel* est extrêmement fréquent et central dans les associations de particules (Van Bergen & Hogeweg, 2021 ; Braber & McLelland, 2010 ; Mulder *et al.*,

2022). À l'inverse, le français ne dispose pas d'un connecteur unique cumulant ces propriétés : *certes* reste cantonné à des schémas concessifs, tandis que *par contre* et *en revanche* sont spécialisés dans l'adversation, les études de traduction confirment d'ailleurs l'éclatement de ses équivalents (Niemegeers, 2009). On peut donc faire l'hypothèse que l'excès de séquences avec *maar* dans notre corpus provient en partie de l'existence de *wel*, qui rehausse tant les relations concessives qu'adversatives. On peut même être encore plus complet en indiquant que *wel* peut même se retrouver dans des relations rectificatives (bien que nous n'en ayons pas trouvé de cette sorte dans notre corpus), dans lesquelles il correspond à *bien* (Sonck, 2018):

5.77. Dat impliceert geen afwijzing van richtinggevend leiderschap, *maar wel* een meer fluïde omgang met principes. (SoNaR, *maar wel*)

Cela n'implique pas un rejet du leadership directif, mais plutôt une approche plus fluide des principes.

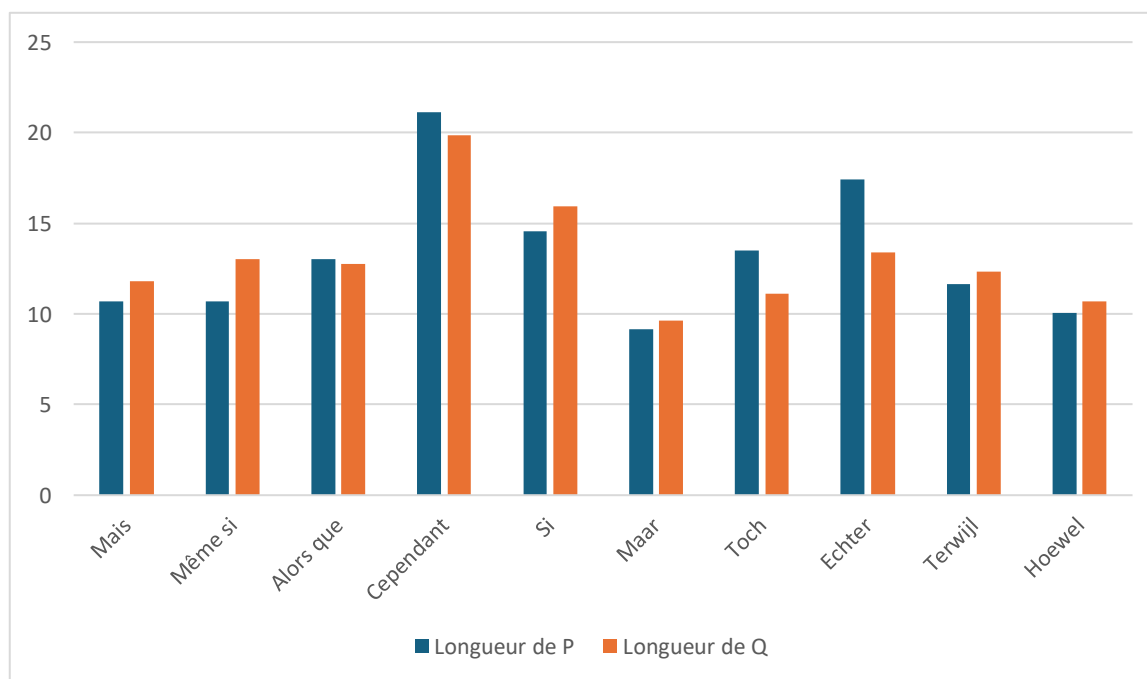


Tableau 175 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs simples

En ce qui concerne les moyennes des longueurs des éléments unis, on remarque que c'est *cependant* qui lie les éléments les plus longs côté français, et que ce rôle revient à *echter* côté néerlandais. Parmi les connecteurs concessifs français, il est intéressant de voir à quel point *cependant* se démarque des autres connecteurs. Tant ses P que ses Q sont en moyenne plus longs d'environ 5 mots par rapport à *mais*, *même si*, *alors que*, et *si*. Cela signifie que, même en exprimant la même nuance sémantique, les connecteurs français diffèrent quant à la longueur des éléments qu'ils unissent. On ne constate pas vraiment de connecteur se distinguant de manière aussi nette que les autres parmi les connecteurs néerlandais, mais on voit tout de même que les connecteurs de cette langue ne sont pas vraiment homogènes s'agissant des moyennes des longueurs des éléments unis. *Maar* lie ainsi les plus petits

éléments du tableau 175, avec des P et des Q longs en moyenne de moins de 10 mots. *Echter*, sémantiquement rapprochable à *cependant* (pouvant exprimer tous deux la concession simple, la concession transitive, et l'adversation), lie les P et Q les plus longs des connecteurs néerlandais. Les valeurs particulièrement élevées de *cependant* et *echter* peuvent être interprétées en lien avec leur statut de connecteurs qui opèrent souvent au niveau de segments de discours supérieur à la phrase graphique. Seppälä montre, pour *cependant*, qu'il sert typiquement à « relier des phrases ou des énoncés » et qu'il joue un rôle de structuration textuelle (Seppälä, 2016 : 114). De même, pour le néerlandais, des travaux confèrent à *echter* ce même statut, celui de pouvoir lier des « phrases ou énoncés » (Van der Wouden 2017 : 552). Van der Wouden le qualifie par ailleurs de « *rather formal/bookish* », que l'on pourrait traduire par « plutôt formel et livresque », après avoir remarqué que *echter* était très peu présent dans son corpus de discussions informelles, mais beaucoup plus fréquent dans son corpus de débats parlementaires. Or la formalité est corrélée à la complexité syntaxique (Larsson & Kaatari, 2020), et surtout, à une longueur de phrases plus grande (Mekki, 2023). Il semble que, même si nous n'avons considéré dans cette étude que les phrases graphiques immédiates entourant *cependant* et *echter*, ces deux connecteurs ressortent quand même comme liant les éléments les plus longs.

On aurait pu s'attendre, a priori, à ce que *mais* et *maar*, seules conjonctions de coordination de notre échantillon, lient des segments nettement plus courts que les autres connecteurs, puisqu'elles sont décrites comme pouvant coordonner des constituants inférieurs à la proposition comme des syntagmes nominaux, des groupes verbaux, etc. (Birkelund, 2009). Or les moyennes ne marquent pas une rupture aussi nette entre cette paire de connecteurs et les autres connecteurs étudiés : P et Q sont un peu plus courts avec *mais* et *maar*, mais leurs résultats sont assez proches de, respectivement, *même si* ou *hoewel*. Une hypothèse qui pourrait expliquer ce résultat réside dans la multifonctionnalité de *mais* et *maar* : ils sont capables de lier, comme *cependant* et *echter*, des éléments supérieurs à la proposition (Rabatel, 1999 ; Bacha, 2005). Les occurrences de notre échantillon liant des unités inférieures à la proposition (comme 5.78., où P et Q sont longs d'un seul mot) pourraient être compensées par les *mais* et *maar* unissant des éléments de taille plus grande (5.79., dont le P comptabilise 25 mots, et le Q, 26), ce qui aboutirait à des données relativement lissées dans le calcul des moyennes des longueurs des éléments unis.

5.78. Les aides publiques en faveur des modèles hybrides et électriques auront un impact limité *mais* réel. (CRFC, *mais*, 38)

5.79. Ce dernier a cependant toujours été mal compris par les populations du Sud, qui n'y voyaient qu'une résurgence des traditionnelles rivalités entre "beïdanés" *mais* qui, à tout prendre, préféreraient encore l'alliance marocaine à la tutelle algérienne et à l'hégémonie des guerriers du Nord intégrés ou proches du Polisario. (CRFC, *mais*, 123)

Pour se rendre compte de cette variété des longueurs des éléments unis à l'intérieur d'une même catégorie sémantique, il convient de réaliser des boîtes - moustache, appelées *boxplots* dans la littérature anglophone. Ces figures sont utilisées pour observer la structure d'un échantillon de données chiffrées (Panaretos, 2016). Elle se présente sous la forme d'une « représentation graphique,

du minimum, du maximum, de la médiane, et du premier et troisième quartiles de la série. (Voisin, 2024 : 184). En réalisant des boîtes à moustache pour chacun des connecteurs étudiés, on peut être en mesure d’observer la dispersion des longueurs des éléments qu’ils lient. Pour gagner en clarté, nous proposons de séparer les boîtes à moustache des P et des Q concessifs simples de notre échantillon.

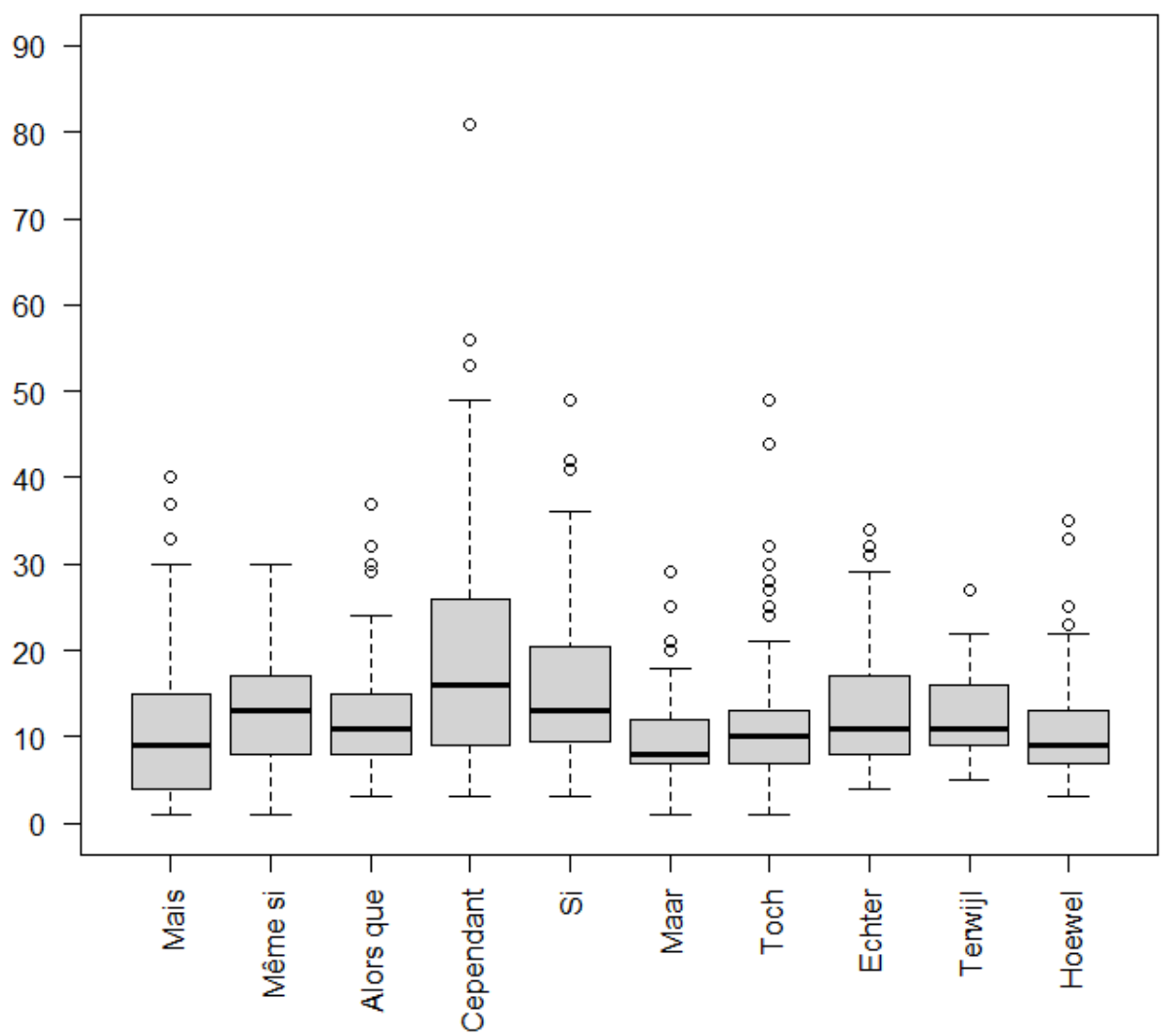


Tableau 176 : Boîtes à moustache des longueurs des P concessifs simples

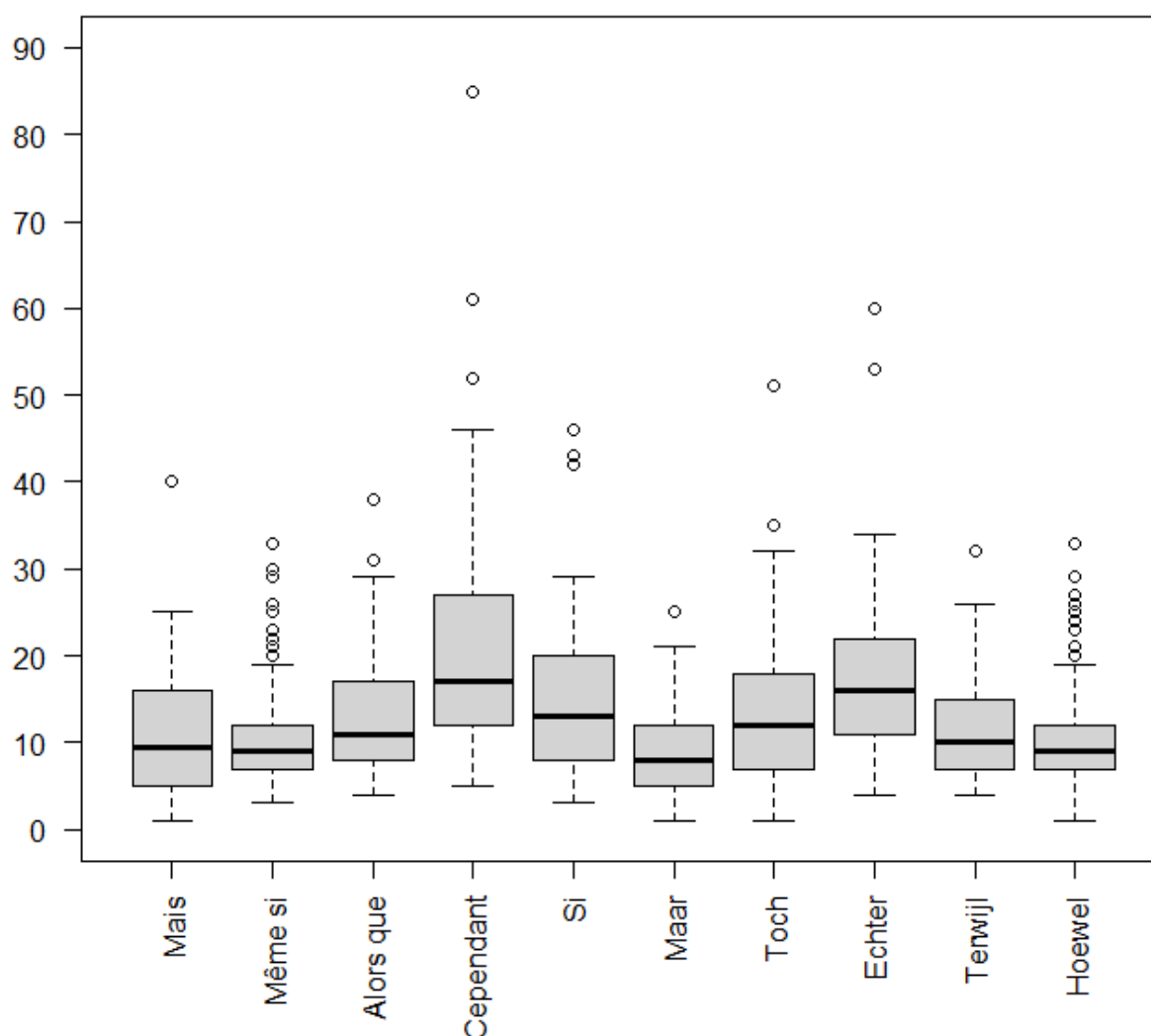


Tableau 177 : Boîtes à moustache des longueurs des Q concessifs simples

Les deux séries de boîtes à moustaches mettent en évidence des tendances qui nuancent la description des connecteurs trouvée dans la littérature : l'hétérogénéité des longueurs n'est pas maximale pour *mais* et *maar*. Autrement dit, bien que ces deux connecteurs soient capables de relier des constituants inférieurs à la proposition (Derrien, 2022) alors que ce n'est que peu le cas pour les autres connecteurs de cette étude (un principe d'ailleurs observé dans les résultats de nos études monolingues), les distributions des longueurs des P et Q unis par *mais* et *maar* ne sont pas celles qui présentent les boîtes les plus larges ni les moustaches les plus étirées. En français, entre autres, *cependant* et *si* présentent des boîtes plus larges (et donc une plus grande hétérogénéité des longueurs d'éléments unis), en néerlandais, c'est le cas de tous les connecteurs (à l'exception des P de *hoewel*). On peut également expliquer ces résultats par le fait que certains éléments infra-propositionnels (5.80.) sont parfois plus longs que des propositions (5.81.) :

5.80. Une véritable révolution... À la Biennale, il reste *cependant* un grand tenant de la tradition. (CRFC, *cependant*, 48)

5.81. Soucieuse d'en finir avec une guerre très impopulaire, la France comme les autres puissances de l'OTAN prend *cependant* le risque de laisser un travail inachevé.

Dans 5.80., P est une proposition mais n'est long que de 3 mots (« une véritable révolution »). C'est moins que le P de 5.81., « soucieuse d'en finir avec une guerre très impopulaire », qui ne possède pas de verbe et n'est donc pas, selon notre définition, une proposition, mais se compose tout de même de 9 mots. Dans l'interprétation des boîtes à moustache, nous partions instinctivement de l'hypothèse que les connecteurs pouvant unir des éléments infra-propositionnels devaient nécessairement présenter les boîtes à moustache les plus grandes, gageant que ce type d'éléments étaient par nature des éléments de petites tailles, mais il semble que la réalité est plus nuancée.

Nos résultats sont assez cohérents avec les travaux quantitatifs sur la loi de Menzerath-Altmann, qui montrent que la relation entre une unité comme la proposition et ses constituants (comme des syntagmes) est plus complexe qu'une simple opposition binaire de type « long *versus* court » (Altmann *et al.*, 1989). Son principe central veut que « plus une construction linguistique est longue, plus ses constituants sont petits » (Zhang & Chen, 2025 ; Kelih *et al.*, 2025). Si on souhaite l'impliquer dans l'étude des connecteurs logiques, il faut que cette loi soit associée à un principe que nous avons précédemment défini, relatif à la portée d'un connecteur : les relations logiques des connecteurs que nous étudions sont parfois inférieures à la phrase graphique qui les contient (5.82..) :

5.82. « Je ne vois pas pourquoi le SIVOM du Bruayais n'est pas inscrit dans la loi *alors qu'il* exerce les mêmes missions que les collectivités locales exonérées de ces charges. » (CRFC, *alors que*, 18)

Dans 5.82., si on opère un test de permutation des éléments unis par *alors que*, on se rend compte que « je ne vois pas pourquoi » n'entre pas dans l'encart concessif : « *alors qu'il* exerce les mêmes missions que les collectivités locales exonérées de ces charges, le SIVOM du Bruayais n'est pas inscrit dans la loi ». Il n'aurait que peu de sens d'inclure « je ne vois pas pourquoi », car cela donnerait « *alors qu'il* exerce les mêmes missions que les collectivités locales exonérées de ces charges, je ne vois pas pourquoi le SIVOM du Bruayais n'est pas inscrit dans la loi ». On peut cependant harmonieusement le laisser devant le résultat du test de permutation : « je ne vois pas pourquoi, *alors qu'il* exerce les mêmes missions que les collectivités locales exonérées de ces charges, le SIVOM du Bruayais n'est pas inscrit dans la loi ».

Le principe de la loi de Menzerath-Altmann est défini de manière globale, elle parle de « constructions linguistiques » et de « constituants ». Ces « constituants » peuvent être, dans notre cas, soit des propositions, soit des éléments de bas rang. Cela implique que, par exemple, dans une phrase graphique longue où un connecteur oppositif ne possède pas de portée englobant toute la phrase, il y a une probabilité sans doute forte pour que les éléments unis par ces connecteurs soient petits, et ce peu importe leur nature. En conséquence, la longueur des éléments unis n'est donc pas automatiquement corrélée à la nature de ces derniers. Mačutek *et al.* (2017) l'observent également, après avoir modélisé, dans un échantillon issu d'un corpus tchèque, la longueur des propositions en

nombre de syntagmes et la longueur des syntagmes en nombre de mots. Ils confirment que les syntagmes sont bien les constituants directs de la proposition, tout en observant que la longueur moyenne des syntagmes reste très proche de celle des propositions. Cela rejoint notre exemple 5.81., où un syntagme non verbal fait 9 mots, contre 3 pour la proposition de 5.80... Dans la même veine, Nogolová *et al.* (2025) étendent ce type d'analyse à plusieurs niveaux hiérarchiques et montrent que, à chaque niveau, l'unité supérieure est composée d'unités inférieures plus courtes, mais avec une grande variabilité interne. Pris ensemble, ces conclusions confirment que les unités infra-propositionnelles ne sont pas nécessairement de « petites tailles » : elles peuvent, dans certains contextes, atteindre ou dépasser la longueur de propositions complètes, ce qui explique que les connecteurs susceptibles de les unir (comme *mais* ou *maar*) ne se distinguent pas nettement, dans nos données, des connecteurs qui opèrent uniquement à un niveau propositionnel.

En guise de conclusion des analyses contrastives des connecteurs concessifs simples, nous proposons le tableau synthétique suivant, qui fournit le nombre de constats significatifs (excès et déficits confondus) par critère analysé. Cette présentation donne une idée de l'étendue des variations observées.

Critères	Connecteurs présentant des variations significatives		Proportions de résultats significatifs
	Excès significatifs	Déficits significatifs	
Proportion d'occurrences concessives simples par rapport aux autres nuances	<i>Mais, cependant, maar, echter</i>	<i>Si, terwijl</i>	6 connecteurs sur 7 (<i>même si, toch</i> , et <i>hoewel</i> exclus)
Natures de P (présence d'éléments de bas rang)	<i>Mais</i>	/	1 connecteur sur 10
Natures de Q (présence d'éléments de bas rang)	<i>Mais, maar</i>	<i>Hoewel</i>	3 connecteurs sur 10
Nature du lien entre P et Q (séparés par une ponctuation forte)	<i>Cependant, toch, echter</i>	<i>Mais, même si, alors que, si, maar, hoewel</i>	9 connecteurs sur 10
Présence de séquences de connecteurs	<i>Si, maar, toch</i>	<i>Cependant, alors que, hoewel</i>	6 connecteurs sur 10

Tableau 178 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs simples

Avec le tableau 178, et surtout sa dernière colonne, on peut avoir un aperçu des critères sur lesquelles les connecteurs concessifs simples se distinguent le plus les uns des autres, et où, au contraire, ils se rejoignent. Ainsi, la nature du lien entre P et Q affiche le plus haut taux de résultats significatifs : 9 des 10 connecteurs concessifs simples affichent un excès ou un déficit de lien. À l'inverse, les natures de P sont l'élément le plus homogène, avec une seule différence significative. Qu'un connecteur puisse unir des éléments séparés par une ponctuation forte ne constitue pas une découverte en soi (Prasad *et al.*, 2007 ; Wellner, 2009), en revanche, la compréhension des raisons qui poussent les locuteurs francophones et néerlandophones à scinder ou non P et Q est un phénomène qui mérite sans aucun

doute davantage d'attention. On peut déjà trouver quelques pistes à ce sujet dans la littérature scientifique : Rubattel (2002), Dorgeloh (2004), Bell (2007), ou encore Moore (2016) suggèrent par exemple que la position initiale d'un connecteur, et parfois, *de facto*, la scission entre P et Q (dans le cas de connecteurs sous la forme de structure « P connecteur Q ») permet plus aisément le passage à une nouvelle idée. *A priori*, la scission entre P et Q serait donc plus typique, dans notre étude, à des relations concessives transitives. Cela pourrait dès lors expliquer que, bien que l'on traite ici de relations concessives simples, des connecteurs comme *cependant* et *echter* affichent un excès de P et Q scindés par une ponctuation forte : les caractéristiques typiques de la concession transitive, valeur représentant plus du tiers des occurrences de ces connecteurs, se retrouveraient également dans la concession simple. La linguistique cognitive admet que l'esprit humain fonctionne par catégorisation et généralisation : à partir d'un nombre limité d'occurrences, il extrait des schémas abstraits et tend à en propager les propriétés à l'ensemble de la catégorie (Tenenbaum & Griffiths 2001). Dans cette conception, il est possible d'assister à un élargissement de certaines propriétés d'éléments linguistiques au-delà de leur catégorie d'origine, au point que l'on parle parfois de surgénéralisation, soit le fait que certaines propriétés dépassent (abusivement) les limites des catégories de leurs éléments d'origine (Gershkoff-Stowe, Connell & Smith, 2006). Appliqué aux connecteurs logiques, ce principe pourrait expliquer l'excès de P et Q séparés pour *cependant* et *echter* : cette caractéristique est initialement typique aux occurrences concessives transitives de ces connecteurs, mais s'est propagée à leurs autres occurrences, notamment celles relevant de la concession simple. Ce phénomène est d'autant plus plausible que les deux catégories sémantiques entrant en jeu ici sont très proches. Il pourrait donc être cohérent d'observer comme nous le faisons que, pour un connecteur donné, certaines propriétés syntaxiques ou discursives tendent à être reproduites à travers plusieurs de ses valeurs sémantiques : une fois qu'un locuteur a construit un schéma d'emploi typique pour ce connecteur (par exemple, « *cependant* lie le plus souvent deux phrases séparées par une ponctuation forte »), les mécanismes cognitifs de généralisation favorisent l'extension de ce schéma à d'autres sous-catégories sémantiques de ce même marqueur, même si on aurait pu, en théorie, attendre des profils distincts pour chacun de ces emplois. Les systèmes scolaires, friands de normes généralisées et généralisantes (Huddleston & Pullum, 2014 ; Pinker, 2014), accentuent probablement le phénomène de (sur)généralisation des propriétés des connecteurs logiques. Côté néerlandais, certains auteurs attribuent à *toch* une certaine fonction structurante (Degand, 2014), ce qui peut expliquer l'excès de ponctuation forte entre P et Q pour ce connecteur. Peut-être, à l'issue de cette étude, sera-t-il bienvenu de considérer que *toch* peut lui aussi se classer dans les concessions de transition.

Une paire de connecteurs vient nuancer cette hypothèse : *mais* et *maar*. Eux aussi sont capables d'exprimer la concession de transition, et pourtant, ils n'affichent non seulement pas d'excès de P et Q séparés dans deux phrases graphiques s'agissant de leurs occurrences concessives simples, mais ils montrent carrément un déficit de ce type de lien. Constitueraient-ils une limite du principe de généralisation évoqué plus haut ? Et si oui, quelle peut en être l'origine ? Une piste de réponse réside sans doute d'une part dans la complexité sémantique de *mais* et *maar*, d'autre part, dans la proportion de concession transitive de ces connecteurs par rapport aux autres catégories sémantiques qu'ils peuvent exprimer.

On peut supposer, tout d'abord, que le nombre élevé de catégories sémantiques de *mais* et de *maar* freine précisément la généralisation uniforme d'un seul schéma syntaxique à l'ensemble de leurs emplois. Ces deux connecteurs ne se contentent pas de traduire uniquement la concession de transition et la concession simple (à l'inverse de *cependant* et *echter*) : ils servent aussi à marquer la concession additive, l'adversation, la rectification, et toute une série de nuances modales, même *mais* (Schoonjans, 2025). La concession de transition n'est qu'une sous-catégorie parmi d'autres, ce qui rend moins probable la généralisation de sa tendance à la scission qui se diffuserait à tous les emplois

concessifs. À cela s'ajoute le fait que *mais* et *maar* sont, dans nos données, proportionnellement moins souvent associés à la concession de transition que ne le sont *cependant* et *echter*. Enfin, sans doute l'adage interdisant de commencer une phrase par *mais* en français (de Chantal & Mauduit, 2021) joue-t-il un rôle dans le faible taux de P et Q scindés pour ce connecteur.

On peut également organiser les résultats du tableau 178 de manière à voir combien de variations significatives on dénombre par connecteur.

	Proportion d'occurrences concessives simples par rapport aux autres nuances	Natures de P (présence d'éléments de bas rang)	Natures de Q (présence d'éléments de bas rang)	Nature du lien entre P et Q (séparés par une ponctuation forte)	Présence de séquences de connecteurs	Variations significatives		
						Total	Excès	Déficits
<i>Mais</i>	Excès	Excès	Excès	Déficit		4	3	1
<i>Même si</i>	Concessif pur			Déficit		1	0	1
<i>Alors que</i>				Déficit	Déficit	2	0	2
<i>Cependant</i>	Excès			Excès	Déficit	3	2	1
<i>Si</i>	Déficit			Déficit	Excès	3	1	2
<i>Maar</i>	Excès		Excès	Déficit	Excès	4	3	1
<i>Toch</i>	Concessif pur			Excès	Excès	2	2	0
<i>Echter</i>	Excès			Excès		2	2	0
<i>Terwijl</i>	Déficit					1	0	1
<i>Hoewel</i>	Concessif pur		Déficit	Déficit	Déficit	3	0	3
						25	13	12

Tableau 179 : Synthèse des excès et déficits par connecteur concessif simple

Le tableau 179 met clairement en évidence qu'aucun des connecteurs étudiés ne présente exactement le même profil : chacun d'entre eux est associé à sa propre combinaison d'excès ou de déficits selon les critères retenus (proportion d'occurrences concessives, nature de P et de Q, nature du lien entre P et Q, ou encore présence de séquences de connecteurs), et ce bien que toutes les occurrences considérées dans cette section soient sémantiquement équivalentes. Il sera intéressant de voir si ce constat se retrouve dans les autres groupes de connecteurs étudiés dans cette phase d'analyses contrastives onomasiologiques. Pour l'heure, nous ne dresserons pas de conclusions générales des constats du tableau 179, estimant qu'il sera sans doute plus pertinent de s'y attaquer une fois tous les groupes de connecteurs traités.

On peut néanmoins formuler quelques hypothèses interprétatives provisoires à partir de ce tableau. D'abord, le fait qu'aucun connecteur ne partage exactement le même profil confirme l'idée qu'il n'existe pas de synonymie parfaite entre connecteurs logiques : des connecteurs qui partagent une même valeur concessive simple montrent, à l'usage, des préférences différentes quant au type de segments reliés, à la structure syntaxique de P et de Q ou encore à la présence de séquences de connecteurs, soit comme le résumait Zufferey & Cartoni (2012), que les connecteurs logiques n'ont que des profils qui se superposent mais ne sont pas strictement identiques. Dans la quatrième de couverture de son ouvrage sur la concession en français, Morel (1996) traduit ce constat aux connecteurs qui nous occupent dans cette section : « Contrairement à ce que l'on croit habituellement, aucun des marqueurs de la concession (*bien que, même si, malgré, pourtant, toutefois, quand même, etc.*) n'est interchangeable avec les autres. »

Si on se concentre sur les dernières colonnes du tableau, qui énumèrent les excès et déficits significatifs observés, on peut regrouper les connecteurs en deux grandes catégories : ceux qui affichent une majorité d'excès significatifs (*mais, cependant, maar, toch, et echter*), et ceux qui affichent une majorité de déficits significatifs : *même si, alors que, si, hoewel. Terwijl* pourrait former un groupe à lui seul, celui des connecteurs n'affichant ni excès ni déficit significatif. On pourrait être tenté d'attribuer la distribution des connecteurs entre ces deux groupes selon leur possibilité d'exprimer la concession transitive : les connecteurs du premier groupe peuvent l'exprimer, alors que ce n'est pas le cas des connecteurs du second groupe. Cette conclusion est cependant fragile, car les excès et déficits des connecteurs amenant à constituer ces groupes ne sont pas de la même nature pour tous les connecteurs les constituant.

Ces premiers résultats suggèrent aussi des implications intéressantes pour nos analyses traductologiques, notamment lorsque l'on voudra examiner comment ces connecteurs concessifs sont rendus d'une langue à l'autre. Le fait que chaque connecteur possède un profil propre laisse attendre que les traductions ne suivront pas un schéma biunivoque simple. On peut refaire appel ici aux travaux de Zufferey & Cartoni (2012), qui montrent déjà pour les connecteurs causaux en français et en anglais que des connecteurs sémantiquement proches dans deux langues différentes n'ont que des profils se recouvrant partiellement. On pourrait par exemple se demander en quoi les traductions de *maar*, le connecteur enregistrant le plus de variations significatives par rapport aux propriétés des autres connecteurs concessifs simples de notre étude, diffèrent de celles de *terwijl*, qui, lui, n'en affiche aucune. Les variations pour *maar* étant plus grandes que celles de *terwijl* dans nos résultats, on pourrait s'attendre à ce que les traductions de *maar* soient plus complexes, plus variées que celles de *terwijl* (nous reviendrons dans le chapitre suivant sur ce que nous entendons par « complexité » dans le cadre de la traduction de connecteurs logiques). Cependant, la traduction étant considérée dans ce travail comme le passage d'une langue à une autre en donnant la priorité à la conservation du sens plutôt qu'aux formes, on pourrait tout aussi bien prendre le contrepied total de cette hypothèse, en postulant que, étant donné que *maar* et *terwijl* sont sémantiquement équivalents (si l'on ne considère que leurs

occurrences concessives simples), alors ils doivent suivre les mêmes schémas traductifs. Par ailleurs, certaines colonnes du tableau 179, notamment celle relative aux résultats du lien entre P et Q, suggèrent que la traduction d'un connecteur ne se limite pas à traduire le connecteur seul, mais implique aussi le traitement de plusieurs aspects. Pit (2003) montre cette multifactorialité de la traduction des connecteurs causaux en néerlandais, anglais, et allemand. Dans quelle proportion se retrouvera-t-elle chez les connecteurs oppositifs en français et en néerlandais ?

5.2.2.2. Groupe 2, les connecteurs concessifs additifs

Le groupe 2, celui des connecteurs concessifs additifs, constitue le groupe le plus petit de notre analyse contrastive, la concession additive ne pouvant être exprimée que par trois connecteurs : *mais*, *si*, et *maar*. Les occurrences concessives additives de ces connecteurs sont systématiquement très minoritaires par rapport aux autres nuances qu'ils peuvent exprimer.

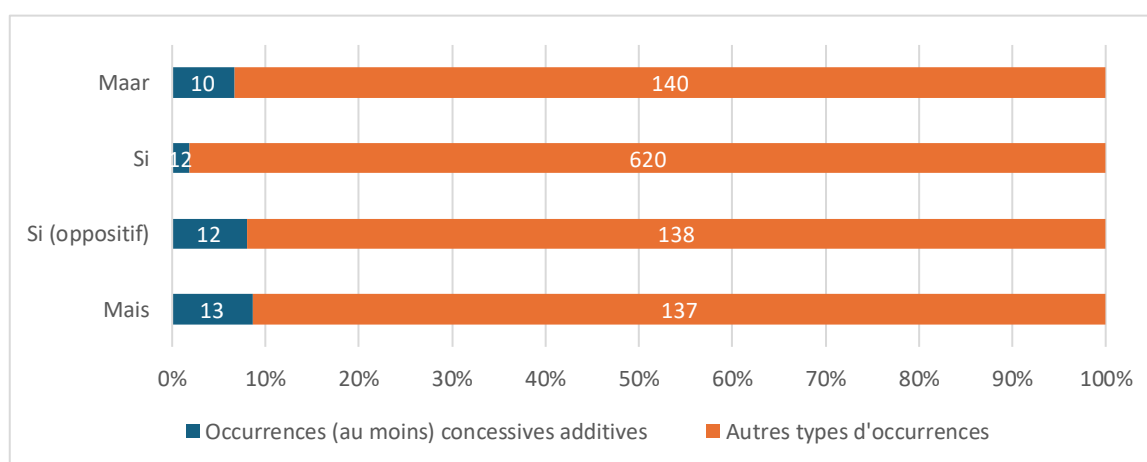


Tableau 180 : Proportion d'occurrences concessives additives au sein des connecteurs au moins concessifs additifs

Dans notre analyse, nous avons choisi de comparer les occurrences concessives additives de *mais*, *si*, et *maar* à l'ensemble des autres nuances exprimées par ces connecteurs. Sous cet angle, les variations du tableau 180 sont toutes significatives : *mais* et *maar* affichent un excès de concessions additives (respectivement, $p = 0$ et $p = 0,04$) tandis que *si* montre un déficit significatif de cette nuance ($p = 0$). On aurait pu également ne prendre en considération que les occurrences strictement oppositives de *si* (deuxième ligne du tableau dédiée à ce connecteur), pour étudier la prévalence de la concession additive non pas par rapport à toutes les autres nuances de ce connecteur, mais uniquement au sein des occurrences concessives. On se serait dans ce cas rendu compte que les proportions de concessions additives sont très similaires entre *mais*, *si* et *maar*, les variations entre ces connecteurs n'étant plus significatives ($p = 0,9$ pour tous les connecteurs). En d'autres termes, la concession additive semble demeurer une valeur statistiquement marginale dans le profil global de chacun des connecteurs l'exprimant, sa fréquence relative rapportée aux autres valeurs de ces connecteurs étant stable d'une langue à l'autre et d'un connecteur à l'autre.

Les concessions additives restent rares, quelle que soit la langue et quel que soit le connecteur impliqué. On peut faire l'hypothèse que cette marginalité tient justement au caractère hybride de cette

valeur : la concession additive met en relation de deux types de liens *a priori* opposés, l'addition et la concession. Dans nos échantillons, les concessions additives sont principalement construites à l'aide, côté additif, du connecteur *aussi*. *Aussi* est un connecteur exprimant (entre autres) l'addition (Patin & Benazzo, 2018), et est « prototypique du parallélisme » (Pacelli Pekba, 2006 : 193), de même que son équivalent *ook* en néerlandais (Lauwers, 2005). Sans que cela ne les place à l'antipode exact de la concession (mais plutôt de l'adversation, selon la classification de Nøjgaard, 1992 et celle de Pander Maat, 1999), la valeur d'addition qu'ils véhiculent n'est pas, *a priori*, aisément rapprochable de l'une de nos catégories oppositives, sans doute car elle exprime une idée de continuité (Murray, 1997), alors que l'idée centrale de la concession est justement l'absence (inattendue) de continuité ou de parallélisme. Ainsi, l'addition cumule des contenus compatibles (Aijmer & Lewis, 2017), là où la concession marque une absence de compatibilité entre la réalité et ce que l'on pouvait en attendre (Kim, 2015). Par ailleurs, l'addition et la concession se distinguent également par leur tolérance au non-marquage : « les relations telles que [...] l'addition sont plus susceptibles d'être laissées implicites que la concession » (Dupont, 2019 : 36). La concession additive repose donc sur une combinaison de nuances sinon opposées, au moins divergentes l'une par rapport à l'autre.

Dans les schémas argumentatifs, on peut dire que l'addition construit une série d'arguments du même type (P *donc* R, Q *donc* R), tandis que la concession classique lie deux séries d'arguments inverses (P *donc* R vs Q *donc* Non-R). La concession additive occupe ainsi une position intermédiaire : P et Q convergent globalement vers la même conclusion, mais le connecteur concessif traduit le fait que l'ajout de Q intervient malgré une série de raisons qui pousserait plutôt à arrêter l'argumentation à P, ou à choisir une autre conclusion. Cette configuration est (probablement) cognitivement plus complexe que la simple addition ou que la concession prototypique, car elle combine deux instructions partiellement contradictoires ce qui peut contribuer à expliquer pourquoi elle reste périphérique dans l'espace des valeurs attestées de *mais*, *si* et *maar*. On peut regretter à ce sujet qu'il n'existe, à notre connaissance, pas encore d'étude approfondie sur les différences entre des séquences additives additionnelles comme *et aussi* ou *en ook*, et des séquences additives compositionnelles comme *mais aussi* et *maar ook*. Dans les premières, l'addition est pure, car tant *et* que *aussi* ne sont utilisés qu'à des fins d'addition d'informations. Dans les secondes (qui nous occupent dans cette section), comme précédemment mentionné, l'addition est teintée d'une forme de concession. S'intéresser à ce phénomène pourrait fournir une piste d'explication des fréquences relativement basses des concessions additives dans nos échantillons.

Un second type d'étude serait également le bienvenu pour éclaircir les résultats du tableau 180. Il consisterait à considérer *mais* et *aussi* selon un angle contrastif, afin de voir si les proportions de *mais aussi* sont les mêmes si on les rapporte à *mais* et à *aussi*. Dans notre échantillon, *mais aussi* ne représente qu'environ que 8% des occurrences de *mais*. Si on venait à se rendre compte, imaginons, que dans un échantillon de taille similaire de *aussi*, la séquence *mais aussi* se retrouve pour 30% des *aussi* analysés, on pourrait conclure que *mais aussi* est moins marginal chez *aussi* que chez *mais*, ce qui suggérerait une prédominance de sa nuance additive au détriment de sa charge concessive, laquelle expliquerait à son tour pourquoi *mais aussi* concerne si peu d'occurrences de *mais* dans notre échantillon. Une analyse similaire pour *maar ook* serait bien entendu tout aussi nécessaire pour compléter nos analyses. Nous avons réalisé ce projet d'étude à petite échelle, en analysant un échantillon de 30 *aussi* générés de manière randomisée dans le sous-corpus *Newspapers* du CRFC. Ce dernier indique que 8 *aussi* sur 30 sont accompagnés de *mais*, soit environ 26% des occurrences. Un test exact de Fisher croisant ces données avec celles sur *mais (aussi)* aboutit à une valeur *p* de 0,01, ce qui semble indiquer qu'il y a significativement plus de *aussi* accompagnés de *mais*, que de *mais* accompagnés de *aussi*, et tend à confirmer l'hypothèse selon laquelle *mais aussi* est plus courant dans un échantillon de connecteur additif (*aussi*) que concessif (*mais*). En réalisant une analyse similaire

pour *ook* (30 occurrences randomisées du sous-corpus *newspapers* de SoNaR), on s'aperçoit que seuls 4 *ook* sur 30 sont accompagnés de *maar*. La valeur *p* du test de Fisher est ici de 0,25, et n'indique pas de différences significatives entre la présence de *maar ook* chez *maar* et chez *ook*. Ce constat n'entre pas nécessairement en contradiction avec les résultats du 180 mais il indique que, si pour *mais aussi*, la piste de la prépondérance de l'addition sur la concession pourrait expliquer le faible taux de *mais aussi* par rapport aux autres catégories de *mais*, cette théorie ne suffit pas à expliquer le taux similaire de *maar ook* pour *maar*. Il conviendrait d'étendre la réflexion, en étudiant par exemple le taux de *mais aussi* par rapport à celui de *et aussi*, et de le comparer au duo *maar ook* / *en ook* (en s'aidant, notamment, de Pander Maat, 1999, pour se rendre compte des subtilités entre les relations additives introduites par *en* et celles véhiculées par *ook*). De telles analyses s'inscriraient dans le but de déterminer si *mais aussi* et *maar ook*, séquences concessivo-additives, sont plus proches de la concession ou de l'addition, ce qui pourrait nous aider à comprendre les résultats du tableau 180. Par ailleurs, notre analyse de *aussi* et *ook* comporte sans doute des biais à cause du fait que nous n'ayons pas mené au préalable d'études monolingues complètes de ces connecteurs mais nous sommes directement intéressé à leurs séquences. Cela dit, il nous semble que ces études pilotes ont au moins le mérite d'apercevoir la complexité des concessions additives de notre corpus, et de renforcer le choix méthodologique que nous avons plus tôt fait à leur égard en les dissociant des autres types de concessions.

Les concessions additives présentent comme particularité de lier des éléments plus souvent constitués d'éléments de bas rang que les autres nuances oppositives. Tous les connecteurs qui relèvent de cette notion ne le font cependant pas dans les mêmes proportions.

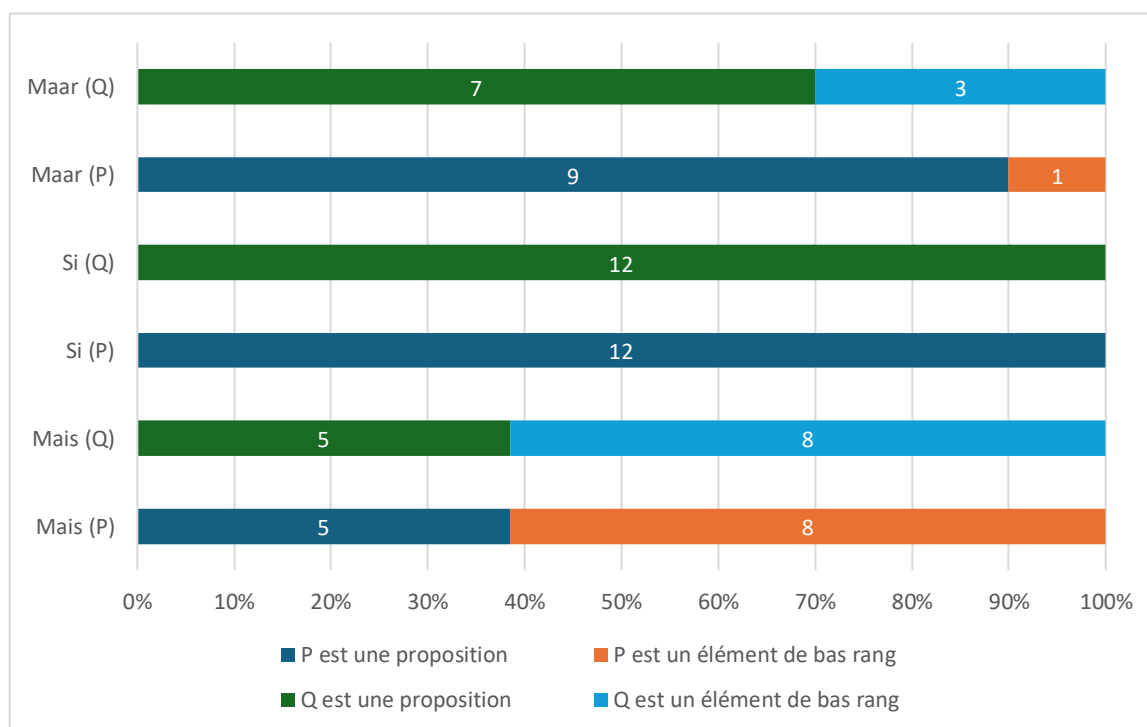


Tableau 181 : Nature des P et Q concessifs additifs

Les P concessifs additifs (bleu foncé et orange) présentent deux variations significatives. De tels P liés par *mais* sont ainsi significativement plus souvent constitués d'éléments de bas rang ($p = 0$), tandis que ceux unis par *si* le sont rarement ($p = 0,01$). *Maar* n'affiche pas de tendance significative ($p = 0,1$). Les natures de Q présentent exactement les mêmes tendances (excès significatif d'éléments de bas rang pour *mais*, $p = 0,005$, déficit significatif d'éléments de bas rang pour *si*, $p = 0,005$, et pas de variations significatives pour *maar*, $p = 0,9$). On sent que cette lecture lisse une différence de profils assez importante entre *mais* et *maar* : le premier possédant une majorité de P et de Q de bas rang, tandis que le second affiche une majorité de P et de Q propositionnels. Difficile d'emblée d'expliquer ce constat, car il trouve peut-être sa source dans des différences plus larges entre le français et le néerlandais sur des divergences d'usage de phrases dépourvues de verbes. Plusieurs études suggèrent que les langues ne possèdent en effet pas toutes les mêmes tendances s'agissant du recours à ce type de phrases sans verbes, comme Bondarenko (2018) qui explique les différences d'usage des *verbless sentences* [phrases sans verbe] entre l'anglais et le russe, ou Landolfi, Carmela & Voghera (2010) qui ont mené une étude contrastive des *verbless clauses* [clauses/propositions sans verbes] en italien, espagnol, et anglais. Dupont (2019) a constaté, dans ses données contrastives sur les connecteurs d'opposition anglais et français, une différence significative entre ces deux langues s'agissant de leur tendance à relier des *verbless clauses* [clause/propositions sans verbes] : bien que, dans les observations de Dupont, le français présente une fréquence plus élevée de *verbless clauses* que l'anglais, c'est en anglais que l'on trouve la plus grande propension (excès significatif) à utiliser des *subordinators* [conjonctions de subordination] dans des *verbless clauses*. Cette conclusion suggère une prudence supplémentaire, car ce n'est pas parce qu'une langue a davantage qu'une autre recours à des phrases dépourvues de verbes que ses connecteurs logiques unissent *de facto* davantage de phrases de ce type.

Difficile dès lors de savoir si les résultats du tableau 181 s'inscrivent dans une tendance plus globale qu'à le néerlandais à moins faire appel aux phrases dépourvues de verbe que le français, ou si au contraire nos résultats font figure d'exceptions sur ce point. À nouveau, on sent que des études complémentaires sur *aussi* et *ook* seraient les bienvenues. Peut-être, par exemple, les faibles taux de P et Q de bas rang liés par *maar ook* sont-ils compensés par des taux inversement proportionnels de ce type d'éléments chez *en ook*. Ou justement pas, et dans ce cas, si les taux de P et Q constitués d'éléments de bas rang sont similaires chez les (séquences de) connecteurs proches de *maar ook* (et de *mais aussi*), alors assiste-t-on peut-être à une tendance plus générale de différents recours aux éléments de bas rang entre les connecteurs du français et du néerlandais. D'autant plus que les analyses et réflexions que nous menons ici ne constituent pas une finalité en soi, elles ne sont qu'intermédiaires dans la mesure où notre objet d'étude premier est la traduction des connecteurs. À ce sujet, certains auteurs observent que les différentes tendances de recours à des phrases sans verbe se retrouvent, au moins partiellement, dans le processus traductif. Ainsi, Bondarenko (2018) observe que 49% des phrases russes sans verbes de ses données gagnent un verbe lors de leur traduction vers l'anglais, mais que ce n'est le cas que de 19% des phrases sans verbe anglaises traduites en russe, un constat pouvant trouver une explication dans le fait que le russe est « connu, parmi les langues indo-européennes, pour permettre l'emploi le plus libre des phrases sans verbes » (Bondarenko, 2018 : 43, citant Kopotev, 2007). La traduction des phrases sans verbe fait néanmoins intervenir toute une série de critères, comme le registre (Ballard, 1996), il est dès lors difficile d'en généraliser les principes.

Pour tenter d'apporter notre contribution à cette réflexion sans trop nous éloigner de notre sujet d'étude, nous dresserons, à la fin de nos études contrastives onomasiologiques, une vue d'ensemble du recours aux éléments de bas rang pour les connecteurs que nous étudions (5.2.3.). Cela nous permettra de voir si les différences observées ici entre le français et le néerlandais se généralisent pour l'ensemble des connecteurs d'opposition, ou si, par catégorie sémantique, on observe des variations

entre les deux langues étudiées. Nous pourrions ainsi mieux formuler des hypothèses expliquant les tendances observées, en nous basant sur l'ensemble de nos résultats et pas uniquement sur ceux de catégories sémantiques isolées.

La quasi-totalité des occurrences concessives additives de nos échantillons, tous connecteurs confondus, ne sépare pas P et Q dans deux phrases graphiques différentes.

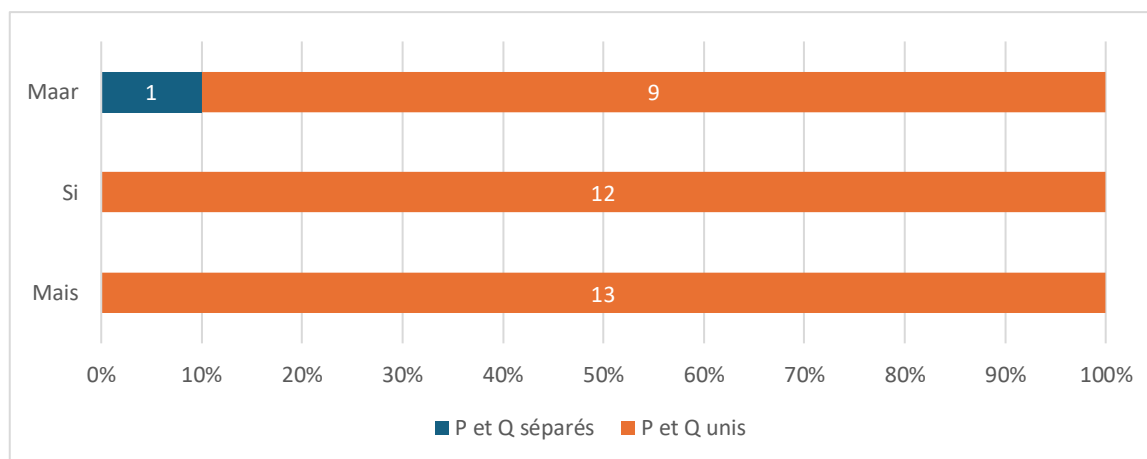


Tableau 182 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences concessives additives

Sans surprise, aucune tendance significative ne se dégage du tableau 182 ($p = 0,4$ pour *mais* et *maar* ; $p = 0,3$ pour *si*). Une seule occurrence de concession additive où P et Q figurent dans deux phrases graphiques différentes a été relevée dans notre échantillon (5.83.).

5.83. Ik zou zeggen: doen! *Maar* dan ook een prijsstop en geen jaarlijkse verhogingen van landelijke en gemeentelijk heffingen, huren en geen accijnsverhogingen. (SoNaR, *maar*, 67)

Je dirais : faites-le ! Mais alors, aussi, un gel des prix et pas d'augmentations annuelles des taxes nationales et communales, des loyers et pas d'augmentations des accises.

L'absence quasi-totale de scissions de P et Q chez les concessions additives est peut-être à chercher dans les propriétés des relations additives. L'addition, et les connecteurs additifs en général, « sont utilisés pour lier des unités de discursives sémantiquement similaires, en répétant des idées ou en ajoutant des informations » (Chika Ojukwu & Assumpta Ozokafor, 2025 : 105). P et Q constituent alors deux éléments aux conditions similaires, ou deux arguments tendant vers la même conclusion. Pour reprendre les termes du chapitre 2, on pourrait dire qu'ils sont co-orientés. En ce sens, ils sont cognitivement moins complexes à interpréter que des P et Q liés par d'autres types de relations discontinues comme la concession et l'adversation (Crible, 2022). Cette continuité, décrite entre autres par Murray (1994), influence peut-être le type de relation entre des P et Q additifs, ou au moins teintés d'addition. Prenons un exemple de série simple, issu du CRFC :

5.84. Ne sont pas reprises non plus les six filiales étrangères (Espagne, Italie, Suisse, Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne) et les 150 emplois attachés. (CRFC, *Espagne, Italie*)

On peut considérer « Espagne, Italie, Suisse, Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne » comme une série d'éléments, formant une relation dont « les termes ont entre eux un lien sémantique bien défini : parties d'un tout [...] ou arguments en faveur d'une thèse » (Molino & Tamine, 1982 : 195), le groupe d'éléments énumérés tendant ainsi vers une certaine homogénéité (Ho Dac *et al.*, 2012). On identifie leur proximité avec *aussi*, car on peut injecter ce connecteur dans l'énumération sans en modifier le sens :

5.85. Ne sont pas reprises non plus les six filiales étrangères (Espagne, Italie, Suisse, Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne *aussi*) et les 150 emplois attachés.

On peut également y placer un *mais aussi*, mais dans ce cas, la teinte concessive que *mais* apporte à l'énoncé nouvellement créé implique un déséquilibre entre les deux groupes de pays :

5.86. Ne sont pas reprises non plus les six filiales étrangères (Espagne, Italie, Suisse, *mais aussi* Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne) et les 150 emplois attachés.

On a alors l'impression qu'il est assez inattendu que les filières allemandes, du Benelux et de Grande-Bretagne ne soient pas reprises, tandis qu'il semble moins surprenant que cela soit le cas des filières espagnole, italienne et suisse. Instinctivement, des liens supplémentaires propres se tissent entre les deux groupes : le groupe Espagne/Italie/Suisse pourrait, par exemple, être des pays situés vers le sud de l'Europe, ou être qualifiés de pays (en partie) latins, tandis que le groupe Allemagne/Benelux/Grande-Bretagne aurait une prédominance culturelle germanique dont les pays se situent tous au nord de ceux constituant le premier groupe. On remarque que *mais* semble imposer sa position à *aussi* (il est placé avant les termes unis, alors que *aussi* se trouve après le terme sur lequel il porte).

Énumérer, selon Pascual, c'est conférer « une égalité d'importance à un ensemble d'objets » (1991 : 73). Dès lors, si l'on scinde une énumération par une ponctuation forte, par exemple, en séparant d'un côté « Espagne, Italie, Suisse. » puis en continuant avec une nouvelle phrase graphique contenant « Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne (*aussi*) », on obtient graphiquement non plus une seule, mais deux énumérations. Cette dyade suggère une différence d'interprétation (Vergez-Couret, Prévot & Bras, 2012). En effet, si les deux groupes de pays étaient identiques, quel serait l'intérêt de les répartir dans deux énumérations différentes ? On entrevoit ainsi pourquoi une énumération d'éléments identiques supporte assez mal d'être divisée dans deux (ou davantage) phrases graphiques différentes.

Mais voilà, les séquences de type *mais aussi* et *maar ook* ont précisément pour objectif d'énumérer des éléments à traiter inégalement par le locuteur. Comme vu dans le chapitre 2, et rappelé concrètement plus haut, les éléments précédant *mais aussi* et ceux qui suivent cette séquence ne sont pas sur un pied d'égalité. Selon les termes d'Adam (1999), avec *mais aussi*, il se crée une hiérarchie entre P et Q, et bien que P et Q aient la même conclusion argumentative, Q est présenté comme ayant

plus de poids que P pour tendre vers cette conclusion. Dès lors, une scission entre P et Q, si elle n'est pas incontournable, apparaît à tout le moins comme adéquate pour souligner le déséquilibre entre les éléments liés par *mais aussi*. Or, dans notre échantillon, on s'aperçoit que ce n'est que rarement le cas. Peut-être faut-il y voir un argument de plus pour considérer *mais aussi* comme sémantiquement plus proche de l'addition que de la concession : le déséquilibre de forces argumentatives entre P et Q (typique d'une concession) aurait pu être enclin à un nombre élevé de scissions entre les P et Q concessifs additifs, mais il semble que c'est la tendance à la non-scission typique des énumérations qui soit plus forte et implique finalement qu'il est plutôt rare, dans notre échantillon, de trouver des P et Q séparés dans deux phrases graphiques différentes lorsqu'ils sont unis par un connecteur concessif additif. Ce constat semble lui aussi contribuer à notre hypothèse considérant *mais aussi* comme plus proche de l'addition que de la concession.

Il n'est sans doute pas pertinent d'étudier la prévalence des séquences de connecteurs pour les occurrences concessives additives de nos échantillons, car la présence d'une telle séquence est une condition d'existence de ce type de concession. Par conséquent, toutes les occurrences concessives additives de *mais*, *si*, et *maar* figurent au sein de séquences de connecteurs (additives). On peut à la place s'intéresser à deux autres critères : le fait que la séquence de connecteur soit scindée ou présente en un bloc, et la proportion de séquences additives « classiques » construites avec *aussi* et *également* par rapport aux séquences additives de surenchérissment employées avec *surtout* (Nølke, 1982). Nous appelons « séquence scindée » une situation où le connecteur concessif et le connecteur additif constituant la séquence concessivo-additive sont séparés par d'autres mots comme dans 5.87. et « séquence unie » les cas de figure où ces deux connecteurs se suivent immédiatement (5.88.).

5.87. *Si ce succès s'explique en grande partie par les qualités intrinsèques du film, l'étrange transcription du titre y est sans doute aussi pour quelque chose.* (CRFC, *si*, 12)

5.88. *Ik was erg streng maar ook zeer rechtvaardig.* (SoNaR, *maar*, 44)

J'étais très sévère, mais aussi très juste.

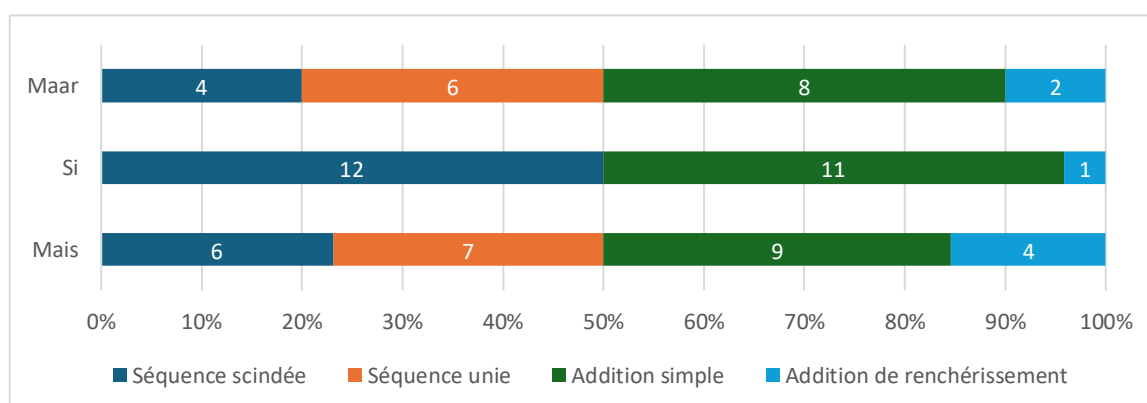


Tableau 183 : Nature des séquences de connecteurs des concessions additives

Si affiche significativement plus de séquences scindées ($p = 0,003$) que *mais* et *maar* ($p = 0,1$ pour ces deux connecteurs). Concrètement, cela signifie que nous n'avons pas trouvé de *si aussi* dans notre échantillon (mais que des *si ... aussi*). Cela s'explique sans doute par le fait que *si* introduit P, alors que *aussi* se place dans Q. En ce sens, les structures concessivo-additives en *si* se distinguent de celles de *mais* et *maar*.

En revanche, on ne constate pas de variations significatives s'agissant de la possibilité pour *mais*, *si*, et *maar* de se trouver dans une séquence additive de renchérissement, les trois connecteurs affichant des proportions similaires de ces séquences ($p = 1$).

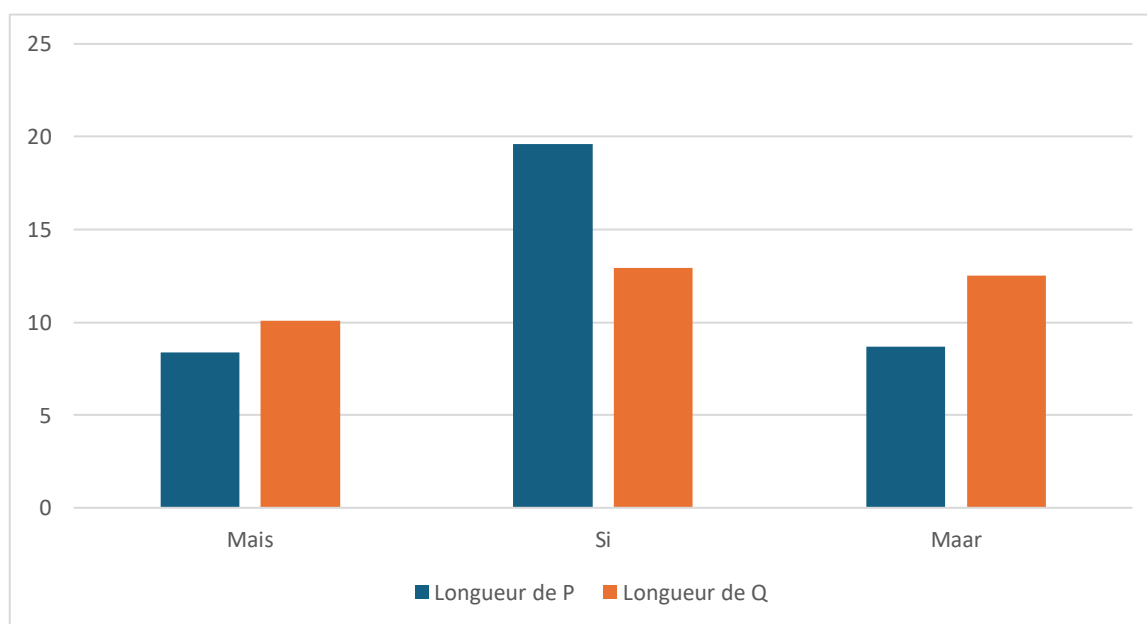


Tableau 184 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs additifs

Des variations assez marquées apparaissent dans les moyennes des longueurs des éléments unis par les occurrences concessives additives de nos échantillons. Si les P et, dans une moindre mesure, les Q de *mais* et *maar* sont de longueurs moyennes relativement proches, les P de *si* sont beaucoup plus longs, atteignant plus du double de mots que les P de *mais* et *maar*. Cette variation peut être liée au fait que *si* est une conjonction de subordination, alors que *mais* et *maar* sont des conjonctions de coordination. On note cependant que la différence de moyenne des longueurs est bien moins marquée pour Q. Les longueurs plus importantes des éléments liés par *si* sont sans doute provoquées par un degré de formalité plus élevé pour ce connecteur que pour *mais* et *maar*, en tout cas lorsqu'il marque une concession. Le dictionnaire Larousse (en ligne) dit de ces *si* qu'ils « ne se rencontrent que dans le registre très soutenu », même constat du côté de la Banque de dépannage linguistique de l'Office québécois de la langue française (« [...] ce genre de construction appartenant à un registre de langue très soutenu [...] »). L'usage concessif de *si* est d'ailleurs souvent décrit à l'aide de corpus littéraires, comme chez Stage (1991) ou Svensson (2012), ce qui suggère qu'il est moins répandu dans le langage familier et écrit, d'ailleurs Sabio, Roubaud & Pallaud (2022 : 55) notent que cet emploi de *si* « est presque inexistant dans les données orales [...] consultées ». Or, comme on l'avait vu pour *cependant*, certains travaux suggèrent qu'un degré élevé de formalité peut aller de pair avec des phrases

graphiques plus longues (Biber & Conrad, 2015 ; Larsson, 2020 ; Yang, 2021). On peut dès lors trouver assez cohérent que les moyennes des longueurs des éléments unis par *si* soient plus longs que ceux unis par *mais* et *maar*. La formalité de *si*, en général décrite pour les usages concessifs simples (selon notre terminologie) de ce connecteur, semble ressortir également chez ses usages concessivo-additifs. Enfin, partiellement du moins. Car si on observe de grandes variations en comparant les moyennes des longueurs des P du tableau 184 (les moyennes des P introduits par *si* faisant plus du double de celles des P introduits par *mais* et *maar*), la situation est assez différente pour les moyennes des Q. Si on souhaite tirer des conclusions de cette différence entre P et Q, il convient de le faire avec prudence, tant les occurrences analysées sont peu nombreuses (12 cas de *si*). Peut-être est-elle liée au fait que *si* est une conjonction de subordination (alors que ce n'est pas le cas de *mais* et *maar*), et qu'il n'apparaît que dans des séquences scindées. Enfin, le fait que Q soit en moyenne plus court que P pourrait s'expliquer par les différences entre les rôles endossés par P et Q dans le parcours de la concession additive (et de la concession de manière générale). P assume une double charge : il doit à la fois installer le cadre de la concession en invitant le locuteur à tirer une certaine conclusion, mais aussi ouvrir la série énumérative. Il n'est donc pas surprenant qu'il mobilise davantage de morphèmes pour poser ce cadre et introduire le(s) premier(s) terme(s) de la série. Q, pour sa part, n'a pour fonction que de compléter une énumération déjà entamée en ajoutant un nouvel élément qui partage les mêmes propriétés argumentatives générales que P, qui dans les concessions additives, s'accomplit sans introduire de retournement majeur de trajectoire argumentative (ce qui est, rappelons-le, la particularité des concessions additives par rapport aux autres types de concessions). Q peut se contenter de compléter la liste d'éléments introduits par P, sans apporter davantage d'informations. On pourrait suggérer dès lors que les concessions additives figurent parmi les types de concessions (voire de relations oppositives) qui requièrent le moins d'efforts cognitifs à l'interprétation, car il y a moins de subtilités entre P et Q que dans une conclusion, par exemple, concessive simple indirecte. On pourrait pour cela mener une expérience similaire à celle de Xu *et al.* (2018), qui ont étudié les mouvements des yeux de locuteurs du chinois (*eye-tracking*) lors de tâches de lecture de phrases comportant tantôt des connecteurs concessifs, tantôt des connecteurs causaux. Ces chercheurs ont (entre autres) observé que les participants de leur étude mettaient « beaucoup plus de temps » (Xu *et al.*, 2017 : 1) à lire un énoncé concessif qu'un énoncé causal⁴⁹, et que les participants relisaient plus souvent le début d'un énoncé concessif (qui se rapproche, dans notre étude, de P et des éléments qui le précèdent) qu'ils ne l'ont fait pour un énoncé causal. Et les auteurs de conclure que la lecture d'un énoncé concessif « demande plus d'efforts cognitifs que celle d'un énoncé causal » [NT] (2017 : 1), une conclusion à laquelle parviennent d'autres études sur la question (Köhne-Fuetterer *et al.*, 2021). Ces études suggèrent que tous les types de relations logiques ne nécessitent pas la même charge cognitive lors de leur interprétation. Il n'existe cependant pas encore, à notre connaissance, d'étude à la méthodologie semblable s'intéressant spécifiquement aux (éventuelles) différences d'efforts cognitifs mobilisés entre différents sous-types de concessions. On en trouve, en revanche, qui comparent les processus cognitifs impliqués dans le traitement de plusieurs connecteurs oppositifs (s'inscrivant donc dans une démarche sémasiologique). C'est le cas de Asr & Demberg (2018), qui se sont intéressées aux biais d'interprétations qui peuvent exister lorsqu'un locuteur est confronté à un énoncé contenant *but* ou *although* et ont noté que « même entre deux connecteurs exprimant le même éventail de relations, les interprétations sont biaisées » [NT] (2018 : 366). Si la méthodologie de cette dernière étude n'est pas strictement la même que celle qui nous proposons comme extension de cette section, ses conclusions peuvent tout de même en justifier l'intérêt : il semble certes y avoir des différences dans le traitement cognitif de connecteurs concessifs sémantiquement équivalents, mais y a-t-il également des différences dans les traitements cognitifs d'un même connecteur entre ses différentes catégories

⁴⁹ « [...] the processing of concessive meaning is much slower than the processing of causal meaning [...]. »

sémantiques ? Nous serions tenté de répondre à cette question par l’affirmative, sur la base de ce que suggèrent nos résultats pour la concession additive, mais il conviendrait de confirmer cette intuition par une étude spécifique.

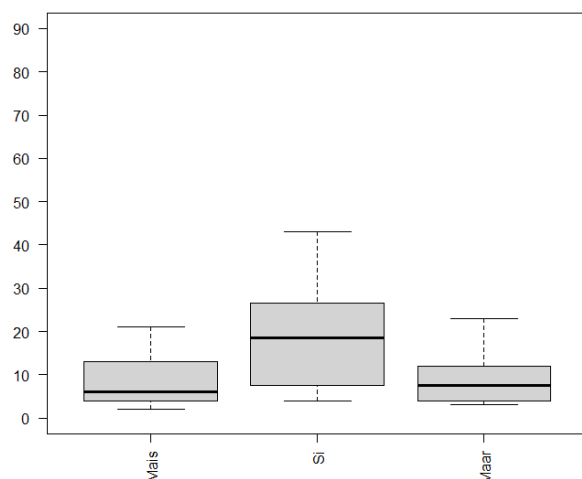


Figure 78 : Boîtes à moustache des longueurs des P concessifs additifs

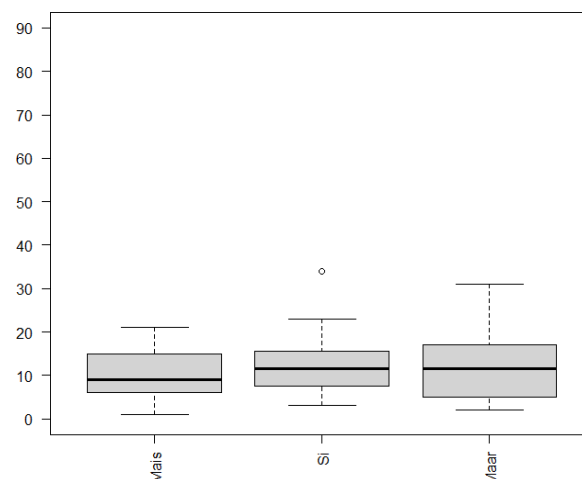


Figure 79 : Boîtes à moustache des longueurs des Q concessifs additifs

Les boîtes à moustache des longueurs des éléments unis par les concessions additives illustrent elles aussi, sous un autre angle, les réflexions menées précédemment. On observe de grandes disparités entre, d’un côté, le couple *mais-maar* et *si* concernant les boîtes des P, et de l’autre, une assez grande homogénéité des boîtes pour Q. On remarque que pour *si*, la dispersion des longueurs est beaucoup plus grande pour P que pour Q. Le placement du contexte, l’une des spécificités qui distingue P de Q, peut donc parfois se faire en peu de mots (5.89.) :

5.89. Mais *si* le temps est dispersion, il est *aussi* synthèse. (CRFC, *si*, 125)

On fait également dans Q un constat intrigant : la boîte de *si* est plus petite que celles de *mais* et *maar*. Les longueurs dans le Q de ce connecteur sont donc plus homogènes que pour *mais* et *maar*. Cela pourrait faire écho à certaines découvertes de Xu *et al.* (2018), qui avaient notamment noté que la première partie d’une concession (P) exigeait plus d’efforts cognitifs que Q : dans le cas de *si*, P est (beaucoup) plus long que Q en moyenne, et une phrase plus longue implique naturellement une plus grande charge cognitive (Mikk, 2008 ; Luna, Albuquerque & Martín-Luengo, 2019). Dans les tableaux 78 et 79 les Q chez *si* sont plus homogènes et plus courts que les P de ce connecteur, ce qui pourrait expliquer pourquoi P est cognitivement plus complexe à traiter que Q.

À l’instar des connecteurs concessifs simples, nous concluons cette section sur les connecteurs concessifs additifs par un tableau reprenant tous les constats significatifs observés chez ces derniers.

Critères	Connecteurs présentant des variations significatives		Proportions de résultats significatifs
	Excès significatifs	Déficits significatifs	
Proportion d'occurrences concessives additives par rapport aux autres nuances (toutes occurrences confondues)	<i>Mais, maar</i>	<i>Si</i>	3 connecteurs sur 3
Proportion d'occurrences concessives additives par rapport aux autres nuances (uniquement au sein des occurrences oppositives)	/	/	0 connecteur sur 3
Natures de P (présence d'éléments de bas rang)	<i>Mais</i>	<i>Si</i>	2 connecteurs sur 3
Natures de Q (présence d'éléments de bas rang)	<i>Mais</i>	<i>Si</i>	2 connecteurs sur 3
Nature du lien entre P et Q (séparés par une ponctuation forte)	/	/	0 connecteur sur 3
Présence de séquences de connecteurs	<i>Non pertinent, car la présence d'une séquence de connecteurs est sine qua non pour les concessions additives</i>		

Tableau 185 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs simples

Étant donné la petite taille du groupe des connecteurs concessifs additifs dans notre étude, il se dégage du tableau 185 presque les mêmes résultats que ceux du tableau analogue des connecteurs concessifs simples. Seules les natures des éléments unis par eux voient apparaître des variations significatives (excès d'éléments de bas rang pour *mais*, déficit pour *si*). La nature du lien entre leurs P et leurs Q, comme la proportion d'occurrences concessives additives reportée à leur nombre total d'occurrences (oppositives), sont similaires pour *mais*, *maar* et *si* concessifs additifs. Il n'est dès lors sans doute pas très pertinent de réaliser un second tableau (comme pour les connecteurs concessifs simples) pour voir combien de variations significatives on peut observer par connecteur, car on peut déjà se rendre compte de ces profils dans le tableau ci-dessus. Il sera intéressant, à la fin de cette section, de croiser ces résultats avec ceux des connecteurs des autres catégories sémantiques de cette étude (5.2.3.).

5.2.2.3. Groupe 3, les connecteurs concessifs de transition

Les connecteurs pouvant exprimer la concession de transition sont *mais*, *cependant*, *maar*, et *echter*.

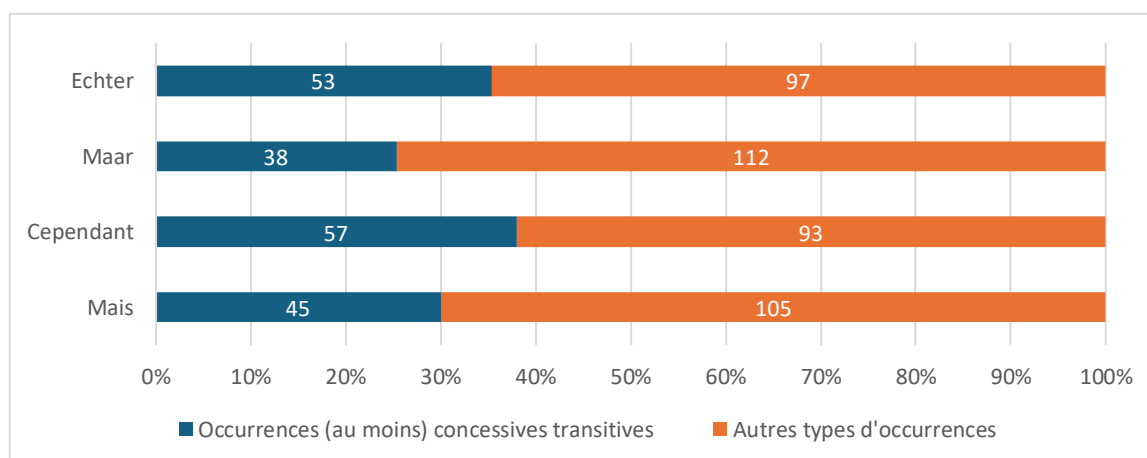


Tableau 186 : Proportion d'occurrences concessives additives au sein des connecteurs au moins concessifs additifs

La proportion de concessions transitives reste relativement stable pour tous les connecteurs exprimant cette nuance, variant autour de 30 %. Aucun d'entre eux n'affiche d'excès ou de déficit significatif de concessions de transition. On constate que les différences de variations sont encore plus faibles pour les paires *mais/maar*, et *cependant/echter*. En ce sens, la concession transitive se rapproche davantage de la concession additive que de la concession classique, à la différence que les concessions de transition sont moins marginales que les concessions d'addition si on les rapporte aux nombres totaux d'occurrences analysées. Jusqu'à présent, on pourrait donc regrouper, d'un côté, les catégories oppositives exprimées dans les mêmes proportions pour tous les connecteurs concernés (concession additive, concession transitive), et de l'autre, les catégories oppositives qui concernent des proportions variables de connecteurs les exprimant (concession simple). Nous verrons dans les autres groupes de connecteurs si la concession simple continue de se distinguer des autres catégories oppositives.

Toujours est-il que les concessions additives concernent entre un tiers et un quart des occurrences des connecteurs pouvant l'exprimer. En l'absence d'excès ou de déficit significatifs, on pourrait suggérer que *mais*, *maar*, *cependant*, et *echter* possèdent tous la même capacité à exprimer ce type de concession. Rabatel (2001), qui a comparé la manière dont (entre autres) *mais* et *cependant* expriment ces usages, ne note pas de différences marquées entre ces connecteurs : « Syntaxiquement, la commutation entre *cependant* et *mais* ne pose aucun problème, et, apparemment, elle opère sans différence sémantique fondamentale » (Rabatel, 2001 : 159), un constat en accord avec les proportions de ces connecteurs relevées dans nos corpus. Cet auteur indique toutefois de subtiles variations d'emploi entre *mais* et *cependant*, principalement, s'agissant du contexte nécessaire à leur utilisation : « Autrement dit, si *cependant*, *alors*, et, *maintenant* nécessitent l'appui d'une forme de second plan [...], *mais* ne requiert pas nécessairement une telle forme. » (Rabatel, 2001 : 162). En d'autres termes, *cependant* nécessiterait davantage de contexte que *mais*. Rabatel explique cette particularité par le fait que *cependant* était, à l'origine, un connecteur temporel (Badiou-Monferran, 2023) : « [...] quant à *cependant*, sa valeur argumentative, contre balancée par sa valeur temporelle, y est de ce fait par trop

amoindrie pour qu'il embraye seul sur un PDV⁵⁰. » (Rabatel, 2001 : 162). *Mais* est plus indépendant que *cependant*, il est « à lui tout seul capable de construire un PDV, [alors que] les autres formes ont besoin du débrayage énonciatif [...] » (2001 : 154).

Mais dès lors, si *mais* semble posséder moins de contraintes que *cependant* pour être employé comme connecteur concessif transitif, comment se fait-il qu'on n'observe pas d'excès significatif de ce type de *mais* par rapport à *cependant* ? Avant de développer quelques pistes d'hypothèses expliquant ce constat, rappelons tout d'abord le caractère sensible des données liées à la concession de transition. Cette catégorie sémantique est en effet la seule pour laquelle nous n'avons pas été en mesure d'établir des résultats solides d'expériences de double codage. Les réflexions menées ici sont donc à considérer avec prudence. On pourrait tout d'abord s'appuyer sur le fait que *mais* est un connecteur au sémantisme plus complexe que *cependant*. *Cependant* peut exprimer, dans le cadre de ce travail, 3 (sous-)notions oppositives : la concession simple, la concession transitive, et l'adversation. Cette dernière est par ailleurs assez marginale pour *cependant*, elle ne concerne que 8 occurrences analysées de notre échantillon (de 150 *cependant*). On peut dès lors affirmer que *cependant*, dans nos données, est un connecteur majoritairement concessif. *Mais* peut exprimer davantage de nuances, il est capable de traduire toutes les (sous-)notions oppositives envisagées dans ce travail (au nombre de 5). Mathématiquement, cela peut réduire le nombre d'occurrences par catégorie sémantique de *mais*. Une autre explication à nos résultats proviendrait de la nature de nos corpus. On sait que *cependant* est considéré comme un connecteur relativement formel (Marchello-Nizia, 2007). On peut s'en rendre compte à l'aide d'une rapide recherche dans le CRFC en comparant deux sous-corpus liés : le sous-corpus *spoken formal* [oral formel] et le sous-corpus *spoken informal* [oral informel]. Comme leurs noms l'indiquent, ces deux sous-corpus du CRFC se composent respectivement de langage oral formel, et informel (Siepmann, Bürgel & Diwersy, 2015). Le premier contient beaucoup plus de *cependant* que le second, pourtant, les deux corpus font peu ou prou la même taille (environ 30 millions de mots).

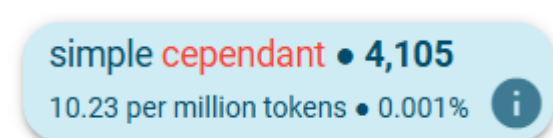


Figure 80 : Occurrences de *cependant* dans le sous-corpus *spoken formal* du CRFC

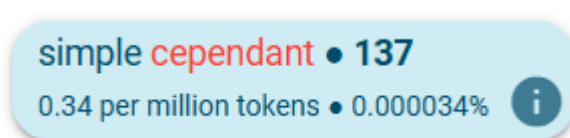


Figure 81 : Occurrences de *cependant* dans le sous-corpus *spoken informal* du CRFC

Il y a significativement plus de *cependant* dans le *spoken formal* que dans le *spoken informal* ($N = 804\,211\,948$; $dl = 1$; $\chi^2 = 3728,2359$, $p = 0$). Or, bien que la concession de transition n'ait pas fait l'objet de beaucoup d'attention jusqu'à présent, Rabatel, le principal auteur français qui s'y est intéressé, l'a toujours décrite au moyen d'exemples tirés de corpus littéraires (ainsi que, dans une moindre mesure, Adam, 1999). Se pourrait-il que son choix soit motivé par le fait que ce type de concession soit plus fréquent dans les ouvrages littéraires, ou à registre plus élevé ? Il semble que ce soit ce que sa méthodologie semble suggérer. Le présent travail doctoral ne se donnait pas pour objectif d'étudier les connecteurs logiques à travers plusieurs types de corpus différents, nous ne sommes donc pas en mesure de fournir une réponse solide à cette question. Il serait cependant intéressant, comme

⁵⁰ « Point de vue », que Rabatel définit comme « comme l'expression linguistique de perceptions représentées » (Rabatel, 2001 : 154)

extension à notre travail, de regarder si, comme on peut le déduire des travaux décrivant les emplois concessifs transitifs de *mais* et *cependant*, la concession transitive se retrouve proportionnellement plus souvent dans les corpus littéraires et formels que dans les autres types de corpus. S'il s'avère que c'est le cas, on trouverait une piste de plus pour expliquer pourquoi, dans nos analyses, il y a proportionnellement davantage de *cependant* concessifs transitifs que de *mais* de ce type.

Côté néerlandais, on peut trouver des explications similaires pour les différences entre *maar* et *echter*. Le linguiste néerlandais Jan Renkema écrit sur son blog que *echter* est un peu plus formel [*iets formeler*] que *maar*, ce qui, selon lui, rend *echter* « plus fort » (« *sterker* ») que *maar*, sans trop préciser ce que cette force signifie concrètement. Il ne donne pas non plus d'information sur de possibles variations du degré de formalité de *echter* entre la Flandre et les Pays-Bas. Perrez (2007), quant à lui, réserve surtout à *maar* le titre de *transitiemarkeerder* (connecteur de transition) plutôt qu'à *echter*, ce qui pourrait suggérer que *maar* exprime plus typiquement la concession transitive que *echter*. En ce sens, ce constat pourrait faire écho aux travaux de Rabatel, qui estimait que *mais* exprimait la concession de transition avec moins de contraintes que *cependant*. On se retrouve, cependant, avec les mêmes résultats distributifs pour *maar-echter* que pour *mais-cependant* : dans notre échantillon, *echter* est plus souvent concessif transitif que *maar*. Les mêmes arguments pourraient expliquer ce résultat (corpus littéraires et au registre élevé favorisant l'utilisation de *echter* plutôt que *maar*, diversité des nuances oppositives exprimables plus grande pour *maar* que pour *echter*). On peut se rendre compte de la formalité de *echter* en menant une rapide recherche similaire à celle réalisée pour *cependant*, en relevant le nombre d'occurrences de ce connecteur dans deux sous-corpus de SoNaR, le sous-corpus *blogs* et le sous-corpus *legal texts*. Le premier sous-corpus est considéré comme relevant d'un registre de langue moins soutenu que le second (Biber & Conrad, 2009).

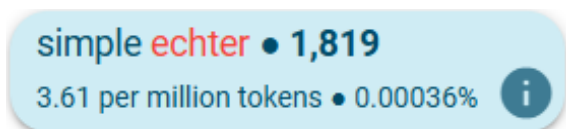


Figure 82 : Occurrences de *echter* dans le sous-corpus *legal texts* de SoNaR

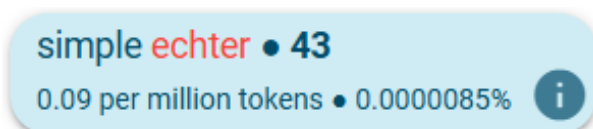


Figure 83 : Occurrences de *echter* dans le sous-corpus *blogs* de SoNaR

Comme pour *cependant*, le résultat de cette courte expérience montre que *echter* est plus courant dans le corpus au registre de langue plus élevé ($N = 981\,655\,894$; $ddl = 1$; $\chi^2 = 1601,983055$, $p = 0$).

Les natures des P et Q unis par des connecteurs concessifs transitifs sont (quasi) toutes des propositions.

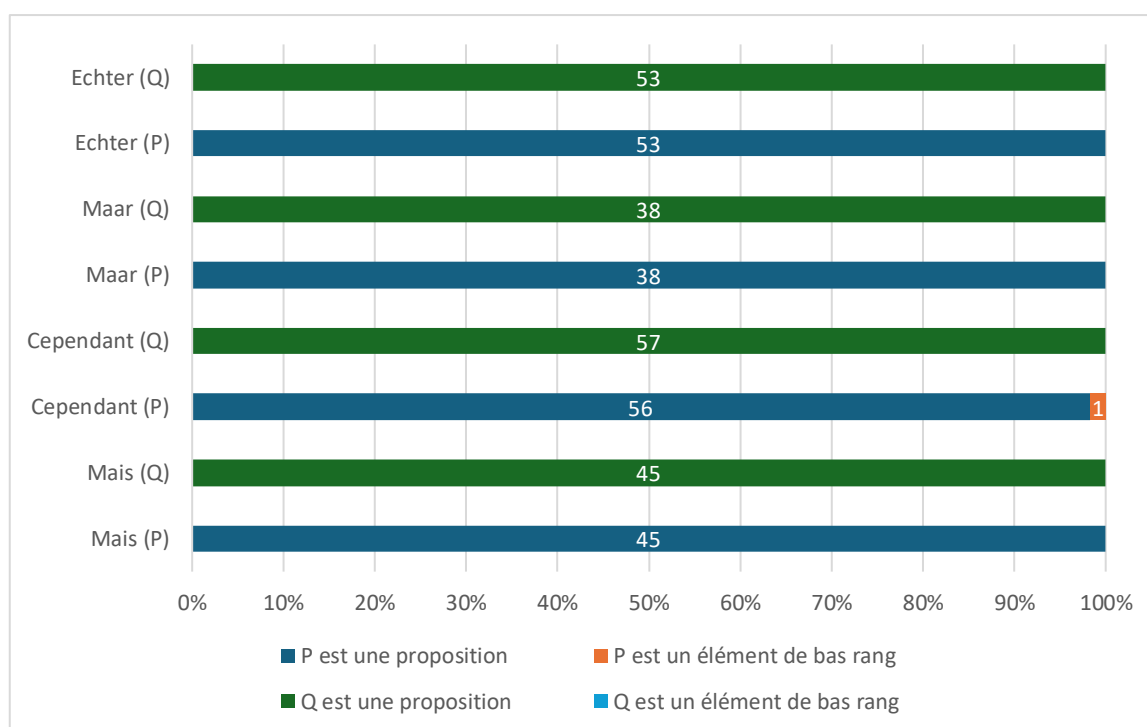


Tableau 187 : Nature des P et Q concessifs transitifs

Comme nous l'avions suggéré lors de l'analyse de ce type d'occurrences pour *cependant*, on pourrait chercher une explication à ce recourt massif à la proposition dans la nature de la concession de transition, censée relier entre eux des parties du discours lui-même (Segal *et al.*, 1991) et donc, par extension, des éléments relativement grands, que certains auteurs considèrent parfois comme étant des paragraphes entiers (d'ailleurs, comme on le verra, les concessions transitives unissent des éléments relativement longs). Naturellement, aucun connecteur concessif de transition n'affiche d'excès ou de déficit significatif d'éléments de bas rang.

Il aurait été intéressant, pour les concessions de transition, de se pencher sur la possibilité pour ces connecteurs d'unir des éléments plus grands que la phrase graphique, à savoir, plusieurs phrases graphiques voire des paragraphes entiers. Il est en effet bien attesté dans la littérature scientifique que les connecteurs dont nous traitons ici peuvent lier ce type d'unités de grandes tailles, tant en français (Rabatel, 2001 ; Seppälä, 2016) qu'en néerlandais (Zuiderent, 1989). Peut-être existe-t-il des différences dans l'usage et la traduction des connecteurs concessifs transitifs en fonction de la possibilité qu'ils soient employés à la tête d'une (simple) phrase graphique, ou en tant qu'introducteur d'un paragraphe entier. Hélas, pour des raisons techniques, il n'a pas été possible dans ce travail d'étudier cet aspect, car nos corpus (et principalement le DPC) ne permettent pas de savoir avec fiabilité si les connecteurs analysés se trouvent entre deux phrases ou entre deux paragraphes. Ce paramètre mériterait toutefois une attention particulière. S'il est un mythe répandu sur *mais*, en français, c'est qu'il est souhaitable de ne pas l'employer en tête de phrase (de Chantal & Mauduit, 2021). Grevisse & Goosse (2007 : 1393)

reformulent cette recommandation sous un autre angle : « Des esprits logiciens considèrent comme une faute le fait de mettre une conjonction de coordination après un point. » Leur réflexion prend comme interdit central non plus le fait de commencer une phrase par *mais*, mais d'utiliser cette conjonction après un point. Si c'est plutôt de cette façon qu'un interlocuteur conçoit cette problématique, aura-t-il autant de réticence à utiliser *mais* à la tête d'un paragraphe entier ? Dans ce cas, graphiquement, *mais* ne se place pas (directement) après un point. Il nous semble que deux hypothèses pourraient se dessiner pour répondre à cette question : soit le paragraphe sera considéré par le locuteur comme une sorte d'extension de la phrase (Defays, 2003), et auquel cas, l'interdiction (supposée) de *mais* en tête de phrase se prolongera à lui de sorte que le locuteur s'abstiendra d'utiliser *mais* en tête de paragraphe. Soit le paragraphe sera perçu par le locuteur comme une entité possédant des caractéristiques différentes de celle de la phrase, et dans ce cas, l'usage de *mais* à sa tête sera vu comme plus acceptable. Une étude spécifique sur la question serait la bienvenue. Des différences d'utilisation entre les connecteurs logiques en tête de phrase ou en tête de paragraphe pourraient avoir des implications traductologiques : on pourrait imaginer que les traductions de connecteurs concessifs transitifs vers le français soient davantage rendues par *cependant* que par *mais* dans le cas des têtes de phrases, mais qu'il n'y ait pas de variations significatives entre ces deux connecteurs lorsque l'on fait face à des connecteurs concessifs transitifs introduisant des paragraphes entiers.

La nature du lien entre P et Q affiche davantage de variations selon le connecteur concessif transitif concerné.

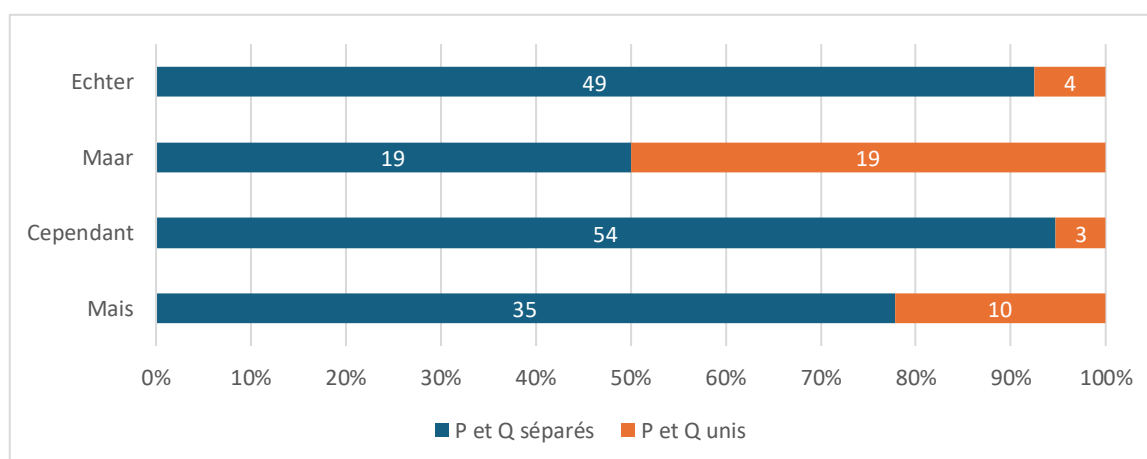


Tableau 188 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences concessives transitives

Cependant et *echter* présentent des excès significatifs de P et Q scindés par une ponctuation forte (respectivement, $p = 0,004$ et $p = 0,01$), tandis que *maar* affiche un déficit significatif de ce genre de relation entre P et Q ($p = 0$). *Mais* n'observe pas de tendance significative ($p = 0,4$). Si on constate à nouveau une symétrie des propositions du tableau 188 entre *cependant* et *echter*, *mais* et *maar* sont moins similaires qu'ils ne pouvaient l'être lorsque l'on s'intéressait aux critères précédents.

Ce critère d'analyse peut nous aider à poursuivre la réflexion développée précédemment. Le fait qu'*echter* et *cependant* lient majoritairement des éléments scindés par une ponctuation forte implique que, mathématiquement, ils ont plus de probabilités de se trouver en tête de paragraphe que *mais* et *maar*. En effet, introduire un paragraphe exige de lier des P et Q situés dans deux phrases graphiques

différentes. Ces résultats apportent un éclairage aux questions soulevées précédemment : il semble, selon le tableau 188, que *cependant* et *echter* aient davantage de probabilité d'introduire des paragraphes entiers que *mais* et *maar*. Dans notre échantillon, le néerlandais semble marquer une différence plus grande entre ses connecteurs concessifs transitifs que le français. Cependant, si on exécute des tests exacts de Fisher pour les résultats de *mais-cependant* et *maar-echter*, on obtient respectivement $p = 0,01$ et $p = 0$. Cela montre que, si on analyse de manière contrastive les résultats des connecteurs transitifs non pas globalement mais par langues étudiées, les deux langues marquent une différence entre leurs connecteurs concessifs transitifs s'agissant de la possibilité d'unir des P et Q séparés par une ponctuation forte. Pour les deux langues de cette étude, il pourrait donc y avoir un lien entre le connecteur concessif transitif utilisé, et le fait que l'on souhaite introduire une seule phrase graphique ou un paragraphe entier. Cependant, impossible de tirer cette conclusion de manière définitive, car dans notre échantillon, un connecteur transitif peut tout à fait lier un P et un Q séparés par une ponctuation forte sans pour autant que ces derniers ne se situent dans deux paragraphes différents (figure 84).

L'inflexion attendue par les assureurs a bien eu lieu mais elle ne permet pas encore de rompre avec la série noire entamée en août dernier. Pour le sixième mois d'affilée, les épargnants ont en effet retiré plus d'argent qu'ils n'en ont versé sur leurs contrats d'assurance-vie. La décollecte s'est ainsi élevée à 1,1 milliard d'euros en janvier. C'est **cependant** beaucoup moins qu'en décembre où elle avait atteint le chiffre record de 3,8 milliards d'euros.

Figure 84 : Un *cependant* (CRFC, *cependant*, 6) liant deux phrases graphiques différentes mais comprises dans le même paragraphe, dans son texte d'origine (Berny, 2012, dans Les Échos)

Les séquences de connecteurs, pour tous les connecteurs concessifs transitifs, sont assez anecdotiques, mais existent pour chacun d'entre eux.

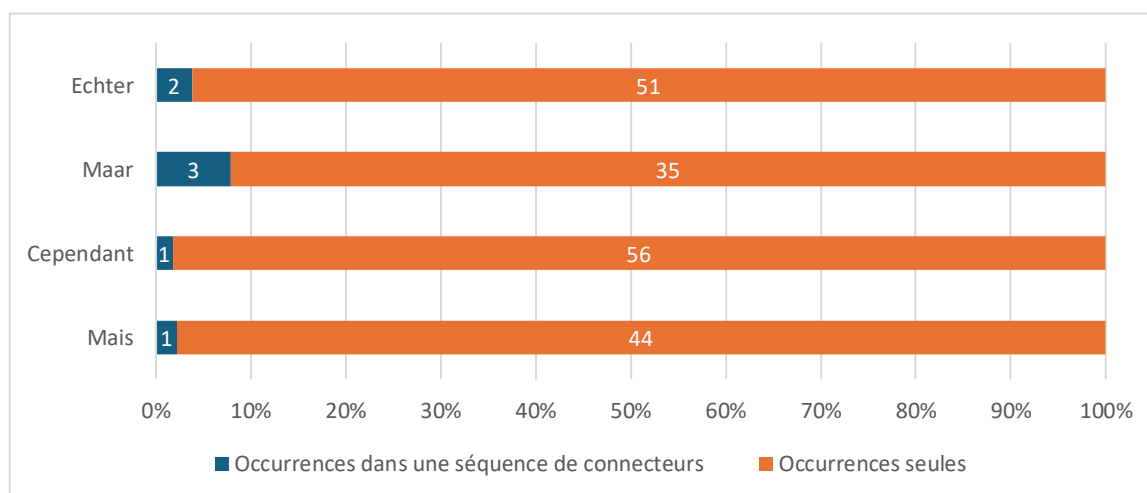


Tableau 189 : Séquences de connecteurs des occurrences concessives transitives

La rareté des séquences construites à l'aide d'un connecteur concessif transitif pourrait s'expliquer, tout d'abord, par le petit nombre de connecteurs capables d'exprimer cette notion. En français, Rabatel (2001) identifie principalement *mais* et *cependant* comme connecteur pouvant remplir cette fonction, mais il décrit également ce type d'usage chez d'autres marqueurs : *alors*, *et*, et *maintenant*. On pourrait en ajouter plusieurs (*voilà* selon Jeppesen Kragh, 2022 ; (*pis*) *bon* selon Auchlin, 1981 ; *etc.*) mais, à notre connaissance, seuls ceux décrits par Rabatel entrent dans notre définition de la notion de connecteur (repris dans LEXCONN).

Ensuite, la particularité des connecteurs transitifs, du moins, ceux qui peuvent également exprimer l'opposition selon le contexte énonciatif, réside dans le fait d'être « partiellement vidé de sa valeur de départ » (Adam, 1999 : 201), soit en d'autres termes, que sa charge oppositive est atténuée pour permettre son rôle de « démarcation textuelle » (1999 : 201) de manière plus neutre. Si on extrapole l'idée d'Adam, on pourrait imaginer une classification des occurrences, par exemple, de *mais*, allant de celles pour lesquelles l'opposition est la plus forte à celles, comme la concession transitive, où elle est la plus effacée. C'est ce qui nous avait permis, d'ailleurs, de noter précédemment une tolérance plus forte de ce type de concession à la suppression qui pour les autres catégories concessives de *mais* (et *cependant*). Dès lors, si le principe de la concession transitive repose sur une charge oppositive réduite, construire une séquence de connecteurs concessifs transitifs supposerait d'augmenter mathématiquement cette charge, une séquence ne se composant en effet plus d'un seul mais de deux connecteurs dont les valeurs oppositives s'additionneraient. En néerlandais, par ailleurs, on lit parfois qu'il est déconseillé d'utiliser *maar* et *echter* dans la même phrase (selon le Taaladvies, Onze Taal, la Taalunie ou encore Vlaanderen.be). Or ces deux connecteurs sont ceux qui expriment la concession transitive de la manière la plus typique dans nos données. En français, on ne trouve pas de recommandation aussi répandue en défaveur d'une association entre *mais* et *cependant*, d'ailleurs Anscombe & Ducrot (1983) utilisent une séquence *mais cependant* pour détailler leurs réflexions sur *si*.

Dans notre échantillon, les connecteurs concessifs transitifs ne se présentent que très minoritairement au sein de séquences. Aucun connecteur concessif transitif ne présente d'excès ou de déficit significatif de séquences de connecteurs.

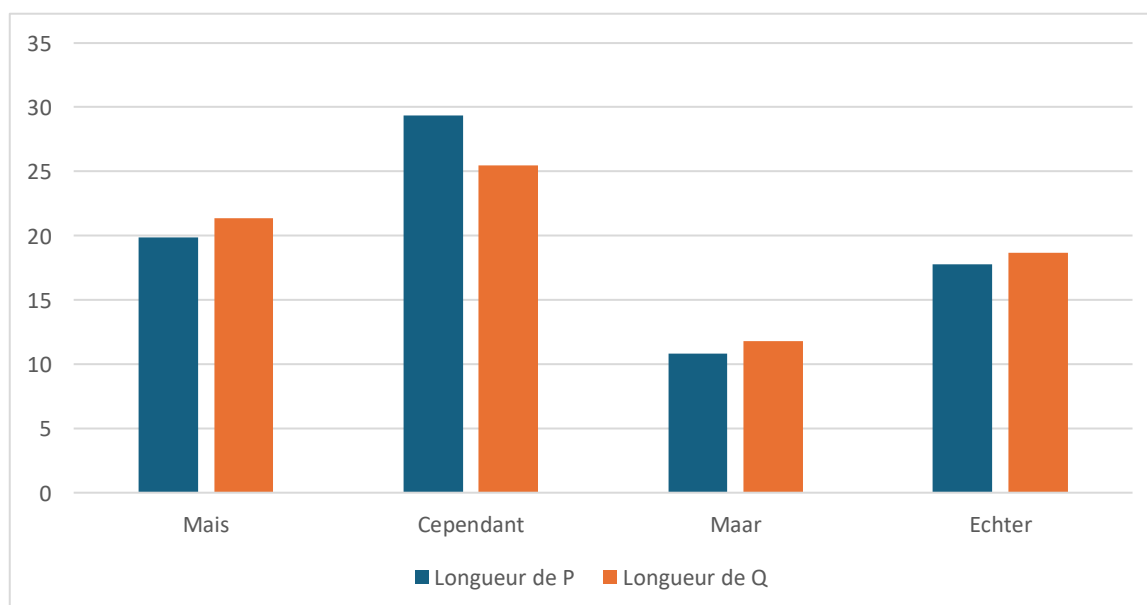


Tableau 190 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs additifs

Les longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs transitifs sont relativement longues. Le couple *cependant* - *echter* lie les éléments les plus longs dans leurs langues respectives. On observe toutefois des variations assez importantes entre eux, de même qu'entre *mais* et *maar*. Les connecteurs concessifs transitifs français sont systématiquement plus longs que leurs équivalents néerlandais. Peut-être peut-on chercher une explication de ce résultat dans le fait que *cependant* est considéré comme relevant d'un degré de formalité plus élevé que *mais* (Smith, 2024), or le caractère formel est parfois associé à des phrases plus longues comme nous avons eu l'occasion de le noter précédemment (Biber, 1991 ; Rossette, 2017).

L'objectif du tableau ci-dessus n'est pas de mettre en contraste le français et le néerlandais, mais plutôt les connecteurs eux-mêmes. Il faudrait pour cela se pencher sur des phénomènes de linguistique contrastive bien plus vastes comme les différentes manières dont ces deux langues construisent leur lexique (Booij, 1992 pour le néerlandais ; Van Goethem & Amiot, 2018, pour le français), ou s'inspirer du principe du taux de foisonnement, cette « augmentation de la longueur du texte d'arrivée par rapport à celle du texte de départ » (Delisle, 1994 ; 661) qui veut qu'un texte traduit du néerlandais vers le français gagne en moyenne 25% de mots supplémentaires au cours du processus traductif (Kersten, 2024). Sauf erreur de notre part, il n'existe pas encore de travaux expressément consacrés à la différence de nombre de mots qu'il peut y avoir entre deux textes originaux (non traduits) en français et en néerlandais. On peut cependant trouver assez logique que *mais* et *cependant* unissent des éléments comportant plus de mots que *maar* et *echter*, étant donné que les mots néerlandais sont en moyenne plus longs que les mots français (Marian *et al.*, 2012) et que le néerlandais a une certaine tendance à former des mots uniques composés de plusieurs mots distincts originellement (Booij, 1992). Ce qui est plus inattendu, c'est que cette tendance aux éléments les plus longs en français est telle que la moyenne des éléments unis par *mais*, le connecteur concessif transitif français qui unit les éléments les plus courts, est supérieure à celle de *echter*, le connecteur néerlandais qui unit les éléments les plus longs dans cette langue. Peut-être cela signifie-t-il que des éventuelles différences de longueurs globales entre le français et le néerlandais sont encore plus marquées chez la concession transitive. Par extensions, on pourrait suggérer que les différences entre le français et le néerlandais s'agissant des moyennes des longueurs d'unités discursives (si différences avérées il y a) pourraient être plus marquées dans le registre formel ou le genre littéraire, car c'est à eux que la concession transitive est le plus souvent associée comme nous l'avons précédemment noté dans la littérature scientifique.

Toujours est-il qu'en ce qui concerne les connecteurs concessifs transitifs, les longueurs des éléments unis font ressortir à nouveau deux paires de connecteurs : *mais* et *maar*, et *cependant* et *echter*. Les premiers sont les éléments les plus courts, tandis que la seconde paire relie les éléments les plus longs. Il semble que ces résultats fassent encore davantage « correspondre » *mais* à *maar*, et surtout *cependant* à *echter*. Nous avons déjà avancé quelques pistes dans la section dédiée aux connecteurs concessifs simples expliquant pourquoi *echter* et *cependant* étaient les connecteurs liant les éléments les plus longs respectivement en néerlandais et en français (liés à un degré élevé de formalité, et étant plutôt réservés aux styles écrits et littéraires), il semble qu'elles s'appliquent également pour les occurrences concessives transitives de ces connecteurs.

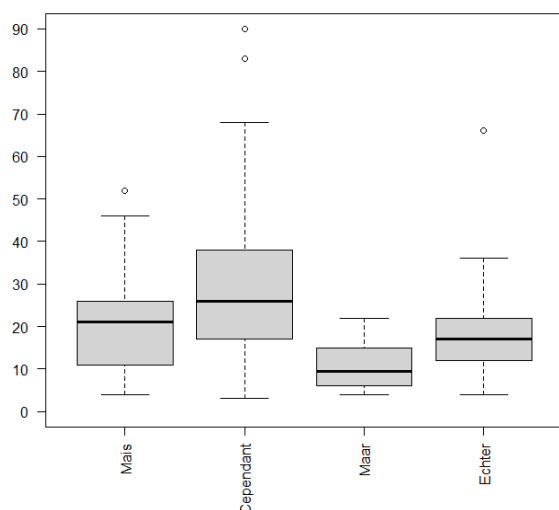


Figure 85 : Boîtes à moustache des longueurs des P concessifs transitifs

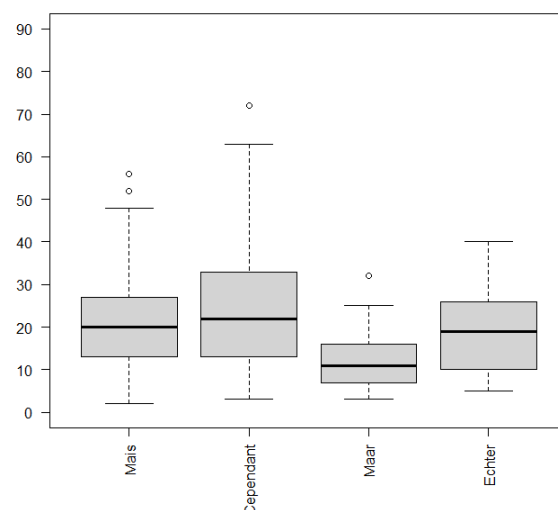


Figure 86 : Boîtes à moustache des longueurs des Q concessifs transitifs

On observe que la dispersion des longueurs des éléments unis par les connecteurs concessifs transitifs est plus grande côté français, tant pour P que pour Q, ce qui est assez logique attendu que cette langue possède les moyennes de longueurs les plus grandes. En français, la taille de la boîte de *cependant* est plus grande que celle de *mais* tant pour P que pour Q. En néerlandais, dans P, les boîtes de *maar* et *echter* sont en revanche très similaires en taille, et ce bien que les moyennes des éléments qu'unissent ces connecteurs soient différentes. Dans Q, la boîte de *echter* est par contre plus grande que celle de *maar*. On observe donc qu'entre les langues, les profils de dispersion ne sont pas homogènes : le français se caractérise par des segments globalement plus longs et plus variables, tandis que le néerlandais présente des distributions plus resserrées, en particulier pour *maar*. On note aussi que, dans chaque langue, les connecteurs les plus formels (*cependant* et *echter*) tendent à être associés aux distributions les plus étalées : *cependant* surtout dans P, *echter* surtout dans Q. On pourrait y voir un écho des descriptions dans la littérature scientifique qui voient dans ces deux connecteurs des organisateurs textuels susceptibles de prendre en charge des segments discursifs étendus ou relativement hétérogènes (Rabatel 2001 ; Seppälä 2016).

Si on regroupe toutes les analyses menées sur les connecteurs concessifs transitifs, on se rend compte que le principal critère sur lequel ils se distinguent les uns des autres est celui de la nature du lien entre P et Q.

Critères	Connecteurs présentant des variations significatives		Proportions de résultats significatifs
	Excès significatifs	Déficits significatifs	
Proportion d'occurrences concessives transitives par rapport aux autres nuances	/	/	0 connecteurs sur 4
Natures de P (présence d'éléments de bas rang)	/	/	0 connecteurs sur 4
Natures de Q (présence d'éléments de bas rang)	/	/	0 connecteurs sur 4
Nature du lien entre P et Q (séparés par une ponctuation forte)	<i>Cependant, echter</i>	<i>Maar</i>	3 connecteurs sur 4
Présence de séquences de connecteurs	/	/	0 connecteurs sur 4

Tableau 191 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs transitifs

Dans le tableau 191, on note que les propriétés des concessions transitives sont relativement homogènes, sauf en ce qui concerne la possibilité de scinder P et Q. On peut trouver une piste d'explication du fait que *cependant* et *echter* affichent un excès de P et Q scindés par une ponctuation forte dans leur tendance à lier des éléments de grande taille. En effet, plus une phrase est longue, plus l'effort cognitif qu'elle exige pour être traitée par le locuteur est important (Lermercier, 2014 ; Rossette, 2017). Dès lors, plus une phrase comporte de mots, plus elle est susceptible d'être scindée par le locuteur (Gibson, 1998). Cependant, on a précédemment noté que les éléments unis par *mais* sont en moyenne plus longs que ceux unis par *echter*. Pourquoi dès lors y observe-t-on un excès d'éléments scindés pour *echter* mais pas pour *mais* ? Les différences entre *mais* et *echter* sont telles que si on exécute un test exact de Fisher en ne considérant que ces deux connecteurs, on obtient une valeur $p = 0,04$.

Il semble qu'il faille admettre des limites dans l'explication des résultats relatifs aux natures des liens entre P et Q en se reposant uniquement sur les longueurs des éléments unis. Il est possible que des éléments de grandes longueurs puissent favoriser le placement de P et Q dans deux phrases graphiques différentes, mais peut-être ce principe ne vaut-il pas pour le français et le néerlandais exactement de la même manière. Dans nos résultats, il semble que les éléments unis par les connecteurs néerlandais comportent moins de mots que les éléments français. Peut-être que le français tolère des longueurs de phrases plus longues en moyenne que le néerlandais, qui aurait tendance à scinder plus vite ses phrases par une ponctuation forte. Sauf erreur de notre part, il n'existe pas encore d'étude comparant spécifiquement les longueurs des phrases en français et en néerlandais. Cependant, ce type d'analyse a été abordé dans plusieurs études, dont les résultats peuvent nous inspirer pour former des pistes d'explications. Pander Maat (2017), qui a analysé la longueur de phrases issues de 100 textes de type *Nieuwsbericht* [actualités], note par exemple qu'en néerlandais, les phrases appartenant à ce genre textuel font en moyenne 15 mots de long. Côté français, dans un corpus constitué de quotidiens québécois, Rouleau (2006) relève une longueur moyenne de phrase de 23,8 mots. Le calcul des longueurs des mots d'une phrase graphique est un champ d'étude dans lequel de nombreux

paramètres entrent en jeu (Charlier, Eiber & Reutner, 2020), comme la période ou le degré de formalité (parfois même à l'intérieur d'un même type de texte, comme l'ont montré Vandeghinste & Bulté, 2019, qui ont constaté des variations entre les moyennes des longueurs de phrases de deux journaux néerlandophones, *Wablief* et *De Standaard*). Ces considérations ne permettent pas d'affirmer avec certitude qu'il existe des différences originelles de longueurs moyennes de phrases en français et en néerlandais dans notre échantillon, mais elles laissent entrevoir qu'il est possible que ces dernières existent. En admettant que le français possède des phrases en moyenne plus longues que le néerlandais, on peut expliquer d'une part pourquoi *maar* possède un déficit significatif de P et Q scindés en deux phrases graphiques différentes, et d'autre part pourquoi *cependant* présente un excès significatif de ce phénomène. Il nous manque cependant un complément de réflexion pour comprendre pourquoi *echter* affiche lui aussi un tel excès, alors que selon les considérations précédentes, il aurait dû être au moins neutre voire présenter un déficit de ce type de lien entre P et Q. On pourrait expliquer ce résultat en avançant que *echter* s'est spécialisé en tant que connecteur concessif transitif de P et Q présents dans deux phrases différentes, tandis que le lien entre un P et un Q au sein d'une seule phrase graphique serait plutôt réservé à *maar*. D'ailleurs, plusieurs ressources qui entendent présenter la différence entre *maar* et *echter* estiment que ces connecteurs sont parfois interchangeables, mais moyennant une modification de la nature du lien entre P et Q. On s'aperçoit de ce phénomène par exemple dans un article de *Onze Taal* :

Echter en *maar* geven allebei aan dat er sprake is van een tegenstelling. Bijvoorbeeld:

- Ik was bang dat er iets was misgegaan, *maar* dat bleek niet zo te zijn.
- Ik was bang dat er iets was misgegaan. Dat bleek *echter* niet zo te zijn.
- Ik was bang dat er iets was misgegaan. *Echter*, dat bleek niet zo te zijn.

Echter is formeler en afstandelijker dan *maar*. Dat kan een goede reden zijn om de voorkeur te geven aan *maar*. Een ander verschil is dat *maar* een voegwoord is en *echter* een bijwoord. Dat heeft gevolgen voor de woordvolgorde in zinnen met *maar* en *echter*.

Figure 87 : Extrait de l'article différenciant *maar* et *echter* sur *Onze Taal*⁵¹

On remarque que les exemples contenant *maar* ou *echter* sont, pour *maar*, composé d'une seule phrase graphique (*maar* est précédé d'une virgule), et pour *echter*, présentés sous la forme de la succession de deux phrases graphiques distinctes (par la présence d'un point après « *Ik was bang dat er iets was misgegaan* »). Curieusement, l'article en lui-même ne mentionne à aucun moment ce changement de ponctuation entre P et Q. Il affirme que *maar* est une *voegwoord* [conjonction], ce qui pourrait laisser penser que les auteurs de l'article considèrent qu'une conjonction ne peut pas lier deux phrases graphiques différentes, mais si on accède à l'article consacré aux *voegwoorden*, on s'aperçoit que ce n'est pas le cas (« *Een voegwoord verbindt vaak twee zinnen aan elkaar* » [une conjonction relie souvent deux phrases entre elles]). Le choix de lier « *Ik was bang dat er iets was misgegaan* » et « *maar dat bleek niet zo te zijn* » par une virgule semble donc être délibéré, à tout le moins, il aurait pu en être autrement. Par ailleurs, Schoenmakers & Piepers (2018) considèrent la position de *echter* en tête de phrase, précédé d'une ponctuation forte et sans inversion entre le sujet et le verbe, comme étant la

⁵¹ L'exemple décliné en 3 versions pourrait se traduire en français par « J'avais peur qu'il ne se soit passé quelque chose de mal, *mais* ce n'était pas le cas ».

plus courante (par rapport à son utilisation à l'intérieur de Q), voire la préférée des puristes néerlandophones.

Par langue, on semble retrouver certains profils répartis de manière similaire entre les connecteurs concessifs transitifs : *mais* et *maar* unissent les éléments les moins longs de leurs langues respectives et sont utilisés pour la transition où P et Q figurent au sein des mêmes phrases graphiques, tandis que *cependant* et *echter* lient plus typiquement des phrases graphiques entières, qui scindent P et Q.

5.2.2.4. Groupe 4, les connecteurs adversatifs

L'adversation est la seconde notion exprimée par le plus grand nombre de connecteurs d'opposition : *mais*, *alors que*, *cependant*, *si*, *maar*, *echter*, et *terwijl*, soit 7 connecteurs sur les 10 que nous étudions.

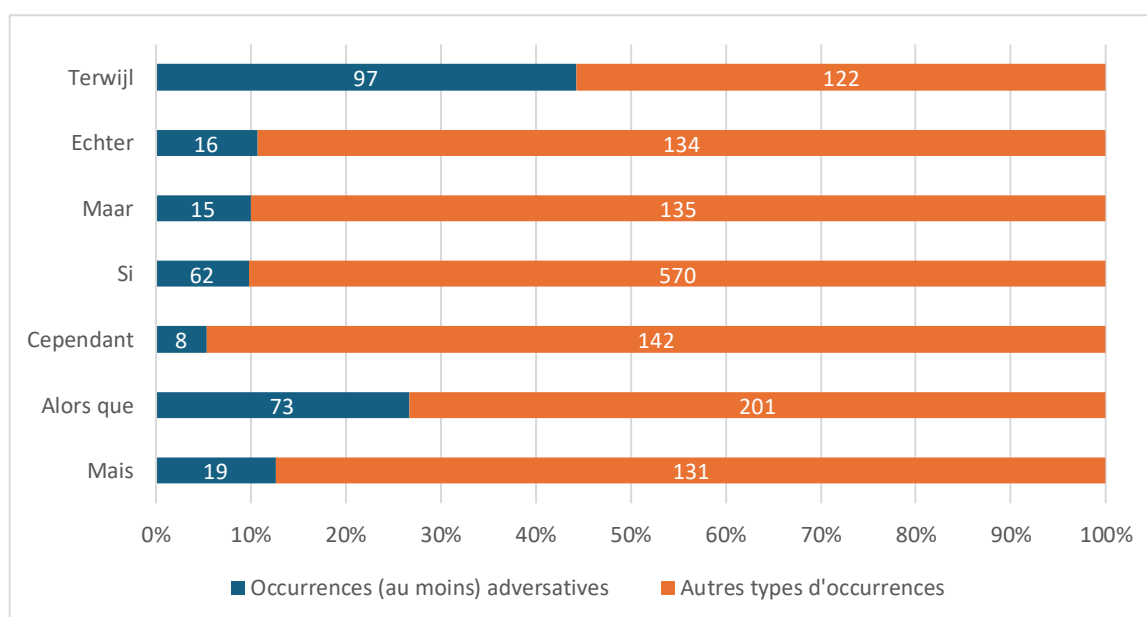


Tableau 192 : Proportion d'occurrences adversatives au sein des connecteurs au moins adversatifs

Presque tous les connecteurs adversatifs expriment l'adversative soit en excès, soit en déficit significatif dans notre échantillon : *alors que* et *terwijl* affichent des excès d'occurrences adversatives ($p = 0$), tandis que *cependant*, *si*, *maar*, et *echter* présentent des déficits significatifs d'adversations ($p = 0$ pour *cependant* et *si* ; $p = 0,02$ pour *maar* ; $p = 0,04$ pour *echter*). *Mais*, quant à lui, n'affiche pas de variations significatives ($p = 0,1$).

Les résultats du tableau 192 semblent indiquer que l'adversation est une notion certes exprimée par un nombre important de connecteurs, mais aussi qu'elle demeure une notion au second plan pour la majorité d'entre eux. En français comme en néerlandais, un seul des connecteurs étudiés assume le rôle de connecteur adversatif prototypique, respectivement *alors que* et *terwijl* (pour l'ensemble de leurs occurrences). Et encore, l'adversation ne concerne même pas la majorité de leurs occurrences. Dans notre étude, l'adversation occupe une place moins importante que la concession, sans doute car nous avons sélectionné les connecteurs étudiés en fonction de leur fréquence dans le DPC, et quand

on sait que la concession est la nuance la plus fréquemment associée à l'opposition dans la littérature scientifique (voir chapitre 2), il n'est pas étonnant que, dans notre échantillon, l'adversation soit moins représentée. Une méthodologie alternative aurait pu consister dans le choix de connecteurs prototypique de leur catégorie sémantique oppositive plutôt que de s'inspirer des fréquences des connecteurs, ce qui nous aurait amené à choisir, sans doute, des connecteurs comme *en revanche* ou *au contraire*, qui sont eux quasi exclusivement adversatifs.

Dans notre étude, aucun connecteur adversatif n'exprime cette nuance de manière exclusive. Or sur les 7 connecteurs concernés, aucun ne présente une majorité d'occurrences adversatives dans l'échantillon analysé. Outre chez *mais* et *maar* qui sont capables d'exprimer marginalement la rectification (qui ne concerne qu'une dizaine d'occurrences sur les 150 analysées pour ces connecteurs), l'adversation est toujours en concurrence avec une forme de concession dans notre étude. Peut-être que les nombres modestes d'occurrences adversatives relevés plus haut sont à attribuer, comme vu dans le chapitre 2, au fait que l'adversation est une relation logique supportant mieux le non-marquage que la concession. Formulé autrement, on pourrait dire que l'adversation a peut-être moins souvent recourt à un connecteur explicite que la concession. Corminboeuf (2014 : 3) démontre que ce que nous appelons l'adversation (et lui le « contraste ») se « construit essentiellement au moyen de parallélismes dans la structure lexicale et syntaxique ». Pour cet auteur, les relations adversatives sont majoritairement dénuées de connecteur explicite, il y a, pour l'adversation, une « absence (par défaut) de connecteur entre les membres de la construction », une affirmation partagée par d'autres auteurs (Asher & Lascarides, 2003 ; Asr & Demberg, 2013). Sauf erreur de notre part, son étude ne fournit cependant pas de données chiffrées pour savoir dans quelle mesure les relations adversatives sont marquées ou non. Il pourrait être intéressant, pour une future étude, de calculer ce ratio (relations adversatives marquées vs relations adversatives non marquées, pour un corpus bien défini), et de le comparer avec d'autres types de relations comme la concession. Appliqués à la traductologie, ces constats pourraient suggérer que l'adversation est plus souvent traduite par une relation non marquée que la concession.

Le tableau 192 nous permet de formuler d'autres questions de recherche traductologique. Par exemple, si *alors que* en français et *terwijl* en néerlandais sont les connecteurs de notre échantillon exprimant le plus l'adversation, et que les connecteurs adversatifs plus « purs » ne sont que peu courants par rapport à eux (*en revanche*, *par contre*, etc.), cela signifie-t-il que *alors que* et *terwijl* seront les traductions les plus fréquentes l'un de l'autre pour les occurrences adversatives de ces connecteurs ? Dans la traduction d'un connecteur adversatif autre qu'eux, *alors que* et *terwijl* seront-ils les options les plus utilisées dans le processus traductif ?

Les natures des éléments unis par les connecteurs adversatifs sont assez homogènes.

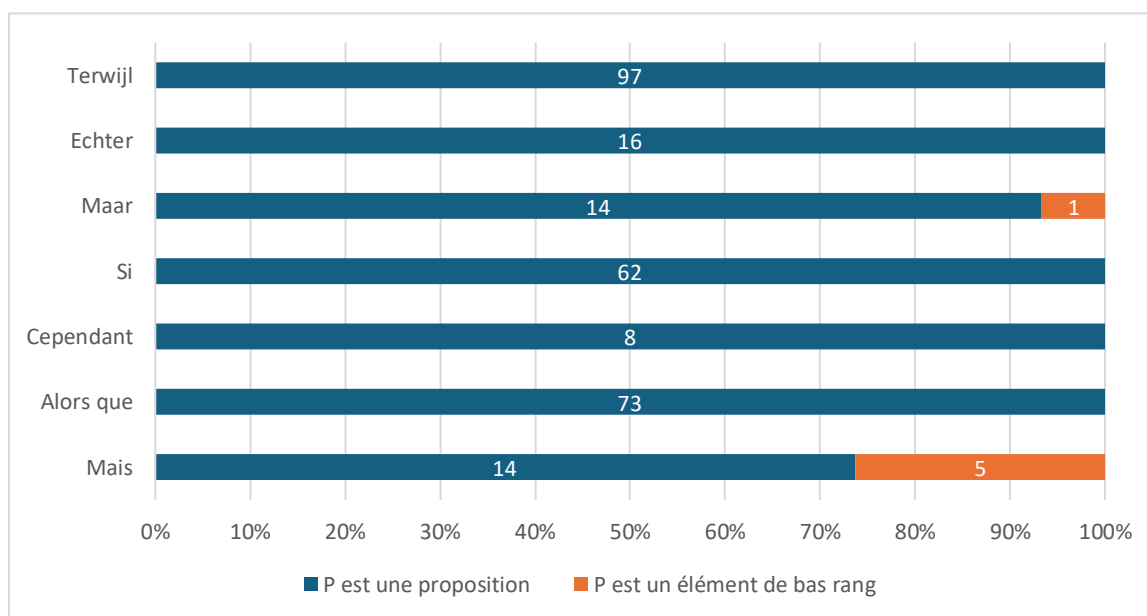


Tableau 193 : Nature des P adversatifs

Seuls *mais* (5.90.) et *maar* (5.91.) peuvent comporter des adversations dont le P est constitué d'éléments de bas rangs.

5.90. L'ouvrage est grec de facture *mais* bouddhiste d'inspiration. (CRFC, *mais*, 131)

5.91. De keuken zal maaltijden bereiden die aan huis worden besteld, voor de dienstencentra en de zorgcentra, *maar* niet voor het AZ Sint-Jan. (SoNaR, *maar*, 69)

La cuisine préparera des repas qui seront livrés à domicile, pour les centres de services et les centres de soins, mais pas pour l'AZ Sint-Jan (hôpital).

Seul *mais* affiche cependant un excès significatif d'éléments de bas rang dans P ($p = 0$). S'agissant de Q, on observe des tendances assez similaires.

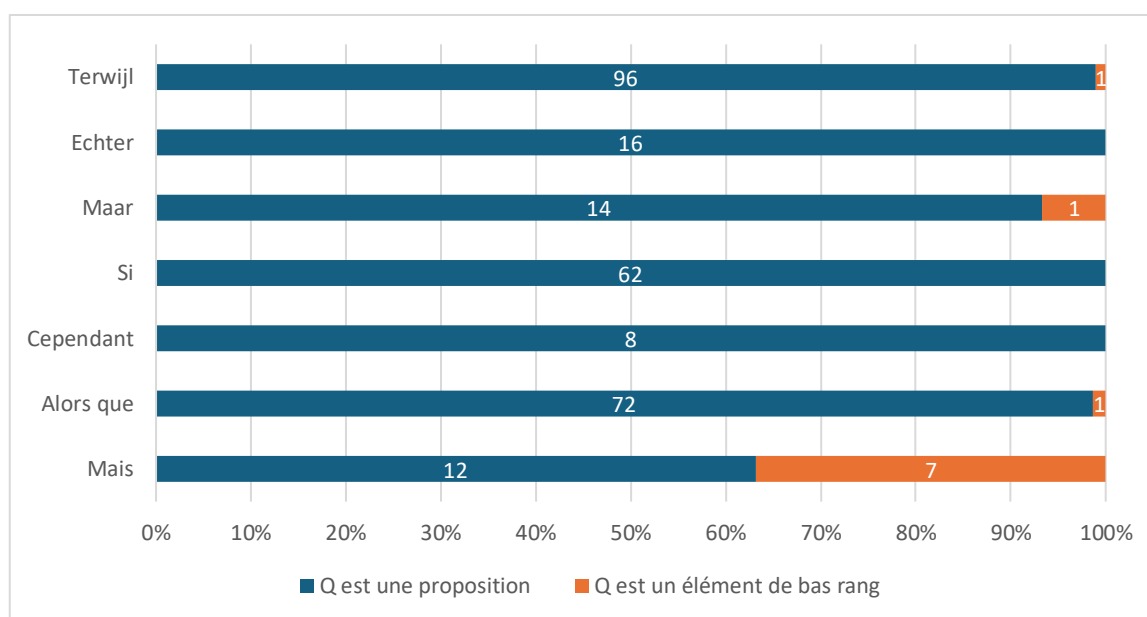


Tableau 194 : Nature des Q adversatifs

La différence notable avec les natures des P adversatifs et que, dans 194, *mais* affiche un excès significatif d'éléments de bas rang. Les résultats de 193 et 194 ne semblent pas, à première vue, montrer des résultats inattendus : *mais* et, dans une moindre mesure, *maar* se distinguent des autres connecteurs adversatifs par leur plus grande possibilité d'unir des éléments de bas rang, probablement en raison de leur nature de conjonction de coordination. Cependant, on peut également conclure de ces tableaux que, bien qu'étant au sein d'une même catégorie sémantique, à savoir, l'adversation, la variation des natures entre la paire *mais-maar* et les autres connecteurs est toujours présente.

Le fait que ce soit en grande majorité *mais* et *maar* qui rassemblent les adversations liant des éléments de bas rang peut peut-être s'expliquer par le profil particulier des adversations constituées d'éléments de bas rang. Corminboeuf (2014), pour expliquer la tolérance de l'adversation au non-marquage, souligne les principales caractéristiques de cette relation logique. On remarque que les exemples et les réflexions qu'il donne partagent quasiment tous un principe de binarité. Il est ainsi question de « rapprocher deux propositions » (2014 : 3), de « parallélisme », bref de liens entre des « membres de la construction [adversative] », des descriptions faites systématiquement au pluriel. D'ailleurs, pour Corminboeuf, le *contraste* (dans notre terminologie : l'adversation) présente une « opposition sémantique » du type « *numéro un vs numéro deux ; premier vs deuxième ; il vs je...* » (2014 : 4). On observe qu'il est systématiquement question d'opposer deux éléments, qui sont présentés comme opposés dans le contexte donné. Dupont note que l'*opposition* [adversation] « implique généralement une opposition binaire » [NT] (2019 : 55). Cette auteure mentionne des cas d'opposition où un locuteur met en lien plus de deux éléments (comme « *John likes math, Bill likes music, while Tom likes chemistry* [John aime les mathématiques, Bill aime la musique, alors que Tom aime la chimie], Izutsu, 2008 : 661), mais ne fait pas mention de cas où on oppose deux caractéristiques d'un même élément. Or, dans nos échantillons, on trouve des adversations où on oppose certes deux caractéristiques, mais qui ne sont reliées qu'à un seul élément :

5.92. Il suffit de citer le Fasciculus medicinae attribué à J. Ketham, publié à Venise en 1491, où l'on trouve quelques belles xylographies, *mais* de médiocre valeur anatomique. (CRFC, *mais*, 102)

5.93. [...] dans le genre chanson-française-de-qualité-*mais*-pas-très-connue. (CRFC, *mais*, 66)

Dans les deux exemples ci-dessus, l'adversation est exprimée par *mais*. Les deux énoncés partagent un trait qu'on peut qualifier d'atypique si on se réfère à la définition la plus répandue de cette relation logique. Ils opposent en effet deux caractéristiques se référant à un seul élément, là où, dans la littérature scientifique, l'adversation est plus souvent décrite comme une relation reliant deux éléments, présentés comme opposés. En ce sens, une relation adversative classique pourrait se schématiser sous la forme d'un carré. Essayons de représenter l'énoncé « Le travail est le même bien sûr. Mais le rapport avec le client est complètement différent. » (CRFC, *mais*, 46) selon ce schéma. On y compare « le travail » à « le rapport avec le client », et on dit de ces éléments, respectivement, qu'ils sont « le même » et « complètement différent ».

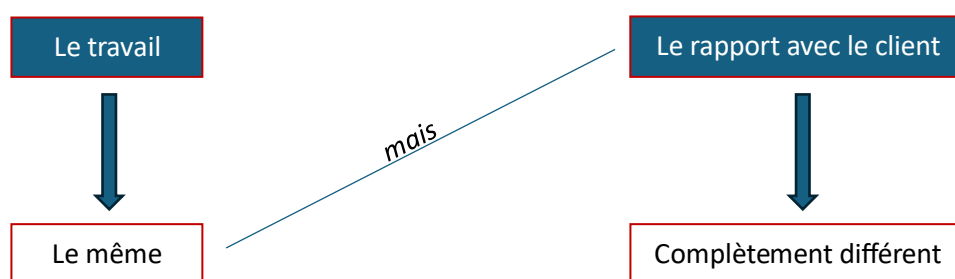


Figure 88 : Carré adversatif

Dans l'énoncé 5.93, en revanche, on ne compare pas deux éléments présentés comme contraires, mais deux caractéristiques contraires d'un même élément, « chanson française ». Si on veut schématiser cette relation, il faut avoir recours non plus à un carré, mais à un triangle.

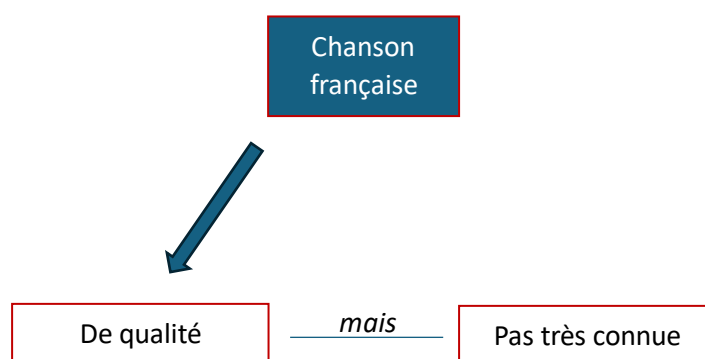


Figure 89 : Triangle adversatif

Pourrait-on s'inspirer des relations concessives, qui utilisent elles aussi des formes géométriques pour distinguer concession directe (triangle) et concession indirecte (carré), et ainsi suggérer qu'il pourrait exister des adversations directes et des adversation indirectes ? Cette question mériterait assurément une attention approfondie et des réflexions supplémentaires. Il serait également intéressant de se pencher sur le traitement cognitif de ces deux types de relations : le triangle adversatif, qui apparaît comme moins complexe que le carré adversatif, exige-t-il pour autant moins d'efforts cognitifs que ce dernier ? Si on en croit la littérature sur la concession et notamment les *mais* concessifs indirects (Adam, 1999), on serait tenté de répondre par l'affirmative à cette question.

Remarquons que le fait, pour un locuteur, de construire un triangle adversatif semble relever du choix. En effet, on pourrait paraphraser 5.93. pour obtenir une adversation classique. Dans cet énoncé, on pourrait dire que le locuteur compare la qualité d'une chanson française à sa popularité (au fait d'être connue). 5.93. pourrait ainsi se dire « [...] chanson française dont la qualité est grande, *mais* la popularité, elle, est basse ». En formulant 5.93. de la façon dont nous avons observé cet énoncé dans le corpus, le locuteur souhaitait probablement gagner en fluidité et limiter au maximum le nombre de mots utilisés, sans doute car il est dans une tournure de style particulière (une série de mots liés entre eux par des tirets).

Si nous avons développé ici cette réflexion autour de l'existence de relation adversative centrée sur un seul élément, c'est parce que nous souhaitons la proposer comme possible piste pour expliquer que certains connecteurs adversatifs (surtout *mais*) puissent lier des éléments de bas rang. Le triangle adversatif semble propice à l'utilisation de tels éléments. Dans 5.93., tant P que Q sont des éléments de bas rang (respectivement « chanson française de qualité » et « pas très connue »). Le fait qu'il n'y ait qu'un seul élément en jeu dans cette adversation (« chanson française ») favorise peut-être la similarité des relations que P et Q entretiennent avec lui, et donc, que l'on puisse utiliser le même verbe pour lier P et Q à cet élément. On pourrait par exemple créer un énoncé du type « cette chanson française est de qualité, *mais* peu connue », où la présence de « est » dans P fait de cet élément une proposition, mais où Q ellipse ce verbe.

Il pourrait dès lors être intéressant, comme extension à cette réflexion, de se pencher plus en profondeur sur les natures des adversations directes et indirectes.

En s'intéressant à la nature du lien entre P et Q, des différences plus marquées apparaissent entre les connecteurs adversatifs.

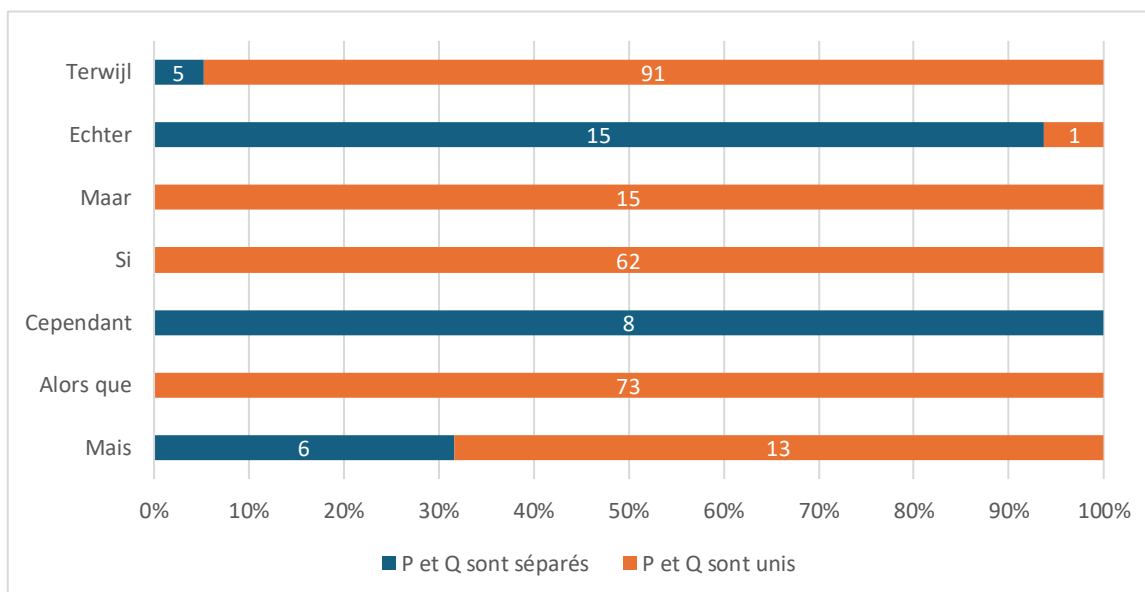


Tableau 195 : Nature du lien entre les P et Q des occurrences adversatives

Dans le tableau 195, on constate que les connecteurs adversatifs adoptent des positions assez radicales quant aux possibles liens entre leurs P et leurs Q : soit ils unissent (souvent massivement) P et Q au sein de la même phrase graphique (*mais, alors que, si, maar, terwijl*), soit ils scindent la plupart de leurs P et Q par une ponctuation forte (*cependant, echter*).

Cependant en français et *echter* en néerlandais sont les deux seuls connecteurs à afficher une majorité d'occurrences adversatives où P et Q ne figurent pas au sein de la même phrase graphique. On trouve dans ce constat un certain écho aux occurrences concessives transitives de ces connecteurs, qui étaient elles aussi très largement composées de P et Q scindés dans deux phrases graphiques différentes. Ce type de lien entre P et Q semble donc être partagé par plusieurs catégories sémantiques de *cependant* et *echter*.

Alors que, terwijl, et si lient quant à eux des adversations où P et Q sont presque toujours au sein d'une même phrase graphique. On peut y voir probablement un lien avec leur nature de conjonction de subordination, qui fait de Q, la proposition subordonnée, une entité qui « ne pourrait pas être utilisée telle quelle comme une phrase simple » (Dubois *et al.*, 1994 : 453). Cette dépendance de Q explique sans doute pourquoi il est si peu souvent présent dans une autre phrase graphique que P. On trouve néanmoins des contre-exemples dans notre échantillon :

5.94. In de Portugese versie weegt hij 87 kil (*sic*), in de Spaanse versie nog slechts 80 kilo. *Terwijl* de Braziliaanse voetbalbond aan de FIFA meedeelde dat Luiz Nazario de Lima ... 82 kilo weegt. (SoNaR, *terwijl*, 33)

Dans la version portugaise, il pèse 87 kilos, dans la version espagnole seulement 80 kilos. Alors que la fédération brésilienne de football a communiqué à la FIFA que Luiz Nazario de Lima pèse... 82 kilos.

Dans cet exemple de *terwijl*, le(s) P se trouve(nt) dans une phrase graphique différente de Q, ce qui implique que *terwijl* se place en tête de phrase. Dans ce cas précis, la scission entre P et Q a peut-être été provoquée par la présence de deux P, à savoir, « *In de Portugese versie weegt hij 87 kil* » et « *in de Spaanse versie nog slechts 80 kilo* ». Dans la perspective de Hoek *et al.* (2018), on pourrait dire que ce qui précède P est composé de 2 *idea units* [unités d'idée, unités conceptuelles], qui se regroupent pour former un tout cohérent. Par ailleurs, Vergez-Couret, Prévot et Bras (2012), qui se sont intéressés aux structures énumératives, ont montré que les listes de ces unités encadrées par une ponctuation forte fonctionnent comme un constituant discursif unique auquel d'autres relations s'attachent. Dans notre exemple, le point après « 80 kilos » signale la clôture de la structure énumérative portant sur les différentes versions des chiffres, de sorte que la proposition introduite par *terwijl* est interprétée non pas comme opposée à la seule dernière unité (la version espagnole), mais comme venant contraster avec l'ensemble de l'énumération (versions portugaise et espagnole prises ensemble). La ponctuation forte joue ainsi un rôle de balisage : elle aide le lecteur à identifier le premier segment comme une unité discursive globale et à attribuer au *terwijl* une portée large sur ce segment, plutôt que sur la seule proposition la plus proche. En ce sens, elle rappelle les réflexions sur *mais aussi*, qui lui aussi scindait une énumération en deux unités composées d'éléments partageant des caractéristiques qui leur étaient typiques.

Ainsi, certains contextes permettent de scinder P et Q, même lorsqu'ils sont liés par des conjonctions de subordination. Dans nos données, c'est le cas uniquement pour *terwijl*, mais on peut trouver également des cas similaires pour *alors que* :

5.95. Parce que moi, je n'ai pas peur du noir. *Alors que* toi oui. (CRFC, . *Alors que* toi)

5.95. est issu d'un discours oral, du sous-corpus *Drama* du CRFC (composé de pièces de théâtre). La tendance qu'a le discours oral à présenter des phrases en général plus courtes que le discours écrit (O'Donnell, 1974 ; Cleland & Pickering, 2006) a peut-être influencé le choix du locuteur de placer une ponctuation forte entre P (« toi oui ») et Q (« (parce que) moi, je n'ai pas peur du noir »).

Dans notre échantillon, tous les *terwijl* liant des P et des Q scindés sont de type « Q *terwijl* P », et c'est également le cas de l'exemple 5.95. avec *alors que*. Nos données ne comportent pas assez d'exemples de ce type pour pouvoir savoir si ce constat est significatif (5 cas), mais il pourrait être intéressant de se pencher plus en détail sur cette question. Instinctivement, on peut déjà faire l'exercice de permuter P et Q dans 5.94. pour obtenir « Alors que la fédération brésilienne de football a communiqué à la FIFA que Luiz Nazario de Lima pèse... 82 kilos. Dans la version portugaise, il pèse 87 kilos, dans la version espagnole seulement 80 kilos. », un énoncé qui paraît déjà moins naturel que l'exemple original dont il est lié. Il nous semble donc que les P et Q scindés dans deux phrases graphiques, quand ils sont liés par *terwijl* (et peut-être par d'autres conjonctions de subordination adversatives), pourraient être plutôt liés à une structure dans laquelle Q précède P.

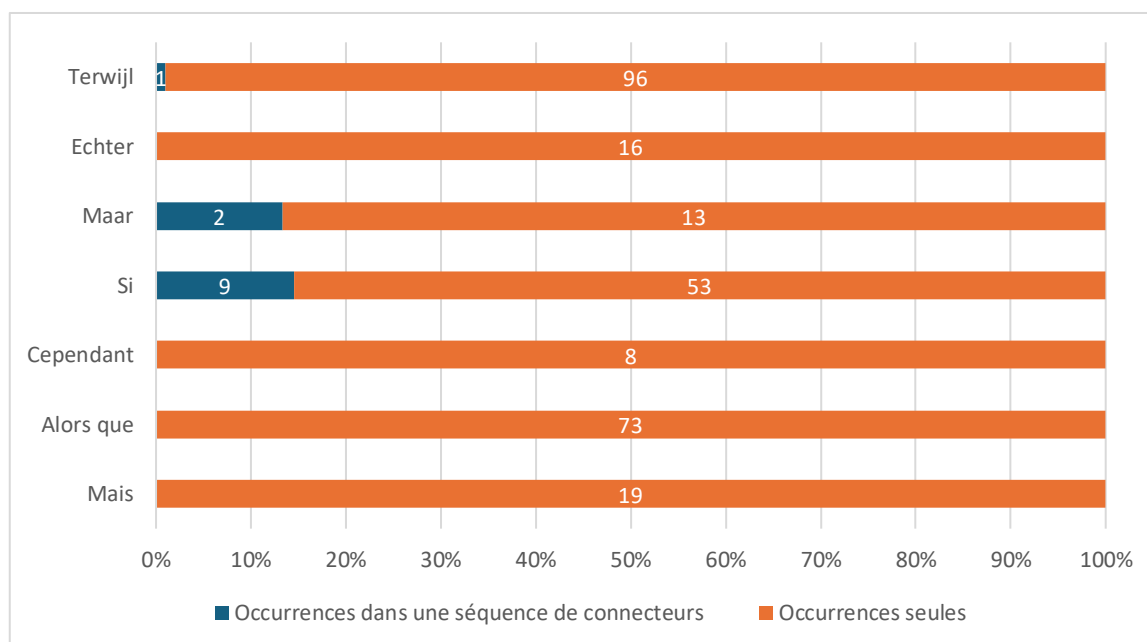


Tableau 196 : Séquences de connecteurs des occurrences adversatives

Un seul connecteur adversatif affiche un excès significatif de séquences de connecteurs par rapport aux autres : *si*. Il concentre 9 des 11 séquences adversatives relevées dans toutes les occurrences analysées dans cette étude. Ce constat invite à une réflexion plus approfondie sur le phénomène des séquences de connecteurs. Pourquoi *si* en comporte-t-il davantage que les autres connecteurs adversatifs de notre étude ? Sans que cela ne soit objet principal de la présente étude, on peut néanmoins proposer une piste de réponse à cette question.

Nous avons déjà évoqué, dans la section consacrée aux connecteurs concessifs simples, la possibilité qu'une séquence de connecteurs soit utilisée comme moyen de désambiguïsation de connecteurs pouvant exprimer un nombre élevé de nuances (d'ailleurs, *si* concessif simple affichait lui aussi, parmi les autres connecteurs concessifs, un excès de séquences de connecteurs centrées sur lui). Nous avons notamment développé l'idée que dans une séquence de type *si ... pourtant*, le rôle de *pourtant* était d'amoindrir l'effort cognitif exigé pour interpréter *si*, *pourtant* ne pouvant exprimer que la concession et mettant dès lors nécessairement le lecteur sur cette voie interprétative pour *si*. Le même raisonnement vaut probablement pour les séquences adversatives de *si*.

Nous aimerions nous pencher dans cette section sur un autre aspect des séquences en *si*, qui pourrait jouer un rôle dans la présence de séquences sur *si*. Rappelons pour cela tout d'abord que les séquences de connecteurs sont parfois considérées comme pléonastiques, le second connecteur de la séquence étant dans ce cas considéré comme superflu (Das & Taboada, 2019). D'ailleurs à la question « Peut-on utiliser *maar* et *echter* dans la même phrase, comme dans (*Hij is best slim, maar soms maakt hij echter domme opmerkingen*) [(Il est plutôt intelligent,) mais il fait parfois des remarques stupides.] ? », la ressource Taaladvies de la Taalunie répond franchement « Non. Étant donné que *maar* et *echter* sont pratiquement synonymes, l'utilisation des deux mots dans une même phrase est redondante » [NT]. Or ce qui caractérise les séquences centrées sur *si*, et qui facilite peut-être leur existence, c'est que *si* et le connecteur qui l'accompagne ne sont jamais immédiatement l'un à côté de l'autre dans la phrase hôte (5.96.) :

5.96. *Si* d'un bout à l'autre de l'échiquier politique cette scission du master est critiquée, les solutions préconisées diffèrent *en revanche* un peu, le plus souvent davantage sur la forme que sur le fond. (CRFC, *si*, 10)

Dans 5.96., *si* figure dans P, et *en revanche*, dans Q. Le fait d'appartenir à deux constituants différents de l'adversation atténue peut-être le sentiment de redondance, et ce bien que des exemples comme 6.d. soient des séquences additionnelles (*si* et *en revanche* sont tous les deux des connecteurs adversatifs). L'emploi de *en revanche* traduit peut-être également une volonté du locuteur d'accentuer la relation adversative, en rappelant sa nature dans Q au moyen de ce connecteur supplémentaire. Il y aurait assurément encore beaucoup à dire sur les séquences de connecteurs, mais nous arrêterons ici notre réflexion à leur sujet. On peut conclure en se demandant comment elles se comporteront dans le phénomène traductif : les séquences de *si*, plus nombreuses en langue source, seront-elles toujours plus nombreuses en langue cible ? La traduction conserve-t-elle la même proportion de séquences entre le texte source et le texte cible, et ce pour tous les connecteurs étudiés ici ?

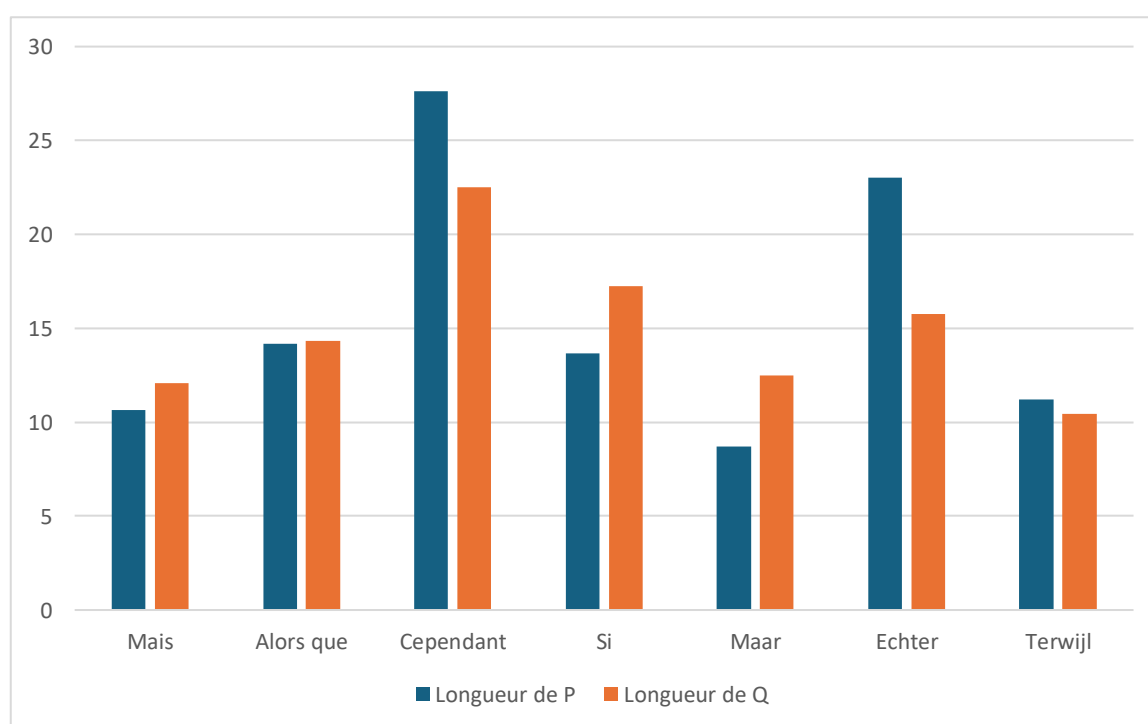


Tableau 197 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs adversatifs

Comme pour les connecteurs concessifs, c'est la paire *cependant-echter* qui affiche les éléments les plus longs. Cette observation s'inscrit dans la logique qui semble émerger dans cette section de notre travail : un dénominateur sémantique commun n'empêche pas des variations entre connecteurs. La longueur des éléments unis, comme la nature du lien entre P et Q, semble donc présenter les mêmes propriétés pour *cependant* et *echter* à travers leurs différentes catégories sémantiques.

Si on analyse les résultats du tableau précédent par langue, on retrouve les constats faits précédemment pour d'autres catégories oppositives : *mais* possède des P et des Q en moyenne plus longs que *maar*, de même que *alors que* par rapport à *terwijl*, et *cependant* comparé à *echter*.

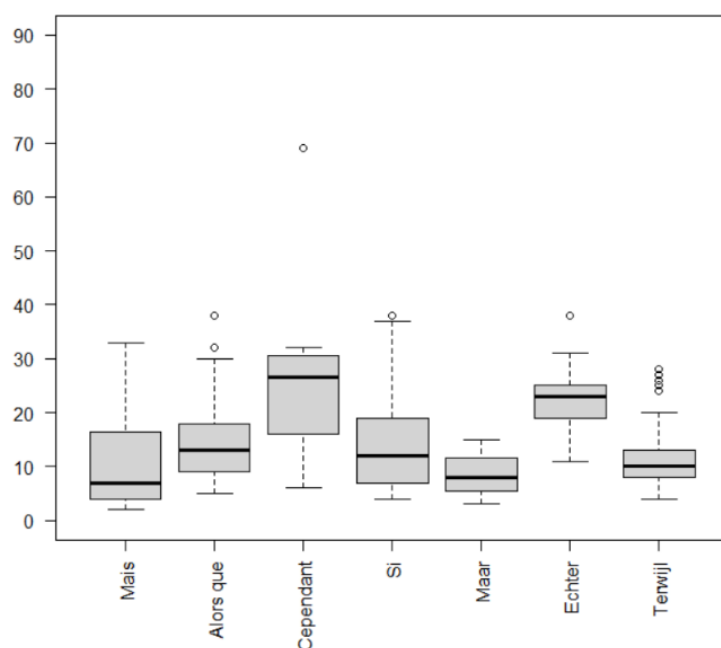


Figure 90 : Boîtes à moustache des longueurs des P adversatifs

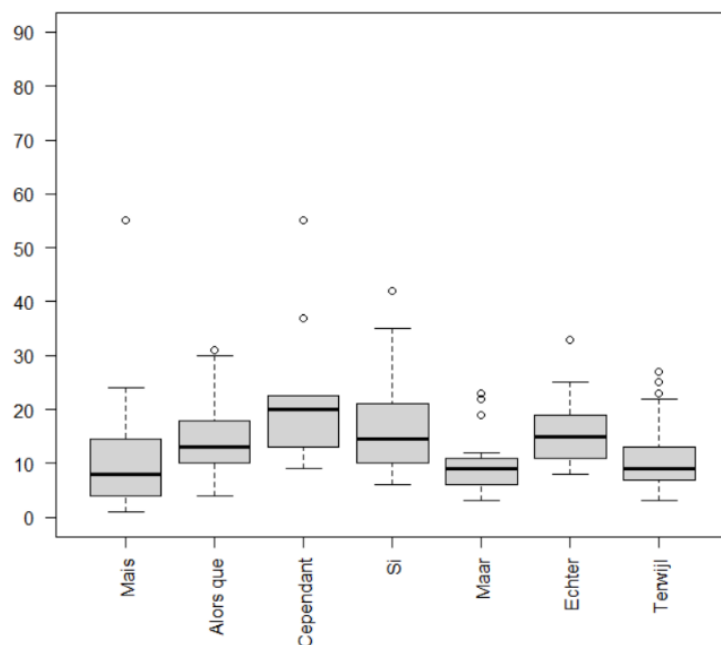


Figure 91 : Boîtes à moustache des longueurs des Q adversatifs

Si on lit les résultats des boîtes à moustaches en comparant la dispersion des longueurs des éléments unis par les connecteurs français et les connecteurs néerlandais, on constate que les boîtes sont systématiquement plus grandes en français qu'en néerlandais. À notre connaissance, il n'existe pas encore d'études en linguistique contrastive comparant le français et le néerlandais selon la dispersion des longueurs de leurs phrases (mais il existe des études sur d'autres paires de langues qui ont noté des différences de ce type, comme Zhou, Jiang, & Liu, 2025, qui ont comparé l'anglais et le chinois sur ce critère). Difficile donc de savoir si les résultats que nous observons ici s'inscrivent dans des tendances plus larges entre ces deux langues, ou s'ils font office d'exceptions.

Critères	Connecteurs présentant des variations significatives		Proportions de résultats significatifs
	Excès significatifs	Déficits significatifs	
Proportion d'occurrences concessives transitives par rapport aux autres nuances	<i>Alors que, terwijl, si</i> (uniquement oppositifs)	<i>Mais, cependant, si</i> (toutes catégories confondues), <i>maar, echter</i>	8 connecteurs sur 8
Natures de P (présence d'éléments de bas rang)	<i>Mais, maar</i>	/	2 connecteurs sur 7
Natures de Q (présence d'éléments de bas rang)	<i>Mais</i>	/	1 connecteur sur 7
Nature du lien entre P et Q (séparés par une ponctuation forte)	<i>Mais, cependant, echter</i>	<i>Alors que, si, terwijl</i>	6 connecteurs sur 7
Présence de séquences de connecteurs	<i>Si</i>	/	1 connecteur sur 7

Tableau 198 : Synthèse des constats significatifs des connecteurs concessifs transitifs

Le tableau 198 permet de visualiser les convergences et divergences des propriétés des occurrences adversatives de cette étude. On y voit tout d'abord le constat où les connecteurs adversatifs s'opposent le plus : la part d'adversativité de leur nombre total d'occurrences. *Alors que* et *terwijl*, et *si* (en ne comptant que ses occurrences oppositives) affichent des excès significatifs d'occurrences adversatives, tandis que les autres connecteurs (*mais, cependant, maar, echter*) expriment l'adversation de manière significativement marginale. Dans nos données, *alors que* et *terwijl* (et dans une moindre mesure, *si*) semblent être des connecteurs privilégiés pour exprimer l'adversation. On remarque peu de variations significatives concernant la présence de séquences de connecteurs et les natures de P et de Q. En revanche, la nature du lien entre P et Q voit des grandes variations entre les connecteurs adversatifs de cette étude. Ce constat est similaire à celui que nous avons fait pour la nature du lien entre les P et les P de la plupart des catégories concessives. Dans nos résultats traductologiques, nous tenterons de voir si ces variations sont conservées de la langue source à la langue cible. Étant donné le nombre élevé des connecteurs exprimant l'adversation dans cette étude, il peut être intéressant d'organiser les constats significatifs évoqués plus haut en prenant pour point de départ non plus les critères d'analyse mais les connecteurs eux-mêmes, afin de pouvoir les étudier selon une autre perspective.

	Proportion d'occurrences concessives simples par rapport aux autres nuances	Natures de P (présence d'éléments de bas rang)	Natures de Q (présence d'éléments de bas rang)	Nature du lien entre P et Q (séparés par une ponctuation forte)	Présence de séquences de connecteurs	Variations significatives		
						Total	Excès	Déficits
<i>Mais</i>		Excès	Excès	Excès		3	3	0
<i>Alors que</i>	Excès			Déficit		2	1	1
<i>Cependant</i>	Déficit			Excès		2	1	1
<i>Si</i>	Déficit			Déficit	Excès	3	2	1
<i>Maar</i>	Déficit					1	0	1
<i>Echter</i>	Déficit			Excès		2	1	1
<i>Terwijl</i>	Excès			Déficit		2	1	1
						15	9	6

Tableau 199 : Synthèse des excès et déficits par connecteur adversatif

La grande spécificité des résultats adversatifs présentés dans le tableau précédent réside sans aucun doute dans l'apparition inédite de paires de connecteurs aux profils strictement identiques, ce qui n'était pas le cas chez les connecteurs concessifs simples (qui étaient pourtant plus nombreux). On remarque en effet que les deux paires de connecteurs suivantes partagent les mêmes excès et déficits significatifs :

- *Alors que* et *terwijl*, qui présentent tous deux des excès d'occurrences adversative par rapport à leurs occurrences d'autres nuances, ainsi qu'un déficit de P et Q séparés dans deux phrases graphiques différentes ;
- *Cependant* et *echter*, dont les occurrences adversatives sont significativement marginales, et qui scindent P et Q (quasi) systématiquement.

Ces deux paires de connecteurs fonctionnent de manière antagoniste, ce qui est en excès pour l'une est en déficit pour l'autre, et vice-versa. À côté d'elles, on peut considérer *mais* et *maar*, dont les profils se « chevauchent », pour reprendre l'expression de Zufferey & Cartoni (2012), mais seulement (très) partiellement, au niveau de la tendance de figurer dans une séquence de connecteur adversative. *Mais* est le seul connecteur du couple à afficher des excès d'éléments de bas rang dans P, dans Q, ainsi que des scissions entre ces deux éléments.

5.2.2.5. Groupe 5, les connecteurs rectificatifs

Les résultats du dernier groupe, ceux des connecteurs rectificatifs, relèvent davantage de l'étude exploratoire, tant ils sont retreints. Seuls *mais* et *maar* peuvent relever de la rectification, qui ne concerne qu'un nombre limité de leurs occurrences.

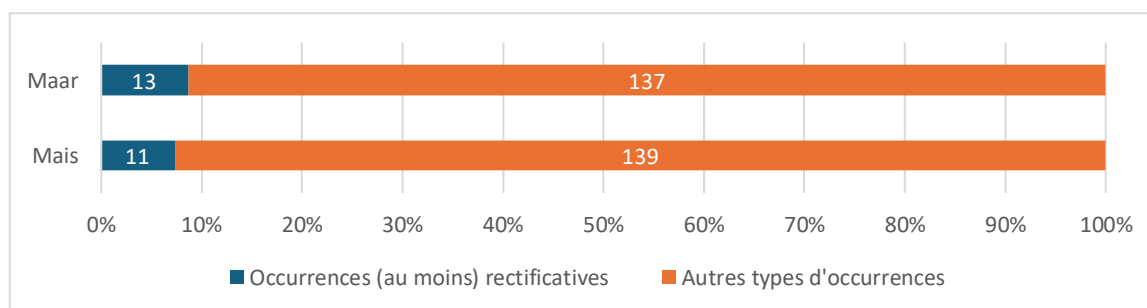


Tableau 200 : Proportion d'occurrences rectificatives au sein des connecteurs au moins rectificatifs

La rectification se retrouve de manière équivalente chez *mais* et *maar* ($p = 0,6$). On pourrait trouver cette marginalité étonnante si on la met en perspective de l'attention apportée à la rectification dans la littérature scientifique. Sur les 30 études dédiées à la notion d'opposition analysées par Dupont (2019), 21 identifient la rectification comme sous-nuance oppositive. Elle est par ailleurs une notion présente, dans l'étude de *mais*, dès les travaux pionniers d'Anscombe & Ducrot (1977). Force est de constater que cette considération remarquable n'est pas vraiment proportionnelle à la présence de cette notion dans notre échantillon. Peut-être se justifie-t-elle par une distance sémantique plus importante par rapport aux deux autres notions oppositives. L'une des différences fondamentales entre

elle et la concession et l'adversation réside dans la nature de P : un P concessif est présenté comme vrai, de même qu'un P adversatif. En revanche, un P rectificatif est nié et ne peut exister :

5.97. Hij zag Gerrit Jan niet als mens, *maar* als een instrument. (SoNaR, *maar*, 125)

Il ne voyait pas en Gerrit Jan un être humain, mais un instrument.

Dans l'énoncé précédent, P est « *als mens* » et Q « *als een instrument* ». Ces deux énoncés ne peuvent être vrais simultanément : le sujet dont on parle (« *hij* ») ne peut pas à la fois percevoir Gerrit Jan en tant qu'être humain et comme un instrument. À l'inverse, dans une adversation comme « John est grand mais Bill est petit », P, « John est grand », est entièrement vrai. De même, dans la concession « Il faut beau, mais je ne sors pas », bien que présenté comme un argument ayant moins de poids que Q, P, « Il fait beau », est entièrement vrai lui aussi. Sur le plan de la relation logique et du rapport de force qu'entretiennent P et Q, la rectification se distingue dès lors très fortement de la concession et de l'adversation. La concession et l'adversation pourraient donc être regroupées dans la catégorie où tant P que Q sont vrais, et la rectification formerait quant à elle une autre catégorie où P est faux. Or, certains travaux en psychologie cognitive mettent en avant le fait que des différences entre catégories sont mieux discriminées des différences intra-catégorie (Harnad, 1987 ; Goldstone & Hendrickson, 2010), ce qui laisse supposer qu'il est plus facile, par exemple pour un linguiste, de faire la différence entre une rectification et une concession, qu'entre une concession et une adversation. Cette facilitation à la description de la rectification est peut-être à l'origine de l'abondance relative de travaux dans la littérature scientifique qui lui sont consacrés, au regard de sa prévalence dans les corpus. De plus, la rectification est facilement identifiable grâce à la présence systématique d'une négation explicite dans P, sa condition d'existence (dans l'exemple 5.97., cette fonction est assurée par *niet*). Il n'existe pas, à notre connaissance, de moyens aussi formels d'identifier systématiquement une adversation ou une concession.

Les *mais* et *maar* rectificatifs affichent des tendances similaires s'agissant des natures des P ($p = 0,1$) et Q ($p = 0,6$) qu'ils relient.

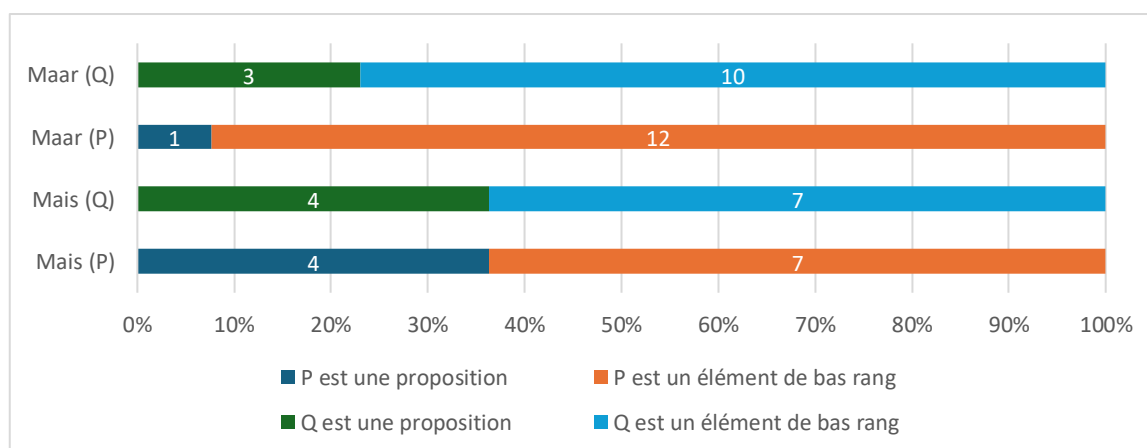


Tableau 201 : Nature des P et Q rectificatifs

Fait intéressant, on note une majorité d'éléments de bas rang, pour *mais* comme pour *maar*, dans P ainsi que dans Q. Cette particularité, si on compare la rectification aux autres notions oppositives, s'explique peut-être par la nature sémantique de ce type de relation. Dans un énoncé rectificatif, il n'est pas question d'argumenter, le locuteur ne justifie pas vraiment son choix. Dans l'exemple précédent « Il ne voyait pas en Gerrit Jan un être humain, *mais* un instrument », le locuteur n'essaie nullement de convaincre. Son discours s'apparente plutôt à la simple délivrance d'une information, qu'il faut croire pratiquement sur parole.

Aucun cas de *mais* ou de *maar* rectificatif dont les P et Q sont séparés par une ponctuation forte n'a été relevé dans nos données. On peut cependant en trouver dans les corpus en les cherchant spécifiquement (5.98.).

5.98. Daarom zal dit programma ook geen doorslag zijn van Het Nieuws. *Maar* een eigen project op maat van de jongeren en zeer herkenbaar voor hen. (SoNaR, *.Maar*)

C'est pourquoi ce programme ne sera pas une copie conforme de Het Nieuws. Mais un projet sur mesure, adapté aux jeunes et auquel ils pourront facilement s'identifier.

Deux *mais* rectificatifs s'inscrivent dans une séquence *non seulement ... mais*. Côté néerlandais, on note trois *niet alleen ... maar ook*, et deux séquences supplémentaires, ce qui porte à cinq le nombre de séquences centrées sur *maar*. Cette différence n'est pas suffisante pour créer un déséquilibre significatif entre *mais* et *maar* ($p = 0,3$).

Les P des connecteurs rectificatifs sont en moyenne plus courts que les Q, une différence très marquée chez *maar* où P est en moyenne près de trois fois plus court que Q.

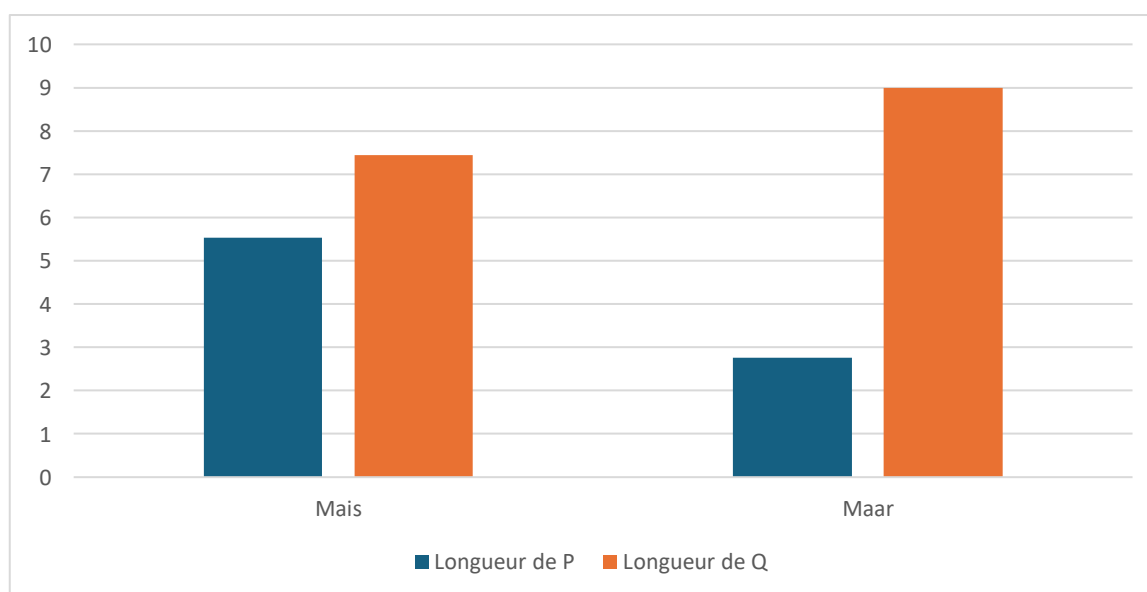


Tableau 202 : Moyenne des longueurs des éléments unis par les connecteurs adversatifs

Les moyennes des longueurs inférieures pour P s'expliquent sans doute par le fait que P est très bref, il ne contient que l'information à démentir, de façon relativement condensée. Q, en revanche, qui corrige cette information, ajoute parfois davantage de détail.

5.99. Niet om de Nobelprijs te winnen, *maar* omdat hij een passie heeft voor dat vak, er altijd van heeft gedroomd ooit dierenarts te worden. (SoNaR, *maar*, 79)

Pas pour gagner le prix Nobel, mais parce qu'il est passionné par ce métier et qu'il a toujours rêvé de devenir vétérinaire.

P, soit l'information fausse est « pour gagner le prix Nobel ». Elle est démentie par la négation (« pas ») et remplacée par Q, « parce qu'il est passionné par ce métier et qu'il a toujours rêvé de devenir vétérinaire » qui est beaucoup plus long en termes de nombre de mots utilisés. Cela s'explique peut-être par une attention plus grande donnée à l'information vraie (Q) qu'à l'information fausse (P). Dans la rectification, le locuteur ne consacrerait dès lors pas la majeure partie de son attention à décrire avec précision ce qu'il nie, mais l'utilise plutôt pour être pointilleux sur l'élément par lequel il remplace l'élément nié. Comme l'explique d'ailleurs Givón (1995 : 49), une « information moins prévisible ou plus importante » nécessite des « segments de taille plus grande ». Conférer à Q une plus grande longueur que P peut donc montrer qu'on attribue à cet élément une plus grande importance qu'à P. On peut également supposer que dans une relation rectificative, Q est plus complexe que P, il est probablement moins coûteux cognitivement de nier simplement une information que de la corriger (Lewandowsky *et al.*, 2012 ; Bardon, 2019). Or, une idée à la complexité supérieure peut impliquer un nombre élevé de mots pour pouvoir être exprimée (Blum-Kulka & Olshtain, 1986).

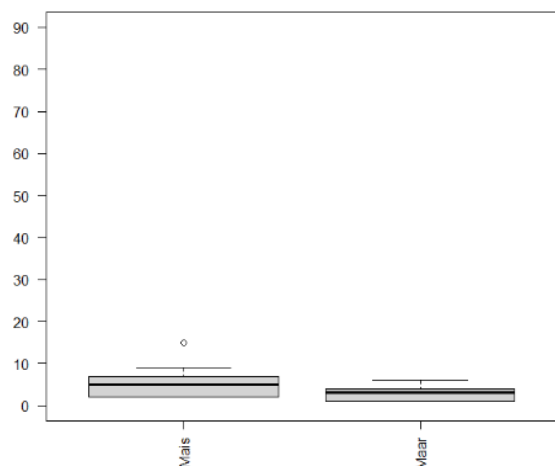


Figure 92 : Boîtes à moustache des longueurs des P rectificatifs

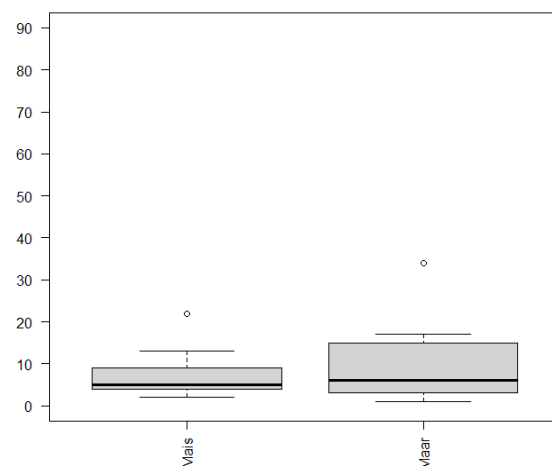


Figure 93 : Boîtes à moustache des longueurs des Q rectificatifs

S'agissant des répartitions des longueurs des éléments unis par les connecteurs rectificatifs, on semble à première vue observer une tendance assez différente par rapport aux autres types de connecteurs considérés dans cette étude, surtout pour les boîtes à moustache des Q. En effet, si dans P, la boîte de

maar est plus petite que celle de *mais*, c'est tout l'inverse pour les boîtes de Q. Il convient d'être prudent avec des résultats, car ils sont assez limités.

Peu de conclusions sont à tirer de cette section sur la rectification, tant les connecteurs qui l'expriment sont peu nombreux, de même que les occurrences qui la véhiculent. Sans doute faudrait-il mener une étude spécifique sur cette question pour avoir des résultats plus pertinents, sur un échantillon uniquement constitué de *mais* et *maar* rectificatifs (et d'autres connecteurs rectificatifs comme *plutôt* et *eerder*). Dans cette étude, nous n'avons pas été en mesure de trouver de variations significatives entre le français et le néerlandais concernant les connecteurs rectificatifs.

5.2.2.6. Conclusion des études contrastives onomasiologiques

Cette deuxième partie d'études contrastives a opposé les connecteurs auxquels nous nous intéressons selon un angle onomasiologique. Concrètement, elle s'est intéressée à chacune des valeurs et sous-valeurs oppositives considérées dans cette thèse, et a comparé entre elles les occurrences des connecteurs étudiés qui l'expriment. Nous avons donc été mené à mettre sur pied 5 groupes de connecteurs, correspondant aux 5 notions et sous-notions oppositives envisagées dans cette étude :

- Groupe 1, la concession simple : *tous les connecteurs*.
- Groupe 2, la concession additive : *mais, si, maar*.
- Groupe 3, la concession de transition : *mais, cependant, maar, echter*.
- Groupe 4, l'adversation : *mais, alors que, cependant, si, maar, echter, terwijl*.
- Groupe 5, la rectification : *mais, maar*.

Ces 5 groupes étaient donc constitués d'énoncés identiques sur le plan logique, bien qu'ils ne soient pas tous marqués par les mêmes connecteurs. L'objectif de cette étude était de voir si, pour des connecteurs similaires sur le plan logique, on pouvait observer des différences fonctionnelles selon les critères d'analyses employés dans notre étude. À la fin de chaque groupe de connecteur étudié, nous avons compilé les constats significatifs (excès ou déficits) dans des tableaux récapitulatifs qui permettaient d'avoir une vue d'ensemble de nos analyses. Dans cette section, il sera question, d'une part, de comparer ces résultats entre nos différents groupes, et d'autre part, de résumer les constats que l'on peut tirer de ce type d'analyse, plus particulièrement, en tant qu'étape préliminaire à une étude traductologique. Nous nous concentrerons sur les critères d'analyse qui ont vu le plus de variations significatives entre les connecteurs que nous étudions.

On va tout d'abord comparer entre elles les (sous-)valeurs oppositives en fonction de la part qu'elles occupent dans l'éventail de nuances des connecteurs étudiés. Plus concrètement, nous reprendrons les premières colonnes des derniers tableaux récapitulatifs par groupe de connecteurs. Cette étape permet d'identifier les nuances oppositives qui se retrouvent dans des proportions similaires entre les connecteurs que nous étudions, et celles qui ne sont pas exprimées avec la même fréquence par ces connecteurs. Dans le tableau, les cases vertes indiquent un excès significatif et les cases orange, un déficit significatif. Les cases blanches, intitulées « neutre », signifient que le connecteur en question n'affiche pas d'excès ou de déficit significatif pour la catégorie concernée, et les cases grisées indiquent que le connecteur ne peut pas exprimer la nuance concernée et est donc mise de côté.

Proportions de nuances oppositives par connecteur					
	Concession simple	Concession additive	Concession transitive	Adversation	Rectification
<i>Mais</i>	Excès	Excès	Neutre	Neutre	Neutre
<i>Même si</i>	Concessif pur				
<i>Alors que</i>	Neutre			Excès	
<i>Cependant</i>	Excès		Neutre	Déficit	
<i>Si</i>	Déficit	Déficit		Déficit	
<i>Maar</i>	Excès	Excès	Neutre	Déficit	Neutre
<i>Toch</i>	Concessif pur				
<i>Echter</i>	Excès		Neutre	Déficit	
<i>Terwijl</i>	Déficit			Excès	
<i>Hoewel</i>	Concessif pur				

Tableau 203 : Proportions des notions oppositives par connecteur

On peut assez facilement identifier, d'un côté, les nuances exprimées dans des proportions similaires pour tous les connecteurs concernés, soit la rectification et la transition ; et de l'autre, les nuances véhiculées dans des proportions en majorité significativement variables parmi les connecteurs de notre étude, à savoir, la concession simple, la concession additive, et l'adversation.

Dans les sections qui leur étaient dédiées, nous avons déjà émis des hypothèses et réfléchi sur les raisons qui pourraient être à l'origine de ces constats. Ce que nous ferons ici, c'est de nous pencher à présent sur les implications pour la partie traductologique de nos résultats. Rappelons que la traduction, dans le cadre de cette étude, est perçue comme le passage d'une langue à une autre tout en donnant priorité à la conservation du sens du message original. Si on applique ce principe aux constats du tableau 203, on pourrait imaginer deux directions pour nos résultats traductologiques.

Le premier regroupement précédemment mentionné est celui des notions oppositives qui ne connaissent pas de variations significatives dans la manière dont elles sont exprimées par les connecteurs qui la véhiculent. En d'autres termes, par exemple, on pourrait dire que *mais* et *maar* réservent à la rectification une présence similaire dans leurs occurrences (dans nos échantillons) : aucun de ces connecteurs ne l'exprime significativement plus ou moins que l'autre. Nous réalisons un constat similaire pour la concession transitive : cette notion se retrouve dans des proportions similaires entre *mais*, *maar*, *cependant*, et *echter*. Nous suggérons, à ce stade de notre étude, que cela facilite peut-être l'interchangeabilité de ces connecteurs lors du processus de traduction. En d'autres termes, constater un certain équilibre entre les traductions, par exemple, de *mais* par *maar* et de *mais* par *echter*, s'agissant des occurrences concessives transitives de *mais*, pourrait être attendu (notamment en raison d'un décalage de registre entre ces deux connecteurs néerlandais, comme l'explique Renkema).

Le second regroupement issu du tableau 203 concerne les notions oppositives qui sont exprimées avec des tendances différentes parmi les connecteurs oppositifs, à savoir, principalement, la concession simple, et l'adversation⁵². Ces deux catégories sémantiques, qui regroupent la plupart des occurrences analysées dans cette étude, semblent se correspondre : si un connecteur est neutre ou en déficit pour l'une, il est systématiquement en excès pour l'autre et vice-versa (sauf le cas particulier de *si* qui est en déficit partout, sans doute à cause du fait que l'opposition n'est pas sa valeur première mais plutôt l'hypothèse). On visualise mieux cette complémentarité entre la concession simple et l'adversation si on compare les connecteurs présents dans ces deux colonnes en les plaçant dans un graphique carré traversé en son centre par deux axes : un axe horizontal lié aux excès et déficits d'occurrences concessives simples, et un axe vertical, représentant ceux des occurrences adversatives.

⁵² Nous considérons la concession additive comme moins représentative de cette catégorie, car son appartenance à ce groupe est probablement expliquée par le fait que *si*, dès le départ, exprime beaucoup moins l'opposition de manière générale que *mais* et *maar*. D'ailleurs, si on cherche à calculer la part de concessions additives au sein des occurrences concessives générales, on ne note aucune différence significative entre *mais*, *maar*, et *si* ($p = 0,9$ pour tous les connecteurs concessifs additifs).

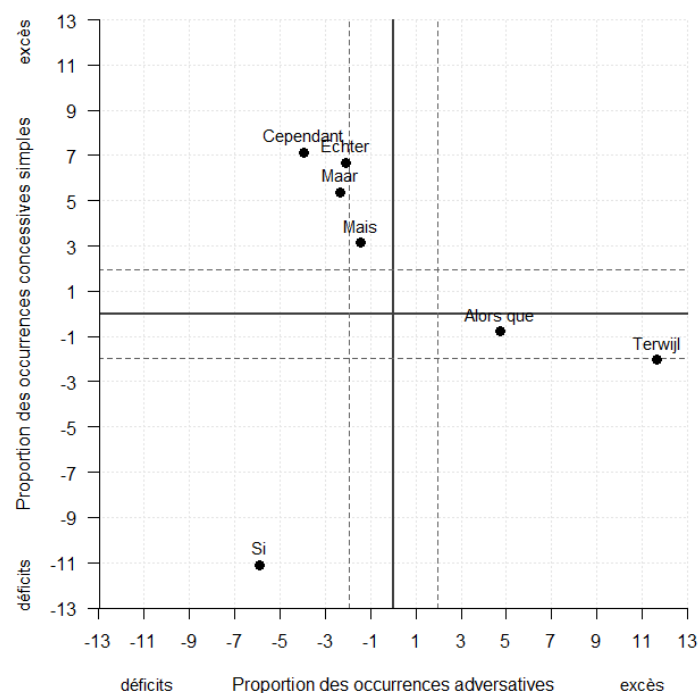


Figure 94 : Répartition des connecteurs concessivo-adversatifs selon les proportions de ces notions par rapport à leurs occurrences totales

Dans la figure 94, la partie supérieure du tableau indique des excès d'occurrences concessives par rapport au nombre total d'occurrence de connecteurs donnés, tandis que la partie inférieure traduit un déficit de ces occurrences. Analogiquement, la partie gauche indique un déficit d'occurrences adversatives, et la partie de droite, un excès de ce type d'occurrences. Les connecteurs sont positionnés sur les axes selon leurs résultats au test des résidus d'Haberman. Les axes verticaux et horizontaux sont traversés par des droites discontinues en -1,96 et +1,96, les valeurs, respectivement, en deçà et au-delà desquelles les résultats obtenus sont significatifs (Haberman, 2008 ; Hassouna, 2023). On remarque que quasiment tous les connecteurs se trouvent soit dans la partie supérieure gauche du graphique, soit dans sa partie inférieure droite, outre *si*, qui fait figure d'exception, sans doute car ni la concession ni l'adversation ne sont ses valeurs les plus courantes (Adler, 2014).

Si on se tient à une lecture stricte de notre définition du processus traductif, qui accorde une importance capitale à la conservation du sens, on pourrait s'attendre à trouver, dans notre corpus parallèle, une correspondance plus grande entre les connecteurs qui expriment préférentiellement une notion plutôt qu'une autre. Sur le plan strictement sémantique, on pourra par exemple trouver moins surprenant qu'un *hoewel*, connecteur néerlandais concessif simple pur, soit plus souvent traduit en français par *même si*, lui aussi connecteur concessif simple pur, que par *alors que* qui, dans nos résultats, véhicule la concession simple de manière moins typique que *hoewel* et *même si*. Bien entendu, dans le corpus, nous trouverons probablement des contre-exemples, comme la traduction suivante :

5.100. Waarom heeft Rodenbach ook Franstalige affiches laten maken met dezelfde foto's, *hoewel* Jan Hoet, Stany Crets en Kamagurka in het zuiden van het land nagenoeg onbekend zijn? (DPC, *hoewel*, 44)

Pourquoi Rodenbach a-t-elle réalisé aussi des affiches francophones, alors que les personnalités représentées sur ces affiches - le directeur de musée Jan Hoet, l'acteur Stany Crets et le dessinateur Kamagurka - sont pour ainsi dire inconnues au sud du pays ?

Ici, *hoewel* est effectivement traduit par *alors que*. Il sera intéressant, dans nos résultats, d'observer dans quelles proportions de telles traductions s'opèrent, et d'essayer d'apporter des explications pour comprendre pourquoi, dans le cas ci-dessus, *hoewel*, un connecteur concessif simple pur, a pu être traduit par *alors que*, qui est « moins » typiquement concessif simple que lui. C'est ici qu'interviendront, notamment, nos autres critères d'analyse. Dans ce cas concret, l'énoncé original néerlandais se présente sous la forme « Q, *hoewel*, P », une structure que permet également *alors que* et qui est celle sous laquelle se présente l'énoncé français (« Q, *alors que* P »). Ce parallélisme a peut-être joué un rôle dans le choix du traducteur pour *alors que* en français (des analyses sur un plus grand nombre de données permettront de voir si ce genre de tendance se généralise ou non).

Certaines études sur d'autres connecteurs ont déjà montré que le degré de spécialisation sémantique d'un connecteur joue un rôle dans la manière dont ce dernier est traduit. Ainsi, les connecteurs monofonctionnels concessifs tendent à avoir un nombre restreint de traductions typiques, alors que les connecteurs très polyfonctionnels se traduisent par une large gamme de solutions, voire sont parfois laissés implicites. On peut s'en rendre compte en s'intéressant à la paire de connecteurs franco-suédoise *même si-även om*. D'une part, Mossberg (2006, 2009), dans une perspective contrastive, a d'abord observé que ces deux connecteurs avaient un profil sémantico-pragmatique très proche. D'autre part, Svensson (2012 : 95), qui s'est penchée sur la traduction de *même si* en suédois, note que ce dernier est « en général traduit par un marqueur concessif en suédois, comme *även om* ». Gilquin (2008) fait un constat similaire sur *même si* et *even if* : dans son corpus parallèle, la majorité des *even if* analysés (40 sur 61) ont été traduits par *même si*. On peut aussi trouver dans la littérature scientifique des études qui suggèrent, à l'inverse, que des connecteurs qui n'expriment pas la concession de manière exclusive présentent des comportements différents dans le processus de traduction que celui auquel on vient de s'intéresser avec *même si*. Svensson (2012), qui a également étudié *si*, connecteur hautement polyfonctionnel, insiste précisément sur le fait que la concession marquée par *si* est moins « attendue » et moins « univoque » (2012 : 95). *Si* reste un subordonnant très polyfonctionnel (condition, concession, opposition), et son emploi concessif doit souvent être « renforcé » ou clarifié dans Q par d'autres marqueurs (comme nous l'avons observé dans notre propre échantillon, dans lequel *si* affiche un excès de séquences de connecteurs), ou bien se trouve rendu plus implicite en traduction. Svensson développe alors l'idée que la concession véhiculée par *même si* est « plus attendue (2012 : 85) que celle qu'exprime *si*, en raison de la polyfonctionnalité élevée de *si*, en citant Eriksson (1985 : 75) : avec *si*, « la concession [...] est moins nettement mise en évidence » qu'avec *même si*. Pour cette auteure, ce constat entraîne des conséquences dans la traduction de ce connecteur, qu'elle formule selon l'hypothèse suivante :

Un indice d'une telle différence de force de marquage de la relation concessive, liée au degré attendu de celle-ci, pourrait éventuellement être une différence de traduction de ces deux marqueurs dans d'autres langues. (Svensson, 2012 : 94)

Dans ses résultats, Svensson observe que *même si* est rendu majoritairement par des connecteurs assumant eux aussi le rôle de concessifs purs dans la langue cible (en l'occurrence, *även om* en suédois), tandis que *si* se comporte de manière plus complexe. Parfois, *si* est rendu dans des énoncés en langue cible où la notion de concession « est perdue ou du moins beaucoup plus implicite dans le texte cible » (2012 : 95), ce qui, selon Svensson, aurait été moins probable avec *même si*. Si on voit les choses sous un autre angle, on pourrait être tenté de penser que la polyfonctionnalité d'un connecteur, comme *si*, ouvre un éventail de choix traductifs plus large, y compris des solutions où la concession n'est plus portée par un connecteur explicite mais reconstruite par le contexte. Dans les résultats traductologiques de notre étude, nous tenterons de vérifier si des constats similaires à ceux de Svensson pour *même si* et *si* se vérifient pour la paire de langues français-néerlandais, et dans quelles proportions. Pour l'heure, on peut schématiser nos hypothèses de la manière suivante :

- ⇒ On peut s'attendre à ce que les connecteurs concessifs transitifs soient employés de manière assez interchangeable dans le processus traductif, car selon les résultats de nos études contrastives onomasiologiques, aucun d'eux n'exprime la concession transitive de manière excessive ou déficitaire. Il en sera sans doute de même pour la rectification, mais sans doute que pour cette catégorie sémantique, le fait que seuls *mais* et *maar* puisse jouer le rôle de connecteurs rectificatifs réduise fortement les possibilités de traduction de ces connecteurs.
- ⇒ À l'inverse, les concessions simples et l'adversation pourraient afficher des variations importantes dans les phénomènes traductologiques observés, car ces notions oppositives sont exprimées dans des proportions variées parmi les connecteurs que nous étudions.

Dans notre étude traductologique, nous envisageons qu'il puisse y avoir d'autres critères qui entrent en jeu lorsqu'il s'agit de la traduction d'un connecteur logique que le seul sémantisme du connecteur à traduire. Par ailleurs, dans les paragraphes précédents, nous avons peu à peu établi l'hypothèse que des critères qui opposent les connecteurs que nous étudions sont davantage susceptibles de livrer des résultats traductologiques variés que les critères pour lesquels les connecteurs présentent des profils relativement homogènes (comme la nature des éléments unis). Dès lors, il est sans doute pertinent de continuer cette section en dressant une vue d'ensemble des constats des études contrastives onomasiologiques pour le critère de la nature du lien entre P et Q, ce dernier ayant livré un nombre élevé de variations significatives entre nos connecteurs d'opposition.

Nature du lien entre P et Q (part des P et Q séparés par une ponctuation forte)					
	Concessif simple	Concessif additif	Concessif transitif	Adversatif	Rectificatif
<i>Mais</i>	Déficit	Neutre	Neutre	Excès	Neutre
<i>Même si</i>	Déficit				
<i>Alors que</i>	Déficit			Déficit	
<i>Cependant</i>	Excès		Excès	Excès	
<i>Si</i>	Déficit	Neutre		Déficit	
<i>Maar</i>	Déficit	Neutre	Déficit	Neutre	Neutre
<i>Toch</i>	Excès				
<i>Echter</i>	Excès		Excès	Excès	
<i>Terwijl</i>	Neutre			Déficit	
<i>Hoewel</i>	Déficit				

Tableau 204 : Part des P et Q séparés par une ponctuation forte, par connecteur et par notion oppositive

On remarque plusieurs changements dans le profil des résultats du tableau 204 si on le compare au tableau précédent relatif aux proportions de relations oppositives par connecteur. La seule colonne similaire est celle des connecteurs rectificatifs, qui n'affiche à nouveau aucune variation significative. Ce second critère d'analyse, la nature du lien entre P et Q, présente des répartitions de P et Q séparés dans deux phrases graphiques différentes, est apparaît donc de manière sensiblement identique pour *mais* et *maar*.

Là où, pour les proportions des occurrences par notion oppositive, on avait vu les connecteurs se répartir majoritairement en haut à gauche et en bas à droite dans la figure 94, on obtient un équilibre bien différent en réalisant un tableau similaire avec les résultats de la figure 95.

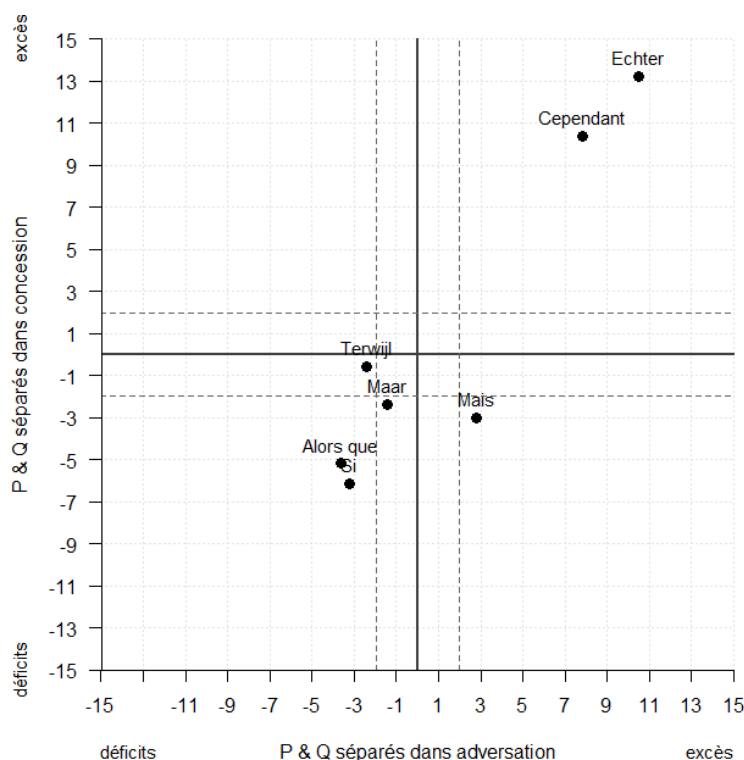


Figure 95 : Répartition des connecteurs concessivo-adversatifs selon les proportions de leurs P et Q séparés par une ponctuation forte

On assiste à une répartition opposée des connecteurs comparés au tableau analogue précédent : les connecteurs sont quasiment tous présents dans la partie inférieure gauche ou supérieure droite du graphique. Cette distribution traduit une polarité plus marquée, car ces positions traduisent, respectivement, un double déficit ou un double excès. Concrètement, dans notre échantillon, cela signifie que si un connecteur possède une tendance à l'union ou à la séparation de P et Q pour la concession simple, il conserve cette propriété pour ses occurrences adversatives également. L'exception notable est *mais*, seul connecteur figurant dans la partie inférieure droite du tableau (excès significatifs de P et Q séparés dans l'adversation, et déficit significatif de P et Q séparés dans la concession).

Si on revient au tableau 204, on observe que la concession additive n'affiche cette fois plus de variations significatives entre ses connecteurs s'agissant de la possibilité de scinder P et Q. En revanche, c'est le

cas de la majorité des connecteurs exprimant la concession transitive. Ici encore, on peut noter des similarités entre les résultats de cette notion oppositive et les autres : *cependant* et *echter* affichent des excès de P et Q séparés pour leurs occurrences concessives transitives, et c'était le cas également pour leurs occurrences adversatives et concessives simples. En revanche, *maar* présente un déficit de ce type de lien entre ses constituants, comme pour ses concessions simples. Un calque presque parfait s'observe ainsi entre les tendances des connecteurs concessifs simples et concessifs transitifs s'agissant de ce critère. Les concessions transitives ne sont donc pas exprimées typiquement par certains connecteurs concessifs transitifs plus que par d'autres dans notre échantillon, cependant, ces connecteurs ne partagent pas les mêmes propriétés s'agissant de la nature du lien entre P et Q : certains affichent des tendances significatives à la séparation de ces constituants (*cependant*, *echter*), d'autres, non (*mais*, *maar*). De cette manière, le locuteur dispose de deux options par langue pour exprimer la concession transitive de deux manières différentes : *mais* et *maar* s'il estime que l'énoncé concessif transitif peut tenir en une seule phrase graphique, et *cependant* et *echter* si, au contraire, il souhaite scinder ces éléments dans deux phrases graphiques différentes. C'est comme si chaque paire de connecteurs s'était spécialisée dans une forme d'usage spécifique. Ce processus de « spécialisation » des connecteurs logiques se retrouve dans d'autres études : Monte (2009 : 162) suggère ainsi que « [...] sur le plan sémantique, les connecteurs tendent à se spécialiser pour éviter la synonymie ». On peut y reconnaître un principe plus général et plus ancien, la « loi de répartition » (Bréal, 1897), qui pour Huyghe (2009 : 90) implique que « deux synonymes parfaits ont tendance à se spécialiser l'un par rapport à l'autre ». Dans notre cas précis, la spécialisation, respectivement, de *mais* par rapport à *cependant* et de *maar* par rapport à *echter*, dans le cadre de la concession transitive, semble se traduire (entre autres) par des variations du type de lien entre P et Q.

Les séquences de connecteurs sont le dernier critère avec lequel on peut comparer entre eux les connecteurs de cette étude s'agissant en termes d'excès ou de déficits significatifs.

Présence d'une séquence de connecteurs					
	Concessif simple	Concessif additif	Concessif transitif	Adversatif	Rectificatif
<i>Mais</i>	Neutre	Ne s'applique pas (séquence systématique)	Neutre	Neutre	Neutre
<i>Même si</i>	Neutre				
<i>Alors que</i>	Déficit			Neutre	
<i>Cependant</i>	Déficit		Neutre	Neutre	
<i>Si</i>	Excès	Ne s'applique pas (séquence systématique)		Excès	
<i>Maar</i>	Excès	Ne s'applique pas (séquence systématique)	Neutre	Neutre	Neutre
<i>Toch</i>	Excès				
<i>Echter</i>	Neutre		Neutre	Neutre	
<i>Terwijl</i>	Neutre			Neutre	
<i>Hoewel</i>	Déficit				

Tableau 205 : Part des P et Q séparés par une ponctuation forte, par connecteur et par notion oppositive

On remarque immédiatement que le tableau 205 présente bien moins de variations significatives que les tableaux similaires précédents. Et pour cause, la plupart des excès et déficits significatifs de séquences de connecteurs sont rassemblés dans une seule catégorie sémantique, celle de la concession simple. Nous avons déjà évoqué quelques pistes pour expliquer l'excès de séquences de connecteurs pour *maar* et *toch* (par l'utilisation en néerlandais, notamment, de *wel*, qui est plus répandue que son équivalent *bien* en français). Nous ne nous sommes en revanche pas penché sur les possibles raisons qui font que la concession simple concentre la quasi-exclusivité des variations significatives s'agissant des séquences de connecteurs. On peut pour cela reprendre, comme point de départ à notre réflexion, les constats glanés dans la littérature scientifique concernant la tolérance à l'implication des relations logiques, comme Dupont (2019) qui notait que l'addition était plus susceptible d'être laissée implicite que la concession, ou Corminboeuf (2014) qui affirmait que les relations adversatives sont majoritairement dénuées de connecteurs logiques explicites. Si on combine les propos de ces deux auteurs, on peut suggérer comme hypothèse que la concession a davantage recours à des connecteurs logiques explicites que l'adversation (il serait pertinent de réaliser une étude précisément à ce sujet pour confirmer cette intuition). Le contexte d'une relation adversative permettrait plus facilement, à lui seul, de comprendre qu'il s'agit d'une adversation (par l'opposition de deux termes lexicaux contraires, par exemple, comme dans « John est *grand* mais Bill est *petit* »), tandis que la concession, dont le principe même repose sur une logique de contradiction *inattendue* (Rossari, 2016), ne pourrait donc que difficilement être inférée de son seul contexte en l'absence de connecteur concessif explicite. Cette différence de force du contexte concessif comparé au contexte adversatif pourrait être un terreau de divergences entre ces deux catégories oppositives s'agissant de leur recours aux séquences de connecteurs. Si l'adversation a une nécessité moins élevée que la concession à utiliser un connecteur explicite pour être comprise, peut-être que cela explique l'harmonie entre ses connecteurs concernant l'utilisation de séquences de connecteurs (traduite pas une majorité de « neutre » dans la colonne de l'adversation). Utiliser plusieurs connecteurs adversatifs pour marquer une relation adversative déjà relativement évidente par son contexte risque alors d'alourdir le message (Calas, 2006 ; Lallouet, 2014). En revanche, si la concession a un besoin plus fort de marquer explicitement ses relations, elle peut tolérer des taux plus élevés de séquences de connecteurs. Une séquence concessive peut en effet être vue comme sorte de concession renforcée :

5.101. Ça peut paraître fou *mais pourtant* vrai. (CRFC, *mais pourtant*)

Dans cet énoncé concessif (le fait P « paraître fou » aurait dû empêcher le fait Q « être vrai »), *mais* aurait pu suffire à marquer la concession simple. Le locuteur a choisi de le rehausser de *pourtant*, connecteur lui aussi concessif simple. Il se pourrait que la présence de *pourtant* (ou de *mais*, selon que l'on choisisse de qualifier cette structure comme centrée sur *mais* ou sur *pourtant*) vienne renforcer la concession, et plus particulièrement, son aspect inattendu. Nous émettons l'hypothèse que 5.101. aurait été « moins concessif » s'il avait uniquement contenu *mais*. Si le locuteur a souhaité renforcer *mais* de *pourtant*, c'est peut-être pour souligner davantage à quel point il est inattendu que Q, « c'est vrai », en sachant P, « ça paraît fou ». Il pourrait être intéressant de mener une étude sur les éventuelles variations d'intensité de la concession par des locuteurs francophones entre des énoncés concessifs composés uniquement de *mais*, et d'autres contenant des séquences concessives du type *mais pourtant*, afin de confirmer cette hypothèse.

Si la concession, par un contexte moins fortement explicite que l'adversation, facilite l'utilisation de séquences de connecteur, elle augmente mathématiquement la probabilité que ses connecteurs aient

recours à ce procédé de manières différentes les uns par rapport aux autres, ce que nous observons effectivement dans la colonne du tableau 205 qui lui est réservée.

On peut conclure cette section en soulignant d'abord ce que montrent, de manière convergente, l'ensemble des études onomasiologiques menées dans ce chapitre. D'une part, la comparaison systématique des cinq (sous-)valeurs oppositives envisagées (concession simple, concession additive, concession transitive, adversation et rectification) met en évidence qu'aucun connecteur ne présente un profil parfaitement superposable à un autre, même lorsque l'on compare des connecteurs strictement identiques sémantiquement. Chaque connecteur se caractérise par une combinaison spécifique de paramètres : proportion relative des différentes nuances oppositives, tendance à unir ou à scinder ces éléments dans deux phrases graphiques, recours plus ou moins fréquent aux séquences de connecteurs, et, dans une moindre mesure, possibilité que P et de Q soient constitués d'éléments de bas rang.

Certaines notions oppositives, comme la rectification ou la concession transitive, sont exprimées dans des proportions globalement similaires par les connecteurs qui peuvent les véhiculer, tandis que d'autres notions (la concession simple, la concession additive et l'adversation) donnent lieu à des répartitions plus contrastées. À côté de cela, certains critères structuraux se révèlent relativement homogènes, comme la nature des éléments de P et Q, alors que d'autres, en particulier la nature du lien entre P et Q et la présence de séquences de connecteurs, observent des variations importantes entre les connecteurs étudiés. Enfin, l'étude des séquences de connecteurs a montré que les variations significatives se concentrent presque exclusivement dans le domaine de la concession simple, ce qui confirme l'idée que la concession, moins facilement inférable par le seul contexte que l'adversation, tolère davantage des stratégies de renforcement par accumulation de connecteurs, là où une multiplication de connecteurs adversatifs risquerait surtout d'alourdir le discours.

Ces constats suggèrent plusieurs hypothèses pour la partie traductologique de l'étude. Tout d'abord, le fait que certaines catégories sémantiques (rectification, concession transitive) soient distribuées de manière relativement équilibrée entre les connecteurs de chaque langue laisse penser qu'ils constituent des zones de relative stabilité traductive. On peut ainsi formuler l'hypothèse que, pour la concession de transition, *mais*, *cependant*, et *maar* et *echter* seront souvent en concurrence logique, le choix entre eux se jouant davantage sur des paramètres stylistiques ou structuraux (registre, type de lien entre P et Q) que sur une incompatibilité sémantique de fond. À l'inverse, les notions où les profils sont nettement dissymétriques (concession simple, adversation, et dans une moindre mesure, concession additive) devraient être précisément celles où l'on s'attend à observer les plus fortes variations de procédés traductifs. Concrètement, il sera par exemple plus inattendu qu'un *mais* concessif transitif soit traduit par *echter* et non par *maar*, plutôt qu'un *mais* concessif simple traduit lui aussi par *echter*. En somme, ces résultats invitent à dépasser une conception du choix traductif reposant uniquement sur la conservation du sémantisme d'une langue source à une langue cible.

Les profils onomasiologiques établis ici permettent d'accéder aux profils de nos connecteurs français et néerlandais qui serviront ensuite de base à nos analyses traductologiques. On pourra, par exemple, tester l'hypothèse selon laquelle les connecteurs qui se ressemblent le plus sur le plan sémantique et distributionnel (par exemple, les concessifs simples monofonctionnels comme *hoewel* et *même si*, ou les paires concessives transitives *mais/cependant* et *maar/echter*) donneront lieu à des équivalences plus stables dans le corpus parallèle, tandis que les connecteurs dont les profils divergent fortement (par exemple les taux d'occurrences adversatives et concessives simples pour *alors que* - *terwijl*) entraîneront davantage de reconfigurations : variété de connecteurs observés dans la traduction, ou encore recours à l'implication.

5.3. Résultats traductologiques

Ce troisième et dernier volet de résultats se penche sur les traductions des connecteurs logiques d'opposition au cœur de cette étude. Il se composera de deux grandes parties : les études de corpus parallèles, et les études exploratoires. Ces deux parties partagent le même outil d'analyse des traductions des connecteurs logiques : un cadre en trois dimensions, élaboré au fur et à mesure que nous examinons les traductions des connecteurs étudiés et de leurs phrases hôtes dans le Dutch Parallel Corpus.

5.3.1. Un cadre d'analyse des traductions des connecteurs logiques

Avant de nous consacrer à l'étude et à l'observation des traductions des connecteurs logiques à proprement parler, il nous semble pertinent de commencer par définir clairement le cadre par lequel ces traductions ont été classées et ordonnées. Dans cette étude, nous considérons que trois stratégies traductives principales régissent la traduction des connecteurs logiques (d'opposition) : la traduction littérale, la traduction non littérale par un connecteur explicite, ou la relation non marquée.

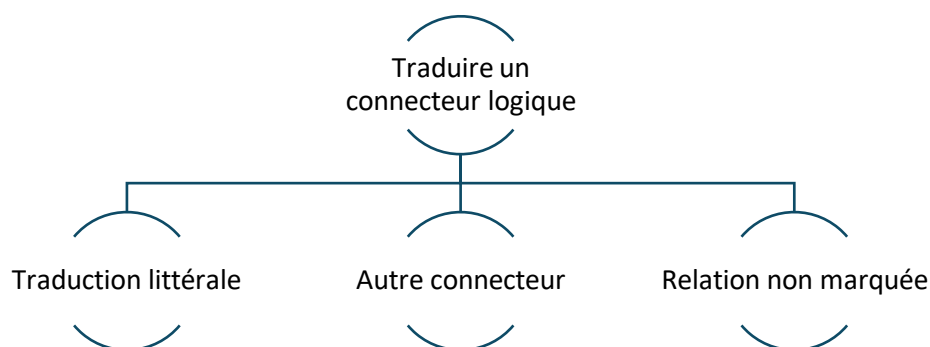


Figure 96 : Stratégies traductives fondamentales de la traduction d'un connecteur logique

La traduction littérale paraît désigner un concept simple à première vue, mais qui se révèle complexe quand on cherche à le définir avec précision, surtout si on tente de l'appliquer aux connecteurs logiques. Elle est souvent décrite comme une traduction « mot à mot » (Hatim & Munday, 2004), parfois par opposition, dans la littérature anglophone, à la *free translation* [traduction libre], laquelle privilégie la recreation du sens plutôt que la conservation des mots d'une langue à l'autre (Sazdovska-Pigulovska, 2016). Pour Robinson (1998), la traduction littérale implique dès lors une conservation stricte du sens de la langue source à la langue cible (« *a strictly sense-for-sense translation* »), voire de la catégorie grammaticale des mots traduits (un morphème doit être traduit par un morphème, une proposition par une proposition, etc.). Dès lors, traduire littéralement un connecteur logique consisterait à le rendre dans la langue cible par un connecteur identique ou presque sur le plan sémantique avant toute chose, mais également sur le plus grand nombre de critères possible, notamment celui de la nature grammaticale du connecteur. Cela impliquerait, par exemple, que *mais* est la traduction littérale de *maar*, et inversement : ces connecteurs partagent le même profil sémantique, et sont tous les deux des conjonctions de coordination. Mais cerner les équivalents littéraux de certains connecteurs oppositifs est une entreprise moins évidente. Quelle est, par exemple, la traduction littérale de *même si* ? Nous avons précédemment noté que ce connecteur était concessif

simple monofonctionnel. À ce titre, il se rapproche, en néerlandais, de *hoewel*, *ook al*, *ondanks*, *nochtans*, ou encore *toch*. Le critère sémantique n'est donc pas toujours suffisant pour déterminer la traduction littérale d'un connecteur. Si on applique le second critère, celui de la conservation de la nature du connecteur lors de la traduction, on peut écarter certains morphèmes comme *ondanks* ou *toch*, mais la liste ne se réduit toujours pas à un seul nom. Pei (2023) fait un constat similaire dans son étude sur la traduction des connecteurs logiques de l'anglais vers le chinois, et admet qu'il puisse y avoir plusieurs traductions littérales pour un même connecteur logique. Avant de nous positionner sur cette question, peut-être est-il intéressant de se pencher sur nos données pour identifier les connecteurs logiques avec lesquels nous pourrions rencontrer des difficultés s'agissant de l'établissement de leurs traductions littérales. En commençant par chercher des équivalents sémantiques aux connecteurs de notre étude, on retombe sur les groupes de connecteurs de notre étude contrastive sémasiologique, et il est possible d'établir des paires de connecteurs qui sont les traductions littérales les uns des autres :

- *Mais* est la traduction littérale de *maar*, et inversement ;
- *Alors que* est la traduction littérale de *terwijl*, et inversement ;
- *Cependant* est la traduction littérale de *echter*, et inversement.

Il est ainsi relativement simple de cerner les traductions littérales de six des dix connecteurs que nous étudions. La situation se complexifie pour les quatre derniers connecteurs. On peut les classer dans deux catégories :

- *Même si*, *hoewel*, et *toch*, qui n'expriment eux que la concession simple.
- *Si*, connecteur exprimant la concession simple, la concession additive, et l'adversation ;

Toch ne peut pas être la traduction littérale de *même si*, car il est un *voegwoordelijke bijwoorden* [adverbe de liaison], et *même si*, une conjonction de subordination. *Même si* et *hoewel* pourraient donc être les traductions littérales l'un de l'autre. Mais cette hypothèse doit être nuancée par les réflexions complémentaires menées sur *bien que* et *ook al*, réalisées dans le cadre de l'étude contrastive entre *même si* et *hoewel*. Si on ajoute un critère de plus dans la définition de la traduction littérale, celui de la structure et des positions des connecteurs concernés, on peut trancher cette question et proposer que *même si* a pour traduction littérale *ook al*, et *hoewel*, *bien que*. D'ailleurs, ce critère additionnel facilite également l'établissement de la traduction littérale de *toch*. Dans la littérature scientifique, ce dernier peut figurer dans une structure de type « P Connecteur Q », « P Q Connecteur Q », ou encore « P Q Connecteur » (Zeevat & Karagjosov, 2009). Dans notre échantillon, une structure supplémentaire a été observée : « Q Connecteur Q P », comme dans l'exemple suivant :

5.102. Mark Huizinga kan *toch* deelnemen aan de wereldtitelstrijd, half september in Osaka. De Olympisch kampioen van Sydney 2000 vindt dat hij voldoende progressie heeft gemaakt. Huizinga liep enkele maanden geleden een zware knieblesure op.

Mark Huizinga pourra quand même participer au championnat du monde, qui se tiendra mi-septembre à Osaka. Le champion olympique de Sydney 2000 estime avoir suffisamment progressé. Huizinga s'était gravement blessé au genou il y a quelques mois.

Il se trouve que cette position particulière de *toch* permet de le relier à un connecteur bien précis en français, : *quand même*. Lui aussi est capable de figurer dans cette position particulière de *toch*, comme la traduction de 5.102. que nous proposons le montre. Par ailleurs, *quand même* peut lui aussi s'utiliser comme marqueur de modalité en plus de son utilisation pour marquer des relations concessives, ce qui était d'ailleurs sa signification originelle (Beeching, 2005 & 2007). Il semble d'ailleurs que la structure « P Connecteur Q » soit plus typique à cet usage (Paillard, 2015). Très proche de *quand même* tant sur le plan sémantique que syntaxique, *tout de même* mérite notre attention. *Tout de même* et *quand même* sont parfois considérés comme équivalents (Morel, 1996). Veland (1998) les qualifie même de « synonymes totaux », quoiqu'affichant certaines différences subtiles dans leurs propriétés distributionnelles notamment. Ce type de variations ne disqualifie cependant pas *tout de même* comme traduction littérale de *toch*. Si l'on se fonde sur le sémantisme et les structures de connecteurs, il faut admettre que *tout de même* peut, au même titre que *quand même*, être une traduction littérale de *toch*.

Le cas de *si* est plus complexe. Sémantiquement, ce connecteur présente un profil qui ne ressemble à aucun des autres connecteurs oppositifs que nous étudions, pouvant traduire la concession simple, la concession additive, et l'adversation. Mais comme exposé dans l'état de l'art de cette thèse, il ne s'agit là que de notions exprimées marginalement par *si* : dans nos données, elles couvrent environ 16% de toutes les occurrences de *si* extraites du DPC, *si* possédant d'autres nuances comme l'hypothèse (Corminboeuf, 2009) ou la condition (Corminboeuf, 2014). Lorsqu'il est étudié dans une perspective contrastive, *si* est le plus souvent considéré dans ses nuances conditionnelles ou hypothétiques (comme Carter-Thomas, 2007 ; Shirley, 2008 ou Nguyen, 2025 pour une comparaison des usages conditionnels et/ou hypothétiques de *si* et *if* en anglais, ou Royo Viñuales, 2025 pour une analyse croisée de *(como) si* en espagnol à *(comme) si*). À notre connaissance, l'éventail sémantique de *si* est propre à ce connecteur, du moins en français. En néerlandais, le connecteur le plus typique de l'hypothèse et de la condition est *als* (Reuneker, 2022). Ce connecteur possède lui aussi un sémantisme passionnant, pouvant exprimer, notamment, la temporalité, (Reuneker, 2022) comme dans l'exemple suivant tiré de Hulstijn (2017 : 70) qui en fournit également la traduction en anglais :

5.103. *Als ik daar dan ben, pak ik gewoon de fiets naar mijn werk.* (Hulstijn, 2017 : 70)

When I arrive there, I just take my bike to my work. (Hulstijn, 2017 : 70)

Quand j'arrive là-bas, je prends simplement mon vélo pour aller au travail.

Le choix de Hulstijn de traduire *als* par *when* en anglais souligne la nature temporelle de la relation que *als* introduit. En utilisant *si* (« Si j'arrive là-bas, je prends simplement mon vélo pour aller au travail. »), on la modifie profondément, ce qui montre que *si* n'est pas capable de traduire toutes les nuances véhiculées par *als*. À notre connaissance, les nuances oppositives de *si* n'ont pas encore fait l'objet d'une analyse contrastive dans plusieurs langues différentes, ce qui pourrait précisément traduire également la difficulté qu'il semble exister à faire correspondre son profil sémantique à celui d'un autre connecteur, en français comme dans d'autres langues. Même sans le cas où *si* ne pouvait exprimer que des nuances oppositives, il ne serait pas possible de l'associer à un autre connecteur de cette étude pour l'y comparer. En termes de relations strictement oppositives, *si* se situe à mi-chemin entre *alors que* et *mais* : il est concessif simple et adversatif comme *alors que*, mais également concessif additif, une notion que seul *mais* exprime. Côté néerlandais, *si* serait donc à relier à *terwijl*, et à *maar*, dans une moindre mesure. Considérer ces deux derniers connecteurs comme les traductions littérales de *si*

reviendrait cependant à nier une donnée centrale dans son sémantisme, à savoir, le fait que près de 85% de ses occurrences ne sont pas oppositives. Il nous semble que cette donnée joue indéniablement un rôle dans son utilisation par les francophones, et que si l'on veut comparer *si* à un autre connecteur, il faut nécessairement la faire intervenir quelque part. Il existe par ailleurs une grande différence avec des cas similaires comme la paire de connecteurs *alors que* / *terwijl*, qui eux non plus ne sont pas exclusivement oppositif : *alors que* et *terwijl* possèdent certes des profils sémantiques qui dépassent les relations strictement oppositives, mais ces profils demeurent les mêmes, les connecteurs pouvant tous les deux exprimer la temporalité. Dans le cas de *si*, nous n'avons pas trouvé de connecteurs exprimant à la fois l'hypothèse et la condition, et des nuances oppositives. Il y a bien *même si*, mais *même si* n'exprime pas l'adversation (à l'inverse de *si*), impossible donc d'affirmer que des connecteurs comme *zelf(s) als* soient la traduction littérale de *si*. Une dernière piste aurait été de considérer que la traduction littérale de *si* soit le connecteur le plus utilisé en néerlandais pour traduire *si*, mais cela fausserait automatiquement nos résultats, faisant de la traduction littérale *de facto* le processus traductif le plus utilisé. Pour ces raisons, il nous semble que la solution la plus prudente est d'admettre que *si* ne possède pas de traduction littérale en néerlandais. Ce connecteur ne peut donc être traduit dans cette langue que de deux façons (dans cette étude) : soit par un connecteur explicite, soit par une relation non marquée. Les traductions littérales des connecteurs d'opposition de cette étude sont donc les suivantes :

Connecteur en langue source	Traduction littérale en langue cible
Mais	<i>Maar</i>
Alors que	<i>Terwijl</i>
Cependant	<i>Echter</i>
Même si	<i>Ook al</i>
Si	/
<i>Maar</i>	<i>Mais</i>
Toch	<i>Quand même</i> <i>Tout de même</i>
<i>Terwijl</i>	<i>Alors que</i>
<i>Echter</i>	<i>Cependant</i>
<i>Hoewel</i>	<i>Bien que</i>

Tableau 206 : Traductions littérales des connecteurs oppositifs étudiés.

Le second cas de figure envisagé dans cette thèse s'agissant de la traduction des connecteurs logiques étudiés consiste à traduire le connecteur concerné par un connecteur explicite dans la langue cible, mais différent du connecteur qui joue le rôle de traduction littérale, comme dans l'exemple suivant :

5.104. Over het culturele leven van de stedelingen weten we niet veel meer dan wat de religieuze wereld aan inlichtingen verschaft. *Maar* over de cultuur van het hof weten we veel meer. (DPC, *maar*, 53)

5.105. Hormis les renseignements rapportés par le monde religieux, les informations sur la vie culturelle des citoyens sont rares. *En revanche*, la culture de la cour est un aspect bien mieux connu. (DPC, *maar*, 53)

Nous ne savons pas grand-chose de plus de la vie culturelle des citoyens que ce que nous apprend le monde religieux. Mais nous en savons beaucoup plus sur la culture de la cour.

Ici, *maar* a été traduit non pas par sa traduction littérale (*mais*), mais par *en revanche* en français. La différence qui existe entre ce choix et *mais* réside dans le profil sémantique du connecteur choisi dans la langue cible : d'un connecteur polyfonctionnel (*maar*), on passe à un connecteur monofonctionnel adversatif en français. Au cours de la traduction, le sémantisme s'est donc spécialisé : l'interprétation de la relation logique contenue dans la traduction requiert un effort cognitif moins important que celle de la langue cible. Ce constat suggère plusieurs questions et pistes de réflexion : pourquoi avoir choisi de traduire *maar* par *en revanche*, et pas simplement par *mais* ? En choisissant *en revanche*, le traducteur s'est imposé une désambiguïsation sémantique de l'énoncé en néerlandais, pour choisir *in fine* un connecteur uniquement adversatif. Peut-être était-ce pour faciliter la lecture des consommateurs de la traduction, mais dans ce cas, est-ce une pratique répandue, ou plutôt limitée ? Et est-elle typique de certaines relations oppositives, ou s'utilise-t-elle chez chacune d'entre elles dans les mêmes proportions ? C'est à ce genre de questions de recherches que nous tenterons de répondre en faisant la distinction entre la traduction d'un connecteur par sa traduction littérale, et sa traduction par un connecteur autre que la traduction littérale. Crible *et al.* (2019) abordent (partiellement) cette question à travers le concept de *underspecification* (que l'on pourrait traduire par « sous-spécification », au sens de la perte de précision) que ces auteurs définissent de la sorte :

From a *multilingual* perspective, underspecification relates to a translation strategy of mismatch between the original and the translated discourse marker. Within this multilingual translation-related type of underspecification, we can further distinguish two degrees of mismatch: the discourse marker is omitted in the translation; the discourse marker is translated by a more polyfunctional, less specified one. Crible *et al.* (2019 : 5)

D'un point de vue multilingue, la sous-spécification désigne une stratégie de traduction consistant en un déséquilibre entre le connecteur original et le connecteur traduit. Au sein de ce type de sous-spécification multilingue, nous pouvons distinguer deux degrés de déséquilibre : soit le connecteur est omis dans la traduction, soit le connecteur est traduit par un connecteur plus polyfonctionnel et moins spécifié. (Crible *et al.* (2019 : 5)

On remarque que derrière le concept de sous-spécification, Crible *et al.* placent ce que nous appellerons dans cette thèse les relations non marquées (soit les cas où le connecteur n'est traduit par aucun connecteur explicite dans la langue cible). Nous laissons de côté ce phénomène pour nous concentrer sur le second cas de sous-spécification, à savoir, les connecteurs traduits par des connecteurs dont la polyfonctionnalité augmente au cours de la traduction. Pour illustrer ce type de traduction, ils citent Dupont & Zufferey (2017), qui se sont penchées sur la traduction en anglais de quatre connecteurs concessifs : *cependant*, *toutefois*, *néanmoins*, et *pourtant*. Dans cette étude, un cas

de sous-spécification consiste à traduire *néanmoins* par *but* en anglais, lequel est, écrivent Crible *et al.*, plus générique [*generic*] que ne l'est *néanmoins*. On perçoit tout à fait la pertinence de s'intéresser à ces cas de perte de spécification au cours du processus linguistique, mais nous aimerions proposer une piste pour élargir cette réflexion. Dans leur étude, Dupont & Zufferey partent de quatre connecteurs concessifs, dont trois sont monofonctionnels concessifs (*toutefois*, *néanmoins*, et *pourtant*⁵³), et un très majoritairement concessif (*cependant*). La modification du degré de spécialisation sémantique des connecteurs, lors de la traduction, ne pouvait dès lors que décroître, étant donné que ces connecteurs n'expriment dès le départ qu'une seule relation oppositive, ce qui explique peut-être pourquoi Dupont & Zufferey (2017), ainsi que Crible *et al.* (2019) se penchent sur les cas de sous-spécifications. Il nous semble cependant qu'il existe un processus antagoniste, que l'on pourrait appeler dès lors « sur-spécification », et qui se retrouve notamment dans l'exemple mentionné plus haut : en traduisant *maar*, un connecteur « générique » (pour reprendre les termes de Crible *et al.*) par *en revanche*, un connecteur spécialisé dans l'adversation (Brysbaert & Lahousse, 2021). Dans une telle traduction, l'énoncé en langue cible utilise un connecteur au sens plus précis que ne l'était celui employé dans la langue source. Si l'on choisit de traduire un connecteur logique par un autre connecteur logique, trois cas de figure sont dès lors possibles s'agissant du degré de précision de la relation exprimée :

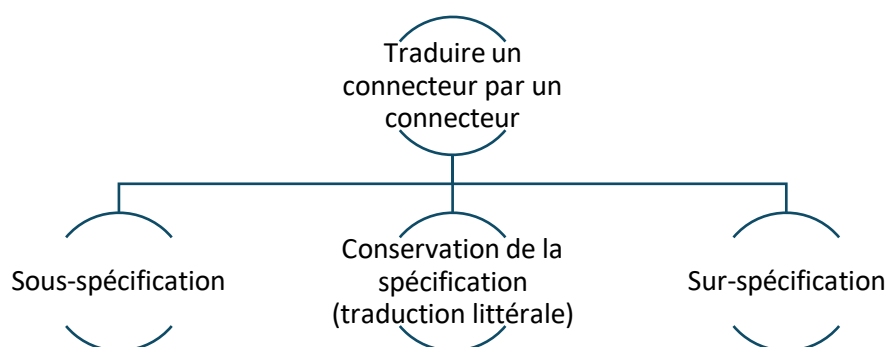


Tableau 207 : Variations de sens lorsqu'un connecteur est traduit par un connecteur

Dans leur étude, Crible *et al.* se sont, entre autres, penchés sur les traductions de *but* en français en tentant de vérifier si le connecteur affichait des variations de stratégies traductives en fonction de sa fonction (*function*). Leur analyse n'a pas révélé de divergences de ce type entre les fonctions de *but*, mais elles sont difficilement transposables à notre étude, d'une part car Crible *et al.* n'adoptent pas la même classification de *but* que celle que nous utilisons pour nos connecteurs d'opposition (mais celle de Crible & Degand, 2019), et d'autre part, car les stratégies traductives envisagées par ces auteurs diffèrent elles aussi du cadre que nous sommes en train de présenter dans cette section.

Enfin, la troisième option principale envisagée dans cette thèse pour traduire un connecteur logique est la relation non marquée, soit « l'absence de connecteur entre les membres d'une construction pour signifier une relation sémantico-pragmatique » (Corminboeuf, 2014 : 2367). Ce choix traductif est parfois désigné par d'autres termes dans la littérature scientifique, comme *implication* (Cuenca, 2022), *omission* (Aijmer & Altenberg, 2002), ou encore *zero correspondence* [zéro correspondance] (Johansson, 2007). Toutes ces dénominations possèdent un dénominateur commun : elles désignent

⁵³ Pour le sémantisme de *néanmoins* et *toutefois*, voir notamment Lenepveu, 2007, et pour *pourtant*, Marchello-Nizia, 2008.

des « cas où le texte cible ne contient aucune forme pouvant être directement associée à la forme étudiée dans le texte source » [NT] (Boulin, 2015 : 137). L'application concrète de ces principes peut cependant donner lieu à des divergences. Ainsi, pour Corminboeuf (2014), un énoncé comme « Il mange tous les jours au restaurant et il est maigre comme un fil » (tiré de Riegel, Pellat & Rioul, 2008) est une relation non marquée, bien que comportant un connecteur explicite (*et*). Pour cet auteur, *et* « n'est pas spécialisé pour signifier l'opposition » (Corminboeuf, 2014 : 2367), ce qui suggère que Corminboeuf estime que des relations marquées par un connecteur ne leur étant pas typique sont des cas de non-marquage. Vu les réflexions développées dans le paragraphe précédent, il ne nous semble pas que nous puissions adopter rigoureusement la même position que Corminboeuf s'agissant du non-marquage, en tout cas pour les énoncés où une relation est marquée par un connecteur « atypique » à la relation véhiculée. Appliquée à la traduction, cette logique voudrait que l'exemple suivant soit un cas de non-marquage.

5.106. Vous avez lancé un site web *mais aussi* une boutique. (DPC, *mais*, 9)

5.106. U startte met een verhuursite *én* een boetiek in Antwerpen. (DPC, *mais*, 9)

Vous avez commencé avec un site de location ET une boutique à Anvers.

L'énoncé source en français comporte une séquence concessive additive (*mais aussi*), traduite par un *en*, qui littéralement signifie *et* en français. De plus, ce *en* est accentué. Or, en néerlandais, l'accent sert à souligner la signification du mot sur lequel il est placé (Heerink, 2005), ce que nous avons essayé de rendre dans notre traduction littérale en écrivant « ET » en lettre majuscule. Dans ce cas, accentuer *en* cristallise l'apparente contradiction entre P et Q, ce qui peut indiquer, selon nous, que *en* n'était pas censé être le connecteur le plus typique à utiliser pour traduire *mais aussi*. Nous suggérons donc que ce *en* pourrait être une marque explicite de la concession, en particulier rehaussé de son accent aigu. Un second argument pour ne pas considérer 5.106. comme une relation non marquée consiste à estimer que l'utilisation de *én* en néerlandais est un choix du traducteur. Il aurait pu opter pour une traduction sans aucun connecteur explicite, mais il ne l'a pas fait, choisissant *én*. D'ailleurs, si on tente de modifier la traduction littérale de 5.106. en supprimant *én* pour, par exemple, une virgule, le sens de la phrase est modifié : « *Vous avez commencé avec un site de location, une boutique à Anvers* » donne l'impression que « un site de location » et « une boutique à Anvers » sont un seul et même établissement, alors que dans l'énoncé original, ces deux éléments sont bien distincts. Supposer que certaines relations contenant des connecteurs explicites sont des relations non marquées pourrait enfin supposer une hiérarchie à l'intérieur même de ce type de relation (avec, d'une part, les relations entièrement non marquées totalement dépourvues de connecteurs logiques, et d'autre part, les relations partiellement non marquées, traduites par des connecteurs logiques mais considérés comme atypiques pour ces relations), ce que nous souhaitons éviter. Nous avons en effet vu que cerner avec précision les relations logiques qu'un connecteur peut véhiculer est une entreprise complexe, et décider lesquelles lui sont typiques ou moins caractéristiques l'est sans doute encore plus. Pour toutes ces raisons, nous adopterons dans le cadre de ce travail une définition de la relation non marquée plus stricte que celle de Corminboeuf (2014), mais pas autant que celle de Boulin (2015) qui considère que dans une *zero correspondence*, aucune forme dans la langue d'arrivée n'est associée au connecteur de la langue de départ. L'exemple suivant illustre cette problématique.

5.107. Gerard Reve streek begin jaren negentig in Machelen-aan-de-Leie neer en wachtte daar in een verzorgingstehuis in het nabije Zulte op zijn Schepper, *terwijl* Brouwers in het Limburgse Zutendaal andermaal een vorm van splendid isolation heeft gevonden. (DPC, *terwijl*, 86)

5.107. Gerard Reve s'était installé à Machelen-aan-de-Leie au début des années 1990 et y a attendu son rendez-vous avec le Créateur dans une maison de repos. Jeroen Brouwers a trouvé à Zutendaal, dans le Limbourg, une forme de splendid isolation qui lui convient bien. (DPC, *terwijl*, 86)

Gerard Reve s'est installé à Machelen-aan-de-Leie au début des années 1990 et y a attendu son Créateur dans une maison de retraite située dans la commune voisine de Zulte, tandis que Brouwers a de nouveau trouvé une forme de splendid isolation à Zutendaal, dans le Limbourg.

L'énoncé original, en néerlandais, comporte un *terwijl* adversatif, qui compare Gerard Reve et (Jeroen) Brouwers. Dans le DPC, la traduction ne comporte pas de connecteur explicite, cependant, P et Q sont désormais scindés par une ponctuation forte. Le choix d'organiser P et Q de cette façon, qui n'était pas présente en néerlandais original, peut inviter le lecteur à interpréter la phrase traduite comme une relation adversative bien que privée de connecteurs explicites, la juxtaposition de phrases graphiques distinctes suggérant dans certaines conditions ce type d'interprétation de contraste (Kerbrat-Orecchioni, 1991). Faut-il dès lors considérer que, bien que dépourvue de connecteurs logiques, la traduction de 5.107. n'est pas pour autant non marquée, vu la transformation du lien entre P et Q qui s'y est opérée ? Nous n'excluons pas cette vision, cependant, dans le cadre de cette thèse, nous ne considérerons pas que des énoncés comme la traduction de 5.107. sont des traductions marquées. Il nous semble cohérent, vu nos précédents choix méthodologiques (c.f. le choix d'étudier les cinq connecteurs logiques les plus courants en néerlandais et en français), d'adopter une définition du (non-) marquage avec pour pierre angulaire la présence ou non d'un connecteur logique, sans faire intervenir d'autres phénomènes linguistiques (comme la ponctuation). Ainsi, pour nous, la traduction d'un connecteur logique est non marquée dès lors que, dans la traduction, aucun connecteur logique ne correspond au connecteur de la phrase originale. En fin de compte, nous rejoignons la définition du non-marquage de Corminboeuf (2014), à la différence qu'inversement à cet auteur, nous ne lui connaissons pas d'exceptions.

Le non-marquage a déjà fait l'objet d'études comparant sa prévalence à travers différentes relations logiques, lesquelles tendent à montrer qu'il n'apparaît pas dans les mêmes proportions selon la nuance exprimée. Crible & Demberg (2020 : 5) liste plusieurs critères qui peuvent influencer l'implication d'une relation logique, notamment la complexité cognitive. Hoek *et al.* (2017 : 114) notent que la présence « d'asymétries s'agissant du marquage [entre] relations logiques [différentes] est clairement établie ». Ces auteurs indiquent, par exemple, que les relations causales et additives sont plus souvent non marquées que les relations conditionnelles ou, ce qui nous intéresse tout particulièrement, les relations concessives. Plus intéressant encore, cette étude met en lumière des différences significatives entre les taux d'implication selon la langue cible dans laquelle est effectuée la traduction. Il n'est sans doute pas prudent d'en déduire que cela sera également le cas pour notre étude, car Hoek *et al.* ne prennent pas en compte de relations oppositives dans leur analyse, mais il est cependant possible d'envisager que nos résultats montrent des taux différents de traductions par non-marquage non seulement entre catégories sémantiques, mais également, entre le français et le néerlandais. Si on se rappelle que nous avons défini les relations concessives comme plus complexes que les relations adversatives, on peut s'attendre à trouver davantage de relation non marquée pour traduire l'adversation que la concession, par exemple. Difficile en revanche de formuler à ce stade une hypothèse s'agissant d'éventuelles variations de fréquences de relations non marquées entre le sens

traductif français → néerlandais ou néerlandais → français. Dupont (2019) a en effet montré dans sa thèse que certains postulats en matière de fréquence de connecteurs, y compris des variations à ce sujet entre différentes langues, ne se vérifient pas toujours dans les corpus.

Grâce à ces réflexions, on peut affiner le cadre d'analyse des traductions des connecteurs logiques présenté au début de cette section.

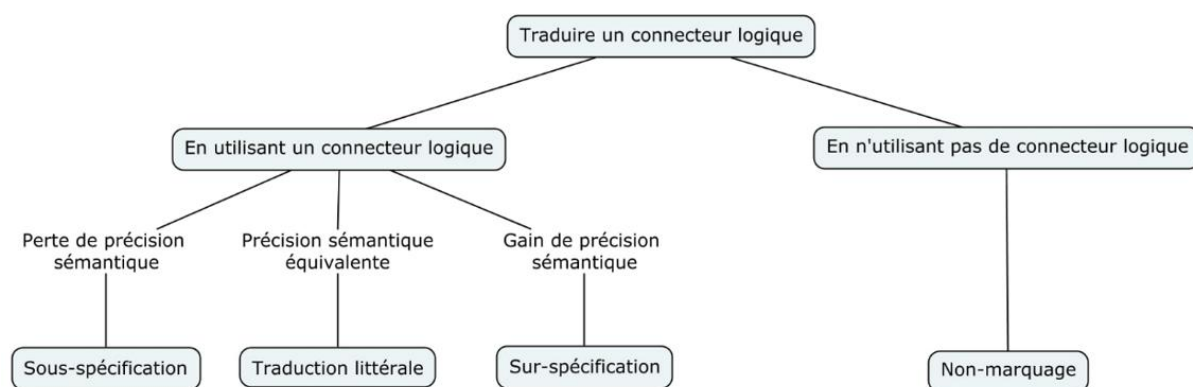


Figure 97 : Stratégies traductives des connecteurs logiques

C'est ce cadre qui sera utilisé pour analyser les traductions des 10 connecteurs de cette étude relevés dans le Dutch Parallel Corpus, mais aussi de nos études exploratoires. Notre classification principale reposera sur les trois cas de figure envisagés au début de cette section, à savoir, la traduction littérale, la traduction par un connecteur autre que littérale, et le non-marquage. Dans un second temps, et quand cela s'avérera pertinent, nous nous répartirons les traductions par un connecteur autre que littérales en sous-spécifications et sur-spécifications. En effet, démontrer l'existence des sur-spécifications avait pour nous comme objectif principal non pas tant de savoir, par exemple, s'il y a davantage de sous-spécifications ou de sur-spécifications dans les connecteurs que nous étudions, mais plutôt de prouver que des traductions par exemple, d'un *maar* par *alors que* étaient à classer avec les cas de sous-spécifications afin de former un ensemble plus large qui regroupe, finalement, toutes les traductions réalisées par des connecteurs explicites autres que les connecteurs considérés comme les traductions littérales.

À l'instar des études monolingues et contrastives, nous présenterons les résultats des traductions des connecteurs logiques d'abord de manière globale, puis les détaillerons au travers des critères d'analyses de notre étude, en accordant une attention particulière au sémantisme.

5.3.2. Traduction des connecteurs français

5.3.2.1. *Mais*

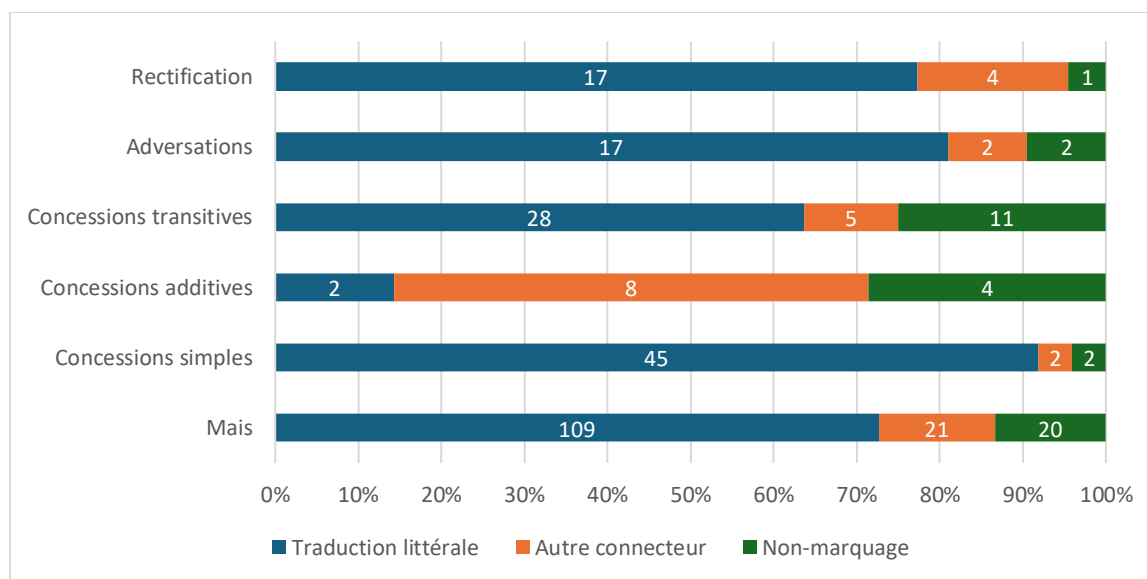


Figure 98 : Traductions de *mais*

Pour compléter ce tableau, un approfondissement des connecteurs recensés pour la stratégie « autre connecteur » est le bienvenu. Comme *mais* est le connecteur le plus polyfonctionnel de notre étude, le choix de le traduire par un autre connecteur que *maar* résulte automatiquement en un phénomène de sous-spécification.



Figure 99 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *mais*

Il convient sans doute d'analyser les traductions de *mais* en commençant par les traductions globales de ce connecteur, toutes catégories sémantiques confondues. On observe que la traduction littérale occupe de loin la majorité des traductions observées, près des trois-quarts des *mais* analysés ayant été

traduits par des *maar*. Les cas de traductions de *mais* par un connecteur autre que *maar*, et de non-marquage, s'affichent dans des proportions relativement équilibrées, couvrant toutes les deux un peu moins de 20% des traductions. Pour l'heure, nous nous limiterons à cette simple constatation, car il est nécessaire de la confronter aux autres connecteurs de cette étude avant de tenter de l'expliquer. Nous verrons si, dans un premier temps, ces proportions se répètent pour les autres connecteurs français, et dans un second temps, les comparerons brièvement aux connecteurs néerlandais, avec une attention particulière pour *maar* (la traduction littérale de *mais*). On se demande en effet immédiatement si *maar* va afficher les mêmes tendances traductives que *mais*, ce qui nous permettra d'aborder la question de savoir si deux morphèmes considérés comme étant une paire traductive adoptent ou non un comportement similaire dans le processus traductif, ce à quoi on pourrait s'attendre attendu que leur sémantisme est (vu dans cette étude comme) identique. Si l'on ventile ces résultats globaux à travers les différentes catégories sémantiques de *mais*, des variations plus ou moins importantes apparaissent. Le tableau suivant contient les résultats des valeurs p ajustées, pour toutes les stratégies traductives de chacune des catégories sémantiques de *mais*.

	Concession simple	Concession additive	Concession transitive	Adversation	Rectification
Traduction littérale	0	0	0,2	0,4	0,6
Autre connecteur	0,09	0	0,5	0,5	0,6
Non-marquage	0,06	0,1	0,02	0,6	0,3

Tableau 208 : Valeurs p des stratégies traductives de *mais*, par catégorie sémantique

À l'instar de la répartition générale des stratégies traductives constatées pour traduire *mais*, il est sans doute important de rappeler que les réflexions que nous allons développer ici seront à nuancer avec celles que nous réaliserons sur les autres connecteurs logiques français et néerlandais.

On constate tout d'abord que les *mais* concessifs simples affichent des p significatifs pour toutes les stratégies traductives considérées dans cette étude, principalement car les traductions littérales sont encore plus présentes pour ce type de *mais*, couvrant près de 90% des *mais* analysés. Utiliser un connecteur autre que *mais*, ou une relation non marquée pour traduire un *mais* concessif simple constitue donc un choix plus rare dans notre échantillon, sans être pour autant significatif par rapport aux tendances des autres catégories sémantiques de *mais*. Malgré cela, il nous semble intéressant d'explorer les raisons qui font que la traduction littérale est particulièrement choisie pour traduire les *mais* concessifs simples, en nous demandant pourquoi les stratégies de l'utilisation de connecteurs autres que *mais* ou les non-marquages pourraient représenter des choix moins judicieux pour traduire les *mais* de cette catégorie.

D'après ce que nous avons pu apprendre dans la littérature, à savoir, le faible taux de relations concessives non marquées. Nous avons en effet eu l'occasion d'apprendre à plusieurs reprises dans la littérature scientifique que les concessions ne se prêtaient pas particulièrement bien à l'implication (Zufferey & Degand, 2024). Choisir de ne pas utiliser de connecteur concessif explicite pour traduire une relation concessive apparaît donc assez logiquement comme un choix peu commun dans notre

corpus. Parfois, le traducteur ajoute une tournure pour guider le lecteur de la langue cible à conserver une lecture concessive de la phrase :

5.108. Par conséquent, même si les processus d'évaluation sont à présent largement professionnalisés, soyez prêt à tout. *Mais* ne vous montrez pas *pour autant* prêt à tout faire. (DPC, *mais*, 16)

5.108. Daarom moet u - ook al zijn de evaluatieprocedures momenteel sterk geprofessionaliseerd - op alles voorbereid zijn. Wat niet betekent dat u bereid moet zijn om alles te doen. (DPC, *mais*, 16)

C'est pourquoi, même si les procédures d'évaluation sont aujourd'hui très professionnelles, vous devez être prêt à tout. Ce qui ne signifie pas que vous devez être prêt à tout faire.

Dans cet exemple, on observe l'apparition en néerlandais de la tournure « *wat niet betekent dat* », littéralement, « ce qui ne signifie pas que ». Elle n'était pas présente en français, nous suggérons que son apparition compense la disparition du *mais*, qui n'a pas été traduit en néerlandais par un connecteur explicite. Elle rappelle les développements des relations concessives du chapitre consacré à la revue de la littérature, où la concession était décrite comme la contradiction d'une conclusion : on pourrait croire, en lisant « vous devez être prêt à tout » que l'interlocuteur nous conseille de tout accepter venant de la personne qui nous fait passer une évaluation. Mais le traducteur, plutôt que de placer un *maar*, choisit d'écrire explicitement le développement typique d'une concession : même si vous devez être prêt à tout, *cela ne signifie pas que* vous devez être prêts à tout faire. Si on traçait le triangle concessif de cet énoncé, « *cela ne signifie pas que* » figurerait à la place d'un côté :

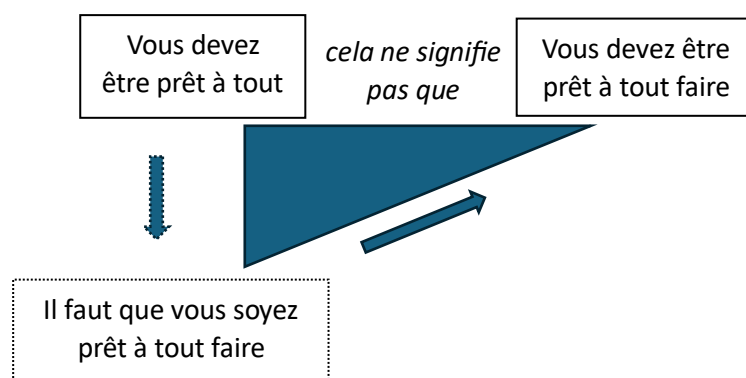


Figure 100 : Triangle concessif lié par « *cela ne signifie pas que* »

Dans certains cas, en revanche, il nous semble que les stratégies de compensation de la suppression du connecteur concessif explicite ne sont pas suffisantes pour reconstruire la relation concessive :

5.109. C'était une brute chaleureuse, n'hésite pas à déclarer un de ses collaborateurs, *mais* qui savait se montrer chaleureux dans ses contacts. (DPC, *mais*, 124)

5.109. Een van De Clercq's vroegere medewerkers noemt hem een 'hartelijke ruwe man', die zeer charmant kon zijn tegenover anderen.

L'un des anciens collaborateurs de De Clercq le décrit comme un « homme chaleureux et rude », qui pouvait se montrer très charmant avec les autres.

Dans cet exemple, l'homme politique belge Willy De Clercq est décrit comme une brute chaleureuse (P), *mais*, capable de se montrer chaleureux (Q). La relation concessive de l'énoncé original repose sur le principe qu'il peut être inattendu qu'un homme que l'on qualifie de brute (fût-elle chaleureuse) puisse paraître charmant. En néerlandais, plus aucun connecteur concessif ne précède la proposition relative précisant que M. De Clercq pouvait se montrer charmant, si bien que les deux informations semblent s'additionner simplement sans entrer en contradiction (Loock, 2007). La relation concessive nous semble dès lors difficile à reconstruire. Une piste d'explication voudrait que le traducteur considère lui-même, en son chef, que le fait d'être une brute chaleureuse n'empêchait pas forcément de se montrer charmant. Dans ce cas, la présence de l'adjectif « chaleureux » pourrait justifier cette absence d'incongruité entre ces deux traits de caractère de Willy De Clercq, « chaleureux » venant amoindrir l'aspect brutal de l'ancien ministre et permettant d'additionner l'adjectif « charmant » sans contradiction apparente.

Ce qui est moins évident à expliquer de prime abord, en revanche, c'est le taux de *mais* concessifs simples traduits par des connecteurs autres que *maar*. La langue néerlandaise contient en effet plusieurs connecteurs qui peuvent exprimer la concession, dont *echter*, *toch*, ou encore *hoewel*, pour ne citer que ceux dont nous traitons dans notre étude. Selon toute vraisemblance, ils permettent de conserver la relation concessive, voire de la simplifier pour le lecteur, qui ne doit plus interpréter un connecteur aussi polyfonctionnel que *mais* :

5.110. Je n'ai pas étudié la photographie, encore moins le journalisme. *Mais* c'est par ces moyens que je m'exprime. (DPC, *mais*, 3)

5.110. Ik heb geen fotografie gestudeerd, laat staan journalistiek. *En toch* zijn dat de middelen waarmee ik me uitdruk. (DPC, *mais*, 3)

Je n'ai pas étudié la photographie, encore moins le journalisme. Et pourtant c'est par ces moyens que je m'exprime.

Nous laissons pour l'heure de côté ce phénomène, préférant attendre de voir s'il se répète pour les autres connecteurs polyfonctionnels exprimant (entre autres) la concession. Il se pourrait que le traducteur préfère éviter d'utiliser un connecteur plus précis que *maar* dans sa traduction pour être certain de ne pas se tromper de sens, ou pour faire l'économie de la désambiguïsation de *mais*, mais on pourrait imaginer que les *maar* concessifs simples n'affichent pas cette tendance, et il faudrait alors chercher plutôt, par exemple, du côté d'une différence entre la langue française et la langue néerlandaise dans l'expression de la concession simple.

Les *mais* concessifs additifs se distinguent quant à eux par un taux très bas de traductions littérales ($z = -5,1407$), compensé par une forte tendance à la traduction par des connecteurs autres que la traduction littérale ($z = 4,8858$). Il semble tout d'abord qu'il faille quelque peu préciser ce que l'on entend par traduction littérale d'un connecteur concessif additif. Il n'existe pas en effet, à notre connaissance, de connecteur unique permettant d'exprimer une relation à la fois concessive et additive⁵⁴. Cette combinaison de nuance se traduit, sauf erreur de notre part, toujours par une séquence de connecteur. Dans les études monolingues, nous avons constaté que de telles séquences étaient généralement *mais aussi* et *mais également*, ainsi que des variantes comme *mais surtout*. Pour traduire littéralement une concession additive, qui se présente systématiquement sous la forme d'une séquence de connecteurs, il faut donc que le traducteur opte pour une séquence de connecteur dans sa traduction également. Il faut ainsi que 2 connecteurs (ou plus) soient traduits par au moins 2 connecteurs, et il convient de respecter une conservation exacte du sens non plus pour un seul connecteur (comme pour les autres catégories sémantiques de *mais*) mais pour 2 connecteurs, comme c'est le cas dans l'exemple suivant :

5.111. Le deuxième scénario serait que Bruxelles soit le moteur, le promoteur de cette Europe, qui aujourd'hui lui permet encore d'exister, *mais* qui lui permet *aussi* de se projeter dans le monde, alors que le pays a disparu des statistiques internationales. (DPC, *mais*, 58)

5.111. In dit tweede scenario is Brussel de motor, de stuwende kracht van het Europa waardoor het vandaag nog bestaansrecht heeft, *maar* waardoor het zich *ook* internationaal kan profileren terwijl België uit de internationale statistieken is verdwenen. (DPC, *mais*, 58)

Dans ce deuxième scénario, Bruxelles est le moteur, la force motrice de l'Europe, ce qui lui confère aujourd'hui encore sa raison d'être, mais lui permet également de se profiler sur la scène internationale alors que la Belgique a disparu des statistiques internationales.

Ici, *mais aussi* a été traduit par *maar ook*. On peut décoder cette traduction comme une double correspondance : *maar* est la traduction littérale de *mais*, et *ook* de *aussi*, *ook* exprimant typiquement l'addition en néerlandais (Schmitz, Hogeweg & de Hoop, 2018). La probabilité de perte du sens exact de la séquence concessivo-additive d'origine est donc, mathématiquement, doublée pour ce type de relation, si on la compare avec les autres catégories sémantiques de *mais*. Voici peut-être une première piste pour expliquer le petit nombre de *mais* concessifs additifs traduits littéralement dans notre échantillon (un constat significatif, $p = 0$; $N = 150$; $z = -5,051$). Nous verrons cependant si cette observation se répétera pour les *si* additifs, et surtout pour les *maar* concessifs additifs. Pour l'heure, on peut observer que c'est la stratégie de la traduction par d'autres connecteurs que la traduction littérale qui semble le plus compenser ce faible taux de traductions littérales pour *mais* concessifs additifs. Ce qui est intéressant lors que l'on se penche plus en détail sur ces connecteurs autres que *maar* (+ connecteur additif), c'est le nombre élevé de connecteurs que l'on pourrait qualifier d'additifs « purs ». Sur les 8 *mais* concessifs additifs observés, 7 ont été traduits par des relations additives que l'on pourrait qualifier, dans notre terminologie, de simples, dans le sens où elles n'expriment que

⁵⁴ Sauf peut-être *et*, si on admet que ce connecteur puisse exprimer la concession comme l'explique Anscombe (2002) quand il mentionne un « *et d'opposition* », comme dans : « Max est un ingrat : je lui ai rendu un grand service, et il ne m'a même pas remercié » (Anscombe, 2002 : 116). Dans notre étude, nous adoptons cependant la position de Corminboeuf (2015 : 1) pour qui « *et* n'est *a priori* pas spécialisé pour signifier l'opposition ». Par ailleurs, même en admettant que *et* puisse être concessif, il resterait encore à prouver qu'il puisse être à la fois concessif et additif, ce qui dépasse l'objectif de cette étude.

l'addition (à tout le moins, les connecteurs qui les cristallisent ne sont pas réputés véhiculer de nuances oppositives) : *en* [et], *naast* [outre], *zowel ... als* [tant ... que], et *(en) bovendien* [(et) de plus]. Il s'agit de cas de sous-spécification : la séquence originelle est sémantiquement plus complexe que le ou les connecteur(s) employé(s) dans la traduction, car seule la nuance additive a été conservée. Cela semble rejoindre les hypothèses que nous formulions plus tôt dans ce travail s'agissant des concessifs additives, qui voulaient que ces structures fussent plus proches de l'addition que de la concession. Il apparaît dès lors comme assez logique qu'elles soient traduites par des connecteurs additifs, car ce sont eux le véritable noyau de la séquence. D'ailleurs, on ne trouve pas dans notre échantillon de séquences additives traduites par un unique connecteur concessif : le seul cas où la séquence concessivo-additive n'a pas été traduite littéralement, sans être traduite par un non-marquage, est un *mais aussi* devenu une rectification au cours de la traduction (il ne s'agit pas du seul cas de porosité entre les concessions additives et les rectifications que nous observerons) :

5.112. « Cet équilibre, entre nous deux *mais aussi* entre le sport et les affaires, a permis de préserver et même renforcer notre amitié », renchérit Bart Van Vooren, 50 ans. (DPC, *mais*, 10)

5.112. "Dat evenwicht - *niet alleen* tussen ons beiden, *maar ook* tussen sport en business - heeft onze vriendschap nog versterkt", vult Bart Van Vooren (50) aan. (DPC, *mais*, 10)

« *Cet équilibre, non seulement entre nous deux, mais aussi entre le sport et les affaires, a renforcé notre amitié* », complète Bart Van Vooren (50 ans).

Les concessions transitives affichent le dernier constat significatif observé, présentant un excès significatif de traductions par un procédé de non-marquage ($z = 2,7081$). Cette observation est une suite assez logique de la description que nous avons proposée pour ces types de *mais*, reposant essentiellement sur leur tolérance à la suppression, par rapport aux autres types de concessions plus classiques comme les concessions simples :

5.113. Ces frais s'élèvent à \$36 fixes, plus \$0.0018 par transfert d'action. Mais attention, pour réaliser une transaction, il nous faudra d'abord reconnaître des signaux précis. (DPC, *mais*, 67)

5.113. Zo'n transactie kost uiteraard geld: we betalen een vast makelaars- loon van \$ 36 plus \$0.0018 per verhandeld aandeel. Belangrijk: de One Trademethode laat niet toe om op elk willekeurig moment te kopen of te verkopen: we moeten duidelijke signalen krijgen voor we een transactie uitvoeren. (DPC, *mais*, 67)

Une telle transaction coûte bien sûr de l'argent : nous payons une commission fixe de 36 \$ plus 0,0018 \$ par action négociée. Important : la méthode One Trade ne permet pas d'acheter ou de vendre à tout moment : nous devons recevoir des signaux clairs avant d'effectuer une transaction.

Il sera intéressant de voir si *cependant*, *maar* et *echter* enregistrent eux aussi des taux élevés de traductions par non-marquage pour leurs relations concessives transitives.

On peut à présent s'intéresser aux variations des natures des éléments unis par *mais* lors du processus de traduction. L'objectif ici est de relever des tendances générales sur ce critère, et d'observer d'éventuelles variations significatives entre les catégories sémantiques de *mais* à ce sujet. Les

modifications des natures de P et Q peuvent être soit des simplifications (un P propositionnel en français est traduit par un P constitué d'éléments de bas rang en néerlandais), ou des complexifications (un P constitué d'éléments de bas rang en français est traduit par un P propositionnel en néerlandais).

17 traductions impliquant ce phénomène ont été recensées dans notre échantillon (sur 150 *mais*).

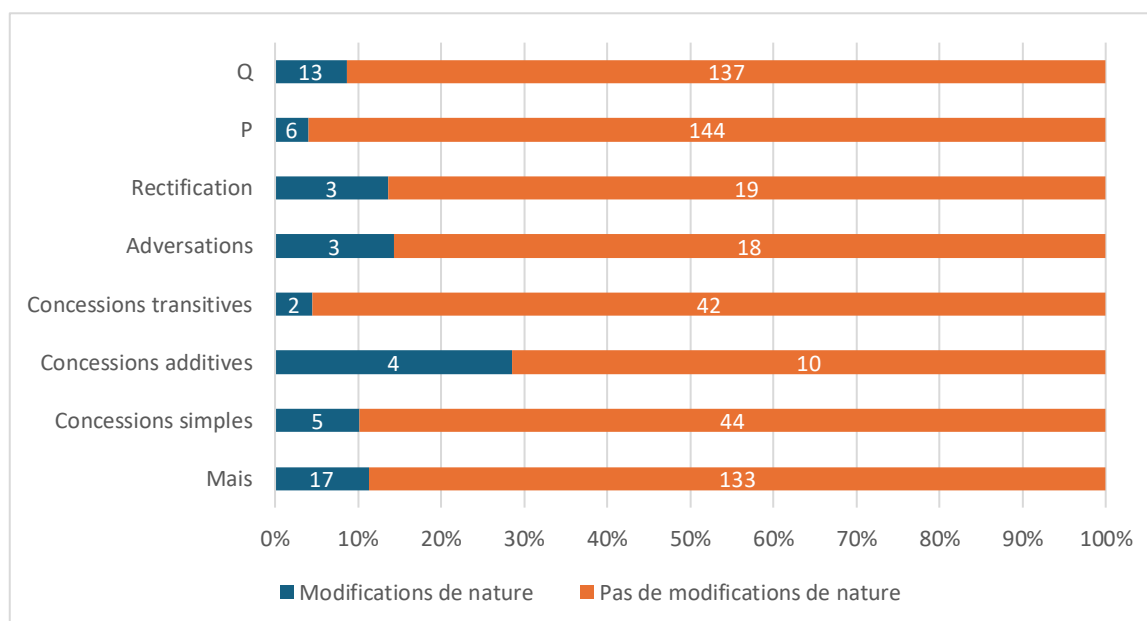


Figure 101 : Modifications des natures des éléments unis par *mais* au cours de la traduction

Notre échantillon ne révèle aucune variation significative s'agissant de modifications de nature de P comme de Q au cours du processus traductif entre les catégories sémantiques de *mais* (la variation la plus importante se situe chez les *mais* concessifs additifs, qui n'affichent qu'une valeur p de 0,1). De même, il y a davantage de modifications de nature dans Q que dans P, mais pas non plus de quoi aboutir à une variation significative ($p = 0,1$; $N = 300$). En l'absence de tout constat significatif concernant ce critère, nous proposons de nous en tenir à ces constatations pour l'instant, et verrons si elles se répètent ou non pour les prochains connecteurs étudiés. En fonction des résultats observés, nous développerons ce point. Concluons simplement ce point en indiquant que, tous P et Q confondus, sur les 19 modifications observées, 14 sont des passages d'un P ou Q de bas rang vers des P et Q propositionnels, et que seuls 5 cas de P ou Q propositionnels ont été traduits par des éléments de bas rang. Près des trois-quarts des modifications de nature au cours de la traduction sont donc des cas de complexification (ajout d'au moins un verbe). Cependant, ni P ni Q n'affichent d'excès ou de déficit significatifs de complexification ($p = 0,1$; $N = 19$).

On peut maintenant s'intéresser aux natures des liens entre les P et Q liés par *mais* au cours de la traduction. Dans le tableau suivant, nous recensons quatre cas de figure possibles s'agissant de la nature du lien entre P et Q au cours du processus traductif, selon deux tendances principales : la conservation du lien d'origine (P et Q sont liés ou scindés en français, et ils le restent en néerlandais), ou une modification du lien (P et Q sont liés en français et séparés en néerlandais, ou l'inverse). Ce cadre sera utilisé pour étudier les liens des connecteurs logiques suivants.

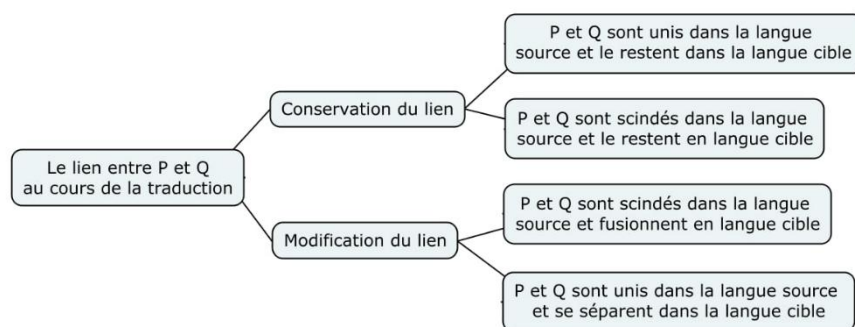


Figure 102 : Lien entre P et Q au cours du processus traductif

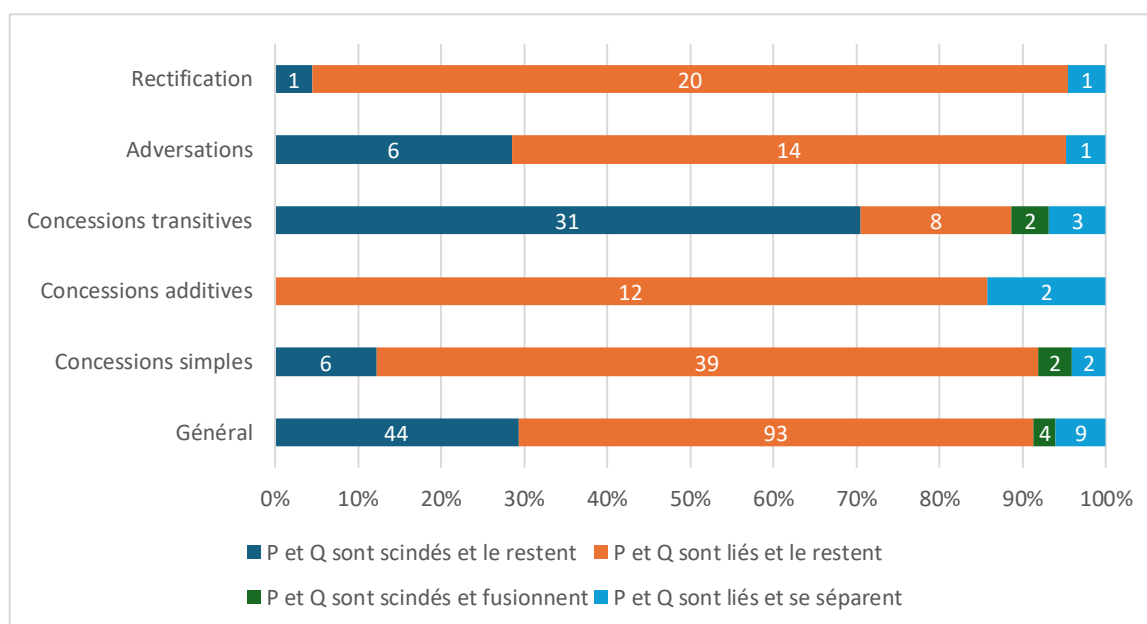


Tableau 208 bis : Nature du lien entre les P et Q unis par *mais* au cours de la traduction

On remarque que la grande majorité des traductions conservent le lien originel entre P et Q, que ces éléments soient séparés ou non en français. Les variations de liens entre P et Q ne sont d'ailleurs pas liées spécifiquement à la scission d'éléments originellement liés ou à l'union d'éléments originellement séparés ($p = 1$; $N = 150$). On observe également qu'elles se répartissent assez harmonieusement entre les catégories sémantiques de *mais*, aucune d'entre elles n'affichant d'excès ou de déficits significatifs s'agissant de leur probabilité d'en avoir ($p = 0,61$ pour toutes les catégories, sauf pour la concession simple où $p = 0,87$). Même en traitant ces variations de manière indépendante (en se demandant, par exemple, si les cas de fusion de P et Q au cours de la traduction sont plus courants chez l'une ou l'autre catégorie sémantique de *mais*), on ne note aucune variation significative ($p = 0,77$ pour toutes les catégories s'agissant des tendances à la séparation ; $p = 0,53$ pour toutes les catégories s'agissant des tendances aux fusions). Comme pour les résultats des variations de nature, il conviendra de comparer ces observations à celles des autres connecteurs étudiés dans cette thèse.

Pour aborder le critère suivant, celui des traductions des séquences de connecteurs (ici, centrées sur *mais*, mais la démarche sera identique pour les séquences des autres connecteurs), il faut approfondir

les considérations initiées au sujet de la traduction littérale des *mais* concessifs additifs. Nous avons convenu que pour que de tels *mais* soient traduits littéralement, il fallait que la relation concessivo-additive soit rendue dans la langue cible dans son entièreté, soit concrètement, que le traducteur devait opter en néerlandais pour une séquence mêlant un connecteur oppositif et un connecteur additif. De cette manière, le sens est entièrement conservé et exprimé explicitement dans la langue cible. On peut élargir cette logique à toute séquence de connecteur, et donc considérer qu'une séquence est traduite littéralement seulement si, dans la langue cible, toutes ses nuances sont explicitement marquées par un connecteur logique. Il n'est pas inutile de rappeler, avant de poursuivre nos réflexions, que les séquences de connecteurs peuvent être de deux types selon la taxonomie de Luscher (1993) adoptée dans cette thèse : les séquences compositionnelles et les séquences additionnelles⁵⁵. Les premières unissent des connecteurs au sémantisme identique, comme *mais pourtant* (*mais* et *pourtant* sont tous les deux des connecteurs concessifs), tandis que les secondes sont formées de connecteurs au sémantisme (au moins partiellement) différent, comme *mais en effet* (*en effet* ne possédant pas de valeurs oppositives connues, voir notamment Amsili & Winterstein, 2015, pour une description de son sémantisme). On peut supposer que les séquences additionnelles sont plus complexes à traiter pour le traducteur que les séquences compositionnelles, car elles véhiculent plusieurs sens là où les séquences compositionnelles n'en possèdent qu'un (Wang *et al.*, 2012 ; Boudelaa, Fathi & Al Ansary, 2026). Elles diffèrent donc légèrement dans le traitement de leurs traductions.

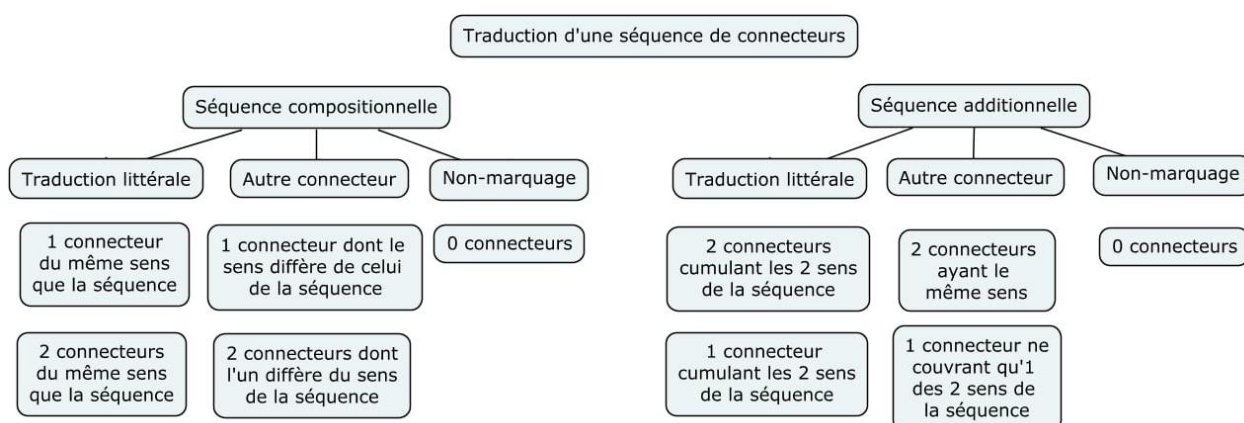


Figure 103 : Traduction des séquences de connecteurs

L'une des principales différences entre les séquences compositionnelles et les séquences additionnelles réside dans la possibilité d'être traduit par un connecteur unique. Comme une séquence compositionnelle est constituée de deux connecteurs identiques sur le plan sémantique, nous considérons comme un cas de traduction littérale le fait qu'une telle séquence soit traduite par un connecteur unique véhiculant le même sens que ceux de la séquence compositionnelle d'origine, comme c'est le cas dans l'exemple suivant :

⁵⁵ Pour rappel, Luscher (1993) appelle ces séquences des « séquences *additives* », mais comme nous employons déjà ce terme dans le cadre des concessions additives, nous avons préféré modifier légèrement la terminologie de Luscher en transformant l'adjectif « additive » en « additionnelle ». La signification de ces séquences est cependant identique.

5.114. De Amerikaanse technologiesite CNET noemde de eerste internettablet van Nokia "het slechtste nieuwe product van 2006", *maar toch* werden er veel verkocht. Daarom introduceert Nokia deze maand de derde generatie. (DPC, *maar*, 152)

5.114. Qualifiée par le site Web américain CNET de « pire nouveau produit de 2006 », la première mouture de la tablette Internet Nokia s'était *néanmoins* bien vendue, et la troisième génération du produit est lancée ce mois-ci. (DPC, *maar*, 152)

Le site de technologie américain CNET a qualifié la première tablette Internet de Nokia de « pire nouveau produit de 2006 », mais elle s'est quand même très bien vendue. C'est pourquoi Nokia lance ce mois-ci la troisième génération.

En néerlandais, l'énoncé comporte une séquence compositionnelle construite avec deux connecteurs concessifs simples, *maar* et *toch*. Bien que composée de deux connecteurs, la séquence ne véhicule qu'une seule nuance. La traduire par *néanmoins*, connecteur lui aussi concessif simple (Vázquez Molina, 2018) n'implique donc, sur le plan strictement sémantique, ni de perte, ni de gain de spécification en français. En revanche, les séquences additionnelles reposent, elles, sur l'association de deux connecteurs (ou davantage) au sémantisme différent. Si elles sont traduites par un connecteur unique, l'une des deux notions se perd au cours de la traduction (en tout cas, dans les cas analysés dans le cadre de cette thèse) :

5.115. « Nos formations respectives nous ont évidemment amenés à prendre en charge des aspects différents du "business", *mais* nous avons *aussi* chacun notre mode d'organisation propre. (DPC, *mais*, 76)

5.115. "Door onze verschillende opleiding houdt ieder zich bezig met een ander aspect van de business. *Bovendien* heeft elk zijn eigen organisatiestijl. (DPC, *mais*, 76)

« Grâce à nos formations différentes, chacun s'occupe d'un aspect différent de l'entreprise. De plus, chacun a son propre style d'organisation.

Dans l'énoncé français en langue source, *mais* est associé à *aussi*, formant une séquence mêlant concession et addition. En néerlandais, seule l'addition persiste, car le traducteur a choisi le connecteur *bovendien* [de plus]. La séquence subit donc un cas de sous-spécification, et est classée comme relevant des stratégies de traductions par un connecteur autre que la traduction littérale.

Dans cette thèse, il ne nous semble pas avoir observé de cas où une séquence comportant deux connecteurs distincts sur le plan sémantique pouvait être traduite par un unique connecteur combinant ces deux notions différentes. Nous n'excluons pas cette possibilité, mais il faudrait pour la confirmer parvenir à prouver qu'un connecteur soit capable d'exprimer deux notions différentes dans un seul et même énoncé. Sur un forum dédié aux (re)traductions de jeux vidéo, nous avons par exemple trouvé cette séquence :

5.116. C'est un héritage des anciens traducteurs. J'ai horreur de ça aussi, *même si par contre* je les utilise à l'intérieur d'une autre citation (commentaire laissé par Elfryc, le 11 mai 2022, sur un forum intitulé « Mise à jour de la traduction française »).

Elle se présente comme une combinaison de *même si*, connecteur concessif simple, et *par contre*, connecteur adversatif. Ces deux connecteurs sont monofonctionnels, ils ne peuvent pas exprimer d'autres notions que celles que nous venons de citer. Serait-il envisageable de traduire cette séquence, par exemple, par *maar* en néerlandais ? Après tout, *maar* est capable d'exprimer les deux notions de la séquence *même si par contre*, mais le nœud gordien consiste à savoir si *maar* peut être, dans un même énoncé, à la fois concessif et adversatif. Il ne nous appartient pas de le trancher dans cette thèse, car cela irait au-delà de nos objectifs, néanmoins, la question mérite sans doute plus d'attention.

Un autre angle d'étude de la traduction des séquences de connecteurs réside dans le fait de se demander si, au cours d'une traduction, une séquence d'origine a été conservée, ou si une séquence de traduction a été rajoutée au cours de la traduction pour traduire un connecteur unique dans la phrase originale. Respectivement, ces cas de figure se retrouvent dans les deux exemples traductifs suivants :

5.117. Je n'ai pas étudié la photographie, encore moins le journalisme. *Mais* c'est par ces moyens que je m'exprime. (DPC, *mais*, 3)

5.117. Ik heb geen fotografie gestudeerd, laat staan journalistiek. *En toch* zijn dat de middelen waarmee ik me uitdruk. (DPC, *mais*, 3)

Je n'ai pas étudié la photographie, encore moins le journalisme. Et pourtant, ce sont les moyens par lesquels je m'exprime.

5.118. J'ai suivi des formations dans le domaine, *mais aussi* en gestion d'entreprise. (DPC, *mais*, 63)

5.118. Ik volgde allerlei opleidingen over stressmanagement *en* bedrijfsbeheer. (DPC, *mais*, 63)

J'ai suivi toutes sortes de formations sur la gestion du stress et la gestion d'entreprise.

Cette paire de traductions illustre deux stratégies complémentaires et antagonistes : dans la première, une séquence de connecteur a été utilisée pour traduire un connecteur simple (*mais* est traduit par *en toch*), dans la seconde, une séquence (*mais aussi*) est traduite par un connecteur simple, *en*.

Le tableau ci-dessous reprend les traductions des séquences de connecteurs centrées sur *mais* relevées dans notre échantillon. Il s'intéresse aux deux volets que nous venons d'exposer, soit :

- La stratégie traductive employée pour traduire les séquences de notre échantillon (les premiers 50% des axes horizontaux) ;
- L'évolution de la composition de la séquence dans le processus de traduction (les derniers 50% des axes horizontaux).

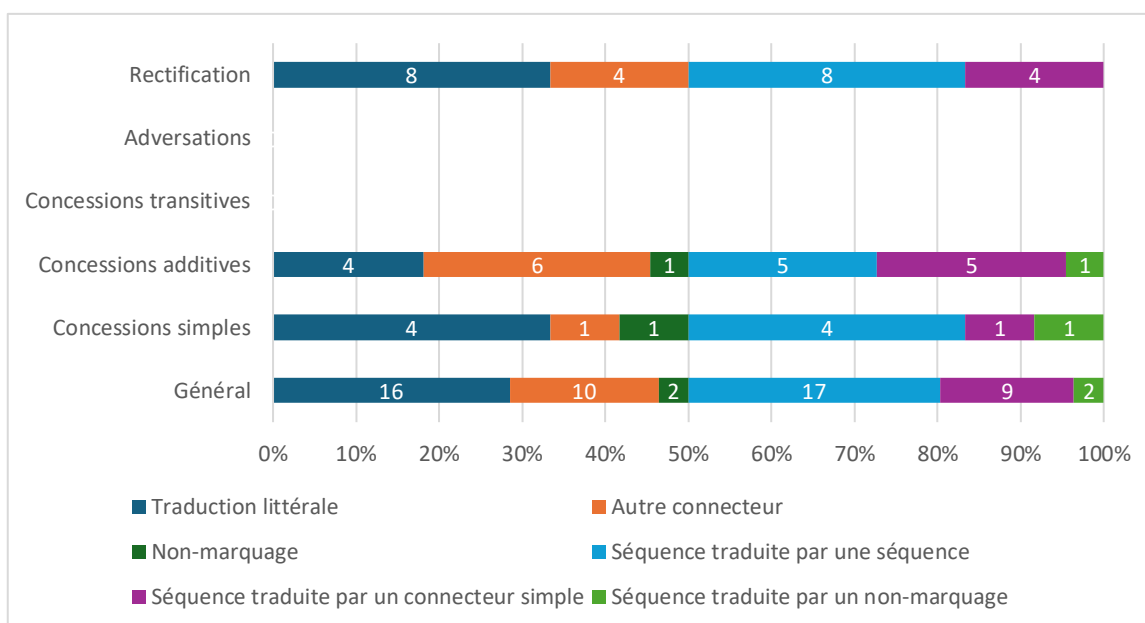


Tableau 209 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *mais*

Les lignes relatives aux adversations et aux concessions transitives sont vides, car nous n'avons pas relevé de séquences de connecteurs pour ces types de relations dans notre échantillon. Les calculs de résidus d'Haberman et de valeurs p ont été réalisés sans tenir compte de ces relations.

Globalement, on remarque que les séquences centrées sur *mais* sont le plus souvent traduites littéralement (d'un point de vue sémantique), et que les séquences sont traduites par des séquences. Les autres cas de figure (traduction par d'autres connecteurs, non-marquage, et séquences traduites par des connecteurs simples) sont présents dans presque toutes les catégories sémantiques de *mais*, mais jamais dans des proportions significatives. Notre tableau ne rend pas compte d'un phénomène particulier, à savoir, la traduction d'un connecteur simple par une séquence de connecteurs (l'inverse de la catégorie « séquence traduite par un connecteur simple »), comme dans l'exemple suivant où un unique *mais* est traduit par une séquence *maar wel*:

5.119. Noël est encore loin, *mais* c'est dès maintenant que les employeurs doivent penser aux cadeaux de fin d'année à offrir à leur personnel. (DPC, *mais*, 36)

5.119. Kerstmis staat nog niet meteen voor de deur, *maar* werkgevers beginnen *wel* na te denken over het eindejaarsgeschenk voor hun personeel. (DPC, *mais*, 36)

Noël est encore loin, mais les employeurs commencent bien/tout de même à penser aux cadeaux de fin d'année à offrir à leur personnel.

Ces cas d'ajout d'une séquence au cours de la traduction sont au nombre de 8 dans notre échantillon, aucun excès ou déficit significatifs de ce phénomène n'a été observé chez une catégorie sémantique de *mais* en particulier.

On peut enfin s'intéresser aux variations des longueurs des éléments unis par *mais* lors de la traduction de ce connecteur et des phrases hôtes qui le contiennent.

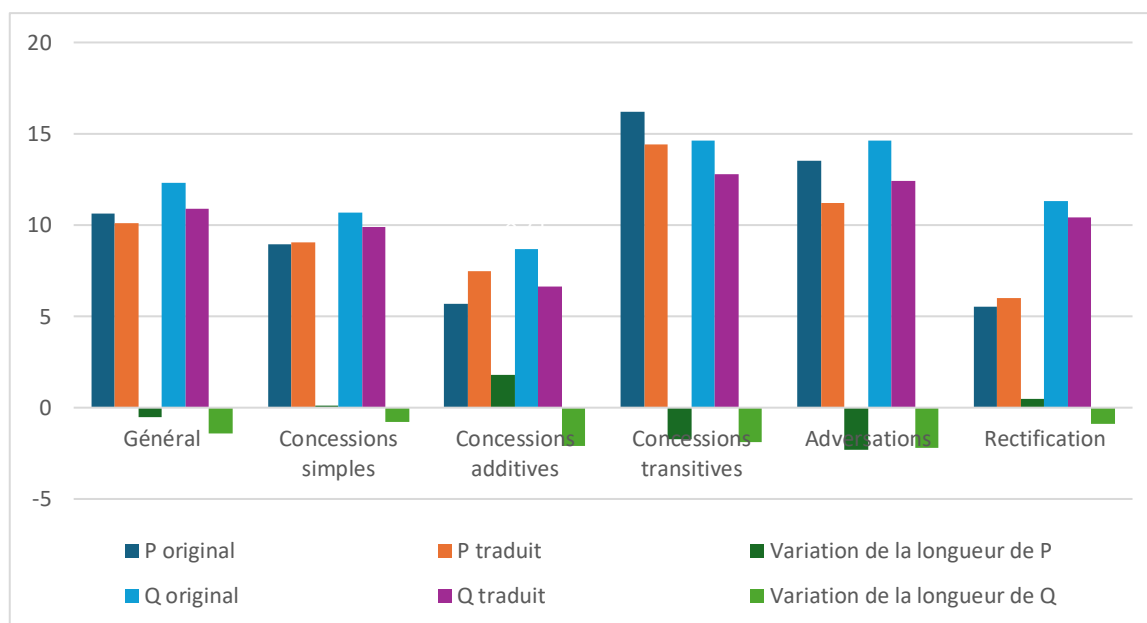


Tableau 210 : Variation des longueurs des P et Q unis par *mais* au cours du processus traductif

Dans le tableau ci-dessus, les catégories « variations de la longueur de P » et « variation de la longueur de Q » indiquent la valeur obtenue en soustrayant les longueurs des éléments originaux aux éléments traduits. Une valeur négative traduit une perte de longueur au cours de la traduction. La tendance générale, s'agissant des longueurs des éléments unis par P et Q au cours de la traduction, est au raccourcissement. Si on s'intéresse aux variations des longueurs selon les catégories sémantiques de *mais*, on note des différences intéressantes pour P : certaines catégories de *mais* affichent des P positifs, qui s'allongent donc au cours de la traduction. Ceux de la concession additive sont ceux qui grandissent le plus : dans notre échantillon, les P concessivo-additifs traduits en néerlandais sont en moyenne 1,8 mots plus longs que les P originaux dont ils sont issus. Y a-t-il un lien entre ce constat et le fait que cette catégorie est celle qui enregistre le plus de variations significatives s'agissant des stratégies traductives envisagées dans cette thèse ? Si on se souvient que les *mais* concessifs additifs affichent un déficit significatif de traductions littérales, mais un excès significatif de traduction par un autre connecteur que la traduction littérale, on pourrait être tenté de répondre par l'affirmative. Le traducteur, pour traduire *mais* concessif additif, choisit (pour des raisons que l'on ne peut pas encore expliquer ici, mais qui trouveront peut-être des réponses dans les études exploratoires de cette thèse) généralement de ne pas traduire littéralement ces *mais*, mais opte le plus souvent pour un autre connecteur. Nous avons vu que dans le cas de la concession additive, cette stratégie s'accompagne presque systématiquement d'une perte de précision sémantique. Dès lors, c'est peut-être elle que le traducteur cherche à compenser, par le moyen de paraphrases dans le P traduit, afin de reconstituer

cette nuance égarée au cours de la traduction. Difficile cependant d'attribuer la variation de nature de P concessif additif à l'étape de traduction, quand on se rappelle des différences que nous avons observées entre le français et le néerlandais à ce sujet : le français affiche significativement plus de P constitués d'éléments de bas rang pour la concession additive que le néerlandais, et les P concessifs additifs étaient la seule catégorie sémantique de P à être plus longs en néerlandais qu'en français. On pourrait alors suggérer que les variations que nous observons au cours de la traduction sont liées à des différences originelles entre le français et le néerlandais (que nous avons tenté d'expliquer dans les sections dédiées à nos résultats contrastifs sémasiologiques et onomasiologiques) : le traducteur, consciemment ou non, reproduit les variations observées dans nos études contrastives, en allongeant la longueur de P au cours de la traduction, peut-être en complexifiant la nature (par l'ajout d'un verbe). On sent cependant que ce raisonnement connaît des limites : certes, les P concessifs additifs sont plus longs et de natures plus complexes en français qu'en néerlandais, ce qui pourrait expliquer l'allongement de ces P lors de la traduction, mais dans nos résultats, les P rectificatifs affichent eux aussi un allongement de leurs longueurs moyennes lorsqu'ils sont traduits du français vers le néerlandais. Or, dans nos études contrastives, nous avons observé que les P des *mais* rectificatifs étaient nettement plus longs que ceux des *maar* de cette même catégorie. Il semble que tout ne puisse pas s'expliquer en se passant de l'élément essentiel de l'activité traduisante : le traducteur lui-même. Il y a beaucoup à parier qu'interroger les traducteurs ayant produit les occurrences que nous analysons dans le DPC apporterait des éléments intéressants pour alimenter nos réflexions. Dans ce cas précis, on serait tenté de les questionner sur les raisons de ces variations des longueurs de P concessifs additifs : pourquoi ont-ils eu la tendance, selon eux, à allonger ces éléments, et seulement eux, dans leurs traductions ? Dans des corpus traditionnels, l'accès aux personnes ayant généré les traductions est le plus souvent impossible. Mais dans le cadre de cette thèse, nous avons cherché à faire entrer cette donnée en jeu : ce sera l'élément central de l'une de nos études exploratoires, qui, pour rappel, reposera sur la traduction d'un texte du néerlandais vers le français, puis sur un questionnaire réflexif que les participants seront invités à remplir et qui leur demandera d'expliquer les stratégies traductives opérées par leurs propres soins. En l'absence de cette possibilité dans les résultats qui nous occupent dans cette section, nous nous limiterons à observer les variations entre les catégories de *mais*, et les comparerons à celles des autres connecteurs traduits du français vers le néerlandais, pour voir si elles se généralisent.

Un aspect important de ces premières analyses de ces longueurs des éléments unis est qu'elles lissent complètement les différences entre les traductions prises individuellement. En effet, nous avons présenté ici les moyennes des longueurs des éléments unis par *mais*, mais nous n'avons jusqu'ici aucune information concernant l'écart-type des éléments qui composent ces moyennes. Pour compléter ces réflexions, nous proposons de réaliser des études de dispersion des longueurs des éléments originaux et traduits, mais de manière un peu différente par rapport à nos études monolingues et contrastives. Nous avons calculé les variations de longueurs de chacun des éléments de chacune des traductions de *mais* vers le néerlandais, et avons donc obtenu un chiffre pour chaque traduction. Cet ensemble de valeurs a ensuite été compilé dans une boîte à moustache : plus la boîte est grande, plus l'écart moyen entre la taille des éléments traduits et originaux est grand. L'axe vertical des boîtes à moustache représente la variation du nombre de mots entre les phrases hôtes originales contenant *mais* et les traductions recensées dans le DPC, une valeur positive signifie que la traduction a augmenté le nombre de mot par rapport à la phrase originale.

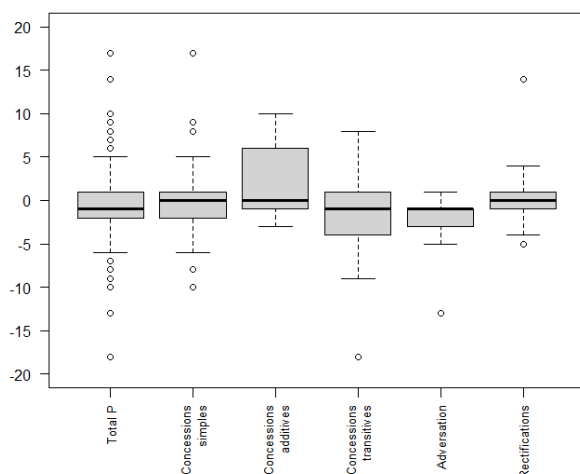


Tableau 211 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *mais*

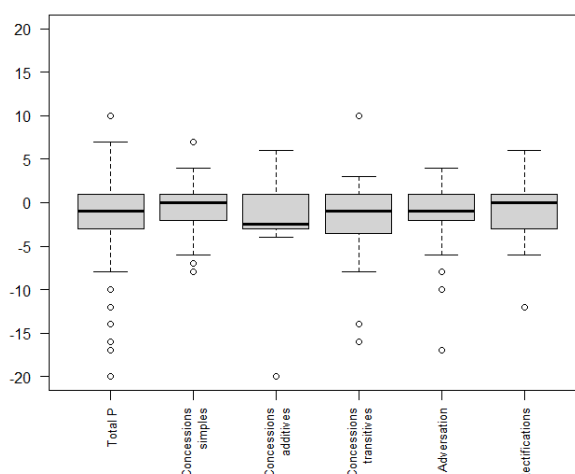


Tableau 212 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *mais*

L'apport le plus pertinent de ces boîtes à moustache réside sans doute dans leur capacité à affiner les variations de longueurs mises en lumière dans le tableau précédent. S'agissant par exemple de la première boîte en partant de la gauche, celle des variations pour l'ensemble des P toutes catégories sémantiques confondues : nous avons relevé qu'en moyenne, les P traduits étaient plus courts que les P originaux. Ce résultat pourrait faire croire, à tort, que tous les P ont été globalement réduits d'environ 1 mot au cours de la traduction. Or la boîte à moustache « Total P » indique que ce n'est pas le cas : elle s'étend presque -20, ce qui indique qu'un P a perdu pratiquement 20 mots dans son passage du français au néerlandais. Plus intéressant encore : tous les P n'ont pas été réduits, certains ont gagné des mots, comme l'indique la partie de la boîte, la moustache supérieure, et les valeurs aberrantes positives (au-dessus de l'axe horizontal que l'on pourrait tracer à hauteur de 0).

Une fois de plus, les concessions additives se distinguent des autres catégories sémantiques de *mais* : elles affichent des variations de longueurs beaucoup plus fortes que tous les autres types de *mais* dans P, comme en témoigne la taille importante de leurs boîtes. D'ailleurs, on remarque qu'en général, les variations sont moins grandes dans P que dans Q, sauf pour les concessions additives.

En guise de conclusion des analyses menées sur les traductions de *mais*, nous proposons le tableau récapitulatif suivant, qui reprend les observations effectuées en indiquant les variations significatives relevées.

		Concessions simples	Concessions additives	Concessions transitives	Adversations	Rectifications
Stratégie traductive	Traduction littérale	Excès	Déficit	Neutre	Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Neutre	Excès	Neutre	Neutre	Neutre
	Non- marquage	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de P		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de Q		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Longueurs des P		Traduction NL plus longue	Traduction NL plus longue	Original FR plus long	Original FR plus long	Traduction NL plus longue
Longueurs de Q		Original FR plus long	Original FR plus long	Original FR plus long	Original FR plus long	Original FR plus long

Tableau 213 : Variations significatives observées lors de la traduction de *mais*

S'agissant de *mais*, on constate que les variations significatives relevées lors du processus de traduction se concentrent toutes sur les stratégies traductives. En d'autres termes, les traducteurs traduisent globalement de la même manière tous les *mais* qu'ils rencontrent en ce qui concerne les critères qu'on pourrait qualifier de secondaires dans cette thèse (la nature de P et de Q, le lien entre ces connecteurs, la façon de traduire les séquences centrées sur *mais*), seule semble faire varier leurs stratégies, dans notre échantillon : le sémantisme de *mais*. Il sera très intéressant de voir si ce constat se rencontre également pour les autres connecteurs d'opposition français d'une part, et d'autre part, pour les traductions de *maar* en français.

5.3.2.2. *Même si*

D'un point de vue strictement oppositif, *même si* est monofonctionnel concessif simple. Cependant, pour amener de la diversité et de la nuance dans ses analyses, nous avons choisi, dans cette thèse, de distinguer les *même si* concessifs simples dotés d'un aspect hypothétique des autres types de *même si*.

Dans les sous-corpus du DPC employés dans cette thèse, nous avons relevé 97 traductions exploitables⁵⁶ de *même si*.

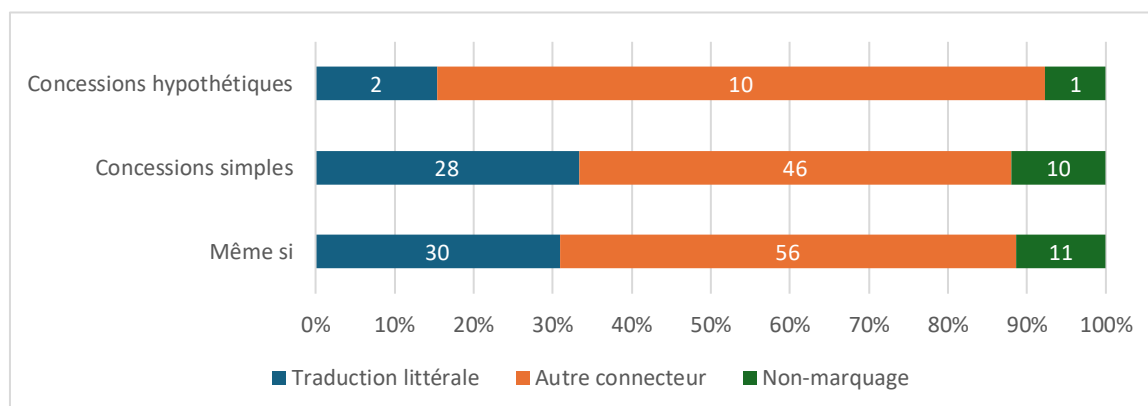


Figure 104 : Traductions de *même si*

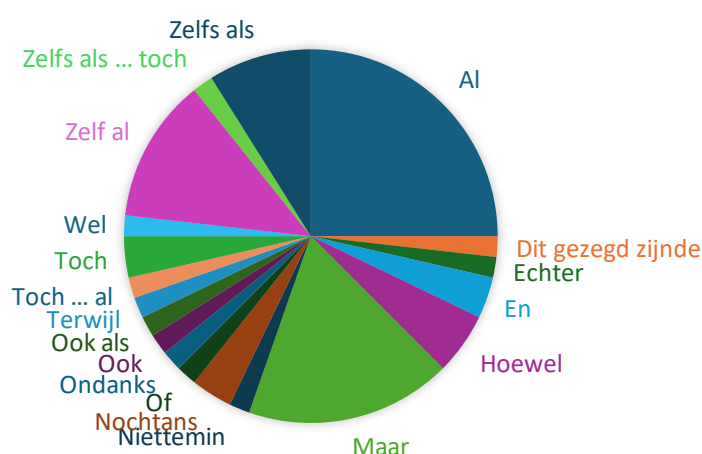


Figure 105 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *même si*

Dans notre échantillon, *même si* est majoritairement traduit par d'autres connecteurs que *ook al*, sa traduction littérale, ce qui marque une différence notable avec les traductions de *mais*. Les traductions par non-marquage sont plutôt marginales et constituent la stratégie la moins utilisée pour traduire ce connecteur, ce qui peut sembler cohérent avec les réflexions déjà faites dans cette thèse sur la difficulté d'impliciter des relations concessives (or *même si* est systématiquement au moins concessifs simple s'agissant de son sémantisme). On observe que les stratégies traductives se répartissent peu ou prou de la même façon pour les deux catégories sémantiques de *même si* (pas de variations significatives enregistrées, $p = 0,65$ pour toutes les stratégies traductives tant pour les *même si* concessifs simples que les *même si* concessifs hypothétiques). Cette constance s'explique elle aussi probablement par le

⁵⁶ Les traductions considérées comme non exploitables sont des traductions où l'énoncé original n'était pas pourvu de traduction dans le corpus, peut-être à cause d'un mauvais alignement.

fait que les deux catégories de *même si* partagent un dénominateur commun influençant grandement leurs traductions : une charge concessive. Le non-marquage comme traduction d'un connecteur concessif n'est pas *de facto* synonyme d'une perte de la relation concessive pour autant dans la langue cible : dans certaines traductions, le traducteur a opéré une paraphrase qui guide le lecteur et l'invite à interpréter l'énoncé comme concessif en dépit de connecteur concessif explicite dans la traduction :

5.120. Nous avons construit un groupe très valable qui a eu la chance d'accomplir une grande mission. *Même si* pour moi, ce furent 55 jours d'un stress incroyable que je n'oublierai jamais. (DPC, *même si*, 16)

5.120. We hebben een schitterende groep gebouwd die het geluk heeft gehad zijn opdracht met succes te volbrengen. Dat compenseert het feit dat ik gedurende 55 dagen een enorme stress beleefde die ik nooit meer zal vergeten." (DPC, *même si*, 16)

Nous avons constitué une équipe formidable qui a eu la chance de mener à bien sa mission. Cela compense le fait que j'ai vécu 55 jours d'un stress énorme que je n'oublierai jamais.

Dans cet exemple, ce qui semble prendre la place de *même si* dans la phrase traduite en néerlandais est la tournure « *Dat compenseert het feit dat* », littéralement, « cela compense le fait que ». En français, *même si* invite à comprendre que le fait P « pour moi, ce furent 55 jours d'un stress incroyable que je n'oublierai jamais » rendait l'expérience dont il est question plutôt négative, mais que contre toute attente, le locuteur l'estime positive, ce qu'il exprime dans l'argument Q « Nous avons construit un groupe très valable qui a eu la chance d'accomplir une grande mission. ». La phrase traduite en néerlandais ne possède pas de connecteur concessif explicite qui cristallise cette relation, mais le fait d'expliquer que la première phrase graphique « *compense* » la seconde indique tout de même une forme de concession. En effet, dans l'exemple concessif « Il fait beau, *mais* je ne sors pas », on pourrait dire que le fait qu'il fasse beau est compensé par le fait de ne pas sortir, dans le sens où l'absence de sortie est un argument plus fort qui l'emporte que le beau temps, lequel invitant pourtant à sortir. On note cependant que ces principes de reformulation sont presque nécessaires pour conserver le sens de la relation, il est difficile par exemple d'interpréter la traduction suivante (dans laquelle *même si* semble avoir été simplement supprimé au cours de la traduction) comme une relation concessive :

5.121. « Beaucoup d'excitation, même si la part d'inconnu est grande. (DPC, *même si*, 4)

5.121. "Ik vind het heel spannend; de factor van het onbekende is erg groot. (DPC, *même si*, 4)

Je trouve cela très excitant ; le facteur inconnu est très important.

Dans cette traduction, que nous avons eu déjà l'occasion de citer précédemment dans cette thèse, la simple juxtaposition d'un P et d'un Q en néerlandais originellement liés par *même si* en français semble inviter à une interprétation causale (si « je trouve cela très excitant », c'est parce que « le facteur inconnu est très important »), alors que le lien entre ces éléments logiques est précisément inverse en français (certes, « la part d'inconnu est grande », mais il y a « beaucoup d'excitation » quand même). On peut dès lors suggérer que ce paramètre augmente l'effort cognitif exigé au traducteur si ce dernier veut traduire un connecteur concessif par une relation non marquée, par la nécessité de produire une

paraphrase ou une reformulation dans sa traduction (voir notamment Borré, 2002 ou Roussel, 2019 pour le lien entre reformulation et augmentation de l'effort cognitif). Or l'augmentation de l'effort cognitif peut tendre vers une surcharge cognitive, laquelle augmente le risque de commettre une erreur (Chanquoy, Tricot & Sweller, 2007). Il n'est pas dans l'objectif de cette thèse de se prononcer sur ce qui pourrait être considéré comme de « mauvaises » traductions des connecteurs logiques d'opposition, mais une extension à notre étude pourrait être de s'intéresser aux cas dans lesquels un connecteur pourrait être jugé comme mal traduit, pour ensuite essayer de savoir si de telles erreurs surviennent plus souvent pour certaines stratégies traductives que pour d'autres (ce que nous semblons suggérer ici), ou pour certaines catégories sémantiques.

Les résultats de notre échantillon semblent être en cohérence avec notre choix de considérer que *hoewel* n'est pas la traduction littérale de *même si*, ce connecteur n'étant utilisé que trois fois pour traduire *même si*, et *ook al* est le connecteur le plus utilisé dans la traduction de *même si*. On remarque que le second connecteur le plus recensé dans nos résultats est *al*. Sémantiquement, *al* et *ook al* sont très proches, d'ailleurs l'ANS, pour expliquer leur sens, les présente de la sorte :

5.122. (*Ook*) *al* klinken de details van zijn verhaal nogal onwaarschijnlijk, ik geloof wel dat er iets bijzonders gebeurd is. (ANS en ligne)

Pour Onze Taal, dans le connecteur *ook al*, *ook* est considéré comme une '*losse*' *toevoeging* [ajout non fixe, détaché] à *al*. On a l'impression ici de retrouver les considérations similaires exposées dans notre état de l'art consacré à la relation entre *même* et *si* dans le connecteur *même si*. Comme *si*, *al* semble être le connecteur le plus polyfonctionnel de son duo (van Bree & van der Hee, 2002). Cependant, comme nous n'avons pas considéré *même si* comme une simple addition de *même* et de *si*, *ook al* et *al* sont eux aussi considérés comme deux connecteurs différents, et seul *ook al* est la traduction littérale de *même si*. Pour aller plus loin dans cette réflexion, *al* pourrait être la traduction littérale de *si* concessif.

Les natures des éléments unis par *même si* ne sont pas pertinentes à décrire ici en raison du peu de variété observé à leur égard (2 P de bas rang dans tout l'échantillon, et aucun Q de bas rang). En revanche, *même si* peut figurer dans deux types de structures, et les variations de ces structures n'ont jamais été étudiées au cours de la traduction de ce connecteur vers le néerlandais. Pour rappel, *même si* s'inscrit soit dans une structure « Q *même si* P », soit « *même si* P, Q ». Trois cas de figure sont envisageables s'agissant du comportement de ces structures :

- Soit le traducteur opte pour un connecteur aux structures similaires à *même si* (« Q *Connecteur* P » ou « *Connecteur* P Q ») dans sa traduction et conserve l'ordre original de P et Q (conservation de la structure) ;
- Soit le traducteur opte pour un connecteur aux structures similaires à *même si*, mais passe d'une structure à l'autre au cours de la traduction, par exemple, en traduisant un énoncé original structuré « Q *Connecteur* P » en employant une structure « *Connecteur* P Q » (inversion de la structure) ;
- Soit le traducteur choisit un connecteur aux structures différentes de *même si*, comme *maar* ou *toch* (modification de la structure).

À ces trois cas de figure que nous avons initialement envisagés, il faut ajouter une quatrième dimension importante observée dans le corpus : la possibilité que P et Q soient, sur le plan logique, échangés. Dans notre échantillon, cela se produit par exemple lorsque le traducteur choisit dans sa traduction un connecteur qui n'a pas la même organisation de P et Q que *même si*, comme *maar*. En effet, *même si* (mais aussi d'autres connecteurs comme *hoewel*, *bien que*, etc.) introduit P, tandis que *maar* (et *mais*, ou *toch*) introduit Q (son unique structure étant P *maar* Q). Cette différence fondamentale n'empêche pas *ipso facto* de traduire un connecteur introduisant P par un connecteur introduisant Q, mais une telle traduction exige de réorganiser P et Q afin de conserver la relation logique initiale. Dans la traduction suivante, il semble par exemple que cela ne soit pas le cas :

5.123. "Mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme, *même si* le Tour de France l'intéresse toujours." (DPC, *même si*, 90)

5.123. 'Het wielrennen is wat op de achtergrond gedrongen, *maar* dat belet mijn vader niet de Tour de France te volgen.' (DPC, *même si*, 90)

« Le cyclisme est un peu passé au second plan, mais cela n'empêche pas mon père de suivre le Tour de France. »

La structure de la phrase originale est « Q *même si* P », et peut s'interpréter selon le carré concessif suivant :

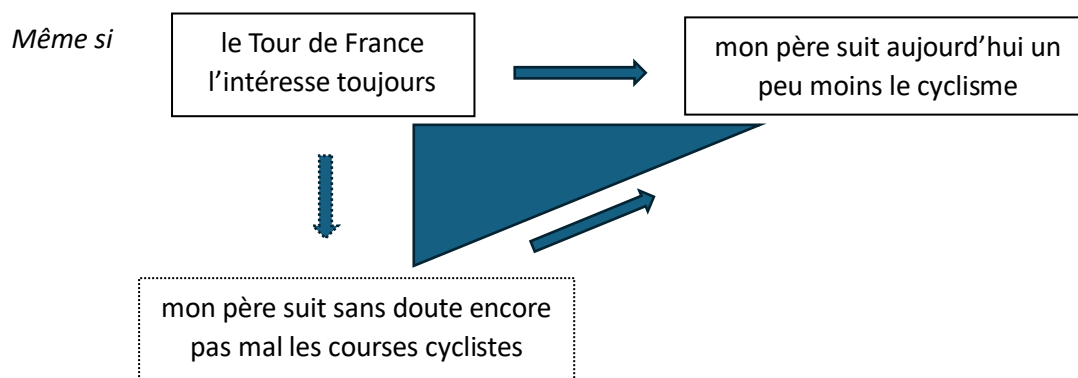


Figure 106 : Triangle concessif de « Mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme, *même si* le Tour de France l'intéresse toujours »

Ainsi, c'est l'intérêt du père du locuteur envers le Tour de France (P) qui rend surprenante la déclaration selon laquelle, en réalité, il suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme (Q). Dans la traduction, on observe un *maar*, à la même place que *même si*. De cette façon, l'énoncé néerlandais se présente non plus sous la forme « Q Connecteur P », mais « P *maar* Q ». L'interprétation de la phrase est ainsi inversée, de même que son triangle concessif :

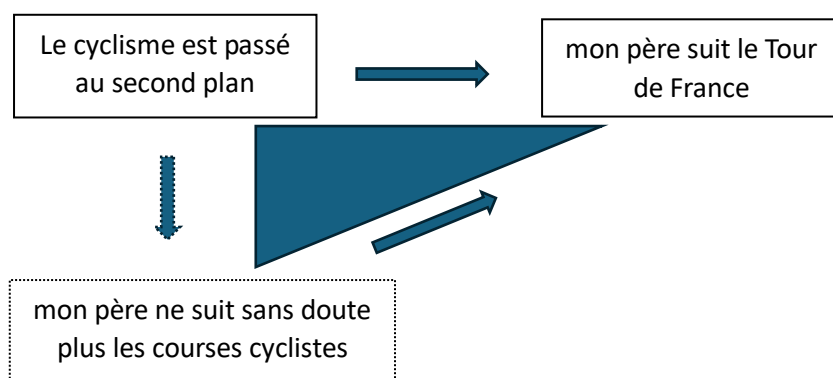


Figure 107 : Triangle concessif de « *Le cyclisme est passé au second plan, mais mon père suit le Tour de France* »

On relève d'importantes différences de sens entre la traduction et l'original : ici, le parcours concessif est inversé, le fait que le cyclisme soit passé au second plan devient l'élément P, censé empêcher que le père du locuteur suive toujours le Tour de France (Q). D'ailleurs, on note que les conclusions des P des deux triangles concessifs développés (l'idée inscrite à la pointe du triangle, dans un encadré en ligne discontinue) sont l'opposé l'une de l'autre, ce que nous avons mis en évidence en soulignant la négation présente dans la conclusion du second schéma. Pour traduire *même si* par *maar* tout en conservant le sens initial, il aurait fallu permuter P et Q, pour donner une phrase comme « Mon père suit le Tour de France, *mais* le cyclisme l'intéresse moins ». De telles modifications de structure au cours de la traduction nous semblent présenter un profil particulier, au point de les distinguer des trois autres stratégies principales de traduction des structures évoquées plus haut, et formeront un quatrième cas de figure que nous appellerons « inversion de P et Q ». Avant de les examiner, il convient de se pencher sur les stratégies traductives générales pour traduire les structures de *même si*.

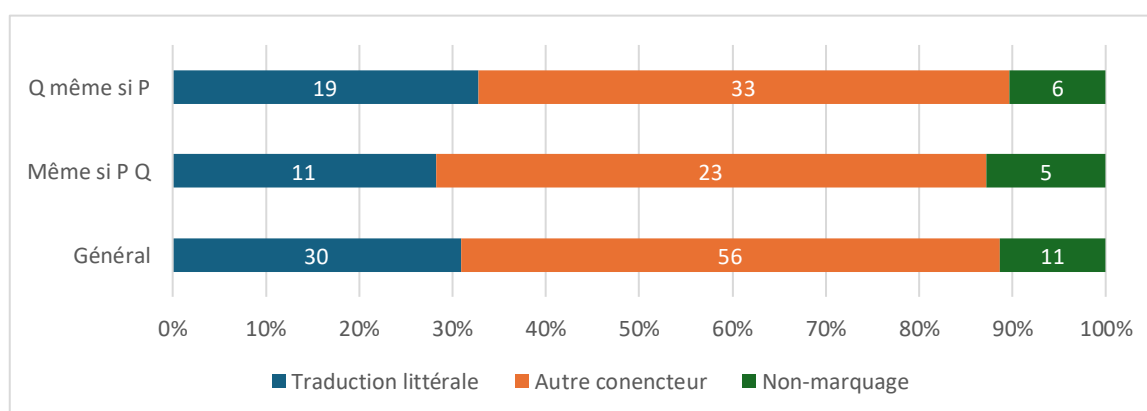


Tableau 214 : Traduction des structures de *même si*

On ne relève rien de particulier s'agissant des stratégies traductives de *même si* : aucune des valeurs *p* des cases du tableau n'est significative. Le rôle de la structure de *même si* en français original ne semble donc pas jouer un rôle trop important dans les choix de stratégies traductives employés par le traducteur pour traiter *même si*. Nous verrons, avec le tableau suivant, que si ces structures sont globalement traduites de la même manière (en tout cas, que les stratégies traductives pour les traduire se retrouvent chez elles dans des proportions similaires), il n'en va pas de même pour la façon dont elles sont conservées ou non au cours de la traduction.

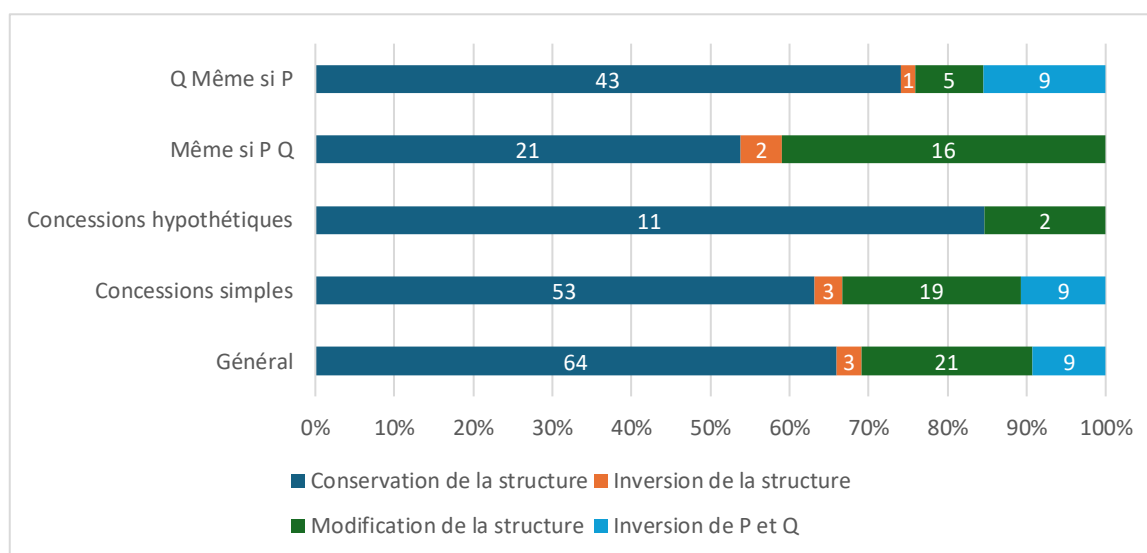


Tableau 215 : Comportement des structures de *même si* en traduction

Commençons par résumer rapidement les différentes possibilités du tableau : « conservation de la structure » indique que la traduction affiche la même organisation entre P et Q que l'énoncé original (par exemple, « *même si* P Q » traduit par « *Connecteur* P Q »), « inversion de la structure » signifie que la traduction opte pour la structure antagoniste de la traduction tout en conservant l'une des structures de *même si* (comme un « *même si* P Q » traduite par un « Q *Connecteur* P »), « modification de la structure » se réfère à une traduction qui utilise un connecteur employant d'autres structures que celles possibles pour *même si*, mais sans modification du sens (un « *même si* P Q » traduit par un « P *Connecteur* Q »), et enfin, une « inversion de P et Q » indique que le P de l'énoncé original est devenu le Q de la phrase traduite (et inversement pour Q).

On remarque tout d'abord que la majorité des structures ont été conservées dans la traduction, eu importe la catégorie sémantique de *même si* ou la structure initiale. Les autres cas de figure, quant à eux, affichent des variations qui parfois sont relativement marquées dans les différentes catégories du tableau. Pour apporter de la clarté dans nos analyses, nous proposons de compiler les valeurs *p* ajustées des comparaisons des structures initiales de *même si*, et des catégories de *même si*, s'agissant des variations des comportements des structures de ce connecteur lors du processus de traduction. Cela permettra de relever les différences significatives et de faciliter l'interprétation des données.

	Conservation de la structure	Inversion de la structure	Modification de la structure	Inversion de P et Q
Concessions simples	0,4	0,5	0,5	0,4
Concessions hypothétiques	0,4	0,5	0,5	0,4
<i>Même si P Q</i>	0,05	0,3	0	0,01
<i>Q même si P</i>	0,05	0,3	0	0,01

Tableau 216 : Valeurs *p* des comportements des structures de *même si* au cours de la traduction

Les valeurs *p* qu'on obtient en comparant entre elles les catégories sémantiques de *même si*, puis les structures originelles de *même si*, apportent un complément très intéressant à notre analyse. On remarque en effet que les différents comportements des structures de *même si* au cours de la traduction n'affichent pas de variations significatives entre les *même si* concessifs simples et les *même si* concessifs hypothétiques. Reprécisons tout de même, pour nuancer ces résultats, que les *même si* concessifs hypothétiques sont peu nombreux dans notre échantillon, et qu'il conviendrait sans doute d'augmenter le nombre d'occurrences de *même si* de ce type pour pouvoir généraliser nos résultats avec plus de certitude. En revanche, la structure initiale de *même si* en français semble influencer grandement les comportements de ces mêmes structures pendant la traduction vers le néerlandais : les « *même si P Q* » présentent un excès de modification de structure, tandis que les « *Q même si P* » conservent significativement plus souvent leur structure au cours de la traduction, et ont également plus de probabilité de donner lieu à des traductions où P et Q ont échangé leurs places sur le plan logique. Nous souhaitons nous inspirer de la théorie de l'avarice cognitive pour tenter d'apporter une explication à ce résultat. Mis au point par Susan Fiske et Shelley Taylor en 1984, le concept d'avarice cognitif postule que l'esprit humain recherche l'économie d'effort cognitif, dans le but de conserver ses ressources (Fiske & Taylor, 1991 ; Fiske, 2004). Il nous semble qu'il s'applique bien à des exemples comme celui précédemment cité où une traduction de *même si* par *maar* implique un retournement de sens dans la concession. Nous suggérons que, si dans une phrase comme « *Mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme, même si le Tour de France l'intéresse toujours* », P se retrouve à jouer le rôle de Q dans la traduction (et vice-versa), c'est parce que le traducteur est peut-être tout à fait conscient que *même si* et *maar* peuvent être l'équivalent l'un de l'autre sur le plan sémantique, mais qu'il néglige le fait que cette équivalence logique ne suffit pas : il faut également se pencher sur l'organisation de P et de Q pour pouvoir substituer *mais* (*maar*) à *même si*. Ce qui est d'autant plus trompeur, dans ce cas, c'est que la traduction obtenue en échangeant P et Q est une phrase parfaitement logique elle aussi (seulement, sa logique n'est plus la même que celle de la phrase dont elle est la traduction). Par souci d'économie d'effort cognitif, le traducteur peut peut-être se dire que, devant l'apparente cohérence de sa traduction, et le fait que *même si* et *maar* sont identiques sur le plan logique, on peut traduire *même si* par *maar* sans se poser davantage de questions. Or ici, notre constat met le doigt sur un aspect important de la traduction des connecteurs logiques : il ne suffit pas d'employer un connecteur au sémantisme identique dans la traduction pour conserver le sens de l'énoncé source, il faut également s'intéresser (entre autres) à la conservation du rapport de force entre P et Q. On pourrait maintenant se demander pourquoi on retrouve davantage de P et Q inversés dans les traductions de structure « *Q même si P* » que « *même si P Q* ». Ici encore, il nous semble que la notion d'effort cognitif, ou plutôt justement d'économie d'effort cognitif (Pélabère, 2020) peut être

un outil de compréhension de nos résultats. Considérons la paire suivante d'énoncés, adaptés de l'exemple sur le Tour de France :

5.124. Mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme, *même si* le Tour de France l'intéresse toujours.

5.124. *Même si* le Tour de France l'intéresse toujours, mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme.

Sur le plan sémantique, ils sont identiques, seulement le premier est de type « Q *même si* P », et le second, « *même si* P, Q ». Voyons à présent ce qui se passe si on tente de remplacer *même si* par *mais*, ce qui équivaut à traduire *même si* par *maar* sans déplacer P et Q (et induit donc une modification du sens) :

5.125. Mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme, *mais* le Tour de France l'intéresse toujours.

5.125. *Mais* le Tour de France l'intéresse toujours, mon père suit aujourd'hui un peu moins le cyclisme.

La modification du sens dans le premier énoncé passe plus inaperçue que celle de la seconde phrase, en raison des structures de *mais*. *Mais* se situe en effet systématiquement entre P et Q, et ne peut introduire que Q (Carel, 2010), impossible en effet de formuler un énoncé de type « *mais* P Q ». Notre hypothèse est qu'il est plus facile pour un lecteur francophone de se rendre compte que le second énoncé est plus erroné que le premier, car *mais* y est dans une position peu commune voire inadéquate pour lui. Le premier énoncé, en revanche, est plus subtil, car *mais* occupe une place qui semble typique sur le plan syntaxique : entre deux propositions. Nous suggérons qu'il est plus facile, pour le traducteur, de se rendre compte qu'il est impossible de traduire sans changer de sens un *même si* en tête de phrase par *maar* sans déplacer P et Q, que de réaliser cette opération pour un *même si* qui figurerait dans une structure « Q *même si* P ». « Q *même si* P » rappelle davantage l'organisation naturelle de *mais* (et *maar*), là où le connecteur est utilisé entre les deux éléments qu'il lie, et pas complètement avant eux. Cela pourrait aussi expliquer pourquoi il y a moins de « modifications de structures » pour « Q *même si* P », car pour que cette stratégie soit relevée, il faut impérativement permuter P et Q (dans le cas contraire, la traduction est recensée comme une « inversion de P et Q »). Elles ne sont cependant pas inexistantes dans notre échantillon :

5.126. « *Même si* j'ai encore des choses à apprendre et à accomplir au sein d'une entreprise, cela m'a déjà traversé l'esprit. » (DPC, *même si*, 65)

5.126. "Ik heb er inderdaad al aan gedacht, *al* heb ik nog veel te leren en veel te doen binnen de context van een bedrijf. " (DPC, *même si*, 65)

J'y ai effectivement déjà pensé, même si j'ai encore beaucoup à apprendre et à faire dans le contexte d'une entreprise.

Dans l'énoncé source, P est « j'ai encore des choses à apprendre et à accomplir au sein d'une entreprise », et Q « cela m'a déjà traversé l'esprit », et ces deux éléments se trouvent dans une structure « *même si* P Q ». On observe qu'en néerlandais, la traduction commence cette fois par Q, qui est suivi du connecteur *al*, et enfin de Q, le tout formant une structure « Q *al* P ». Il serait très intéressant de pouvoir demander au traducteur les raisons qui ont motivé cette permutation de P et Q, toujours est-il qu'elle n'entrave pas le lien concessif entre ces deux éléments. Elle a cependant dû être relativement coûteuse en termes d'efforts cognitifs pour le traducteur, car elle nécessite de réorganiser complètement la phrase. Il sera intéressant de voir si les mêmes constats pourront être faits pour les autres connecteurs adoptant les mêmes structures que *même si*, comme *alors que*, *terwijl*, ou *hoewel*.

Dans notre échantillon, la grande majorité (92) des *même si* lient des P et des Q unis au sein d'une même phrase graphique, bien que certains *même si* unissant des P et Q séparés dans deux phrases graphiques différentes existent également (5). Si on étend la logique d'économie d'effort cognitif développée précédemment, on peut s'attendre à observer relativement peu de variations s'agissant du lien entre P et Q au cours de la traduction, car dans cette thèse, tous les connecteurs logiques peuvent lier tant des éléments figurant au sein d'une même phrase graphique que des phrases graphiques entières. Le tableau suivant examine les variations de ces liens au cours de la traduction de *même si*.

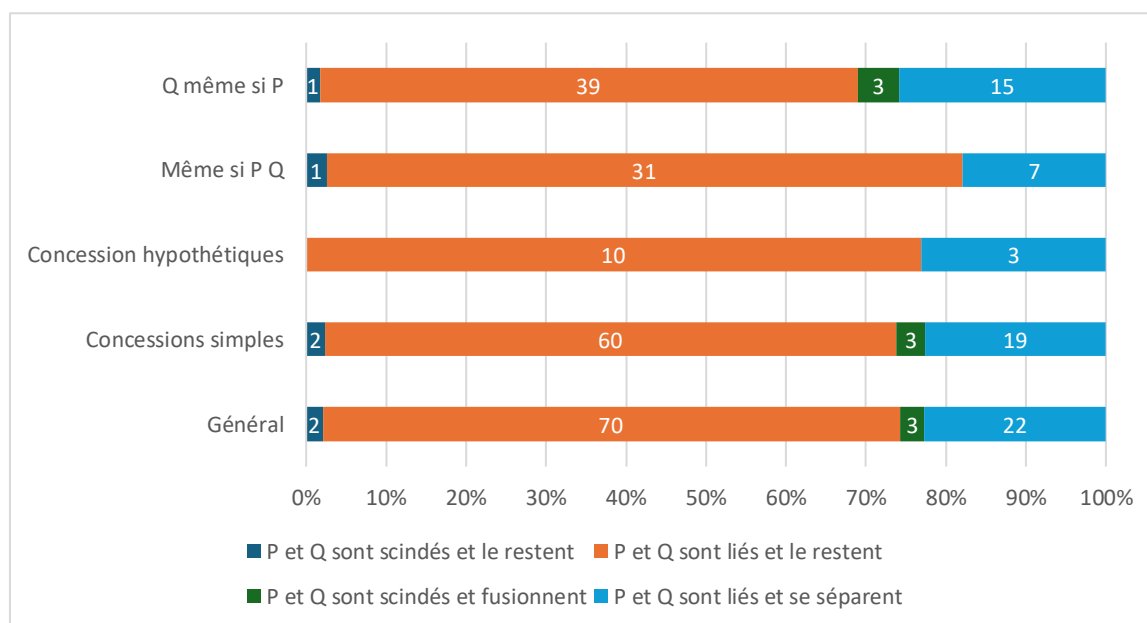


Tableau 217 : Nature du lien entre les P et Q unis par *même si* au cours de la traduction

On le remarque facilement à l'œil nu : aucune variation significative ne peut être relevée s'agissant des variations des liens entre P et Q lors de la traduction de *même si*, ni entre les catégories sémantiques de ce connecteur, ni en fonction de la structure initiale de P et Q. Le cas de figure le plus fréquent, comme pour *mais*, est la conservation du lien initial. Par contre, on note que les modifications de ce lien sont très majoritairement des P et Q liés qui se séparent dans la traduction. Cela dit, il est probable que cela soit lié au nombre initial de P et Q scindés qui est beaucoup plus petit que les P et Q liés :

mathématiquement, il est donc normal de relever beaucoup plus de P et Q liés qui se séparent, que de P et Q séparés qui s'unissent.

Les modifications (union ou séparation de P et Q au cours de la traduction), soit les cases vertes et bleu clair du tableau, ne se retrouvent pas dans les mêmes proportions si on les compare aux liens antagonistes : sur 5 P et Q scindés en français, 3 (60%) s'unissent au cours de la traduction, cependant sur 92 P et Q séparés en français, 22 (31,4%) s'unissent, soit près de la moitié si on compare ce chiffre au ratio précédent. Vu la petite taille de l'échantillon du premier cas de figure, ces variations, bien qu'importantes, ne sont pas significatives ($p = 0,1$; $N = 97$), néanmoins il semble intéressant de creuser cette question, afin de savoir si, au cours de la traduction, le traducteur a plus tendance à unir des P et Q scindés qu'à scinder des P et Q unis.

Dans l'échantillon du DPC, 12 *même si* s'inscrivent dans des séquences en français. Le tableau suivant donne un aperçu de la manière dont elles sont traduites.

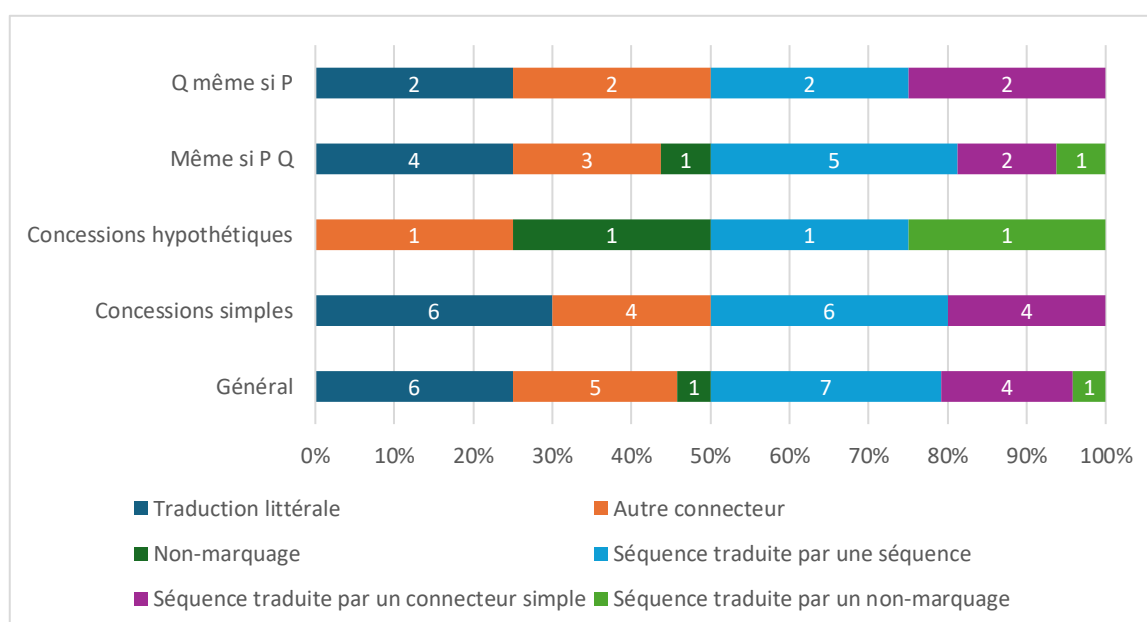


Tableau 218 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *même si*

Les données relatives aux séquences de connecteurs centrées sur *même si* sont relativement difficiles à exploiter par leur taille relativement réduite. Dans les catégories du tableau, nous n'avons pas relevé de variations significatives tant dans la stratégie traductive que dans la composition des séquences au cours de la traduction, que ce soit entre les catégories sémantiques de *même si* ou en fonction de la structure initiale de ce connecteur en français. On remarque cependant une variété dans le tableau, les différentes stratégies et modifications de composition des séquences se retrouvant dans de nombreuses lignes et n'étant pas l'exclusivité de l'une d'elles. Il conviendrait sans doute de mener une étude complémentaire consacrée exclusivement aux séquences de connecteurs de *même si* pour approfondir cette question, sur un jeu de données qui ne contiendrait que des *même si* figurant dans de telles séquences. 4 cas d'apparition de séquence en néerlandais pour traduire un *même si* seul en français ont été relevés, dont 3 ont consisté en l'ajout de *toch* dans Q.

Avant de conclure cette section dédiée à la traduction de *même si*, on peut s'intéresser aux variations des longueurs des éléments que ce connecteur unit au cours de sa traduction.

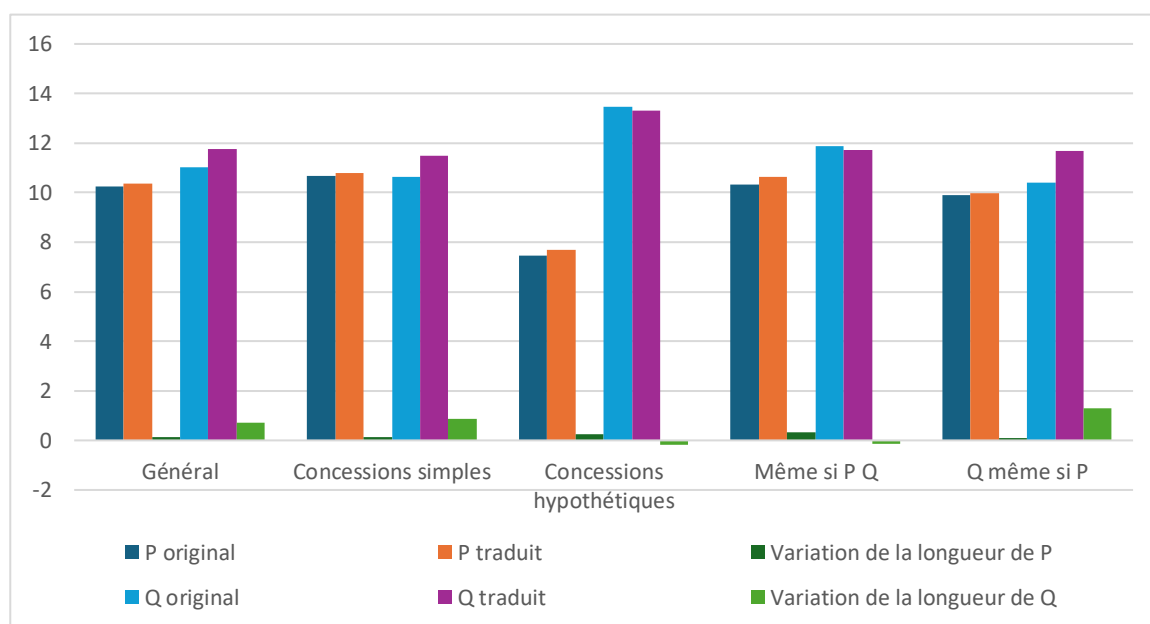


Tableau 219 : Variation des longueurs des P et Q unis par *même si* au cours du processus traductif

Les variations des longueurs des éléments unis par *même si* au cours de la traduction sont assez faibles, si on les compare à celles vues précédemment pour *mais*. Un seul cas de figure affiche une variation de plus d'1 mot en moyenne. *Même si* se distingue assez fortement de *mais* sur le point des longueurs des éléments unis, car ici, pour presque tous les cas de figure envisagés, les phrases traduites en néerlandais sont en moyenne plus longues que les phrases originales en français, à l'exception (de justesse) des Q des concessions hypothétiques et de ceux des structures *même si* P Q.

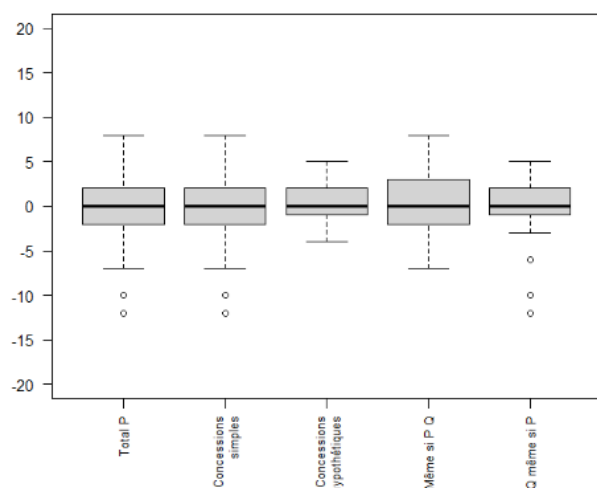


Tableau 220 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *alors que*

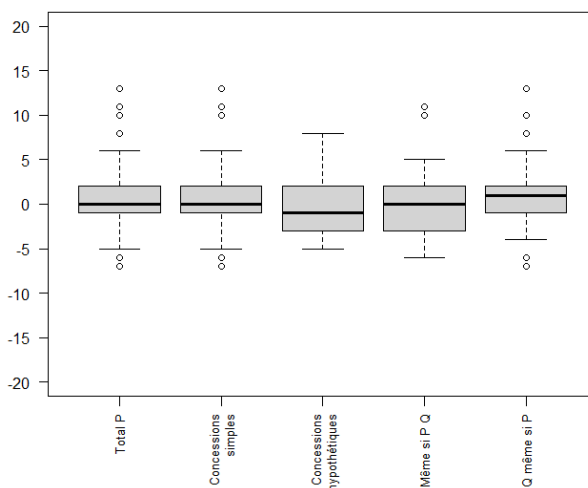


Tableau 221 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *alors que*

Les résultats relatifs aux catégories sémantiques sont à prendre en considération avec prudence, vu le peu de cas de *même si* concessifs hypothétiques relevés dans le corpus. On peut plutôt s'intéresser à la variation entre les structures originales de *même si* en français, qui sont plus équilibrées s'agissant de leur nombre d'occurrences. Pour elles, on remarque que les boîtes de *même si* P Q sont toutes plus grandes que celles de Q *même si* P, ce qui signifie que les variations de tailles des éléments unis sont plus grandes lorsqu'un traducteur a traduit un *même si* P Q que quand il traduit un Q *même si* P. Nous verrons si cette tendance se retrouve aussi chez *alors que*, *terwijl*, et *hoewel*, avant de tenter d'y apporter une explication. Comme pour *mais*, nous proposons, en guise de conclusion, de reprendre dans un tableau de synthèse les constats significatifs et principales observations réalisées sur les traductions de *même si*.

		Concessions simples	Concessions hypothétiques		<i>Même si</i> P Q	Q <i>même si</i> P
Stratégie traductive	Traduction littérale	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
	Non- marquage	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modification de structure entre P et Q		Neutre	Neutre		Déficit de conservation de la structure	Excès de conservation de la structure
					Excès de modifications	Déficit de modifications
					Déficit de permutation de P et Q	Excès de permutation de P et Q
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Longueurs des P		Traduction NL plus longue	Traduction NL plus longue		Traduction NL plus longue	Traduction NL plus longue
Longueurs de Q		Traduction NL plus longue	Original FR plus long		Original FR plus long	Traduction NL plus longue

Tableau 222 : Variations significatives observées lors de la traduction de *même si*

Les constats significatifs découverts pour *même si* ne concernent pas tant les stratégies traductives employées pour le traduire, qui se retrouvent dans des proportions similaires au travers des catégories sémantiques de ce connecteur, ainsi que chez les différentes structures que *même si* peut adopter en français, mais concernent plutôt les variations de ces mêmes structures : un *même si* P Q semble, dans notre échantillon, afficher des différences de comportement au cours de la traduction qu'un Q *même si* P.

5.3.2.3. Alors que

Il est intéressant de se pencher sur les traductions de *alors que* juste après celles de *même si*, car ce connecteur possède lui aussi la capacité de figurer dans des structures « Q Connecteur P » et « Connecteur P Q ». Nous proposons d'intégrer ces structures directement dans le premier tableau de résultats d'*alors que*, qui reprend les grandes stratégies traductives de ce connecteur.

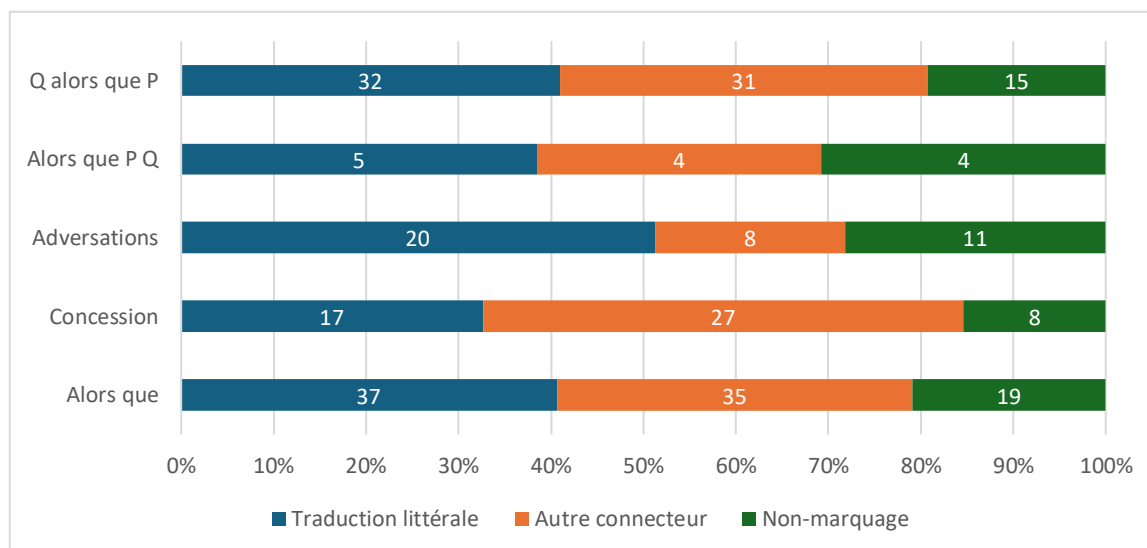


Tableau 223 : Traductions de *alors que*

On peut s'intéresser à ce tableau en deux temps : d'abord, les stratégies traductives des catégories sémantiques de *alors que*, ensuite, les stratégies traductives de *alors que* en fonction de la structure dans laquelle il figure en français original.

Les stratégies employées pour traduire *alors que* varient significativement en fonction de la catégorie sémantique de ce connecteur, plus particulièrement, dans la possibilité de trouver un connecteur autre que le connecteur littéral néerlandais (*terwijl*) dans la traduction. Les *alors que* concessifs de notre échantillon sont traduits plus souvent que les *alors que* adversatifs par un autre connecteur que *terwijl* ($p = 0$). Ce constat est partiellement compensé par un taux plus élevé de traductions littérales chez les *alors que* adversatifs, juste en dessous cependant du seuil de significativité ($p = 0,07$). Ces constats tranchent assez radicalement avec ceux de *mais*, où les concessions simples affichaient un excès de traductions littérales par *maar* ($p = 0$). Pour tenter de comprendre ce constat, il nous semble tout d'abord important de rappeler que *alors que* est le connecteur le plus adversatif de nos connecteurs français, dans le sens où c'est lui qui affiche le plus haut taux d'occurrences adversatives si on le compare à *mais*, *cependant*, et *si*. Il se pourrait qu'à travers lui, nous observions des comportements qui ne sont pas liés uniquement à *alors que*, mais à la famille des connecteurs adversatifs de manière plus générale, mais également qu'il puisse se produire des variations dues aux rapports de forces différents entre les nuances de *alors que*. En effet, quand on doit traduire un *mais* concessif, on traduit la nuance la plus commune de *mais*. Mais quand un traducteur doit traduire un *alors que* concessif, il est face à une nuance moins typique de ce connecteur. Il se pourrait que le statut d'une nuance, dans le profil sémantique d'un connecteur, joue un rôle dans la traduction de ce dernier. Dussart (1987 : 48) s'est aperçu de ce principe, en se penchant sur les traductions du mot allemand *Abfall* dans la phrase

suivante : « *Joseph II. drohte mit dem Abfall von Rom.* ». Dussart explique que dans la grande majorité de ses utilisations, le mot *Abfall* (surtout au pluriel, *Abfälle*) désigne une poubelle, et que cela a incité plusieurs traducteurs à comprendre que l'empereur voulait détruire Rome. Dans le contexte de la citation, en réalité, Joseph II est en conflit avec l'Église, et menace le Pape de tourner le dos au catholicisme si ce dernier en arrivait à l'excommunier, idée ce que véhicule le mot *Abfall*. Et Dussart de conclure que « le mot employé dans un sens rare est un piège pour le traducteur ». Par ailleurs, des travaux comme ceux de Foraker & Murphy (2012) suggèrent qu'il est moins coûteux en efforts cognitifs de lire un terme polysème selon son *dominant sense* [sens dominant, principal] que selon les sens qualifiés de *subordinate* [subordonnés, plus rares]. Si on applique ces principes à notre étude, il se pourrait donc qu'un énoncé adversatif marqué par un *alors que* soit traduit différemment qu'un énoncé adversatif explicité par un *mais*, entre autres, parce que l'adversation est plus courante dans les occurrences de *alors que* que dans celles de *mais*. On retrouve ici l'intérêt qui nous avait poussé à réaliser des études contrastives de deux types, car nous suspicions déjà que les nuances oppositives n'étaient pas exprimées de la même façon par les connecteurs de notre étude, et avions d'ailleurs observé de nombreuses disparités spécifiquement liées à l'expression de l'adversation. Malheureusement, dans cette étude, nous n'avons sélectionné aucun connecteur entièrement adversatif (comme *par contre* ou *en revanche*), lesquels auraient permis de renforcer l'hypothèse que nous avançons ici. Mais il se pourrait que, vu le fait qu'elle ne soit pas la nuance oppositive la plus courante pour *alors que*, la concession soit traduite différemment de l'adversation pour ce connecteur.

Une autre donnée importante qui pourrait entrer en jeu vient de nos études contrastives sémasiologiques, dans lesquelles nous avons comparé *alors que* à *terwijl*, deux connecteurs que nous considérons dans cette thèse comme étant les traductions littérales l'un de l'autre : dans nos échantillons, *terwijl* avait affiché un excès d'occurrences adversatives par rapport à *alors que*. Nous pouvions alors suggérer que *terwijl* était un connecteur marquant l'adversation (encore) plus typiquement qu'*alors que*. *Terwijl* est par ailleurs le connecteur adversatif le plus courant en néerlandais (selon nos corpus), alors que ce n'est pas le cas de *alors que*. La concession semble dès lors encore plus rare chez *terwijl* que chez *alors que*, ce qui pourrait expliquer la tendance des traducteurs du DPC à ne pas employer *terwijl* pour traduire les *alors que* concessifs, mais plutôt d'autres connecteurs qui exprimeraient la concession de manière plus claire et plus typique.

On note que les cas de non-marquage ne sont pas spécifiquement liés à une catégorie sémantique de *alors que*, ce qui peut paraître assez surprenant quand on sait que l'adversation supporte mieux l'implication que la concession ($p = 0,1$), comme nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises de le voir dans ce travail. On aurait en effet pu dès lors s'attendre à voir davantage d'implications chez les *alors que* adversatifs que chez les occurrences concessives du connecteur, ce qui est le cas, mais pas de manière significative. D'autant plus que certaines traductions concessives non marquées ne semblent pas conserver le sens de leur énoncé d'origine :

5.127. Pourquoi Malines a-t-il atteint les cimes européennes *alors que* c'est désormais impossible pour les clubs belges ? (DPC, *alors que*, 20)

5.127. KV Mechelen won de Europacup. Waarom is dat voor de huidige Belgische clubs onmogelijk geworden? (DPC, *alors que*, 20)

Malines a remporté la Coupe d'Europe. Pourquoi cela est-il devenu impossible pour les clubs belges actuels ?

En français, on présente le fait que le club de football de Malines soit performant dans les grandes compétitions européennes (Q) comme une attente contrariée du fait que la plupart des clubs belges n’y arrivent pas (P). Dans la traduction, aucun connecteur explicite ne marque plus la relation concessive, si bien que Q et P ne font que se suivre. On pourrait presque croire que la relation s’est inversée, entre autres par le fait d’avoir tourné P sous une forme interrogative, et comprendre que le locuteur s’étonne que les clubs belges ne performant pas dans les compétitions européennes, alors que c’est le cas de Malines. Il pourrait être intéressant, pour une étude ultérieure, de s’intéresser aux traductions des nuances que Dussart appelle « rares » chez les connecteurs polyfonctionnels, car peut-être découvririons-nous que le taux relativement haut de non-marquage chez les *alors que* concessifs pourrait peut-être provenir du fait que les *alors que* adversatifs, eux, s’implicitent plus aisément. Cela rappelle le principe d’économie d’effort cognitif développé précédemment : le cerveau humain a une tendance à la généralisation (Rosch, 2004), ce qui, dans ce cas précis, aurait pu amener le traducteur à développer une pensée du type « *alors que* s’implicite bien en traduction », car la plupart des *alors que* sont adversatifs. D’ailleurs, peut-être est-ce là l’une des explications à la croyance voulant que *mais* ne soit pas à sa place en tête de phrase en français : notre étude suggère que certains *mais* ne sont effectivement pas typique au début de la phrase, mais que d’autres y remplissent parfaitement leur rôle d’embrayeurs du discours (les *mais* concessifs transitifs). Par généralisation, il est peut-être plus aisé de ne retenir que « tous les *mais* en tête de phrase sont mal placés », plutôt que « certains *mais* en tête de phrase sont mal placés », car la deuxième conclusion implique de faire l’effort d’identifier systématiquement les cas où *mais* occupe la tête de la phrase de manière heureuse ou non.

Nous ne relevons pas de variations significatives s’agissant des stratégies traductives en fonction de la structure originale de *alors que* ($p = 0,8$ pour l’ensemble des cases de ces lignes), ce qui marque une différence assez fondamentale avec *même si*, qui pourtant pouvait figurer dans les mêmes structures que *alors que*. Nous proposons d’attendre les résultats du dernier connecteur de ce genre, *si*, pour approfondir cet aspect, mais pouvons déjà rejeter l’hypothèse que des connecteurs qui peuvent se présenter dans des structures similaires affichent des tendances identiques s’agissant des différences de traductions entre ces structures. Concluons ce premier point sur l’analyse de *alors que* par un recensement des connecteurs relevés dans les traductions du type « autre connecteur ».



Figure 108 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *alors que*

On remarque que les plus grandes tranches du camembert sont occupées par *hoewel*, connecteur monofonctionnel concessif, et *maar*, connecteur pour qui la concession est la nuance la plus typique, ce qui fait écho aux hypothèses développées précédemment s'agissant des traductions des *alors que* concessifs.

Comme celles de *même si*, les structures de *alors que* peuvent être de type « Connecteur P Q » ou « Q Connecteur P » dans leur phrase hôte originale en français. Elles peuvent dès lors soit rester dans ce type de structures (soit en conservant totalement l'ordre de P et Q, ce que nous appelons « Conservation de la structure », soit en inversant l'ordre de P et Q dans des cas d' « Inversion de la structure »), soit adopter des structures différentes (qui peuvent conserver le sens entre P et Q, pour la « Modification de structure », soit réorganiser le lien entre P et Q pour les permuter, dans une « Inversion de P et Q »).

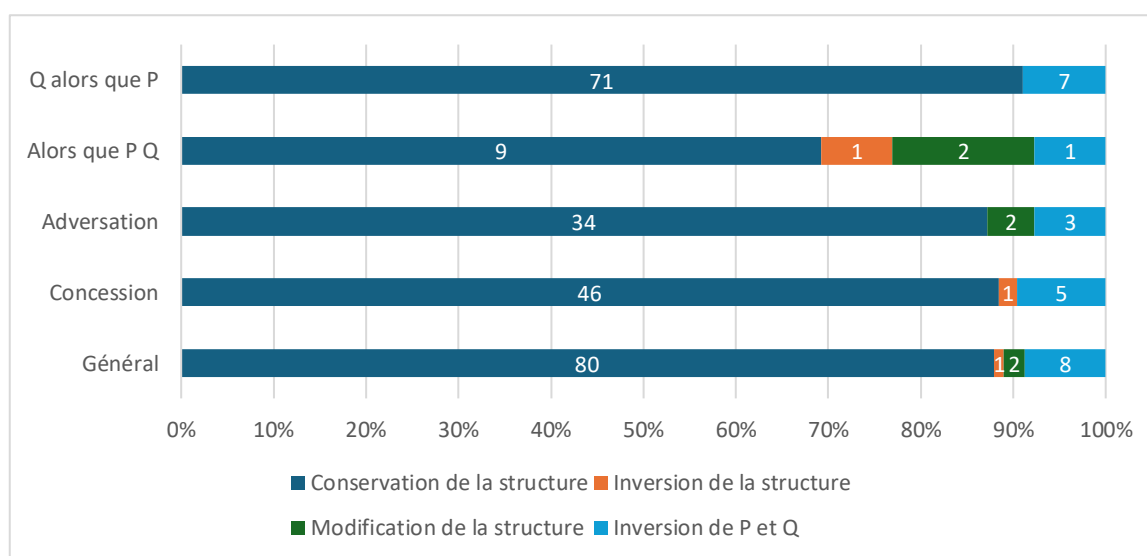


Tableau 224 : Comportement des structures de *alors que* en traduction

À l'œil nu, les variations dans les comportements des structures de *alors que* en traduction semblent plus marquées si on les analyse en fonction des structures initiales de *alors que* que selon les stratégies traductives de ce connecteur. Aucune variation significative n'a été relevée entre les traductions des *alors que* concessifs et adversatifs ($p = 0,3$ pour la plus petite valeur de p enregistrée, liées aux modifications de structure). On pourrait s'étonner de ne pas observer de différences entre la concession et l'adversation s'agissant des cas de permutation entre P et Q, étant donné que la concession n'autorise pas de principe sans modifier le sens du message, mais qu'un tel changement de lien entre P et Q n'entraîne par contre pas de conséquences aussi importantes pour l'adversation.

En revanche, trois des quatre comportements envisagés dans cette étude apparaissent dans des proportions significativement différentes entre le *alors que* P Q et les Q *alors que* P : les premières présentent des excès de modifications ($p = 0,01$) et d'inversions ($p = 0,02$) de structures lorsqu'elles sont traduites vers le néerlandais, tandis que les secondes affichent un excès de conservation de structure ($p = 0,03$). Deux de ces constats se retrouvaient déjà chez *même si* : les excès de conservation de structure pour Q Connecteur P, et les excès de modification de structure pour Connecteur P Q. Nous avons déjà proposé des hypothèses dans la section précédente pour tenter d'expliquer ces

phénomènes, aussi proposons-nous de nous concentrer plutôt sur ce qui est inédit, à commencer par l'absence de variations significatives s'agissant de l'inversion de structure entre la phrase originale et la phrase traduite. S'il n'existe pas de telles variations dans nos résultats, sans doute cela est-il dû à l'existence d'une unique traduction d'un *alors que* P Q par une inversion de structure sans modification de sens :

5.128. Contre Charleroi, *alors qu'il* avait joué pendant 20 minutes à 11 contre huit, il a laissé filer son avantage de 1-0. (DPC, *alors que*, 46)

5.128. Daarin lieten de jongens van trainer Marc Brys tegen Charleroi een 1-0-voorsprong uit handen glippen, en dat *terwijl* ze twintig minuten met elf tegen acht op het veld stonden. (DPC, *alors que*, 46)

Les joueurs de l'entraîneur Marc Brys ont laissé filer leur avance de 1-0 face à Charleroi, alors qu'ils jouaient pendant 20 minutes à 11 contre huit.

Ici, l'énoncé français *alors que* P Q a donné Q *terwijl* P en néerlandais, mais P et Q conservent leur relation concessive (le fait de jouer à 11 joueurs contre 8 a provoqué, contre toute attente, le fait que l'équipe perde son avantage au tableau d'affichage). On aurait bien envie de sonder l'esprit du traducteur qui a réalisé cette traduction pour comprendre pourquoi il a ressenti le besoin de permuter P et Q, sans modifier le lien sémantique entre ces constituants. Nous avons déjà mentionné la possibilité que les éléments placés à la fin de la phrase graphique pouvaient être interprétés comme ayant plus de poids que les autres éléments de la phrase, notamment par le principe du *end-focus* (Hancil, 2011). Suivant ce principe, le traducteur aurait pu considérer que P ait davantage de poids que Q. Certaines études montrent des différences de perception du sémantisme de connecteur polyfonctionnels en fonction de la position de ce connecteur au sein de la phrase hôte (comme Asr & Demberg, 2020 sur *but* et *although*, ou Göbel & Wagner, 2023 sur *at least*), mais, sauf erreur de notre part, elles ont principalement pour objectif de savoir si certains liens existent entre l'une des catégories sémantiques d'un connecteur polyfonctionnel et une ou plusieurs des positions possibles que peuvent adopter de tels connecteurs. Il nous semble que, dans notre cas, un type d'étude complémentaire serait le bienvenu, à savoir, l'étude d'éventuelles différences de perceptions entre les différentes structures d'un connecteur monofonctionnel, ou en tout cas, employé dans une seule des nuances qu'il peut exprimer. Concrètement, il s'agirait de présenter, par exemple, une série de plusieurs paires d'occurrences de *alors que* dans deux structures différentes, et de demander ensuite aux participants de l'étude de donner la différence entre ces paires de *alors que* (concrètement, par exemple, « quelle est la différence entre '*Alors qu'il* fait beau, je ne sors pas' et '*Je ne sors pas alors qu'il* fait beau' ? »). Cela permettrait notamment peut-être de comprendre pourquoi le traducteur, dans la traduction précédente, a choisi de changer P et Q de place (et le connecteur les liant, par la même occasion), alors que, d'emblée, ce choix est coûteux en efforts cognitifs et, *a priori*, sans conséquences sur le sens de la phrase. Quoi qu'il en soit, ce cas bien particulier de *alors que* vient équilibrer les résultats du tableau précédent.

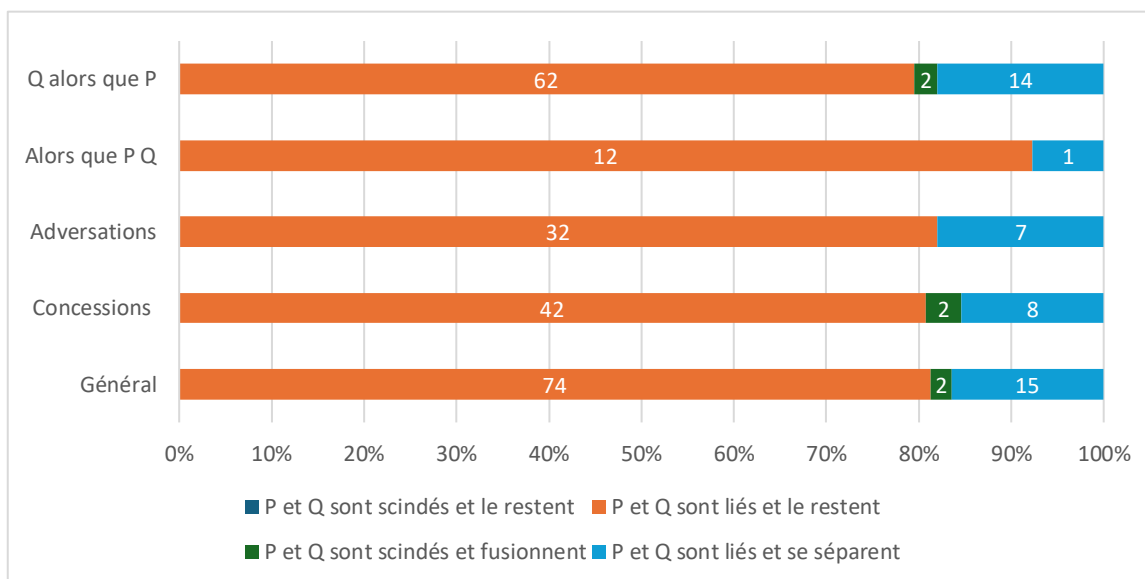


Tableau 225 : Nature du lien entre les P et Q unis par *alors que* au cours de la traduction

Dans notre échantillon traductologique, aucun *alors que* ne liait de P et Q scindés en français restés séparés dans deux phrases graphiques dans leur traduction néerlandaise. On remarque que les autres cas de figure se répartissent de manière assez équilibrée tant au travers des catégories sémantiques de *alors que* que des structures de ce connecteur : pas de variations significatives entre les *alors que* concessifs et adversatifs ($p = 1$), ni entre les *alors que* P Q et les Q *alors que* P ($p = 1$) s'agissant des modifications du lien entre P et Q au cours de la traduction de ce connecteur.

Seuls 6 *alors que* figurent dans une séquence de connecteur dans notre échantillon. Tous sont concessifs, si bien qu'il n'est pas possible de comparer entre elles les stratégies traductives des séquences concessives et adversatives de *alors que*. En raison du petit nombre de séquences, il n'est sans doute pas non plus pertinent de comparer ces séquences selon les structures dans lesquelles elles s'inscrivent. Notons simplement que nous avons relevé toutes les stratégies traductives possibles pour ces séquences (2 traductions littérales, 3 autres connecteurs, et 1 non-marquage) et tous les comportements envisagés également (2 séquences traduites par une séquence, et 3 séquences traduites par un connecteur simple). 10 cas de séquences néerlandaises pour traduire un *alors que* isolé ont été relevés. Ces cas d'ajout de séquences ne sont significativement pas plus nombreux chez une catégorie précise de *alors que* ($p = 0,1$) ou chez l'une de ses structures ($p = 1$).

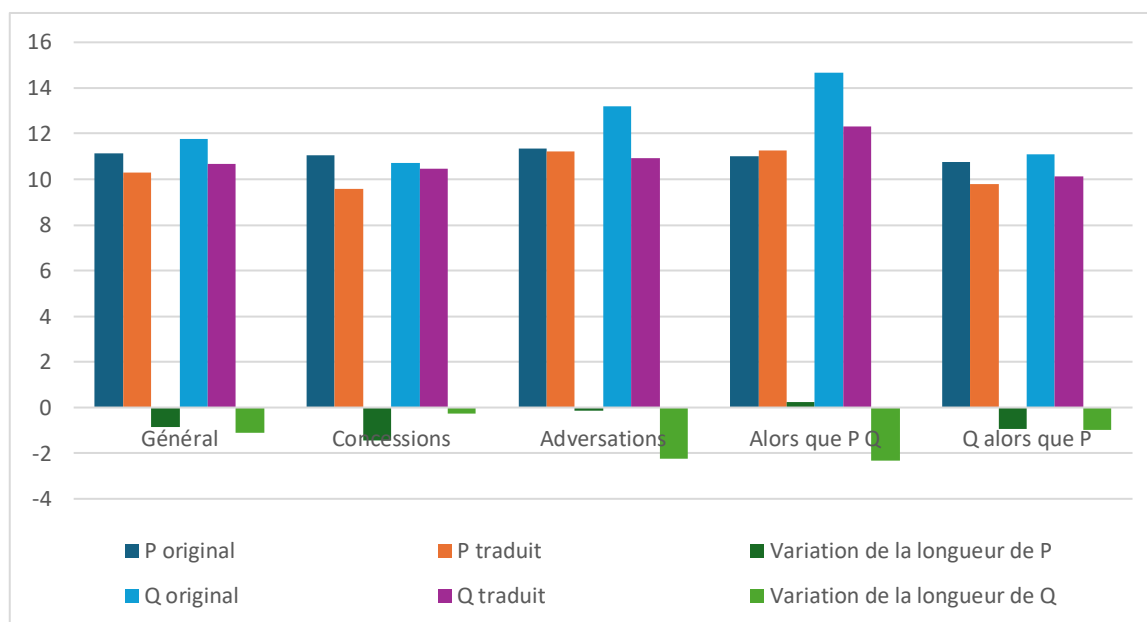


Tableau 226 : Variation des longueurs des P et Q unis par *alors que* au cours du processus traductif

Nous relevons presque systématiquement des mesures plus longues pour les éléments traduits que pour les éléments originaux, à l'exception (légère) des P inscrits dans des structures *alors que* P Q.

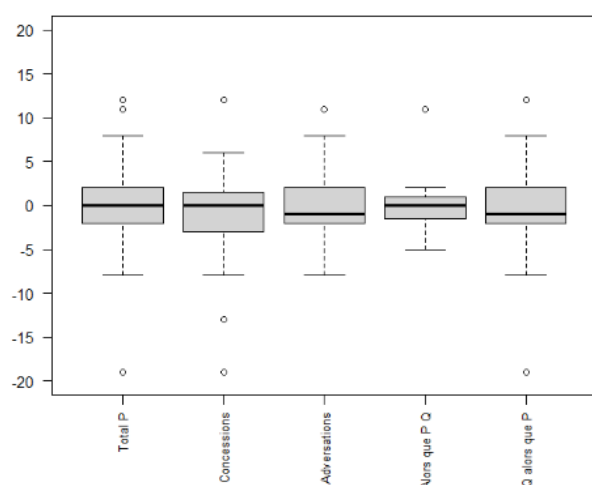


Tableau 227 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *alors que*

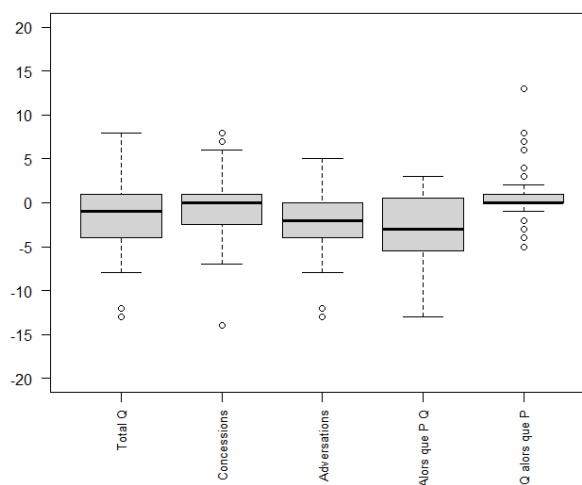


Tableau 228 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *alors que*

C'est sans doute entre les structures des phrases hôtes originales de *alors que* que l'on remarque les plus grandes dispersions des variations de longueurs au cours de la traduction, mais on ne note pas la même tendance en fonction de l'élément auquel on s'intéresse. Les boîtes de *alors que* P Q sont plus petites lorsque l'on s'intéresse aux variations dans P, mais plus grandes si ce sont les variations dans Q

que l'on analyse. À nouveau, le nombre restreint d'occurrences, surtout pour *alors que* P Q, invitent à une certaine prudence dans l'interprétation de nos résultats. Le fait que ce soit surtout au niveau des structures que l'on remarque des variations importantes n'est pas totalement identique à la situation que l'on avait pu observer pour *même si*, dont les catégories sémantiques aussi avaient enregistré des fluctuations importantes entre elles, ce qui semble être moins le cas pour *alors que*.

		Concessions	Adversations		<i>Alors que</i> P Q	Q <i>alors que</i> P
Stratégie traductive	Traduction littérale	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Excès	Déficit		Neutre	Neutre
	Non-marquage	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de P		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de Q		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modification de structure entre P et Q		Neutre	Neutre		Déficit de conservation	Excès de conservation
					Excès de modifications	Déficit de modifications
					Excès d'inversions de structure	Déficit d'inversions de structure
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Longueurs des P		Original FR plus long	Original FR plus long		Traduction NL plus longue	Original FR plus long
Longueurs de Q		Original FR plus long	Original FR plus long		Original FR plus long	Original FR plus long

Tableau 229 : Variations significatives observées lors de la traduction de *alors que*

Alors que, à l’instar de *mais* mais contrairement à *même si*, affiche des variations significatives dans l’utilisation des stratégies traductives de ses occurrences en fonction de leur catégorie sémantique, principalement s’agissant du recours à d’autres connecteurs que *terwijl*, sa traduction littérale. En revanche, le non-marquage, que la littérature scientifique trouverait plus typique pour traduire les relations adversatives que concessives, se retrouve dans des proportions semblables pour l’ensemble des occurrences de *alors que* analysées. Pour le reste, *alors que* présente un tableau similaire à *même si*, notamment sur le fait que ses structures ne se comportent pas de la même façon au cours de la traduction si on les compare entre elles (les constats précis relevés sont partiellement identiques à *même si*, nous attendons de voir s’ils se rencontrent également pour *hoewel* et *terwijl* pour savoir comment nous pouvons tenter de les expliquer). *Alors que* se distingue en revanche nettement de *même si* par les variations de longueurs des éléments qu’il lie au cours de la traduction, présentant presque systématiquement des éléments moins longs en néerlandais traduits qu’en français.

5.3.2.4. *Cependant*

Dans notre étude traductologique, 94 *cependant* ont été analysés. Pour rappel, ce connecteur peut relever, sémantiquement, de la concession simple, de la concession transitive, et de l’adversation. Comme pour *alors que*, nous proposons de nous pencher directement sur les stratégies traductives de ces catégories sémantiques, mais également des structures originales de *cependant*.

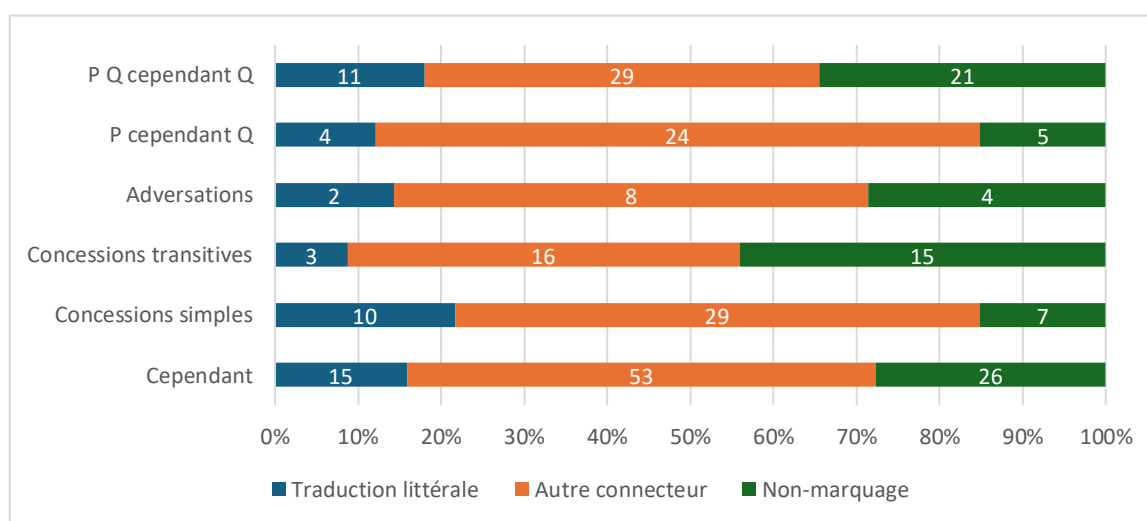


Figure 109 : Traductions de *cependant*

De manière générale, *cependant* fait beaucoup moins usage de la traduction littérale que les autres connecteurs français étudiés jusqu’à présent : globalement, environ 15% des *cependant* analysés ont été traduits par *echter*. Les traducteurs du DPC ont massivement eu recours à d’autres connecteurs que *echter* pour traduire *cependant*, en particulier *maar* et *toch*, comme le montre le graphique suivant (les connecteurs utilisés pour traduire *cependant* sont variés et utilisés dans des proportions assez différentes les uns des autres, aussi avons-nous choisi un autre type de graphique pour les représenter, le graphique circulaire n’étant pas assez clair dans ce cas).

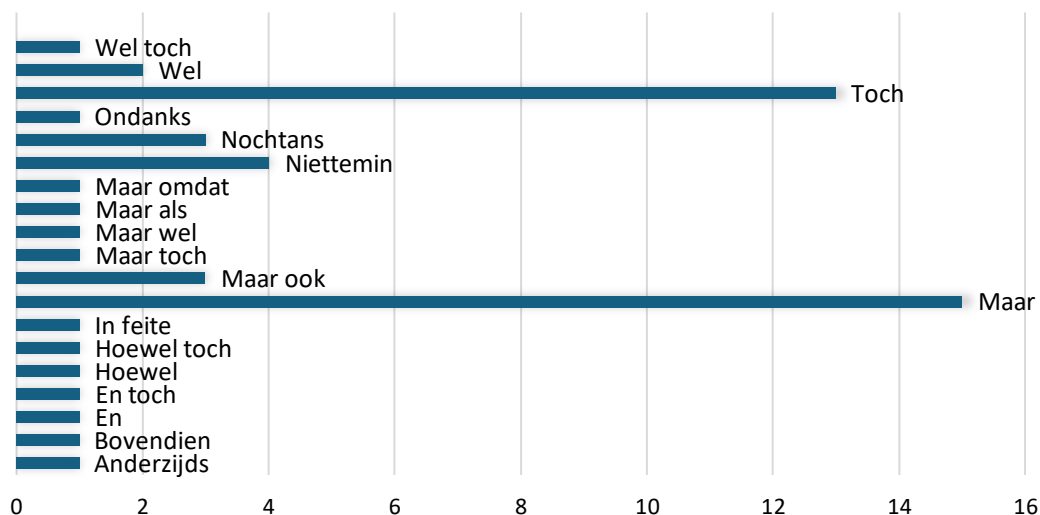


Figure 110 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *cependant*

Cependant présente un profil très différent des autres connecteurs français, par la présence très forte de *toch* et *maar* au sein de la catégorie « autres connecteurs ». Jusqu'à présent, en effet, les connecteurs de ces catégories affichaient des proportions inférieures que celles observées pour *cependant* :

- Sur 150 *mais*, le connecteur le plus utilisé dans la catégorie « autres connecteurs » était *en*, employé 5 fois (soit un taux de 3,3 % des traductions) ;
- Sur 91 *alors que*, il s'agissait de *hoewel* et *maar*, utilisés tous les deux 7 fois (7,9 % des traductions).

Pour *cependant*, *maar* se retrouve dans 15 traductions (16 %), surpassant même *echter*, la traduction qualifiée dans cette étude de littérale. D'ailleurs, si on effectue un test d'indépendance (valeurs *p* ajustées) entre ces trois connecteurs, on se rend compte que *cependant* affiche un excès d'utilisation du connecteur le plus courant dans sa catégorie « autres connecteurs » par rapport à *mais* et à *alors que* ($p = 0$). *Cependant* devient ainsi le premier connecteur de cette étude à être traduit le plus souvent par un connecteur qui n'est pas sa traduction littérale.

Le fait que *maar* soit le connecteur le plus utilisé pour traduire *cependant*, davantage même que *echter*, est assez cohérent avec les résultats précédemment exposés dans cette thèse. Nous avons en effet établi qu'en français, *cependant* était très proche sémantiquement de *mais*, de même qu'en néerlandais *echter* ne l'est de *mais*. Ces connecteurs partagent en effet trois catégories sémantiques, à savoir la concession simple, la concession transitive, et l'adversation. Ces nuances sont les plus courantes dans nos corpus, les deux relations exprimées par *mais* et *maar* que *cependant* (et *echter*) ne véhicule pas sont la concession additive et la rectification. Statistiquement parlant, on pourrait dire que *mais/cependant* et *maar/echter* forment ainsi les paires de connecteurs les plus proches, d'un point de vue sémantique, dans nos données. Avant de poursuivre nos réflexions à ce sujet, sans doute est-il intéressant de les éclairer avec les valeurs *p* ajustées pour chacune des catégories du tableau ci-dessus. Le profil sémantique de *cependant* étant un peu plus complexe que celui de *alors que*, nous proposons de compiler les valeurs *p* ajustées dans un tableau afin d'en avoir une vue d'ensemble claire.

	Concession simple	Concession transitive	Adversation		P Q <i>cependant</i> Q	P <i>cependant</i> Q
Traduction littérale	0,3	0,3	0,9		0,4	0,4
Autre connecteur	0,3	0,3	0,9		0,05	0,05
Non-marquage	0,03	0,03	0,9		0,06	0,06

Tableau 230 : Valeurs *p* des stratégies traductives de *cependant*, par catégorie sémantique

On remarque que la stratégie « autre connecteur » n'apparaît pas dans des proportions significativement différentes à travers les catégories sémantiques de *cependant*. Cela n'éclaircit cependant que partiellement nos réflexions consacrées à la traduction de *cependant* par *maar* (et pas par *echter*), il convient en effet, pour aller plus loin, de mener spécifiquement une micro-étude pour savoir si certaines catégories de *cependant* sont plus susceptibles que d'autres d'être traduites par *maar*. On se rend alors compte que *maar* est utilisé dans des proportions quasiment identiques pour toutes les catégories sémantiques de *cependant* (8 concessions simples, 6 concessions transitives, 3 adversations), si bien que les résultats montrent très peu de variations ($p = 0,9$ pour l'ensemble des catégories sémantiques de *cependant* quant à la possibilité d'être traduites par un *maar*). *Maar* semble donc constituer une stratégie traductive généralisée pour traduire *cependant*. Pour comprendre ce résultat, on pourrait faire à nouveau appel dans un premier temps aux théories sur l'économie de l'effort cognitif et l'évitement de l'erreur développées précédemment dans cette thèse, lesquelles veulent, notamment, que le cerveau humain tende à réduire l'effort cognitif quand il le peut (Clément, 2006), et redoute de commettre une erreur (Masson, 2025). Dans ce cadre, nous avons déjà eu l'occasion de développer l'idée qu'utiliser *mais* et *maar* pour traduire n'importe quel connecteur logique était une stratégie facile et sûre pour les traducteurs, car ces connecteurs peuvent couvrir toutes les catégories sémantiques de l'opposition. Nul besoin donc de désambiguïser un connecteur polyfonctionnel avant de le traduire, et aucun risque de se tromper de relation oppositive dans la traduction en utilisant *mais* et *maar*. Cela aurait pu expliquer pourquoi *cependant* a davantage été traduit par *maar* que par n'importe quel autre connecteur logique néerlandais, notamment *echter*. Mais cette explication n'est pas suffisante, car *echter* couvre lui aussi toutes les catégories sémantiques de *cependant*, et il présente en plus comme avantage par rapport à *mais* de ne pas exprimer de notions inconnues à *cependant* (la concession additive et la rectification) ce qui le rend sémantiquement plus proche de *cependant* que *maar*. De plus, nous avons vu dans nos études contrastives que *mais*, *cependant*, *maar*, et *echter* expriment tous la concession transitive dans des proportions similaires. Peut-être faut-il chercher du côté des fréquences de ces connecteurs : si *echter* est plus rare par rapport à *maar* que *cependant* ne l'est par rapport à *mais*, on pourrait trouver logique d'employer plus de *maar* que de *echter* dans les traductions de *cependant*.

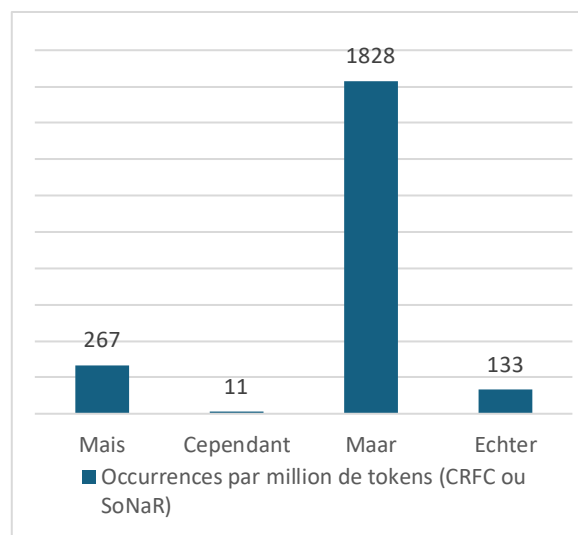


Tableau 231 : Proportions de *mais* par rapport à *cependant*, et de *maar* par rapport à *echter*

Le tableau ci-dessus reprend le nombre de *mais*, *cependant*, *maar* (chiffres ajustés pour écarter les occurrences non oppositives) et *echter*, par million de tokens, respectivement dans le CRFC (Newspapers) et SoNaR (*newspapers*). Si on calcule les ratios entre les connecteurs de chaque langue, on se rend compte que, pour 1 *cependant*, il y a 24 *mais*, et que pour 1 *echter*, on compte 13 *maar*. *Cependant* est donc plus rare dans le corpus par rapport à *mais* que *echter* ne l'est pour *maar*, c'est précisément l'inverse que nous pensions trouver. La piste des ratios différents entre *mais* / *cependant* et *maar* / *echter* est une impasse, à première vue. Elle met cependant en lumière un aspect qui pourrait nous intéresser pour la suite de notre réflexion, à savoir, les différences de fréquences entre *mais* et *maar*. Si le calcul des fréquences d'apparition des connecteurs logiques est infiniment plus complexe que ne le laisse penser cette modeste analyse (voir, par exemple, Dupont, 2019), les résultats bruts indiquent tout de même une tendance interpellante : il semblerait que *maar* en néerlandais soit beaucoup plus fréquent que *mais* en français. S'il venait à se vérifier par des études plus solides, ce constat pourrait être né de causes variées, et ne signifierait pas forcément que le néerlandais utilise plus souvent ses connecteurs logiques que le français (peut-être, par exemple, que les connecteurs français sont plus variés, et que le néerlandais possède moins de connecteurs que le français, ce qui impliquerait éventuellement que ses connecteurs soient utilisés plus souvent pour compenser). Il se pourrait que *maar* devance de loin, en nombre d'occurrences et de fréquence, les autres connecteurs néerlandais. Par effet de biais liés à la fréquence (Clément, 2006 ; Canteloup, 2019), il se pourrait que le traducteur, s'il a deux options sémantiquement très proches pour traduire *cependant*, soit poussé à choisir *maar* plutôt que *echter*. La place centrale de *maar* en néerlandais et sa fréquence d'utilisation seraient dès lors des arguments plus forts que le caractère identique du profil sémantique de *echter* par rapport à *cependant*.

Une autre piste qui mériterait d'être explorée consisterait à s'intéresser aux registres dans lesquels *maar*, *echter* et *cependant* sont utilisés. Dans la revue de la littérature, nous avons eu l'occasion de voir que *echter* et *cependant* étaient généralement perçus comme relevant d'un registre globalement plus élevé que, respectivement, *maar* et *mais*. Cependant, les différences de registres qu'entretiennent entre eux *mais* / *cependant* et *maar* / *echter* sont-elles identiques ? On peut trouver de nombreux cas de non-symétrie en matière de registre entre différentes langues, notamment pour la paire français-néerlandais. Ainsi, on pourrait considérer en français que la paire *vous* / *tu*, dont le premier pronom

est plus formel que le premier, a pour équivalent néerlandais *u / je* (Booij, 2019). Bien que le rapport entre *vous* et *tu* soit le même que celui entre *u* et *je*, il existe de grandes différences entre l'utilisation de *vous* en français et celle de *u* en néerlandais (Al, 1987), entre autres car *u* est plus formel en néerlandais que ne l'est *vous* en français, notamment pour des raisons culturelles (Hofstede, 2001). En s'inspirant de tels phénomènes, on pourrait concevoir que, par exemple, *cependant* soit certes plus formel que *mais*, mais pas autant que *echter*. Le connecteur pourrait se classer à mi-chemin entre *maar* et *echter* s'agissant de son registre de langue, ce qui pourrait inciter les traducteurs à opter pour *maar* et *echter* dans des proportions similaires dans leurs traductions de *cependant*, à l'instar de ce que nous avons relevé dans le DPC, car le registre de la langue source est (en principe) le même que celui de la langue cible (Granger, 2010). Hélas, les questions de registres ne font pas partie des critères d'analyses de cette étude, mais ils en formeraient un bon complément.

Dans les autres constats de cette première analyse des traductions de *cependant*, on note des variations significatives dans l'utilisation du non-marquage comme stratégie traductive entre les différentes catégories sémantiques de *cependant*. Plus précisément, les relations non marquées sont plus fréquentes pour traduire les *cependant* concessifs transitifs que les *cependant* concessifs simples, un constat cohérent avec la littérature scientifique dans laquelle nous avons vu à plusieurs reprises que la concession (simple) était difficilement implicite. Ces observations font écho à celles réalisées sur les traductions de *mais*.

Ce qui est intéressant dans le tableau, c'est qu'en classant les traductions relevées de *cependant* selon la structure originale de ce connecteur, on obtient à nouveau des variations significatives, mais plus pour les mêmes stratégies : les P *cependant* Q est significativement plus souvent traduit par d'autres connecteurs que *echter* que les P Q *cependant* Q. On pourrait croire que les P *cependant* Q sont plus souvent remplacés par *maar* que les autres *cependant* en raison de la proximité de cette structure et celle de *maar*, mais il n'en est rien ($p = 0,2$; $N = 94$). Si on se livre au même exercice pour *toch*, lui aussi très important dans la catégorie « autre connecteur » pour traduire *cependant*, on n'obtient guère plus de résultats ($p = 0,2$; $N = 94$). Peut-être faut-il prendre la question dans l'autre sens, et observer la stratégie qui semble compenser cette différence (presque significativement), à savoir, l'usage du non-marquage. Elle est presque significativement plus élevée ($p = 0,06$) chez les P Q *cependant* Q. On pourrait suggérer que ces structures sont peut-être plus souvent liées à des *cependant* concessifs transitifs, lesquels sont significativement plus souvent traduits par une relation non marquée, mais nos études monolingues n'indiquent pas de lien entre la structure de *cependant* et une catégorie sémantique particulière de ce connecteur. Une des pistes qui pourrait être envisagées consisterait à souligner le caractère atypique de la position P Q *cependant* Q, qui ne se rencontre, dans notre étude, que pour *cependant* (mais *cependant* n'est pas le seul connecteur français capable de l'adopter, on trouve aussi cette position pour *néanmoins* par exemple comme dans cet extrait de Flaubert « Son rival (je ne sais lequel) est protégé par Mme Pourtalès. Elle espère *néanmoins* remporter la victoire. » cité par Lenepveu, 2007 : 99). Cette sorte d'isolement rendrait plus difficile, cognitivement, de transformer une structure P Q *cependant* Q et de l'adapter pour qu'elle soit transposable sur un autre connecteur. Illustrons ce principe avec la traduction suivante :

5.129. Ce n'est pas évident de s'adapter à un pays qui a une longueur d'avance sur tout et tout le monde, et dont vous ne pouvez ni lire ni parler la langue. Professionnellement parlant *cependant*, Tokyo est un rêve pour les marketeers : 85 % des consommateurs appartiennent à la classe moyenne et ont un grand attrait pour les marques. (DPC, *cependant*, 28)

5.129. Het is niet evident om je aan te passen aan een land dat alles en iedereen een stapje voor is en waarvan je de taal niet beheerst. Maar vanuit professioneel oogpunt is Tokio een droom voor marketeers: 85 % van de consumenten behoort tot de middenklasse en heeft een zwak voor merken. (DPC, *cependant*, 28)

Il n'est pas facile de s'adapter à un pays qui a une longueur d'avance sur tout et tout le monde et dont on ne maîtrise pas la langue. Mais d'un point de vue professionnel, Tokyo est un véritable paradis pour les spécialistes du marketing : 85 % des consommateurs appartiennent à la classe moyenne et ont un faible pour les marques.

Ici, on passe d'un P Q *cependant* Q à un P *maar* Q, ce qui implique pour le traducteur de reconstituer Q pour pouvoir placer *maar*, car *maar* ne peut pas se placer à l'intérieur de Q mais entièrement avant lui. Parfois, cette reconstruction de Q semble se dérouler de façon à modifier le sens du message :

5.130. Par contre, ce qui posait plus problème, c'est que Françoise travaillait à la fois pour Willy De Clercq et pour Cheysson, qui acceptait mal la situation, ce qui le mettait de mauvaise humeur. Très vite, *cependant*, elle a travaillé à 80 % pour Willy et à 20 % pour Cheysson. (DPC, *cependant*, 71)

5.130. Cheysson kon dat niet aanvaarden, wat zijn humeur niet altijd ten goede kwam. *In feite* werkte Le Bail voor tachtig procent voor Willy en voor twintig procent voor Cheysson. (DPC, *cependant*, 71)

Cheysson ne pouvait pas l'accepter, ce qui n'améliorait pas toujours son humeur. En réalité, Le Bail travaillait à 80 % pour Willy et à 20 % pour Cheysson.

Dans cette traduction, la première partie de Q « très vite » ne se retrouve nulle part exprimée dans la traduction néerlandaise (cela dit, difficile d'attribuer ce phénomène avec certitude au changement de structure opéré lors de la traduction). De plus, *in feite* [en réalité, en fait] ne semble pas vraiment véhiculer la nuance concessive du *cependant* de l'énoncé en français. On pourrait approfondir ce point, en menant des études similaires à celles proposées pour *alors que*, et qui consisteraient à demander à des locuteurs natifs du français quelle serait la différence entre « Il fait beau, *cependant* je ne sors pas » et « Il fait beau, je ne sors *cependant* pas » afin de comprendre les nuances éventuelles qu'il pourrait exister entre les différentes structures de *cependant*, ce qui, ensuite, pourrait fournir des indices pour expliquer les variations de stratégies traductives observées dans cette étude entre ces structures. Il serait également intéressant d'augmenter la taille de notre échantillon, de manière à croiser les critères étudiés : ici, nous ne pouvons pas nous permettre d'étudier à la fois les critères des catégories sémantiques et ceux des structures de *cependant* au cours de la traduction. Or, selon nos résultats, nous n'observons pas les mêmes tendances si l'on ventile les traductions de *cependant* selon les catégories sémantiques de ce connecteur ou selon ses structures dans les phrases hôtes originales. Ce qui renforcerait nos résultats serait de pouvoir combiner ces deux angles d'analyse, en étudiant à

l'intérieur des catégories sémantiques les variations entre les structures (par exemple, en se demandant s'il y a des différences entre les structures des *cependant* uniquement adversatifs).

Ces dernières réflexions constituent une transition idéale vers le critère d'analyse suivant, à savoir, les structures de *cependant* au cours de la traduction. Pour cette analyse, nous avons considéré que les cas de P Q *cependant* Q traduits par des P *Connecteur* Q relevaient de la modification de structure. Les cas d'inversion de structure consistent ici à traduire P *cependant* Q par P Q *Connecteur* Q, ou inversement.

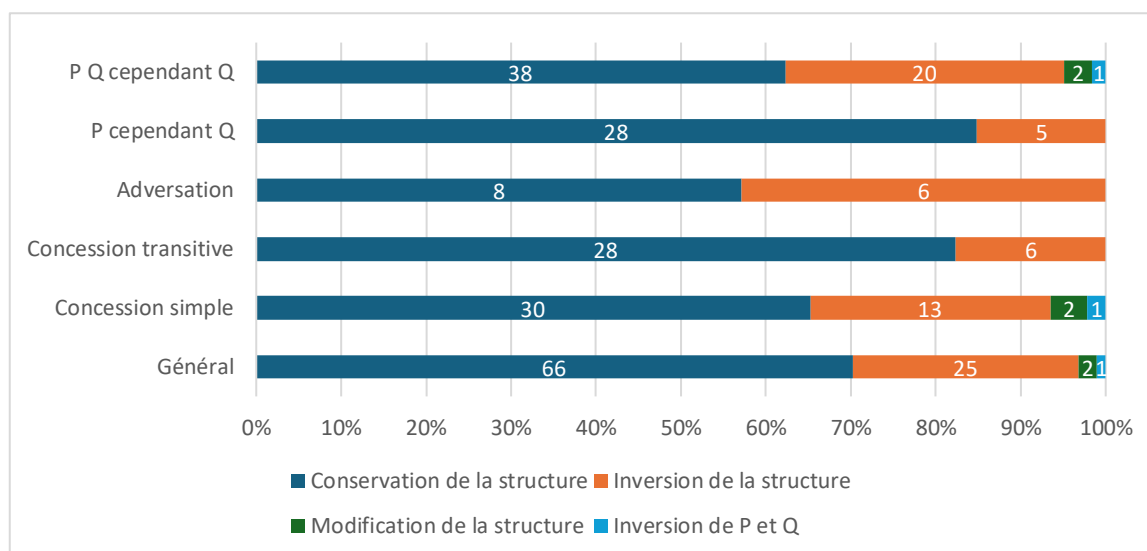


Tableau 232 : Comportement des structures de *cependant* en traduction

Bien que des tendances différentes semblent apparaître entre les catégories sémantiques de *cependant*, et selon les différentes positions que peut adopter ce connecteur dans sa phrase hôte en français, aucune variation significative n'a pu être relevée s'agissant des variations de structures de *cependant* au cours de la traduction. La valeur la plus proche du seuil de significativité est $p = 0,08$ et se rapporte variations de conservation de la structure entre P *cependant* Q et P Q *cependant* Q.

On peut s'intéresser aux taux relativement faibles de modifications de structure rencontrées dans la traduction de *cependant*. Ces dernières se rencontrent, par exemple, lorsque *cependant*, qui est un connecteur introduisant Q, est traduit par un connecteur introduisant P comme *hoewel* :

5.131. Car si aujourd'hui le développement du marché américain n'est pas une priorité pour Galler, nous espérons *cependant* y installer, d'ici cinq ans, une master franchise : le projet mené en collaboration avec le FPA est en ce sens considéré comme un excellent projet d'investissement à moyen terme. (DPC, *cependant*, 5)

5.131. *Hoewel* de ontwikkeling van de Amerikaanse markt geen prioriteit is, hopen we toch dat we over vijf jaar een masterfranchise kunnen vestigen. Het project in samenwerking met het Prins Albertfonds beschouwen we daarom als een schitterend investeringsproject. (DPC, *cependant*, 5)

Bien que le développement du marché américain ne soit pas une priorité, nous espérons néanmoins pouvoir mettre en place une franchise principale d'ici cinq ans. C'est pourquoi nous considérons le projet mené en collaboration avec le Fonds Prince Albert comme un excellent projet d'investissement.

On se doute qu'une traduction comme celle-ci est plus coûteuse en efforts cognitifs que si le traducteur avait utilisé, par exemple, *echter*, qui peut se placer quasiment exactement à la même place que *cependant*. Cette réflexion permet de s'interroger sur un autre taux, celui des inversions de structures, qui frôle les 30% des traductions de *cependant*. Pour rappel, il s'agit de cas de, par exemple, P *cependant* Q traduits par des P Q *Connecteur* Q (et inversement), comme dans la traduction suivante :

5.132. En l'absence de preuves, le motif grave n'est donc pas établi. *Cependant*, la Cour autorise l'employeur à en apporter la preuve par d'autres voies de droit. (DPC, *cependant*, 44)

5.132. Bij gebrek aan bewijzen is de dringende reden dus niet aangetoond. Het arbeidshof staat de werkgever *niettemin* toe om de dringende reden via andere rechtsmiddelen te bewijzen. (DPC, *cependant*, 44)

En l'absence de preuves, le motif grave n'est donc pas établi. La cour du travail autorise néanmoins l'employeur à prouver l'existence du motif grave par d'autres moyens juridiques.

Ce qui est intrigant avec les stratégies d'inversion de structure pour *cependant*, c'est que les deux structures de *cependant* sont somme toute relativement proches : dans les deux structures, *cependant* introduit Q, et P se place avant Q. On pourrait affirmer que les différences entre les structures des autres connecteurs français, comme *même si* (à savoir, *même si* P Q et Q *même si* P), sont un peu plus marquées, surtout car l'ordre de P et Q n'est pas le même entre les structures possibles de *même si*. C'est peut-être cette proximité plus grande entre les structures de *cependant* par rapport aux structures des autres connecteurs qui explique que *cependant* affiche des taux bien plus élevés que *même si* (4% des traductions) et *alors que* (2% des traductions).

Les structures de *cependant* sont assez proches de celles de *mais* (introduisant systématiquement Q, et plaçant Q après P). Comme *mais* ne possède qu'une seule structure, nous n'avons pas effectué d'analyse des différentes structures de *mais*. Mais il serait bienvenu, dans cette section, de s'intéresser aux différentes structures traduisant *mais*, afin de les comparer avec *cependant* pour voir si des variations significatives apparaissent, surtout s'agissant des modifications de ces natures (comme c'est le cas pour la traduction précédente où *cependant* est traduit par *hoewel*). Si on reprend le graphique circulaire reprenant les traductions de *mais* dans la catégorie « autre connecteur », on se rend compte qu'aucun de ces connecteurs n'apparaît en structure *Connecteur* P Q ou Q *Connecteur* P. *Mais* comme

cependant semblent donc afficher très peu de modifications de structure. Les modifications de structures sont par contre plus fréquentes chez *même si* (21 traductions sur 97), mais beaucoup moins chez *alors que* (2 sur 91). Il sera intéressant, dans la conclusion de la section dédiée aux traductions des connecteurs logiques français, de se pencher sur cette importante variation.

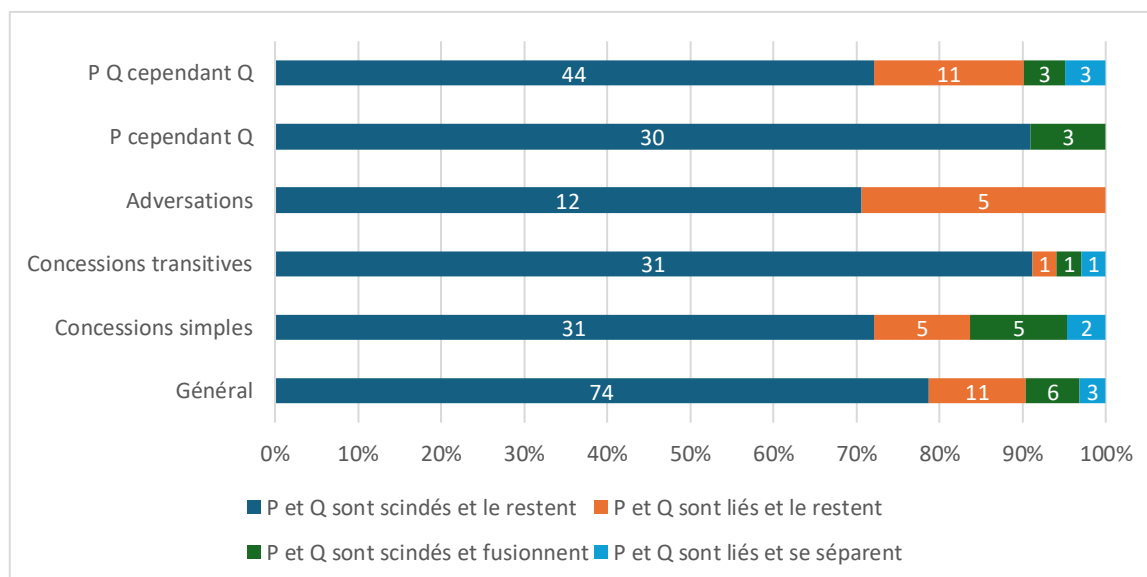


Tableau 233 : Nature du lien entre les P et Q unis par *cependant* au cours de la traduction

Globalement, on remarque que les changements de lien entre P et Q (en vert et en bleu) concernent moins de 10% des occurrences de *cependant*. C'est moins que *même si* et *alors que*, mais très proche du taux relevé pour *mais*. Nous pourrions fournir, à la fin des études traductologiques sur les connecteurs français, une vue d'ensemble de ce phénomène. Dans nos résultats, nous n'observons pas de variations significatives entre les catégories sémantiques de *cependant* s'agissant du lien entre P et Q en traduction (valeur la plus proche de la significativité : $p = 0,1$, pour les P et Q scindés et qui le restent chez les concessions transitives). En revanche, une variation significative a été observée entre les structures de *cependant* : les P Q *cependant* Q unissent significativement plus souvent des P et Q liés tant en français original qu'en néerlandais traduit ($p = 0,03$). Dans nos études monolingues, nous avons trouvé une tendance plus forte chez les P Q *cependant* Q à lier des P et Q unis au sein de la même phrase graphique, mais pas de façon significative ($p = 0,1$; $N = 147$). Elle pourrait néanmoins indiquer une piste d'hypothèse pour expliquer les résultats du tableau ci-dessus. D'autant plus que, dans l'échantillon du DPC, le lien entre des P et Q unis et la structure de *cependant* est cette fois significative ($p = 0$; $N = 94$). Comme ce constat ne s'était pas retrouvé dans nos études monolingues, nous ne l'avons pas investigué, et le considérons avec prudence étant donné qu'il ne se retrouve pas dans tous nos échantillons. Les deux corpus utilisés (CRFC et DPC) semblent cependant tous les deux converger vers le fait que P Q *cependant* Q unisse davantage de P et Q au sein d'une même phrase graphique que P *cependant* Q. Or si dès le départ, P Q *cependant* Q unit plus souvent des P et Q liés dans la même phrase graphique que P *cependant* Q, il est cohérent que, dans nos traductions, le comportement « P et Q sont liés et le restent » soit plus fréquent chez P Q *cependant* Q.

Une autre explication serait de se pencher sur le comportement des connecteurs utilisés pour traduire *cependant*. Dans les sections précédentes, nous avons montré que P *cependant* Q utilisait davantage

de connecteurs autres que *echter* au cours de la traduction que P Q *cependant* Q. On ne relève cependant pas de variations dans les fréquences des connecteurs les plus utilisés pour traduire *cependant* autres que *echter* (possibilité de traduire *cependant* par *toch* : $p = 0,2$; $N = 94$, traduction de *cependant* par *maar* : $p = 0,1$; $N = 94$). Dans nos échantillons, P *cependant* Q est donc plus souvent traduit par des connecteurs autres que *echter* que P Q *cependant* Q, mais cette tendance est globale et non due à un connecteur en particulier dans les traductions (peut-être les connecteurs utilisés pour P *cependant* Q sont-ils dès lors plus variés que ceux de P Q *cependant* Q). En l'absence de variations significatives entre les structures pour des connecteurs précis, difficile de trouver la cause précise du résultat dont nous discutons ici. Si, par exemple, P Q *cependant* Q avait été plus souvent que P *cependant* Q traduit par *echter*, on aurait pu attribuer le fait que P Q *cependant* Q affiche significativement plus de « P et Q scindés et le restent » que P *cependant* Q à la tendance de *echter* à moins scinder P et Q que *cependant* (pour les occurrences concessives simples). Comme aucun constat de ce genre n'a pu être réalisé ici, une autre solution serait d'étudier les profils de tous les connecteurs recensés dans la catégorie « autre connecteur » pour traduire *cependant*, et additionner leurs caractéristiques s'agissant du type de lien qu'ils présentent entre P et Q, pour tenter de dégager des tendances générales qui pourraient expliquer les variations dont il est question ici, ce qui va au-delà des objectifs de cette étude.

Dans le DPC, 7 *cependant* figurent au sein d'une séquence de connecteurs. Aucune d'entre elles n'a été traduite par une traduction littérale, une seule a été rendue en néerlandais par une relation non marquée, et les 5 autres ont été traduites par des connecteurs autres que *echter*. 3 séquences ont été traduites par des séquences, 2 par des connecteurs uniques. 5 cas d'ajout de séquences au cours de la traduction ont été relevés. Aucun lien entre la stratégie de traduction, la composition au cours de la traduction, ou l'apparition de séquence pendant la traduction n'a pu être établi avec une catégorie sémantique particulière de *cependant* ou l'une des structures de ce connecteur. Ces résultats ne sont cependant pas dénués d'intérêt, surtout celui indiquant qu'aucune des séquences de *cependant* n'a été traduite par *echter*, ce qui peut entrer en contradiction avec le fait que, dans nos études contrastives, nous n'avions pas trouvé de déficit significatif de séquences centrées sur *echter* si on le comparait à *cependant*. La (très) petite taille de l'échantillon de séquences analysées (7 occurrences) joue probablement un grand rôle dans cet apparent manque de cohérence.

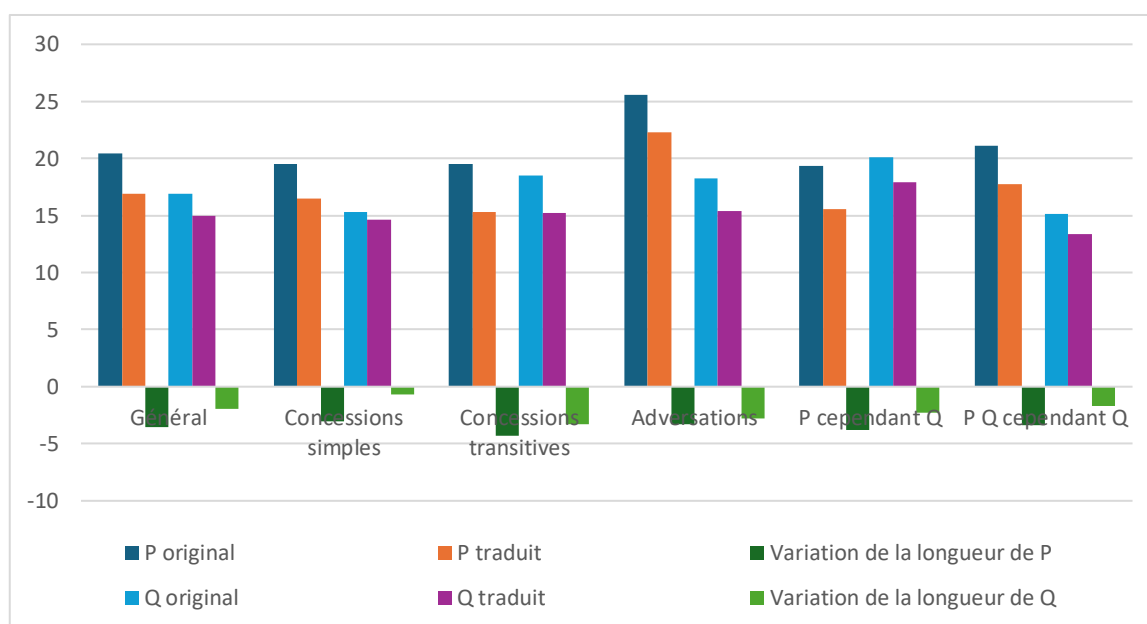


Tableau 234 : Variation des longueurs des P et Q unis par *cependant* au cours du processus traductif

Les variations des longueurs moyennes des éléments liés par *cependant* sont homogènes : systématiquement, quelle que soit la catégorie sémantique de *cependant*, et peu importe sa position dans la phrase hôte en français original, les traductions néerlandaises de P et Q sont en moyenne plus courtes que les éléments originaux. À première vue, ce constat n'est pas surprenant étant donné que la littérature scientifique, comme nous avons eu l'occasion de le souligner, semble indiquer que les phrases néerlandaises comptent en moyenne moins de mots que les phrases françaises. D'ailleurs, nous avons relevé, dans nos études contrastives, que *cependant* unissait les éléments les plus longs de tous les connecteurs français mais aussi si on le compare à *echter*. Ce qui est plus frappant ici, c'est l'uniformité des résultats, et le fait que pas une seule des situations étudiées ne voie les longueurs de ces éléments augmenter au cours de la traduction, ce qui était le cas pour tous les autres connecteurs étudiés jusqu'à présent. Nous développerons la question des variations des longueurs moyennes de P et Q au cours de la traduction à la fin de la section dédiée aux traductions des connecteurs logiques.

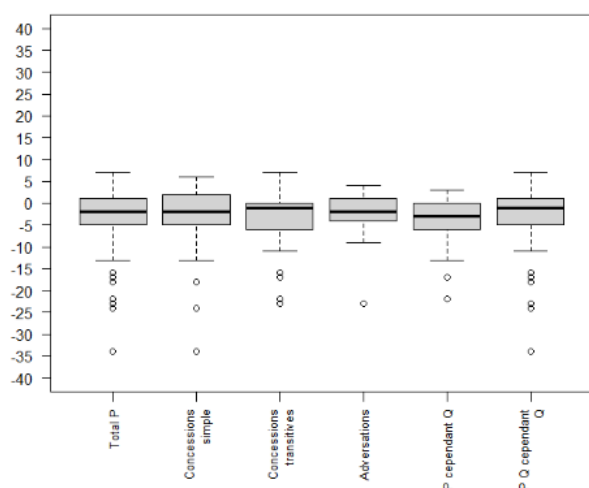


Tableau 235 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *cependant*

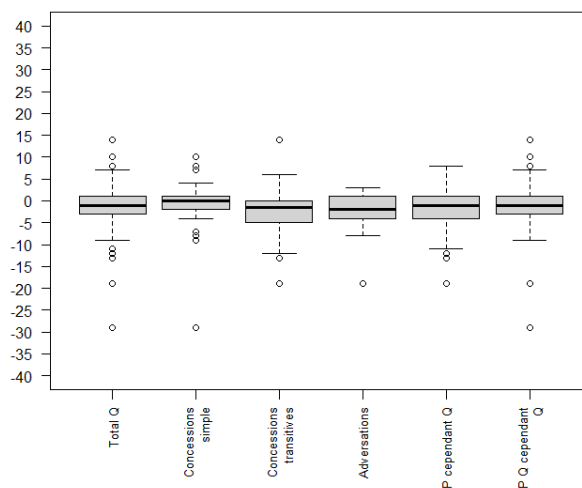


Tableau 236 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *cependant*

L'analyse des dispersions des variations de longueurs indique assez clairement que la grande majorité d'entre elles impliquent une réduction du nombre de mots, qui semble plus marquée globalement chez P que chez Q. Par ailleurs, les boîtes sont plus resserrées globalement chez Q que chez P, ce qui est assez cohérent avec le fait que les variations soient en moyenne plus marquées chez P.

On peut à présent compiler les résultats de *cependant* afin d'en dresser le bilan.

		Concessions simples	Concessions transitives	Adversations		P <i>cependant</i> Q	P Q <i>cependant</i> Q
Stratégie traductive	Traduction littérale	Neutre	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Neutre	Neutre	Neutre		Excès	Déficit
	Non-marquage	Déficit	Excès	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modification de structure entre P et Q		Neutre	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre	Neutre		Excès de P et Q liés et qui le restent	Déficit de P et Q liés et qui le restent
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Longueurs des P		Original FR plus long	Original FR plus long	Original FR plus long		Original FR plus long	Original FR plus long
Longueurs de Q		Original FR plus long	Original FR plus long	Original FR plus long		Original FR plus long	Original FR plus long

Tableau 237 : Variations significatives observées lors de la traduction de *cependant*

Le profil traductologique de *cependant*, dans notre échantillon, se caractérise tout d'abord par plusieurs variations significatives des stratégies traductives fondamentales. Le non-marquage est ainsi plus fréquent chez les concessions transitives, et moins courant chez les concessions simples, ce qui rejoint grandement les constatations réalisées précédemment sur la difficulté, pour les concessions simples, d'être implicites, contrairement aux concessions transitives qui, elles, tolèrent beaucoup mieux la suppression des connecteurs logiques qui la cristallisent. Le fait que l'adversation n'affiche pas d'excès significatif de non-marquage pourrait indiquer que l'implication des relations concessives transitives soit plus aisée que pour les relations adversatives. Il existe déjà des études comparant certaines relations logiques sur leur potentiel à l'implication (Asr & Demberg, 2012 ; Hoek & Zufferey, 2015), mais ces relations sont souvent assez éloignées sémantiquement (par exemple, la concession et la cause). Il pourrait être intéressant de mener une étude complémentaire sur des relations plus proches sur le plan logique, comme ici, entre l'adversation et les concessions transitives, qui supportent toutes les deux relativement bien le non-marquage mais qui affichent des taux différents, dans notre échantillon, de recours à cette stratégie traductive (en tout cas dans la traduction de *cependant* vers le néerlandais).

Si on prend comme point de départ non pas les nuances de *cependant* mais ses structures, on obtient des résultats différents : cette fois, c'est la stratégie « autre connecteur » qui varie significativement, avec les occurrences P *cependant* Q qui y a recours davantage que les occurrences P Q *cependant* Q. Ce constat invite à considérer que, bien que centrales dans le phénomène traductif, les questions de sens et de sémantisme ne sont qu'une dimension (certes majeure) de la traduction parmi d'autres, et que des critères comme la structure ou la position d'un connecteur jouent probablement eux aussi un rôle dans les choix traductifs opérés.

Enfin, *cependant* affiche systématiquement des longueurs de phrases en moyenne plus longues en français qu'en néerlandais. Si cette tendance n'est pas étonnante au regard de ce que nous avons pu apprendre dans la littérature scientifique entre les longueurs de phrases en français et en néerlandais, son homogénéité totale distingue *cependant* des autres connecteurs français étudiés jusqu'ici.

5.3.2.5. Si

A plusieurs reprises dans cette thèse, nous avons eu l'occasion de rappeler le caractère particulier du sémantisme de *si*, dont les occurrences oppositives que nous étudions ne forment qu'une partie restreinte de l'ensemble des utilisations de ce connecteur. Dans le DPC, 738 *si* ont été recensés. N'ont été analysées que les occurrences oppositives (concessives simples, concessives additives et adversatives), ce qui nous laisse un échantillon de 86 traductions après désambiguïsation manuelle de toutes les occurrences de *si* dans le DPC.

Pour rappel, nous ne sommes pas parvenu à définir, dans cette thèse, de connecteur néerlandais suffisamment proche sémantiquement de *si* de manière à pouvoir être qualifié de traduction littérale. Ainsi, *si* ne peut être traduit que de deux façons dans notre thèse : soit par un connecteur explicite, soit par une relation non marquée. Il sera cependant intéressant de voir quel est le connecteur le plus utilisé pour traduire *si*.

Si possède deux structures principales : *si* P Q et Q *si* P. Dans notre étude monolingue, nous avons cependant constaté que la seconde structure était beaucoup plus anecdotique que la première. Dans le DPC, 84 *si* sur les 86 analysés figurent en position *si* P Q, de sorte qu'aucune comparaison de traduction ne puisse être faite entre ces deux structures au cours du phénomène traductif.

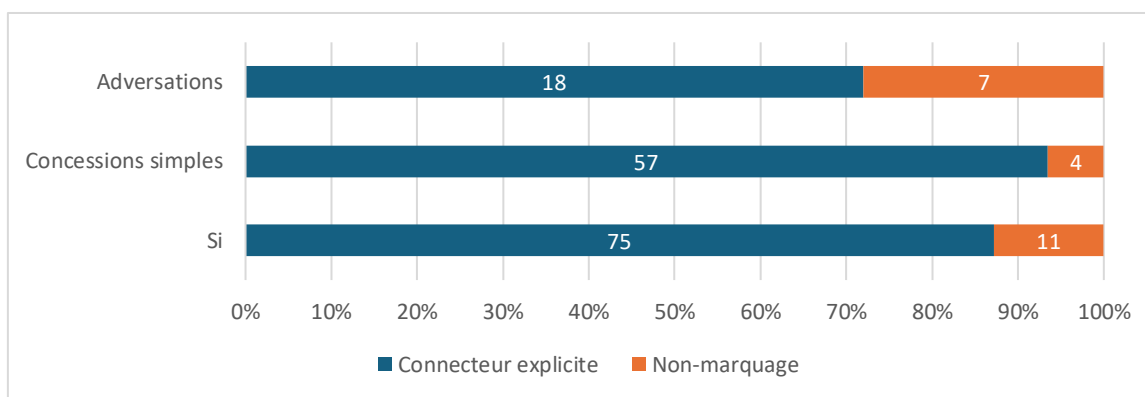


Tableau 238 : Traductions de *si*

Entre les *si* concessifs simples et les *si* adversatifs, les variations de stratégies traductives sont significatives ($p = 0,01$; $N = 86$). En cohérence avec la littérature scientifique, les *si* adversatifs sont davantage traduits par une relation non marquée que les *si* concessifs simples. Une forme de non-marquage particulière a été constatée dans les traductions de *si*, que nous n'avions jamais relevée pour les autres connecteurs jusqu'à présent, et dont l'exemple suivant est une illustration :

5.133. *Si* les produits végétariens constituaient encore un marché obscur il y a 30 ans, la donne a totalement changé, à l'aube de ce nouveau millénaire. (DPC, *si*, 26)

5.133. Waren vegetarische producten dertig jaar geleden nog een obscure markt, dan was dat in het begin van het nieuwe millennium helemaal veranderd. (DPC, *si*, 26)

Si, il y a trente ans, les produits végétariens constituaient encore un marché méconnu, la situation avait complètement changé au début du nouveau millénaire.

Dans l'énoncé source, nous considérons que *si* marque l'adversation : il compare « il y a 30 ans » à « à l'aube du nouveau millénaire » (en contexte, on peut comprendre que cela correspond à « aujourd'hui », en tout cas, à l'époque de la rédaction de l'occurrence), auxquels on attribue respectivement les caractéristiques opposées « marché obscur » (P) et « la donne a totalement changé » (Q). Aucun connecteur explicite (adversatif) en néerlandais ne lie P et Q. Le phénomène que nous souhaitons mettre en lumière ici est lié à la syntaxe du P traduit en néerlandais. On y observe une inversion du sujet de l'énoncé, « *vegetarische producten* » [les produits végétariens] et du verbe conjugué « *waren* » [étaient]. D'ordinaire, l'inversion entre le sujet et le verbe conjugué, en néerlandais, se rencontre lorsque la phrase ne commence pas, pour une raison ou pour une autre, par le sujet grammatical (Zajicek, 2017), comme dans « *Over het algemeen zijn meisjes intelligenter dan jongens* » [En général, les filles sont plus intelligentes que les garçons] (Aarts & Wekker, 2013 : 303), où le sujet « *meisjes* » [les filles] se trouve après le verbe « *zijn* » [sont] à cause de l'existence du complément « *over het algemeen* » [en général] en tête de phrase. Mais dans l'exemple ci-dessus, aucun complément ne force, à première vue, l'ordre « verbe – sujet », d'ailleurs le verbe « *waren* » est le premier mot de la phrase graphique. L'inversion semble avoir été délibérément choisie par le traducteur, et ne semble plus relever de la contrainte syntaxique. Reunecker (2022 : 46) suggère que de telles organisations des éléments de la phrase, qu'elle appelle *verb-first clauses* [propositions où le

verbe est en position initiale] pourraient être un moyen d'exprimer des relations conditionnelles ou hypothétiques, en citant un exemple de Comrie (1986 : 87) qu'il paraphrase ensuite avec un connecteur hypothétique explicite (*if*) :

5.134. Had he done that, I would have been happy. (Comrie, 1986 : 87)

'If he had done that, I would have been happy.'

S'il avait fait ça, j'aurais été très heureux

Sauf erreur de notre part, peu d'attention a été consacrée à de telles structures en néerlandais, qui pourtant existent bel et bien, comme l'atteste cet exemple tiré de SoNaR :

5.135. Had ik het geweten dan zou ik zeker geprobeerd hebben je tot andere gedachten te brengen.
(SoNaR, *had ik het geweten*)

Si je l'avais su, j'aurais certainement essayé de te faire changer d'avis.

Il se pourrait que cette possibilité d'exprimer la condition en néerlandais ait influencé le traducteur dans sa stratégie traductive, car sauf erreur de notre part, un P de type SVO « *Vegetarische producten waren dertig jaar geleden nog een obscure markt* » aurait été tout à fait acceptable. Nous suggérons de voir ici une influence de la syntaxe des constructions conditionnelles et hypothétiques (lesquelles représentent la grande majorité des occurrences de *si*), qui peuvent, elles, faire l'économie de connecteurs explicites. Si d'aventure, la traduction de *si* hypothétique était analysée, il y aurait dès lors fort à parier que certaines occurrences seraient rendues par non-marquage, moyennant cette inversion entre le sujet et le verbe conjugué, comme c'est le cas pour ce *si* :

5.136. *Si* personne ne bouge, les choses ne changeront guère : Anderlecht et Bruges continueront à perdre des points. (DPC, *si*)

5.136. Gebeurt dat niet, dan zal er weinig veranderen: dan zullen Anderlecht en Brugge punten blijven verliezen. (DPC, *si*)

Si cela ne se produit pas, alors peu changera : alors Anderlecht et Bruges continueront à perdre des points.

En français, *si* est assez clairement hypothétique, il peut se remplacer par « *dans le cas où* » (Stage, 1991). En néerlandais, il n'est pas traduit par *als*, mais on remarque que la traduction commence par le verbe « *gebeurt* » [se passe], suivi du sujet, « *dat* » [cela]. Il serait très intéressant de savoir quelle proportion des traductions de *si* hypothétique ce phénomène concerne, mais cette question va au-delà des objectifs de notre étude. On retrouve l'influence des occurrences hypothétiques de *si* dans les connecteurs utilisés pour le traduire, par exemple dans des cas où le traducteur utilisé *indien* [dans le

cas où]. Comme pour *cependant*, le nombre de connecteurs relevés pour traduire *si* est tel qu'un graphique circulaire n'était pas lisible, ce qui nous a fait opter pour un autre type de représentation.

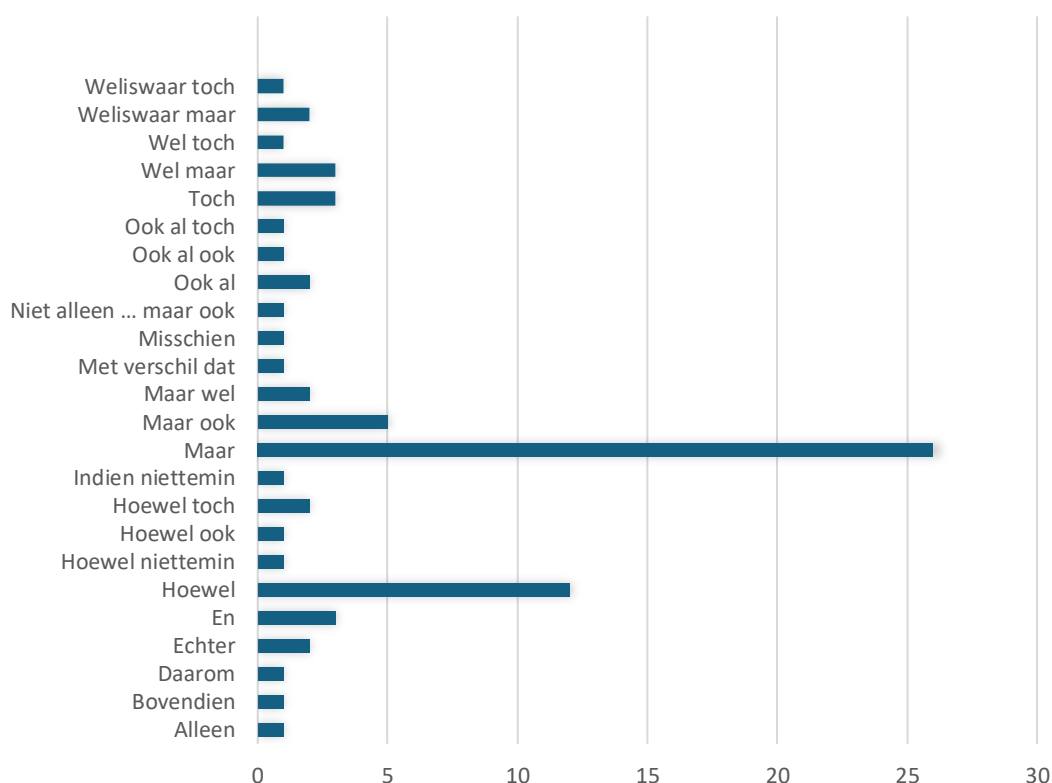


Figure 111 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *si*

De manière assez inattendue, le connecteur le plus utilisé pour traduire *si* est *maar*. Dans nos réflexions pour trouver une traduction littérale pour *si*, nous avons plutôt proposé *terwijl*, qui était comme *si* concessif simple et adversatif. De plus, s'agissant du ratio entre occurrences concessives et occurrences adversatives, *si* est plus proche de *terwijl* que de *maar*. Peut-être faut-il y voir ici un écho à la théorie que nous avons développée dans nos études contrastives sur *mais* et *maar*, et leurs rôles de connecteurs d'opposition les plus typiques. *Si* est assurément complexe : pour le traduire, le traducteur doit d'abord désambiguïser une première fois ce connecteur afin de savoir s'il est hypothétique ou non. S'il ne l'est pas, c'est qu'il est employé comme connecteur oppositif, une utilisation plutôt rare, laquelle représente déjà en elle un « piège pour les traducteurs » (Dussart, 1987 : 48). Et le décodage sémantique ne s'arrête pas là : le traducteur doit ensuite décider si *si* est un connecteur concessif ou adversatif, et il ne peut pas se retrancher derrière la traduction littérale, qui constitue parfois une sortie de secours en pareil cas de sémantisme complexe. Afin de s'épargner davantage d'efforts cognitifs et de réduire le risque de commettre une erreur (qui, dans ce contexte, s'apparente à une modification du sémantisme de la relation exprimée par *si* au cours de la traduction), on peut comprendre que le traducteur soit attiré par des connecteurs exprimant à la fois la concession et l'adversation. Mais on aurait pu croire que *terwijl* allait être l'option privilégiée, lui aussi exprime la concession et l'adversation. Dans notre échantillon, en revanche, il semble que ce soit *maar* qui massivement ait été utilisé pour traduire *si* oppositif, *terwijl*, quant à lui, ne figure nulle part dans les traductions de *si*

analysées. Ce constat semble conforter *maar* dans sa position de connecteur oppositif néerlandais par défaut.

Si possède deux structures principales : *si P Q* et *Q si P*. Dans notre étude monolingue, nous avons cependant constaté que la seconde structure était beaucoup plus anecdotique que la première, un déséquilibre qui s'est retrouvé dans le DPC : 84 *si* sur les 86 analysés figurent en position *si P Q*, de sorte qu'aucune comparaison pertinente de stratégies traductives entre ces structures ne puisse être faite entre ces deux structures au cours du phénomène traductif. On peut cependant prolonger quelque peu les réflexions sur les structures de *si* en traduction en revenant sur le nombre élevé de *si* traduits par *maar* : si on comptabilise tous les *maar* et les séquences de connecteurs centrées sur ce connecteur dans les traductions de *si*, on constate que *maar* est employé dans 38 traductions de *si*, soit près de 44% des traductions. Quand on sait que *maar* apparaît dans des structures *P maar Q*, alors que *si* figure majoritairement dans *si P Q*, on comprend que les traductions par *maar* impliquent une modification de structure au cours de la traduction, ce qui est bien plus que les autres connecteurs français étudiés jusqu'à présent. Précédemment, nous avons suggéré que les modifications de structures étaient des phénomènes plutôt marginaux en raison du coût cognitif qu'ils représentent. Dans le cas de *si*, il semblerait que les avantages (sémantiques ?) à choisir *maar* priment sur les efforts cognitifs nécessaires à la modification de structure que *maar* exige pour être utilisé comme traduction de *si*. À nouveau, il serait très intéressant de pouvoir interroger des traducteurs humains du DPC afin de vérifier cette hypothèse.

Dans notre échantillon, aucun *si* original ne liait de P et Q figurant au sein de la même phrase graphique. La grande majorité des occurrences traduites ont conservé ce lien, mais 15 traductions ont tout de même séparé P et Q. Aucun lien entre ces modifications de lien et les catégories sémantiques de *si* n'a pu être établi ($p = 0,3$; $N = 86$).

Les séquences de connecteurs concernent 32 traductions de *si* (ajouts et conservations de séquences confondus). Nous constatons que ce phénomène continue d'être particulièrement présent chez *si*, qui d'ailleurs avait affiché un excès significatif de séquences de connecteurs centrées sur lui lorsque nous l'avions comparé aux autres connecteurs français de l'étude.

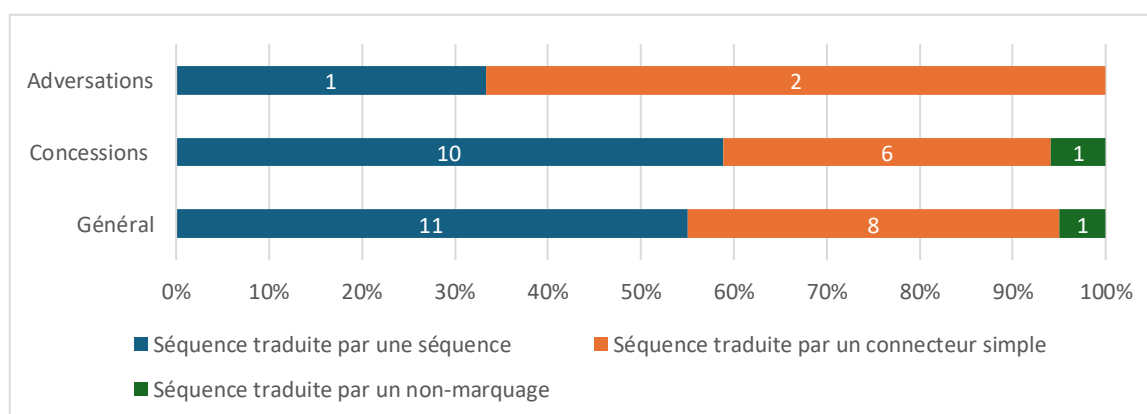


Tableau 239 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *si*

Aucune variation significative n'a été observée dans les stratégies de traduction des séquences centrées sur *si* entre les *si* concessifs et les *si* adversatifs (valeur la plus proche du seuil de significativité : $p = 0,6$). Aucun lien n'a pu être établi entre l'ajout de séquences de connecteurs au cours de la traduction et le sémantisme de *si* (sur les 12 cas d'ajouts de séquences, 8 relèvent de la concession et 4 de l'adversation).

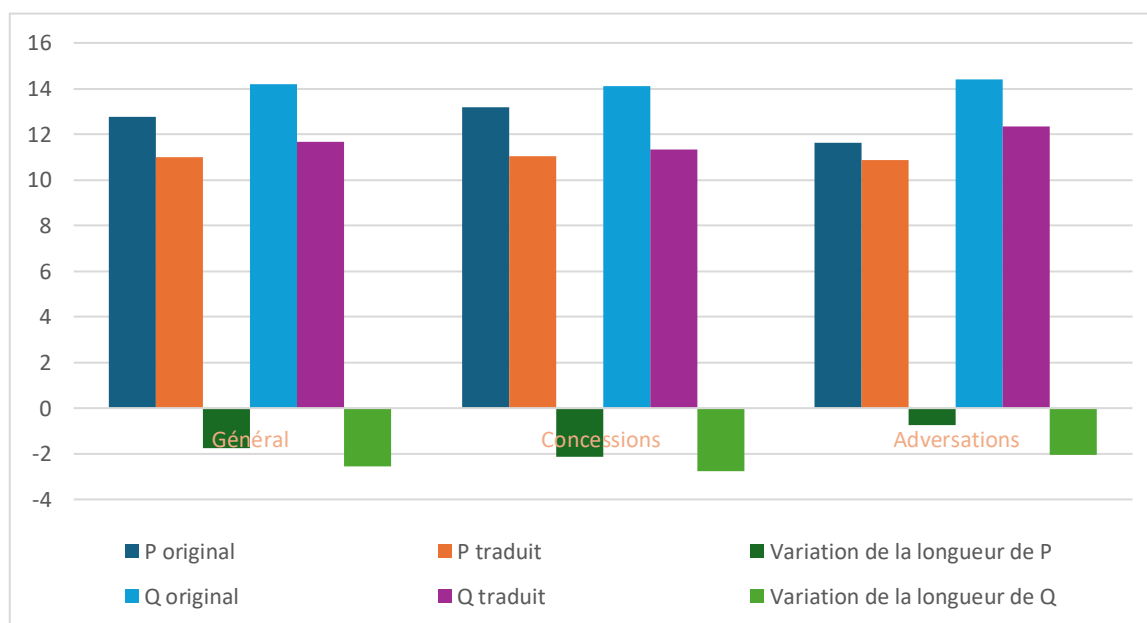


Tableau 240 : Variation des longueurs des P et Q unis par *si* au cours du processus traductif

S'agissant des variations de longueurs des éléments unis, *si* est très similaire à *cependant* : tous les cas de figure considérés voient leurs longueurs baisser au cours de la traduction. Cependant, rappelons qu'il y a beaucoup moins de critères analysés, car *si* ne possède que deux catégories sémantiques (oppositives), et qu'il n'a pas été possible d'étudier les variations des longueurs de *si* selon les structures originales de ce connecteur par manque d'occurrences Q *si* P. La dispersion des différences de longueurs est plus grande de manière générale chez Q, et est plus marquée chez les *si* concessifs.

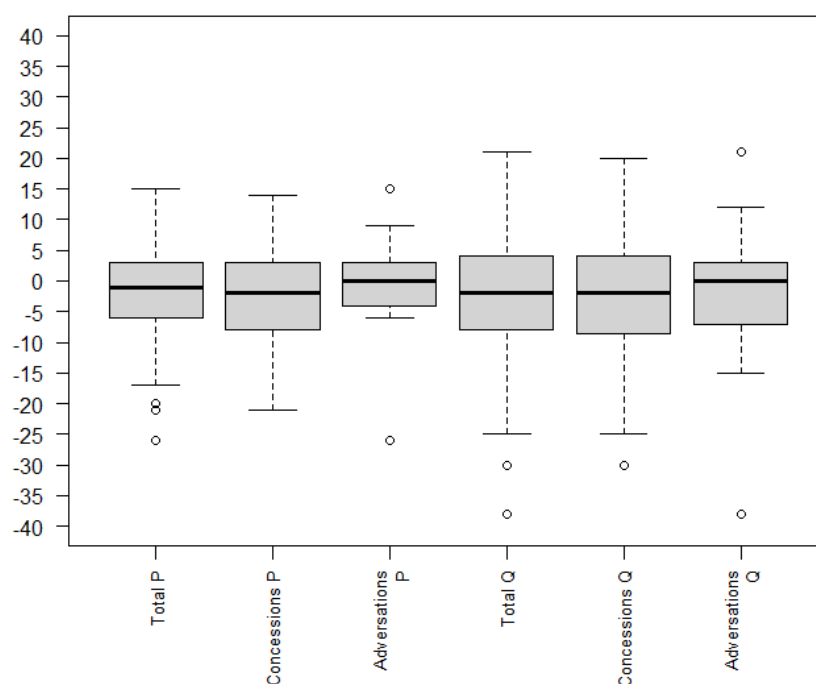


Tableau 241 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et les P et Q originaux unis par *si*

		Concessions	Adversations
Stratégie traductive	Traduction littérale	<i>Ne s'applique pas pour si</i>	
	Autre connecteur	Excès	Déficit
	Non-marquage	Déficit	Excès
Taux de modification de structure entre P et Q		Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre
Longueurs des P		Original FR plus long	Original FR plus long
Longueurs de Q		Original FR plus long	Original FR plus long

Tableau 242 : Variations significatives observées lors de la traduction de *si*

De prime abord, *si* offre moins de possibilités analysables pour notre étude, en raison d’une uniformité assez marquée des caractéristiques de ses occurrences (très peu d’éléments de bas rang dans les éléments unis, peu de P et Q séparés dans deux phrases graphiques différentes, et quasiment aucune variété dans les structures de *si*). Il compense cette faiblesse par un sémantisme intéressant, capable d’exprimer deux notions oppositives, qui sont par ailleurs très minoritaires dans son paysage sémantique. *Si* donne ainsi l’occasion de se pencher sur des nuances exprimées de manière plus rare, là où les connecteurs précédents étaient très majoritairement oppositifs. Il fait également office d’exception dans cette étude, étant le seul connecteur qui ne possède pas de traduction littérale bien définie en néerlandais, ce qu’il contrebalance par une gamme très variée de connecteurs employés pour le traduire vers le néerlandais, même si *maar* se révèle être, à notre surprise, le connecteur le plus utilisé pour traduire *si* vers le néerlandais.

5.3.2.6. Conclusions des traductions des connecteurs français

Dans les précédentes sections, nous nous sommes penchés sur les traductions des connecteurs français *mais*, *même si*, *alors que*, *cependant*, et *si* vers le néerlandais à l’aide d’occurrences parallèles issues du Dutch Parallel Corpus. Nous avons principalement étudié les stratégies traductives de ces connecteurs (au nombre de trois : traductions littérales, autres connecteurs, relations non marquées) en fonction du sémantisme de ces connecteurs, mais également au travers d’autres angles, comme les structures de ces connecteurs dans leurs phrases hôtes. Nous nous sommes également intéressé au comportement de ces structures au cours de la traduction, mais également des séquences de connecteurs relevées dans nos échantillons, ou encore aux variations des longueurs des éléments unis au cours du processus traductif. En guise de conclusion de ces réflexions, nous proposons, dans un premier temps, de rassembler les variations significatives observées pour chacun des connecteurs étudiés. Afin de ne pas disperser nos réflexions, nous proposons de nous concentrer essentiellement sur les stratégies traductives de ces connecteurs, lesquelles sont au cœur de cette thèse dont la finalité est, entre autres, de mieux comprendre comment les connecteurs que nous étudions sont traduits. Le tableau suivant compile ces constats (mais ne compare pas encore les connecteurs entre eux). Les traductions littérales sont indiquées « TL », les traductions par un autre connecteur « AC », et les non-marquages « NM ».

	<i>Mais</i>	<i>Même si</i>	<i>Alors que</i>	<i>Cependant</i>	<i>Si</i>
Concession simple	Excès TL	Neutre	Excès AC	Déficit NM	Déficit NM
Concession additive	Déficit TL Excès AC				
Concession transitive	Excès NM				
Adversation	Neutre				
Rectification	Neutre				

Tableau 243 : Variations significatives des stratégies traductives des connecteurs français en fonction de leurs catégories sémantiques

Le premier constat particulièrement marquant que l'on peut réaliser à la lecture du tableau précédent est que tous les connecteurs polyfonctionnels de cette étude affichent des variations significatives de stratégies traductives entre (certaines de) leurs différentes catégories sémantiques : seul *même si* ne recense que des cases « neutre », or ce connecteur ne peut être que concessif simple. Dans notre échantillon, les connecteurs français présentent donc tous des différences de stratégies traductives entre leurs catégories sémantiques, un constat très intéressant qui a des implications notamment en didactique de la traduction. Il semble mettre en garde contre les généralisations, du type, « *mais* se traduit de cette façon », or, les élèves et étudiants sont parfois friands de généralisations qui ne connaissent pas d'exceptions (Grugeon-Allys & Pilet, 2019), ce qui peut conduire à gommer des subtilités parfois importantes des savoirs (Astolfi *et al.*, 1978), parfois qualifié de mécanisme de surgénéralisation (Peigné, 2015). Rappelons que nos données et résultats n'ont pas de vocation prescriptive, « bien » traduire les connecteurs logiques français de cette étude ne consiste pas à répliquer précisément les tendances relatives à leurs stratégies traductives exposées dans le précédent tableau. Cependant, étant donné que les corpus (dont le DPC) reflètent la langue telle qu'elle est parlée ou, dans notre cas, traduite naturellement (McGregor, 2014), on peut supposer que les variations observées sont celles qui apparaissent naturellement si on laisse les traducteurs traduire les connecteurs français sans indication particulière.

On peut lire le tableau par ligne, et découvrir les stratégies traductives pour une même catégorie sémantique à travers les connecteurs français. On se rend alors compte qu'il y a certes une variété dans ces stratégies, mais que ces dernières ne sont pas incohérentes entre elles. Si on prend le cas de la concession simple, par exemple, on note que *mais* affiche pour ce type de relation un excès de traductions littérales, *alors que* présente un excès d'autres connecteurs, tandis que *cependant* et *si* montrent des déficits de non-marquages. On pourrait regrouper ces tendances de la sorte : d'un côté, *mais* et *alors que* qui utilisent des connecteurs explicites pour traduire les relations concessives simples, et de l'autre, *cependant* et *si* qui évitent de traduire ces occurrences par des relations non marquées (lesquelles sont, par définition, dénuées de connecteur explicite). Ainsi, les stratégies traductives des relations concessives semblent complémentaires. Il en va de même pour l'adversation, dans une moindre mesure. Dans tous les cas, nous n'observons pas de stratégies contraires entre les connecteurs : il n'y a pas par exemple, dans nos résultats, une paire de connecteurs qui, pour une même catégorie sémantique, affiche tantôt un excès d'une stratégie donnée, tantôt un déficit de cette même stratégie. Les connecteurs logiques français semblent donc, sinon être identiques, au moins se répondre s'agissant des répartitions des stratégies traductives à travers leurs catégories sémantiques. Mais en usent-ils dans les mêmes proportions ? Pour répondre à cette question, il convient de comparer les connecteurs français entre eux s'agissant de leur utilisation des stratégies traductives en fonction de leurs catégories sémantiques. Les résultats de cette analyse figurent dans le tableau ci-dessous.

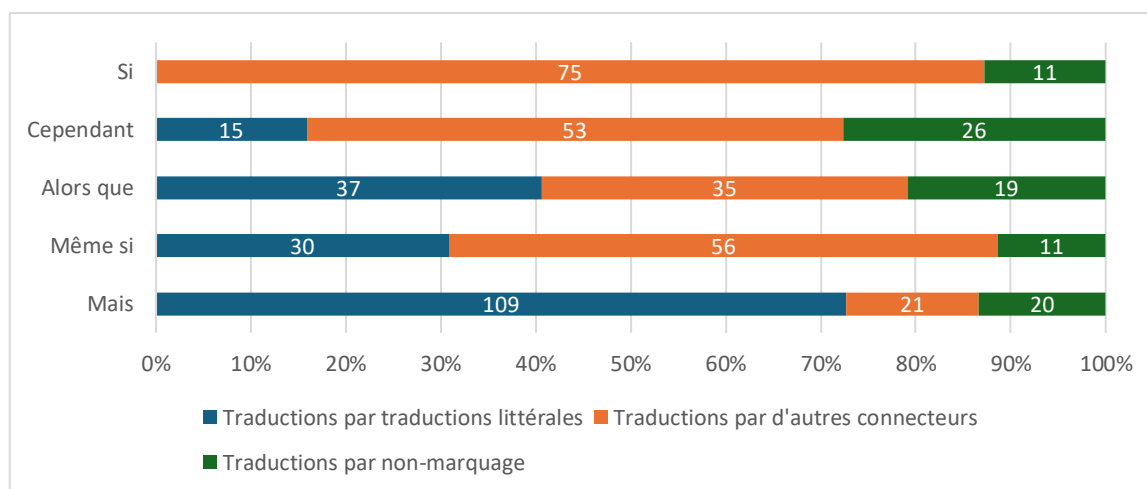


Tableau 244 : Stratégies traductives des connecteurs français

Précisons avant toute interprétation des résultats que la ligne dédiée à *si* ne peut se comparer directement à celles des autres connecteurs que s'agissant des traductions par non-marquage. En effet, quand *si* est traduit par un connecteur explicite, il ne peut pas être traduit littéralement, car nous n'avons pas défini de connecteur néerlandais considéré comme la traduction littérale de *si*.

On remarque des variations assez importantes dans le tableau. Si on effectue des tests de valeurs *p* ajustées pour chacune des cases (sauf celles de *si*), on se rend compte que plusieurs d'entre elles sont significatives.

	Traductions par traduction littérale	Traductions par d'autres connecteurs	Traductions par non-marquage
<i>Mais</i>	0	0	0,1
<i>Même si</i>	0	0	0,09
<i>Alors que</i>	0,4	0,9	0,4
<i>Cependant</i>	0	0	0
<i>Si</i>			0,2

Tableau 245 : Variations significatives des stratégies traductives entre les connecteurs français

Comme les connecteurs français ont tous des profils sémantiques différents, notre analyse comporte un manquement important : elle comptabilise les nombres totaux des stratégies relevées, toutes catégories confondues. Comme extension de réflexion, il pourrait être intéressant de comparer les connecteurs entre eux, s'agissant de leurs traductions, catégorie sémantique par catégorie sémantique, peu ou prou à l'image de nos études contrastives onomasiologiques. Cependant, la taille réduite de l'échantillon traductif de notre étude ne nous permet pas de réaliser une analyse de ce type suffisamment fiable et représentative. De plus, comparer les connecteurs entre eux de manière globale offre déjà un nombre intéressant de constats significatifs, signalés en vert dans le tableau ci-dessus. On remarque que la stratégie du non-marquage est celle qui semble la plus homogène à travers les

connecteurs français : seul *cependant* en fait un usage significatif (excès). Ce résultat est probablement influencé par la proportion importante de concessions transitives exprimées par *cependant*, plus importante que pour *mais* (or, nous avons montré à plusieurs reprises que la concession transitive supportait particulièrement bien l'implication). Les variations liées aux autres stratégies traductives trouvent toutes leur origine dans le profil traductif de *mais*, qui se démarque particulièrement de celui des autres connecteurs oppositifs français. Il se caractérise par un usage massif des traductions littérales, et des traductions par d'autres connecteurs ou par des relations non marquées plutôt marginales. *Cependant* et *même si* « répondent » à *mais*, en affichant les tendances inverses : un déficit de traductions littérales, et un excès de traductions par d'autres connecteurs. Comme hypothèse à ce constat, peut-être pouvons-nous proposer l'idée que *maar* est mieux perçu comme étant la traduction littérale de *mais* (comprendons, son équivalent quasi parfait en néerlandais) que ne l'est *ook al* pour *même si*, ou *echter* pour *cependant*. En traductologie, certains items dans des langues différentes sont considérés comme des *translation pairs* [paires de traduction], soit des mots « alignés sémantiquement » (Chaouch-Orozco *et al.*, 2024 : 14). Chaouch-Orozco *et al.* ont montré que certaines paires étaient plus fortement liées que d'autres, en d'autres termes, avec notre terminologie, cela suggère que certaines traductions littérales sont « plus littérales » que d'autres. Suivant cette logique, nous pouvons proposer l'hypothèse que la traduction littérale de *mais* (qui est *maar*) est plus en alignement (sémantique, mais pas uniquement) avec *mais* que ne le sont les traductions littérales de *même si* et *cependant*. Cette hypothèse pourrait être testée au moyen d'enquêtes auprès de locuteurs bilingues, à qui on demanderait de donner spontanément la traduction littérale de certains mots, dont les connecteurs qui nous occupent dans cette étude. Il sera intéressant de voir si ces résultats se répliquent chez les connecteurs néerlandais.

5.3.3. Traduction des connecteurs néerlandais

Comme pour les traducteurs français, nous étudierons les traductions des connecteurs néerlandais s'agissant tout d'abord de leurs stratégies traductives principales (traduction littérale, traductions par autres connecteurs, et traductions par non-marquages), globalement puis en fonction de leurs catégories sémantiques. Ces stratégies seront ensuite étudiées au travers d'autres critères (structures du connecteur, lien entre P et Q), en fonction du profil du connecteur étudié.

5.3.3.1. *Maar*

Nous commencerons par donner un aperçu des stratégies traductives pour traduire *maar* de manière globale, puis verrons si ces dernières varient selon la catégorie sémantique de ce connecteur. Nous compléterons ces premières analyses par un recensement des connecteurs de la stratégie « autre connecteur » utilisés pour traduire *maar* en français.

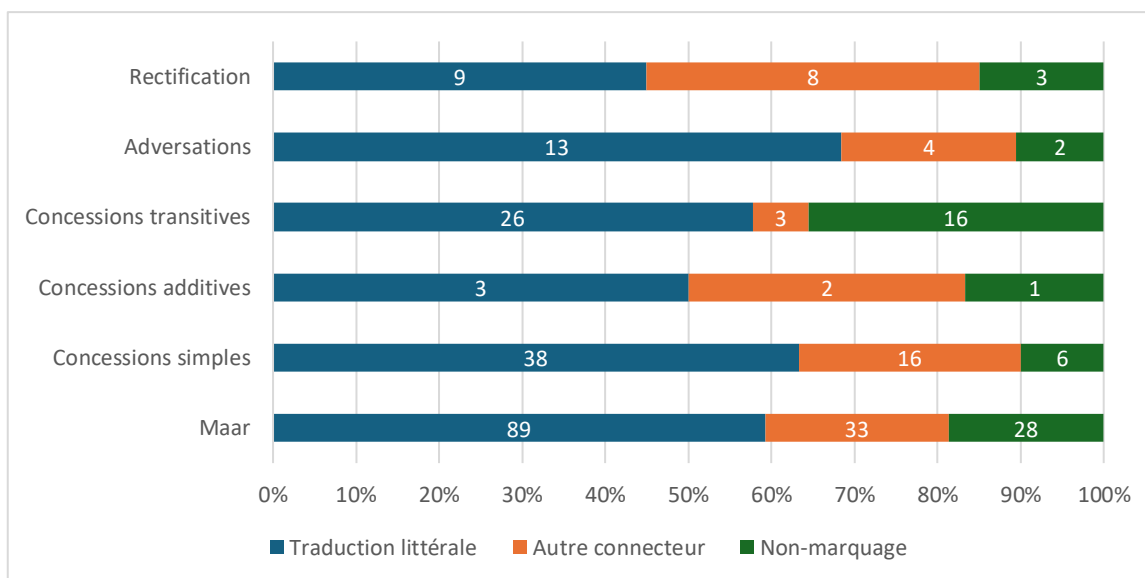


Figure 112 : Traductions de *maar*

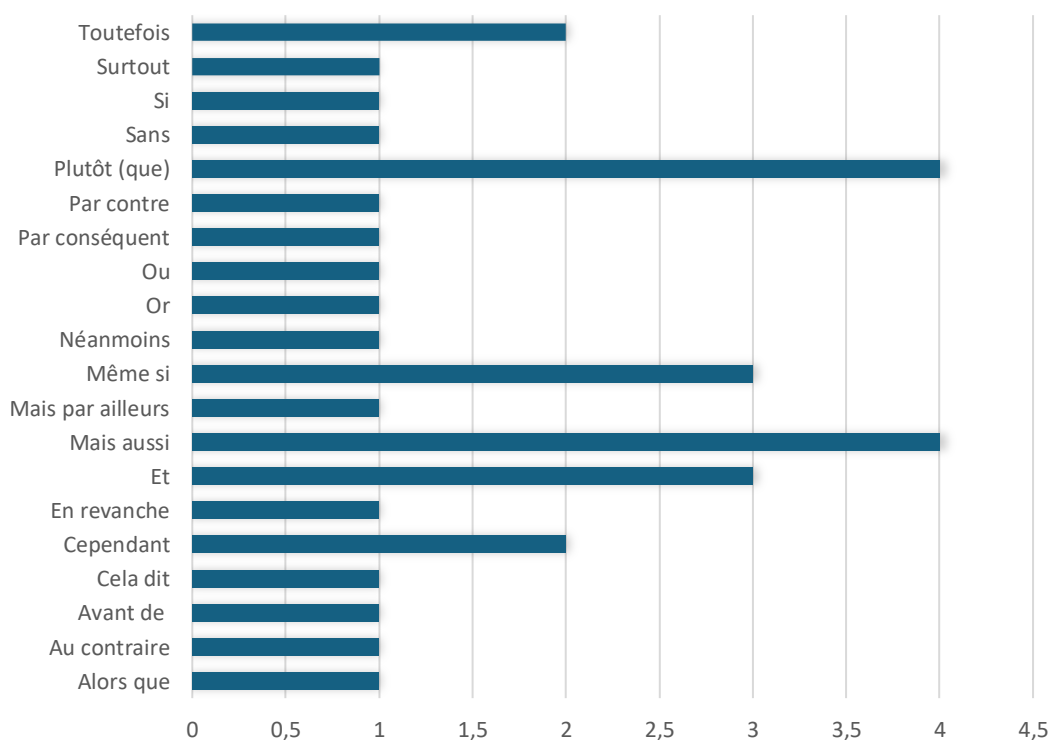


Figure 113 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *maar*

Si on s'intéresse tout d'abord aux stratégies traductives de *maar*, on note que la traduction littérale occupe une place de choix dans les analyses globales. Elle représente la stratégie la plus utilisée pour

traduire *maar*, quelle que soit la catégorie sémantique considérée. Si on réalise un test des valeurs *p* ajustées pour les données relatives aux stratégies traductives à travers les catégories sémantiques de *maar*, plusieurs valeurs significatives apparaissent.

	Concession simple	Concession additive	Concession transitive	Adversation	Rectification
Traduction littérale	0,6	0,7	0,9	0,6	0,4
Autre connecteur	0,6	0,7	0,01	0,9	0,05
Non-marquage	0,1	0,9	0	0,6	0,6

Tableau 246 : Valeurs *p* des stratégies traductives de *maar*, par catégorie sémantique

On observe tout d'abord, pour compléter notre ébauche de réflexion sur la traduction littérale, que cette dernière est non seulement majoritaire chez toutes les catégories de *maar*, mais que chacune des catégories de *maar* l'utilise dans des proportions similaires. La situation est un peu différente pour les traductions par des connecteurs autres que *maar* et les relations non marquées. On relève en effet deux variations significatives pour les premières, avec un déficit de *maar* concessifs transitifs traduits par un connecteur autre que *maar* et un excès de ce type de traductions pour les *maar* rectificatifs, tandis que les cas de non-marquages sont significativement plus présents chez les *maar* concessifs transitifs. Ce dernier constat est probablement le plus simple à expliquer, tant il est en cohérence avec les réflexions que nous avons déjà pu avoir dans cette thèse sur l'implication aisée des relations concessives transitives, lesquelles sont renforcées désormais par des résultats traductologiques sur les connecteurs français qui, eux aussi, abondent dans ce sens. Dans le sens français → néerlandais comme dans néerlandais → français, il semble que ce type de relation soit particulièrement lié au non-marquage en traduction (mais nous attendons d'obtenir les résultats traductifs sur *echter*, lui aussi concessif transitif, pour suggérer pleinement la généralisation de cette hypothèse).

Le fait, en revanche, que les *maar* concessifs transitifs fassent un usage significativement rare des connecteurs autres que *maar* dans leurs traductions était moins attendu. Dans les traductions de *mais* en néerlandais, nous n'avons pas fait de tel constat. Pour traduire ces *maar* concessifs transitifs vers le néerlandais, les traducteurs ont donc, dans notre échantillon, opté quasi exclusivement soit pour *maar*, soit pour une relation non marquée. Or, *cependant* est lui aussi capable d'exprimer la concession simple, dans des proportions similaires à *mais* (selon nos études contrastives onomasiologiques), avec même un taux légèrement plus élevé que *mais* (bien que non significatif). On aurait pu s'attendre à le voir occuper une place marquée dans les traductions des *maar* concessifs transitifs, mais cela ne semble pas être le cas dans nos résultats. La surprise va même plus loin, vu que sur les 3 occurrences concessives transitives employant des connecteurs autres que *mais* traduire *maar*, seule une seule fait usage de *cependant* (les deux autres sont *par conséquent* et *toutefois*, suggérant que la concession transitive, ou de manière plus large, la connexion ayant pour objectif de faire progresser le récit, pourrait ne pas se limiter à *mais* et *cependant* en français, d'ailleurs Rabatel, 2001, suggère d'autres connecteurs transitifs comme *maintenant*, *alors*, ou *et*, qui par ailleurs ne se retrouvent pas dans nos traductions de *maar* concessifs transitifs). Cette omniprésence de *mais* rappelle la réflexion que nous avons menée dans le cadre des traductions de *cependant*, entre les rapports de fréquences

qu'entretennent, d'une part, *mais* et *cependant*, et d'autre part, *maar* et *echter*. Une étude rapide dans SoNaR et le CRFC semblait indiquer que *cependant* est plus rare par rapport à *mais* (1 *cependant* pour 24 *mais*) que ne l'est *echter* pour *maar* (1 *echter* pour 13 *maar*). Le critère de fréquence des connecteurs logiques n'intervient que très peu dans notre étude (outre sa place capitale dans le chapitre méthodologique où il a été utilisé pour déterminer les connecteurs sur lesquels nous travaillons). Néanmoins, on sent à nouveau qu'il pourrait être un outil précieux pour comprendre certains de nos résultats. Si *cependant* est beaucoup moins fréquent que *mais*, comme le suggère notre micro-analyse sur la question, cela expliquerait peut-être en partie nos résultats : *cependant* serait ainsi un connecteur utilisé de manière mesurée, là où *mais* est beaucoup plus répandu. Or comme dans cette étude, *cependant* est avec *mais* les principaux moyens de marquages explicites des relations concessives transitives, il semble logique que si la place de *cependant* baisse, celle de *mais* augmente (ainsi que celle des relations non marquées, qui sont d'ailleurs elles en excès significatif pour les traductions des *maar* concessifs transitifs, un constat qui va dans le sens de notre hypothèse). Plus globalement, *cependant* n'est utilisé qu'à deux reprises en tant que traduction de *maar*. Cela fait de lui une traduction plutôt rare de *maar*, alors que sur le plan sémantique, *cependant* est le connecteur le plus proche de *maar* (après *mais*), pouvant exprimer toutes les notions de *maar* sauf la rectification. Nous pouvons suggérer que, dans la traduction de *maar* et peut-être des connecteurs de manière générale, l'équivalence sémantique n'est pas le seul critère entrant en jeu. Vu ce que nous avons appris dans la littérature scientifique, nous penchons ici pour une influence du degré de formalité de *cependant*. Son utilisation est plus fréquente, notamment, dans des registres de langue plus élevés ou des textes littéraires (Goux, 2023). Comme nous travaillons essentiellement avec des textes relevant du genre journalistique, il se peut que *cependant* soit considéré par les traducteurs comme étant associé à un registre trop élevé pour traduire adéquatement *maar* dans notre corpus. Pour toutes ces raisons, nous pensons que le déficit significatif de traductions de *maar* concessif transitif par des connecteurs autres que *mais* pourrait s'expliquer par le fait que l'autre option de connecteur explicite pour marquer les relations concessives transitives, *cependant*, n'est choisie que dans peu de cas par les traducteurs, possiblement pour les quelques raisons que nous venons d'évoquer.

L'excès significatif de traductions de *maar* rectificatif par d'autres connecteurs s'explique majoritairement par la proximité sémantique qu'il existe entre les concessions additives et certaines occurrences bien spécifiques des *mais/maar* rectificatifs, que la littérature scientifique appelle les *mais* corrélatifs (Svensson, 2011) comme dans :

5.137. Les candidats doivent maîtriser *non seulement* l'espagnol *mais aussi* l'italien (Mouret, 2005 : 79)

Ces structures mériteraient assurément une attention particulière, tant elles peuvent être délicates à définir sémantiquement. Perrez (2006 : 65) a par exemple montré les différences de traitement que les structures *niet alleen ... maar ook* reçoivent en néerlandais. Elles sont en effet très proches de la concession additive dont elles partagent la logique selon laquelle P et Q sont deux arguments tendant vers une conclusion commune. Ce qui nous avait poussé à les considérer comme des relations rectificatives était la présence, dans *non seulement*, d'une négation impliquant de traduire ces *mais* différemment des *mais* concessifs dans des langues comme l'allemand (*sodern*), l'espagnol (*sino*) ou le croate (*već*). Elles sont donc, dans cette étude, étiquetées en tant que séquences de connecteurs rectificatives. Dans leurs traductions, cette frontière subtile entre elles et les *mais/maar* concessifs

additive affiche toute sa porosité : l'entièreté des séquences *niet alleen ... maar ook* (et dérivés) ont été simplifiées et rendues par *mais aussi* en français, comme dans la traduction suivante :

5.138. Alain Indria heeft een heel open geest, en dat helpt hem *niet alleen* om open te staan voor nieuwe producten, *maar evengoed* voor nieuwe businessmodellen." (DPC, *maar*, 151)

5.138. Il est très large d'esprit, ce qui l'aide à rester ouvert aux nouveaux produits, *mais aussi* aux nouveaux modèles d'entreprise.» (DPC, *maar*, 151)

Alain Indria a l'esprit très ouvert, ce qui l'aide non seulement à s'ouvrir aux nouveaux produits, mais aussi aux nouveaux modèles économiques.

Selon notre cadre d'analyse, cette opération implique un changement de sens entre la phrase originale qui relève de la rectification à la phrase cible exprimant une concession simple, ce qui explique que nous considérions ces cas comme des traductions de type « autre connecteur ». Inversement, aucun *maar ook* n'a été rendu par un *non seulement ... mais aussi*. On pourrait y voir une manifestation de l'universel de traduction de simplification, qui peut se manifester sur des plans très variés comme le montre Peeters (2025), notamment par procédé de condensation lexicale. Traduire une séquence *non seulement ... mais aussi* par uniquement *mais aussi* n'opère pas de modification de sens apparente, ou peut-être uniquement dans l'intensité de la relation logique. Dans nos études contrastives onomasiologiques, nous avons cité l'exemple suivant pour illustrer nos réflexions sur *mais aussi* :

5.139. Ne sont pas reprises non plus les six filiales étrangères (Espagne, Italie, Suisse, *mais aussi* Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne) et les 150 emplois attachés.

On peut modifier cet énoncé pour en faire non plus une concession additive, mais une rectification corrélatrice de la manière suivante :

5.140. Ne sont pas reprises non plus les six filiales étrangères (*non seulement* Espagne, Italie, Suisse, *mais aussi* Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne) et les 150 emplois attachés.

Nous ne disposons pas d'outil pour prouver cette théorie, mais nous aimerions proposer l'idée que, dans la première version de l'énoncé marquée uniquement par *mais aussi*, le trio de pays « Allemagne, Benelux et Grande-Bretagne » n'est pas lié exactement avec la même intensité à « Espagne, Italie, Suisse » que s'il ne l'est par *non seulement ... mais aussi*. Ce n'est pas la première fois dans cette thèse que nous soulevons la question de l'intensité du lien exprimé par les connecteurs logiques. Cette dernière invite à considérer que les connecteurs ne lient pas tous P et Q avec la même intensité, ce qui pourrait ramener aux réflexions sur l'implication que nous avons constatées dans la littérature. Le fait que certains connecteurs, comme les concessifs transitifs, lient peut-être moins fortement P et Q que les connecteurs concessifs simples, ce qu'Adam résumait bien en affirmant que les *mais* concessifs transitifs étaient partiellement vidés de leurs valeurs de départ (Adam, 1999 : 201). Nous aimerions proposer une interprétation similaire ici, en proposant que *non seulement ... mais aussi* lie plus

fortement P et Q que simplement *mais aussi*. Néanmoins, le fait que le sens de la relation ne change pas, mais uniquement son intensité, peut expliquer des transferts entre ces séquences au cours de la traduction. Le passage de *niet alleen ... maar ook* à *mais aussi* est plus fréquent que celui de *maar ook* à *non seulement ... mais aussi* probablement car le premier demande moins d'efforts cognitifs que le second : traduire *niet alleen ... maar ook* par *mais aussi* implique un allègement de la structure, tandis que passer de *maar ook* à *non seulement ... mais aussi* consiste en l'ajout de la partie *non seulement*, lequel ne semble par ailleurs pas nécessaire pour conserver le sens de la relation. Dès lors, on peut comprendre qu'il soit plus courant de retirer des mots (qui paraissent) accessoires que de rajouter des mots (en apparence) inutiles, surtout quand on sait que la production nécessite un effort cognitif supplémentaire (Heurley, 2006).

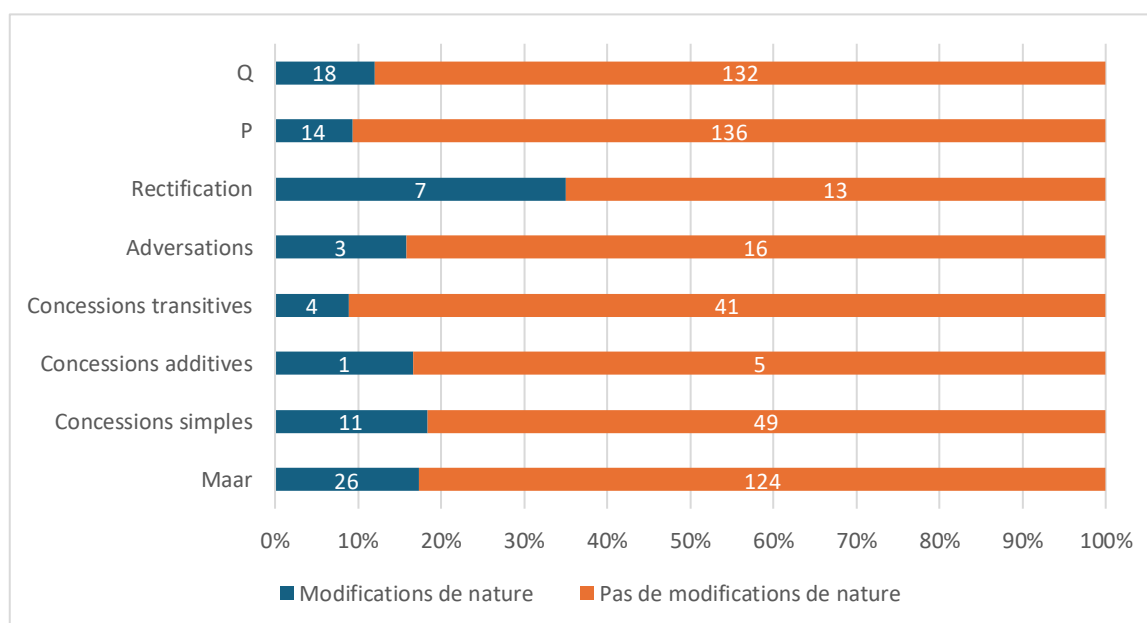


Figure 114 : Modifications des natures des éléments unis par *maar* au cours de la traduction

La majorité des occurrences des P et Q liés par *maar* conservent leur nature au cours de la traduction. Cette tendance se retrouve pour toutes les catégories sémantiques du connecteur, sans varier de manière significative (la valeur la plus proche du seuil de significativité est $p = 0,1$ pour les occurrences rectificatives). Comme pour *mais*, Q contient davantage de variations de natures au cours de la traduction que P, mais sans que cela ne soit significatif ($p = 0,5$; $N = 300$). Sur les 26 occurrences modifiant la nature de P et/ou de Q au cours de la traduction, 18 étaient des formes de simplification (passages d'éléments propositionnels vers des éléments de bas rang) et 8 relevaient d'une forme de complexification (éléments de bas rang dans la phrase originale traduits par des éléments propositionnels). On pourrait peut-être faire un parallèle entre la fréquence plus élevée des cas de simplification de nature à la réflexion que nous avons développée pour les traductions de *niet alleen ... maar ook* par *mais aussi*, qui elle aussi pourrait être considérée comme un principe de simplification (suppression d'une partie de la séquence de connecteur). Dans cette étude sur la traduction des connecteurs logiques, le principe de simplification, universel de traduction, semble donc se manifester sous plusieurs formes. Ce phénomène, qui veut que le traducteur, consciemment ou non, tende à

simplifier le message d'une langue à l'autre, notamment sur les plans lexical et syntaxique (Baker, 1993). Dans la littérature scientifique, plusieurs études explorent cette diversité de manifestation du principe de simplification, et par ailleurs, certains auteurs considèrent la simplification comme l'un des universaux de traduction les plus répandus (Yazıcı, 2013, Niu & Jiang, 2024). François & Lefer (2022) nuancent cependant ce postulat, en mentionnant que certaines analyses indiquent qu'un phénomène inverse peut également se produire au cours de la traduction, qu'ils appellent « complexification », et qui varie fortement selon plusieurs critères comme le registre de langue ou les langues de travail (Ferraresi *et al.*, 2018). Difficile donc de dire, à l'échelle de notre étude, si les cas de simplification ou de complexification de nature des éléments unis s'inscrivent dans une tendance générale pour les sens traductifs français → néerlandais et/ou néerlandais → français, une étude complémentaire à ce sujet serait la bienvenue pour nuancer nos résultats. Dans tous les cas, nos analyses montrent que ces phénomènes semblent apparaître tous les deux dans le domaine de la traduction des connecteurs logiques, et que les cas de simplifications sont un peu plus nombreux que les cas de complexification.

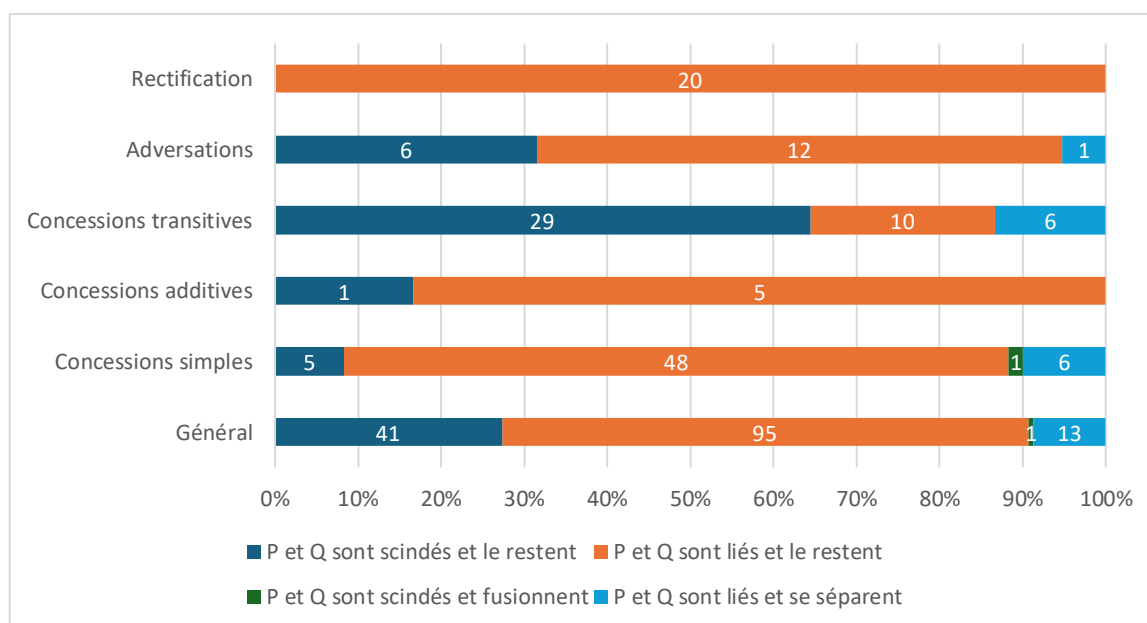


Tableau 247 : Nature du lien entre les P et Q unis par *maar* au cours de la traduction

Si on considère toutes les occurrences de *maar* toutes catégories sémantiques confondues, la tendance est très majoritairement au maintien du type de lien entre P et Q de la phrase originale en néerlandais. Plusieurs variations significatives apparaissent dans les répartitions des cas de « P et Q sont scindés et le restent » et « P et Q sont liés et le restent », mais elles sont très souvent attribuables à une préférence initiale de ces catégories sémantiques pour des P et Q liés ou scindés, comme nous avons eu l'occasion de le voir dans nos études monolingues : par exemple, les *maar* concessifs transitifs affichent des excès de P et Q dans des phrases graphiques scindées, il est donc peu étonnant que ce type de *maar* affiche ici un excès de P et Q scindés et qui le restent ($p = 0$). Ce qui est sans doute plus pertinent à étudier ici, ce sont les variations de modifications du type de lien entre P et Q, soit les cases vertes et bleu clair dans le tableau. Avec une valeur de $p = 0,5$ pour toutes les catégories sémantiques, ces modifications ne sont, dans nos résultats, pas significativement liées à une catégorie sémantique

de *maar* en particulier, un constat similaire à celui que nous avons fait pour *mais*. Pour ces deux connecteurs, on trouve en revanche plus de cas de P et Q liés qui se séparent que de P et Q séparés qui s'unissent. Ce résultat est intéressant car dans nos résultats contrastifs sémasiologiques, les éléments unis par *maar* sont quasiment toujours plus courts (en nombres de mots), en moyenne, que ceux liés par *mais*. On aurait donc pu s'attendre à ce que dans le passage du français vers le néerlandais, le traducteur soit tenté de scinder des P et Q unis par *mais*, alors que l'inverse serait moins probable. C'est même le contraire : nous recensons plus de P et Q scindés originellement et fusionnant au cours de la traduction chez *maar* que chez *mais* (même si cette différence est très légère et non significative, $p = 0,3$; $N = 300$). Ce constat est plus difficile à relier à l'universel de simplification au cours de la traduction, car qu'est-ce qui relève le plus de la simplification entre scinder une phrase en deux phrases graphiques différentes, ou fusionner deux phrases graphiques différentes pour former une seule phrase ? Dans la perspective des universaux de traduction, la question de savoir qui de la scission ou de la fusion de phrases graphiques constitue la manifestation la plus nette de la simplification semble moins évidente qu'il n'y paraît. Scinder une phrase en deux peut être vu comme une simplification structurelle : le traducteur réduit la charge syntaxique d'un segment complexe, clarifie les relations logiques et distribue l'information en unités plus faciles à traiter. Ce type d'opération rejoint ce que Laviosa & Kanglong (2024) décrivent comme une tendance à la réduction de la densité informationnelle dans les traductions, en privilégiant des structures plus linéaires et moins enchâssées. D'autant plus que « les phrases courtes facilitent l'adhésion du grand public » (Gani, 2022 : 70). À l'inverse, fusionner deux phrases graphiques pourrait également relever de la simplification, mais d'une autre nature : le traducteur élimine une frontière discursive, condense deux segments proches et produit une structure plus compacte dans la langue cible. Dans ce cas, la simplification ne porte pas sur la complexité syntaxique interne, mais sur l'organisation textuelle globale : si deux phrases graphiques sont liées, la lecture est facilitée car ces dernières sont présentées comme ayant davantage de lien entre elles que lorsqu'elles sont scindées par une ponctuation forte. En réalité, il nous semble que ces deux opérations participent de la même logique : réduire l'effort de traitement pour le lecteur cible, soit en allégeant la syntaxe, soit en facilitant la progression de la lecture. Ces réflexions mettent en lumière toute la complexité du phénomène de simplification, une question abordée entre par Peeters (2025). Dans tous les cas, nous n'avons, une fois de plus, pas accès aux traducteurs qui ont opéré ces modifications, et ne pouvons que formuler des hypothèses à leur égard. Il serait très intéressant de pouvoir mener une étude annexe au cours de laquelle on pourrait interroger des traducteurs sur les raisons qui motivent la scission ou la fusion de phrases graphiques au cours de la traduction, mais cela dépasse l'objectif de notre thèse.

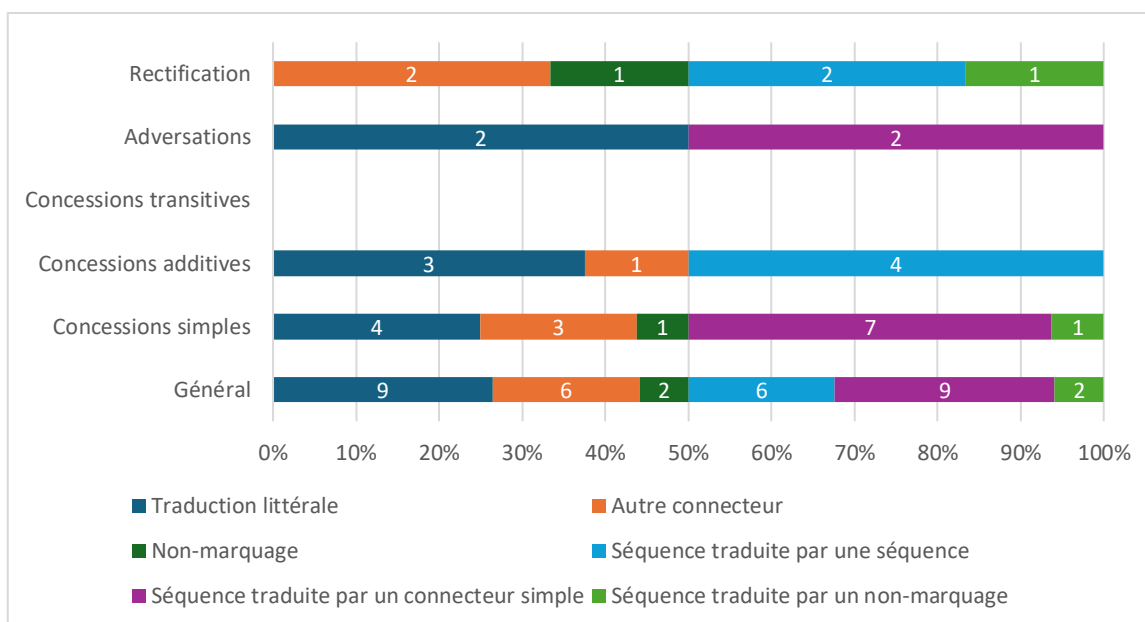


Tableau 248 : Traductions de séquences de connecteurs centrées sur *maar*

Comme pour *mais*, les séquences de connecteurs centrées sur *maar* ne constituent qu'un petit échantillon de données (17 séquences relevées), difficile d'en généraliser les analyses. Dans le tableau ci-dessus, aucun lien significatif entre les stratégies traductives des séquences de connecteurs centrées sur *maar* et les catégories sémantiques de ce connecteur n'a pu être observé. Ces séquences ne se comportent pas non plus significativement différemment en fonction du sémantisme de *maar*. Dans nos données, 3 cas d'ajout de séquences au cours de la traduction ont été relevés, ce qui est un peu moins que pour *mais* (8), mais non significatif ($p = 0,2$; $N = 300$). Ce constat fait écho à nos analyses contrastives sur *mais* et *maar*, où nous avons trouvé que *maar* concessif simple comportait davantage de séquences de connecteurs que *mais* concessif simple ($p = 0,04$). Dès lors, dans la traduction, on peut trouver cohérent que les traducteurs ajoutent davantage de séquences dans le passage de *mais* en néerlandais que dans celui de *maar* en français.

On sent que la question de la traduction des séquences de connecteurs est infiniment plus complexe que ce que notre étude le laisse paraître. Hélas, comme elles n'en sont pas l'objet d'étude premier, leur nombre est anecdotique et ne permet pas de relever de véritables tendances traductologiques. Pour explorer davantage ce sujet, il conviendrait de mener une étude en sélectionnant spécifiquement certaines séquences (sur *mais*, *maar*, ou d'autres connecteurs), et de les comparer, par exemple, avec les traductions de ces connecteurs utilisés seuls. Il serait intéressant de voir, par exemple, si les séquences de connecteurs centrées sur *maar* sont davantage traduites littéralement que *maar* lui-même.

On peut maintenant se pencher sur les variations des longueurs des éléments unis par *maar* lors de la traduction des phrases hôtes qui le contiennent.

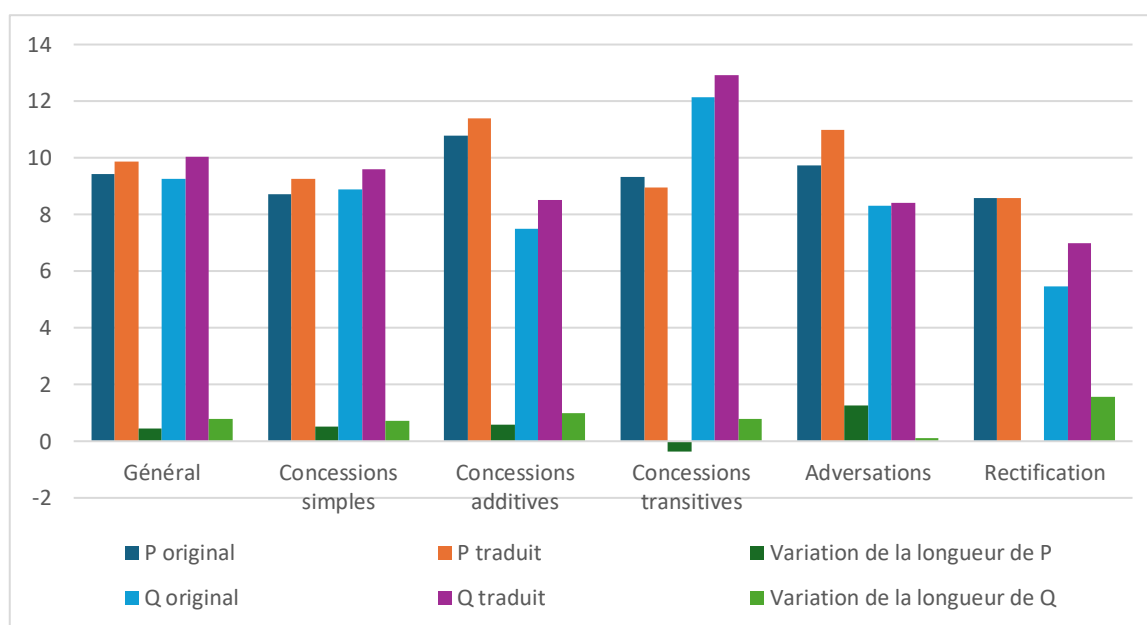


Tableau 249 : Variation des longueurs des P et Q unis par *maar* au cours du processus traductif

Les tendances des variations des longueurs moyennes des éléments unis par *maar* au cours de la traduction sont très homogènes : presque toutes les longueurs analysées sont en moyenne plus longues en français traduit qu'en néerlandais original en termes de nombre de mots, qu'il s'agisse de P ou de Q, et peu importe la catégorie sémantique de *maar*. La question des longueurs moyennes des phrases en français et en néerlandais est vaste, mais certains éléments nous permettent d'expliquer ce constat. Il peut être utile de mener une brève comparaison des études dans le domaine pour ces deux langues afin d'avoir un aperçu éclairant de la situation. Côté français, pour le genre littéraire, Labbé & Labbé (2010) estiment qu'une longueur inférieure à 15 mots est courte, qu'une phrase comprenant de 15 à 30 mots est de longueur moyenne, et qualifient de longue une phrase comportant un nombre de mots supérieur à 31 (ils distinguent également les phrases très longues, qui possèdent plus de 48 mots). Pour les textes journalistiques, on peut citer l'étude de Rouleau (2006) qui compare les longueurs moyennes des phrases issues de journaux à d'autres provenant de textes médicaux. Cet auteur constate que les phrases journalistiques font 23,8 mots en moyenne, et que les phrases des textes médicaux en font 24,6. Côté néerlandais, Onze Taal considère qu'une « moyenne de 15 à 20 mots par phrase est idéale » [NT]. Une phrase courte fait moins de 10 mots, tandis qu'une phrase est qualifiée de « longue » à partir de 25 mots. Pour Pander Maat (2017 : 297), « la plupart des genres [textuels] ont des phrases longues en moyenne entre 14 et 17 mots ». On trouve plusieurs sources, pour le néerlandais, qui établissent un lien de proportionnalité entre les longueurs moyennes des phrases d'un texte et la difficulté de ce dernier (Daniëls, 2009 ; Rijnvis, 2022). Dans son ouvrage *De wil en de weg*, l'écrivain Jan Brokken illustre au moyen d'une anecdote la quasi-norme autour du chiffre 15 s'agissant de la longueur idéale d'une phrase en néerlandais :

We moesten een artikel van drie pagina's schrijven. Vervolgens moesten we het aantal woorden tellen, dit aantal delen door het aantal zinnen en het cijfer onder het artikel schrijven, bijvoorbeeld 20,7. Vervolgens moesten we het artikel herschrijven en uitkomen op vijftien. De marge was zeer gering: 0,1 of 0,2, beslist niet groter (Brokken, 2006 : 25)

Nous devons rédiger un article de trois pages. Ensuite, nous devons compter le nombre de mots, diviser ce nombre par le nombre de phrases et noter le résultat sous l'article, par exemple 20,7. Puis, nous devons réécrire l'article pour arriver à quinze. La marge était très étroite : 0,1 ou 0,2, hors de question de faire plus.

Naturellement, pour renforcer nos analyses, il conviendrait de mener une étude contrastive spécifique uniquement sur les longueurs moyennes de phrases en français et en néerlandais, mais si on croise les résultats des diverses études que nous venons de mentionner, il semble clair que le néerlandais possède des phrases en moyenne plus courtes que le français. Cela pourrait expliquer assez aisément les variations de longueurs des éléments unis par *maar* lors de la traduction. Cependant, comme vu pour les traductions des éléments liés par *mais*, cela n'implique pas nécessairement que, dans l'autre sens traductif, les éléments soient systématiquement raccourcis.

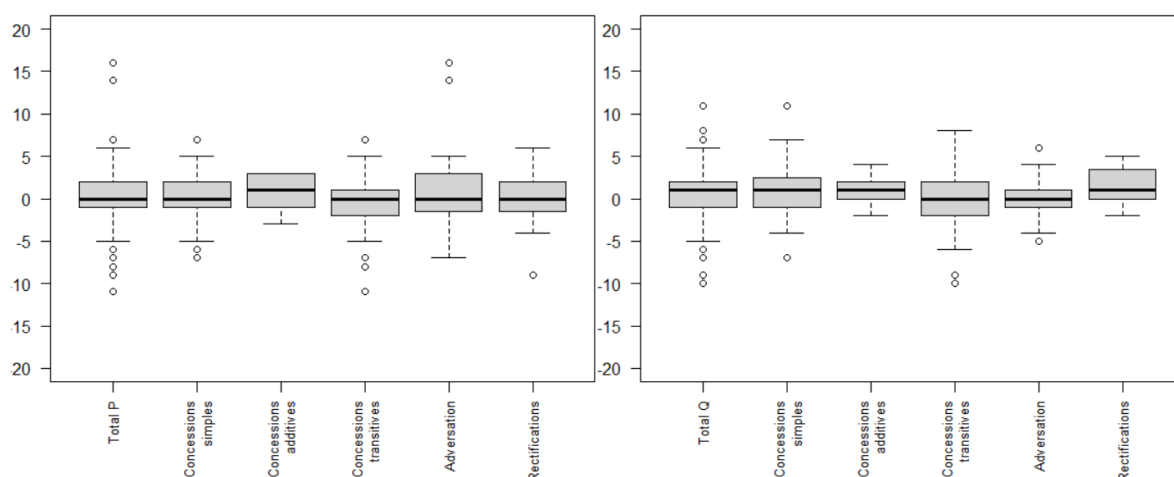


Tableau 250 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *maar*

Tableau 251 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *maar*

Comme pour les connecteurs français, nous clôturerons les analyses des connecteurs néerlandais par un tableau récapitulatif reprenant les variations significatives observées.

		Concessions simples	Concessions additives	Concessions transitives	Adversations	Rectifications
Stratégie traductive	Traduction littérale	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Neutre	Neutre	Déficit	Neutre	Excès
	Non- marquage	Neutre	Neutre	Excès	Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de P		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de Q		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre	Neutre	Neutre
Longueurs des P		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue	Original NL plus long	Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue
Longueurs de Q		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue

Tableau 252 : Variations significatives observées lors de la traduction de *maar*

Les traductions de *maar* n'affichent de constats significatifs que s'agissant des stratégies traductives de ce connecteur selon les catégories sémantiques de *maar*. C'est le même type de constat que nous faisons pour *mais*, bien que *mais* et *maar* ne partagent qu'une seule variation significative : les excès significatifs de non-marquage pour les traductions des occurrences concessives transitives.

5.3.3.2. *Toch*

Sémantiquement, *toch* fait partie des connecteurs monofonctionnels de notre étude, car il ne peut exprimer que la concession simple. On peut tout de même recenser les stratégies traductives de ce connecteur, qui peuvent nous servir de socle pour la suite de nos analyses. Nous proposons de recenser immédiatement les proportions de ces stratégies selon les positions de *toch*. Dans nos précédentes études sur ce connecteur (monolingues et contrastives), nous avons considéré que *toch* pouvait essentiellement figurer dans deux types de structures : P *toch* Q, et P Q *toch* Q. Dans le DPC, nous avons relevé quelques cas marginaux de structures différentes, comme des P *toch* Q P :

5.141. Futurosport, toch een ambitieus jeugdproject, is quasi opgegeven. (DPC, *toch*, 19)

5.141. Le projet du Futurosport, pourtant ambitieux, est quasi à l'abandon. (DPC, *toch*, 19)

Futurosport, quand même un projet de jeunesse ambitieux, est quasiment délaissé.

Nous ne nions pas l'intérêt de la traduction de ces structures rares dans notre échantillon (d'autant que nous avons défendu plus tôt dans cette thèse l'idée que les emplois rares d'un terme étaient particulièrement intéressants), mais il nous semble que les considérer comme des structures à part entière reviendrait à fractionner nos résultats, qui par ailleurs ne proviennent pas d'un échantillon de données que l'on pourrait qualifier de grand. Nous avons donc choisi de ne pas inclure les structures rares de *toch* dans l'analyse des stratégies traductives employées pour traduire ce connecteur en tant que structures à part entière, mais les avons rassemblées dans l'une des deux autres structures principales mentionnées précédemment. Le critère permettant de les assimiler à l'une de ces structures s'inspire de la principale différence entre elles, à savoir, le fait que *toch* se trouve devant P, ou à l'intérieur de P. Ainsi, par exemple, la traduction ci-dessus, de forme P *toch* Q P a été classée comme un *toch* de type P *toch* Q, car Q n'est pas scindé par *toch*.

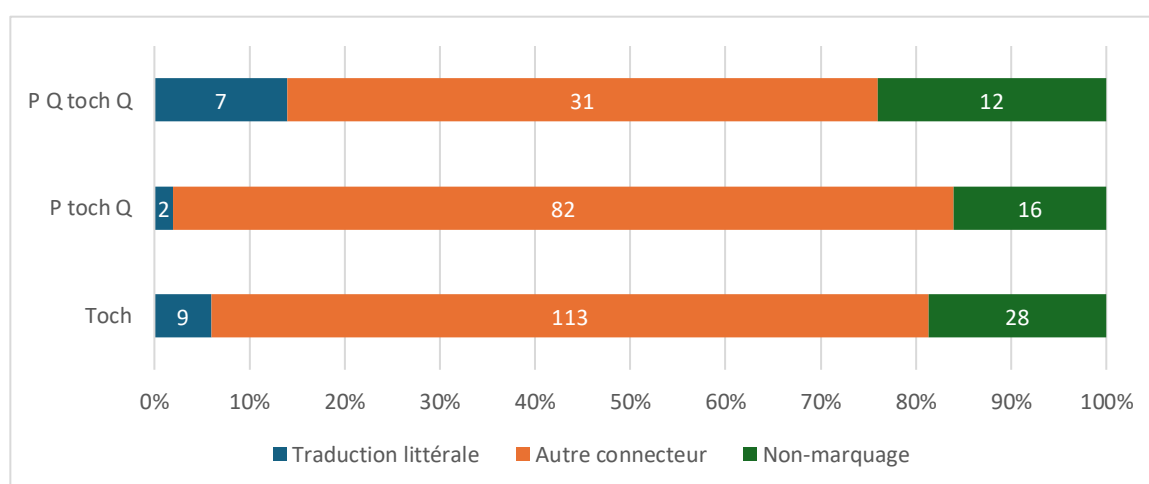


Tableau 253 : Traductions de *toch*

On remarque en premier lieu un recours très restreint aux traductions littérales de *toch*, à savoir, *quand même* et *tout de même*. Ce résultat rappelle les premières phrases de notre étude, où nous cherchions les connecteurs oppositifs les plus fréquents en français et en néerlandais : *quand même* et *tout de même* faisaient eux aussi partie des connecteurs sélectionnés, mais ils étaient bien moins présents dans le DPC que *toch* (ils n'ont, d'ailleurs, pas été sélectionnés). Si on compare la fréquence de *toch* dans SoNaR à celle de *quand même* et *tout de même* dans le CRFC, des différences importantes apparaissent.

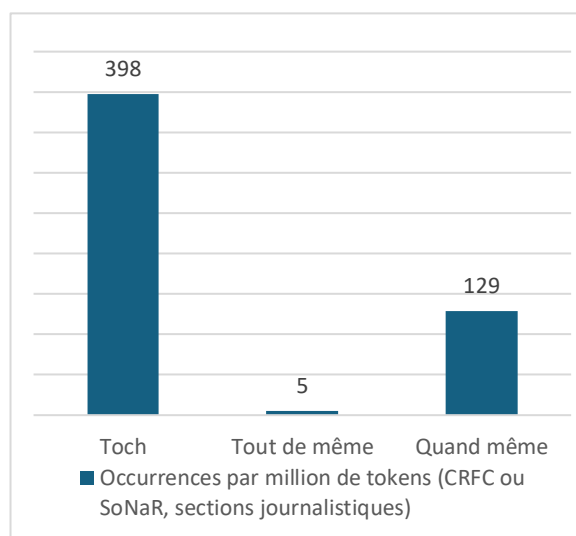


Tableau 254 : Fréquences de *toch*, *tout de même* et *quand même*

Dans cette rapide analyse, *quand même* est près de trois fois moins courant en français que *toch* en néerlandais, et *tout de même* est encore plus rare (mais dans nos données traductologiques, curieusement, nous relevons plus de traductions de *toch* par *tout de même* (6) que par *quand même* (3), ce qui montre que cet effet de fréquence semble se gommer dans le cas où deux connecteurs possèdent le même sémantisme et les mêmes propriétés syntaxiques pour traduire un même connecteur dans une langue étrangère).

On peut s'étonner de cette situation, dans la mesure où *quand même* et *tout de même* partagent le même sémantisme particulier de *toch*, soit la capacité à marquer une relation concessive, mais également à se retrouver dans des emplois davantage modaux (Beeching, 2005 & 2007), en plus de partager les mêmes structures que *toch* (Paillard, 2015). L'effet de fréquence serait-il le seul responsable ? Nous estimons cette hypothèse comme pertinente mais non suffisante pour expliquer le faible taux de *toch* traduits par *tout de même* ou *quand même*. Pour nous, une partie de l'explication pourrait également résider dans le rapport que le néerlandais et le français entretiennent avec la notion de modalité, plus particulièrement, de particules modales. Nous considérons ici que les particules modales sont des mots qui ne possèdent pas de signification en eux-mêmes (L'Hermitte, 1987) mais qui ont pour objectif de produire un « effet communicatif » (Vayssière, 2010 : 5). Ces particules ont fait l'objet d'une attention considérable dans des langues comme l'allemand (Schoonjans, 2025) et en néerlandais (Foolen, 1993), mais moins en français (Albrecht & Métrich, 2016). Hagège (1985 : 237) s'en était d'ailleurs offusqué dans l'un de ses ouvrages, dénonçant une « vieille et persistante défiance à l'égard des mots les plus vivants des registres oraux [...] dont les grammaires académiques ne signalent qu'à peine l'existence » et qu'elles rangent « sous l'étiquette condescendante de particules ».

Cette asymétrie de traitement pourrait refléter, au-delà d'une simple divergence de tradition entre le français et le néerlandais dans leur traitement, une divergence structurelle profonde entre les deux systèmes linguistiques. Le néerlandais, à l'instar des autres langues germaniques, se caractérise par une densité modale élevée : l'usage des particules y est fréquent (Vismans, 1994). À l'inverse, le français semble manifester une forme de résistance structurelle à la reconnaissance de telles particules. Si *quand même* et *tout de même* possèdent certes des propriétés modales, leur emploi modal reste perçu comme plus marginal, là où *toch* est ressenti comme un pivot naturel de la phrase néerlandaise. Dès

lors, la rareté des traductions de *toch* par ces deux connecteurs pourrait s'expliquer par le passage d'une langue pourvue de nombreuses particules (le néerlandais, Foolen, 1993) vers une langue qui en fait un usage plus restreint. Le traducteur, confronté à l'omniprésence de *toch* en néerlandais, se heurterait à l'économie de la langue française qui préfère souvent diluer la charge modale dans l'intonation, l'ordre des mots ou, plus radicalement, l'omettre purement et simplement si elle ne remplit pas une fonction argumentative explicite (voir à ce sujet Hiligsmann & Noiret, 2010, qui notent que la plupart du temps, les particules modales du néerlandais ne sont pas rendues par un item linguistique explicite en français, ce qui s'apparente à notre non-marquage). Si *quand même* et *tout de même* sont sémantiquement proches de *toch*, ils ne bénéficient pas du même statut.

Syntaxiquement, le connecteur qui se rapproche le plus de *toch* est *cependant*, qui peut s'inscrire dans les mêmes structures que *toch*. *Cependant* avait montré un excès significatif de traductions de type « autre connecteur » pour les occurrences P Connecteur Q. Ce même constat se rencontre dans les résultats de *toch*, et sont même plus marqués : P *toch* Q présente un excès significatif de traductions par connecteurs autres que *quand même* et *tout de même*, tandis que P Q *toch* Q affiche un excès significatif de traductions littérales par *tout de même* et *quand même* ($p = 0$, pour ces deux variations significatives). Pour expliquer l'excès de traductions par autres connecteurs chez P *cependant* Q, nous avons développé l'idée que cette structure tolérant moins bien le non-marque que P Q *cependant* Q (d'ailleurs, ces dernières affichaient un déficit presque significatif de non-marquage, $p = 0,06$), et que la traduction par des connecteurs explicites était une sorte de compensation de cette hypothèse. Pour *toch*, le même argument pourrait être repris. Pour rappel, il repose sur l'idée qu'un *toch* à l'intérieur de Q est peut-être plus discret qu'un *toch* placé entre P et Q. Dans P Q *toch* Q, *toch* se fonde dans Q et attire peut-être moins l'attention du lecteur ou du traducteur. Cela rappelle les théories de la structure informationnelle développées par Lambrecht (1994), qui veulent que la position d'un élément dans la phrase n'est jamais neutre mais influence la manière dont le cerveau humain traite le message. Dans P *toch* Q, le connecteur occupe une position de pivot entre deux éléments, ce qui lui confère une visibilité accrue. À l'inverse, dans P Q *toch* Q, *toch* est intégré à Q, ce qui tend à l'effacer derrière le message global. Cette distinction peut également être éclairée par les travaux de Langacker (1987), qui a notamment expliqué qu'un élément placé en amont ou de manière isolée agit comme un signal qui force le lecteur à établir un cadre mental spécifique avant de traiter la suite. Dans cette optique, un *toch* placé entre P et Q agit comme un déclencheur d'attention, signalant une rupture ou une concession imminente. En revanche, lorsqu'il est enfoui à l'intérieur de Q, son accessibilité cognitive (Ariel, 1990 ; Rousier-Vercruyssen, Lacheret-Dujour & Fossard, 2018) pourrait avoir tendance à diminuer. Le traducteur, moins attiré par *toch*, pourrait avoir l'impression que le connecteur possède une charge argumentative moins forte que s'il est utilisé en usage P *toch* Q, ce qui pourrait rendre de tels *toch* plus tolérants au non-marquage en traduction (d'ailleurs, pour *toch* aussi, les structures P Q *toch* Q utilisent davantage de relations non marquées en traduction que P *toch* Q, à l'instar de *cependant*).

Par contre, le fait que P *toch* Q emploie moins de traductions littérales que P Q *toch* Q est une nouveauté par rapport aux études des traductions sur *cependant*. Comme *toch* présente la particularité, dans notre étude, de posséder deux traductions littérales, on peut se demander si *tout de même* et *quand même* se répartissent équitablement ou non chez ces deux structures. Nos résultats sont à considérer avec prudence, étant donné la taille très réduite de notre échantillon, mais ils éveillent la curiosité : les traductions littérales de P *toch* Q sont toutes réalisées avec *tout de même*. *Quand même* n'est relevé que pour les traductions de P Q *toch* Q. Les questions de synonymie entre *tout de même* et *quand même* ont fait l'objet de plusieurs études (Veland, 1998 ; Beltaïef, 2004, Paillard, 2015) qui tendent à démontrer de subtiles variations, notamment sémantiques, entre ces deux connecteurs. Il va au-delà des objectifs de notre étude de nous intéresser suffisamment à *tout de même*

et *quand même* au point d'être en mesure de suggérer que les différences de sens entre ces connecteurs pourraient expliquer que *tout de même* est plus adapté que *quand même* pour traduire P *toch* Q, mais cette possibilité mérite d'être envisagée. De plus, il n'existe pas, sauf erreur de notre part, d'étude contrastive sur *tout de même* et *quand même* qui se pencherait sur les éventuelles différences de structures entre ces connecteurs. Les études mentionnées plus tôt dans ce paragraphe montrent qu'ils peuvent tous les deux figurer dans P *Connecteur* Q et P Q *Connecteur* Q, mais sans dire si les connecteurs sont identiques s'agissant de répartition de ces structures dans leurs occurrences respectives. Si des variations de ce genre existaient, elles pourraient avoir une influence sur *tout de même* et *quand même* en tant que stratégies traductives (par exemple, si *tout de même* était significativement plus souvent placé en P *Connecteur* Q que *quand même*, on trouverait cohérent qu'il soit plus employé que *quand même* pour traduire P *toch* Q).

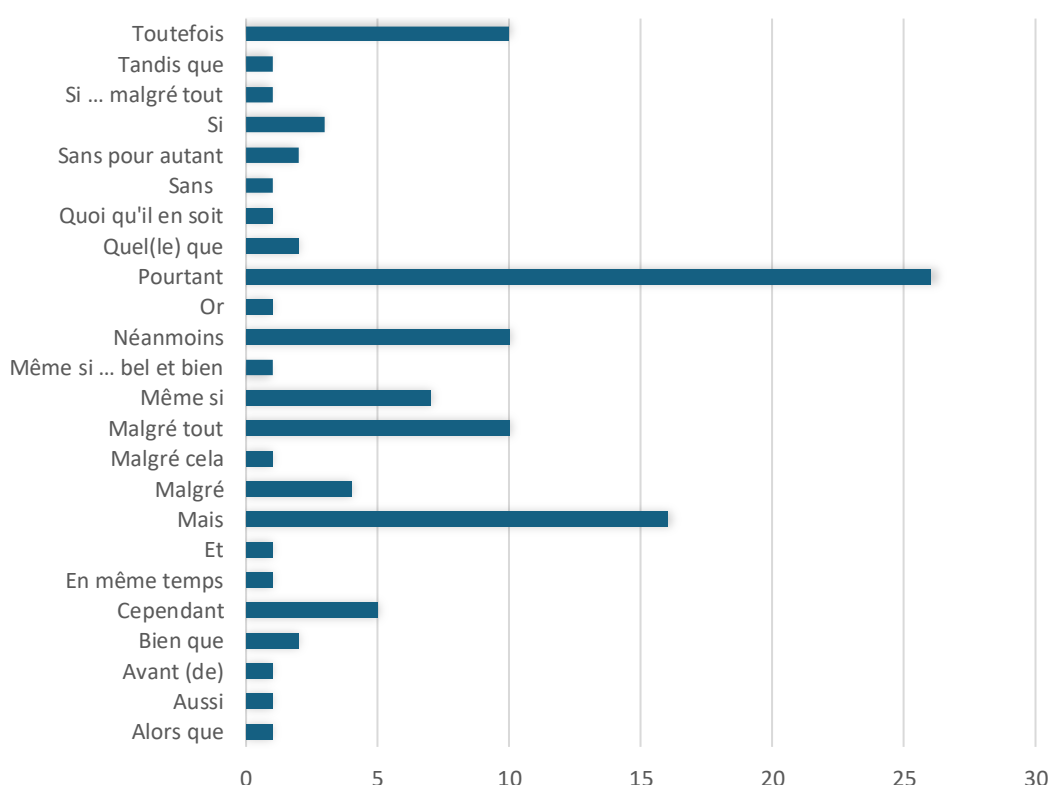


Figure 115 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *toch*

Dans nos analyses, *pourtant* est le connecteur le plus souvent utilisé pour traduire *toch* concessif, suivi de *mais*. Si *toch* avait été un connecteur très sollicité pour traduire *cependant* en néerlandais, *cependant* est assez marginal pour traduire *toch* en français. Cette réflexion s'inscrit dans le questionnement plus large que nous avons déjà introduit avec les traductions de *maar* comparées à celles de *mais*, et que l'on pourrait qualifier de « réciprocité traductive ». Il invite à se demander jusqu'à quel point deux mots sont utilisés en tant que traductions l'un de l'autre. La réciprocité traductive de *mais* et *maar*, par exemple, semble assez forte dans nos données : sur 150 *mais*, 109 sont traduits par *maar* ; sur 150 *maar*, 89 sont traduits par *mais*. En analysant les traductions de *cependant*, nous avons relevé un nombre important de *toch*, cependant, la réciprocité traductive entre ces deux connecteurs

est limitée, car peu de *toch* sont traduits par *cependant*. Hélas, dans notre étude, nous n'avons pas eu l'occasion de nous pencher sur les traductions de *pourtant*. Or savoir si, en retour, *pourtant* est majoritairement traduit par *toch*, en néerlandais, pourrait éclairer nos résultats. Afin de soutenir nos réflexions, nous avons analysé la traduction de 40 *pourtant* générés aléatoirement dans nos corpus du DPC. 20 d'entre eux étaient traduits par *toch*, indiquant non seulement que *toch* constitue la stratégie traductive la plus employée pour traduire *pourtant*, mais également un déséquilibre de réciprocité traductive dans la paire *toch* / *pourtant* en faveur du sens *pourtant* → *toch*. Il conviendrait de s'intéresser plus en détail au sémantisme de *pourtant* pour progresser dans la compréhension de nos résultats, néanmoins, il semble que *pourtant* soit fortement lié à *toch* si on adopte une perspective traductologique. Notons, pour conclure, une présence importante de *mais*. Dans les traductions des connecteurs français, *maar* a systématiquement occupé une place importante (connecteur le plus fréquent pour traduire *mais*, *cependant*, *si*, et second connecteur le plus fréquent pour traduire *même si* et *alors que*). Nous verrons, au fil de nos analyses des traductions des connecteurs néerlandais, si *mais* occupe une fonction similaire (comme cela semble déjà être le cas pour *maar* et *toch*).

En raison du caractère monofonctionnel de *toch*, peu d'informations peuvent être retirées de l'analyse des traductions des natures des éléments unis par *toch*. Par ailleurs, la grande majorité des traductions de *toch* n'affichent de modifications de ces dernières : 145 P et 144 Q conservent le caractère propositionnel ou de bas rang de leurs constituants en cours de la traduction.

L'étude du lien entre les P et Q unis par *toch* au cours de la traduction offre des résultats plus variés : 139 P et Q conservent le lien original entre P et Q au cours de la traduction (69 P et Q séparés le restent, 70 P et Q unis le restent), tandis que 6 P et Q unis en néerlandais se séparent en français, et que 5 P et Q séparés en néerlandais s'unissent dans une même phrase graphique en français. Aucune variation significative entre les structures de *toch* n'a été relevée s'agissant des modifications des liens entre P et Q au cours de la traduction ($p = 0,5$ pour les P et Q liés qui se séparent ; $p = 0,3$ pour les P et Q séparés qui s'unissent).

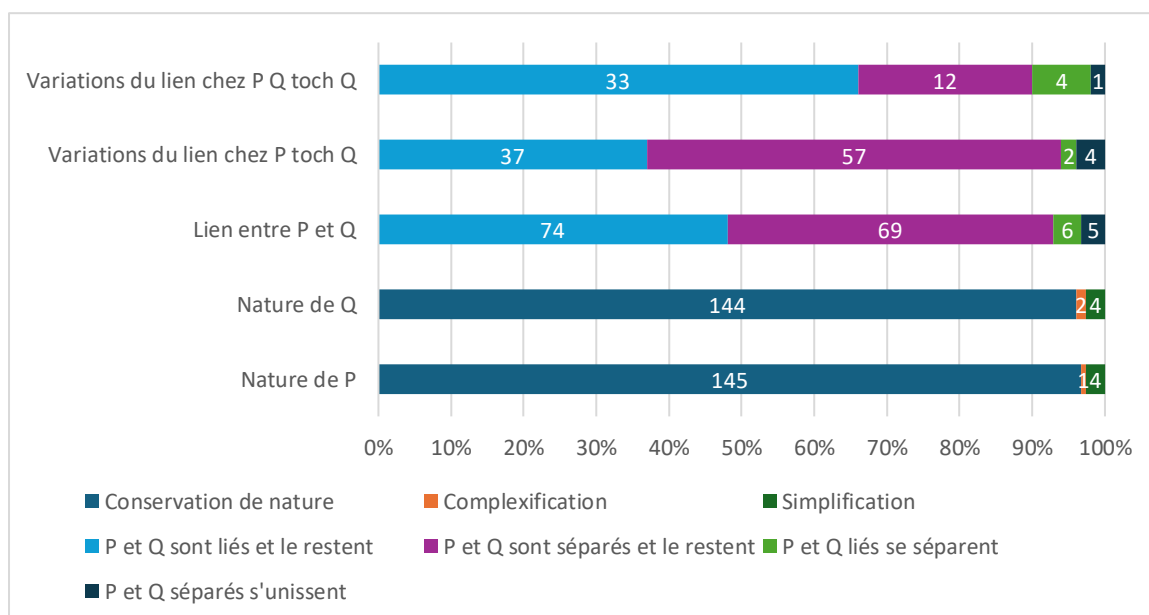


Tableau 255 : Variations de nature de P et Q et du lien entre eux au cours de la traduction de *toch*

Si le sémantisme de *toch* réduit les angles d'analyse traductologiques de ce connecteur, ses structures, en revanche, les démultiplie. Dans le tableau suivant, nous avons compilé les comportements de ces structures au cours de la traduction de *toch* vers le français.

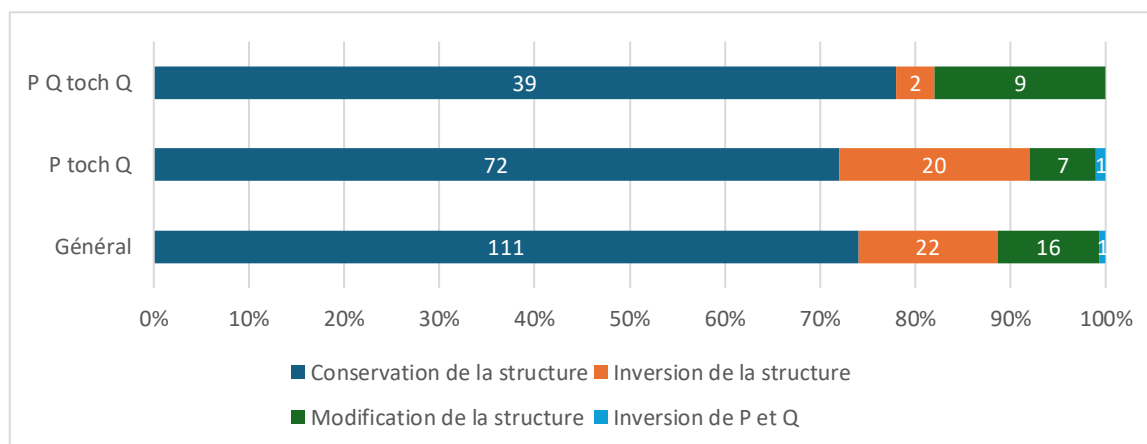


Tableau 256 : Comportement des structures de *toch* en traduction

La majorité des structures de *toch* sont conservées lors de la traduction. On relève cependant un nombre non négligeable d'inversions de structures (un P *toch* Q traduit par un P Q *Connecteur* Q, ou inversement), et de modifications de structure. Ces dernières sont beaucoup plus marquées chez *toch* que chez les autres connecteurs étudiés jusqu'à présent, notamment *cependant*. Ils se justifient, selon nous, au fait que *toch* se trouve très fréquemment au sein de séquences de connecteurs centrées sur lui, comme nous avons eu l'occasion de le constater dans les études monolingues et contrastives de cette étude. D'ailleurs sur les 16 cas de modifications de structure, 15 concernent des traductions de *toch* figurant originellement au sein d'une séquence de connecteurs en néerlandais (les modifications de structures sont ainsi significativement liées à des *toch* au sein de séquences de connecteurs, $p = 0$; $N = 150$). Dans la majorité des cas de modifications, *toch* lui-même n'est pas rendu par un connecteur explicite, mais c'est le cas de l'autre connecteur de la séquence :

5.142. Maar *zelfs al* slaapt iemand elke nacht 8 tot 9 uur, *toch* kunnen onbewuste zorgen die persoon zodanig belasten dat ze alle energie wegvreten. (DPC, *toch*, 39)

5.142. *Même si* vous dormez 8 à 9 heures par nuit, des préoccupations inconscientes peuvent vous affecter, au point de pomper toute votre énergie.

Mais même si quelqu'un dort toutes les nuits de 8 à 9 heures, des préoccupations inconscientes peuvent quand même vous affecter au point de prendre toute votre énergie.

Dans cet exemple, la phrase originale contient la séquence *zelfs al ... toch*. *Zelfs al* est traduit par *même si*, mais aucun connecteur explicite ne semble occuper la place de *toch* en français (comme *quand même*), soit devant soit à l'intérieur de Q. L'énoncé passe donc d'une structure *Zelfs al P toch Q* à *Même si P Q*. Originellement, un connecteur explicite, *toch*, se trouve entre P et Q, mais ce n'est plus le cas dans la traduction (ce qui nous a amené à considérer ces cas comme des modifications de

structure). Les modifications de structures sont plus fréquentes chez P Q *toch* Q, mais cette variation n'est pas significative ($p = 0,07$).

Dans nos données, en revanche, l'inversion de structure varie de manière significative selon la structure initiale de *toch* : il y a significativement plus de passage de P *toch* Q vers une structure P Q *Connecteur* Q en français, que de P Q *toch* Q à P *Connecteur* Q. C'est l'inverse de ce que nous avons observé pour *cependant*, où les inversions de structure au cours de la traduction étaient plus courantes pour les P *cependant* Q. Il ne semble dès lors pas vraiment envisageable de développer une hypothèse généralisée pour ce constat du type « il est plus probable, lors de la traduction, de passer de P *Connecteur* Q à P Q *Connecteur* Q que l'inverse », car les deux connecteurs de cette étude affichant ces structures présentent des conclusions assez radicalement opposées sur cette question. Il nous semble qu'une donnée a probablement un rôle important à jouer dans nos résultats, à savoir, la répartition inégale de ces structures entre *toch* et *cependant* : dans nos données traductologiques, 100 *toch* sur 150 sont en position P *Connecteur* Q (66% des occurrences, tandis que ce n'est le cas que de 33 *cependant* sur 96 occurrences analysées (soit 34%). Au moyen d'un test exact de Fisher, on constate que *toch* et *cependant* diffèrent significativement sur cette question des fréquences de leurs structures ($p = 0$; $N = 279$). Si on décortique les inversions de *toch* et *cependant* au cours de la traduction, on se rend compte que les mouvements structurels suivent des parcours majoritairement différents :

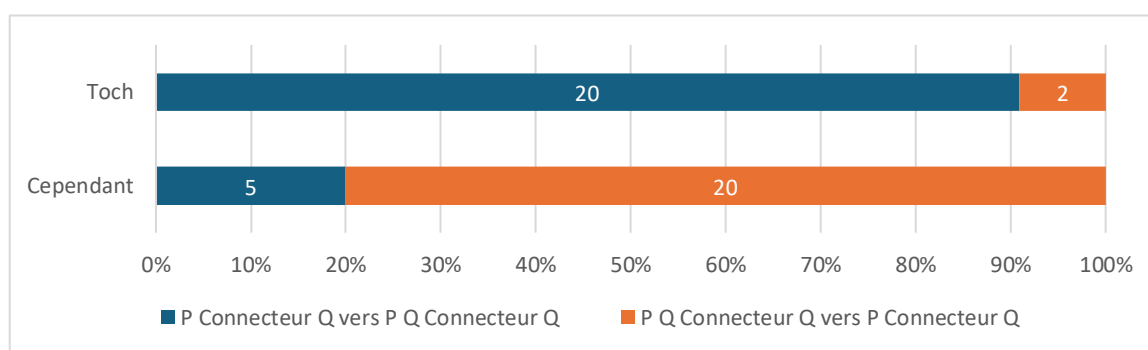


Tableau 257 : Détail des inversions de structures dans les traductions de *toch* et *cependant*

Les taux d'inversions de structures entre *toch* et *cependant* sont plus nombreuses chez *cependant* ($p = 0,03$; $N = 246$). Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est leur tendance : le tableau ci-dessus montre qu'elles sont clairement opposées ($p = 0$; $N = 47$). Malgré les apparences, les inversions de *toch* et de *cependant* poursuivent le même objectif : passer de la structure majoritaire à la structure la moins courante. En effet, chez *toch*, 90% des inversions concernent des P *toch* Q. Mathématiquement, ce résultat est assez logique, car plus ces structures sont nombreuses, plus il est probable qu'elles concentrent un nombre élevé d'inversions. En revanche, on peut s'interroger sur l'objectif que le traducteur recherche en passant de la structure la plus courante dans la langue source à la structure la plus rare dans la langue cible. Cette hypothèse est difficile à tester, car il faudrait analyser les tendances structurelles de tous les connecteurs explicites utilisés pour traduire *cependant* et *toch*, ce qui va au-delà de l'objectif de cette étude, mais nous espérons avoir montré qu'il y avait manifestement un intérêt à se pencher davantage sur ces particularités.

Toch est probablement le connecteur de cette étude pour lequel il est le plus pertinent de se pencher sur les traductions des séquences, car il est le connecteur qui en concentre le plus, comme nous avons

eu l'occasion de la voir dans nos études monolingues et surtout contrastives. Dans le DPC, 72 *toch* se trouvent dans de telles séquences, soit une proportion encore plus grande que celle que nous avons observée dans SoNaR. Nous proposons dès lors de scinder les analyses de ces séquences, en étudiant d'abord les stratégies traductives employées pour les traduire, puis en observant l'évolution de leurs compositions au cours de la traduction.

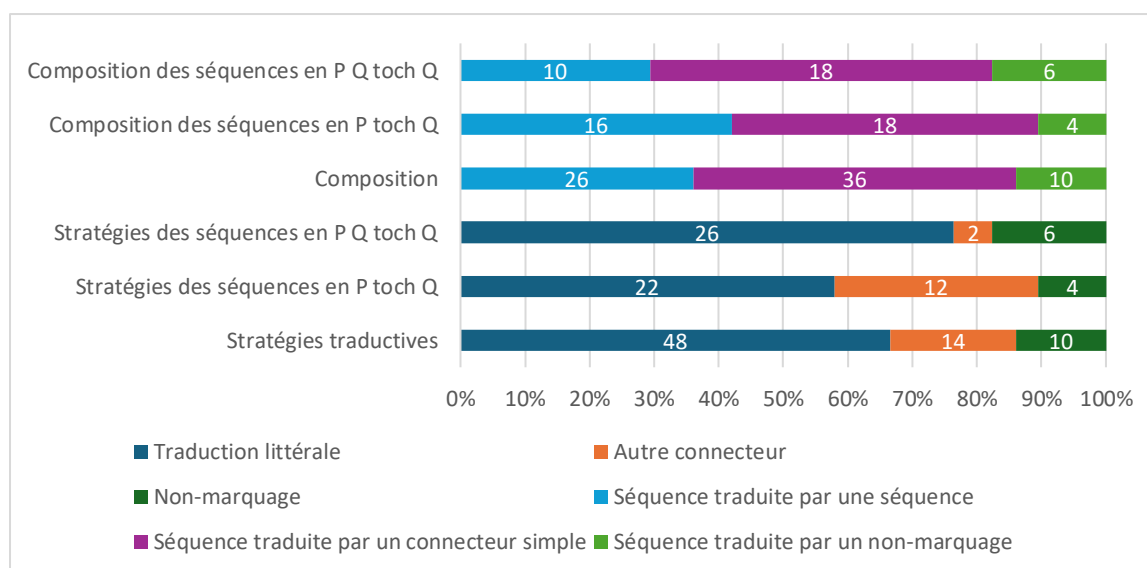


Tableau 258 : Traductions des séquences de connecteurs centrées sur *toch*

Les traductions des séquences de connecteurs centrées sur *toch* montrent une majorité de cas de traductions littérales, et plus marginalement, des cas de traductions par autres connecteurs et des non-marquages. Ce qui est sans doute plus intéressant, c'est le comportement de ces séquences au cours de la traduction, pour lequel on remarque une répartition relativement équilibrée des traductions entre les séquences traduites par une séquence, et les séquences traduites par un connecteur unique. Ces proportions reflètent peu ou prou celles observées pour *maar* (équilibre approximatif entre les deux types de comportements au cours de la traduction, avec un léger avantage pour les séquences traduites par un connecteur simple). De plus, les séquences centrées sur *maar* montraient elles aussi une majorité de traductions littérales. Ainsi, les traductions des séquences de *toch* semblent renforcer les constats que nous avons eu l'occasion de réaliser pour les séquences des autres connecteurs néerlandais. On sent cependant qu'il conviendrait d'élargir ce champ d'étude, car des différences entre les connecteurs pourraient exister sans être repérées dans cette thèse. On pourrait s'étonner, par exemple, de voir des stratégies traductives similaires entre les séquences de connecteurs comme *toch* et *maar*. En effet, le premier est monofonctionnel et n'exprime que la concession, le second, quant à lui, est le connecteur le plus polyfonctionnel de notre étude. Il pourrait donc être plus probable pour *maar* de faire appel aux cas de traductions de séquences par des connecteurs autres que les connecteurs des traductions littérales, car le traducteur pourrait être influencé par les autres catégories sémantiques de *maar* lorsqu'il doit traiter une telle séquence, comme dans la traduction suivante :

5.143. Deze generatie wil zinnige, *maar* unieke dingen kopen die een blijvende waarde hebben, maar geen antiek. (DPC, *maar*, 11)

5.143. La génération actuelle veut acheter des choses chargées de sens, *mais aussi* uniques, qui aient une valeur durable, sans être des antiquités. (DPC, *maar*, 11)

Cette génération veut acheter des choses ayant du sens mais uniques, qui ont une valeur durable, mais pas des antiquités.

Ici, *maar* est originellement concessif simple, et relie les adjectifs « ayant du sens *mais* unique ». En français, l'énoncé change de catégorie sémantique, car le traducteur a opté pour un *mais aussi*, faisant de la phrase une concession additive. Cette action trouve peut-être comme validation, dans l'esprit du traducteur, que la concession additive, comme la concession simple, peut sans problème être exprimée par *mais* comme par *maar*, et que *mais aussi* en tant que stratégie traductive apparaît comme possibilité acceptable. Il nous semble que la réflexion est un peu différente pour la traduction suivante, qui elle aussi consiste à choisir *mais aussi* dans la langue cible, mais cette fois, pour traduire *maar toch* :

5.144. Coniferenhout is stevig *maar toch* zacht en licht, ideaal voor potloden dus. (DPC, *toch*, 35)

5.144. Le bois des conifères est solide, *mais aussi* souple et léger : il convient parfaitement pour la fabrication des crayons. (DPC, *toch*, 35)

Le bois de conifère est solide mais tout de même souple et léger, idéal pour les crayons donc.

Dans la littérature scientifique, une structure de type P *maar* (Q) *toch* Q n'est décrite qu'en tant que séquence concessive (Buysse, 2022). Elle rappelle les réflexions parallèles en français sur *mais ... quand même* menées par Moeschler & de Spengler (1981, 1982), ces auteurs présentant d'ailleurs *quand même* comme un test pour savoir si *mais* est concessif (direct), voir notamment aussi Mellet & Ruggia (2011) pour une description du sémantisme de *quand même*. Dès lors, on peut s'étonner de la stratégie traductive observée ci-dessus : *maar toch*, séquence concessive simple, est traduite par *mais aussi*, marquant la concession additive. D'ailleurs, le sens du message est quelque peu modifié : là où en néerlandais, le fait que le bois fût solide était censé empêcher qu'il soit souple et léger (« solide, *mais quand même* souple et léger »), en français, la souplesse et la légèreté ne semblent plus entrer en contradiction avec la solidité du matériau (« solide *mais aussi* souple et léger »). On s'étonne d'autant plus que *maar toch* ne possède pas la capacité, sauf erreur de notre part, à marquer une quelconque forme d'addition, dès lors, pourquoi le traduire par *mais aussi* ? Nous ne cherchons pas tant ici à comprendre les mécanismes sous-jacents de cette traduction en particulier, mais plutôt de montrer que la traduction des séquences de *toch* sont, théoriquement, plus compliquées que celles de *mais*, car traduire une séquence de connecteur par la stratégie « autre connecteur » implique, dans notre étude, de devoir modifier le sémantisme de la séquence (par ajout ou retrait d'au moins une nuance au cours de la traduction). Or si *mais* et *maar* possèdent tout un panel de catégories sémantiques, *toch* ne peut exprimer que la concession. Il aurait donc semblé cohérent que *toch* affiche moins de séquences traduites par la stratégie « autre connecteur » que *maar*, mais ce n'est pas ce qu'indiquent nos résultats. Assurément, une étude complémentaire sur la traduction des séquences de connecteurs serait la bienvenue, pour se pencher sur des paramètres que nous ne pouvons pas étudier ici en raison de leur faible nombre d'occurrences dans le corpus (distinguer, par exemple, parmi les traductions

« autre connecteur » des séquences, les cas de sur-spécification qui ajoutent au moins une notion au cours de la traduction, et ceux de sous-spécification, qui en enlèvent au moins une).

En raison de la monofonctionnalité de *toch*, les variations des longueurs moyennes de ses constituants au cours de la traduction ne peuvent être étudiées que globalement, ou, à la rigueur, au travers de ses structures originales.

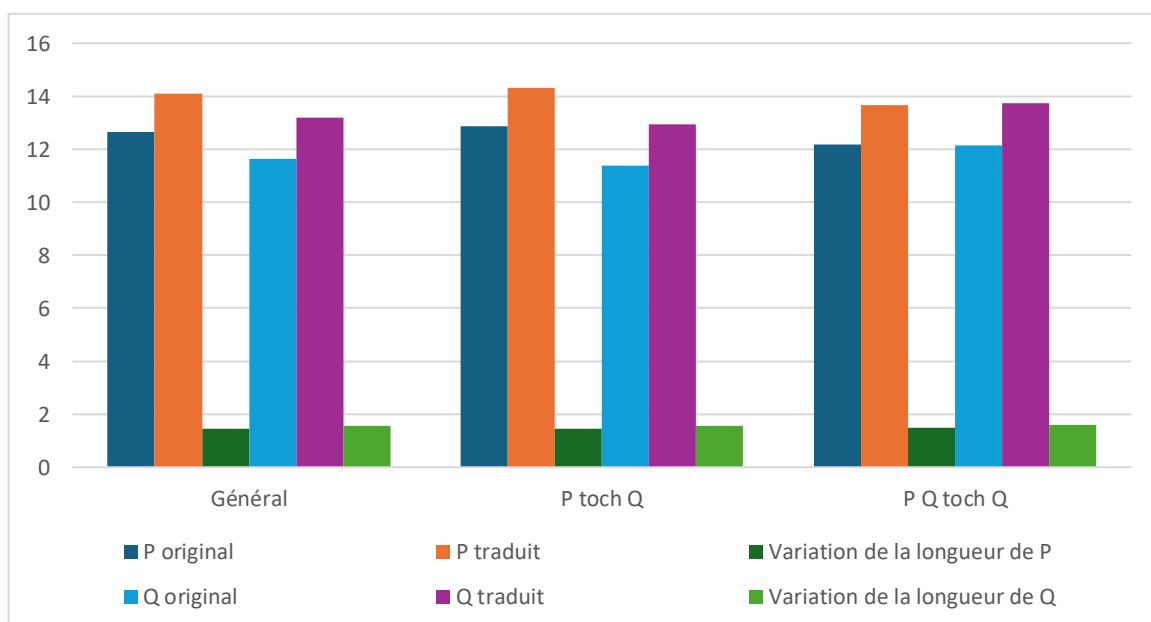


Tableau 259 : Variation des longueurs des P et Q unis par *toch* au cours du processus traductif

Les longueurs des P et Q unis par *toch* varient de façons très similaires entre les deux structures du connecteur. Systématiquement, les éléments en néerlandais original sont plus courts que les éléments en français traduits, un constat qui rappelle grandement celui que nous avons fait pour la traduction des éléments unis par *maar*. La dispersion des variations de longueurs au cours de la traduction montre quant à elle des résultats eux aussi assez homogènes. Ces résultats sont peut-être à attribuer au sémantisme de *toch*, qui ne peut relever que d'une seule nuance oppositive.

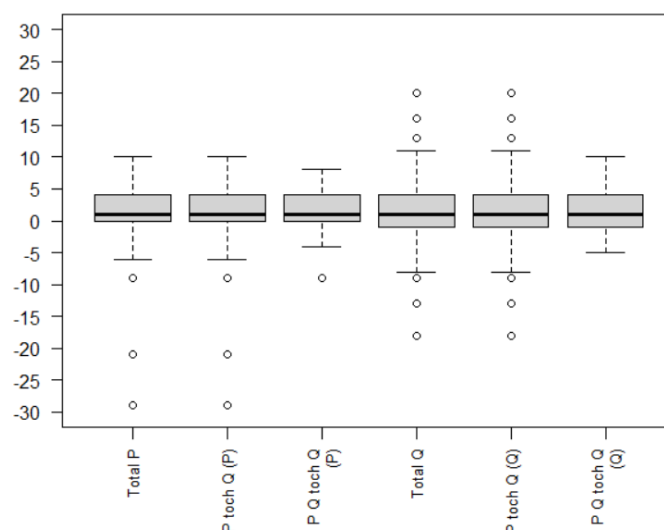


Figure 116 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et originaux unis par *toch*

Étant donné la monofonctionnalité de *toch*, le tableau qui récapitule les résultats significatifs observés pour ce connecteur ne concernent que les structures de ce connecteur.

		P <i>toch</i> Q	P Q <i>toch</i> Q
Stratégie traductive	Traduction littérale	Déficit	Excès
	Autre connecteur	Excès	Déficit
	Non-marquage	Neutre	Neutre
Taux de modifications de structure entre P et Q		Excès d'inversions	Déficit d'inversions
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Excès de traductions par autre connecteur	Déficit de traductions par autre connecteur
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre
Longueurs des P		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue
Longueurs de Q		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue

Tableau 260 : Variations significatives observées lors de la traduction de *toch*

En dépit de variété sémantique, *toch* propose plusieurs constats significatifs entre les deux types de structures dans lesquelles il peut s'inscrire. Il est également le premier connecteur de cette étude à afficher des variations significatives dans les stratégies traductives de ses séquences, un résultat peut-être permis par leur grand nombre dans notre échantillon.

5.3.3.3. *Terwijl*

Terwijl peut relever, comme *alors que*, de la concession simple et de l'adversation, s'agissant de ses nuances oppositives. Il peut également marquer une notion temporelle dont les occurrences ont été écartées de nos données, à l'instar de la méthodologie des études monolingues et contrastives.

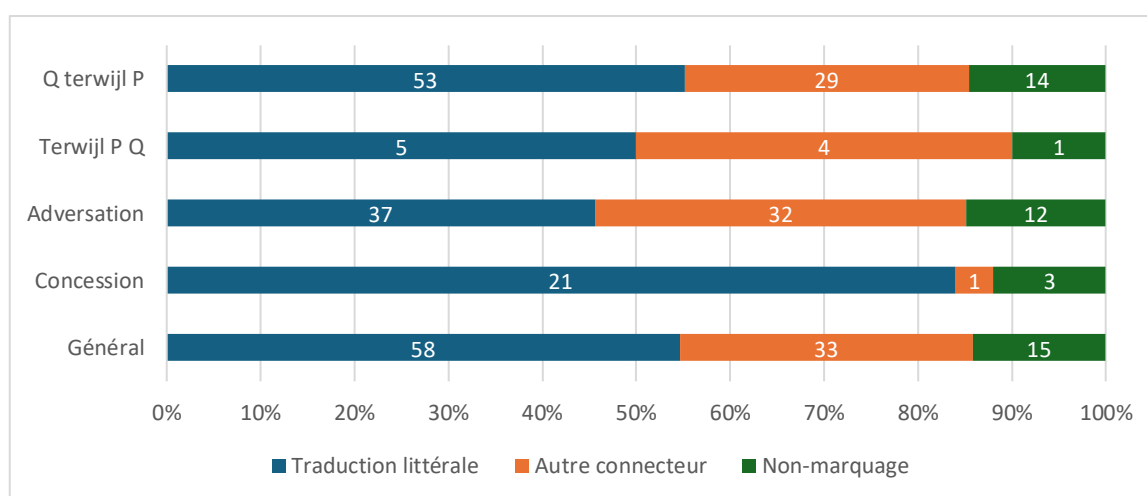


Tableau 261 : Traductions de *terwijl*

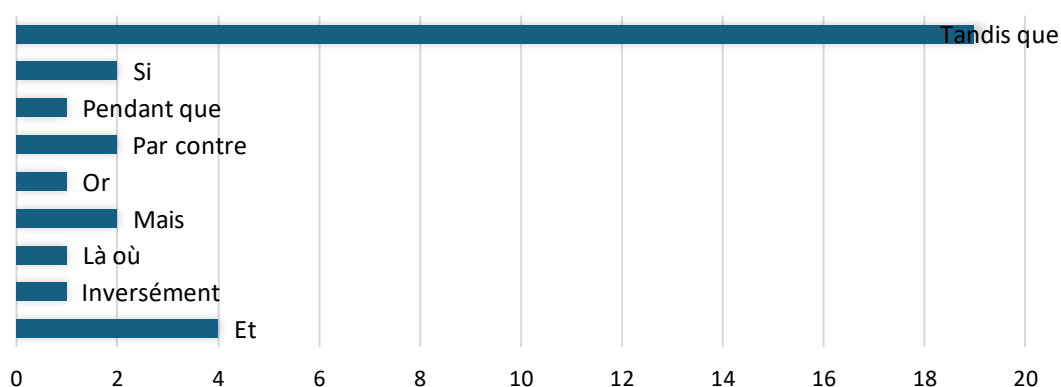


Tableau 262 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *terwijl*

On remarque une nette différence entre les stratégies traductives des *terwijl* concessifs et des *terwijl* adversatifs : les premiers sont significativement plus souvent traduits par *alors que* que les seconds, qui, eux, préfèrent les traductions par d'autres connecteurs que *alors que* ($p = 0$). Nous avons déjà eu l'occasion de discuter, dans ce travail, de quelques aspects de *alors que* qui pourraient expliquer ce constat. Dans nos études contrastives, par exemple, nous avons remarqué que *alors que* affichait un déficit d'occurrences adversatives par rapport à *terwijl*. De plus, en français, certains connecteurs font de la concurrence à *alors que*, et sont parfois même plus fréquents que lui (*en revanche*), alors que *terwijl* est, dans nos corpus, le connecteur néerlandais le plus utilisé pour marquer l'adversation, et de loin. Ce qui est curieux, c'est qu'*alors que* affichait précisément les constats inverses : ses occurrences concessives étaient plus souvent traduites par un connecteur autre que *terwijl* que ses occurrences adversatives. Ces résultats nourrissent l'interrogation sur le concept de réciprocité traductive que nous avons soulevé précédemment. Dans ce travail, nous avons considéré que *alors que* et *terwijl* sont les traductions littérales l'un de l'autre, de même que *mais* et *maar*. Pour *mais* et *maar*, on relève des stratégies traductives qui, si elles ne sont pas rigoureusement identiques, n'entrent pas en oppositions directes les unes avec les autres. Pour *alors que* et *terwijl*, le constat semble bien différent, nos données montrant des stratégies traductives inverses, surtout pour les occurrences adversatives. Ce qui est intéressant, c'est que c'est précisément sur cette nuance que nos études contrastives avaient opposé *alors que* et *terwijl*. Se pourrait-il qu'il y ait un lien entre des différences de fréquences dans l'expression de certaines nuances chez les connecteurs logiques formant une paire, et des différences entre eux dans la façon de les traduire ? Dans tous les cas, notre étude le suggère : *alors que* et *terwijl* n'expriment pas l'adversation avec la même fréquence, et leurs occurrences adversatives sont traduites radicalement différemment.

Aucune variation de stratégies traductives en fonction de la structure originale de *terwijl* n'a par contre été recensée ($p = 1$ pour chacune des catégories).

Les variations de nature de P et/ou Q étant très peu nombreuses (2 cas), nous n'aurons pas l'occasion de les étudier dans le cadre de la traduction de *terwijl*.

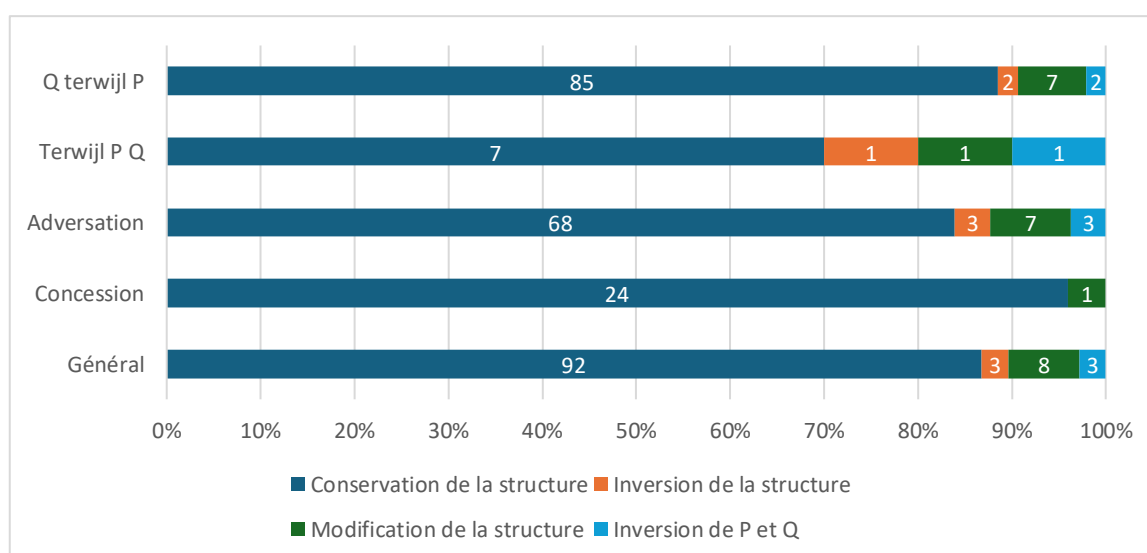


Tableau 263 : Comportement des structures de *terwijl* en traduction

Probablement en raison du déséquilibre du nombre d'occurrences concessives et adversatives, et en structure *Terwijl P Q* et *Q terwijl P*, nos résultats ne montrent aucune variation significative s'agissant du comportement des structures de *terwijl* en traduction. On peut retenir que, globalement, ces structures sont conservées en très grande majorité (plus de 85%). Il en était de même pour *alors que*, d'ailleurs, on ne relève pas de variation significative entre *alors que* et *terwijl* s'agissant des variations de structures en traduction ($p = 1$; $N = 197$).

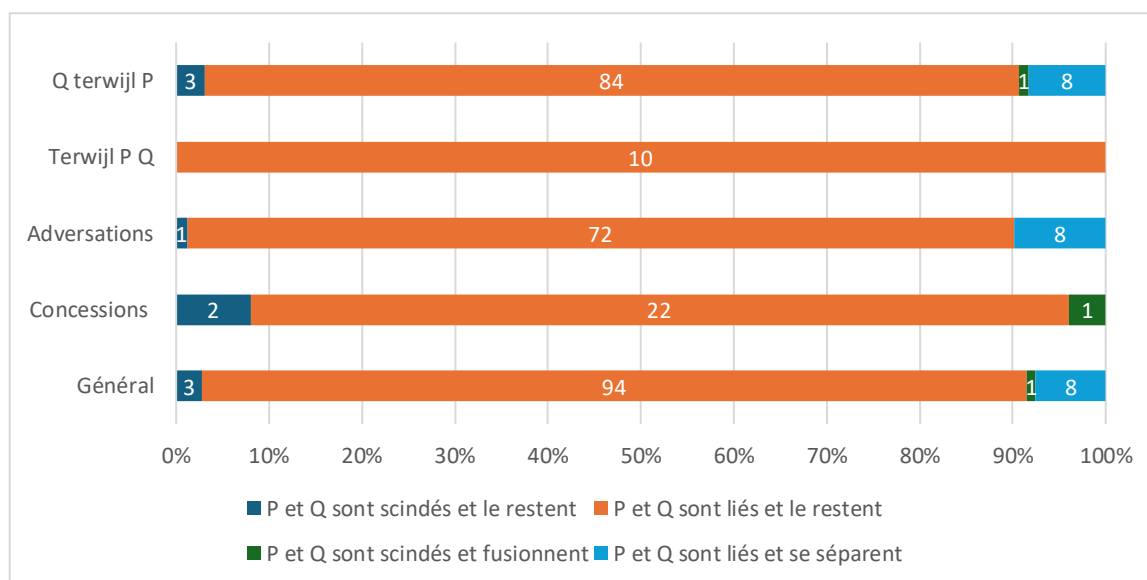


Tableau 264 : Nature du lien entre les P et Q unis par *terwijl* au cours de la traduction

À l'instar des variations de structures au cours de la traduction, *terwijl* affiche très peu de variations entre ses catégories sémantiques et ses structures originales s'agissant des variations du type de lien entre P et Q au cours de la traduction. Aucune d'entre elles n'est significative dans nos résultats. C'était également le cas de *alors que*. Pas non plus de variations significatives entre ces deux connecteurs concernant les taux de modifications du type de lien (les cases bleu clair et vertes), bien que ces phénomènes soient presque significativement plus fréquents chez *alors que* ($p = 197$; $N = 197$).

Seules trois séquences de connecteurs centrées sur *terwijl* ont été recensées dans notre échantillon, ce qui ne permet pas une étude pertinente de ce critère (une a été rendue par *alors que*, les deux autres, par un connecteur autre que *alors que*). Aucun cas d'ajout de structure n'a été constaté dans les traductions de *terwijl*. Les séquences de connecteurs centrées sur *alors que* étaient, elles aussi, des phénomènes trop peu représentés dans notre corpus pour pouvoir être étudiées.

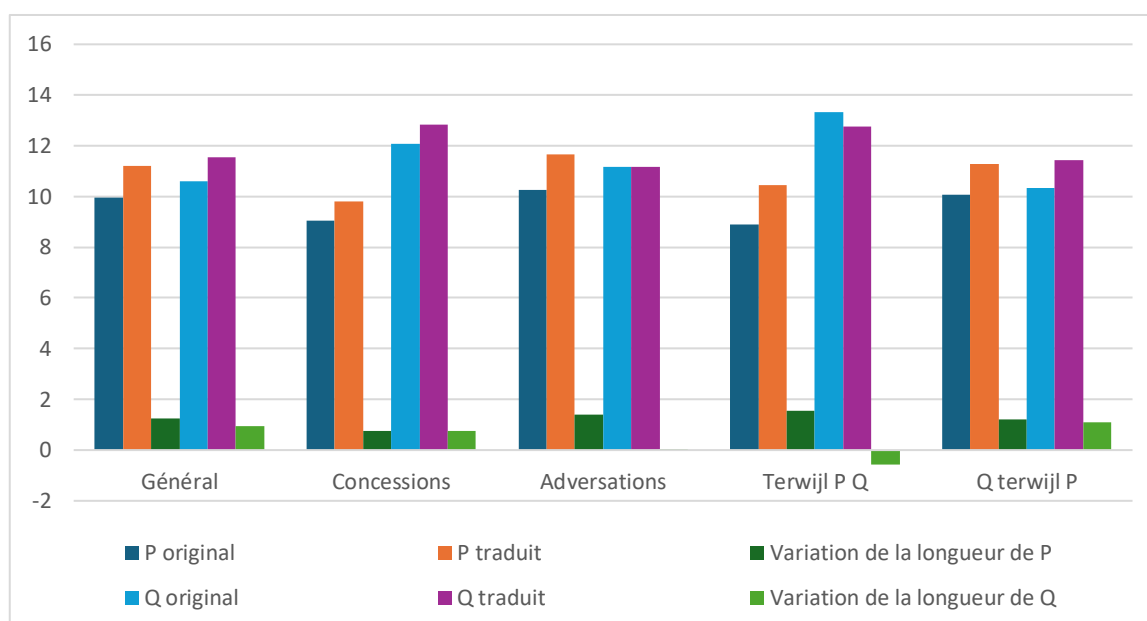


Tableau 265 : Variation des longueurs des P et Q unis par *terwijn* au cours du processus traductif

Les variations des longueurs des éléments liés par *terwijn* s'inscrivent dans les tendances globales des connecteurs néerlandais précédents : la quasi-totalité des P et Q étudiés sont plus longs en français traduits qu'en néerlandais original, à l'exception des Q des *Terwijn* P Q. Difficile d'expliquer cette particularité, tant le nombre de *Terwijn* P Q est réduit dans notre échantillon, il conviendrait de mener une étude complémentaire ciblée sur ces structures marginales afin de confirmer nos données (car une seule occurrence pourrait faire changer à elle seule cette tendance). D'ailleurs, on remarque que la dispersion des données est très marquée pour ces Q.

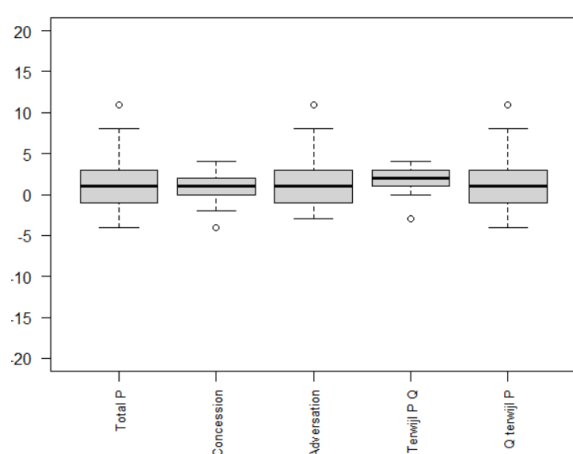


Tableau 266 : Dispersion des variations de longueurs entre les P traduits et les P originaux unis par *terwijn*

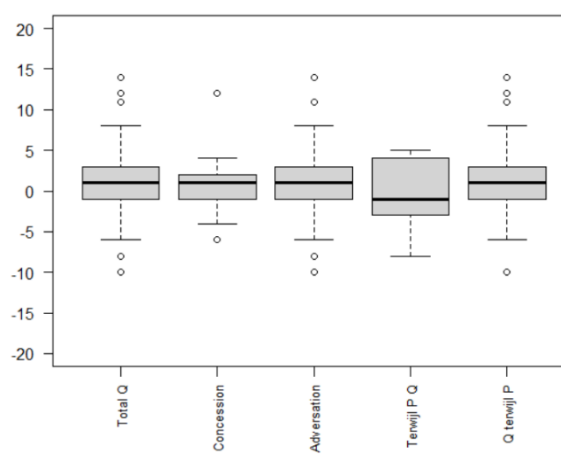


Tableau 267 : Dispersion des variations de longueurs entre les Q traduits et les Q originaux unis par *terwijn*

		Concessions	Adversations		<i>Terwijl</i> P Q	Q <i>terwijl</i> P
Stratégie traductive	Traduction littérale	Excès	Déficit		Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Déficit	Excès		Neutre	Neutre
	Non-marquage	Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modification de structure entre P et Q		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre		Neutre	Neutre
Longueurs des P		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue
Longueurs de Q		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue		Original NL plus long	Traduction FR plus longue

Tableau 268 : Variations significatives observées lors de la traduction de *terwijl*

Terwijl, comme *alors que*, présente des variations significatives de stratégies traductives employées pour traduire les occurrences de ses différentes catégories sémantiques. Cependant, les tendances observées pour *terwijl* semblent opposées à celles de *alors que*, avec une préférence, pour les *terwijl* adversatif, à l'évitement de la traduction littérale, ce qui était l'inverse des observations réalisées pour les *alors que* de cette catégorie sémantique. Il nous semble que ce constat pourrait être lié aux différentes proportions dans lesquelles *alors que* et *terwijl* expriment les nuances oppositives qui leur sont liées. Une étude complémentaire sur les traductions de *alors que* et *terwijl* temporels serait la bienvenue pour affiner ces résultats. Quoi qu'il en soit, ils semblent montrer que deux connecteurs présentés comme les traductions littérales l'un de l'autre peuvent adopter des comportements différents s'agissant de la façon dont ils sont traduits, notamment dans la manière dont ils font appel l'un à l'autre pour se traduire mutuellement (soit les procédés de traduction littérale).

5.3.3.4. *Echter*

Comme *cependant* (sa traduction littérale), *echter* exprime majoritairement la concession simple et la concession transitive, et dans une moindre mesure, l'adversation. Le sémantisme de ce connecteur offre donc des analyses traductologiques variées. En revanche, bien que *echter* puisse figurer dans deux structures différentes (P *echter* Q, et P Q *echter* Q), nous ne pourrions pas nous pencher sur les traductions de *echter* en fonction de ses structures originales, car nos résultats dans le DPC affichent une homogénéité parfaite à ce sujet (sur tout l'échantillon de *echter* du DPC, nous n'avons relevé

aucune occurrence de P *echter* Q). Un tel déséquilibre avait déjà été constaté dans nos études contrastives, les explications que nous avons tenté de lui fournir pourront peut-être éclairer certaines traductions de *echter* (car *cependant*, notamment, ne présentait pas du tout le même profil de distribution de structures).

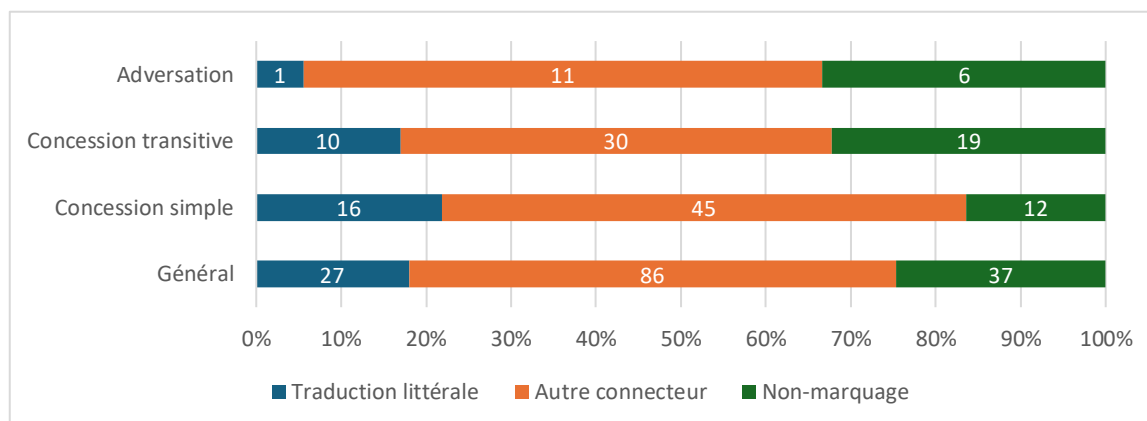


Tableau 269 : Traductions de *echter*

Globalement, *echter* est majoritairement traduit par des connecteurs variés autres que *cependant*. La traduction littérale est d'ailleurs la stratégie la moins répandue pour les traductions de ce connecteur, ce qui le distingue de la plupart des autres connecteurs étudiés ici. Le non-marquage est bien représenté, concernant près du quart des occurrences de *echter*. Ce chiffre est sans doute expliqué par le fait que deux des trois catégories sémantiques de *echter* tolèrent relativement bien les relations non marquées, à savoir, la concession transitive et l'adversation. On ne relève cependant pas de variations significatives entre les stratégies traductives des différentes catégories sémantiques de *echter*.

Les taux d'intertraduction entre *cependant* et *echter* sont relativement stables : il n'y a pas davantage de *echter* traduits par *cependant* que de *cependant* traduits par *echter* ($p = 0,7$; $N = 244$). Les taux de traductions littérales entre ces deux connecteurs sont relativement bas, mais similaires. Chez *cependant*, on remarquait que *maar* avait pris une place considérable dans le paysage traductif, pour *echter*, la situation est peu ou prou similaire, avec un taux de traductions par *mais* encore plus élevé.

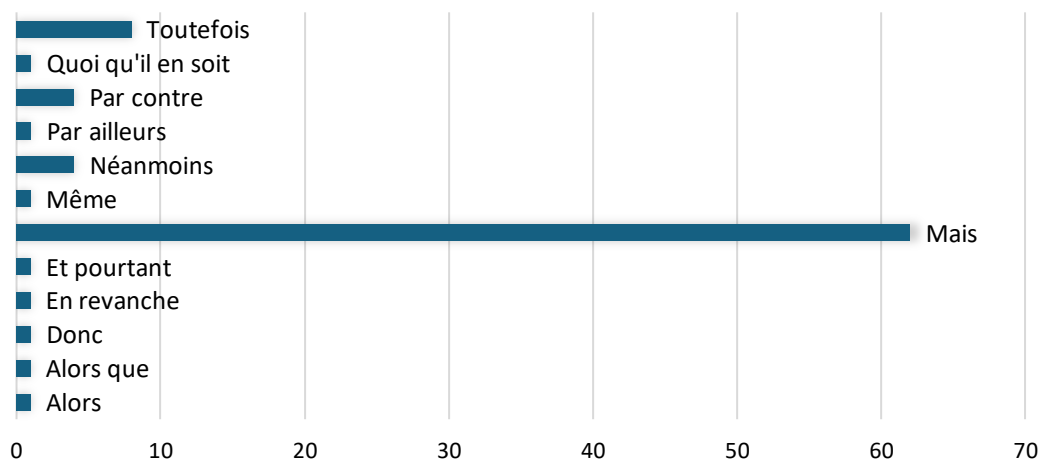


Tableau 270 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *echter*

Dans notre échantillon, 62 *echter* ont été traduits par *mais*, soit près de 40% des occurrences. L'utilisation de *mais* est ainsi très importante, encore plus que celle de *maar* pour traduire *cependant* (22/94). Cette variation est d'ailleurs significative ($N = 244$; $ddl = 2$; $\chi^2 = 8,2286$; $p = 0$). On ne voit pas immédiatement pourquoi *echter* est davantage traduit par *mais* que ne l'est *cependant* par *maar*, car entre *mais* et *maar*, et entre *cependant* et *echter*, nous n'avions relevé, dans nos études contrastives, aucune variation significative concernant les fréquences d'expression des nuances oppositives que ces connecteurs peuvent marquer. Difficile, aussi, de trouver une piste du côté des structures : *cependant* est plus souvent en P Connecteur Q que *echter*, mais justement, on pourrait argumenter que P Connecteur Q attire davantage la traduction par *mais* et *maar* que P Q Connecteur Q, car *mais* et *maar* ne peuvent se trouver qu'en P Connecteur Q et jamais en P Q Connecteur Q. Dans les réflexions menées pour comprendre les traductions de *cependant*, nous avons eu l'occasion de réaliser une brève étude de fréquence de *mais*, *cependant*, *maar*, et *echter* dans le corpus journalistique de SoNaR et du CRFC. Il en était ressorti que le ratio entre *mais* et *cependant* est nettement différent du ratio entre *maar* et *echter* (respectivement, 1 *cependant* pour 24 *mais*, et 1 *echter* pour 13 *maar*). La rareté de *cependant*, par rapport à *mais*, pourrait fournir un premier argument expliquant pourquoi *echter* est si souvent traduit par *mais* et si peu par *maar*). Mais il est possible d'utiliser ces données pour effectuer un autre type de croisement, en comparant cette fois la fréquence de *cependant* à celle de *echter*. Dans nos corpus, par million de tokens, nous avons relevé 11 *cependant*, et 113 *echter*. Globalement, *cependant* semble donc être presque 10 fois moins fréquent, en français, que ne l'est *echter* en néerlandais, du moins, dans les corpus que nous utilisons. Ces données doivent être considérées avec beaucoup de prudence, car comme le montre entre autres Dupont (2019), la fréquence des connecteurs logiques est un domaine d'étude infiniment plus subtil et complexe que nous ne le laissons présager. Néanmoins, avec une telle importance de différence de fréquences entre *cependant* et *echter*, il ne nous semble pas illogique d'adopter l'idée que *cependant* est moins fréquent en français que ne l'est *echter* en néerlandais.

Pour que ce constat puisse éclairer nos résultats traductologiques sur *echter*, il faudrait accepter l'idée que le fait que *echter* soit plus fréquent que *cependant* implique qu'il soit davantage traduit par *mais* que par *cependant*. Nos connaissances des fréquences des connecteurs d'opposition, en français comme en néerlandais et surtout d'un point de vue contrastif entre ces langues, ne sont pas suffisantes pour élaborer une hypothèse solide qui ferait appel à ce critère pour expliquer nos résultats

traductologiques. À ce stade, nous pouvons simplement constater ce qui semble être une différence fondamentale et assez marquée entre *cependant* et *echter*, et qui pourrait, peut-être, jouer un rôle dans leurs traductions. Une étude complémentaire sur les fréquences de ces connecteurs, surtout selon une perspective contrastive, serait la bienvenue.

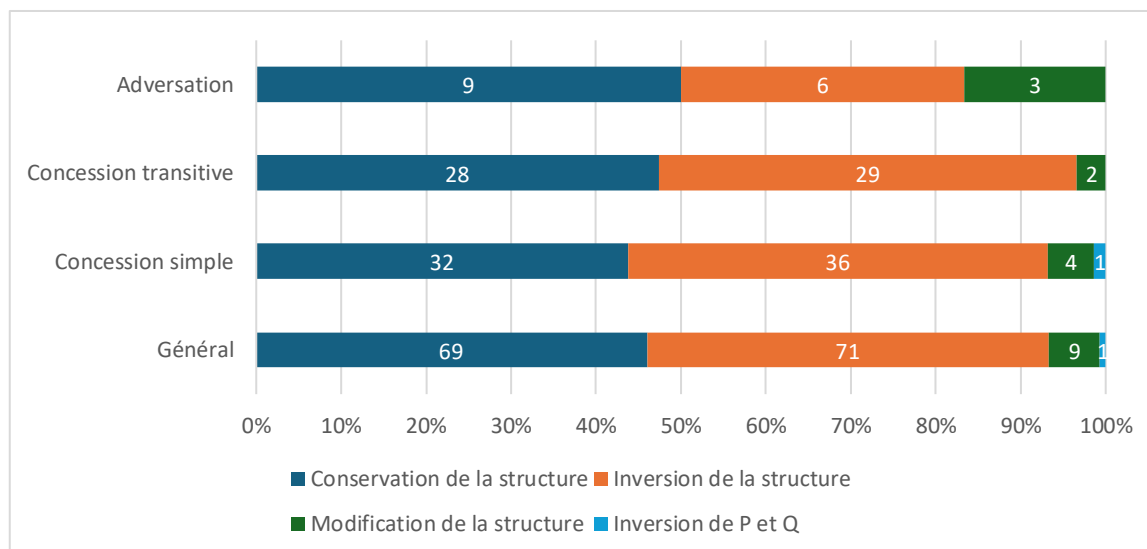


Tableau 271 : Comportement des structures de *echter* en traduction

Dans nos données, les structures de *echter* sont globalement traduites dans les mêmes proportions quelle que soit la catégorie sémantique du connecteur. Presque toutes les occurrences de *echter* conservent ou inversent la structure, on ne note que peu de cas de modifications de structures. Ces tendances sont les mêmes que pour *cependant*, mais dans des proportions significativement différentes : il y a moins de conservation de structure chez *echter* que chez *cependant* ($N = 244$; $ddl = 1$; $\chi^2 = 13,7068$; $p = 0$). On pourrait penser que ce résultat est influencé par le fait que *echter* soit quasi systématiquement en position P Q *echter* Q dans notre échantillon, mais même si on compare les résultats de *echter* uniquement à ceux de P Q *cependant* Q, les variations restent significatives ($N = 211$; $ddl = 1$; $\chi^2 = 4,6068$; $p = 0,03$). Cette divergence provient peut-être du grand nombre de *mais* utilisés pour traduire *echter* : comme *mais* ne peut adopter que la structure P *mais* Q, alors que *echter* est quasi exclusivement en P Q *echter* Q, la quasi-totalité des traductions de *echter* par *mais* implique une inversion de structure. Si ce constat n'est pas le même pour *cependant*, c'est sans doute pour deux raisons : *maar* est moins utilisé pour traduire *cependant* que ne l'est *mais* pour traduire *echter*, et *cependant* offre une plus grande variété de structures originales que *echter*.

Le caractère homogène de *echter* se retrouve également dans le type de lien entre ses P et Q. Dans nos analyses, 148 *echter* (sur 150) unissent des P et Q dans deux phrases graphiques différentes. Il est tout de même intéressant de voir comment cette statistique évolue au cours de la traduction de ce connecteur.

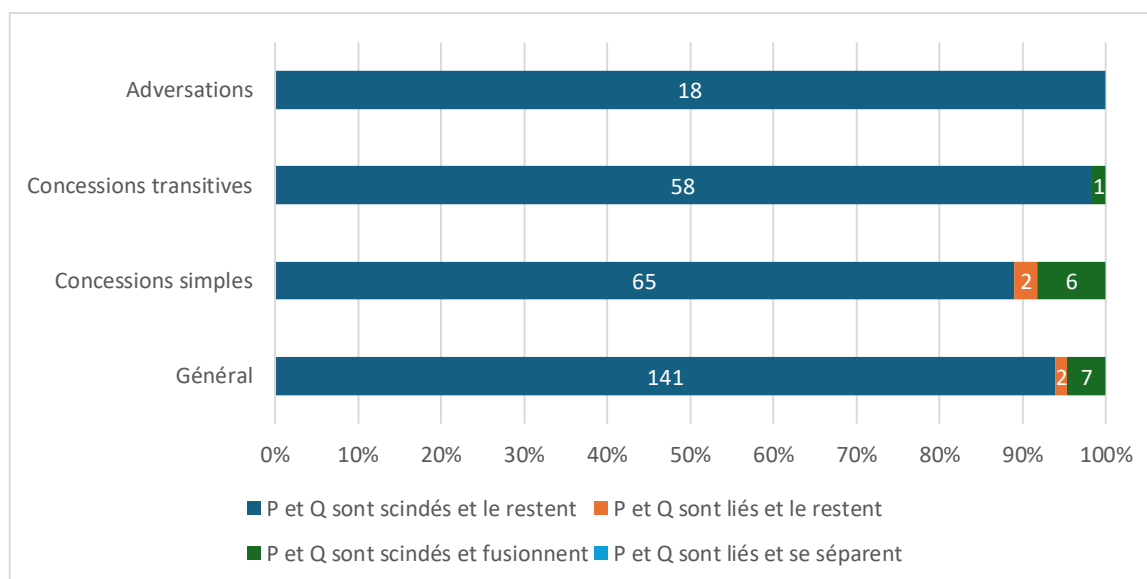


Tableau 272 : Nature du lien entre les P et Q unis par *echter* au cours de la traduction

À l'instar du comportement des structures, on constate une grande majorité de conservations du lien original entre P et Q lors de la traduction, plus précisément, la plupart des P et Q scindés en deux phrases graphiques en néerlandais et unis par *echter* sont également scindés en français. La plupart des P et Q séparés en néerlandais et unis en français ont été traduits par *mais* (5/7), ce qui est cohérent avec nos analyses contrastives et monolingues où nous avons remarqué que les éléments unis par *mais* figuraient plus souvent au sein d'une seule et même phrase graphique. Cependant, si on s'intéresse à tous les *echter* traduits par *mais*, on remarque que la majorité d'entre eux sont des *mais* unissant des P et Q scindés par une ponctuation forte (sur 62 *mais*, 57 correspondent à cette proportion). Cette proportion est beaucoup plus importante que celle que nous avons relevée dans notre étude monolingue sur *mais*, comme on peut s'en rendre compte dans le graphique ci-dessous :

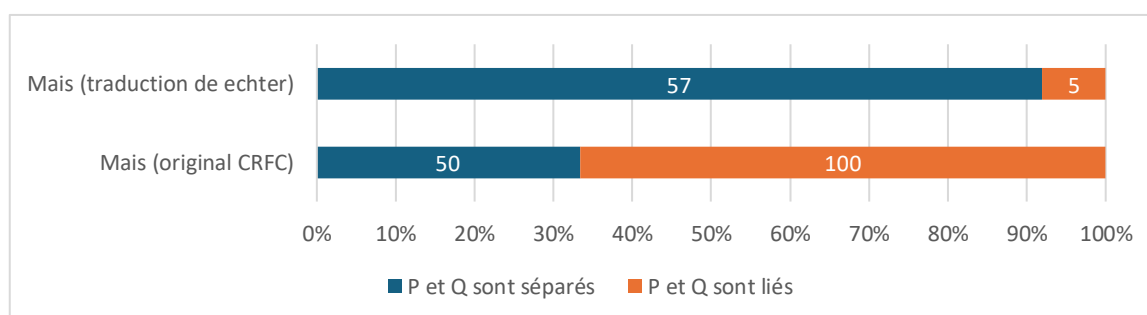


Tableau 273 : Type de lien entre les P et Q unis par les *mais* originaux du CRFC et les *mais* employés comme stratégie traductive de *echter*

Les différences de type de lien entre *mais* en tant que connecteur employé dans des textes en français original (ligne du bas) et *mais* utilisé comme stratégie traductive de *echter* est frappante, et significative ($p = 0$; $N = 212$). Ce constat ouvre la porte d'un domaine satellite de cette thèse auquel nous n'avions

que très peu fait appel jusqu'à présent, à savoir, les différences (ici, principalement, syntaxiques) entre les textes originaux et les textes traduits), à savoir, celui des propriétés linguistiques spécifiques aux textes traduits, souvent désignées sous le terme de *translationese*. Introduit par Gellerstam (1986), ce concept renvoie à l'idée que les traductions constituent ce que l'on pourrait considérer comme une variété textuelle en soi de la langue cible, présentant des régularités propres qui les distinguent systématiquement des textes produits directement dans cette langue. Les travaux fondateurs de Baker (1993) et de Laviosa (1998) ont montré que ces différences ne sont ni anecdotiques ni marginales, mais suffisamment grandes pour être détectées de manière automatique (Baroni & Bernardini 2006). Plus récemment, Lembersky, Ordan et Wintner (2012) ont confirmé que les textes traduits présentent des propriétés structurelles suffisamment homogènes pour former un genre distinct, au point que des modèles de langue entraînés sur des traductions prédisent mieux des traductions que des textes originaux.

Les connecteurs logiques constituent l'un des manifestations des divergences entre textes originaux et textes traduits., comme semblent le montrer les résultats obtenus dans notre corpus. Alors que, dans les textes français originaux, *mais* apparaît majoritairement comme connecteur intraphrastique, reliant deux segments P et Q au sein d'une même phrase graphique, les *mais* en français *translationese* affichent une distribution radicalement différente. Cette configuration, significativement surreprésentée par rapport au français original, peut être interprétée comme un effet combiné d'interférence syntaxique du néerlandais (où *echter* apparaît fréquemment en position initiale de phrase) et d'explicitation, le traducteur renforçant la rupture discursive entre P et Q. Elle peut également relever d'un phénomène de normalisation : parmi les équivalents possibles de *echter* (*cependant*, *pourtant*, *or*, etc.), *mais* est le connecteur le plus fréquent en français, ce qui en fait un choix privilégié dans les traductions, même lorsque son emploi s'accompagne d'une configuration syntaxique atypique du français original. Dans ses traductions, *echter* semble ainsi imposer sa structure originale, même à des connecteurs pour qui elle n'est pas courante.

Dans notre échantillon, *echter* ne présente que 4 séquences de connecteurs, et un seul cas d'ajout de séquence a été relevé.

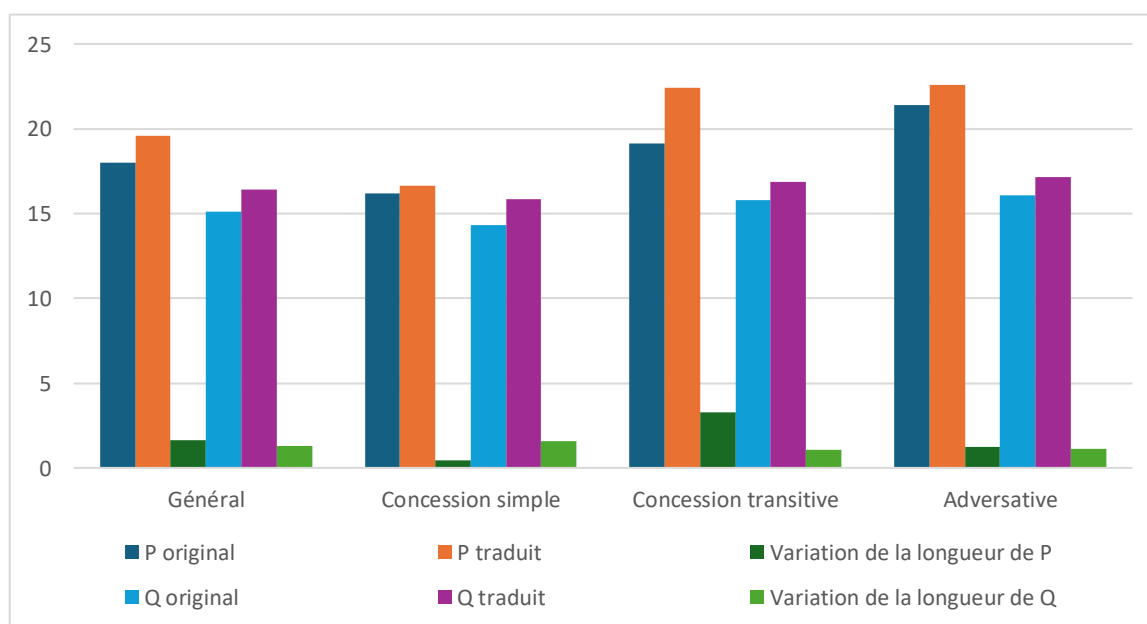


Tableau 274 : Variation des longueurs des P et Q unis par *echter* au cours du processus traductif

À l'instar de quasiment toutes les observations liées aux variations des longueurs moyennes des éléments unis au cours de la traduction, les P et Q de *echter* sont systématiquement plus longs en français traduits qu'en néerlandais original.

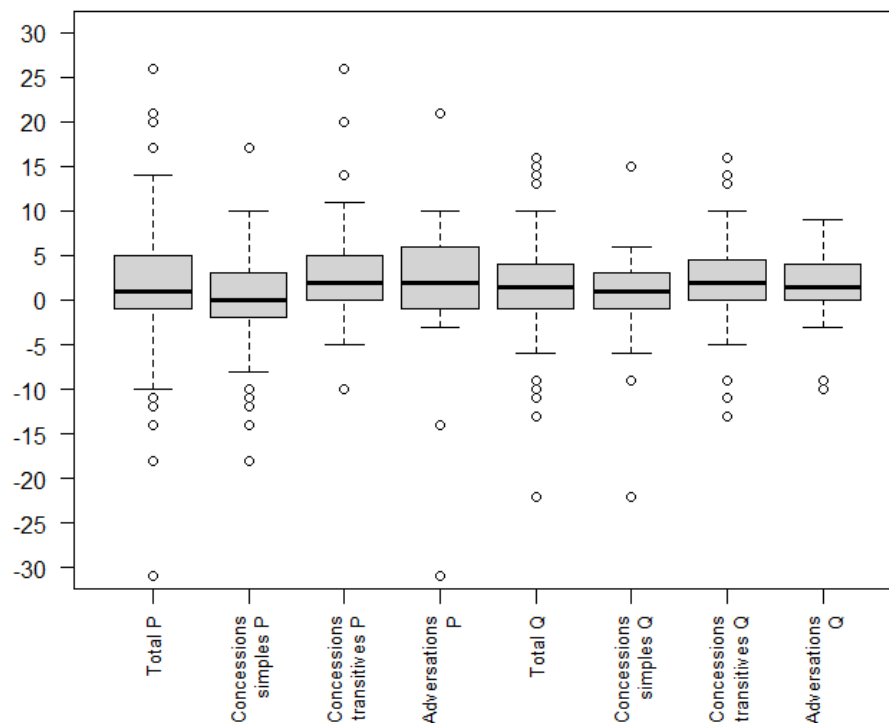


Tableau 275 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et originaux unis par *echter*

		Concessions simples	Concessions transitives	Adversations
Stratégie traductive	Traduction littérale	Neutre	Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Neutre	Neutre	Neutre
	Non-marquage	Neutre	Neutre	Neutre
Taux de modification de structure entre P et Q		Neutre	Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre	Neutre
Longueurs des P		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue
Longueurs de Q		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue

Tableau 276 : Variations significatives observées lors de la traduction de *echter*

Considéré isolément, *echter* n'offre aucune variation significative dans les stratégies traductives utilisées pour le rendre, lui et sa phrase hôte, en français, et ce en dépit d'un sémantisme qui s'annonçait plutôt diversifié si on le compare à d'autres connecteurs de cette étude. Il semble ainsi montrer qu'un connecteur logique polyfonctionnel n'a pas nécessairement recours à des stratégies traductives divergentes pour ces différentes catégories sémantiques. En ce sens, il ne constitue pas une exception dans notre étude (nous avons dressé un constat similaire, par exemple, pour *même si* entre autres), mais la particularité de *echter* réside dans une homogénéité de comportement en traduction très marquée, qu'il s'agisse de la composition de ses structures originales, du lien entre P et Q au cours de la traduction, ou encore de la traduction de ses séquences.

L'analyse des traductions de *echter* n'est cependant pas dénuée d'intérêt. Elle a permis d'alimenter la réflexion autour des variations de stratégies traductives de deux connecteurs considérés comme les traductions littérales l'un de l'autre, lorsque nous avons comparé *echter* à *cependant*. Nous avons ainsi relevé plusieurs variations au sein de cette paire de connecteurs, suggérant que des connecteurs considérés comme équivalents dans deux langues différentes (dans notre cas, essentiellement sur les plans sémantique et syntaxique) pouvaient présenter des différences marquées Face au processus de traduction. En ce sens, *echter* et *cependant* se comportent, par exemple, très différemment de la paire *mais* et *maar*. Nous développerons cette réflexion plus en profondeur dans la conclusion de cette thèse.

Nous nous sommes également servi de ce que nous avons appelé de concept d'intertraduction pour alimenter les analyses des traductions de *echter*. Concrètement, nous avons remarqué que *echter* était traduit par *cependant* dans des proportions similaires au nombre de *cependant* traduits par *echter*. On

pourrait trouver logique, voire facilement prévisible, que deux connecteurs qui sont la traduction littérale l'un de l'autre soient utilisés de manière semblable pour s' « auto-traduire ». Cela n'est cependant pas le cas de toutes les paires de connecteurs de cette étude, notamment *alors que* et *terwijl*.

5.3.3.5. *Hoewel*

Hoewel est un connecteur monofonctionnel n'exprimant que la concession simple. Il peut par contre figurer dans plusieurs types de structures en néerlandais. La particularité de ce connecteur, d'après nos études monolingues, était sa capacité à pouvoir être utilisé dans une sorte d'emploi « absolu ». Malheureusement, notre échantillon du DPC ne contenait qu'un seul *hoewel* de ce type, ce qui ne permet pas une étude approfondie des traductions de ces usages singuliers. Ce *hoewel* (ligne 54) a été rendu par un non-marquage. Nous l'avons écarté des données du tableau ci-dessous.

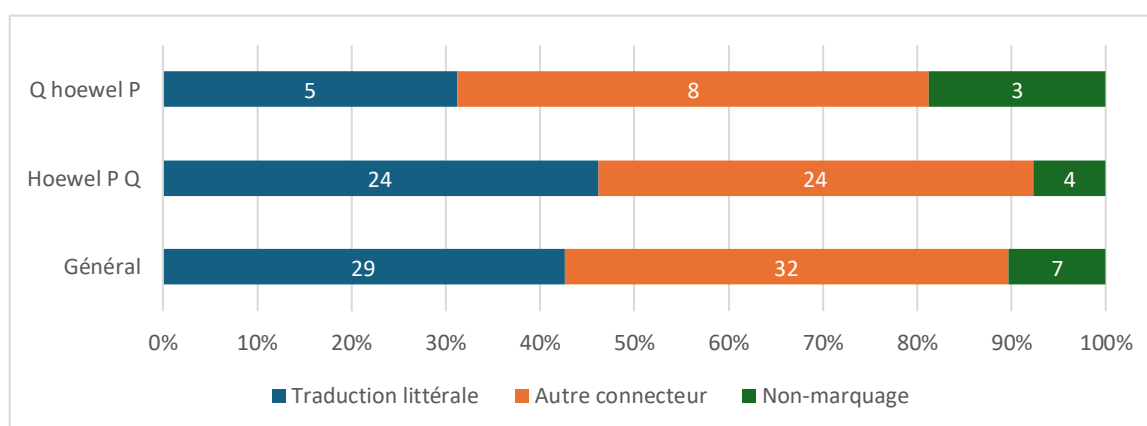


Tableau 277 : Traductions de *hoewel*

Les stratégies traductives de *hoewel* apparaissent dans les mêmes proportions dans les occurrences globales et chez les différentes structures originales du connecteur. On remarque une quasi-symétrie entre les traductions réalisées au moyen de *bien que* (les traductions littérales) et celles faisant appel à d'autres connecteurs explicites. Le taux de non-marquage en traduction oscille autour de 10%.

Structurellement, *hoewel* se rapproche de *terwijl* (lui aussi peut se présenter tant sous la forme *Connecteur P Q* que *Q Connecteur P*). L'absence de variations significatives entre les stratégies traductives des structures de *hoewel* est un résultat identique à celui auquel nos analyses similaires pour *terwijl* avaient abouti. Côté français, pour *alors que* et *même si*, le constat est le même. Dans cette thèse, dès lors, aucun connecteur capable de figurer à la fois en *Connecteur P Q* et *Q Connecteur P* ne présente de variation significative de stratégies traductives entre ces deux structures. La structure originale d'un connecteur qui peut adopter plusieurs configurations dans sa phrase hôte n'est cependant pas totalement insignifiante dans le processus traductif, notamment s'agissant des variations de structures et de lien entre P et Q au cours de la traduction. Nous développerons cette réflexion dans la synthèse des traductions des connecteurs logiques néerlandais.

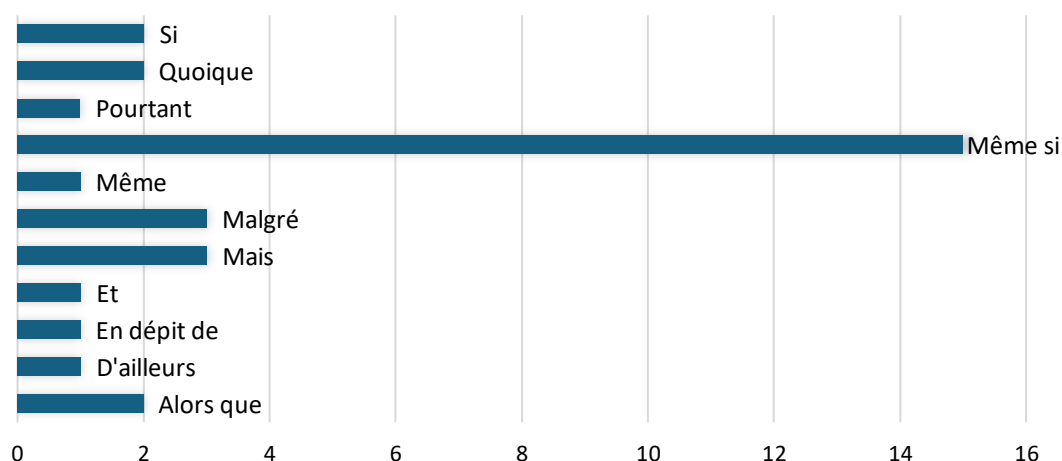


Tableau 278 : Autres connecteurs utilisés pour traduire *hoewel*

Même si, qui était pressenti lui aussi en tant que traduction littérale possible de *hoewel*, est très présent dans les traductions que nous avons analysées. De manière assez cohérente avec les réflexions qui nous avaient poussé à opter plutôt pour *bien que* comme traduction littérale de *hoewel*, *même si* arrive en deuxième position des traductions les plus fréquentes de *hoewel*, derrière *bien que*.

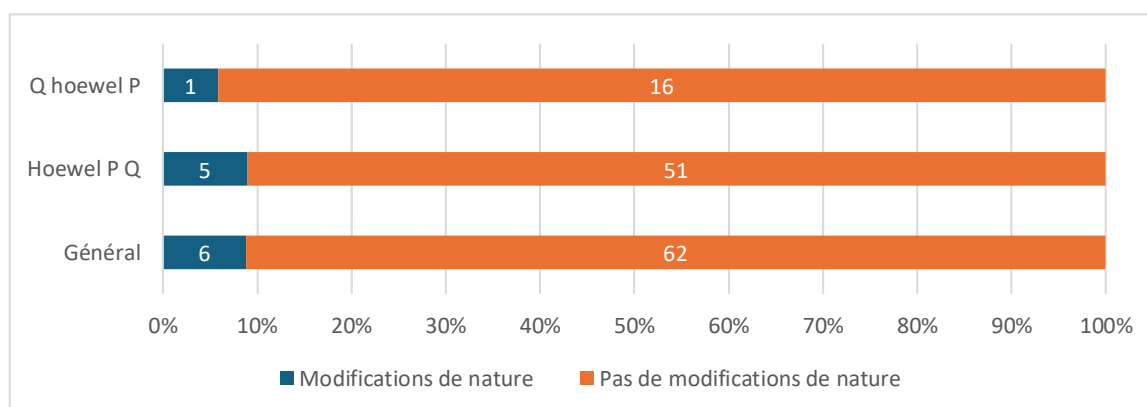


Tableau 279 : Modifications des natures des éléments unis par *hoewel* au cours de la traduction

Quelques variations de nature de P et de Q sont à relever dans les traductions de *hoewel*, mais sans qu'elles ne puissent être associées à une structure du connecteur en particulier. 5 des 6 modifications de structures concernent des P, elles sont toutes des cas de simplification (passage d'éléments propositionnels à des éléments de bas rang). Les cas de modification de nature du lien entre P et Q sont elles aussi relativement anecdotiques.

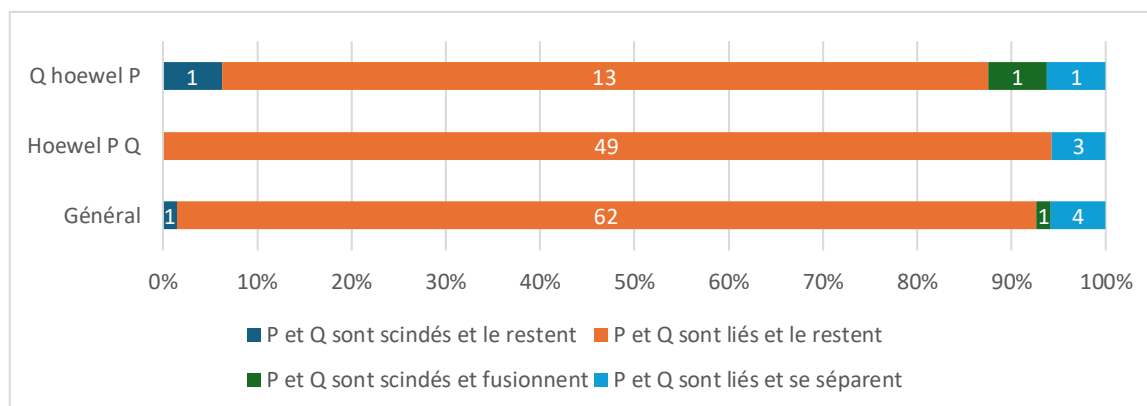


Tableau 280 : Nature du lien entre les P et Q unis par *hoewel* au cours de la traduction

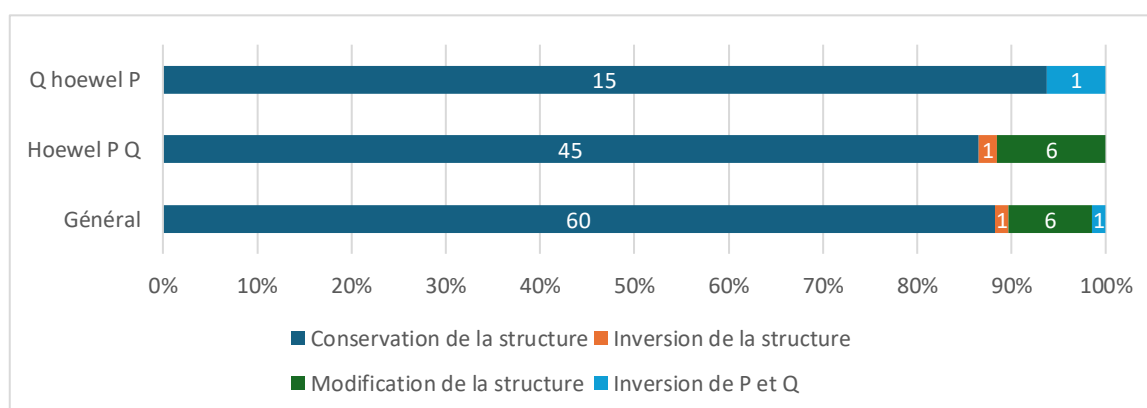


Tableau 281 : Comportement des structures de *hoewel* en traduction

Dans l'ensemble, les structures en néerlandais original de *hoewel* sont massivement conservées en français traduit (ce qui semble assez logique, étant donné que *hoewel* est majoritairement traduit par *bien que* et *même si*). Quelques cas de modifications de structures ont été relevés, principalement reliés à une traduction de *hoewel* par *mais*. Une inversion de structure a été recensée, ainsi qu'une permutation entre P et Q (inversion de la logique concessive). Une approche intéressante pour sublimer les résultats des structures de *hoewel* serait de comparer les connecteurs possédant les mêmes doubles structures pour savoir si les taux d'inversion, de conservation, et de modification de structures sont stables à travers les connecteurs étudiés ou non.

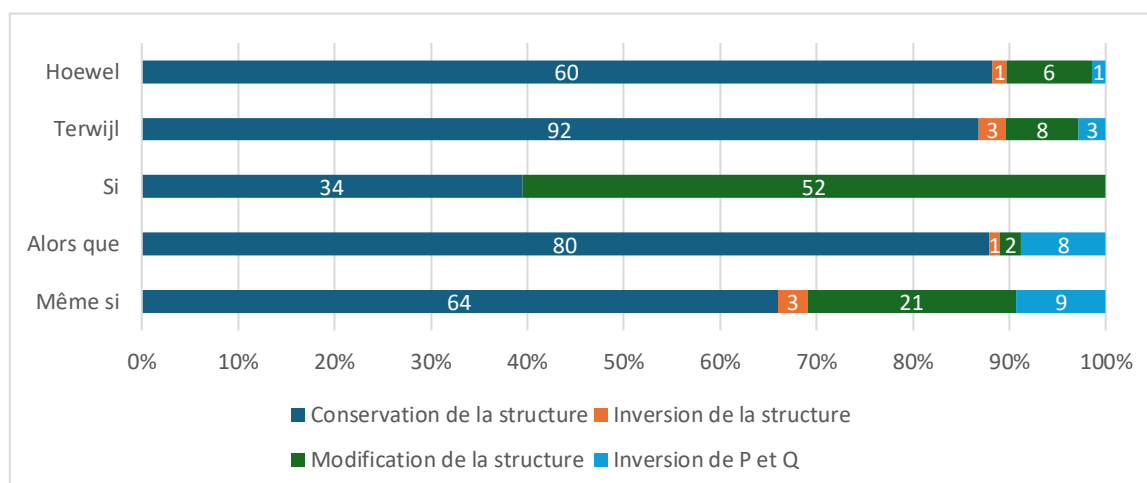


Tableau 282 : Comportement des structures de *même si*, *alors que*, *terwijl*, et *hoewel*

Dans cette étude comparative, plusieurs variations significatives sont à relever, probablement provoquées par le grand déséquilibre des comportements des structures de *si*. Elles se concentrent presque exclusivement sur les variations de conservation de la structure au cours de la traduction, ainsi que sur sa modification. *Si* ($p = 0$) affiche un déficit de conservation de structure, tandis que cette stratégie est employée à l'excès significatif chez *alors que* ($p = 0$), *terwijl* ($p = 0$) et *hoewel* ($p = 0$). À l'inverse, *si* présente un excès significatif de structures modifiées au cours de la traduction ($p = 0$), alors que *alors que* ($p = 0$), *terwijl* ($p = 0$) et *hoewel* ($p = 0,03$) n'en présentent qu'en déficit. Ces variations assez importantes, qui semblent isoler *si* du reste des connecteurs concernés par cette analyse, sont peut-être à imputer au grand taux de traduction de *si* par *maar* (38/88), lesquelles impliquent automatiquement une modification de structure, *maar* ne pouvant qu'être P Connecteur Q, ce que ne peut pas être *si*. Les résultats de *si* nuancent fortement les hypothèses que l'on aurait pu tirer des variations de structures : si on ne considère que *alors que*, *même si*, *terwijl*, et *hoewel*, on remarque que les modifications de structures sont comprises entre 5% et 20% des traductions. On aurait pu alors proposer que de telles opérations au cours de la traduction soient relativement marginales probablement car elles sont coûteuses en effort cognitif et, d'apparence, non nécessaires. On peut supposer, par exemple, que traduire un connecteur de type Connecteur P Q par un autre connecteur en langue cible qui serait lui aussi Connecteur P Q sollicite moins d'effort que de choisir une structure autre, de type P Connecteur Q. On le remarque dans l'exemple suivant :

5.145. *Si* le salaire n'est jamais mirobolant au début, une augmentation va presque toujours de pair avec l'entrée en fonction définitive. (DPC, *si*, 53)

5.145. In het begin is het salaris nooit erg hoog, *maar* de start van de definitieve functie gaat bijna altijd gepaard met een loonsverhoging. (DPC, *si*, 53)

Au début, le salaire n'est jamais très haut, mais le début de la fonction définitive va toujours de pair avec une augmentation.

L'énoncé original *Si P Q* est ainsi rendu par *P maar Q*, ce qui a contraint le traducteur à identifier la limite sémantique entre P et Q, car c'est à ce seul endroit que *maar* peut se placer. Il aurait pu opter pour un connecteur néerlandais capable de s'utiliser en *Connecteur P Q*, comme *hoewel* ou *ook al*, mais il a préféré *maar*. Notre hypothèse, qui s'alimente de plusieurs réflexions déjà soulevées dans cette thèse, repose sur le fait que *si* ne possède pas d'équivalent sémantique parfait en néerlandais. À notre connaissance, en effet, aucun connecteur néerlandais ne peut exprimer à la fois des nuances oppositives (concession et adversation) et (surtout) des valeurs hypothétiques et conditionnelles. Devant ce connecteur qui peut dès lors sembler délicat à traduire pour le traducteur néerlandophone, car ne possédant pas d'équivalent direct dans sa langue, la stratégie traductive choisie s'oriente vers *maar*, un connecteur marquant le choix de la sécurité (car *maar* peut exprimer toutes les nuances oppositives et ne force pas le traducteur à une opération de désambiguïsation). *Si* semble ainsi contredire l'idée suggérée par tous les autres connecteurs du tableau précédent, qui voudrait que les traducteurs conservent massivement la structure d'origine d'un connecteur lors de la traduction. Pour traduire *si*, ils semblent, dans le DPC du moins, avoir préféré un connecteur leur offrant la garantie de ne pas se tromper sur le plan sémantique, même si cela, en contrepartie, les a forcés à changer la structure de la phrase. Ce constat nuance quelque peu les théories cognitives faisant du cerveau un « avare cognitif » (Pélabère, 2020). Appliquée à l'extrême, cette vision de l'esprit humain présente pour principal défaut que le concept de motivation est absent (Girandola, Demarque & Lo Monaco, 2019). Récemment, elle a évolué : le cerveau n'est plus considéré comme un avare, mais comme un « tacticien » (Fiske & Taylor, 2011), principalement sous l'impulsion des recherches en cognition sociale. Ainsi, l'économie cognitive *stricto sensu* n'est plus considérée comme l'unique moteur décisionnel des individus, mais s'inscrit désormais dans une perspective de « tacticien motivé » (Delouvée, Wagner-Egger, 2022). L'individu ne cherche ici plus systématiquement la solution la moins coûteuse, mais opère à l'aide d'un répertoire complexe de stratégies cognitives qu'il déploie en fonction de ses objectifs, de ses besoins et des contraintes de la situation. L'idée du tacticien motivé repose sur une certaine flexibilité : selon l'enjeu, l'individu est capable de s'engager dans un traitement profond et délibéré du problème auquel il fait face, plutôt que de choisir la facilité simple comme selon le modèle de l'avare cognitif. La variable déterminante ici est la motivation. Pour Fiske et Taylor (2011), cette dernière intègre une importante composante sociale : le tacticien motivé est ainsi influencé par des critères comme son appartenance à un groupe donné. L'effort cognitif n'est donc plus une dépense à éviter à tout prix, mais un investissement consenti dès lors que la situation sociale ou l'objectif communicationnel l'exige. Dans le monde de la traduction, ce concept de tacticien motivé peut éclairer les constats que nous avons réalisés pour les comportements des structures au cours du phénomène traductif. Car si le traducteur était un simple avare cognitif, il privilégierait systématiquement la conservation de la structure *Connecteur P Q* afin de minimiser la charge de travail mental. Or, nos données montrent que pour *si*, le traducteur accepte dans bon nombre de cas le coût cognitif d'une restructuration en *Q Connecteur P* (lorsqu'il choisit *maar*). Mais quelle pourrait être la motivation derrière cette stratégie ? Le concept de tacticien motivé appliqué en traductologie n'a pas encore fait l'objet de beaucoup d'attention. Dans ce cas précis, on pourrait proposer l'hypothèse que les stratégies traductives coûteuses des traductions des structures de *si*, conséquences du choix de *maar* dans la traduction, se justifient par la volonté du traducteur de se porter garant de l'intégrité du message original, privilégiant l'équivalence sémantique. Dans cette perspective, le traducteur n'est plus un simple exécutant cherchant le moindre effort, mais un gestionnaire de risques. Face à un connecteur aussi polyfonctionnel et sémantiquement varié que *si*, capable de naviguer entre l'hypothèse, la concession et l'adversation, le traducteur peut soupçonner un danger d'ambiguïté. En choisissant *maar*, il opte pour une stratégie de sécurité sémantique. Bien que ce choix impose une restructuration syntaxique, il offre une garantie : celle de cristalliser la nuance oppositive et d'éliminer les interprétations parasites. On peut s'imaginer que la désambiguïsation de *si* représente un défi de taille

pour le traducteur néerlandophone qui, dans le cas d'un *si* oppositif, doit correctement identifier une valeur rare de *si*, ce qui comporte déjà une probabilité plus élevée de mauvaise interprétation de sa part. Ne souhaitant pas prendre davantage de risques de mauvaise attribution sémantique de *si*, il pourrait choisir de s'arrêter à *maar*, connecteur oppositif global, en qui il verrait un bon compromis entre la nécessaire désambiguïsation et la limitation du risque de se tromper de catégorie sémantique oppositive. Le traducteur « tacticien » évalue ainsi que l'échec de la transmission du sens (une mauvaise interprétation de *si*) est un risque bien plus grave que la rupture de la symétrie syntaxique.

Seules quatre séquences de connecteurs centrées sur *hoevel* ont été recensées dans notre échantillon du DPC, deux ont été traduites par une séquence en français, les deux autres ont été rendues par un connecteur simple.

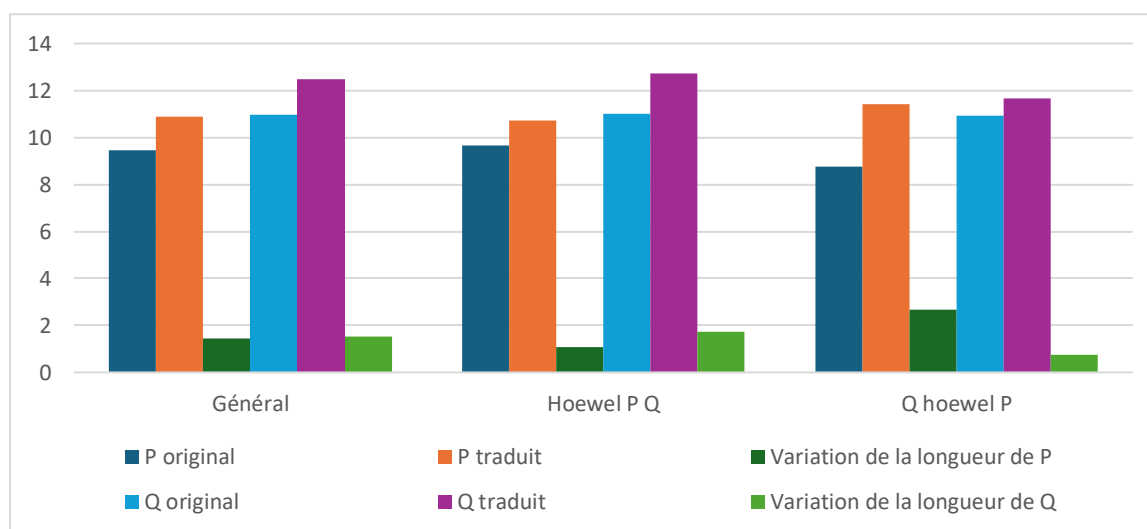


Tableau 283 : Variation des longueurs des P et Q unis par *hoevel* au cours du processus traductif

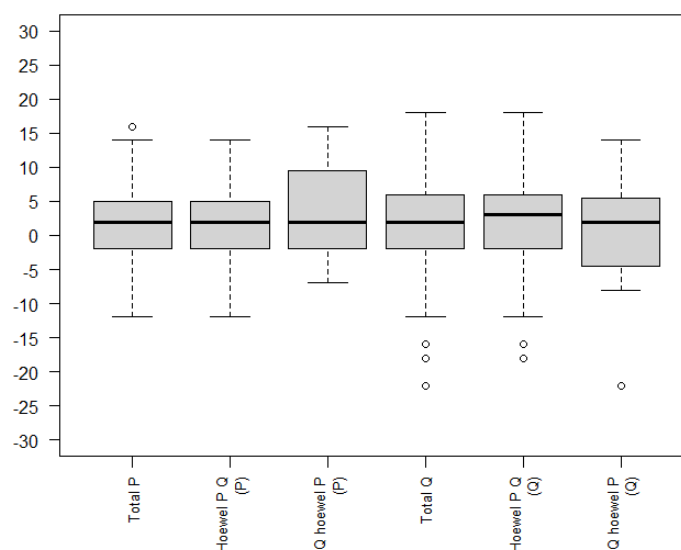


Tableau 284 : Dispersion des variations de longueurs entre les P et Q traduits et originaux unis par *hoevel*

À l'instar de presque tous les connecteurs néerlandais de cette étude, *hoewel* lie des P et des Q dont le nombre de mots augmente au cours de la traduction vers le français, quelle que soit la structure de sa phrase hôte originale.

		<i>Hoewel</i> P Q	<i>Q hoewel</i> P
Stratégie traductive	Traduction littérale	Neutre	Neutre
	Autre connecteur	Neutre	Neutre
	Non-marquage	Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de P		Neutre	Neutre
Taux de modifications de la nature de Q		Neutre	Neutre
Taux de modifications de structure entre P et Q		Neutre	Neutre
Taux de modifications du lien entre P et Q		Neutre	Neutre
Variations des stratégies de traduction des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre
Variations des compositions des séquences de connecteurs		Neutre	Neutre
Longueurs des P		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue
Longueurs de Q		Traduction FR plus longue	Traduction FR plus longue

Tableau 285 : Variations significatives observées lors de la traduction de *hoewel*

Hoewel est un connecteur particulièrement homogène en traduction, n'affichant aucune variations significatives dans les traductions de ses deux structures originales en néerlandais, à l'instar de *echter*. Cette absence de résultats significatifs nous a invité à étendre son étude en comparant *hoewel* aux autres connecteurs de cette thèse pouvant se présenter également sous les formes *Connecteur* P Q et *Q Connecteur* P, une analyse qui a révélé des variations significatives. Ainsi, des connecteurs possédant les mêmes structures dans leurs phrases hôtes peuvent ne pas se traduire exactement de la même manière. Ce constat nous a invité à nous repencher sur le concept d'avare cognitif, et d'appliquer son évolution, celui du tacticien motivé, à la traductologie.

5.3.3.6. Conclusions des traductions des connecteurs néerlandais

Pour terminer l'étude des connecteurs logiques néerlandais, cette section rassemble toutes les variations significatives observées dans leurs stratégies traductives, puis comparera les connecteurs logiques entre eux s'agissant de ces stratégies. Le tableau suivant effectue cette première étape, celle de comparer les constats significatifs des connecteurs logiques néerlandais lorsqu'ils sont traduits vers le français (mais il ne compare pas les connecteurs entre eux). Les traductions littérales sont indiquées « TL », les traductions par un autre connecteur « AC », et les non-marquages « NM ».

	<i>Maar</i>	<i>Toch</i>	<i>Terwijl</i>	<i>Echter</i>	<i>Hoewel</i>
Concession simple	Neutre	Neutre	Excès TL Déficit AC	Neutre	Neutre
Concession additive	Neutre				
Concession transitive	Excès NM Déficit AC				
Adversation	Neutre				
Rectification	Excès AC				

Tableau 286 : Variations significatives des stratégies traductives des connecteurs néerlandais en fonction de leurs catégories sémantiques

Les connecteurs néerlandais affichent, dans l'ensemble, moins de variations significatives au sein de leurs propres occurrences que les connecteurs français. On recense pour eux 4 excès et 3 déficits, tandis que les connecteurs français affichaient 6 excès et 4 déficits. En revanche, les connecteurs néerlandais semblent afficher des variations significatives plus marquées que les connecteurs français. Par variations marquées, nous faisons référence aux cases du tableau ci-dessus qui comportent des doubles variations significatives, comme les *maar* concessifs transitifs qui présentent à la fois un excès de non-marquages ainsi qu'un déficit de connecteurs autres que *mais* dans leurs traductions. En néerlandais, 6 des 7 variations significatives observées figurent dans de telles configurations, soit 85% d'entre elles. Côté français, on ne relève qu'une seule case aux variations doubles (pour *mais* concessif additif), ce qui implique que seulement 2 variations sur 10 soient concernées par ce phénomène (20%). Ces chiffres relativement petits révèlent tout de même des variations significatives entre le français et le néerlandais, si on leur applique un test exact de Fisher ($p = 0,01$; $N = 17$). Ainsi, dans notre étude, les connecteurs français, lorsqu'ils affichent des variations significatives dans les stratégies traductives que leurs catégories sémantiques emploient, présentent moins souvent des variations doubles que les connecteurs néerlandais. On pourrait dire que les connecteurs néerlandais ont spécialisé leurs catégories sémantiques de manière plus affirmée que les connecteurs français. Dans le sens traductif français → néerlandais, les variations sont diffuses, tandis que dans le sens néerlandais → français, elles sont franches et entières. Cette asymétrie pourrait soulever des interrogations structurelles plus

profondes entre le français et le néerlandais. Toutefois, il s'avère complexe d'avancer une explication univoque en l'état, tant les explications semblent mobiliser des concepts plus larges que ceux employés dans cette thèse. Plusieurs études se sont attelées à définir les différences stylistiques entre le français et le néerlandais (comme Van Goethem, 2008 ; Lauwers & Van Goethem, 2018), mais il nous semble que pour comprendre les résultats qui nous occupent ici, il faudrait en avoir une connaissance étendue et presque exhaustive, sur quasiment tous les aspects de la stylistique comparée du français et du néerlandais. En effet, comment savoir, sans cela, si les différences observées entre les traductions des connecteurs français et néerlandais sont attribuables à des différences entre le français et le néerlandais, ou à une différence de sens traductif (FR → NL *versus* NL → FR) ? Ces questions vont au-delà de l'objectif de cette étude, néanmoins, elles ouvrent des possibilités prometteuses de futures recherches intéressantes. Ces réflexions mènent au domaine de la (bi)directionnalité en traductologie, un phénomène souvent négligé (Pavlović, 2013), qui se concentrent sur le rôle du sens de la traduction sur le produit final. De telles études distinguent, principalement, la traduction vers la langue maternelle (L1) de la traduction vers une langue seconde (L2). Elles s'intéressent entre autres à d'éventuelles différences de manifestation des « universaux de traduction » selon que l'on traduit vers telle ou telle langue. Une étude comparant la directionnalité de traductions FR → NL à NL → FR seraient ainsi les bienvenues pour éclairer nos résultats, surtout si elle aboutit à des conclusions du type « dans la traduction du néerlandais vers le français, les stratégies traductives sont réparties de manière plus marquées que dans les traductions du français vers le néerlandais ».

Avant de poursuivre vers d'autres réflexions, nous souhaiterions relever le point qui semble marquer l'opposition la plus nette entre les connecteurs français et néerlandais, à savoir, *alors que* et *terwijl*, surtout s'agissant de leur usage de connecteurs explicites autres que leurs traductions littérales. Les *alors que* concessifs simples les utilisent significativement plus que les *alors que* adversatifs ; les *terwijl* concessifs simples les emploient significativement moins que les *terwijl* adversatifs. Ces résultats semblent antagonistes, mais ne sont pas tout à fait surprenants quand on les relie aux données monolingues et contrastives de cette thèse. En comparant *alors que* et *terwijl*, des différences fondamentales étaient apparues : *alors que* exprime moins souvent l'adversation que *terwijl*, mais *alors que* affichait également un excès d'occurrences temporelles par rapport à *terwijl*. Il s'agissait par ailleurs de la seule variation significative d'expression d'une nuance oppositive au sein de notre étude contrastive sémasiologique. Ainsi, on pourrait évoquer la possibilité que la nuance la plus typique pour *alors que* n'est pas la même que pour *terwijl*, car dans nos résultats monolingues, la notion la plus souvent exprimée par *alors que* est la temporalité, tandis que la notion la plus courante pour *terwijl* est l'adversation. Cette divergence de fond entre les deux connecteurs pourrait influencer la façon dont l'ensemble de leurs occurrences sont traduites : nous avons déjà discuté de la possibilité qu'une catégorie sémantique dominante chez un connecteur influence, par contamination, la manière dont les autres catégories sémantiques minoritaires de ce connecteur sont traduites. On l'a d'ailleurs vu pour *si* : si *si* se distingue autant des autres connecteurs pouvant figurer en *Connecteur P Q / Q Connecteur P*, c'est peut-être parce que la différence principale entre *si* et ces connecteurs est que la notion d'opposition est très marginale pour *si*. En admettant que la notion d'hypothèse et de condition présente des stratégies et tendances traductives différentes des notions oppositives, on pourrait suggérer que les stratégies de traduction de l'hypothèse et de la condition aient influencé les stratégies de traductions des nuances oppositives de *si*. Dans le cas de *alors que* et *terwijl*, il faudrait supposer que la temporalité, valeur principale de *alors que*, soit une notion ayant peu souvent recours à des connecteurs variés lors de la traduction, tandis que l'adversation, nuance la plus typique de *terwijl*, le fasse davantage. Par généralisation, les tendances des catégories sémantiques les plus typiques pourraient alors avoir influencé les traductions des autres catégories sémantiques de *alors que* et *terwijl*, donnant lieu à des résultats opposés dans nos données. Ces constats alimentent les idées

développées précédemment sur le concept de pair de connecteurs, et de traductions littérales. Ainsi, deux connecteurs identifiés comme étant des traductions littérales l'un de l'autre, et formant donc une paire de connecteur, ne présentent pas nécessairement le même comportement dans le processus traductif, un peu à l'image de jumeaux dizygotes.

Comme pour les connecteurs français, on peut à présent comparer les connecteurs néerlandais entre eux, sur la base de leurs stratégies traductives.

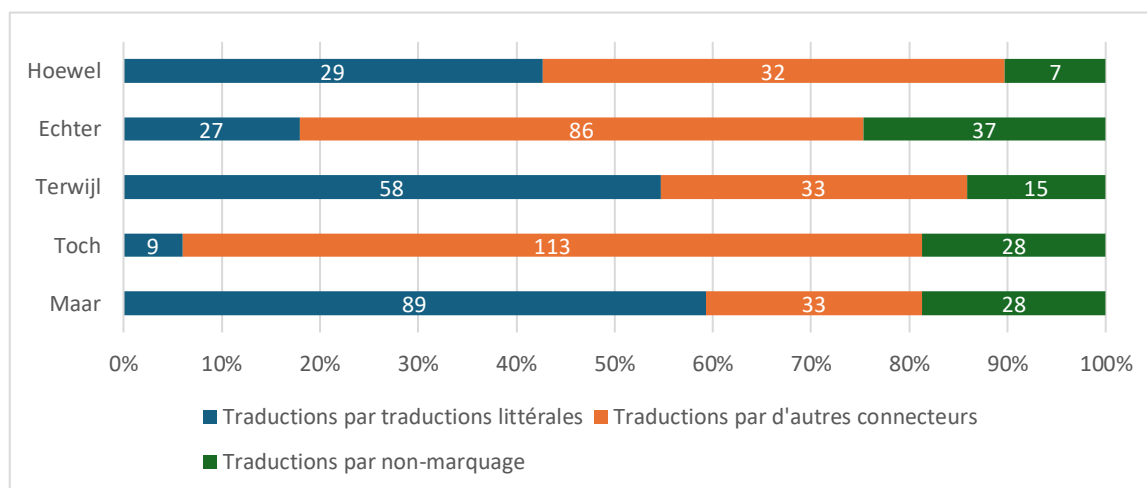


Tableau 287 : Stratégies traductives des connecteurs néerlandais

À l'œil nu, on remarque déjà d'importantes variations entre les stratégies traductives des connecteurs néerlandais. Elles donnent lieu à plusieurs variations significatives au cours du test des valeurs p ajustées.

	Traductions par traduction littérale	Traductions par d'autres connecteurs	Traductions par non-marquage
<i>Maar</i>	0	0	0,9
<i>Toch</i>	0	0	0,9
<i>Terwijl</i>	0	0	0,2
<i>Echter</i>	0	0,01	0,03
<i>Hoewel</i>	0,1	0,9	0,1

Tableau 288 : Variations significatives des stratégies traductives entre les connecteurs néerlandais

Comme pour les connecteurs français, le non-marquage est la stratégie variant le moins entre les connecteurs de notre étude : seul *echter* en affiche en excès, probablement en raison de la forte proportion d'occurrences concessives transitives qu'il marque (le constat était identique pour le français, avec *cependant*). Si en français, les variations des stratégies étaient surtout la conséquence du profil traductologique atypique de *mais*, en néerlandais, les variations semblent réparties sur plusieurs connecteurs et pas uniquement *maar*. Ici, *toch* est *echter* présentent des déficits significatifs de traductions littérales, tandis que *maar* et *terwijl* affichent de déficits de traductions réalisées par

d'autres connecteurs que leurs traductions littérales. Les connecteurs semblent se diviser selon leur complexité sémantique : *maar* et *terwijl*, qui présentent des profils similaires, peuvent tous les deux exprimer l'adversation, tandis que *toch* et *echter*, formant eux aussi un groupe aux tendances semblables, sont (presque) uniquement concessifs.

5.3.4. Conclusion des études traductologiques

Dans ce dernier volet de résultats, nous nous sommes penché sur les traductions des connecteurs d'opposition français et néerlandais extraites du DPC. Pour accomplir cet objectif, trois stratégies traductives ont été élaborées : la traduction littérale, la traduction par des connecteurs explicites autres que la traduction littérale, et le non-marquage. Les traductions des connecteurs logiques ont été classées selon ces trois stratégies, mais également, lorsque cela était pertinent, sur base d'autres critères comme les structures du connecteur dans sa phrase hôte originale. Les évolutions de la nature des éléments unis, de la composition des séquences de connecteurs, du type de lien entre P et Q, et de la moyenne des longueurs des éléments unis au cours des traductions ont également été analysées.

Par langue, les analyses se sont clôturées par des tableaux récapitulatifs des variations significatives observées par connecteur s'agissant de leurs stratégies traductives à travers leurs catégories sémantiques, ainsi que par une comparaison des connecteurs entre eux en fonction des fréquences auxquelles ils faisaient appel à ces stratégies. Dans cette conclusion des études traductologiques, nous proposons de compléter ces démarches en comparant le paysage traductif des connecteurs français et néerlandais, afin d'observer si les connecteurs étudiés occupent dans leurs langues respectives les mêmes positions.

	Traductions par traduction littérale	Traductions par d'autres connecteurs	Traductions par non- marquage
<i>Mais</i>	Excès	Déficit	Neutre
<i>Même si</i>	Déficit	Excès	Neutre
<i>Alors que</i>	Neutre	Neutre	Neutre
<i>Cependant</i>	Déficit	Excès	Excès
<i>Si</i>			Neutre
<i>Maar</i>	Excès	Déficit	Neutre
<i>Toch</i>	Déficit	Excès	Neutre
<i>Terwijl</i>	Excès	Déficit	Neutre
<i>Echter</i>	Déficit	Excès	Excès
<i>Hoewel</i>	Neutre	Neutre	Neutre

Tableau 289 : Comparaison des répartitions des stratégies traductives des connecteurs logiques français et néerlandais

Pour lire les résultats du tableau ci-dessus, il est important de se rappeler que ce dernier n'a pas pour objectif de comparer les connecteurs français aux connecteurs néerlandais. Ce qui nous intéresse ici est de comparer ce que l'on pourrait qualifier de paysage traductif des connecteurs étudiés dans cette thèse. Nous nous sommes en effet intéressé aux traductions des 5 connecteurs logiques les plus

fréquents en français et en néerlandais. En comparant entre eux, dans leurs langues, ces connecteurs, on peut parvenir à un aperçu des différences de stratégies traductives entre eux, et dégager des tendances. Par exemple, en français, *mais* affiche un excès de traductions littérales si on le compare aux traductions de *même si*, *cependant*, *alors que*, et *si* : c'est ce genre de réflexion que contenaient les conclusions des études traductologiques des connecteurs français et néerlandais. Nous étions ainsi parvenu à une sorte de cartographie des stratégies traductives des connecteurs logiques dans leurs propres langues.

À présent, cette section propose de poursuivre ces démarches en comparant ces deux aperçus globaux des connecteurs oppositifs. Dans le tableau, pour faciliter la comparaison entre les paysages traductifs français et néerlandais, nous avons déplacé certains connecteurs, afin que chaque ligne soit sémantiquement identique si on compare le français et le néerlandais (concrètement, par exemple, *toch* a été ramené à la deuxième ligne, pour correspondre à la seconde ligne française qui est celle de *même si*, car *toch* et *même si* sont identiques sur le plan sémantique, étant tous les deux monofonctionnels concessifs simples). De cette façon, la ressemblance entre les tableaux français et néerlandais est frappante, tant ils sont quasiment identiques. Trois paires de connecteurs sémantiquement semblables présentent des tendances traductives identiques : *mais/maar*, *cependant/echter*, et *même si/toch*. La seule ligne qui diffère entre le français et le néerlandais est celle de *alors que* et *terwijl*. *Alors que* et *terwijl* continuent donc de se différencier : *alors que* affiche des tendances neutres, tandis que *terwijl* présente des excès significatifs de traductions littérales, et un recours déficitaire en connecteurs autres que *alors que* (sa traduction littérale). Cette divergence supplémentaire semble renforcer la nécessité de mener une étude complémentaire à la nôtre, qui se pencherait non pas sur les connecteurs oppositifs, mais les relations oppositives, peu importe par quels connecteurs elles sont exprimées. Plus précisément, il nous semble que l'adversation joue un rôle capital dans les différences observées entre *alors que* et *terwijl*, il conviendrait dès lors de réaliser une étude semblable à la nôtre, mais qui se pencherait non pas sur les connecteurs adversatifs mais plutôt sur l'adversation en tant que nuance, pour voir si elle est exprimée de la même façon en français et en néerlandais. En d'autres termes, il s'agirait de mener une étude onomasiologique sur l'expression de l'adversation, qui suivrait les mêmes étapes que cette thèse : description de l'expression de l'adversation en français et en néerlandais, comparaison des moyens d'exprimer l'adversation entre la langue française et la langue néerlandaise, puis étude de l'adversation dans la traduction. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que tous les connecteurs de cette thèse n'exprimaient pas l'adversation dans les mêmes proportions (dans la section des études contrastives), ce qui semble confirmer un peu plus l'intérêt de ces études complémentaires. On peut aller plus loin en effectuant les prémices de l'étude de l'adversation selon une perspective traductologique, en nous inspirant de nos études contrastives onomasiologiques. Concrètement, nous pourrions sélectionner uniquement les occurrences adversatives de nos connecteurs, et voir si l'adversation se traduit de la même façon en fonction du connecteur qui l'exprime. Même si cela nous force à travailler avec un échantillon (encore plus) réduit, cette micro-analyse nous permet d'avoir un aperçu de ce qu'une étude plus large sur la question pourrait donner. Le tableau ci-dessous recense les traductions des occurrences adversatives des connecteurs d'opposition de cette étude, dans le sens FR → NL et NL → FR.

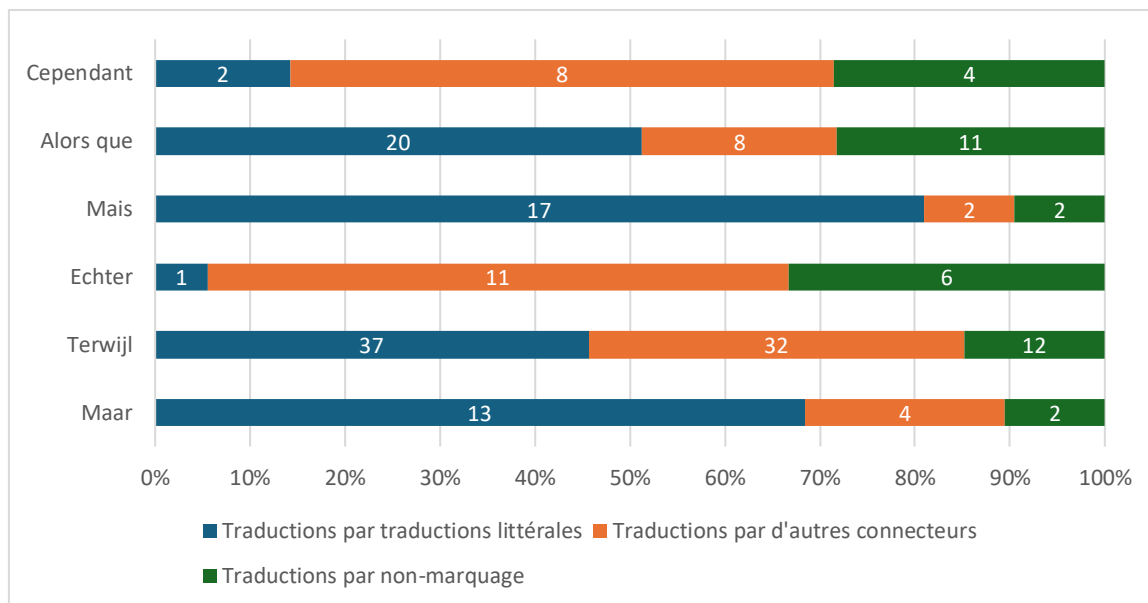


Tableau 290 : Stratégies traductives des occurrences adversatives des connecteurs oppositifs

On peut analyser les données de ce tableau en plusieurs étapes : en comparant les connecteurs allant par paires (*mais/maar*, *cependant/echter*, *alors que/terwijl*) au moyen de test de Fisher locaux, en comparant ensuite les connecteurs d'une même langue entre eux en scindant les analyses pour le français et pour le néerlandais, puis en considérant le tableau dans son ensemble. Le tableau ci-dessous reprend ces analyses .

		Traduction littérale	Autres connecteurs	Non-marquage
Par paires de connecteurs	<i>Mais</i>	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,9$)
	<i>Maar</i>	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,9$)
	<i>Cependant</i>	Neutre ($p = 0,8$)	Neutre ($p = 0,8$)	Neutre ($p = 0,8$)
	<i>Echter</i>	Neutre ($p = 0,8$)	Neutre ($p = 0,8$)	Neutre ($p = 0,8$)
	<i>Alors que</i>	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,1$)
	<i>Terwijl</i>	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,1$)
Par langue	<i>Mais</i>	Excès ($p = 0$)	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,1$)
	<i>Cependant</i>	Déficit ($p = 0$)	Excès ($p = 0$)	Neutre ($p = 0,6$)
	<i>Alors que</i>	Neutre ($p = 0,7$)	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,3$)
	<i>Maar</i>	Neutre ($p = 0,07$)	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,4$)
	<i>Echter</i>	Déficit ($p = 0$)	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,1$)
	<i>Terwijl</i>	Neutre ($p = 0,4$)	Neutre ($p = 0,9$)	Neutre ($p = 0,4$)
Global	<i>Mais</i>	Excès ($p = 0$)	Déficit ($p = 0,04$)	Neutre ($p = 0,2$)
	<i>Cependant</i>	Déficit ($p = 0,04$)	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,4$)
	<i>Alors que</i>	Neutre ($p = 0,5$)	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,2$)
	<i>Maar</i>	Neutre ($p = 0,1$)	Neutre ($p = 0,2$)	Neutre ($p = 0,3$)
	<i>Echter</i>	Déficit ($p = 0$)	Excès ($p = 0,04$)	Neutre ($p = 0,2$)
	<i>Terwijl</i>	Neutre ($p = 0,7$)	Neutre ($p = 0,2$)	Neutre ($p = 0,2$)

Tableau 291 : Variations des stratégies traductives des occurrences adversatives issues du DPC

L'étude des stratégies traductives des occurrences adversatives des connecteurs de cette étude révèle que, bien que peu nombreuses, des différences de façons de traduire l'adversation sont bien réelles. Expliquer pourquoi de telles divergences existent va au-delà des objectifs de notre étude, cependant, constater qu'elles existent nous conforte dans l'idée qu'une partie de nos résultats pourraient être éclairés par une analyse traductologique sémasiologique complémentaire à cette thèse, qui étudierait non pas la traduction des connecteurs d'opposition, mais la traduction des nuances oppositives. L'hétérogénéité des résultats des stratégies traductives de l'adversation semble indiquer que les considérations sémantiques ne sont pas les seuls critères qui entrent en jeu lorsqu'il s'agit de traduire un connecteur logique.

En français comme en néerlandais, et dans l'ensemble des tableaux que nous avons exposés dans cette section, le non-marquage apparaît comme la stratégie affichant le moins de variation, non seulement entre les catégories sémantiques des connecteurs logiques étudiés, mais également entre les connecteurs logiques eux-mêmes. Comment expliquer cette quasi-constance de recours au non-marquage en traduction, quel que soit le connecteur à traduire, son sémantisme, sa position au sein de la phrase hôte, le type de lien entre P et Q, ou le fait que le connecteur figure au sein d'une séquence ? L'hypothèse que nous pourrions proposer consisterait à considérer que le non-marquage n'est pas motivé par les mêmes raisons que ne le sont les stratégies de la traduction littérale et le recours à des connecteurs explicites variés. Le non-marquage comme stratégie traductive peut être considéré comme la suppression du connecteur présent en phrase originale. Nous proposons d'envisager que cette suppression ne relève pas (toujours) de l'acte conscient. Le fait de ne pas traduire

certain éléments, du moins explicitement, dans le texte cible peut faire référence à plusieurs concepts en traductologie, allant de la dénomination la plus neutre à la moins flatteuse : la *zero translation* [traduction zéro], une « stratégie traductive » [NT] parmi d'autres (Zhu, 2021), l'implication, que nous avons déjà eu l'occasion d'aborder dans cette thèse à plusieurs reprises, l'*omission* [omission], une forme de *translation loss* [perte traductive] (Alrumayh, 2021). Parmi ces dernières, on peut trouver des *omissions* acceptables (Pym, 2009), mais également des cas problématiques, ne relevant pas toujours d'une stratégie consciente. On les retrouve dans la littérature scientifique sous le nom de *unintended omission* [omission non intentionnelle] (Russell, 1999). On peut trouver plusieurs raisons à cette forme de « disparition involontaire de données » (Mansuy, 2005 : 84), dont l'évitement de la surcharge cognitive (Vianin, 2020 ; Bourassa, 2022). Cette dernière piste est intéressante dans le domaine de la traductologie, notamment dans le contexte de l'explication de nos taux de non-marquage : le traducteur pourrait avoir tellement d'informations à gérer (traitement de chacun des mots de la phrase à traduire, compréhension d'éventuels sens cachés, gestion du registre de langue, contexte d'énonciation, etc.) que l'effort cognitif mobilisé serait tel que certains mots pourraient ne pas être pris en charge, dont les connecteurs logiques. D'ailleurs pour Sahli (2025 : 88), l'omission (aux côtés de l'incohérence ou des hésitations, surtout dans le contexte de l'interprétation) « survient lorsque la somme des efforts dépasse la capacité cognitive disponible », et que « le traducteur [...] n'a plus la capacité de traiter efficacement l'information disponible » (Gile, 1995). Les effets de la charge cognitive sur le langage sont connus et ont fait l'objet de plusieurs recherches (Christodoulides, 2016 ; Janssens & Schaecken, 2016). Degand *et al.* (2022) se sont précisément intéressées au lien entre la charge cognitive d'un locuteur et son utilisation des *discourse markers* [marqueurs de discours⁵⁷], principalement, la densité des connecteurs utilisée par ce dernier. Les résultats indiquent que la charge cognitive n'a pas d'effet significatif sur la fréquence, la diversité ou la polysémie des marqueurs de discours utilisés, ce qui pourrait suggérer que les connecteurs logiques, dans leur usage en langue maternelle, ne semblent pas particulièrement affectés par la densité de charge cognitive du locuteur. Mais cela implique-t-il qu'ils restent insensibles à ce paramètre en traduction ? À notre connaissance, aucune étude n'a transposé la méthodologie de Degand *et al.* (2022) à la traductologie. Si certains auteurs soutiennent l'idée que la charge cognitive du traducteur puisse jouer un rôle dans la possibilité que ce dernier omette certaines parties du texte source dans sa traduction (Gile, 1995), aucune ne se concentre spécifiquement sur l'effet de la (sur)charge cognitive sur la traduction des connecteurs logiques. Il ne nous semble pas déraisonnable d'imaginer qu'une telle étude pourrait aboutir à des résultats différents de ceux de Degand *et al.* (2022). Ces auteures ont en effet analysé la production des marqueurs de discours (dont les connecteurs logiques), mais dans le processus traductif, les connecteurs à traduire sont déjà présents dans le texte source. De plus, le principe d'omission est absent de l'étude de Degand *et al.* : peut-on estimer qu'une fréquence (basse) d'utilisation des connecteurs relève de l'oubli d'en utiliser ? Pour notre part, nous ne serions pas surpris qu'une telle étude mette en lumière le fait que les connecteurs logiques sont de bons candidats à une omission, d'ailleurs Crible *et al.* (2019) suggèrent que les *discourse markers* (dont l'anglais *but*) sont « souvent omis » [NT] en raison de leur *syntactic optionality* [optionalité syntaxique]. L'idée que les connecteurs logiques dans leur utilisation en langue naturelle soient optionnels est reprise par plusieurs auteurs (Buysse, 2012 ; Gabarro-Lopez, 2017 ; Degand, 2019). Ne pas marquer une relation (oppositive) en langue cible, alors que l'énoncé en langue source l'était, pourrait donc relever d'une association entre les phénomènes que nous venons de décrire. Les cas de non-marquage de connecteurs logiques

⁵⁷ En anglais, la terminologie *discourse markers* désigne parfois ce que nous appelons dans cette thèse « connecteur logique », comme chez Dupont (2019), mais elle peut aussi concerner des « marqueurs de discours » comme *bien sûr*, *bref*, ou *évidemment* (Anscombe, 2024).

seraient donc soit des omissions conscientes (les connecteurs étant optionnels⁵⁸ dans la langue source, comme d'ailleurs dans la langue cible), soit des oublis involontaires (le caractère non obligatoire des connecteurs logiques faisant d'eux des candidats de choix comme mots que le traducteur oublie de traduire). Cependant, les taux de non-marquages dans nos données restent relativement modestes, voire étonnants, étant donné l'attention accordée à l'optionnalité de ces derniers, tant en langue source qu'en langue cible. On retrouve ainsi en traduction une forme du « paradoxe des *discourse markers* » dont parle Degand (2019 : 1) :

Le paradoxe réside dans l'observation suivante : bien que les marqueurs de discours soient utilisés de manière extrêmement fréquente (ce qui révèle un aspect intrinsèque et crucial du langage humain), ils semblent simultanément être facultatifs au *sentence level* [niveau phrastique] (syntaxe et sémantique), représentant un défi de description grammaticale. [NT]

On aurait ainsi pu s'attendre à des taux de non-marquages plus élevés dans notre étude, cependant, ces derniers ne concernant que rarement plus de 20% des traductions d'un connecteur donné. On pourrait proposer comme explication que le locuteur d'une langue a, en apparence, une liberté totale d'utiliser ou non un connecteur logique, tandis qu'un traducteur ne choisit pas de se retrouver face à un connecteur logique à traduire. Dans le cas d'une traduction, le connecteur logique est imposé au traducteur, c'est à lui par la suite de choisir, consciemment ou non, de maintenir ou non le caractère marqué de la relation logique dans sa traduction. Selon cette perspective, traduire un connecteur par une phrase sans connecteur est une modification de la situation initiale, or l'esprit humain a une certaine préférence pour le *statu quo* (Pigeon, 2023 & 2024), cognitivement moins coûteux que le changement. Dans notre étude didactique, il sera intéressant de voir comment les participants expliquent les cas de non-marquages dans leurs traductions.

5.4. Études exploratoires

Les études exploratoires de cette thèse se donnent pour objectif de développer certains aspects que ne permettent pas d'étudier les études de corpus classiques. Elles se subdivisent en deux parties : l'étude didactique et l'étude liée à l'intelligence artificielle et traduction automatique.

5.4.1. Étude didactique

L'étude didactique décrite dans cette thèse possède un objectif spécifique double : d'une part, essayer de comprendre les raisons qui poussent les traducteurs à opérer leurs choix traductifs lorsqu'ils doivent traduire les connecteurs logiques, d'autre part, à mesurer l'importance du rôle de l'expérience (Ryan *et al.*, 1992) dans la traduction des connecteurs logiques. La description détaillée des modalités de cette étude figure dans le chapitre 4, mais plus de clarté, sans doute est-il pertinent de les rappeler brièvement ici avant d'analyser ses résultats.

⁵⁸ Du moins, dans la plupart des cas, voir Blanchard & Buysse (2021) pour des cas de *discourse markers* non optionnels (« *not syntactically optional* »), comme *like*.

L'étude comprend deux groupes de participants : des étudiants en traduction (de dernière année de master, ayant le néerlandais comme langue d'étude principale), et des traducteurs professionnels (soit, selon les critères de PACTE, 2007, des traducteurs qui ont au moins 5 années d'expérience, qui traduisent des textes variés, et pour qui la traduction représente au moins 70% des revenus). Tous ont été invités à traduire un texte journalistique de 488 mots du néerlandais vers le français, qui contenait 12 occurrences de *maar*. Les *maar* du texte à traduire couvrent toutes les catégories sémantiques de *maar*, dans des proportions peu ou prou similaires à celles exprimées par *maar* dans nos corpus. Il y avait ainsi :

- 5 *maar* concessifs simples ;
- 1 *maar* concessif additif ;
- 2 *maar* concessifs transitifs ;
- 2 *maar* adversatifs ;
- 2 *maar* rectificatifs (dont 1 *maar* en séquence *niet alleen ... maar ook*).

Pour chaque groupe de participants, l'expérience s'est déroulée en deux temps, en commençant par la traduction du texte, puis en continuant par un questionnaire réflexif. La traduction, d'une durée de 90 minutes, s'est déroulée sous supervision directe : si l'accès aux outils documentaires et aux dictionnaires classiques était autorisé, l'usage de la traduction automatique était proscrit. Afin d'assurer la rigueur de l'analyse sémantique préalable, les catégories de *maar* ont été validées par un accord interannotateur mené avec un chercheur de l'Université de Mons dont la spécialité était l'analyse sémantique d'items linguistiques précis, aboutissant à un kappa de Fleiss de $\kappa = 0,90$, ce qui atteste d'un accord quasi parfait entre experts sur la nature des oppositions à traduire.

Le questionnaire réflexif était accessible aux participants uniquement après avoir terminé définitivement la traduction du texte de l'étude. Il commençait par révéler le sujet de l'expérience et son objectif (qui n'étaient pas connus des participants avant d'effectuer leur traduction), et les invitait ensuite à expliquer les raisons qui ont motivé les stratégies traductives employées face aux connecteurs logiques du texte de l'étude. Le questionnaire était accompagné d'une version du texte à traduire dans laquelle le sujet de l'étude (*maar*) était mis en évidence afin de faciliter l'analyse réflexive des participants à leur sujet.

Afin de permettre une visualisation concrète du matériau linguistique soumis aux participants et de mieux saisir le contexte de l'étude, le texte de l'expérience, ainsi que le questionnaire réflexif soumis aux participants, sont reproduits intégralement dans les pages suivantes.

Russisch steenkool in de ban, maar hun olie en gas blijven wel welkom: waarom ligt die boycot zo moeilijk?

De Europese Commissie heeft een vijfde sanctiepakket voorgesteld tegen Rusland, maar gas en olie weren is voorlopig nog altijd niet aan de orde. Russisch steenkool gaat mogelijk wel op de schop. Hoe groot is de impact daarvan en waarom blijft olie en gas weren zo moeilijk?

Voor het eerst wordt de import van fossiele brandstoffen geïmporteerd. De Commissie bepleit een verbod op de invoer van steenkool, goed voor 4 miljard euro per jaar. Voor een importverbod van olie is het kennelijk nog wat te vroeg, maar ook daaraan wordt gewerkt, zei Commissievoorzitter Ursula von der Leyen. De Commissie wil ook dat Russische schepen niet langer kunnen aanmeren in Europese havens, al zou er wel een uitzondering moeten komen voor landbouw-, voedings- en energieproducten.

"Ongeveer de helft van de Europese steenkool komt uit Rusland. We zijn dus redelijk afhankelijk van Russische steenkool", zegt Moniek de Jong in "De ochtend" op Radio 1. Een derde van de steenkool die in België wordt ingevoerd komt uit Rusland, maar in absolute volumes valt dat goed mee. Het effect blijft dus bij ons beperkt, ook omdat niet steenkool, maar aardgas steeds vaker gebruikt wordt voor het opwekken van stroom.

Geen olie en gas meer aannemen uit Rusland, is een van de zwaarste sancties die de Europese Unie kan nemen, maar dat ligt tegelijkertijd erg gevoelig. "Bij verschillende lidstaten leefde het gevoel dat we onszelf veel pijn zouden doen als we zowel gas als olie zouden boycotten, terwijl het de oorlog niet zou stoppen", zegt politicoloog Hendrik Vos. "We zouden het onszelf alleen maar lastiger maken, klom het, met meer inflatie op energie, maar ook op citytrips en voeding als melk, kaas en eieren, meer prijsstijgingen en misschien zelfs met tekorten in Europa", gaat de politicoloog voort.

Maar niet alle lidstaten zijn even grote klanten van Rusland. Vooral Duitsland, Polen en Nederland zijn grote opkopers. "Duitsland is ontzettend afhankelijk van Russisch gas, zowel de huishoudens als de bedrijven", zegt ook Carsten Brzeski, econoom bij ING. Bovendien is Duitsland niet alleen erg afhankelijk van Russisch gas, maar kwam vorig jaar ook ruim de helft van de ingevoerde steenkool eveneens uit Rusland.

Een olieboycot ligt iets minder moeilijk, al is ook dat voorlopig van de lijst met sancties geschrapt. "Een gasboycot ligt nog altijd erg gevoelig, maar voor olie zouden we wel alternatieven vinden. Er zijn namelijk meer olieleveranciers dan Rusland alleen, er zijn dus mogelijkheden om elders in de wereld aan olie te raken."

Komt het olie-embargo er dan wel snel genoeg om effect te hebben op Moskou? "Onderschat de omvang en diepte van deze maatregelen niet", benadrukt Premier Alexander De Croo. "Maar het laatste dat wij willen, is onze eigen bevolking straffen voor een oorlog die we zelf niet wilden. We koppelen ons los van de Russische energievoorziening, maar dat gaat maar stap voor stap."

(488 woorden)

[illegible]

Aviez-vous pressenti, avant de passer au questionnaire réflexif, le sujet de l'étude (l'étude du connecteur *maar*) ? Si oui, quand, dans le texte, vous en êtes-vous rendu compte ?

.....

.....

.....

Avez-vous consulté un outil (dictionnaire monolingue ou bilingue, ressource linguistique, grammaire, etc.) pour la traduction d'un ou de plusieurs des mots autour desquels se concentre cette expérience (*maar*) ? Si oui, veuillez indiquer le ou les mots concernés, et les outils utilisés.

.....

.....

.....

.....

.....

Avez-vous des remarques que vous jugez pertinent de nous fournir au sujet de cette expérience ?

.....

.....

.....

.....

.....

Russisch steenkool in de ban, **maar (1)** hun olie en gas blijven wel welkom: waarom ligt die boycot zo moeilijk?

*De Europese Commissie heeft een vijfde sanctiepakket voorgesteld tegen Rusland, **maar (2)** gas en olie weren is voorlopig nog altijd niet aan de orde. Russisch steenkool gaat mogelijk wel op de schop. Hoe groot is de impact daarvan en waarom blijft olie en gas weren zo moeilijk?*

Voor het eerst wordt de import van fossiele brandstoffen geïmporteerd. De Commissie bepleit een verbod op de invoer van steenkool, goed voor 4 miljard euro per jaar. Voor een importverbod van olie is het kennelijk nog wat te vroeg, **maar (3)** ook daaraan wordt gewerkt, zei Commissievoorzitter Ursula von der Leyen. De Commissie wil ook dat Russische schepen niet langer kunnen aanmeren in Europese havens, al zou er wel een uitzondering moeten komen voor landbouw-, voedings- en energieproducten.

"Ongeveer de helft van de Europese steenkool komt uit Rusland. We zijn dus redelijk afhankelijk van Russische steenkool", zegt Moniek de Jong in "De ochtend" op Radio 1. Een derde van de steenkool die in België wordt ingevoerd komt uit Rusland, **maar (4)** in absolute volumes valt dat goed mee. Het effect blijft dus bij ons beperkt, ook omdat niet steenkool, **maar (5)** aardgas steeds vaker gebruikt wordt voor het opwekken van stroom.

Geen olie en gas meer aannemen uit Rusland, is een van de zwaarste sancties die de Europese Unie kan nemen, **maar (6)** dat ligt tegelijkertijd erg gevoelig. "Bij verschillende lidstaten leefde het gevoel dat we onszelf veel pijn zouden doen als we zowel gas als olie zouden boycotten, terwijl het de oorlog niet zou stoppen", zegt politicoloog Hendrik Vos. "We zouden het onszelf alleen maar lastiger maken, klonk het, met meer inflatie op energie, **maar (7)** ook op citytrips en voeding als melk, kaas en eieren, meer prijsstijgingen en misschien zelfs met tekorten in Europa", gaat de politicoloog voort.

Maar (8) niet alle lidstaten zijn even grote klanten van Rusland. Vooral Duitsland, Polen en Nederland zijn grote opkopers. "Duitsland is ontzettend afhankelijk van Russisch gas, zowel de huishoudens als de bedrijven", zegt ook Carsten Brzeski, econoom bij ING. Bovendien is Duitsland niet alleen erg afhankelijk van Russisch gas, **maar (9)** kwam vorig jaar ook ruim de helft van de ingevoerde steenkool eveneens uit Rusland.

Een olieboycot ligt iets minder moeilijk, al is ook dat voorlopig van de lijst met sancties geschrapt. "Een gasboycot ligt nog altijd erg gevoelig, **maar (10)** voor olie zouden we wel alternatieven vinden. Er zijn namelijk meer olieleveranciers dan Rusland alleen, er zijn dus mogelijkheden om elders in de wereld aan olie te raken."

Komt het olie-embargo er dan wel snel genoeg om effect te hebben op Moskou? "Onderschat de omvang en diepte van deze maatregelen niet", benadrukt Premier Alexander De Croo. "**Maar (11)** het laatste dat wij willen, is onze eigen bevolking straffen voor een oorlog die we zelf niet wilden. We koppelen ons los van de Russische energievoorziening, **maar (12)** dat gaat maar stap voor stap."

(488 woorden)

Avant de poursuivre, notons que la numérotation des *maar* du texte de l'étude n'était pas présente dans la version de ce document transmis aux participants, elle a été ajoutée ici afin de fluidifier nos réflexions.

Dans la partie du questionnaire réflexif consacrée à l'explication des stratégies traductives des connecteurs logiques, les participants étaient libres d'organiser leurs réponses comme ils le voulaient. Nous avons tenté de réduire au maximum le caractère directif de cette partie de l'étude, notamment, en laissant comme lieu de réponse de simples lignes à compléter. Cela a permis aux participants de ne pas justifier l'ensemble de leurs choix traductifs s'ils le souhaitaient, et nous trouvions particulièrement intéressant de comparer les occurrences de *maar* pour identifier celles qui recevaient le plus de justifications, et savoir lesquelles en présentaient le moins.

Le questionnaire réflexif se termine par trois questions, dont la première s'assure que les participants ne devinent pas, au cours de l'expérience, le sujet de cette dernière. Il était en effet capital pour nous que les traductions soient les plus spontanées possibles, et cela passe par le fait que les participants ne connaissent pas le sujet de l'étude lors de la première étape de l'expérience. Le questionnaire interroge dès lors les participants sur cet aspect, en leur demandant s'ils ont deviné que l'étude portait sur *maar*. Certains auteurs ont en effet mis en lumière que, lorsque des participants à une étude connaissent ou devinent le sujet de l'expérience à laquelle ils participent, ils tendent à modifier leurs comportements (Kersbergen *et al.*, 2019), notamment en essayant de se conformer à ce qu'ils pensent identifier comme l'hypothèse de l'étude (Nichols & Maner, 2008).

On peut organiser les résultats de notre étude didactique en deux parties : l'analyse des traductions en elles-mêmes produites par les étudiants et les traducteurs professionnels, et l'analyse des raisons fournies par les participants pour expliquer les stratégies traductives qu'ils ont employées pour traduire les *maar* du texte. Nous proposons dès lors de former deux sections distinctes pour présenter les résultats de notre étude, bien que les allers-retours entre ces deux parties seront nombreux.

5.4.1.1. Étude didactique : traductions des étudiants et des traducteurs professionnels

Comme pour nos études de corpus, nous analyserons les traductions de *maar* des étudiants et des traducteurs professionnels selon la classification en trois dimensions adoptée pour tous les connecteurs logiques de cette étude. *Maar* peut ainsi être traduit soit littéralement par *mais*, soit par un connecteur explicite autre que *mais*, soit par une relation non marquée. Le tableau ci-dessous recense les traductions de *maar* relevées dans les deux groupes de notre expérience didactique. Il rappelle également, à titre informatif, les proportions de ces stratégies observées dans le DPC.

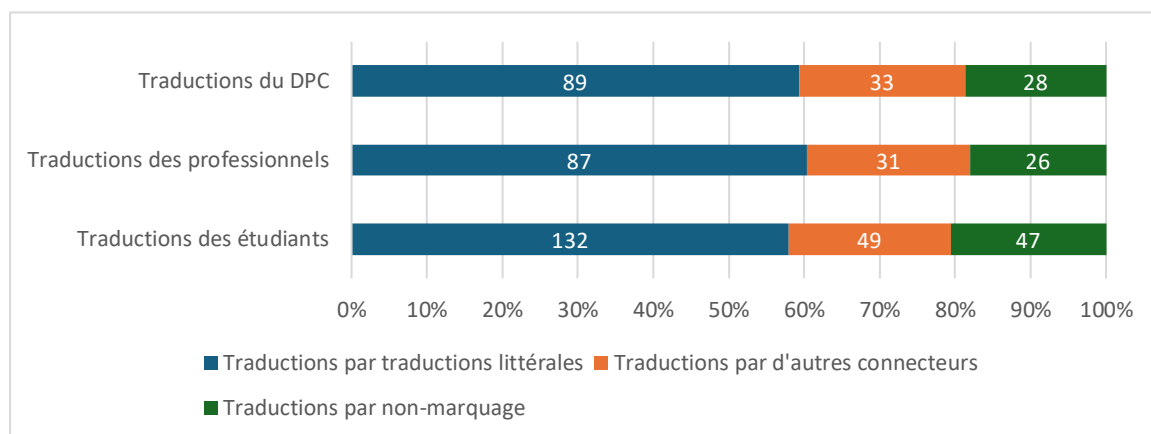


Tableau 292 : Stratégies traductives de *maar* par les deux groupes de participants de l'étude didactique, et par le DPC

On remarque que les proportions de traductions par *mais* (traductions littérales), par d'autres connecteurs explicites, ou par relations non marquées, sont très similaires entre les étudiants, les traducteurs professionnels, et les proportions que nous avons relevées dans le DPC si bien qu'aucune variation significative n'est à noter dans cette première analyse (ni globalement, ni en comparant deux lignes précises du tableau). Par contre, si on affine les résultats en les détaillant par catégories sémantiques de *maar*, des variations apparaissent entre les deux groupes de l'étude. Le tableau suivant reprend les traductions réalisées par les étudiants et les professionnels, en les regroupant par catégories sémantiques de *maar*. Une catégorie suivie de « (E) » indique qu'il s'agit des résultats d'étudiants, un « (P) » fait quant à lui référence à des traductions de professionnels. Le tableau se lit ainsi par paires de lignes.

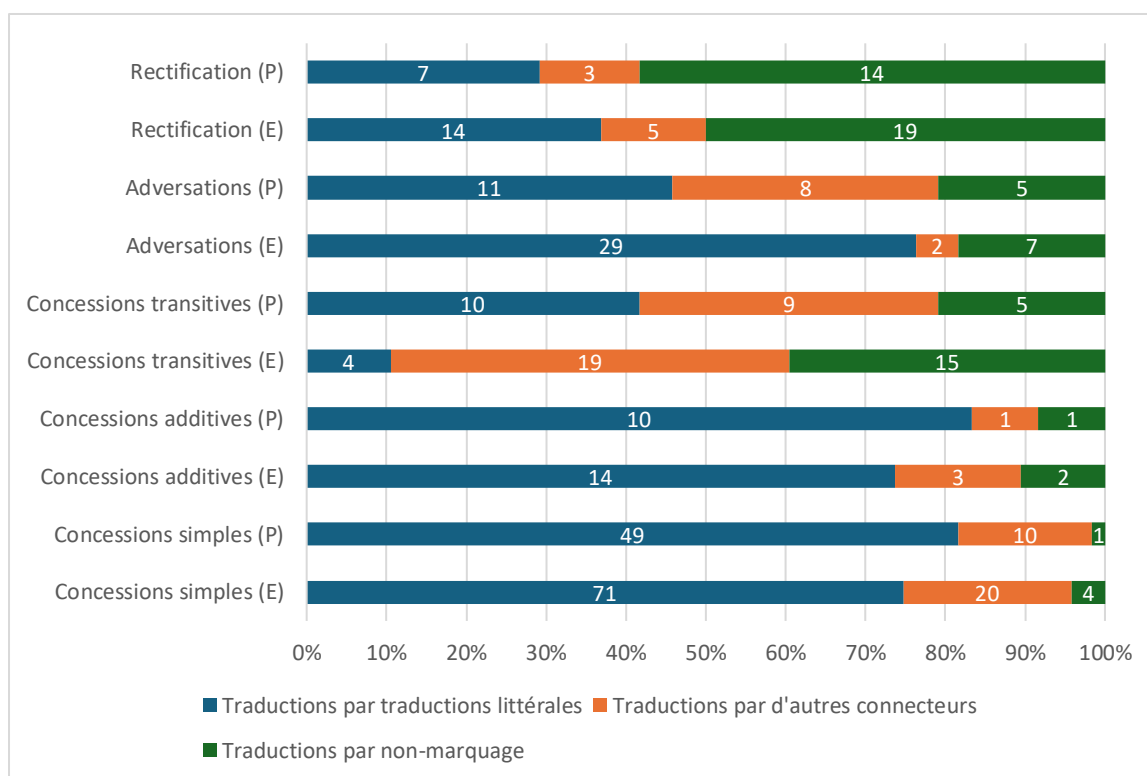


Tableau 293 : Stratégies traductives des *maar* par les participants de l'étude didactique

Plusieurs variations plus ou moins importantes apparaissent entre les stratégies traductives des catégories sémantiques de *maar*. Le tableau suivant reprend les valeurs p ajustées (BH) de chacune des paires de lignes comparées entre les résultats des étudiants et ceux des professionnels, afin de montrer les divergences significatives.

	Traductions par traduction littérale	Traductions par d'autres connecteurs	Traductions par non-marquage
<i>Concessions simples</i>	0,5	0,5	0,5
<i>Concessions additives</i>	0,8	0,8	0,8
<i>Concessions transitives</i>	0,01	0,3	0,1
<i>Adversations</i>	0,02	0,01	0,8
<i>Rectifications</i>	0,8	0,9	0,8

Tableau 294 : Variations significatives des stratégies traductives des catégories sémantiques de *maar* entre les groupes de participants à l'étude didactique

Trois variations sont significatives dans les comparaisons des traductions des étudiants et des professionnels :

- Les *maar* concessifs transitifs présentent des déficits de traductions littérales chez les étudiants ;
- Les *maar* adversatifs présentent des excès de traductions littérales chez les étudiants, mais sont traduits significativement plus souvent par d'autres connecteurs que *mais* par les traducteurs professionnels.

Dans Stilmant (2024), nous avons proposé plusieurs pistes d'explications à ces constats. L'explication la plus probable pour la quasi-absence de traductions littérales pour les *maar* concessifs transitifs réside selon nous dans le fait que les deux *maar* de ce type figurent dans la position la plus typique de la catégorie sémantique de ce type de *maar*, à savoir, la position initiale. Le premier *maar* concessif transitif figure même en tête d'un paragraphe entier. Lui n'a été traduit littéralement par *maar* par aucun des étudiants de l'étude, tandis que le second *maar* concessif transitif, figurant en position initiale mais à l'intérieur d'un paragraphe, a été traduit littéralement par 4 étudiants sur 19. Il nous semble qu'il s'agisse ici d'une manifestation de l'interdit très répandu en français consistant à proscrire l'usage de *mais* en début de phrase. Le premier *maar* concessif transitif, en tête de paragraphe, exacerbe cette position, il est donc cohérent qu'il soit encore moins traduit par *mais* que le second *maar* concessif transitif. Nous verrons dans les réponses fournies par les étudiants si cette théorie se vérifie.

L'excès de connecteurs autres que *mais* pour traduire les *maar* adversatifs du texte s'explique de manière un peu différente selon nous. Il faut en effet sans doute chercher du côté des connecteurs utilisés pour traduire *maar*. Dans Stilmant (2024), nous avons recensé tous les connecteurs utilisés par les participants de l'étude pour traduire les *maar* du texte de l'expérience, dans un tableau similaire au tableau suivant.

	Étudiants			Traducteurs professionnels		
	Connecteurs	Nombre	Total	Connecteurs	Nombre	Total
<i>Maar</i> concessifs simples	Cependant	7	20	Cependant	3	10
	Toutefois	3		Toutefois	2	
	Même si	2		Même si	2	
	Néanmoins	2		Si	2	
	Donc	3		Alors que	1	
	Bien que	1				
	Et	1				
	En revanche	1				
<i>Maar</i> concessifs additifs	Ainsi que	2	3	De même que	1	1
	Aussi bien ... que	1				
<i>Maar</i> concessifs transitifs	Cependant	8	19	Cependant	3	9
	Toutefois	7		Toutefois	3	
	Même si	1		Or	2	
	Néanmoins	3		Cela étant dit	1	
<i>Maar</i> adversatifs	Par contre	1	2	Par contre	4	8
	Alors que	1		Si	4	
<i>Maar</i> correctifs	À la place de	1	5	À la place de	1	3
	Non seulement ... mais également	1		Mais également	1	
	En effet	1		Plutôt	1	
	Aussi	1				
	Et	1				

Tableau 295 : Connecteurs autres que *mais* utilisés pour traduire *maar* par les participants de l'expérience didactique

Afin de mesurer la variété de connecteurs utilisés par les deux groupes de l'étude, nous avons établi un indice de diversité pour les équivalents de *maar* (hors traduction littérale par *mais*). Ce ratio est obtenu en divisant le nombre total d'occurrences traduites par un connecteur explicite (autre que *mais*) par le nombre de connecteurs distincts effectivement recensés. Cette mesure de fréquence moyenne d'utilisation indique que plus la valeur du ratio est basse, plus la palette de connecteurs employés par les sujets est variée.

À titre d'illustration, pour les emplois concessifs simples, les étudiants présentent un ratio de 2,5, ce qui signifie que chaque connecteur utilisé pour traduire les *maar* concessifs simples a été employé, en moyenne, deux fois et demie. En revanche, les professionnels affichent pour cette même catégorie un ratio de 2 ; la fréquence de répétition d'un même terme étant plus faible, leur diversité s'avère donc supérieure à celle du groupe académique.

Le tableau suivant synthétise ces ratios pour chaque catégorie sémantique de *maar*. La colonne finale présente le rapport comparatif entre les deux groupes de l'étude : une valeur positive confirme une plus grande hétérogénéité dans les choix de traduction chez les professionnels expérimentés par rapport aux étudiants.

	Étudiants	Professionnels	Différence entre les groupes
<i>Maar</i> concessifs simples	2,5	2	0,5
<i>Maar</i> concessifs additifs	1,5	1	0,5
<i>Maar</i> concessifs transitifs	4,75	2,25	2,5
<i>Maar</i> adversatifs	1	4	-3
<i>Maar</i> correctifs	1	1	0

Tableau 296 : Ratio de la diversité des connecteurs utilisés pour traduire *maar* par les participants de l'étude didactique

Globalement, les étudiants présentent une diversité de connecteurs employés inférieure aux traducteurs professionnels, sauf pour un cas, celui des *maar* adversatifs. L'étude de la diversité des connecteurs explicites autres que *mais* utilisés par les participants de l'étude semble donc faire écho à la variation significative du taux de connecteurs explicites (autres que *mais*) constatée entre les étudiants et les professionnels plus haut dans cette section. Ce constat s'avère dès lors singulier car, ainsi que nous l'avons précédemment observé, les étudiants privilégient davantage le recours aux connecteurs alternatifs que les professionnels pour l'ensemble des fonctions sémantiques, à l'exception notable des adversatifs. On aurait pu supposer qu'une utilisation plus fréquente de ces variantes traductives par les étudiants s'accompagnerait d'une richesse connective accrue, toutefois, les données infirment cette hypothèse. En effet, bien que les traducteurs expérimentés sollicitent moins souvent d'autres marqueurs que *mais*, ils font preuve d'une variété de choix presque systématiquement supérieure à celle des étudiants, sauf pour cette unique exception.

Il nous semble que la raison est à chercher du côté d'un connecteur qui a déjà attiré notre attention à bon nombre de reprises : *si*. Nous avons eu l'occasion de décrire le sémantisme tout à fait particulier de *si* plusieurs fois dans cette thèse, et à nouveau, il se distingue des autres connecteurs oppositifs, cette fois, dans notre étude didactique. Seuls les professionnels en ont fait usage (à 6 reprises, dont 4

pour traduire des *maar* adversatifs), ce qui rend *si*, dans nos données, significativement liée à ce groupe de participants ($p = 0$; $N = 80$). Si *si* est utilisé davantage par les professionnels que par les étudiants, c'est peut-être parce que son sémantisme particulièrement complexe en fait un connecteur (oppositif) difficilement utilisable sans une maîtrise avancée des relations discursives.

Dans une perspective didactique, on peut dès lors supposer que les étudiants, confrontés à cette complexité, tendent à éviter *si* au profit de connecteurs plus spécialisés, voire monofonctionnels. Ce phénomène est bien documenté dans la littérature sur l'acquisition des connecteurs, où l'on observe que les apprenants maîtrisent d'abord des connecteurs à faible ambiguïté. Les locuteurs débutants, qu'il s'agisse d'enfants ou d'apprenants, acquièrent en premier lieu des connecteurs à sémantisme relativement simple et à forte transparence fonctionnelle, avant de maîtriser des connecteurs plus ambigus ou polysémiques. Cain et Nash (2011) ainsi en évidence que des enfants plus âgés (10 ans) utilisent des connecteurs (temporels) plus précis que des enfants jeunes (8 ans). Evers Vermeul & Sanders (2009) ont quant à eux montré que la complexité cognitive jouait un rôle dans l'ordre dans lequel les connecteurs sont acquis par les jeunes locuteurs d'une langue. Dès lors, le faible recours à *si* chez les étudiants de notre étude pourrait refléter un stade intermédiaire de développement, où les connecteurs les plus complexes, tant sur le plan sémantique que pragmatique, leur sont moins accessibles qu'aux professionnels. On peut ainsi formuler l'hypothèse que la faible présence de *si* chez les étudiants ne relève pas d'une simple lacune, mais d'une difficulté à mobiliser l'emploi particulièrement rare de ce connecteur.

Si, dans ses usages oppositifs, pourrait ainsi aider à approfondir l'étude du développement des connecteurs logiques. Dans ces types d'emplois, il devient en effet un connecteur privilégié pour observer les stades avancés de l'acquisition des connecteurs. On pourrait dès lors envisager une étude ciblée sur l'utilisation de *si* dans ses emplois oppositifs, en partant du constat fait dans cette étude, qui fait état d'une relative rareté dans les productions d'étudiants mais de maîtrise plus affirmée chez des locuteurs expérimentés, comme les traducteurs professionnels. Une telle recherche permettrait de mesurer plus finement le degré de « maturation » dans la maîtrise des connecteurs, en ne prenant plus uniquement en compte des sujets jeunes comme des enfants. Il serait notamment particulièrement intéressant de déterminer à partir de quel âge, ou à quel stade de développement linguistique, *si* s'intègre véritablement dans les usages spontanés, et s'il peut ainsi être considéré comme un indicateur fiable d'une compétence discursive avancée.

Dans cette section, notre interprétation des traductions produites par les étudiants et les professionnels ressemble grandement à l'analyse des données traductologique effectuées sur les traductions issues du DPC. L'un des plus grands intérêts de cette étude, c'est que nous pouvons à présent nous pencher sur les questionnaires réflexifs produits par les traducteurs, jeunes ou expérimentés, qui ont produit ces traductions, afin de voir dans quelle mesure les hypothèses que nous venons d'avancer se vérifient.

5.4.1.1. Étude didactique : questionnaires réflexifs

Afin de faciliter l'interprétation des questionnaires réflexifs, l'intégralité des réponses fournies par les participants de l'étude a été compilée dans le tableau suivant. Les passages qui concernent les stratégies concrètes mises en place pour traduire *maar* figurent en gras.

Participant	Réponse à la consigne « expliquez les raisons qui vous ont amené(e) à traduire comme vous l'avez fait les <i>maar</i> de l'étude ».
STU 1	1. Pas traduit car je trouvais lourd de faire une longue phrase dans le titre. 2. « <i>Même si</i> » + adjectif parce que je trouvais difficile d'exprimer autrement le « <i>daaraan</i> » + voix passive. 3. « <i>Mais</i> » mais la phrase qui suit m'a posé problème. 4. « <i>Mais</i> » 5. « <i>Mais</i> » 6. « <i>Mais</i> » 7. « <i>Mais</i> » 8. « <i>Cependant</i> » 9. J'ai coupé la phrase pour introduire une opposition dans la première phrase. En début de phrase, jamais traduit par « <i>mais</i> ». Dans une phrase longue ou complexe, la phrase est coupée et/ou l'opposition est introduite autrement que par « <i>mais</i> ». Dans une phrase « <i>simple</i> », je l'ai juste traduit par « <i>mais</i> ».
STU 2	1. J'ai plutôt laissé tomber le « <i>maar</i> » pour pouvoir trouver un titre plus simple au niveau de la structure. 2. & 5. & 3. J'ai gardé le « <i>mais</i> » car il fonctionnait bien dans les deux phrases et ils semblent naturels. 4. J'ai gardé le « <i>mais</i> » en raison de la structure « <i>ce n'est pas parce que, mais</i> ». 11. & 9. & 6. Je trouve le « <i>mais</i> » plus naturel dans une citation. 7. Je préfère ne pas commencer une phrase par « <i>mais</i> ». 8. Je l'ai évité car je n'y voyais pas trop l'intérêt 10. Je préfère ne pas commencer une phrase par un « <i>mais</i> », je l'ai évité pour que cela soit plus naturel.
STU 3	La plupart du temps ma traduction du mot « <i>maar</i> » a été « <i>mais</i> ». Parfois, j'ai choisi de ne pas le traduire du tout comme pour l'avant-dernier qui se trouve au début de la citation d'Alexander De Croo. Je n'ai également pas traduit le « <i>maar</i> » dans le troisième paragraphe et j'ai utilisé une négation. Lorsque j'ai décidé de les traduire, c'était surtout pour mettre en avant le contraste.
STU 4	Le mot mis en évidence dans le texte source a été traduit de différentes manières en fonction du contexte. Parfois j'ai préféré ne pas traduire le « <i>maar</i> » et reformuler l'idée de la phrase pour éviter la difficulté parce que le « <i>maar</i> » n'était pas nécessaire et était utilisé de manière stylistique en néerlandais.
STU 5	J'ai essayé de varier les traductions pour éviter de répéter le même mot. En fonction du contexte, les traductions pouvaient différer. J'ai parfois abandonné le « <i>maar</i> » et ai modifié la phrase pour qu'il ne soit plus nécessaire. Parfois, le « <i>maar</i> » n'a pas été traduit par « <i>mais</i> » mais par un synonyme : <i>cependant</i>, ... Dans certains cas, le « <i>maar</i> » a simplement été traduit par « <i>mais</i> ».
STU 6	Je l'ai presque toujours traduit par « <i>mais</i> » ou « <i>toutefois</i> ». Quand je mettais le connecteur en début de phrase, j'utilisais « <i>toutefois</i> », car on nous a appris qu'il était

	mieux d'éviter de commencer une phrase par une conjonction de coordination. Je ne l'ai parfois pas traduit car le lien me semblait clair sans.
STU 7	J'ai traduit le mot « <i>maar</i> » par « <i>mais</i> » dans la plupart des cas. Parfois, j'ai utilisé « <i>toutefois</i> » ou « <i>cependant</i> ». J'ai opté pour cette traduction lorsque j'estimais qu'il s'agissait d'une opposition/concession . J'ai aussi traduit « <i>maar</i> » par « <i>en effet</i> », et je l'ai parfois omis ou remplacé par un adverbe (<i>surtout</i>) pour la phrase de <i>maar</i> 11.
STU 8	12. Je n'ai pas traduit le « <i>maar</i> » par « <i>mais</i> », mais par « <i>hors de question</i> ». Ces mots exprimaient le contraste avec la première phrase du titre, Voilà pourquoi j'ai opté pour cette traduction. 13. et 5. J'ai traduit le deuxième « <i>maar</i> » par « <i>cependant</i> », car je recommençais une nouvelle phrase . 14. et 4. et 10. J'ai conservé la traduction « <i>mais</i> » pour « <i>maar</i> » car il fallait selon moi garder l'idée de concession . 7. J'ai traduit le « <i>maar ook</i> » par « <i>mais pas seulement</i> » : l'auteur insistait sur ces mots dans le texte, c'est pourquoi je les ai traduits comme ça. et 11. J'ai laissé tomber le « <i>maar</i> ». Il n'apportait pas grand-chose au paragraphe. On comprend le sens, même sans sa présence .
STU 9	Je les ai presque tous traduits par « <i>mais</i> », sauf dans l'avant avant-dernier paragraphe. J'ai traduit le premier par « <i>cependant</i> » et j'ai implicité le second. Dans le dernier paragraphe, j'ai traduit le dernier par « <i>néanmoins</i> ». Je les ai presque tous traduits par « <i>mais</i> », car selon moi ces 2 mots ont le même sens. Par contre, j'ai traduit « <i>maar</i> » par « <i>cependant</i> » et « <i>néanmoins</i> » pour éviter un « mais » en début de phrase, usage plutôt critiqué en français . Pour la phrase dans laquelle « <i>maar</i> » est implicite, ma reformulation ne nécessitait pas de « <i>mais</i> ». Je pense avoir rendu le sens, malgré le changement de structure.
STU 10	J'ai souvent traduit les « <i>maar</i> » par « <i>mais</i> ». Dans les citations , je trouve l'usage du « <i>mais</i> » plus justifié que « <i>cependant</i> » ou « <i>néanmoins</i> ». Je trouve que cela correspond davantage au registre de langue des locuteurs. J'ai également traduit quelques occurrences de « <i>maar</i> » par « <i>cependant</i> ». C'est particulièrement justifié quand on débute une phrase avec « <i>maar</i> ». Le français n'admet pas de pouvoir commencer une phrase par « mais » . « <i>Cependant</i> » me semblait une bonne alternative. J'ai enfin omis le « <i>maar</i> » à une occurrence (<i>maar</i> 5). J'ai préféré reformuler la phrase pour l'éviter et donc le traduire par « <i>à la place de</i> ».
STU 11	La plupart du temps, j'ai traduit le mot « <i>maar</i> » par « <i>mais</i> » en français, sauf dans quelques cas que je vais expliquer ci-après. 1. <i>Maar</i> 5 : Pour moi, c'était plus correct en français de complètement changer la phrase et de ne pas laisser le « <i>maar</i> ». 2. <i>Maar</i> 8 : Ici, il valait mieux commencer la phrase par un « cependant » plutôt que par « <i>mais</i> », question de style . 3. <i>Maar</i> 9 : Je trouvais plus judicieux de mettre deux points car pour moi, ce qui se trouvait après le « <i>maar</i> » était plus une explication . 4. <i>Maar</i> 11 : Je l'ai laissé tomber car il était pour moi inutile .
STU 12	J'ai traduit le premier « <i>maar</i> » par « <i>contrairement</i> », pour avoir deux groupes nominaux sans verbes conjugués de chaque côté ; pour que ce soit plus « symétrique » en français. J'ai traduit le huitième « <i>maar</i> » par « <i>toutefois</i> », car il se trouvait en début de phrase et commencer une phrase par « mais » est vivement

	déconseillé en français. Même explication pour le onzième « <i>maar</i> ». Pour le reste, la traduction littérale de « <i>maar</i> » me semblait appropriée.
STU 13	Dans les citations, j'ai laissé le mot « <i>mais</i> » parce qu'à l'oral, nous utilisons rarement « <i>cependant</i> », « <i>néanmoins</i> », ou « <i>toutefois</i> ». Titre : j'ai utilisé « <i>mais</i> » pour conserver cette idée de différence. § 1 : Idem. § 2 : « <i>Toutefois</i> » : on m'a souvent expliqué que je ne pouvais pas utiliser « <i>mais</i> » en début de phrase. § 3 : 1. & 2. Je trouvais que pour insister, le « <i>mais</i> » était adéquat et assez fort. § 4 : 1. « <i>Bien que</i> » Pour exprimer la concession. 2. Voir citations. § 5 : 1. « <i>Toutefois</i> » pour ne pas utiliser « <i>mais</i> » en début de phrase. 2. J'ai utilisé les deux points parce que je trouvais qu'il s'agissait d'une explication, plutôt que d'une concession. § 6 : J'ai mis un point et fait deux phrases parce que je trouvais qu'il n'y avait pas forcément de lien entre la partie de la phrase et la subordonnée. § 7 : 1. & 2. Voir citations.
STU 14	Ma réflexion commençait par l'analyse de la longueur des phrases. Lorsqu'elles étaient trop longues pour pouvoir fournir une traduction claire, je décidais de scinder les phrases. Dans ce cas, je commençais ma nouvelle phrase par « <i>en revanche</i> », ou « <i>cependant</i> ». Je choisisais en général ces solutions lorsqu'un « <i>maar</i> » se retrouve en début de phrase. Par contre, lorsque la phrase était une longueur raisonnable ou que l'opposition est trop importante pour être séparée de l'idée principale, je traduisais par « <i>mais</i> », toujours précédé par une virgule.
STU 15	Lorsque je traduisais les « <i>maar</i> », j'employais des connecteurs logiques afin, d'une part, d'éviter la répétition du « <i>mais</i> », et d'autre part, de couper les phrases qui me semblaient parfois longues.
STU 16	La plupart du temps, je traduis « <i>maar</i> » par un simple « <i>mais</i> » parce qu'il s'agit du premier sens qu'on apprend à lui donner. Je ne ressens pas le besoin de le substituer à un autre connecteur. Je ne l'ai traduit autrement que deux fois : j'ai utilisé « <i>cependant</i> » au début d'un paragraphe car j'avais l'impression qu'il fallait insister et marquer cette opposition (« <i>Maar niet alle lidstaten...</i> »). Dans l'avant-dernier paragraphe, j'ai coupé la phrase, de sorte à ce que « <i>maar</i> » commence la suivante. J'ai alors vu l'enchaînement comme une concession/opposition et un « <i>par contre</i> » me semblait juste pour encore une fois insister sur l'opposition.
STU 17	10. J'ai voulu être concise et éviter d'utiliser une opposition longue dans un titre (pour moi, on doit toujours faire plus court dans un titre). 11. La traduction du « <i>maar</i> » me semblait bonne et simple à utiliser pour ne pas alourdir le texte.

	12. Le « <i>maar</i> » me faisait l'idée d'une connexion, et non d'une opposition. 13. Vu que le « <i>maar</i> » fait partie des paroles rapportées, je n'ai pas trouvé ça utile de le traduire. J'ai juste fait une phrase pour expliquer. 14. Le « <i>maar</i> » alourdissait la phrase, et je pouvais omettre des choses évidentes (le charbon) en utilisant le « <i>car</i> ». 15. Parfois, la traduction « <i>mais</i> » nous permet d'aller au plus simple. 16. J'ai choisi la colocation « <i>mais aussi</i> » pour ajouter une information en plus. 17. J'ai choisi l'omission du « <i>mais</i> » car la phrase signifie la même chose. 18. Le « <i>maar</i> » alourdit le texte à cet endroit. Je trouvais ça plus homogène de le remplacer par deux points. 19. Parfois, la traduction du « <i>maar</i> » ne me semble pas évidente à éviter. « <i>Mais</i> » reste la traduction la plus logique. 20. & 12. Je trouvais ces « <i>maar</i> » très lourds dans ce discours. J'ai simplement traduit en les omettant. Cela ne changeait pas grand-chose au message.
STU 18	J'ai traduit la plupart des « <i>maar</i> » par « <i>mais</i> ». Pour moi, ce petit mot est essentiel en néerlandais. Il donne plus de précision au texte et j'ai donc décidé de le rendre en français également. Les seules fois où je n'ai pas traduit le « <i>maar</i> » par « <i>mais</i> », c'était lorsque les « <i>maar</i> » étaient en début de phrase.
STU 19	Tout d'abord, j'avais remarqué que le texte employait une certaine quantité de « <i>maar</i> ». Je suis cependant parti du postulat selon lequel ils marquaient tous une opposition. L'avantage, c'est qu'en français nous disposons de diverses possibilités de traduction. Instinctivement, je me suis donc imposé le fait de trouver un équivalent différent chaque fois. Même si cela remettait en question l'ordre des compléments.

Tableau 297 : Réponses des questionnaires réflexifs des étudiants

Nous proposons d'analyser les résultats des questionnaires des étudiants en deux temps, en accord avec les deux constats significatifs relevés entre leurs traductions et celles des traducteurs professionnels : nous commencerons par nous pencher sur les réflexions relatives aux *maar* concessifs transitifs, puis continuerons vers les *maar* adversatifs.

On trouve plusieurs références aux *maar* transitifs dans les réponses des étudiants. Comme nous l'avons pensé, un nombre important d'entre eux font référence directement à la position de ces *maar*, qui semble jouer un rôle décisif dans les stratégies traductives employées pour traduire ces *maar*. Ainsi, STU1, STU 2, STU 6, STU 8, STU 9, STU 10, STU 11, STU 12, STU 13, STU 14, STU 16 et STU 18 (12/19) ont explicitement fait référence à la position initiale de *maar* comme que facteur ayant influencé leurs traductions. Plus précisément, cet aspect a toujours été invoqué pour ne pas utiliser de *mais* en français. Certains étudiants en font simplement la mention, et semblent considérer comme un postulat le fait qu'une phrase graphique en français ne puisse pas commencer par *mais* (« [...] pour ne pas utiliser *mais* en début de phrase », STU 13), d'autres considèrent que cette question touche davantage à des considérations stylistiques (« [...] question de style », STU 11), d'autres encore font appel à la norme (« [...] le français n'admet pas de pouvoir commencer une phrase par *mais* », STU 10). On note cependant une différence de traitement entre les deux *maar* concessifs transitifs. Les considérations liées à la position initiale de *maar* semblent en effet atténuées par la possibilité de figurer dans des propos oraux rapportés, ce qui est le cas du second *maar* concessif transitif, qui fait partie d'une citation d'Alexander De Croo. Lui aussi figure en tête de phrase graphique, cependant, le fait qu'il se trouve dans (ce que les étudiants appellent) une citation modifie les stratégies traductives des étudiants (STU 2, STU 3, STU 10, STU 13), voire entre en contradiction avec l'impossibilité de commencer une phrase

par *mais*. Ainsi, STU 10 trouve l'usage de *mais* en citation « plus justifié », STU 13 estime que *mais* est plus adapté à l'oral, de même que STU 2 qui l'estime « plus naturel ». Il semble dès lors y avoir une certaine contradiction dans les réponses des étudiants : d'un côté, ils semblent vouloir éviter de commencer une phrase par *mais*, mais de l'autre, ils estiment que *mais* est particulièrement adapté dans une citation ou, plus largement, dans du discours oral. D'ailleurs, si on compare les traductions littérales entre les étudiants et les professionnels en se concentrant uniquement sur *Maar* 11, le *maar* concessif transitif en discours oral (citation d'Alexander De Croo), on constate qu'il n'y a pas de variations significatives de l'usage de *mais* en traduction entre les deux groupes de participants de l'expérience didactique ($p = 0,2$; $N = 31$). Les divergences entre étudiants et professionnels se concentrent donc surtout sur le *maar* concessif transitif employé en tête de paragraphe, hors d'une citation (*Maar* 8). Dans cette thèse, nous n'avons jusqu'à présent pas proposé d'hypothèses pour comprendre pourquoi une affirmation du type « il ne faut pas commencer de phrase par *mais* » existe en français. Nous nous sommes contenté de la citer, dans le cadre notamment de l'interprétation de certaines de nos données. Il nous semble cependant que le contexte de l'expérience didactique de notre étude se prête bien à cet exercice. Nous proposons que l'interdiction répandue de l'utilisation de *mais* en position initiale soit un cas de généralisation de situations plus précises. En d'autres termes, *mais* en tête de phrase correspond mieux à certains *mais* qu'à d'autres. Il faut pour cela refaire appel à l'hypothèse de l'intensité du lien oppositif exprimé par *mais*, et admettre (comme c'était le cas précédemment dans cette thèse) que certains *mais* sont plus « forts » que d'autres. Précédemment, nous avons suggéré que les *mais* concessifs transitifs possédait une charge oppositive moins importante que les *mais* d'autres types, comme ceux des concessions simples. En acceptant cette hypothèse, et en la croisant aux résultats des positions des *mais* de nos études monolingues et contrastives, on pourrait trouver une corrélation entre la force oppositive de *mais* et sa capacité à lier des phrases graphiques distinctes, car les *mais* concessifs transitifs, qui ont perdu une partie de leur charge oppositive (Adam, 1999), lient plus souvent des P et Q dans deux phrases graphiques différentes que les *mais* concessifs simples. Toujours est-il que la position initiale fait mieux écho à la fonction discursive de certains *mais* qu'à d'autres. Cependant, peut-être est-il fastidieux, voire anecdotique, de se pencher sur des variations aussi subtiles, par exemple, lors de l'apprentissage du français. Par facilité, on peut supposer que l'enseignement, ou plus largement la norme prescriptive, procède à une simplification de cette complexité en généralisant une contrainte unique, facilement mémorisable, à savoir l'interdiction de *mais* en tête de phrase, laquelle permet de ne jamais se tromper dans la position à conférer à *mais*. Ce type de généralisation correspond à un phénomène bien attesté en didactique et en acquisition, où des règles simplifiées sont proposées afin de réduire la charge cognitive des apprenants face à des connecteurs complexes. On peut à cet égard rapprocher ce phénomène de mécanismes bien connus en pédagogie, comme celui de la transposition didactique (Paun, 2006), dont l'une des formes est la simplification didactique (Deyrich, 2001). Comme le montrait déjà Chevallard (1985), tout savoir enseigné résulte d'un processus de transposition qui implique nécessairement une transformation du savoir savant en un objet plus facilement transmissible. Dans l'apprentissage du français, Chiss & David (2018) montrent que cette transformation passe notamment par la production de règles générales, destinées à fournir des repères clairs aux apprenants. Elles impliquent toutefois une réduction de la complexité des phénomènes linguistiques enseignés (Schneuwly *et al.*, 2009), ce qui conduit inévitablement à gommer certaines variations et subtilités. Dans cette perspective, l'interdiction de *mais* en position initiale peut être interprétée comme le produit d'une telle simplification : face à la diversité des valeurs sémantiques de *mais* et à la difficulté de les distinguer finement, la norme pédagogique privilégie une règle unique, plus facilement appropriable, mais au prix d'une neutralisation de cas où la position initiale n'est pas seulement acceptable, mais même souhaitable. On peut également éclairer ces réflexions avec le principe que l'apprentissage se fait tout au long de la vie de l'individu. Les travaux en sciences cognitives et en psychologie de l'apprentissage

montrent en effet que l’acquisition de compétences (entre autres, linguistiques) ne s’arrête pas au cadre scolaire ou universitaire, mais se poursuit avec l’expérience et l’exposition prolongée à des usages variés (Carré & Rieunier, 2024). Dehaene (2018) souligne notamment que le cerveau conserve une plasticité permettant des apprentissages complexes à l’âge adulte. Dans le domaine spécifique de la traduction, Kiraly (2018) met en évidence que la compétence traductive s’affine progressivement par l’expérience et l’engagement dans des tâches authentiques, selon une approche socio-constructiviste. Dès lors, on peut postuler que la plus grande propension des traducteurs professionnels à employer *mais* en position initiale reflète un stade plus avancé dans l’appropriation des subtilités de ce connecteur : ayant dépassé les simplifications normatives propres à l’enseignement initial, ils sont davantage en mesure de mobiliser des usages plus fins encore inaccessibles aux étudiants. De plus, si les étudiants perçoivent la position initiale de *mais* comme régie par une norme, le fait que l’étude se déroule dans un cadre universitaire encadré par l’un de leurs enseignants a probablement dû les inciter encore plus à éviter cet emploi de *mais* qu’ils conçoivent comme interdit.

L’usage déficitaire des étudiants de connecteurs autres que *mais* pour traduire les *maar* adversatifs pourrait s’inspirer de certains éléments déjà discutés dans les réflexions liées aux traductions des *maar* concessifs transitifs. Il faut tout d’abord en effet noter que l’un des deux *maar* adversatifs que le texte contient figure dans ce que les étudiants semblent avoir associé au concept de « citation » (cette fois non plus attribuée à Alexander De Croo, mais au politologue Hendrik Vos). En prenant les parties du texte entre guillemets pour ces « citations », les étudiants s’imposent probablement une fidélité supplémentaire lors de la traduction de ces passages, le principe d’une citation (entre guillemets) étant que les mots s’y trouvant étant rigoureusement les mêmes que ceux utilisés par l’auteur des propos relatés (Tripathy & Tripathy, 2017 ; Agbo, 2024). Cela fournit peut-être des indications sur ce qu’ils considèrent comme la traduction la plus fidèle de *maar* : si les étudiants ont ressenti que les *maar* à l’intérieur de citations devaient être traduits de manière plus proches du néerlandais que les autres *maar* du texte, et que dès lors les étudiants affichent un excès significatif de *mais* pour traduire ces *maar*, cela indique peut-être qu’ils considèrent que la traduction de *maar* par *mais* est la traduction la plus adéquate, que *mais* est le connecteur français le plus proche de *maar*. Ces réflexions rappellent celles que nous avons eu au sujet de la notion de traduction littérale, et semblent confirmer que *mais* et *maar* sont une paire de ce type de traductions. On peut d’ailleurs se rendre compte encore mieux de cette hypothèse si on sépare les traductions des deux *maar* adversatifs, pour les étudier séparément. On obtient alors une comparaison de traductions d’un *maar* adversatif classique et d’un *maar* adversatif inséré dans une citation.

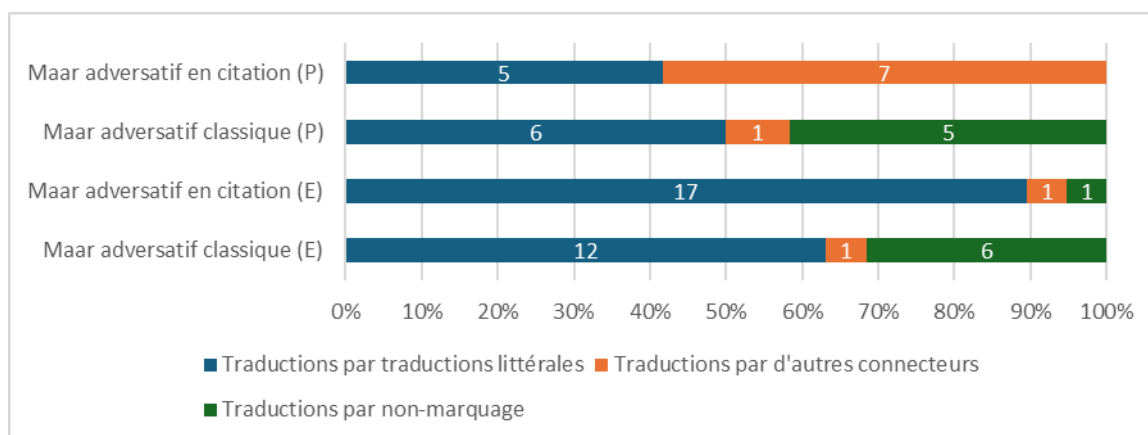


Tableau 298 : Traductions des deux *maar* adversatifs de l’étude

On remarque que les variations entre les deux groupes de l'étude sont bien plus marquées pour le *maar* adversatif en citation que pour le *maar* adversatif classique. D'ailleurs, le premier n'affiche pas de variations significatives entre les traductions des étudiants et celles des professionnels ($p = 0,7$ pour toutes les stratégies traductives), cependant, le second reproduit les variations significatives relevées précédemment pour les *maar* adversatifs (excès de traductions littérales pour les étudiants, $p = 0$; déficit de traductions par d'autres connecteurs pour les étudiants, $p = 0$). L'excès de connecteurs autres que *mais* employés pour traduire le *maar* adversatif en citation s'explique par ailleurs également par une utilisation élevée de *si* chez les traducteurs professionnels, un phénomène que nous avons déjà décrit précédemment dans cette section. À présent, nous pouvons suggérer que cette utilisation différente de *si* n'est finalement peut-être pas le seul facteur qui explique les divergences entre les étudiants et les professionnels s'agissant des traductions de *maar* adversatif : le fait que le connecteur figure en citation joue également un rôle, selon les réponses des questionnaires réflexifs des étudiants. Peut-être s'agit-il ici aussi d'une interprétation un peu stricte d'un concept, celui de citation, couplée à l'impression que les étudiants semblent avoir voulant que la traduction la plus fidèle de *mais* soit *maar*. Nous verrons dans les questionnaires des professionnels si ces derniers font mention de ces mêmes facteurs. Le tableau suivant compile les réponses récoltées lors de cette phase de l'étude.

Participant	Réponse à la consigne « expliquez les raisons qui vous ont amené(e) à traduire comme vous l'avez fait les <i>maar</i> de l'étude ».
PRO 0	J'ai naturellement opté dans la plupart des cas pour le « mais » classique. Il me semble que cette option fonctionne assez bien dans ce contexte. Avec le recul, je me rends compte que j'aurais pu opter pour une autre solution à certains endroits, en particulier pour le 8^{ème} « maar » (5^{ème} paragraphe) -> « Cependant » aurait sans doute mieux fonctionné (notamment pour éviter de placer un « mais » en début de phrase). À deux occasions, la reformulation a entraîné une suppression du « maar » en français. J'ai également décidé de supprimer l'avant-dernier « maar » dans ma traduction. Celui-ci ne m'a pas semblé nécessaire. Il n'y avait, selon moi, aucune opposition entre les deux phrases qui se succédaient. Enfin, le 10^{ème} « maar » a été traduit par un « Si », placé en début de phrase pour marquer l'opposition.
PRO 1	Le texte néerlandais compte 12 "<i>maar</i>". Dans ma traduction française, je l'ai traduit sept fois par "<i>mais</i>", traduction classique qui me paraissait appropriée à chaque fois. Je l'ai traduit autrement à deux reprises, toujours en gardant l'idée d'opposition, lorsque j'ai opté pour une structure de phrase différente en français, pour améliorer la fluidité de ma traduction ("<i>au détriment de</i>" et "<i>toutefois</i>"). En effet, les structures en "<i>maar</i>" sont très courantes en néerlandais, mais beaucoup moins en français (par exemple "<i>niet steenkool, maar aardgas</i>"). Il faut donc parfois utiliser d'autres marqueurs de l'idée d'opposition pour traduire le "<i>maar</i>". Je l'ai aussi supprimé à trois reprises lorsque l'idée d'opposition était rendue implicitement en français, pour alléger ma traduction.

PRO 2	Après avoir constaté que la conjonction « <i>maar</i> » revenait assez souvent dans le texte, j'ai essayé de varier au maximum les reformulations. J'ai utilisé des synonymes (par exemple : « <i>par contre</i> »), à d'autres endroits, j'ai complètement reformulé pour que ce soit plus naturel en français. Un paragraphe commençait par « <i>maar</i> » et dans ce cas, j'ai préféré utiliser une formulation qui permette de mieux lier le tout. Une autre de mes stratégies a été d'utiliser les deux points suivis d'une explication de ce qui précédait.
PRO 3	J'ai dans la majorité des cas traduits le '<i>maar</i>' par '<i>mais</i>'. Dans le troisième paragraphe, pour le dernier "<i>maar</i>", j'ai tourné la phrase différemment et n'ai donc pas utilisé le '<i>mais</i>'. Dans le cinquième paragraphe, j'aurais pu remplacer le '<i>mais</i>' par toutefois, cependant.
PRO 4	Mon attention n'a pas été attirée par ce terme au cours de la traduction. Je me rends compte que je l'ai naturellement traduit partout par « <i>mais</i> ». Je me suis plus attardée sur les tournures de phrases que sur ce terme-là.
PRO 5	1. Dans le titre, j'ai préféré rendre l'opposition par « non/oui ». 2. Certaines occurrences (2, 4, 7, 11 et 12) ont été traduites littéralement. 3. Pour la troisième occurrence, j'ai coupé la phrase en deux et j'ai rendu le sens du « <i>maar</i> » par un « Toutefois » placé en début de phrase. 4. Pour la cinquième occurrence, j'ai employé « plutôt ... que » pour rendre l'opposition entre « gaz naturel » et « charbon ». 5. Pour la sixième occurrence, j'ai à nouveau scindé la phrase et abandonné le « <i>maar</i> ». J'ai estimé que l'opposition entre les deux phrases résultantes était suffisamment explicite. 6. Pour la huitième occurrence, il m'a semblé que le « <i>maar</i> » n'était pas très important pour le sens de la phrase. Je l'ai donc purement et simplement ignoré, en estimant que le sens général du texte permettrait au lecteur de comprendre cette phrase sans qu'on doive l'alourdir par l'ajout d'un connecteur. 7. De même, pour la neuvième occurrence, je n'ai pas traduit littéralement le « <i>niet alleen ... maar</i> », même si j'ai utilisé « pas uniquement » pour « <i>niet alleen</i> ». J'ai estimé que ce « pas uniquement » permettait d'économiser un connecteur dans la deuxième partie de la phrase. 8. Pour la dixième occurrence, j'ai utilisé « par contre », ici aussi après avoir scindé la phrase. 9. Concernant les septième, onzième et douzième occurrences, je les ai conservées par facilité, pour coller davantage au discours direct.
PRO 6	1 : omission, le point rend l'idée d'opposition. Opposition renforcée par « deux poids deux mesures » dans la suite 2 : fractionnement en deux phrases, traduction cependant, mais j'aurais pu mettre aussi « néanmoins », idée de tempérer l'affirmation précédente 3 : traduction par « mais », cela me semblait naturel dans le discours rapporté 4 : traduction par mais, sans pouvoir expliquer pourquoi 5 : traduit « par d'autant que c'est le gaz naturel, et non le charbon, » : omission, mais j'ai inversé la perspective en faisant passer « gaz naturel » devant 6 : traduction pas mais, pas a posteriori, j'aurais pu mettre « pourtant » 7 : omission, c'est une énumération simple en français

	8 : cependant, mais en relisant, il n’y a pas d’opposition logique avec le paragraphe précédent. On aurait pu l’omettre ou remplacer par « ceci dit » 9 : niet alleen maar ook : À cette dépendance s’ajoute le fait que l’an dernier, (j’ai rendu l’idée de double dépendance par une autre phrase) 10 : par contre, pour rendre l’idée d’un renforcement 11 : omission + « ce qu’il faut éviter à tout prix », cette expression rendant l’idée d’urgence et l’importance 12 : « mais », avec ellipse du verbe, en gardant seulement « petit à petit »
PRO 7	J’ai tenté de garder le « mais » pour les citations car ce connecteur relève plus du langage parlé, et j’ai tenté de varier pour des questions stylistiques (éviter un trop grand nombre de « mais » en français, car cela alourdirait le style). J’ai le sentiment qu’en néerlandais, l’utilisation de mots de base (verbe de base + préposition ; connecteurs « basiques » et répétitions n’appauvrissent pas le texte – qui est d’ailleurs un texte journalistique) alors que de trop nombreuses répétitions d’un même mot dans un texte français sont néfastes pour le style.
PRO 8	1. Opposition classique donc traduction classique de “maar” 2. Les structures des deux parties de la phrase étant différentes, j’ai opté pour 2 phrases différentes et choisi d’utiliser “cependant” pour des raisons stylistiques 3. Pas d’explication particulière, je suppose que j’ai simplement été littérale. 4. Les structures des deux parties de la phrase étant différentes, j’ai opté pour 2 phrases différentes et choisi d’utiliser “cependant” pour des raisons stylistiques 5. J’ai opté pour une autre tournure de phrase qui ne demandait pas de traduire “maar”, la mise en exergue du gaz naturel par rapport au charbon étant intégrée différemment dans la phrase. 6. Les structures des deux parties de la phrase étant différentes, j’ai opté pour 2 phrases différentes et choisi d’utiliser “cependant” pour des raisons stylistiques 7. “maar” ayant ici valeur de “et”, j’ai opté pour “de même que” pour des raisons stylistiques 8. L’utilisation de “mais” en début de phrase étant à éviter (après réflexion, c’est peut-être moins évident dans le style journalistique), j’ai opté pour “cependant”, plus facile à “caser” en milieu de phrase 9. Expression “niet alleen...maar” → “puisque” permet d’expliquer pourquoi il l’Allemagne n’est pas seulement dépendante du gaz. 10. Opposition classique donc traduction classique de “maar” 11. “mais” généralement à éviter en début de phrase mais je l’ai gardé ici car il s’agit d’une citation + style journalistique 12. Pas d’explication particulière, je suppose que j’ai simplement été littérale.
PRO 9	<i>maar hun olie en gas blijven welkom</i> : omission d’un équivalent au maar, le lien d’opposition est selon moi marqué implicitement par la structure en deux parties + volonté d’utiliser le moins de mots possible pour garder un titre compact et percutant. <i>maar gas en olie weren</i> : un simple mais en français... Rien ne m’a paru suspect ou lourd stylistiquement, entre autres car la conjonction était accompagnée d’une expression un peu idiomatique : « mais pas question de... » <i>maar ook daaraan wordt gewerkt</i> : même si ; choix spontané/inconscient d’une alternative au « mais », probablement par souci stylistique. J’avais aussi ajouté un lien

	non présent en N, en introduisant « en revanche » dans le début de la phrase (pour favoriser la fluidité du lien avec la phrase précédente) ; c'est sans doute ce qui m'a poussé à choisir une nuance légèrement différente pour rendre le « maar » <i>maar in absolute volumes</i> : un simple « mais », ma phrase me paraissait tenir la route sur le plan syntactique et stylistique comme cela. – <i>situation désignée par le (*) ci-dessous</i> <i>niet steenkool, maar aardgas</i> : j'avais fait basculer toute la phrase dans ma traduction « repose sur... et non... », l'idée d'opposition est rendue par le « et non », c'est venu naturellement comme ça. <i>maar dat ligt tegelijkertijd erg gevoelig</i> : (*) <i>maar ook op citytrips</i> : (*) <i>Maar niet alle lidstaten</i> : Choix d'un « toutefois » suivi d'une virgule. Façon stylistiquement avantageuse de débiter un paragraphe avec un lien logique très explicite. <i>maar kwam vorig jaar</i> : (*) <i>maar voor olie</i> : (*) <i>Maar het laatste + maar dat gaat maar stap voor stap</i> : pour ces deux-ci, je ne me suis pas posé de questions : j'ai repris le passage du site de la VRT en français. Une version française de cet extrait d'interview étant disponible, il m'a paru nécessaire d'être cohérent avec celle-ci.
PRO 10	1) 'mais' m'a semblé le choix le plus évident ici, c'est donc un choix spontané, qui m'a permis de bien souligner le contraste, l'opposition entre les deux parties de la phrase. 2) idem 3) idem – Cependant, en relisant ma traduction à ce stade, je me rends compte que j'aurais pu utiliser, pour varier quelque peu le style, une structure du type « Si l'interdiction d'importation de pétrole est quelque peu prématurée à ce stade, elle est toutefois également à l'examen ». Cela étant, je trouve que cela alourdit le style. 4) Encore une fois, choix spontané, n'ayant pas fait l'objet d'une réelle hésitation 5) La formulation que j'ai utilisée m'a semblée plus fluide, plus « légère » qu'un « mais » littéral. 6) Pas de raison particulière, choix spontané 7) Choix le plus naturel ici selon moi, étant donné que 'maar' est combiné avec 'ook'. 8) En relisant à présent ma traduction pour répondre à ces questions, je me rends compte que si j'avais pu « dormir dessus », j'aurais remplacé à coup sûr ce « Mais » par « Cependant » (en tête de phrase) ou « toutefois » (-> « ne dépendent <u>toutefois</u> pas... »). Je trouve en effet que commencer un paragraphe par « mais » n'est pas le choix le plus heureux d'un point de vue du style (trop familier ?). Encore que..., le résultat est peut-être plus « dynamique », plus vivant (plus oral ?), avec « mais ». 9) Désolé, une fois de plus, choix très spontané. Il a probablement été dicté par l'association « non seulement + mais », qui m'a semblée indiquée ici pour contraster les deux idées. 10) <u>Encore davantage qu'au point 8, je remplacerais à coup sûr ma formulation</u> par une structure « Si un boycott du..., cette mesure a toutefois/néanmoins été retirée provisoirement... ». En relisant ma traduction, j'ai l'impression « qu'il manque quelque chose » dans ma phrase pour contraster efficacement les deux idées. J'aurais presque envie de dire « ... mais cette mesure a toutefois été... », même si la combinaison mais/toutefois est critiquable. 11) Comme je l'ai indiqué ci-dessus, le choix d'un adverbe du type « cependant » me semble un choix plus élégant en tête de phrase. 12) Choix le plus naturel ici pour bien conserver la spontanéité du style oral.

PRO 11	Occurrence 1
	S'agissant d'un titre, je me suis totalement détaché du texte source et me suis simplement contenté de veiller à ce que le titre contienne une « opposition » entre la première et la seconde partie
	Occurrence 2
	L'utilisation de la conjonction de coordination me semblait ici appropriée et il ne m'a pas semblé utile d'essayer d'éviter le « mais »
	Occurrence 3
	Idem
	Occurrence 4
	Idem
	Occurrence 5
	Pour des raisons stylistiques , il me semblait ici nécessaire de reformuler la phrase en repartant de l'idée et en me détachant de la tournure utilisée dans le texte source
	Occurrence 6
	Voir occurrence 2
	Occurrence 7
	Voir occurrence 2
	Occurrence 8
	Il ne me semblait pas approprié de commencer la phrase par une conjonction de coordination
	Occurrence 9
	Voir occurrence 2
	Occurrence 10
	Voir occurrence 2
	Occurrence 11
	Voir occurrence 8
	Voir occurrence 2

Tableau 299 : Réponses des questionnaires réflexifs des professionnels

Les réflexions des traducteurs professionnels apportent un éclairage intéressant sur les réflexions développées précédemment. Concernant tout d'abord les explications fournies pour les *maar* concessifs transitifs, on retrouve des formulations similaires aux étudiants, comme celles de PRO 11 qui explique qu'il ne « semblait pas approprié de commencer la phrase par une conjonction de coordination ». Cependant, plusieurs explications de traductions de *maar* concessifs transitifs sont accompagnées de nuances d'une importance capitale. Ainsi, PRO 9 explique par exemple qu'il a opté pour *toutefois* à la place de *mais* en tête de paragraphe, non pas pour éviter l'utilisation de *mais* en cette position, mais pour des raisons de style. PRO 10 quant à lui semble pleinement conscient de l'« interdit » de la position initiale de *mais*, mais lui trouve tout de même des raisons d'existence : « Je trouve en effet que commencer un paragraphe par « mais » n'est pas le choix le plus heureux d'un point de vue du style (trop familier ?). Encore que..., le résultat est peut-être plus « dynamique », plus vivant (plus oral ?) ». PRO 8 atténue également ce postulat qui parfois prend des allures de dogmes : « L'utilisation de "mais" en début de phrase étant à éviter (après réflexion, c'est peut-être moins évident dans le style journalistique) ». Ces considérations sont en accord avec l'hypothèse développée à la fin des analyses des réponses des étudiants : les traducteurs professionnels semblent trouver des intérêts réels à utiliser *mais* en position initiale. Notre hypothèse est qu'en raison de leur expérience plus longue de la langue française (et néerlandaise), ils ont fini par intégrer que certains *mais* se placent

idéalement dans cette position, et tendent ainsi à s'affranchir du bannissement de *mais* en tête de phrase, parfois de manière tout à fait délibérée, à l'instar de PRO 8 qui explique que *mais* est « généralement à éviter en début de phrase mais je l'ai gardé ici ». Une analyse complémentaire, pour prolonger la validation de notre théorie, serait de demander spécifiquement aux traducteurs professionnels qui ont utilisé *mais* en tête de phrase les raisons de ce choix traductif.

Les traducteurs professionnels fournissent également des réflexions intéressantes sur les *mais* concessifs transitifs, en lien avec la littérature scientifique et avec la description que nous en faisons dans cette thèse. PRO 0 affirme ainsi que l'un de ces *maar* ne marque « aucune opposition », et PRO 6 explique de pas avoir traduit l'un d'eux car « il n'y a pas d'opposition logique avec ce qui précède ». On retrouve dans ces propos l'idée que les *mais* concessifs transitifs (et les *maar* de ce type) possèdent une charge oppositive réduite, comme effacée, ce qui permet un non-marquage dans la traduction.

L'expérience plus grande des traducteurs professionnels se remarque également dans certaines réflexions qui leur sont typiques. PRO 1 avance par exemple l'idée que *maar* est plus courant en néerlandais que ne l'est *mais* en FR. À notre connaissance, PRO 1 n'a pas mené d'études de corpus sur la question, cependant, il est parvenu aux mêmes conclusions que nous (quand nous avons comparé les fréquences de *maar* dans SoNaR à celle de *mais* dans le CRFC). Ainsi, s'il est conscient de cette réalité, il a peut-être cherché à réduire le nombre de traductions littérales dans sa traduction, afin de refléter le fait que *mais* est moins fréquent en français que ne l'est *maar* en néerlandais.

De manière générale, nombreuses seraient les façons d'analyser plus en profondeur les résultats des questionnaires des étudiants et des traducteurs professionnels qui ont participé à notre étude exploratoire. Nous avons choisi de nous concentrer sur les réflexions fournies au sujet des traductions ayant donné lieu à des différences significatives entre les deux groupes de l'étude, mais on pourrait également s'intéresser à ce que ces derniers ont en commun. On retrouve par exemple beaucoup de références à des préoccupations « stylistiques » (STU 4, STU 11, PRO 7, PRO 8, PRO 9, PRO 10, PRO 11) : une volonté de rendre la traduction « fluide » (PRO 1, PRO 9, PRO 10), « légère » (PRO 1, PRO 10), « naturelle » (STU 2, PRO 0, PRO 2, PRO 4, PRO 5, PRO 6, PRO 8, PRO 9, PRO 10), « simple » (STU 1, STU 2, STU 5, STU 16, STU 17, PRO 5, PRO 6, PRO 8, PRO 9, PRO 11), en évitant qu'elle ne soit « lourde » (STU 1, STU 17, PRO 5, PRO 7, PRO 9, PRO 10), sans que ces notions ne soient particulièrement définies par les participants qui y font référence. Ce qui est assez intrigant, c'est que dans certains cas, des motifs identiques sont invoqués pour justifier des traductions différentes. Ainsi, PRO 10 estime que traduire *Maar* 12 par *mais* est le « choix le plus naturel », tandis que PRO 2 explique qu'il a « complètement reformulé pour que ce soit plus naturel en français » à propos des traductions où, justement, il n'a pas utilisé *mais*. STU 2, quant à lui, affirme que traduire *Maar* 2 par *mais* « semble naturel », mais a évité d'utiliser *mais* pour traduire *Maar* 10 précisément « pour que cela soit naturel ». En croisant les réponses collectées, il semble donc que certaines explications se contredisent, surtout sur la traduction de *maar* par *mais*. Ce constat souligne la difficulté de définir avec précision la notion de traduction littérale. Il pourrait aussi indiquer que la traduction littérale par *mais* est plus naturelle, dans le sens, mieux adaptée pour certaines catégories sémantiques de *maar* que pour d'autres (malheureusement, comme nous avons voulu laisser une grande liberté dans la rédaction des réponses au questionnaire réflexif, il n'est pas toujours possible de relier avec certitude les réflexions développées par les participants à des *maar* précis dans le texte). De même, STU 16 a traduit *Maar* 8 par *cependant* car « il fallait insister et marquer cette opposition », mais STU 13 explique précisément le contraire, à savoir, que « pour insister, le *mais* était adéquat et assez fort ». Ces apparentes contradictions semblent devenir logiques si on admet que tous les *maar* ne se traduisent pas de la même façon, qu'il n'existe pas une seule manière de traduire *maar* de façon « naturelle », « fluide », ou « simple », en fonction de sa catégorie sémantique. Il serait intéressant de reproduire notre étude,

mais en imposant aux participants de justifier l'intégralité des traductions de *maar* effectuées, de manière indépendante et individuelle, afin de voir si les contradictions observées demeurent au sein d'une même catégorie sémantique de *maar*.

5.4.2. Études liées à la traduction automatique et à l'intelligence artificielle

Dans cet ultime volet de résultats, nous analyserons des traductions de *maar* générées par le programme de traduction automatique Deepl, et par l'outil d'intelligence artificielle générative ChatGPT. Elles seront également comparées aux traductions générées par des êtres humains (issues du DPC). Notre démarche s'inscrit dans plusieurs études ayant opéré de telles analyses comme celles de Sun (2024), qui compare directement les performances de ChatGPT et de Deepl, ou encore Chen et Lin (2025), qui proposent une évaluation multidimensionnelle incluant la fidélité, la fluidité et la sensibilité culturelle des traductions réalisées par ces programmes. Ces travaux montrent notamment que les systèmes de traduction automatique présentent des profils différenciés : ChatGPT tend à produire des traductions plus fluides et plus adaptées au contexte discursif, tandis que Deepl se distingue par une plus grande précision lexicale, mais parfois au prix d'une certaine littéralité. Nous verrons si ces conclusions se vérifient également pour les connecteurs logiques que nous étudions.

5.4.2.1. Traductions de Deepl

L'expérience menée avec Deepl a consisté à soumettre au programme de traduction automatique un échantillon de 100 *maar* et 100 *mais* issus du DPC. De cette manière, nous avons pu comparer les traductions produites par Deepl à celles réalisées par des êtres humains. L'un des principaux défauts de cette étude est qu'elle a été réalisée en juin 2024. Ses traductions ne sont peut-être plus celles que le programme produirait aujourd'hui (nos données restent néanmoins pertinentes si on souhaite mener une étude diachronique des traductions automatiques produites par Deepl).

Le tableau ci-dessous compare les traductions générées par Deepl à celles recensées dans le DPC (pour les mêmes énoncés en langue source).

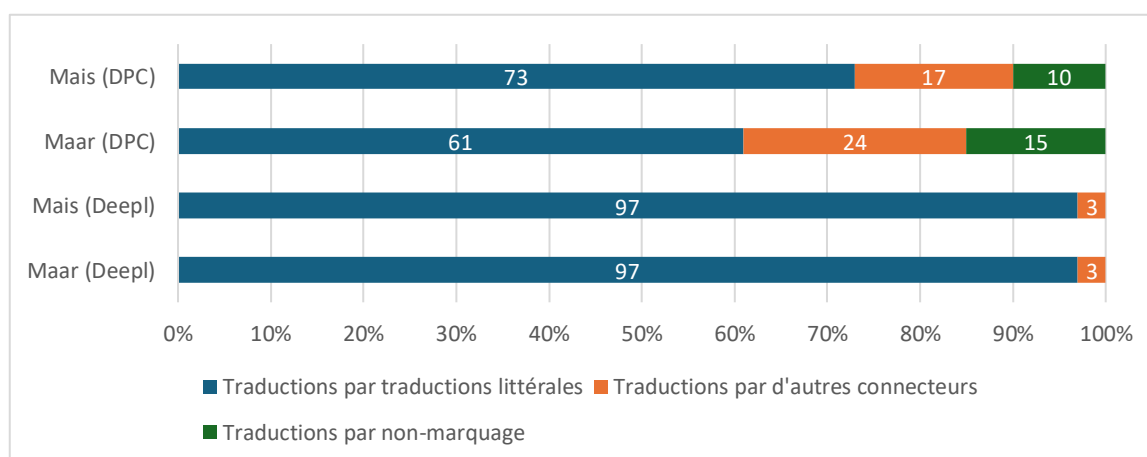


Tableau 300 : Traductions de Deepl de *maar* et *mais* (2024)

L'observation la plus évidente à la lecture des résultats des traductions de *mais* et *maar* par Deepl est sans doute la très forte proportion de traductions littérales, tant pour *mais* que pour *maar*, une stratégie utilisée significativement plus souvent par Deepl que par les traducteurs du DPC ($p = 0$ et $N = 200$ pour *mais* et pour *maar*). Pour expliquer ce constat, on pourrait tout d'abord suggérer que cette tendance reflète le fonctionnement même des systèmes de traduction automatique neuronale, qui reposent en grande partie sur l'apprentissage de correspondances statistiques à partir de vastes corpus bilingues. Dans cette perspective, les équivalences les plus fréquentes — ici *maar* → *mais* — sont privilégiées, car elles constituent les solutions les plus probables au regard des données d'entraînement. Comme le montrent Koehn & Knowles (2017), les systèmes neuronaux tendent à produire des traductions statistiquement dominantes, au détriment de variantes moins fréquentes. Dans cette perspective, la traduction littérale de *mais* par *maar* et inversement est idéale, car dans cette thèse, nous n'avons pas trouvé de situation où la traduction littérale de *maar* ou *mais* ne fonctionnait pas (ce n'était pas toujours le cas, par exemple, pour la traduction littérale de *toch* en *quand même*), et nos analyses contrastives avaient révélé une équivalence presque parfaite de profil sémantique entre ces deux connecteurs.

On remarque tout de même quelques cas de traductions de *maar* et *mais* par des connecteurs autres que ceux impliqués dans leurs traductions littérales. La plupart d'entre elles comportent cependant des éléments qui ont très probablement joué un grand rôle dans le choix de la stratégie traductive de Deepl, comme la traduction suivante :

5.146. Wie zou er niet geroerd zijn door een dergelijke spontane, *maar toch* 'doelgerichte grilligheid'?

5.146. Qui ne serait pas ému par une telle fantaisie spontanée *et pourtant* « volontaire » ?

Ici, le programme a opté pour une traduction avec (*et*) *pourtant*, sans *mais*. Notre hypothèse réside dans le fait qu'il a probablement été guidé par *toch*, voire qu'il considère *maar toch* comme une unité unique à traduire. Dans tous les cas, cette théorie est en accord avec les résultats traductologiques de *toch* analysés dans cette thèse, où nous avons remarqué que le connecteur le plus utilisé pour traduire *toch* vers le français était *pourtant*. Dans la séquence *maar toch*, Deepl semble ainsi avoir donné plus de poids à *toch* qu'à *maar* dans sa traduction. Il serait intéressant d'élargir cette réflexion, et de proposer à Deepl un échantillon plus large de segments à traduire qui comporteraient tous des *maar toch* (ou d'autres séquences de connecteurs comportant *toch*) pour voir si le programme établit une sorte de hiérarchie de connecteurs afin de simplifier les séquences de connecteurs qu'il doit traduire.

L'autre observation intrigante est l'absence de non-marquage dans les traductions de Deepl. Elles aussi constituent un déficit significatif dans les traductions du programme par rapport aux traductions humaines. Il pourrait s'agir d'un effet direct des contraintes méthodologiques propres aux systèmes de traduction automatique, fondés sur l'apprentissage à partir de corpus annotés ou alignés. Koehn (2020) explique que ces programmes apprennent à partir d'unités linguistiques observables et récurrentes, ce qui favorise les éléments explicitement marqués au détriment de phénomènes implicites. Or, le non-marquage, tel que défini par Corminboeuf (2014), repose précisément en grande partie sur l'absence de marque formelle qui ne laisse pas de trace directement repérable dans les corpus. Shi *et al.* (2017) ont montré que les programmes de traduction neuronale peuvent apprendre à impliquer certaines relations logiques (soit, dans notre terminologie, à traduire des connecteurs logiques par des relations non marquées), ce qui laisse supposer que l'implication doit faire l'objet d'un apprentissage spécifique

pour eux. Dans la section suivante, nous verrons si les tendances de ChatGPT sont les mêmes que celles de Deepl.

5.4.2.2. Traductions de ChatGPT

L'utilisation de ChatGPT en tant qu'outil de traduction consistera à demander à l'IA de réaliser l'étude didactique expérimentale comme si elle en était un participant. Les consignes sont les mêmes que celles communiquées aux groupes de traducteurs humains de l'étude, le prompt fourni à ChatGPT est le suivant : « Tu es un traducteur professionnel. Traduis ce texte vers le français. », accompagné du texte source en annexe de la discussion. La version de ChatGPT qui a exécuté cette tâche est celle du mois de mars 2026, en version « *Instant* » (réponse instantanée). Les traductions fournies par ChatGPT sont compilées dans les tableaux ci-dessous.

Occurrence traduite		Traduction
Occurrence	Notion exprimée	
<i>Maar</i> 1	Adversatif	<i>Mais</i>
<i>Maar</i> 2	Concession simple	<i>Mais</i>
<i>Maar</i> 3	Concession simple	<i>Mais</i>
<i>Maar</i> 4	Concession simple	<i>Mais</i>
<i>Maar</i> 5	Rectification	<i>Au profit de</i>
<i>Maar</i> 6	Concession simple	<i>Mais</i>
<i>Maar</i> 7	Concession additive	<i>Mais aussi</i>
<i>Maar</i> 8	Concession transitive	<i>Cependant</i>
<i>Maar</i> 9	Rectification	<i>Non-marquage (:)</i>
<i>Maar</i> 10	Adversation	<i>Mais</i>
<i>Maar</i> 11	Concession transitive	<i>Mais</i>
<i>Maar</i> 12	Concession simple	<i>Mais</i>

Tableau 301 : Stratégies traductives des *maar* employées par ChatGPT

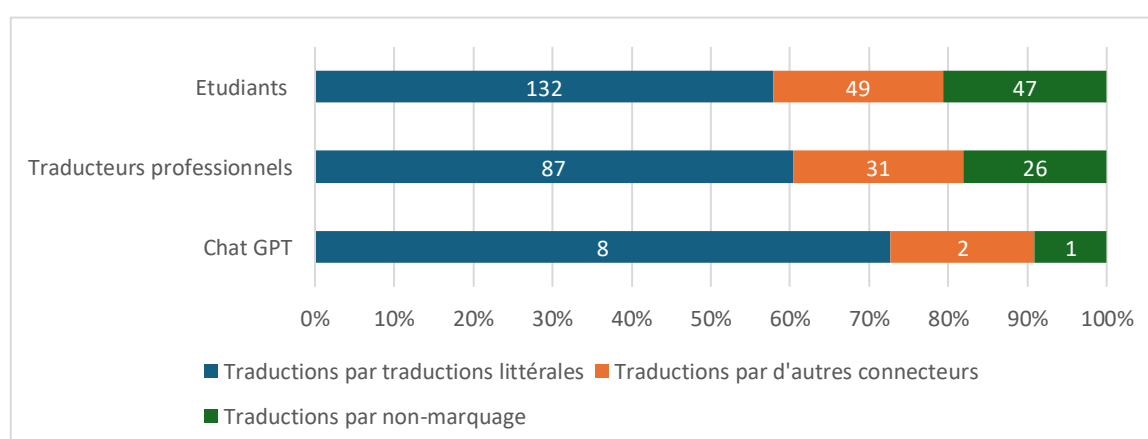


Tableau 302. : Comparaison des stratégies de traduction de *maar* par ChatGPT et des traducteurs humains de l'expérience didactique

En comparaison aux traductions des étudiants et des traducteurs professionnels, ChatGPT emploie davantage de traductions littérales, un taux similaire de traductions par des connecteurs autres que *mais*, et un seul cas de non-marquage. Ce dernier, par ailleurs, invite à affiner la conception de relation non marquée : tout au long de cette thèse, nous avons considéré que le non-marquage se caractérisait par l'absence de connecteur logique explicite. Cependant, comme illustré principalement dans le chapitre 2 de ce travail, cette dernière notion est complexe et ses contours peuvent parfois varier d'un auteur à l'autre, oscillant d'un pôle restreint à une vision plus large. Dans certains travaux, les deux-points, voire la ponctuation en général, s'apparentent plus ou moins fortement à une fonction connective, comme l'illustrent Zufferey & Degand (2024) :

Enfin, notons que lorsqu'il s'agit d'exprimer [*convey*] une relation discursive, le locuteur n'est pas confronté à un choix binaire entre l'utilisation ou non d'un connecteur logique. En fonction des relations, il existe toute une gamme de signaux [*signals*] alternatifs qu'il peut utiliser pour indiquer la relation discursive souhaitée [...]. Par exemple, une relation de causalité peut être exprimée à l'aide d'une proposition relative ou même d'un signe de ponctuation tel que les deux points. [NT] (Zufferey & Degand, 2024 : 5)

Dale (1991) partage cette vision, tout en soulignant la complexité de considérer sans réserve les signes de ponctuation comme des connecteurs (que lui aussi appelle des « signaux ») :

Dans de nombreux cas (mais pas tous), les deux points, les points-virgules, les parenthèses, les tirets et les virgules servent à signaler la structure du discours. [NT] (Dale, 1991 : 2)

Dans notre thèse, la ponctuation n'a pas été considérée comme entrant dans la catégorie des connecteurs logiques. Les connecteurs de phrases originales traduits par un énoncé comportant des signes de ponctuation qui semblent les remplacer dans la phrase cible ont donc été recensés comme des cas de non-marquage. Néanmoins, l'unique non-marquage produit par ChatGPT étant précisément l'un de ces cas de figure particuliers, il nous semble opportun, si ce n'est de résoudre cette question, au moins de considérer qu'elle est peut-être plus complexe que nous avons bien voulu la présenter jusqu'à présent. Corminboeuf lui-même, dont les travaux ont inspiré la conception de non-marquage adoptée dans cette thèse, présente des cas de figure où le non-marquage peut être envisagé même en présence d'un connecteur explicite dans la phrase hôte, une réflexion qui sera développée dans le chapitre suivant, la conclusion, en tant qu'extension possible de notre étude. Toujours est-il que dans cette thèse, étant donné que notre définition de non-marquage repose uniquement sur la présence ou l'absence d'un connecteur logique, quel qu'il soit, les traductions ci-dessous ont toutes été considérées comme des non-marquages, mais peut-être est-il tout de même possible de les différencier :

Maar 9 (original) : Bovendien is Duitsland *niet alleen* erg afhankelijk van Russisch gas, *maar* kwam vorig jaar ook ruim de helft van de ingevoerde steenkool eveneens uit Rusland.

Traduction de PRO 6 : [...] l'Allemagne dépend énormément du gaz russe, tant pour ses ménages que pour ses entreprises. À cette dépendance s'ajoute le fait que l'an dernier, près de la moitié du charbon importé outre-Rhin provenait de Russie.

Traduction de STU 2 : De plus, l'Allemagne n'est pas seulement dépendante du gaz russe. L'année dernière, la moitié du charbon importé en Allemagne provenait de Russie.

Traduction de ChatGPT : De plus, l'Allemagne n'est pas seulement très dépendante du gaz russe : l'an dernier, plus de la moitié du charbon qu'elle a importé provenait également de Russie.

Bien que toutes ces traductions de *Maar* 9, soient des relations non marquées, on ne peut s'empêcher de noter plusieurs différences entre elles. STU 2 et ChatGPT ont employé *non seulement* pour traduire *niet alleen*, et en ce qui semble être à la place de *maar*, ils ont choisi d'apposer une marque de ponctuation : un point pour STU 2, et deux points pour ChatGPT. PRO 6 semble avoir privilégié la nuance additive de la structure *niet alleen ... maar ook*, en n'employant aucun connecteur explicite, mais en reflétant ce lien par le choix de la tournure « à cette dépendance s'ajoute ... ». L'attribution d'une même stratégie traductive pour ces trois traductions gomme indéniablement des divergences profondes entre elles, dont la principale est sans doute le fait que ChatGPT et STU 2 scindent P et Q dans deux phrases distinctes, et ce faisant, syntaxiquement, ils confèrent à un signe de ponctuation la place qu'occupait *maar* dans la phrase originale. PRO 6, en revanche, maintient P et Q dans une seule phrase graphique, et l'utilisation du verbe « ajouter » lui permet d'exprimer la relation originelle en se passant de connecteurs explicites. Difficile dès lors d'affirmer que les traductions de ChatGPT, de STU 2, et de PRO 6 sont rigoureusement identiques. Malheureusement, nous n'avons pas adopté dans cette thèse de classification de différentes formes de non-marquage permettant de les différencier. Au vu des proportions relativement faibles de cette stratégie dans nos résultats traductologiques, une telle démarche n'aurait sans doute pas été pertinente, car elle aurait fragmenté davantage les résultats d'un choix traductologique déjà peu représenté dans nos résultats. Il est cependant intéressant de noter que le seul cas de non-marquage employé par ChatGPT peut être qualifié de non-marquage par utilisation d'un signe de ponctuation fort.

Le tableau suivant recense les explications fournies par ChatGPT lors que nous lui avons demandé de remplir le questionnaire réflexif.

Participant	Réponse à la consigne « expliquez les raisons qui vous ont amené(e) à traduire comme vous l'avez fait les <i>maar</i> de l'étude ».
ChatGPT	1) Titre : “Russisch steenkool in de ban, maar hun olie en gas blijven wel welkom” Je l'ai traduit par : « Le charbon russe interdit, mais le pétrole et le gaz restent les bienvenus ». Ici, maar exprime une opposition très nette entre deux réalités contradictoires : d'un côté, le charbon russe est visé ; de l'autre, le pétrole et le gaz russes continuent à être acceptés. J'ai donc conservé mais, qui est l'équivalent le plus direct et le plus naturel en français dans un titre journalistique. Il permet de reproduire clairement l'effet de contraste voulu dans le texte source. 2) Premier paragraphe : “... maar gas en olie weren is voorlopig nog altijd niet aan de orde” Je l'ai traduit par : « ... mais exclure le gaz et le pétrole n'est pour l'instant toujours pas à l'ordre du jour ».

	Là encore, maar marque une opposition explicite entre le durcissement des sanctions et le fait que certaines mesures restent exclues. J'ai choisi mais parce que la relation logique est simple, frontale, et qu'il n'y avait pas de raison de reformuler autrement. 3) Deuxième paragraphe : “Voor een importverbod van olie is het kennelijk nog wat te vroeg, maar ook daaraan wordt gewerkt” Je l'ai traduit par : « Pour une interdiction du pétrole, il est apparemment encore un peu tôt, mais des travaux sont en cours ». Ici, maar introduit une nuance corrective : on dit d'abord qu'il est trop tôt pour une interdiction, puis on ajoute que cette perspective est tout de même en préparation. J'ai gardé mais pour conserver cette tension entre réserve et ouverture. C'est un cas où le connecteur français correspond très bien à la progression argumentative du néerlandais. 4) Troisième paragraphe : “... maar in absolute volumes valt dat goed mee” Je l'ai traduit par : « ... mais en volume absolu cela reste limité ». Dans ce passage, maar sert à tempérer ce qui précède : la Belgique importe bien une part non négligeable de charbon russe, mais cette dépendance doit être relativisée si l'on considère les volumes absolus. J'ai donc choisi mais, qui convient très bien à cette idée de restriction ou d'atténuation. 5) Troisième paragraphe : “ook omdat niet steenkool, maar aardgas steeds vaker gebruikt wordt ...” Je l'ai traduit par : « d'autant plus que le charbon est de moins en moins utilisé pour produire de l'électricité, au profit du gaz naturel ». Ici, le maar apparaît dans la structure corrélatrice niet X, maar Y. Une traduction littérale aurait donné quelque chose comme « non pas le charbon, mais le gaz naturel ». Cette solution était possible, mais je l'ai reformulée pour obtenir une phrase plus idiomatique en français dans un texte journalistique fluide. J'ai donc choisi de ne pas traduire explicitement le mot maar par mais, et de rendre l'opposition par la tournure « au profit de », qui exprime bien l'idée de substitution. Mon choix relève donc d'une adaptation stylistique : le contraste du néerlandais est conservé, mais il est exprimé par un autre moyen. 6) Quatrième paragraphe : “... maar dat ligt tegelijkertijd erg gevoelig” Je l'ai traduit par : « ... mais c'est aussi une mesure extrêmement sensible ». Dans ce cas, maar introduit un contrepoids : cesser d'importer pétrole et gaz russes serait une sanction forte, mais politiquement et économiquement la mesure est délicate. J'ai gardé mais, parce qu'il s'agit d'une opposition argumentative classique entre efficacité potentielle et difficulté pratique. 7) Citation : “met meer inflatie op energie, maar ook op citytrips en voeding ...” Je l'ai traduit par : « avec davantage d'inflation sur l'énergie, mais aussi sur les voyages urbains et l'alimentation... ». Ici, maar ook ne marque pas une opposition forte, mais plutôt une addition avec effet d'élargissement : l'inflation ne toucherait pas seulement l'énergie, mais aussi d'autres domaines. J'ai conservé la tournure française mais aussi, qui est tout à fait naturelle et permet de reproduire cette extension de l'argument. 8) Cinquième paragraphe : “Maar niet alle lidstaten zijn even grote klanten van Rusland” Je l'ai traduit par : « Tous les États membres ne sont cependant pas également dépendants de la Russie ». Dans ce cas, je n'ai pas traduit maar par mais, mais par cependant. Le sens reste adversatif, mais j'ai voulu éviter une répétition de mais en début de phrase et produire un enchaînement plus souple en français. Il s'agit donc d'une modulation : la valeur argumentative de maar est maintenue, mais sous une autre forme connective, plus élégante dans ce contexte.

	9) Cinquième paragraphe : “Duitsland is niet alleen erg afhankelijk ..., maar kwam vorig jaar ook ...” Je l’ai traduit par : « De plus, l’Allemagne n’est pas seulement très dépendante du gaz russe : l’an dernier, plus de la moitié du charbon qu’elle a importé provenait également de Russie. » Ici, maar appartient à la structure niet alleen ... maar ook. En français, j’aurais pu conserver strictement « non seulement..., mais aussi... ». J’ai choisi une légère reformulation avec deux segments séparés par deux-points, afin d’alléger la phrase et de la rendre plus naturelle dans le fil du texte. Le maar n’est donc pas rendu mot à mot, mais sa fonction additive et renforçatrice est conservée grâce à « n’est pas seulement », aux deux-points, puis à « également ». 10) Sixième paragraphe : “Een gasboycot ligt nog altijd erg gevoelig, maar voor olie zouden we wel alternatieven vinden.” Je l’ai traduit par : « Un boycott du gaz reste très sensible, mais pour le pétrole, nous pourrions trouver des alternatives. » Ici, la relation d’opposition est nette entre le gaz, problématique, et le pétrole, pour lequel des solutions alternatives existent. J’ai donc conservé mais, qui restitue directement cette opposition. 11) Dernier paragraphe : “Maar het laatste dat wij willen, is onze eigen bevolking straffen ...” Je l’ai traduit par : « Mais la dernière chose que nous voulons, c’est punir notre propre population... » Dans cette citation, maar sert à introduire une restriction importante après l’affirmation précédente sur l’ampleur des mesures. J’ai gardé mais, car le français accepte très bien ce connecteur en tête de phrase dans le discours rapporté, surtout à l’oral ou dans un style journalistique citatif.

Tableau 303. : Réponses du questionnaire réflexif de ChatGPT

Les réponses fournies par ChatGPT sont plus longues que celles des participants humains, notamment car l’outil a choisi de reprendre l’intégralité des phrases hôtes dans lesquelles les *maar* apparaissaient. Nous ne passerons pas en revue l’intégralité des réflexions fournies par ChatGPT, à l’instar des productions des participants humains, mais nous concentrerons sur celles liées aux réflexions développées sur *Maar* 9 qu’il a choisi de traduire par une relation non marquée. On y lit quelques références aux hypothèses que nous avons avancées précédemment, notamment le fait que ChatGPT s’est concentré sur « la fonction additive et renforçatrice » de la structure originale (*niet alleen ... maar ook*), ce qui l’a amené, dans sa recherche de « légère reformulation », à ne pas employer *mais* dans sa traduction. L’outil mentionne explicitement son usage des deux points, à qui il confère le rôle de conservation des nuances précitées.

5.4.2.3. Conclusions

Cette section a apporté à la thèse un prolongement exploratoire en déplaçant l’analyse hors du seul champ de la traduction humaine sans pour autant s’en éloigner conceptuellement. En confrontant les traductions de *maar* et de *mais* produites par Deepl et par ChatGPT à celles des traducteurs du DPC, elle permet de faire apparaître, par contraste, certains aspects typiques de la compétence traductive humaine qui seraient restés moins visibles sans lui. L’un des apports majeurs de ce volet annexe est ainsi de confirmer que, là où les programmes mobilisent très majoritairement la traduction littérale,

les traducteurs humains se distinguent par une plus grande variété. Dans le cas de Deepl, la domination des traductions littérales est presque totale pour *maar* comme pour *mais*, et nous suggérons qu'elle pourrait provenir du fait que le programme privilégie les traductions les plus probables. Du côté de ChatGPT, la tendance reste comparable, même si l'outil fait preuve d'un peu plus de variété, notamment lorsqu'il recourt à *cependant* ou à une reformulation. Pour les deux programmes utilisés, la traduction littérale constitue la stratégie par défaut, ce qui fait ressortir la capacité des traducteurs humains à s'écarter de l'équivalence immédiate lorsqu'ils perçoivent qu'une autre stratégie est envisageable, souhaitable voire, au vu de certaines explications fournies, nécessaire.

Cette section a également contribué à la réflexion autour de la notion de non-marquage. L'absence totale de non-marquage chez Deepl, opposée à sa présence chez les traducteurs humains, suggère que cette stratégie est relativement difficile à mettre en place chez les programmes de traduction automatique, peut-être en raison de la difficulté de coder les relations non marquées dans les corpus en raison de l'absence de marque explicite les caractérisant. Le cas unique relevé chez ChatGPT est, à cet égard, particulièrement instructif, parce qu'il ne correspond pas à un non-marquage que l'on pourrait qualifier de « entier », mais à un non-marquage par utilisation d'un signe de ponctuation fort, en l'occurrence les deux-points. Les traductions de ChatGPT font comprendre alors que la catégorie de non-marquage, telle qu'elle a été envisagée jusqu'ici, a peut-être pour effet de rapprocher des traductions qui ne sont pas rigoureusement équivalentes : entre une relation rendue implicite dans une seule phrase graphique, une relation répartie sur deux phrases par un point, et une relation relayée par les deux points, les divergences sont réelles. En cela, cette étude exploratoire ne remet pas en cause le cadre général de la thèse, mais elle en affine les frontières en suggérant que le non-marquage pourrait, dans de futurs travaux en traductologie et en tant que stratégie traductive de connecteurs logiques, faire l'objet d'une typologie plus fine.

6. Conclusion générale

La conclusion générale de cette thèse comportera plusieurs volets. Elle rappellera tout d'abord les questions de recherches qui ont motivé la rédaction de ce travail, et résumera les éléments de réponses que nous pouvons humblement y apporter. Elle reviendra ensuite sur plusieurs aspects de notre travail qui, s'ils avaient eu l'occasion d'être pris en considération, auraient pu jouer un rôle important dans nos résultats. Ils y seront formulés sous la forme de pistes d'extension de notre étude.

Nous étant donné comme objectif de nous intéresser tant aux procédés qu'aux processus (Kabát, 2013) de la traduction des connecteurs logiques, nous avons formulé deux questions de recherche complémentaires dans le chapitre 1 de cette thèse, à savoir :

- Comment les principaux connecteurs d'opposition sont-ils traduits du français vers le néerlandais et du néerlandais vers le français ?
- Quels facteurs influencent le traitement réservé aux connecteurs d'opposition lors du processus de traduction du français vers le néerlandais, et du néerlandais vers le français ?

La première question de recherche nous a invité à mettre au point un cadre d'analyse des traductions des connecteurs logiques. Il repose sur une classification en trois stratégies traductives principales, élaborées progressivement à partir de l'observation des données du Dutch Parallel Corpus. Nous distinguons ainsi la traduction littérale, qui consiste à rendre le connecteur par un équivalent (au moins) sémantique et, dans la mesure du possible, syntaxique similaire dans la langue cible, la traduction par un autre connecteur explicite différent de la traduction littérale impliquant souvent des phénomènes de (sous- ou sur-)spécification, et enfin le non-marquage, défini comme l'absence de connecteur logique explicite dans la traduction. Ce cadre tripartite constitue la base de l'ensemble de nos analyses traductologiques, permettant de rendre compte des choix opérés par les traducteurs face aux connecteurs d'opposition. Il a permis de relever d'importantes différences entre les connecteurs logiques d'opposition étudiés dans cette thèse, que ce soit entre les connecteurs français et néerlandais ou au sein d'une même langue.

On a tout d'abord pu remarquer que les trois stratégies ne partageaient pas les mêmes profils d'utilisation chez tous les connecteurs considérés. Les variations les plus importantes sont liées aux taux d'emploi de la traduction littérale et des connecteurs explicites autres que les traductions littérales. Ces deux stratégies sont globalement complémentaires : si l'une est fortement représentée dans les traductions d'un connecteur, c'est que l'autre est plus rare, et *vice-versa*. Le tableau suivant classe les connecteurs de cette étude selon leurs proportions de traductions littérales et de traductions par d'autres connecteurs. Les connecteurs de l'étude y sont ordonnés sur l'axe horizontal de façon croissante selon la proportion que représentent les traductions littérales dans leurs traductions relevées dans le DPC. Chaque cran sur l'axe horizontal représente un connecteur.⁵⁹

⁵⁹ Par ordre croissant de proportions de traductions littérales, les connecteurs sont ordonnés de la manière suivante : *Toch* 1, *Cependant* 2, *echter* 3, *Même si* 4, *alors que* 5, *hoewel* 6, *Terwijl* 7, *Maar* 8, *Mais* 9. *Si*, qui ne possède pas de traduction littérale dans cette étude, n'est pas représenté.

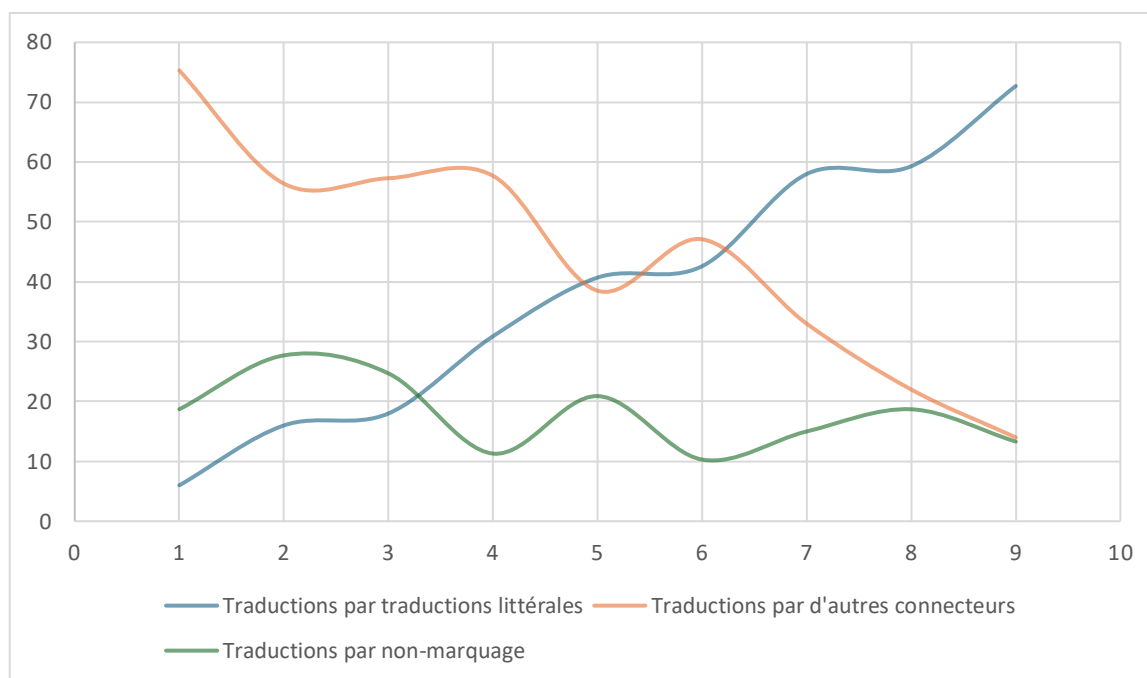


Tableau 304 : Proportions des stratégies traductives par connecteurs traduits

En prenant pour critère de classement le taux de traductions littérales des connecteurs étudiés, on observe logiquement que la courbe de cette stratégie (en bleu) augmente. Ce qui est plus intéressant ici, c'est de constater que la courbe des traductions par d'autres connecteurs (en orange), elle, suit une tendance inverse, en baissant quasiment systématiquement d'un connecteur à l'autre, à mesure que la courbe des traductions littérales augmente. Dans la dizaine de connecteurs étudiés, on trouve donc des profils variés, allant de *mais* et *maar* qui présentent une majorité nette de traductions littérales, à *toch* qui n'est presque jamais traduit littéralement (et ce bien qu'il soit le seul connecteur de cette étude à posséder plusieurs traductions littérales, ce qui aurait pu favoriser cette stratégie par rapport aux autres connecteurs considérés dans cette thèse), en passant par des connecteurs comme *alors que* qui présentent un équilibre entre ces stratégies. Ainsi, si on admet que la traduction littérale est l'équivalent dans la langue cible le plus proche d'un terme de la langue source, sémantiquement mais aussi syntaxiquement, alors nos résultats suggèrent que la traduction littérale n'est pas pour autant systématiquement la traduction la plus employée pour traduire un connecteur logique. D'autres facteurs, syntaxiques, liés à la nature des éléments unis, ou à la nature du lien entre eux, entrent également en jeu, comme nous avons eu l'occasion de l'illustrer dans le chapitre 5. À la lumière de nos études contrastives, ces constats nous ont invité à développer le concept de réciprocité traductive, ou d'intertraduction. En effet, six des dix connecteurs étudiés dans cette thèse peuvent former des paires, car ils sont les traductions littérales l'un de l'autre : *mais* et *maar*, *echter* et *cependant*, et *alors que* et *terwijl*. Cependant, ces paires ne présentent pas les mêmes taux de traductions littérales les unes par rapport aux autres, et parfois même au sein de la paire en question, les taux de cette stratégie varient significativement.

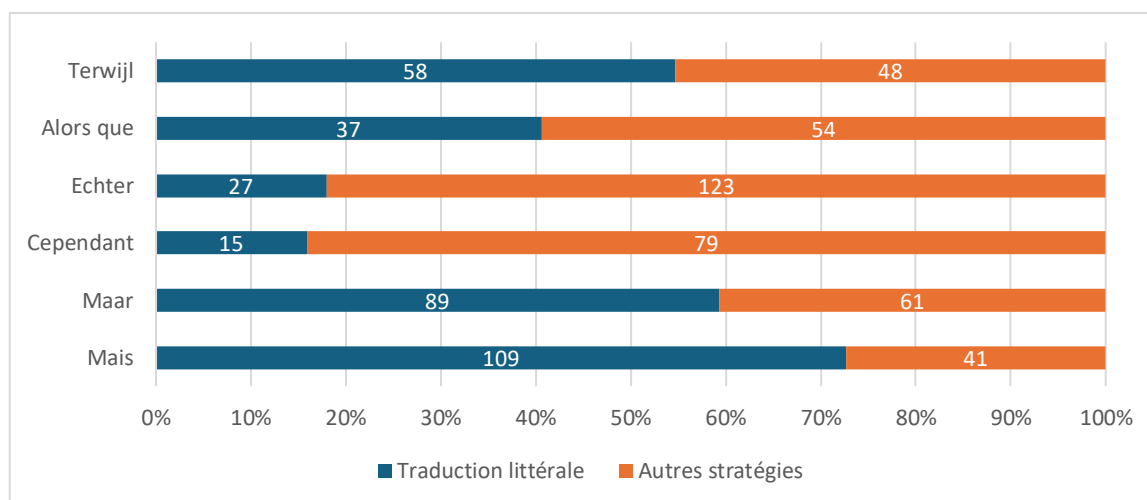


Tableau 305 : Taux de traductions littérales des connecteurs étant les traductions littérales l'un de l'autre

On remarque que *mais* et *maar* sont la plupart du temps traduits l'un par l'autre, mais que ce n'est pas le cas de *cependant* et *echter*. Par ailleurs, *maar* est moins souvent traduit par *mais* qu'inversement ($p = 0,02$; $N = 300$). Dans nos résultats, il est donc possible que deux connecteurs qui sont l'équivalent l'un de l'autre dans leurs langues respectives ne soient pas traduits autant l'un par l'autre, bien qu'ils constituent l'un pour l'autre la stratégie traductive la plus utilisée. À l'inverse, *echter* est très peu traduit par *cependant* et inversement, mais le taux d'intertraduction entre cette paire de connecteurs est très similaire ($p = 0,7$; $N = 244$). Ces résultats suggèrent une première piste de poursuite de notre étude, qui relèverait de la « traductologie contrastive ». Dans notre thèse, nous nous sommes en effet intéressé aux traductions des connecteurs logiques soit dans le sens FR $\rightarrow$ NL, soit dans la direction NL $\rightarrow$ FR. Logiquement, nous avons comparé entre eux les connecteurs d'une même langue, prenant pour dénominateur commun leur sens traductif identique. *Mais* a ainsi été comparé à *cependant* ou *alors que*, tandis que *maar* a été analysé en comparaison de *echter*, notamment. La prochaine étape de notre travail pourrait consister à effectuer des comparaisons de stratégies traductives en étudiant des connecteurs de deux langues différentes, par exemple, *mais* et *maar*. C'est déjà ce que fait le tableau précédent, en soulignant que *mais* et *maar*, bien que présentant tous les deux la traduction littérale comme stratégie traductive la plus courante, n'affichent pas cette dernière dans les mêmes proportions. Ce résultat est intrigant : comment se fait-il que deux connecteurs, qui sont les traductions littérales l'un de l'autre, qui présentent des profils identiques de distribution sémantique dans les corpus (voir nos études contrastives sémasiologiques), et qui affichent les mêmes tendances de stratégies traductives, puissent tout de même différer significativement dans les proportions de ces stratégies traductives ? Par ailleurs, comment est-il possible que *cependant* et *echter*, qui présentent un taux d'intertraduction beaucoup moins élevé que *mais* et *maar*, ne présentent eux pas de variations significatives dans leurs proportions d'intertraduction ? Ces observations invitent à dépasser une conception strictement symétrique de l'équivalence traductive, en mettant en évidence que la réciprocité de traduction n'est ni automatique, ni proportionnellement stable. Dans cette perspective, les cas de *mais* / *maar* et de *cependant* / *echter* observés dans notre étude illustrent deux configurations distinctes de réciprocité traductive. Dans le premier cas, l'intertraduction est élevée mais asymétrique. Dans le second cas, l'intertraduction est faible mais symétrique. Dès lors, des études traductologiques contrastives, comparant les traductions de connecteurs (ou d'autres termes)

considérés comme de bons candidats à des études contrastives classiques, seraient les bienvenues pour approfondir cette question.

S'il est possible de prolonger notre thèse par une approche traductologique contrastive sémasiologique, on peut rapidement envisager une deuxième piste d'études complémentaires, adoptant, elles, une vision traductologique contrastive onomasiologique. Nous avons choisi de nous intéresser à la traduction des connecteurs logiques d'opposition, ce qui rend la partie traductologique de notre étude résolument sémasiologique. Or, comme nous l'avons vu dans nos analyses contrastives, une approche complémentaire est possible et même souhaitable pour appréhender pleinement les éléments étudiés : celle qui part non pas de morphèmes précis, mais de concepts, c'est la démarche onomasiologique. Concrètement, elle ne se demanderait pas comment sont traduits les connecteurs d'opposition, mais comment sont traduites les différentes nuances oppositives de cette thèse. Nous avons ici encore entrevu les résultats que pourraient donner de telles analyses, lorsque nous avons comparé entre elles les traductions de toutes les occurrences adversatives de nos données traductologiques. Elles avaient d'ailleurs révélé des divergences significatives entre certains connecteurs adversatifs, tant au sein des langues étudiées qu'entre le français et le néerlandais. Ainsi, *mais* adversatif est, dans nos données, moins souvent traduit par une traduction littérale que ne l'est *cependant* adversatif. Une même notion peut donc être traduite différemment selon le connecteur qui la véhicule. À présent, une étude complémentaire dans ce domaine se demanderait précisément, par exemple, ce qui peut expliquer que des connecteurs identiques sur le plan sémantique puissent être traduits de manières différentes.

Le non-marquage, quant à lui, reste relativement stable dans tous les connecteurs analysés. Il n'est absent chez aucun connecteur logique, mais n'excède pas 30% des traductions observées pour un connecteur donné. Ainsi, il ne semble jamais combler une quelconque baisse ou hausse des deux autres stratégies traductives. Si on applique un test de valeurs p ajustées pour l'ensemble des connecteurs de l'étude, on ne trouve d'ailleurs aucune variation significative (la valeur la plus proche du seuil de significativité est liée à *cependant* et *echter*, pour qui $p = 0,07$). Dans le chapitre précédent, nous avons exploré la possibilité que le non-marquage puisse être involontaire. En admettant que les connecteurs logiques de cette étude, peu importe leur sémantisme, partagent la même fonction discursive (à savoir, celle de marqueur discursif), on pourrait suggérer qu'ils partagent un taux similaire d'omission, ce qui expliquerait pourquoi les taux de non-marquage sont stables d'un connecteur à l'autre en dépit de variations sémantiques entre eux. Le non-marquage (ou ses stratégies associées, comme l'implication ou l'omission) est volontiers décrit dans la littérature comme la suppression de parties non essentielles du discours (Du, 2015 ; Abdullatif, 2020). On aurait pu alors s'attendre à ce que certains connecteurs soient plus souvent non marqués que d'autres dans nos données traductives, en raison de variations de tolérance au non-marquage des nuances qu'ils expriment, mais ce n'est pas le cas, car nos résultats ne décrivent pas de différences significatives entre les connecteurs de l'étude s'agissant du recours aux relations non marquées dans la traduction. Une autre hypothèse ferait appel à la notion d'intensité de la relation logique exprimée par les connecteurs que nous étudions. Dans le chapitre précédent, nous avons en effet développé l'idée que toutes les occurrences d'un même connecteur logique identique sur le plan sémantique ne sont pas équivalentes en termes d'intensité de la relation exprimée. Concrètement, cela signifie que certaines concessions marquées sont « plus concessives » que d'autres, c'était d'ailleurs ce qui pouvait expliquer que les concessions simples sont moins facilement exprimables par une relation non marquée que les concessions transitives. De même, il pourrait exister également des relations adversatives fortement ou faiblement liées. Dans le chapitre 2, lors de la revue de la littérature sur l'adversation, nous avons relevé plusieurs types d'adversations. On peut ainsi regrouper des P et Q adversatifs au moins en deux groupes : ceux qui sont adversatifs de

manière universelle, et ceux qui ne sont adversatifs que dans un contexte précis. Les exemples suivants en sont, respectivement, des illustrations :

6.1. Paul est grand *mais* Marie est petite. (Amsili & Winterstein, 2015 : 234)

6.2. Le lundi, Mat joue au volley-ball, *mais* le jeudi, il joue au hockey. (Oversteegen, 1997 : 56)

Dans le premier exemple, P (Paul) est qualifié de grand, et Q (Marie) de petite. Les adjectifs « grand » et « petit(e) » sont des antonymes reconnus (Piérart, 2005), on pourrait suggérer comme hypothèse que cette forte relation lexicale entre les attributs de P et Q suffise à indiquer au locuteur le caractère adversatif de la relation, et que dès lors le connecteur adversatif pourrait aisément s'effacer sans risque de mauvaise interprétation de la relation discursive. Dans le second exemple, en revanche, *mais* met en relation des caractéristiques qui ne s'opposent que dans un contexte bien précis, à savoir, pour P, « jouer au volley-ball », et pour Q « jouer au hockey ». On peut difficilement admettre de manière universelle, en effet, que « volley-ball » et l'inverse de « hockey ». Dans ce contexte, supprimer *mais* risquerait peut-être, davantage que dans le premier exemple, d'inviter le locuteur à interpréter l'énoncé autrement que comme une adversation. On pourrait ainsi conclure que l'adversation du premier exemple est plus intense que celle du second exemple, et qu'elle peut donc se passer plus facilement d'un connecteur explicite. Si on admet que ces variations d'intensité de la relation discursive pourraient se rencontrer également pour la rectification, alors il devient cohérent que le non-marquage affiche des taux stables au travers des connecteurs étudiés dans cette thèse. On peut trouver, dans les réponses des questionnaires réflexifs fournies par les participants de notre étude didactique, des éléments qui semblent confirmer cette hypothèse. On y relève en effet des explications de ce type justifiant les cas de non-marquage pour différentes catégories sémantiques de *maar* : STU 4, qui a rendu par des relations non marquées *Maar* 5 (rectificatif), *Maar* 9 (rectificatif) et *Maar* 11 (concessif transitif) explique que « le *maar* n'était pas nécessaire », PRO 0 partage cet argument pour son non-marquage de *Maar* 11. Aucun questionnaire ne semble cependant donner des indications qui suggèrent que certains cas de non-marquage puissent être des oublis involontaires, même si certaines formulations laissent penser que le traducteur n'a pas opéré tous ses choix de manière consciente, comme PRO 8 quand il affirme : « je *suppose* que j'ai simplement été littérale ». Or si certains choix traductifs sont inconscients, il est envisageable que certains non-marquages soient involontaires.

Le non-marquage peut, par ailleurs (et comme les autres stratégies traductives) être affiné. Les travaux qui ont permis de développer la définition de cette stratégie traductive sont ceux de Corminboeuf. Néanmoins, nous leur connaissons au moins une divergence importante avec le concept de relations non marquées utilisé tout au long de cette thèse, liée à une réflexion que Corminboeuf développe dans Corminboeuf (2014 : 1) à l'aide de l'exemple suivant (qui qualifie d'adversatif, mais qui, dans notre terminologie, relève davantage de la concession simple) :

6.3. Il mange tous les jours au restaurant *et* il est maigre comme un fil. (cité par Riegel & *al.*, 1994)

Corminboeuf donne fournit le raisonnement suivant, qui le mène à considérer cet exemple comme une adversation non marquée, bien que comportant un connecteur explicite (*et*) :

Je considère que les cas de connexion par *et* [comme l'exemple 6.3.] relèvent du non-marquage de ces relations. Bien que la plasticité fonctionnelle du relateur *et* le rende compatible avec un grand nombre de relations, il n'est pas spécialisé pour signifier l'opposition.

Ainsi, c'est le fait que, selon Corminboeuf, *et* ne marque pas (typiquement) la concession qui rend la relation non marquée. Si on applique cette conception à la traductologie, toute traduction dans laquelle un connecteur modifie le type de relation discursive exprimée dans la phrase source est un cas de non-marquage. Si nous rejoignons Corminboeuf sur le fait qu'on puisse considérer que la relation exprimée dans 6.3. ne comporte pas de connecteur adversatif typique explicite, il nous semble difficile, dans le cadre de cette thèse, de considérer qu'elle relève du non-marquage, dans la mesure où elle comporte tout de même un connecteur explicite, bien que non adversatif. Il aurait alors fallu que nous nous positionnions sur le sémantisme de l'entière des connecteurs utilisés dans la catégorie « connecteurs autres que la traduction littérale » et les cas limites auraient été nombreux, à l'image de cette traduction :

6.4. Les gouvernements ont consenti à de nombreuses avancées, dans le but avoué d'amener le statut social des indépendants au plus près de celui de leurs homologues salariés. *Mais* ces changements ont été réalisés au compte- gouttes, ce qui rend la situation actuelle assez floue. (DPC, *mais*, 6)

6.5. Onze regeringen hebben tal van maatregelen genomen, met de uitgesproken bedoeling om de kloof tussen het sociale statuut van zelfstandigen en dat van werknemers te verkleinen. *Alleen* kwamen die aanpassingen er druppelsgewijs, waardoor de huidige situatie nogal troebel is. (DPC, *mais*, 6)

Nos gouvernements ont pris de nombreuses mesures dans le but explicite de réduire l'écart entre le statut social des indépendants et celui des salariés. Seulement, ces adaptations ont été mises en place au compte-gouttes, ce qui rend la situation actuelle assez confuse.

Ici, *mais* a été traduit par *alleen* en néerlandais, qui, littéralement, signifie *seulement*. Pour considérer la traduction comme une relation concessive non marquée comme le fait Corminboeuf pour les adversations en *et*, il faut déterminer si *seulement* (et *alleen*) peuvent exprimer ou non la concession de manière typique. Dans la littérature scientifique, Lamiroy & Charolles (2004 : 57) expliquent que *seulement* « n'adopte cette valeur qu'occasionnellement ». *Seulement* a donc la possibilité d'être concessif, mais pas de manière courante : faut-il alors considérer que son emploi comme traduction d'un *mais/maar* concessif relève de la traduction par connecteurs autres que la traduction littérale, ou du non-marquage ? On sent que cette question est difficile à trancher, car elle fait appel à la notion de valeur « typique » d'un connecteur, laquelle, elle-même, n'est pas facile à trancher. Pour ces raisons, nous avons considéré que les traductions de ce type étaient tout de même marquées, et ce bien que les connecteurs qu'elles contiennent n'expriment pas nécessairement exactement les mêmes nuances que le connecteur original. Ce constat nous permet d'ailleurs de progresser dans notre conclusion en abordant un aspect important absent de nos résultats, relatif à la qualité des traductions analysées. Tout au long de ce travail, nous avons évité tant que possible toute interprétation ou analyse sur la pertinence ou la justesse des traductions relevées tant dans le DPC que dans nos études exploratoires. Aucune traduction n'a ainsi été jugée « bonne » ou « mauvaise », les seuls commentaires se rapprochant d'une telle démarche pourraient être ceux consistant à dire de certaines stratégies

traductives qu'elles modifient le sens de la traduction originale (mais nous nous réservons cependant de les qualifier d'erreurs). La notion de qualité en traduction renvoie à un domaine relativement vaste et débattu en traductologie. Loin de pouvoir être réduite à une simple opposition entre « bonne » et « mauvaise » traduction, la qualité est généralement définie comme l'adéquation d'un texte traduit à une série de critères multiples, qui incluent à la fois la fidélité au texte source, la fluidité dans la langue cible, l'adéquation au contexte communicatif et aux attentes du public visé (Koby *et al.*, 2014). Pym (2009) souligne que la qualité ne peut être évaluée indépendamment du contexte d'usage de la traduction, et qu'une même solution pouvant être jugée adéquate dans un contexte donné et inadéquate dans un autre. La question de l'erreur en traduction s'inscrit dans cette même complexité. Plusieurs auteurs comme Baker (2011) ou Nord (1997) estiment que la notion d'erreur ne peut être envisagée de manière absolue, mais doit être rapportée à des critères fonctionnels : une traduction peut être considérée comme erronée non pas parce qu'elle diffère du texte source, mais parce qu'elle ne remplit pas la fonction attendue dans la situation de communication. Dans le cas des connecteurs logiques, une « mauvaise » traduction ne serait donc pas nécessairement celle qui s'écarte de la traduction littérale, mais celle qui altère ou obscurcit la relation logique entre les segments du discours, par exemple en remplaçant une relation concessive par une relation causale, ou en supprimant un connecteur dans un contexte où cette relation n'est pas aisément interprétable par inférence. Dans le cadre de cette thèse, nous avons fait le choix méthodologique de ne pas intégrer une telle évaluation qualitative des traductions des connecteurs d'opposition, afin de nous concentrer sur la description des stratégies traductives observées. Cela ne nous a pas empêché d'émettre des réserves sur certains choix de traduction relevés dans le DPC ou dans l'étude didactique, comme dans cette traduction de *Maar 4* de STU 2, STU 4, et STU 17 :

Maar 4 : Een derde van de steenkool die in België wordt ingevoerd komt uit Rusland, *maar* in absolute volumes valt dat goed mee.

Traduction littérale : Un tiers du charbon importé en Belgique provient de Russie, mais en termes de volumes absolus, ce chiffre reste modeste.

Traduction de STU 2 : Un tiers du charbon importé en Belgique provient de la Russie, l'effet sur notre pays est *donc* limité.

Traduction de STU 4 : En Belgique, un tiers du charbon importé est russe *donc* dans l'ensemble, ce n'est pas tant que ça.

Traduction de STU 17 : Un tiers du charbon brûlé en Belgique est russe. À l'échelle de notre pays, ce n'est *donc* pas si énorme.

Dans l'énoncé original, *Maar 4* est une concession simple, vraisemblablement indirecte. Le fait P, « un tiers du charbon importé en Belgique est importé de la Russie », conduit à une conclusion du type « alors, la Belgique importe beaucoup de charbon de la Russie », il est contrecarré indirectement par le fait Q « en termes de volumes absolus, ce chiffre reste modeste » qui lui tend plutôt vers une conclusion inverse comme « en fin de compte, la Belgique n'importe pas énormément de charbon de Russie ». Curieusement, trois étudiants ont traduit *Maar 4* par *donc*, faisant de l'énoncé non plus une concession (soit une implication niée), mais une relation de conséquence. Ce faisant, ils modifient profondément la logique de la phrase, car chez eux, Q est la conséquence de P, alors que dans la phrase originale, Q est précisément l'anti-conséquence de P. La revue de la littérature scientifique consacrée à

la concession, dans le chapitre 2, définissait d'ailleurs la concession comme l'inverse de la relation consécutive, selon la classification de Nøjgaard (1992). Les étudiants concernés semblent dès lors produire ce qui s'apparente à un contresens, soit l'inverse du sens véhiculé par l'énoncé original (Dussart, 2005). En faisant l'économie d'une longue réflexion sur la notion de traduction erronée (qui serait cependant bien nécessaire pour toute prolongation de notre travail sur ce point), il nous semble assez clair que ces traductions pourraient être qualifiées, à tout de le moins, de malheureuses. Plusieurs questions se posent alors : comment se fait-il que les étudiants aient choisi *donc* pour traduire ce *maar* ? Les *maar* concessifs (indirects) sont-ils plus susceptibles que les *maar* d'autres catégories sémantiques d'être traduits par des stratégies traductives modifiant leur sens, et impliquant donc possiblement des erreurs de traduction ? STU 17 fournit quelques éléments de réponses dans son questionnaire à propos de cette traduction, expliquant que, pour lui, *Maar* 4 exprimait « une connexion, et non une opposition », ce qui est très intrigant car nous n'avons jamais relevé, dans la littérature scientifique, de *maar* agissant comme connecteur de liaison (ce qui semble d'ailleurs être l'inverse de la notion d'opposition de *maar*). On sent bien qu'un tel angle d'étude constituerait une extension particulièrement intéressante de notre travail. Il permettrait notamment d'examiner dans quelle mesure nos stratégies utilisées (traduction littérale, recours à d'autres connecteurs, ou non-marquage) sont associées à des traductions jugées plus ou moins adéquates selon des critères fonctionnels et discursifs. Les traductions discutables dont nous venons de discuter sont en effet toutes des cas d'utilisation de connecteurs explicites autres que *mais*, mais des exemples de non-marquage peu adéquats existent également :

6.6. Eens kijken wat het hier geeft, *hoewel* de grond misschien iets te zanderig is. (DPC, *hoewel*, 40)

6.6. Je verrai ce que ça donne. Peut-être que le sol est un peu trop sablonneux. (DPC, *hoewel*, 40)

D'abord regarder ce que ça donne ici, bien que le sol soit peut-être un peu trop sablonneux.

Dans cette traduction, on remarque peu de variations entre la phrase originale en néerlandais et la phrase traduite en français, à l'exception de la suppression de *hoewel*. Là où, initialement, le fait que le sol soit sablonneux (P) était censé empêcher que le locuteur voie ce que ça donne (ce qui sous-entend que, peut-être en parlant de cultures, il y aura tout de même de quoi faire pousser quelque chose, ou alors, qu'en dépit de la qualité du sol, il est tout de même intéressant de tenter d'y cultiver quelque chose), en français, P et Q ne sont que juxtaposés. Est-il toujours possible de reconstruire la relation concessive entre eux ? Nous ne disposons pas d'argument solide pour répondre à cette question, mais émettons néanmoins des réserves sur la possibilité d'inférer le caractère concessif entre P et Q en l'absence de tout connecteur explicite. S'il s'avère que la concession ne peut pas efficacement être rétablie implicitement dans la traduction, alors, on pourrait se trouver face à un cas de non-marquage comportant une traduction malheureuse, soulignant dès lors que les erreurs en traduction ne sont pas exclusives à une stratégie connective en particulier.

La seconde question de recherche dans cette thèse s'intéressait aux raisons qui motivent les choix traductifs des connecteurs logiques. Nous avons cherché à y répondre en deux temps, d'abord, en cherchant si, parmi des critères d'analyse formels, il était possible de voir des tendances émerger, puis, à l'aide d'une étude exploratoire mobilisant des êtres humains en chair et en os, en demandant aux

traducteurs traduisant des connecteurs logiques d'expliquer les raisons de leurs stratégies traductives, ce qu'un corpus classique ne permet pas de faire.

Le sémantisme est le critère principal de classification des stratégies traductives issue de nos échantillons parallèles. Concrètement, il a consisté à se demander s'il existait des variations de ces stratégies au travers des différentes catégories sémantiques de connecteurs polyfonctionnels. Il a également été croisé avec d'autres critères, afin que notre analyse de la traduction des connecteurs logiques ne se limite pas uniquement à l'étude du procédé de traduction du connecteur logique analysé, mais se penche également sur le comportement de sa phrase hôte entière. Ces critères sont les suivants :

- La nature des éléments unis ;
- La structure dans laquelle figure le connecteur, dans sa phrase hôte ;
- Le type de lien entre P et Q ;
- La possibilité, pour un connecteur, d'appartenir à une séquence de connecteur.

Le tableau suivant reprend les constats réalisés tout au long de nos études traductologiques sur base de ces critères d'analyse. Un « oui » signale l'existence de variations significatives.

	Variations de stratégies traductives selon le sémantisme ?	Variations de nature des éléments unis selon le sémantisme ?	Variations de structure selon le sémantisme ?	Variations du lien entre P et Q selon le sémantisme ?	Modifications de séquences de connecteurs selon le sémantisme ?
Mais	Oui	Non	/	Non	Non
Même si	Non	Non	Oui	Non	Non
Alors que	Oui	Non	Oui	Non	Non
Cependant	Oui	Non	Non	Non ⁶⁰	Non
Si	Oui	Non	Non	Non	Non
Maar	Oui	Non	/	Non	Non
Toch	/ ⁶¹	Non	Oui ⁶²	Non	Oui ⁶³
Terwijl	Oui	Non	Non	Non	Non
Echter	Non	Non	Non	Non	Non
Hoewel ⁶⁴	/	Non	Non	Non	Non

Tableau 6.306. : Variations significatives de stratégies traductives en fonction des catégories sémantiques des connecteurs étudiés

⁶⁰ Mais existence de variations de modification du lien entre P et Q en fonction de la structure originale de *cependant*.

⁶¹ *Toch* est sémantiquement monofonctionnel, mais des variations de stratégies connectives existent entre ses différentes structures originales.

⁶² Ces variations ne sont pas observées en fonction du sémantisme de *toch*, mais de ses structures originales dans la phrase hôte.

⁶³ Idem que la note précédente.

⁶⁴ *Hoewel* est sémantiquement monofonctionnel. Les résultats de la ligne lui étant consacrée sont relatifs aux variations observées entre les différentes structures qu'il peut prendre dans sa phrase hôte originale.

Parmi l'ensemble des critères analysés dans cette thèse, c'est le sémantisme des connecteurs qui apparaît comme le facteur le plus déterminant dans la variation des stratégies traductives. Presque tous les connecteurs possédant au moins deux nuances oppositives dans cette thèse affichent des variations de stratégies dans au moins l'une de leurs nuances exprimées, ce qui confirme que le choix traductif est avant tout sensible à la nature de la relation logique exprimée. Le sémantisme joue un grand rôle dans la stratégie traductive adoptée par le traducteur, mais son influence sur les autres types de critères analysés est moins grande : les quatre dernières colonnes du tableau affichent une large majorité de « non ».

Cependant, ce résultat invite également à nuancer notre approche et à envisager des prolongements. En effet, si le sémantisme a constitué le critère principal de notre analyse, les autres paramètres étudiés n'ont été explorés que de manière marginale en tant que premier angle d'analyse. Par exemple, nous avons tenté de savoir si les différentes catégories sémantiques d'un connecteur multifonctionnel présentaient des différences dans les variations de structures au cours de la traduction, cependant, nous n'avons que peu étudié la possibilité que différentes structures présentent des variations significatives de stratégies traductives. Cette démarche n'a été réalisée que pour *toch* et *hoewel*, des connecteurs dont le sémantisme est très limité, ainsi que pour *cependant*. Cette analyse a été proposée en substitution d'une étude basée sur le sémantisme de ces connecteurs, impossible à réaliser étant donné le fait qu'ils sont (sauf *cependant*) monofonctionnels. Or, les résultats obtenus dans ces configurations montrent que ce critère peut malgré tout produire des variations intéressantes. Ainsi, *toch* présente deux variations significatives, ce qui montre que ce connecteur ne se traduit pas exactement de la même manière en fonction, non pas de son sémantisme, mais du type de structure dans laquelle il figure dans sa phrase hôte en néerlandais original.

Dès lors, une autre extension de ce travail consisterait à appliquer de manière plus systématique la même démarche d'analyse aux autres critères, indépendamment du sémantisme. Une telle approche permettrait de déterminer si des variations significatives de stratégies traductives peuvent également être mises en évidence en fonction de paramètres autres que le sémantisme. En ce sens, les cas de *toch* et de *cependant* constituent déjà des indices prometteurs, suggérant que le sémantisme, bien qu'essentiel, n'est qu'une facette de la complexité des phénomènes observés.

S'il est un facteur qu'il faudrait ajouter dans une étude se voulant complémentaire à la nôtre, ce serait assurément celui de la fréquence des connecteurs étudiés. Elle est pratiquement absente de cette thèse, n'intervenant qu'à l'étape (non sans importance, cependant) de la sélection des connecteurs à étudier. Nous avons en effet choisi dans cette thèse de nous concentrer sur les cinq connecteurs français et néerlandais les plus fréquents dans le Dutch Parallel Corpus, mais les questions de fréquences auraient pu intervenir de quantité d'autres façons. Tout d'abord, nous n'avons aucune information liée à la fréquence des connecteurs entre eux, au sein d'une même langue, et d'une langue à l'autre. Dans les traductions de *mais* et de *maar*, nous avons par exemple vu que le CRFC comportait 267 *mais* par million de tokens, mais que SoNaR présentait 1828 *maar* par million de tokens. *Maar* est ainsi presque 7 fois plus courant en néerlandais que *mais* en français, bien qu'une telle conclusion doit être renforcée par une étude plus sérieuse sur le sujet. Si cette tendance venait à se confirmer, les conséquences pour l'étude de *mais* et *maar* en traductologie seraient d'une importance non négligeable : une différence aussi marquée de fréquence pourrait en effet contribuer à expliquer certaines asymétries observées dans les stratégies traductives, notamment le fait que *maar* soit moins souvent traduit par *mais* que l'inverse ($p = 0,02$; $N = 300$). Autrement dit, si *maar* est plus fréquent en néerlandais, il est possible qu'il recouvre un spectre d'usages plus large que celui de *mais* en français, ce qui conduirait les traducteurs à avoir souvent recours à lui pour traduire *mais* (et les autres

connecteurs). À l'inverse, la fréquence plus modeste de *mais* en français pourrait refléter une concurrence plus grande avec les autres connecteurs français en tant que stratégies traductives.

Les fréquences de connecteurs seraient également les bienvenues dans une perspective contrastive, tout d'abord, au sein des langues étudiées. Dans l'interprétation de nos résultats, nous nous sommes en effet servi à plusieurs reprises de différences de fréquences entre connecteurs d'une même langue, notamment entre *mais* et *cependant*. Si on compare les fréquences des connecteurs français de cette étude dans le CRFC, on peut avoir un aperçu des différences d'espace qu'occupent ces connecteurs dans la langue. À titre de comparaison, on peut également faire la même opération pour les connecteurs néerlandais.

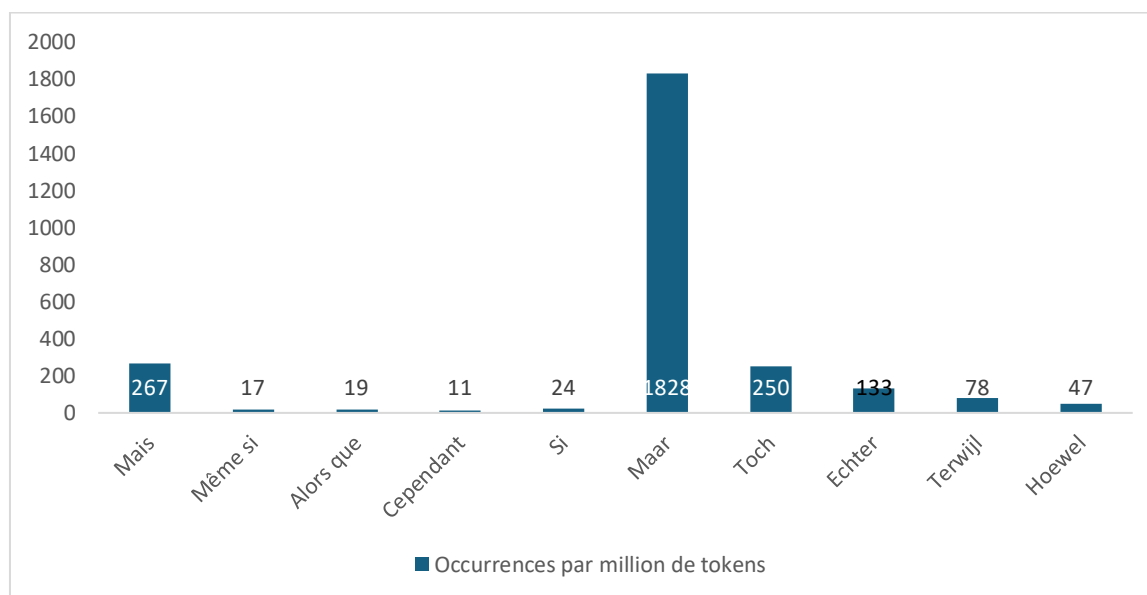


Tableau 6.307. : Fréquences des connecteurs français et néerlandais dans leurs corpus respectifs (journalistiques)

Dans les deux langues, *mais* et *maar* sont de loin les connecteurs les plus répandus. On observe que les distributions des autres connecteurs sont relativement similaires entre les deux langues. Néanmoins, les rapports qu'ils entretiennent entre eux ne se présentent pas dans les mêmes proportions en français et en néerlandais. Le tableau suivant présente ces ratios, de la manière suivante : les valeurs associées à chaque connecteur sont celles que l'on obtient en divisant le nombre d'occurrences de *mais* ou *maar* par le nombre d'occurrences relatives de ce connecteur dans nos corpus monolingues. On obtient ainsi un ratio qui montre à quel point *mais* ou *maar* est plus fréquent que le connecteur concerné. Par exemple, *mais* est 16 fois plus fréquent dans le CRFC que *même si*.

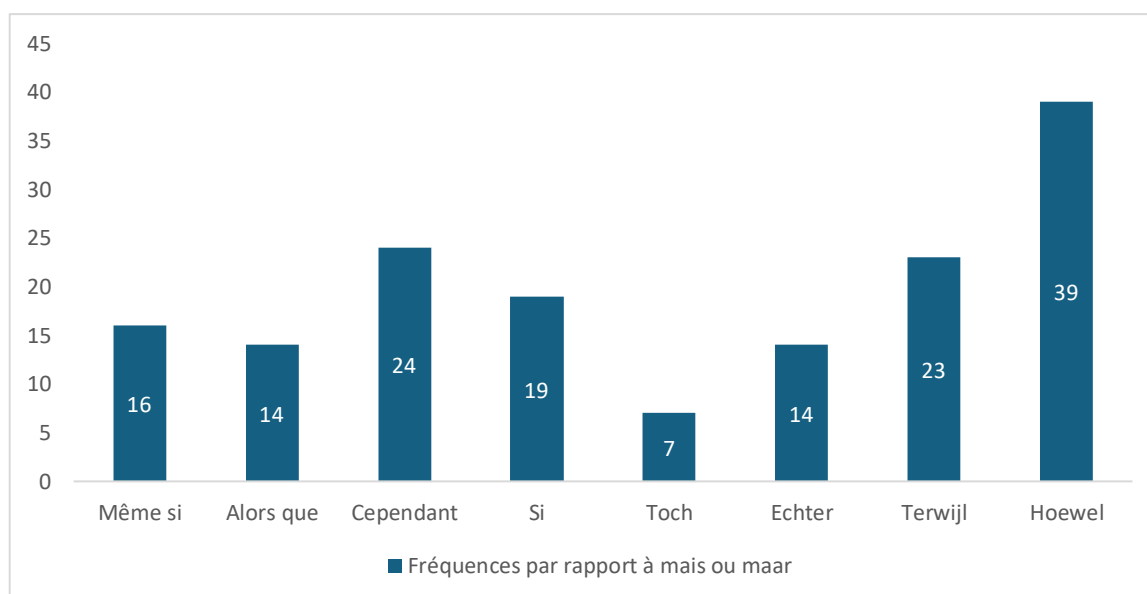


Tableau 6.308. : Fréquences des connecteurs d'opposition par rapport à *mais* ou *maar*

On observe que les valeurs des connecteurs français sont plus resserrées, tandis que celles des connecteurs néerlandais sont plus dispersées. Les fréquences des connecteurs néerlandais apparaissent ainsi comme plus hiérarchisées, elles sont également plus étendues : la valeur minimale néerlandaise est plus basse que son homologue française, et la valeur la plus haute est plus importante que son homologue côté français également.

Cette démarche sémasiologique des analyses de fréquences doit, pour être complète, être assortie d'analyses de fréquence onomasiologiques, comportant le plus de connecteurs possible. C'est ce que nous avons proposé comme micro-étude dans le cadre de la comparaison des occurrences adversatives de *alors que* et *terwijl*. Dans le paysage adversatif de leurs langues respectives, *alors que* et *terwijl* occupaient des places très différentes : *terwijl* était de très loin le connecteur adversatif le plus courant en néerlandais, bien plus utilisé que *integendeel* ou *daarentegen*. *Alors que*, en revanche, n'est pas le connecteur adversatif le plus courant en français, *en revanche* le devance en termes de fréquences dans le CRFC. Nous nous étions servi de ce constat pour expliquer des variations significatives dans les taux d'adversativité entre *alors que* et *terwijl*. Idéalement, il faudrait compléter cette expérience en y ajoutant tous les connecteurs adversatifs français et néerlandais, et répéter l'opération pour toutes les nuances oppositives envisagées dans cette thèse. Obtenir un aperçu précis des fréquences des connecteurs exprimant une même nuance permettrait d'appréhender les connecteurs logiques dans leur ensemble et non pas comme des éléments isolés. Cette perspective s'inscrit dans un cadre théorique plus large de la linguistique et des sciences cognitives, selon lequel les unités linguistiques ne peuvent être pleinement comprises de manière isolée, mais doivent être envisagées dans le réseau de relations qui les constitue. Ainsi, les approches holistiques du langage (Eschenauer, Tellier & Zappa, 2022) défendent l'idée que le sens d'un élément linguistique dépend (entre autres) de sa place dans un système plus vaste, et ne peut être déterminé indépendamment de ce contexte. Ce principe rejoint la psychologie de la Gestalt, qui a montré que « le tout est plus (ou différent) que la somme de ses parties » (Wagemans *et al.*, 2012), soulignant que les propriétés d'un

ensemble émergent des relations entre ses composants et ne sont pas réductibles à ces derniers pris isolément, ce que nous avons déjà eu l'occasion d'exposer dans le chapitre 3. Appliqué à l'étude des connecteurs, ce principe implique qu'un connecteur ne peut être correctement appréhendé qu'en relation avec l'ensemble des autres connecteurs de sa langue, voire avec tous les autres moyens d'exprimer explicitement une relation logique. Autrement dit, analyser par exemple *alors que* ou *terwijl* indépendamment des autres connecteurs adversatifs revient à négliger une partie essentielle de leur fonctionnement : leur position dans un système concurrentiel et parfois hiérarchisé. Dans cette optique, la fréquence relative des connecteurs et leur distribution au sein d'un paradigme apparaissent comme des éléments constitutifs de leur identité linguistique. Une analyse onomasiologique exhaustive permettrait ainsi de rendre compte non seulement des propriétés internes des connecteurs, mais aussi des effets liés à leurs interactions au sein de la langue à laquelle ils appartiennent.

Nos très brèves études sur le sujet semblent indiquer des différences intéressantes, à la fois à l'intérieur des langues étudiées, mais aussi, entre elles. *Mais* semble ainsi beaucoup moins fréquent dans le CRFC que ne l'est *maar* dans SoNaR, des constats qui semblent se répéter pour d'autres connecteurs logiques. De là à dire que le néerlandais utilise plus fréquemment ses connecteurs logiques que le français, il semble n'y avoir qu'un pas. Nous nous refusons cependant de le franchir avec autant de facilité, car une donnée capitale n'est pas prise en considération dans ces calculs : la variété des connecteurs que possède une langue. S'il est intéressant de connaître les rapports de fréquence qu'entretiennent les connecteurs entre eux au sein du paysage de connecteurs auquel ils appartiennent dans une langue donnée, la taille de ce même paysage est elle aussi sans doute d'une importance capitale. Silvennoinen (2020 : 8) résume très bien le principe qui sous-tend cette question : « des différentes langues façonnent le même espace conceptuel de manières légèrement différentes ». Ainsi, certaines langues peuvent utiliser plus ou moins de mots que d'autres pour exprimer le même phénomène linguistique (Fernández Montraveta, 2018). Les langues eskimo-aléoutes, qui possèdent bien plus de mots pour décrire la neige que le français ou l'anglais, en sont l'une des manifestations les plus connues (Harley, 2001), mais nous avons déjà eu l'occasion de décrire également ce phénomène dans cette thèse au sujet des connecteurs : pour traduire *mais*, l'allemand et l'espagnol possèdent deux morphèmes (*sondern/sino* et *aber/pero*), et les langues slaves comme le croate en ont trois (*već, ali, et a*). Ainsi, il semble que toutes les langues du monde ne possèdent pas exactement le même nombre de connecteurs logiques. Dans sa thèse comparant les fréquences des connecteurs d'opposition en anglais et en français, Dupont (2019) fournit des données qui vont dans ce sens. Cette auteure a établi, dans sa méthodologie, la liste la plus complète possible des connecteurs d'opposition anglais et français. En la consultant, on se rend compte que les deux langues ne possèdent pas le même nombre de morphèmes, par exemple, pour la catégorie des conjonctions.

GRAMMATICAL CATEGORY	ENGLISH	FRENCH
COORDINATORS	But	Mais
SUBORDINATORS	Albeit	Alors même qu*
	Although	Alors qu*
	Even if	Au lieu qu*
	Even though	Bien qu*
	For all that	Cependant qu*
	Though	En dépit qu*
	Whereas	En même temps qu*
	While	Malgré qu*
	Whilst	Même s*
		Nonobstant qu*
		Quand bien même qu*
		Quand bien même
		Quoiqu*
		Si/s'
		Tandis qu*
		Tout en

Figure 117 : Connecteurs logiques du français et de l'anglais (Dupont, 2019 : 145)

On remarque que Dupont recense 7 connecteurs français de plus qu'en anglais (si on compte la catégorie des adverbes et adverbes phrastiques [*adverbs/adverb phrases*], que Dupont prend également en compte, ce chiffre monte à 8). Dans notre propre étude, nous avons aussi cherché à établir une liste des connecteurs français et néerlandais tendant vers l'exhaustivité, et dressons un constat similaire : nous avons recensé 47 connecteurs d'opposition français, et 33 connecteurs d'opposition néerlandais. De tels résultats doivent être renforcés par des études plus solides, mais il semble pour l'heure que le français possède davantage de connecteurs d'opposition que le néerlandais. Si cela venait à se vérifier de manière certaine, les conséquences pour les études contrastives entre ces langues et les études traductologiques s'y rapportant seraient indéniables. En effet, si une langue possède davantage de connecteurs pour exprimer une même relation, cela signifie qu'elle offre aux locuteurs, et donc aux traducteurs, un éventail de choix plus large. Concrètement, cela peut entraîner plusieurs conséquences. D'une part, le traducteur travaillant vers une langue plus riche en connecteurs (comme le français, dans notre hypothèse) devra choisir parmi plusieurs possibilités, parfois très proches, ce qui rend la traduction plus fine mais aussi plus délicate. D'autre part, lorsqu'il traduit vers une langue qui dispose de moins de connecteurs (comme le néerlandais), il peut être amené à utiliser un même connecteur dans des contextes variés, ou à recourir à d'autres moyens pour exprimer la relation, comme le non-marquage. Cela pourrait d'ailleurs peut-être expliquer, en partie, pourquoi *maar* est moins souvent traduit par *mais* que *mais* par *maar* : *mais* est peut-être en concurrence avec davantage de connecteurs en français, dans les choix qui s'offrent au traducteur, que ne l'est *maar* en néerlandais, d'autant plus que nous avons observé que *mais* était moins courant en français que ne l'est *maar* en néerlandais.

En somme, si cette thèse rassemble plusieurs années d'étude intensive des connecteurs logiques, de leur utilisation dans leurs propres langues, des différences entre eux, et des façons dont ils sont traduits, il semble qu'elle est loin d'avoir épuisé la source d'inspiration que constituent ces petits mots du discours. Mais surtout, cette recherche a mis en évidence une idée simple, mais essentielle : les connecteurs, malgré leur apparente banalité, sont tous uniques. C'est avec elle que Morel (1996) clôt son ouvrage de référence en français sur la concession : « contrairement à ce que l'on croit

habituellement, aucun des marqueurs de la concession (bien que, même si, malgré, pourtant, toutefois, quand même, etc.) n'est interchangeable avec les autres ». En guise de conclusion de notre travail, on peut suggérer un élargissement de ce principe à tous les connecteurs d'opposition. Loin de clore la réflexion, cette thèse invite plutôt à la prolonger. Les connecteurs logiques apparaissent comme des objets à la fois modestes et profondément complexes, dont l'étude continue de révéler des aspects nouveaux. À ce titre, ils n'ont sans doute pas fini de nous surprendre, ni de nourrir la réflexion linguistique et traductologique. « Difficile, une fois qu'on a commencé à l'observer, de ne pas être fasciné par la conjonction *mais* » affirmait Ducrot (1980 : 11), au terme de cette thèse, nous suggérons ici encore une extension de propos, car nous n'avons pas trouvé, dans les innombrables morphèmes analysés dans ce travail, que ce soit en tant que marqueurs principaux ou croisés de manière anecdotique au cours d'une traduction, de connecteur qui n'ait pas suscité notre fascination. Camus (1947) pouvait passer « des soirées, des semaines entières sur un mot... et quelquefois une simple conjonction », pour notre part, nous y avons passé des années, sans jamais avoir pu calmer le sentiment que les connecteurs logiques étaient loin d'avoir livré tous leurs secrets.

7. Bibliographie

Aarts, F. G. A. M. & Wekker, H. C. (2013). *A Contrastive Grammar of English and Dutch / Contrastieve Grammatica Engels / Nederlands*. Springer Netherlands.

Abdullatief, M. (2020). Omission as a Problem and a Solution in Literary Translation : A Study of Hemingway's Hills Like White Elephants and Joyce's The Sisters and Their Arabic Translations. *Journal of Languages and Translation*, 7(1), 16-42. <https://doi.org/10.21608/jltmin.2020.143453>

Abong'o, C. (2015). *Etude pragmatique des connecteurs argumentatifs luos et français : nature, distribution et effet de sens* (Thèse de doctorat, Université de Pau et des Pays de l'Adour).

Abouda, L. (2022). L'émergence du marqueur méta-discursif du coup : De la conséquence à l'actualisation énonciative. *Langages*, 226(2), 99-116. <https://doi.org/10.3917/lang.226.0099>

Académie française, Mais. in *Dictionnaire de l'Académie française*, consulté <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9M0240>

Achard-Bayle, G. (2009). La linguistique cognitive et ses applications. *Recherches en didactique des langues et des cultures. Les cahiers de l'Acedle*, 6(6-2), 1-18.

Adam, J.-M. & Bonhomme, M. (2012). *L'argumentation publicitaire*. Paris : Armand Colin

Adam, J.-M. (1990). *Éléments de linguistique textuelle*. Liège : Mardaga.

Adam, J.-M. (1992). Si hypothétique et l'imparfait. Une approche linguistique de la fictionalité. *Études littéraires*, 25(1-2), 147-166.

Adam, J.-M. (1997). Du renforcement de l'assertion à la concession : Variations d'emploi de certes. *L'Information Grammaticale*, 73(1), 3-9. <https://doi.org/10.3406/igram.1997.3555>

Adam, J.-M. (2005). Si hypothétique et l'imparfait. Une approche linguistique de la fictionalité. *Études littéraires*, 25(1-2), 147-166. <https://doi.org/10.7202/501002ar>

Adam, J.-M., & Revaz, F. (1989). Aspects de la structuration du texte descriptif : Les marqueurs d'énumération et de reformulation. *Langue française*, 81(1), 59-98. <https://doi.org/10.3406/lfr.1989.4769>

Adler, A. (2023). Cognitive load in dialogue interpreting. Experience and directionality (Thèse de doctorat, Stockholm University).

Adler, S. (2001). Les locutions prépositives : questions de méthodologie et de définition. *Travaux de linguistique*, 42-43, 157-170.

Adler, S. (2014). Constructions hypothétiques sans si (et avec et) revisitées : Quel mode de liaison prédicationnelle ? : *Langue française*, 182(2), 75-90. <https://doi.org/10.3917/lf.182.0075>

Aelbrecht, L. (2008). *Verb phrase ellipsis in Dutch and English*. The 23th Comparative Germanic Syntax Workshop, University of Edinburgh.

Agbo, S. (2024). *The Scholars' Publication Sourcebook : Preparing academic manuscripts for journals in the... Humanities and social sciences*. Londres : Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781003565079>

Agence UX design. (2021). La loi de Prägnanz, ou l'art de faire des interfaces simples. Tiré de : [UX et psychologie : la loi de Prägnanz - LunaWeb](#)

Aguzzi, A., & Ditingner, J. (2015). *Le principe d'inertie et les préconceptions des élèves : une séquence d'enseignement* (Mémoire, Haute école padagogique du canton de Vaud).

Aijmer, K & Simon-Vandenberg, A.-M. (2022). *Pragmatic Markers in Contrast*. Leiden : Brill.

Aijmer, K. (2007). Translating Discourse Particles: A Case of Complex Translation. In G. Anderman & M. Rogers (Éds.), *Incorporating Corpora: The Linguist and the Translator* (pp. 71–92). Clevedon/Bufalo : Multilingual Matters.

Aijmer, K., & Altenberg, B. (2002). Zero translations and cross-linguistic equivalence : Evidence from the English-Swedish Parallel Corpus. In L. E. Breivik & A. Hasselgren (Éds.), *From the COLT's mouth ... and others'. Language Corpora Studies. In Honour of Anna-Brita Stenström* (pp. 19-41). Amsterdam : Rodopi.

Aijmer, K., & Lewis, D. (Éds.). (2017). *Contrastive Analysis of Discourse-pragmatic Aspects of Linguistic Genres*. New-York : Springer.

Aijmer, K., & Simon-Vandenberg, A.-M. (2003). The discourse particle well and its equivalents in Swedish and Dutch. *Linguistics*, 41(6), 1123-1161.

Al, B. (1987). Etude Quantitative des Pronoms de Dialogue en Français et en Néerlandais. In B. Kampers-Manhe & C. Vet (Éds.), *Etudes de Linguistique Française. Offertes à Robert de Dardel par ses amis et collègues* (pp. 7-19). <https://doi.org/10.1163/9789004649613>

Albrecht, J., & Métrich, R. (Éds.). (2016). *Manuel de traductologie*. Berlin/Boston : De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110313550>

Allan, K. (2007). The pragmatics of connotation. *Journal of Pragmatics*, 39(6), 1047-1057. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2006.08.004>

Alrumayh, A. (2021). Translation by Omission and Translation by Addition In English-Arabic Translation with Reference to Consumer-oriented Texts. *International Journal of Comparative Literature and Translation Studies*, 9(1), 1-10. <https://doi.org/10.7575/aiac.ijclts.v.9n.1p.1>

Altmann, G., Schwibbe, M., Kaufmann, W., Köhler, R., & Wilde, J. (1989). *Das Menzerathsche Gesetz in informationsverarbeitenden Systemen*. Olms.

Álvarez Prendes, E. (2008). « Eppur si muove », ou la concession devant l'Inquisition. In F. Bango de la campa, A. Niembro Prieto & E. Álvarez Prendes, *Intertexto y polifonía. Homenaje a M^a Aurora Aragón* (pp. 745-772). Oviedo: Ediciones de la Universidad de Oviedo.

Amsili, P., & Winterstein, G. (2015). Quelques combinaisons de connecteurs discursifs. *Verbum*, 37(2), 327-346. <https://doi.org/10.3406/verbu.2015.1032>

Anctil, D. (2010). *L'erreur lexicale au secondaire analyse d'erreurs lexicales d'élèves de 3e secondaire et description du rapport à l'erreur lexicale d'enseignants de français* (Thèse de doctorat, Université de Montréal).

Andersen, H.L. (2007). Marqueurs discursifs propositionnels. *Langue française*, 154, 13- 28.

Angelone, E., Ehrensberger-Dow, M., & Massey, G. (2015). Cognitive processes. In *Researching Translation and Interpreting* (pp. 43-57). Londres : Routledge.

Anscombre, J.-C. & Ducrot, O. (1977). Deux *mais* en français ? *Lingua*, 43(1), 23-40.

Anscombre, J.-C. (1973). Même le roi de France est sage. *Communications*, 20, 40-82.

Anscombre, J.-C. (2002). Mais/pourtant dans la contre-argumentation directe : Raisonnement, généricité, et lexique. *Linx*, (46), 115-131. <https://doi.org/10.4000/linx.104>

Anscombre, J.-C. (2004). Algunas observaciones sobre la existencia y el funcionamiento de un si concesivo en francés contemporáneo. In M. L. Donaire (Éd.), *Dinámicas concesivas* (pp. 153-193). Madrid : Arrecife.

Anscombre, J.-C. (2006). *Les objets de la polyphonie : Le Français moderne*, 74(1).

Anscombre, J.-C. (2024). Les marqueurs de discours. Une catégorie linguistique ? *Scolia*, 38, 11-34. <https://doi.org/10.4000/11uyf>

Anscombre, J.-C., & Ducrot, O. (1976). L'argumentation dans la langue. *Langages*, 42, 5-27.

Anscombre, J.-C., & Ducrot, O. (1983). *L'argumentation dans la langue*. Liège : Mardaga.

Antoine, G. (1962). L'opposition *mais/ains (ainçois)*. *La coordination en français*, 2, 1114-1157.

Aptekman, J. (2006). De la logique à la linguistique, une étude du sens de SI (Thèse de doctorat, EHESS et ENS).

Aptekman, J. (2008). Locutions en SI et marqueurs dans la protase : Compositionnalité et indices contextuels. *Corela*, 6(1), 1-28.

Arabyan, M. (2014). La notion de paragraphe en rédaction : Narration vs dissertation. *Le français aujourd'hui*, 187(4), 19-29. <https://doi.org/10.3917/lfa.187.0019>

Arppe, A., Gilquin, G., Glynn, D., Hilpert, M., & Zeschel, A. (2010). Cognitive Corpus Linguistics : Five points of debate on current theory and methodology. *Corpora*, 5(1), 1-27. <https://doi.org/10.3366/cor.2010.0001>

Asher, N., & Lascarides, A. (2005). *Logics of conversation*. Cambridge : Cambridge University Press.

Asr, F. T., & Demberg, V. (2016). But vs. Although under the microscope. In *Proceedings of the Annual Meeting of the Cognitive Science Society*, 38, 366-371.

Asr, F., & Demberg, V. (2020). Interpretation of Discourse Connectives Is Probabilistic : Evidence From the Study of *But* and *Although*. *Discourse Processes*, 57(4), 376-399. <https://doi.org/10.1080/0163853X.2019.1700760>

Astolfi, J.-P., Giordan, A., Gohau, G., Host, V., Martinaud, J.-L., Rumelhard, G., & Zadounaïsky, G. (1978). *Quelle éducation scientifique pour quelle société ?* Paris : Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.astol.1978.01>

Averyanov, O. (2025). La locution adversative par contre : Éléments de structuration sémantique et énonciative (à l'usage des linguistes et des didacticiens). *Langue française*, 1, 77-92. <https://doi.org/10.3917/lf.225.0077>

Bacha, J. (2002). Cependant que : Marqueur temporel ou modal ? *Linx*, 46, 11-23. <https://doi.org/10.4000/linx.85>

Bacha, J. (2005). Le fonctionnement de *mais* dans l'*heptaméron* de Marguerite de Navarre. *L'information grammaticale*, 107, 57-60.

Badan, L. (2021). *Pragmatic Markers and Peripheries*. New-York : Springer.

Badiou-Monferran, C. (2008). Les disparitions de formes sont-elles des épiphénomènes ? In J. Durand, B. Habert, B. Laks (Éds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08* (pp. 147-191).

Badiou-Monferran, C. (2019). Réflexions sur l'histoire du changement stylistique : Hypothèse événementielle, hypothèse variationniste et approche émergentiste. *Cahiers de Narratologie*, 35, 1-35. <https://doi.org/10.4000/narratologie.9558>

Badiou-Monferran, C. (2023). Du devenir des formes résiduelles. Disparition, exaptation et archaïsation : L'exemple de quelques marqueurs temporels en français moderne. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, 90(2), 250-265.

Baeza, J. A. (2016). Molecular phylogeny of porcelain crabs (Porcellanidae : *Petrolisthes* and allies) from the south eastern Pacific: the genera *Allopetrolisthes* and *Liopetrolisthes* are not natural entities. *PeerJ*, 4, 1-18. <https://doi.org/10.7717/peerj.1805>

Baggio, S., Deline, S., & Rothen, S. (2017). *Statistique descriptive*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Baker, M. (1993). Corpus linguistics and translation studies: Implications and applications. In M. Baker, G. Francis, & E. Tognini-Bonelli (Éds.), *Text and technology: In honour of John Sinclair* (pp. 233-250). Amsterdam : John Benjamins.

Baker, M. (2011). *In other words : A coursebook on translation* (Second edition). Londres : Routledge, Taylor & Francis Group.

Baker, M. (s. d.). Corpus linguistics and translation studies : Implications and applications. In M. Baker, F. Gill, & E. Tognini-Bonelli (Éds.), *Text and technology : In honour of John Sinclair*. (pp. 233-250). John Benjamins.

Ballard, M. (1996). Énoncés sans verbes et registres en traduction. *Palimpsestes*, 10, 179-206. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1518>

- Balliu, C. (2007). Cognition et déverbalisation. *Meta*, 52(1), 3-12. <https://doi.org/10.7202/014714ar>
- Banga, A. (2013). *Function follows form : The linking element in Dutch and related languages*. Ede : GVO Drukkers & Vormgevers.
- Banyś, W. (2001). Valeurs de vérité, échelle épistémique de fait/non fait et types d'emplois du *si* propositionnel conditionnel. *Studia kognitywne*, 4, 141-152.
- Bardon, A. (2019). *The Truth About Denial : Bias and Self-Deception in Science, Politics, and Religion* (1^{re} éd.). Oxford : Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oso/9780190062262.001.0001>
- Baroni, M. & Bernardini, S. (2006). A new approach to the study of translationese: Machine-learning the difference between original and translated text. *Literary and Linguistic Computing*, 21(3), 259-274.
- Bassano, D. (1991). Opérateurs et connecteurs argumentatifs : une approche psycholinguistique. *Intellectica*, 1, 149-191.
- Beeching, K. (2005). Politeness-induced semantic change : The case of quand même. *Language Variation and Change*, 17(2), 155-180. <https://doi.org/10.1017/S0954394505050076>
- Beeching, K. (2007). La co-variation des marqueurs discursifs bon, c'est-à-dire, enfin, hein, quand même, quoi et si vous voulez : Une question d'identité ? *Langue française*, 154(2), 78-93. <https://doi.org/10.3917/lf.154.0078>
- Beeston, A. F. L. (1970). *The Arabic Language Today*. Londres : Hutchinson.
- Bell, D. M. (2007). Sentence-initial *And* and *But* in academic writing. *Pragmatics. Quarterly Publication of the International Pragmatics Association (IPrA)*, 183-201. <https://doi.org/10.1075/prag.17.2.01bel>
- Ben Hamad, M. (2015). Sur le prétendu figement des locutions conjonctives: Le cas de lorsque et alors que. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 38, 121-147. <https://doi.org/10.4000/rsp.931>
- Benjamini, Y., & Hochberg, Y. (1995). Controlling the False Discovery Rate : A Practical and Powerful Approach to Multiple Testing. *Journal of the Royal Statistical Society Series B: Statistical Methodology*, 57(1), 289-300. <https://doi.org/10.1111/j.2517-6161.1995.tb02031.x>
- Benjamini, Y., & Yekutieli, D. (2001). The control of the false discovery rate in multiple testing under dependency. *The Annals of Statistics*, 29(4). <https://doi.org/10.1214/aos/1013699998>
- Bernard, T. (2016). *Verbes d'attitude propositionnelle et analyse discursive* (Mémoire, Université Paris VII Denis Diderot).
- Berny, L. (2012). Sixième mois d'affilée de décollecte en assurance-vie. *LesEchos*.
- Bertin, A. (2002). L'émergence du connecteur en effet en moyen français. *Linx*, (46), 37-50. <https://doi.org/10.4000/linx.90>
- Biber, D. (2012). *Variation across speech and writing*. Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511621024>
- Biber, D., & Conrad, S. (2009). *Register, genre, and style*. Cambridge : Cambridge University Press.

Biber, D., Conrad, S., Egbert, J., & Staples, S. (2015). Register Variation A Corpus Approach. In D. Tannen, H. Hamilton, & D. Shiffrin (Éds.), *Handbook of Discourse Analysis* (2^e éd.). Hoboken: John Wiley & Sons.

Birkelund, M. (2009). Pierre n'est pas français mais danois. Une structure polyphonique à part. *Langue Française*, 164, 123-135

Birkelund, M. (2012). « Cette polyphonie n'est pas externe mais interne ». Une étude de la polyphonie externe et interne. *Arts et Savoirs*, 2, 1-10.

Blakemore, D. (1992). *Understanding utterances*. Aberdeen : Blackwell's.

Blakemore, D. (2002). *Relevance and Linguistic Meaning : The Semantics and Pragmatics of Discourse Markers*. Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511486456>

Blandin, A., Lecorvé, G., & Battistelli, D. (2019). *Prédiction de recommandations d'âge pour l'accès à des enfants à des textes* (pp. 1-41) [Rapport de recherche]. Université de Rennes & Université Paris-Nanterre.

Blanpain, K., & Laffut, A. (2016). *Academic Spoken English: A Corpus-based Guide to Lectures, Presentations, Seminars and Tutorials*. Leuven : Acco.

Blumenthal, P. (1996). Le connecteur *en fait*. In C. Muller (Éd.), *Dépendance et intégration syntaxique* (pp. 257-270). Tübingen: Max Niemeyer Verlag.

Blumenthal, P. (2018). *La syntaxe du message. Application au français moderne*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.

Blum-Kulka, S., & Olshtain, E. (1986). Too Many Words : Length of Utterance and Pragmatic Failure. *Studies in Second Language Acquisition*, 8(2), 165-179. <https://doi.org/10.1017/S0272263100006069>

Bol, G., & Kuiken, F. (1988). *Grammaticale analyse van taalontwikkelingsstoornissen* (Thèse de doctorat, Universiteit van Amsterdam).

Bondarenko, A. (2018). *Characterizing absence : A corpus-based contrastive study of verbless sentences in English and Russian*. Using Corpora in Contrastive and Translation Studies Conference (5th edition), Louvain-la-Neuve.

Bondarenko, A. (2018). Predication Transformation : A parallel corpus-based study of Russian verbless sentences and their English translations. *Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska, sectio FF – Philologiae*, 36(1), 43-55. <https://doi.org/10.17951/ff.2018.36.1.43-54>

Bondarko, A. V. (1991). *Functional Grammar : A Field Approach* (Vol. 35). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/llsee.35>

Bonnet, A. (2013). *Les conduites à risque*. Paris : Armand Colin.

Booij, G. (1992). Compounding in Dutch. *Rivista di Linguistica*, 4.

Booij, G. (2019). *The Morphology of Dutch* (2^e éd.). Oxford : Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oso/9780198838852.001.0001>

Boon, T. den & Geeraerts, D. (2005). *Van Dale: Groot Woordenboek der Nederlandse Taal: 3 Dl.* Utrecht : Van Dale Lexicografie.

Bordron, J.-F. (2010). Perception et expérience. *Signata*, 1, 255-293. <https://doi.org/10.4000/signata.308>

Bottineau, D. (2017). Que nous arrive-t-il quand nous parlons ? Parole, enaction, malentendu. In A. B. et G. Fabre (Éd.), *Le malentendu : Une question de linguistique et de psychanalyse* (pp. 11-30). Lambert-Lucas. <https://hal.science/hal-01817394>

Boudelaa, S., Fathi, N., & Ansary, S. A. (2026). Novel dynamics in semantic ambiguity processing : Insights from a Semitic language. *Journal of Memory and Language*, 146, 104709. <https://doi.org/10.1016/j.jml.2025.104709>

Bougy, C. (2000). Les connecteurs temporels et l'apparition de *lors que* dans la langue française: *Syntaxe & Sémantique*, 1(1), 39-78. <https://doi.org/10.3917/ss.001.0039>

Boulin, M. (2015). *Temporal Deixis and Anaphora in English and Mandarin Chinese : A contrastive study of now and then and their Mandarin equivalents*. (Thèse de doctorat, Université Paris Diderot (Paris 7)).

Bourassa, R. (2015). Enjeux de la mémoire : entre hypermnésie et oubli. In C. Larssonneur, A. Regnauld, P. Cassou-Noguès, & S. Touiza (Éds.), *Le Sujet Digital* (pp. 150-166). Nanterre : Presses universitaires de Paris Nanterre. <https://doi.org/10.4000/books.pupo.25667>

Bouwer, H. C. (1917). La question du « si » dit « concessif ». *Neophilologus*, 2(4), 258-261.

Bracops, M. (2010). La pragmatique cognitive. In D. Sperber & D. Wilson, *Introduction à la pragmatique* (pp. 105-159). Louvain-la-Neuve : De Boek Supérieur.

Bras, M., & Le Draoulec, A. (2006). Quelques candidats au statut de "connecteur temporel". *Cahiers de Grammaire*, 30, 219-237.

Braud, C. (2015). *Identification automatique des relations discursives implicites à partir de corpus annotés et de données brutes* (Thèse de doctorat, Université Paris Diderot (Paris 7)).

Braud, C., & Denis, P. (2014). Identifier les relations discursives implicites en combinant données naturelles et données artificielles. *Revue TAL : traitement automatique des langues*, 55(1), 135-165.

Brdar-Szabó, R., & Brdar, M. (2003). « Referential metonymy across languages : What can cognitive linguistics and contrastive linguistics learn from each other ? », *International Journal of English Studies*, 3(2), 85-106.

Bréal, M. (1897). *Essai de sémantique : Science des significations*. Paris : Hachette.

Brems, L., Ghesquière, L. & Vanderbauwhede, G. (2020). A rather interesting topic: A contrastive study of English *rather*, Dutch *eerder* and French *plutôt*. In S. Granger & M.-A. Lefer (éds.), *Translating and Comparing Languages: Corpus-based Insights* (pp. 215-236). Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain.

Bres, J. (1999). Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme. *Modèles linguistiques*, 22(40), 71-86. <https://doi.org/10.4000/ml.1411>

Broekhuis, H., & Corver, N. (2025). *Syntax of Dutch : Coordination and Ellipsis* (1^{re} éd.). Londres : Routledge. <https://doi.org/10.5117/9789463720502>

Bronckart, J.-P., Bain, D., Schneuwly, B., Davaud, C., & Pasquier, A. (1985). *Le fonctionnement des discours: Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris.

Brown, T. B., Mann, B., Ryder, N., Subbiah, M., Kaplan, J., Dhariwal, P., Neelakantan, A., Shyam, P., Sastry, G., Askell, A., Agarwal, S., Herbert-Voss, A., Krueger, G., Henighan, T., Child, R., Ramesh, A., Ziegler, D. M., Wu, J., Winter, C., ... Amodei, D. (2020). *Language Models are Few-Shot Learners* (Version 4). arXiv. <https://doi.org/10.48550/ARXIV.2005.14165>

Bruggisser, P. (2005). « Passio interpretis » : Les tourments du traducteur de la « Passion des martyrs d'Agaune » par Euchère de Lyon. In *Mauritius und die Thebäische Legion* (pp. 139-156).

Bruxelles, S., Dos Reis Nunes, G., Gouazé, J., Fouquier, É., Ducrot, O., & Rémis, A. (1976). Mais occupe-toi d'Amélie. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2(6), 47-62. <https://doi.org/10.3406/arss.1976.3483>

Brysbaert, J., & Lahousse, K. (2021). The influence of text formality on the syntactic position of French contrastive adverbs. A corpus analysis of *en revanche* and *par contre*. *Papers of the Linguistic Society of Belgium*, 15, 1-12.

Bunt, H. & Petukhova, V. (2009). Towards a multidimensional semantics of discourse markers in spoken dialogue. In *Proceedings of the 8th International Conference on Computational Semantics* (pp. 157-168).

Bürgel, C. (2007). Les charnières du discours comme formes d'instructions textuelles. In V. Atayan & D. Pirazzini, *Argumentation : théorie – langue – discours* (pp. 112-121).

Buxbaum, J. D., & Hof, P. R. (2012). *The neuroscience of autism spectrum disorders*. Amsterdam : Elsevier/Academic Press.

Buyse, L. (2012). So as a multifunctional discourse marker in native and learner speech. *Journal of Pragmatics*, 44, 1764-1782. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2012.08.012>

Buyse, L. (2022). Counterexpectational Translations : The Dutch Markers *Toch* and *Eigenlijk* Contrasted with Their English Correspondents. *Contrastive Pragmatics*, 4(2), 178-212. <https://doi.org/10.1163/26660393-bja10050>

Caillé, P.-F. (1967). Traduire, c'est choisir. *Babel*, 13(1), 7-13. <https://doi.org/10.1075/babel.13.1.03cai>

Cain, K., & Nash, H. M. (2011). The influence of connectives on young readers' processing and comprehension of text. *Journal of Educational Psychology*, 103(2), 429-441. <https://doi.org/10.1037/a0022824>

Calas, F. (Éd.). (2006). *Cohérence et discours*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.

Canteloup, C. (2019). Qui copier ? Les stratégies d'apprentissage social chez les animaux. *Revue de primatologie*, 10, 1-18. <https://doi.org/10.4000/primatologie.4326>

Carel, M. (2010). La particule mais est-elle une conjonction ? *Verbum*, 32(1), 13-29. <https://doi.org/10.3406/verbu.2010.950>

Caron, J. (1984). Les opérateurs discursifs comme instructions de traitement. *Verbum*, 7(2), 149-164.

Carré, P., & Rieunier, A. (2024). *Traité des sciences et des techniques de la formation*. Malakoff : Dunod.

Carter-Thomas, S. (2007). The « iffiness » of medical research articles : A comparison of English if and French si. In K. Fløttum (Éd.), *Language and discipline perspectives on academic discourse* (pp. 150-175). Cambridge : Cambridge Scholars.

Castagnoli, S. (2009). *Regularities and Variations in Learner Translations: A Corpus-based Study of Conjunctive Explicitation*. (Thèse de doctorat, Università di Pisa).

Catford, J. C. (1978). *A linguistic theory of translation : An essay in applied linguistics*. Oxford : Oxford Univ. Press.

Chalier, M., Eiber, B., & Reutner, U. (2020). Sciences naturelles avares en mots et sciences humaines en étalant trop ? Réponses statistiques à de vieux stéréotypes sur le discours scientifique. In F. Neveu, B. Harmegnies, L. Hriba, S. Prévost, & A. Steuckardt (Éds.), *SHS Web of Conferences* (pp. 1-15). <https://doi.org/10.1051/shsconf/20207806008>

Chalon-Blanc, A. (2005). *Inventer, compter et classer. De Piaget aux débats actuels*. Paris : Armand Colin.

Chanquoy, L., Tricot, A., & Sweller, J. (2007). *La charge cognitive : Théorie et applications*. Paris : Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.chanq.2007.01>

Chaouch-Orozco, A., González Alonso, J., Duñabeitia, J. A., & Rothman, J. (2024). Are translation equivalents really equivalent? Evidence from concreteness effects in translation priming. *International Journal of Bilingualism*, 28(2), 149-162. <https://doi.org/10.1177/13670069221146641>

Charaudeau, P. & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.

Charolles, M. & Vigier, D. (2005). Les adverbiaux en position préverbale : portée cadrative et organisation des discours. *Langue française*, 148(4), 9-30. <https://doi.org/10.3917/lf.148.0009>.

Charolles, M. (2011). Les emplois justificatifs de *en effet*. In F. Neveu, P. Blumenthal, & N. Le Querler (Éds.), *Au commencement était le verbe. Syntaxe, sémantique et cognition* (pp. 29-52). Berne : Peter Lang.

Charolles, M. (2020). Discourse topics and digressive markers. *Journal of Pragmatics*, 161, 57-77. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2020.01.005>

Charolles, M., & Fagard, B. (2012). *En effet en français contemporain : de la confirmation à la justification/explication*. *Le Français moderne*, 80(2), 171-197.

Chen, J. W. (2006). *Explication through the use of connectives in translated Chinese: a corpus-based study* (Thèse de doctorat, University of Manchester).

Chen, S., & Lin, Y. (2025). A multidimensional comparison of ChatGPT, Google Translate, and DeepL in Chinese tourism texts translation : Fidelity, fluency, cultural sensitivity, and persuasiveness. *Frontiers in Artificial Intelligence*, 8, 1619489. <https://doi.org/10.3389/frai.2025.1619489>

Chervel, A. (1977). *Histoire de la grammaire scolaire. Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits français....* Paris : Payot.

Chevallard, Y. (1985). *La transposition didactique : Du savoir savant au savoir enseigné*. Grenoble : La Pensée sauvage.

Chika Ojukwu, K., & Assumpta Ozokafor, C. (2025). Coherence in Communication : Analyzing Discourse Markers in Punch and Vanguard. *Nsukka Journal of the Humanities*, 33(2), 98-116. <https://doi.org/doi.org/10.62250/nsuk.2025.33.2.98-116>

Chiss, J.-L., & David, J. (2018). *Didactique du français*. Paris : Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.chiss.2018.01>

Christodoulides, G. (2016). *Effects of cognitive load on speech production and perception* (Thèse de doctorat, Université Catholique de Louvain).

Chuquet, H. & Paillard, M. (1987). *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais-français*. Paris : Ophrys.

Cleland, A. A., & Pickering, M. J. (2006). Do writing and speaking employ the same syntactic representations? *Journal of Memory and Language*, 54(2), 185-198. <https://doi.org/10.1016/j.jml.2005.10.003>

Clément, F. (2006). De la psychologie évolutionniste à l'évolution culturelle. In J.-B. Van der Henst & H. Mercier (Éds.), *Darwin en tête ! L'évolution et les sciences cognitives* (pp. 125-158). Librairie Droz. <https://doi.org/10.3917/droz.cleme.2006.01>

Code civil belge. Article 489. Tiré de : <https://www.const-court.be/public/f/2018/2018-050f.pdf>

Colletta, J.-M. (2004). *Le développement de la parole chez l'enfant âgé de 6 à 11 ans*. Sprimont : Mardaga.

Combette, B., & Kuyumcuyan, A. (2010). Les enjeux interprétatifs de la prédication averbale dans un corpus narratif : énoncés nominaux et représentation fictionnelle de processus énonciatifs et cognitifs. *Discours*, 6, 1-28.

Combettes, B. (2007). *Etude sur le changement linguistique en français*. Nancy : Presses universitaires de Nancy.

Combettes, B. (2023). De la temporalité aux relations logiques : L'évolution de quelques locutions conjonctives en français. *Studii de Linguistică*, 13, 11-30.

Combettes, B., & Dargnat, M. (2016). Grammaire de constructions et diachronie : Intensivité et concession. *SHS Web of Conferences*, 27, 04001. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20162704001>

Combettes, B., & Prévost, S. (2001). Évolution des marqueurs de topicalisation. *Cahiers de praxématique*, 37, 1-22. <https://doi.org/10.4000/praxematique.230>

Comby, E., Mosset, Y. & de Carrara, S. (2019). *Corpus de textes : composer, mesurer, interpréter*. Lyon : ENS Editions.

Commission Européenne. (2014). *Antitrust : la Commission adopte un régime de concurrence révisé pour les accords de transfert de technologie*.

Comrie, B. (1986). Conditionals : A Typology. In E. C. Traugott, A. T. Meulen, J. S. Reilly, & C. A. Ferguson (Éds.), *On Conditionals*. Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511753466>

Confais, J.-P. (2002). Temps, mode, aspect : Les approches descriptives des morphèmes verbaux et leurs problèmes, à l'exemple du français et de l'allemand. Toulouse : PU Midi.

Corminboeuf, G. (2009). *L'expression de l'hypothèse en français. Entre hypotaxe et parataxe*. Louvain-la-Neuve : De Boeck-Duculot.

Corminboeuf, G. (2010). La causalité sans les connecteurs « causaux ». *Préalables épistémologiques. Linx*, 62-63, 39-62.

Corminboeuf, G. (2011). Factualité et conditionnalité. In C. Noren, K. Jonasson, H. Nølke, & M. Svensson (éds), *Modalité évidentialité et autres friandises langagières. Mélanges offerts à Hans Kronning à l'occasion de ses soixante ans* (pp. 41-60). Berne : Peter Lang.

Corminboeuf, G. (2014). *L'identification des relations de discours implicites : le cas de l'adversation*. Présenté au 4e Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2014, Berlin.

Corminboeuf, G. (2014). La focalisation des conditionnelles. *Discours*, 14, 1-25. <https://doi.org/10.4000/discours.8903>

Corminboeuf, G. (2015). Le paradoxe comme stratégie raisonnable. *Pratiques*, 165-166, 1-14. <https://doi.org/10.4000/pratiques.2538>

Corminboeuf, G. (2018). Les constructions en *si*. In *Encyclopédie Grammaticale du Français*.

Cornulier, B. (1985). Sur un *si* d'énonciation prétendument non-conditionnel. *Revue québécoise de linguistique*, 15(1), 197-211. <https://doi.org/10.7202/602554ar>.

Cosme, C. (2006). Clause combining across languages : A corpus-based study of English-French translation shifts. *Languages in Contrast*, 6(1), 71-108. <https://doi.org/10.1075/lic.6.1.04cos>

Cosme, C. (2007). *Clause linking across languages : A corpus-based study of coordination and subordination in English, French and Dutch* (Thèse de doctorat, Université Catholique de Louvain).

Crible, L. (2017). Towards an operational category of discourse markers: A definition and its model. In C. Fedriani & A. Sanso (Dir.), *Discourse Markers, Pragmatic Markers and Modal Particles: New Perspectives* (pp. 101-126). Amsterdam: John Benjamins.

Crible, L. (2019). Emplois sous-spécifiés des marqueurs discursifs et / and à l'oral : stratégie (inter)subjective et variation en genre. *Cahiers FoReLLIS - Formes et Représentations en Linguistique, Littérature et dans les arts de l'Image et de la Scène*.

Crible, L. (2020). Weak and Strong Discourse Markers in Speech, Chat, and Writing : Do Signals Compensate for Ambiguity in Explicit Relations? *Discourse Processes*, 57(9), 793-807. <https://doi.org/10.1080/0163853X.2020.1786778>

Crible, L. (2022). The syntax and semantics of coherence relations : From relative configurations to predictive signals. *International Journal of Corpus Linguistics*, 27(1), 59-92. <https://doi.org/10.1075/ijcl.19109.cri>

Crible, L., & Degand, L. (2019). Domains and Functions: A Two-Dimensional Account of Discourse Markers. *Discours*, 24, 4-35. <https://doi.org/10.4000/discours.9997>

Crible, L., & Degand, L. (2019). Reliability vs. Granularity in discourse annotation : What is the trade-off? *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, 15(1), 71-99.

Crible, L., & Demberg, V. (2020). When Do We Leave Discourse Relations Underspecified? The Effect of Formality and Relation Type. *Discours*, 26. <https://doi.org/10.4000/discours.10848>

Crible, L., Abuczki, Á., Burkšaitienė, N., Furkó, P., Nedoluzhko, A., Rackevičienė, S., Valunaite Oleskeviciene, G., & Zikánová, Š. (2019). Functions and translations of underspecified discourse markers in TED Talks: A parallel corpus study in five languages. *Journal of Pragmatics*, 142, 139-155. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2019.01.012>

Croft, W., & Cruse, D. A. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.

Csúry, I. (2001). *Le champ lexical de mais* (Thèse de doctorat, Université de Debrecen).

Csúry, I. (2013). Connectives and discourse markers : Describing structural and pragmatical markers in the framework of textology. In I. Csúry, P. Pelyvás, A. Nagy, F. Skutta, E. Dobi, I. K. Boda, & J. Porkoláb (Éds.), *Fifteen years of research in text linguistics : The Officina Textologica project* (pp. 83-106). Debreceni Egyetemi Kiadó.

Cuenca, M.-J. (2022). Translating discourse markers : Implication and explicitation strategies. In M.-J. Cuenca & L. Degand (Éds.), *Discourse Markers in Interaction* (pp. 215-246). Berlin/Boston : De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110790351-009>

Cuenca, M.-J., Postolea, S., & Visconti, J. (2019). Contrastive Markers in Contrast. *Discours*, 25, 1-18. <https://doi.org/10.4000/discours.10326>

Culioli, A. (2002). À propos de *même*. *Langue française*, 133, 16-27. <https://doi.org/10.3406/lfr.2002.1043>

Czulo, O., & Hansen-Schirra, S. (Éds.). (2017). *Crossroads between Contrastive Linguistics, Translation Studies and Machine Translation*. Berlin : Language Science Press.

Da Silva, M., & Pineira-Tresmontant, C. (2008). *Bescherelle espagnol : La grammaire*. Paris : Hatier.

- Dąbrowska, E. (2016). Cognitive Linguistics' seven deadly sins. *Cognitive Linguistics*, 27(4), 479-491. <https://doi.org/doi:10.1515/cog-2016-0059>
- Dajko, N., & Carmichael, K. (2014). But qui c'est la différence? Discourse markers in Louisiana French: The case of but vs. mais. *Language in Society*, 43(2), 159-183. <https://doi.org/10.1017/S0047404514000025>
- Dalbera, J-P. (2002). Le corpus entre données, analyse et théorie. *Corpus*, 1, 1-11. <https://doi.org/10.4000/corpus.10>
- Dale, R. (1991). Exploring the Role of Punctuation in the Signalling of Discourse Structure. In *Proceedings of a Workshop on Text Representation and Domain Modelling: Ideas from Linguistics and AI*, Technical University of Berlin.
- Danjou-Flaux, N. (1979). Propositions pour une définition de au contraire. Réflexion sur un opérateur d'autonymie discursive. *Modèles linguistiques*, 1(2), 61-97.
- Danjou-Flaux, N. (1980). *Au contraire, par contre, en revanche* : une évaluation de la synonymie. *Bulletin du centre d'analyse du discours*, 4, 123-146.
- Danjou-Flaux, N. (1983). *Au contraire*, connecteur adversatif. *Cahiers de linguistique française*, 5, 275-303.
- Danjou-Flaux, N. (1984). *L'opposition en français : le connecteur adversatif au contraire et ses paradigmes* (Thèse de doctorat, Université de Paris VIII).
- Danjou-Flaux, N. (2003). Au contraire (de) et le sens de contre. In P. Péroz (Éd.), *Contre : Identité sémantique et variation catégorielle* (pp. 289-309). Metz : Université de Metz.
- Danlos, L., Muller, P., & Roze, C. (2012). LEXCONN: A French Lexicon of Discourse Connectives. *Discours*, 10, 1-15.
- Dargnat, M. & Jayez, J. (2021). Mais et associés, *Lexique*, 29, 211-228. <https://doi.org/10.4000/corela.383>
- Dargnat, M. (2022). Mais enfin : construction et association. *Langages*, 225(1), 49-63. <https://doi.org/10.3917/lang.225.0049>
- Das, D., & Taboada, M. (2019). Multiple Signals of Coherence Relations. *Discours*, 24, 1-27. <https://doi.org/10.4000/discours.10032>
- Davey, B. (1976). Cognitive styles and reading achievement. *Journal of Reading*, 20(2), 113-120.
- Dawson, B., & Trapp, R. G. (2004). *Basic & Clinical Biostatistics*. New-York : McGraw Hill Professional.
- De Boe, E., Balogh, K., & Salaets, H. (2021). Impact of context on community interpreting research, practice & training. *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, 20. <https://doi.org/10.52034/lanstts.v20i.695>
- De Brabanter, P. (2021). Éloge mesuré du non-traduire : quand la signification naturelle prend le pas sur la signification intentionnelle. In S. Vogeleeer & L. Béghin, *Déverbaliser – reverbaliser La traduction*

comme acte de violence ou comme manipulation du sens ? (pp. 123-169). Bruxelles : Presses universitaires Saint-Louis

De Chantal, L. & Mauduit, X. (2021). *Notre grammaire est sexy. Déclaration d'amour à la langue française*. Paris : Stock.

De Vogüé, S. (1986). Si, la condition nécessaire et la condition suffisante. *Travaux de linguistique et de littérature*, 14, 9-21.

De Vriendt, S., Vandeweghe, W., & Van de Craen, P. (1991). Combinatorial aspects of modal particles in Dutch. *Multilingua*, 10, 43-59.

De Haan, R. (2025). *Parler néerlandais en 3 minutes par jour*. Paris : Leduc.

De Vogel, K. S. (1947). *Les mots d'identité et d'égalité dans les langues romanes* (Thèse de doctorat, Rijksuniversiteit te Groningen).

Defays, J.-M. (2003). *Principes et pratiques de la communication scientifique et technique*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.defay.2003.01>

Degand, E. (2019). *The paradox of discourse markers: Evidence from production under cognitive load* Présenté à la 6th International Conference on Discourse Markers in Romance Languages (DISROM 6), Université de Bergame, Italie.

Degand, E., Broisson, Z., Crible, L., & Grzech, K. (2022). Cross-Linguistic Variation in Spoken Discourse Markers. In Peterson, Elizabeth; Kern, Joseph; Hiltunen, Turo (Ed.), *Discourse-Pragmatic Variation and Change: Theory, Innovations, Contact* (pp. 83-104). Cambridge : Cambridge University Press.

Degand, L., & Bestgen, Y. (2004). Connecteurs et analyses de corpus :de l'analyse manuelle à l'analyse automatisée. In S. Porhiel & D. Klingler (Éds.), *L'Unité texte* (pp. 49-73). Pleyben : Perspectives.

Degand, L., & Pander Maat, H. (2003). A contrastive study of Dutch and French causal connectives on the speaker involvement scale. In A. Verhagen & J. van de Weijer (Éds.), *Usage-based approaches to Dutch* (pp. 175-199). Utrecht : LOT.

Degand, L., Crible, L., & Grzech, A. (2018). Domains and functions of discourse markers across languages: Testing a two-dimensional annotation scheme. *Corpus Pragmatics*, 2(2), 155-190. <https://doi.org/10.4000/discours.9997>

Dehaene, S. (2018). *Apprendre ! : Les talents du cerveau, le défi des machines*. Paris : Odile Jacob.

Dejana, M. (2023). *On Discourse Markers in Remote Language Contact*. (Mémoire de Master, Sveučilište Josipa Jurja Strossmayera u Osijeku, Filozofski fakultet).

Del Saz Rubio, M. M. (2007). *English Discourse Markers of Reformulation*. Berne : Peter Lang.

Delcambre, I. (1994). *L'exemplification dans la dissertation. Etude linguistique de didactique* (Thèse de doctorat, Université de Metz).

Delgar-Farrès, G. (2016). *Les équivalences en espagnol de cependant dans quelques textes littéraires* (Mémoire de Master, Universidad de Murcia).

Delisle, J. (1994). *La traduction raisonnée : Manuel d'initiation à la traduction professionnelle anglais français: méthode par objectifs d'apprentissage*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

Demberg, V., & Asr, F. T. (2012). Implicitness of Discourse Relations. In *Proceedings of COLING 2012*, 2669-2684.

Dendale, P. (2003). La polysémie de CONTRE : quelques hypothèses pour lier spatial et non spatial. In P. Péroz (Ed.), *Identité sémantique et variation catégorielle* (pp.65-90). Metz : Centre d'études linguistiques des textes et des discours.

Dendale, P. (2003). Sens spatial 'contre' sens adversatif : Quelques éléments dans le débat sur le sens prototypique de 'contre'. In A. Vanneste, P. De Wilde, S. Kindt & J. Vlemings (éds.), *Mémoire en temps advenir. Hommage à Theo Venckeleer* (pp. 547-568). Leuven : Peeters, Paris : Dudley.

Dendale, P. (2024). *Lexicales (édition 22.3): Bibliographie en ligne d'études linguistiques portant sur des unités lexicales et grammaticales du français*. Université d'Anvers.

Denis, D., Sancier-Chateau, A. (1994) *Grammaire du français*. Paris : Le Livre de poche.

Denturck, E. (2008). *Etude des marqueurs discursifs. L'exemple de quoi* (Mémoire, Universiteit Gent).

Desalle, Y. (2012). *Réseaux lexicaux, métaphore, acquisition : une approche interdisciplinaire et inter-linguistique du lexique verbal* (Thèse de doctorat, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II).

Desclès, J.-P. & Provôt, A. (2011). Proposition d'un invariant sémantique du si connecteur. In *Journée du Cercle Belge de Linguistique*. Université d'Anvers.

Desgranges, A. (1847). *Grammaire sanscrite-française*. Paris : Imprimerie royale.

Desmet, P. (1983). *Grammaire alphabétique de l'allemand moderne*. Paris : Ophrys.

Deulofeu, J. (2022). Pour une grammaire du français sans adverbes. *Verbum*, 44(2), 183-212.

Devroy, G. & Van Belle, W. (1992). *Tegenstellende en toegevende connectoren, een argumentatieve beschrijving*. Leuven : KUL Departement linguistiek.

Deyrich, M.-C. (2001). Quelles médiations pour une gestion efficace de la transposition didactique en anglais de spécialité ? *ASp*, 31-33, 143-152. <https://doi.org/10.4000/asp.1909>

Dhiabi, T. (2019). *Polysémie et polyfonctionnalité du mot "si" : propriétés syntaxiques, sémantiques et pragmatiques en français préclassique* (Thèse de doctorat, Université Côte d'Azur).

Dilet, A. & Robert, A.-L. (2022). *Lire et comprendre la presse espagnole*. Paris : ELLIPSES.

Dimroth, C., & Sudhoff, S. (Éds.). (2018). *The Grammatical Realization of Polarity Contrast : Theoretical, empirical, and typological approaches*. John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/la.249>

Dimroth, C., Andorno, C., Benazzo, S., & Verhagen, J. (2010). Given claims about new topics. How Romance and Germanic speakers link changed and maintained information in narrative discourse. *Journal of Pragmatics*, 42(12), 3328-3344. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2010.05.009>

- Do, T. T. T. (2016). *Etude de la concession dans une perspective contrastive français—Vietnamien à partir de corpus oraux* (These de doctorat, Université d'Orléans). <https://theses.fr/2016ORLE1152>
- Dorgeloh, H. (2004). Conjunction in sentence and discourse : Sentence-initial and and discourse structure. *Journal of Pragmatics*, 36(10), 1761-1779. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2004.04.004>
- Du, A. (2015). A Socio-Cultural Perspective into the Use of Omission in the Context of Translation. *International Journal of English Linguistics*, 5(5), 119. <https://doi.org/10.5539/ijel.v5n5p119>
- Dubois, J., Giacomo, M., Guespin, L., Marcellesi, C., Marcellesi, J.-B., & Mével, J.-P. (2018). *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Larousse dictionnaires.
- Dubois, M.-M. (2000). L'expression du « viol » dans le lexique vieil-anglais. *Bulletin des anglicistes médiévistes*, 58, 1-4.
- Dubois, P.-L. (2018). Choix des méthodes de recherche : Discours contre La méthode ! In F. Chevalier, M. Cloutier & N. Mitev, *Les méthodes de recherche du DBA* (pp. 48-65). Lyon : EMS Editions. <https://doi.org/10.3917/ems.cheva.2018.01.0048>
- Ducrot, O. (1978). Deux *mais*. *Cahiers de linguistique française*, 8, 109-120.
- Ducrot, O. (1980). Analyses pragmatiques. *Communications*, 32(1), 11-60. <https://doi.org/10.3406/comm.1980.1481>
- Ducrot, O. et al. (1980). *Les mots du discours*. Paris : Minuit.
- Ducrot, O., & Vogt, C. (1979). De *magis* à *mais* : Une hypothèse sémantique. *Revue de linguistique romane*, 52, 317-341. <https://doi.org/10.5169/SEALS-399680>
- Dupont, M. (2014). *L'environnement collocationnel de "mais": approche diaphasique*. Présenté à A l'articulation du lexique, de la grammaire et du discours: marqueurs grammaticaux et marqueurs discursifs, Paris.
- Dupont, M. (2019). *Conjunctive Markers of Contrast in English and French. From Syntax to Lexis and Discourse* (Thèse de doctorat, Université Catholique de Louvain).
- Durand-Bogaert, F. (2009). Oublier l'image, tendre l'oreille. *Nouvelle revue d'esthétique*, 3(1), 27-30. <https://doi.org/10.3917/nre.003.0027>
- Durieux, C. (2020). Un paradigme cognitif pour la traductologie. In G. Achard-Bayle & C. Durieux (Éds.), *Cognitivism et Traductologie* (pp. 27-38). Paris : Classiques Garnier.
- Dussart, A. (1987). Anamimèse et métatexte. *Équivalences*, 16(1), 13-70. <https://doi.org/10.3406/equiv.1987.1099>
- Dussart, A. (2005). Faux sens, contresens, non-sens... un faux débat ? *Meta*, 50(1), 107-119. <https://doi.org/10.7202/010661ar>
- Ekou, W. J. (2009). *Español Para Extranjeros: Gramática Española Para Francofonos*. Madrid : Vision Libros.

- Elalouf, M.-L. (2016). L'analyse linguistique des textes d'élèves au travers des annotations, 1982-2014. *Pratiques*, 169-170, 1-18. <https://doi.org/10.4000/pratiques.3150>
- Elena Davitti & Alper Kumcu. (2025). *Translation, Cognition & Behavior*.
- Englebert, A. 2017. *Le mot juste pour organiser ses idées*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Eriksson, O. (1985). L'emploi de *même si* dans les propositions concessives à valeur réelle. *Studia Neophilologica*, 57(1), 69-78. <https://doi.org/10.1080/00393278508587905>
- Eschenauer, S., Tellier, M., & Zappa, A. (2022). Encorporer les langues vivantes : Reconnaître la place du corps pour enseigner et pour apprendre. *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, 38. <https://doi.org/10.4000/tipa.4790>
- Etudes de grammaire française : Cours et exercices*. (2022). Saint-Maur-des-Fossés : Editions Jets d'encre.
- Evans, V. (Éd.). (2007). *A glossary of cognitive linguistics*. Edimbourg : Edinburgh University Press.
- Evans, V., & Green, M. (2006). *Cognitive linguistics : An introduction*. Erlbaum.
- Everaert, M., Huybregts, M. A. C., Chomsky, N., Berwick, R. C., & Bolhuis, J. J. (2015). Structures, not things: linguistics as part of the cognitive sciences. *Trends in Cognitive Sciences*, 19(12), 729-743.
- Evers-Vermeul, J. (2005). *The development of Dutch connectives : Change and acquisition as windows on form-function relations* (Thèse de doctorat, Universiteit Utrecht).
- Evers-Vermeul, J., & Sanders, T. (2009). The emergence of Dutch connectives; how cumulative cognitive complexity explains the order of acquisition. *Journal of Child Language*, 36(4), 829-854. <https://doi.org/10.1017/S0305000908009227>
- Evers-Vermeul, J., Degand, L., Fagard, B., & Mortier, L. (2011). Historical and comparative perspectives on the subjectification of causal connectives. *Linguistics*, 49(2), 445. <https://doi.org/10.1515/LING.2011.014>
- Ewane, C. F. (2009). *Essai d'analyse du système hypothétique français*. Paris, L'Harmattan.
- Fagard, B., & Sarda, L. (2015). From local adverbials to discourse markers: three case studies in the diachrony of French. *Journal of Historical Pragmatics*, 16(1), 25–58.
- Fagerland, M. W., Lydersen, S., & Laake, P. (2017). *Statistical Analysis of Contingency Tables*. Londres : Chapman and Hall/CRC. <https://doi.org/10.1201/9781315374116>
- Fairon, C., & Simon, A.-C. (2019). *Grevisse : Le Petit bon usage de la langue française - Grammaire*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Farnoud, E. (2014). Processus de la traduction : Charge cognitive du traducteur. *Corela*, 12(2), 1-16. <https://doi.org/10.4000/corela.3615>
- Fauconnier, G. (2006). Cognitive Linguistics. In *Encyclopaedia of Cognitive Science*.

- Favart, M. & Chanquoy, L. (2007). Les marques de cohésion comme outils privilégiés de la textualisation : une comparaison entre élèves de CM2 et adultes experts. *Langue française*, 3(155), 51-68.
- Feng, Z. (2013). Functional Grammar and Its Implications for English Teaching and Learning. *English Language Teaching*, 6(10), 86-94.
- Fernández Montraveta, A. (2018). *Contrastive Lexical Analysis*. Universitat Oberta de Catalunya.
- Ferraresi, A., Bernardini, S., Miličević Petrović, M., & Lefer, M.-A. (2018). Simplified or not simplified ? The different guises of mediated English at the European Parliament. *Meta*, 63(3), 717-738.
- Ferrari, A., & Ricci, C. (2011). Valeur d'emploi, portée, relief. In S. Hancil (Dir.), *Marqueurs discursifs et subjectivité*. Cedex : Publications des universités de Rouen et du Havre.
- Fève, C. (2022). Les transformations de la vision du monde scientifique et la psychologie de la Gestalt chez Thomas Kuhn. *Philosophia Scientiae*, 26(3), 255-273.
- Firode, A. (2013). Représentation et théorie : Une analyse critique du point de vue constructiviste. *Recherches en éducation*, 17, 38-45. <https://doi.org/10.4000/ree.7930>
- Fischer, K. (2006). *Towards an understanding of the spectrum of approaches to discourse particles : Introduction to the volume*. Leiden : Brill. https://doi.org/10.1163/9780080461588_002
- Fiske, S. T. (2004). *Psychologie sociale*. Louvain-la-Neuve : De Boeck.
- Fiske, S. T., & Taylor, S. E. (1991). *Social cognition*. New-York : McGraw-Hill.
- Fiske, S. T., & Taylor, S. E. (2011). *Cognition sociale : Des neurones à la culture*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Florea, L. S. (2003). La concession comme hypothèse infirmée : marquage linguistique en français et en roumain. *Revue de linguistique romane*, 67, 137-158.
- Foolen, A. (1993). *De Betekenis van Partikels: een Dokumentatie van de Stand van het Onderzoek met Bijzondere Aandacht voor Maar* (Thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Nijmegen).
- Foolen, A. (2006). Polysemy patterns in contrast: The case of Dutch *toch* and German *doch*. In K. Aijmer & A.-M. Simon-Vandenberg, *Pragmatic Markers in Contrast* (pp. 59-72). Amsterdam : Elsevier.
- Foraker, S., & Murphy, G. L. (2012). Polysemy in sentence comprehension : Effects of meaning dominance. *Journal of Memory and Language*, 67(4), 407-425. <https://doi.org/10.1016/j.jml.2012.07.010>
- Forsberg, F. (2010). Using conventional sequences in L2 French. *IRAL - International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 48(1), 25-51. <https://doi.org/10.1515/iral.2010.002>
- Fortis, J.-M. (2011). Comment la linguistique est (re)devenue cognitive. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 25(2), 103. <https://doi.org/10.3917/rhsh.025.0103>
- Foullioux, C. (2013). Certes, la certitude comme introduction : De l'approbation à la concession. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 33-34, 159-177.

Fox, W. (1999). *Statistiques sociales*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Franck, T. (2022). *Manuel de Linguistique Générale et Appliquée*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

François, C., & Letawe, Y. (2019). Dispositif interdisciplinaire en formation enseignante : complémentarités et freins sur trois niveaux de formations. *Recherches en didactique des sciences et des technologies*, 19, 89-113.

François, T., & Lefer, M.-A. (2022). Revisiting simplification in corpus-based translation studies : Insights from readability research. *Meta*, 67(1), 50-70. <https://doi.org/10.7202/1092190ar>

Frasen, B. (1999). What are discourse markers ? *Journal of Pragmatics*, 37, 931-952.

Fraser, B. & Malamud-Makowski, M. (1996). English and Spanish contrastive discourse markers. *Language Sciences*, 18(3), 863-881.

Fraser, B. (1990). An approach to discourse markers. *Journal of Pragmatics*, 14(3), 383-398. [https://doi:10.1016/0378-2166\(90\)90096](https://doi:10.1016/0378-2166(90)90096)

Fraser, B. (2013). Combinations of contrastive discourse markers in English. *International Review of Pragmatics*, 5(2), 318–340.

Frontier, A. (1997). *La grammaire du français*. Paris : Belin.

Fuchs, C. (2004). Pour introduire à la linguistique cognitive. In C. Fuchs (Éd.), *La linguistique cognitive* (pp. 1-24). Paris : Ophrys.

Fuchs, C. (2009). La linguistique cognitive existe-t-elle ? *Quaderns de Filologia*, 14, 115-133.

Furkó, B. P. (2015). Perspectives on the Translation of Discourse Markers: A Case Study of the Translation of Reformulation Markers from English into Hungarian. *Acta Universitatis Sapientiae, Philologica*, 6(2), 181-196. <https://doi.org/10.1515/ausp-2015-0013>

Furkó, B. P. (2020). *Discourse Markers and Beyond: Descriptive and Critical Perspectives on Discourse-Pragmatic Devices Across Genres and Languages*. New-York : Springer.

Gaetone, D. (1976). Locutions prépositives et groupes prépositionnels. *Linguistics*, 167, 15-33.

Gabarro-Lopez, S. (2017). *Discourse Markers in French Belgian Sign Language (LSFB) and Catalan Sign Language (LSC): BUOYS, PALM-UP and SAME : Variation, functions and position in discourse* (Thèse de doctorat, Université de Namur).

Gabarró-López, S. (2019). What Can Discourse Markers Tell Us about Genres and Vice Versa? A Corpus-Driven Study of French Belgian Sign Language (LSFB). *Revue de linguistique et de didactique des langues*, 60, 1-21. <https://doi.org/10.4000/lidil.6768>

Gabrys, D. (2017). Like as a discourse marker in different varieties of English. *English Language and Linguistics*, 21(3), 511–532.

Gabrys, M. (2017). *Like as a discourse marker in different varieties of English: A contrastive corpus-based study* (Mémoire de master, Université catholique de Louvain).

Gachet, F. (2014). Les concessives du type *Si grand soit-il* : Hypothèses diachroniques. *SHS Web of Conferences*, 8, 00243. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20140800243>

Gagnon, O. (1998). *Manifestation de la cohérence et de l'incohérence dans des textes argumentatifs d'étudiants universitaires québécois* (Thèse de doctorat, Université Laval).

Garnier, S., & Sitri, F. (2009). Certes, un marqueur dialogique ? *Langue française*, 163(3), 121-136. <https://doi.org/10.3917/lf.163.0121>

Gatto, M. (2014). *Web As Corpus. Theory and Practice*. Londres : Bloomsbury Publishing

Geeraerts, D. & Hubert, C. (2007). *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford : Oxford University Press.

Geeraerts, D., & Kristiansen, G. (2014). Cognitive Linguistics and Language Variation. In *The Bloomsbury Companion to Cognitive Linguistics* (pp. 202-217). Londres : Bloomsbury Publishing. <https://doi.org/10.5040/9781472593689.ch-012>

Geerts, G., & Heestermans, H. (1992). *Van Dale groot woordenboek der Nederlandse taal* (12e herziene druk). Utrecht–Antwerpen : Van Dale Lexicografie.

Gellerstam, M. (1986). Translationese in Swedish novels translated from English. Présenté au Scandinavian Symposium on Translation Theory, Lund, Sweden.

Gerolimich, S., & Vecchiato, S. (2022). La causalité dans un texte de vulgarisation médicale : Quelles formes linguistiques ? *Rasprave Instituta za hrvatski jezik i jezikoslovlje*, 48(1), 275-303. <https://doi.org/10.31724/rihjj.48.1.13>

Gershkoff-Stowe, L., Connell, B., & Smith, L. (2006). Priming overgeneralizations in two- and four-year-old children. *Journal of Child Language*, 33(3), 461-486. <https://doi.org/10.1017/S0305000906007562>

Gettrup, H. & Nølke, H. (1984). Stratégies concessives : une étude de six adverbes français. *Revue Romane*, 19(1), 3-47.

Gibbs, R. W. (2007). Why cognitive linguists should care more about empirical methods. In *Human Cognitive Processing* (pp. 2-18). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/hcp.18.06gib>

Gibson, E. (1998). Linguistic complexity : Locality of syntactic dependencies. *Cognition*, 68(1), 1-76. [https://doi.org/10.1016/S0010-0277\(98\)00034-1](https://doi.org/10.1016/S0010-0277(98)00034-1)

Gile, D. (1995). *Basic concepts and models for interpreter and translator training*. Amsterdam : John Benjamins.

Gile, D. (2005). *La traduction : La comprendre, l'apprendre*. Paris : Presses universitaires de France.

Gillioz, C. & Zufferey, S. (2020). *Introduction à la linguistique expérimentale*. Londres : ISTE Editions Ltd.

- Gilquin, G. (2008). *Linking up Contrastive and Learner Corpus Research*. Amsterdam : Rodopi.
- Girandola, F., Demarque, C., & Lo Monaco, G. (2019). *Psychologie sociale : Concepts fondamentaux, méthodes et exercices*. Malakoff : Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.giran.2019.01>
- Girod, A. (2000). *Faits d'évolution récents en arabe moderne à travers un corpus de presse égyptien* (Thèse de doctorat, Aix-Marseille 1).
- Givón, T. (1995). Isomorphism in the Grammatical Code : Cognitive and Biological Considerations. In R. Simone (Éd.), *Current Issues in Linguistic Theory* (pp. 47-76). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/cilt.110.07giv>
- Gjerstad, Ø. (2019). Le dialogue des récits climatiques : une analyse narrative et polyphonique. *Cahiers de praxématique*, 73, 1-15.
- Głaz, A., Danaher, D. S. & Łozowski, P. (2013). The Linguistic Worldview. *Ethnolinguistics, Cognition, and Culture*. Londres : Versita.
- Gobbe, R. (1978). *Pour appliquer la grammaire nouvelle morphosyntaxe de la phrase de base*. Louvain-la-Neuve : Duculot.
- Göbel, A., & Wagner, M. (2023). How the position of at least affects its interpretation : Experimental data. *Glossa: a journal of general linguistics*, 8(1). <https://doi.org/10.16995/glossa.9273>
- Godart-Wendling, B. (2019). Paul Grice. À la recherche du sens caché. In N. Journet (Éd.), *Les Grands Penseurs du langage* (pp. 91-94). Auxerre : Éditions Sciences Humaines.
- Goldstone, R. L., & Hendrickson, A. T. (2010). Categorical perception. *WIREs Cognitive Science*, 1(1), 69-78. <https://doi.org/10.1002/wcs.26>
- Gomez de la Cuesta, G., & Mason, J. (2010). *Asperger's Syndrome For Dummies, UK Edition* (UK ed). John Wiley & Sons, Ltd.
- Goosse, A. & Grevisse, M. (2011). *Le bon usage* (15^e éd.). Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Göpferich, S. (2015). *Text Competence and Academic Multiliteracy: From Text Linguistics to Literacy Development*. Magdeburg : Narr Verlag.
- Gournay, L. (2011). Connecteurs et altérités dans une perspective contrastive français-anglais. *Revue française de linguistique appliquée*, 16, 75-89.
- Goux, M. (2023). Ponctuation et connecteurs en français classique. Du reposoir (périodique) à la structure (phrastique). *Çédille*, 19(12), 127-156.
- Granger, S. (2010). Comparable and translation corpora in cross-linguistic research. Design, analysis and applications. *Journal of Shanghai Jiaotong University*, 2, 14-21.
- Granger, S. , Lerot, J. & Petch-Tyson, S. (2003). Preface. In S. Granger, J. Lerot & S. Petch-Tyson (Éds.), *Corpus-based Approaches to Contrastive Linguistics and Translation Studies* (pp. 9-13). Amsterdam : Rodopi.

Greenbaum, S., & Quirk, R. (2016). *A student's grammar of the English language*. Noida : Pearson India Education Services.

Grevisse, M. & Da Silva-Genest, C. (2018). *Le Grevisse de l'orthophoniste*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Grevisse, M. & Goosse, A. (1995). *Nouvelle grammaire française*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Secondaire.

Grevisse, M. & Goosse, A. (2011). *Le Bon Usage*. Louvain-la-Neuve : De Boeck supérieur.

Gries, S. Th., & Stefanowitsch, A. (Éds.). (2006). *Corpora in Cognitive Linguistics : Corpus-Based Approaches to Syntax and Lexis*. Berlin/Boston : De Gruyter Mouton.
<https://doi.org/10.1515/9783110197709>

Grieve, J. (1996). *Dictionary of Contemporary French Connectors*. Londres : Routledge.

Groussier, M.-L. & Rivière, C. (1996). *Les mots de la linguistique : lexique de linguistique énonciative*. Paris : Gap, Ophrys.

Groussier, M.-L. (2001). Pertinence, focalisation, thématisation. *Cahiers Charles V*, 30(1), 7-25.
<https://doi.org/10.3406/cchav.2001.1306>

Grugeon-Allys, B., & Pilet, J. (2019). Quelles connaissances et quels raisonnements en arithmétique favorisent l'entrée dans l'algèbre? *Nouveaux cahiers de la recherche en éducation*, 20(3), 106-130.
<https://doi.org/10.7202/1055730ar>

Gueorguieva, R. (2017). *Statistical Methods in Psychiatry and Related Fields : Longitudinal, Clustered, and Other Repeated Measures Data*. Londres : CRC Press.

Guerrero, L. (2008). The Syntax-Pragmatics Interplay in Yaqui. In *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 34, 425-436. <https://doi.org/10.3765/bls.v34i1.3587>

Guidère, M. (2011). Les corpus publicitaires : Nouvelles approches et méthodes pour le traducteur. *Meta*, 56(2), 336-350. <https://doi.org/10.7202/1006180ar>

Guillemin-Flescher, 1981, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais problèmes de traduction*. Paris : Ophrys.

Guimier, C. (2000). *Éléments de relation : de la phrase au texte*. Caen : Presses universitaires de Caen.

Guimier, C. (2011). La locution prépositive *quitte à* en français moderne : origine et emplois. *Modèles linguistiques*, 64, 137-164.

Guinot, D. (1979). *Données nouvelles sur la morphologie, la phylogénèse et la taxonomie des crustacés décapodes brachyours*. Paris : Éditions du Muséum.

Gumperz, J. J., & Wilson, R. (s. d.). Convergence and Creolization. A case from the Indo-Aryan/Dravidian Border in India. In D. Hymes (Éd.), *Pidginization and Creolization of languages. In Proceedings of a conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica* (pp. 151-167). Cambridge : Cambridge University Press.

Gylling, M. (2013). *The Structure of Discourse : A Corpus-Based Cross-Linguistic Study*. Copenhagen : Copenhagen Business School (CBS).

Haberman, S. J. (1973). The Analysis of Residuals in Cross-Classified Tables. *Biometrics*, 29(1), 205-220. <https://doi.org/10.2307/2529686>

Haberman, S. J. (2008). When Can Subscores Have Value? *Journal of Educational and Behavioral Statistics*, 33(2), 204-229.

Habib, M., Lavergne, L., & Caparos, S. (2018). *Psychologie cognitive : Cours, méthodologie, entraînement*. Paris : Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.habib.2018.01.0268>

Haccoun, R. R., & Cousineau, D. (2007). *Statistiques : concepts et applications*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Haeseryn, W., K. Romijn, G. Geerts, J. de Rooij & M.C. van den Toorn. (1997). *Algemene Nederlandse Spraakkunst* (2è éd.). Groningen/Deurne : Martinus Nijhoff uitgevers/Wolters Plantyn.

Halliday, M. A. K., & Hasan, R. (1976). *Cohesion in English*. London : Longman.

Halverson, S. L. (2013). Implications of Cognitive Linguistics for Translation Studies. In A. Rojo & I. Ibarretxe-Antuñano (Éds.), *Cognitive Linguistics and Translation. Advances in Some Theoretical Models and Applications* (pp. 33-73). Berlin : De Gruyter Mouton.

Hamon, 2019. *Grammaire et analyse*. Paris : Hachette.

Hancil, S. (2011). *Marqueurs discursifs et subjectivité*. Publications des Universités de Rouen et du Havre.

Hancock, V. (2000). *Quelques connecteurs et modalisateurs dans le français parlé d'apprenants avancés. Étude comparative entre suédophones et locuteurs natifs* (Thèse de doctorat, Stockholms Universitet).

Handermann, P. (2015). *La concessive en (aus)si (que) : quelle liaison prédicationnelle ?* *Languages*, 200, 55-70.

Harley, T. A. (2006). *The psychology of language : From data to theory* (2. ed., reprinted). Londres : Psychology Press.

Harnad, S. R. (1990). *Categorical perception : The groundwork of cognition*. Cambridge : Cambridge university press.

Hasselgård, H. (2020). Corpus-based contrastive studies : Beginnings, developments and directions. *Languages in Contrast*, 20(2), 184-208. <https://doi.org/10.1075/lic.00015.has>

Hassouna, A. (2023). *Statistics for clinicians : How much should a doctor know?* New-York : Springer.

Hatim, B., & Munday, J. (2004). *Translation : An advanced resource book*. Londres : Routledge.

Heerink, M. (2005). *Praktische schrijfgids*. Amsterdam : Pearson Education Benelux.

Hegde, D. S. (Éd.). (2015). *Essays on research methodology*. New-York : Springer.

Heine, B., Kaltenböck, G., Kuteva, T., & Long, H. (2021). *The Rise of Discourse Markers*. Cambridge : Cambridge University Press.

Heine, B., Kaltenböck, G., Kuteva, T., & Long, H. (2021). *The Rise of Discourse Markers*. Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781108982856>

Heine, B., Kuteva, T. 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.

Heldner, C. (2012). Chef d'œuvre ou canular? Remarques à propos d'un texte prestigieux de Jacques Derrida. In *Congrès des romanistes scandinaves*. Göteborg.

Héllecé, G. (2022). *Uchronie : La France a gagné la guerre de Sept Ans*. Paris : Librinova.

Herman, T. (2025). Cartographier le raisonnement : Pour un modèle descriptif interdisciplinaire. *Argumentation et analyse du discours*, 34. <https://doi.org/10.4000/13q0h>

Hermant, A. (1938). *Chroniques de Lancelot du Temps*. Paris : Larousse.

Heurley, L. (2006). La révision de texte : L'approche de la psychologie cognitive. *Langages*, 164(4), 10-25.

Hickman, C. P., Zimmerman, T. L., Ober, W. C., & Garrison, C. W. (2000). *A field guide to crustaceans of Galápagos : An illustrated guidebook to the common barnacles, shrimps, lobsters, and crabs of the Galápagos Islands*. Lexington : Sugar Spring Press.

Hilgsmann, P. & Noiret, F. (2010). Modale partikels in het Nederlands en hun vertalingen in het Frans. In J. De Caluwé & J. Van Keymeulen (Éds.), *Voor Magda. Artikelen voor Magda Devos bij haar afscheid van de Universiteit Gent* (pp. 281–292). Gand : Academia Press.

Ho-Dac, L.-M., Fabre, C., Péry-Woodley, M.-P., Rebeyrolle, J., & Tanguy, L. (2012). An Empirical Approach to the Signalling of Enumerative Structures. *Discours*, 10. <https://doi.org/10.4000/discours.8611>

Hoek, J., & Zufferey, S. (2015). Factors Influencing the Implication of Discourse Relations across Languages. In *Proceedings of the 11th Joint ACL-ISO Workshop on Interoperable Semantic Annotation (ISA-11)*. <https://aclanthology.org/W15-0205/>

Hoek, J., Evers-Vermeul, J., & Sanders, T. J. M. (2018). Segmenting discourse : Incorporating interpretation into segmentation? *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, 14(2), 357-386. <https://doi.org/10.1515/cllt-2016-0042>

Hoek, J., Zufferey, S., Evers-Vermeul, J., & Sanders, T. J. M. (2017). Cognitive complexity and the linguistic marking of coherence relations : A parallel corpus study. *Journal of Pragmatics*, 121, 113-131. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2017.10.010>

Hofstede, G. (2001). *Culture's consequences : Comparing values, behaviors, institutions, and organizations across nations*. Thousand Oaks : Sage Publications. <https://linkinghub.elsevier.com/retrieve/pii/S0005796702001845>

Hogeweg, L., & Van Gerrevink, R. (2015). The acquisition of the Dutch discourse particle *wel*. *Nederlandse Taalkunde*, 20(2), 187-213. <https://doi.org/10.5117/NEDTAA2015.2.HOGE>

Hogeweg, L., Ramachers, S., & Wottrich, V. (2011). *Doch*, *toch* and *wel* on the table. *Linguistics in the Netherlands*, 28, 50-60. <https://doi.org/10.1075/avt.28.05hog>

Hong, W. (2022). *Traduire les métaphores conceptuelles : Enjeux linguistiques, cognitifs et culturels de la traduction des métaphores des émotions français-chinois et chinois-français* (Thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes).

Horn, L. R. (1985). Metalinguistic Negation and Pragmatic Ambiguity. *Language*, 61(1), 121–174.

Houdebine, A.-M. (2016). Le centralisme linguistique. Brève histoire d'une norme prescriptive. *La linguistique*, 52(1), 35-54. <https://doi.org/10.3917/ling.521.0035>

Houry, Y. (2015). *Manuel de Grammaire*. Paris : Ralentrir Travaux.

Hu, M. (2023). Cognitive Linguistics and Its Implications for English Vocabulary Learning in University. *International Journal of Education and Humanities*, 10(1), 39-42. <https://doi.org/10.54097/ijeh.v10i1.10917>

Huddleston, R. D., & Pullum, G. K. (2014). *The Cambridge grammar of the English language*. Cambridge : Cambridge university press.

Hudeček, L. & Mihaljević, M. (2019). *Hrvatska školska gramatika*. Zagreb : Institut za hrvatski jezik i jezikoslovlje.

Hudeček, L. & Vukojević, L. (2006). Ne samo... nego/već (i) ustrojstva. *Rasprave instituta za hrvatski jezik i jezikoslovlje*, 32, 127-158.

Hudson, R. A. (1980). *Sociolinguistics*. Cambridge : Cambridge University Press. <http://archive.org/details/sociolinguistics00huds>

Hulstijn, J. H. (2017). Syntactic patterns in the speech of native speakers of Dutch, differing in age and level of education and profession : A pilot study exploring the size of shared language knowledge. *Linguistics in Amsterdam*, 10(1), 60-90.

Huyghe, R. (2009). *Les noms généraux d'espace en français*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.huygh.2009.01>

Il n'y a pas de mais qui tienne. (2024). In *Wiktionnaire, le dictionnaire libre*. https://fr.wiktionary.org/w/index.php?title=il_n%E2%80%99y_a_pas_de_mais_qui_tienne&oldid=34796321

Ilinski, K. (2017). De la chauve-souris et des parties du discours. In МГПУ (Éd.), *Фундаментальное и актуальное в развитии языка : Категории, факторы, механизмы* (pp. 114-121). Moscou : МГПУ. <https://hal.science/hal-03960870>

Instituut voor de Nederlandse taal. (s. d.). Maar. In *Woordenboek der Nederlandsche Taal*.

Izutsu, M.N. (2008). Contrast, concessive, and corrective: Toward a comprehensive study of opposition relations. *Journal of Pragmatics*, 40(4), 646–675. <https://doi:10.1016/j.pragma.2007.07.001>.

Jääskeläinen, R. (1995). Think-aloud protocol studies into translation. An annotated bibliography. *Target*, 14(1), 107-136.

Jääskeläinen, R. (2012). Handbook of Translation Studies. In Y. Gambier & L. van Doorslaer (Éds.), *Volume 3* (pp. 191-197). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/hts.3.tra14>

Janry & Tome. (2024). *Y a pas de mais !* Dupuis.

Janssen, T. (1995). *Heterosemy or polyfunctionality? The case of Dutch maar 'but, only, just'*. Présenté à The Berkeley Conference on Dutch Linguistics, Lanham.

Janssens L., Verbrugge S., Dieussaert K., Schaeken W. Maar. In : Van de Velde F., Smessaert H., Van Eynde F. & Verbrugge S. (2014). *Patroon en argument : Een dubbelfeestbundel bij het emeritaat van William Van Belle en Joop van der Horst*. Leuven : Universitaire Pers Leuven.

Janssens, L., & Schaeken, W. (2016). 'But' Implicatures: A Study of the Effect of Working Memory and Argument Characteristics. *Frontiers in psychology*, 7. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2016.01520>

Jaubert, A. (2005). *Cohésion et cohérence : étapes et relais pour l'interprétation*. Lyon : ENS Éditions.

Jauneau, J.-P. (2011). *N'écris Pas Comme Tu Chattes*. Morrisville : Lulu Press, Incorporated

Javourey-Drevet, L., Dufau, S., François, T., Gala, N., Ginestié, J., & Ziegler, J. C. (2022). Simplification of literary and scientific texts to improve reading fluency and comprehension in beginning readers of French. *Applied Psycholinguistics*, 43(2), 485-512. <https://doi.org/10.1017/S014271642100062X>

Jayez, J. (1981) Etude des rapports entre l'argumentation et certaines adverbes français. (Thèse de 3e cycle, Aix-Marseille-I).

Jeffries, L. (1998). Words and Meaning. In L. Jeffries (Éd.), *Meaning in English : An Introduction to Language Study* (pp. 71-119). Londres : Macmillan Education UK. https://doi.org/10.1007/978-1-349-26491-9_3

Johansson, S. (2007). *Seeing through Multilingual Corpora : On the Use of Corpora in contrastive studies*. Amsterdam : John Benjamins.

Josep Cuenca, M., Postolea, S., & Visconti, J. (2019). Contrastive Markers in Contrast. *Discours*, 25, 3-41.

Kabát, M. (2013). *The Theory of Translation and Linguistics*. (Thèse de doctorat, Comenius University Bratislava).

Kane, H. (2020). Cross-linguistic Differences in English and French VP-Ellipsis. *International Journal of Linguistics, Literature and Translation*, 3(6), 5-13.

Kannas, C. (2011). *Bescherelle - Dictionnaire des difficultés orthographiques de la langue*. Paris : Hatier.

Karas, H. (2007). Le statut de la traduction dans les éditions bilingues : De l'interprétation au commentaire. *Palimpsestes*, 20, 137-160. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.100>

Kay, P. (2001). Pragmatic Aspects of Grammatical Constructions. In L. Horn & G. Ward (Éds.), *The hand book of pragmatics* (pp. 675-700). Malden & Oxford : Blackwell Publishing Ltd.

Keiler, J., Wirkner, C. S., & Richter, S. (2017). One hundred years of carcinization – the evolution of the crab-like habitus in *Anomura* (Arthropoda : Crustacea). *Biological Journal of the Linnean Society*, 121(1), 200-222. <https://doi.org/10.1093/biolinnean/blw031>

Keldiyorovna, D., Nizomiddinovna, B., & Muratxodjayeva, F. (2023). Cognitive Linguistics : Exploring the Interplay Between Language and Thought. In *Proceedings of the 2nd Pamir Transboundary Conference for Sustainable Societies*, 535-541. <https://doi.org/10.5220/0012876800003882>

Kelih, E., Mačutek, J. & Koščová, J. (2025). *Quantification in Linguistics and Text Analysis : Selected Papers of Gabriel Altmann*. Berlin/Boston : De Gruyter Mouton.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1991). *L'implicite*. Paris : Armand Colin.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1999). *L'énonciation*. Paris : Armand Colin.

Keromnes, Y. (2016). *Cognition, corpus et traduction : Pour une linguistique cognitive de la traduction*. (Dossier présenté en vue de l'habilitation à diriger des recherches, Université Grenoble-Alpes). https://www.academia.edu/94519356/Cognition_corpus_et_traduction_pour_une_linguistique_cognitive_de_la_traduction

Kersbergen, I., Whitelock, V., Haynes, A., Schroor, M., & Robinson, E. (2019). Hypothesis awareness as a demand characteristic in laboratory-based eating behaviour research: An experimental study. *Appetite*, 141. <https://doi.org/10.1016/j.appet.2019.104318>

Kersten, O. (2024). *Évolution de la traduction d'une bande dessinée de Suske en Wiske entre 1968 et 2018 Analyse diachronique de l'album De vliegende aap traduit en français* (Mémoire de Master, Université de Liège).

Kim, C. S., & Chamorro, G. (2025). Socially-mediated linguistic convergence and perceptions of social proximity. *Language, Cognition and Neuroscience*, 40(3), 315-327. <https://doi.org/10.1080/23273798.2024.2430273>

Kim, M. (2015). From choice to counter-expectation : Semantic-pragmatic connections of the Korean disjunctive, concessive, and scalar focus Particle -na. *Journal of Pragmatics*, 80, 1-21. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2014.12.012>

Kiraly, D. (2018). *A Social Constructivist Approach to Translator Education Empowerment from Theory to Practice*. Londres : Routledge.

Kleiber, G. (1978). Sur l'emploi adversatif de *mais* et *ainz* (*ainçois*) en ancien français. *Tra Li Li*, 16(1), 271-292.

Knott, A. (1996). *A Data-Driven Methodology for Motivating a Set of Coherence Relations*. (Thèse de doctorat, University of Edinburgh).

- Koby, G. S., Fields, P., Hague, D. R., Lommel, A., & Melby, A. (2014). Defining Translation Quality. *Tradumàtica tecnologies de la traducció*, (12), 413-420. <https://doi.org/10.5565/rev/tradumatica.76>
- Koehn, P. (2020). *Neural Machine Translation* (1^{re} éd.). Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781108608480>
- Koehn, P., & Knowles, R. (2017). Six Challenges for Neural Machine Translation. In *Proceedings of the First Workshop on Neural Machine Translation*, 28-39.
- König, E. (1985). On the history of concessive connectives in English. Diachronic and synchronic evidence. *Lingua*, 66(1), 1-19.
- König, E., & Closs Traugott, E. (1982). Divergence and Apparent Convergence in the Development of Yet and Still. *Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 8. <https://doi.org/10.3765/bls.v8i0.2029>
- Kopotev, M. (2007). Where Russian syntactic zeros start : Approaching Finnish? In J. Nuorluoto (Éd.), *Topics on the ethnic, linguistic and cultural making of the Russian North : = Voprosy ètničeskogo, jazykovogo i kul'turnogo formirovanija Russkogo Severa = Beiträge zur ethnischen, sprachlichen und kulturellen Entwicklung des russischen Nordens* (pp. 116-137). Helsingin yliopisto.
- Korzen, I., & Gylling, M. (2017). Text Structure In A Contrastive And Translational Perspective : On Information Density And Clause Linkage In Italian And Danish. *Translation: Corpora, Computation, Cognition*, 2, 23-46.
- Krause, M. (2000). Vers une grammaire des prépositions, substituts et particules verbales de l'allemand : bilan et perspectives. *Syntaxe et Sémantique*, 1, 213-242.
- Kravchenko, A. (2006). Cognitive linguistics, biology of cognition and biosemiotics : Bridging the gaps. *Language Sciences*, 28(1), 51-75. <https://doi.org/10.1016/j.langsci.2005.02.002>
- Kretschmar, F., & Voelkel, S. (Éds.). (2021). Cognitive Linguistics and Psycholinguistics. In *Introducing Linguistic Research*. Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781316884485.010>
- Kreyer, R. (2023). *The Linguistic Toolkit for Teachers of English. Discovering the Value of Linguistics for Foreign Language Teaching*. Tübingen: Narr
- Krings, H. P. (1986). *Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht : Eine empirische Untersuchung zur Struktur des Übersetzungsprozesses an fortgeschrittenen Französischlernern*. Tübingen : G. Narr.
- Kruger, H., & Crots, E. (2014). Professional and personal ethics in translation: A survey of South African translators' strategies and motivations. *Stellenbosch Papers in Linguistics*, 43, 147-181.
- KU Leuven. (1999). Maar kan dit nu? In *Taaltip*.
- Kusmaryania, W. (2023). Intralingual and Interlingual Grammatical Error Analysis on Students' Writing. *Linguistics and English Language Teaching Journal*, 11, 40-48.
- L'atelier Galita (2020). Arrête de dire « oui mais ». Tiré de : [\[Micro-Pensée\] Arrête de dire "oui mais"](https://micro-pensee.com) (ateliergalita.com)

Ladmiral, J.-R. (2019). Histoire de la traduction. Les 4 âges de la traductologie. *Langues, cultures et sociétés*, 5(1), 6-29. <https://doi.org/10.48384/IMIST.PRSM/LCS-V5I1.16199>

Ladmiral, J.-R. (2019). Les quatre âges de la traductologie : Réflexions sur une diachronie de la théorie de la traduction. *Revue Langues, cultures et sociétés*, 5(1), 6-29.

Lafontaine, F. (2014). Description de deux usages non subordonnants de la forme *alors que*. *SHS Web of Conferences*, 8, 2445–2456. <https://doi.org/10.1051/shsconf/20140801333>

Lafontaine, F. (2017). Description syntactico-sémantique des usages de *alors que* en français contemporain. *Langue française*, 196, 101-120.

Lagerwerf, L. (1998). *Causal Connectives Have Presuppositions* (Thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Brabant).

Lahire, B. (2023). *Les structures fondamentales des sociétés humaines*. Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.berna.2023.01>

Laib, H. (2008). *Argumentation et stratégies discursives dans le discours de la campagne électorale de 1999 en Algérie (dans deux quotidiens algériens : « El Watan » et « Liberté »)* (Mémoire de Master, Université de M'sila).

Lakoff, R. (1971). *IF's, AND's and BUT's* about conjunction. In Ch. Fillmore & J. Langendoen (Éds.), *Studies in Linguistic Semantics* (pp. 3-114). New-York : Holt, Rinehart & Winston.

Lakoff, R. (1973). Questionable Answers and Answerable Questions. In B. B. Kachru et al. (Éds.), *Issues in Linguistics* (pp. 453–467). Champaign : University of Illinois Press.

Lallouet, J.-M. (2014). Les possibles applications du français sur objectif universitaire dans un département de langues romanes. *Studia Romanica Posnaniensia*, 41(3), 63-72. <https://doi.org/10.14746/strop2014.413.005>

Lambrecht, K. (1994). *Information structure and sentence form. Topic, focus, and the mental representations of discourse referents*. Cambridge : Cambridge University Press.

Lamiroy, B & Van Belle, W. (1995). Connectives of contrast and concession in Dutch and French. *Leuvense bijdragen*, 84(3), 387-418.

Lamiroy, B., & Charolles, M. (2004). Des adverbes aux connecteurs : Le cas de mais, seulement, simplement, heureusement et malheureusement. *Travaux de Linguistique*, 49, 57-79.

Landis, J. R., & Koch, G. G. (1977) The measurement of observer agreement for categorical data. *Biometrics*, 33, 159-174.

Landolfi, A., Sammarco, C., & Voghera, M. (2010). Verbless clauses in Italian, Spanish and English : A Treebank annotation. In S. Bolasco, I. Chiari, & L. Giuliano (Éds.), *Statistical Analysis of Textual Data Proceedings of 10th International Conference Journées d'Analyse statistique des Données Textuelles 9-11 June 2010* (pp. 1187-1194).

Landolsi, H. (2018). *L'exemplification et ses marqueurs* (Thèse de doctorat, Uppsala Universitet).

- Lang, E. (1977). *Semantik der koordinativen Konjunktion*. Tübingen: Narr.
- Lang, E. (1984). The semantics of coordination. In W. de Geest & Y. Putseys, *Sentential complementation* (pp. 205-255). Dordrecht : Foris.
- Langacker, R. (1993). Reference Point Constructions. *Cognitive Linguistics*, 4, 1-38.
- Langacker, R. W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar*. Stanford : Stanford University Press.
- Larsson, T., & Kaatari, H. (2020). Syntactic complexity across registers : Investigating (in)formality in second-language writing. *Journal of English for Academic Purposes*, 45, 100850. <https://doi.org/10.1016/j.jeap.2020.100850>
- Lauwers, P. (2005). Aussi vs ook. Une analyse contrastive de deux adverbes polyfonctionnels. In *Proceedings of the Forth International Contrastive Linguistics Conference (ICLC4)*, 479-491.
- Lauwers, P., & Van Goethem, K. (2020). L'adjectivité face à la perméabilité catégorielle : Examen contrastif du néerlandais et du français. In F. Neveu & A. Roig (Éds.), *L'adjectivité : Approches descriptives de la linguistique adjectivale* (pp. 333-355). Berlin : De Gruyter.
- Laviosa, S. (1998). The Corpus-based Approach: A New Paradigm in Translation Studies. *Meta*, 43(4), 474-479. <https://doi.org/10.7202/003424ar>
- Laviosa, S., & Kanglong, L. (2024). Translation Universals. In A. Lange, D. Monticelli, & C. Rundle (Éds.), *The Routledge Handbook of the History of Translation Studies* (pp. 483-497). Londres : Routledge.
- Lazard, G. (2007). La linguistique cognitive n'existe pas. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 102, 3-16.
- Le Draoulec, A. (2005). Connecteurs temporels d'immédiateté : le cas de *aussitôt* et *soudain*. *Cahiers Chronos*, 12, 19-34.
- Le Draoulec, A. (2018). Du temporel à l'adversatif : Le cas de pendant ce temps. In F. Marsac & R. Sock (Éds.), *Consécutivité & Simultanéité*. Paris : L'Harmattan.
- Le Draoulec, A., & Bras, M. (2006). Quelques candidats au statut de connecteur temporel. *Cahiers de grammaire*, 30, 219-237.
- Le Monde des Particules. (2017). *Top Crystal*. Tiré de : [top crystal - Le Monde des Particules \(canalblog.com\)](https://www.canalblog.com/archives/2017/07/20/23771111.html).
- Le Querler, N. (2000). Le connecteur *où*. *Syntaxe et Sémantique*, 1, 113-132.
- Le Hénaff, C. (2016). La traduction comme enquête anthropologique : Esquisse d'une conception. *Éducation et didactique*, 10(1), 49-66. <https://doi.org/10.4000/educationdidactique.2460>
- Lebaud, D. (1996). *Pour* et *pourtant* : un même mode de construction d'une relation. *Bulletin de linguistique appliquée et générale*, 22, 155-179.
- Lederer, M. (2016). Interpréter pour traduire – La théorie Interprétative de la Traduction (TIT). *Equivalences*, 43(1), 5-30.

Lee, K. (2020). Chinese ESL writers' use of English contrastive markers. *English Language Teaching*, 32(4), 89-110.

Leech, G. N. (1981). *Semantics : The study of meaning*. Londres : Penguin.

Lefevre, F. (2011). *Bon et quoi* à l'oral : marqueurs d'ouverture et de fermeture d'unités syntaxiques à l'oral. *Linx*, 64-65, 223-240.

Lefevre, F. (2021). Les interrogatives averbales dans la presse, stratégies discursives récurrentes ? *Langue Française*, 212(4), 107-122.

Lembersky, G., Ordan, N., & Wintner, S. (2012). Language models for machine translation: Original vs. translated texts. *Computational Linguistics*, 38(4), 799-825. https://doi.org/10.1162/COLI_a_00111

Lenepveu, V. (2007). Toutefois et néanmoins , une synonymie partielle: *Syntaxe & Sémantique*, 8(1), 91-106. <https://doi.org/10.3917/ss.008.0091>

Lenepveu, V. (2009). « Toutefois » dans le système adverbial concessif. *Revue Québécoise de Linguistique*, 33(1), 109-134.

Léon, J. (2023). Harris, Randy Allen. 2021. The Linguistics Wars. Chomsky, Lakoff and the battle over deep structure. *Histoire Epistémologie Langage*, 45(1), 219-226.

Lermancier, A. (2014). *Développement de la pupillométrie pour la mesure objective des émotions dans le contexte de la consommation alimentaire* (Thèse de doctorat, Paris 8.).

Letoublon, F., 1983, « Pourtant, cependant, quoique, bien que : dérivation des expressions de l'opposition et de la concession », *Cahiers de linguistique française*, 5, 85-110.

Lewandowsky, S., Ecker, U. K. H., Seifert, C. M., Schwarz, N., & Cook, J. (2012). Misinformation and Its Correction : Continued Influence and Successful Debiasing. *Psychological Science in the Public Interest*, 13(3), 106-131. <https://doi.org/10.1177/1529100612451018>

Li, P. (2013). A Survey of Machine Translation Methods. *TELKOMNIKA Indonesian Journal of Electrical Engineering*, 11(12). <https://doi.org/10.11591/telkomnika.v11i12.2780>

Linn, S., & Molendijk, A. (2010). *Vertalen uit het Frans : Tekst en uitleg*. Amsterdam : Coutinho.

Ljung, M. (2000). Newspaper genres and newspaper English. In F. Ungerer (Éd.), *English media texts, past and present: Language and textual structure (Pragmatics & beyond 80)* (pp. 129-214). Amsterdam: Benjamins.

Löbner, S. (2002). *Understanding semantics*. Londres : Hodder Education.

Lohiniva, K. (2019). Bien que : Concession et corrélation. *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 33(1), 143-166.

Lomax, R. G., & Hahs-Vaughn, D. L. (2013). *An Introduction to Statistical Concepts : Third Edition*. Londres : Routledge.

Longacre, R. E. (1976). 'Mystery' particles and affixes. In S. S. Mufwene, C. A. Walker, & S. B. Steever (Éds.), *Papers from the 12th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society* (pp. 468-478). Chicago : Chicago Linguistic Society.

Loock, R. (2007). Appositive relative clauses and their functions in discourse. *Journal of Pragmatics*, 39(2), 336-362. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2006.02.007>

Loock, R. (2016). *La traductologie de corpus*. Lille : Presse universitaires du Septentrion.

López Arroyo, B., & Roberts, R. (2017). Genre and Register in Comparable Corpora: An English/Spanish Contrastive Analysis. *Meta*, 62(1), 114-136.

Lore Moerman. (2009). *Wat bedoel je (met) eigenlijk ? Een onderzoek naar het gebruik en de betekenis van eigenlijk in gesproken hedendaags Nederlands* (Mémoire de Master, Universiteit Gent). https://libstore.ugent.be/fulltxt/RUG01/001/415/080/RUG01-001415080_2010_0001_AC.pdf

Louwerse, M. M., & Mitchell, H. H. (2003). Towards a taxonomy of a set of discourse markers in dialog: a theoretical and computational linguistic account. *Discourse Processes*, 35(3), 199-239.

Luna, K., Albuquerque, P. B., & Martín-Luengo, B. (2019). Cognitive load eliminates the effect of perceptual information on judgments of learning with sentences. *Memory & Cognition*, 47(1), 106-116. <https://doi.org/10.3758/s13421-018-0853-1>

Luscher, J.-M. (1988-89). Signification par l'opérateur sémantique et inférence par le connecteur pragmatique, l'exemple de *mais*, *Sigma*, 12-13, 233-253.

Luscher, J.-M. (1993). La marque de connexion complexe. *Cahiers de linguistique française*, 14, 173-188.

Mačutek, J., Čech, R., & Courtin, M. (2021). The Menzerath-Altmann law in syntactic structure revisited. In *Proceedings of the Second Workshop on Quantitative Syntax (Quasy, SyntaxFest 2021)*, 65-73.

Magnus, I. (2007). La structure de la phrase en français et en néerlandais : Comparaison des organisations syntaxique, sémantique et pragmatique. *Revue Romane*, 42(1), 80-102. <https://doi.org/10.1111/j.1600-0811.2007.420105.x>

Mahmudova, S. (2017). Les connecteurs, de la grammaire à la littéracie. *Revue de linguistique et de didactique des langues*, 56, 58-72.

Maillart, C., & Orban, A. (2008). Le bilan langagier de l'enfant dysphasique. *ANAE: Approche Neuropsychologique des Apprentissages chez l'Enfant*, 20(20).

Maingueneau, D. (1986). *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Bordas.

Maingueneau, D. (2020). *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*. Paris : Armand Colin.

Makdissi, H., Boisclair, A., & Fortier, C. (2007). Description du développement de l'utilisation des connecteurs chez les enfants du préscolaire en fonction de la structuration de leur rappel de récit. *Recherches qualitatives*, 27(1), 88-126. <https://doi.org/10.7202/1085358ar>

Malblanc, A. (1983). *Stylistique comparée du français et de l'allemand*. Paris : Didier.

Malrieu, D. (2007). Linguistique de corpus et caractérisation des genres : Un exemple d'analyse d'un conte didactique. *Construire et exploiter des corpus de genres scolaires*, 10-20.

Maltagliati, S. (2023). *The law of the least effort : Identifying and manipulating automatic self-control processes in the context of physical activity* (Thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes).

Mandelblit, N. (1993). Machine Translation: A Cognitive Linguistics Approach. In *Proceedings of the Fifth Conference on Theoretical and Methodological Issues in Machine Translation of Natural Languages*, 117-130.

Mann, W., & Thompson, S. (1992). Relational discourse structure: A comparison of approaches to structuring text by "contrast." In Shin Ja Hwang & William Merrifield (Éds.), *Language in Context: Essays for Robert E. Longacre* (pp. 19-45). Dallas : Summer Institute of Linguistics.

Mansuy, I. (2005). L'oubli : théories et mécanismes potentiels. *Med Sci*, 21(1), 83-88.
<https://doi.org/10.1051/mEdsci/200521183>

Marchello-Nizia, C. (2007). Le principe de surprise annoncée : Grammaticalisation et pragmatification de cependant. *Discours*, 1. <https://doi.org/10.4000/discours.68>

Marchello-Nizia, C. (2008). Le principe de surprise annoncée : Grammaticalisation et pragmatification de pourtant concessif (XIIIe-XVIe S.). *L'Information Grammaticale*, 118(1), 5-10.
<https://doi.org/10.3406/igram.2008.3975>

Marchello-Nizia, C. (2009). Grammaticalisation et pragmatification des connecteurs de concession en français : Cependant, toutefois, pourtant. *Revue Roumaine de Linguistique*, 1-2, 7-20.

Marengo, S. (2007). La bidirectionnalité de *pourtant* : une forme de polysémie ? Considérations lexicographiques. In P. Larrivée (Éds.), *Variation et stabilité du français. Des notions aux opérations. Mélanges de linguistique offerts au professeur Jean-Marcel Léard par ses collègues et amis* (pp. 183–198). Paris / Louvain: Peeters.

Marian, V., Bartolotti, J., Chabal, S., & Shook, A. (2012). CLEARPOND : Cross-Linguistic Easy-Access Resource for Phonological and Orthographic Neighborhood Densities. *PLoS ONE*, 7(8), 43230.
<https://doi.org/10.1371/journal.pone.0043230>

Martin, J. R., Matthiessen, C. M. I. M., & Painter, C. (1997). *Working with Functional Grammar*. New York, NY : St. Martin's Press, Inc.

Martin, R. (1987). Systèmes hypothétiques et « non-dit ». In R Crespo, B. Dotson Smith & H. Schultink (Éds.), *Aspects of Language. Studies in Honour of Mario Alinei*. Amsterdam: Rodopi.

Masciotra, D. (2007). Le constructivisme en termes simples. *Vie pédagogique*, 143, 48-52.

Maskharashvili, A. (2016). *Discourse Modeling with Abstract Categorical Grammars. Modélisation du Discours avec les Grammaires Catégorielles Abstraites* (Thèse de doctorat, Université de Lorraine).

Masseron, C. (2007). Une figure de construction entre grammaire et rhétorique : L'ellipse. *Pratiques*, 135(1), 194-216. <https://doi.org/10.3406/prati.2007.2164>

- Masson, L. (2025). La peur de décevoir, un fardeau qui pèse lourd: *Cahiers pédagogiques*, 602(7), 27-28. <https://doi.org/10.3917/cape.602.0027>
- Mathieu, Y. Y. (2003). La grammaire de construction. *Approches syntaxiques contemporaines*, 48, 43-56.
- Matthews, P. H. (2005). *The Concise Oxford Dictionary of Linguistics*. Oxford : Oxford University Press.
- Matthiessen, C. M. I. M. (2006). Frequency profiles of some basic grammatical systems: an interim report. In G. Thompson & S. Hunston (Éds.), *System and Corpus: Exploring Connections* (pp. 103-142). Londres : Equinox.
- Matyushina, V. (2015). Psycholinguistic Understanding of the Connotative Aspect of a Word. *Modern Communication Studies*, 4(6), 20-25. <https://doi.org/10.12737/16552>
- Maučec, M. S., & Donaj, G. (2019). Machine Translation and the Evaluation of Its Quality. In A. Sadollah and T. S. Sinha (Éds.), *Recent Trends in Computational Intelligence* (pp. 143-163).
- Mauri, C., & Manzelli, G. (2008). Mappe semantiche tra sincronia e diacronia: l'evoluzione delle strategie congiuntive e avversative nelle lingue slave. *Linguistica e Filologia*, 26, 75-103.
- Mavré, J.-M. (1966). *Analyse des mots et des propositions suivie de la concordance des temps*. Laval : Presses de l'Université de Laval.
- McGregor, W. (2024). *Linguistics : An Introduction* (Third edition). Londres : Bloomsbury Academic.
- McLaughlin, M. (2022). La traductologie de corpus et la traduction journalistique historique. *Meta*, 67(2), 345-62.
- Mehdaoui, M. (2000). *L'adverbe même en français contemporain : concession et/ou enchérissement* (Thèse de doctorat, Université Marc Bloch).
- Mekki, J., Malrieu, D., & Rastier, F. (2020). Caractérisation des registres de langues par extraction de motifs séquentiels émergents. In *Actes des 15es Journées internationales d'analyse statistique des données textuelles (JADT 2020)* (pp. 467-480). Toulouse : JADT.
- Melby, A. K., & Foster, C. (2010). Context in Translation : Definition, access, and teamwork. *Translation & Interpreting*, 2(2), 1-15.
- Mellinger, C., & Hanson, T. (2016). *Quantitative Research Methods in Translation and Interpreting Studies*. Londres : Routledge.
- Menzel, K. (2016). *Understanding English-German Contrasts – A Corpus-based Comparative Analysis of Ellipses as Cohesive Devices* (Thèse de doctorat, Universität des Saarlandes).
- Merle, J.-M. (2005). La connexion et les connecteurs - La phrase existentielle : Présentation générale. *Travaux du CLAIX*, 19, 11-16.
- Métrich, R. & Heinrich, W. (2016). Français, italien : deux langues romanes face aux « particules modales de l'allemand ». In J. Albrecht & R. Métrich (éds.), *Manuel de traductologie* (pp. 351-370). Berlin / Boston : Walter de Gruyter GmbH.

Meyer, T., & Webber, B. (2013). Implication of Discourse Connectives in (Machine) Translation. In *Proceedings of the Workshop on Discourse in Machine Translation (DiscoMT)*, 19-26.

Meyer, T., Popescu-Belis, A., Zufferey, S. & Cartoni, B. (2011). Multilingual annotation and disambiguation of discourse connectives for Machine Translation. In *Proceedings of the SIGDIAL 2011 Conference (SIGDIAL '11)*, 194-203.

Meyers, C. (2023). *Comparaison des performances de DeepL, eTranslation et d'étudiants dans la traduction de métaphores d'un texte de vulgarisation scientifique*. In M. Conoscenti et al. (Éds.), *Quaderni del CIRM*, 3, 45–62. Roma : Tab Edizioni.

Mikk, J. (2008). Sentence length for revealing the cognitive load reversal effect in text comprehension. *Educational Studies*, 34(2), 119-127. <https://doi.org/10.1080/03055690701811164>

Milner, J.-C. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation : Quantités, insultes, exclamations*. Paris : Éditions du Seuil.

Moeschler, J & De Spengler, N. (1981). Quand même : de la concession à la réfutation. *Cahiers de linguistique française*, 2, 93-112.

Moeschler, J & De Spengler, N. (1982). La concession ou la réfutation interdite, approches argumentative et conversationnelle. *Cahiers de linguistique française*, 4, 7-36.

Moeschler, J. & Auchlin, A. (2018). *Introduction à la pragmatique gricéenne*. Paris : Armand Colin.

Moeschler, J. (1983). Contraintes structurelles et contraintes d'enchaînement dans la description des connecteurs concessifs en conversation. *Cahiers de linguistique française*, 5, 131-152.

Moeschler, J. (1985). *Argumentation et conversation : Éléments pour une analyse pragmatique du discours*. Paris : Hatier.

Moeschler, J. (1995). La pragmatique après Grice : contexte et pertinence. *L'information grammaticale*, 66, 25-31.

Molina, C., & Romano, M. (2012). JUST Revisited : Panchronic and Contrastive Insights. *JUST Revisited: Panchronic and Contrastive Insights*, 12(1), 17-36.

Molinier, C., & Levrier, F. (2000). *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*. Genève / Paris : Librairie Droz.

Molino, J., & Tamine, J. (1982). *Introduction à l'analyse linguistique de la poésie*. Paris : Presses universitaires de France.

Monte, M. (2009). Les corpus au service d'une approche multidimensionnelle de certains faits de langue et de discours : Les exemples de la concession et de l'apostrophe. *Corpus*, 8, 149-176. <https://doi.org/10.4000/corpus.1689>

Moore, N. (2016). What's the point? The role of punctuation in realising information structure in written English. *Functional Linguistics*, 3, 6. <https://doi.org/10.1186/s40554-016-0029-x>

Moratto, R., & Hoon Ang, L. (Éds.). (2024). *Translating Chinese in Malaysia : The rise of a new cultural and linguistic enclave*. Londres : Routledge.

Morel, M-A. 1996. *La concession en français*. Paris : Ophrys.

Morin, E. (1991). The Emergence of Thought. *Diogenes*, 39(155), 135–146.

Mortier, L., & Degand, L. (2009). Adversative discourse markers in contrast : The need for a combined corpus approach. *International Journal of Corpus Linguistics*, 14(3), 338-366. <https://doi.org/10.1075/ijcl.14.3.03mor>

Mosegaard Hansen, M.-B. (1998). *The function of Discourse Particles. A study with special reference to spoken standard French*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.

Mossberg, M. (2006). *La relation de concession Étude contrastive de quelques connecteurs concessifs français et suédois*. (Thèse de doctorat, Linnéuniversitet).

Mossberg, M. (2009). Les conjonctions concessives à valeur réelle : Étude contrastive français-suédois. *Revue Romane. Langue et Littérature. International Journal of Romance Languages and Literatures*, 44(2), 218-277. <https://doi.org/10.1075/rro.44.2.03mos>

Mossop, B. (2011). Seeing translation from inside the translator's mind. In C. Alvstad, A. Hild, & E. Tiselius (Éds.), *Benjamins Translation Library* (pp. 57-66). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/btl.94.07mos>

Mouchon, S., Fayol, M., & Gombert, J.-É. (1991). L'emploi de quelques connecteurs dans les récits. Une tentative de comparaison oral/écrit chez des enfants de 5 à 11 ans. *Repères*, 3(1), 87-98. <https://doi.org/10.3406/reper.1991.2019>

Mouret, F. (2005). La syntaxe des coordinations corrélatives du français. *Langages*, 39(160), 67-92. <https://doi.org/10.3406/lgge.2005.2643>

Mourits, A. (1967). *Onze Taal*, 11, 73-75.

Mulder, G., Krösschell, M., & de Hoop, H. (2022). Aandacht voor discourse-partikels in het NT2-onderwijs? Eigenlijk toch maar wel. *Levende Talen Tijdschrift*, 109(8), 16-20.

Muñoz Martín, R. (2014). A blurred snapshot of advances in translation process research. *MonTI. Monographs in Translation and Interpreting*, 1, 49-84. <https://doi.org/10.6035/MonTI.2014.ne1.2>

Muñoz Martín, R. (2022). "Cognitive translation & interpreting studies", in *ENTI (Encyclopedia of translation & interpreting)*.

Muñoz Martín, R., & Marín García, Á. (2022). From the black box to cognitive translation and interpreting studies, but still part of the original descriptive translation studies. In J. Franco Aixelá & C. Olalla-Soler (Éds.), *50 years later. What have we learnt after Holmes (1972) and where are we now?* (pp. 69-92). Las Palmas de Gran Canaria : ULPGC.

Muñoz Martín, R., Sun, S., & Li, D. (2021). *Advances in Cognitive Translation Studies*. Singapore : Springer. <https://doi.org/10.1007/978-981-16-2070-6>

Murray, J. D. (1994). Logical connectives and local coherence. In R. F. Lorch & E. O'Brien (Éds.), *Sources of cohesion in text comprehension* (pp. 107-125). Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.

Murray, J. D. (1997). Connectives and narrative text : The role of continuity. *Memory & Cognition*, 25(2), 227-236. <https://doi.org/10.3758/BF03201114>

Narjoux, C. (2018). *Le Grevisse de l'étudiant capes et agrégation lettres : grammaire graduelle du français*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Newman, J. (2011). Corpora and cognitive linguistics. *Revista Brasileira de Linguística Aplicada*, 11(2), 521-559. <https://doi.org/10.1590/S1984-63982011000200010>

Nguyen, T. T. T. (2025). The correspondence between conditional and hypothetical sentences with if in English and si in French : A comparative study. *VNU Journal of Foreign Studies*, 41(2), 129-147. <https://doi.org/10.63023/2525-2445/jfs.ulis.5388>

Nichols, A. L. & Maner, J. K. (2008). The Good-Subject Effect: Investigating Participant Demand Characteristics. *The Journal of General Psychology*, 2008, 135(2), 151-165. <https://doi.org/10.3200/GENP.135.2.151-166>

Niemegeers, S. (2010). *The Dutch modal particle 'wel' and its English counterparts. A corpus-based contrastive and translation study* (Mémoire de Master, Universiteit Gent).

Nita, R., Brunet, A., Caron, P., Kleiber, G., & Vergez-Couret, M. (2021). *Cohérence et cohésion textuelles*. Fribourg : Lambert-Lucas.

Niu, J., & Jiang, Y. (2024). Does simplification hold true for machine translations? A corpus-based analysis of lexical diversity in text varieties across genres. *Humanities and Social Sciences Communications*, 11(1), 480. <https://doi.org/10.1057/s41599-024-02986-7>

Nogolová, M., Košcová, M., Macutek, J., & Cech, R. (2025). Syntactic units and their length distributions : A case study in Czech. In *Proceedings of the Third Workshop on Quantitative Syntax (QUASY, SyntaxFest 2025)*, 115-123.

Nøjgaard, M. (1992–1995). *Les adverbies français : Essai de description fonctionnelle* (3 vols.). Copenhagen : Munksgaard.

Nølke, H. & Gettrup, H. (1984). Stratégies concessives : Une étude de six adverbies français. *Revue Romane*, 19, 3-45.

Nølke, H. (1982). Problems in the semantic/pragmatic description of French adverbials like *même*, *aussi*, *surtout* and *seulement*. *Acta Linguistica Hafniensia*, 17(2), 157-168. <https://doi.org/10.1080/03740463.1982.10416045>

Nord, C. (2018). *Translating as a purposeful activity : Functionalist approaches explained* (Second edition). Londres : Routledge.

O'Donnell, R. C. (1974). Syntactic Differences between Speech and Writing. *American Speech*, 49(1/2), 102. <https://doi.org/10.2307/3087922>

Olalla-Soler, C., Franco Aixelá, J., & Rovira-Esteva, S. (2021). Mapping cognitive translation and interpreting studies : A bibliometric approach. *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, 19. <https://doi.org/10.52034/lanstts.v19i0.542>

Onze Taal. Hoe gebruik je echter en maar? <https://onzetaal.nl/taalloket/echter-maar>

Onze Taal. Wat voor werkwoordsvorm is ware in ware het niet dat? <https://onzetaal.nl/taalloket/ware-het-niet-dat>

Oswald, S. (2020). Pragmatique cognitive, argumentation et perlocution. *Argumentation et Analyse du Discours*, 25, 1-18.

Oversteegen, E. (1997). On the pragmatic nature of causal and contrastive connectives. *Discourse Processes*, 24, 51-85.

PACTE. (2008). First results of a Translation Competence Experiment: 'Knowledge of Translation' and 'Efficacy of the Translation Process'. In J. Kearns (Éd.), *Translator and Interpreter Training: Issues, Methods and Debates* (pp. 104-126). Londres : Continuum.

Paillard, D. (2015). La notion de particules énonciatives en français. Analyse comparative de tout de même et de quand même. In M. Borreguero Zuloaga & S. Gómez-Jordana (Éds.), *Les marqueurs du discours dans les langues romanes : Une approche contrastive* (pp. 165-178). Fribourg : Lambert-Lucas.

Pan, J. (2018). The use of contrastive markers in English policy speeches: A corpus-based cross-modality comparison of but and however in interpreted and non-interpreted language. In *Proceedings of the fifth edition of the Using Corpora in Contrastive and Translation Studies conference (UCCTS 2018)* (pp. 138–139). Louvain-la-Neuve, Belgium.

Panaretos, V. M. (2016). *Statistique pour mathématiciens : Un premier cours rigoureux*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.

Pander Maat, H. L. W. (1998). Classifying negative coherence relations on the basis of linguistic evidence. *Journal of Pragmatics*, 30(2), 177-204. [https://doi.org/10.1016/S0378-2166\(98\)00024-1](https://doi.org/10.1016/S0378-2166(98)00024-1)

Pander Maat, H. L. W. (2017). Zinslengte en zinscomplexiteit : Een corpusbenadering. *Tijdschrift voor Taalbeheersing*, 39(3), 297-328. <https://doi.org/10.5117/TVT2017.3.PAND>

Pander Maat, H. L. W. (Éd.). (1999). The differential linguistic realization of comparative and additive coherence relations. *Cognitive Linguistics*, 10(2), 147-184. <https://doi.org/10.1515/cogl.1999.006>

Pascual, E. (1991). *Représentation de l'architecture textuelle et génération de texte* (Thèse de doctorat, Université Toulouse 3).

Patin, C., & Benazzo, S. (2018). La prosodie joue-t-elle un rôle dans la détermination de la portée ? Le cas d'égalément: *Revue française de linguistique appliquée*, 23(1), 89-102. <https://doi.org/10.3917/rfla.231.0089>

Paun, E. (2006). Transposition didactique : Un processus de construction du savoir scolaire. *L'éducation en Roumanie Éléments pour un état des lieux. (2006). Carrefours de l'éducation.*, 22, 3-13.

Pavlović, T. (2013). Exploring directionality in translation studies. *ExELL*, 1(2), 149-165.

Peeters, K. (2025). Simplification et poétique de la retraduction : Laclos, Joyce. *mediAzioni*, 47, 32-52. <https://doi.org/10.6092/ISSN.1974-4382/22585>

Pei, M. (2023). An Analysis of Discourse Markers in the Audiovisual Translation. *Frontiers in Educational Research*, 6(1). <https://doi.org/10.25236/FER.2023.060122>

Peigné, Y. (2015). Ni bon, ni mauvais. L'élève entre-deux en lecture écriture à l'école primaire. *Recherches en éducation*, 21. <https://doi.org/10.4000/ree.7608>

Pélabère, J. (2020). *La négociation d'influence* (2éd.). Malakoff : Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.pelab.2020.01>

Pelizzoni, F. (2009). *Le connecteur pragmatique "mais", son rôle et sa fonction dans les séquences dialoguées de trois pièces de théâtre (Zaire, Hermani, Les bonnes)* (Mémoire de Master, Università degli studi di Verona).

Pellat, J.-C., Carrère, A., & Lammert, M. (2021). *Grevisse pour toute la famille*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Pelletier, C. (1992). *Etude des connecteurs et et mais dans des productions écrites d'étudiants universitaires : approche sémantico-pragmatique* (Mémoire de Master, Université du Québec à Chicoutimi).

Péroz, P. (2006). Contre l'évidence spatiale ou les aléas de l'hypothèse localiste des prépositions. *Modèles linguistiques*, 54, 67-80.

Perrez, J. (2006). *Connectieven, Tekstbegrip en Vreemdetaalverwerving. Een studie van de impact van causale en contrastieve connectieven op het begrijpen van teksten in het Nederlands als vreemde taal* (Thèse de doctorat, Université catholique de Louvain).

Perrez, J. (2008). Maar dus ik denk dat... Een kwalitatieve studie van het gebruik van *dus* en *maar* door Franstalige leerders van het Nederlands. *Verslagen en Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde*, 118, 69-85.

Perrin, L. (2012). Modalisateurs, connecteurs, et autres formules énonciatives. *Arts et Savoirs*, 2. <https://doi.org/10.4000/aes.500>

Péry-Woodley, M.-P., Afantenos, S., Ho-Dac, L.-M., & Asher, N. (2011). La ressource ANNODIS, un corpus enrichi d'annotations discursives. *TAL, ATALA*, 52(3), 71-101.

Pešek, O. (2008). The stars and the death - analysis of the structural analysis of a textual sequence of the Romance of the Rose. *Echo des études romanes*, 4(1), 5-18. <http://DOI:10.32725/eer.2008.001>

Petit, M. (2010). Discrimination prosodique et représentation du lexique : les connecteurs discursifs. *Études de linguistique appliquée*, 1(157), 75-93.

Piérart, B. (2005). *Le langage de l'enfant : Comment l'évaluer ?* Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.piera.2005.01>

Pierrot, A. H. (2007). Effets de voix dans « Madame Bovary ». *MLN*, 122(4), 713-734. <http://www.jstor.org/stable/30139243>

Pigeon, A. (2024). Le Biais du Statu Quo dans l'Interaction Sociale : Une Analyse à travers la Théorie des Jeux (Mémoire de Master, Université Catholique de Louvain).

Pigeon, M. (2023). Les jeunes et les changements climatiques. Quels choix de société ? Laval : Presses de l'Université Laval.

Pinker, S. (2014). *The sense of style: The thinking person's guide to writing in the 21st century*. New York : Viking.

Piot, M. (2004). La conjonction *même si* n'existe pas ! *Lingvisticæ Investigationes Supplementa*, 24, 485-496.

Pit, M. (2007). Cross-linguistic analyses of backward causal connectives in Dutch, German and French. *Languages in Contrast*, 7(1), 53-82. <https://doi.org/10.1075/lic.7.1.04pit>

Pitavy, J.-C., & Bigot, M. (Éds.). (2008). *Ellipse et effacement : Du schème de phrase aux règles discursives. Actes du colloque international de linguistique, 27-28 octobre 2005*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.

Pivin, F. (2022). *Analyse de ruptures de cohérence événementielle liées à l'emploi des connecteurs dans des textes de rédacteurs fonctionnels québécois francophones* (Mémoire de Master, Université du Québec à Chicoutimi).

Plantin, H. (1978). Deux *mais*. *Samantikos*, 2-3, 89-93.

Pochon, T. (1990). Observations sur le connecteur *mais* en français médiéval. *L'information grammaticale*, 46, 47-51.

Poggi, L. (2014). *Petit vocabulaire actuel : Exercices suédois*. Paris : Ophrys.

Pons Bordería, S. & Fischer, K. (2021). Using discourse segmentation to account for the polyfunctionality of discourse markers: The case of well *. *Journal of Pragmatics*, 173(2), 101-118. <https://doi:10.1016/j.pragma.2020.11.021>

Pottier, B. (1962). *Systématique des éléments de relation : étude de morphosyntaxe structurale romane*. Paris : Klincksieck.

Pranjković, I. (2018). O riječima nego, no, već, još i tek. *Flumensia*, 30(1), 63-76.

Prasad, R., Miltsakaki, E., Dinesh, N., Lee, A., Joshi, A., Robaldo, L., & Webber, B. (2007b). *The Penn Discourse Treebank 2.0 Annotation Manual The PDTB Research Group*. Institute for Research in Cognitive Science.

Provôt, A. (2001). *Le conditionnel en français et ses équivalents en allemand: Le concept de référentiel temporel et l'analyse aspecto-temporelle et énonciative*. (Thèse de doctorat, Université Paris 4).

Provôt, A. (2011). Un invariant sémantique du connecteur *si*. *Travaux du cercle belge de linguistique*, 6, 1-13.

Puch, C. (2024). Les concessives. In *Encyclopédie grammaticale du français*. Tiré de http://www.encyclogram.fr/notx/032/032_Notice.php

Pym, A. (2009). *Exploring Translation Theories*. Londres : Routledge.
<https://doi.org/10.4324/9780203869291>

Pym, A. (2009). On omission in simultaneous interpreting: Risk analysis of a hidden effort. In G. Hansen, A. Chesterman & H. Gerzymisch-Arbogast (Éds.), *Efforts and Models in Interpreting and Translation Research* (pp.83-105). Amsterdam : John Benjamins.

Quillien, B. (2022). *Le français en 40 fiches et 600 exercices*. Paris : Ellipses.

Rabatel, A. (1997). « Mais » dans les énoncés narratifs : Un embrayeur du point de vue et un organisateur textuel. *Le Français Moderne - Revue de linguistique*, 67(1), 49-60.

Rabatel, A. (1998). *La construction textuelle du point de vue*. Paris : Delachaux et Niestlé.
<https://doi.org/10.3917/deni.rabat.1998.01>

Rabatel, A. (1999). *Mais* dans les énoncés narratifs, un embrayeur du point de vue et un organisateur textuel. *Le français moderne*, 67(1), 49-61.

Rabatel, A. (2001). La valeur délibérative des connecteurs et marqueurs temporels MAIS, CEPENDANT, MAINTENANT, ALORS, ET dans l'embranchement du point de vue. *Romanische Forschungen*, 113(2), 153-170.

Rabatel, A. (2004). *Argumenter en racontant. (Re)lire et (ré)écrire les textes littéraires*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Radio-télévision belge de la Communauté française. (2009). *Le Japon a fait la guerre contre l'avis de l'empereur Hirohito, affirme son fils*. Tiré de : <https://www.rtb.be/article/le-japon-a-fait-la-guerre-contre-l-avis-de-l-empereur-hirohito-affirme-son-fils-5396123?id=5396123>

Ramasse, D. (2007). Prosodie des phrases comportant des adversatives et concessives introduites par le connecteur *alors que*. *Syntaxe et sémantique*, 8, 125-141. <https://doi.org/10.3917/ss.008.0125>

Ramón García, N. (2002). Contrastive Linguistics and Translation Studies Interconnected : The Corpus-based Approach. *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, 1. <https://doi.org/10.52034/lanstts.v1i.27>

Razgouliaeva, A. (2010). Combinaison des connecteurs *mais enfin*. *Cahiers de linguistique française*, 24, 143-168.

Reaves, J. (2023). *Discourse Markers in Second Language French*. Londres : Routledge.

Renkema, J. (2009). *The texture of discourse: Towards an outline of connectivity theory*. Amsterdam : John Benjamins.

Renkema, K. (s. d.). Echter / maar. *Schrijfwijzer*.
<https://www.schrijfwijzer.nl/taalvragen/verwarwoordenboek/verwarwoord/166/echter-maar>

Reuneker, A. (2022). Addition, Restriction, Iteration : Focus Particles in Dutch conditionals. *Linguistics in the Netherlands*, 39, 158-173.

Reuneker, A. (2022). *Connecting conditionals: A corpus-based approach to conditional constructions in Dutch* (Thèse de doctorat, Universiteit Leiden).

- Rey, P. (2024). *Python en pratique pour le data scientist*. Norderstedt : BoD – Books on Demand.
- Rey-Debove, J. (1989). Prototypes et définitions. *Documentation et Recherche en Linguistique Allemande Vincennes*, 41(1), 143-167. <https://doi.org/10.3406/drlav.1989.1087>
- Reynaert, R., Macken, L., Tezcan, A & De Sutter, G. (2021). Building a New-Generation Corpus for Empirical Translation Studies: The Dutch Parallel Corpus 2.0. In: V.X. Wang, L. Lim L, D. Li (éds.). *New Perspectives on Corpus Translation Studies. New Frontiers in Translation Studies*. Singapore : Springer.
- Riegel, M., Pellat, J.-C., & Rioul, R. (2008). *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Riem Vis, F. (1986). De werkelijkheid van *maar*. *Voortgang, Jaarboek voor Neerlandistiek*, 7, 77-87.
- Rivara, R. (2008). Pour autant, un connecteur argumentatif complexe et néanmoins à la mode. *Modèles linguistiques*, 29(57), 123-137. <https://doi.org/10.4000/ml.267>
- Robert, J. M. (2024). *Je m'entraîne pour savoir argumenter 200 exercices de grammaire pour progresser*. Paris : Ellipse.
- Robert, S. (2018). L'architecture fonctionnelle du langage et le modèle de la complexité en mosaïque: *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 143(1), 11-22. <https://doi.org/10.3917/rphi.181.0011>
- Robinson, D. (1998). Literal translation. In M. Baker & K. Malmkjær (Éds.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Londres : Routledge.
- Robinson, D. (2019). *Becoming a Translator : An Introduction to the Theory and Practice of Translation* (4^e éd.). Londres : Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780429276606>
- Rodríguez Somolinos, A. (2002). *Ainz et mais* en ancien français. *Romania*, 120(3-4), 505-541. <https://doi.org/10.3406/roma.2002.1598>
- Rodríguez Somolinos, A. (2002). Narration et dialogue : un *mais* de transition en ancien français. *Linx*, 12, 236-245.
- Rodríguez-Somolinos, A. (2013). L'évolution de *mais* surréalisant en français: de *Fui t'en, mais vite*ment! à *Je kiffe, mais grave*! *Revue De Sémantique Et De Pragmatique*, 33-34, 231-249.
- Rojo, A. & Ibarretxe-Antuñano, I. (2013). *Applications of Cognitive Linguistics*. Berlin/Boston : De Gruyter Mouton.
- Rojo, A., & Ibarretxe-Antuñano, I. (2013). Cognitive Linguistics and Translation Studies : Past, present and future. In A. Rojo & I. Ibarretxe-Antuñano (Éds.), *Cognitive Linguistics and Translation* (pp. 3-30). Berlin/Boston : De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110302943.3>
- Roll, M., Gosselke, S., Lindgren, M., & Horne, M. (2013). Time-driven effects on processing grammatical agreement. *Frontiers in psychology*, 4(1004), 1-8. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2013.01004>

- Romero Muñoz, E. J. M. (2025). *Améliorer l'applicabilité de la Linguistique Cognitive Appliquée : Vers une approche orientée processus impliquant les praticiens* (Thèse de doctorat, Paris 3). <https://theses.fr/2025PA030003>
- Romero, C. (2013). *Intensité, degré et argumentation dans la langue. Note de synthèse sur quelques travaux d'inspiration argumentativiste (1980-2012)*. Université Paris-Descartes & Laboratoire Modyco.
- Rosch, E. (1975). Cognitive representations of semantic categories. *Journal of Experimental Psychology: General*, 104(3), 192-233. <https://doi.org/10.1037/0096-3445.104.3.192>
- Rosch, E. (2004). Categories in Cognition. In A. Bas (Éd.), *Fuzzy Grammar : A Reader*. Oxford : Oxford Academic.
- Rossari, C. (2016). La concession sans opposition à la lumière de la théorie argumentative de la polyphonie. *Verbum*, 38(1), 151-168. <https://doi.org/10.3406/verbu.2016.1049>
- Rossette, F. (2017). *Prendre la parole en anglais*. Aris : Armand Colin.
- Rougerie, A. (1946). *Grammaire française et exercices*. Malakoff : Dunod.
- Rouleau, M. (2006). Longueur comparée de la phrase médicale et de la phrase générale. *Équivalences*, 33(1), 137-147.
- Roulet, E. (1987). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.
- Roussel, K. (2019). *Les stratégies de scripteurs avancés dans la révision de phrases complexes : Description et implications didactiques* (Thèse de doctorat, Université de Montréal).
- Rowling, J. K. (2011). *Harry Potter et les Reliques de la Mort*. Paris : Gallimard Jeunesse.
- Royo Viñuales, V. (2025). *Hypothetical comparison clauses at the grammar-discourse interface. A corpus-based study of comme si- and como si-clauses* (Thèse de doctorat, Université de Liège et Université catholique de Louvain).
- Rubattel, C. (1982). De la syntaxe des connecteurs pragmatiques. *Cahiers de linguistique française*, 4, 37-61.
- Ruchot, T. (2015). Introduction. Quelques questions récurrentes pour l'analyse des TAM: *Syntaxe & Sémantique*, 16(1), 11-37. <https://doi.org/10.3917/ss.016.0011>
- Ruquet, M., Quoy-Bodin, J.-L. & Cayol, M. (1991). *Comment dire? Raisonner à la française*. Paris : Clé International.
- Russell, D. (1999). Errors of omission in translation. *Meta*, 44(2), 337-342. <https://doi.org/10.7202/003463ar>
- Ryan, E. B., See, S. K., Meneer, W. B., & Trovato, D. (1992). Age-Based Perceptions of Language Performance Among Younger and Older Adults. *Communication Research*, 19(4), 423-443.
- Rysová, M., & Rysová, K. (2018). Primary and secondary discourse connectives : Constraints and preferences. *Journal of Pragmatics*, 130, 16-32. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2018.03.013>

Sabio, F., Roubaud, M.-N., & Pallaud, B. (2022). Le début des phrases en français parlé. *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, 38. <https://doi.org/10.4000/tipa.5179>

Sahli, K. H. (2025). Traduire avec intelligence : L'art de la gestion des efforts cognitifs selon le modèle de Daniel Gile. *AL-MUTARĠIM*, 24(2), 81-97.

Salkie, R., & Oates, S. L. (1999). Contrast and Concession in French and English. *Languages in Contrast*, 2(1), 27-56. <https://doi.org/10.1075/lic.2.1.04sal>

Sanders, T. & Wilbert, S. (2007). Discourse and text structure. In D. Geeraerts & H. Cuyckens, *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics* (pp. 916-943). Oxford : Oxford University Press.

Sandfeld, K. (1965). *Les propositions subordonnées*. Genève : Droz.

Sazdovska Pigulovska, M. (2016). *The Impact of Literal and Free Translation on the Re-creation of Meaning*. International Conference « Language, Literature, Meaning », Faculty of Philosophy, Niš, Serbie.

Schapira, C. (2012). Distinguo, concedo, nego : La réfutation par distinguo: *Syntaxe & Sémantique*, 13(1), 87-102. <https://doi.org/10.3917/ss.013.0087>

Schermer-Vermeer, I. (1984). De betekenis van het woord *toch* in samenhang met de rol van intonatie. *Forum der Letteren*, 25, 208-219.

Schiffrin, D. (1987). *Discourse Markers*. Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511611841>

Schiffrin, D. (2006). Discourse marker research and theory: Revisiting *and*. In K. Fischer (Ed.), *Approaches to discourse particles* (pp. 315–338). Amsterdam-Boston : Elsevier. https://doi.org/10.1163/9780080461588_018

Schlamberger Brezar, M. (2005). Mais - inverseur d'orientation argumentative. Mais justement? *Faits de langues*, 25(1), 147-150. <https://doi.org/10.1163/19589514-025-01-900000021>

Schlamberger Brezar, M. (2017). *Exploration des corpus littéraires à des fins linguistiques et traductionnels : exemple du connecteur 'mais' en français et de ses variantes traductionnelles en slovène*. Intralinea online translation journal.

Schlamberger Brezar, M. (2018). *Povezovalci v francoščini: od teoretičnih izhodišč do vloge v diskurzu*. Založba Univerze v Ljubljani. <https://doi.org/10.4312/9789612379988>

Schmitz, T., Hogeweg, L., & de Hoop, H. (2018). The use of the Dutch additive particle ook 'too' to avoid contrast. *Tijdschrift voor Nederlandse Taal&Letterkunde*, 134(3), 198-219.

Schnapper, D. (2010, 14 juillet). *En qui peut-on avoir confiance ?* *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/idees/article/2010/07/14/en-qui-peut-on-avoir-confiance_1387830_3232.html

Schnedecker, C. (1992). Quand il faut faire des concessions... Quelques suggestions pour une didactique de la concession. *Pratiques*, 75, 76-110. <https://doi.org/10.3406/prati.1992.1670>

Schneuwly, B., Dolz-Mestre, J., Aeby Daghe, S., Bain, D., Canelas-Trevisi, S., Sales Cordeiro, G., Gagnon, R., Jacquin, M., Ronveaux, C., Thevenaz-Christen, T., & Toulou, S. (2009). *Des objets enseignés en classe de français : Le travail de l'enseignant sur la rédaction de textes argumentatifs et sur la subordonnée relative*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Schoenmakers, G.-J., & Piepers, J. (2018). Echter kan het wel! *Levende Talen Magazine*, 105(4), 10-13.

Schoonjans, S. (2025). Particules modales en allemand et en français : Plaidoyer pour une approche plus homogène. *Cahiers d'études germaniques*, 89, 241-254. <https://doi.org/10.4000/15bxi>

Sculfort, O. (2021). *Histoire d'une convergence évolutive : Évolution des défenses chimiques au sein de communautés de papillons mimétiques amazoniens* (Thèse de doctorat, Muséum National d'Histoire Naturelle).

Segal, E. M., Duchan, J. F., & Scott, P. J. (1991). The role of interclausal connectives in narrative structuring: Evidence from adults' interpretations of simple stories. *Discourse Processes*, 14(1), 27-54.

Seppälä, S. (2016). *Analyse de l'emploi de cependant* (Mémoire de Master, Åbo Akademi).

Sgard, J. (2010). *Labyrinthes de la mémoire : Douze études sur l'abbé Prévost*. Paris : Hermann.

Shan, L., & Xiaoqing, L. (2021). A Study of Polysemy Translation in the Inner Canon of Huangdi-Su Wen From the Perspective of Prototype Category Theory. *Sino-IS English Teaching*, 18(11), 338-342.

Shi, W., Yung, F., Rubino, R., & Demberg, V. (2017). Using Explicit Discourse Connectives in Translation for Implicit Discourse Relation Classification. In *Proceedings of the The 8th International Joint Conference on Natural Language Processing*, 484-495.

Shtok, N. (2021). Cognitive linguistics – a historical context. *Białostockie Archiwum Językowe*, 21, 123-138.

Siepmann, D., Bürgel, C., & Diwersy, S. (2016). Le Corpus de référence du français contemporain (CRFC), un corpus massif du français largement diversifié par genres. In *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF 2016)*. Tours : ILF.

Silletti, A. M. (2012). *Alors que* en emploi concessif : remarques théoriques et empiriques. *Travaux du CBL*, 7, 1-12.

Silveira, J., & Rockman, P. (2021). *Managing Uncertainty in Mental Health Care*. Oxford : Oxford University Press.

Silvennoinen, O. O. (2020). Comparing corrective constructions : Contrastive negation in parallel and monolingual data. In R. Enghels, B. Defrancq, & M. Jansegers (Éds.), *New Approaches to Contrastive Linguistics* (pp. 221-264). De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110682588-008>

Sinha, C. (2010). *Cognitive Linguistics, Psychology, and Cognitive Science*. Oxford : Oxford University Press. <https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199738632.013.0049>

Smith, M. (2024). Does Rimbaud Get Ashbery? *Romanic Review*, 115(1), 85-103. <https://doi.org/10.1215/00358118-11012021>

Snel, B. (2011). *Het lemma 'toch': Een corpusgebaseerde partikelstudie*. (Mémoire de Master, Universiteit Utrecht.).

Soames, S. (1984). Linguistics and psychology. *Linguistics and Philosophy*, 7, 155-179.

Sonck, G. (2018). *Néerlandais : B1-C2 grammaire de l'étudiant grammaire progressive bilingue, réponses aux problèmes courants, nombreux exemples concrets* (6e éd). Louvain-la-Neuve : De Boeck supérieur.

Souhila, B. (2022). Etude de cas : Analyse contrastive du connecteur français *mais* et ses quatre traductions arabes (*lakin(na)*, *bal*, *'innama* et *'illa 'anna*) dans le discours journalistique. *Akofena*, 3(5), 55-72.

Spenader, J. (2018). Children's comprehension of contrastive connectives. *Journal of Child Language*, 45(3), 610-640.

Spillebout, G. (1985). *Grammaire de la langue française des XVIIème siècles*. Paris : Picard.

Spooren, W. (1989). *Some Aspects of the Form and Interpretation of Global Contrastive Coherence Relations* (Thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Nijmegen).

Stage, L. (1991). Analyse syntaxique et sémantique de la conjonction *si* dans les propositions factuelles. *Revue Romane*, 26(2), 163-206.

Starets, M. (1935). *Théories syntaxiques du français contemporain*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Stilmant, N. (2022). Avec *mais*, fais ce qu'il te plaît : Une étude descriptive et contrastive de *mais* en français et *maar* en néerlandais. *Papers of the Linguistic Society of Belgium*, 16. <https://doi.org/10.61430/NOSU8036>

Stilmant, N. (2023). *Discourse markers, a bastion of human translation against machine translation?* Poster présenté à la 12th international Corpus Linguistics conference (CL2023), Lancaster, Angleterre.

Stilmant, N. (2023). *Mais du coup, au final, y a-t-il un nouvel usage de même si ? Même si en tant que connecteur concessif indirect*. Poster présenté à la 11e édition valenciennoise du Mardi des Chercheurs (MdC), Valenciennes, France.

Stilmant, N. (2024). Opposé-e-s par les connecteurs d'opposition : Une étude des traductions françaises du connecteur néerlandais *maar* par des étudiantes et étudiants en traduction, et des traductrices et traducteurs professionnel-le-s. *inTRAlinea*, 26.

Stringer, D. (2019). *Lexical semantics: Relativity and transfer*. In N. Erdogan & M. Wei (Éds.), *Applied linguistics for teachers of culturally and linguistically diverse learners* (pp. 180-203). Hershey, PA : IGI Global.

Sun, R. (2024). Evaluating the Translation Accuracy of ChatGPT and DeepL Through the Lens of Implied Subjects. *Arab World English Journal For Translation and Literary Studies*, 8(4), 41-53. <https://doi.org/10.24093/awejtls/vol8no4.5>

- Svensson, M. (2011). Marqueurs corrélatifs en français et en suédois : L'exemple de non seulement... mais et inte bara... utan. *Revue française de linguistique appliquée*, 16(2), 41-56. <https://doi.org/10.3917/rfla.162.0041>
- Svensson, M. (2012). Analyse contrastive de *même si* et de *si* concessivo-adversatif et de leurs correspondants en suédois. *Synergies Pays Scandinaves*, 7, 105-121.
- Svensson, M. (2012). Sens inattendu ou attendu de la concession marquée par *si* et par *même si*. *Linx*, 66-67, 83-98
- Svensson, M. (2013). L'emploi concessivo-adversatif de *si* comparé à *même si*. In C. Norén et al. (Éds.), *Modalité, évidentialité et autres friandises langagières. Mélanges offerts à Hans Kronning à l'occasion de ses soixante ans* (pp. 327-346). Berne : Peter Lang.
- Svensson, M. (2016). L'emploi concessif de *si* comparé à *c'il est vrai (que)* et *certes* : Approche polyphonique. In A. Berrendonner, M.-B. Mosegaard Hansen, & R. Zafiu (Éds.), *Actes du XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013). Section 10 : Linguistique textuelle et analyse du discours* (pp. 261-271). Nancy : ATILF/SLR.
- Taboada, M. (2004). *Building Coherence and Cohesion: Task-oriented Dialogue in English and Spanish*. Amsterdam : John Benjamins Publishing.
- Taboada, M. (2006). Discourse markers as signals (or not) of rhetorical relations. *Journal of Pragmatics*, 38(4), 567-592. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2005.09.010>
- Taboada, M., & De Los Ángeles Gómez-González, M. (2012). Discourse markers and coherence relations. *Linguistics and the Human Sciences*, 6, 17-41. <https://doi.org/10.1558/lhs.v6i1-3.17>
- Tenenbaum, J. B., & Griffiths, T. L. (2001). Generalization, similarity, and Bayesian inference. *Behavioral and Brain Sciences*, 24(4), 629-640. <https://doi.org/10.1017/S0140525X01000061>
- Thi Tinh, P. (s. d.). Enseignement de la synonymie en contexte : Le cas de par contre / en revanche / au contraire. *Synergies Pays riverains du Mékong*, 7, 73-82.
- Tome, & Janry. (1991). *Le Petit Spirou : Il n'y a pas de mais*. Marcinelle : Dupuis.
- Tortrat, F. (2003). Quel apport des fonctions communicatives en lexicographie ? Le cas de la conjonction mais. *Revue Romane*, 38(2), 215-238. <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38573>
- Touratier, C. (2005). Que faut-il entendre par connecteur ? *Travaux du CLAIX*, 19, 19-38.
- Tourier, J. (1860), *The self-teaching French grammar* (14^e ed.). Londres : Simpkin & Co., D. Nutt.
- Toury, G. (2004). Probabilistic explanations in translation studies : Welcome as they are, would they qualify as universals? In A. Mauranen & P. Kuusimäki (Éds.), *Benjamins Translation Library* (pp. 15-32). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/btl.48.03tou>
- Traugott, E. C. (2017). *Semantics and lexicon*. In L. J. Brinton & A. Bergs (Éds.), *The history of English: Historical outlines from sound to text* (pp. 123-139). Berlin/Boston: De Gruyter Mouton.

Traugott, E. C. (2021). A constructional perspective on the rise of metatextual discourse markers. *Cadernos de Linguística*, 2(1), 1-25. <https://doi.org/10.25189/2675-4916.2021.v2.n1.id269>

Tripathy, P. & Tripathy, P. K. (2017). *Fundamentals of Research. A Dissective View* (1st ed). Berlin : Diplomica Verlag.

Troqe, R. (2017). Expliciter l'implicite en traduction: pour qui et à quel degré ? In S. Anquetil, J. Elie-Deschamps, & C. Lefebvre (Éds), *Autour des formes implicites* (pp. 181-194). Rennes : PUR – Presses universitaires de Rennes.

Tsang, L. M., Chan, T.-Y., Ah Yong, S. T., & Chu, K. H. (2011). Hermit to King, or Hermit to All : Multiple Transitions to Crab-like Forms from Hermit Crab Ancestors. *Systematic Biology*, 60(5), 616-629. <https://doi.org/10.1093/sysbio/syr063>

Tubiana, M. (2003). *Le Bien-Vieillir : La révolution de l'âge*. Paris : Éditions de Fallois.

Turco, G., Braun, B., & Dimroth, C. (2014). When contrasting polarity, the Dutch use particles, Germans intonation. *Journal of Pragmatics*, 62, 94-106. <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2013.09.020>

Total, Ö., & Yazar, T. (2023). Active learning improves academic achievement and learning retention in K-12 settings : A meta-analysis. *I-Manager's Journal on School Educational Technology*, 18(3), 1. <https://doi.org/10.26634/jsch.18.3.19288>

Tyler, A. (2012). *Cognitive Linguistics and Second Language Learning*. Londres : Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203876039>

Ungerer, F., & Schmid, H.-J. (2006). *An Introduction to Cognitive Linguistics* (2è éd.). Londres : Routledge.

Urbain, P. (2024). Revisiter l'architecture: CLARA, 9(1), 129-143. <https://doi.org/10.3917/clara.009.0129>

Uusialho, O. (2000). *Le mais argumentatif dans trois romans contemporains* (Mémoire de Master, Université de Jyväskylä).

Uygur-Distexhe, D. (2013). *La variation diamésique/diaphasique des marqueurs discursifs « alors » et « quoi »*. Présenté au colloque La dia-variation en français actuel : Des corpus aux ouvrages de référence (dictionnaires/grammaires), Université de Sherbrooke, Québec.

Uygur-Distexhe, D. (2013). La variation diamésique/diaphasique des marqueurs discursifs "alors" et "quoi". In *La dia-variation en français actuel. Des corpus aux ouvrages de référence (dictionnaires/grammaires)*, Québec.

Vairel, H. (1982). Les phrases conditionnelles/hypothétiques en français : La valeur de Si A, B. *L'Information grammaticale*, 14, 5-10.

Van Baardewijk-Rességuier, J. (1991). Les particules de modalité wel et bien. Une approche contrastive néerlandais-français. *Journal of Lexicology*, 2(59), 39-49.

Van Bell, W., Van Langendonck, W., Lamiroy, B., Melis, L., & Lahousse, K. (2011). *Nederlandse Grammatica voor Franstaligen* (Katholieke Universiteit Leuven, Faculteit Letteren).

- Van Belle, W. (1995). De retorisch-argumentatieve functie van connectoren. *Tijdschrift voor Taalbeheersing*, 17(1), 1-17.
- Van de Rijt, H., & Plooi, F. (2018). *Le grand livre du développement de bébé*. Paris : Leduc.s.
- Van de Voorde, K. (1992). De deux à trois “mais” : essai de vérification des approches d’Anscombe et de Ducrot et de Blumenthal. *Travaux de Linguistique*, 24, 57-81.
- Van der Henst, J.-B., & Mercier, H. (2009). *Darwin en tête ! : L’évolution et les sciences cognitives*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble. <https://doi.org/10.3917/pug.vand.2009.01>
- Van Goethem, K. (2008). Les constructions préverbaux du français et du néerlandais : Typologie et grammaticalisation. *Journal of French Language Studies*, 18(2), 227-248. <https://doi.org/10.1017/S0959269508003281>
- Van Goethem, K., & Amiot, D. (2019). Compounds and multi-word expressions in French. In B. Schlücker (Éd.), *Complex Lexical Units* (pp. 127-152). Berlin/Boston : De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110632446-005>
- Van Oostendorp, M. (2013). Wat betekent ‘maar’? *Neerlandistiek*.
- Van Oostendorp, M. (2025, 29 avril). Maar hoeveel macht heeft een paus eigenlijk? *Neerlandistiek*. <https://neerlandistiek.nl/2025/04/maar-hoeveel-macht-heeft-een-paus-eigenlijk>
- Van Bree, C., & Van der Hee, J. (2002). Conditioneel al. *Neerlandistiek*, 72(1), 158-183.
- Van Heugten, V., Klatte, I., Zwitserlood, R., & Gerrits, E. (2022). Grammaticale ontwikkeling van zich normaal ontwikkelende kinderen en kinderen met TOS in de leeftijd van 7 tot 10 jaar. *Stem-, Spraak- en Taalpathologie*, 27, 91-114. <https://doi.org/10.21827/32.8310/2022-91>
- Van Oostendorp, M. (2012). Echter. *Neerlandistiek*. Online tijdschrift voor taal- en letterkunde.
- Van Renswoude, O. (2024). Etymologica : Wanneer de woorden samengroeien. *Neerlandistiek*. Online tijdschrift voor taal- en letterkunde. <https://neerlandistiek.nl/2024/05/etymologica-wanneer-de-woorden-samengroeien/>
- Vandeghinste, V., & Bulté, B. (2019). Linguistic Proxies of Readability : Comparing Easy-to-Read and regular newspaper Dutch. *Computational Linguistics in the Netherlands Journal*, 9, 81-100.
- Vandeweghe, W. (1992). *Perspectivische evaluatie in het Nederlands: de partikels van de AL/NOG/PAS-groep*. Gent : Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal-en Letterkunde.
- Vanroy, B. (2021). *Syntactic Difficulties in Translation* (Thèse de doctorat, Universiteit Gent).
- Vargas, C. (2009). Peut-on inventer une grammaire pour la réussite scolaire ? *Repères*, 39, 17-39. <https://doi.org/10.4000/reperes.365>
- Vasile, S.-I. (2003). *Les articulations logiques du discours en perspective traductologique* (Thèse de doctorat, Universitatea « Ovidius » Constanta).

Vassevière, J. (2018). *L'orthographe, le lexique et la syntaxe. En 100 fiches et 150 exercices*. Malakoff : Armand Colin.

Vázquez Molina, J. F. (2018). Entité lexicale : Néanmoins. Notice diachronique. In J.-C. Anscombre, P. P. Haillet, & M. L. Donaire Fernández (Éds.), *Opérateurs discursifs du français, 2. Éléments de description sémantique et pragmatique* (pp. 317-327). Berne : Peter Lang. <https://doi.org/10.3726/b13078>

Veland, R. (1998). Quand même et tout de même : Concessivité, synonymie, évolution. *Revue Romane*, 33(2), 217-246.

Vergez-Couret, M., Prévot, L., & Bras, M. (2012). How Different Information Sources Interact in the Interpretation of Interleaved Discourse : The Case of Two-Step Enumerative Structures. *Discours*, 11. <https://doi.org/10.4000/discours.8743>

Véronique, G. D. (2021). Convergence, congruence et créolisation : Quelques réflexions à partir de l'« agglutination nominale » dans les langues créoles françaises. *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, 37, 1-25. <https://doi.org/10.4000/tipa.4390>

Vianin, P. (2020). *Comment donner à l'élève les clés de sa réussite ? L'enseignement des stratégies d'apprentissage à l'école*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Victorri, B. (2004). Les grammaires cognitives. In C. Fuchs (Éd.), *La linguistique cognitive* (pp. 73-98). Paris : Ophrys.

Villalobos Cardozo, M., Crible, L., & Degand, L. (2024). Discourse Markers as Cues for Topic Shift Interpretation : Experimental Evidence from Spanish. *Discours*, 35, 1-19. <https://doi.org/10.4000/1356z>

Villaume, S. (2022). *Le Grand oral—Terminale*. Paris : Ellipses.

Vinay, J.-P. & Darbelnet, J. (1958), *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais*. Paris : Didier.

Vinay, J.-P. & Darbelnet, J. (1977). *Stylistique comparée du français et de l'anglais : Méthode de traduction* (Nouvelle éd. revue et corrigée). Paris : Didier.

Vinca, E. (2018). Contrastive analysis of discourse markers expressing adversative relations in English, Macedonian and Albanian language. *Anglisticum: Journal of the Association-Institute for English Language and American Studies*, 7, 293-301.

Vismans, R. M. (1994). *Modal particles in Dutch directives: A study in functional grammar* (Thèse de doctorat, Vrije Universiteit Amsterdam).

Vlemings, J. (1996). Il y a un mais, mais il n'y en a qu'un seul. *Revue Romane*, 31(1), 51-64.

Voisin, G. (2024). *Les bases mathématiques pour réussir à l'université en 80 fiches*. Paris : Ellipses.

Wagemans, J., Elder, J. H., Kubovy, M., Palmer, S. E., Peterson, M. A., Singh, M., & Von Der Heydt, R. (2012). A century of Gestalt psychology in visual perception : I. Perceptual grouping and figure-ground organization. *Psychological Bulletin*, 138(6), 1172-1217. <https://doi.org/10.1037/a0029333>

Wälchli, B. (2023). The interplay of contrast markers ('but'), selectives ("topic markers") and word order in the fuzzy oppositive contrast domain. Berlin/Boston : De Gruyter Mouton.

Wang Bo & Ma Yuan-yi. (2015). What Is Going on in the Minds of Translators? A Review of Studies on Translation Process. *Sino-US English Teaching*, 12(4). <https://doi.org/10.17265/1539-8072/2015.04.007>

Wang, C., & Zheng, B. (Éds.). (2021). *Empirical studies of translation and interpreting: The post-structuralist approach*. Londres : Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781003017400>

Wang, S., Mo, D., Xiang, M., Xu, R., & Chen, H.-C. (2013). The time course of semantic and syntactic processing in reading Chinese : Evidence from ERPs. *Language and Cognitive Processes*, 28(4), 577-596. <https://doi.org/10.1080/01690965.2012.660169>

Wang, Y. (2008). Contrastive connectors in English and Chinese: A case study of however in two translation corpora. *Languages in Contrast*, 8(2), 229-257.

Wang, Y. (2025). A Quantitative Study of Syntactic Complexity across Genres : Dependency Distance in English and Chinese. In *Proceedings of the Third Workshop on Quantitative Syntax (QUASY, SyntaxFest 2025)*, 39-46.

Wang, Z. (2020). *Des conjonctions de coordination aux marqueurs discursifs du français. Les difficultés correspondantes pour les apprenants sinophones*. Munich : GRIN Verlag.

Wellner, B. (2009). *Sequence Models and Ranking Methods for Discourse Parsing* (Thèse de doctorat, Brandeis University).

Wenzel, V. (2004). *Partikels in het Nederlands als vreemde taal*. (Thèse de doctorat, Universiteit van Amsterdam).

Wetzel, M. (2023). *La maîtrise des connecteurs discursifs en langue seconde évaluation expérimentale des facteurs linguistiques et cognitifs* (Thèse de doctorat, Université de Berne).

Willems, W. (1969). De samengestelde zin: Proeve van een terminologische probleemstelling. *De Nieuwe Taalgids*, 62, 34-40.

Wilmet, M. (1999). *Grammaire critique du français*. Louvain-la-Neuve : Duculot.

Winawer, J., Witthof, N., Franck, M. C., Wu, L., Wade, A. L., & Boroditsky, L. (2007). Russian blues reveal effects of language on color discrimination. In *Proceedings of the national academy of sciences*, 104(19), 7780-7785.

Winget, M., & Persky, A. M. (2022). A Practical Review of Mastery Learning. *American Journal of Pharmaceutical Education*, 86(10). <https://doi.org/10.5688/ajpe8906>

Winters, M. E., & Nathan, G. S. (2020). *Cognitive Linguistics for Linguists*. New-York : Springer Publishing. <https://doi.org/10.1007/978-3-030-33604-2>

Xiao, K. & Muñoz, R. (2020). Cognitive Translation Studies: Models and methods at the cutting edge. *Linguistica Antverpiensia, New Series: Themes in Translation Studies*, 19, 1-24.

- Xiao, R. (2010). How different is translated Chinese from native Chinese? : A corpus-based study of translation universals. *International Journal of Corpus Linguistics*, 15(1), 5-35. <https://doi.org/10.1075/ijcl.15.1.01xia>
- Xiao, R., & Yue, M. (2009). Using corpora in Translation Studies : The state of the art. In P. Baker (Éd.), *Contemporary Corpus Linguistics* (pp. 237-262). Continuum.
- Xu, J., & Li, J. (2021). A syntactic complexity analysis of translational English across genres. *Across Languages and Cultures*, 22(2), 214-232. <https://doi.org/10.1556/084.2021.00015>
- Xu, X., Chen, Q., Panther, K.-U., & Wu, Y. (2018). Influence of Concessive and Causal Conjunctions on Pragmatic Processing : Online Measures from Eye Movements and Self-Paced Reading. *Discourse Processes*, 55(4), 387-409. <https://doi.org/10.1080/0163853X.2016.1272088>
- Yazıcı, M. (2013). Simplification as a Translation Universal. In *Proceedings of the 13th International Language, Literature and Stylistics Symposium: Simple Style*, 1097-1104.
- Yung, F., Duh, K., Komura, T., & Matsumoto, Y. (2017). A Psycholinguistic Model for the Marking of Discourse Relations. *Dialogue & Discourse*, 8(1), 106-131. <https://doi.org/10.5087/dad.2017.104>
- Zajicek, J. (2017). *Études stylistiques comparatives : Néerlandais-français* (Reprint 2017). Berlin/Boston : De Gruyter Mouton. <https://doi.org/10.1515/9783111349787>
- Zaród-Dolata, A. (2019). La polyfonctionnalité des connecteurs : la relation de contraste dans les textes juridiques comparables relatifs au domaine de la boulangerie-pâtisserie. *Roczniki Humanistyczne*, 66(8), 155-169.
- Zeevat, H., & Karagjosova, E. (2009). History and grammaticalisation of “doch”/“toch.” *ZAS Papers in Linguistics*, 51, 135-152.
- Zhang, B., & Chen, H. (2025). The Menzerath-Altmann Law at the Paragraph Level in Written Chinese : Why Register and Text Size Matter? *Journal of Quantitative Linguistics*, 32(1), 1-25. <https://doi.org/10.1080/09296174.2024.2379027>
- Zhang, Y. (2021). *Étude contrastive des connecteurs interphrastiques entre le français et le chinois* (Thèse de doctorat, Université de Grenoble Alpes). <https://theses.hal.science/tel-03229847>
- Zhao, H. (2018). Research on the Categorization Prototype Theory Based on the Cognitive Linguistics. *Advances in Social Science, Education and Humanities Research*, 179, 398-401.
- Zhao, Y. (2016). Application of Cognitive Linguistics in English Vocabulary Teaching. In *Proceedings of the 2016 International Conference on Contemporary Education, Social Sciences and Humanities*, 45-48. <https://doi.org/10.2991/iccessh-16.2016.11>
- Zhou, Y., Jiang, J., & Liu, H. (2025). Language Universals in Sentence Length : Comparing Sentence Length Distributions of 10 Languages. *Cognitive Science*, 49(9), e70115. <https://doi.org/10.1111/cogs.70115>
- Zhu, L. (2021). A critical review of the research on Translation Psychology : Theoretical and methodological approaches. *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, 19. <https://doi.org/10.52034/lanstts.v19i0.559>

Zhu, Q., Wang, M., & Hu, L. (2014). The application of zero-translation technique in intercultural communication. In *Proceedings of the International Conference on Education, Language, Art and Intercultural Communication* (pp. 703-706). Paris : Atlantis Press. <https://doi.org/10.2991/icelaic-14.2014.177>

Zufferey, S. (2020). *Introduction à la linguistique de corpus*. Paris : Armand Colin.

Zufferey, S., & Cartoni, B. (2012). English and French causal connectives in contrast. *Languages in Contrast*, 12(2), 232-250. <https://doi.org/10.1075/lic.12.2.06zuf>

Zufferey, S., & Degand, L. (2024). *Connectives and Discourse Relations* (1^{re} éd.). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781108966573>

Zufferey, S., & Degand, L. (2024). *Connectives and Discourse Relations*. Cambridge: Cambridge University Press.

Zuiderent, A. T. (1989). *Een dartele geest: Aspecten van “De chauffeur verveelt zich” en ander werk van Gerrit Krol* (Thèse de doctorat, Vrije Universiteit Amsterdam).

Żyśko, K. (2017). *A cognitive linguistics account of wordplay*. Cambridge : Cambridge Scholars Publishing.